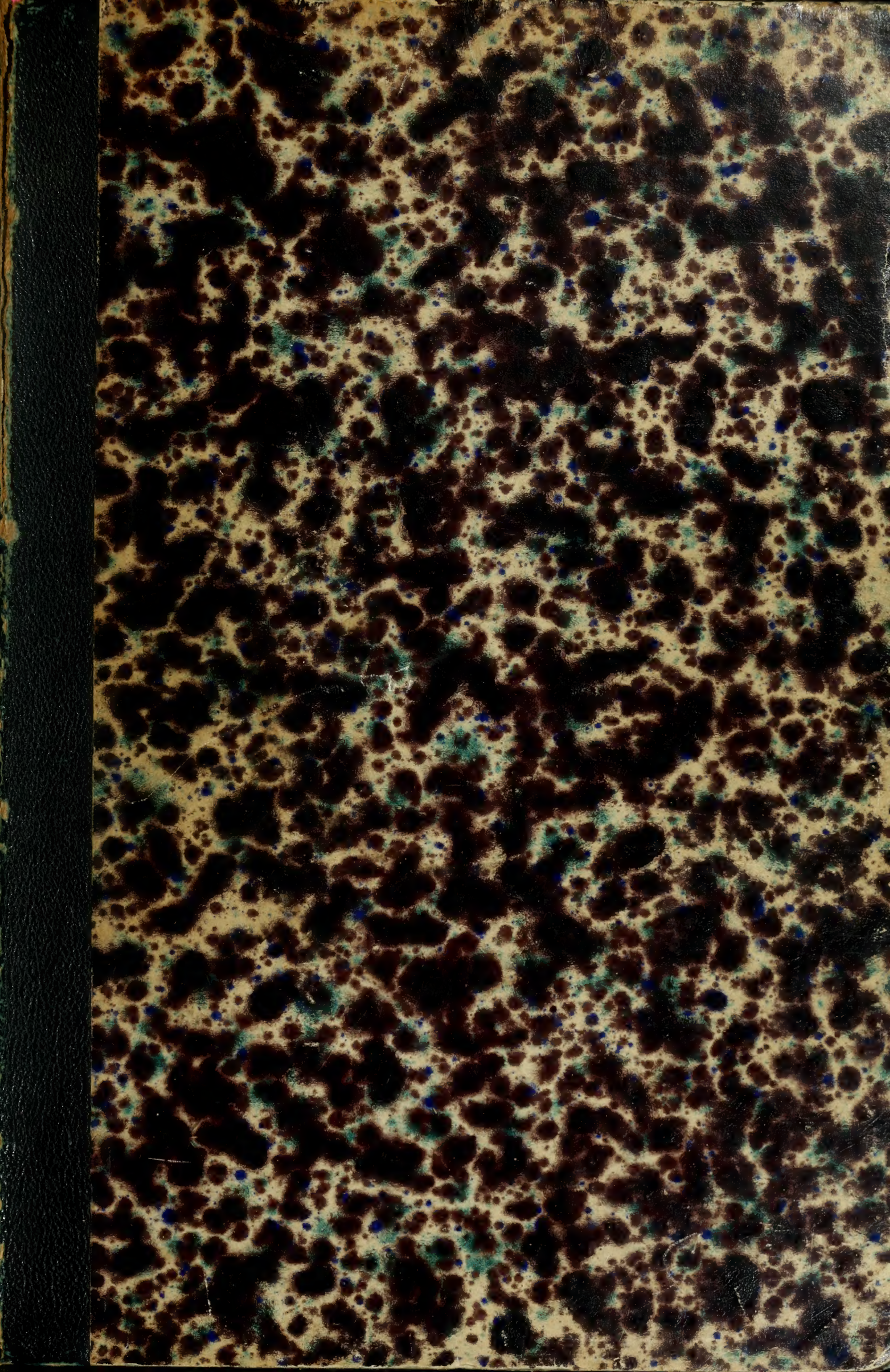
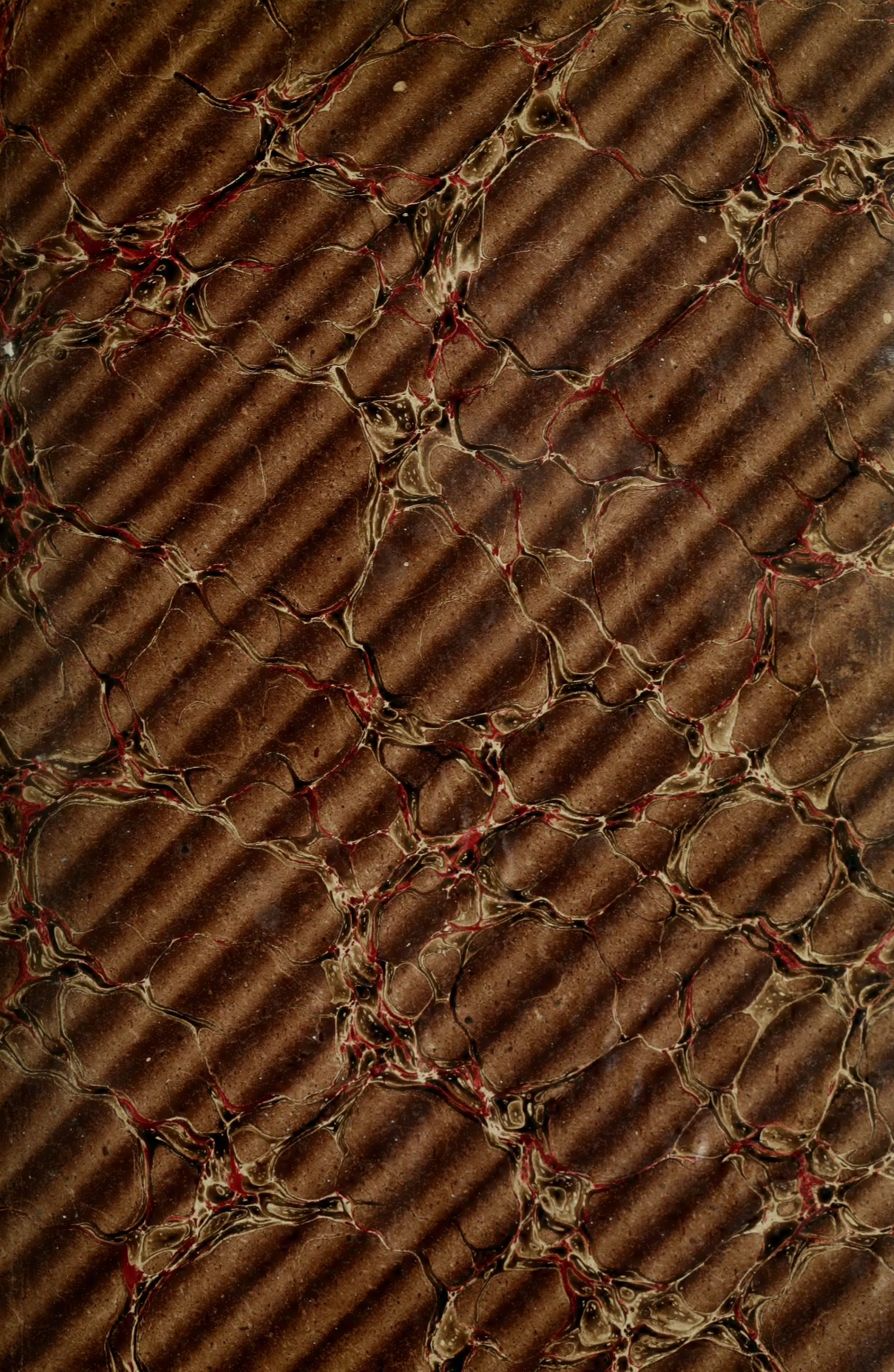







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdebalzac01balz

PQ
2157
.E40
V.1
1840
SMRS

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

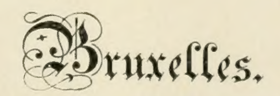
ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

TOME PREMIER.





MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LIVOURNE, MÊME MAISON. | LEIPZIG, J. P. MELINE.

1852

LE LYS
DANS LA VALLÉE.

PRÉFACE.

Dans plusieurs fragments de son œuvre, l'auteur a produit un personnage qui raconte en son nom. Pour arriver au vrai, les écrivains emploient celui des artifices littéraires qui leur semble propre à prêter le plus de vie à leurs figures. Ainsi, le désir d'animer leurs créations a jeté les hommes les plus illustres du siècle dernier dans la prolixité du roman par lettres, seul système qui puisse rendre vraisemblable une histoire fictive. Le *je* sonde le cœur humain aussi profondément que le style épistolaire et n'en a pas les longueurs. A chaque œuvre, sa forme. L'art du romancier consiste à bien matérialiser ses idées. Clarisse Harlowe voulait sa vaste correspondance, Gilblas voulait le *moi*. Mais le *moi* n'est pas sans danger pour l'auteur. Si la masse lisante s'est agrandie, la somme de l'intelligence publique n'a pas augmenté en proportion. Malgré l'autorité de la chose jugée, beaucoup de personnes se donnent encore aujourd'hui le ridicule de rendre un écrivain complice des sentiments qu'il attribue à ses personnages; et s'il emploie le *je*, presque toutes sont tentées de le confondre avec le narrateur. LE LYS DANS LA VALLÉE étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le *moi* pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, il croit nécessaire de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène. Il a sur la promiscuité des sentiments personnels et des sentiments fictifs une opinion sévère et des principes arrêtés. Selon lui, le trafic honteux de la prostitution est mille fois moins infâme que ne l'est la vente avec annonces de certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier. Les sentiments bons ou mauvais dont l'âme fut agitée la colorent de je ne sais quelle essence, et lui font exhaler des parfums qui en particularisent la pensée; certes, le style des êtres souffrants ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastrophes. Mais de cette physionomie sombre ou attendrissante, mondaine ou religieuse, joyeuse ou grave, à la prostitution des plus chers trésors du cœur, il est un abîme que franchissent seuls les esprits impurs. Si quelque poëte entreprend ainsi sur sa double vie, que ce soit par hasard et non par un parti pris comme chez J.-J. Rousseau. L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentiments, a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler, sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'étaient trouvés pour lui le cœur d'une mère et l'âme d'une maîtresse, le bienfait sous la grâce du premier amour.

L'AUTEUR.

Paris, juillet 1835.

DÉDICACE.

A M. J.-B. Nacquart,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Cher Docteur, voici l'une des pierres qui domineront dans la frise d'un édifice littéraire lentement et laborieusement construit; j'y veux inscrire votre nom, autant pour remercier le savant qui me sauva jadis que pour célébrer l'ami.

DE BALZAC.

Paris, Octobre 1835.

ENVOI

A MADAME LA COMTESSE NATALIE DE MANERVILLE.

Je cède à ton désir. Le privilége de la femme que nous aimons plus qu'elle ne nous aime est de nous faire oublier à tout propos les règles du bon sens. Oui, pour ne pas voir un pli se former sur vos fronts, pour dissiper la boudeuse expression de vos lèvres que le moindre refus attriste, nous dépensons l'avenir, nous franchissons miraculeusement les distances, nous donnons notre sang, et par pudeur d'âme, nous vous cachons les difficultés vaincues. Quelle récompense à ces soins? quoi pour ces dévoûments ignorés? hélas! le lendemain, vous croyez que nous sommes vos obligés? Ne jetons pas de pierre pour sonder la profondeur du gouffre où s'abîment les passions. Seulement, sache-le bien, Natalie! en t'obéissant, j'ai dû fouler aux pieds des répugnances inviolées. Pourquoi suspecter les soudaines et longues rêveries qui me saisissent parfois en plein bonheur? pourquoi ta curieuse interrogation d'enfant volontaire sur un passé qui n'appartient qu'aux morts? pourquoi ta jolie colère de femme aimée, à propos d'un silence? Ne pouvais-tu jouer avec les contrastes de mon caractère sans en demander les causes? Si je puis découvrir les fronts les mieux voilés, que t'importe; as-tu dans le cœur des secrets qui, pour se faire absoudre, aient besoin des miens? Si je sais démonter la société pièce à pièce, en indiquer les défauts, et reconnaître en vous le germe de toute maladie, quoi qu'elle attaque, le corps, le cœur ou la tête; as-tu peur de cette fatale science, toi qui, malgré le mariage, es restée vierge pour l'amour? toi que l'absence d'un mari qui ne reviendra peut-être jamais a laissée libre. Enfin, tu l'as voulu! je t'ouvre un cœur qui depuis douze années ne s'était ouvert à personne; ils vont s'en échapper dans le tien les parfums qu'y sema le premier amour. Il fallait que cela fût ainsi: l'échange de nos cœurs doit être entier. Oui, tu l'as pressenti, Natalie : ma vie est dominée par un fantôme; il se dessine vaguement au moindre mot qui le provoque, et s'agite souvent de lui-même au-dessus de moi. J'ai d'imposants souvenirs ensevelis au fond de mon âme, comme ces productions marines qui s'aperçoivent par les temps calmes, et que les flots de la tempête jettent par fragments sur la grève. Je souffrirais trop si je continuais à vivre près de toi sans te parler d'*elle*, si à tout moment je contraignais ma langue et ma pensée. J'ai donc écrit ce que je ne saurais dire. Le travail que nécessitent les idées pour être exprimées a soutenu ces anciennes émotions qui me font tant de mal quand elles se réveillent trop soudainement. Mais écoute, ma Natalie! toi, fille d'un Castillan, sois généreuse; souviens-toi que tu m'as menacé si je ne t'obéissais pas; ne me punis donc point de t'avoir obéi. Si, pour loyer de ma confession, je trouvais ton amour amoindri, je ne survivrais pas plus à la perte de mon dernier bonheur que les jeunes gens ne survivent à la ruine de leurs premières espérances. Mais, fou que je suis! l'amour est-il soucieux d'un crime? Je voudrais que ma confidence redoublât tes tendresses. Pourquoi suis-je aujourd'hui à la merci d'un *peut-être?* Les gens de trente ans sont lâches; ils ne font plus de conditions, ils en reçoivent. Ah! l'on ne connaît l'amour qu'en traversant les profondeurs du dernier amour; nos plus vraies passions naissent à quarante ans, âge auquel nous savons mesurer l'étendue de nos pertes, tandis que, jeunes, nous ignorons les bénéfices de la vie. Pardonne-moi, chère, ces paroles, derniers grondements d'un orage qui se tait. A ce soir.

FÉLIX.

Paris, 8 août 1827



LE LYS

DANS LA VALLÉE.

Les deux Enfances.

A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie, la peinture des pâtiments subis en silence par les âmes dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent? Quel poëte nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres sucent un sein amer, et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère? La fiction qui représenterait ces pauvres cœurs opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser les développements de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse. Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né; quelle disgrâce physique ou morale causait la froideur de ma mère; étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un reproche?

Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptai pour si peu de chose que j'y subissais la compassion des gens. Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance : chez moi l'enfant ignore, l'homme ne sait rien. Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir. Le pacte en vertu duquel les enfants cachent leurs peccadilles, et qui leur apprend déjà l'honneur, fut nul à mon égard. Bien plus, je me vis souvent puni pour leurs fautes, sans pouvoir réclamer contre cette injustice. La courtisanerie, en germe chez les enfants, leur conseillait-elle de contribuer aux persécutions qui m'affligeaient, pour se ménager les bonnes grâces d'une mère également redoutée par eux? Était-ce un effet de leur penchant à l'imitation! était-ce besoin d'essayer leurs forces, ou manque de pitié? Peut-être ces causes réunies me privèrent-elles des douceurs de la fraternité. Déjà déshérité de toute affection, je ne pouvais rien aimer, et la nature m'avait fait aimant! Un ange recueille-t-il les soupirs de cette sensibilité sans cesse rebutée? Si dans quelques âmes les sentiments méconnus tournent en haine, dans la mienne ils se concentrèrent et s'y creusèrent un lit d'où plus tard ils jaillirent sur ma vie. Suivant les caractères, l'habitude de trembler relâche les fibres, engendre la crainte; la crainte oblige à toujours céder; de là vient une faiblesse qui abâtardit l'homme et lui communique je ne sais quoi d'esclave; mais ces continuelles tourmentes m'habituèrent à déployer une force qui s'accrut par son exercice et prédisposa mon âme aux résistances morales. Attendant toujours une douleur nouvelle, comme les martyrs attendaient un nouveau coup, tout mon être dut exprimer une résignation morne sous laquelle les grâces et les mouvements de l'enfance furent étouffés, attitude qui passa pour un symptôme d'idiotie et justifia les sinistres pronostics de ma mère. La certitude de ces injustices excita prématurément dans mon âme la fierté, ce fruit de la raison,

qui sans doute arrêta les mauvais penchants qu'une semblable éducation encourageait.

Quoique délaissé par ma mère, j'étais parfois l'objet de ses scrupules; parfois elle parlait de mon instruction et manifestait le désir de s'en occuper; il me passait alors des frissons horribles en songeant aux déchirements que me causerait un contact journalier avec elle. Je bénissais mon abandon, et me trouvais heureux de pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des insectes, à regarder le bleu du firmament. Quoique l'isolement dût me porter à la rêverie, mon goût pour les contemplations vint d'une aventure qui vous peindra mes premiers malheurs. Il était si peu question de moi que souvent la gouvernante oubliait de me faire coucher. Un soir, tranquillement blotti sous un figuier, je regardais une étoile avec cette passion curieuse qui saisit les enfants, et à laquelle ma précoce mélancolie ajoutait une sorte d'intelligence sentimentale. Mes sœurs s'amusaient et criaient; j'entendais leur lointain tapage comme un accompagnement à mes idées. Le bruit cessa, la nuit vint. Par hasard, ma mère s'aperçut de mon absence. Pour éviter un reproche, notre gouvernante, une terrible mademoiselle Caroline, légitima les fausses appréhensions de ma mère en prétendant que j'avais la maison en horreur; que si elle n'eut pas attentivement veillé sur moi, je me serais enfui déjà; je n'étais pas imbécile, mais sournois; et, parmi tous les enfants commis à ses soins, elle n'en avait jamais rencontré dont les dispositions fussent aussi mauvaises que les miennes. Elle feignit de me chercher et m'appela, je répondis; elle vint au figuier où elle savait que j'étais.

— Que faisiez-vous donc là? me dit-elle.

— Je regardais une étoile.

— Vous ne regardiez pas une étoile, dit ma mère qui nous écoutait du haut de son balcon. Connaît-on l'astronomie à votre âge?

— Ah! madame, s'écria mademoiselle Caroline, il a lâché le robinet du réservoir, le jardin est inondé!

Ce fut une rumeur générale. Mes sœurs s'étaient amusées à tourner ce robinet pour voir couler l'eau, mais surprises par l'écartement d'une gerbe qui les avait arrosées de toutes parts, elles avaient perdu la tête et s'étaient enfuies sans avoir pu fermer le robinet. Atteint et convaincu d'avoir imaginé cette espièglerie, accusé de mensonge quand j'affirmai mon innocence, je fus sévèrement puni. Mais, châtiment horrible! je fus persiflé sur mon amour pour les étoiles, et ma mère me défendit de rester au jardin le soir. Les défenses tyranniques aiguisent encore plus une passion chez les enfants que chez les hommes; les enfants ont sur eux l'avantage de ne penser qu'à la chose défendue, qui leur offre alors des attraits irrésistibles. J'eus donc souvent le fouet pour mon étoile. Ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par lequel un enfant bégaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles. A l'âge de douze ans, au collége, je la contemplais encore en éprouvant d'indicibles délices, tant les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur.

De cinq ans plus âgé que moi, Charles fut aussi bel enfant qu'il est bel homme; il était le privilégié de mon père, l'amour de ma mère, l'espoir de ma famille, partant le roi de la maison. Bien fait et robuste, il avait un précepteur; moi, chétif et malingre, à cinq ans je fus envoyé comme externe dans une pension de la ville, conduit le matin et ramené le soir par le valet de chambre de mon père. Je partais en emportant un panier peu fourni, tandis que mes camarades apportaient d'abondantes provisions. Ce contraste entre mon dénuement et leurs richesses engendra mille souffrances. Les célèbres rillettes et rillons de Tours formaient l'élément principal du repas que nous faisions au milieu de la journée, entre le déjeuner du matin et le dîner de la maison dont l'heure coïncidait avec notre rentrée. Cette préparation, si prisée par quelques gourmands, paraît rarement à Tours sur les tables aristocratiques; si j'en entendis parler avant d'être mis en pension, je n'avais jamais eu le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain; mais elle n'aurait pas été de mode à la pension, mon envie n'en eût pas été moins vive, car elle était devenue comme une idée fixe, semblable au désir qu'inspiraient à l'une des plus élégantes duchesses de Paris les ragoûts cuisinés par les portières, et qu'en sa qualité de femme elle satisfit. Les enfants devinent la convoitise dans les regards aussi bien que vous y lisez l'amour, et je devins alors un excellent sujet de moquerie. Mes camarades, qui presque tous appartenaient à la petite bourgeoisie, venaient me présenter leurs excellentes rillettes en me demandant si je savais comment elles se faisaient, où elles se vendaient, pourquoi je n'en avais pas. Ils se pourléchaient en vantant les rillons, ces résidus de porc sautés dans sa graisse et qui ressemblent à des truffes cuites; ils douanaient mon panier, n'y

trouvaient que des fromages d'Olivet, ou des fruits secs, et m'assassinaient d'un : — *Tu n'as donc pas de quoi?* qui m'apprit à mesurer la différence mise entre mon frère et moi.

Ce contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance, et flétri ma blondissante jeunesse. La première fois que, dupe d'un sentiment généreux, j'avançai la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte d'un air hypocrite, mon mystificateur retira sa tartine aux rires des camarades prévenus de ce dénouement. Si les esprits les plus distingués sont accessibles à la vanité, comment ne pas absoudre l'enfant qui pleure de se voir méprisé, goguenardé ? A ce jeu, combien d'enfants seraient devenus gourmands, quêteurs, lâches! Pour éviter les persécutions, je me battis. Le courage du désespoir me rendit redoutable, mais je fus un objet de haine, et restai sans ressources contre les traîtrises. Un soir, en sortant, je reçus dans le dos un coup de mouchoir roulé, plein de cailloux. Quand le valet de chambre, qui me vengea rudement, apprit cet événement à ma mère, elle s'écria : — « Ce maudit enfant ne nous donnera que des chagrins ! » J'entrai dans une horrible défiance de moi-même, en trouvant là les répulsions que j'inspirais en famille. Là, comme à la maison, je me repliai sur moi-même. Une seconde tombée de neige retarda la floraison des germes semés en mon âme. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons ; ma fierté s'appuya sur cette observation, et je demeurai seul. Ainsi se continua l'impossibilité d'épancher les sentiments dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant toujours assombri, haï, solitaire, le maître confirma les soupçons erronés que ma famille avait de ma mauvaise nature. Dès que je sus écrire et lire, ma mère me fit exporter à Pont-le-Voy, collége dirigé par des Oratoriens qui recevaient les enfants de mon âge dans une classe nommée la classe des *Pas-latins,* où restaient aussi les écoliers de qui l'intelligence tardive se refusait au rudiment.

Je demeurai là huit ans, sans voir personne, et menant une vie de Pariah. Voici comment et pourquoi. Je n'avais que trois francs par mois pour mes menus plaisirs, somme qui suffisait à peine aux plumes, canifs, règles, encre et papier dont il fallait nous pourvoir. Ainsi, ne pouvant acheter ni les échasses, ni les cordes, ni aucune des choses nécessaires aux amusements du collége, j'étais banni des jeux ; pour y être admis, j'aurais dû flagorner les riches ou flatter les forts de ma division. La moindre de ces lâchetés, que se permettent si facilement les enfants, me faisait bondir le cœur. Je séjournais sous un arbre, perdu dans de plaintives rêveries, ou je lisais les livres que nous distribuait mensuellement le bibliothécaire. Combien de douleurs étaient cachées au fond de cette solitude monstrueuse ! quelles angoisses engendrait mon abandon ! Imaginez ce que mon âme tendre dut ressentir à la première distribution de prix où j'obtins les deux plus estimés, le prix de thème et celui de version ? En venant les recevoir sur le théâtre au milieu des acclamations et des fanfares, je n'eus ni mon père ni ma mère pour me fêter, alors que le parterre était rempli par les parents de tous mes camarades. Au lieu de baiser le distributeur, suivant l'usage, je me précipitai dans son sein et j'y fondis en larmes. L'hiver venu, je brûlai mes deux couronnes dans le poële. Les parents demeuraient en ville pendant la semaine employée par les exercices qui précédaient la distribution des prix ; ainsi, mes camarades décampaient tous joyeusement le matin ; tandis que moi, de qui les parents étaient à quelques lieues de là, je restais dans les cours avec les Outre-mer, nom donné aux écoliers dont les familles se trouvaient aux îles ou à l'étranger. Le soir, durant la prière, les barbares nous vantaient les bons dîners faits avec leurs parents. Vous verrez toujours mon malheur s'agrandir en raison de la circonférence des sphères sociales où j'entrerai.

Combien d'efforts n'ai-je pas tentés pour infirmer l'arrêt qui me condamnait à ne vivre qu'en moi ! Que d'espérances longtemps conçues avec mille élancements d'âme et détruites en un jour. Pour décider mes parents à venir au collége, je leur écrivais des épîtres pleines de sentiments, peut-être emphatiquement exprimés, mais ces lettres auraient-elles dû m'attirer les reproches de ma mère qui me réprimandait avec ironie sur mon style ? Sans me décourager, je promettais de remplir les conditions que ma mère et mon père mettaient à leur arrivée ; j'implorais l'assistance de mes sœurs à qui j'écrivais aux jours de leur fête et de leur naissance, avec l'exactitude des pauvres enfants délaissés, mais avec une vaine persistance. Aux approches de la distribution des prix, je redoublais mes prières, je parlais de triomphes pressentis. Trompé par le silence de mes parents, je les attendais en m'exaltant le cœur, je les annonçais à mes camarades ; et quand, à l'arrivée des familles, le pas du vieux portier qui appelait les écoliers retentissait dans les cours, j'éprouvais alors des palpita-

tions maladives. Jamais ce vieillard ne prononça mon nom !

Le jour où je m'accusai d'avoir maudit l'existence, mon confesseur me montra le ciel où fleurissait la palme promise par le *Beati qui lugent!* du Sauveur. Lors de ma première communion, je me jetai donc dans les mystérieuses profondeurs de la prière, séduit par les idées religieuses dont les féeries morales enchantent les jeunes esprits. Animé d'une ardente foi, je priais Dieu de renouveler en ma faveur les miracles fascinateurs que je lisais dans le Martyrologe. A cinq ans, je m'envolais dans une étoile; à douze ans, j'allais frapper aux portes du Sanctuaire. Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon âme à de divines destinées; elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses; elles ont préparé mon cœur aux magies qui font le poëte malheureux, quand il a le fatal pouvoir de comparer ce qu'il sent à ce qui est, les grandes choses voulues au peu qu'il obtient; elles ont écrit dans ma tête un livre où j'ai pu lire ce que je devais exprimer, et mis sur mes lèvres le charbon de l'improvisateur.

Mon père conçut quelques doutes sur la portée de l'enseignement oratorien, et vint m'enlever de Pont-le-Voy, pour me mettre à Paris dans une Institution située au Marais. J'avais quinze ans. Examen fait de ma capacité, le rhétoricien de Pont-le-Voy fut jugé digne d'être en troisième. Les douleurs que j'avais éprouvées en famille, à l'école, au collége, je les retrouvai sous une nouvelle forme pendant mon séjour à la pension Lepître. Mon père ne m'avait point donné d'argent. Quand mes parents savaient que je pouvais être nourri, vêtu, gorgé de latin, bourré de grec, tout était résolu. Durant le cours de ma vie collégiale, j'ai connu mille camarades environ, et n'ai rencontré chez aucun l'exemple d'une pareille indifférence. Attaché fanatiquement aux Bourbons, M. Lepître avait eu des relations avec mon père, à l'époque où des royalistes dévoués essayèrent d'enlever au Temple la reine Marie-Antoinette; ils avaient renouvelé connaissance; M. Lepître se crut donc obligé de réparer l'oubli de mon père; mais la somme qu'il me donna mensuellement fut médiocre, car il ignorait les intentions de ma famille.

La pension était installée à l'ancien hôtel Joyeuse, où, comme dans toutes les anciennes demeures seigneuriales, il se trouvait une loge de Suisse. Pendant la récréation qui précédait l'heure où le gâcheux nous conduisait au lycée Charlemagne, les camarades opulents allaient déjeuner chez notre portier, nommé Doisy. M. Lepître ignorait ou souffrait le commerce de Doisy, véritable contrebandier que les élèves avaient intérêt à choyer : il était le secret chaperon de nos écarts, le confident des rentrées tardives, notre intermédiaire entre les loueurs de livres défendus. Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique, expliqué par le prix excessif auquel montèrent les denrées coloniales sous Napoléon. Si l'usage du sucre et du café constituait un luxe chez les parents, il annonçait parmi nous une supériorité vaniteuse qui aurait engendré notre passion, si la pente à l'imitation, si la gourmandise, si la contagion de la mode n'eussent pas suffi. Doisy nous faisait crédit, il nous supposait à tous des sœurs ou des tantes qui approuvent le point d'honneur des écoliers et paient leurs dettes. Je résistai longtemps aux blandices de la buvette. Si mes juges eussent connu la force des séductions, les héroïques aspirations de mon âme vers le stoïcisme, les rages contenues pendant ma longue résistance, ils eussent essuyé mes pleurs au lieu de les faire couler. Mais, enfant, pouvais-je avoir cette grandeur d'âme qui fait mépriser le mépris d'autrui! puis je sentis peut-être les atteintes de plusieurs vices sociaux dont la puissance fut augmentée par ma convoitise.

Vers la fin de la deuxième année, mon père et ma mère vinrent à Paris. Le jour de leur arrivée me fut annoncé par mon frère : il habitait Paris et ne m'avait pas fait une seule visite. Mes sœurs étaient du voyage, et nous devions voir Paris ensemble. Le premier jour nous irions dîner au Palais-Royal afin d'être tout portés au Théâtre-Français. Malgré l'ivresse qui me causa ce programme de fêtes inespérées, ma joie fut détendue par le vent d'orage qui impressionne si rapidement les habitués du malheur. J'avais à déclarer *cent* francs de dettes contractées chez le sieur Doisy qui me menaçait de demander lui-même son argent à mes parents. J'inventai de prendre mon frère pour drogman de Doisy, pour interprète de mon repentir, pour médiateur de mon pardon. Mon père pencha vers l'indulgence. Mais ma mère fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia; elle fulmina de terribles prophéties.

« Que serais-je plus tard, si dès l'âge de dix-sept ans je faisais de semblables équipées! Étais-je bien son fils? allais-je ruiner ma famille? Étais-je donc

seul au logis? La carrière embrassée par mon frère Charles n'exigeait-elle pas une dotation indépendante, déjà méritée par une conduite qui glorifiait sa famille, tandis que j'en serais la honte? Mes deux sœurs se marieraient-elles sans dot? Ignorais-je donc le prix de l'argent et ce que je coûtais. A quoi servaient le sucre et le café dans une éducation? Se conduire ainsi, n'était-ce pas apprendre tous les vices? »

Marat était un ange en comparaison de moi. Après avoir subi le choc de ce torrent qui charria mille terreurs en mon âme, mon frère me reconduisit à ma pension; je perdis le dîner aux Frères Provençaux, et fus privé de voir Talma dans *Britannicus*. Telle fut mon entrevue avec ma mère après une séparation de douze ans.

Quand j'eus fini mes humanités, mon père me laissa sous la tutelle de M. Lepître; je devais apprendre les mathématiques transcendantes, faire une première année de Droit et commencer de hautes études. Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collége sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. Que tenter à Paris sans argent? D'ailleurs, ma liberté fut savamment enchaînée. M. Lepître me faisait accompagner à l'École de Droit par un gâcheux qui me remettait aux mains du professeur, et venait me reprendre. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions que les craintes de ma mère n'en inspirèrent pour conserver ma personne. Paris effrayait à bon droit mes parents. Les écoliers sont secrètement occupés de ce qui préoccupe aussi les demoiselles dans leurs pensionnats; quoi qu'on fasse, celles-ci parleront toujours de l'amant, et ceux-là de la femme. Mais à Paris, et dans ce temps, les conversations entre camarades étaient dominées par le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal. Le Palais-Royal était un Eldorado d'amour où le soir les lingots couraient tout monnayés. Là cessaient les doutes les plus vierges, là pouvaient s'apaiser nos curiosités allumées! Le Palais-Royal et moi nous fûmes deux asymptotes, dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer. Voici comment le sort déjoua mes tentatives.

Mon père m'avait présenté chez une de ses tantes qui demeurait dans l'île Saint-Louis, où je dus aller dîner les jeudis et les dimanches, conduit par madame ou par M. Lepître qui, ces jours-là, sortaient et me reprenaient le soir en revenant chez eux. Singulières récréations! La marquise de Listomère était une grande dame cérémonieuse qui n'eut jamais la pensée de m'offrir un écu. Vieille comme une cathédrale, peinte comme une miniature, somptueuse dans sa mise, elle vivait dans son hôtel comme si Louis XV ne fût pas mort, et ne voyait que des vieilles femmes et des gentilshommes, société de corps fossiles où je croyais être dans un cimetière. Personne ne m'adressait la parole, et je ne me sentais pas la force de parler le premier; les regards hostiles ou froids me rendaient honteux de ma jeunesse qui semblait importune à tous. Je basai le succès de mon escapade sur cette indifférence, en me proposant de m'esquiver un jour aussitôt le dîner fini, pour voler aux Galeries de Bois. Une fois engagée dans un wisth, ma tante ne faisait plus attention à moi; Jean, son valet de chambre, se souciait peu de M. Lepître; mais ce malheureux dîner se prolongeait malheureusement en raison de la vétusté des mâchoires ou de l'imperfection des râteliers. Enfin un soir, entre huit et neuf heures, j'avais gagné l'escalier, palpitant comme Bianca Capello le jour de sa fuite; mais quand le suisse m'eut tiré le cordon, je vis le fiacre de M. Lepître dans la rue, et le bonhomme qui me demandait de sa voix grêle. Trois fois le hasard s'interposa fatalement entre l'enfer du Palais-Poyal et le paradis de ma jeunesse. Le jour où, me trouvant honteux à vingt ans de mon ignorance, je résolus d'affronter tous les périls pour en finir; au moment où, faussant compagnie à M. Lepître pendant qu'il montait en voiture, opération difficile, il était gros comme Louis XVIII et pied-bot; eh bien! ma mère arrivait en chaise de poste; je fus arrêté par son regard et demeurai comme l'oiseau devant le serpent. Par quel hasard la rencontrai-je? Rien de plus naturel.

Napoléon tentait ses derniers coups. Mon père, qui subodorait les Bourbons, venait éclairer mon frère employé déjà dans la diplomatie impériale. Il avait quitté Tours avec ma mère, qui s'était chargée de m'y reconduire pour me soustraire aux dangers dont la capitale semblait menacée à ceux qui suivaient intelligemment la marche des ennemis. En quelques minutes, je fus enlevé de Paris, au moment où son séjour allait m'être fatal. Les tourments d'une imagination sans cesse agitée de désirs réprimés, les ennuis d'une vie attristée par de constantes privations, m'avaient contraint à me jeter dans l'étude, comme les hommes lassés de leur

sort se confinaient autrefois dans un cloître. Chez moi, l'étude était devenue une passion qui pouvait m'être fatale, en m'emprisonnant à l'époque où les jeunes gens doivent se livrer aux activités enchanteresses de leur nature printanière.

Ce léger croquis d'une jeunesse, où vous devinez d'innombrables élégies, était nécessaire pour expliquer l'influence qu'elle exerça sur mon avenir. Affecté par tant d'éléments morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon âme, pleine de vouloirs, se débattait avec un corps débile en apparence, mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité, que je connaissais métaphysiquement la vie dans ses hauteurs au moment où j'allais apercevoir les difficultés tortueuses de ses défilés et les chemins sablonneux de ses plaines. Des hasards inouïs m'avaient laissé dans cette délicieuse période où surgissent les premiers troubles de l'âme, où elle s'éveille aux voluptés, où pour elle tout est rapide et frais. J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux, et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts. Nul jeune homme ne fut, mieux que je ne l'étais, préparé à sentir, à aimer. Pour bien comprendre mon récit, reportez-vous donc à ce bel âge où la bouche est vierge de mensonges, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'alourdissent les timidités en contradiction avec le désir, où l'esprit ne se plie point au jésuitisme du monde, où la couardise du cœur égale en violence les générosités du premier mouvement.

Je ne vous parlerai point du voyage que je fis de Paris à Tours avec ma mère. La froideur de ses façons réprima l'essor de mes tendresses. En partant de chaque nouveau relais, je me promettais de parler ; mais un regard, un mot effarouchaient les phrases prudemment méditées pour mon exorde. A Orléans, au moment de se coucher, ma mère me reprocha mon silence. Je me jetai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en pleurant à chaudes larmes, je lui ouvris mon cœur gros d'affection, j'essayai de la toucher par l'éloquence d'une plaidoirie affamée d'amour, et dont les accents eussent remué les entrailles d'une marâtre. Ma mère me répondit que je jouais la comédie. Je me plaignis de son abandon, elle m'appela fils dénaturé. J'eus un tel serrement de cœur qu'à Blois je courus sur le pont pour me jeter dans la Loire. Mon suicide fut empêché par la hauteur du parapet.

A mon arrivée, mes deux sœurs, qui ne me connaissaient point, marquèrent plus d'étonnement que de tendresse ; cependant plus tard, par comparaison, elles me parurent pleines d'amitié pour moi. Je fus logé dans une chambre, au troisième étage. Vous aurez compris l'étendue de mes misères quand je vous aurai dit que ma mère me laissa, moi, jeune homme de vingt ans, sans autre linge que celui de mon misérable trousseau de pension, sans autre garde-robe que mes vêtements de Paris. Si je volais d'un bout du salon à l'autre pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait pas le froid merci qu'une femme accorde à son valet. Obligé de l'observer pour reconnaître s'il y avait dans son cœur des endroits friables où je pusse attacher quelques rameaux d'affection, je vis en elle une grande femme sèche et mince, joueuse, égoïste, impertinente comme toutes les Listomère chez qui l'impertinence se compte dans la dot. Elle ne voyait dans la vie que des devoirs à remplir; toutes les femmes froides que j'ai rencontrées se faisaient comme elle une religion du devoir; elle recevait nos adorations comme un prêtre reçoit l'encens à la messe. Mon frère aîné semblait avoir absorbé le peu de maternité qu'elle avait au cœur. Elle nous piquait sans cesse par les traits d'une ironie mordante, l'arme des gens sans cœur, et dont elle se servait contre nous qui ne pouvions lui rien répondre. Malgré ces barrières épineuses, les sentiments instinctifs tiennent par tant de racines, la religieuse terreur inspirée par une mère, de laquelle il coûte trop de désespérer, conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua jusqu'au jour où, plus avancés dans la vie, elle fut souverainement jugée; en ce jour, commencent les représailles des enfants, dont l'indifférence engendrée par les déceptions du passé, grossie des épaves limoneuses qu'ils en ramènent, s'étend jusque sur la tombe.

Ce terrible despotisme chassa les idées voluptueuses que j'avais follement médité de satisfaire à Tours. Je me jetai désespérément dans la bibliothèque de mon père, où je me mis à lire tous les livres que je ne connaissais point. Mes longues séances de travail m'épargnèrent tout contact avec ma mère, mais elles aggravèrent ma situation morale. Parfois ma sœur aînée, aujourd'hui la marquise de Listomère, cherchait à me consoler sans pouvoir calmer l'irritation à laquelle j'étais en proie. Je voulais mourir.

De grands événements, auxquels j'étais étranger, se préparaient alors. Parti de Bordeaux pour re-

joindre Louis XVIII à Paris, le duc d'Angoulême recevait, à son passage dans chaque ville, des ovations préparées par l'enthousiasme qui saisissait la vieille France au retour des Bourbons. La Touraine en émoi pour ses princes légitimes, la ville en rumeur, les fenêtres pavoisées, les habitants endimanchés, les apprêts d'une fête, et ce je ne sais quoi répandu dans l'air et qui grise, me donnèrent l'envie d'assister au bal offert au prince. Quand je me mis de l'audace au front pour exprimer ce désir à ma mère, alors trop malade pour pouvoir assister à la fête, elle se courrouça grandement. Arrivais-je du Congo pour ne rien savoir? Comment pouvais-je imaginer que notre famille ne serait pas représentée à ce bal? En l'absence de mon père et de mon frère, n'était-ce pas à moi d'y aller? N'avais-je pas une mère? Ne pensait-elle pas au bonheur de ses enfants? En un moment, le fils quasi désavoué devenait un personnage.

Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites par lesquelles ma mère accueillit ma supplique. Je questionnai mes sœurs, et j'appris que ma mère, à laquelle plaisaient ces coups de théâtre, s'était forcément occupée de ma toilette. Surpris par les exigences de ses pratiques, aucun tailleur de Tours n'avait pu se charger de mon équipement. Ma mère avait mandé son ouvrière à la journée qui, suivant l'usage des provinces, savait faire toute espèce de couture. Un habit bleu barbeau me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés; les gilets d'homme se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père; pour la première fois, j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate. Quand je fus habillé, je me ressemblai si peu que mes sœurs me donnèrent par leurs compliments le courage de paraître devant la Touraine assemblée. Entreprise ardue! Cette fête comportait trop d'appelés pour qu'il y eût beaucoup d'élus. Grâce à l'exiguité de ma taille, je me faufilai sous une tente construite dans les jardins de la maison Papion, et j'arrivai près du fauteuil où trônait le prince. En un moment, je fus suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, par les tentures rouges, par les ornements dorés, par les toilettes et les diamants de la première fête publique à laquelle j'assistais. J'étais poussé par une foule d'hommes et de femmes qui se ruaient les uns sur les autres et se heurtaient dans un nuage de poussière. Les cuivres ardents et les éclats bourbonisés de la musique militaire étaient étouffés sous le hourra des : — Vive le duc d'Angoulême! vive le roi! vivent les Bourbons! Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même.

Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler à ces princes qui paradaient ainsi devant un public ébahi. La niaise envie du Tourangeau fit éclore une ambition que mon caractère et les circonstances ennoblirent. Qui n'a pas jalousé cette adoration dont l'année suivante je vis une répétition grandiose quand Paris tout entier se précipita vers l'empereur à son retour de l'île d'Elbe? Cet empire exercé sur les masses, dont les sentiments et la vie se déchargent dans une seule âme, me voua soudain à la gloire, cette prêtresse qui égorge les Français d'aujourd'hui, comme autrefois la druidesse sacrifiait les Gaulois. Puis tout à coup, je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs et les combler en me jetant au cœur de la royauté.

Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très-grimaud en ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel oblige une foule à côtoyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée, où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur.

Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloès, un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale; je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des

épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard plus hardi que n'eût été ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies : le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula ma tête.

Cette femme poussa un cri perçant que la musique empêcha d'entendre; elle se retourna, me vit et me dit : « — Monsieur ! » Ah ! si elle avait dit : — « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc? » je l'aurais tuée peut-être; mais à ce *Monsieur!* des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. Le pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie dont elle est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position; alors seulement je compris que j'étais fagotté comme le singe d'un Savoyard, j'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer, gardant sur les lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux.

Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue, et revins me coucher métamorphosé : une âme nouvelle, une âme aux ailes diaprées avait brisé sa larve. Tombée des steppes bleues où je l'admirais, ma chère étoile s'était donc fait femme en conservant sa clarté, ses scintillements et sa fraîcheur. J'aimai soudain, sans rien savoir de l'amour. N'est-ce pas une étrange chose que cette première irruption du sentiment le plus vif de l'homme? J'avais rencontré dans le salon de ma tante quelques jolies femmes; aucune ne m'avait causé la moindre impression. Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes, pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrasse le sexe entier ? En pensant que mon Élue vivait en Touraine, j'aspirais l'air avec délices, je trouvais au bleu du temps une couleur que je ne lui ai plus vue nulle part. Si j'étais ravi mentalement, je parus sérieusement malade, et ma mère eut des craintes mêlées de remords. Semblable aux animaux qui sentent venir la mort, j'allais m'accroupir dans un coin du jardin pour y rêver au baiser que j'avais volé. Quelques jours après ce bal mémorable, ma mère attribua l'abandon de mes travaux, mon indifférence à ses regards oppresseurs, mon insouciance de ses ironies et ma sombre attitude, aux crises naturelles que doivent subir les jeunes gens de mon âge. La campagne, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, fut regardée comme le meilleur moyen de me sortir de mon apathie. Ma mère décida que j'irais passer quelques jours à Frapesle, château situé sur l'Indre entre Montbazon et Azay-le-Rideau, chez l'un de ses amis, à qui sans doute elle donna des instructions secrètes. Le jour où j'eus ainsi la clé des champs, j'avais si druement nagé dans l'océan de l'amour, que je l'avais traversé. J'ignorais le nom de mon inconnue. Comment la désigner? où la trouver? d'ailleurs, à qui pouvais-je en parler! Mon caractère timide augmentait encore les craintes inexpliquées qui s'emparent des jeunes cœurs au début de l'amour, et me faisait commencer par la mélancolie qui termine les passions sans espoir. Je ne demandais pas mieux que d'aller, venir, courir à travers champs. Avec ce courage d'enfant qui ne doute de rien et comporte je ne sais quoi de chevaleresque, je me proposais de fouiller tous les châteaux de la Touraine, en y voyageant à pied, en me disant à chaque jolie tourelle : — C'est là !

Donc, un jeudi matin, je sortis de Tours par la barrière Saint-Éloy, je traversai les ponts Saint-Sauveur, j'arrivai dans Poncher, en levant le nez à chaque maison, et gagnai la route de Chinon. Pour la première fois de ma vie, je pouvais m'arrêter sous un arbre, marcher lentement ou vite à mon gré, sans être questionné par personne. Pour un

pauvre être, écrasé par les différents despotismes qui, peu ou prou, pèsent sur toutes les jeunesses, le premier usage du libre arbitre, exercé même sur des riens, apportait à l'âme je ne sais quel épanouissement. Beaucoup de raisons se réunissaient pour faire de ce jour une fête pleine d'enchantements. Dans mon enfance, mes promenades ne m'avaient pas conduit à plus d'une lieue hors la ville. Mes courses aux environs de Pont-le-Voy, ni celles que je fis dans Paris, ne m'avaient gâté sur les beautés de la nature champêtre. Néanmoins il me restait, des premiers souvenirs de ma vie, le vague sentiment du beau qui respire dans le paysage de Tours avec lequel je m'étais familiarisé. Quoique complètement neuf à la poésie des sites, j'étais donc exigeant à mon insu, comme ceux qui sans avoir la pratique d'un art en imaginent tout d'abord l'idéal.

Pour aller au château de Frapesle, les gens à pied ou à cheval abrégent la route en passant par les landes dites de Charlemagne, terres en friche, situées au sommet du plateau qui sépare le bassin du Cher de celui de l'Indre, et où mène un chemin de traverse que l'on prend à Champy. Ces landes plates et sablonneuses, qui vous attristent durant une lieue environ, joignent par un bouquet de bois le chemin de Saché, nom de la commune d'où dépend Frapesle. Ce chemin, qui débouche sur la route de Chinon, bien au-delà de Ballan, longe une plaine ondulée sans accidents remarquables, jusqu'au petit pays d'Artanne. Là, se découvre une vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur ses doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude, au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent. A cet aspect, je fus saisi d'un étonnement voluptueux que l'ennui des landes ou la fatigue du chemin avaient préparé.

— Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici !

A cette pensée, je m'appuyai contre un noyer sous lequel, depuis ce jour, je me repose toutes les fois que je reviens dans ma chère vallée. Sous cet arbre confident de mes pensées, je m'interroge sur les changements que j'ai subis pendant le temps qui s'est écoulé depuis le dernier jour où j'en suis parti. Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point : le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation ; quand je m'assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres; sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes sous un hallebergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, LE LYS DE CETTE VALLÉE où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus. L'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon âme était remplie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselait au soleil entre deux rives vertes, par des lignes de peupliers qui paraient de leurs dentelles mobiles ce val d'amour, par les bois de chênes qui s'avancent entre les vignobles sur des coteaux que la rivière arrondit toujours différemment, et par ces horizons estompés qui fuient en se contrariant. Si vous voulez voir la nature belle et vierge comme une fiancée, allez là par un jour de printemps; si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre cœur, revenez-y par les derniers jours de l'automne ! Au printemps, l'amour y bat des ailes à plein ciel; en automne, on y songe à ceux qui ne sont plus. Le poumon malade y respire un fraîcheur mélancolieuse, la vue s'y repose sur des touffes mordorées qui communiquent leurs douceurs et leur paix à l'âme. En ce moment, les moulins situés sur les chutes de l'Indre donnaient une voix à cette vallée frémissante; les peupliers se balançaient en riant, pas un nuage au ciel, les oiseaux chantaient, les cigales criaient, tout y était mélodie. Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine ? je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime un oasis dans le désert; je l'aime comme un artiste aime l'art; je l'aime moins que je ne vous aime; mais sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus. Sans savoir pourquoi, mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin, comme au milieu des buissons verts éclatait la clochette d'un convolvulus, flétrie si l'on y touche.

Je descendis, l'âme émue, au fond de cette corbeille, et vis bientôt un village que la poésie qui surabondait en moi me fit trouver sans pareil. Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées, qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elle, se laissent aller à ses caprices, et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins ? Çà et là, s'élèvent des masses de gravier sur lesquelles l'eau se brise, en y formant des franges où reluit le soleil. Les amarillys, le nénuphar, le lys d'eau, les joncs décorent les rives de leurs magnifiques

tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard, nom du gros sable que charrie la Loire; des garçons meuniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez au-delà du pont deux ou trois fermes, un colombier, des tourelles, une trentaine des masures séparées par des jardins, par des haies de chèvre-feuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins! voilà le village du Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux! Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

Je suivis le chemin de Saché sur la gauche de la rivière, en observant les détails des collines qui meublent la rive opposée. Puis enfin, j'atteignis un parc orné d'arbres centenaires qui m'indiqua le château de Frapesle. J'arrivai précisément à l'heure où la cloche annonçait le déjeuner. Après le repas, mon hôte, ne soupçonnant pas que j'étais venu de Tours à pied, me fit parcourir les alentours de sa terre où de toutes parts je vis la vallée sous toutes ses formes : ici par une échappée, là toute entière; souvent mes yeux furent attirés à l'horizon par la belle lame d'or de la Loire où, parmi les roulées, les voiles dessinaient de fugaces figures; en gravissant une crête, j'admirai pour la première fois le château d'Azay, diamant taillé à facettes, serti par l'Indre, monté sur des pilotis masqués de fleurs; puis dans un fond, les masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour, plein d'harmonies trop graves pour les gens superficiels, chères aux poëtes dont l'âme est endolorie. Aussi, plus tard, en aimai-je le silence, les grands arbres chenus, et ce je ne sais quoi mystérieux épandu dans son vallon solitaire! Mais chaque fois que je retrouvais au penchant de la côte voisine le mignon castel aperçu, choisi par mon premier regard, je m'y arrêtais complaisamment.

— Hé! me dit mon hôte en lisant dans mes yeux l'un de ces pétillants désirs si naïvement exprimés à mon âge, vous sentez de loin une jolie femme comme un chien flaire le gibier.

Je n'aimai pas ce dernier mot, mais je demandai le nom du castel et celui de son propriétaire.

— Ceci est Clochegourde, me dit-il, jolie maison appartenant à M. de Mortsauf, le représentant d'une famille historique de Touraine, et dont la fortune date de Louis XI. Il est venu s'établir sur ce domaine au retour de l'émigration. Ce bien est à sa femme, une demoiselle de Lenoncourt, de la maison de Lenoncourt-Givry qui va s'éteindre : madame de Mortsauf est fille unique. Le peu de fortune de cette famille contraste si singulièrement avec l'illustration des noms, que par orgueil ou par nécessité peut-être, ils restent toujours à Clochegourde et n'y voient personne. Jusqu'à présent, leur attachement aux Bourbons pouvait justifier leur solitude; mais je doute que le retour du roi change leur manière de vivre. En venant m'établir ici, l'année dernière, je suis allé leur faire une visite de politesse; ils me l'ont rendue et nous ont invités à dîner; l'hiver nous a séparés pour quelques mois; puis les événements politiques ont retardé notre retour, car je ne suis à Frapesle que depuis peu de temps. Madame de Mortsauf est une femme qui pourrait occuper partout la première place.

— Vient-elle souvent à Tours?

— Elle n'y va jamais. — Mais, dit-il en se reprenant, elle y est allée dernièrement, au passage du duc d'Angoulême qui s'est montré fort gracieux pour M. de Mortsauf.

— C'est elle! m'écriai-je.

— Qui, elle?

— Une femme qui a de belles épaules.

— Vous rencontrerez en Touraine beaucoup de femmes qui ont de belles épaules, dit-il en riant. Mais si vous n'êtes pas fatigué, nous pouvons passer la rivière, et monter à Clochegourde où vous aviserez à reconnaître vos épaules.

J'acceptai, non sans rougir de plaisir et de honte. Vers quatre heures, nous arrivâmes au petit château que mes yeux caressaient depuis si longtemps. Cette habitation, qui fait un bel effet dans le paysage, est en réalité modeste; elle a cinq fenêtres de face; chacune de celles qui terminent la façade exposée au midi s'avance d'environ deux toises, artifice d'architecture qui simule deux pavillons et donne de la grâce au logis; celle du milieu sert de porte, et l'on en descend par un double perron

dans des jardins étagés qui atteignent à une étroite prairie située le long de l'Indre. Quoiqu'un chemin communal sépare cette prairie de la dernière terrasse ombrée par une allée d'acacias et de vernis du Japon, elle semble faire partie des jardins; car le chemin est creux, encaissé d'un côté par la terrasse, et bordé de l'autre par une haie normande. Les pentes bien ménagées mettent assez de distance entre l'habitation et la rivière, pour sauver les inconvénients du voisinage des eaux sans en ôter l'agrément. Sous la maison se trouvent des remises, des écuries, des resserres, des cuisines dont les diverses ouvertures dessinent des arcades. Les toits sont gracieusement contournés aux angles, décorés de mansardes à croisillons sculptés et de bouquets en plomb sur les pignons. La toiture, sans doute négligée pendant la révolution, est chargée de cette rouille produite par les mousses plates et rougeâtres qui croissent sur les maisons exposées au midi. La porte-fenêtre du perron est surmontée d'un campanille d'où pend un écusson aux armes des Blamont-Chauvry. Ces dispositions donnent une élégante physionomie à ce castel ouvragé comme une fleur, et qui semble ne pas peser sur le sol. Vu de la vallée, le rez-de-chaussée semble être au premier étage; mais du côté de la cour, il est de plain-pied avec une large allée sablée donnant sur un boulingrin animé par plusieurs corbeilles de fleurs. A droite et à gauche, les clos de vignes, les vergers, et quelques pièces de terres labourables plantées de noyers, descendent rapidement, enveloppent la maison de leurs massifs, et atteignent les bords de l'Indre que garnissent en cet endroit des touffes d'arbres dont la nature a nuancé les verts.

En montant le chemin qui côtoie Clochegourde, j'admirais ces masses si bien disposées, en y respirant un air chargé de bonheur. La nature morale a, comme la nature physique, ses communications électriques et ses rapides changements de température. Mon cœur palpitait à l'approche des événements secrets qui devaient le modifier à jamais, comme les animaux s'égaient en prévoyant un beau temps. Ce jour si marquant dans ma vie ne fut dénué d'aucune des circonstances qui pouvaient le solenniser. La nature s'était parée comme une femme allant à la rencontre du bien-aimé; mon âme avait pour la première fois entendu sa voix; mes yeux l'avaient admirée aussi féconde, aussi variée que mon imagination me la représentait dans mes rêves de collége dont je vous ai dit quelques mots inhabiles à vous en expliquer l'influence; ils ont été comme une Apocalypse où ma vie me fut figurativement prédite; chaque événement heureux ou malheureux s'y rattache par des images bizarres, liens visibles aux yeux de l'âme seulement.

Nous traversâmes une première cour entourée des bâtiments nécessaires aux exploitations rurales, une grange, un pressoir, des étables, des écuries. Averti par les aboiements du chien de garde, un domestique vint à notre rencontre, et nous dit que M. le comte, parti pour Azay dès le matin, allait sans doute revenir; madame la comtesse était au logis. Mon hôte me regarda. Je tremblais qu'il ne voulût pas voir madame de Mortsauf en l'absence de son mari, mais il dit au domestique de nous annoncer. Poussé par une avidité d'enfant, je me précipitai dans la longue antichambre qui traversait la maison.

— Entrez donc, messieurs! dit alors une voix d'or.

Quoique madame de Mortsauf n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon âme et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. En pensant qu'elle pouvait se rappeler ma figure, je voulus m'enfuir. Il n'était plus temps, elle apparut sur le seuil de la porte, nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place, devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers M. de Chessel, en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre, ses yeux furent constamment attachés sur la rivière; mais à la manière dont elle écoutait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'âme dans les imperceptibles accents de la parole. Et cela était vrai.

M. de Chessel dit mon nom et fit ma biographie. J'étais le fils d'un de ses amis, arrivé depuis quelques mois à Tours, où mes parents m'avaient ramené chez eux quand la guerre avait menacé Paris. Enfant de la Touraine à qui la Touraine était inconnue, elle voyait en moi un jeune homme affaibli par des travaux immodérés, envoyé à Frapesle pour s'y divertir, et auquel il avait montré sa terre où je venais pour la première fois. Au bas du coteau

seulement, je lui avais appris ma course de Tours à Frapesle, et craignant pour ma santé déjà si faible, il s'était avisé d'entrer à Clochegourde en pensant qu'elle me permettrait de m'y reposer.

M. de Chessel disait la vérité, mais le hasard heureux semble si fort cherché que madame de Mortsauf garda quelque défiance; elle tourna sur moi des yeux froids et sévères qui me firent baisser les paupières, autant par je ne sais quel sentiment d'humiliation que pour cacher des larmes que je retins entre mes cils. L'imposante châtelaine me vit le front en sueur; peut-être aussi devina-t-elle mes larmes! car elle m'offrit ce dont je pouvais avoir besoin, en exprimant une bonté consolante qui me rendit la parole. En rougissant comme une jeune fille en faute, et d'une voix chevrotante comme celle d'un vieillard, je répondis par un remercîment négatif.

— Tout ce que je souhaite, lui dis-je en levant les yeux sur les siens que je rencontrai pour la seconde fois, mais pendant un moment aussi rapide qu'un éclair, c'est de n'être pas renvoyé d'ici; je suis tellement engourdi par la fatigue que je ne pourrais marcher.

— Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays? me dit-elle. — Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde? ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.

Je jetai sur mon protecteur un regard où éclataient tant de prières, qu'il se mit en mesure d'accepter cette proposition dont la formule voulait un refus. Si l'habitude du monde permettait à M. de Chessel de distinguer ces nuances, un jeune homme sans expérience croit si fermement à l'union de la parole et de la pensée chez une belle femme, que je fus bien étonné, quand en revenant le soir, mon hôte me dit : — Je suis resté, parce que vous en mouriez d'envie; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis brouillé peut-être avec mes voisins. Ce *si vous ne raccommodez pas les choses* me fit long-temps rêver. Si je plaisais à madame de Mortsauf, elle ne pourrait pas en vouloir à celui qui m'avait introduit chez elle. M. de Chessel me supposait donc le pouvoir de l'intéresser; n'était-ce pas me le donner? Cette explication corrobora mon espoir en un moment où j'avais besoin de secours.

— Ceci me semble difficile, répondit-il, madame de Chessel nous attend.

— Elle vous a tous les jours, reprit la comtesse, et nous pouvons l'avertir. Est-elle seule?

— Elle a M. l'abbé de Quélus.

— Eh bien! dit-elle en se levant pour sonner, vous dînez avec nous.

Cette fois, M. de Chessel la crut franche, et me jeta des regards complimenteurs. Dès que je fus certain de rester pendant une soirée sous ce toit, j'eus à moi comme une éternité. Pour beaucoup d'êtres malheureux, demain est un mot vide de sens, et j'étais alors au nombre de ceux qui n'ont aucune foi dans le lendemain; quand j'avais quelques heures à moi, j'y faisais tenir toute une vie de voluptés. Madame de Mortsauf entama sur le pays, sur les récoltes, sur les vignes, une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon d'agir atteste un manque d'éducation ou son mépris pour celui qu'elle met ainsi comme à la porte du discours; mais ce fut embarras chez la comtesse. Si d'abord je crus qu'elle affectait de me traiter en enfant, si j'enviai le privilége des hommes de trente ans qui permettait à M. de Chessel d'entretenir sa voisine de sujets graves auxquels je ne comprenais rien, si je me dépitai en me disant que tout était pour lui, à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation.

D'abord j'essayai de me mettre à mon aise dans mon fauteuil; puis, je reconnus les avantages de ma position en me laissant aller au charme d'entendre la voix de la comtesse. Le souffle de son âme se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte; il expirait onduleusement à l'oreille, d'où il précipitait l'action du sang. Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau; le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi, sans le savoir, le sens des mots, et vous entraînait l'âme dans un monde immense. Combien de fois n'ai-je pas laissé continuer une discussion que je pouvais finir, combien de fois ne me suis-je pas fait injustement gronder pour écouter ces concerts de voix humaine, pour aspirer l'air qui sortait de sa lèvre chargé de son âme, pour étreindre cette lumière parlée avec l'ardeur que j'aurais mise à la serrer sur mon sein! Quel chant d'hirondelle joyeuse, quand elle pouvait rire! mais quelle voix de cygne appelant ses compagnes quand elle parlait de ses chagrins! L'inattention de la comtesse me permit de l'examiner. Mon regard se régalait en glissant sur la belle parleuse; il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait dans les boucles de sa chevelure. Cepen

dant, j'étais en proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la place de ses épaules que j'avais si ardemment embrassée. Cette crainte avivait la tentation, et j'y succombais, je les regardais! mon œil déchirait l'étoffe, je revoyais la lentille qui marquait la naissance de la jolie raie par laquelle son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, qui, depuis le bal, flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'imagination est ardente et dont la vie est chaste.

Je puis vous crayonner les traits principaux qui partout eussent signalé la comtesse aux regards; mais le dessin le plus correct, la couleur la plus chaude, n'en exprimeraient rien encore. Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige l'introuvable artiste de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que nie la science, que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant. Ses cheveux fins et cendrés la faisaient souvent souffrir, et ces souffrances étaient sans doute causées par de subites réactions du sang vers la tête. Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées par des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles; mais s'il s'agissait de ses enfants, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir; éclair qui m'avait arraché des larmes quand elle me couvrit de son dédain formidable, et qui lui suffisait pour abaisser les paupières aux plus hardis. Un nez grec, comme ciselé par Phidias, et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grâce de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles quoique développées. Vous comprendrez soudain ce genre de perfection, lorsque vous saurez qu'en s'unissant à l'avant-bras, les éblouissants trésors qui m'avaient fasciné paraissaient ne devoir former aucun pli. Le bas de sa tête n'offrait point ces creux qui font ressembler la nuque de certaines femmes à des troncs d'arbres; ses muscles n'y dessinaient point de cordes, et partout les lignes s'arrondissaient en flexuosités désespérantes pour le regard comme pour le pinceau. Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans les méplats du col, en y retenant la lumière qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles petites et bien contournées étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère. Plus tard, quand j'habitai son cœur, elle me disait : « Voici M. de Mortsauf! » et avait raison, tandis que je n'entendais rien encore, moi dont l'ouïe possède une remarquable étendue. Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. Je vous déplairais en donnant aux tailles plates l'avantage sur les tailles rondes, si vous n'étiez pas une exception. La taille ronde est un signe de force, mais les femmes ainsi construites sont impérieuses, volontaires, plus voluptueuses que tendres. Au contraire, les femmes à taille plate sont dévouées, pleines de finesse, enclines à la mélancolie; elles sont mieux femmes que les autres. La taille plate est souple et molle; la taille ronde est inflexible et jalouse. Vous savez maintenant comment elle était faite! Elle avait le pied d'une femme comme il faut, ce pied qui marche peu, se fatigue promptement et réjouit la vue quand il dépasse la robe. Quoiqu'elle fût mère de deux enfants, je n'ai jamais rencontré dans son sexe personne de plus jeune fille qu'elle. Son air exprimait une simplesse, jointe à je ne sais quoi d'interdit et de songeur qui ramenait à elle comme le peintre nous ramène à la figure où son génie a traduit un monde de sentiments. Ses qualités visibles ne peuvent d'ailleurs s'exprimer que par des comparaisons. Rappelez-vous le parfum chaste et sauvage de cette bruyère que nous avons cueillie en revenant de la Villa-Diodati, cette fleur dont vous avez tant loué le noir et le rose? vous devinerez comment cette femme pouvait être élégante loin du monde, naturelle dans ses expressions, recherchée dans les choses qui devenaient siennes, à la fois rose et noire. Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées, son esprit avait la profonde concision du sauvage; elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance; châtelaine et bachelette. Aussi plaisait-elle sans artifice, par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire ou de jeter un mot. Habituellement recueillie, attentive comme la sentinelle sur qui repose le salut de tous et qui épie le malheur, il lui échappait parfois des sourires qui trahissaient en elle un naturel rieur enseveli sous

le maintien exigé par sa vie. Sa coquetterie était devenue du mystère, elle faisait rêver au lieu d'inspirer l'attention galante que sollicitent les femmes, et laissait apercevoir sa première nature de flamme vive, ses premiers rêves bleus, comme on voit le ciel par des éclaircies de nuages. Cette révélation involontaire rendait pensifs ceux qui ne se sentaient pas une larme intérieure séchée par le feu des désirs. La rareté de ses gestes, et surtout celle de ses regards (excepté ses enfants, elle ne regardait personne), donnaient une incroyable solennité à ce qu'elle faisait ou disait, quand elle faisait ou disait une chose avec cet air que savent prendre les femmes au moment où elles compromettent leur dignité avec un aveu. Ce jour-là, madame de Mortsauf avait une robe rose à mille raies, une collerette à large ourlet, une ceinture et des brodequins noirs; ses cheveux simplement tordus sur sa tête étaient retenus par un peigne d'écaille.

Telle est l'imparfaite esquisse promise. Mais la constante émanation de son âme sur les siens, cette essence nourrissante épandue à flots comme le soleil émet sa lumière; mais sa nature intime, son attitude aux heures sereines, sa résignation aux heures nuageuses; tous ces tournoiements de la vie où le caractère se déploie, tiennent comme les effets du ciel à des circonstances inattendues et fugitives qui ne se ressemblent entre elles que par le fond d'où elles se détachent, et dont la peinture sera nécessairement mêlée aux événements de cette histoire; véritable épopée domestique, aussi grande aux yeux du sage que le sont les tragédies aux yeux de la foule, et dont le récit vous attachera autant pour la part que j'y ai prise que par sa similitude avec un grand nombre de destinées féminines.

Tout à Clochegourde portait le cachet d'une propreté vraiment anglaise. Le salon où restait la comtesse était entièrement boisé, peint en gris de deux nuances. La cheminée avait pour ornement une pendule contenue dans un bloc d'acajou surmonté d'une coupe, et deux grands vases en porcelaine blanche, à filets d'or, d'où s'élevaient des bruyères du Cap. Une lampe était sur la console. Il y avait un trictrac en face de la cheminée. De larges embrasses en coton retenaient les rideaux de percale blanche, sans franges. Des housses grises bordées de galon vert recouvraient les siéges, et la tapisserie tendue sur le métier de la comtesse disait assez pourquoi son meuble était ainsi caché. Cette simplicité arrivait à la grandeur. Aucun appartement, parmi ceux que j'ai vus depuis, ne m'a causé des impressions aussi fertiles, aussi touffues que celles dont j'étais saisi dans ce salon de Clochegourde, calme et recueilli comme la vie de la comtesse, et où l'on devinait la régularité conventuelle de ses occupations. La plupart de mes idées, et même les plus audacieuses en science ou en politique, sont nées là, comme les parfums émanent des fleurs; mais là verdoyait la plante inconnue qui jeta sur mon âme sa féconde poussière; là brillait la chaleur solaire qui développa mes bonnes et dessécha mes mauvaises qualités.

De la fenêtre, l'œil embrassait la vallée depuis la colline où s'étale Pont-de-Ruan, jusqu'au château d'Asay, en suivant les sinuosités de la côte opposée, que varient les tours de Frapesle, puis l'église, le bourg et le vieux manoir de Saché dont les masses dominent la prairie. En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux communiquaient à l'âme leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre ses deux enfants et M. de Mortsauf, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour! Non, dans les noires dispositions où me mettait le malheur, j'aurais plié le genou, j'aurais baisé ses brodequins, j'y aurais laissé quelques larmes, et j'eussé été me jeter dans l'Indre. Mais après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'âme le goût et l'espérance de voluptés surhumaines; je voulais vivre et attendre l'heure du plaisir comme le sauvage épie l'heure de la vengeance; je voulais me suspendre aux arbres, ramper dans les vignes, me tapir dans l'Indre; je voulais avoir pour complices le silence de la nuit, la lassitude de la vie, la chaleur du soleil, afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu. M'eût-elle demandé la fleur qui chante ou les richesses enfouies par les compagnons de Morgan l'exterminateur, je les lui aurais apportées afin d'obtenir les richesses certaines et la fleur muette que je souhaitais!

Quand cessa le rêve où m'avait plongé la longue contemplation de mon idole, et pendant lequel un domestique vint et lui parla, je l'entendis causant de M. de Mortsauf; je pensai seulement alors qu'une femme devait appartenir à son mari. Cette pensée me donna des vertiges, j'eus une rageuse et sombre curiosité de voir le possesseur de ce trésor. Deux sentiments me dominèrent, la haine et la peur; une haine qui ne connaissait aucun obstacle et les mesurait tous sans les craindre; une peur vague,

mais réelle du combat, de son issue, et d'ELLE surtout. En proie à d'indicibles pressentiments, je redoutais ces poignées de mains qui déshonorent, j'entrevoyais déjà ces difficultés élastiques où se heurtent les plus rudes volontés et où elles s'émoussent; je craignais cette force d'inertie qui dépouille aujourd'hui la vie sociale des dénouements dont les âmes passionnées ont soif.

— Voici M. de Mortsauf, dit-elle.

Je me dressai sur mes jambes comme un cheval effrayé; mais quoique ce mouvement n'échappât ni à M. de Chessel ni à la comtesse, il ne me valut aucune observation, car il y eut une diversion faite par une jeune fille à qui je donnai six ans, et qui entra disant : — Voilà mon père.

— Eh bien! Madelaine? fit sa mère.

L'enfant tendit à M. de Chessel la main qu'il demandait, et me regarda fort attentivement après m'avoir adressé son petit salut plein d'étonnement.

— Êtes-vous contente de sa santé? dit M. de Chessel à la comtesse.

— Elle va mieux, répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron.

Une interrogation de M. de Chessel m'apprit que Madelaine avait neuf ans; je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l'un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute, était une blessure maternelle dont il fallait respecter l'appareil.

Enfant malingre dont les yeux étaient pâles, dont la peau était blanche comme une porcelaine éclairée par une lueur, Madelaine n'aurait sans doute pas vécu dans l'atmosphère d'une ville. L'air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couver, entretenaient la vie dans ce corps aussi délicat que l'est une plante venue en serre malgré les rigueurs d'un climat étranger. Quoiqu'elle ne rappelât en rien sa mère, Madelaine paraissait en avoir l'âme, et cette âme la soutenait. Ses cheveux rares et noirs, ses yeux caves, ses joues creuses, ses bras amaigris, sa poitrine étroite, annonçaient un débat entre la vie et la mort, duel sans trêve où jusqu'alors la comtesse était victorieuse. Elle se faisait vive, sans doute pour éviter des chagrins à sa mère; car, en certains moments où elle ne s'observait plus, elle prenait l'attitude d'un saule pleureur. Vous eussiez dit d'une petite Bohémienne souffrant la faim, venue de son pays en mendiant, épuisée, mais courageuse et parée pour son public.

— Où donc avez-vous laissé Jacques? lui demanda sa mère en la baisant sur la raie blanche qui partageait ses cheveux en deux bandeaux semblables aux ailes d'un corbeau.

— Il vient avec mon père.

En ce moment, M. de Mortsauf entra suivi de son fils qu'il tenait par la main. Jacques était le portrait de sa sœur, il offrait les mêmes symptômes de faiblesse. En voyant ces deux enfants frêles aux côtés d'une mère si magnifiquement belle, il était impossible de ne pas deviner les sources du chagrin qui attendrissait les tempes de la comtesse, et lui faisait taire une de ces pensées dont Dieu seul est le confident, mais qui donnent au front de terribles signifiances.

En me saluant, M. de Mortsauf me jeta un coup-d'œil moins observateur que maladroitement inquiet d'un homme dont la méfiance provient de son peu d'habitude à manier l'analyse. Après l'avoir mis au courant et m'avoir nommé, sa femme lui céda sa place et nous quitta. Les enfants dont les yeux s'attachaient à ceux de leur mère, comme s'ils en tiraient leur lumière, voulurent l'accompagner; elle leur dit : — Restez, chers anges! et mit son doigt sur ses lèvres. Ils obéirent, mais leurs regards se voilèrent. Ah! pour s'entendre dire ce mot *chers*, quelles tâches n'aurait-on pas entreprises? Comme les enfants, j'eus moins chaud quand elle ne fut plus là.

Mon nom changea les dispositions du comte à mon égard. De froid et sourcilleux, il devint sinon affectueux, du moins poliment empressé, me donna des marques de considération et parut heureux de me recevoir. Jadis, mon père s'était dévoué pour nos maîtres à jouer un rôle grand, mais obscur; dangereux, mais qui pouvait être efficace. Quand tout fut perdu par l'accès de Napoléon au sommet des affaires, comme beaucoup de conspirateurs secrets, il s'était réfugié dans les douceurs de la province et de la vie privée, en acceptant des accusations aussi dures qu'imméritées; salaire inévitable des joueurs qui jouent le tout pour le tout, et succombent après avoir servi d'âme à la machine politique. Ne sachant rien de la fortune, rien des antécédents ni de l'avenir de ma famille, j'ignorais également les particularités de cette destinée perdue dont M. de Mortsauf avait gardé souvenir. Cependant, si l'antiquité du nom, la plus précieuse qualité d'un homme à ses yeux, pouvait justifier l'accueil dont je fus surpris et confus, je n'en appris la raison véritable que plus tard. Pour le moment, cette transition subite me mit à l'aise. Quand les deux enfants virent la conversation reprise entre

nous trois, Madelaine dégagea sa tête des mains de son père, regarda la porte ouverte, se glissa dehors comme une anguille, et Jacques la suivit. Tous deux rejoignirent leur mère, car j'entendis leurs voix et leurs mouvements, semblables dans le lointain aux bourdonnements des abeilles autour de la ruche aimée.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. Agé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le XVIII[e] siècle. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur, tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse; son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcessibles du lecteur à jamais acquis à la QUOTIDIENNE; il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très-capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France. M. de Mortsauf était, en effet, un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrément tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avares pour donner leur vie avant de donner leurs écus. Pendant le dîner, je remarquai dans la dépression de ses joues flétries, et dans certains regards jetés à la dérobée sur ses enfants, les traces de pensées importunes dont les élancements expiraient à la surface. En le voyant, qui ne l'eût compris? Qui ne l'aurait accusé d'avoir fatalement transmis à ses enfants ces corps auxquels manquait la vie? S'il se condamnait lui-même, il déniait aux autres le droit de le juger. Amer comme un pouvoir qui se sait fautif, mais n'ayant pas assez de grandeur ou de charme pour compenser la somme de douleur qu'il avait jetée dans la balance, sa vie intime devait offrir les aspérités que dénonçaient en lui ses traits anguleux et ses yeux incessamment inquiets.

Quand sa femme rentra, suivie des deux enfants attachés à ses flancs, je soupçonnai donc un malheur, comme lorsqu'en marchant sur les voûtes d'une cave, les pieds ont en quelque sorte la conscience de sa profondeur. En voyant ces quatre personnes réunies, en les embrassant de mes regards, allant de l'un à l'autre, étudiant leurs physionomies et leurs attitudes respectives, des pensées trempées de mélancolie me tombèrent sur le cœur, comme une pluie fine et grise embrune un joli pays après quelque beau lever de soleil. Lorsque le sujet de la conversation fut épuisé, M. de Mortsauf me mit encore en scène au détriment de M. de Chessel, en apprenant à sa femme plusieurs circonstances concernant ma famille et qui m'étaient inconnues. Il me demanda mon âge. Quand je l'eus dit, la comtesse me rendit mon mouvement de surprise à propos de sa fille. Peut-être me donnait-elle quatorze ans. Ce fut, comme je le sus depuis, le second lien qui l'attacha si fortement à moi. Je lus dans son âme. Sa maternité tressaillit éclairée par un tardif rayon de soleil que lui jetait l'espérance. En me voyant, à vingt ans passés, si malingre, si délicat, et néanmoins si nerveux, une voix lui cria peut-être : — *Ils vivront!* Elle me regarda curieusement, et je sentis qu'en ce moment il se fondait bien des glaces entre

nous. Elle parut avoir mille questions à me faire et les garda toutes.

— Si l'étude vous a rendu malade, dit-elle, l'air de notre vallée vous remettra.

— L'éducation moderne est fatale aux enfants, reprit M. de Mortsauf. Nous les bourrons de mathématiques, nous les tuons à coups de science, et les usons avant le temps. — Il faut vous reposer ici, me dit-il; vous êtes écrasé sous l'avalanche d'idées qui a roulé sur vous. Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous, si l'on ne prévient le mal en rendant l'instruction publique aux corporations religieuses!

Ces paroles annonçaient bien le mot qu'il dit un jour aux élections, en refusant sa voix à un homme dont les talents pouvaient servir la cause royaliste : — Je me défierai toujours des gens d'esprit, répondit-il à l'entremetteur des voix électorales. — Il nous proposa de faire le tour de ses jardins, et se leva.

— Monsieur..., lui dit la comtesse.

— Eh bien! ma chère? répondit-il en se retournant avec une brusquerie hautaine, qui dénotait combien il voulait être absolu chez lui, mais combien alors il l'était peu.

— Monsieur est venu de Tours à pied; M. de Chessel n'en savait rien, et l'a promené dans Frapesle.

— Vous avez fait une imprudence, me dit-il, quoique à votre âge... Et il hocha la tête en signe de regret.

La conversation fut reprise. Je ne tardai pas à reconnaître combien son royalisme était intraitable, et de combien de ménagements il fallait user pour demeurer sans choc dans ses eaux. Le domestique, qui avait promptement mis une livrée, annonça le dîner. M. de Chessel présenta son bras à madame de Mortsauf, et le comte saisit gaiement le mien pour passer dans la salle à manger, qui, dans l'ordonnance du rez-de-chaussée, formait le pendant du salon.

Carrelée en carreaux blancs fabriqués en Touraine, et boisée à hauteur d'appui, la salle à manger était tendue d'un tapis vert qui figurait de grands panneaux encadrés de fleurs et de fruits; les fenêtres avaient des rideaux de percale ornés de galons rouges; les buffets étaient de vieux meubles de Boulle, et le bois des chaises, garnies en tapisserie faite à la main, était de chêne sculpté. Abondamment servie, la table n'offrit rien de luxueux : de l'argenterie de famille sans unité de forme, de la porcelaine de Saxe qui n'était pas encore revenue à la mode, des carafes octogones, des couteaux à manche en agathe, puis sous les bouteilles des ronds en laque de la Chine; mais des fleurs dans des seaux vernis et dorés sur leurs découpures à dents de loup. J'aimai ces vieilleries, je trouvai le papier Réveillon et ses bordures de fleurs superbes. Le contentement qui enflait toutes mes voiles m'empêcha de voir les inextricables difficultés mises entre elle et moi par la vie si cohérente de la solitude et de la campagne. J'étais près d'elle, à sa droite, je lui servais à boire. Oui, bonheur inespéré! je frôlais sa robe, je mangeais son pain. Au bout de trois heures, ma vie se mêlait à sa vie! Enfin nous étions liés par ce terrible baiser, espèce de secret qui nous inspirait une honte mutuelle.

Je fus d'une lâcheté glorieuse : je m'étudiais à plaire à M. de Mortsauf qui se prêtait à toutes mes courtisaneries; j'aurais caressé le chien, j'aurais fait la cour aux moindres désirs des enfants; je leur aurais apporté des cerceaux, des billes d'agathe, je leur aurais servi de cheval; je leur en voulais de ne pas s'emparer déjà de moi comme d'une chose à eux. L'amour a ses intuitions comme le génie a les siennes, et je voyais confusément que la violence, la maussaderie, l'hostilité, ruineraient mes espérances.

Le dîner se passa tout en joies intérieures pour moi; en me voyant chez elle, je ne pouvais songer ni à sa froideur réelle, ni à l'indifférence que couvrit la politesse du comte. L'amour a comme la vie une puberté pendant laquelle il se suffit à lui-même. Je fis quelques réponses gauches en harmonie avec les secrets tumultes de la passion, mais dont personne ne pouvait avoir le mot, pas même *elle*, qui ne savait rien de l'amour. Le reste du temps fut comme un rêve. Ce beau rêve cessa quand au clair de la lune, et par un soir chaud et parfumé, je traversai l'Indre au milieu des blanches fantaisies qui décoraient les prés, les rives, les collines; en entendant le chant clair, la note unique, pleine de mélancolie, que jette incessamment par temps égaux une rainette dont j'ignore le nom scientifique, mais que depuis ce jour solennel je n'écoute pas sans des délices infinies.

Je reconnus un peu plus tard, là comme ailleurs, cette insensibilité de marbre contre laquelle s'étaient jusqu'alors émoussés mes sentiments; je me demandai s'il en serait toujours ainsi; je crus être sous une fatale influence; les sinistres événements du passé se débattirent avec les plaisirs purement personnels que j'avais goûtés. Avant de regagner Frapesle, je regardai Clochegourde et vis au bas

une barque, nommée en Touraine une *toue*, attachée à un frêne, et que l'eau balançait. Cette toue appartenait à M. de Mortsauf, qui s'en servait pour pêcher.

— Eh bien ! me dit M. de Chessel quand nous fûmes sans danger d'être écoutés, je n'ai pas besoin de vous demander si ce sont vos belles épaules? Il faut vous féliciter de l'accueil que vous a fait M. de Mortsauf. Diantre, vous êtes du premier coup au cœur de la place !

Cette phrase, suivie de celle dont je vous ai parlé, ranima mon cœur abattu. Je n'avais pas dit un mot depuis Clochegourde, et M. de Chessel attribuait mon silence à mon bonheur.

— Comment! répondis-je avec un ton d'ironie qui pouvait aussi bien paraître dicté par la passion contenue.

— Il n'a jamais si bien reçu qui que ce soit.

— Je vous avoue que je suis moi-même étonné de cette réception, lui dis-je en sentant l'amertume intérieure que me dévoilait ce dernier mot.

Quoique je fusse trop inexpert des choses mondaines pour comprendre la cause du sentiment qu'éprouvait M. de Chessel, je fus néanmoins frappé de l'expression par laquelle il le trahissait.

Mon hôte avait l'infirmité de s'appeler Durand, et se donnait le ridicule de renier le nom de son père, illustre fabricant qui pendant la révolution avait fait une immense fortune. Sa femme était l'unique héritière des Chessel, vieille famille parlementaire, bourgeoise sous Henri IV, comme celle de la plupart des magistrats parisiens. En ambitieux de haute portée, M. de Chessel voulut tuer son Durand originel pour arriver aux destinées qu'il rêvait. Il s'appela d'abord Durand de Chessel, puis D. de Chessel, il était alors M. de Chessel. Sous la restauration, il établit un majorat au titre de comte, en vertu de lettres octroyées par Louis XVIII. Ses enfants recueilleront les fruits de son courage sans en connaître la grandeur. Un mot de certain prince caustique a souvent pesé sur sa tête.

— M. de Chessel se montre généralement peu en Durand, dit-il. Cette phrase a longtemps régalé la Touraine.

Les parvenus sont comme les singes desquels ils ont l'adresse : on les voit en hauteur, on admire leur agilité pendant l'escalade; mais arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. L'envers de mon hôte s'est composé de petitesses grossies par l'envie. La pairie et lui sont jusqu'à présent deux tangentes impossibles. Avoir une prétention et la justifier est l'impertinence de la force ; mais être au-dessous de ses prétentions avouées constitue un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits. Or M. de Chessel n'a pas eu la marche rectiligne de l'homme fort : deux fois député, deux fois repoussé aux élections ; hier directeur-général, aujourd'hui rien, pas même préfet; ses succès ou ses défaites ont gâté son caractère et lui ont donné l'âpreté de l'ambitieux invalide. Quoique galant homme, homme spirituel, et capable de grandes choses, peut-être l'envie, qui passionne l'existence en Touraine où les naturels du pays emploient leur esprit à tout jalouser, lui fut-elle funeste dans les hautes sphères sociales où réussissent peu ces figures crispées par les succès d'autrui ; ces lèvres boudeuses, rebelles au compliment, faciles à l'épigramme. En voulant moins, peut-être aurait-il obtenu davantage ; mais malheureusement il avait assez de supériorité pour vouloir marcher toujours debout.

En ce moment, M. de Chessel était au crépuscule de son ambition ; le royalisme lui souriait. Peut-être affectait-il les grandes manières, mais il fut parfait pour moi. D'ailleurs, il me plut par une raison bien simple, je trouvais chez lui le repos pour la première fois. L'intérêt, faible peut-être, qu'il me témoignait, me parut à moi, malheureux enfant rebuté, une image de l'amour paternel. Les soins de l'hospitalité contrastaient tant avec l'indifférence qui m'avait jusqu'alors accablé, que j'exprimais une reconnaissance enfantine de vivre sans chaînes et quasiment caressé. Aussi les maîtres de Frapesle sont-ils si bien mêlés à l'aurore de mon bonheur que ma pensée les confond dans les souvenirs où j'aime à revivre. Plus tard, et précisément dans l'affaire des lettres-patentes, j'eus le plaisir de rendre quelques services à mon hôte.

M. de Chessel jouissait de sa fortune avec un faste dont s'offensaient quelques-uns de ses voisins; il pouvait renouveler ses beaux chevaux et ses élégantes voitures, sa femme était recherchée dans sa toilette; il recevait grandement; son domestique était plus nombreux que ne le veulent les habitudes du pays, il tranchait du prince. La terre de Frapesle est immense. En présence de son voisin et devant tout ce luxe, M. de Mortsauf, réduit au cabriolet de famille, qui en Touraine tient le milieu entre la patache et la chaise de poste, était obligé par la médiocrité de sa fortune à faire valoir Clochegourde ; il fut donc Tourangeau jusqu'au jour où les faveurs royales rendirent à sa famille un éclat peut-être inespéré. Son accueil au cadet d'une

famille ruinée, dont l'écusson datait des croisades, lui servait à humilier la haute fortune, à rapetisser les bois, les guérets et les prairies de son voisin qui n'était pas gentilhomme. M. de Chessel avait bien compris le comte; aussi se sont-ils toujours vus poliment, mais sans aucun de ces rapport journaliers, sans cette agréable intimité qui aurait dû s'établir entre Clochegourde et Frapesle, deux domaines séparés par l'Indre, et d'où chacune des châtelaines pouvait, de sa fenêtre, faire un signe à l'autre.

La jalousie tourangelle n'était pas la seule raison de la solitude où vivait M. de Mortsauf. Sa première éducation fut celle de la plupart des enfants de grande famille, une incomplète et superficielle instruction, à laquelle suppléaient les enseignements du monde, les usages de la cour, l'exercice des grandes charge de la couronne ou des places éminentes. M. de Mortsauf avait émigré précisément à l'époque où commençait sa seconde éducation, elle lui manqua. Il fut de ceux qui crurent au prompt rétablissement de la monarchie en France; dans cette persuasion, son exil avait été la plus déplorable des oisivetés. Quand se dispersa l'armée de Condé, où son courage le fit inscrire parmi les plus dévoués, il s'attendit à bientôt revenir sous le drapeau blanc, et ne chercha pas, comme quelques émigrés, à se créer une vie industrieuse. Peut-être aussi n'eut-il pas la force d'abdiquer son nom, pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé. Ses espérances toujours appointées au lendemain, et peut-être aussi l'honneur, l'empêchèrent de se mettre au service des puissances étrangères. La souffrance mina son courage. De longues courses entreprises à pied sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altérèrent sa santé, découragèrent son âme. Par degrés, son dénûment devint extrême. Si pour beaucoup d'hommes la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant, et M. de Mortsauf fut de ceux-ci.

En pensant à ce pauvre gentilhomme de Touraine, allant et couchant par les chemins de la Hongrie, partageant un quartier de mouton avec les bergers du prince Esterhazy, auxquels le voyageur demandait le pain que le gentilhomme n'aurait pas accepté du maître, et qu'il refusa maintes fois des mains ennemies de la France, je n'ai jamais senti dans mon cœur de fiel pour l'émigré, même quand je le vis ridicule dans le triomphe. Les cheveux blancs de M. de Mortsauf m'avaient dit d'épouvantables douleurs, et je sympathise trop avec les exilés pour pouvoir les juger.

La gaieté française et tourangelle succomba chez M. de Mortsauf; il devint morose, tomba malade, et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère, cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changements d'humeur, et cause presque toujours l'hypocondrie. Ses amours, ensevelis dans le plus profond de son âme, et que moi seul ai découverts, furent des amours de bas étage qui n'attaquèrent pas seulement sa vie, ils en ruinèrent encore l'avenir. Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permettait de rentrer. Quand en passant le Rhin, le piéton souffrant aperçut le clocher de Strasbourg par une belle soirée, il défaillit. — « La France! France! »

— Je criai : « Voilà la France! » me dit-il, comme un enfant crie : Ma mère! quand il est blessé.

Riche avant de naître, il se trouvait pauvre; fait pour commander un régiment ou gouverner l'état, il était sans autorité, sans avenir; né sain et robuste, il revenait infirme et tout usé. Sans instruction au milieu d'un pays où les hommes et les choses avaient grandi, nécessairement sans influence possible, il se voyait dépouillé de tout, même de ses forces corporelles et morales. Son manque de fortune lui rendait son nom pesant. Ses opinions inébranlables, ses antécédents à l'armée de Condé, ses chagrins, ses souvenirs, sa santé perdue, lui donnaient une susceptibilité de nature à être peu ménagée en France, le pays des railleries.

A demi-mourant, il atteignit le Maine, où par un hasard dû peut-être à la guerre civile, le gouvernement révolutionnaire avait oublié de faire vendre une ferme considérable en étendue, et que son fermier lui conservait en laissant croire qu'il en était propriétaire. Quand la famille de Lenoncourt, qui habitait Givry, château situé près de cette ferme, sut l'arrivée du comte de Mortsauf, le duc de Lenoncourt alla lui proposer de demeurer à Givry, pendant le temps nécessaire pour arranger une habitation. La famille Lenoncourt fut noblement généreuse envers M. de Mortsauf qui se répara là durant plusieurs mois de séjour, et fit des efforts pour cacher ses douleurs pendant cette première halte. Les Lenoncourt avaient perdu leurs immenses biens. Par le nom, M. de Mortsauf était un parti sortable pour leur fille. Loin de s'opposer à son mariage avec un homme âgé de trente-cinq ans, maladif et vieilli, mademoiselle de Lenon-

court en parut heureuse. Un mariage lui acquérait le droit de vivre avec sa tante, la marquise d'Uxelles, sœur du prince de Blamont-Chauvry, qui pour elle était une mère d'adoption.

Amie intime de la duchesse de Bourbon, madame d'Uxelles faisait partie d'une société sainte dont l'âme était M. Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le *Philosophe inconnu*. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clé des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les éléments de cette foi, qui sort du catholicisme de l'église romaine pour rentrer dans le christianisme de l'église primitive. Mademoiselle de Lenoncourt resta néanmoins au sein de l'église apostolique à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la marquise d'Uxelles avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'âme de son enfant chéri, *la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure*, pour employer les expressions même de Saint-Martin. Madame de Mortsauf reçut plusieurs fois cet homme de paix et de vertueux savoir à Clochegourde, après la mort de sa tante, chez laquelle il venait souvent. Saint-Martin surveilla de Clochegourde ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy.

Inspirée par la sagesse des vieilles femmes qui ont expérimenté les détroits orageux de la vie, madame d'Uxelles donna Clochegourde à la jeune mariée, pour lui faire un chez elle. Avec la grâce des vieillards qui est toujours parfaite quand ils sont gracieux, la marquise abandonna tout à sa nièce, en se contentant d'une chambre au-dessus de celle qu'elle occupait auparavant et que prit la comtesse. Sa mort presque subite jeta des crêpes sur les joies de cette union, et imprima d'ineffaçables tristesses sur Clochegourde comme sur l'âme superstitieuse de la mariée. Les premiers jours de son établissement en Touraine furent pour la comtesse le seul temps, non pas heureux, mais insoucieux de sa vie.

Après les pénibles navigations de son séjour à l'étranger, M. de Mortsauf, satisfait d'entrevoir un clément avenir, eut comme une convalescence d'âme; il respira dans cette vallée les enivrantes odeurs d'une espérance fleurie. Forcé de songer à sa fortune, il se jeta dans les préparatifs de son entreprise agronomique et commença par goûter quelque joie; mais la naissance de Jacques fut un coup de foudre qui ruina le présent et l'avenir : le médecin condamna le nouveau-né. Le comte cacha soigneusement cet arrêt à la mère; puis, il consulta pour lui-même et reçut de désespérantes réponses que confirma la naissance de Madelaine. Ces deux événements, une sorte de certitude intérieure sur la fatale sentence, augmentèrent les dispositions maladives de l'émigré. Son nom à jamais éteint, une jeune femme pure, irréprochable, malheureuse à ses côtés, vouée aux angoisses de la maternité, sans en avoir les plaisirs; cet *humus* de son ancienne vie d'où germaient de nouvelles souffrances lui tomba sur le cœur, et paracheva sa destruction.

Madame de Mortsauf devina le passé par le présent et lut dans l'avenir. Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif, la comtesse tenta cette entreprise digne d'un ange. En un jour, elle devint stoïque. Après être descendue dans l'abîme d'où elle put voir encore le ciel, elle se voua, pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la sœur de charité pour tous. Afin de le réconcilier avec lui-même, elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas; M. de Mortsauf devint avare, elle accepta les privations imposées; il avait la crainte d'être trompé, comme l'ont tous ceux qui n'ont connu la vie du monde que pour en rapporter des répugnances, elle resta dans la solitude et se plia sans murmure à ses défiances; elle employa les ruses de la femme à lui faire vouloir ce qui était bien; il se croyait ainsi des idées et goûtait chez lui les plaisirs de la supériorité qu'il n'aurait eue nulle part. Puis après s'être avancée dans la voie du mariage, elle se résolut à ne jamais sortir de Clochegourde, en reconnaissant chez le comte une âme hystérique dont les écarts pouvaient, dans un pays de malice et de commérage, nuire à ses enfants. Aussi, personne ne soupçonnait-il l'incapacité réelle de M. de Mortsauf, car elle avait paré ses ruines d'un épais manteau de lierre. Le caractère variable, non pas mécontent, mais mal content de M. de Mortsauf, rencontra donc chez sa femme une terre douce et facile où il s'étendit en y sentant ses secrètes douleurs amollies par la fraîcheur des baumes.

Cet historique est la plus simple expression des discours arrachés à M. de Chessel par un secret dépit. Sa connaissance du monde lui avait fait entrevoir quelques-uns des mystères ensevelis à Clochegourde. Mais si par sa sublime attitude Mme de Mortsauf trompait le monde, elle ne put tromper les sens intelligens de l'amour. Quand je me trouvai dans ma petite chambre, la prescience de la vérité me fit bondir dans mon lit; je ne supportai pas d'être à Frapesle lorsque je pouvais voir les fenêtres de sa chambre; je m'habillai, descendis à pas de loup, et sortis du château par la porte d'une tour où se trouvait un escalier en colimaçon. Le froid de la nuit me rasséréna. Je passai l'Indre sur le pont du moulin Rouge, et j'arrivai dans la bienheureuse toue en face de Clochegourde où brillait une lumière à la dernière fenêtre du côté d'Azay. Je retrouvai mes anciennes contemplations, mais paisibles, mais entremêlées par les roulades du chantre des nuits amoureuses, et par la note unique du rossignol des eaux. Il s'éveillait en moi des idées qui glissaient comme des fantômes en enlevant les crêpes qui jusqu'alors m'avaient dérobé mon bel avenir. L'âme et les sens étaient également charmés. Avec quelle violence mes désirs montèrent jusqu'à elle! Que de fois je me dis comme un insensé son refrain : — L'aurai-je? Si durant les jours précédents l'univers s'était agrandi pour moi, dans une seule nuit, il eut un centre. A elle se rattachèrent mes vouloirs et mes ambitions; je souhaitai d'être tout pour elle, afin de refaire et de remplir son cœur déchiré. Belle fut cette nuit passée sous ses fenêtres, au milieu du murmure des eaux passant à travers les vannes des moulins, et entrecoupée par la voix des heures sonnées au clocher de Saché ! Pendant cette nuit baignée de lumière où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon âme avec la foi du pauvre chevalier castillan de qui nous nous moquons dans Cervantes, et par laquelle nous commençons l'amour. A la première lueur dans le ciel, au premier cri d'oiseau, je me sauvai dans le parc de Frapesle; je ne fus aperçu par aucun homme de la campagne, personne ne soupçonna mon escapade, et je dormis jusqu'au moment où la cloche annonça le déjeuner.

Malgré la chaleur, après le déjeuner, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses côteaux dont je parus un admirateur passionné; mais avec cette vélocité de pieds qui défie celle du cheval échappé, je retrouvai mon bateau, mes saules et mon Clochegourde. Tout y était silencieux et frémissant comme est la campagne à midi. Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides, volaient à leurs frênes, à leurs roseaux; les troupeaux ruminaient à l'ombre, les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleuvres glissaient le long des talus. Quel changement dans ce paysage si frais et si coquet avant mon sommeil! Tout à coup, je sautai hors de la barque, et remontai le chemin pour tourner autour de Clochegourde d'où je croyais avoir vu sortir M. de Mortsauf. Je ne me trompais point, il allait le long d'une haie, et gagnait sans doute une porte donnant sur le chemin d'Azay qui longe la rivière.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur le comte?

Il me regarda d'un air heureux; il ne s'entendait pas souvent nommer ainsi.

— Bien, dit-il, mais vous aimez donc la campagne, pour vous promener par cette chaleur?

— Ne m'a-t-on pas envoyé ici pour vivre en plein air?

— Hé bien! voulez-vous venir voir couper mes seigles?

— Mais volontiers, lui dis-je. Je suis, je vous l'avoue, d'une ignorance incroyable. Je ne distingue pas le seigle du blé, ni le peuplier du tremble; je ne sais rien des cultures, ni des différentes manières d'exploiter une terre.

— Hé bien! venez, dit-il joyeusement en revenant sur ses pas. Entrez par la petite porte d'en haut.

Il remonta le long de sa haie en dedans, moi en dehors.

— Vous n'apprendriez rien chez M. de Chessel, me dit-il; il est trop grand seigneur pour s'occuper d'autre chose que de recevoir les comptes de son régisseur.

Alors il me montra ses cours et ses bâtiments, les jardins d'agrément, les vergers et les potagers. Enfin, il me mena vers cette longue allée d'acacias et de vernis du Japon, bordée par la rivière, où j'aperçus à l'autre bout, sur un banc, madame de Mortsauf occupée avec ses deux enfants. Une femme est bien belle sous ces menus feuillages tremblants et découpés! Surprise peut-être de mon naïf empressement, elle ne se dérangea pas, sachant bien que nous irions à elle. M. de Mortsauf me fit admirer la vue de la vallée, qui, de là, présentait un aspect tout différent de ceux qu'elle avait dé-

roulés selon les hauteurs où nous avions passé; là, vous eussiez dit d'un petit coin de la Suisse. La prairie, sillonnée par les ruisseaux qui se jetaient dans l'Indre, se découvrait dans sa longueur, et se perdait en lointains vaporeux. Du côté de Montbazon, l'œil apercevait une immense étendue verte, et sur tous les autres points se trouvait arrêté par des collines, pas des masses d'arbres, par des rochers. Nous allongeâmes le pas pour aller saluer madame de Mortsauf, qui laissa tomber tout à coup le livre où lisait Madelaine, et prit sur ses genoux Jacques en proie à une toux convulsive.

— Hé bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Mortsauf en devenant blême.

— Il a mal à la gorge, répondit la mère qui semblait ne pas me voir, ce ne sera rien.

Elle lui tenait à la fois la tête et le dos, et de ses yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie à cette pauvre faible créature.

— Vous êtes d'une incroyable imprudence, reprit M. de Mortsauf avec aigreur, vous l'exposez au froid de la rivière et l'asseyez sur un banc de pierre.

— Mais, mon père, le banc brûle, s'écria Madelaine.

— Ils étouffaient là-haut, dit la comtesse.

— Les femmes veulent toujours avoir raison, dit-il en me regardant.

Pour éviter de l'approuver ou de l'improuver par mon regard, je contemplais Jacques qui se plaignit de souffrir dans la gorge, et que sa mère emporta. Avant de nous quitter, elle put entendre son mari.

— Quand on a fait des enfants si mal portants, on devrait savoir les soigner! dit-il.

Paroles profondément injustes, mais son amour propre le poussait à se justifier aux dépens de sa femme. La comtesse volait en montant les rampes et les perrons. Je la vis entrer et disparaître par la porte-fenêtre. M. de Mortsauf s'était assis sur le banc, la tête inclinée, songeur. Ma situation devenait intolérable, il ne me regardait ni ne me parlait; adieu cette promenade pendant laquelle je comptais me mettre si bien dans son esprit. Je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie un quart d'heure plus horrible que celui-là. Je suais à grosses gouttes, me disant : — M'en irai-je? ne m'en irai-je pas? Combien de pensées tristes s'élevèrent en lui pour lui faire oublier d'aller savoir comment se trouvait Jacques! Il se leva brusquement et vint auprès de moi. Nous nous retournâmes pour regarder la riante vallée.

— Nous remettrons à un autre jour notre promenade, monsieur le comte, lui dis-je alors avec douceur.

— Sortons! répondit-il. Je suis malheureusement habitué à voir souvent de semblables crises, moi qui donnerais ma vie sans aucun regret pour conserver celle de cet enfant!

— Jacques va mieux, il dort, mon ami, dit la voix d'or.

Madame de Mortsauf se montra soudain au bout de l'allée; elle arriva sans fiel, sans amertume, et me rendit mon salut.

— Je vois avec plaisir, me dit-elle, que vous aimez Clochegourde.

— Voulez-vous, ma chère, que je monte à cheval et que j'aille chercher M. Deslandes? lui dit-il en témoignant le désir de se faire pardonner son injustice.

— Ne vous tourmentez point, dit-elle, Jacques n'a pas dormi cette nuit, voilà tout. Cet enfant est très-nerveux, il a fait un vilain rêve, et j'ai passé tout le temps à lui conter des histoires pour le rendormir. Sa toux est purement nerveuse; je l'ai calmée avec une pastille de gomme, et le sommeil l'a gagné.

— Pauvre femme! dit-il en lui prenant la main dans les siennes, et lui jetant un regard mouillé, je n'en savais rien.

— A quoi bon vous inquiéter pour des riens? allez à vos seigles. Vous savez! Si vous n'êtes pas là, les métayers laisseront les glaneuses étrangères au bourg entrer dans le champ avant que les gerbes n'en soient enlevées.

— Je vais faire mon premier cours d'agriculture, madame, lui dis-je.

— Vous êtes à bonne école, répondit-elle en montrant M. de Mortsauf de qui la bouche se contracta pour exprimer ce sourire de contentement que l'on nomme familièrement *la bouche en cœur*.

Deux mois après seulement, je sus qu'elle avait passé cette nuit en d'horribles anxiétés; elle avait craint que son fils n'eût le croup. Et moi, j'étais dans ce bateau, mollement bercé par des pensées d'amour, imaginant que, de sa fenêtre, elle me verrait adorant la lueur de cette bougie qui éclairait alors son front labouré par de mortelles alarmes. Le croup regnait à Tours, et y faisait d'affreux ravages.

Quand nous fûmes à la porte, le comte me dit d'une voix émue : — Madame de Mortsauf est un ange! Ce mot me fit chanceler. Je ne connaissais encore que superficiellement cette famille, et le

remords si naturel dont une âme jeune est saisie en pareille occasion, me cria : « De quel droit troublerais-tu cette paix profonde? »

Heureux de rencontrer pour auditeur un jeune homme sur lequel il pouvait remporter de faciles triomphes, M. de Mortsauf me parla de l'avenir que le retour des Bourbons préparait à la France. Nous eûmes une conversation vagabonde dans laquelle j'entendis de vrais enfantillages qui me surprirent étrangement. Il ignorait des faits d'une évidence géométrique; il avait peur des gens instruits; les supériorités, il les niait; il se moquait, peut-être avec raison, des progrès; enfin je reconnus en lui une grande quantité de fibres douloureuses qui obligeaient à prendre tant de précautions pour ne le point blesser qu'une conversation suivie devenait un travail d'esprit. Quand j'eus pour ainsi dire palpé ses défauts, je m'y pliai avec autant de souplesse qu'en mettait madame de Mortsauf à les caresser. A une autre époque de ma vie, je l'eusse indubitablement froissé; mais, timide comme un enfant, croyant ne rien savoir, ou croyant que les hommes faits savaient tout, je m'ébahissais des merveilles obtenues à Clochegourde par ce patient agriculteur. J'écoutais ses plans avec admiration. Enfin, flatterie involontaire qui me valut la bienveillance du vieux gentilhomme, j'enviais cette jolie terre, sa position, ce paradis terrestre, en le mettant bien au-dessus de Frapesle.

— Frapesle, lui dis-je, est une massive argenterie, mais Clochegourde est un écrin de pierres précieuses!

Phrase qu'il répéta souvent depuis en citant l'auteur.

— Hé bien! avant que nous y vinssions, c'était une désolation, disait-il.

J'étais tout oreilles quand il me parlait de ses semis, de ses pépinières. Neuf aux travaux de la campagne, je l'accablais de questions sur le prix des choses, sur les moyens d'exploitation, et il me parut heureux d'avoir à m'apprendre tant de détails.

— Que vous enseigne-t-on donc? me demandait-il avec étonnement.

Dès cette première journée, le comte dit à sa femme en rentrant : — M. Félix est un charmant jeune homme!

Le soir, j'écrivis à ma mère de m'envoyer des habillements et du linge, en lui annançant que je restais à Frapesle. Ignorant la grande révolution qui s'accomplissait alors, et ne comprenant pas l'influence qu'elle devait exercer sur mes destinées, je croyais retourner à Paris pour y achever mon droit; l'école ne reprenait ses cours que dans les premiers jours du mois de novembre, j'avais donc deux mois et demi devant moi.

Pendant les premiers moments de mon séjour, je tentai de m'unir intimement à M. de Mortsauf; ce fut un temps d'impressions cruelles. Je découvris en cet homme une irascibilité sans causes, une promptitude d'action dans un cas désespéré, qui m'effrayèrent; il se rencontrait en lui des retours soudains du gentilhomme si valeureux à l'armée de Condé; quelques éclairs paraboliques de ces volontés qui peuvent, au jour des circonstances graves, trouer la politique à la manière des bombes, et qui, par les hasards de la droiture et du courage, font d'un homme condamné à vivre dans sa gentilhommière un d'Elbée, un Bonchamp, un Charette. Alors son nez se contractait, son front s'éclairait, et ses yeux lançaient une foudre aussitôt amollie. J'avais peur qu'en surprenant le langage de mes yeux, M. de Mortsauf ne me tuât sans réflexion. A cette époque, j'étais exclusivement tendre. La volonté, qui modifie si étrangement les hommes, commençait seulement à poindre en moi. Mes excessifs désirs m'avaient communiqué ces rapides ébranlements de la sensibilité qui ressemblent aux tremblements de la peur. La lutte ne me faisait pas trembler, mais je ne voulais pas perdre la vie sans avoir goûté le bonheur d'un amour partagé. Les difficultés et mes désirs grandissaient sur deux lignes parallèles. Comment parler de mes sentiments? J'étais en proie à de navrantes perplexités. J'attendais un hasard, j'observais, je me familiarisais avec les enfants de qui je me fis aimer, je tâchais de m'identifier aux choses de la maison.

Insensiblement, M. de Mortsauf se contint moins avec moi. Je connus donc ses soudains changements d'humeur, ses profondes tristesses sans motifs, ses soulèvements brusques, ses plaintes amères et cassantes, sa froideur haineuse, ses mouvements de folie réprimés, ses gémissements d'enfant, ses cris d'homme au désespoir, ses colères imprévues. La nature morale se distingue de la nature physique en ceci que rien n'y est absolu; l'intensité des effets est en raison de la portée des caractères, ou des idées que nous groupons autour d'un fait. Mon maintien à Clochegourde, l'avenir de ma vie, dépendaient de cette volonté fantasque. Je ne saurais vous exprimer quelles angoisses pressaient mon âme, alors aussi facile à s'épanouir qu'à se contracter, quand en entrant, je me disais : — Com-

ment va-t-il me recevoir! Quelle anxiété de cœur me brisait alors que tout à coup un orage s'amassait sur son front neigeux! C'était un qui-vive continuel. Je tombai donc sous le despotisme de cet homme.

Mes souffrances me firent deviner celles de madame de Mortsauf. Nous commençâmes à échanger des regards d'intelligence; mes larmes coulaient quelquefois quand elle retenait les siennes. La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. Combien de découvertes, n'ai-je pas faites durant ces quarante premiers jours pleins d'amertumes réelles, de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées, tantôt surnageant! Un soir, je la trouvai religieusement pensive, devant un coucher de soleil qui rougissait si voluptueusement les cimes en laissant voir la vallée comme un lit qu'il était impossible de ne pas écouter la voix de cet éternel Cantique des Cantiques par lequel la nature convie à l'amour. La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées? la femme souffrait-elle de quelque comparaison secrète? Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux, et lui dis : — Il est des journées difficiles!

— Vous avez lu dans mon âme, me dit-elle, mais comment?

— Nous nous touchons par tant de points, répondis-je. N'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, de qui les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson, en produisant de grands retentissements intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonnance, ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des âmes affectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accents qui se perdent dans le silence! espèce de contraction terrible d'une âme qui se révolte contre l'inutilité du néant! Jeux accablants dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrents, il en résulte d'horribles affaiblissements, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs?

Elle tressaillit, et sans cesser de regarder le couchant, elle me répondit : — Comment, si jeune, savez-vous ces choses? Avez-vous donc été femme?

— Ah! lui répondis-je d'une voix émue, mon enfance a été comme une longue maladie.

— J'entends tousser Madelaine, dit-elle en me quittant avec précipitation.

La comtesse me vit assidu chez elle sans en prendre ombrage, par deux raisons. D'abord, elle était pure comme un enfant, et sa pensée ne se jetait dans aucun écart. Puis, j'amusais M. de Mortsauf; je fus une pâture à ce lion sans ongles et sans crinière. Enfin, j'avais fini par trouver une raison de venir qui nous parut plausible à tous. Je ne savais pas le trictrac; M. de Mortsauf me proposa de me l'enseigner, j'acceptai; dans le moment où se fit notre accord, la comtesse ne put s'empêcher de m'adresser un regard de compassion qui voulait dire : « Mais vous vous jetez dans la gueule du loup! » Si je n'y compris rien d'abord, le troisième jour je sus à quoi je m'étais engagé. Ma patience que rien ne lasse, ce fruit de mon enfance, se mûrit pendant ce temps d'épreuve. Ce fut un bonheur pour le comte que de se livrer à de cruelles railleries quand je ne mettais pas en pratique les principes ou la règle qu'il m'avait expliqués; si je réfléchissais, il se plaignait de l'ennui que cause un jeu lent; si je jouais vite, il se fâchait d'être pressé; si je faisais des écoles, il me disait, en en profitant, que je me dépêchais trop. Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de férule, dont je ne puis vous donner une idée qu'en me comparant à Epictète tombé sous le joug d'un enfant méchant. Quand nous jouâmes de l'argent, ses gains constants lui causèrent des joies déshonorantes, mesquines. Un mot de sa femme me consolait de tout, et le rendait promptement au sentiment de la politesse et des convenances. Bientôt je tombai dans les brasiers d'un supplice imprévu. A ce métier, mon argent s'en alla. Quoique M. de Mortsauf restât toujours entre sa femme et moi jusqu'au moment où je les quittais, quelquefois fort tard, j'avais toujours l'espérance de trouver un moment où je me glisserais dans son cœur; mais pour obtenir cette heure attendue avec la douloureuse patience du chasseur, ne fallait-il pas continuer ces taquines parties où mon âme était constamment déchirée, et qui emportaient tout mon argent. Combien de fois déjà n'étions-nous pas demeurés silencieux,

occupés à regarder un effet de soleil dans la prairie, des nuées dans un ciel gris, les collines vaporeuses, ou les tremblements de la lune dans les prairies de la rivière, sans nous dire autre chose que : — La nuit est belle !

— La nuit est femme, madame!

— Quelle tranquillité!

— Oui, l'on ne peut pas être tout à fait malheureux ici.

A cette réponse, elle revenait à sa tapisserie. J'avais fini par entendre en elle des remuements d'entrailles causés par une affection qui voulait sa place. Sans argent, adieu les soirées. J'avais écrit à ma mère de m'en envoyer, ma mère me gronda, et ne m'en donna pas pour huit jours. A qui donc en demander? Et il s'agissait de ma vie ! Je retrouvais donc au sein de mon premier grand bonheur les souffrances qui m'avaient assailli partout; mais à Paris, au collége, à la pension, j'y avais échappé par une pensive abstinence, mon malheur avait été négatif; à Frapesle, il devint actif; je connus alors l'envie du vol, ces crimes rêvés, ces épouvantables rages qui sillonnent l'âme et que nous devons étouffer sous peine de perdre notre propre estime. Le souvenir des cruelles méditations, des angoisses que m'imposa la parcimonie de ma mère, m'ont inspiré pour les jeunes gens la sainte indulgence de ceux qui, sans avoir failli, sont arrivés sur le bord de l'abîme comme pour en mesurer la profondeur. Quoique ma probité nourrie de sueurs froides se soit fortifiée en ces moments où la vie s'entr'ouvre et laisse voir l'aride gravier de son lit, toutes les fois que la terrible justice humaine a tiré son glaive sur le cou d'un homme, je me suis dit : — Les lois pénales ont été faites par des gens qui n'ont pas connu le malheur.

En cette extrémité, je découvris, dans la bibliothèque de M. de Chessel, le traité du trictrac, et l'étudiai; puis mon hôte voulut bien me donner quelques leçons; moins durement mené, je pus faire des progrès, appliquer les règles et les calculs que j'appris par cœur. En peu de jours, je fus en état de dompter M. de Mortsauf. Quand je le gagnai, son humeur devint exécrable ; ses yeux étincelèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent comme je n'ai vu jouer les sourcils de personne. Ses plaintes étaient celles d'un enfant gâté. Parfois, il jetait les dés, se mettait en fureur, trépignait, mordait son cornet et me disait des injures. Ces violences eurent un terme. Quand j'eus acquis un jeu supérieur, je conduisis la bataille à mon gré; je m'arrangeai pour qu'à la fin tout fût à peu près égal, en le laissant gagner durant la première moitié de la partie, et rétablissant l'équilibre pendant la seconde moitié. La fin du monde aurait moins surpris le comte que la rapide supériorité de son écolier. Il ne l'avoua jamais. Le dénoûment constant de nos parties fut une pâture nouvelle dont son esprit s'empara.

— Décidément, disait-il, ma pauvre tête se fatigue. Vous gagnez toujours vers la fin de la partie, parce qu'alors j'ai perdu mes moyens.

Madame de Mortsauf savait le jeu. Dès la première fois, elle s'aperçut de mon manége, et devina d'immenses témoignages d'affection qui ne peuvent être appréciés que par ceux à qui les horribles difficultés du trictrac sont connues. Que ne disait pas cette petite chose? Mais l'amour, comme le Dieu de Bossuet, met au-dessus des plus riches victoires le verre d'eau du pauvre, l'effort du soldat qui périt ignoré. La comtesse me jeta l'un de ces remercîments muets qui brisent un cœur jeune, elle m'accorda le regard qu'elle réservait à ses enfants! Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en me parlant.

Je ne saurais expliquer dans quel état je fus, en m'en allant. Mon âme avait absorbé mon corps, je ne pesais pas, je ne marchais point, je volais. Je sentais en moi-même ce regard, il m'avait inondé de lumière, comme son *Adieu monsieur!* avait fait retentir en mon âme les harmonies que contient l'*O filii, ô filiæ!* de la résurrection pascale. Je naissais à une nouvelle vie. J'étais donc quelque chose pour elle ! Je m'endormis en des langes de pourpre. Des flammes passèrent devant mes yeux fermés, en se poursuivant dans les ténèbres, comme les jolis vermisseaux de feu qui courent les uns après les autres sur les cendres du papier brûlé. Dans mes rêves, sa voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumière et de parfums, une mélodie qui dulcifia mes pores et me caressa l'esprit.

Le lendemain, son accueil exprima la plénitude des sentiments octroyés, et je fus dès lors initié dans les secrets de sa voix. Ce jour devait être un des plus marquants de ma vie. Après le dîner, nous nous promenâmes sur les hauteurs, nous allâmes dans une lande où rien ne pouvait venir; le sol en était pierreux, desséché, sans terre végétale; néanmoins, il s'y trouvait quelques chênes et des buissons pleins de sinelles, mais au lieu d'herbes, s'étendait un tapis de mousses fauves, crépues, allumées par les rayons du soleil couchant, et sur lequel les pieds glissaient. Je tenais Madelaine par

le bras pour la soutenir, et madame de Mortsauf donnait le bras à Jacques. Le comte, qui allait en avant, se retourna, frappa la terre avec sa canne, et me dit avec un accent horrible : — Voilà ma vie! — Oh! mais avant de vous avoir connue! reprit-il, en jetant un regard d'excuse à sa femme.

Réparation tardive, elle avait pâli. Quelle femme n'aurait chancelé comme elle en recevant ce coup ?

— Quelles délicieuses odeurs arrivent ici, dis-je, et les beaux effets de lumière! Je voudrais bien avoir à moi cette lande; j'y trouverais peut-être des trésors en la sondant; mais la plus certaine richesse serait votre voisinage. Qui d'ailleurs ne paierait cher une vue aussi harmonieuse à l'œil, et cette rivière serpentine où l'âme se baigne entre les frênes et les aunes. Voyez la différence de goûts? Pour vous ce coin de terre est une lande, pour moi c'est un paradis!

Elle me remercia par un regard.

— Eglogue! fit-il d'un ton amer, ici n'est pas la vie d'un homme qui porte votre nom. Puis il s'interrompit et dit : — Entendez-vous les cloches d'Azay? J'entends positivement sonner des cloches.

Madame de Mortsauf me regarda d'un air effrayé. Madelaine me serra la main.

— Voulez-vous que nous rentrions faire un trictrac, lui dis-je, le bruit des dés vous empêchera d'entendre celui des cloches.

Nous revînmes à Clochegourde, en parlant à bâtons rompus. Le comte se plaignait de douleurs vives sans les préciser. Quand nous fûmes au salon, il y eut entre nous tous une indéfinissable incertitude. M. de Mortsauf était plongé dans un fauteuil, absorbé dans une contemplation respectée par sa femme, qui se connaissait aux symptômes de la maladie et savait en prévoir les accès. J'imitai son silence. Si elle ne me pria point de m'en aller, peut-être crut-elle que la partie de trictrac égaierait le comte, et dissiperait ces fatales susceptibilités nerveuses dont les éclats la tuaient.

Rien n'était plus difficile que de faire faire à M. de Mortsauf cette partie de trictac, dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé, pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé, peut-être par cela même qu'il en était ainsi. Si, par suite d'une conversation intéressante, j'oubliais pour un moment mes *salamalek*, il devenait maussade, âpre, blessant, et s'irritait de la conversation en contredisant tout. Averti par sa mauvaise humeur, je lui proposais une partie; alors il coquetait : « D'abord, il était trop tard, disait-il, puis je ne m'en souciais pas. » Enfin des simagrées désordonnées, comme chez les femmes qui finissent pas vous faire ignorer leurs véritables désirs. Je m'humiliais, je le suppliais de m'entretenir dans une science si facile à oublier, faute d'exercice. Cette fois, j'eus besoin d'une gaieté folle pour le décider à jouer. Il se plaignait d'étourdissements qui l'empêcheraient de calculer, il avait le crâne serré comme dans un étau, il entendait des sifflements, il étouffait et poussait des soupirs énormes. Enfin il consentit à s'attabler.

Madame de Mortsauf nous quitta pour coucher ses enfants et faire dire les prières à sa maison. Tout alla bien pendant son absence, je m'arrangeai pour que M. de Mortsauf gagnât. Son bonheur le dérida brusquement. Le passage subit d'une tristesse qui lui arrachait de sinistres prédictions sur lui-même à cette joie d'homme ivre, à ce rire fou et presque sans raison, m'inquiéta, me glaça. Je ne l'avais jamais vu dans un accès aussi franchement accusé. Notre connaissance intime avait porté ses fruits, il ne se gênait plus avec moi. Chaque jour, il essayait de m'envelopper dans sa tyrannie, d'assurer une nouvelle pâture à son humeur, car il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts, et veulent augmenter l'espace de leur empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine.

La comtesse descendit, et vint près du trictac pour mieux éclairer sa tapisserie, mais elle se mit à son métier dans une appréhension mal déguisée. Un coup que je ne pus empêcher changea la face de M. de Mortsauf : de gaie, elle devint sombre; de pourpre, elle devint jaune, ses yeux vacillèrent. Puis arriva un dernier malheur que je ne pouvais ni prévoir, ni réparer; il amena pour lui-même un dé foudroyant qui décidait sa ruine. Aussitôt il se leva, jeta la table sur moi, la lampe à terre, frappa du poing sur la console, et sauta par le salon, car je ne saurais dire qu'il marcha. Le torrent d'injures, d'imprécations, d'apostrophes, de phrases incohérentes qui sortit de sa bouche, aurait fait croire à quelqu'antique possession, comme au moyen âge. Jugez de mon attitude !

— Allez dans le jardin, me dit-elle en me pressant la main.

Je sortis sans que le comte s'aperçût de ma disparition. De la terrasse où je me rendis à pas lents, j'entendis les éclats de sa voix et ses gémissements qui partaient de sa chambre contiguë à la salle à manger. A travers la tempête, j'entendais aussi la

voix de l'ange qui, par intervalles, s'élevait comme un chant de rossignol au moment où la pluie va cesser. Je me promenais sous les acacias par la plus belle nuit du mois d'août finissant, en attendant que la comtesse m'y rejoignît. Elle allait venir, son geste me l'avait promis.

Depuis quelques jours une explication flottait entre nous, et semblait devoir éclater au premier mot qui ferait jaillir la source trop pleine en nos âmes. Quelle honte retardait l'heure de notre parfaite entente? Peut-être aimait-elle autant que je l'aimais ce tressaillement semblable aux émotions de la peur, qui meurtrit la sensibilité, pendant ces moments où l'on retient sa vie prête à déborder, où l'on hésite à dévoiler son intérieur, en obéissant à la pudeur qui agite les jeunes filles avant qu'elles ne se montrent à l'époux aimé. Nous avions agrandi nous-mêmes par nos pensées accumulées cette première confidence devenue nécessaire. Une heure se passa. J'étais assis sur la balustrade en briques, quand le retentissement de son pas mêlé au bruit onduleux de la robe flottante anima l'air calme du soir. Ce sont des sensations auxquelles le cœur ne suffit pas!

— M. de Mortsauf est maintenant endormi, me dit-elle. Quand il est ainsi, je lui donne une tasse d'eau dans laquelle on a fait infuser quelques têtes de pavots, et ses crises sont assez éloignées pour que ce remède si simple ait toujours la même vertu. — Monsieur, me dit-elle en changeant de ton et prenant sa plus persuasive inflexion de voix, un hasard malheureux vous a livré des secrets jusqu'ici soigneusement gardés, promettez-moi d'ensevelir dans votre cœur le souvenir de cette scène. Faites-le pour moi, je vous en prie! Je ne vous demande pas de serment, dites-moi le *oui* de l'homme d'honneur, je serai contente.

— Ai-je donc besoin de prononcer ce *oui?* lui dis-je. Ne nous sommes-nous jamais compris?

— Ne jugez point défavorablement M. de Mortsauf en voyant les effets de longues souffrances endurées pendant l'émigration, reprit-elle. Demain, il ignorera complètement les choses qu'il aura dites, et vous le trouverez excellent et affectueux.

— Cessez, madame, lui répondis-je, de vouloir justifier le comte, je ferai tout ce que vous voudrez. Je me jetterais à l'instant dans l'Indre, si je pouvais ainsi renouveler M. de Mortsauf et vous rendre à une vie heureuse. La seule chose que je ne puisse refaire est mon opinion, rien n'est plus fortement tissu en moi. Je vous donnerais ma vie, je ne puis donner ma conscience; je puis ne pas l'écouter, mais puis-je l'empêcher de parler? or, dans mon opinion, M. de Mortsauf est...

— Je vous entends, dit-elle, en m'interrompant avec une brusquerie insolite, vous avez raison. — M. de Mortsauf est nerveux comme une petite maîtresse, reprit-elle, pour adoucir l'idée de la folie en adoucissant le mot; mais il n'est ainsi que par intervalles, une fois au plus par année, lors des grandes chaleurs. Combien de maux a causés l'émigration! Combien de belles existences perdues! M. de Mortsauf eût été, j'en suis certaine, un grand homme de guerre, l'honneur de son pays.

— Je le sais, lui dis-je en l'interrompant à mon tour, et lui faisant comprendre qu'il était inutile de me tromper.

Elle s'arrêta, posa l'une de ses mains sur son front, et se dit: — Qui vous a donc ainsi produit dans notre intérieur? — Dieu veut-il m'envoyer un secours, une vive amitié qui me soutienne? reprit-elle en appuyant sa main sur la mienne avec force, car vous êtes bon, généreux...

Elle leva les yeux vers le ciel, comme pour invoquer un visible témoignage qui lui confirmât ses secrètes espérances, et les reporta sur moi. Électrisé par ce regard qui jetait une âme dans la mienne, j'eus, selon la jurisprudence mondaine, un manque de tact; mais, chez certaines âmes, n'est-ce pas souvent précipitation généreuse au-devant d'un danger, envie de prévenir un choc, crainte d'un malheur qui n'arrive pas, et plus souvent encore n'est-ce pas l'interrogation brusque faite à un cœur, un coup donné pour savoir s'il résonne à l'unisson? Plusieurs pensées semblables s'élevèrent en moi comme des lueurs, et me conseillèrent de laver la tache qui souillait ma candeur, au moment où je prévoyais une complète initiation.

— Avant d'aller plus loin, lui dis-je d'une voix altérée par des palpitations facilement entendues dans le profond silence où nous étions, permettez-moi de purifier un souvenir du passé?

— Taisez-vous, dit-elle vivement en me mettant sur les lèvres un doigt qu'elle ôta aussitôt.

Elle me regarda fièrement comme une femme trop haut située pour que l'injure puisse l'atteindre, et me dit d'une voix troublée: — Je sais de quoi vous voulez parler. Il s'agit du premier, du dernier, du seul outrage que j'aurai reçu! Ne parlez jamais de ce bal. Si la chrétienne vous a pardonné, la femme souffre encore.

— Ne soyez pas plus impitoyable que ne l'est Dieu, lui dis-je en gardant entre mes cils les larmes qui me vinrent aux yeux.

— Je dois être plus sévère, je suis plus faible, répondit-elle.

— Mais, repris-je avec une manière de révolte enfantine, écoutez-moi, quand ce ne serait que pour la première, la dernière et la seule fois de votre vie.

— Eh bien ! dit-elle, parlez ! Autrement, vous croiriez que je crains de vous entendre.

Sentant alors que ce moment était unique en notre vie, je lui dis, avec cet accent qui commande l'attention, que les femmes au bal m'avaient été toutes indifférentes comme celles que j'avais aperçues jusqu'alors; mais qu'en la voyant, moi de qui la vie était si studieuse, de qui l'âme était si peu hardie, j'avais été comme emporté par une frénésie qui ne pouvait être condamnée que par ceux qui ne l'avaient jamais éprouvée; que jamais cœur d'homme ne fut si bien empli du désir auquel ne résiste aucune créature, et qui fait tout vaincre, même la mort...

— Et le mépris? dit-elle en m'arrêtant.

— Vous m'avez donc méprisé ? lui demandai-je.

— Ne parlons plus de ces choses, dit-elle.

— Mais parlons-en ! lui répondis-je avec une exaltation causée par une douleur surhumaine. Il s'agit de tout moi-même, de ma vie inconnue, d'un secret que vous devez connaître ; autrement, je mourrais de désespoir ! Ne s'agit-il pas aussi de vous, qui, sans le savoir, avez été la Dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi ?

Alors je lui contai mon enfance et ma jeunesse, non comme je vous l'ai dite, en la jugeant à distance, mais avec les paroles échevelées du jeune homme de qui les blessures saignaient encore. Ma voix retentit comme la hache des bûcherons dans une forêt. Oui, devant elle tombèrent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillages. Je lui peignis avec des mots enfiévrés une foule de détails terribles dont je vous ai fait grâce; j'étalai le trésor de mes vœux brillants, l'or vierge de mes désirs, tout un cœur brûlant conservé sous les glaces de ces Alpes entassées par un continuel hiver. Lorsque courbé sous le poids de mes souffrances redites avec les charbons d'Isaïe, j'attendis un mot de cette femme qui m'écoutait la tête baissée; elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot :

— Nous avons eu la même enfance ! dit-elle en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs.

Après une pause où nos âmes se marièrent dans cette même pensée consolante : Nous n'étions donc pas seuls à souffrir ! la comtesse me dit, de sa voix réservée pour parler à ses chers petits, comment elle avait eu le tort d'être une fille quand les fils étaient morts. Elle m'expliqua les différences que son état de demoiselle sans cesse attachée aux flancs d'une mère mettait entre ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des colléges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son âme fut sans cesse meurtrie, jusqu'au jour où sa véritable mère, sa bonne tante, l'avait sauvée en l'arrachant à ce supplice dont elle me raconta les renaissantes douleurs. C'étaient les inexplicables pointilleries, insupportables aux natures nerveuses, qui ne reculent pas devant un coup de poignard et meurent sous l'épée de Damoclès : tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu; un silence imposé, reproché tour à tour; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur; enfin les mille tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. Sa mère tirait vanité d'elle, et la vantait; mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires aux triomphes de l'institutrice. Quand, à force d'obéissance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le cœur de la mère, et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran repassait armé de ces confidences. Un espion n'eût pas été si lâche, ni si traître. Tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes lui avaient été chèrement vendues, car elle était grondée d'avoir été heureuse, comme elle l'eût été pour une faute. Jamais les enseignements de sa noble éducation ne lui avaient été donnés avec amour, mais avec une blessante ironie. Elle n'en voulait point à sa mère, elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle. Peut-être, pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires? ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle ?

En l'écoutant, il me semblait que la harpe de Job dont j'avais tiré de sauvages accords, maintenant maniée par des doigts chrétiens, y répondait en chantant les litanies de la Vierge au pied de la croix.

— Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, vous partie de l'orient, moi de l'occident.

Elle agita la tête par un mouvement désespéré.

— A vous l'orient, à moi l'occident! Vous vivrez heureux, je mourrai de douleur ! Les hommes font

eux-mêmes les événements de leur vie, et la mienne est à jamais arrêtée. Aucune puissance ne peut briser cette lourde chaîne à laquelle la femme tient par un anneau d'or, emblème de la pureté des épouses.

Nous sentant alors tombés jumeaux du même sein, elle ne conçut point que les confidences se fissent à demi, entre frères abreuvés aux mêmes sources. Après le soupir naturel aux cœurs purs au moment où ils s'ouvrent, elle me raconta les premiers jours de son mariage, ses premières déceptions, tout le renouveau du malheur. Elle avait, comme moi, connu les petits faits, si grands pour les âmes dont la limpide substance est ébranlée tout entière au moindre choc, de même qu'une pierre jetée dans un lac en agite également la surface et la profondeur. En se mariant, elle possédait ses épargnes de jeune fille, ce peu d'or qui représente les heures joyeuses, les mille désirs de la jeunesse ; en un jour de détresse, elle l'avait généreusement donné sans dire que c'étaient des souvenirs et non des pièces d'or; jamais M. de Mortsauf ne lui en avait tenu compte, il ne se savait pas son débiteur! En échange de ce trésor englouti dans les eaux dormantes de l'oubli, elle n'avait pas obtenu ce regard mouillé qui solde tout, qui pour les âmes généreuses est comme un éternel joyau dont les feux brillent aux jours difficiles. Comme elle avait marché de douleur en douleur! M. de Mortsauf oubliait de lui donner l'argent nécessaire à la maison; il se réveillait d'un rêve, quand après avoir vaincu toutes ses timidités de femme, elle lui en demandait. Et jamais il ne lui avait une seule fois évité ces cruels serrements de cœur! Quelle terreur vint la saisir au moment où la nature maladive de cet homme ruiné s'était dévoilée? elle avait été brisée par le premier éclat de ses folles colères. Par combien de réflexions dures n'avait-elle point passé avant de regarder comme nul son mari, cette imposante figure qui domine l'existence d'une femme! De quelles horribles calamités furent suivies ses deux couches! Quel saisissement à l'aspect de deux enfants mort-nés? Quel courage pour se dire : — « Je leur soufflerai la vie! je les enfanterai de nouveau tous les jours! » Puis quel désespoir de sentir un obstacle dans le cœur et dans la main d'où les femmes tirent leur secours! Elle avait vu cet immense malheur déroulant ses savanes épineuses à chaque difficulté vaincue. A la montée de chaque rocher, elle avait aperçu de nouveaux déserts à franchir, jusqu'au jour où elle eut bien connu son mari, l'organisation de ses enfants, et le pays où elle devait vivre; jusqu'au jour où, comme l'enfant arraché par Napoléon aux tendres soins du logis, elle eut habitué ses pieds à marcher dans la boue et dans la neige, accoutumé son front aux boulets, toute sa personne à la passive obéissance du soldat.

Ces choses que je vous résume, elle me les dit alors dans leur ténébreuse étendue, avec leur cortége de faits désolants, de batailles conjugales perdues, d'essais infructueux.

— Enfin, me dit-elle en terminant, il faudrait demeurer ici quelques mois pour savoir combien de peines me coûtent les améliorations de Clochegourde! combien de patelineries fatigantes pour lui faire vouloir la chose la plus utile à ses intérêts! Quelle malice d'enfant le saisit quand une chose due à mes conseils ne réussit pas tout d'abord! Avec quelle joie il s'attribue le bien! Quelle patience m'est nécessaire pour toujours entendre des plaintes, quand je me tue à lui sarcler ses heures, à lui embaumer son air, à lui sabler, à lui fleurir les chemins qu'il a semés de pierres. Ma récompense est ce terrible refrain : — « Je vais mourir, la vie me pèse! » S'il a le bonheur d'avoir du monde chez lui, tout s'efface, il est gracieux et poli. Pourquoi n'est-il pas ainsi pour sa famille? Je ne sais comment expliquer ce manque de loyauté chez un homme parfois vraiment chevaleresque. Il est capable d'aller secrètement à franc étrier me chercher à Paris une parure, comme il le fit dernièrement pour le bal de la ville. Avare pour sa maison, il serait prodigue pour moi, si je voulais. Ce devrait être l'inverse. Je n'ai besoin de rien, et sa maison est lourde. Dans le désir de lui rendre la vie heureuse, et sans songer que je serais mère, peut-être l'ai-je habitué à me prendre pour sa victime? Moi qui, en usant de quelques cajoleries, le mènerais comme un enfant, si je pouvais m'abaisser à jouer un rôle qui me semble infâme! Mais l'intérêt de la maison exige que je sois calme et sévère comme une statue de la justice, et cependant, moi aussi, j'ai l'âme expansive et tendre!

— Pourquoi, lui dis-je, n'usez-vous pas de cette influence pour vous rendre maîtresse de lui, pour le gouverner?

— S'il ne s'agissait que de moi seule, je ne saurais ni vaincre son silence obtus, opposé pendant des heures entières à des arguments justes, ni répondre à des observations sans logique, de véritables raisons d'enfant. Je n'ai de courage ni contre la faiblesse ni contre l'enfance; elles peuvent me frapper sans que je leur résiste ; peut-être opposé-

rais-je la force à la force, mais je suis sans énergie contre ceux que je plains. S'il fallait contraindre Madelaine à quelque chose pour la sauver, je mourrais avec elle. La pitié détend toutes mes fibres, et mollifie mes nerfs. Aussi les violentes secousses de ces dix années m'ont-elles abattue. Maintenant, ma sensibilité si souvent attaquée et parfois sans consistance, rien ne la régénère ; parfois l'énergie avec laquelle je supportais les orages me manque. Oui, parfois je suis vaincue. Faute de repos et de bains de mer où je retremperais mes fibres, je périrais. M. de Mortsauf m'aura tuée et il mourra de ma mort!

— Pourquoi ne quittez-vous pas Clochegourde pour quelques mois? Pourquoi n'iriez-vous pas, accompagnée de vos enfants, au bord de la mer?

— D'abord, M. de Mortsauf se croirait perdu si je m'éloignais. Quoiqu'il ne veuille pas croire à sa situation, il en a la conscience. Il se rencontre en lui l'homme et le malade, deux natures différentes, dont les contradictions expliquent bien des bizarreries! Puis, il aurait raison de trembler. Tout irait mal ici. Vous avez vu peut-être en moi la mère de famille occupée à protéger ses enfants contre le milan qui plane sur eux. Tâche écrasante, augmentée des soins exigés par M. de Mortsauf qui va toujours demandant : — Où est madame? Ce n'est rien. Je suis aussi le précepteur de Jacques, la gouvernante de Madelaine. Ce n'est rien encore! Je suis intendant et régisseur. Vous connaîtrez un jour la portée de mes paroles quand vous saurez que l'exploitation d'une terre est ici la plus fatigante des industries. Nous avons peu de revenus en argent, nos fermes sont cultivées à moitié, système qui veut une surveillance continuelle. Il faut vendre soi-même ses grains, ses bestiaux, ses récoltes de toute nature. Nous avons pour concurrents nos propres fermiers qui s'entendent au cabaret avec les consommateurs, et font les prix après avoir vendu les premiers. Je vous ennuierais si je vous expliquais les mille difficultés de notre agriculture. Quel que soit mon dévoûment, je ne puis veiller à ce que nos colons n'amendent pas leurs propres terres avec nos fumiers ; je ne puis, ni aller voir si nos métiviers ne s'entendent pas avec eux lors du partage des récoltes, ni savoir le moment opportun pour la vente. Or, si vous venez à penser au peu de mémoire de M. de Mortsauf, aux peines que vous m'avez vu prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires, vous comprendrez la lourdeur de mon fardeau, l'impossibilité de le déposer un moment. Si je m'absentais, nous serions ruinés. Personne ne l'écouterait; la plupart du temps, ses ordres se contredisent ; d'ailleurs personne ne l'aime, il est trop grondeur, trop absolu ; puis, comme tous les gens faibles, il écoute trop facilement ses inférieurs pour inspirer autour de lui l'affection qui unit les familles. Si je partais, aucun domestique ne resterait ici huit jours. Vous voyez bien que je suis attachée à Clochegourde comme ces bouquets de plomb le sont à nos toits. Je n'ai pas eu d'arrière-pensée avec vous, monsieur. Toute la contrée ignore les secrets de Clochegourde et... maintenant vous les savez. N'en dites rien que de bon et d'obligeant, et vous aurez mon estime... ma reconnaissance, ajouta-t-elle d'une voix encore adoucie. A ce prix, vous pouvez toujours revenir à Clochegourde, vous y trouverez des cœurs amis.

— Mais, dis-je, moi je n'ai jamais souffert! Vous seule...

— Non! reprit-elle en laissant échapper le sourire des femmes résignées qui fendrait le granit, ne vous étonnez pas de cette confidence ; elle vous montre la vie comme elle est, et non comme votre imagination vous l'a fait espérer. Nous avons tous nos défauts et nos qualités. Si j'eusse épousé quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès ; peut-être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée ; je serais morte de jalousie. Je suis jalouse! dit-elle avec un accent d'exaltation qui ressemblait au coup de tonnerre d'un orage qui passe. Eh bien, M. de Mortsauf m'aime autant qu'il peut m'aimer ; tout ce que son cœur enferme d'affection, il le verse à mes pieds, comme la Madelaine a versé le reste de ses parfums aux pieds du Sauveur. Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre : toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain. La vie réelle est une vie d'angoisses; son image est dans cette ortie, venue au pied de la terrasse, et qui, sans soleil, demeure verte sur sa tige. Ici, comme dans les patries du nord, il est des sourires dans le ciel, rares il est vrai, mais qui paient bien des peines. Enfin les femmes qui sont exclusivement mères ne s'attachent-elles pas plus par les sacrifices que par les plaisirs? Ici, j'attire sur moi les orages que je vois prêts à fondre sur les gens ou sur mes enfants, et j'éprouve en les détournant je ne sais quel sentiment qui me donne une force secrète. La résignation de la veille a toujours préparé celle du lendemain. Dieu ne me laisse d'ailleurs point sans espoir ; si d'abord la santé de

mes enfants m'a désespérée, aujourd'hui, plus ils avancent dans la vie, mieux ils se portent. Après tout, notre demeure s'est embellie, la fortune se répare. Qui sait si la vieillesse de M. de Mortsauf ne sera pas heureuse pour moi? Croyez-le! l'être qui se présente devant le Grand Juge, une palme verte à la main, lui ramenant consolés ceux qui maudissaient la vie, cet être a converti ses douleurs en délices. Si mes souffrances servent au bonheur de la famille, sont-ce bien des souffrances?

— Oui, lui dis-je. Mais elles étaient nécessaires comme le sont les miennes pour me faire apprécier les saveurs du fruit mûri dans nos roches. Maintenant peut-être le goûterons-nous ensemble, peut-être en admirerons-nous les prodiges! ces torrents d'affection dont il inonde les âmes, cette sève qui ranime les feuilles jaunissantes. La vie ne pèse plus alors, elle n'est plus à nous. — Mon Dieu! ne m'entendez-vous pas? repris-je en me servant du langage mystique auquel notre éducation religieuse nous avait habitués. Voyez par quelles voies nous avons marché l'un vers l'autre? quel aimant nous a dirigés sur l'océan des eaux amères, vers la source d'eau douce, coulant au pied des monts sur un sable pailleté, entre deux rives vertes et fleuries? N'avons-nous pas, comme les Mages, suivi la même étoile? Nous voici devant la crèche d'où s'éveille un divin enfant qui lancera ses flèches au front des arbres nus, qui nous ranimera le monde par ses cris joyeux, qui par des plaisirs incessants donnera du goût à la vie, rendra aux nuits leur sommeil, aux jours leur allégresse. Qui donc a serré chaque année de nouveaux nœuds entre nous? Ne sommes-nous point plus que frère et sœur? Ne déliez jamais ce que le ciel a réuni! Les souffrances dont vous parlez étaient le grain répandu à flots par la main du Semeur pour faire éclore la moisson déjà dorée par le plus beau des soleils. Voyez! voyez! N'irons-nous pas ensemble tout cueillir brin à brin? Quelle force en moi, pour que j'ose vous parler ainsi! Répondez-moi donc? ou je ne repasserai pas l'Indre.

— Vous m'avez évité le mot d'*amour*, dit-elle en m'interrompant d'une voix sévère; mais vous avez parlé d'un sentiment que j'ignore et qui ne m'est point permis. Vous êtes un enfant, je vous pardonne encore, mais pour la dernière fois. Sachez-le, monsieur, mon cœur est comme enivré de maternité! Je n'aime M. de Mortsauf ni par devoir, ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner, mais par un irrésistible sentiment qui l'attache à toutes les fibres de mon cœur. Ai-je été violentée à mon mariage? Il fut décidé par ma sympathie pour les infortunes. N'était-ce pas aux femmes à réparer les maux du temps, à consoler ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés? Que vous dirais-je? j'ai ressenti je ne sais quel contentement égoïste, en voyant que vous l'amusiez: n'est-ce pas la maternité pure? Ma confession ne vous a-t-elle donc pas assez montré les *trois* enfants auxquels je ne dois jamais faillir, sur lesquels je dois faire pleuvoir une rosée réparatrice et faire rayonner mon âme sans en laisser adultérer la moindre parcelle. N'aigrissez pas le lait d'une mère! Quoique l'épouse soit invulnérable en moi, ne me parlez donc plus ainsi. Si vous ne respectiez pas cette défense si simple, je vous en préviens, l'entrée de cette maison vous serait à jamais fermée. Je croyais à de pures amitiés, à des fraternités volontaires, plus certaines que ne le sont les fraternités imposées. Erreur! Je voulais un ami qui ne fût pas un juge, un ami pour m'écouter en ces moments de faiblesse où la voix qui gronde est une voix meurtrière, un ami saint avec qui je n'eusse rien à craindre. La jeunesse est noble, sans mensonges, capable de sacrifices, désintéressée; en voyant votre persistance, j'ai cru, je l'avoue, à quelque dessein du ciel; j'ai cru que j'aurais une âme qui serait à moi seule comme un prêtre est à tous, un cœur où je pourrais épancher mes douleurs quand elles surabondent, crier quand mes cris sont irrésistibles et pourraient m'étouffer si je continuais à les dévorer. Ainsi mon existence, si précieuse à ces enfants, aurait pu se prolonger jusqu'au jour où Jacques serait devenu homme. Mais n'est-ce pas être trop égoïste? La Laure de Pétrarque peut-elle se recommencer? Je me suis trompée, Dieu ne le veut pas. Il faudra mourir à mon poste, comme le soldat sans ami. Mon confesseur est rude, austère! Et... ma tante n'est plus!

Deux grosses larmes éclairées par un rayon de lune sortirent de ses yeux, roulèrent sur ses joues, en atteignirent le bas; mais je tendis la main assez à temps pour les recevoir, et les bus avec une avidité pieuse qu'excitèrent ces paroles déjà signées par dix ans de larmes secrètes, de sensibilité dépensée, de soins constants, d'alarmes perpétuelles, l'héroïsme le plus élevé de votre sexe! Elle me regarda d'un air doucement stupide.

— Voici, lui dis-je, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre âme, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa divine sub-

stance. Aimer sans espoir est encore un bonheur. Ah! quelle femme sur la terre pourrait me causer une joie aussi grande que celle d'avoir aspiré ces larmes! J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voudrez que je sois.

Elle m'arrêta par un geste, et me dit de sa voix profonde : — Je consens à ce pacte, si vous voulez ne jamais presser les liens qui nous attacheront.

— Oui, lui dis-je, mais moins vous m'accordez, plus certainement dois-je posséder.

— Vous commencez par une méfiance, répondit-elle en exprimant la mélancolie du doute.

— Non, mais par une jouissance pure. Écoutez! je voudrais de vous un nom qui ne fût à personne, comme doit être le sentiment que nous nous vouons.

— C'est beaucoup, dit-elle, mais je suis moins petite que vous ne le croyez. M. de Mortsauf m'appelle Blanche. Une seule personne au monde, celle que j'ai le plus aimée, mon adorable tante me nommait Henriette. Je redeviendrai donc Henriette pour vous.

Je lui pris la main et la baisai. Elle me l'abandonna dans cette confiance qui rend la femme si supérieure à nous, confiance qui nous accable. Elle s'appuya près de la balustrade en briques et regarda l'Indre.

— N'avez-vous pas tort, mon ami, dit-elle, d'aller du premier bond au bout de la carrière? Vous avez épuisé, par une première aspiration, toute la coupe offerte avec candeur. Mais un vrai sentiment ne se partage pas, il doit être entier, ou il n'est pas. — M. de Mortsauf, me dit-elle après un moment de silence, est par-dessus tout loyal et fier. Peut-être seriez-vous tenté, pour moi, d'oublier ce qu'il a dit; s'il n'en sait rien, moi demain je l'en instruirai. Soyez quelque temps sans vous montrer à Clochegourde, il vous en estimera davantage. Dimanche prochain, au sortir de l'église, il ira lui-même à vous; je le connais, il effacera ses torts, et vous aimera de l'avoir traité comme un homme responsable de ses actions et de ses paroles.

— Cinq jours sans vous voir, sans vous entendre!

— Ne mettez jamais cette chaleur aux paroles que vous me direz, dit-elle.

Nous fîmes deux fois le tour de la terrasse en silence. Puis elle me dit d'un ton de commandement qui me prouvait qu'elle prenait possession de mon âme : — Il est tard, séparons-nous.

Je voulais lui baiser la main; elle hésita, me la rendit, et me dit d'une voix de prière : — Ne la prenez que lorsque je vous la donnerai; laissez-moi mon libre arbitre, sans quoi se serais une chose à vous, et cela ne doit pas être.

— Adieu, lui dis-je.

Je sortis par la petite porte d'en bas qu'elle m'ouvrit. Au moment où elle l'allait fermer, elle la rouvrit, me tendit sa main en me disant : — En vérité, vous avez été bien bon, ce soir, vous avez consolé tout mon avenir; prenez, mon ami, prenez!

Je baisai sa main à plusieurs reprises, et quand je levai les yeux, je vis des larmes dans les siens. Elle remonta sur la terrasse, et me regarda pendant un moment à travers la prairie. Quand je fus dans le chemin de Frapesle; je vis encore sa robe blanche éclairée par la lune; puis, quelques instants après, une lumière illumina sa chambre.

— O mon Henriette! me dis-je, à toi l'amour le plus pur qui jamais aura brillé sur cette terre!

Je regagnai Frapesle en me retournant à chaque pas. Je sentais en moi je ne sais quel contentement ineffable. Une brillante carrière s'ouvrait enfin au dévoûment dont tout jeune cœur est gros, et qui chez moi fut si longtemps une force inerte! Semblable au prêtre qui, par un seul pas, s'est avancé dans une vie nouvelle, j'étais consacré, voué. Un simple *oui, madame!* m'avait engagé à garder pour moi seul en mon cœur un amour irrésistible, à ne jamais abuser de l'amitié pour amener à petits pas cette femme dans l'amour. Tous les sentiments nobles réveillés faisaient entendre en moi-même leurs voix confuses.

Avant de rentrer au château, de me retrouver à l'étroit dans une chambre, je voulus voluptueusement rester sous l'azur ensemencé d'étoiles, entendre encore en moi-même ces chants de ramier blessé, les tons simples de cette confidence ingénue, rassembler dans l'air les effluves de cette âme qui toutes devaient venir à moi. Combien elle me parut grande, cette femme, avec son oubli profond du Moi, sa religion pour les êtres blessés, faibles ou souffrants, avec son dévoûment allégé des chaînes légales! Elle était là, sereine sur son bûcher de sainte et de martyre! J'admirais sa figure qui m'apparut au milieu des ténèbres, quand soudain je crus deviner un sens à ses paroles, une mystérieuse signifiance qui me la rendit complètement sublime. Peut-être voulait-elle que je fusse pour elle ce qu'elle était pour son petit monde?

Peut-être voulait-elle tirer de moi sa force et sa consolation, me mettant ainsi dans sa sphère, sur sa ligne ou plus haut? Les astres, disent quelques hardis constructeurs des mondes, se communiquent ainsi le mouvement et la lumière. Cette pensée m'éleva soudain à des hauteurs éthérées. Je me retrouvai dans le ciel de mes anciens songes, et m'expliquai les peines de mon enfance par le bonheur immense où je nageais.

Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisses ignorées, enfants désavoués, proscrits innocents, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais! Vous seuls pouvez connaître l'infini de la joie, au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées, sont autant de liens par lesquels l'âme s'attache à l'âme confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les incommensurables félicités qu'elle donne au jour des précordiales fiançailles. Les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour? Vous seules, âmes fraternelles, saurez bien ce que madame de Mortsauf était soudain devenue pour moi pauvre seul!

Les Premières Amours.

Cette scène s'était passée un mardi; j'attendis jusqu'au dimanche sans passer l'Indre dans mes promenades. Pendant ces cinq jours, de grands événements arrivèrent à Clochegourde. M. de Mortsauf reçut le brevet de maréchal-de-camp, la croix de Saint-Louis, une pension de quatre mille francs. Le duc de Lenoncourt-Givry, nommé pair de France, recouvra deux forêts, reprit son service à la cour, et sa femme rentra dans ses biens non vendus qui avaient fait partie du domaine de la couronne impériale. La comtesse de Mortsauf devenait ainsi l'une des plus riches héritières du Maine. Sa mère était venue lui apporter cent mille francs économisés sur les revenus de Givry, le montant de sa dot qui n'avait point été payée, et dont le comte ne parlait jamais, malgré sa détresse. Dans les choses de la vie extérieure, sa conduite attestait le plus fier de tous les désintéressements. En joignant à cette somme ses économies, M. de Mortsauf pouvait acheter deux domaines voisins qui valaient environ neuf mille livres de rente. Son fils devant succéder à la pairie de son grand-père, il pensa tout à coup à lui constituer un majorat qui se composerait de la fortune territoriale des deux familles, sans nuire à Madelaine, à laquelle la faveur du duc de Lenoncourt ferait sans doute faire un beau mariage. Ces arrangements et ce bonheur jetèrent quelque baume sur les plaies de l'émigré.

La duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un événement dans le pays. Je songeai douloureusement que cette femme était une grande dame, et j'aperçus alors dans sa fille l'esprit de caste que couvrait à mes yeux la noblesse de ses sentiments. Qu'étais-je, moi pauvre, sans autre avenir que mon courage et mes facultés? Je ne pensais aux conséquences de la restauration, ni pour moi, ni pour les autres.

Le dimanche, de la chapelle réservée où j'étais à l'église avec monsieur, madame de Chessel et l'abbé de Quélus, je lançais des regards avides sur une autre chapelle latérale, où se trouvaient la duchesse et sa fille, M. de Mortsauf et les enfants. Le chapeau de paille qui me cachait mon idole ne vacilla pas, et cet oubli de moi sembla m'attacher plus vivement que tout le passé. Cette grande Henriette de Lenoncourt, qui maintenant était ma chère Henriette, et de qui je voulais fleurir la vie, priait avec ardeur; la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse qui me pénétra.

Suivant l'habitude des cures de village, les vêpres devaient se dire quelque temps après la messe. Au sortir de l'église, madame de Chessel proposa naturellement à ses voisins de passer les deux heures d'attente à Frapesle, au lieu de traverser deux fois l'Indre et la prairie par la chaleur. L'offre fut agréée. M. de Chessel donna le bras à la duchesse, madame de Chessel accepta celui du comte, je présentai le mien à madame de Mortsauf, et je sentis pour la première fois ce beau bras frais à mes flancs. Pendant le retour de la paroisse à Frapesle, trajet qui se faisait à travers les bois de Saché où la lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soieries peintes, j'eus des sensations d'orgueil et des idées qui me causèrent de violentes palpitations.

— Qu'avez-vous? me dit-elle après quelques pas faits dans un silence que je n'osais rompre. Votre cœur bat trop vite.

— J'ai appris des événements heureux pour vous, lui dis-je, et comme ceux qui aiment bien, j'ai des craintes vagues ; vos grandeurs ne nuiront-elles point à vos amitiés?

— Moi ! dit-elle, fi ! Encore une idée semblable, et je ne vous mépriserais pas, je vous aurais oublié pour toujours.

Je la regardai en proie à une ivresse qui dut être communicative.

— Nous profitons du bénéfice de lois que nous n'avons ni provoquées ni demandées, mais nous ne serons ni mendiants ni avides ; et d'ailleurs, vous savez bien, reprit-elle, que ni moi, ni M. de Mortsauf, nous ne pouvons sortir de Clochegourde. Par mon conseil, il a refusé le commandement auquel il avait droit dans la Maison Rouge. Il nous suffit que mon père ait sa charge ! Notre modestie forcée, dit-elle en souriant avec amertume, a déjà bien servi notre enfant. Le roi, près duquel mon père est de service, a dit fort gracieusement qu'il reporterait sur Jacques la faveur dont nous ne voulions pas. L'éducation de Jacques, à laquelle il faut songer, est maintenant l'objet d'une grave discussion ; il va représenter deux maisons, les Lenoncourt et les Mortsauf. Je ne puis avoir d'ambition que pour lui ; voici donc mes inquiétudes augmentées : non-seulement Jacques doit vivre, mais il doit encore devenir digne de son nom, deux obligations qui se contrarient. Jusqu'à présent, j'ai pu suffire à son éducation en mesurant les travaux à ses forces, mais d'abord où trouver un précepteur qui me convienne? puis, plus tard, quel ami me le conservera dans cet horrible Paris où tout est piége pour l'âme et danger pour le corps? — Mon ami, me dit-elle d'une voix émue, à voir votre front et vos yeux, qui ne devinerait en vous l'un de ces oiseaux qui doivent habiter les hauteurs? prenez votre élan, soyez un jour le parrain de notre cher enfant. Allez à Paris. Si votre frère et votre père ne vous secondent point, notre famille, ma mère surtout qui a le génie des affaires, sera certes très-influente ; profitez de notre crédit ! vous ne manquerez alors ni d'appui, ni de secours dans la carrière que vous choisirez ! mettez donc le superflu de vos forces dans une noble ambition....

— Je vous entends, lui dis-je en l'interrompant, mon ambition deviendra ma maîtresse. Je n'ai pas besoin de ceci pour être tout à vous. Non, je ne veux pas être récompensé de ma sagesse ici par des faveurs là-bas. J'irai, je grandirai seul, par moi-même. J'accepterais tout de vous ; des autres, je ne veux rien.

— Enfantillage !.... dit-elle en murmurant, mais en retenant mal un sourire de contentement.

— D'ailleurs, je me suis voué, lui dis-je. En méditant notre situation, j'ai pensé à m'attacher à vous par des liens qui ne puissent jamais se dénouer.

Elle eut un léger tremblement et s'arrêta pour me regarder.

— Que voulez-vous dire? fit-elle en laissant aller les deux couples qui nous précédaient et gardant ses enfants près d'elle.

— Eh bien, répondis-je, dites-moi franchement comment vous voulez que je vous aime.

— Aimez-moi comme m'aimait ma tante, de qui je vous ai donné les droits en vous autorisant à m'appeler du nom qu'elle avait choisi pour elle parmi les miens.

— J'aimerai donc sans espérance, avec un dévoûment complet. Hé bien ! oui, je ferai pour vous ce que l'homme fait pour Dieu. Ne l'avez-vous pas demandé? Je vais entrer dans un séminaire, j'en sortirai prêtre, et j'élèverai Jacques. Votre Jacques, ce sera comme un autre moi : conceptions politiques, pensées, énergie, patience, je lui donnerai tout. Ainsi, je demeurerai près de vous, sans que mon amour, pris dans la religion comme une image d'argent dans du cristal, puisse être suspecté. Vous n'avez à craindre aucune de ces ardeurs immodérées qui saisissent un homme et par lesquelles une fois déjà je me suis laissé vaincre. Je me consumerai dans la flamme, et vous aimerai d'un amour purifié.

Elle pâlit, et dit à mot pressés : — Félix, ne vous engagez pas en des liens qui, un jour, seraient un obstacle à votre bonheur. Je mourrais de chagrin d'avoir été la cause de ce suicide. Enfant, un désespoir d'amour est-il donc une vocation? Attendez les épreuves de la vie pour juger de la vie ! je le veux, je l'ordonne. Ne vous mariez ni avec l'église ni avec une femme, ne vous mariez d'aucune manière, je vous le défends. Restez libre. Vous avez vingt-un ans. A peine savez-vous ce que vous réserve l'avenir ; allez-vous faire la sottise de ces maréchaux de Bonaparte qui se sont mariés quand ils étaient capitaines. Mon Dieu ! vous aurais-je mal jugé? Cependant, j'ai cru que deux mois suffisaient à connaître certaines âmes.

— Quel espoir avez-vous? lui dis-je en jetant des éclairs par les yeux.

— Mon ami, acceptez mon aide, élevez-vous, faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. — Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madelaine que vous tenez en ce moment.

Elle s'était penchée à mon oreille pour me dire ces paroles qui prouvaient combien elle était occupée de mon avenir.

— Madelaine? lui dis-je, jamais!

Ces deux mots nous rejetèrent dans un silence plein d'agitations. Nos âmes étaient en proie à ces renversements qui les sillonnent de manière à y laisser d'éternelles empreintes. Nous étions en vue d'une porte en bois par laquelle on entrait dans le parc de Frapesle, et dont il me semble voir encore les deux pilastres ruinés, couverts de plantes grimpantes et de mousses, d'herbes et de ronces. Tout à coup une idée, celle de la mort de M. de Mortsauf, passa comme une flèche dans ma cervelle, et je lui dis : — Je vous comprends.

— C'est bien heureux, répondit-elle d'un ton qui me fit voir que je lui supposais une pensée qu'elle n'aurait jamais.

Sa pureté m'arracha une larme d'admiration que l'égoïsme de la passion rendit bien amère; car, en faisant un retour sur moi, je songeai qu'elle ne m'aimait pas assez pour souhaiter sa liberté. Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour doit être infini. J'eus une horrible contraction de cœur.

— Elle ne m'aime pas! pensai-je.

J'embrassai Madelaine sur ses cheveux afin de ne pas laisser lire dans mon âme.

— J'ai peur de votre mère, dis-je à la comtesse pour reprendre l'entretien.

— Et moi aussi, répondit-elle en faisant un geste plein d'enfantillage; mais n'oubliez pas de toujours la nommer madame la duchesse et de lui parler à la troisième personne. La jeunesse actuelle a perdu l'habitude de ces formes polies, reprenez-les? faites cela pour moi. D'ailleurs, il est de si bon goût de respecter les femmes quel que soit leur âge, et de reconnaître les distinctions sociales sans les mettre en question! Les honneurs que vous rendez aux supériorités établies ne sont-ils pas la garantie de ceux qui vous sont dus. Tout est solidaire dans la société. Le cardinal de la Rovère et Raphaël d'Urbin étaient autrefois deux puissances également révérées. Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir; mais en avançant dans la vie, vous apprendrez combien les principes de liberté mal définis sont impuissants à créer le bonheur des peuples. Avant de songer, en ma qualité de Lenoncourt à ce qu'est ou ce que doit être une aristocratie, mon bon sens de paysanne me dit que les sociétés n'existent que par la hiérarchie. Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien! soyez de votre parti..... surtout, ajouta-t-elle en riant, quand il triomphe!

Je fus vivement touché par ces paroles, où la profondeur politique se cachait sous la chaleur de l'affection, alliance qui donne aux femmes un si grand pouvoir de séduction; elles savent toutes prêter aux raisonnements les plus aigus les formes du sentiment. Il semblait que, dans son désir de justifier les actions du comte, Henriette eût prévu les réflexions qui devaient sourdre en mon âme au moment où je vis, pour la première fois, les effets de la courtisanerie. M. de Mortsauf, roi dans son castel, entouré de son auréole historique, avait pris à mes yeux des proportions grandioses, et j'avoue que je fus singulièrement étonné de la distance qu'il mit entre la duchesse et lui, par des manières au moins obséquieuses. L'esclave a sa vanité; il ne veut obéir qu'au plus grand des despotes; je me sentais comme humilié de voir l'abaissement de celui qui me faisait trembler en dominant tout mon amour. Ce mouvement intérieur me fit comprendre le supplice des femmes de qui l'âme généreuse est accouplée à celle d'un homme dont elles enterrent journellement les lâchetés. Le désir de rester grand devant mon idole me fit trouver le secret de garder ma dignité. Le respect est une barrière qui protége également le grand et le petit; chacun de son côté peut se regarder en face; je tâchai d'être avec la duchesse respectueux sans courbettes.

Nous entrâmes dans la grande cour de Frapesle où nous trouvâmes la compagnie. Le comte de Mortsauf me présenta fort gracieusement à la duchesse qui m'examina d'un air froid et réservé. Madame de Lenoncourt était alors une femme de cinquante-six ans, parfaitement conservée et qui avait de grandes manières. En voyant ses yeux d'un bleu dur, ses tempes rayées, son visage maigre et macéré, sa taille imposante et droite, ses mouvements rares, sa blancheur fauve qui se revoyait si éclatante dans sa fille; je reconnus la race froide d'où procédait ma mère, aussi promptement qu'un minéralogiste reconnaît le fer de Suède. Son langage était celui de la vieille cour, elle prononçait les *oit* en *ait* et disait *fraid* pour *froid*, *porteux* au lieu de *porteurs*. Je ne fus ni

courtisan, ni gourmé; je me conduisis si bien, qu'en allant à vêpres, la comtesse me dit à l'oreille: — Parfait!

M. de Mortsauf vint à moi, me prit la main et me dit : — Nous ne sommes pas fâchés, Félix? Si j'ai eu quelques vivacités, vous les pardonnerez à votre vieux camarade. Nous allons rester ici probablement à dîner, et nous vous inviterons pour jeudi, la veille du départ de la duchesse. Je vais à Tours y terminer quelques affaires. Ne négligez pas Clochegourde. Ma belle-mère est une connaissance que je vous engage à cultiver. Son salon donnera le ton au faubourg Saint-Germain, car elle a les traditions de la grande compagnie; elle possède une immense instruction, elle connaît le blason du premier comme du dernier gentilhomme en Europe.

Le bon goût du comte, peut-être les conseils de son génie domestique, se montrèrent dans les circonstances où le mettait le triomphe de sa cause. Il n'eut ni arrogance ni blessante politesse, il fut sans emphase, et la duchesse fut sans airs protecteurs. M. et madame de Chessel en eurent une sorte de reconnaissance, et acceptèrent le dîner du jeudi suivant. Je plus à la duchesse. Ses regards m'apprirent qu'elle examinait en moi un homme de qui sa fille lui avait parlé. Quand nous revînmes de vêpres, elle me questionna sur ma famille et me demanda si le Vandenesse occupé déjà dans la diplomatie était mon parent. Quand j'eus répondu qu'il était mon frère, elle devint affectueuse à demi. Elle m'apprit que ma grand'tante, la vieille marquise de Listomère, était une Grandlieu. Ses manières furent polies comme l'avaient été celles de M. de Mortsauf, le jour où il me vit pour la première fois; et son regard perdit cette expression de hauteur par laquelle les princes de la terre vous font mesurer la distance qui se trouve entre eux et vous. Elle me nomma M. le vicomte, nom auquel je n'étais pas habitué, car je n'avais rien lu de la Charte, et ne savais presque rien de ma famille. La duchesse m'apprit que mon grand-oncle, vieil abbé que je ne connaissais même pas de nom, faisait partie du conseil privé; que mon frère avait reçu de l'avancement; et que, par je ne sais quel article de la Charte, je redevenais M. le vicomte.

— Je ne suis qu'une chose, dis-je tout bas à la comtesse, le serf de Clochegourde.

Le coup de baguette de la restauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfants élevés sous le régime impérial. Cette révolution ne fut rien pour moi. La moindre parole, le plus simple geste de madame de Mortsauf étaient les seuls événements auxquels j'attachais de l'importance. J'ignorais ce qu'était le conseil privé; je ne connaissais rien à la politique, ni aux choses du monde; je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette, mieux que Pétrarque n'aimait Laure. Cette insouciance me fit prendre pour un enfant par la duchesse.

Il vint beaucoup de monde à Frapesle, nous y fûmes trente personnes à dîner. Quel enivrement pour un jeune homme de voir la femme qu'il aime être la plus belle entre toutes, devenir l'objet de regards passionnés, et de se savoir seul à recevoir la lueur de ses yeux chastement réservés, de connaître assez toutes les nuances de sa voix pour trouver dans sa parole, en apparence légère ou moqueuse, les preuves d'une pensée constante, même quand on se sent au cœur une jalousie dévorante contre les distractions du monde. M. de Mortsauf, heureux des attentions dont il se vit l'objet, fut presque jeune; sa femme en espéra quelque changement d'humeur. Moi, je riais avec Madelaine, qui, semblable aux enfants chez lesquels le corps succombe sous les étreintes de l'âme, me faisait rire par des observations étonnantes, et pleines d'un esprit moqueur sans malignité, mais qui n'épargnait personne. Ce fut une belle journée. Un mot, un espoir né le matin avait rendu la nature lumineuse; et me voyant si joyeux, Henriette l'était aussi.

— Ce bonheur à travers sa vie grise et nuageuse lui sembla bien bon, me dit-elle le lendemain.

Le lendemain, je passai naturellement la journée à Clochegourde; j'en avais été banni pendant cinq jours, j'avais soif de ma vie. M. de Mortsauf était parti dès six heures pour aller faire dresser ses contrats d'acquisition à Tours.

Un grave sujet de discorde s'était ému entre la mère et la fille. La duchesse voulait que la comtesse la suivît à Paris, où elle devait obtenir pour elle une charge à la cour, où M. de Mortsauf, en revenant sur son refus, pouvait occuper de hautes fonctions. Henriette, qui passait pour une femme heureuse, ne voulait dévoiler à personne, pas même au cœur d'une mère, ses horribles souffrances, ni trahir l'incapacité de son mari. Pour que sa mère ne pénétrât point le secret de son ménage, elle avait envoyé M. de Mortsauf à Tours, où il devait se débattre avec les notaires. Moi seul, comme elle l'avait dit, connaissais les secrets de Clochegourde. Après avoir expérimenté combien

l'air pur, le ciel bleu de cette vallée, calmaient les irritations de l'esprit ou les amères douleurs de la maladie, et quelle influence l'habitation de Clochegourde exerçait sur la santé de ses enfants, elle opposait des refus motivés que combattait la duchesse, femme envahissante, moins chagrine qu'humiliée du mauvais mariage de sa fille. Henriette aperçut que sa mère s'inquiétait peu de Jacques et de Madelaine, affreuse découverte! Comme toutes les mères habituées à continuer sur la femme mariée le despotisme qu'elles exerçaient sur la jeune fille, la duchesse procédait par des considérations qui n'admettaient point de répliques; elle affectait tantôt une amitié captieuse afin d'arracher un consentement à ses vues, tantôt une amère froideur pour avoir par la crainte ce que la douceur ne lui obtenait pas; puis, voyant ses efforts inutiles, elle déploya le même esprit d'ironie que j'avais observé chez ma mère.

En dix jours, Henriette connut tous les déchirements que causent aux jeunes femmes les révoltes nécessaires à l'établissement de leur indépendance. Vous qui, pour votre bonheur, avez la meilleure des mères, vous ne sauriez comprendre ces choses. Pour avoir une idée de cette lutte entre une femme sèche, froide, calculée, ambitieuse, et sa fille, pleine de cette onctueuse et fraîche bonté qui ne tarit jamais, il faudrait vous figurer *le lys*, auquel mon cœur l'a sans cesse comparée, broyé dans les rouages d'une machine en acier poli.

Cette mère n'avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille, elle ne sut deviner aucune des véritables difficultés qui l'obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration, et à continuer sa vie solitaire. Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi. Ce mot dont elle se servit pour exprimer ses soupçons ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais.

Quoique les familles enterrent soigneusement ces intolérables dissidences, pénétrez-y? vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentiments naturels: ou ce sont des passions réelles, attendrissantes, que la convenance des caractères rend éternelles et qui donnent à la mort un contre-coup dont les noires meurtrissures sont ineffaçables; ou ce sont des haines latentes qui glacent lentement le cœur et sèchent les larmes au jour des adieux éternels.

Tourmentée hier, tourmentée aujourd'hui, frappée par tous, même par ses deux anges souffrants qui n'étaient complices ni des maux qu'ils souffraient ni de ceux qu'ils causaient, comment cette pauvre âme n'aurait-elle pas aimé celui qui ne la frappait point, et qui voulait l'environner d'une triple haie d'épines, afin de la défendre des orages, de tout contact, de toute blessure. Si je souffrais de ces débats, j'en étais parfois heureux en sentant qu'elle se rejetait dans mon cœur, car Henriette me confia ses nouvelles peines; je pus alors apprécier son calme dans la douleur, et la patiente énergie qu'elle savait déployer; chaque jour, j'appris mieux le sens de ces mots: — Aimez-moi comme m'aimait ma tante.

— Vous n'avez donc point d'ambition? me dit à dîner la duchesse d'un air dur.

— Madame, lui répondis-je en lui lançant un regard sérieux, je me sens une force à dompter le monde; mais je n'ai que vingt et un ans, et je suis tout seul.

Elle regarda sa fille d'un air étonné, car elle croyait que pour me garder près d'elle, sa fille éteignait en moi toute ambition. Le séjour que fit la duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un temps de gêne perpétuelle. La comtesse me recommandait le décorum, elle s'effrayait d'une parole doucement dite; et, pour lui plaire, il fallut endosser le harnais de la dissimulation. Le grand jeudi vint; ce fut un jour d'ennuyeux cérémonial, un de ces jours que haïssent les amants habitués aux cajoleries du laisser-aller quotidien, accoutumés à voir leur chaise à sa place et la maîtresse du logis toute à eux. L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même. La duchesse alla jouir des pompes de la cour, et tout rentra dans l'ordre à Clochegourde.

Ma petite brouille avec le comte avait eu pour résultat de m'y implanter encore plus avant que par le passé: j'y pus venir à tout moment sans exciter la moindre défiance, et les antécédents de ma vie me portèrent à m'étendre comme une plante grimpante, dans la belle âme où s'ouvrait pour moi le monde enchanteur des sentiments partagés.

A chaque heure, de moment en moment, notre fraternel mariage, fondé sur la confiance, devint plus cohérent; nous nous établissions chacun dans notre position: la comtesse m'enveloppait dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel; tandis que mon amour, séraphique en sa présence, devenait loin d'elle mordant et altéré comme un fer rouge; je l'aimais d'un double amour, qui décochait tour à tour les mille flèches du désir, et les perdait au ciel où elles se mouraient dans un éther infranchissable.

Si vous me demandez pourquoi, jeune et plein de fougueux vouloirs, je demeurai dans les abusives croyances de l'amour platonique, je vous avouerai que je n'étais pas assez homme encore pour tourmenter cette femme, toujours en crainte de quelque catastrophe chez ses enfants; toujours attendant un éclat, une orageuse variation d'humeur chez son mari; frappée par lui, quand elle n'était pas affligée par la maladie de Jacques ou de Madelaine; assise au chevet de l'un d'eux quand son mari calmé pouvait lui laisser prendre un peu de repos. Le son d'une parole trop vive ébranlait son être, un désir l'offensait; pour elle, il fallait être amour voilé, force mêlée de tendresse, enfin tout ce qu'elle était pour les autres. Puis, vous le dirai-je, à vous si bien femme? cette situation comportait des langueurs enchanteresses, des moments de suavité divine et les contentements qui suivent de tacites immolations. Sa conscience était contagieuse, son dévoûment sans récompense terrestre imposait par sa persistance; cette vive et secrète piété qui servait de lien à ses autres vertus agissait à l'entour comme un encens spirituel. Puis j'étais jeune! assez jeune pour concentrer ma nature dans le baiser qu'elle me permettait si rarement de mettre sur sa main dont elle ne voulut jamais me donner que le dessus et jamais la paume, limite où pour elle commençaient peut-être les voluptés sensuelles. Si jamais deux âmes ne s'étreignirent avec plus d'ardeur, jamais le corps ne fut plus intrépidement ni plus victorieusement dompté. Enfin, plus tard, j'ai reconnu la cause de ce bonheur plein : à mon âge, aucun intérêt ne me distrayait le cœur, aucune ambition ne traversait le cours de ce sentiment déchaîné comme un torrent et qui faisait onde de tout ce qu'il emportait. Oui, plus tard, nous aimons la femme dans une femme; tandis que de la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur; nous aimons sa robe et ses meubles; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu; nous sommes prêts à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Ce saint amour nous fait vivre dans un autre, tandis que plus tard, hélas! nous attirons une autre vie en nous-mêmes, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentiments nos facultés appauvries.

Je fus bientôt de la maison, et j'éprouvai pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'âme tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué; l'âme est alors rafraîchie sur toutes ses surfaces, caressée dans ses plis les plus profonds. Vous ne sauriez me comprendre, vous êtes femme; et il s'agit ici d'un bonheur que vous donnez, sans jamais recevoir le pareil. Un homme seul connaît le friand plaisir d'être, au sein d'une maison étrangère, le privilégié de la maîtresse, le centre secret de ses affections : les chiens n'aboient plus après vous, les domestiques reconnaissent, aussi bien que les chiens, les insignes cachés que vous portez; les enfants, chez lesquels rien n'est faussé, qui savent que leur part ne s'amoindrira jamais, et que vous êtes bienfaisant à la lumière de leur vie, ces enfants possèdent un esprit divinateur; ils se font chats pour vous, ils ont de ces bonnes tyrannies qu'ils réservent aux être adorés et adorants; ils ont des discrétions spirituelles et sont d'innocents complices; ils viennent à vous sur la pointe des pieds, vous sourient et s'en vont sans bruit; pour vous, tout s'empresse, tout vous aime et vous rit. Les passions vraies semblent être de belles fleurs qui font d'autant plus de plaisir à voir que les terrains où elles se produisent sont plus ingrats ?

Mais si j'eus les délicieux bénéfices de cette naturalisation dans une famille où je trouvais des parents selon mon cœur, j'en eus aussi les charges. Jusqu'alors M. de Mortsauf s'était gêné pour moi; je n'avais vu que les masses de ses défauts : j'en sentis bientôt l'application dans toute son étendue, et vis combien la comtesse avait été noblement charitable en me dépeignant ses luttes quotidiennes. Je connus alors tous les angles de ce caractère intolérable : j'entendis ces criailleries continuelles à propos de rien, ces plaintes sur des maux dont aucun signe n'existait au dehors, ce mécontentement inné qui déflorait la vie, et ce besoin incessant de tyrannie qui lui aurait fait dévorer chaque année de nouvelles victimes. Quand nous nous promenions le soir, il dirigeait lui-même la promenade; mais quelle qu'elle fût, il s'y était toujours ennuyé; de retour au logis, il mettait sur les autres le fardeau de sa lassitude; sa femme en avait été la cause en le menant contre son gré là où elle voulait aller; ne se souvenant plus de nous avoir conduits, il se plaignait d'être gouverné par elle dans les moindres détails de la vie, de ne pouvoir garder ni une volonté, ni une pensée à lui, d'être un zéro dans sa maison. Si ses duretés rencontraient une silencieuse patience, il se fâchait en sentant une limite à son pouvoir; il demandait aigrement

si la religion n'ordonnait pas aux femmes de complaire à leurs maris, s'il était convenable de mépriser le père de ses enfants. Il finissait toujours par attaquer chez sa femme une corde sensible; et quand il l'avait fait raisonner, il semblait goûter un plaisir particulier à ces nullités dominatrices. Quelquefois, il affectait un mutisme morne, un abattement morbide, qui soudain effrayait sa femme de laquelle il recevait alors des soins touchants; comme ces enfants gâtés, joyeux d'exercer leur pouvoir sans se soucier des alarmes maternelles, il se laissait dorloter. Enfin, à la longue, je découvris que, dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, le comte agissait envers ses domestiques, ses enfants et sa femme, comme envers moi au jeu de trictrac.

Le jour où j'embrassai dans leurs racines et dans leurs rameaux ces difficultés qui, semblables à des lianes, étouffaient, comprimaient les mouvements et la respiration de cette famille, emmaillotaient de fils légers mais multipliés la marche du ménage, et retardaient l'accroissement de la fortune en compliquant les actes les plus nécessaires; j'eus une admirative épouvante qui domina mon amour, et le refoula dans mon cœur. Qu'étais-je, mon Dieu? Les larmes que j'avais bues engendrèrent en moi comme une ivresse sublime, et je trouvai du bonheur à épouser les souffrances de cette femme. Je m'étais plié naguère au despotisme du comte comme un contrebandier paie ses amendes; désormais, je m'offris volontairement aux coups du despote, pour être au plus près d'Henriette. La comtesse me devina, me laissa prendre une place à ses côtés, et me récompensa par la permission de partager ses douleurs, comme jadis l'apostat repenti, jaloux de voler au ciel de conserve avec ses frères, obtenait la grâce de mourir dans le cirque.

— Sans vous j'allais succomber à cette vie, me dit Henriette, un soir où M. de Mortsauf avait été, comme les mouches par un jour de grande chaleur, plus piquant, plus acerbe, plus changeant qu'à l'ordinaire.

Le comte s'était couché. Nous restâmes, Henriette et moi, pendant une partie de la soirée, sous nos acacias; les enfants jouaient autour de nous, baignés dans les rayons du couchant. Nos paroles rares et purement exclamatives nous révélaient la mutualité des pensées par lesquelles nous nous reposions de nos communes souffrances. Quand les mots manquaient, le silence servait fidèlement nos âmes, qui, pour ainsi dire, entraient l'une chez l'autre sans obstacle, mais sans y être conviées par le baiser; savourant toutes deux les charmes d'une torpeur pensive, elles s'engageaient dans les ondulations d'une même rêverie, se plongeaient ensemble dans la rivière, en sortaient rafraîchies comme deux nymphes aussi parfaitement unies que la jalousie le peut désirer, mais sans aucun lien terrestre. Nous allions dans un gouffre sans fond, et nous revenions à la surface, les mains vides, en nous demandant par un regard: — « Aurons-nous un seul jour à nous, parmi tant de jours? » Quand la volupté nous cueille de ces fleurs nées sans racines, pourquoi la chair murmure-t-elle?

Malgré l'énervante poésie du soir, qui donnait aux briques de la balustrade ces tons orangés, si calmants et si purs; malgré cette religieuse atmosphère, qui nous communiquait en sons adoucis les cris des deux enfants, et nous laissait tranquilles; le désir serpenta dans mes veines comme le signal d'un feu de joie. Après trois mois, je commençais à ne plus me contenter de la part qui m'était faite, et je caressais doucement la main d'Henriette en essayant de transborder ainsi les riches voluptés qui m'embrasaient. Henriette redevint madame de Mortsauf et me retira sa main; quelques pleurs roulèrent dans mes yeux, elle les vit et me jeta un regard tiède en portant sa main à mes lèvres.

— Sachez donc bien, me dit-elle, que ceci me coûte des larmes! L'amitié qui veut une si grande faveur est bien dangereuse.

J'éclatai, je me répandis en reproches, je parlai de mes souffrances, et du peu d'allégement que je demandais pour les supporter. J'osai lui dire qu'à mon âge, si les sens étaient tout âme, l'âme aussi avait un sexe; que je saurais mourir, mais non mourir les lèvres closes. Elle m'imposa silence en me lançant son regard fier, où je crus lire le — *Et moi, suis-je sur des roses?* Peut-être aussi me trompai-je. Depuis le jour où, devant la porte de Frapesle, je lui avais à tort prêté cette pensée qui faisait naître notre bonheur d'une tombe, j'avais honte de tacher son âme par des souhaits empreints de passion brutale. Elle prit la parole; et, d'une lèvre emmiellée, me dit qu'elle ne pouvait pas être tout pour moi, que je devais le savoir.

Je compris, au moment où elle disait ces paroles, que, si je lui obéissais, je creuserais des abîmes entre nous deux. Je baissai la tête.

Elle continua, disant qu'elle avait la certitude religieuse de pouvoir aimer un frère, sans offenser ni Dieu ni les hommes; qu'il y avait quelque dou-

ceur à faire de ce culte une image réelle de l'amour divin, qui, selon son bon Saint-Martin, est la vie du monde. Si je ne pouvais pas être pour elle quelque chose comme son vieux confesseur, moins qu'un amant, mais plus qu'un frère, il fallait ne plus nous voir; elle saurait mourir en portant à Dieu ce surcroît de souffrances vives, supportées non sans larmes ni déchirements.

— J'ai donné, dit-elle en finissant, plus que je ne devais pour n'avoir plus rien à laisser prendre, et j'en suis déjà punie.

Il fallut la calmer, promettre de ne jamais lui causer une peine, et de l'aimer à vingt ans comme les vieillards aiment leur dernier enfant.

Le lendemain, je vins de bonne heure. Elle n'avait plus de fleurs à mettre dans les vases de son salon gris. Je m'élançai dans la campagne et j'allai dans les champs, dans les vignes, chercher des fleurs pour lui composer deux bouquets; mais tout en les cueillant une à une, les coupant au pied, les admirant, je pensai qu'il existait dans les couleurs et les feuillages une harmonie, une poésie qui se faisait jour dans l'entendement en charmant les regards, comme les phrases musicales réveillent mille souvenirs dans les cœurs aimés. Si la couleur est la lumière organisée, ne doit-elle pas avoir un sens comme les combinaisons de l'air ont le leur? Aidé par Jacques et par Madelaine, heureux tous trois de conspirer une surprise pour notre chérie, j'entrepris, sur les dernières marches du perron où nous établîmes le quartier-général de nos fleurs, deux bouquets par lesquels j'essayai de peindre un sentiment. Figurez-vous une source de fleurs sortant des deux vases par un bouillonnement, retombant en vagues frangées, et du sein de laquelle s'élançaient mes vœux en roses blanches, en lis à la coupe d'argent; sur cette fraîche étoffe brillaient les bleuets, les myosotis, les vipérines, toutes les fleurs bleues dont les nuances, prises dans le ciel, se marient si bien avec le blanc : ce sont deux innocences, celle qui ne sait rien et celle qui sait tout, une pensée de l'enfant, une pensée du martyr.

L'amour a son blason, et la comtesse le déchiffra secrètement; elle me jeta l'un de ces regards incisifs qui ressemblent au cri d'un malade touché dans sa plaie : elle était à la fois honteuse et ravie. Quelle récompense dans ce regard! La rendre heureuse, lui rafraîchir le cœur, quel encouragement! J'inventai donc la théorie de père Castel au profit de l'amour, et retrouvai pour elle une science perdue en Europe où les fleurs de l'écritoire remplacent les pages écrites en Orient avec des couleurs embaumées. Quel charme que de faire exprimer ses sensations par ces filles du soleil, les sœurs des fleurs écloses sous les rayons de l'amour? Je m'entendis bientôt avec les productions de la flore champêtre comme un homme que j'ai rencontré plus tard à Fitz-James s'entendait avec les abeilles.

Deux fois par semaine, pendant le reste de mon séjour à Frapesle, je recommençai le long travail de cette œuvre poétique, à l'accomplissement de laquelle étaient nécessaires toutes les variétés des graminées dont je fis une étude approfondie, moins en botaniste qu'en poëte, étudiant plus leur esprit que leur forme. Pour trouver une fleur là où elle venait, j'allais souvent à d'énormes distances, au bord des eaux, dans les vallons, au sommet des rochers, en pleines landes, butinant des pensées au sein des bois et des bruyères.

Dans ces courses, je m'initiai moi-même à des plaisirs inconnus au savant qui vit dans la méditation, à l'agriculteur occupé des spécialités, à l'artisan cloué dans les villes, au commerçant attaché à son comptoir; mais connus de quelques forestiers, de quelques bûcherons, de quelques rêveurs. Il est des effets de la nature dont les significances sont sans bornes, et qui s'élèvent à la hauteur des plus grandes conceptions morales : Soit une bruyère fleurie, couverte des diamants de la rosée qui la trempe, et dans laquelle se joue le soleil, immensité parée pour un seul regard qui s'y jette à propos. Soit un coin de forêt environné de roches ruineuses, coupé de sables, vêtu de mousses, garni de genévriers, qui vous saisit par je ne sais quoi de sauvage, de heurté, d'effrayant, et d'où sort le cri de l'orfraie. Soit une lande chaude, sans végétation, pierreuse, à pans raides, dont les horizons tiennent de ceux du désert, et où je rencontrais une fleur sublime et solitaire, une pulsatille au pavillon de soie violette étalé pour ses étamines d'or; image attendrissante de ma blanche idole, seule dans sa vallée! Soit de grandes mares d'eau sur lesquelles la nature jette aussitôt des taches vertes, espèce de transition entre la plante et l'animal, où la vie arrive en quelques jours, des plantes et des insectes flottant là, comme un monde dans l'éther! Soit encore une chaumière avec son jardin plein de choux, sa vigne, ses palis, suspendue au-dessus d'une fondrière, encadrée par quelques maigres champs de seigle; figure de tant d'humbles existences! Soit une longue allée de forêt semblable à quelque nef de cathédrale, où les ar-

bres sont des piliers, où leurs branches forment les arceaux de la voûte, au bout de laquelle une clairière lointaine, aux jours mélangés d'ombres ou nuancés par les teintes rouges du couchant, pointe à travers les feuilles et montre comme les vitraux coloriés d'un chœur plein d'oiseaux qui chantent. Puis au sortir de ces bois frais et touffus, une jachère crayeuse, où sur des mousses ardentes et sonores des couleuvres repues rentrent chez elles en levant leurs têtes élégantes et fines. Jetez sur ces tableaux tantôt des torrents de soleil ruisselant comme des ondes nourrissantes, tantôt des amas de nuées grises alignées comme les rides au front d'un vieillard, tantôt les tons froids d'un ciel faiblement orangé, sillonné de bandes bleu pâle; puis écoutez? vous entendrez d'indéfinissables harmonies au milieu d'un silence qui confond.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, je n'ai jamais construit un seul bouquet qui m'ait coûté moins de trois heures de recherches, tant j'admirais, avec le suave abandon des poëtes, ces fugitives allégories où pour moi se peignaient les phases les plus contrastantes de la vie humaine, majestueux spectacles où va maintenant fouiller ma mémoire. Souvent aujourd'hui je marie à ces grandes scènes le souvenir de l'âme alors épandue sur la nature; j'y promène encore la souveraine dont la robe blanche ondoyait dans les taillis, flottait sur les pelouses, et dont la pensée s'élevait, comme un fruit promis, de chaque calice plein d'étamines amoureuses.

Aucune déclaration, nulle preuve de passion insensée n'eut de contagion plus violente que ces symphonies de fleurs, où mon désir trompé me faisait déployer les efforts que Beethoven exprimait avec ses notes; retours profonds sur lui-même, élans prodigieux vers le ciel. Madame de Mortsauf n'était plus qu'Henriette à leur aspect. Elle y revenait sans cesse, elle s'en nourrissait, elle y reprenait toutes les pensées que j'y avais mises, quand pour les revoir elle relevait la tête de dessus son métier à tapisserie en disant : — Mon dieu, que cela est beau !

Vous comprendrez cette délicieuse correspondance par le détail d'un bouquet, comme d'après un fragment de poésie vous comprendriez Saadi. Avez-vous senti, dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation, qui fait qu'en bateau vous trempez vos mains dans l'onde, que vous livrez au vent votre chevelure, et que vos pensées reverdissent comme les touffes forestières? Une petite herbe, la flouve odorante, est un des plus puissants principes de cette harmonie voilée. Aussi personne ne peut-il la garder impunément près de soi. Mettez ses lames luisantes et rayées comme une robe à filets blancs et verts dans un bouquet, ses inépuisables exhalations remueront au fond de votre cœur les roses en bouton que la pudeur y écrase. Autour du col évasé de la porcelaine, supposez une forte marge uniquement composée des touffes blanches particulières au sédum des vignes en Touraine; vague image des formes souhaitées, roulées comme celles d'une esclave soumise. De cette assise sortent les spirales des liserons à cloches blanches, les brindilles de la bugrane rose, mêlées de quelques fougères, de quelques jeunes pousses de chêne aux feuilles magnifiquement colorées et lustrées; toutes s'avancent prosternées, humbles comme des saules pleureurs, timides et suppliantes comme des prières. Au-dessus, voyez les fibrilles déliées, fleuries, sans cesse agitées de l'amourette purpurine qui verse à flots ses anthères flavescentes; les pyramides neigeuses du paturin des champs et des eaux, la verte chevelure des bromes stériles, les panaches effilés de ces agrostis nommés les épis du vent; violâtres espérances dont se couronnent les premiers rêves, et qui se détachent sur le fond gris de lin où la lumière rayonne autour de ces herbes en fleurs. Mais déjà plus haut, quelques roses du Bengale clairsemées parmi les folles dentelles du daucus, les plumes de la linaigrette, les marabous de la reine des prés, les ombellules du cerfeuil sauvage, les blonds cheveux de la clématite en fruits, les mignons sautoirs de la croisette au blanc de lait, les corymbes des millefeuilles, les tiges diffuses de la fumeterre aux fleurs roses et noires, les vrilles de la vigne, les brins tortueux des chèvre-feuilles; enfin tout ce que ces naïves créatures ont de plus échevelé, de plus déchiré; des flammes et de triples dards, des feuilles lancéolées, déchiquetées, des tiges tourmentées comme les désirs entortillés au fond de l'âme. Du sein de ce prolixe torrent d'amour qui déborde, s'élance un magnifique double pavot rouge accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir, déployant les flammèches de son incendie au-dessus des jasmins étoilés et dominant la pluie incessante du pollen, beau nuage qui papillote dans l'air en reflétant le jour dans ses mille parcelles luisantes! Quelle femme, enivrée par la senteur d'Aphrodise cachée dans la flouve, ne comprendra ce luxe d'idées soumises, cette blanche tendresse troublée

par des mouvements indomptés, et ce rouge désir de l'amour qui demande un bonheur refusé dans les luttes cent fois recommencées de la passion contenue, infatigable, éternelle? Mettez ce discours dans la lumière d'une croisée, afin d'en montrer les frais détails, les délicates oppositions, les arabesques, afin que la souveraine émue y voie une fleur plus épanouie et d'où tombe une larme; elle sera prête à s'abandonner; il faudra qu'un ange ou la voix de son enfant la retienne au bord de l'abîme. Que donne-t-on à Dieu? des parfums, de la lumière et des chants, les expressions les plus épurées de notre nature. Eh bien! tout ce qu'on offre à Dieu n'était-il pas offert à l'amour dans ce poëme de fleurs lumineuses qui bourdonnait incessamment ses mélodies au cœur, en y caressant des voluptés cachées, des espérances inavouées, des illusions qui s'enflamment et s'éteignent comme des fils de la vierge par une nuit chaude.

Ces plaisirs neutres nous furent d'un grand secours pour tromper la nature irritée par les longues contemplations de la personne aimée, par ces regards qui jouissent en rayonnant jusqu'au fond des formes pénétrées; ils furent pour moi, je n'ose dire pour elle, comme ces fissures par lesquelles jaillissent les eaux contenues dans un barrage invincible, et qui souvent empêchent un malheur en faisant une part à la nécessité. L'abstinence a des épuisements mortels que préviennent quelques miettes tombées une à une de ce ciel, qui, de Dan à Sahara, donne la manne au voyageur. Cependant, à l'aspect de ces bouquets, j'ai souvent surpris Henriette les bras pendants, abîmée en ces rêveries orageuses pendant lesquelles les pensées gonflent le sein, animent le front, viennent par vagues, jaillissent écumeuses, menacent et laissent une lassitude énervante. Jamais depuis je n'ai fait de bouquet pour personne! quand nous eûmes créé cette langue à notre usage, nous éprouvâmes un contentement semblable à celui de l'esclave qui trompe son maître.

Pendant le reste de ce mois, quand j'accourais par les jardins, je voyais parfois sa figure collée aux vitres; et quand j'entrais au salon, je la trouvais à son métier. Si je n'arrivais pas à l'heure, convenue sans que jamais nous l'eussions indiquée, parfois sa forme blanche errait sur la terrasse; et quand je l'y surprenais, elle me disait : — Je suis venue au-devant de vous. Ne faut-il pas avoir un peu de coquetterie pour son dernier enfant?

Les cruelles parties de trictrac avaient été interrompues entre le comte et moi. Ses dernières acquisitions l'obligeaient à une foule de courses, de reconnaissances, de vérifications, de bornages et d'arpentage; il était occupé d'ordres à donner, de travaux champêtres qui voulaient l'œil du maître, et qui se décidaient entre sa femme et lui. Nous allâmes souvent, la comtesse et moi, le retrouver dans les nouveaux domaines, avec ses deux enfants, qui durant le chemin couraient après des insectes, des cerfs-volants, des couturières, et faisaient aussi leurs bouquets, ou, pour être exact, leurs bottes de fleurs. Se promener avec la femme qu'on aime, lui donner le bras, lui choisir son chemin! ce sont des joies illimitées qui suffisent à une vie. Le discours est alors si confiant! Nous allions seuls, nous revenions avec le général, surnom de raillerie douce que nous donnions à M. de Mortsauf quand il était de bonne humeur. Ces deux manières de faire la route nuançaient notre plaisir par des oppositions dont les cœurs gênés mais unis ont seuls le secret. Au retour, les mêmes félicités, un regard, un serrement de main, étaient entremêlées d'inquiétudes. La parole, si libre pendant l'aller, avait au retour de mystérieuses significations, quand l'un de nous trouvait, après quelque intervalle, une réponse à des interrogations insidieuses, ou qu'une discussion commencée se continuait sous ces formes énigmatiques auxquelles se prête si bien notre langue et que créent si ingénieusement les femmes. Qui n'a goûté le plaisir de s'entendre ainsi comme dans une sphère inconnue où les esprits se séparent de la foule et s'unissent en trompant les lois vulgaires.

Un jour, j'eus un fol espoir, promptement dissipé, quand, à une demande de M. de Mortsauf qui voulait savoir de quoi nous parlions, Henriette répondit par une phrase à double sens dont il se paya. Cette innocente raillerie amusa Madelaine et fit après coup rougir sa mère, qui m'apprit par un regard sévère qu'elle pouvait me retirer son âme comme elle m'avait naguère retiré sa main, voulant demeurer une irréprochable épouse; mais cette union purement spirituelle a tant d'attraits que le lendemain nous recommençâmes.

Les heures, les journées, les semaines s'enfuyaient ainsi pleines de félicités renaissantes. Nous arrivâmes à l'époque des vendanges, qui sont en Touraine de véritables fêtes. Vers la fin du mois de septembre, le soleil, moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir à craindre ni le hâle ni la fatigue; il est plus facile de cueillir les grappes que de scier les blés;

les fruits sont tous mûrs ; la moisson faite, le pain devient moins cher ; cette abondance rend la vie heureuse ; les craintes qu'inspirait le résultat des travaux champêtres, où s'enfouissent autant d'argent que de sueurs, ont disparu devant la grange pleine et les celliers prêts à s'emplir ; la vendange est alors comme le joyeux dessert du festin récolté ; le ciel y sourit toujours en Touraine où les automnes sont magnifiques. Puis, dans ce pays hospitalier, les vendangeurs sont nourris au logis. Ces repas étant les seuls où ces pauvres gens aient, chaque année, des aliments substantiels et bien préparés, ils y tiennent comme dans les familles patriarcales les enfants tiennent aux galas des anniversaires, et ils courent en foule dans les maisons où les maîtres les traitent sans lésinerie. Ainsi, la maison est pleine de monde et de provisions ; les pressoirs sont constamment ouverts ; il semble que tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui, touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. D'ailleurs, autre cause de plaisir, les rangs sont confondus : femmes, enfants, maîtres et gens, tout le monde participe à la dive cueillette.

Ces diverses circonstances peuvent expliquer l'hilarité transmise d'âge en âge, qui se développe en ces derniers beaux jours de l'année, et dont le souvenir inspira jadis à Rabelais la forme bachique de son grand ouvrage. Jamais les enfants, Jacques et Madelaine, toujours malades, n'avaient été en vendange ; j'étais comme eux ; ils eurent je ne sais quelle joie enfantine de voir leurs émotions partagées ; leur mère avait promis de nous y accompagner. Nous avions été à Villaines, où se fabriquent les paniers du pays, nous en commander de jolis ; il était question de vendanger à nous quatre quelques chaînées réservées à nos ciseaux ; mais il était convenu qu'on ne mangerait pas trop de raisin. Manger dans les vignes le gros *co* noir de Touraine paraissait chose si délicieuse que l'on dédaignait les plus beaux raisins sur la table. Jacques me fit jurer de n'aller voir vendanger nulle part, et de me réserver pour le clos de Clochegourde. Jamais ces deux petits êtres, habituellement souffrants et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissants et remuants que durant cette matinée. Ils babillaient pour babiller, allaient, trottaient, revenaient sans raison apparente, mais, comme les autres enfants, ils semblaient avoir trop de vie à secouer. M. et madame de Mortsauf ne les avaient jamais vus ainsi. Je redevins enfant avec eux, plus enfant qu'eux peut-être, car j'espérais aussi ma récolte. Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes, et nous y restâmes une demi-journée. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier ! c'étaient des allées et venues des ceps à la mère ; il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui montrât. Elle se mit à rire du bon rire plein de sa jeunesse, quand arrivant après sa fille, avec mon panier, je lui dis comme Madelaine : « Et les miens, maman ? » Elle me répondit : « — Cher enfant, ne t'échauffe pas trop ! » Puis me passant la main tour à tour sur le cou et dans les cheveux, elle me donna un petit coup sur la joue en ajoutant : — « Tu es en nage ! »

Ce fut la seule, l'unique fois, que j'entendis cette caresse de la voix, le *tu* des amants. Je regardai les jolies haies couvertes de fruits rouges, de sinelles et de mûrons ; j'écoutai les cris des enfants, je contemplai la troupe des vendangeuses, la charrette pleine de tonneaux et les hommes chargés de hottes ; je gravai tout dans ma mémoire, tout jusqu'au jeune amandier sous lequel elle se tenait, fraîche, colorée, rieuse ! sous son ombrelle dépliée. Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon âme libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion, près, sans ce mouvement mécanique, de tout incendier. Je sus combien le labeur uniforme contient de sagesse, et je compris les règles monastiques !

Pour la première fois depuis longtemps, le comte n'eut ni maussaderie, ni cruauté. Son fils si bien portant, le futur duc de Lenoncourt-Mortsauf, blanc et rose, barbouillé de raisin, lui réjouissait le cœur. Ce jour était le dernier de la vendange ; le général promit de faire danser le soir devant Clochegourde en l'honneur des Bourbons revenus ; la fête fut ainsi complète pour tout le monde. En revenant, la comtesse prit mon bras ; elle s'appuya sur moi de manière à faire sentir à mon cœur le poids du sien, mouvement de mère qui voulait communiquer sa joie, et me dit à l'oreille : — Vous nous portez bonheur !

Certes, pour moi qui savais ses nuits sans sommeil, ses alarmes et sa vie antérieure, où elle était soutenue par la main de Dieu, mais où tout était aride et fatigant, cette phrase accentuée par sa voix si riche développait des plaisirs qu'aucune

femme au monde ne pouvait plus me rendre.

— L'uniformité malheureuse de mes jours est rompue; la vie devient belle avec des espérances, me dit-elle après une pause. Oh! ne me quittez pas! ne trahissez jamais mes innocentes superstitions; soyez l'aîné qui devient la providence de ses frères!

Ici, Natalie, rien n'est romanesque; pour y découvrir l'infini des sentiments profonds, il faut dans sa jeunesse avoir jeté la sonde dans ces grands lacs au bord desquels on a vécu; car si, pour beaucoup d'êtres, les passions ont été des torrents de lave écoulés entre des rives desséchées, n'est-il pas des âmes où la passion contenue par d'insurmontables difficultés a rempli d'eau le cratère du volcan?

Nous eûmes encore une fête semblable. Madame de Mortsauf voulait habituer ses enfants aux choses de la vie, et leur donner connaissance des pénibles labeurs par lesquels s'obtient l'argent; elle leur avait donc constitué des revenus soumis aux chances de l'agriculture : à Jacques appartenait le produit des noyers, à Madelaine celui des châtaigniers. A quelques jours de là, nous eûmes la récolte des marrons et celle des noix. Aller gauler les marronniers de Madelaine, entendre tomber les fruits que leur bogue faisait rebondir sur le velours mat et sec des terrains ingrats où vient le châtaignier; voir la gravité sérieuse avec laquelle la petite fille examinait les tas en estimant leur valeur, qui pour elle représentait les plaisirs qu'elle se donnait sans contrôle; les félicitations de Manette, la femme de charge qui seule suppléait la comtesse auprès de ses enfants; les enseignements que préparait le spectacle des peines nécessaires pour recueillir les moindres biens, si souvent mis en péril par les alternatives du climat, ce fut une scène où les ingénues félicités de l'enfance paraissaient charmantes au milieu des teintes graves de l'automne commencé. Madelaine avait son grenier à elle, où je voulus voir serrer sa brune chevanche, en partageant sa joie. Eh bien! je tressaille encore aujourd'hui en me rappelant le bruit que faisait chaque hottée de marrons, roulant sur la bourre jaunâtre mêlée de terre qui servait de plancher. M. de Mortsauf en prenait pour la maison; les métiviers, les gens, chacun autour de Clochegourde procurait des acheteurs à la Mignonne, épithète amie que dans le pays les paysans accordent volontiers même à des étrangers, mais qui semblait appartenir exclusivement à Madelaine.

Jacques fut moins heureux pour la cueillette de ses noyers, il plut pendant quelques jours; mais je le consolai en lui conseillant de garder ses noix, pour les vendre un peu plus tard. M. de Chessel m'avait appris que les noyers ne donnaient rien dans le Bréhémont, ni dans le pays d'Amboise ni dans celui de Vouvray. L'huile de noix est de grand usage en Touraine; Jacques devait trouver au moins quarante sous de chaque noyer, il en avait deux cents, la somme était donc considérable! Il voulait s'acheter un équipement pour monter à cheval. Son désir émut une discussion publique où son père lui fit faire des réflexions sur l'instabilité des revenus, sur la nécessité de créer des réserves pour les années où les arbres seraient inféconds afin de se procurer un revenu moyen. Je reconnus l'âme de la comtesse dans son silence; elle était joyeuse de voir Jacques écoutant son père, et le père reconquérant un peu de la sainteté qui lui manquait, grâce à ce sublime mensonge qu'elle avait préparé. Ne vous ai-je pas dit, en vous peignant cette femme, que le langage terrestre serait impuissant à en rendre les traits et le génie?

Quand ces sortes de scènes arrivent, l'âme en savoure les délices sans les analyser; mais avec quelle vigueur elles se détachent plus tard sur le fond ténébreux d'une vie agitée? pareilles à des diamants, elles brillent serties par des pensées pleines d'alliage, regrets fondus dans le souvenir des bonheurs évanouis! Pourquoi les noms des deux domaines récemment achetés, dont M. et madame de Mortsauf s'occupaient tant, la Cassine et la Rhétorière, m'émeuvent-ils plus que les plus beaux noms de la Terre-Sainte ou de la Grèce? *Qui aime, le die!* s'est écrié Lafontaine. Ces noms possèdent les vertus talismaniques des paroles constellées en usage dans les évocations; ils m'expliquent la magie, ils réveillent des figures endormies qui se dressent aussitôt et me parlent; ils me mettent dans cette heureuse vallée, ils créent un ciel et des paysages; mais les évocations ne se sont-elles pas toujours passées dans les régions du monde spirituel? Ne vous étonnez donc pas de me voir vous entretenir de scènes aussi familières : les moindres détails de cette vie simple et presque commune ont été comme autant d'attaches faibles en apparence par lesquelles je me suis étroitement uni à la comtesse.

Les intérêts de ses enfants lui causaient autant de chagrins que lui en donnait leur faible santé. Je reconnus bientôt la vérité de ce qu'elle m'avait dit relativement à son rôle secret dans les affaires de la maison, auxquelles je m'initiai lentement en apprenant sur le pays des détails que doit savoir l'homme d'état.

Après dix ans d'efforts, madame de Mortsauf avait changé la culture de ses terres; elle les avait *mis en quatre*, expression dont on se sert dans le pays pour expliquer les résultats de la nouvelle méthode suivant laquelle les cultivateurs ne sèment de blé que tous les quatre ans, afin de faire rapporter chaque année un produit à la terre. Pour vaincre l'obstination des paysans, il avait fallu résilier des baux, partager ses domaines en quatre grandes métairies, et les avoir *à moitié*, le cheptel particulier à la Touraine et aux pays d'alentour. Le propriétaire donne l'habitation, les bâtiments d'exploitation et les semences, à des colons de bonne volonté avec lesquels il partage les frais de culture et les produits. Ce partage est surveillé par un *métivier*, l'homme chargé de prendre la moitié due au propriétaire, système coûteux et compliqué par une comptabilité que varie à tout moment la nature des partages. La comtesse avait fait cultiver par M. de Mortsauf une cinquième ferme composée des terres réservées, sises autour de Clochegourde, autant pour l'occuper que pour démontrer par l'évidence des faits, à ses *fermiers à moitié*, l'excellence des nouvelles méthodes. Maîtresse de diriger les cultures, elle avait fait lentement, et avec sa persistance de femme, rebâtir deux de ses métairies sur le plan des fermes de l'Artois et de la Flandre.

Il est aisé de deviner son dessein. Après l'expiration des baux à moitié, la comtesse voulait composer deux belles fermes de ses quatre métairies, et les louer en argent à des gens actifs et intelligents, afin de simplifier les revenus de Clochegourde. Craignant de mourir la première, elle tâchait de laisser à M. de Mortsauf des revenus faciles à percevoir, et à ses enfants des biens qu'aucune impéritie ne pourrait faire péricliter. En ce moment, les arbres fruitiers plantés depuis dix ans étaient en plein rapport; les haies qui garantissaient les domaines de toute contestation future étaient poussées; les peupliers, les ormes, tout était bien venu. Avec ses nouvelles acquisitions, et en introduisant partout le nouveau système d'exploitation, la terre de Clochegourde, divisée en quatre grandes fermes, dont deux restaient à bâtir, était susceptible de rapporter seize mille francs en écus, à raison de quatre mille francs par chaque ferme; sans compter le clos de vigne, ni les deux cents arpents de bois qui les joignaient, ni la ferme-modèle. Les chemins de ses quatre fermes pouvaient tous aboutir à une grande avenue qui de Clochegourde irait en droite ligne s'embrancher sur la route de Chinon. La distance, entre cette avenue et Tours, n'étant que de cinq lieues, les fermiers ne devaient pas lui manquer, surtout au moment où tout le monde parlait des améliorations faites par M. de Mortsauf, de ses succès et de la bonification de ses terres. Elle voulait faire jeter dans chacun des deux domaines achetés une quinzaine de mille francs, pour convertir les maisons de maître en deux grandes fermes, afin de les mieux louer après les avoir cultivées pendant une année ou deux, en y envoyant pour régisseur un certain Martineau, le meilleur, le plus probe de ses métiviers, lequel allait se trouver sans place; car les baux à moitié de ses quatre métairies finissaient, et le moment de les réunir en deux fermes et de louer en argent était venu.

Ces idées si simples, mais compliquées de trente et quelques mille francs à dépenser, étaient en ce moment l'objet de longues discussions entre elle et M. de Mortsauf; querelles affreuses, et dans lesquelles elle n'était soutenue que par l'intérêt de ses deux enfants. Cette pensée : — « Si je mourais demain, qu'adviendrait-il? » lui donnait des palpitations.

Les âmes douces et paisibles chez lesquelles la colère est impossible, qui veulent faire régner autour d'elles leur profonde paix intérieure, savent seules combien de force est nécessaire pour ces luttes; quelles abondantes vagues de sang affluent au cœur avant d'entamer le combat; quelle lassitude s'empare de l'être quand, après avoir lutté, rien n'est obtenu.

Au moment où ses enfants étaient moins étiolés, moins maigres, plus agiles, car la saison des fruits avait produit ses effets sur eux; au moment où elle les suivait d'un œil mouillé dans leurs jeux, en éprouvant un contentement qui renouvelait ses forces en lui rafraîchissant le cœur, la pauvre femme subissait les pointilleries injurieuses et les attaques lancinantes d'une âcre opposition. Le comte, effrayé de ces changements, en niait les avantages et la possibilité par un entêtement compact; à des raisonnements concluants, il répondait par l'objection d'un enfant qui mettrait en question l'influence du soleil en été. La comtesse l'emporta. La victoire du bon sens sur la folie calma ses plaies, elle oublia ses blessures.

Ce jour, elle s'alla promener à la Cassine et à la Rhétorière afin d'y décider les constructions. M. de Mortsauf marchait seul en avant, les enfants nous séparaient, et nous étions tous deux en arrière, suivant lentement, car elle me parlait de ce ton

doux et bas qui faisait ressembler ses phrases à des flots menus, murmurés par la mer sur un sable fin.

« Elle était certaine du succès, me disait-elle. Il allait s'établir une concurrence pour le service de Tours à Chinon, entreprise par un homme actif, par un messager, cousin de Manette, qui voulait avoir une grande ferme sur la route. Sa famille était nombreuse : son fils aîné conduirait les voitures, le second ferait les roulages; lui placé sur la route, à la Rabelaye, une des fermes à louer et située au centre, il pourrait veiller aux relais, et cultiverait bien les terres en les amendant avec les fumiers que lui donneraient ses écuries. Quant à la seconde ferme, la Baude, celle qui se trouvait à deux pas de Clochegourde; un de leurs quatre colons, homme probe, intelligent, actif, et qui sentait les avantages de la nouvelle culture, offrait déjà de la prendre à bail. Quant à la Cassine et à la Rhétorière, ces terres étaient les meilleures du pays; une fois les fermes bâties et les cultures en pleine valeur, il suffirait de les afficher à Tours. En deux ans, Clochegourde vaudrait ainsi vingt mille francs de rente environ; la Gravelotte, cette ferme du Maine, retrouvée par M. de Mortsauf, venait d'être prise à sept mille francs pour neuf ans; la pension de maréchal-de-camp était de quatre mille francs; si ces revenus ne constituaient pas encore une fortune, ils procureraient une grande aisance; plus tard, d'autres améliorations lui permettraient peut-être d'aller un jour à Paris pour y veiller à l'éducation de Jacques, dans deux ans, quand la santé de l'héritier présomptif serait affermie. »

Avec quel tremblement elle prononça le mot *Paris!* J'étais au fond de ce projet, elle voulait se séparer le moins possible de l'ami. Sur ce mot je m'enflammai, je lui dis qu'elle ne me connaissait pas; que sans lui en parler, j'avais comploté d'achever mon éducation en travaillant nuit et jour, afin d'être le précepteur de Jacques; car je ne supporterais pas l'idée de savoir dans son intérieur un jeune homme. A ces mots, elle devint sérieuse.

— Non, Félix, dit-elle, cela ne sera pas plus que votre prêtrise. Si vous avez par un seul mot atteint la mère jusqu'au fond de son cœur, la femme vous aime trop sincèrement pour vous laisser devenir victime de votre attachement. Une déconsidération sans remède serait le loyer de ce dévoûment, et je n'y pourrais rien. Oh! non, que je ne vous sois funeste en rien! Vous, vicomte de Vandenesse, précepteur! Fussiez-vous un Richelieu, vous vous seriez à jamais barré la vie. Vous causeriez les plus grands chagrins à votre frère. Mon ami, vous ne savez pas ce qu'une femme comme ma mère sait mettre d'impertinence dans un regard protecteur, d'abaissement dans une parole, de mépris dans un salut.

— Et si vous m'aimez, que me fait le monde?

Elle feignit de ne pas avoir entendu, et dit en continuant : — Quoique mon père soit excellent et disposé à m'accorder ce que je lui demande, il ne vous pardonnerait pas de vous être mal placé dans le monde et se refuserait à vous y protéger. Je ne voudrais pas vous voir précepteur du dauphin! Acceptez la société comme elle est, ne commettez point de fautes dans la vie. Mon ami, cette proposition insensée de....

— D'amour, lui dis-je à voix basse.

— Non, de charité, dit-elle en retenant ses larmes, cette pensée folle m'éclaire sur votre caractère : votre cœur vous nuira. Je réclame, dès ce moment, le droit de vous apprendre certaines choses; laissez à mes yeux de femme le soin de voir quelquefois pour vous? Oui, du fond de mon Clochegourde, je veux assister, muette et ravie, à vos succès. Quant au précepteur, eh bien! soyez tranquille, nous trouverons un bon vieil abbé, quelque ancien savant jésuite, et mon père sacrifiera volontiers une somme pour l'éducation de l'enfant qui doit porter son nom. Jacques est mon orgueil. — Il a pourtant onze ans! dit-elle, après une pause. Mais il en est de lui comme de vous : en vous voyant, je vous avais donné treize ans.

Nous étions arrivés à la Cassine, où Jacques, Madelaine et moi, nous la suivions comme des petits suivent leur mère; mais nous la gênions; je la laissai pour un moment et m'en allai dans le verger où Martineau l'aîné, son garde, examinait de compagnie avec Martineau cadet, le métivier, si les arbres devaient être ou non abattus; ils discutaient ce point comme s'il s'agissait de leurs propres biens. Je vis alors combien la comtesse était aimée. J'exprimai mon idée à un pauvre journalier qui, le pied sur sa bêche et le coude posé sur le manche, écoutait les deux docteurs.

— Ah! oui, monsieur, me répondit-il, c'est une bonne femme, et pas fière comme toutes ces guenons d'Azay qui nous verraient crever comme des chiens plutôt que de nous céder un sou sur une toise de fossé! Le jour où cette femme quittera le pays, la Sainte-Vierge en pleurera, et nous aussi. Elle sait ce qui lui est dû; mais elle connaît nos peines et y a égard.

Avec quel plaisir je donnai tout mon argent à cet homme !

Quelques jours après, il vint un poney pour Jacques; son père, excellent cavalier, voulait le plier lentement aux fatigues de l'équitation. L'enfant eut un joli habillement de cavalier, acheté sur le produit des noyers. Le matin où il prit la première leçon, accompagné de son père, aux cris de Madelaine étonnée qui sautait sur le gazon autour duquel courait Jacques, ce fut pour la comtesse la première grande fête de sa maternité. Jacques avait une collerette brodée par sa mère, une petite redingote en drap bleu de ciel serrée par une ceinture de cuir verni, un pantalon blanc à plis et une toque écossaise d'où ses cheveux cendrés s'échappaient en grosses boucles : il était ravissant à voir. Aussi tous les gens de la maison se groupèrent-ils en partageant cette félicité domestique. Le jeune héritier souriait à la comtesse en passant, et se tenait sans peur. Ce premier acte d'homme chez cet enfant de qui la mort parut si souvent prochaine, l'espérance d'un bel avenir, garanti par cette promenade qui le lui montrait si beau, si joli, si frais, quelle délicieuse récompense ! La joie du père, qui redevenait jeune et souriait pour la première fois depuis longtemps, le bonheur peint dans les yeux de tous les gens de la maison, le cri d'un vieux piqueur de Lenoncourt qui revenait de Tours, et qui, voyant la manière dont l'enfant tenait la bride, lui dit : — « Bravo, monsieur le vicomte ! » c'en fut trop, Madame de Mortsauf fondit en larmes. Elle, si calme dans ses douleurs, se trouva faible pour supporter la joie, en admirant son enfant chevauchant sur ce sable où souvent elle l'avait pleuré par avance, et le promenant au soleil. En ce moment, elle s'appuya sur mon bras, sans remords, et me dit : — Je crois n'avoir jamais souffert. Ne nous quittez pas aujourd'hui.

La leçon finie, Jacques se jeta dans les bras de sa mère qui le reçut et le garda sur elle avec la force que prête l'excès des voluptés, et ce furent des baisers, des caresses sans fin. J'allai faire avec Madelaine deux bouquets magnifiques pour en décorer la table en l'honneur du cavalier. Quand nous revînmes au salon, la comtesse me dit : — Le quinze octobre sera certes un grand jour ! Jacques a pris sa première leçon d'équitation, et je viens de faire le dernier point de mon meuble.

— Hé bien ! Blanche, dit M. de Mortsauf en riant, je veux vous le payer.

Il lui offrit le bras, et l'amena dans la première cour où elle vit une calèche dont son père lui faisait présent, et pour laquelle M. de Mortsauf avait acheté deux chevaux en Angleterre, amenés avec ceux du duc de Lenoncourt. Le vieux piqueur avait tout préparé dans la première cour pendant la leçon. Nous étrennâmes la voiture, en allant voir le tracé de l'avenue qui devait mener en droite ligne de Clochegourde à la route de Chinon, et que les récentes acquisitions permettaient de faire à travers les nouveaux domaines. En revenant, la comtesse me dit d'un air plein de mélancolie : — Je suis trop heureuse; pour moi le bonheur est comme une maladie, il m'accable, et j'ai peur qu'il ne s'efface comme un rêve.

J'aimais trop passionnément pour ne pas être jaloux, et je ne pouvais lui rien donner, moi ! Dans ma rage, je cherchais un moyen de mourir pour elle. Elle me demanda quelles pensées voilaient mes yeux, je les lui dis naïvement, elle en fut plus touchée que de tous les présents, et jeta du baume dans mon cœur, quand, après m'avoir emmené sur le perron, elle me dit à l'oreille : — Aimez-moi comme m'aimait ma tante, ne sera-ce pas me donner votre vie ? et si je la prends ainsi, n'est-ce pas me faire votre obligée à toute heure ?

— Il était temps de finir ma tapisserie, reprit-elle en rentrant dans le salon où je lui baisai la main comme pour renouveler mes serments. Vous ne savez peut-être pas, Félix, pourquoi je me suis imposé ce long ouvrage ? Les hommes trouvent dans les occupations de leur vie des ressources contre les chagrins, le mouvement des affaires les distrait; mais nous autres femmes, nous n'avons dans l'âme aucun point d'appui contre nos douleurs. Afin de pouvoir sourire à mes enfants et à mon mari quand j'étais en proie à de tristes images, j'ai senti le besoin de régulariser la souffrance par un mouvement physique; j'évitais ainsi les atonies qui suivent les grandes dépenses de force, aussi bien que les éclairs de l'exaltation. L'action de lever le bras en temps égaux berçait ma pensée et communiquait à mon âme, où grondait l'orage, la paix du flux et du reflux en réglant ainsi ses émotions. Chaque point avait la confidence de mes secrets, comprenez-vous ? Hé bien, en faisant mon dernier fauteuil, je pensais trop à vous ! oui beaucoup trop, mon ami. Ce que vous mettez dans vos bouquets, moi, je le disais à mes dessins.

Le dîner fut gai. Jacques, comme tous les enfants dont on s'occupe, me sauta au cou, en voyant les fleurs que je lui avais cueillies en guise de couronne. Sa mère affecta de me bouder à cause de cette infi-

délité; le cher enfant lui offrit ce bouquet jalousé, avec quelle grâce, vous le savez! Le soir, nous fîmes tous trois un trictrac, moi seul contre M. et madame de Mortsauf, et le comte fut charmant. Enfin, à la tombée du jour, ils me reconduisirent jusqu'au chemin de Frapesle, par une de ces tranquilles soirées dont les harmonies font gagner en profondeur aux sentiments ce qu'ils perdent en vivacité.

Ce fut une journée unique en la vie de cette pauvre femme, un point brillant que vint souvent caresser son souvenir aux heures difficiles. En effet, les leçons d'équitation devinrent bientôt un sujet de discorde. La comtesse craignit avec raison les dures apostrophes du père pour le fils. Jacques maigrissait déjà, ses beaux yeux bleus se cernaient; pour ne pas causer de chagrin à sa mère, il aimait mieux souffrir en silence. Je trouvai un remède à ses maux en lui conseillant de dire à son père qu'il était fatigué, quand le comte se mettrait en colère; mais ces palliatifs furent insuffisants, il fallut substituer le vieux piqueur au père qui ne se laissa pas arracher son écolier sans des tiraillements; les criailleries et les discussions revinrent; le comte trouva des textes à ses plaintes continuelles dans le peu de reconnaissance des femmes; il jeta vingt fois par jour la calèche, les chevaux et les livrées, au nez de sa femme.

Enfin il arriva l'un de ces événements auxquels les caractères de ce genre et les maladies de cette espèce aiment à se prendre : la dépense dépassa de moitié les prévisions à la Cassine et à la Rhétorière où des murs et des planchers mauvais s'écroulèrent. Un ouvrier vint maladroitement annoncer cette nouvelle à M. de Mortsauf, au lieu de la dire à la comtesse. Ce fut l'objet d'une querelle commencée doucement, mais qui s'envenima par degrés, et où l'hypocondrie du comte, apaisée depuis quelques jours, demanda ses arrérages à la pauvre Henriette.

Ce jour là, j'étais parti de Frapesle à dix heures et demie, après le déjeuner, pour venir faire à Clochegourde un bouquet avec Madelaine. L'enfant m'avait apporté sur la balustrade de la terrasse les deux vases, et j'allais des jardins aux environs, courant après des fleurs d'automne, si belles, mais si rares. En revenant de ma dernière course, je ne vis plus mon petit lieutenant à ceinture rose, à pélerine dentelée, et j'entendis des cris à Clochegourde.

— Le général, me dit Madelaine en pleurs, et chez elle ce mot était un mot de haine contre son père, le général gronde notre mère; allez donc la défendre.

Je volai par les escaliers, et j'arrivai dans le salon sans être aperçu ni salué par le comte ni par sa femme. En entendant les cris aigus du fou, j'allai fermer toutes les portes, puis je revins; j'avais vu Henriette aussi blanche que sa robe.

— Ne vous mariez jamais, Félix, me dit le comte, une femme est conseillée par le diable; la plus vertueuse inventerait le mal s'il n'existait pas; toutes sont des bêtes brutes.

J'entendis alors des raisonnements sans commencement ni fin. Se prévalant de ses négations antérieures, M. de Mortsauf répéta les niaiseries des paysans qui se refusaient aux nouvelles méthodes; il prétendait que s'il avait dirigé Clochegourde, il serait deux fois plus riche qu'il ne l'était. En formulant ces blasphèmes violemment et injurieusement, il jurait, il sautait d'un meuble à l'autre, il les déplaçait et les cognait; puis au milieu d'une phrase, il s'interrompait pour parler de sa moelle qui, disait-il, le brûlait; ou de sa cervelle qui s'échappait à flots, comme son argent. Sa femme le ruinait, le malheureux! Des trente et quelques mille livres de rente qu'il possédait, elle lui en avait déjà apporté plus de vingt. Les biens du duc et ceux de la duchesse valaient plus de cinquante mille écus de rente, réservés à Jacques. La comtesse souriait superbement et regardait le ciel.

— Oui, s'écria-t-il, Blanche, vous êtes mon bourreau, vous m'assassinez! je vous pèse; tu veux te débarrasser de moi, tu es un monstre d'hypocrisie. Elle rit! — Savez-vous pourquoi elle rit, Félix? elle me sèvre de tout bonheur, me dit-il. Elle est autant à moi qu'à vous, et prétend être ma femme! elle porte mon nom et ne remplit aucun des devoirs que les lois divines et humaines lui imposent; elle ment ainsi aux hommes et à Dieu. Elle m'excède de courses et me lasse pour que je la laisse seule; je lui déplais, elle me hait, et met tout son art à rester jeune fille; elle me rend fou par les privations qu'elle me cause, car tout se porte alors à ma pauvre tête; elle se croit une sainte, elle me tue à petit feu, et elle communie!

La comtesse pleurait en ce moment à chaudes larmes, humiliée par l'abaissement de cet homme, auquel elle disait pour toute réponse : Monsieur! monsieur! monsieur!

Quoique les paroles du comte m'eussent fait rougir pour lui comme pour Henriette, elles me remuèrent violemment le cœur, car elles répon-

daient aux sentiments de chasteté, de délicatesse, qui sont pour ainsi dire l'étoffe des premières amours.

— Elle est pure à mes dépens, disait le comte.

A ce mot, la comtesse s'écria : — Monsieur !

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, que votre monsieur impérieux? ne suis-je pas le maître? faut-il enfin vous l'apprendre ?

Il s'avança sur elle en lui présentant sa tête de loup blanc devenue hideuse, car ses yeux jaunes eurent une expression qui le fit ressembler à une bête affamée sortant d'un bois. Henriette se coula de son fauteuil à terre pour recevoir le coup qui n'arriva pas ; elle s'était étendue sur le parquet en perdant connaissance, toute brisée. M. de Mortsauf fut comme un meurtrier qui sent rejaillir à son visage le sang de sa victime, il resta tout hébété. Je pris la pauvre femme dans mes bras; le comte me la laissa prendre comme s'il se fût trouvé indigne de la porter, mais il alla devant moi pour m'ouvrir la porte de la chambre contiguë au salon, chambre sacrée où je n'étais jamais entré. Je mis la comtesse debout, et la tins un moment dans un bras, en passant l'autre autour de sa taille, pendant que M. de Mortsauf ôtait la fausse couverture, l'édredon, l'appareil du lit. Nous la soulevâmes et l'étendîmes tout habillée. En revenant à elle, elle nous pria par un geste de détacher sa ceinture; M. de Mortsauf trouva des ciseaux et coupa tout. Je lui fis respirer des sels, elle ouvrit les yeux. Le comte s'en alla, plus honteux que chagrin. Deux heures se passèrent en un silence profond. Henriette avait sa main dans la mienne et me la pressait sans pouvoir parler. De temps en temps, elle levait les yeux pour me dire, par un regard, qu'elle voulait demeurer calme et sans bruit; puis il y eut un moment de trêve où elle se releva sur son coude, et me dit à l'oreille : — Le malheureux ! si vous saviez...

Elle se remit la tête sur l'oreiller. Le souvenir lui rendit des convulsions nerveuses que je n'avais calmées que par le magnétisme de l'amour, effet qui m'était encore inconnu, mais dont j'usai par instinct. Je la maintins avec une force tendrement adoucie, et pendant cette dernière crise, elle jeta des regards qui me firent pleurer. Quand ces mouvements nerveux cessèrent, je rétablis ses cheveux en désordre que je maniai pour la seule et unique fois de ma vie; puis je repris encore sa main et contemplai longtemps cette chambre à la fois brune et grise, ce lit simple à rideaux de Perse, cette table couverte d'une toilette parée à la mode ancienne, ce canapé mesquin à matelas piqué. Que de poésie dans ce lieu ! Quel abandon du luxe pour sa personne! son luxe était la plus exquise propreté. Noble cellule de religieuse mariée pleine de résignation sainte, où le seul ornement était le crucifix de son lit, au-dessus duquel se voyait le portrait de sa tante; puis, de chaque côté du bénitier, ses deux enfants dessinés par elle au crayon, et leurs cheveux du temps où ils étaient petits. Quelle retraite pour une femme de qui l'apparition dans le grand monde eût fait pâlir les plus belles ! Tel était le boudoir où pleurait toujours la fille d'une illustre famille, inondée en ce moment d'amertume, et se refusant à l'amour qui l'aurait consolée. Malheur secret, irréparable, et des larmes chez la victime pour le bourreau, et des larmes chez le bourreau pour la victime ! Quand les enfants et la femme de chambre entrèrent, je sortis. M. de Mortsauf m'attendait, il m'attendait déjà comme un pouvoir médiateur entre sa femme et lui; et il me saisit par les mains en me criant : — Restez ! restez, Félix !

— Malheureusement, lui dis-je, M. de Chessel a du monde; il ne serait pas convenable que l'on cherchât les motifs de mon absence; mais après le dîner, je reviendrai.

Il sortit avec moi, me reconduisit jusqu'à la porte d'en bas sans me dire un mot; puis il m'accompagna jusqu'à Frapesle, sans savoir ce qu'il faisait. Enfin là, je lui dis : — Au nom du ciel, monsieur le comte, laissez-lui diriger votre maison, si cela peut lui plaire, et ne la tourmentez plus.

— Je n'ai pas longtemps à vivre, me dit-il d'un air sérieux; elle ne souffrira pas longtemps par moi, je sens que ma tête éclate.

Et il me quitta dans un accès d'égoïsme involontaire. Après le dîner, je revins savoir des nouvelles de madame de Mortsauf, que je trouvai déjà mieux. Si telles étaient, pour elle, les joies du mariage, si de semblables scènes se renouvelaient souvent, comment pouvait-elle vivre? Quel lent assassinat impuni ! Pendant cette soirée, je compris par quelle torture inouïe le comte l'énervait. Devant quel tribunal apporter de tels litiges ? Ces réflexions m'hébétaient, je ne pus lui rien dire. Le soir, je passai la nuit à lui écrire. Des trois ou quatre lettres que je fis, il m'est resté ce commencement dont je ne fus pas content; mais s'il me parut ne rien exprimer, ou trop parler de moi quand je ne devais m'occuper que d'elle, il vous dira dans quel état était mon âme.

A madame de Mortsauf.

« Combien de choses n'avais-je pas à vous dire en arrivant, auxquelles je pensais pendant le chemin et que j'oublie en vous voyant. Oui, dès que je vous vois, chère Henriette, je ne trouve plus mes paroles en harmonie avec les reflets de votre âme qui grandissent votre beauté; puis, j'éprouve près de vous un bonheur tellement infini, que le sentiment actuel efface les sentiments de la vie antérieure. Chaque fois, je nais à une vie plus étendue et suis comme le voyageur qui, en montant quelque grand rocher, découvre à chaque pas un nouvel horizon. A chaque nouvelle conversation, n'ajoutai-je pas à mes immenses trésors un nouveau trésor? Là, je crois, est le secret des longs, des inépuisables attachements. Je ne puis donc vous parler de vous, que loin de vous. En votre présence, je suis trop ébloui pour voir, trop heureux pour interroger mon bonheur, trop plein de vous pour être moi, trop éloquent par vous pour parler, trop ardent à saisir le moment présent pour me souvenir du passé. Sachez bien cette constante ivresse pour m'en pardonner les erreurs. Près de vous je ne puis que sentir. Néanmoins j'oserai vous dire, ma chère Henriette, que jamais, dans les nombreuses joies que vous avez faites, je n'ai ressenti de félicités semblables aux délices qui remplirent mon âme hier quand, après cette tempête horrible où vous avez lutté contre le mal avec un courage surhumain, vous êtes revenue à moi seul, au milieu du demi-jour de votre chambre, où cette malheureuse scène m'a conduit. Moi seul ai su de quelles lueurs peut briller une femme quand elle arrive des portes de la mort aux portes de la vie, et que l'aurore d'une renaissance vient nuancer son front. Combien votre voix était harmonieuse! Combien les mots, même les vôtres, me semblaient petits alors que, dans le son de votre voix adorée, reparaissaient les ressentiments vagues d'une douleur passée mêlés aux consolations divines par lesquelles vous m'avez enfin rassuré, en me donnant ainsi vos premières pensées. Je vous connaissais brillante de toutes les splendeurs humaines; mais hier j'ai entrevu une nouvelle Henriette qui serait à moi si Dieu le voulait. Hier, j'ai entrevu je ne sais quel être dégagé des entraves corporelles qui nous empêchent de secouer les feux de l'âme. Tu étais bien belle dans ton abattement, bien majestueuse dans ta faiblesse. Hier, j'ai trouvé quelque chose de plus beau que ta beauté, quelque chose de plus doux que ta voix, des lumières plus étincelantes que ne l'est la lumière de tes yeux, des parfums pour lesquels il n'est point de mots; hier, ton âme a été visible et palpable. Ah! j'ai bien souffert de n'avoir pu t'ouvrir mon cœur pour t'y faire revivre. Enfin, hier, j'ai quitté la terreur respectueuse que tu m'inspires, cette défaillance ne nous avait-elle pas rapprochés? Alors j'ai su ce que c'était que respirer en respirant avec toi, quand la crise te permit d'aspirer notre air. Combien de prières élevées au ciel en un moment! Si je n'ai pas expiré en traversant les espaces que j'ai franchis pour aller demander à Dieu de te laisser encore à moi, l'on ne meurt ni de joie ni de douleur. Ce moment m'a laissé des souvenirs ensevelis dans mon âme et qui ne paraîtront jamais à sa surface sans que mes yeux ne se mouillent de pleurs; chaque joie en augmentera le sillon, chaque douleur les fera plus profonds. Oui, les craintes dont mon âme fut agitée hier seront un terme de comparaison pour toutes mes douleurs à venir, comme les joies que tu m'as prodiguées, chère éternelle pensée de ma vie! domineront toutes les joies que la main de Dieu daignera m'épancher. Tu m'as fait comprendre l'amour divin, cet amour sûr qui, plein de sa force et de sa durée, ne connaît ni soupçons ni jalousies. »

Une mélancolie profonde me rongeait l'âme, le spectacle de cette vie intérieure était navrant pour un cœur jeune et neuf aux émotions sociales. Trouver cet abîme à l'entrée du monde, un abîme sans fond, une mer morte! Cet horrible concert d'infortune me suggéra des pensées infinies, et j'eus à mon premier pas dans la vie sociale une immense mesure à laquelle les autres scènes rapportées ne pouvaient plus être que petites. Ma tristesse fit juger à M. et madame de Chessel que mes amours étaient malheureuses, et j'eus le bonheur de ne nuire en rien à ma grande Henriette par ma passion. Le lendemain, quand j'entrai dans le salon, elle y était seule; elle me contempla pendant un instant en me tendant la main; et me dit : — L'ami sera donc toujours trop tendre? Ses yeux devinrent humides, elle se leva, puis me dit avec un ton de supplication désespérée : — Ne m'écrivez plus ainsi!

M. de Mortsauf était prévenant. La comtesse avait repris son courage et son front serein; mais son teint trahissait ses souffrances de la veille, qui étaient calmées sans être éteintes. Elle me dit le soir, en nous promenant dans les feuilles

sèches de l'automne qui résonnaient sous nos pas : — La douleur est infinie, la joie a des limites.

Mot qui révélait ses souffrances, par la comparaison qu'elle en faisait avec ses félicités fugitives.

— Ne médisez pas de la vie, lui dis-je, vous ignorez l'amour, et il a des voluptés qui rayonnent jusque dans les cieux.

— Taisez-vous, dit-elle, je n'en veux rien connaître. Le Groenlandais mourrait en Italie? Je suis calme et heureuse près de vous, je puis vous dire toutes mes pensées ; ne détruisez pas ma confiance. Pourquoi n'auriez-vous pas la vertu du prêtre et le charme de l'homme libre ?

— Vous feriez avaler des coupes de ciguë, lui dis-je en lui mettant la main sur mon cœur qui battait à coups pressés.

— Encore ! s'écria-t-elle en retirant sa main comme si elle eût ressenti quelque vive douleur. Voulez-vous donc m'ôter le triste plaisir de faire étancher le sang de mes blessures par une main amie ? N'ajoutez pas à mes souffrances, vous ne les savez pas toutes ! les plus secrètes sont les plus difficiles à dévorer. Si vous étiez femme, vous comprendriez en quelle mélancolie mêlée de dégoût tombe une âme fière, alors qu'elle se voit l'objet d'attentions qui ne réparent rien et avec lesquelles *on* croit tout réparer. Pendant quelques jours, je vais être courtisée, *on* va vouloir se faire pardonner le tort que l'*on* s'est donné. Je pourrais alors obtenir un assentiment aux volontés les plus déraisonnables. Je suis humiliée par cet abaissement, par ces caresses qui cessent le jour où l'*on* croit que j'ai tout oublié. Ne devoir la bonne grâce de son maître qu'à ses fautes...

— A ses crimes, dis-je vivement.

— N'est-ce pas une affreuse condition d'existence? dit-elle en me jetant un triste sourire. Puis, je ne sais pas user de ce pouvoir passager. En ce moment, je ressemble aux chevaliers qui ne portaient pas de coup à leur adversaire tombé. Voir à terre celui que nous devons honorer, le relever pour en recevoir de nouveaux coups, souffrir de sa chute plus qu'il n'en souffre lui-même, et se trouver déshonorée si l'on profite d'une passagère influence, même dans un but d'utilité ; dépenser sa force, épuiser les trésors de l'âme en ces luttes sans noblesse, ne régner qu'au moment où l'on reçoit de mortelles blessures!..... Mieux vaut la mort. Si je n'avais pas d'enfants, je me laisserais aller au courant de cette vie ; mais, sans mon courage inconnu, que deviendraient-ils? je dois vivre pour eux, quelque douloureuse que soit la vie. Vous me parlez d'amour ! eh ! mon ami, songez donc en quel enfer je tomberais, si je donnais à cet être sans pitié, comme le sont tous les gens faibles, le droit de me mépriser ? je ne supporterais pas un soupçon ! La pureté de ma conduite fait ma force. La vertu, cher enfant, a des eaux saintes où l'on se retrempe et d'où l'on sort renouvelé à l'amour de Dieu !

— Écoutez, chère Henriette, je n'ai plus qu'une semaine à demeurer ici, je veux que....

— Ah ! vous nous quittez ! dit-elle en m'interrompant.

— Mais ne dois-je pas savoir ce que mon père décidera de moi? Voici bientôt trois mois....

— Je n'ai pas compté les jours, me répondit-elle avec l'abandon de la femme émue. Elle se recueillit et me dit : — Marchons, allons à Frapesle.

Elle appela M. de Mortsauf, ses enfants, demanda son schal ; puis, quand tout fut prêt, elle si lente, si calme, eut une activité de Parisienne ; et nous partîmes en troupe pour aller à Frapesle y faire une visite que la comtesse ne devait pas ; elle s'efforça de parler à madame de Chessel, qui heureusement fut très-prolixe dans ses réponses.

Le comte et M. de Chessel s'entretinrent de leurs affaires. J'avais peur que M. de Mortsauf ne vantât sa voiture et son attelage, mais il fut d'un goût parfait. Son voisin le questionna sur les travaux qu'il entreprenait à la Cassine et à la Rhétorière. En entendant la demande, je regardai le comte, croyant qu'il s'abstiendrait d'un sujet de conversation si fatal en souvenirs, si cruellement amer pour lui ; mais il prouva combien il était urgent d'améliorer l'état de l'agriculture dans le canton, de bâtir de belles fermes dont les locaux fussent sains et salubres ; enfin, il s'attribua glorieusement les idées de sa femme. Je contemplai la comtesse en rougissant. Ce manque de délicatesse chez un homme qui dans certaines occasions en montrait tant, cet oubli de la scène mortelle, cette adoption des idées contre lesquelles il s'était si violemment élevé, cette croyance en soi, me pétrifiaient.

Quand M. de Chessel lui dit : — Croyez-vous pouvoir retrouver vos dépenses ?

— Au-delà ! fit-il avec un geste affirmatif.

De semblables crises ne s'expliquaient que par le mot *démence*. Henriette, la céleste créature, était radieuse. M. de Mortsauf ne paraissait-il pas homme de sens, bon administrateur, excellent agronome? elle caressait avec ravissement les cheveux de Jacques, heureuse pour elle, heureuse pour son fils !

Quel comique horrible, quel drame railleur! j'en fus épouvanté. Plus tard, quand le rideau de la scène sociale se releva pour moi, combien de Mortsauf n'ai-je pas vus, moins les éclairs de loyauté, moins la religion de celui-ci! Quelle singulière et mordante puissance est celle qui perpétuellement jette au fou un ange, à l'homme d'amour sincère et poétique une femme mauvaise, au petit la grande, à ce magot une belle et sublime créature; à lady Brandon le colonel Franchessini, à la belle Juana de Mancini le capitaine Diard de qui vous avez su l'histoire à Bordeaux, à madame de Beauséant M. d'Ajuda, à madame d'Aiglemont son mari? J'ai cherché longtemps le sens de cette énigme, je vous l'avoue. J'ai fouillé bien des mystères, j'ai découvert la raison de plusieurs lois naturelles, le sens de quelques hiéroglyphes divins; de celui-ci, je ne sais rien, je l'étudie toujours comme une figure du casse-tête indien dont les brames se sont réservé la construction symbolique. Ici le génie du mal est trop visiblement le maître, et je n'ose accuser Dieu. Malheur sans remède, qui donc s'amuse à vous tisser? Henriette et son Philosophe Inconnu auraient-ils donc raison? leur mysticisme contiendrait-il le sens général de l'humanité!

Les derniers jours que je passai dans ce pays furent ceux de l'automne effeuillée, jours obscurcis de nuages, qui parfois cachèrent le ciel de la Touraine, toujours si pur et si chaud dans cette belle saison. La veille de mon départ, madame de Mortsauf m'emmena sur sa terrasse, avant le dîner.

— Mon cher Félix, me dit-elle après un tour fait en silence sous les arbres dépouillés, vous allez entrer dans le monde, et je veux vous y accompagner en pensée. Ceux qui ont beaucoup souffert ont beaucoup vécu; ne croyez pas que les âmes solitaires ne sachent rien de ce monde, elles le jugent. Si je dois vivre par mon ami, je ne veux être mal à l'aise ni dans son cœur ni dans sa conscience; au fort du combat, il est bien difficile de se souvenir de toutes les règles, permettez-moi de vous donner quelques enseignements de mère à fils. Le jour de votre départ, je vous remettrai, cher enfant! une longue lettre où vous trouverez mes pensées de femme sur le monde, sur les hommes, sur la manière d'aborder les difficultés dans ce grand remuement d'intérêts. Promettez-moi de ne la lire qu'à Paris? Ma prière est l'expression d'une de ces fantaisies de sentiment qui sont notre secret à nous autres femmes; je ne crois pas qu'il soit impossible de la comprendre, mais peut-être serions-nous chagrines de la savoir comprise; laissez-moi ces petits sentiers où la femme aime à se promener seule.

— Je vous le promets, lui dis-je en lui baisant les mains.

— Ah! dit-elle, j'ai encore un serment à vous demander; mais engagez-vous d'avance à le souscrire.

— Oh! oui! lui dis-je en croyant qu'il allait être question de fidélité.

— Il ne s'agit pas de moi, reprit-elle en souriant avec amertume. Félix, ne jouez jamais dans quelque salon que ce puisse être; je n'excepte celui de personne.

— Je ne jouerai jamais, lui répondis-je.

— Bien, dit-elle. Je vous ai trouvé un meilleur usage du temps que vous dissiperiez au jeu; vous verrez que là où les autres doivent perdre tôt ou tard, vous gagnerez toujours.

— Comment?

— La lettre vous le dira, répondit-elle d'un air enjoué qui ôtait à ses recommandations le caractère sérieux dont les grands parents accompagnent les leurs.

La comtesse me parla pendant une heure environ et me prouva la profondeur de son affection, en me révélant avec quel soin elle m'avait étudié pendant ces trois derniers mois, car elle entra dans les derniers replis de mon cœur, en tâchant d'y appliquer le sien. Son accent était varié, convaincant, ses paroles tombaient d'une lèvre maternelle, et montraient, autant par le ton que par la substance, combien de liens nous attachaient déjà l'un à l'autre.

— Si vous saviez, dit-elle en finissant, avec quelles anxiétés je vous suivrai dans votre route! quelle joie si vous allez droit! quels pleurs si vous vous heurtez à des angles! Croyez-moi, mon affection est sans égale; elle est à la fois involontaire et choisie. Ah! je voudrais vous voir heureux, puissant, considéré, vous qui serez pour moi comme un rêve animé.

Elle me fit pleurer, car elle était à la fois douce et terrible; son sentiment se mettait trop audacieusement à découvert, il était trop pur pour permettre le moindre espoir au jeune homme altéré de plaisir. En retour de ma chair laissée en lambeaux dans son cœur, elle me versait les lueurs incessantes et incorruptibles de ce divin amour qui ne satisfaisait que l'âme. Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter; pour

arriver près d'elle, un homme devait avoir conquis les ailes blanches du Séraphin.

— En toutes choses, lui dis-je, je penserai : Que dirait mon Henriette ?

— Bien, je veux être l'étoile et le sanctuaire, dit-elle en faisant allusion aux rêves de mon enfance, et cherchant à m'en offrir la réalisation.

— Vous serez ma religion et ma lumière, vous serez tout, m'écriai-je.

— Non, répondit-elle, je ne puis être la source de vos plaisirs.

Elle soupira, et me jeta le sourire des peines secrètes, ce sourire de l'esclavage un moment révolté. Dès ce jour, elle fut non pas la bien-aimée, mais la plus aimée ; elle ne fut pas dans mon cœur comme une femme qui veut une place, qui s'y grave par le dévoûment ou par l'excès du plaisir ; non, elle eut tout le cœur, et fut quelque chose de nécessaire au jeu des muscles ; elle devint ce qu'était la Béatrix du poëte Florentin, la Laure sans tache du poëte Vénitien, la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres. Oui, elle dicta ces hautes déterminations qui coupent la part au feu, qui restituent la chose en péril ; elle m'a donné cette constance à la Coligny pour vaincre les vainqueurs, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs.

Le lendemain, après avoir déjeuné à Frapesle et fait mes adieux à mes hôtes si complaisants à l'égoïsme de mon amour, je me rendis à Clochegourde. M. et madame de Mortsauf avaient projeté de me reconduire à Tours, d'où je devais partir dans la nuit pour Paris. Pendant ce chemin, la comtesse fut affectueusement muette ; elle prétendit d'abord avoir la migraine, puis elle rougit de ce mensonge et le pallia soudain en disant qu'elle ne me voyait point partir sans regret. M. de Mortsauf m'invita à venir chez lui, quand, en l'absence des Chessel, j'aurais l'envie de voir la vallée de l'Indre. Nous nous séparâmes héroïquement, sans larmes apparentes ; mais, comme quelques enfants maladifs, Jacques eut un mouvement de sensibilité qui lui fit répandre quelques larmes, tandis que Madelaine, déjà femme, serrait la main de sa mère.

— Cher petit ! dit la comtesse en baisant Jacques avec passion.

Quand je me trouvai seul à Tours, il me prit après le dîner une de ces rages inexpliquées que l'on n'éprouve qu'au jeune âge. Je louai un cheval et franchis en cinq quarts d'heures la distance entre Tours et Pont-de-Ruan. Là, honteux de montrer ma folie, je courus à pied dans le chemin, et j'arrivai comme un espion, à pas de loup, sous la terrasse. La comtesse n'y était pas, j'imaginai qu'elle souffrait ; j'avais gardé la clé de la petite porte, j'entrai ; elle descendait en ce moment le perron avec ses deux enfants pour venir respirer, triste et lente, la douce mélancolie empreinte sur ce paysage, au coucher du soleil.

— Ma mère, voilà Félix ! dit Madelaine.

— Oui, moi, lui dis-je à l'oreille. Je me suis demandé pourquoi j'étais à Tours, quand il m'était encore facile de vous voir. Pourquoi ne pas accomplir un désir que dans huit jours je ne pourrai plus réaliser !

— Il ne nous quitte pas, ma mère ? cria Jacques en sautant à plusieurs reprises.

— Tais-toi donc, dit Madelaine, tu vas attirer ici le général.

— Ceci n'est pas sage, reprit-elle ; quelle folie !

Cette consonnance dite dans les larmes par sa voix, quel paiement de ce qu'on devrait appeler les calculs usuraires de l'amour !

— J'avais oublié de vous rendre cette clé, lui dis-je en souriant.

— Vous ne reviendrez donc plus ? dit-elle.

— Est-ce que nous nous quittons, demandai-je en lui jetant un regard qui lui fit abaisser ses paupières pour voiler sa muette réponse.

Je partis après quelques moments passés dans une de ces heureuses stupeurs des âmes arrivées là où finit l'exaltation et où commence la folle extase. Je m'en allai d'un pas lent, en me retournant sans cesse. Quand, au sommet du plateau, je contemplai la vallée une dernière fois, je fus saisi du contraste qu'elle m'offrit en la comparant à ce qu'elle était quand j'y vins : ne verdoyait-elle pas, ne flambait-elle pas alors comme flambaient, comme verdoyaient mes désirs et mes espérances ? Initié maintenant aux sombres et mélancoliques mystères d'une famille, partageant les angoisses d'une Niobé chrétienne, triste comme elle, l'âme rembrunie, je trouvais en ce moment la vallée au ton de mes idées. En ce moment, les champs étaient dépouillés, les feuilles des peupliers tombaient, et celles qui restaient avaient la couleur de la rouille ; les pampres étaient brûlés, la cime des bois offrait les teintes graves de cette couleur *tannée* que jadis les rois adoptaient pour leur costume et qui cachait la pourpre du pouvoir sous le brun des chagrins. Toujours en harmonie avec mes pensées, la vallée,

où se mouraient les rayons jaunes d'un soleil tiède, me présentait encore une vivante image de mon âme.

Quitter une femme aimée est une situation horrible ou simple, selon les natures; moi je me trouvai soudain comme dans un pays étranger dont j'ignorais la langue; je ne pouvais me prendre à rien, en voyant des choses auxquelles je ne sentais plus mon âme attachée. Alors l'étendue de mon amour se déploya, et ma chère Henriette s'éleva de toute sa hauteur dans ce désert où je ne vécus que par son souvenir. Elle fut une figure si religieusement adorée que je résolus de rester sans souillure en présence de ma divinité secrète, et me revêtis idéalement de la robe blanche des lévites, imitant ainsi Pétrarque qui ne se présenta jamais devant Laure de Noves qu'entièrement habillé de blanc.

Avec quelle impatience j'attendis la première nuit où, de retour chez mon père, je pourrais lire cette lettre que je touchais durant le voyage, comme un avare tâte une somme en billets qu'il est forcé de porter sur lui. Pendant la nuit, je baisais le papier sur lequel Henriette avait manifesté ses volontés, où je devais reprendre les mystérieuses effluves échappées de sa main, d'où les accentuations de sa voix s'élanceraient dans mon entendement recueilli. Je n'ai jamais lu ses lettres, que comme je lus la première, au lit et au milieu d'un silence absolu; je ne sais pas comment on peut lire autrement les lettres écrites par une personne aimée; cependant, il est des hommes indignes d'être aimés qui mêlent la lecture de ces lettres aux préoccupations du jour, la quittent et la reprennent avec une odieuse tranquillité.

Voici, Natalie, l'adorable voix qui tout à coup retentit dans le silence de la nuit; voici la sublime figure qui se dressa pour me montrer du doigt le vrai chemin dans le carrefour où j'étais arrivé.

Lettre de la comtesse de Mortsauf à M. le vicomte Félix de Vandenesse.

Quel bonheur, mon ami, d'avoir à rassembler les éléments épars de mon expérience pour vous la transmettre et vous en armer contre les dangers du monde à travers lequel vous devrez vous conduire habilement. J'ai ressenti les plaisirs permis de l'affection maternelle, en m'occupant de vous durant quelques nuits. Pendant que j'écrivais ceci, phrase à phrase, en me transportant par avance dans la vie que vous mènerez, j'allais parfois à ma fenêtre; en voyant de là les tours de Frapesle éclairées par la lune, souvent je me disais : « Il dort, et je veille pour lui ! » Sensations charmantes qui m'ont rappelé les premiers bonheurs de ma vie, alors que je contemplais Jacques endormi dans son berceau, en attendant son réveil pour lui donner mon lait. N'êtes-vous pas un homme-enfant, de qui l'âme doit être réconfortée par quelques préceptes dont vous n'avez pu vous nourrir dans ces affreux colléges où vous avez tant souffert; mais que, nous autres femmes, avons le privilége de vous présenter. Ce sont des riens; mais ils influent sur vos succès, ils les préparent et les consolident. Ne sera-ce pas une maternité spirituelle que cet engendrement du système auquel un homme doit rapporter les actions de sa vie, une maternité bien comprise par l'enfant? Cher Félix, laissez-moi, quand même je commettrais ici quelques erreurs, imprimer à notre amitié le désintéressement qui la sanctifiera : vous livrer au monde, n'est-ce pas renoncer à vous; mais je vous aime assez pour sacrifier mes jouissances à votre bel avenir. Depuis bientôt quatre mois, vous m'avez fait étrangement réfléchir aux lois et aux mœurs qui régissent notre époque. Les conversations que j'ai eues avec ma tante, et dont le sens vous appartient, à vous qui la remplacez! les événements de sa vie que M. de Mortsauf m'a racontés; les paroles de mon père à qui la cour fut si familière; les plus grandes comme les plus petites circonstances; tout a surgi dans ma mémoire au profit de mon enfant adoptif que je vois prêt à se lancer au milieu des hommes, presque seul; prêt à se diriger sans conseil dans un pays ou plusieurs périssent par leurs bonnes qualités étourdiment déployées, où certains réussissent par leurs mauvaises bien employées.

Avant tout, méditez l'expression concise de mon opinion sur la société considérée dans son ensemble, car avec vous, peu de paroles suffisent. J'ignore si les sociétés sont d'origine divine ou si elles sont inventées par l'homme; j'ignore également en quel sens elles se meuvent; ce qui me semble certain est leur existence; dès que vous les acceptez, au lieu de vivre à l'écart, vous devez en tenir les conditions constitutives pour bonnes; entre elles et vous, demain il se signera comme un contrat. La société d'aujourd'hui se sert-elle plus de l'homme qu'elle ne lui profite? je le crois; mais que l'homme y trouve plus de charges que de bénéfices, ou qu'il achète trop chèrement les avantages qu'il en recueille, ces questions regardent les légis-

lateurs et non l'individu. Selon moi, vous devez donc obéir en toute chose à la loi générale, sans la discuter, qu'elle blesse ou flatte votre intérêt. Quelque simple que puisse vous paraître ce principe, il est difficile en ses applications; il est comme une sève qui doit s'infiltrer dans les moindres tuyaux capillaires pour vivifier l'arbre, lui conserver sa verdure, développer ses fleurs, et bonifier ses fruits si magnifiquement qu'il excite une admiration générale. Cher, les lois ne sont pas toutes écrites dans un livre; les mœurs aussi créent des lois, les plus importantes sont les moins connues; il n'est ni professeurs, ni traités, ni école, pour ce Droit qui régit vos actions, vos discours, votre vie extérieure, la manière de vous présenter au monde ou d'aborder la fortune. Faillir à ces lois secrètes, c'est rester au fond de l'état social au lieu de le dominer. Quand même cette lettre ferait de fréquents pléonasmes avec vos pensées, laissez-moi donc vous confier ma politique de femme.

Expliquer la société par la théorie du bonheur individuel pris avec adresse aux dépens de tous, est une doctrine fatale dont les déductions sévères amènent l'homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion, est bien et dûment acquis. D'après cette charte, le voleur habile est absous, la femme qui manque à ses devoirs sans qu'on en sache rien est heureuse et sage; tuez un homme sans que la justice en ait une seule preuve, si vous conquérez ainsi quelque diadème à la Macbeth, vous avez bien agi; votre intérêt devient une loi suprême, la question consiste à tourner, sans témoins ni preuves, les difficultés que les mœurs et les lois mettent entre vous et vos satisfactions. A qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bagne, une position politique ou le déshonneur. Encore le tapis vert n'a-t-il pas assez de drap pour tous les joueurs, et faut-il une sorte de génie pour combiner un coup. Je ne vous parle ni de croyances religieuses, ni de sentiments; il s'agit ici des rouages d'une machine d'or et de fer, et de ses résultats immédiats dont s'occupent les hommes. Cher enfant de mon cœur, si vous partagez mon horreur envers cette théorie des criminels, la société ne s'expliquera donc à vos yeux que comme elle s'explique dans tout entendement sain, par la théorie des devoirs. Oui, vous vous devez les uns aux autres sous mille formes diverses. Selon moi, le duc et pair se doit bien plus à l'artisan ou au pauvre, que le pauvre et l'artisan ne se doivent au duc et pair. Les obligations contractées s'accroissent en raison des bénéfices que la société présente à l'homme; principe vrai en commerce comme en politique, car la gravité des soins est partout en raison de l'étendue des profits. Chacun paie sa dette à sa manière. Quand notre pauvre homme de la Rhétorière vient se coucher fatigué de ses labours, croyez-vous qu'il n'ait pas rempli des devoirs; il a certes mieux accompli les siens que beaucoup de gens haut placés. En considérant ainsi la société dans laquelle vous voudrez une place en harmonie avec votre intelligence et vos facultés, vous avez donc à poser, comme principe générateur, cette maxime: Ne se rien permettre ni contre votre conscience ni contre la conscience publique. Quoique mon insistance puisse vous sembler superflue, je vous supplie, oui, votre Henriette vous supplie de bien peser le sens de ces deux paroles. Simples en apparence, elles signifient, cher, que la droiture, l'honneur, la loyauté, la politesse, sont les instruments les plus sûrs et les plus prompts de votre fortune. Dans ce monde égoïste, une foule de gens vous diront que l'on ne fait pas son chemin par les sentiments; que les considérations morales trop respectées retardent leur marche; vous verrez des hommes mal élevés, mal appris ou incapables de toiser l'avenir, froisser un petit, se rendre coupables d'une impolitesse envers une vieille femme, refuser de s'ennuyer un moment avec quelque bon vieillard, sous prétexte qu'ils ne leur sont utiles à rien; plus tard, vous apercevrez ces hommes accrochés à des épines qu'ils n'auront pas épointées et manquer leur fortune pour un rien; tandis que l'homme rompu de bonne heure à cette théorie des devoirs ne rencontrera point d'obstacles; peut-être arrivera-t-il moins promptement, mais sa fortune sera solide et restera quand celle des autres croulera!

Quand je vous dirai que l'application de cette doctrine exige avant tout la science des manières, vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la cour et les enseignements que j'ai reçus de la maison de Lenoncourt. O mon ami, j'attache la plus grande importance à cette instruction, si petite en apparence. Les habitudes de la grande compagnie vous sont aussi nécessaires que peuvent l'être les connaissances étendues et variées que vous possédez; elles les ont souvent suppléées: certains hommes ignorants en fait, mais doués d'un esprit naturel, habitués à mettre de la suite

dans leurs idées, sont arrivés à une grandeur qui fuyait de plus dignes qu'eux. Je vous ai bien étudié, Félix, avant de savoir si votre éducatton, prise en commun dans les colléges, n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque. Dieu seul le sait! Chez beaucoup de personnes élevées dans ces traditions, les manières sont purement extérieures; car la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle; voilà pourquoi, malgré leur éducation, quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût, et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée : ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison, constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur. La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille; un grand devient alors ignoble. Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix, la vraie politesse implique une pensée chrétienne; elle est comme une fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement; en souvenir d'Henriette, ne soyez donc pas une fontaine sans eau, ayez l'esprit et la forme! Ne craignez pas d'être souvent la dupe de cette vertu sociale; tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net, en ne laissant aucune fausse espérance; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer : vous acquérez ainsi la grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur. Surtout, mon ami, car ces petites choses sont bien dans mes attributions, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé, trois écueils! La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter. Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien; la donner à plusieurs, n'est-ce pas les trahir? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez donc discret sur vous-même, soyez toujours réservé comme si vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires ou pour ennemis; les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste. Le génie du poëme comique brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles; certes, tous pencheront plus vers les ridicules de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonhomie de l'égoïsme; mais ils sauront se préserver de l'un et de l'autre. Quant à la banalité, si elle fait dire de vous par quelques niais que vous êtes un homme charmant, les gens habitués à sonder, à évaluer les capacités humaines, déduiront votre tare et vous serez promptement déconsidéré, car la banalité est la ressource des gens faibles; or les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison; la nature condamne à mort les êtres imparfaits. Aussi peut-être les touchantes protections de la femme sont-elles engendrées par le plaisir qu'elle trouve à lutter contre une force aveugle, à faire triompher l'intelligence du cœur sur la brutalité de la matière. Mais la société, plus marâtre que mère, adore les enfants qui flattent sa vanité. Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être dupe d'elle-même, avant de l'être d'autrui, gardez-le pour vos sentiments partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez ni au monde ni aux spéculations de la politique des trésors en l'échange desquels ils vous rendront des verroteries. Vous devez croire la voix qui vous commande la noblesse en toute chose, alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement, car malheureusement les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur. Pour employer une image qui se grave en votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit au crayon, ce ne

sera jamais qu'un chiffre. Comme l'a dit un homme de cette époque : « N'ayez jamais de zèle! » Le zèle effleure la duperie, il cause des mécomptes ; vous ne trouveriez jamais au-dessus de vous une chaleur en harmonie avec la vôtre : les rois comme les femmes croient que tout leur est dû. Quelque triste que soit ce principe, il est vrai, mais ne déflore point l'âme. Placez vos sentiments purs en des lieux inaccessibles où leurs fleurs soient passionnément admirées, où l'artiste rêvera presque amoureusement au chef-d'œuvre. Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentiments ; faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît ; un homme doit aller mourir froidement pour son pays et peut donner avec bonheur sa vie à une femme. Une des règles les plus importantes de la science des manières est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie, quelque jour, de parler de vous-même à des gens de simple connaissance. Entretenez-les de vos souffrances, de vos plaisirs ou de vos affaires? vous verrez l'indifférence succéder à l'intérêt joué ; puis l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement saisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes les sympathies, passer pour un homme aimable et spirituel, d'un commerce sûr, entretenez-les d'eux-mêmes? cherchez un moyen de les mettre en scène, même en soulevant des questions en apparence inconciliables avec les individus? les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et quand vous serez parti, chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix du cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grâce de la conversation. Encore un mot sur les discours publics. Mon ami, la jeunesse est toujours encline à je ne sais quelle promptitude de jugement qui lui fait honneur, mais qui la dessert ; de là venait le silence imposé par l'éducation d'autrefois aux jeunes gens qui faisaient auprès des grands un stage pendant lequel ils étudiaient la vie ; car autrefois la Noblesse comme l'Art avait ses apprentis, ses pages dévoués aux maîtres qui les nourrissaient. Aujourd'hui, la jeunesse possède une science de serre chaude, partant tout acide, qui la porte à juger avec sévérité les actions, les pensées et les écrits ; elle tranche avec le fil d'une lame qui n'a pas encore servi. N'ayez pas ce travers! vos arrêts seraient des censures qui blesseraient beaucoup de personnes autour de vous ; et toutes pardonneront moins peut-être une blessure secrète qu'un tort que vous vous donneriez publiquement. Les jeunes gens sont sans indulgence, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés ; le vieux critique est bon et doux, le jeune critique est implacable ; celui-ci ne sait rien, celui-là sait tout. D'ailleurs, il est au fond de toutes les actions humaines un labyrinthe de raisons déterminantes, desquelles Dieu s'est réservé le jugement définitif. Ne soyez sévère que pour vous-même. Votre fortune est devant vous, mais personne en ce monde ne peut faire la sienne sans aide ; pratiquez donc la maison de mon père, l'entrée vous en est acquise ; les relations que vous vous y créerez vous serviront en mille occasions ; mais n'y cédez pas un pouce de terrain à ma mère ; elle écrase celui qui s'abandonne et admire la fierté de celui qui lui résiste ; elle ressemble au fer qui battu peut se joindre au fer, mais qui brise par son contact tout ce qui n'a pas sa dureté. Cultivez donc ma mère ; si elle vous veut du bien, elle vous introduira dans les salons où vous acquerrez cette fatale science du monde, l'art d'écouter, de parler, de répondre, de vous présenter, de sortir, le langage précis, ce *je ne sais quoi* qui n'est pas plus la supériorité que l'habit ne constitue le génie, mais sans lequel le plus beau talent ne sera jamais admis. Je vous connais assez pour être sûre de ne me faire aucune illusion en vous voyant par avance comme je souhaite que vous soyez : simple dans vos manières, doux de ton, fier sans fatuité, respectueux près des vieillards, prévenant sans servilité, discret surtout. Déployez votre esprit, mais ne servez pas d'amusement aux autres ; car, sachez bien que si votre supériorité froisse un homme médiocre, il se taira, puis dira de vous : — « Il est très-amusant! » terme de mépris. Que votre supériorité soit toujours léonine. Ne cherchez pas d'ailleurs à complaire aux hommes. Dans vos relations avec eux, je vous recommande une froideur qui puisse arriver jusqu'à cette impertinence dont ils ne peuvent se fâcher ; tous respectent celui qui les dédaigne ; et ce dédain vous conciliera la faveur de toutes les femmes qui vous estimeront en raison du peu de cas que vous ferez des hommes. Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines ; à cet égard, que vos jugements soient longtemps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables. Quand les hommes repoussés par vous auront justifié votre répulsion, votre estime sera recherchée ; ainsi vous inspirerez ce respect tacite qui grandit un homme parmi les hommes.

Vous voilà donc armé de la jeunesse qui plaît, de la grâce qui séduit, de la sagesse qui conserve les conquêtes. Tout ce que je viens de vous dire peut se résumer par un vieux mot : *Noblesse oblige !*

Maintenant appliquez ces préceptes à la politique des affaires. Vous entendrez plusieurs personnes disant que la finesse est l'élément du succès, que le moyen de percer la foule est de diviser les hommes pour se faire faire place. Mon ami, ces principes étaient bons au moyen-âge, quand les princes avaient des forces rivales à détruire les unes par les autres ; mais aujourd'hui tout est à jour, et ce système vous rendrait de fort mauvais services. En effet, vous rencontrerez devant vous, soit un homme loyal et vrai, soit un ennemi traître, un homme qui procédera par la calomnie, par la médisance, par la fourberie. Eh bien ! sachez que vous n'avez pas de plus puissant auxiliaire que celui-ci ; l'ennemi de cet homme est lui-même ; vous pouvez le combattre en vous servant d'armes loyales, il sera tôt ou tard méprisé. Quant au premier, votre franchise vous conciliera son estime ; et, vos intérêts conciliés (car tout s'arrange), il vous servira. Ne craignez pas de vous faire des ennemis, malheur à qui n'en a pas dans le monde où vous allez ; mais tâchez de ne donner prise ni au ridicule ni à la déconsidération ; je dis tâchez, car à Paris un homme ne s'appartient pas toujours, il est soumis à de fatales circonstances ; vous n'y pourrez éviter ni la boue du ruisseau, ni la tuile qui tombe ; la morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient ; mais vous pouvez toujours vous faire respecter en vous montrant dans toutes les sphères implacable dans vos dernières déterminations. Dans ce conflit d'ambitions, au milieu de ces difficultés entrecroisées, allez toujours droit au fait, marchez résolument à la question, et ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces. Vous savez combien M. de Mortsauf haïssait Napoléon, il le poursuivait de sa malédiction, et veillait sur lui comme la justice sur le criminel, lui redemandant tous les soirs le duc d'Enghien, seule infortune, seule mort qui lui ait fait verser des larmes ; eh bien ! il l'admirait comme le plus hardi des capitaines, il m'en a souvent expliqué la tactique. Cette stratégie ne peut-elle donc s'appliquer dans la guerre des intérêts ? Elle y économiserait le temps, comme l'autre économisait les hommes et l'espace ; songez à ceci, car une femme se trompe souvent en ces choses que nous jugeons par instinct et par sentiment. Je puis insister sur un point : toute finesse, toute tromperie est découverte et finit par nuire ; tandis que toute situation me paraît être moins dangereuse quand un homme se place sur le terrain de la franchise. Si je pouvais citer mon exemple, je vous dirais qu'à Clochegourde, forcée par le caractère de M. de Mortsauf à prévenir tout litige, à faire arbitrer immédiatement les contestations qui seraient pour lui comme une maladie dans laquelle il se complairait en y succombant, j'ai toujours tout terminé moi-même en allant droit au nœud, et disant à l'adversaire : Dénouons ou coupons ? Il vous arrivera souvent d'être utile aux autres, de leur rendre service, et vous en serez peu récompensé ; mais n'imitez pas ceux qui se plaignent des hommes, et se vantent de ne trouver que des ingrats. N'est-ce pas se mettre sur un piédestal ? puis n'est-il pas un peu niais d'avouer son peu de connaissance du monde ? Mais ferez-vous le bien comme un usurier prête son argent ? ne le ferez-vous pas pour le bien en lui-même ? *Noblesse oblige !* Néanmoins ne rendez pas de tels services que vous forciez les gens à l'ingratitude, car ceux-là deviendraient pour vous d'irréconciliables ennemis : il y a le désespoir de l'obligation, comme le désespoir de la ruine qui prête des forces incalculables. Quant à vous, acceptez le moins que vous pouvez des autres ; ne soyez le vassal d'aucune âme, ne relevez que de vous-même. Je ne vous donne d'avis, mon ami, que sur les petites choses de la vie ; dans le monde politique, tout change d'aspect ; les règles qui régissent votre personne fléchissent devant les grands intérêts. Mais si vous parveniez à la sphère où se meuvent les grands hommes, vous seriez, comme Dieu, seul juge de vos résolutions. Alors, vous ne serez plus un homme, vous serez la loi vivante ; vous ne serez plus un individu, vous vous serez incarné la nation. Mais si vous jugez, vous serez jugé aussi ; plus tard vous comparaîtrez devant les siècles, et vous savez assez l'histoire pour avoir apprécié les sentiments et les actes qui engendrent la vraie grandeur.

J'arrive à la question grave, à votre conduite auprès des femmes. Dans les salons où vous irez, ayez pour principe de ne pas vous prodiguer en vous livrant au petit manége de la coquetterie. Un des hommes qui, dans l'autre siècle, eurent le plus de succès, avait l'habitude de ne jamais s'occuper que d'une seule personne dans la même soirée, et de s'attacher à celles qui paraissaient négligées. Cet homme, cher enfant, a dominé son époque ; il avait sagement calculé que, dans un temps donné,

son éloge serait obstinément fait par tout le monde. La plupart des jeunes gens perdent au jeu leur plus précieuse fortune, le temps nécessaire pour se créer des relations qui sont la moitié de la vie sociale; comme ils plaisent par eux-mêmes, ils ont peu de chose à faire pour qu'on s'attache à leurs intérêts; mais ce printemps est rapide, sachez-le bien employer. Cultivez donc les femmes influentes: les femmes influentes sont les vieilles femmes; elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but; elles seront à vous de cœur, la protection est leur dernier amour quand elles ne sont pas dévotes; elles vous serviront merveilleusement, elles vous prôneront et vous rendront désirable. Fuyez les jeunes femmes! Ne croyez pas qu'il y ait le moindre intérêt personnel dans ce que je vous dis? La femme de cinquante ans fera tout pour vous, la femme de vingt ans rien; celle-ci veut toute votre vie, l'autre ne vous demandera qu'un moment, une attention. Raillez les jeunes femmes, prenez d'elles tout en plaisanterie, car elles sont incapables d'avoir une pensée sérieuse. Les jeunes femmes, mon ami, sont égoïstes, petites, sans amitié vraie; elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès. D'ailleurs, toutes veulent du dévoûment, et votre situation exigera qu'on en ait pour vous; ce seraient deux prétentions inconciliables. Aucune d'elles n'aura l'entente de vos intérêts, toutes penseront à elles et non à vous, toutes vous nuiront plus par leur vanité qu'elles ne vous serviront par leur attachement; elles vous dévoreront sans scrupule votre temps, vous feront manquer votre fortune, vous détruiront de la meilleure grâce du monde. Si vous vous plaignez, la plus sotte d'entre elles vous prouvera que son gant vaut le monde, que rien n'est plus glorieux que de la servir. Toutes vous diront qu'elles donnent le bonheur, et vous feront oublier vos belles destinées: leur bonheur est muable, votre grandeur sera certaine. Vous ne savez pas avec quel art perfide elles s'y prennent pour satisfaire leurs fantaisies, pour convertir un goût passager en un amour qui commence sur la terre, et doit se continuer dans le ciel. Le jour où elles vous quitteront, elles vous diront que le mot *je n'aime plus* justifie l'abandon, comme le mot *j'aime* excusait leur amour; que l'amour est involontaire. Doctrine absurde, cher! Croyez-le, le véritable amour est éternel, infini, semblable à lui-même; il est égal et pur, sans démonstrations violentes; il se voit, en cheveux blancs, jeune de cœur. Rien de ces choses ne se trouve parmi les femmes mondaines, elles jouent toutes la comédie: celle-là vous intéressera par ses malheurs, elle paraîtra la plus douce, et la moins exigeante des femmes; mais quand elle se sera rendue nécessaire, elle vous dominera lentement et vous fera faire ses volontés; vous voudrez être diplomate, aller, venir, étudier les hommes, les intérêts, les pays; non, vous resterez à Paris ou à sa terre, car elle vous coudra malicieusement à sa jupe de dessus; et plus vous montrerez de dévoûment, plus elle sera ingrate. Celle-là tentera de vous intéresser par sa soumission, elle se fera votre page, elle vous suivra romanesquement au bout du monde, elle se compromettra pour vous garder et sera comme une pierre à votre cou; vous vous noierez un jour, et la femme surnagera. Les moins rusées des femmes ont des piéges infinis; la plus imbécile triomphe par le peu de défiance qu'elle excite; la moins dangereuse serait une femme galante qui vous aimerait sans savoir pourquoi, et qui vous quitterait sans motif. Mais toutes vous nuiront dans le présent ou dans l'avenir, car toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à demi corrompue qui vous corrompra. Là ne sera pas la créature chaste et recueillie dans l'âme de laquelle vous régnerez toujours. Ah! elle sera solitaire celle qui vous aimera; ses plus belles fêtes seront vos regards, elle vivra de vos paroles; qu'elle soit pour vous le monde entier, Félix, celle que vous choisirez, car vous serez tout pour elle; aimez-la bien, ne lui donnez ni chagrins, ni rivales, n'excitez pas sa jalousie. Être aimé, cher, être compris, est le plus grand bonheur; je souhaite que vous le goûtiez; mais ne compromettez pas la fleur de votre âme, soyez bien sûr du cœur où vous placerez vos affections. Cette femme ne sera jamais elle, elle ne devra jamais penser à elle, mais à vous; elle ne vous disputera rien, elle n'entendra jamais ses propres intérêts, et saura flairer pour vous un danger là où vous n'en verrez point, là où elle oubliera le sien propre; enfin si elle souffre, elle souffrira sans se plaindre, elle n'aura point de coquetterie personnelle, mais elle aura comme un respect de ce que vous aimerez en elle. Répondez à cet amour en le surpassant, si vous êtes assez heureux pour rencontrer ce qui manquera toujours à votre pauvre amie, un amour également inspiré, également ressenti. Songez, quelle que soit la perfection de cet amour, que, dans une vallée, vivra pour vous une mère de qui le cœur est si creusé par le sentiment

dont vous l'avez rempli que vous n'en pourrez jamais trouver le fond. Oui, je vous porte une affection dont vous ne connaîtrez jamais l'étendue; car, pour qu'elle se montre ce qu'elle est, il faudrait que vous eussiez perdu votre belle intelligence, et alors vous ne sauriez pas jusqu'où pourrait aller mon dévoûment. Suis-je suspecte en vous disant d'éviter les jeunes femmes, toutes plus ou moins artificieuses, moqueuses, vaniteuses, futiles, gaspilleuses; de vous attacher aux femmes influentes, à ces imposantes douairières, pleines de sens comme l'était ma tante, et qui vous serviront si bien, qui vous défendront contre les accusations secrètes en les détruisant, qui diront de vous ce que vous ne pourriez en dire vous-même. Enfin, ne suis-je pas généreuse en vous ordonnant de réserver vos adorations pour l'ange au cœur pur. Si ce mot *Noblesse oblige* contient une grande partie de mes premières recommandations, mes avis sur vos relations avec les femmes sont aussi dans ce mot de chevalerie : *Les servir toutes; n'en aimer qu'une.*

Votre instruction est immense, votre cœur conservé par la souffrance est resté sans souillure; tout est beau, tout est bien en vous : *Veuillez donc!* Votre avenir est maintenant dans ce seul mot, le mot des grands hommes. N'est-ce pas, mon enfant, que vous obéirez à votre Henriette? que vous lui permettrez de continuer à vous dire ce qu'elle pense de vous et de vos rapports avec le monde? Car j'ai dans l'âme un œil qui voit l'avenir pour vous, comme pour mes enfants; laissez-moi user de cette faculté, à votre profit; ce don mystérieux que m'a fait la paix de ma vie, et qui loin de s'affaiblir s'entretient dans la solitude et le silence. Je vous demande en retour de me donner un grand bonheur; je veux vous voir grandir parmi les hommes, sans qu'un seul de vos succès me fasse plisser le front; je veux que vous mettiez promptement votre fortune à la hauteur de votre nom et pouvoir me dire que j'ai contribué mieux que par le désir à votre grandeur. Cette secrète coopération est le seul plaisir que je puisse me permettre. J'attendrai. Je ne vous dis pas adieu. Nous sommes séparés, vous ne pouvez avoir ma main sous vos lèvres; mais vous devez bien avoir entrevu quelle place vous occupez dans mon cœur.

HENRIETTE.

Quand j'eus fini cette lettre, je sentais palpiter sous mes doigts un cœur maternel au moment où j'étais encore glacé par le sévère accueil de ma mère. Je devinai pourquoi la comtesse m'avait interdit en Touraine la lecture de cette lettre; elle craignait sans doute de voir ma tête à ses pieds et de les sentir mouillés par mes pleurs.

Je fis enfin la connaissance de mon frère Charles qui jusqu'alors avait été comme un étranger pour moi; mais il eut dans ses moindres relations une morgue qui mettait trop de distance entre nous pour que nous nous aimassions en frères, car tous les sentiments doux reposent sur l'égalité des cœurs. Il m'enseignait doctoralement ces riens que l'esprit ou le cœur devinent; à tout propos, il paraissait se défier de moi, en affectant de croire que je ne savais rien; si je n'avais pas eu pour point d'appui mon amour, il m'eût rendu gauche et bête. Néanmoins, il me présenta dans le monde où ma niaiserie devait faire valoir ses qualités. Sans les malheurs de mon enfance, j'aurais pu prendre sa vanité de protecteur pour de l'amitié fraternelle; mais la solitude morale produit les mêmes effets que la solitude terrestre : le silence permet d'y apprécier les plus légers retentissements, et l'habitude de se réfugier en soi-même développe une sensibilité dont la délicatesse révèle les moindres nuances des affections qui nous touchent. Si, avant d'avoir connu madame de Mortsauf, un regard dur me blessait, si l'accent d'un mot brusque me frappait au cœur, j'en gémissais sans rien savoir de la vie des caresses; mais à mon retour de Clochegourde, je pouvais établir des comparaisons qui perfectionnaient ma science prématurée. L'observation qui repose sur les souffrances est incomplète; le bonheur a sa lumière aussi. Je me laissai d'autant plus volontiers écraser sous la supériorité du droit d'aînesse que je n'étais pas la dupe de Charles. J'allai seul chez la duchesse de Lenoncourt où je n'entendis point parler de sa fille, où personne, excepté le bon vieux duc, la simplicité même, ne m'en parla; mais à la manière dont il me reçut, je devinai les secrètes recommandations d'Henriette.

Au moment où je commençais à perdre le niais étonnement que cause à tout débutant la vue du grand monde, au moment où j'y entrevoyais des plaisirs en comprenant les ressources qu'il offre aux ambitieux, et que je me plaisais à mettre en usage les maximes d'Henriette en admirant leur profonde vérité, les événements du 20 mars arrivèrent. Mon frère suivit la cour à Gand; moi, par le conseil de madame de Mortsauf avec qui j'entretenais une correspondance active de mon côté seulement, j'y accompagnai M. de Lenoncourt. La

bienveillance habituelle du duc devint une sincère protection quand il me vit attaché de cœur, de tête et de pied aux Bourbons ; il me présenta lui-même à Sa Majesté. Les courtisans du malheur sont peu nombreux, la jeunesse a des admirations naïves, des fidélités sans calcul, et le roi savait juger les hommes; ce qui n'eût pas été remarqué aux Tuileries le fut donc beaucoup à Gand; j'eus le bonheur de plaire à Louis XVIII. Une lettre de madame de Mortsauf apportée au duc avec des dépêches, par un émissaire des Vendéens, et dans laquelle il y avait un mot pour moi, m'apprit que Jacques était malade. M. de Mortsauf, au désespoir autant de la mauvaise santé de son fils que de voir une seconde émigration commencer sans lui, avait ajouté quelques mots qui me firent deviner la situation de la bien-aimée. Tourmentée par lui sans doute, quand elle passait tous ses instants au chevet de Jacques, n'ayant de repos ni le jour ni la nuit, supérieure aux taquineries, mais sans force pour les dominer quand elle employait toute son âme à soigner son enfant, madame de Mortsauf devait désirer le secours d'une amitié qui lui avait rendu la vie moins pesante, ne fût-ce que pour s'en servir à occuper M. de Mortsauf. Déjà plusieurs fois j'avais emmené le comte au dehors quand il menaçait de la tourmenter; innocente ruse dont le succès m'avait valu quelques-uns de ces regards qui expriment une reconnaissance passionnée où l'amour voit des promesses. Quoique je fusse impatient de marcher sur les traces de Charles envoyé récemment au congrès de Vienne, quoique je voulusse au risque de mes jours justifier les prédictions d'Henriette et m'affranchir de la vassalité fraternelle; mon ambition, mes désirs d'indépendance, l'intérêt que j'avais à ne pas quitter le roi, tout pâlit devant la figure endolorie de madame de Mortsauf, et je méditai de quitter la cour de Gand pour aller servir la vraie souveraine. Dieu me récompensa. L'émissaire envoyé par les Vendéens ne pouvait pas retourner en France; Sa Majesté voulait un homme qui se dévouât à y porter ses instructions. Le duc de Lenoncourt savait que le roi n'oublierait point celui qui se chargerait de cette périlleuse entreprise; il me fit agréer sans me consulter, et j'acceptai, bien heureux de pouvoir me retrouver à Clochegourde tout en servant le roi.

Après avoir eu, dès vingt et un ans, une audience du roi, je revins en France où, soit à Paris, soit en Vendée, j'eus le bonheur d'accomplir les intentions de Sa Majesté. Vers la fin de mai, poursuivi par les autorités bonapartistes auxquelles j'étais signalé, je fus obligé de fuir en homme qui semblait retourner à son manoir, allant à pied de domaine en domaine, de bois en bois, à travers la haute Vendée, le Bocage et le Poitou, changeant de route suivant l'occurrence. J'atteignis Saumur, de Saumur je vins à Chinon, et de Chinon, en une seule nuit, je gagnai les bois de Nueil où je rencontrai M. de Mortsauf à cheval dans une lande; il me prit en croupe, et m'amena chez lui, sans que nous rencontrassions personne qui pût me reconnaître.

— Jacques est mieux, avait été son premier mot.

Je lui avouai ma position de fantassin diplomatique traqué comme une bête fauve, et le gentilhomme s'arma de son royalisme pour disputer à M. de Chessel le danger de me recevoir. En apercevant Clochegourde, il me sembla que les huit mois qui venaient de s'écouler étaient un songe. Quand M. de Mortsauf dit à sa femme en me précédant : — Devinez qui je vous amène?... Félix.

— Est-ce possible! demanda-t-elle les bras pendants, le visage stupéfié.

Je me montrai : nous restâmes tous deux immobiles, elle clouée sur son fauteuil, moi sur le seuil de sa porte, nous contemplant avec l'avide fixité de deux amants qui veulent réparer par un seul regard tout le temps perdu; mais honteuse d'une surprise qui laissait son cœur sans voile, elle se leva, je m'approchai.

— J'ai bien prié pour vous! me dit-elle après m'avoir tendu sa main à baiser.

Elle me demanda des nouvelles de son père; puis elle devina ma fatigue, et alla s'occuper de mon gîte, tandis que M. de Mortsauf me faisait donner à manger, car je mourais de faim. Ma chambre fut celle qui se trouvait au-dessus de la sienne, celle de sa tante; elle m'y fit conduire par M. de Mortsauf, après avoir mis le pied sur la première marche de l'escalier, en délibérant sans doute avec elle-même si elle m'y accompagnerait; je me retournai, elle rougit, me souhaita un bon sommeil, et s'en alla précipitamment.

Quand je descendis pour dîner, j'appris les désastres de Waterloo, la fuite de Napoléon, la marche des alliés sur Paris et le retour probable des Bourbons. Ces événements étaient tout pour M. de Mortsauf, ils ne furent rien pour nous. Savez-vous la plus grande nouvelle, après les enfants caressés, car je ne vous parle pas de mes alarmes en voyant la comtesse pâle et maigrie; je connaissais le ravage que pouvait faire un geste d'étonnement, et n'exprimai que du plaisir en la voyant. La grande

nouvelle pour nous, fut : « — Vous aurez de la glace! » Elle s'était souvent dépitée, l'année dernière, de ne pas avoir d'eau assez fraîche pour moi qui, n'ayant pas d'autre boisson, l'aimais glacée. Dieu sait au prix de combien d'importunités elle avait fait construire une glacière ! Vous savez mieux que personne qu'il suffit à l'amour d'un mot, d'un regard, d'une inflexion de voix, d'une attention légère en apparence ; son plus beau privilége est de se prouver par lui-même. Hé bien ! son mot, son regard, son plaisir, me révélèrent l'étendue de ses sentiments, comme je lui avais naguère dit tous les miens par ma conduite au trictrac. Mais les naïfs témoignages de sa tendresse abondèrent; car, le septième jour après mon arrivée, elle redevint fraîche, elle pétilla de santé, de joie et de jeunesse; je retrouvai mon cher lys, embelli, mieux épanoui, de même que je trouvai mes trésors de cœur augmentés. N'est-ce pas seulement chez les petits esprits, ou dans les cœurs vulgaires, que l'absence amoindrit les sentiments, efface les traits de l'âme et diminue les beautés de la personne aimée? Pour les imaginations ardentes, pour les êtres chez lesquels l'enthousiasme passe dans le sang, le teint d'une pourpre nouvelle, et chez qui la passion prend les formes de la constance, l'absence n'a-t-elle pas l'effet des supplices qui raffermissaient la foi des premiers chrétiens, et leur rendaient Dieu visible? N'existe-t-il pas chez un cœur rempli d'amour des souhaits incessants qui donnent plus de prix aux formes désirées en les faisant entrevoir colorées par le feu des rêves; n'éprouve-t-on pas des irritations qui communiquent le beau de l'idéal aux traits adorés en les chargeant de pensées? Le passé, repris souvenir à souvenir, s'agrandit; l'avenir se meuble d'espérances. Entre deux cœurs où surabondent ces nuages électriques, une première entrevue devient alors comme un bienfaisant orage qui ravive la terre et la féconde en y portant les subites lumières de la foudre. Combien de plaisirs suaves ne goûtai-je pas en voyant que chez nous ces pensers, ces ressentiments étaient réciproques; de quel œil charmé je suivis les progrès du bonheur chez Henriette ! Une femme qui revit sous les regards de l'aimé donne peut-être une plus grande preuve de sentiment que celle qui meurt tuée par un doute, ou séchée sur sa tige, faute de sève; je ne sais qui des deux est la plus touchante. La renaissance de madame de Mortsauf fut naturelle, comme les effets du mois de mai sur les prairies, comme ceux du soleil et de l'onde sur les fleurs abattues. Comme notre vallée d'amour, elle avait eu son hiver; elle renaissait comme elle au printemps.

Avant le dîner, nous descendîmes sur notre chère terrasse. Là, tout en caressant la tête de son pauvre enfant devenu plus débile que je ne l'avais vu, qui marchait aux flancs de sa mère, silencieux comme s'il couvait encore une maladie, elle me raconta ses nuits passées au chevet du malade.

— Durant ces trois mois, elle avait, me disait-elle, vécu d'une vie toute intérieure; elle avait habité comme un palais sombre en craignant d'entrer en de somptueux appartements où brillaient des lumières, où se donnaient des fêtes à elle interdites, et à la porte desquels elle se tenait, un œil à son enfant, l'autre sur une figure indistincte, une oreille pour écouter les douleurs, une autre pour entendre une voix.

Elle disait des poésies suggérées par la solitude, comme aucun poëte n'en a jamais inventé; mais tout cela naïvement, sans savoir qu'il y eût le moindre vestige d'amour, ni trace de voluptueuse pensée, ni poésie orientalement suave, comme une rose du Frangistan. Quand M. de Mortsauf nous rejoignit, elle continua du même ton, en femme fière d'elle-même, qui peut jeter un regard d'orgueil à son mari, et mettre sans rougir un baiser sur le front de son fils. Elle avait beaucoup prié, elle avait tenu Jacques pendant des nuits entières sous ses mains jointes, ne voulant pas qu'il mourût.

— J'allais, disait-elle, jusqu'aux portes du sanctuaire demander sa vie à Dieu.

Elle avait eu des visions, elle me les racontait; au moment où elle prononçait de sa voix d'ange ces paroles merveilleuses : — Quand je dormais, mon cœur veillait!

— C'est-à-dire que vous avez été presque folle, répondit M. de Mortsauf en l'interrompant.

Elle se tut, atteinte d'une vive douleur, comme si c'était la première blessure reçue, comme si elle eût oublié que, depuis treize ans, jamais cet homme n'avait manqué de lui décocher une flèche au cœur; oiseau sublime, atteint dans son vol par ce grossier grain de plomb, elle tomba dans un stupide abattement.

— Hé quoi! monsieur, dit-elle après une pause, jamais une de mes paroles ne trouvera-t-elle grâce au tribunal de votre esprit? n'aurez-vous jamais d'indulgence pour ma faiblesse, ni de compréhension pour mes idées de femme?

Elle s'arrêta : déjà cet ange se repentait de ses murmures, et mesurait d'un regard son passé comme son avenir; pourrait-elle être comprise,

n'allait-elle pas faire jaillir une virulente apostrophe? Ses veines bleues battirent violemment dans ses tempes, elle n'eut point de larmes, mais le vert de ses yeux devint pâle; puis elle abaissa ses regards vers la terre pour ne pas voir dans les miens sa peine agrandie, ses sentiments devinés, son âme caressée en mon âme, et surtout la compatissance encolérée d'un jeune amour, prêt, comme un chien fidèle, à dévorer celui qui blesse sa maîtresse, sans discuter ni la force ni la qualité de l'assaillant. Dans ces cruels moments, il fallait voir l'air de supériorité que prenait M. de Mortsauf; il croyait triompher de sa femme, et l'accablait alors d'une grêle de phrases qui répétaient la même idée, et ressemblaient à des coups de hache rendant le même son.

— Il est donc toujours le même? lui dis-je quand M. de Mortsauf nous quitta forcément, réclamé par son piqueur qui vint le chercher.

— Toujours, me répondit Jacques.

— Toujours excellent, mon fils, dit-elle à Jacques en essayant ainsi de soustraire M. de Mortsauf au jugement de ses enfants. Vous voyez le présent, vous ignorez le passé; vous ne sauriez critiquer votre père sans commettre quelqu'injustice; mais eussiez-vous la douleur de trouver votre père en faute, l'honneur des familles exige que vous ensevelissiez de tels secrets dans le plus profond silence.

— Comment ont été les changements à la Cassine et à la Rhétorière, lui demandai-je pour la tirer de ses amères pensées.

— Au-delà de mes espérances, dit-elle. Les bâtiments finis, nous avons trouvé deux fermiers excellents, qui ont pris l'une à quatre mille cinq cents francs, impôts payés, l'autre à cinq mille francs; les baux sont consentis pour quinze ans. Nous avons déjà planté trois mille pieds d'arbres sur les deux nouvelles fermes. Le parent de Manette est enchanté d'avoir la Rabelaye. Martineau est à la Baude. Le bien de nos quatre fermiers consiste en prés et en bois, dans lesquels ils ne portent point, comme le font quelques fermiers peu consciencieux, les fumiers destinés à nos terres de labour. Ainsi *nos* efforts ont été couronnés par le plus beau succès. Clochegourde, sans les réserves que nous nommons la ferme du château, sans les bois ni les clos, rapporte dix-neuf mille francs, et les plantations nous ont préparé de belles annuités. Je bataille pour faire donner nos terres réservées à Martineau, notre garde, qui maintenant peut se faire remplacer par son fils. Il en offre trois mille francs, si M. de Mortsauf veut lui bâtir une ferme à la Commanderie. Nous pourrions alors dégager les abords de Clochegourde, achever notre avenue projetée jusqu'au chemin de Chinon, et n'avoir que nos vignes et nos bois à soigner. Si le roi revient, *notre* pension reviendra; *nous* y consentirons après quelques jours de croisière contre le bon sens de *notre* femme. La fortune de Jacques sera donc indestructible. Ces choses achevées, je laisserai M. de Mortsauf thésauriser pour Madelaine, que le roi dotera d'ailleurs selon l'usage. J'ai la conscience tranquille, ma tâche s'accomplit. Et vous? me dit-elle.

Je lui expliquai ma mission, et lui fis voir combien son conseil avait été fructueux et sage. Était-elle douée de seconde vue pour ainsi pressentir les événements?

— Ne vous l'ai-je pas écrit, dit-elle. Pour vous seul, j'ai retrouvé l'exercice d'une faculté surprenante, dont je n'ai parlé qu'à M. de la Berge, mon confesseur, et qu'il explique par une intervention divine. Souvent, après quelques méditations profondes provoquées par des craintes sur l'état de mes enfants, mes yeux se fermaient aux choses de la terre, et voyaient dans une autre région; quand j'y apercevais Jacques et Madelaine lumineux, ils étaient pendant un certain temps en bonne santé; si je les y trouvais enveloppés d'un brouillard, ils tombaient bientôt malades. Pour vous, non-seulement je vous vois toujours brillant; mais j'entends une voix douce qui m'explique sans paroles, mais par une communication mentale, ce que vous devez faire. Je ne puis user de ce don merveilleux que pour mes enfants et pour vous, dit-elle en tombant dans la rêverie. Dieu veut-il leur servir de père? se demanda-t-elle après une pause.

— Laissez-moi croire, lui dis-je, que je n'obéis qu'à vous!

Elle me jeta un de ces sourires entièrement gracieux qui me causaient une si grande ivresse de cœur que je n'aurais pas alors senti un coup mortel.

— Dès que le roi sera dans Paris, allez-y, quittez Clochegourde, reprit-elle. Autant il est dégradant de quêter des places et des grâces, autant il est ridicule de ne pas être à portée de les accepter. Il se fera de grands changements, les hommes capables et sûrs seront nécessaires au roi; ne lui manquez pas. Vous entrerez jeune aux affaires, et vous vous en trouverez bien, car, pour les hommes d'état comme pour les acteurs, il est des choses de métier que le génie ne révèle pas, il faut les

apprendre. Mon père tient ceci du duc de Choiseul. Songez à moi, me dit-elle après une pause, faites-moi goûter les plaisirs de la supériorité dans une âme toute à moi. N'êtes-vous pas mon fils?

— Votre fils? repris-je d'un air boudeur.

— Rien que mon fils! dit-elle en se moquant de moi; n'est-ce pas avoir une assez belle place dans mon cœur?

La cloche sonna le dîner; elle prit mon bras et s'y appuya complaisamment.

— Vous avez grandi, me dit-elle en montant les escaliers.

Puis, quand nous fûmes au perron, elle m'agita le bras comme si mes regards l'atteignaient trop vivement; quoiqu'elle eût les yeux baissés, elle savait bien que je ne regardais qu'elle; elle me dit alors de cet air faussement impatienté, si gracieux, si coquet: — Allons, voyez donc un peu notre chère vallée? Elle se retourna, mit son ombrelle de soie blanche au-dessus de nos têtes, en collant Jacques sur elle; le geste de tête par lequel elle me montra l'Indre, la toue et les prés, prouvait que, depuis mon séjour et nos promenades, elle s'était entendue avec ces horizons fumeux, avec leurs sinuosités vaporeuses. La nature était le manteau sous lequel s'abritaient ses pensées. Elle savait ce que soupire le rossignol pendant les nuits, et ce que répète le chantre des marais avec sa note plaintive.

A huit heures, le soir, je fus témoin d'une scène qui m'émut profondément et que je n'avais jamais pu voir, car je restais toujours au salon, jouant avec M. de Mortsauf, pendant qu'elle se passait dans la salle à manger avant le coucher des enfants. La cloche sonna deux coups, tous les gens de la maison vinrent.

— Vous êtes notre hôte, soumettez-vous à la règle du couvent! dit-elle en m'entraînant par la main avec cet air d'innocente raillerie qui distingue les femmes vraiment pieuses.

M. de Mortsauf nous suivit. Maîtres, enfants, domestiques, tous s'agenouillèrent, têtes nues, en se mettant à leurs places habituelles. C'était le tour de Madelaine à dire les prières; la chère petite les prononça de sa voix enfantine dont les tons ingénus se détachèrent avec clarté dans l'harmonieux silence de la campagne, et prêtèrent aux phrases la sainte candeur de l'innocence, cette grâce des anges. Ce fut la plus émouvante prière que j'aie entendue. La nature répondait aux paroles de l'enfant par les mille bruissements du soir, accompagnement d'orgue légèrement touché. Madelaine était à droite de sa mère et Jacques à la gauche. Les touffes gracieuses de ces deux têtes, entre lesquelles s'élevait la coiffure nattée de la mère et que dominaient les cheveux entièrement blancs et le crâne jauni de M. de Mortsauf, composaient un tableau dont les couleurs répétaient en quelque sorte à l'esprit les idées réveillées par les mélodies de la prière; enfin, pour satisfaire aux conditions de l'unité qui distingue le sublime, cette assemblée recueillie était enveloppée par la lumière adoucie du couchant dont les teintes rouges coloraient la salle, en laissant croire ainsi aux âmes, ou poétiques ou superstitieuses, que les feux du ciel visitaient ces fidèles serviteurs de Dieu agenouillés là sans distinction de rang, dans l'égalité voulue par l'église. En se reportant aux jours de la vie patriarcale, mes pensées agrandissaient encore cette scène déjà si grande par sa simplicité. Les enfants dirent bonsoir à leur père, les gens nous saluèrent, la comtesse s'en alla, donnant une main à chaque enfant, et je rentrai dans le salon avec M. de Mortsauf.

— Nous vous ferons faire votre salut par là et votre enfer par ici, dit-il en me montrant le trictrac.

La comtesse nous rejoignit une demi-heure après et avança son métier près de notre table.

— Ceci est pour vous, dit-elle en déroulant le canevas; mais depuis trois mois l'ouvrage a langui. Entre cet œillet rouge et cette rose, mon pauvre enfant a bien souffert!

— Allons, allons, dit M. de Mortsauf, ne parlons pas de cela. Six-cinq, monsieur l'envoyé du roi.

Quand je me couchai, je me recueillis pour l'entendre aller et venir dans sa chambre. Si elle fut calme et pure, je fus travaillé par des idées folles qu'inspiraient d'intolérables désirs. — Pourquoi ne serait-elle pas à moi? me disais-je. Peut-être est-elle, comme moi, plongée dans cette tourbillonnante agitation des sens? A une heure, je descendis, je pus marcher sans faire de bruit, j'arrivai devant sa porte, je m'y couchai, l'oreille appliquée à la fente, j'entendis son égale et douce respiration d'enfant. Quand le froid m'eut saisi, je remontai, je me remis au lit et dormis tranquillement jusqu'au matin. Je ne sais à quelle prédestination, à quelle nature doit s'attribuer le plaisir que je trouve à m'avancer jusqu'au bord des précipices, à sonder l'abîme du mal, à en interroger le fond, en sentir le froid, et me retirer tout ému. Cette heure de nuit passée au seuil de sa porte où j'ai pleuré de rage, sans qu'elle ait jamais su que le

lendemain elle avait marché sur mes pleurs et sur mes baisers, sur sa vertu tour à tour détruite et respectée, maudite et adorée; cette heure, sotte aux yeux de plusieurs, est une inspiration de ce sentiment inconnu qui pousse des militaires (quelques-uns m'ont dit avoir ainsi joué leur vie) à se jeter devant une batterie pour savoir s'ils échapperaient à la mitraille, et s'ils seraient heureux en chevauchant ainsi les abîmes, en fumant comme Jean Bart sur un tonneau de poudre.

Le lendemain, j'allai cueillir et faire deux bouquets; M. de Mortsauf les admira, lui que rien en ce genre n'émouvait, et pour qui le mot de Champcenetz : « Il fait des cachots en Espagne, » semblait avoir été dit. Je passai quelques jours à Clochegourde, n'allant faire que de courtes visites à Frapesle où je dînai trois fois cependant. L'armée française vint occuper Tours. Quoique je fusse évidemment la vie et la santé de madame de Mortsauf, elle me conjura de gagner Châteauroux, pour revenir en toute hâte à Paris, par Issoudun et Orléans. Je voulus résister, elle commanda disant que le génie familier avait parlé; j'obéis. Nos adieux furent cette fois trempés de larmes, elle craignait pour moi l'entraînement du monde où j'allais vivre. Ne fallait-il pas entrer sérieusement dans le tournoiement des intérêts, des passions, des plaisirs, qui font de Paris une mer aussi dangereuse aux chastes amours qu'à la pureté des consciences. Je lui promis de lui écrire chaque soir les événements et les pensées de la journée, même les plus frivoles. A cette promesse, elle appuya sa tête allanguie sur mon épaule, et me dit : — N'oubliez rien, tout m'intéressera.

Elle me donna des lettres pour le duc et la duchesse chez lesquels j'allai le second jour de mon arrivée.

— Vous avez du bonheur, me dit le duc, dînez ici, venez avec moi ce soir au château, votre fortune est faite. Le roi vous a nommé ce matin, en disant : « Il est jeune, capable et fidèle! » Et Sa Majesté regrettait de ne pas savoir si vous étiez mort ou vivant, en quel lieu vous avaient jeté les événements, après vous être si bien acquitté de votre mission.

Le soir, j'étais maître des requêtes au conseil-d'état, et j'avais auprès du roi Louis XVIII un emploi secret d'une durée égale à celle de son règne, place de confiance, sans faveur éclatante, mais sans chance de disgrâce, qui me mit au cœur du gouvernement et fut la source de mes prospérités. Madame de Mortsauf avait vu juste, je lui devais donc tout : pouvoir et richesse, le bonheur et la science, elle me guidait et m'encourageait, purifiait mon cœur et donnait de l'unité à mes vouloirs.

Plus tard j'eus un collègue. Chacun de nous fut de service pendant six mois. Nous pouvions nous suppléer l'un l'autre au besoin; nous avions une chambre au château, notre voiture, et de larges rétributions pour nos frais quand nous étions obligés de voyager. Singulière situation! Être les disciples secrets d'un monarque à la politique duquel ses ennemis ont rendu depuis une éclatante justice; de l'entendre jugeant tout, intérieur, extérieur, d'être sans influence patente et de se voir parfois consultés comme Laforêt par Molière, de sentir les nutations d'une vieille expérience, affermie par la conscience de la jeunesse. Notre avenir était d'ailleurs fixé de manière à satisfaire l'ambition. Outre mes appointements de maître des requêtes, payés par le budget du conseil-d'état, le roi me donnait mille francs par mois sur sa cassette, et me remettait souvent lui-même quelques gratifications. Quoique Sa Majesté sentît qu'un jeune homme de vingt-trois ans ne résisterait pas longtemps au travail dont il m'accablait, mon collègue, aujourd'hui pair de France, ne fut choisi que vers le mois d'août 1817. Ce choix était si difficile, nos fonctions exigeaient tant de qualités, que le roi fut longtemps à se décider. Il me fit l'honneur de me demander quel était celui des jeunes gens entre lesquels il hésitait avec qui je m'accorderais le mieux. Parmi eux se trouvait un de mes camarades de la pension Lepître, et je ne l'indiquai point. Sa Majesté me demanda pourquoi.

— Le roi, lui dis-je, a choisi des hommes également fidèles, mais de capacités différentes; j'ai nommé celui que je crois le plus habile, certain de toujours bien vivre avec lui.

Mon jugement coïncidait avec celui du roi, qui me sut toujours gré du sacrifice que j'avais fait. En cette occasion, il me dit : — Vous serez, monsieur, le Premier. Il ne laissa pas ignorer cette circonstance à mon collègue qui, en retour de ce service, m'accorda son amitié. La considération que me marqua le duc de Lenoncourt donna la mesure à celle dont m'environna le monde. Ces mots : « Le roi prend un vif intérêt à ce jeune homme, ce jeune homme a de l'avenir, le roi le goûte, » auraient tenu lieu de talents; mais ils communiquaient au gracieux accueil dont les jeunes gens sont l'objet, ce je ne sais quoi qu'on accorde au pouvoir. Soit chez le duc de Lenoncourt, soit chez ma sœur qui épousa vers ce temps son cousin

le marquis de Listomère, le fils de la vieille parente chez qui j'allais à l'île St-Louis, je fis insensiblement la connaissance des personnes les plus influentes au faubourg Saint-Germain, et particulièrement celles du duc de Navarreins, de la vicomtesse de Grandlieu, de la marquise d'Aiglemont, du comte de Fontaine, de madame Firmiani, des Maulincourt auxquels votre mariage vous allie. Puis, j'allai chez la comtesse de Sérizy où se trouvaient des personnes comme les Restaud, les Grandville, la duchesse de Carigliano, les Nucingen, les Lanty, les Feraud, qui tous avaient la prétention d'être du faubourg Saint-Germain, et n'y étaient que reçus. Henriette me mit bientôt au cœur de la société dite le Petit-Château, par les soins de la princesse de Blamont-Chauvry dont elle était la petite belle-nièce; elle lui écrivit si chaleureusement à mon sujet que la princesse m'invita sur le champ à la venir voir; je la cultivai, je sus lui plaire, et elle devint non pas ma protectrice, mais une amie dont les sentiments eurent je ne sais quoi de maternel. La vieille princesse eut à cœur de me lier avec la duchesse de Langeais et la vicomtesse de Beauséant, deux femmes qui tenaient alors le sceptre de la mode et qui furent d'autant plus gracieuses pour moi que j'étais sans prétention auprès d'elles, et toujours prêt à leur être agréable. Mon frère Charles, loin de me renier, s'appuya dès-lors sur moi; mais ce rapide succès lui inspira une secrète jalousie qui plus tard me causa bien des chagrins. Mon père et ma mère, surpris de cette fortune inespérée, sentirent leur vanité flattée, et m'adoptèrent enfin pour leur fils; mais comme leur sentiment était en quelque sorte artificiel, pour ne pas dire joué, ce retour eut peu d'influence sur un cœur ulcéré; d'ailleurs, les affections entachées d'égoïsme excitent peu les sympathies; le cœur abhorre les calculs et les profits de tout genre.

J'écrivais fidèlement à ma chère Henriette, qui me répondait une ou deux lettres par mois. Son esprit planait sur moi, ses pensées traversaient les distances et me faisaient une atmosphère pure. Aucune femme ne pouvait me captiver. Le roi, qui sut ma réserve, et qui, sous ce rapport, était de l'école de Louis XV, me nommait en riant mademoiselle Vandenesse, mais la sagesse de ma conduite lui plaisait fort. J'ai la conviction que la patience dont j'avais pris l'habitude pendant mon enfance et surtout à Clochegourde servit beaucoup à me concilier les bonnes grâces du roi, qui fut toujours excellent pour moi. Il eut sans doute la fantaisie de lire mes lettres, car il ne fut pas longtemps la dupe de ma réserve. Un jour, le duc était de service, j'écrivais sous la dictée du roi qui, voyant entrer M. de Lenoncourt, nous enveloppa d'un regard malicieux.

— Hé bien! ce diable de Mortsauf veut donc toujours vivre? lui dit-il de sa belle voix d'argent, à laquelle il savait communiquer à volonté le mordant de l'épigramme.

— Toujours, répondit le duc.

— La comtesse de Mortsauf est un ange que je voudrais cependant bien voir ici, reprit le roi; mais si je ne puis rien, mon chancelier, dit-il en se tournant vers moi, sera plus heureux. Vous avez six mois à vous; je me décide à vous donner pour collègue le jeune homme dont nous parlions hier. Amusez-vous bien à Clochegourde, monsieur Caton! Et il se fit rouler hors du cabinet en souriant.

Je volai comme une hirondelle en Touraine. Pour la première fois, j'allais me montrer à celle que j'aimais, non-seulement un peu moins niais, mais encore dans l'appareil d'un jeune homme élégant dont les manières avaient été formées par les salons les plus polis, dont l'éducation avait été achevée par les femmes le plus gracieuses, qui avait enfin recueilli le prix de ses souffrances, et qui avait mis en usage l'expérience du plus bel ange que le ciel ait commis à la garde d'un enfant. Vous savez comment j'étais équipé pendant les trois mois de mon premier séjour à Frapesle; quand je revins à Clochegourde, lors de ma mission en Vendée, j'étais en chasseur; je portais une veste verte à boutons blancs rougis, un pantalon à raies, des guêtres de cuir et des souliers; la marche, les halliers m'avaient si mal arrangé, que M. de Mortsauf fut obligé de me prêter du linge. Cette fois, deux ans de séjour à Paris, l'habitude d'être avec le roi, les façons de la fortune, ma croissance achevée, une physionomie jeune qui recevait un lustre inexplicable de la placidité d'une âme magnétiquement unie à l'âme pure qui de Clochegourde rayonnait sur moi; tout m'avait transformé : j'avais de l'assurance sans fatuité, j'avais un contentement intérieur de me trouver, malgré ma jeunesse, au sommet des affaires; j'avais la conscience d'être le soutien secret de la plus adorable femme qui fût ici-bas, son espoir inavoué. Peut-être eus-je un petit mouvement de vanité quand le fouet des postillons claqua dans la nouvelle avenue qui de la route de Chinon menait à Clochegourde, et qu'une grille que je ne connaissais pas s'ouvrit au milieu

d'une enceinte circulaire récemment bâtie. Je ne lui avais pas écrit mon arrivée, voulant lui causer une surprise, et j'eus doublement tort ; d'abord, elle éprouva le saisissement que donne un plaisir longtemps espéré, mais considéré comme impossible ; puis elle me prouva que toutes les surprises calculées étaient de mauvais goût. Quand elle vit le jeune homme là où elle n'avait jamais vu qu'un enfant, elle abaissa son regard vers la terre par un mouvement d'une tragique lenteur ; elle se laissa prendre et baiser la main sans témoigner ce plaisir intime dont j'étais averti par son frissonnement de sensitive ; et quand elle releva son visage pour me regarder encore, je la trouvai pâle.

— Hé bien ! vous n'oubliez donc pas vos vieux amis ? me dit M. de Mortsauf qui n'était ni changé ni vieilli.

Les deux enfants me sautèrent au cou. J'aperçus à la porte la figure grave de l'abbé de Dominis, précepteur de Jacques.

— Oui, dis-je au comte ; j'aurai désormais par an six mois de liberté qui vous appartiendront toujours. Hé bien ! qu'avez-vous ? dis-je à la comtesse en lui passant mon bras pour lui envelopper la taille et la soutenir, en présence de tous les siens.

— Oh ! laissez-moi, me dit-elle en bondissant, ce n'est rien.

Je lus dans son âme, et répondis à sa pensée secrète en lui disant : — Ne reconnaissez-vous donc plus votre fidèle esclave ?

Elle prit mon bras, quitta M. de Mortsauf, ses enfants, l'abbé, les gens accourus, et me mena loin de tous, en tournant le boulingrin, mais en restant sous leurs yeux. Puis, quand elle jugea que sa voix ne serait point entendue : — Félix, mon ami, dit-elle, pardonnez la peur à qui n'a qu'un fil pour se diriger dans un labyrinthe souterrain, et qui tremble de le voir se briser ; répétez-moi que je suis plus que jamais Henriette pour vous, que vous ne m'abandonnerez point, que rien ne prévaudra contre moi, que vous serez toujours un ami dévoué. J'ai vu tout à coup dans l'avenir, et vous n'y étiez pas comme toujours la face brillante et les yeux sur moi ; vous me tourniez le dos.

— Chère Henriette adorée, idole dont le culte l'emporte sur celui de Dieu, lys chéri, fleur de ma vie, ma force et ma conscience, comment ne savez-vous donc plus que je me suis incarné à votre cœur, voué à votre personne, que mon âme est ici quand ma personne est à Paris. Faut-il donc vous dire que je suis venu en dix-sept heures, que chaque tour de roue emportait un monde de pensées et de désirs qui a éclaté comme une tempête aussitôt que je vous ai vue....

— Dites, dites, je suis sûre de moi, je puis vous entendre sans crime. Dieu ne veut pas que je meure ; il vous envoie à moi comme il dispense son souffle à ses créations, comme il épand la pluie des nuées sur une terre aride ; dites ! dites ! m'aimez-vous saintement ?

— Saintement.

— A jamais ?

— A jamais.

— Comme une vierge Marie, qui doit rester dans ses voiles et sous sa couronne blanche ?

— Comme une vierge Marie visible.

— Comme une sœur ?

— Comme une sœur trop aimée.

— Comme une mère ?

— Comme une mère secrètement désirée.

— Chevaleresquement, sans espoir ?

— Chevaleresquement, mais avec espoir.

— Enfin, comme si vous n'aviez encore que vingt ans, et que vous portiez votre petit méchant habit bleu du bal ?

— Oh ! mieux. Je vous aime ainsi, et je vous aime encore comme.... Elle me regarda dans une vive appréhension. Comme vous aimait votre tante !

— Je suis heureuse, vous avez dissipé mes terreurs, dit-elle en revenant vers la famille étonnée de notre conférence secrète ; mais soyez bien enfant ici ! car vous êtes encore un enfant. Si votre politique est d'être homme avec le roi, sachez, monsieur, qu'ici la vôtre est de rester enfant. Enfant, vous serez aimé ! Je résisterai toujours à la force de l'homme ; mais que refuserais-je à l'enfant, rien ! il ne peut rien vouloir que je ne puisse accorder. — Les secrets sont dits, fit-elle en regardant M. de Mortsauf d'un air malicieux où reparaissait la jeune fille et son caractère primitif. Je vous le laisse, je vais m'habiller.

Jamais, depuis trois ans, je n'avais entendu sa voix aussi pleinement heureuse. Pour la première fois, je connus ces jolis cris d'hirondelle, ces notes enfantines dont je vous ai parlé.

J'apportais un équipage de chasse à Jacques, à Madelaine une boîte à ouvrage dont sa mère se servit toujours ; enfin je réparai la mesquinerie à laquelle m'avait condamné jadis la parcimonie de ma mère. La joie que témoignaient les deux enfants, enchantés de se montrer l'un à l'autre leurs cadeaux, parut importuner le comte qui était toujours chagrin quand on ne s'occupait pas de lui ; je fis un signe d'intelligence à Madelaine et je suivis M. de

Mortsauf qui voulait causer de lui-même avec moi. Il m'emmena vers la terrasse; mais nous nous arrêtâmes sur le perron à chaque fait grave dont il m'entretenait.

— Mon pauvre Félix, me dit-il, vous les voyez tous heureux et bien portants, moi je fais ombre au tableau; j'ai pris leurs maux, et je bénis Dieu de me les avoir donnés. Autrefois j'ignorais ce que j'avais, mais aujourd'hui je le sais, j'ai le pylore attaqué, je ne digère plus rien.

— Par quel hasard êtes-vous devenu savant comme un professeur de l'École de médecine? lui dis-je en souriant. Votre médecin est-il assez indiscret pour vous dire ainsi...

— Dieu me préserve de consulter les médecins! s'écria-t-il, en manifestant la répulsion que la plupart des malades imaginaires éprouvent pour la médecine.

Je subis alors une conversation folle, pendant laquelle il me fit les plus ridicules confidences, se plaignant de sa femme, de ses gens, de ses enfants et de la vie, en prenant un plaisir évident à répéter ses dires de tous les jours à un étranger qui, ne les connaissant pas, pouvait s'en étonner, à un ami que la politesse obligeait à les écouter avec intérêt; il dut être content de moi, car je lui prêtais une profonde attention, en essayant de pénétrer ce caractère inconcevable, et de deviner les nouveaux tourments qu'il infligeait à sa femme et qu'elle me taisait. Henriette mit fin à ce monologue en apparaissant sur le perron; en la voyant, le comte hocha la tête et me dit : — Vous m'écoutez, vous, Félix!

Et il s'en alla, comme s'il eût eu la conscience du trouble qu'il aurait porté dans mon entretien avec Henriette, ou que, par une attention chevaleresque pour elle, il eût su qu'il lui faisait plaisir en nous laissant seuls. Son caractère offrait des désinences vraiment inexplicables, car il était jaloux comme tous les gens faibles; mais aussi sa confiance dans la sainteté de sa femme était sans bornes; peut-être même, les souffrances de son amour-propre blessé par la supériorité de cette haute vertu engendraient-elles son opposition constante aux volontés de la comtesse qu'il bravait comme les enfants bravent leurs maîtres ou leurs mères. Jacques prenait sa leçon, Madelaine faisait sa toilette; pendant une heure environ je pus donc me promener seul avec la comtesse sur la terrasse.

— Hé bien! chère ange, lui dis-je, la chaîne s'est alourdie, les sables se sont enflammés, les épines se multiplient?

— Taisez-vous, me dit-elle en devinant les pensées que m'avait suggérées ma conversation avec le comte, vous êtes ici, tout est oublié! Je ne souffre point, je n'ai pas souffert!

Elle fit quelques pas légers, comme pour aérer sa blanche toilette, pour livrer au zéphyr ses ruches de tulle neigeuses, ses manches flottantes, ses rubans frais, sa pélerine et les boucles fluides de sa coiffure à la Sévigné. Je la vis pour la première fois, jeune fille, gaie de sa gaieté naturelle, prête à jouer comme un enfant; je connus alors les larmes du bonheur et la joie que l'homme éprouve à donner le plaisir.

— Belle fleur humaine que caresse ma pensée et que baise mon âme! ô mon lys! lui dis-je, toujours intact et droit sur ta tige, toujours blanc, fier, parfumé, solitaire!

— Assez, monsieur, dit-elle en souriant. Parlez-moi de vous, racontez-moi bien tout.

Alors nous eûmes sous cette mobile voûte de feuillages frémissants une longue conversation pleine de parenthèses interminables, prise, quittée et reprise, où je la mis au fait de ma vie, de mes occupations; je lui décrivis mon appartement à Paris, car elle voulut tout savoir; et, bonheur alors inapprécié, je n'avais rien à lui cacher. En connaissant ainsi mon âme, et tous les détails de cette existence remplie par d'écrasants travaux, en apprenant l'étendue de ces fonctions où, sans probité sévère, on pouvait si facilement tromper, s'enrichir; mais que j'exerçais avec tant de rigueur que le roi, lui dis-je, m'appelait *mademoiselle de Vandenesse*, elle saisit ma main, et la baisa en y laissant tomber une larme de joie. Cette subite transposition des rôles, cet éloge si magnifique, cette pensée si rapidement exprimée, mais plus rapidement comprise : « Voici le maître que j'aurais voulu, voilà mon rêve, mon idole! » Tout ce qu'il y avait d'aveux dans cette action où l'abaissement était de la grandeur, où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens, cet orage de choses célestes me tomba sur le cœur et m'écrasa. Je me sentis petit, j'aurais voulu mourir à ses pieds.

— Ah! dis-je, vous nous surpasserez toujours en tout. Comment pouvez-vous douter de moi? car on en a douté tout à l'heure, Henriette.

— Non pour le présent, reprit-elle en me regardant avec une douceur ineffable qui, pour moi seulement, voilait la lumière de ses yeux; mais en vous voyant si beau, je me suis dit : — Nos projets sur Madelaine seront dérangés par quelque femme dangereuse qui brisera tout ici.

— Toujours Madelaine! dis-je en exprimant une surprise dont elle ne s'affligea qu'à demi. Est-ce donc à Madelaine que je suis fidèle?

Nous tombâmes dans un silence que M. de Mortsauf vint malencontreusement interrompre. Il fallut, le cœur plein, soutenir une conversation hérissée de difficultés, où mes sincères réponses sur la politique alors suivie par le roi heurtèrent les idées de M. de Mortsauf qui me força de défendre les intentions de Sa Majesté. Malgré mes interrogations sur les chevaux du comte, sur la situation de ses affaires agricoles, s'il était content de ses cinq fermes, s'il couperait les arbres d'une vieille avenue; il en revenait toujours à la politique avec une taquinerie de vieille fille et une persistance d'enfant, car ces sortes d'esprits se heurtent volontiers aux endroits où brille la lumière; ils y reviennent toujours en bourdonnant sans rien pénétrer, et fatiguent l'âme comme les grosses mouches fatiguent l'oreille en fredonnant le long des vîtres. Henriette se taisait. Pour éteindre cette conversation que la chaleur du jeune âge pouvait enflammer, je répondis par des monosyllabes approbatifs en évitant ainsi d'inutiles discussions, mais M. de Mortsauf avait beaucoup trop d'esprit pour ne pas sentir tout ce que ma politesse avait d'injurieux. Au moment où, fâché d'avoir toujours raison, il se cabra, ses sourcils et les rides de son front jouèrent, ses yeux jaunes éclatèrent, son nez ensanglanté se colora davantage, comme le jour où, pour la première fois, je fus témoin d'un de ses accès de démence. Henriette me jeta des regards suppliants en me faisant comprendre qu'elle ne pouvait déployer en ma faveur l'autorité dont elle usait pour justifier ou pour défendre ses enfants; je répondis alors à M. de Mortsauf en le prenant au sérieux et maniant avec une excessive adresse son esprit ombrageux.

— Pauvre cher, pauvre cher! disait-elle en murmurant plusieurs fois ces deux mots qui arrivaient à mon oreille comme une brise; puis quand elle crut pouvoir intervenir avec succès, elle nous dit en s'arrêtant: — Savez-vous, messieurs, que vous êtes parfaitement ennuyeux.

Ramené par cette interrogation à la chevaleresque obéissance due aux femmes, M. de Mortsauf cessa de parler politique; nous l'ennuyâmes à notre tour en disant des riens, et il nous laissa libres de nous promener en prétendant que la tête lui tournait à parcourir ainsi continuellement le même espace.

Mes tristes conjectures étaient vraies. Les doux paysages, la tiède atmosphère, le beau ciel, l'enivrante poésie de cette vallée qui, pendant quinze ans, avaient calmé les lancinantes fantaisies de ce malade, étaient impuissants aujourd'hui. A l'époque de la vie où chez les autres hommes les aspérités se fondent et les angles s'émoussent, le caractère du vieux gentilhomme était encore devenu plus agressif que par le passé. Depuis quelques mois, il contredisait pour contredire, sans raison, sans justifier ses opinions; il demandait le pourquoi de toute chose, s'inquiétait d'un retard ou d'une commission, se mêlait à tout propos des affaires intérieures, et se faisait rendre compte des moindres minuties du ménage de manière à fatiguer sa femme ou ses gens, en ne leur laissant point leur libre arbitre. Jadis il ne s'irritait jamais sans quelque motif spécieux, maintenant son irritation était constante. Peut-être les soins de sa fortune, les spéculations de l'agriculture, une vie de mouvement avaient-ils jusqu'alors détourné son humeur atrabilaire en donnant une pâture à ses inquiétudes, en employant l'activité de son esprit; et peut-être aujourd'hui le manque d'occupations mettait-il sa maladie aux prises avec elle-même; ne s'exerçant plus au-dehors, elle se produisait par des idées fixes; le *moi* moral s'était emparé du *moi* physique. Il était devenu son propre médecin, il compulsait des livres de médecine, croyait avoir les maladies dont il lisait les descriptions, et prenait alors pour sa santé des précautions inouies, variables, impossibles à prévoir, partant impossibles à contenter. Tantôt il ne voulait pas de bruit, et quand la comtesse établissait autour de lui un silence absolu, tout-à-coup il se plaignait d'être comme dans une tombe; il disait qu'il y avait un milieu entre ne pas faire de bruit et le néant de la Trappe. Tantôt il affectait une parfaite indifférence des choses terrestres, la maison entière respirait, ses enfants jouaient, les travaux ménagers s'accomplissaient sans aucune critique; soudain, au milieu du bruit, il s'écriait lamentablement: — « On veut me tuer! »

— Ma chère, s'il s'agissait de vos enfants, vous sauriez bien deviner ce qui les gêne! disait-il à sa femme, en aggravant l'injustice de ces paroles par le ton aigre et froid dont il les accompagnait.

Il se vêtait et se dévêtait à tout moment, en étudiant les plus légères variations de l'atmosphère, et ne faisait rien sans consulter le baromètre. Malgré les maternelles attentions de sa femme, il ne trouvait aucune nourriture à son goût, car il prétendait avoir un estomac délabré dont les dou-

loureuses digestions lui causaient des insomnies continuelles; et néanmoins, il mangeait, buvait, digérait, dormait, avec une perfection que le plus savant médecin aurait admirée. Ses volontés changeantes lassaient les gens de sa maison, qui, routiniers comme le sont tous les domestiques, étaient incapables de se conformer aux exigences de systèmes incessamment contraires. Le comte ordonnait-il de tenir les fenêtres ouvertes sous prétexte que le grand air était désormais nécessaire à sa santé, quelques jours après, le grand air, ou trop humide ou trop chaud, devenait intolérable; il grondait alors, il entamait une querelle, et pour avoir raison, il niait souvent sa consigne antérieure. Ce défaut de mémoire ou cette mauvaise foi lui donnait gain de cause dans toutes les discussions où sa femme essayait de l'opposer à lui-même. L'habitation de Clochegourde était devenue si insupportable que l'abbé de Dominis, homme profondément instruit, avait pris le parti de chercher la résolution de quelques problèmes, et se retranchait dans une distraction affectée. La comtesse n'espérait plus, comme par le passé, pouvoir enfermer dans le cercle de la famille les accès de ses folles colères; déjà les gens de la maison avaient été témoins de scènes où l'exaspération sans motif de ce vieillard prématuré passa les bornes; ils étaient si dévoués à la comtesse qu'il n'en transpirait rien au-dehors, mais elle redoutait chaque jour un éclat public de ce délire que le respect humain ne contenait plus. J'appris plus tard d'affreux détails sur la conduite du comte envers sa femme; au lieu de la consoler il l'accablait de sinistres prédictions et la rendait responsable des malheurs à venir, parce qu'elle refusait les médications insensées auxquelles il voulait soumettre ses enfants. La comtesse se promenait-elle avec Jacques et Madelaine, M. de Mortsauf lui prédisait un orage malgré la pureté du ciel; si par hasard l'événement justifiait son pronostic, la satisfaction de son amour-propre le rendait insensible au mal de ses enfants; l'un d'eux était-il indisposé, le comte employait tout son esprit à rechercher la cause de cette souffrance dans le système de soins adopté par sa femme et qu'il épiloguait dans les plus minces détails, en concluant toujours par ces mots assassins : — « Si vos enfants retombent malades, vous l'aurez bien voulu! » Il agissait ainsi dans les moindres détails de l'administration domestique où il ne voyait jamais que le pire côté des choses, se faisant à tout propos *l'avocat du diable*, suivant une expression de son vieux cocher. La comtesse avait indiqué pour Jacques et Madelaine des heures de repas différentes des siennes, et les avait ainsi soustraits à la terrible action de la maladie du comte, en attirant sur elle tous les orages. Madelaine et Jacques voyaient rarement leur père. Par une de ces hallucinations particulières aux égoïstes, le comte n'avait pas la plus légère conscience du mal dont il était l'auteur; dans la conversation confidentielle que nous avions eue, il s'était surtout plaint d'être trop bon pour tous les siens. Il maniait donc le fléau, abattait, brisait tout autour de lui comme eût fait un singe; puis, après avoir blessé sa victime, il lui disait : — D'où souffrez-vous?

Je compris alors d'où provenaient les lignes comme marquées avec le fil d'un rasoir sur le front de la comtesse, et que j'avais aperçues en la revoyant. Il est chez les âmes nobles une pudeur qui les empêche d'exprimer leurs souffrances; elles en dérobent orgueilleusement l'étendue à ceux qu'elles aiment par un sentiment de charité voluptueuse. Aussi, malgré mes instances, n'arrachai-je pas tout d'un coup cette confidence à Henriette. Elle craignait de me chagriner, elle me faisait des aveux interrompus par de subites rougeurs; mais j'eus bientôt deviné l'aggravation que le désœuvrement du comte avait apportée dans les peines domestiques de Clochegourde.

— Henriette, lui dis-je quelques jours après, en lui prouvant que j'avais mesuré la profondeur de ses nouvelles misères, n'avez-vous pas eu tort de si bien arranger votre terre que M. de Mortsauf n'y trouve plus à s'occuper?

— Cher, me dit-elle en souriant, ma situation est assez critique pour mériter toute mon attention; croyez que j'en ai bien étudié les ressources, et toutes sont épuisées. En effet, les tracasseries ont toujours été grandissant; et comme M. de Mortsauf et moi nous sommes toujours en présence, je ne puis les affaiblir en les divisant sur plusieurs points; tout serait également douloureux pour moi. J'ai songé à distraire M. de Mortsauf, en lui conseillant d'établir une magnanière à Clochegourde où il existe déjà quelques mûriers, vestiges de l'ancienne industrie de la Touraine; mais j'ai reconnu qu'il serait tout aussi despote au logis, et que j'aurais de plus les mille ennuis de cette entreprise. Apprenez, monsieur l'observateur, me dit-elle, que dans le jeune âge les mauvaises qualités de l'homme sont contenues par le monde, arrêtées dans leur essor par le jeu des passions, gênées par le respect humain; plus tard, dans la solitude,

chez un homme âgé, les petits défauts se montrent d'autant plus terribles qu'ils ont été longtemps comprimés. Les faiblesses humaines sont essentiellement lâches, elles ne comportent ni paix ni trêve; ce que vous leur avez accordé hier, elles l'exigent aujourd'hui, demain et toujours; elles s'établissent dans les concessions et les étendent. La puissance est clémente, elle se rend à l'évidence, elle est juste et paisible; tandis que les passions engendrées par la faiblesse sont impitoyables; elles sont heureuses quand elles peuvent agir à la manière des enfants qui préfèrent les fruits volés en secret à ceux qu'ils peuvent manger à table; ainsi M. de Mortsauf éprouve une joie véritable à me surprendre; et lui qui ne tromperait personne, me trompe avec délices pouvu que la ruse reste dans le for intérieur.

Un mois environ après mon arrivée, un matin, en sortant de déjeûner, la comtesse me prit le bras, se sauva par une porte à claire-voie qui donnait dans le verger, et m'entraîna vivement dans les vignes.

— Ah! il me tuera! dit-elle. Cependant je veux vivre, ne fût-ce que pour mes enfants! Comment, pas un jour de relâche! Toujours marcher dans les broussailles, manquer de tomber à tout moment, et à tout moment rassembler ses forces pour garder son équilibre. Aucune créature ne saurait suffire à de telles dépenses d'énergie. Si je connaissais bien le terrain sur lequel doivent porter mes efforts, si ma résistance était déterminée, l'âme s'y plierait; mais non, chaque jour l'attaque change de caractère, et me surprend sans défense; ma douleur n'est pas une, elle est multiple. Félix, Félix, vous ne sauriez imaginer quelle forme odieuse a pris sa tyrannie, et quelles sauvages exigences lui ont suggérées ses livres de médecine. Oh! mon ami... dit-elle, en appuyant sa tête sur mes épaules, sans achever sa confidence. — Que devenir, que faire? reprit-elle en se débattant contre les pensées qu'elle n'avait pas exprimées. Comment résister. Il me tuera! Non, je me tuerai moi-même, et c'est un crime cependant! M'enfuir?.. oh! mes enfants! Me séparer?... mais comment, après quinze ans de mariage, dire à mon père que je ne puis demeurer avec M. de Mortsauf; quand, si mon père ou ma mère viennent, il sera posé, sage, poli, spirituel. D'ailleurs les femmes mariées ont-elles des pères, ont-elles des mères! Elles appartiennent corps et biens à leurs maris! Je vivais tranquille, sinon heureuse; je puisais quelques forces dans ma chaste solitude, je l'avoue; mais si je suis privée de ce bonheur négatif, je deviendrai folle aussi, moi!.... Ma résistance est fondée sur de puissantes raisons qui ne me sont pas personnelles. N'est-ce pas un crime que de donner le jour à de pauvres créatures condamnées par avance à de perpétuelles douleurs? Cependant ma conduite soulève de si graves questions que je ne puis les décider seule; je suis juge et partie. J'irai demain à Tours consulter l'abbé Birotteau, mon nouveau directeur, car mon cher et vertueux abbé de la Berge est mort, dit-elle en s'interrompant. Quoiqu'il fût sévère, sa force apostolique me manquera toujours; son successeur est un ange de douceur qui s'attendrit au lieu de réprimander; néanmoins, au cœur de la religion quel courage ne se retremperait? quelle raison ne s'affermirait à la voix de l'Esprit-Saint? — Mon Dieu, reprit-elle en séchant ses larmes et levant les yeux au ciel, de quoi me punissez-vous? Mais il faut le croire, dit-elle en appuyant ses doigts sur mon bras, oui, croyons-le, Félix : nous devons passer par un creuset rouge avant d'arriver saints et parfaits dans les sphères supérieures. Dois-je me taire? me défendez-vous, mon Dieu, de crier dans le sein d'un ami? l'aimai-je trop? Elle me pressa sur son cœur comme si elle eût craint de me perdre: — Qui me résoudra ces doutes? Ma conscience ne me reproche rien. Les étoiles rayonnent d'en haut sur les hommes; pourquoi l'âme, cette étoile humaine, n'envelopperait-elle pas de ses feux un ami, quand on ne laisse aller à lui que de pures pensées?

J'écoutais cette horrible clameur en silence, tenant la main moite de cette femme dans la mienne plus moite encore; je la serrais avec une force à laquelle Henriette répondait par une force égale.

— Vous êtes donc par là? cria le comte, qui venait à nous, la tête nue. Depuis mon retour, il voulait obstinément se mêler à nos entretiens, soit qu'il en espérât quelque amusement, soit qu'il crût que la comtesse me contait ses douleurs et se plaignait dans mon sein, soit encore qu'il fût jaloux d'un plaisir qu'il ne partageait point.

— Comme il me suit! dit-elle avec l'accent du désespoir. Allons voir les clos, nous l'éviterons. Baissons-nous le long des haies pour qu'il ne nous aperçoive pas.

Nous nous fîmes un rempart d'une haie touffue, nous gagnâmes les clos en courant, et nous nous trouvâmes bientôt loin du comte, dans une allée d'amandiers.

— Chère Henriette, lui dis-je alors en serrant son bras contre mon cœur, et m'arrêtant pour la

contempler dans sa douleur, vous m'avez naguère dirigé savamment à travers les voies périlleuses du grand monde ; permettez-moi de vous donner quelques instructions pour vous aider à finir le duel sans témoins dans lequel vous succomberiez infailliblement, car vous ne vous battez point avec des armes égales. Ne luttez pas plus longtemps contre un fou...

— Chut! dit-elle en réprimant des larmes qui roulèrent dans ses yeux.

— Écoutez-moi, chère? Après une heure de ces conversations que je suis obligé de subir par amour pour vous, souvent ma pensée est pervertie, ma tête est lourde ; le comte me fait douter de mon intelligence, les mêmes idées répétées se gravent malgré moi dans mon cerveau. Les monomanies bien caractérisées ne sont pas contagieuses; mais quand la folie réside dans la manière d'envisager les choses, et qu'elle se cache sous des discussions constantes, elle peut causer des ravages sur ceux qui vivent auprès d'elle. Votre patience est sublime, mais ne vous mène-t-elle pas à l'abrutissement ? Ainsi pour vous, pour vos enfants, changez de système avec M. de Mortsauf. Votre adorable complaisance a développé son égoïsme, vous l'avez traité comme une mère traite un enfant qu'elle gâte; mais aujourd'hui, si vous voulez vivre... Et, dis-je en la regardant, vous le voulez ! déployez l'empire que vous avez sur lui. Vous le savez, il vous aime et vous craint; faites-vous craindre davantage; opposez à ses volontés diffuses une volonté rectiligne. Étendez votre pouvoir comme il a su étendre, lui, les concessions que vous lui avez faites ; et renfermez sa maladie dans une sphère morale, comme on renferme les fous dans une loge.

— Cher enfant, me dit-elle en souriant avec amertume, une femme sans cœur peut seule jouer ce rôle. Je suis mère, je serais un mauvais bourreau. Oui, je sais souffrir, mais faire souffrir les autres!... jamais! dit-elle, pas même pour obtenir un résultat honorable ou grand. D'ailleurs, ne devrais-je pas faire mentir mon cœur, déguiser ma voix, armer mon front, corrompre mon geste... ne me demandez pas de tels mensonges. Je puis me placer entre M. de Mortsauf et ses enfants, je recevrai ses coups pour qu'ils n'atteignent ici personne; voilà tout ce que je puis pour concilier tant d'intérêts contraires.

— Laisse-moi t'adorer ! sainte, trois fois sainte! dis-je en mettant un genou en terre, en baisant sa robe et y essuyant des pleurs qui me vinrent aux yeux. Mais, s'il vous tue? lui dis-je.

Elle pâlit, et répondit en levant les yeux au ciel:
— La volonté de Dieu sera faite!

— Savez-vous ce que le roi disait à votre père à propos de vous? — « Ce diable de Mortsauf vit donc toujours! »

— Ce qui est une plaisanterie dans la bouche du roi, répondit-elle, est un crime ici.

Malgré nos précautions, le comte nous avait suivis à la piste; il nous atteignit tout en sueur sous un noyer où la comtesse s'était arrêtée pour me dire cette parole grave. En le voyant, je me mis à parler vendange. Eut-il d'injustes soupçons? je ne sais; mais il resta sans mot dire à nous examiner, sans prendre garde à la fraîcheur que distillent les noyers. Après un moment employé par quelques paroles insignifiantes entrecoupées de pauses très-significatives, le comte dit avoir mal au cœur et à la tête; il se plaignit doucement, sans quêter notre pitié, sans nous peindre ses douleurs par des images exagérées. Nous n'y fîmes aucune attention. En rentrant, il se sentit plus mal encore, parla de se mettre au lit, et s'y mit sans cérémonie, avec un naturel qui ne lui était pas ordinaire. Nous profitâmes de l'armistice que nous donnait son humeur hypocondriaque, et nous descendîmes à notre chère terrasse, accompagnés de Madelaine.

— Allons nous promener sur l'eau, dit la comtesse après quelques tours; nous irons assister à la pêche que le garde fait pour nous aujourd'hui.

Nous sortons par la petite porte, nous gagnons la toue, nous y sautons, et nous voilà remontant l'Indre avec lenteur. Comme trois enfants amusés à des riens, nous regardions les herbes des bords, les demoiselles bleues ou vertes; et la comtesse s'étonnait de pouvoir goûter d'aussi tranquilles plaisirs, au milieu de ses poignants chagrins; mais le calme de la nature qui marche insouciante de nos luttes n'exerce-t-il pas sur nous un charme consolateur? L'agitation d'un amour plein de désirs contenus s'harmonie à celle de l'eau; les fleurs que la main de l'homme n'a point perverties expriment ses rêves les plus secrets; le voluptueux balancement d'une barque imite vaguement les pensées qui flottent dans l'âme; nous éprouvâmes l'engourdissante influence de cette double poésie: les paroles montées au diapazon de la nature déployèrent une grâce mystérieuse, et les regards eurent de plus éclatants rayons en participant à la lumière si largement versée par le soleil dans la prairie flamboyante; la rivière fut comme un sentier sur lequel nous volions, et n'étant pas diverti par le mouvement qu'exige la marche à pied, notre esprit s'em-

para de la création. La joie tumultueuse d'une petite fille en liberté, si gracieuse dans ses gestes, si agaçante dans ses propos, n'était-elle pas aussi la vivante expression de deux âmes libres qui se plaisaient à former idéalement cette merveilleuse créature rêvée par Platon, connue de tous ceux dont la jeunesse fut remplie par un heureux amour. Pour vous peindre cette heure, non dans ses détails indescriptibles, mais dans son ensemble, je vous dirai que nous nous aimions en tous les êtres, en toutes les choses qui nous entouraient; nous sentions hors de nous le bonheur que chacun de nous souhaitait; il nous pénétrait si vivement que la comtesse ôta ses gants et laissa tomber ses belles mains dans l'eau comme pour rafraîchir une secrète ardeur; ses yeux parlaient, mais sa bouche, qui s'entr'ouvrait comme une rose à l'air, se serait fermée à un désir. Vous connaissez la mélodie des sons graves parfaitement unis aux sons élevés, elle m'a toujours rappelé la mélodie de nos deux âmes en ce moment qui ne se retrouva plus jamais.

— Où faites-vous pêcher, lui dis-je, si vous ne pouvez pêcher que sur les rives qui sont à vous?

— Près du pont de Ruan, me dit-elle. Ah! nous avons maintenant la rivière à nous, depuis le pont de Ruan jusqu'à Clochegourde. M. de Mortsauf vient d'acheter quarante arpens de prairie, avec les économies de ces deux années et l'arriéré de sa pension. Cela vous étonne?

— Moi, je voudrais que toute la vallée fût à vous! m'écriai-je.

Elle me répondit par un sourire. Nous arrivâmes au-dessous du pont de Ruan, à un endroit où l'Indre est large, et où l'on pêchait.

— Eh bien, Martineau? dit-elle.

— Ah! madame la comtesse, nous avons du guignon. Depuis trois heures que nous y sommes, en remontant du moulin ici, nous n'avons rien pris.

Nous abordâmes afin d'assister aux derniers coups de filet, et nous nous plaçâmes tous trois à l'ombre d'un *bouillard*, espèce de peuplier dont l'écorce est blanche, qui se trouve sur le Danube, sur la Loire, probablement sur tous les grands fleuves, et qui jette au printemps un coton blanc soyeux, l'enveloppe de sa fleur. La comtesse avait repris son auguste sérénité; elle se repentait presque de m'avoir dévoilé ses douleurs, et d'avoir crié comme Job, au lieu de pleurer comme la Madelaine, une Madelaine sans amours ni fêtes, ni dissipations, mais non sans parfums, ni beautés. La seine ramenée à ses pieds fut pleine de poissons : des tanches, des barbillons, des brochets, des perches, et une énorme carpe sautillant sur l'herbe.

— C'est un fait exprès, dit le garde.

Les ouvriers écarquillaient les yeux en admirant cette femme qui ressemblait à une fée dont la baguette avait touché les filets. En ce moment, le piqueur parut chevauchant à travers la prairie au grand galop, et lui causa d'horribles tressaillements; nous n'avions pas Jacques avec nous, et la première pensée des mères est, comme l'a si poétiquement dit Virgile, de serrer leurs enfants sur leur sein au moindre événement.

— Jacques! cria-t-elle. Où est Jacques? qu'est-il arrivé à mon fils!

Elle ne m'aimait pas! Si elle m'avait aimé, elle aurait eu pour mes souffrances cette expression de lionne au désespoir.

— Madame la comtesse, monsieur le comte se trouve plus mal.

Elle respira, courut avec moi, suivie de Madelaine.

— Revenez lentement, me dit-elle, que cette chère fille ne s'échauffe pas; vous le voyez, la course de M. de Mortsauf par ce temps si chaud l'avait mis en sueur, et sa station sous le noyer a pu devenir la cause d'un malheur.

Ce mot dit au milieu de son trouble accusait la pureté de son âme. La mort de M. de Mortsauf, un malheur! Elle gagna rapidement Clochegourde, passa par la brèche d'un mur et traversa les clos. Je revins lentement en effet; l'expression d'Henriette m'avait éclairé, mais comme éclaire la foudre qui ruine les moissons engrangées. Durant cette promenade sur l'eau, je m'étais cru le préféré; je sentis amèrement qu'elle était de bonne foi dans ses paroles. L'amant qui n'est pas tout, n'est rien. J'aimais donc seul avec les désirs d'un amour qui sait tout ce qu'il veut, qui se repaît par avance de caresses espérées, et se contente des voluptés de l'âme parce qu'il y mêle celles que lui réserve l'avenir. Si Henriette aimait, elle ne connaissait rien, ni des plaisirs de l'amour, ni de ses tempêtes; elle vivait du sentiment même, comme une sainte avec Dieu. J'étais l'objet auquel s'étaient rattachées ses pensées, ses sensations méconnues, comme un essaim s'attache à quelque branche d'arbre fleuri; mais je n'étais pas le principe, j'étais un accident de sa vie, je n'étais pas toute sa vie. Roi détrôné, j'allais me demandant qui pouvait me rendre mon royaume. Dans ma folle jalousie, je me reprochais de n'avoir rien osé, ne n'avoir pas resserré les liens d'une tendresse, qui me semblait alors plus

subtile que vraie, par les chaînes du droit positif que crée la possession.

L'indisposition de M. de Mortsauf, déterminée peut-être par le froid du noyer, devint grave en quelques heures. J'allai quérir à Tours un médecin renommé, M. Origet, que je ne pus ramener que dans la soirée; mais il resta pendant toute la nuit et le lendemain à Clochegourde. Quoiqu'il eût envoyé chercher une grande quantité de sangsues par le piqueur, il jugea qu'une saignée était urgente, et n'avait point de lancette sur lui. Aussitôt, je courus à Azay par un temps affreux; je réveillai le chirurgien M. Deslandes, et le contraignis à venir avec une célérité d'oiseau. Dix minutes plus tard, et le comte eût succombé; la saignée le sauva. Malgré ce premier succès, le médecin pronostiquait la fièvre inflammatoire la plus pernicieuse, une de ces maladies comme en font les gens qui se sont bien portés pendant vingt ans. La comtesse atterrée croyait être la cause de cette fatale crise. Sans force pour me remercier de mes soins, elle se contentait de me jeter quelques sourires dont l'expression équivalait au baiser qu'elle avait mis sur ma main; j'aurais voulu y lire les remords d'un illicite amour, mais c'était l'acte de contrition d'un repentir qui faisait mal à voir dans une âme aussi pure; c'était l'expansion d'une admirative tendresse pour celui qu'elle regardait comme noble, en s'accusant, elle seule, d'un crime imaginaire. Certes, elle aimait comme Laure de Noves aimait Pétrarque, et non comme Francesca di Rimini aimait Paolo; affreuse découverte pour qui rêvait l'union de ces deux sortes d'amour! La comtesse gisait, le corps affaissé, les bras pendants, sur un fauteuil sale dans cette chambre qui ressemblait à la bauge d'un sanglier. Le lendemain soir, avant de partir, le médecin dit à la comtesse, qui avait passé la nuit, de prendre une garde. La maladie devait être longue.

— Une garde, répondit-elle, non, non! Nous le soignerons, s'écria-t-elle en me regardant, nous nous devons de le sauver!

A ce cri, le médecin nous jeta un coup d'œil observateur, plein d'étonnement; l'expression de cette parole était de nature à lui faire soupçonner quelque forfait manqué; il promit de revenir deux fois par semaine, indiqua la marche à tenir à M. Deslandes, et désigna les symptômes menaçants qui pouvaient exiger qu'on vînt le chercher à Tours. Afin de procurer à la comtesse au moins une nuit de sommeil sur deux, je lui demandai de me laisser veiller le comte alternativement avec elle. Ainsi je la décidai, non sans peine, à s'aller coucher la troisième nuit. Quand tout reposa dans la maison, pendant un moment où le comte s'assoupit, j'entendis chez Henriette un douloureux gémissement; mon inquiétude devint si vive que j'allai la trouver. Elle était à genoux devant son prie-dieu, fondant en larmes, et s'accusait : — Mon Dieu, si tel est le prix d'un murmure, criait-elle, je ne me plaindrai jamais!

Vous l'avez quitté! dit-elle en me voyant.

— Je vous entendais pleurer et gémir, j'ai eu peur pour vous.

— Oh! moi, dit-elle, je me porte bien!

Elle voulut être certaine que M. de Mortsauf dormît; nous descendîmes tous deux, et tous deux à la clarté d'une lampe, nous le regardâmes : le comte était plus affaibli par la perte du sang tiré à flots qu'il n'était endormi; ses mains agitées cherchaient à ramener sa couverture sur lui.

— On prétend que ce sont des gestes de mourants, dit-elle. Ah! s'il mourait de cette maladie que nous avons causée, je ne me marierais jamais, je le jure! ajouta-t-elle en étendant la main sur la tête du comte par un geste solennel.

— J'ai tout fait pour le sauver, lui dis-je.

— Oh! vous, vous êtes bon, dit-elle. Mais moi, je suis la grande coupable!

Elle se pencha sur ce front décomposé, en balaya la sueur avec ses cheveux, et le baisa saintement; mais je ne vis pas sans une joie secrète qu'elle s'acquittait de cette caresse comme d'une expiation.

— Blanche, à boire, dit le comte d'une voix éteinte.

— Vous voyez, il ne connaît que moi, me dit-elle en lui portant un verre. Et par son accent, par ses manières affectueuses, elle cherchait à insulter aux sentiments qui nous liaient, en les immolant au malade.

— Henriette, lui dis-je, allez prendre quelque repos, je vous en supplie.

— Plus d'Henriette! dit-elle en m'interrompant avec une impérieuse précipitation.

— Couchez-vous afin de ne pas tomber malade. Vos enfants, *lui-même*, vous ordonnent de vous soigner; il est des cas où l'égoïsme devient une sublime vertu.

— Oui, dit-elle.

Elle s'en alla, me recommandant son mari par des gestes qui eussent accusé quelque prochain délire, s'ils n'avaient pas eu les grâces de l'enfance mêlées à la force suppliante du repentir. Cette scène, terrible en la mesurant à l'état habituel de

cette âme pure, m'effraya; je craignis l'exaltation de sa conscience. Quand le médecin revint, je lui révélai les scrupules d'hermine effarouchée qui poignaient ma blanche Henriette. Quoique discrète, cette confidence dissipa les soupçons de M. Origet, et il calma les agitations de cette belle âme, en disant qu'en tout état de cause, M. de Mortsauf devait subir cette crise, et que sa station sous le noyer avait été plus utile que nuisible en déterminant la maladie.

Pendant cinquante-deux jours, le comte fut entre la vie et la mort; nous veillâmes chacun à notre tour, Henriette et moi, vingt-six nuits. Certes, M. de Mortsauf dut son salut à nos soins, à la scrupuleuse exactitude avec laquelle nous exécutions les ordres de M. Origet. Semblable aux médecins philosophes que de sagaces observations autorisent à douter des belles actions quand elles ne sont que le secret accomplissement d'un devoir, cet homme, tout en assistant au combat d'héroïsme qui se passait entre la comtesse et moi, ne pouvait s'empêcher de nous épier par des regards inquisitifs, tant il avait peur de se tromper dans son admiration.

— Dans une semblable maladie, me dit-il lors de sa troisième visite, la mort rencontre un prompt auxiliaire dans le moral, quand il se trouve aussi gravement altéré que l'est celui de M. de Mortsauf. Le médecin, la garde, les gens qui entourent le malade, tiennent sa vie entre leurs mains; car alors un seul mot, une crainte vive exprimée par un geste, ont la puissance du poison.

En me parlant ainsi, M. Origet étudiait mon visage et ma contenance; mais il vit dans mes yeux la claire expression d'une âme candide. En effet, durant le cours de cette cruelle maladie, il ne se forma pas dans mon intelligence la plus légère de ces mauvaises idées involontaires qui parfois sillonnent les consciences les plus innocentes. Pour qui contemple en grand la nature, tout y tend à l'homogénéité par l'assimilation; le monde moral doit être régi par un principe analogue; dans une sphère pure, tout est pur; près d'Henriette, il se respirait un parfum du ciel; il semblait qu'un désir reprochable devait à jamais vous éloigner d'elle. Ainsi, non-seulement elle était le bonheur, mais elle était aussi la vertu. En nous trouvant toujours également attentifs et soigneux, le docteur avait je ne sais quoi de pieux et d'attendri dans les paroles et dans les manières; il semblait se dire: — « Voilà les vrais malades; ils cachent leur blessure et l'oublient ! » Par un contraste qui, selon cet excellent homme, était assez ordinaire chez les hommes ainsi détruits, M. de Mortsauf fut patient, plein d'obéissance, ne se plaignit jamais et montra la plus merveilleuse docilité, lui qui, bien portant, ne faisait pas la chose la plus simple sans mille observations. Le secret de cette soumission à la médecine, tant niée naguère, était une secrète peur de la mort, autre contraste chez un homme d'une bravoure irrécusable ! Cette peur pourrait assez bien expliquer plusieurs bizarreries du nouveau caractère que lui avaient prêté ses malheurs.

Vous l'avouerai-je, Natalie, et le croirez-vous? ces cinquante jours et le mois qui les suivit furent les plus beaux moments de ma vie. L'amour n'est-il pas dans les espaces infinis de l'âme comme est dans une belle vallée le grand fleuve où se rendent les pluies, les ruisseaux et les torrents, où tombent les arbres et les fleurs, les graviers du bord et les plus élevés quartiers de roc; il s'agrandit aussi bien par les orages que par le lent tribut des claires fontaines. Oui, quand on aime, tout arrive à l'amour. Les premiers grands dangers passés, la comtesse et moi, nous nous habituâmes à la maladie. Malgré le désordre incessant introduit par les soins qu'exigeait M. de Mortsauf, sa chambre que nous avions trouvée si mal tenue, devint propre et coquette. Bientôt nous y fûmes comme deux êtres échoués dans une île déserte; car non-seulement les malheurs isolent, mais encore ils font taire les mesquines conventions de la société. Puis l'intérêt du malade nous obligea d'avoir des points de contact qu'aucun autre événement n'aurait autorisés. Combien de fois nos mains, si timides auparavant, ne se rencontrèrent-elles pas en rendant quelque service au comte; n'avais-je pas à soutenir, à aider Henriette. Souvent, emportée par une nécessité comparable à celle du soldat en vedette, elle oubliait de manger; je lui servais alors, quelquefois sur ses genoux, un repas pris en hâte et qui nécessitait mille petits soins; c'était une scène d'enfance à côté d'une tombe entr'ouverte. Elle me commandait vivement les apprêts qui pouvaient éviter quelque souffrance au comte, et m'employait à mille menus ouvrages. Pendant le premier temps où l'intensité du danger étouffait, comme durant une bataille, les subtiles distinctions qui caractérisent les faits de la vie ordinaire, elle dépouilla nécessairement ce décorum que toute femme, même la plus naturelle, garde en ses paroles, dans ses regards, dans son maintien, quand elle est en présence du monde ou de sa famille, et qui n'est plus de mise en déshabillé. Ne venait-elle pas me relever

aux premiers chants de l'oiseau, dans ses vêtements du matin qui me permirent de revoir parfois les éblouissants trésors que, dans mes folles espérances, je considérais comme miens. Tout en restant imposante et fière, pouvait-elle ainsi ne pas être familière? D'ailleurs, pendant les premiers jours, le danger ôta si bien toute signification passionnée aux privautés de notre intime union qu'elle n'y vit point de mal; puis quand vint la réflexion, elle songea peut-être que ce serait une insulte pour elle comme pour moi que de changer ses manières. Nous nous trouvâmes insensiblement apprivoisés, mariés à demi. Elle se montra bien noblement confiante, sûre de moi comme d'elle-même. J'entrai donc plus avant dans son cœur. La comtesse redevint mon Henriette, Henriette contrainte d'aimer davantage celui qui s'efforçait d'être sa seconde âme. Bientôt, je n'attendis plus sa main toujours irrésistiblement abandonnée au moindre coup-d'œil solliciteur; je pouvais, sans qu'elle se dérobât à ma vue, suivre avec ivresse les lignes de ses belles formes durant les longues heures pendant lesquelles nous écoutions le sommeil du malade. Les chétives voluptés que nous nous accordions, ces regards attendris, ces paroles prononcées à voix basse pour ne pas éveiller le comte, les craintes, les espérances dites et redites, enfin, les mille événements de cette fusion complète de deux cœurs longtemps séparés, se détachaient vivement sur les ombres douloureuses de la scène actuelle. Nous connûmes nos âmes à fond dans cette épreuve à laquelle succombent souvent les affections les plus vives qui ne résistent pas au laisser-voir de toutes les heures, qui se détachent en éprouvant cette cohésion constante où l'on trouve la vie ou lourde ou légère à porter.

Vous savez quel ravage fait la maladie d'un maître, quelle interruption dans les affaires! le temps manque pour tout; la vie embarrassée chez lui dérange les mouvements de sa maison et ceux de sa famille. Quoique tout tombât sur madame de Mortsauf, le comte était encore utile au dehors; il allait parler aux fermiers, se rendait chez les gens d'affaires, recevait les fonds; si elle était l'âme, il était le corps. Je me fis son intendant pour qu'elle pût soigner le comte sans rien laisser péricliter au-dehors. Elle accepta tout sans façon, sans un remercîment. Ce fut une douce communauté de plus que ces soins de maison partagés, que ces ordres transmis en son nom. Je m'entretenais souvent le soir avec elle, dans sa chambre, et de ses intérêts et de ses enfants. Ces causeries donnèrent un semblant de plus à notre mariage éphémère. Avec quelle joie Henriette se prêtait à me laisser jouer le rôle de son mari, à me faire occuper sa place à table, à m'envoyer parler au garde; et tout cela dans une complète innocence, mais non sans cet intime plaisir qu'éprouve la plus vertueuse femme du monde à trouver un biais où se réunissent la stricte observation des lois et le contentement de ses désirs inavoués. Annulé par la maladie, le comte ne pesait plus sur sa femme, ni sur sa maison; et alors la comtesse fut elle-même, elle eut le droit de s'occuper de moi, de me rendre l'objet d'une foule de soins. Quelle joie quand je découvris en elle la pensée vaguement conçue peut-être, mais délicieusement exprimée, de me révéler tout le prix de sa personne et de ses qualités, de me faire apercevoir le changement qui s'opérerait en elle si elle était comprise. Cette fleur, incessamment fermée dans la froide atmosphère de son ménage, s'épanouit à mes regards, et pour moi seul; elle prit autant de joie à se déployer, que j'en sentis en y jetant l'œil curieux de l'amour. Elle me prouvait par tous les riens de la vie combien j'étais présent à sa pensée. Le jour où, après avoir passé la nuit au chevet du malade, je dormais tard, Henriette se levait le matin avant tout le monde, elle faisait régner autour de moi le plus absolu silence; sans être avertis, Jacques et Madelaine jouaient au loin; elle usait de mille supercheries pour conquérir le droit de mettre elle-même mon couvert; enfin elle me servait, avec quel pétillement de joie dans les mouvements, avec quelle fauve finesse d'hirondelle, quel vermillon sur les joues, quels tremblements dans la voix, quelle pénétration de lynx! Ces expansions de l'âme se peignent-elles? Souvent elle était accablée de fatigue; mais si par hasard en ces moments de lassitude il s'agissait de moi, pour moi comme pour ses enfants, elle trouvait de nouvelles forces, elle s'élançait agile, vive et joyeuse. Comme elle aimait à jeter sa tendresse en rayons dans l'air! Ah Natalie! oui, certaines femmes partagent ici-bas les priviléges des Esprits Angéliques, et répandent comme eux cette lumière que Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, disait être intelligente, mélodieuse et parfumée. Sûre de ma discrétion, Henriette se plut à me relever le pesant rideau qui nous cachait l'avenir, en me laissant voir en elle deux femmes : la femme enchaînée qui m'avait séduit malgré ses rudesses, et la femme libre dont la douceur devait éterniser mon amour. Quelle différence! madame de Mortsauf était le bengali

transporté dans la froide Europe, tristement posé sur son bâton, muet et mourant dans sa cage où le garde un naturaliste; Henriette était l'oiseau chantant ses poëmes orientaux dans son bocage au bord du Gange, et comme une pierrerie vivante volant de branche en branche parmi les roses d'un immense volkaméria toujours fleuri. Sa beauté se fit plus belle, son esprit se raviva. Ce continuel feu de joie était un secret entre nos deux esprits, car l'œil de l'abbé de Dominis, ce représentant du monde, était plus redoutable pour Henriette que celui de M. de Mortsauf; mais elle prenait comme moi grand plaisir à donner à sa pensée des tours ingénieux, elle cachait son contentement sous la plaisanterie, et couvrait d'ailleurs les témoignages de sa tendresse du brillant pavillon de la reconnaissance.

— Nous avons mis votre amitié à de rudes épreuves, Félix ! Nous pouvons bien lui permettre les licences que nous permettons à Jacques, M. l'abbé ? disait-elle à table.

Le sévère abbé répondait par l'aimable sourire de l'homme pieux qui lit dans les cœurs et les trouve purs; il exprimait d'ailleurs pour la comtesse le respect mélangé d'adoration qu'inspirent les anges.

Deux fois, en ces cinquante jours, la comtesse s'avança peut-être au-delà des bornes dans lesquelles se renfermait notre affection; mais encore ces deux événements furent-ils enveloppés d'un voile qui ne se leva qu'au jour des aveux suprêmes. Un matin, dans les premiers jours de la maladie du comte, au moment où elle se repentit de m'avoir traité si sévèrement en me retirant les innocents priviléges accordés à ma chaste tendresse, je l'attendais, elle devait me remplacer. Trop fatigué, je m'étais endormi, la tête appuyée sur la muraille. Je me réveillai soudain en me sentant le front touché par je ne sais quoi de frais qui me donna une sensation comparable à celle d'une rose qu'on y eût appuyée. Je vis la comtesse à trois pas de moi, qui me dit : — « J'arrive ! » Je m'en allai; mais en lui souhaitant le bonjour, je lui pris la main, et la sentis humide et tremblante.

— Souffrez-vous ? lui dis-je.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? me demanda-t-elle.

Je la regardai, rougissant, confus : — J'ai rêvé, dis-je.

Un soir, pendant une des dernières visites de M. Origet, qui avait positivement annoncé la convalescence du comte, je me trouvais avec Jacques et Madelaine sur le perron où nous étions tous trois couchés sur les marches, emportés par l'attention que demandait une partie d'onchets que nous faisions avec des tuyaux de paille et des crochets armés d'épingles. M. de Mortsauf dormait. En attendant que son cheval fût attelé, le médecin et la comtesse causaient à voix basse dans le salon. M. Origet s'en alla sans que je m'aperçusse de son départ. Après l'avoir reconduit, Henriette s'appuya sur la fenêtre d'où elle nous contempla sans doute pendant quelque temps, à notre insu. La soirée était une de ces soirées chaudes où le ciel prend les teintes du cuivre, où la campagne envoie dans les échos mille bruits confus. Un dernier rayon de soleil se mourait sur les toits, les fleurs des jardins embaumaient les airs, les clochettes des bestiaux ramenés aux étables retentissaient au loin. Nous nous conformions au silence de cette heure tiède en étouffant nos cris de peur d'éveiller M. de Mortsauf. Tout à coup, malgré le bruit onduleux d'une robe, j'entendis la contraction gutturale d'un soupir violemment réprimé; je m'élançai dans le salon, j'y vis la comtesse assise dans l'embrasure de la fenêtre, un mouchoir sur la figure; elle reconnut mon pas, et me fit un geste impérieux pour m'ordonner de la laisser seule. Je vins, le cœur pénétré de crainte, et voulus lui ôter son mouchoir de force; elle avait le visage baigné de larmes, elle s'enfuit dans sa chambre, et n'en sortit que pour la prière. Pour la première fois, depuis cinquante jours, je l'emmenai sur la terrasse et lui demandai compte de son émotion; mais elle affecta la gaîté la plus folle et la justifia par la bonne nouvelle que lui avait donnée M. Origet.

— Henriette, Henriette, lui dis-je, vous la saviez au moment où je vous ai vue pleurant ! Entre nous deux un mensonge serait une monstruosité. Pourquoi m'avez-vous empêché d'essuyer ces larmes ? M'appartenaient-elles donc ?

— J'ai pensé, me dit-elle, que pour moi, cette maladie a été comme une halte dans la douleur. Maintenant que je ne tremble plus pour M. de Mortsauf, il faut trembler pour moi !

Elle avait raison. La santé du comte s'annonça par le retour de son humeur fantasque; il commençait à dire que ni sa femme, ni moi, ni le médecin, ne savaient le soigner, nous ignorions tous et sa maladie et son tempérament, et ses souffrances et les remèdes convenables; M. Origet, infatué de je ne sais quelle doctrine, voyait une altération dans les humeurs, tandis qu'il ne devait s'occuper que du pylore. Un jour, il nous regarda malicieusement comme un homme qui nous aurait épiés ou devinés,

et il dit en souriant à sa femme : — Eh bien, ma chère, si j'étais mort, vous m'auriez regretté sans doute, mais avouez-le, vous vous seriez résignée...

— J'aurais porté le deuil de cour, rose et noir, répondit-elle en riant afin de faire taire son mari.

Mais il y eut surtout, à propos de la nourriture que le docteur déterminait sagement en s'opposant à ce que l'on satisfît la faim du convalescent, des scènes de violences et des criailleries qui ne pouvaient se comparer à rien dans le passé, car le caractère du comte se montra d'autant plus terrible qu'il avait pour ainsi dire sommeillé. Forte des ordonnances du médecin et de l'obéissance de ses gens, stimulée par moi qui vis dans cette lutte un moyen de lui apprendre à exercer sa domination sur son mari, la comtesse s'enhardit à la résistance; elle sut opposer un front calme à la démence de ses cris; elle s'habitua, le prenant pour ce qu'il était, pour un enfant, à entendre ses épithètes injurieuses. J'eus le bonheur de lui voir saisir enfin le gouvernement de cet esprit maladif. M. de Mortsauf criait, mais il obéissait et il obéissait surtout après avoir beaucoup crié. Malgré l'évidence des résultats, Henriette pleurait parfois à l'aspect de ce vieillard décharné, faible, au front plus jauni que la feuille prête à tomber, aux yeux pâles, aux mains tremblantes; elle se reprochait ses duretés, elle ne résistait pas souvent à la joie qu'elle voyait dans les yeux du comte quand, en lui mesurant ses repas, elle allait au-delà des défenses du médecin. Elle se montra d'ailleurs d'autant plus douce et gracieuse pour lui qu'elle l'avait été pour moi; mais il y eut cependant des différences qui remplirent mon cœur d'une joie illimitée. Elle n'était pas infatigable, elle savait appeler ses gens pour servir M. de Mortsauf quand ses caprices se succédaient un peu trop rapidement et qu'il se plaignait de ne pas être compris.

La comtesse voulut aller rendre grâce à Dieu du rétablissement de M. de Mortsauf; elle fit dire une messe et me demanda mon bras pour se rendre à l'église, je l'y menai; mais pendant le temps que dura la messe, je vins voir M. et madame de Chessel. Au retour, elle voulut me gronder.

— Henriette, lui dis-je, je suis incapable de fausseté. Je puis me jeter à l'eau pour sauver mon ennemi qui se noie, lui donner mon manteau pour le réchauffer; enfin je lui pardonnerais, mais sans oublier l'offense.

Elle garda le silence, et pressa mon bras sur son cœur.

— Vous êtes un ange, vous avez dû être sincère dans vos actions de grâces, dis-je en continuant. La mère du prince de la Paix fut sauvée des mains d'une populace furieuse qui voulait la tuer, et quand la reine lui demanda : que faisiez-vous? elle répondit : je priais pour eux! La femme est ainsi. Moi je suis homme et nécessairement imparfait.

— Ne vous calomniez point, dit-elle en me remuant le bras avec violence, peut-être valez-vous mieux que moi.

—Oui, repris-je, car je donnerais l'éternité pour un seul jour de bonheur, et vous!...

— Et moi? dit-elle en me regardant avec fierté.

Je me tus et baissai les yeux pour éviter la foudre de son regard.

— Moi, reprit-elle, de quel *moi* parlez-vous? Je sens bien des moi, en moi! Ces deux enfants, ajouta-t-elle en montrant Madelaine et Jacques, sont des *moi*. Félix, dit-elle avec un accent déchirant, me croyez-vous donc égoïste? ne pensez-vous pas que je puisse sacrifier toute une éternité pour récompenser celui qui me sacrifie sa vie? Cette pensée est horrible, elle froisse à jamais les sentiments religieux : une femme ainsi déchue peut-elle se relever; son bonheur peut-il l'absoudre? Vous me feriez bientôt décider ces questions!... Oui, je vous livre enfin un secret de ma conscience, cette idée m'a souvent traversé le cœur, je l'ai souvent expiée par de dures pénitences, elle a causé les larmes dont vous m'avez demandé compte avant-hier.

— Ne donnez-vous pas trop d'importance à certaines choses que les femmes vulgaires mettent à haut prix et que vous devriez...

— Oh! dit-elle en m'interrompant, leur en donnez-vous moins?

Cette logique arrêta tout raisonnement.

—Eh bien, reprit-elle, sachez-le? Oui, j'aurais la lâcheté d'abandonner ce pauvre vieillard dont je suis la vie? Mais, mon ami, ces deux petites créatures si faibles qui sont en avant de nous, Madelaine et Jacques, ne resteraient-ils pas avec leur père? Eh bien, croyez-vous, je vous le demande, croyez-vous qu'ils vécussent trois mois sous la domination insensée de cet homme? Si en manquant à mes devoirs, il ne s'agissait que de moi!... Elle laissa échapper un superbe sourire. Mais n'est-ce pas tuer mes deux enfants? leur mort serait certaine. Mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi parlons-nous de ces choses? Mariez-vous, et laissez-moi mourir!

Elle dit ces paroles d'un ton si amer, si profond, qu'elle étouffa la révolte de ma passion.

— Vous avez crié, là haut, sous ce noyer; je viens de crier, moi, sous ces aulnes, voilà tout. Je me tairai désormais.

— Vos générosités me tuent, dit-elle en levant les yeux au ciel.

Nous étions arrivés sur la terrasse, nous y trouvâmes M. de Mortsauf, assis dans un fauteuil, au soleil; l'aspect de sa figure fondue, à peine animée par un sourire faible, éteignit les flammes sorties des cendres. Je m'appuyai sur la balustrade, en contemplant le tableau que m'offrait ce moribond, entre ses deux enfants toujours malingres, et sa femme pâlie par les veilles, amaigrie par les excessifs travaux, par les alarmes et peut-être par les joies de ces deux terribles mois, mais que les émotions de cette scène avaient colorée outre mesure. A l'aspect de cette famille souffrante, enveloppée des feuillages tremblottants à travers lesquels passait la grise lumière d'un ciel d'automne nuageux, je sentis en moi-même se dénouer les liens qui rattachent le corps à l'esprit. Pour la première fois, j'éprouvai ce spleen moral que connaissent, dit-on, les plus robustes lutteurs au fort de leurs combats, espèce de folie froide qui fait un lâche de l'homme le plus brave, un incrédule du dévot, qui rend indifférent à toute chose, même aux sentiments les plus vitaux, à l'honneur, à l'amour; car alors le doute nous ôte la connaissance de nous-même, et nous dégoûte de la vie. Pauvres créatures nerveuses que la richesse de votre organisation livre sans défense à je ne sais quel fatal génie, où sont vos pairs et vos juges? Je conçus comment M. de Mortsauf, le jeune audacieux qui avançait déjà la main sur le bâton des maréchaux de France, habile négociateur autant qu'intrépide capitaine, avait pu devenir l'innocent assassin que je voyais! Mes désirs, aujourd'hui couronnés de roses, pouvaient avoir cette fin! Épouvanté par la cause autant que par l'effet, demandant comme l'impie où était ici la Providence, je ne pus retenir deux larmes qui roulèrent sur mes joues.

— Qu'as-tu, mon bon Félix! me dit Madelaine de sa voix enfantine.

Puis Henriette acheva de dissiper ces noires vapeurs et ces ténèbres par un regard de sollicitude qui rayonna dans mon âme comme le soleil. En ce moment, le vieux piqueur m'apporta de Tours une lettre dont la vue m'arracha je ne sais quel cri de surprise, et qui fit trembler madame de Mortsauf par contre-coup; je voyais le cachet du cabinet, le roi me rappelait. Je la lui tendis, elle la lut d'un regard.

— Il s'en va! dit M. de Mortsauf.

— Que vais-je devenir? me dit-elle en apercevant pour la première fois son désert sans soleil.

Nous restâmes dans une stupeur de pensée qui nous oppressa tous également, car nous n'avions jamais si bien senti que nous nous étions tous nécessaires les uns aux autres. La comtesse eut, en me parlant de choses même indifférentes, un son de voix nouveau, comme si l'instrument eût perdu plusieurs cordes, et que les autres se fussent détendues. Elle eut des gestes d'apathie et des regards sans lueur. Je la priai de me confier ses pensées.

— En ai-je? me dit-elle.

Elle m'entraîna dans sa chambre, me fit asseoir sur son canapé, fouilla le tiroir de sa toilette, se mit à genoux devant moi, et me dit : — Voilà les cheveux qui me sont tombés depuis un an, prenez-les, ils sont bien à vous, vous saurez un jour comment et pourquoi.

Je me penchai lentement vers son front, elle ne se baissa pas pour éviter mes lèvres, je les appuyai saintement, sans coupable ivresse, sans volupté chatouilleuse, mais avec un solennel attendrissement. Voulait-elle tout sacrifier? Allait-elle seulement, comme je l'avais fait, au bord du précipice? Si l'amour l'avait amenée à se livrer, elle n'eût pas eu ce calme profond, ce regard religieux, et ne m'eût pas dit de sa voix pure : — Vous ne m'en voulez plus?

Je partis au commencement de la nuit, elle voulut m'accompagner par la route de Frapesle, et nous nous arrêtâmes au noyer : je le lui montrai, lui disant comment de là je l'avais aperçue quatre ans auparavant : — La vallée était bien belle! m'écriai-je.

— Et maintenant? reprit-elle vivement.

— Vous êtes sous le noyer, lui dis-je, et la vallée est à nous!

Elle baissa la tête, et notre adieu se fit là. Elle remonta dans sa voiture avec Madelaine, et moi dans la mienne, seul. De retour à Paris, je fus heureusement absorbé par des travaux pressants qui me donnèrent une violente distraction et me forcèrent à me dérober au monde qui m'oublia. Je correspondis avec madame de Mortsauf, à qui j'envoyais mon journal toutes les semaines, et qui me répondait deux fois par mois. Vie obscure et pleine, semblable à ces endroits touffus, fleuris, ignorés, que j'avais admirés naguère encore au fond des bois en faisant de nouveaux poëmes de fleurs pendant les deux dernières semaines.

O vous qui aimez! imposez-vous de ces belles

obligations, chargez-vous de règles à accomplir comme l'Église en a donné pour chaque jour aux Chrétiens. Ce sont de grandes idées que les observances rigoureuses créées par la Religion Romaine; elles tracent toujours plus avant dans l'âme les sillons du devoir par la répétition des actes qui conservent l'espérance et la crainte; les sentiments courent toujours vifs dans ces ruisseaux creusés qui retiennent les eaux, les purifient, rafraîchissent incessamment le cœur, et fertilisent la vie par les abondants trésors d'une Foi cachée, source divine où se multiplie l'unique pensée d'un unique amour.

Les deux Femmes.

Ma passion, qui recommençait le moyen-âge et rappelait la chevalerie, fut connue je ne sais comment. Peut-être le roi et M. le duc de Lenoncourt en causèrent-ils; de cette sphère supérieure, l'histoire à la fois romanesque et simple d'un jeune homme qui adorait pieusement une femme belle sans public, grande dans la solitude, fidèle sans l'appui du devoir, se répandit sans doute au cœur du faubourg Saint-Germain? Dans les salons, je me trouvais l'objet d'une attention gênante, car la modestie de la vie a des avantages qui, une fois éprouvés, rendent insupportable l'éclat d'une mise en scène constante. De même que les yeux habitués à ne voir que des couleurs douces sont blessés par le grand jour, de même il est certains esprits auxquels déplaisent les violents contrastes. J'étais alors ainsi: vous pouvez vous en étonner aujourd'hui, mais prenez patience, les bizarreries du Vandenesse actuel vont s'expliquer. Je trouvais donc les femmes bienveillantes et le monde parfait pour moi. Après le mariage du duc de Berry, la cour reprit du faste, les fêtes françaises revinrent. L'occupation étrangère avait cessé, la prospérité reparaissait, les plaisirs étaient possibles; des personnages illustres par le rang, considérables par la fortune, abondèrent de tous les points de l'Europe dans la capitale de l'intelligence, où se retrouvent les avantages des autres pays et leurs vices agrandis, aiguisés par l'esprit français. Cinq mois après avoir quitté Clochegourde au milieu de l'hiver, ma pauvre Henriette m'écrivit une lettre désespérée en me racontant une grave maladie de son fils, et à laquelle il avait échappé, mais qui laissait des craintes pour l'avenir, car le médecin avait parlé des précautions à prendre pour la poitrine, mot terrible, qui, prononcé par la science, teint en noir toutes les heures d'une mère. A peine la pauvre femme respirait-elle, à peine Jacques entrait-il en convalescence, que sa sœur inspira des inquiétudes. Madelaine, cette jolie plante qui répondait si bien à la culture maternelle, subissait une crise prévue, mais redoutable pour une aussi frêle constitution. Abattue déjà par les fatigues que lui avait causé la longue maladie de Jacques, la comtesse se trouvait sans courage pour supporter ce nouveau coup, et le spectacle que lui présentaient ces deux chers êtres la rendait insensible aux tourmentes redoublées du caractère de son mari. Ainsi, des orages de plus en plus troubles et chargés de graviers déracinaient par leurs vagues âpres les espérances le plus profondément plantées dans son cœur. Elle s'était d'ailleurs abandonnée à la tyrannie du comte qui, de guerre lasse, avait regagné le terrain perdu.

« Quand toute ma force enveloppait mes enfants, m'écrivait-elle, pouvais-je l'employer contre M. de Mortsauf et pouvais-je me défendre de ses agressions en me défendant contre la mort? En marchant aujourd'hui, seule et affaiblie, entre les deux jeunes mélancolies qui m'accompagnent, je suis atteinte par un invincible dégoût de la vie. Quel coup puis-je sentir, à quelle affection puis-je répondre, quand je vois sur la terrasse Jacques immobile, dont la vie ne m'est plus attestée que par ses deux beaux yeux agrandis de maigreur, caves comme ceux d'un vieillard, et dont, fatal pronostic! l'intelligence avancée contraste avec sa débilité corporelle! Quand je vois à mes côtés cette jolie Madelaine si vive, si caressante, si colorée, maintenant blanche comme une morte; ses cheveux et ses yeux me semblent avoir pâli, elle tourne sur moi des regards languissants comme si elle voulait me faire ses adieux; aucun mets ne la tente, ou si elle désire quelque nourriture, elle m'effraye par l'étrangeté de ses goûts; la candide créature, quoiqu'élevée dans mon cœur, rougit en me les confiant. Malgré mes efforts, je ne puis les amuser, chacun d'eux me sourit; mais ce sourire leur est arraché par la puissance de mes coquetteries, et ne vient pas d'eux; ils pleurent de ne pouvoir répondre à mes caresses. La souffrance a tout détendu dans leur âme, même les liens qui nous attachent. Ainsi vous comprenez combien Clochegourde est triste, M. de Mortsauf y règne sans obstacle. O mon ami, vous ma gloire! m'écrivait-elle plus loin, vous devez bien m'aimer pour m'aimer encore, pour m'aimer inerte, ingrate, et pétrifiée par la douleur! »

En ce moment, où jamais je ne me sentis plus vivement atteint dans mes entrailles, et où je ne vivais que dans cette âme, sur laquelle je tâchais d'envoyer la brise lumineuse des matins, et l'espérance des soirs empourprés, je rencontrai dans les salons de l'Élysée-Bourbon une femme, une Anglaise célèbre par sa beauté, l'une de ces illustres ladys qui sont à demi-souveraines. D'immenses richesses, la naissance dans une famille qui depuis la Conquête était pure de toute mésalliance, un mariage avec l'un des hommes les plus distingués de la pairie anglaise, un beau titre à porter, tous ces avantages n'étaient que des accessoires qui rehaussaient la beauté de cette personne, ses grâces, ses manières, son esprit, je ne sais quel brillant qui éblouissait avant de fasciner. Elle fut l'idole du jour, et régna d'autant mieux sur la société parisienne, qu'elle eut les qualités nécessaires à ses succès, la main de fer sous un gant de velours dont parlait Bernadotte. Vous connaissez la singulière personnalité des Anglais, cette orgueilleuse Manche infranchissable, ce froid canal Saint-Georges qu'ils mettent entre eux et les gens qui ne leur sont point présentés. L'humanité semble être une fourmillière sur laquelle ils marchent; ils ne connaissent de leur espèce que les gens admis par eux; les autres, ils n'en entendent pas le langage; ce sont bien des lèvres qui se remuent et des yeux qui voient, mais ni le son ni le regard ne les atteignent; pour eux, ces gens sont comme s'ils n'étaient point. Ils offrent ainsi comme une image de leur île où la loi régit tout, où tout est uniforme dans chaque sphère, où l'exercice des vertus semble être le jeu nécessaire de rouages qui marchent à heure fixe. Les fortifications d'acier poli élevées autour d'une femme anglaise, encagée dans son ménage par des fils d'or, mais où sa mangeoire et son abreuvoir, où ses bâtons et sa pâture sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits. Jamais un peuple n'a mieux préparé l'hypocrisie de la femme mariée en la mettant à tout propos entre la mort et la vie sociale; pour elle, aucun intervalle entre la honte et l'honneur : ou la faute est complète, ou elle n'est pas; c'est tout ou rien, le *to be*, *or not to be* d'Hamlet. Cette alternative, jointe au dédain constant auquel leurs mœurs les habituent, fait d'une femme anglaise un être à part dans le monde; c'est une pauvre créature, vertueuse par force et prête à se dépraver, condamnée à de continuels mensonges enfouis en son cœur, mais délicieuse par la forme, parce que ce peuple a tout mis dans la forme. De là les beautés particulières aux femmes de ce pays : cette exaltation d'une tendresse où pour elles se résume nécessairement la vie, l'exagération de leurs soins pour elles-mêmes, la délicatesse de leur amour si gracieusement peinte dans la fameuse scène de Roméo et de Juliette, où le génie de Shakespeare a d'un trait exprimé la femme anglaise. A vous qui leur enviez tant de choses, que vous dirai-je que vous ne sachiez de ces blanches syrènes, impénétrables en apparence et sitôt connues, qui croient que l'amour suffit à l'amour, et qui importent le spleen dans les jouissances en ne les variant pas; dont l'âme n'a qu'une note, dont la voix n'a qu'une syllabe, océan d'amour où qui n'a pas nagé ignorera toujours quelque chose de la poésie des sens, comme celui qui n'aura pas vu la mer aura des cordes de moins à sa lyre? Vous connaissez le pourquoi de ces paroles. Mon aventure avec la marquise de Dudley eut une fatale célébrité; je lui fus présenté, sur sa demande, par un des gentilshommes du duc de Berry, et je devins l'objet de ses séductions. Eh bien, dans un âge où les sens ont tant d'empire sur nos déterminations, chez un jeune homme où leurs ardeurs avaient été si violemment comprimées, l'image de la sainte qui souffrait son lent martyre à Clochegourde rayonna si fortement que je pus me contenir et résister. Cette fidélité fut le lustre qui me valut l'attention de lady Arabelle. Ma résistance aiguisa sa passion, car ce qu'elle désirait, comme le désirent beaucoup d'Anglaises, était l'éclat, l'extraordinaire; elle voulait du poivre, du piment pour la pâture du cœur, de même que les Anglais veulent des condiments enflammés pour réveiller leur goût. L'atonie que met dans l'existence de ces femmes une perfection constante dans les choses, une régularité méthodique dans les habitudes, les conduit à l'adoration du romanesque et du difficile. Je ne sus pas juger ce caractère. Plus je me renfermais dans un froid dédain, plus lady Dudley se passionnait. Cette lutte dont elle se faisait gloire excita la curiosité de quelques salons; ce fut pour elle un premier bonheur qui lui faisait une obligation du triomphe. Ah! j'eusse été sauvé, si quelqu'ami m'avait répété le mot atroce qui lui échappa sur madame de Mortsauf et sur moi.

— Je suis, dit-elle, ennuyée de ces soupirs de tourterelle!

Sans vouloir ici justifier mon crime, je vous ferai observer, Natalie, qu'un homme a moins de ressources pour résister à une femme que vous n'en avez pour échapper à nos poursuites. Nos mœurs interdisent à notre sexe les brutalités de la répres-

sion qui, chez vous, sont des amorces pour un amant, et que d'ailleurs les convenances vous imposent; à nous, au contraire, je ne sais quelle jurisprudence de fatuité masculine ridiculise notre réserve; nous vous laissons le monopole de la modestie pour que vous ayez le privilége des faveurs; mais intervertissez les rôles, l'homme succombe sous la moquerie. Quoique gardé par ma passion, je n'étais pas à l'âge où l'on reste insensible aux triples séductions de l'orgueil, du dévoûment et de la beauté. Quand lady Arabelle mettait à mes pieds, au milieu d'un bal dont elle était la reine, les hommages qu'elle y recueillait, et qu'elle épiait mon regard pour savoir si sa toilette était de mon goût, et qu'elle frissonnait de volupté lorsqu'elle me plaisait, j'étais ému de son émotion. Elle se tenait d'ailleurs sur un terrain où je ne pouvais pas la fuir; il m'était difficile de refuser certaines invitations parties du cercle diplomatique; sa qualité lui ouvrait tous les salons, et avec cette adresse que les femmes déploient pour obtenir ce qui leur plaît, elle se faisait placer à table par la maîtresse de la maison auprès de moi; puis elle me parlait à l'oreille.

— Si j'étais aimée comme l'est madame de Mortsauf, me disait-elle, je vous sacrifierais tout!

Elle me soumettait en riant les conditions les plus humbles, elle me promettait une discrétion à toute épreuve, ou me demandait de souffrir seulement qu'elle m'aimât. Elle me dit un jour ces mots qui satisfaisaient toutes les capitulations d'une conscience timorée et les effrénés désirs du jeune homme : « — Votre amie toujours, et votre maîtresse quand vous le voudrez ! » Enfin elle médita de faire servir à ma perte la loyauté même de mon caractère; elle gagna mon valet de chambre, et après une soirée où elle s'était montrée si belle qu'elle était sûre d'avoir excité mes désirs, je la trouvai chez moi. Cet éclat retentit dans l'Angleterre, et son aristocratie se consterna comme le ciel à la chûte de son plus bel ange; elle quitta son nuage dans l'empyrée britannique, se réduisit à sa fortune, et voulut éclipser par ses sacrifices CELLE dont la vertu causa ce célèbre désastre. Lady Arabelle prit plaisir, comme le démon sur le faîte du temple, à me montrer les plus riches pays de son ardent royaume.

Lisez-moi, je vous en conjure, avec indulgence. Il s'agit ici d'un des problèmes les plus intéressants de la vie humaine, d'une crise à laquelle ont été soumis la plus grande part des hommes, et que je voudrais expliquer, ne fût-ce que pour allumer un phare sur cet écueil.

Cette belle lady, si svelte, si frêle, cette femme de lait si brisée, si brisable, si douce, d'un front si caressant, couronnée de cheveux de couleur fauve et si fins, cette créature dont l'éclat semble phosphorescent et passager, est une organisation de fer. Quelque fougueux qu'il soit, aucun cheval ne résiste à son poignet nerveux, à cette main molle en apparence et que rien ne lasse. Elle a le pied de la biche, un petit pied sec et musculeux, sous une grâce d'enveloppe indescriptible. Elle est d'une force à ne rien craindre dans une lutte; nul homme ne peut la suivre à cheval, elle gagnerait le prix d'un *steeple chase* sur des centaures; elle tire les daims et les cerfs sans arrêter son cheval. Son corps ignore la sueur, il aspire le feu dans l'atmosphère et vit dans l'eau sous peine de ne pas vivre. Aussi sa passion est-elle tout africaine; son désir va comme le tourbillon du désert, le désert dont ses yeux expriment l'ardente immensité, le désert plein d'azur et d'amour, avec son ciel inaltérable, avec ses fraîches nuits étoilées, où l'excès arrive à la grandeur, où la volupté nue charme l'œil par le calme de sa force. Quelles oppositions avec Clochegourde! L'orient et l'occident; l'une attirant à elle les moindres parcelles humides pour s'en nourrir, l'autre exsudant son âme, enveloppant ses fidèles d'une lumineuse atmosphère; celle-ci, vive et svelte; celle-là, lente et grasse. Enfin, avez-vous jamais réfléchi au sens général des mœurs anglaises? N'est-ce pas la divinisation de la matière, un épicuréisme défini, médité, savamment appliqué. Quoi qu'elle fasse ou dise, l'Angleterre est matérialiste, à son insu peut-être; elle a des prétentions religieuses et morales d'où la spiritualité divine, d'où l'âme catholique est absente, et dont la grâce fécondante ne sera remplacée par aucune hypocrisie, quelque bien jouée qu'elle soit. Lady Arabelle possédait au plus haut degré cette science de l'existence qui bonifie les moindres parcelles de la matérialité, qui fait que votre pantoufle est la plus exquise pantoufle du monde, qui donne à votre linge une saveur indicible, qui double en cèdre et parfume les commodes; qui verse à l'heure dite un thé suave, savamment déplié, qui bannit la poussière, cloue des tapis depuis la première marche jusque dans les derniers replis de la maison, brosse les murs des caves, polit le marteau de la porte, assouplit les ressorts du carrosse, qui fait de la matière une pulpe nourrissante et cotonneuse, brillante et propre, au sein de laquelle l'âme expire

sous la jouissance, et produit l'affreuse monotonie du bien-être, donne une vie sans opposition dénuée de spontanéité, et qui, pour tout dire, vous machinise. Ainsi, je connus tout à coup au sein du luxe anglais une femme peut-être unique en son sexe, qui m'enveloppa dans les rets de cet amour renaissant de son agonie et aux prodigalités duquel j'apportais une continence sévère, de cet amour qui a des beautés accablantes, une électricité à lui, qui vous introduit souvent dans les cieux par les portes d'ivoire de son demi-sommeil, ou qui vous y enlève en croupe sur ses reins ailés. Amour horriblement ingrat qui rit sur les cadavres de ceux qu'il tue; amour sans mémoire, un cruel amour qui ressemble à la politique anglaise, et dans lequel tombent presque tous les hommes. Vous comprenez déjà le problème. L'homme est composé de matière et d'esprit; l'animalité vient aboutir en lui et l'ange commence à lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future que nous pressentons et les souvenirs de nos instincts antérieurs dont nous ne sommes pas entièrement détachés; un amour charnel, et un amour divin. Tel homme les résout en un seul, tel autre s'abstient; celui-ci fouille le sexe entier pour y chercher la satisfaction de ses appétits antérieurs; celui-là l'idéalise en une seule femme dans laquelle se résume l'univers; les uns flottent indécis entre les voluptés de la matière et celles de l'esprit, les autres spiritualisent la chair en lui demandant ce qu'elle ne saurait donner. Si, pensant à ces traits généraux de l'amour, vous tenez compte des répulsions et des affinités qui résultent de la diversité des organisations et qui brisent les pactes conclus entre ceux qui ne se sont pas éprouvés; si vous y joignez les erreurs produites par les espérances des gens qui vivent plus spécialement par l'esprit, par le cœur ou par l'action, qui pensent, qui sentent ou qui agissent, et dont les vocations sont trompées, méconnues dans une association où il se trouve deux êtres, également doubles, vous aurez une grande indulgence pour les malheurs envers lesquels la société se montre sans pitié. Eh bien, lady Arabelle satisfaisait les instincts, les organes, les appétits, les vices et les vertus de la matière subtile dont nous sommes faits, elle était la maîtresse du corps. Madame de Mortsauf était l'épouse de l'âme. L'amour que satisfait la maîtresse a des bornes, la matière est finie, ses propriétés ont des forces calculées, elle est soumise à d'inévitables saturations; je sentais souvent je ne sais quel vide à Paris, près de lady Dudley. L'infini est le domaine du cœur : l'amour était sans bornes à Clochegourde. J'aimais passionnément lady Arabelle, et certes, si la bête était sublime en elle, elle avait aussi de la supériorité dans l'intelligence; sa conversation moqueuse embrassait tout; mais j'adorais Henriette. La nuit, je pleurais de bonheur; le matin, je pleurais de remords.

Il est certaines femmes assez savantes pour cacher leur jalousie sous la bonté la plus angélique; ce sont celles qui, semblables à lady Dudley, ont dépassé trente ans; elles savent alors sentir et calculer, presser tout le suc du présent et penser à l'avenir; elles peuvent étouffer des gémissements souvent légitimes avec l'énergie du chasseur qui ne s'aperçoit pas d'une blessure en poursuivant son bouillant halali. Sans parler de madame de Mortsauf, Arabelle essayait de la tuer dans mon âme où elle la retrouvait toujours, et sa passion se ravivait au souffle de cet amour invincible. Afin de triompher par des comparaisons qui fussent à son avantage, elle ne se montra ni soupçonneuse, ni tracassière, ni curieuse, comme le sont la plupart des jeunes femmes; mais, semblable à la lionne qui a saisi dans sa gueule et rapporté dans son antre une proie à ronger, elle veillait à ce que rien ne troublât son bonheur et me gardait comme une conquête insoumise. J'écrivais à Henriette sous ses yeux, jamais elle ne lut une seule ligne, jamais elle ne chercha par aucun moyen à savoir l'adresse écrite sur mes lettres. J'avais ma liberté. Elle semblait s'être dit : — Si je le perds, je n'en accuserai que moi. Et elle s'appuyait fièrement sur un amour si dévoué qu'elle m'aurait donné sa vie sans hésiter, si je la lui avais demandée. Enfin elle m'avait fait croire que, si je la quittais, elle se tuerait aussitôt. Il fallait l'entendre à ce sujet célébrer la coutume des veuves indiennes qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris.

— Quoique dans l'Inde cet usage soit une distinction réservée à la classe noble, et que sous ce rapport il soit peu compris des Européens incapables de deviner la dédaigneuse grandeur de ce privilége, avouez, me disait-elle, que, dans nos plates mœurs modernes, l'aristocratie ne peut plus se relever que par l'extraordinaire des sentiments? Comment puis-je apprendre aux bourgeois que le sang de mes veines ne ressemble pas au leur, si ce n'est en mourant autrement qu'ils ne meurent? Des femmes sans naissance peuvent avoir les diamants, les étoffes, les chevaux, les écussons même qui devraient nous être réservés, car on achète un nom! Mais, aimer, tête levée, à contre-sens de la loi;

mourir pour l'idole que l'on s'est choisie en se taillant un linceul dans les draps de son lit; soumettre le monde et le ciel à un homme en dérobant ainsi au Tout-Puissant le droit de faire un Dieu; ne le trahir pour rien, pas même pour la vertu, car se refuser à lui au nom du devoir, n'est-ce pas se donner à quelque chose qui n'est pas *lui!*... que ce soit un homme ou une idée, il y a toujours trahison! Voilà des grandeurs où n'atteignent pas les femmes vulgaires; elles ne connaissent que deux routes communes, ou le grand chemin de la vertu, ou le bourbeux sentier de la courtisane!

Elle procédait, vous le voyez, par l'orgueil, elle flattait toutes les vanités en les déifiant, elle me mettait si haut qu'elle ne pouvait vivre qu'à mes genoux; aussi toutes les séductions de son esprit étaient-elles exprimées par sa pose d'esclave et par son entière soumission. Elle savait rester tout un jour, étendue à mes pieds, silencieuse, occupée à me regarder, épiant l'heure du plaisir comme une cadine du sérail, et l'avançant par d'habiles coquetteries tout en paraissant l'attendre.

Par quels mots peindre les six premiers mois pendant lesquels je fus en proie aux énervantes jouissances d'un amour fertile en plaisirs et qui les variait avec le savoir que donne l'expérience, mais en cachant son instruction sous les emportements de la passion. Ces plaisirs, subite révélation de la poésie des sens, constituent le lien vigoureux par lequel les jeunes gens s'attachent aux femmes plus âgées qu'eux; mais ce lien est l'anneau du forçat; il laisse dans l'âme une ineffaçable empreinte, il y met un dégoût anticipé pour les amours frais, candides, riches de fleurs seulement, et qui ne savent pas servir d'alcool dans des coupes d'or curieusement ciselées, enrichies de pierres où brillent d'inépuisables feux. En savourant les voluptés que je rêvais sans les connaître, que j'avais exprimées dans mes *selam*, et que l'union des âmes rend mille fois plus ardentes, je ne manquai pas de paradoxes pour me justifier à moi-même la complaisance avec laquelle je m'abreuvais à cette belle coupe. Souvent lorsque, perdue dans l'infini de la lassitude, mon âme dégagée du corps voltigeait loin de la terre, je pensais que ces plaisirs étaient un moyen d'annuler la matière et de rendre l'esprit à son vol sublime. Souvent lady Dudley, comme beaucoup de femmes, profitait de l'exaltation à laquelle conduit l'excès du bonheur, pour me lier par des serments; et sous le coup d'un désir, elle m'arrachait des blasphèmes contre l'ange de Clochegourde. Une fois traître, je devins fourbe. Je continuai d'écrire à madame de Mortsauf comme si j'étais toujours le même enfant au méchant petit habit bleu qu'elle aimait tant; mais, je l'avoue, son don de seconde vue m'épouvantait quand je pensais aux désastres qu'une indiscrétion pouvait causer dans le joli château de mes espérances. Souvent, au milieu de mes joies, une soudaine douleur me glaçait, j'entendais le nom d'Henriette prononcé par une voix d'en haut comme le : — *Caïn, où est Abel?* de l'Écriture.

Mes lettres restèrent sans réponse. Je fus saisi d'une horrible inquiétude, je voulus partir pour Clochegourde. Arabelle ne s'y opposa point, mais elle parla naturellement de m'accompagner en Touraine. Son caprice aiguisé par la difficulté, ses pressentiments justifiés par un bonheur inespéré, tout avait engendré chez elle un amour réel qu'elle désirait rendre unique. Son génie de femme lui fit apercevoir dans ce voyage un moyen de me détacher entièrement de madame de Mortsauf; tandis qu'aveuglé par la peur, emporté par la naïveté de la passion vraie, je ne vis pas le piége où j'allais être pris. Lady Dudley proposa les concessions les plus humbles et prévint toutes les objections; elle consentit à demeurer près de Tours, à la campagne, inconnue, déguisée, sans sortir le jour, et à choisir pour nos rendez-vous les heures de la nuit où personne ne pouvait nous rencontrer.

Je partis de Tours à cheval pour Clochegourde. J'avais mes raisons en y venant ainsi : ne me fallait-il pas pour mes excursions nocturnes un cheval rapide dont je pusse disposer; et le mien était un barbe, présent de lady Esther Stanhope, à laquelle la marquise appartenait par alliance. Je pris le chemin que j'avais parcouru pédestrement six ans auparavant, et m'arrêtai sous le noyer. De là, je vis madame de Mortsauf en robe blanche au bord de la terrasse. Aussitôt je m'élançai vers elle avec la rapidité de l'éclair, et fus en quelques minutes au bas du mur, après avoir franchi la distance en droite ligne, comme s'il s'agissait d'une course au clocher. Elle entendit les bonds prodigieux de l'hirondelle du désert; et quand je l'arrêtai net au coin de la terrasse, elle me dit : — Ah! vous voilà!

Ces trois mots me foudroyèrent. Elle savait mon aventure. Qui la lui avait apprise? sa mère dont plus tard elle me montra la lettre odieuse! La faiblesse indifférente de cette voix, jadis pleine de vie, la pâleur mate du son, révélaient une douleur mûrie, exhalaient je ne sais quelle odeur de fleurs coupées sans retour. L'ouragan de l'infidélité,

semblable à ces crues de la Loire qui ensablent à jamais une terre, avait passé sur son âme en faisant un désert là où verdoyaient d'opulentes prairies. Je fis entrer mon cheval par la petite porte; il se coucha sur le gazon à mon commandement, et la comtesse, qui s'était avancée à pas lents, s'écria : — Le bel animal!

Elle se tenait les bras croisés pour que je ne prisse pas sa main, je devinai son intention.

— Je vais prévenir M. de Mortsauf, dit-elle en me quittant.

Je demeurai debout, confondu, la laissant aller, la contemplant, toujours noble, lente, fière, plus blanche que je ne l'avais vue; mais gardant au front la jaune empreinte du sceau de la plus amère mélancolie, et penchant la tête comme un lys trop chargé de pluie.

— Henriette! criai-je avec la rage de l'homme qui se sent mourir.

Elle ne se retourna point, elle ne s'arrêta pas, elle dédaigna de me dire qu'elle m'avait retiré son nom, qu'elle n'y répondait plus, elle marchait toujours. Je pourrai, dans cette épouvantable vallée où doivent tenir des millions de peuples devenus poussière et dont l'âme anime maintenant la surface du globe, je pourrai me trouver petit au sein de cette foule pressée sous les immensités lumineuses qui l'éclaireront de leur gloire; mais alors je serai moins aplati que je ne le fus devant cette forme blanche, montant comme monte dans les rues d'une ville quelque inflexible inondation, montant d'un pas égal à son château de Clochegourde, sa gloire et son supplice, son bûcher, son auréole; Didon chrétienne! Je maudis Arabelle par une seule imprécation qui l'eût tuée si elle l'eût entendue, elle qui avait tout laissé pour moi, comme on laisse tout pour Dieu! Je restai perdu dans un monde de pensées, en apercevant de tous côtés l'infini de la douleur. Je les vis descendre tous. Jacques courait avec l'impétuosité naïve de son âge. Gazelle aux yeux mourants, Madelaine accompagnait sa mère. Je serrai Jacques contre mon cœur en versant sur lui les effusions de l'âme et les larmes que rejetait sa mère. M. de Mortsauf vint à moi, me tendit les bras, me pressa sur lui, m'embrassa sur les joues, en me disant : — Félix, j'ai su que je vous devais la vie!

Madame de Mortsauf nous tourna le dos pendant cette scène, en prenant le prétexte de montrer le cheval à Madelaine stupéfaite.

— Ah, diantre! voilà bien les femmes, cria le comte en colère, elles examinent votre cheval.

Madelaine se retourna, vint à moi, je lui baisai la main en regardant la comtesse qui rougit.

— Elle est bien mieux, Madelaine, dis-je.

— Pauvre fillette! répondit la comtesse en la baisant au front.

— Oui, pour le moment ils sont tous bien, répondit le comte. Moi seul, mon cher Félix, suis délabré comme une vieille tour qui va tomber.

— Il paraît que le général a toujours ses dragons noirs, repris-je en regardant madame de Mortsauf.

— Nous avons tous nos *blues devils,* répondit-elle. N'est-ce pas le mot anglais?

Nous remontâmes vers les clos en nous promenant ensemble, et sentant tous qu'il était survenu quelque grave événement. Elle n'avait aucun désir d'être seule avec moi, enfin j'étais son hôte.

— Pour le coup, et votre cheval! dit le comte quand nous fûmes sortis.

— Vous verrez, reprit la comtesse, que j'aurai tort en y pensant et tort en n'y pensant plus.

— Mais oui, dit-il, il faut tout faire en temps utile.

— J'y vais, dis-je en trouvant ce froid accueil insupportable. Moi seul puis le faire sortir, et le caser comme il faut. Mon *groom*, qui vient par la voiture de Chinon, saura le panser.

— Le *groom* arrive-t-il aussi d'Angleterre? dit-elle.

— Il ne s'en fait que là, répondit M. de Mortsauf, qui devint gai en voyant sa femme triste.

La froideur de sa femme fut une occasion de la contredire, et il m'accabla de son amitié. Je connus la pesanteur de l'attachement d'un mari. Ne croyez pas que le moment où leurs attentions assassinent les âmes nobles soit le temps où leurs femmes prodiguent une affection qui semble leur être volée, non! ils sont odieux et insupportables le jour où cet amour s'envole. La bonne intelligence, condition essentielle aux attachements de ce genre, apparaît alors comme un moyen; elle pèse alors, elle est horrible comme tout moyen que sa fin ne justifie plus.

— Mon cher Félix, me dit le comte en me prenant les mains et me les serrant affectueusement, pardonnez à madame de Mortsauf; les femmes ont le droit d'être quinteuses, leur faiblesse les excuse, elles ne sauraient avoir l'égalité d'humeur que nous donne la force du caractère. Elle vous aime beaucoup, je le sais; mais....

Pendant que le comte parlait, madame de Mort-

sauf s'éloigna de nous insensiblement de manière à nous laisser seuls.

— Félix, me dit-il alors à voix basse en contemplant sa femme qui remontait au château accompagnée de ses deux enfants, j'ignore ce qui se passe dans l'âme de madame de Mortsauf, mais son caractère a complétement changé depuis six semaines. Elle si douce, si dévouée jusqu'ici, devient d'une maussaderie incroyable!

Manette m'apprit plus tard que la comtesse était tombée dans un abattement qui la rendait insensible aux tracasseries de M. de Mortsauf. En ne rencontrant plus de terre molle où planter ses flèches, le comte était devenu inquiet comme l'enfant qui ne voit plus remuer le pauvre insecte qu'il tourmente. En ce moment, il avait besoin d'un confident comme l'exécuteur a besoin d'un aide.

— Essayez, dit-il après une pause, de questionner madame de Mortsauf : une femme a toujours des secrets pour son mari, mais elle vous confiera peut-être le sujet de ses peines. Dût-il m'en coûter la moitié des jours qui me restent et la moitié de ma fortune, je sacrifierais tout pour la rendre heureuse. Elle est si nécessaire à ma vie ! Si dans ma vieillesse je ne sentais pas toujours cet ange à mes côtés, je serais le plus malheureux des hommes ! je voudrais mourir tranquille. Dites-lui donc qu'elle n'a pas longtemps à me supporter. Moi, Félix, mon pauvre ami, je m'en vais, je le sais ! Je cache à tout le monde la fatale vérité, pourquoi les affliger par avance? Toujours le pylore, mon ami ! J'ai fini par saisir les causes de la maladie, la sensibilité m'a tué. En effet, toutes nos affections frappent sur le centre gastrique....

— En sorte, lui dis-je en souriant, que les gens de cœur périssent par l'estomac!

— Ne riez pas, Félix, rien n'est plus vrai! Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique. Cette exaltation de la sensibilité entretient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste, il amène des perturbations d'abord insensibles dans les fonctions digestives : les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave et la digestion se fait capricieuse; bientôt des douleurs poignantes apparaissent, s'aggravent et deviennent de jour en jour plus fréquentes; puis la désorganisation arrive à son comble comme si quelque poison lent se mêlait au bol alimentaire; la muqueuse s'épaissit, l'induration de la valvule du pylore s'opère et il s'y forme un squirre dont il faut mourir. Eh bien j'en suis là, mon cher! L'induration marche sans que rien ne puisse l'arrêter. Voyez mon teint jaune paille, mes yeux secs et brillants, ma maigreur excessive! Je me dessèche. Que voulez-vous? j'ai rapporté de l'émigration le germe de cette maladie; j'ai tant souffert alors! Mon mariage, qui pouvait réparer les maux de l'émigration, loin de calmer mon âme ulcérée, a ravivé la plaie. Qu'ai-je trouvé ici? d'éternelles alarmes causées par mes enfants, des chagrins domestiques, une fortune à refaire, des économies qui engendraient mille privations que j'imposais à ma femme et dont je pâtissais le premier. Enfin, je ne puis confier ce secret qu'à vous, mais voici ma plus dure peine. Quoique Blanche soit un ange, elle ne me comprend pas; elle ne sait rien de mes douleurs, elle les contrarie, je lui pardonne! Tenez, ceci est affreux à dire, mon ami, mais une femme moins vertueuse qu'elle m'aurait rendu plus heureux en se prêtant à des adoucissements que Blanche n'imagine pas, car elle est niaise comme un enfant! Ajoutez que mes gens me tourmentent, ce sont des buses qui entendent grec lorsque je parle français. Quand notre fortune a été reconstruite, coussi-coussi, quand j'ai eu moins d'ennui, le mal était fait, j'atteignais la période des appétits dépravés; puis est venue ma grande maladie, si mal prise par Origet. Bref, aujourd'hui je n'ai pas six mois à vivre....

J'écoutais le comte avec terreur. En revoyant la comtesse, le brillant de ses yeux secs et la teinte jaune paille de son front m'avaient frappé; j'entraînai le comte vers la maison en paraissant écouter ses plaintes mêlées de dissertations médicales; mais je ne songeais qu'à Henriette et voulais l'observer.

Je la trouvai dans le salon, où elle assistait à une leçon de mathématiques donnée à Jacques par l'abbé de Dominis, en montrant à Madelaine un point de tapisserie. Autrefois elle aurait bien su, le jour de mon arrivée, remettre ses occupations pour être tout à moi, mais mon amour était si profondément vrai que je refoulai dans mon cœur le chagrin que me causa ce contraste entre le présent et le passé; car je voyais la fatale teinte jaune paille qui, sur ce céleste visage, ressemblait au reflet des lueurs divines dont les peintres illuminent la figure des saintes. Je sentis alors en moi le vent glacé de la mort. Puis quand le feu de ses yeux, dénués de l'eau limpide où jadis nageait son regard, tomba sur moi, je frissonnai; car j'aperçus alors quelques changements dus au chagrin et que je n'avais point remarqués en plein air : les lignes si menues qui, à ma dernière visite, n'étaient que légèrement

imprimées sur son front, l'avaient creusé; ses tempes bleuâtres semblaient ardentes et concaves; ses yeux s'étaient enfoncés sous leurs arcades attendries, et le tour avait bruni; elle était mortifiée comme le fruit sur lequel les meurtrissures commencent à paraître et qu'un ver intérieur fait prématurément blondir. Moi, dont toute l'ambition était de verser le bonheur à flots dans son âme, n'avais-je pas jeté l'amertume dans la source où se rafraîchissait sa vie, où se retrempait son courage? Je vins m'asseoir à ses côtés, et lui dis d'une voix où pleurait le repentir : — Êtes-vous contente de votre santé?

— Oui, répondit-elle en plongeant ses yeux dans les miens. Ma santé, la voici, reprit-elle en me montrant Jacques et Madelaine.

Sortie victorieuse de sa lutte avec la nature, à quinze ans Madelaine était femme; elle avait grandi, ses couleurs de rose du Bengale renaissaient sur ses joues bistrées; elle avait perdu l'insouciance de l'enfant qui regarde tout en face, et commençait à baisser les yeux; ses mouvements devenaient rares et graves comme ceux de sa mère; sa taille était svelte, et les grâces de son corsage fleurissaient déjà; déjà la coquetterie lissait ses magnifiques cheveux noirs, séparés en deux bandeaux sur son front d'Espagnole. Elle ressemblait aux jolies statuettes du moyen-âge, si fines de contour, si minces de forme que l'œil caressant craint de les voir briser; mais la santé, ce fruit éclos après tant d'efforts, avait mis sur ses joues le velouté de la pêche, et le long de son col le soyeux duvet où, comme chez sa mère, se jouait la lumière. Elle devait vivre! Dieu l'avait écrit, cher bouton de la plus belle des fleurs humaines! sur les longs cils de tes paupières, sur la courbe de tes épaules qui promettaient de se développer richement comme celles de ta mère! Cette brune jeune fille, à la taille de peuplier, contrastait avec Jacques, frêle jeune homme de dix-sept ans, de qui la tête avait grossi, dont le front inquiétait par sa rapide extension, dont les yeux fiévreux, fatigués, étaient en harmonie avec une voix profondément sonore. L'organe livrait un trop fort volume de son, de même que le regard laissait échapper trop de pensées. C'était l'intelligence, l'âme, le cœur d'Henriette, dévorant de leur flamme rapide un corps sans consistance; car Jacques avait ce teint de lait animé des couleurs ardentes qui distinguent les jeunes Anglaises marquées par le fléau pour être abattues dans un temps déterminé; santé trompeuse! En obéissant au signe par lequel Henriette, après m'avoir montré Madelaine, indiquait Jacques qui traçait des figures de géométrie et des calculs algébriques sur un tableau devant l'abbé de Dominis, je tressaillis à l'aspect de cette mort cachée sous les fleurs, et respectai l'erreur de la pauvre mère.

— Quand je les vois ainsi, la joie fait taire mes douleurs, de même qu'elles se taisent et disparaissent quand je les vois malades. Mon ami, dit-elle l'œil brillant de plaisir maternel, si d'autres affections nous trahissent, les sentiments récompensés ici, les devoirs accomplis et couronnés de succès compensent la défaite essuyée ailleurs. Jacques sera comme vous un homme d'une haute instruction, plein de vertueux savoir, il fera comme vous l'honneur de son pays, qu'il gouvernera peut-être, aidé par vous qui serez si haut placé; mais je tâcherai qu'il soit fidèle à ses premières affections. Madelaine, la chère créature, a déjà le cœur sublime, elle est pure comme la neige du plus haut sommet des Alpes; elle aura le dévoûment de la femme et sa gràcieuse intelligence, elle est fière, elle sera digne des Lenoncourt! La mère jadis si tourmentée est maintenant bien heureuse, heureuse d'un bonheur infini, sans mélange; oui, ma vie est pleine, ma vie est riche! Vous le voyez, Dieu fait éclore mes joies au sein des affections permises, et mêle de l'amertume à celles vers lesquelles m'entraînait un penchant dangereux...

— Bien, s'écria joyeusement l'abbé. M. le vicomte en sait autant que moi...

En achevant sa démonstration, Jacques toussa légèrement.

— Assez pour aujourd'hui, mon cher abbé, dit la comtesse émue, et surtout pas de leçon de chimie. Montez à cheval, Jacques, reprit-elle en se laissant embrasser par son fils avec la caressante mais digne volupté d'une mère, et les yeux tournés vers moi comme pour insulter mes souvenirs. — Allez, cher, et soyez prudent.

— Mais, lui dis-je pendant qu'elle suivait Jacques par un long regard, vous ne m'avez pas répondu! ressentez-vous quelques douleurs?

— Oui, parfois à l'estomac. Si j'étais à Paris, j'aurais les honneurs d'une gastrite, la maladie à la mode.

— Ma mère souffre souvent et beaucoup, me dit Madelaine.

— Ah! dit-elle, ma santé vous intéresse!

Madelaine, étonnée de la profonde ironie empreinte dans ces mots, nous regarda tour à tour : mes yeux comptaient des fleurs roses sur le coussin de son meuble gris et vert qui ornait le salon.

— Cette situation est intolérable, lui dis-je à l'oreille.

— Est-ce moi qui l'ai créée? me demanda-t-elle. Cher enfant, ajouta-t-elle à haute voix, en affectant ce cruel enjouement par lequel les femmes enjolivent leurs vengeances, ignorez-vous l'histoire moderne? la France et l'Angleterre ne sont-elles pas toujours ennemies? Madelaine sait cela, elle sait qu'une mer immense les sépare, mer froide, mer orageuse.

Les vases de la cheminée étaient remplacés par des candélabres, afin sans doute de m'ôter le plaisir de les remplir de fleurs; je les retrouvai plus tard dans sa chambre. Quand mon domestique arriva, je sortis pour lui donner des ordres; il m'avait apporté quelques affaires que je voulus placer dans ma chambre.

— Félix, me dit la comtesse, ne vous trompez pas! L'ancienne chambre de ma tante est maintenant celle de Madelaine, vous êtes au-dessus de M. de Mortsauf.

Quoique coupable, j'avais un cœur, et tous ces mots étaient des coups de poignard froidement donnés aux endroits les plus sensibles qu'elle semblait choisir pour frapper. Les souffrances morales ne sont pas absolues, elles sont en raison de la délicatesse des âmes, et la comtesse avait durement parcouru cette échelle des douleurs; mais, par cette raison même, la meilleure femme sera toujours d'autant plus cruelle qu'elle a été plus bienfaisante. Je la regardai, mais elle baissa la tête. J'allai dans ma nouvelle chambre qui était jolie, blanche et verte. Là, je fondis en larmes. Henriette m'entendit, elle y vint en apportant un bouquet de fleurs.

— Henriette, lui dis-je, en êtes-vous à ne point pardonner la plus excusable des fautes?

— Ne m'appelez jamais Henriette, reprit-elle, elle n'existe plus, la pauvre femme; mais vous trouverez toujours madame de Mortsauf, une amie dévouée qui vous écoutera, qui vous aimera. Félix, nous causerons plus tard. Si vous avez encore de la tendresse pour moi, laissez-moi m'habituer à vous voir; et au moment où les mots me déchireront moins le cœur, à l'heure où j'aurai reconquis un peu de courage, eh bien! alors, alors seulement. Voyez-vous cette vallée, dit-elle en me montrant l'Indre, elle me fait mal, je l'aime toujours.

— Ah! périsse l'Angleterre et toutes ses femmes; je donne ma démission au roi, je meurs ici, pardonné.

— Non, aimez-la cette femme! Henriette n'est plus, ceci n'est pas un jeu, vous le saurez!

Elle se retira, dévoilant par l'accent de ce dernier mot l'étendue de ses plaies. Je sortis vivement, la retins et lui dis : — Vous ne m'aimez donc plus!

— Vous m'avez fait plus de mal que tous les autres ensemble! Aujourd'hui je souffre moins, je vous aime donc moins; mais il n'y a qu'en Angleterre où l'on dise *ni jamais, ni toujours;* ici nous disons *toujours*. Soyez sage, n'augmentez pas ma douleur, et si vous souffrez, songez que je vis, moi!

Elle me retira sa main que je tenais froide, sans mouvement, mais humide, et se sauva comme une flèche en traversant le corridor où cette scène véritablement tragique avait eu lieu. Pendant le dîner, le comte me réservait un supplice auquel je n'avais pas songé.

— La marquise Dudley n'est donc pas à Paris? me dit-il.

Je rougis excessivement en lui répondant : — Non.

— Elle n'est pas à Tours? dit le comte en continuant.

— Elle n'est pas divorcée, elle peut aller en Angleterre. Son mari serait heureux si elle voulait revenir à lui, dis-je avec vivacité.

— A-t-elle des enfants? demanda madame de Mortsauf d'une voix altérée.

— Oui, lui dis-je, deux fils.

— Où sont-ils?

— En Angleterre, avec le père.

— Voyons, Félix, soyez franc. Est-elle aussi belle qu'on le dit?

— Pouvez-vous lui faire une semblable question? s'écria la comtesse.

— Vous êtes heureux, reprit-il, oui, vous êtes un heureux coquin! Ah! dans ma jeunesse, j'aurais été fou d'une semblable conquête....

— Assez, dit madame de Mortsauf en montrant par un regard Madelaine à son père.

— Je ne suis pas un enfant, dit le comte qui se plaisait à redevenir jeune.

En sortant de table, la comtesse m'amena sur la terrasse, et quand nous y fûmes, elle s'écria : — Comment, il se rencontre des femmes qui sacrifient leurs enfants à un homme? La fortune, le monde, je le conçois, l'éternité, oui peut-être! Mais les enfants! se priver de ses enfants!

— Oui, et ces femmes voudraient avoir encore à sacrifier plus, elles donnent tout.....

Pour la comtesse, le monde se renversa, ses

idées se confondirent. Saisie par ce grandiose, soupçonnant que le bonheur devait justifier cette immolation, entendant en elle-même les cris de la chair révoltée, elle demeura stupide en face de sa vie manquée. Oui, elle eut un moment de doute horrible; mais elle se releva grande et sainte, portant haut la tête.

— Aimez-la donc bien, Félix, cette femme, dit-elle avec des larmes aux yeux, ce sera ma sœur heureuse. Je lui pardonne les maux qu'elle m'a faits, si elle vous donne ce que vous ne deviez jamais trouver ici, ce que vous ne pouvez plus tenir de moi. Vous avez eu raison, je ne vous ai jamais dit que je vous aimasse, et je ne vous ai jamais aimé comme on aime dans ce monde. Mais si elle n'est pas mère, comment peut-elle aimer?

— Chère sainte, repris-je, il faudrait que je fusse moins ému que je ne le suis pour t'expliquer que tu planes victorieusement au-dessus d'elle, qu'elle est une femme de la terre, une fille des races déchues, et que tu es la fille des cieux, l'ange adoré, que tu as tout mon cœur et qu'elle n'a que ma chair; elle le sait, elle en est au désespoir, et elle changerait avec toi, quand même le plus cruel martyre lui serait imposé pour prix de ce changement. Mais tout est irrémédiable. A toi l'âme, à toi les pensées, l'amour pur, à toi la jeunesse et la vieillesse; à elle les désirs et les plaisirs de la passion fugitive; à toi mon souvenir dans toute son étendue, à elle l'oubli le plus profond.

—Dites, dites, dites-moi donc cela, ô mon ami! Elle alla s'asseoir sur un banc et fondit en larmes. — La vertu, Félix, la sainteté de la vie, l'amour maternel, ne sont donc pas des erreurs. Oh! jetez ce baume sur mes plaies! Répétez une parole qui me rend aux cieux où je voulais tendre d'un vol égal avec vous! Bénissez-moi par un regard, par un mot sacré, je vous pardonnerai les maux que j'ai soufferts depuis deux mois.

— Henriette, il est des mystères de notre vie que vous ignorez. Je vous ai rencontrée dans un âge auquel le sentiment peut étouffer les désirs inspirés par notre nature; mais plusieurs scènes dont le souvenir me réchaufferait à l'heure où viendra la mort ont dû vous attester que cet âge finissait, et votre constant triomphe a été d'en prolonger les muettes délices. Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs; puis il vient un moment où tout est souffrance en nous, qui ne ressemblons en rien à vous. Nous possédons une puissance qui ne saurait être abdiquée, sous peine de ne plus être hommes. Privé de la nourriture qui le doit alimenter, le cœur se dévore lui-même, et sent un épuisement qui n'est pas la mort, mais qui la précède. La nature ne peut donc pas être longtemps trompée; au moindre accident, elle se réveille avec une énergie qui ressemble à la folie. Non, je n'ai pas aimé, mais j'ai eu soif au milieu du désert.

— Du désert! dit-elle avec amertume en montrant la vallée. Et, ajouta-t-elle, comme il raisonne, et combien de distinctions subtiles! les fidèles n'ont pas tant d'esprit.

— Henriette, lui dis-je, ne nous querellons pas pour quelques expressions hasardées. Non, mon âme n'a pas vacillé, mais je n'ai pas été maître de mes sens. Cette femme n'ignore pas que tu es la seule aimée. Elle joue un rôle secondaire dans ma vie, elle le sait et s'y résigne; j'ai le droit de la quitter comme on quitte une courtisane....

— Et alors....

— Elle m'a dit qu'elle se tuerait, répondis-je en croyant que cette résolution surprendrait Henriette. Mais en m'entendant, elle laissa échapper un de ses dédaigneux sourires plus expressifs encore que les pensées qu'ils traduisaient. — Ma chère conscience, repris-je, si tu me tenais compte de mes résistances et des séductions qui conspiraient ma perte, tu concevrais cette fatale.....

— Oh! oui, fatale! dit-elle. J'ai cru trop en vous! J'ai cru que vous ne manqueriez pas de la vertu que pratique le prêtre et... que possède M. de Mortsauf, ajouta-t-elle en donnant à sa voix le mordant de l'épigramme. — Tout est fini, reprit-elle après une pause, je vous dois beaucoup, mon ami; vous avez éteint en moi les flammes de la vie corporelle. Le plus difficile du chemin est fait, l'âge approche, me voilà souffrante, bientôt maladive; je ne pourrais être pour vous la brillante fée qui vous verse une pluie de faveurs. Soyez fidèle à lady Arabelle. Madelaine, que j'élevais si bien pour vous, à qui sera-t-elle? Pauvre Madelaine, pauvre Madelaine! répéta-t-elle comme un douloureux refrain. Si vous l'aviez entendue me disant: « — Ma mère, vous n'êtes pas gentille pour Félix? » La chère créature!

Elle me regarda sous les tièdes rayons du soleil couchant qui glissaient à travers le feuillage; et prise de je ne sais quelle compassion pour nos débris, elle se replongea dans notre passé si pur, en se laissant aller à des contemplations qui furent mutuelles. Nous reprenions nos souvenirs, nos yeux allaient de la vallée aux clos, des fenêtres de Clochegourde à Frapesle, en peuplant cette rêverie de

nos bouquets embaumés, des romans de nos désirs. Ce fut sa dernière volupté, savourée avec la candeur de l'âme chrétienne. Cette scène, si grande pour nous, nous avait jetés dans une même mélancolie. Elle crut à mes paroles, et se vit où je la mettais, dans les cieux.

— Mon ami, me dit-elle, j'obéis à Dieu, car son doigt est dans tout ceci.

Mot dont je ne connus que plus tard la profondeur. Nous remontâmes lentement par les terrasses. Elle prit mon bras, s'y appuya résignée, saignant, mais ayant mis un appareil sur ses blessures.

— La vie humaine est ainsi, me dit-elle. Qu'a fait M. de Mortsauf pour mériter son sort? Ceci nous démontre l'existence d'un monde meilleur. Malheur à ceux qui se plaindraient d'avoir marché dans la bonne voie!

Alors elle se mit à bien évaluer la vie, à la si profondément considérer sous ses diverses faces, que ces froids calculs me révélèrent le dégoût qui l'avait saisie pour toutes les choses d'ici bas. En arrivant sur le perron, elle quitta mon bras, et dit cette dernière phrase : — Si Dieu nous a donné le sentiment et le goût du bonheur, ne doit-il pas se charger des âmes innocentes qui n'ont trouvé que des afflictions ici bas. Cela est, ou Dieu n'est pas, ou notre vie serait une amère plaisanterie.

A ces derniers mots, elle rentra brusquement, et je la trouvai sur son canapé, couchée comme si elle avait été foudroyée par la voix qui terrassa saint Paul.

— Qu'avez-vous? lui dis-je.

— Je ne sais plus ce qu'est la vertu, dit-elle, et n'ai pas conscience de la mienne!

Nous restâmes pétrifiés tous deux, écoutant le son de cette parole comme celui d'une pierre jetée dans un gouffre.

— Si je me suis trompée dans ma vie, *elle* a raison, *elle!* reprit madame de Mortsauf.

Ainsi son dernier combat suivit sa dernière volupté. Quand M. de Mortsauf vint, elle se plaignit, elle qui ne se plaignait jamais; je la conjurai de me préciser ses souffrances, mais elle refusa de s'expliquer, et s'alla coucher en me laissant en proie à des remords qui naissaient les uns des autres. Madelaine accompagna sa mère; et le lendemain, je sus par elle que la comtesse avait été prise de vomissements causés, dit-elle, par les violentes émotions de cette journée. Ainsi, moi qui souhaitais donner ma vie pour elle, je la tuais.

— Cher comte, dis-je à M. de Mortsauf qui me força de jouer au trictrac, je crois la comtesse très-sérieusement malade; il est encore temps de la sauver, appelez M. Origet, et suppliez-la de suivre ses avis....

— M. Origet qui m'a tué! dit-il en m'interrompant. Non, non, je consulterai Carbonneau.

Pendant cette semaine, et surtout les premiers jours, tout me fut souffrance, commencement de paralysie au cœur, blessure à la vanité, blessure à l'âme. Il faut avoir été le centre de tout, des regards et des soupirs, avoir été le principe de la vie, le foyer d'où chacun tirait sa lumière, pour connaître l'horreur du vide. Les mêmes choses étaient là, mais l'esprit qui les vivifiait s'était éteint comme une flamme soufflée. J'ai compris l'affreuse nécessité où sont les amants de ne plus se revoir, quand l'amour est envolé. N'être plus rien, là où l'on a régné! Trouver la silencieuse froideur de la mort là où scintillaient les joyeux rayons de la vie! les comparaisons accablent. Bientôt, j'en vins à regretter la douloureuse ignorance de tout bonheur qui avait assombri ma jeunesse. Aussi mon désespoir devint-il si profond que la comtesse en fut, je crois, attendrie. Un jour, après le dîner, pendant que nous nous promenions tous sur le bord de l'eau, je fis un dernier effort pour obtenir mon pardon. Je priai Jacques d'emmener sa sœur en avant, je laissai le comte aller seul, et conduisant madame de Mortsauf vers la toue : — Henriette, lui dis-je, un mot de grâce, ou je me jette dans l'Indre! J'ai failli, oui, c'est vrai; mais n'imitai-je pas le chien dans son sublime attachement, je reviens comme lui, comme lui plein de honte; s'il fait mal, il est châtié, mais il adore la main qui le frappe; brisez-moi, mais rendez-moi votre cœur...

— Pauvre enfant! dit-elle, n'êtes-vous pas toujours mon fils?

Elle prit mon bras et regagna silencieusement Jacques et Madelaine avec lesquels elle revint à Clochegourde par les clos, en me laissant à M. de Mortsauf qui se mit à parler politique, à propos de ses voisins.

— Rentrons, lui dis-je, vous avez la tête nue, et la rosée du soir pourrait causer quelque accident.

— Vous me plaignez, vous! mon cher Félix, me répondit-il en se méprenant sur mes intentions. Ma femme ne m'a jamais voulu consoler, par système peut-être.

Jamais elle ne m'aurait laissé seul avec son mari, maintenant j'avais besoin de prétextes pour l'aller rejoindre. Elle était avec ses enfants, occupée à expliquer les règles du trictrac à Jacques.

— Voilà, dit le comte, toujours jaloux de l'affec-

tion qu'elle portait à ses deux enfants, voilà ceux pour lesquels je suis toujours abandonné! Les maris, mon cher Félix, ont toujours le dessous; la femme la plus vertueuse trouve encore le moyen de satisfaire son besoin de voler l'affection conjugale.

Elle continua ses caresses sans répondre.

— Jacques, dit-il, venez ici!

Jacques fit quelques difficultés.

— Votre père vous veut, allez, mon fils, dit la mère en le poussant.

— Ils m'aiment par ordre, reprit ce vieillard qui parfois voyait sa situation.

— Monsieur, répondit-elle en passant à plusieurs reprises sa main sur les cheveux de Madelaine, qui était coiffée en belle Ferronnière, ne soyez pas injuste pour les pauvres femmes; la vie ne leur est pas toujours facile à porter, et peut-être les enfants sont-ils les vertus d'une mère!

— Ma chère, répondit le comte qui s'avisa d'être logique, ce que vous me dites signifie que, sans leurs enfants, les femmes manqueraient de vertu et planteraient là leurs maris.

La comtesse se leva brusquement et emmena Madelaine sur le perron.

— Voilà le mariage, mon cher! dit le comte. — Prétendez-vous dire, en sortant ainsi, que je déraisonne? cria-t-il en prenant son fils par la main et venant au perron auprès de sa femme, sur laquelle il lança des regards furieux.

— Au contraire, monsieur, vous m'avez effrayée. Votre réflexion me fait un mal affreux, dit-elle d'une voix creuse en me jetant un regard de criminelle. Si la vertu ne consiste pas à se sacrifier pour ses enfants et pour son mari, qu'est-ce donc que la vertu?

— Se sa-cri-fi-er! reprit M. de Morsauf en faisant de chaque syllabe un coup de barre sur le cœur de sa victime. Que sacrifiez-vous donc à vos enfants? que me sacrifiez-vous donc? qui? quoi? répondez! répondrez-vous? Que se passe-t-il donc ici? que voulez-vous dire?

— Monsieur, répondit-elle, seriez-vous donc satisfait d'être aimé pour l'amour de Dieu, ou de savoir votre femme vertueuse pour la vertu en elle-même?

— Madame a raison, dis-je en prenant la parole d'une voix émue qui vibra dans ces deux cœurs où je jetai mes espérances à jamais perdues, et que je calmai par l'expression de la plus haute de toutes les douleurs dont le cri sourd éteignit cette querelle, comme quand le lion rugit, tout se tait. Oui, le plus beau privilége que nous ait conféré la raison, est de pouvoir rapporter nos vertus aux êtres de qui le bonheur est notre ouvrage, et que nous ne rendons heureux ni par calcul, ni par devoir, mais par une inépuisable et volontaire affection.

En entendant ces mots, une larme brilla dans les yeux d'Henriette.

— Et, cher comte, si par hasard une femme était involontairement soumise à quelque sentiment étranger à ceux que la société lui impose, avouez que plus ce sentiment serait irrésistible, plus elle serait vertueuse en l'étouffant, en se *sacrifiant* à ses enfants, à son mari. Cette théorie n'est d'ailleurs applicable ni à moi, qui malheureusement offre un exemple du contraire, ni à vous qu'elle ne concernera jamais....

Une main à la fois moite et brûlante se posa sur ma main et s'y appuya silencieusement.

— Vous êtes une belle âme, Félix, dit M. de Mortsauf qui passa non sans grâce sa main sur la taille de sa femme et l'amena doucement à lui, pour lui dire : — Pardonnez, ma chère, à un pauvre malade qui voudrait sans doute être aimé plus qu'il ne le mérite.

— Il est des cœurs qui sont tout générosité, répondit-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de M. de Mortsauf qui prit cette phrase pour lui. Cette erreur causa je ne sais quel frémissement à la comtesse; son peigne tomba, ses cheveux se dénouèrent, elle pâlit; son mari qui la soutenait poussa une sorte de rugissement en la sentant défaillir; il la saisit comme il eût fait de sa fille, et la porta sur le canapé du salon où nous l'entourâmes. Henriette garda ma main dans la sienne, comme pour me dire que nous seuls savions le secret de cette scène si simple en apparence, si épouvantable par les déchirements de son âme.

— J'ai tort, me dit-elle à voix basse, en un moment où M. de Mortsauf nous laissa seuls pour aller demander un verre d'eau de fleurs d'oranger; j'ai mille fois tort envers vous que j'ai voulu désespérer, quand j'aurais dû vous recevoir à merci. Cher, vous êtes d'une adorable bonté que moi seule puis apprécier. Oui, je le sais, il est des bontés qui sont inspirées par la passion. Les hommes ont plusieurs manières d'être bons; ils sont bons par dédain, par entraînement, par calcul, par indolence de caractère; mais vous, mon ami, vous venez d'être d'une bonté absolue.

— Si cela est, lui dis-je, apprenez que tout ce que je puis avoir de grand en moi vient de vous. Ne savez-vous donc plus que je suis votre ouvrage?

— Cette parole suffit au bonheur d'une femme, répondit-elle au moment où M. de Mortsauf revint. — Je suis mieux, dit-elle en se levant, il me faut de l'air.

Nous descendîmes tous sur la terrasse embaumée par les acacias encore en fleurs. Elle avait pris mon bras droit et le serrait contre son cœur en exprimant ainsi de douloureuses pensées; mais c'était, suivant son expression, de ces douleurs qu'elle aimait. Elle voulait sans doute être seule avec moi; mais son imagination inhabile aux ruses de femmes ne lui suggérait aucun moyen de renvoyer ses enfants et son mari; nous causions donc de choses indifférentes, pendant qu'elle se creusait la tête en cherchant à se ménager un moment où elle pourrait enfin décharger son cœur dans le mien.

— Il y a bien longtemps que je ne me suis promenée en voiture, dit-elle enfin en voyant la beauté de la soirée. Monsieur, donnez des ordres, je vous prie, pour que je puisse aller faire un tour.

Elle savait qu'avant la prière toute explication serait impossible, et craignait que M. de Mortsauf ne voulût faire un trictrac. Elle pouvait bien se trouver avec moi sur cette tiède terrasse embaumée, quand son mari serait couché; mais elle redoutait peut-être de rester sous ces ombrages à travers lesquels passaient des lueurs voluptueuses, de se promener le long de la balustrade d'où nos yeux embrassaient le cours de l'Indre dans la prairie. De même qu'une cathédrale aux voûtes sombres et silencieuses conseille la prière; de même les feuillages éclairés par la lune, parfumés de senteurs pénétrantes, et animés par les bruits sourds du printemps remuent les fibres et affaiblissent la volonté. La campagne, qui calme les passions des vieillards, excite celles des jeunes cœurs; nous le savions! Deux coups de cloche annoncèrent l'heure de la prière, la comtesse tressaillit.

— Ma chère Henriette, qu'avez-vous?

— Henriette n'existe plus, répondit-elle. Ne la faites pas renaître, elle était exigeante, capricieuse; maintenant vous avez une paisible amie dont la vertu vient d'être raffermie par des paroles que le ciel vous a dictées. Nous parlerons de tout ceci plus tard. Soyons exacts à la prière. Aujourd'hui, mon tour de la dire est arrivé.

Quand la comtesse prononça les paroles par lesquelles elle demandait à Dieu son secours contre les adversités de la vie, elle y mit un accent dont je ne fus pas frappé seul; elle semblait avoir usé de son don de seconde vue pour entrevoir la terrible émotion à laquelle devait la soumettre une maladresse causée par mon oubli de mes conventions avec Arabelle.

— Nous avons le temps de faire trois rois avant que les chevaux ne soient attelés, dit M. de Mortsauf en m'entraînant au salon. Vous irez vous promener avec ma femme, moi je me coucherai.

Comme toutes nos parties, celle-ci fut orageuse. De sa chambre ou de celle de Madelaine, la comtesse put entendre la voix de son mari.

— Vous abusez étrangement de l'hospitalité! dit-elle au comte quand elle revint au salon.

Je la regardai d'un air hébété, je ne m'habituais point à ses duretés; elle se serait certes bien gardée jadis de me soustraire à la tyrannie du comte; autrefois elle aimait à me voir partageant ses souffrances, et les endurant avec patience pour l'amour d'elle.

— Je donnerais ma vie, lui dis-je à l'oreille, pour vous entendre encore murmurant : — *Pauvre cher! pauvre cher!*

Elle baissa les yeux en se souvenant de l'heure à laquelle je faisais allusion; son regard se coula vers moi, mais en dessous, et il exprima la joie de la femme qui voit les plus fugitifs accents de son cœur préférés aux profondes délices d'un autre amour. Alors, comme toutes les fois que je subissais pareille injure, je la lui pardonnais en me sentant compris. M. de Mortsauf perdait, il se dit fatigué pour pouvoir quitter la partie, et nous allâmes nous promener autour du boulingrin en attendant la voiture; aussitôt qu'il nous eut laissés, le plaisir rayonna si vivement sur mon visage que la comtesse m'interrogea par un regard curieux et surpris.

— Henriette existe, lui dis-je, je suis toujours aimé; vous me blessez avec intention évidente de me briser le cœur; je puis encore être heureux!

— Il ne restait plus qu'un lambeau de la femme, dit-elle avec épouvante, et vous l'emportez en ce moment. Dieu soit béni! lui qui me donne le courage d'endurer mon martyre mérité. Oui, je vous aime encore trop, j'allais faillir, l'Anglaise m'éclaire un abîme.

En ce moment, nous montâmes en voiture, le cocher demanda l'ordre.

— Allez sur la route de Chinon par l'avenue; vous nous ramènerez par les landes de Charlemagne et le chemin de Saché.

— Quel jour sommes-nous? dis-je avec trop de vivacité.

— Samedi.

— N'allez point par-là, madame; le samedi soir

la route est pleine de cocquassiers qui vont à Tours, et nous rencontrerions leurs charrettes.

— Faites ce que je vous dis, reprit-elle en regardant le cocher.

Nous connaissions trop l'un et l'autre les modes de notre voix, quelque infinis qu'ils fussent, pour nous déguiser la moindre de nos émotions. Henriette avait tout compris.

— Vous n'avez pas pensé aux cocquassiers, en choisissant cette nuit, dit-elle avec une légère teinte d'ironie. Lady Dudley est à Tours. Ne mentez pas, elle vous attend près d'ici. *Quel jour sommes-nous ! les cocquassiers ! les charrettes !* reprit-elle. Avez-vous jamais fait de semblables observations quand nous sortions autrefois?

— Elles prouvent que j'oublie tout à Clochegourde, répondis-je simplement.

— Elle vous attend? reprit-elle.

— Oui.

— A quelle heure?

— Entre onze heures et minuit.

— Où ?

— Dans les landes.

— Ne me trompez point, n'est-ce pas sous le noyer?

— Dans les landes.

— Nous irons, dit-elle, je la verrai.

En entendant cette parole, je regardai ma vie comme définitivement arrêtée. Je résolus en un moment de faire divorcer lady Dudley, de l'épouser, et de terminer ainsi la lutte douloureuse qui menaçait d'épuiser ma sensibilité, d'enlever par tant de chocs répétés ces voluptueuses délicatesses qui ressemblent à la fleur des fruits. Mon silence farouche blessa la comtesse dont toute la grandeur ne m'était pas connue.

— Ne vous irritez point contre moi, dit-elle de sa voix d'or; ceci, cher, est ma punition. Vous ne serez jamais aimé comme vous l'êtes ici, reprit-elle en posant sa main sur son cœur. Ne vous l'ai-je pas avoué? La marquise Dudley m'a sauvée. A elle les souillures, je ne les lui envie point. A moi le glorieux amour des anges! J'ai parcouru des champs immenses depuis votre arrivée. J'ai jugé la vie. Élevez l'âme, vous la déchirez; plus vous allez haut, moins de sympathie vous rencontrez ; au lieu de souffrir dans la vallée, vous souffrez dans les airs comme l'aigle qui plane en emportant au cœur une flèche décochée par quelque pâtre grossier. Je comprends aujourd'hui que le ciel et la terre sont incompatibles. Oui, pour qui veut vivre dans la zône céleste, Dieu seul est possible. Notre âme doit être alors détachée de toutes les choses terrestres; il faut aimer ses amis comme on aime ses enfants, pour eux et non pour soi ; le moi cause les malheurs et les chagrins. Mon cœur ira plus haut que ne va l'aigle; là, est un amour qui ne me trompera point. Quant à vivre de la vie terrestre, elle nous ravale trop en faisant dominer l'égoïsme des sens sur la spiritualité de l'ange qui est en nous. Les jouissances que donne la passion sont horriblement orageuses, payées par d'énervantes inquiétudes qui brisent les ressorts de l'âme. Je suis venue au bord de la mer où s'agitent ces tempêtes, je les ai vues de trop près; elles m'ont souvent enveloppée de leurs nuages, la lame ne s'est pas toujours brisée à mes pieds, j'ai senti sa rude étreinte qui froidit le cœur; je dois me retirer sur les hauts lieux, je périrais au bord de cette mer immense. Je vois en vous, comme en tous ceux qui m'ont affligée, les gardiens de ma vertu. Ma vie a été mêlée d'angoisses heureusement proportionnées à mes forces, et s'est entretenue ainsi pure des passions mauvaises, sans repos séducteur et toujours prête à Dieu. Notre attachement *fut* la tentative insensée, l'effort de deux enfants candides essayant de satisfaire leur cœur, les hommes et Dieu. Folie, Félix !... — Ah ! dit-elle après une pause, comment vous nomme-t-elle?

— Amédée, répondis-je. Félix est un être à part, qui n'appartiendra jamais qu'à vous.

— Henriette a peine à mourir! dit-elle en laissant échapper un pieux sourire. Mais, reprit-elle, elle périra dans le premier effort de la chrétienne humble, de la mère orgueilleuse, de la femme aux vertus chancelantes hier, raffermies aujourd'hui. Que vous disai-je? Eh bien, oui : ma vie est conforme à elle-même dans ses plus grandes circonstances comme dans ses plus petites. Le cœur où je devais attacher les premières racines de la tendresse, le cœur de ma mère s'est fermé pour moi, malgré ma persistance à y chercher un pli où je pusse m'étendre. J'étais fille, je venais après trois garçons morts, et je tâchai vainement d'occuper leur place dans l'affection de mes parents; je ne guérissais point la plaie faite à l'orgueil de la famille. Quand, après cette sombre enfance, je connus mon adorable tante, la mort me l'enleva promptement. M. de Mortsauf, à qui je me suis vouée, m'a constamment frappée sans relâche, sans le savoir, pauvre homme! son amour a le naïf égoïsme de celui que nous portent nos enfants; il n'est pas dans le secret des maux qu'il me cause, il est tou-

jours pardonné ! Mes enfants, ces chers enfants qui tiennent à ma chair par toutes leurs douleurs, à mon âme par toutes leurs qualités, à ma nature par leurs joies innocentes; ces enfants ne m'ont-ils pas été donnés pour montrer combien il se trouve de force, de patience, dans le sein des mères. Oh ! oui, ce sont mes vertus ! Vous savez si je suis flagellée par eux, en eux, malgré eux ! Devenir mère, pour moi ce fut acheter le droit de toujours souffrir. Quand Agar a crié dans le désert, un ange a fait jaillir pour cette esclave trop aimée une source pure; mais à moi, quand la source limpide vers laquelle (vous en souvenez-vous ?) vous vouliez me guider, est venue couler autour de Clochegourde, elle ne m'a versé que des eaux amères. Oui, vous m'avez infligé des souffrances inouïes. Dieu pardonnera sans doute à qui n'a connu l'affection que par la douleur. Mais si les plus vives peines que j'aie éprouvées m'ont été imposées par vous, peut-être les ai-je méritées. Dieu n'est pas injuste. Ah ! oui, Félix, un baiser furtivement déposé sur un front comporte des crimes peut-être ! Peut-être doit-on rudement expier les pas que l'on a faits en avant de ses enfants et de son mari, lorsqu'on se promenait le soir, afin d'être seule avec des souvenirs et des pensées qui ne leur appartenaient pas, et qu'en marchant ainsi, l'âme était mariée à un autre ! Quand l'être intérieur se ramasse et se rapetisse pour occuper la place que l'on offre aux embrassements, peut-être est-ce le pire des crimes. Lorsqu'une femme se baisse afin de recevoir dans ses cheveux le baiser de son mari pour se garder un front neutre, il y a crime ! Il y a crime à se forger un avenir en s'appuyant sur la mort ! Crime à se figurer dans l'avenir une maternité sans alarmes, de beaux enfants jouant le soir avec un père adoré de toute sa famille, et sous les yeux attendris d'une mère heureuse. Oui, j'ai péché, j'ai grandement péché ! J'ai trouvé goût aux pénitences infligées par l'Église, et qui ne rachetaient point assez ces fautes pour lesquelles le prêtre fut sans doute trop indulgent. Dieu, sans doute, a placé la punition au cœur de toutes ces erreurs en chargeant de sa vengeance celui pour qui elles furent commises. Donner mes cheveux, n'était-ce pas me promettre? Pourquoi donc aimai-je à mettre une robe blanche ? Ainsi, je me croyais mieux votre lys; ne m'aviez-vous pas aperçue, pour la première fois, ici, en robe blanche ? Hélas ! j'ai moins aimé mes enfants, car toute affection vive est prise sur les affections dues. Vous voyez bien, Félix ? Toute souffrance a sa signification. Frappez, frappez plus fort que n'ont frappé M. de Mortsauf et mes enfants. Cette femme est un instrument de la colère de Dieu, je vais l'aborder sans haine, je lui sourirai. Sous peine de ne pas être chrétienne, épouse et mère, je dois l'aimer. Si, comme vous le dites, j'ai pu contribuer à préserver votre cœur du contact qui l'eût défleuri, cette Anglaise ne saurait me haïr. Une femme doit aimer la mère de celui qu'elle aime, et je suis votre mère ! Qu'ai-je voulu dans votre cœur? la place laissée vide par madame de Vandenesse. Oh ! oui, vous vous êtes toujours plaint de ma froideur; je ne suis que votre mère ! Pardonnez-moi donc les duretés involontaires que je vous ai dites à votre arrivée, car une mère doit se réjouir en sachant son fils si bien aimé.

Elle appuya sa tête sur mon sein, en répétant : — Pardon ! pardon ! J'entendis alors des accents inconnus. Ce n'était ni sa voix de jeune fille et ses notes joyeuses, ni sa voix de femme et ses terminaisons despotiques, ni les soupirs de la mère endolorie; c'était une déchirante, une nouvelle voix pour des douleurs nouvelles.

— Quant à vous, Félix, reprit-elle en s'animant, vous êtes l'ami qui ne saurait mal faire. Ah ! vous n'avez rien perdu dans mon cœur, ne vous reprochez rien, n'ayez pas le plus léger remords. N'était-ce pas le comble de l'égoïsme que de vous demander de sacrifier à un avenir impossible les plaisirs les plus immenses, puisque pour les goûter une femme abandonne ses enfants, abdique son rang, et renonce à l'éternité. Combien de fois ne vous ai-je pas trouvé supérieur à moi ! vous étiez grand et noble, moi j'étais petite et criminelle ! Allons, voilà qui est dit, je ne puis être qu'une étoile pour vous, une lueur élevée, scintillante et froide, mais inaltérable. Seulement, Félix, faites que je ne sois pas seule à aimer le frère que je me suis choisi. Chérissez-moi ! L'amour d'une sœur n'a ni mauvais lendemain, ni moments difficiles; vous n'aurez pas besoin de mentir à cette âme indulgente qui vivra de votre belle vie, qui ne manquera jamais à s'affliger de vos douleurs, qui s'égaiera de vos joies, aimera les femmes qui vous rendront heureux et s'indignera des trahisons. Moi je n'ai pas eu de frère à aimer ainsi. Soyez assez grand pour vous dépouiller de tout amour-propre, pour résoudre notre attachement jusqu'ici douteux et plein d'orages par cette douce et sainte affection. Je puis encore vivre ainsi. Je commencerai la première en serrant la main de lady Dudley.

Elle ne pleurait pas, elle ! en prononçant ces

paroles pleines d'une science amère, et par lesquelles, en arrachant le dernier voile qui me cachait son âme et ses douleurs, elle me montrait par combien de liens elle était attachée à moi, combien de fortes chaînes j'avais hachées. Nous étions dans un tel délire, que nous ne nous apercevions point de la pluie qui tombait à torrents.

— Madame la comtesse ne veut-elle pas entrer un moment ici ? dit le cocher en désignant la principale auberge de Ballan.

Elle fit un signe de consentement, et nous restâmes une demi-heure environ sous la voûte d'entrée, au grand étonnement des gens de l'hôtellerie qui se demandèrent pourquoi madame de Mortsauf était à onze heures par les chemins. Allait-elle à Tours? En revenait-elle? Quand l'orage eut cessé, que la pluie fut convertie en ce qu'on nomme à Tours une *brouée,* qui n'empêchait pas la lune d'éclairer les brouillards supérieurs rapidement emportés par le vent du haut, le cocher sortit et retourna sur ses pas, à ma grande joie.

— Suivez mon ordre, lui cria doucement la comtesse.

Nous prîmes donc le chemin des landes de Charlemagne où la pluie recommença. A moitié des landes, j'entendis les aboiements du chien favori d'Arabelle; un cheval s'élança tout à coup de dessous une truisse de chêne, franchit d'un bond le chemin, sauta le fossé creusé par les propriétaires pour distinguer leurs terrains respectifs dans ces friches que l'on croyait susceptibles de culture, et lady Dudley s'alla placer dans la lande pour voir passer la calèche.

— Quel plaisir d'attendre ainsi son amant, quand on le peut sans crime, dit Henriette.

Les aboiements du chien avaient appris à lady Dudley que j'étais dans la voiture; elle crut sans doute que je venais ainsi la chercher à cause du mauvais temps. Quand nous arrivâmes à l'endroit où se tenait la marquise, elle vola sur le bord du chemin avec cette dextérité de cavalier qui lui était particulière, et dont Henriette s'émerveilla comme d'un prodige. Par mignonnerie, Arabelle ne disait que la dernière syllabe de mon nom, prononcée à l'anglaise, espèce d'appel qui sur ses lèvres avait un charme digne d'une fée. Elle savait ne devoir être entendue que de moi en criant : — *My Dee.*

— C'est lui, madame, répondit la comtesse en contemplant sous un clair rayon de la lune la fantastique créature dont le visage impatient était bizarrement accompagné de ses longues boucles défrisées.

Vous savez avec quelle rapidité deux femmes s'examinent. L'Anglaise reconnut sa rivale, et fut glorieusement Anglaise; elle nous enveloppa d'un regard plein de son mépris anglais, et disparut dans la bruyère avec la rapidité d'une flèche.

— Vite à Clochegourde! cria la comtesse pour qui cet âpre coup d'œil fut comme un coup de hache au cœur.

Le cocher retourna pour prendre le chemin de Chinon qui était meilleur que celui de Saché. Quand la calèche longea de nouveau les landes, nous entendîmes le galop furieux du cheval d'Arabelle et les pas de son chien; tous trois rasaient les bois de l'autre côté de la bruyère.

— Elle s'en va, vous la perdez à jamais, me dit Henriette.

— Eh bien, lui répondis-je, qu'elle s'en aille! Elle n'aura pas un regret.

— Oh! les pauvres femmes! s'écria la comtesse en exprimant une compatissante horreur. Mais où va-t-elle?

— A la Grenadière, une petite maison près de Saint-Cyr, dis-je.

— Elle s'en va seule! reprit Henriette d'un ton qui me prouva que les femmes se croient solidaires en amour et ne s'abandonnent jamais.

Au moment où nous entrions dans l'avenue de Clochegourde, le chien d'Arabelle jappa d'une façon joyeuse en accourant au-devant de la calèche.

— Elle nous a devancés! s'écria la comtesse. Puis elle reprit, après une pause : —Je n'ai jamais vu de plus belle femme ! Quelle main! quelle taille et quel pied! son teint efface le lys, et ses yeux ont l'éclat du diamant! mais elle monte trop bien à cheval, elle doit aimer à déployer sa force; je la crois active et violente. Puis, elle me semble se mettre un peu trop hardiment au-dessus des conventions; la femme qui ne reconnaît pas de lois est bien près de n'écouter que ses caprices. Ceux qui aiment tant à briller, à se mouvoir, n'ont pas reçu le don de constance. Selon mes idées, l'amour veut plus de tranquillité. Je me le suis figuré comme un lac immense où la sonde ne trouve point de fond, où les tempêtes peuvent être violentes, mais rares et contenues en des bornes infranchissables, où deux êtres vivent dans une île fleurie, loin du monde dont ils abhorrent le luxe et l'éclat. Mais l'amour doit prendre l'empreinte des caractères : j'ai tort peut-être. Si les principes de la nature se plient aux formes voulues par les climats, pourquoi n'en serait-il pas ainsi des sentiments? Sans doute ils tiennent à la loi générale par la masse, et con-

trastent dans l'expression seulement. Chaque âme a sa manière. La marquise est la femme forte qui franchit les distances, invente et agit avec la puissance de l'homme; qui délivrerait son amant de captivité, tuerait geôlier, gardes et bourreaux; tandis que certaines créatures ne savent qu'aimer de toute leur âme; dans le danger, elles s'agenouillent, prient et meurent. Quelle est de ces deux femmes celle qui vous plaît le plus, voilà toute la question!... Mais oui, la marquise vous aime, elle vous a fait tant de sacrifices! Peut-être est-ce elle qui vous aimera toujours quand vous ne l'aimerez plus!

— Permettez-moi, cher ange, de répéter ce que vous m'avez dit un jour : comment savez-vous ces choses?

— Chaque douleur a son enseignement, et j'ai souffert sur tant de points que mon savoir est vaste!

Mon groom qui avait entendu donner l'ordre crut que nous reviendrions par les terrasses; il tenait mon cheval tout prêt dans l'avenue; le chien d'Arabelle avait senti groom et cheval; sa maîtresse, conduite par une curiosité bien légitime, l'avait suivi à travers les bois où sans doute elle était cachée.

— Allez faire votre paix, me dit Henriette en souriant et sans trahir de mélancolie. Dites-lui combien elle s'est trompée sur mes intentions : je voulais lui révéler tout le prix du trésor qui lui est échu; mon cœur n'enferme que de bons sentiments pour elle, et n'a surtout ni colère ni mépris; expliquez-lui que je suis sa sœur et non sa rivale.

— Je n'irai point! m'écriai-je.

— N'avez-vous jamais éprouvé, dit-elle avec l'étincelante fierté des martyrs, que certains ménagements arrivent jusqu'à l'insulte? Allez, allez!

Je sautai sur mon cheval et courus vers lady Dudley pour savoir en quelles dispositions elle était. — Si elle pouvait se fâcher et me quitter! pensai-je, je reviendrais à Clochegourde. Le chien me conduisit sous un chêne, d'où la marquise s'élança en me criant : — *Away! away!* Tout ce que je pus faire fut de la suivre jusqu'à Saint-Cyr, où nous arrivâmes à minuit.

— Cette dame est en parfaite santé! me dit Arabelle quand elle descendit de cheval.

Ceux qui l'ont connue peuvent seuls imaginer tous les sarcasmes que contenait cette observation sèchement jetée d'un air qui voulait dire : — Moi, je serais morte!

— Je te défends de hasarder une seule de tes plaisanteries à triple dard sur madame de Mortsauf! lui répondis-je.

— Serait-ce déplaire à Votre Grâce que de remarquer la parfaite santé dont jouit un être cher à votre précieux cœur. Les femmes françaises haïssent, dit-on, jusqu'au chien de leurs amants; en Angleterre, nous aimons tout ce que nos souverains seigneurs aiment, nous haïssons ce qu'ils haïssent, parce que nous vivons dans la peau de nos lords. Permettez-moi donc d'aimer cette dame autant que vous l'aimez vous-même. — Seulement, cher enfant, dit-elle en m'enlaçant de ses bras humides de pluie, si tu me trahissais, je ne serais ni debout, ni couchée, ni dans une calèche flanquée de laquais, ni à me promener dans les landes de Charlemagne, ni dans aucune des landes d'aucun pays du monde, ni dans mon lit, ni sous le toit de mes pères! Je ne serais plus, moi! Je suis née dans le Lancashire, pays où les femmes meurent d'amour. Te connaître et te céder! Je te ne céderais pas à la mort, car je m'en irais avec toi!

Elle m'emmena dans sa chambre où déjà le comfort avait étalé ses jouissances.

— Aime-la, ma chère, lui dis-je avec chaleur, elle t'aime, elle, non pas d'une façon railleuse, mais sincèrement.

— Sincèrement, petit? dit-elle en délaçant son amazone.

Par vanité d'amant, je voulus révéler la sublimité du caractère d'Henriette à cette orgueilleuse lady. Pendant que sa femme de chambre, qui ne savait pas un mot de français, lui arrangeait les cheveux, j'essayai de peindre madame de Mortsauf en esquissant sa vie, et je répétai les grandes pensées que lui avait suggérées la crise où toutes les femmes deviennent petites et mauvaises. Quoique Arabelle parût ne pas me prêter la moindre attention, elle ne perdit aucune de mes paroles.

— Je suis enchantée, dit-elle quand nous fûmes seuls, de connaître ton goût pour ces sortes de conversations chrétiennes; il existe dans une de mes terres un vicaire qui s'entend comme personne à composer des sermons; nos paysans les comprennent, tant ils sont bien tournés. J'écrirai demain à mon père de me l'envoyer par le paquebot, et tu le trouveras à Paris. Quand tu l'auras une fois écouté, tu ne voudras plus écouter que lui, d'autant plus qu'il jouit aussi d'une parfaite santé. Sa morale ne te causera point de ces secousses qui font pleurer; elle coule sans tempêtes, comme une source claire, et procure un délicieux sommeil. Tous les soirs, si cela te plaît, tu satisferas ta passion pour

les sermons en digérant ton dîner. La morale anglaise, cher enfant, est aussi supérieure à celle de Touraine, que notre coutellerie, notre argenterie et nos chevaux le sont à vos couteaux et à vos bêtes. Fais-moi la grâce d'entendre mon vicaire, promets-le moi! Je ne suis que femme, mon amour; je sais aimer, je puis mourir pour toi, si tu le veux; mais je n'ai pas étudié à Eton, ni à Oxford, ni à Édimbourg; je ne suis ni docteur, ni révérend, je ne saurais donc te préparer de la morale; j'y suis tout à fait impropre, je serais de la dernière maladresse si j'essayais. Je ne te reproche pas tes goûts; tu en aurais de plus dépravés que celui-ci, je tâcherais de m'y conformer; car je veux te faire trouver près de moi tout ce que tu aimes, plaisirs d'amour, plaisirs de table, plaisirs d'église, bon clairet et vertus chrétiennes. Veux-tu que je mette un cilice ce soir? Elle est bien heureuse cette femme de te servir de la morale! Dans quelle université les femmes françaises prennent-elles leurs grades? Pauvre, moi! je ne puis que me donner, je ne suis que ton esclave....

— Alors pourquoi t'es-tu donc enfuie, quand je voulais vous voir ensemble.

— Es-tu fou, petit? J'irais de Paris à Rome déguisée en laquais, je ferais pour toi les choses les plus déraisonnables; mais comment puis-je parler sur les chemins à une femme qui ne m'a pas été présentée, et qui allait commencer un sermon en trois points? Je parlerai à des paysans; je demanderai à un ouvrier de partager son pain avec moi, si j'ai faim; je lui donnerai quelques guinées, et tout sera convenable; mais arrêter une calèche, comme font les *gentleman of the road* (gentilshommes de grande route) en Angleterre, ceci n'est pas dans mon code, à moi! Tu ne sais donc qu'aimer, pauvre enfant, tu ne sais donc pas vivre? D'ailleurs, je ne te ressemble pas encore complètement, petit! Je n'aime pas la morale. Mais pour te plaire, je suis capable des plus grands efforts. Allons, tais-toi, je m'y mettrai! Je tâcherai de devenir prêcheuse. Auprès de moi Jérémie ne sera bientôt qu'un bouffon. Je ne me permettrai pas de caresses, sans les larder de versets de la Bible.

Elle usa de son pouvoir; elle en abusa dès qu'elle vit dans mon regard cette ardente expression qui s'y peignait aussitôt que commençaient ses sorcelleries. Elle triompha de tout, et je mis complaisamment au-dessus des finasseries catholiques la grandeur de la femme qui se perd, qui renonce à l'avenir et fait toute sa vertu de l'amour.

— Elle s'aime donc mieux qu'elle ne t'aime? me dit-elle. Elle te préfère donc quelque chose qui n'est pas toi? Comment attacher à ce qui est de nous d'autre importance que celle dont vous l'honorez? Aucune femme, quelque grande moraliste qu'elle soit, ne peut être l'égale d'un homme. Marchez sur nous, tuez-nous, n'embarrassez jamais votre existence de nous. A nous de mourir, à vous de vivre grands et fiers! De vous à nous le poignard, de nous à vous l'amour et le pardon! Le soleil s'inquiète-t-il des moucherons qui sont dans ses rayons et qui vivent de lui? ils y restent tant qu'ils peuvent, et quand il disparaît, ils meurent...

— Ou ils s'envolent, dis-je en l'interrompant.

— Ou ils s'envolent, reprit-elle avec une indifférence qui aurait piqué l'homme le plus déterminé à user du singulier pouvoir dont elle l'investissait. Crois-tu qu'il soit digne d'une femme de faire avaler à un homme des tartines beurrées de vertu pour lui persuader que la religion est incompatible avec l'amour? Suis-je donc une impie? On se donne, ou l'on se refuse; mais se refuser et moraliser, il y a double peine, ce qui est contraire au droit de tous les pays. Ici tu n'auras que d'excellents *sandwiches* apprêtés par la main de ta servante Arabelle, de qui toute la morale sera d'imaginer des caresses qu'aucun homme n'a encore ressenties et que les anges m'inspirent.

Je ne sais rien de plus dissolvant que la plaisanterie maniée par une Anglaise; elle y met le sérieux éloquent, l'air de pompeuse conviction sous lequel les Anglais couvrent les hautes niaiseries de leur vie à préjugés. La plaisanterie française est une dentelle dont les femmes savent embellir la joie qu'elles donnent et les querelles qu'elles inventent; c'est une parure morale, gracieuse comme leur toilette. Mais la plaisanterie anglaise est un acide qui corrode si bien les êtres sur lesquels il tombe qu'il en fait des squelettes lavés et brossés. La langue d'une Anglaise spirituelle ressemble à celle d'un tigre qui emporte la chair jusqu'à l'os en voulant jouer. Arme toute puissante du démon qui vient dire en ricanant: *ce n'est que cela!* la moquerie laisse un venin mortel dans les blessures qu'elle ouvre à plaisir. Pendant cette nuit, Arabelle voulut montrer son pouvoir comme un sultan qui, pour prouver son adresse, s'amuse à décoller des innocens.

— Mon ange, me dit-elle quand elle m'eut plongé dans ce demi-sommeil où l'on oublie tout excepté le bonheur, je viens de me faire de la morale aussi moi! Je me suis demandé si je commettais un crime en t'aimant, si je violais les lois divines, et j'ai trouvé que rien n'était plus religieux, ni plus na-

turel. Pourquoi Dieu créerait-il des êtres plus beaux que les autres si ce n'est pour nous indiquer que nous devons les adorer. Le crime serait de ne pas t'aimer ; n'es-tu pas un ange ? cette dame t'insulte en te confondant avec les autres hommes ; les règles de la morale ne te sont pas applicables, Dieu t'a mis au-dessus de tout. N'est-ce pas se rapprocher de lui que de t'aimer? pourra-t-il en vouloir à une pauvre femme d'avoir appétit des choses divines? Ton vaste et lumineux cœur ressemble tant au ciel que je m'y trompe comme les moucherons qui viennent se brûler aux bougies d'une fête! les punira-t-on ceux-ci de leur erreur? d'ailleurs, est-ce une erreur ? n'est-ce pas une haute adoration de la lumière? Ils périssent par trop de religion , si l'on appelle périr se jeter au cœur de ce qu'on aime? J'ai la faiblesse de t'aimer, tandis que cette femme a la force de rester dans sa chapelle catholique. Ne fronce pas le sourcil ! tu crois que je lui en veux? Non, petit! J'adore sa morale qui lui a conseillé de te laisser libre , et m'a permis ainsi de te conquérir, de te garder à jamais, car tu es à moi pour toujours , n'est-ce pas ?

—Oui.

— A jamais?

— Oui.

— Me fais-tu donc une grâce, sultan? Moi seule ai deviné tout ce que tu valais ! Elle sait cultiver les terres, dis-tu ?... Moi je laisse cette science aux fermiers, j'aime mieux cultiver ton cœur !

Je tâche de me rappeler ces énivrants bavardages, afin de vous bien peindre cette femme, de vous justifier ce que je vous en ai dit, et vous mettre ainsi dans tout le secret du dénoûment. Mais comment vous décrire les accompagnements de ces jolies paroles que vous savez! C'étaient des folies comparables aux fantaisies les plus exorbitantes de nos rêves ; tantôt des créations semblables à celles de mes bouquets : la grâce unie à la force, la tendresse et ses molles lenteurs opposées aux irruptions volcaniques de la fougue ; tantôt les gradations les plus savantes de la musique appliquées au concert de nos voluptés; puis des jeux pareils à ceux des serpents entrelacés ; enfin les plus caressants discours ornés des plus riantes idées, tout ce que l'esprit peut ajouter de poésie aux plaisirs des sens. Elle voulait anéantir sous les foudroyements de son amour impétueux les impressions laissées dans mon cœur par l'âme chaste et recueillie d'Henriette. La marquise avait aussi bien vu madame de Mortsauf, que madame de Mortsauf l'avait vue; elles s'étaient bien jugées toutes deux. La grandeur de l'attaque faite par Arabelle me révélait l'étendue de sa peur et sa secrète admiration pour sa rivale. Au matin, je la trouvai les yeux en pleurs et n'ayant pas dormi.

— Qu'as-tu? lui dis-je.

— J'ai peur que mon extrême amour ne me nuise, répondit-elle. Je t'ai tout donné. Plus adroite que je ne le suis, cette femme possède quelque chose en elle que tu peux désirer. Si tu la préfères, ne pense plus à moi, je ne t'ennuierai point de mes douleurs, de mes remords, de mes souffrances; non, j'irai mourir loin de toi, comme une plante sans son vivifiant soleil !

Elle sut m'arracher des protestations d'amour qui la comblèrent de joie. Que dire en effet à une femme qui pleure au matin ? Une dureté me semble infâme ! Si nous ne lui avons pas résisté la veille, le lendemain, ne sommes-nous pas obligés à mentir , car le Code-Homme nous fait en galanterie un devoir du mensonge.

— Eh bien, je suis généreuse, dit-elle en essuyant ses larmes, retourne auprès d'elle ; je ne veux pas te devoir à la force de mon amour, mais à ta propre volonté. Si tu reviens ici, je croirai que tu m'aimes autant que je t'aime, ce qui m'a toujours paru impossible.

Elle sut me persuader de retourner à Clochegourde. La fausseté de la situation dans laquelle j'allais entrer ne pouvait être devinée par un homme gorgé de bonheur. En refusant d'aller à Clochegourde, je donnais gain de cause à lady Dudley sur Henriette; Arabelle m'emmenait alors à Paris. Mais y aller, n'était-ce pas insulter madame de Mortsauf? dans ce cas, je devais revenir encore plus sûrement à Arabelle. Une femme a-t-elle jamais pardonné de semblables crimes de lèse-amour? A moins d'être un ange descendu des cieux, et non l'esprit purifié qui s'y rend, une femme aimante préférerait voir son amant souffrir une agonie à le voir heureux par une autre ; plus elle aime, plus elle sera blessée. Ainsi vue sous ses deux faces, ma situation, une fois sorti de Clochegourde pour aller à la Grenadière, était aussi mortelle à mes amours d'élection que profitable à mes amours de hasard. La marquise avait calculé tout avec une profondeur étudiée. Elle m'avoua plus tard que si madame de Mortsauf ne l'avait pas rencontrée dans les landes, elle avait médité de me compromettre en rôdant autour de Clochegourde.

Au moment où j'abordai madame de Mortsauf, que je vis pâle, abattue, comme une personne qui a souffert quelque dure insomnie, j'exerçai soudain non pas ce tact, mais le *flairer* qui fait ressentir

aux cœurs encore jeunes et généreux la portée de ces actions indifférentes aux yeux de la masse, criminelles selon la jurisprudence des grandes âmes. Aussitôt, comme un enfant qui, descendu dans un abîme en jouant, en cueillant des fleurs, voit avec angoisse qu'il lui sera impossible de remonter, n'aperçoit plus le sol humain qu'à une distance infranchissable, se sent tout seul, à la nuit, et entend les hurlements sauvages, je compris que nous étions séparés par tout un monde. Il se fit dans nos deux âmes une grande clameur, et comme un retentissement du lugubre *consummatum est!* qui se crie dans les églises, le vendredi-saint, à l'heure où le Sauveur expira, horrible scène qui glace les jeunes âmes pour qui la religion est un premier amour. Toutes les illusions d'Henriette étaient mortes d'un seul coup; son cœur avait souffert une Passion. Elle, si respectée par le plaisir qui ne l'avait jamais enlacée de ses engourdissants replis, devinait-elle aujourd'hui les voluptés de l'amour heureux, pour me refuser ses regards; car elle me retira la lumière qui depuis six ans brillait sur ma vie. Elle savait donc que la source des rayons épanchés de nos yeux était dans nos âmes auxquelles ils servaient de route pour pénétrer l'une chez l'autre ou pour se confondre en une seule, se séparer, jouer comme deux femmes sans défiance qui se disent tout? Je sentis amèrement la faute d'apporter sous ce toit inconnu aux caresses un visage où les ailes du plaisir avaient semé leur poussière diaprée. Si la veille, j'avais laissé lady Dudley s'en aller seule, si j'étais revenu à Clochegourde où peut-être Henriette m'avait attendu, peut-être..... enfin peut-être madame Mortsauf ne se serait-elle pas aussi cruellement proposé d'être ma sœur. Elle mit à toutes ses complaisances le faste d'une force exagérée; elle entrait violemment dans son rôle pour n'en point sortir. Pendant le déjeuner, elle eut pour moi mille attentions, des attentions humiliantes; elle me soignait comme un malade dont elle avait pitié.

— Vous vous êtes promené de bonne heure, me dit le comte; vous devez alors avoir un excellent appétit, vous dont l'estomac n'est pas détruit...

Cette phrase, qui n'attira pas sur les lèvres de la comtesse le sourire d'une sœur rusée, acheva de me prouver le ridicule de ma position. Il était impossible d'être à Clochegourde le jour, à Saint-Cyr la nuit. Arabelle avait compté sur ma délicatesse et sur la grandeur de madame de Mortsauf. Pendant cette longue journée, je sentis combien il est difficile de devenir l'ami d'une femme longtemps désirée. Cette transition, si simple quand les ans la préparent, est une maladie au jeune âge. J'avais honte, je maudissais le plaisir, j'aurais voulu que madame de Mortsauf me demandât mon sang. Je ne pouvais lui déchirer à belles dents sa rivale, elle évitait d'en parler, et médire d'Arabelle était une infamie qui m'aurait fait mépriser par Henriette, magnifique et noble jusque dans les derniers replis de son cœur. Après cinq ans de délicieuse intimité, nous ne savions de quoi parler; nos paroles ne répondaient point à nos pensées; nous nous cachions mutuellement de dévorantes douleurs, nous pour qui la douleur avait toujours été un fidèle truchement! Henriette effectait un air heureux et pour elle et pour moi; mais elle était triste. Quoiqu'elle se disait à tout propos ma sœur, et qu'elle fût femme, elle ne trouvait aucune idée pour entretenir la conversation, et nous demeurions la plupart du temps dans un silence contraint. Elle accrut mon supplice intérieur, en feignant de se croire la seule victime de cette lady.

— Je souffre plus que vous, lui dis-je en un moment où la sœur laissa échapper une ironie toute féminine.

— Comment? répondit-elle avec ce ton de hauteur que prennent les femmes quand on veut primer leurs sensations.

— Mais j'ai tous les torts!

Il y eut un moment où madame de Mortsauf prit avec moi un air froid et indifférent qui me brisa; je résolus de partir. Le soir, sur la terrasse, je fis mes adieux à la famille réunie. Tous me suivirent au boulingrin où piaffait mon cheval dont ils s'écartèrent. Elle vint à moi, quand j'en pris la bride.

— Allons seuls, à pied, dans l'avenue, me dit-elle.

Je lui donnai le bras, et nous sortîmes par les cours en marchant à pas lents, comme si nous savourions nos mouvements confondus; nous atteignîmes ainsi un bouquet d'arbres qui enveloppait un coin de l'enceinte extérieure.

— Adieu, mon ami, dit-elle en s'arrêtant, en jetant sa tête sur mon cœur et ses bras à mon cou. Adieu, nous ne nous reverrons plus. Dieu m'a donné le triste pouvoir de regarder dans l'avenir. Ne vous rappelez-vous pas de la terreur qui m'a saisie, un jour, quand vous êtes revenu si beau! si jeune! et que je vous ai vu me tournant le dos comme aujourd'hui que vous quittez Clochegourde pour aller à la Grenadière? Eh bien, encore une fois, pendant cette nuit, j'ai pu jeter un coup d'œil

sur nos destinées. Mon ami chéri, nous nous parlons en ce moment pour la dernière fois. A peine pourrais-je vous dire encore quelques mots, car ce ne sera plus moi tout entière qui vous parlerai. La mort a déjà frappé quelque chose en moi. Vous aurez alors enlevé leur mère à mes enfants : remplacez-la près d'eux? vous le pourrez! Jacques et Madelaine vous aiment comme si vous les aviez toujours fait souffrir.

— Mourir! dis-je effrayé en la regardant, et revoyant le feu sec de ses yeux luisants dont on ne peut donner une idée, à ceux qui n'ont pas connu des êtres chers atteints de cette horrible maladie, qu'en comparant ces yeux à des globes d'argent bruni. Mourir! Henriette, je t'ordonne de vivre; tu m'as autrefois demandé des serments, eh bien, aujourd'hui j'en exige un de toi : jure-moi de consulter Origet et de lui obéir en tout...

— Voulez-vous donc vous opposer à la clémence de Dieu? dit-elle en m'interrompant par le cri du désespoir indigné d'être méconnu.

— Vous ne m'aimez donc pas assez pour m'obéir aveuglément en toute chose, comme cette misérable lady?...

— Oui, tout ce que tu voudras! dit-elle poussée par une jalousie qui lui fit en un moment franchir les distances qu'elle avait respectées jusqu'alors.

— Je reste ici! lui dis-je en la baisant sur les yeux.

Effrayée de ce consentement, elle s'échappa de mes bras, alla s'appuyer contre un arbre; puis elle rentra chez elle en marchant avec précipitation, sans tourner la tête; mais je la suivis, elle pleurait et priait. Arrivée au boulingrin, je lui pris la main et la baisai respectueusement. Cette soumission inespérée la toucha.

— A toi, quand même! lui dis-je; car je t'aime comme t'aimait ta tante.

Elle tressaillit en me serrant alors violemment la main.

— Un regard, lui dis-je, encore un de nos anciens regards! La femme qui se donne tout entière, m'écriai-je en sentant mon âme illuminée par le regard qu'elle y jeta, donne moins de vie et d'âme que je viens d'en recevoir. Henriette, tu es la plus aimée, la seule aimée!

— Je vivrai! me dit-elle, mais guérissez-vous aussi.

Ce regard avait effacé l'impression des sarcasmes d'Arabelle. J'étais donc le jouet des deux passions inconciliables que je vous ai décrites et dont j'éprouvais alternativement l'influence. J'aimais un ange et un démon; deux femmes également belles, parées l'une de toutes les vertus que nous meurtrissons en haine de nos imperfections, l'autre de tous les vices que nous déifions par égoïsme. En parcourant cette avenue, où je me retournais de moments en moments pour revoir madame de Mortsauf appuyée sur un arbre, et entourée de ses enfans qui agitaient leurs mouchoirs, je surpris dans mon âme un mouvement d'orgueil de me savoir l'arbitre de deux destinées si belles, d'être la gloire à des titres si différents de deux femmes aussi supérieures, et d'avoir inspiré de si grandes passions que de chaque côté la mort arriverait si je leur manquais. Cette fatuité passagère a été doublement punie, croyez-le bien! Je ne sais quel démon me disait d'attendre près d'Arabelle le moment où quelque désespoir, où la mort de M. de Mortsauf me livrerait Henriette, car Henriette m'aimait toujours : ses duretés, ses larmes, ses remords, sa chrétienne résignation, étaient d'éloquentes traces d'un sentiment qui ne pouvait pas plus s'effacer de son cœur que du mien. En allant au pas dans cette jolie avenue, et faisant ces réflexions, je n'avais plus vingt-cinq ans, j'en avais cinquante. N'est-ce pas encore plus le jeune homme que la femme qui passe en un moment de trente à soixante ans? Quoique j'aie chassé d'un souffle ces mauvaises pensées, elles m'obsédèrent, je dois l'avouer! Peut-être leur principe se trouvait-il aux Tuileries, sous les lambris du cabinet royal. Qui pouvait résister à l'esprit déflorateur de Louis XVIII, lui qui disait qu'on n'a de véritables passions que dans l'âge mur, parce que la passion n'était belle et furieuse que quand il s'y mêlait de l'impuissance, et qu'on se trouvait alors à chaque plaisir comme un joueur à son dernier enjeu. Quand je fus au bout de l'avenue, je me retournai, la franchis en un clin-d'œil en voyant qu'Henriette y était encore, elle seule! Je vins lui dire un dernier adieu, mouillé de larmes expiatrices dont elle ignorait la cause. Larmes sincères, données sans le savoir à ces belles amours à jamais perdues, à ces vierges émotions, à ces fleurs de la vie qui ne renaissent plus; car plus tard l'homme ne donne plus, il reçoit; il s'aime lui-même dans sa maîtresse; tandis qu'au jeune âge, il aime sa maîtresse en lui; plus tard, nous inoculons nos goûts, nos vices peut-être à la femme qui nous aime; tandis qu'au début de la vie, celle que nous aimons nous impose ses vertus, ses délicatesses; elle nous convie au beau par un sourire, et nous apprend le dévoûment par son exemple. Malheur à qui n'a

pas eu son Henriette ! Malheur à qui n'a pas connu quelque lady Dudley. S'il se marie, celui-ci ne gardera pas sa femme, celui-là sera peut-être abandonné par sa maîtresse; mais heureux qui peut trouver les deux en une seule; heureux, Natalie, l'homme que vous aimez !

De retour à Paris, Arabelle et moi nous devînmes plus intimes que par le passé. Bientôt nous abolîmes insensiblement l'un et l'autre les lois de convenances que je m'étais imposées, et dont la stricte observation fait souvent pardonner par le monde la fausseté de la position où s'était mise lady Dudley. Le monde, qui aime tant à pénétrer au-delà des apparences, les légitime dès qu'il connaît le secret qu'elles enveloppent. Les amants forcés de vivre au milieu du grand monde auront toujours tort de renverser ces barrières exigées par la jurisprudence des salons, tort de ne pas obéir scrupuleusement à toutes les conventions imposées par les mœurs; il s'agit alors moins des autres que d'eux-mêmes. Les distances à franchir, le respect extérieur à conserver, les comédies à jouer, le mystère à obscurcir, toute cette stratégie de l'amour heureux occupe la vie, renouvelle le désir, et protége notre cœur contre les relâchements de l'habitude. Mais essentiellement dissipatrices, les premières passions, de même que les jeunes gens, coupent leurs forêts à blanc au lieu de les aménager. Arabelle n'adoptait pas ces idées bourgeoises, elle s'y était pliée pour me plaire ; semblable au bourreau marquant d'avance sa proie afin de se l'approprier, elle voulait me compromettre à la face de tout Paris pour faire de moi son *sposo*. Aussi employa-t-elle ses coquetteries à me garder chez elle, car elle n'était pas contente de son élégant esclandre qui, faute de preuves, n'encourageait que les chuchotteries sous l'éventail. En la voyant si heureuse de commettre une imprudence qui dessinerait franchement sa position, comment n'aurais-je pas cru à son amour?

Une fois plongé dans les douceurs d'un mariage morganatique, le désespoir me saisit; je regardais ma vie arrêtée au rebours des idées reçues et des recommandations d'Henriette; je vécus alors avec l'espèce de rage qui saisit un poitrinaire, quand, pressentant sa fin, il ne veut pas qu'on interroge le bruit de sa respiration. Il y avait un coin de mon cœur où je ne pouvais me retirer sans souffrance; un esprit vengeur me jetait incessamment des idées sur lesquelles je n'osais m'appesantir. Mes lettres à Henriette peignaient cette maladie morale et lui causaient un mal infini. « Au prix de tant de trésors perdus, elle me voulait au moins heureux ! » me dit-elle dans la seule réponse que je reçus. Et je n'étais pas heureux ! Chère Natalie, le bonheur est absolu, il ne souffre pas de comparaisons. Ma première ardeur passée, je comparai nécessairement ces deux femmes l'une à l'autre, contraste que je n'avais pas encore pu étudier. En effet, toute grande passion pèse si fortement sur notre caractère qu'elle en refoule d'abord les aspérités, et comble la trace des habitudes qui constituent nos défauts ou nos qualités; mais plus tard, chez deux amants bien accoutumés l'un à l'autre, les traits de la physionomie morale reparaissent; tous deux se jugent alors mutuellement, et souvent il se déclare, durant cette réaction du caractère sur la passion, des antipathies qui préparent ces désunions dont les gens superficiels s'arment pour accuser le cœur humain d'instabilité. Cette période commença donc. Moins aveuglé par les séductions et détaillant pour ainsi dire mon plaisir, j'entrepris, sans le vouloir peut-être, un examen qui nuisit à lady Dudley.

Je lui trouvai d'abord en moins l'esprit qui distingue la Française entre toutes les femmes, et la rend la plus délicieuse à aimer, selon l'aveu des gens que les hasards de leur vie ont mis à même d'éprouver les manières d'aimer de chaque pays. Quand une Française aime, elle se métamorphose : sa coquetterie si vantée, elle l'emploie à parer son amour; sa vanité si dangereuse, elle l'immole et met toutes ses prétentions à bien aimer. Elle épouse les intérêts, les haines, les amitiés de son amant; elle acquiert en un jour les subtilités expérimentées de l'homme d'affaires; elle étudie le code, elle comprend le mécanisme du crédit et séduit la caisse d'un banquier; étourdie et prodigue, elle ne fera pas une seule faute et ne gaspillera pas un seul louis; elle devient à la fois mère, gouvernante, médecin, et donne à toutes ses transformations une grâce de bonheur qui révèle dans les plus légers détails un amour infini; elle réunit les qualités spéciales qui recommandent les femmes de chaque pays, en donnant à ce mélange de l'unité par l'esprit, cette semence française qui anime, permet, justifie, varie tout, et détruit la monotonie d'un sentiment appuyé sur le premier temps d'un seul verbe. La femme française aime toujours, sans relâche ni fatigue, à tout moment, en public et seule; en public, elle trouve un accent qui ne résonne que dans une oreille; elle parle par son silence même, et sait vous regarder les yeux baissés; si l'occasion lui interdit la parole et le regard, elle emploiera le sable sur lequel s'imprime son pied pour y écrire une pensée; seule,

elle exprime sa passion même pendant le sommeil; enfin elle plie le monde à son amour.

Au contraire, l'Anglaise plie son amour au monde; habituée par son éducation à conserver son habitude glaciale, ce maintien britannique si égoïste dont je vous ai parlé, elle ouvre et ferme son cœur avec la facilité d'une mécanique anglaise. Elle possède un masque impénétrable qu'elle met et qu'elle ôte flegmatiquement; passionnée comme une Italienne quand aucun œil ne la voit, elle devient froidement digne aussitôt que le monde intervient. L'homme le plus aimé doute alors de son empire en voyant la profonde immobilité du visage, le calme de la voix, la parfaite liberté de contenance qui distingue une Anglaise sortie de son boudoir; son hypocrisie va jusqu'à l'indifférence, elle a tout oublié. Certes la femme qui sait jeter son amour comme un vêtement fait croire qu'elle peut en changer. Quelles tempêtes soulèvent alors les vagues du cœur, quand elles sont remuées par l'amour-propre blessé de voir une femme constamment prendre, interrompre, reprendre l'amour comme une tapisserie à la main. Ces femmes sont trop maîtresses d'elles-mêmes pour vous bien appartenir; elles accordent trop d'influence au monde, pour que votre règne soit entier. Là où la Française console le patient par un regard, trahit sa colère contre les visiteurs par quelques jolies moqueries, le silence des Anglaises est absolu, agace l'âme et taquine l'esprit; elles trônent si constamment en toute occasion que, pour la plupart d'entre elles, l'omnipotence de la *fashion* doit s'étendre jusque sur leurs plaisirs. Qui exagère la pudeur doit exagérer l'amour, les Anglaises sont ainsi; elles mettent tout dans la forme : quoi qu'elles puissent dire, le protestantisme et le catholicisme expliquent les différences qui donnent à l'âme des Françaises tant de supériorité sur l'amour raisonné, calculateur des Anglaises. Le protestantisme tue l'amour, car il doute, il examine et tue les croyances.

Là où le monde commande, les gens du monde doivent obéir; mais les gens pasionnés le fuient aussitôt, il leur est insupportable. Vous comprenez alors combien fut choqué mon amour-propre en découvrant que lady Dudley ne pouvait point se passer du monde, et que la transition britannique lui était familière; ce n'était pas un sacrifice que le monde lui imposait; non, elle se manifestait naturellement sous deux formes ennemies l'une de l'autre : quand elle aimait, elle aimait avec ivresse, aucune femme d'aucun pays ne lui était comparable, elle valait tout un sérail; mais le rideau tombé sur cette scène de féerie en bannissait jusqu'au souvenir. Elle ne répondait ni à un regard, ni à un sourire; elle n'était ni maîtresse ni esclave, elle était comme une ambassadrice obligée d'arrondir ses phrases et ses coudes, elle impatientait par son calme, elle outrageait le cœur par son décorum; elle ravalait ainsi l'amour jusqu'au besoin, au lieu de l'élever jusqu'au ciel par l'enthousiasme. Elle n'exprimait ni crainte, ni regrets, ni désir; mais à l'heure dite sa tendresse se dressait comme des feux subitement allumés, et semblait insulter à sa réserve. A laquelle de ces deux femmes devais-je croire?

Je sentis alors par mille piqûres d'épingles les différences infinies qui séparaient Henriette d'Arabelle. Quand madame de Mortsauf me quittait pour un moment, elle semblait laisser à l'air le soin de me parler d'elle; les plis de sa robe quand elle s'en allait s'adressaient à mes yeux comme leur bruit onduleux arrivait joyeusement à mon oreille quand elle revenait; il y avait des tendresses infinies dans la manière dont elle dépliait ses paupières en abaissant ses yeux vers la terre; sa voix, cette voix musicale, était une caresse continuelle; ses discours témoignaient d'une pensée constante, elle se ressemblait toujours à elle-même, elle ne scindait pas son âme en deux atmosphères, l'une ardente et l'autre glacée; enfin madame de Mortsauf réservait son esprit et la fleur de sa pensée pour exprimer ses sentiments, elle se faisait coquette par les idées avec ses enfants et avec moi. Mais l'esprit d'Arabelle ne lui servait pas à rendre la vie aimable, elle ne l'exerçait point à mon profit, il n'existait que par le monde et pour le monde, elle était purement moqueuse, elle aimait à déchirer, à mordre, non pour s'amuser, mais pour satisfaire son goût. Madame de Mortsauf aurait dérobé son bonheur à tous les regards, lady Arabelle voulait montrer le sien à tout Paris; et par une horrible grimace, elle restait dans les convenances tout en paradant au Bois avec moi. Ce mélange d'ostentation et de dignité, d'amour et de froideur, blessait constamment mon âme, à la fois vierge et passionnée; et comme je ne savais point passer ainsi d'une température à l'autre, mon humeur s'en ressentait; j'étais palpitant d'amour quand elle reprenait sa pudeur de convention.

Quand je m'avisai de me plaindre, non sans de grands ménagements, elle tourna sa langue à triple dard contre moi, mêlant les gasconnades de sa passion à ces plaisanteries anglaises que j'ai tâché de vous peindre. Aussitôt qu'elle se trouvait

en contradiction avec moi, elle se faisait un jeu de froisser mon cœur et d'humilier mon esprit, elle me maniait comme une pâte. A des observations sur le milieu que l'on doit garder en tout, elle répondait par la caricature de mes idées qu'elle portait à l'extrême. Quand je lui reprochais son attitude, elle me demandait si je voulais qu'elle m'embrassât devant tout Paris, aux Italiens; elle s'y engageait si sérieusement, que connaissant son envie de faire parler d'elle, je tremblais de lui voir exécuter sa promesse. Malgré sa passion réelle, je ne sentais jamais rien de recueilli, de saint, de profond, comme chez Henriette; elle était toujours insatiable comme une terre sablonneuse. Madame de Mortsauf était toujours rassurée et sentait mon âme dans une accentuation ou dans un coup d'œil, tandis que la marquise n'était jamais accablée par un regard, ni par un serrement de main, ni par une douce parole. Il y a plus ! le bonheur de la veille n'était rien le lendemain; aucune preuve d'amour ne l'étonnait; elle éprouvait un si grand désir d'agitation, de bruit, d'éclat, que rien n'atteignait sans doute à son beau idéal en ce genre, et de là ses furieux efforts d'amour; dans sa fantaisie exagérée, il s'agissait d'elle et non de moi. Cette lettre de madame de Mortsauf, lumière qui brillait encore sur ma vie, et qui prouvait la manière dont la femme la plus vertueuse sait obéir au génie de la Française, en accusant une perpétuelle vigilance, une entente continuelle de toutes mes fortunes; cette lettre a dû vous faire comprendre avec quel soin Henriette s'occupait de mes intérêts matériels, de mes relations politiques, de mes conquêtes morales, avec quelle ardeur elle embrassait ma vie par les endroits permis. Sur tous ces points, lady Dudley affectait la réserve d'une personne de simple connaissance; jamais elle ne s'informa ni de mes affaires, ni de ma fortune, ni de mes travaux, ni des difficultés de ma vie, ni de mes haines, ni de mes amitiés d'homme. Prodigue pour elle-même sans être généreuse, elle séparait vraiment un peu trop les intérêts et l'amour; tandis que, sans l'avoir éprouvé, je savais qu'afin de m'éviter un chagrin, Henriette aurait trouvé pour moi ce qu'elle n'aurait pas cherché pour elle. Dans un de ces malheurs qui peuvent accabler les hommes les plus élevés et les plus riches, l'histoire en atteste assez ! j'aurais consulté Henriette; mais je me serais laissé traîner en prison sans dire un mot à lady Dudley.

Jusqu'ici le contraste repose sur les sentiments, mais il en était de même pour les choses. Le luxe est en France l'expression de l'homme, la reproduction de ses idées, de sa poésie spéciale; il peint le caractère, et donne entre amants du prix aux moindres soins en faisant rayonner autour de nous la pensée dominante de l'être aimé; mais ce luxe anglais dont les recherches m'avaient séduit par leur finesse était mécanique aussi ! lady Dudley n'y mettait rien d'elle, il venait des gens, il était acheté. Les mille attentions caressantes de Clochegourde étaient, aux yeux d'Arabelle, l'affaire des domestiques; à chacun d'eux, son devoir et sa spécialité. Choisir les meilleurs laquais était l'affaire de son majordome, comme s'il se fût agi de chevaux; elle ne s'attachait point à ses gens; la mort du plus précieux d'entre eux ne l'aurait point affectée; on l'eût à prix d'argent remplacé par quelqu'autre également habile. Quant au prochain, jamais je ne surpris dans ses yeux une larme pour les malheurs d'autrui, elle avait même une naïveté d'égoïsme dont il fallait absolument rire. Les draperies rouges de la grande dame couvraient cette nature de bronze. La délicieuse Almée qui se roulait le soir sur ses tapis, qui faisait sonner tous les grelots de son amoureuse folie, réconciliait promptement un homme jeune avec l'Anglaise insensible et dure; aussi ne découvris-je que pas à pas le tuf sur lequel je perdais mes semailles, et qui ne devait point donner de moissons. Madame de Mortsauf avait pénétré tout d'un coup cette nature dans sa rapide rencontre; je me souvins de ses paroles prophétiques; Henriette avait eu raison en tout, car l'amour d'Arabelle me devenait insupportable. J'ai remarqué depuis que la plupart des femmes qui montent bien à cheval ont peu de tendresse; comme aux amazones, il leur manque une mamelle, et leurs cœurs sont endurcis en un certain endroit, je ne sais lequel.

Au moment où je commençais à sentir la pesanteur de ce joug, où la fatigue me gagnait le corps et l'âme, où je comprenais bien tout ce que le sentiment vrai donne de sainteté à l'amour, où j'étais accablé par les souvenirs de Clochegourde en respirant, malgré la distance, le parfum de toutes ses roses, la chaleur de sa terrasse, en entendant le chant de ses rossignols, en ce moment affreux où j'apercevais le lit pierreux du torrent sous ses eaux diminuées, je reçus un coup qui retentit encore dans ma vie, car à chaque heure il trouve un écho. Je travaillais dans le cabinet du roi qui devait sortir à quatre heures; le duc de Lenoncourt était de service; en le voyant entrer, le roi lui demanda des nouvelles de la comtesse; je levai

brusquement la tête d'une façon trop significative; le roi, choqué de ce mouvement, me jeta le regard qui précédait ces mots durs qu'il savait si bien dire.

— Sire, ma pauvre fille se meurt! répondit le duc.

— Le roi daignera-t-il m'accorder un congé? dis-je les larmes aux yeux, en bravant une colère près d'éclater.

— Courez, mylord! me répondit-il en souriant de mettre une épigramme dans chaque mot, et me faisant grâce de sa réprimande en faveur de son esprit.

Plus courtisan que père, le duc ne demanda point de congé et monta dans la voiture du roi pour l'accompagner. Je partis sans dire adieu à lady Dudley, qui par bonheur était sortie, et à laquelle j'écrivis que j'allais en mission pour le service du roi. A la Croix de Berny, je rencontrai sa majesté qui revenait de Verrières; en acceptant un bouquet de fleurs qu'Elle laissa tomber à ses pieds, Elle me jeta un regard plein de ces royales ironies accablantes de profondeur, et qui semblait me dire : — « Si tu veux être quelque chose en politique, reviens! Ne t'amuse pas à parlementer avec les morts! » Le duc me fit avec la main un signe de mélancolie. Les deux pompeuses calèches à huit chevaux, les colonels dorés, l'escorte et ses tourbillons de poussière passèrent rapidement aux cris de : Vive le roi! Il me sembla que la cour avait foulé le corps de madame de Mortsauf avec l'insensibilité que la nature témoigne pour nos catastrophes. Quoique ce fût un excellent homme, le duc allait sans doute faire le whist de MONSIEUR, après le coucher du Roi. Quant à la duchesse, elle avait porté le premier coup à sa fille en lui parlant de lady Dudley.

Mon rapide voyage fut comme un rêve, mais un rêve de joueur ruiné; j'étais au désespoir de ne point avoir reçu de nouvelles. Le confesseur avait-il poussé la rigidité jusqu'à m'interdire l'accès de Clochegourde? J'accusais Madelaine, Jacques, l'abbé de Dominis, tout, jusqu'à M. de Mortsauf. Au-delà de Tours, en débouchant par les ponts Saint-Sauveur, pour descendre dans le chemin bordé de peupliers qui mène à Poncher, et que j'avais tant admiré quand je courais à la recherche de mon inconnue, je rencontrai M. Origet; il devina que je me rendais à Clochegourde, je devinai qu'il en revenait; nous arrêtâmes chacun notre voiture et nous en descendîmes, moi pour demander des nouvelles et lui pour m'en donner.

— Eh bien, comment va madame de Mortsauf? lui dis-je.

— Je doute que vous la trouviez vivante, me répondit-il. Elle meurt d'une affreuse mort, elle meurt d'inanition. Quand elle me fit appeler au mois de juin dernier, aucune puissance médicale ne pouvait plus combattre la maladie; elle avait les affreux symptômes que M. Mortsauf vous aura sans doute décrits, puisqu'il croyait les avoir éprouvés. Madame la comtesse n'était pas alors sous l'influence passagère d'une perturbation due à une lutte intérieure que la médecine dirige et qui devient la cause d'un état meilleur, ou sous le coup d'une crise commencée et dont le désordre se répare; non, la maladie était arrivée au point où l'art est inutile; c'est l'incurable résultat d'un chagrin, comme une blessure mortelle est la conséquence d'un coup de poignard. Cette affection est produite par l'inertie d'un organe dont le jeu est aussi nécessaire à la vie que celui du cœur. Le chagrin a fait l'office du poignard. Ne vous y trompez pas! madame de Mortsauf meurt de quelque peine inconnue.

— Inconnue! dis-je. Ses enfants n'ont point été malades?

— Non, me dit-il en me regardant d'un air significatif, et depuis qu'elle est sérieusement atteinte, M. de Mortsauf ne l'a plus tourmentée. Je ne suis plus utile, M. Deslandes d'Azay suffit; il n'existe aucun remède, et les souffrances sont horribles. Riche, jeune, belle, et mourir maigrie, vieillie par la faim, car elle mourra de faim! Depuis quarante jours, l'estomac étant comme fermé rejette tout aliment, sous quelque forme qu'on le présente.

M. Origet me pressa la main que je lui tendis; il me l'avait presque demandée par un geste de respect.

— Du courage, M. le vicomte! dit-il en levant les yeux au ciel.

Sa phrase exprimait de la compassion pour des peines qu'il croyait également partagées; il ne soupçonnait pas le dard envenimé de ses paroles qui m'atteignirent comme une flèche au cœur. Je montai brusquement en voiture en promettant une bonne récompense au postillon si j'arrivais à temps.

Malgré mon impatience, je crus avoir fait le chemin en quelques minutes tant j'étais absorbé par les réflexions amères qui se pressaient dans mon âme. Elle meurt de chagrin, et ses enfants vont bien! elle mourait donc par moi! Ma con-

science menaçante prononça un de ces réquisitoires qui retentissent dans toute la vie et quelquefois au-delà. Quelle faiblesse et quelle impuissance dans la justice humaine! elle ne venge que les actes patents. Pourquoi la mort et la honte au meurtrier qui tue d'un coup, qui vous surprend généreusement dans le sommeil et vous endort pour toujours, ou qui frappe à l'improviste en vous évitant l'agonie? Pourquoi la vie heureuse, pourquoi l'estime au meurtrier qui verse goutte à goutte le fiel dans l'âme et mine le corps pour le détruire? Combien de meurtriers impunis! Quelle complaisance pour le vice élégant! quel acquittement pour l'homicide causé par les persécutions morales!

Je ne sais quelle main vengeresse leva tout à coup le rideau peint qui couvre la société; je vis plusieurs de ces victimes qui vous sont aussi connues qu'à moi : madame de Beauséant partie mourante en Normandie, quelques jours avant mon départ! La duchesse de Langeais compromise! Lady Brandon arrivée en Touraine pour y mourir dans cette humble maison où lady Dudley était restée deux semaines, et tuée, par quel horrible dénouement? vous le savez! Notre époque est fertile en événements de ce genre. Qui n'a connu cette pauvre jeune femme qui s'est empoisonnée vaincue par la jalousie qui tuait peut-être madame de Mortsauf? Qui n'a frémi du destin de cette délicieuse jeune fille qui, semblable à une fleur piquée par un taon, a dépéri en deux ans de mariage, victime de sa pudique ignorance, victime des débauches d'un Maxime de Trailles auquel Ronquerolles, Mantriveau, de Marsay, donnent la main parce qu'il sert leurs projets politiques? Qui n'a palpité au récit des derniers moments de cette femme qu'aucune prière n'a pu fléchir et qui n'a jamais voulu revoir son mari dont elle avait si noblement payé les dettes? Madame d'Aiglemont n'a-t-elle pas vu la tombe de bien près, et sans les soins de mon frère vivrait-elle?

Le monde et la science sont complices de ces crimes pour lesquels il n'est point d'assises. Il semble que personne ne meure de chagrin, ni de désespoir, ni d'amour, ni de misères cachées, ni d'espérances cultivées sans fruit, incessamment replantées et déracinées; la nomenclature nouvelle a des mots ingénieux pour tout expliquer : la gastrite, la péricardite, les mille maladies de femme dont les noms se disent à l'oreille, servent de passeport aux cercueils escortés de larmes hypocrites que la main du notaire a bientôt essuyées. Y a-t-il au fond de ce malheur quelque loi que nous ne connaissons pas? Le centenaire doit-il impitoyablement joncher le terrain de morts, et le dessécher autour de lui pour s'élever, de même que le millionnaire s'assimile les efforts d'une multitude de petites industries? Y a-t-il une vie venimeuse qui se repaît des créatures douces et tendres! Mon Dieu, appartenais-je donc à la race des tigres?

Le remords me serrait le cœur de ses doigts brûlants, et j'avais les joues sillonnées de larmes quand j'entrai dans l'avenue de Clochegourde par une humide matinée d'octobre qui détachait les feuilles mortes des peupliers dont Henriette avait dirigé la plantation, dans cette avenue où naguère elle agitait son mouchoir comme pour me rappeler! Vivait-elle? Pourrais-je sentir ses deux blanches mains sur ma tête prosternée! En un moment je payai tous les plaisirs donnés par Arabelle et les trouvai chèrement vendus! je me jurai de ne jamais la revoir, et je pris en haine l'Angleterre. Quoique lady Dudley soit une variété de l'espèce, j'enveloppai toutes les Anglaises dans les crêpes de mon arrêt.

En entrant à Clochegourde, je reçus un nouveau coup. Je trouvai Jacques, Madelaine et l'abbé de Dominis agenouillés tous trois au pied d'une croix de bois, plantée au coin d'une pièce de terre qui avait été comprise dans l'enceinte, lors de la construction de la grille, et que ni le comte, ni la comtesse n'avaient voulu abattre. Je sautai hors de ma voiture et j'allai vers eux le visage plein de larmes, et le cœur brisé par le spectacle de ces deux enfants et de ce grave personnage implorant Dieu. Le vieux piqueur y était aussi, à quelques pas, la tête nue.

— Eh bien, monsieur? dis-je à l'abbé de Dominis en baisant au front Jacques et Madelaine qui me jetèrent un regard froid, sans cesser leur prière.

L'abbé se leva, je lui pris le bras pour m'y appuyer en lui disant : — Vit-elle encore?

Il inclina la tête par un mouvement triste et doux.

— Parlez, je vous en supplie au nom de la Passion de Notre Seigneur! Pourquoi priez-vous au pied de cette croix? pourquoi êtes-vous ici et non près d'elle? pourquoi ses enfants sont-ils dehors par une aussi froide matinée? dites-moi tout afin que je ne cause pas quelque malheur par ignorance.

— Depuis plusieurs jours, madame la comtesse ne veut voir ses enfants qu'à des heures déterminées. — Monsieur, reprit-il après une pause, peut-

être devriez-vous attendre quelques heures avant de revoir madame de Mortsauf; elle est bien changée! Mais il est utile de la préparer à cette entrevue, vous pourriez lui causer quelque surcroît de souffrance... Quant à la mort, ce serait un bienfait.

Je serrai la main de cet homme divin, de qui le regard et la voix caressaient les blessures sans les aviver.

— Nous prions tous ici pour elle, reprit-il; car elle, si sainte, si résignée, si faite à mourir, depuis quelques jours elle a pour la mort une horreur secrète, elle jette sur ceux qui sont pleins de vie des regards où, pour la première fois, se peignent des sentiments sombres et envieux. Ses vertiges sont excités, je crois, moins par l'effroi de la mort que par une ivresse intérieure, par les fleurs fanées de sa jeunesse qui fermentent en se flétrissant. Oui, le mauvais ange dispute cette belle âme au ciel; madame subit sa lutte au mont des Oliviers; elle accompagne de ses larmes la chute des roses blanches qui couronnaient sa tête de Jephté mariée, et qui sont tombées une à une. Attendez, ne vous montrez pas encore, vous lui apporteriez les clartés de la cour; elle retrouverait sur votre visage un reflet des fêtes mondaines, et vous rendriez de la force à ses plaintes. Ayez pitié d'une faiblesse que Dieu lui-même a pardonnée à son fils devenu homme. Quels mérites aurions-nous d'ailleurs à vaincre sans adversaire? Permettez que son confesseur ou moi, deux vieillards dont les ruines n'offensent point sa vue, nous la préparions à une entrevue inespérée, à des émotions auxquelles l'abbé Birotteau avait exigé qu'elle renonçât. Mais il est dans les choses de ce monde une invisible trame de causes célestes qu'un œil religieux aperçoit, et si vous êtes venu ici, peut-être y êtes-vous amené par une de ces célestes étoiles qui brillent dans le monde moral, et qui conduisent vers le tombeau comme vers la crèche....

Il me dit alors, en employant cette onctueuse éloquence qui tombe sur le cœur comme une rosée, que depuis six mois la comtesse avait chaque jour souffert davantage, malgré les soins de M. Origet. Le docteur était venu pendant deux mois, tous les soirs à Clochegourde, voulant arracher cette proie à la mort, car la comtesse avait dit: — « Sauvez-moi! » — « Mais pour guérir le corps, il aurait fallu que le cœur soit guéri! » s'était un jour écrié le vieux médecin.

— Selon les progrès du mal, les paroles de cette femme si douce sont devenues amères, me dit l'abbé de Dominis. Elle crie à la terre de la garder, au lieu de crier à Dieu de la prendre; puis, elle se repent de murmurer contre les décrets d'en haut. Ces alternatives lui déchirent le cœur, et rendent horrible la lutte du corps et de l'âme. Souvent le corps triomphe! — « Vous me coûtez bien cher! » a-t-elle dit un jour à Madelaine et à Jacques en les repoussant de son lit. Mais rappelée en ce moment à Dieu par ma vue, elle a dit à mademoiselle Madelaine ces angéliques paroles: « Le bonheur des autres devient la joie de ceux qui ne peuvent plus être heureux. » Et son accent fut si déchirant que j'ai senti mes paupières se mouiller. Elle tombe, il est vrai; mais à chaque faux pas, elle se relève plus haut vers le ciel.

Frappé des messages successifs que le hasard m'envoyait, et qui, dans ce grand concert d'infortunes, préparaient par de douloureuses modulations le thème funèbre, le grand cri de l'amour expirant, je m'écriai: — Vous le croyez, ce beau lys coupé refleurira dans le ciel!

— Vous l'avez laissée fleur encore, me répondit-il, mais vous la retrouverez consumée, purifiée dans le feu des douleurs, et pure comme un diamant encore enfoui dans les cendres. Oui, ce brillant esprit, étoile angélique, sortira splendide de ses nuages pour aller dans le royaume de lumière.

Au moment où je serrais la main de cet homme évangélique, le cœur oppressé de reconnaissance, le comte montra hors de la maison sa tête entièrement blanchie, et s'élança vers moi par un mouvement où se peignait la surprise.

— Elle a dit vrai! le voici. « Félix, Félix, voici Félix qui vient! » s'est écriée Madame de Mortsauf. Mon ami, reprit-il en me jetant des regards insensés de terreur, la mort est ici! Pourquoi n'a-t-elle pas pris un vieux fou comme moi, qu'elle avait entamé...

Je marchai vers le château, rappelant mon courage; mais sur le seuil de la longue anti-chambre qui menait du boulingrin au perron, en traversant la maison, l'abbé Birotteau m'arrêta.

— Madame la comtesse vous prie de ne pas entrer encore, me dit-il.

En jetant un coup d'œil, je vis les gens aller et venir, tous affairés, ivres de douleur, et surpris sans doute des ordres que Manette leur communiquait.

— Qu'arrive-t-il? dit le comte effarouché de ce mouvement.

— Une fantaisie de malade, répondit l'abbé, madame la comtesse ne veut pas recevoir monsieur le

vicomte dans l'état où elle est, elle parle de toilette, pourquoi la contrarier?

Manette alla chercher Madelaine, et nous vîmes Madelaine sortir quelques moments après être entrée chez sa mère. Puis en nous promenant tous les cinq, Jacques et son père, les deux abbés et moi, tous silencieux le long de la façade sur le boulingrin, nous dépassâmes la maison; je contemplai tour à tour Monbazon et Azay, regardant la vallée jaunie dont le deuil répondait alors comme en toute occasion aux sentiments qui m'agitaient. Tout à coup, j'aperçus la chère mignonne courant après les fleurs d'automne et les cueillant sans doute pour composer des bouquets. En pensant à tout ce que signifiait cette réplique de mes soins amoureux, il se fit en moi je ne sais quel mouvement d'entrailles, je chancelai, ma vue s'obscurcit, et les deux abbés entre lesquels je me trouvais me portèrent sur la margelle d'une terrasse où je demeurai pendant un moment comme brisé, mais sans perdre entièrement connaissance.

— Pauvre Félix, me dit le comte, elle avait bien défendu de vous écrire, car elle sait combien vous l'aimez!

Quoique préparé à souffrir, je m'étais trouvé sans force contre une attention qui résumait tous mes souvenirs de bonheur.

— La voilà, pensai-je, cette lande desséchée comme un squelette, éclairée par un jour gris, au milieu de laquelle s'élevait un seul buisson de fleurs, que jadis, dans mes courses, je n'ai pas admirée sans un sinistre frémissement, et qui était l'image de cette heure lugubre.

Tout était morne dans ce petit castel, autrefois si vivant, si animé! tout pleurait, tout disait le désespoir et l'abandon. C'étaient des allées ratissées à moitié, des travaux commencés et abandonnés, des ouvriers debout regardant le château. Quoique l'on vendangeât les clos, l'on n'entendait ni bruit ni babil; les vignes semblaient inhabitées, tant le silence était profond. Nous allions comme des gens dont la douleur repousse des paroles banales, et nous écoutions le comte, le seul de nous qui parlât. Après les phrases dictées par l'amour machinal qu'il ressentait pour sa femme, M. de Mortsauf fut conduit par la pente de son esprit à se plaindre de la comtesse. Sa femme n'avait jamais voulu se soigner ni l'écouter quand il lui donnait de bons avis; il s'était aperçu le premier des symptômes de la maladie, car il les avait étudiés sur lui-même, les avait combattus et s'en était guéri tout seul, sans autre secours que celui d'un régime, et en évitant toute émotion forte. Il aurait bien pu guérir aussi la comtesse; mais un mari ne saurait accepter de semblables responsabilités, surtout lorsqu'il a le malheur de voir en toute affaire son expérience dédaignée. Malgré ses représentations, la comtesse avait pris Origet pour médecin. Origet, qui l'avait jadis si mal soigné, lui tuait sa femme. Si cette maladie a pour cause d'excessifs chagrins, il avait été dans toutes les conditions pour l'avoir; mais quels pouvaient être les chagrins de sa femme? La comtesse était heureuse, elle n'avait ni peines ni contrariétés! leur fortune était, grâces à ses soins et à ses bonnes idées, dans un état satisfaisant; il laissait madame de Mortsauf régner à Clochegourde; ses enfants, bien élevés, bien portants, ne donnaient plus aucune inquiétude; d'où pouvait donc procéder le mal? Et il discutait, et il mêlait l'expression de son désespoir à des accusations insensées. Puis, ramené bientôt par quelque souvenir à l'admiration que méritait cette noble créature, quelques larmes s'échappaient de ses yeux secs depuis si longtemps.

Madelaine vint m'avertir que sa mère m'attendait. L'abbé Birotteau me suivit. La grave jeune fille resta près de son père, disant que la comtesse désirait être seule avec moi, et prétextait la fatigue que lui causerait la présence de plusieurs personnes. La solennité de ce moment produisit en moi cette impression de chaleur intérieure et de froid au dehors qui nous brise dans les grandes circonstances de la vie.

— M. le vicomte, me dit l'abbé Birotteau, l'un de ces hommes que Dieu a marqués comme siens en les revêtant de douceur, de simplicité, en leur accordant la patience et la miséricorde, sachez que j'ai fait tout ce qui était humainement possible pour empêcher cette réunion; le salut de cette sainte le voulait ainsi. Je n'ai vu qu'elle et non vous... Maintenant que vous allez revoir celle dont l'accès aurait dû vous être interdit par les anges, apprenez que je resterai entre vous pour la défendre contre vous-même et contre elle peut-être! Respectez sa faiblesse! je ne vous demande pas grâce pour elle comme prêtre, mais comme un humble ami que vous ne saviez pas avoir, et qui veut vous éviter des remords. Notre chère malade (M. Origet a dû vous le dire) meurt exactement de faim et de soif. Depuis ce matin, elle est en proie à l'irritation fiévreuse qui précède cette horrible mort, et je ne puis vous cacher combien elle regrette la vie. Les cris de sa chair révoltée s'éteignent dans mon cœur où ils blessent des échos encore trop tendres; mais

M. de Dominis et moi nous avons accepté cette tâche religieuse, afin de dérober le spectacle de cette agonie morale à cette noble famille qui ne reconnaît plus son étoile du soir et du matin. Car l'époux, les enfants, les serviteurs, tous demandent : Où est-elle? tant elle est changée! A votre aspect, les plaintes vont renaître. Quittez donc les pensées de l'homme du monde, oubliez les vanités du cœur, soyez près d'elle l'auxiliaire du ciel et non celui de la terre. Que cette sainte ne meure pas dans une heure de doute, en laissant échapper des paroles de désespoir....

Je ne répondis rien et mon silence consterna le pauvre confesseur. Je voyais, j'entendais, je marchais et je n'étais cependant plus sur la terre. Cette réflexion : — Qu'est-il donc arrivé? dans quel état dois-je la trouver, pour que chacun use de telles précautions? Cette réflexion engendrait des appréhensions d'autant plus cruelles qu'elles étaient indéfinies; elle comprenait toutes les douleurs ensemble.

Nous arrivâmes à la porte de la chambre que m'ouvrit le confesseur inquiet. J'aperçus alors Henriette en robe blanche, assise sur son petit canapé, placé devant la cheminée ornée de nos deux vases pleins de fleurs; puis des fleurs encore sur le guéridon placé devant la croisée. Le visage de l'abbé Birotteau, stupéfait à l'aspect de cette fête improvisée et du changement de cette chambre subitement rétablie en son ancien état, me fit deviner que la mourante avait banni le repoussant appareil qui environne le lit des malades; elle avait dépensé les dernières forces d'une fièvre expirante à parer sa chambre en désordre pour y recevoir dignement celui qu'elle aimait en ce moment plus que tout. Sous les flots de dentelles dont elle était enveloppée, sa figure amaigrie, qui avait la pâleur verdâtre des fleurs du magnolia quand elles s'entr'ouvrent, apparaissait comme sur la toile jaune d'un portrait les premiers contours d'une tête chérie dessinée à la craie; mais pour sentir combien la griffe du vautour s'enfonça profondément dans mon cœur, il faut que vous supposiez achevés et pleins de vie les yeux de cette esquisse, des yeux caves qui brillaient d'un éclat inusité dans une figure éteinte. Elle n'avait plus la majesté calme que lui communiquait la constante victoire remportée sur ses douleurs. Son front, seule partie du visage qui eût gardé ses belles proportions, exprimait l'audace agressive du désir et des menaces réprimées. Malgré les tons de cire de sa face alongée, des feux intérieurs s'en échappaient par un ardent rayonnement semblable au fluide qui flambe au-dessus des champs par une chaude journée. Ses tempes creusées, ses joues rentrées montraient les formes intérieures du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches ressemblait vaguement au ricanement de la mort. Sa robe croisée sur son sein attestait la maigreur de son beau corsage. L'expression de sa tête disait assez qu'elle se savait changée et qu'elle en était au désespoir. Ce n'était plus ma délicieuse Henriette, ni la sublime et sainte madame de Mortsauf; c'était le quelque chose sans nom de Bossuet qui se débattait contre le néant, et que la faim, les désirs trompés poussaient au combat égoïste de la vie contre la mort.

Je vins m'asseoir près d'elle en lui prenant pour la baiser sa main que je sentis brûlante et desséchée. Elle devina ma douloureuse surprise dans l'effort même que je fis pour la déguiser. Ses lèvres décolorées se tendirent alors sur ses dents affamées pour essayer un de ces sourires forcés sous lesquels nous cachons également l'ironie de la vengeance, l'attente du plaisir, l'ivresse de l'âme et la rage d'une déception.

— Ah! c'est la mort, mon pauvre Félix! me dit-elle, et vous n'aimez pas la mort! la mort odieuse, la mort dont toute créature, même l'amant le plus intrépide, a horreur. Ici finit l'amour, l'amour éternel que l'on jure aux belles formes seulement! Je le savais bien! l'amour vit de plaisirs. Elle a raison votre Arabelle, elle se plonge dans les voluptés pendant ses jeunes années... Elle ne vous verra pas étonné de son changement! Ah! pourquoi vous ai-je tant souhaité, Félix! Vous l'avez quittée, elle ne vous aime pas, je le sais, elle vous aime pour elle, et non pour vous; mais vous êtes venu, et je vous récompense de ce dévoûment par l'horrible spectacle qui fit jadis du comte de Comminges un trappiste. Et moi qui désirais demeurer belle et grande dans votre souvenir, y vivre comme un lys éternel, je vous enlève vos illusions. Le véritable amour ne calcule rien! Mais ne vous enfuyez pas, restez. M. Origet m'a trouvée beaucoup mieux ce matin, je vais revenir à la vie, je renaîtrai sous vos regards. Puis, quand j'aurai recouvré quelques forces, que je commencerai à pouvoir prendre quelque nourriture, je redeviendrai belle. A peine ai-je trente-cinq ans, je puis encore avoir de belles années. D'ailleurs le bonheur rajeunit, et je veux connaître le bonheur pour lequel tant de femmes se perdent. Oui, j'y ai bien pensé, j'ai fait des projets délicieux : nous les laisserons à Clochegourde et nous irons ensemble en Italie.

Des pleurs humectèrent mes yeux, je me tournai vers la fenêtre comme pour regarder les fleurs; l'abbé Birotteau vint à moi précipitamment, et se pencha vers le bouquet : — Pas de larmes! me dit-il à l'oreille.

— Henriette, vous n'aimez donc plus notre chère vallée? lui répondis-je afin de justifier mon brusque mouvement.

— Si, dit-elle en apportant son front sous mes lèvres par un mouvement de calinerie; mais, sans vous, elle m'est funeste... *sans toi!* reprit-elle en effleurant mon oreille de ses lèvres chaudes pour y jeter ces deux syllabes comme deux soupirs.

Cette folle caresse m'épouvanta, car elle agrandissait encore les terribles discours des deux abbés. En ce moment ma première surprise se dissipa; mais si je pus faire usage de ma raison, ma volonté ne fut pas assez forte pour réprimer le mouvement nerveux qui m'agita pendant cette scène. J'écoutais sans répondre ou plutôt je répondais par un sourire fixe et par des signes de consentement, pour ne pas la contrarier, agissant comme une mère avec son enfant. En effet, après avoir été frappé de la métamorphose de la personne, je m'aperçus que la femme, autrefois si imposante par ses sublimités, avait dans l'attitude, dans la voix, dans les manières, dans les regards et les idées, la naïve ignorance d'un enfant, les grâces ingénues, l'avidité de mouvement, l'insouciance profonde de ce qui n'est pas ou son désir ou lui, enfin toutes les faiblesses qui recommandent l'enfance à la protection. En est-il ainsi de tous les mourants? dépouillent-ils tous les déguisements sociaux, de même que l'enfant ne les a pas encore revêtus? Ou se trouvant au bord de l'éternité, la comtesse en n'acceptant plus de tous les sentiments humains que l'amour, en exprimait-elle la suave innocence à la manière de Chloé?

— Comme autrefois vous allez me rendre à la santé, Félix, dit-elle, et ma vallée me sera bienfaisante. Comment ne mangerais-je pas ce que vous me présenterez? Vous êtes un si bon garde-malade! Puis, vous êtes si riche de force et de santé, qu'auprès de vous la vie est contagieuse; d'ailleurs, vous devez me guérir, vous qui avez été mon assassin! Oui, vous m'avez tuée en ne devinant pas combien je vous aimais. Toute femme est voilée, et tout voile veut être levé, vous avez manqué de hardiesse, une hardiesse m'aurait fait vivre!... Mon ami, prouvez-moi donc que je ne puis mourir! mourir trompée, sans avoir connu le bonheur, et par votre faute, Félix! Ils croyent que ma plus vive douleur est la soif. Oh oui, j'ai bien soif, mon ami. L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir; mais j'éprouve une plus ardente soif! — J'avais soif de toi! me dit-elle d'une voix plus étouffée, en me prenant les mains dans ses mains brûlantes, et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille : — Mon agonie, c'était de ne pas te voir! Ne m'as-tu pas dit de vivre, je veux vivre! Je veux monter à cheval aussi moi! je veux tout connaître, Paris, les fêtes, les plaisirs. Ils me parlent de paradis!... Non, l'enfer, s'écria-t-elle, mais le bonheur!

Ah! Natalie, cette clameur horrible que le matérialisme des sens trompés rend froide à distance, nous faisait tinter les oreilles au vieux prêtre et à moi; car les accents de cette voix magnifique peignaient les combats de toute une vie, les angoisses de l'amour déçu. La comtesse se leva par un mouvement d'impatience, comme un enfant qui veut un jouet. Quand le confesseur vit sa pénitente ainsi, le pauvre homme tomba soudain à genoux, joignit les mains, et récita des prières.

— Oui, vivre! dit-elle en me faisant lever et s'appuyant sur moi, vivre de réalités, et non de mensonges. Tout a été mensonge dans ma vie; je les ai comptées depuis quelques jours, ces impostures. N'ai-je pas rêvé plus de nuits heureuses que lady Arabelle ne vous en a données? Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu? moi qui n'ai jamais été chercher quelqu'un dans une lande? Pourquoi m'a-t-on douée d'une âme qui ne peut vivre que d'amour, et qu'avais-je à expier pour en être privée? A qui mon bonheur aurait-il nui? Et voyez tout ce que tue mon malheur? Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais, je pourrais veiller au bonheur de mes enfants, les marier, les guider dans la vie. Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit... Mourir sans connaître l'amour! l'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieux; car le ciel ne descend pas vers nous, ce sont nos sens qui nous conduisent au ciel. Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence. Mon don de seconde vue m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie; vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter : c'est toute la vie, et je me suis trompée moi-même, car mes sacrifices ont été faits au monde et non à Dieu! Et l'on me console en me parlant de l'autre vie; mais y a-t-il une autre vie? Celle-ci, je la connais, je l'aime, je ne veux pas mourir? Une heure de lady Dudley vaut l'éternité.

Elle s'arrêta, parut écouter, et sentit à travers les murs je ne sais quelle odeur.

— Félix! les vendangeuses vont dîner, et moi? moi, dit-elle d'une voix d'enfant, qui suis la maîtresse, j'ai faim! Il en est ainsi de l'amour, elles sont heureuses, elles!

— *Kyrie eleyson!* disait le pauvre abbé, qui, les mains jointes, l'œil au ciel, récitait les litanies.

Elle entendit ces paroles, regarda son confesseur, et se mit à rire.

— Personne n'a eu pitié de moi! répondit-elle. Vous me parlez toujours du paradis! y sera-t-il, Félix?

Elle jeta ses bras autour de mon cou, m'embrassa violemment, et me serra en disant: — Vous ne m'échapperez plus! je ne veux plus porter de robe blanche! Je veux être aimée comme lady Dudley, je ferai des folies comme elle, j'apprendrai l'anglais pour bien dire : *my dee*. J'irai à la cour, chez la duchesse de Berry; je porterai de ravissantes toilettes, et vous serez fier de moi. Ma mère me proposait cette vie de luxe et d'éclat; si j'avais suivi ses conseils, je vous aurais conservé, je n'aurais pas eu de chagrins, et je ne mourrais pas de mille désirs trompés. Mourir quand on aime la vie!

— Non, non, lui dis-je.

Elle m'entendit enfin, et me fit un signe de tête comme elle en faisait autrefois en me quittant, pour me dire qu'elle allait revenir à l'instant.

— Nous dînerons ensemble, me dit-elle, je vais prévenir Manette...

Elle fut arrêtée par une faiblesse qui survint, et je la couchai tout habillée sur son lit.

— Une fois déjà, vous m'avez portée ainsi, me dit-elle en ouvrant les yeux.

Elle était bien légère, mais surtout bien ardente; en la prenant je sentis son corps entièrement brûlant. M. Deslandes entra, fut étonné de trouver la chambre ainsi parée; mais en me voyant, tout lui parut expliqué.

— On souffre bien pour mourir, monsieur! dit-elle d'une voix altérée.

Il s'assit, lui tâta le pouls, se leva brusquement, vint parler à voix basse au prêtre, et sortit. Je le suivis.

— Qu'allez-vous faire? lui demandai-je.

— Lui éviter une épouvantable agonie, me dit-il. Qui pouvait croire à tant de vigueur? Nous ne comprenons comment elle vit encore qu'en pensant à la manière dont elle a vécu. Voici le quarante-deuxième jour que madame la comtesse n'a ni bu, ni mangé, ni dormi.

M. Deslandes demanda Manette. L'abbé Birotteau m'emmena dans les jardins.

— Laissons faire le docteur, me dit-il. Aidé par Manette, il va l'envelopper d'opium. Eh bien, vous l'avez entendue, me dit-il; si toutefois elle est complice de ces mouvements de folie!...

— Non, dis-je, car ce n'est plus elle.

J'étais hébété de douleur; plus j'allais, plus chaque détail de cette scène prenait d'étendue. Je sortis brusquement par la petite porte au bas de la terrasse, et vins m'asseoir dans la toue, où je me cachai pour demeurer seul à dévorer mes pensées. Je tâchai de me détacher moi-même de cette force par laquelle je vivais; supplice comparable à celui dont les Tartares punissaient l'adultère en prenant une main du coupable dans une pièce de bois, et lui laissant un couteau pour se la couper, s'il ne voulait pas mourir de faim : leçon terrible que subissait mon âme, dont il fallait me retrancher la plus belle moitié. Ma vie était manquée aussi! Le désespoir me suggérait les plus étranges idées. Tantôt je voulais mourir avec elle, tantôt aller m'enfermer à la Meilleraye où venaient de s'établir les trappistes. Mes yeux ternis ne voyaient plus les objets extérieurs; je contemplais les fenêtres de la chambre où souffrait Henriette, croyant y apercevoir la lumière qui l'éclairait pendant la nuit où je m'étais fiancé à elle. N'aurais-je pas dû obéir à la vie simple qu'elle m'avait créée, en me conservant à elle dans le travail des affaires? Ne m'avait-elle pas ordonné d'être un grand homme, afin de me préserver des passions basses et honteuses que j'avais subies, comme tous les hommes! La chasteté n'était-elle pas une sublime distinction que je n'avais pas su garder? L'amour, comme le concevait Arabelle, me dégoûta soudain.

Au moment où je relevais ma tête abattue en me demandant d'où me viendraient désormais la lumière et l'espérance, quel intérêt j'aurais à vivre, l'air fut agité d'un léger bruit; je me tournai vers la terrasse, où j'aperçus Madelaine se promenant seule, à pas lents. Pendant que je remontais vers la terrasse pour demander compte à cette chère enfant du froid regard qu'elle m'avait jeté au pied de la croix, elle s'était assise sur le banc; quand elle m'aperçut à moitié chemin, elle se leva et feignit de ne pas m'avoir vu, pour ne pas se trouver seule avec moi; sa démarche était hâtée, significative. Elle me haïssait, elle fuyait l'assassin de sa mère. En revenant par les perrons à Clochegourde,

je la vis comme une statue, immobile et debout, écoutant le bruit de mes pas. Jacques était assis sur une marche, et son attitude exprimait la même insensibilité qui m'avait frappé quand nous nous étions promenés tous ensemble, et m'avait inspiré de ces idées que nous laissons dans un coin de notre âme, pour les reprendre et les creuser plus tard à loisir. J'ai remarqué que les jeunes gens qui portent en eux la mort sont tous insensibles aux funérailles, et je voulus interroger cette âme sombre. Gardait-elle ses pensées pour elle seule, avait-elle inspiré sa haine à Jacques?

— Tu sais, lui dis-je pour entamer la conversation, que tu as en moi le plus dévoué des frères?

— Votre amitié m'est inutile, je suivrai ma mère! répondit-il en me jetant un regard farouche de douleur.

— Jacques! m'écriai-je, toi aussi?

Il toussa, s'écarta loin de moi, puis quand il revint, il me montra rapidement son mouchoir ensanglanté.

— Comprenez-vous? dit-il.

Ainsi chacun d'eux avait un fatal secret; et, comme je le vis depuis, la sœur et le frère se fuyaient. Henriette tombée, tout était en ruine à Clochegourde.

— Madame dort! vint nous dire Manette, heureuse de savoir la comtesse sans souffrance.

Dans ces affreux moments, quoique chacun en sache l'inévitable fin, les affections vraies deviennent folles et s'attachent à de petits bonheurs; les minutes sont des siècles que l'on voudrait rendre bienfaisants; on voudrait que les malades reposassent sur des roses; on voudrait prendre leurs souffrances; on voudrait que le dernier soupir fût pour eux inattendu.

— M. Deslandes a fait enlever les fleurs qui agissaient trop fortement sur les nerfs de madame, me dit Manette.

Ainsi donc les fleurs avaient causé son délire, elle n'en était pas complice. Les amours de la terre, les fêtes de la fécondation, les caresses des plantes l'avaient enivrée de leurs parfums et sans doute avaient réveillé chez elle les pensées d'amour heureux qui sommeillaient depuis sa jeunesse.

— Venez donc, monsieur Félix, me dit-elle, venez voir Madame, elle est belle comme un ange.

Je revins chez la mourante au moment où le soleil se couchait et dorait la dentelle des toits du château d'Azay. Tout était calme et pur. Une douce lumière éclairait le lit où reposait Henriette baignée d'opium. En ce moment, le corps était pour ainsi dire annulé, l'âme seule régnait sur ce visage serein comme un beau ciel après la tempête. Blanche et Henriette, ces deux sublimes faces de la même femme, reparaissaient d'autant plus belles que mon souvenir, ma pensée, mon imagination, aidant la nature, réparaient les altérations de chaque trait où l'âme triomphante envoyait ses lueurs confondues avec celles de la respiration. Les deux abbés étaient assis auprès du lit. M. de Mortsauf resta foudroyé, debout, en reconnaissant les étendards de la mort qui flottaient sur cette créature adorée. Je pris sur le canapé la place qu'elle avait occupée. Puis nous échangeâmes tous quatre des regards où l'admiration de cette beauté céleste se mêlait à des larmes de regret. Les lumières de la pensée annonçaient le retour de Dieu dans un de ses plus beaux tabernacles. L'abbé de Dominis et moi, nous nous parlions par signes, en nous communiquant des idées mutuelles. Oui, les anges la veillaient? Oui, leurs glaives brillaient au-dessus de ce noble front où revenaient les augustes expressions de la vertu qui en faisaient jadis comme une âme visible avec laquelle s'entretenaient les esprits de sa sphère. Les lignes se purifiaient; tout s'agrandissait et devenait majestueux sous les invisibles encensoirs des Séraphins qui la gardaient! Les teintes vertes de la souffrance corporelle faisaient place aux tons entièrement blancs, à la pâleur mate et froide de la mort prochaine. Quelle heure mystérieuse!

Jacques et Madelaine entrèrent. Madelaine nous fit tous frissonner par le mouvement d'adoration qui la précipita devant le lit, lui joignit les mains et lui inspira cette sublime exclamation : — Enfin, voilà ma mère!

Jacques souriait, il était sûr de mourir.

— Elle est au port, dit l'abbé Birotteau.

M. de Dominis me regarda comme pour me répéter : — N'ai-je pas dit que l'étoile se lèverait brillante?

Madelaine resta les yeux attachés sur sa mère, respirant quand elle respirait, imitant son souffle léger, dernier fil par lequel elle tenait à la vie, et que nous suivions avec terreur, craignant à chaque effort de le voir se rompre. Comme un ange aux portes du sanctuaire, la jeune fille était avide et calme, forte et prosternée. En ce moment, l'angelus fut sonné au clocher du bourg; les flots de l'air adouci jetèrent par ondées les tintements qui nous annonçaient qu'à cette heure la chrétienté tout entière répétait les paroles dites par l'ange à la femme qui racheta les fautes de son sexe. Ce soir,

l'*Ave Maria* nous parut une salutation du ciel; la prophétie était si claire et l'événement si proche que nous fondîmes en larmes. Les murmures du soir, brise mélodieuse dans les feuillages, derniers gazouillements d'oiseau, refrains et bourdonnements d'insectes, voix des eaux, cri plaintif de la rainette, toute la campagne disait adieu au plus beau lys de la vallée, à sa vie simple et champêtre. Cette poésie religieuse, unie à toutes ces poésies naturelles, exprimait si bien le chant du départ que nos sanglots furent aussitôt répétés. Quoique la porte de la chambre fût ouverte, nous étions si bien plongés dans cette suave et terrible contemplation, comme pour en empreindre à jamais dans notre âme le souvenir, que nous n'avions pas aperçu les gens de la maison agenouillés en un groupe où se disaient de ferventes prières. Tous ces pauvres gens, habitués à l'espérance, croyaient encore conserver leur maîtresse, et ce présage si clair les accabla.

Sur un geste de l'abbé Birotteau, le vieux piqueur sortit pour aller chercher le curé de Saché; car le médecin, debout près du lit, calme comme la science, et qui tenait la main endormie de la malade, avait fait un signe au confesseur pour lui dire que ce sommeil était la dernière heure sans souffrance qui restait à l'ange rappelé. Le moment était venu de lui administrer les derniers sacrements de l'Église. A neuf heures, elle s'éveilla doucement, nous regarda d'un œil surpris, mais doux, et nous revîmes tous notre idole dans la beauté de ses beaux jours.

— Ma mère, tu es trop belle pour mourir; c'est la vie et la santé! cria Madelaine.

— Chère fille, dit-elle en souriant, je vivrai, mais en toi.

Ce furent des embrassements déchirants de la mère aux enfants, et des enfants à la mère. M. de Mortsauf baisa sa femme pieusement au front. La comtesse rougit en me voyant.

— Cher Félix, dit-elle, voici, je crois, le seul chagrin que je vous aurai donné, moi! Mais oubliez ce que j'aurai pu vous dire, pauvre insensée que je suis.

Elle me tendit la main, et quand je la pris pour la baiser, elle me dit avec son gracieux sourire de vertu: — Comme autrefois, Félix!

Nous sortîmes tous, et nous allâmes dans le salon, pendant tout le temps que devait durer la dernière confession de la malade. Je me plaçai près de Madelaine, qui ne pouvait, en présence de tous, me fuir sans impolitesse; comme sa mère, elle ne regardait personne, et garda le silence, sans jeter une seule fois les yeux sur moi.

— Chère Madelaine, lui dis-je à voix basse, qu'avez-vous contre moi? Pourquoi des sentiments froids quand en présence de la mort chacun doit se réconcilier?

— Je crois entendre ce que dit en ce moment ma mère! me répondit-elle en prenant l'air de tête qu'Ingres a trouvée pour sa *Mère de Dieu*, cette vierge déjà douloureuse, et qui s'apprête à protéger le monde où son fils va périr.

— Et vous me condamnez au moment où votre mère m'absout, si toutefois je suis coupable.

— *Vous*, et toujours *vous!*

Son accent trahissait une haine réfléchie comme celle d'un Corse, implacable comme sont les jugements de ceux qui, n'ayant pas étudié la vie, n'admettent aucune atténuation aux fautes commises contre les lois du cœur. Une heure s'écoula dans un silence profond. L'abbé Birotteau revint après avoir reçu la confession générale de la comtesse de Mortsauf, et nous rentrâmes au moment où, suivant une de ces idées qui saisissent ces nobles âmes, toutes sœurs d'intention, Henriette s'était fait revêtir d'un long vêtement qui devait lui servir de linceul. Nous la trouvâmes sur son séant, belle de ses expiations, car je vis dans la cheminée les cendres noires de mes lettres, qui venaient d'être brûlées, sacrifice qu'elle n'avait voulu faire, me dit son confesseur, qu'au moment de la mort. Elle nous sourit à tous de son sourire d'autrefois; ses yeux humides de larmes annonçaient le dessillement suprême; elle apercevait déjà les joies célestes de la terre promise.

— Cher Félix, me dit-elle en me tendant la main et en serrant la mienne, restez. Vous devez assister à l'une des dernières scènes de ma vie et qui ne sera pas la moins pénible de toutes, mais où vous êtes pour beaucoup.

Elle fit un geste, la porte se ferma. Sur son invitation, le comte s'assit, l'abbé Birotteau et moi nous restâmes debout. Aidée de Manette, la comtesse se leva, se mit à genoux devant le comte surpris, et voulut rester ainsi. Puis, quand Manette se fut retirée, elle releva sa tête qu'elle avait appuyée sur les genoux de M. de Mortsauf étonné.

— Quoique je me sois conduite envers vous comme une fidèle épouse, lui dit-elle d'une voix altérée, il peut m'être arrivé, monsieur, de manquer parfois à mes devoirs; mais je viens de prier Dieu de m'accorder la force de vous demander pardon de mes fautes. Oui, j'ai pu porter dans les

soins d'une amitié placée hors de la famille des attentions plus affectueuses que celles que je vous devais. Peut-être vous ai-je irrité contre moi par la comparaison que vous pouviez faire de ces soins, de ces pensées et de celles que je vous donnais. J'ai eu, dit-elle à voix basse, une amitié vive que personne, pas même celui qui en fut l'objet, n'a connue en entier. Quoique je sois demeurée vertueuse, selon les lois humaines, que j'aie été pour vous une épouse irréprochable, souvent des pensées involontaires ou volontaires ont traversé mon cœur, et j'ai peur en ce moment de les avoir accueillies. Mais comme je vous ai tendrement aimé, que je suis restée votre femme soumise, et que les nuages, en passant sous le ciel, n'en ont point altéré la pureté, vous me voyez sollicitant votre bénédiction d'un front pur; je mourrai sans aucune pensée amère si j'entends de votre bouche une douce parole pour votre Blanche, pour la mère de vos enfants, et si vous lui pardonnez toutes ces choses qu'elle ne s'est pardonnées à elle-même qu'après les assurances les plus saintes du tribunal d'où nous relevons tous.

— Blanche! Blanche! s'écria le vieillard en versant soudain des larmes sur la tête de sa femme, veux-tu me faire mourir?

Il l'éleva jusqu'à lui avec une force inusitée, la baisa saintement au front, et la gardant ainsi :

— N'ai-je pas des pardons à te demander? reprit-il; n'ai-je pas été souvent dur, moi? ne te grossis-tu pas des scrupules d'enfant?

— Peut-être, reprit-elle, mon ami; mais soyez indulgent aux faiblesses des mourants, et tranquillisez-moi. Quand vous arriverez à cette heure, vous penserez que je vous ai quitté vous bénissant. Me permettez-vous de laisser à notre ami que voici ce gage d'un sentiment profond, dit-elle en montrant une lettre qui était sur la cheminée? il est maintenant mon fils d'adoption, voilà tout. Le cœur, cher comte, a ses testaments; mes derniers vœux imposent à notre cher Félix des œuvres sacrées à accomplir, je ne crois pas avoir trop présumé de lui; faites que je n'aie pas trop présumé de vous en me permettant de lui léguer quelques pensées. Je suis toujours femme, dit-elle en penchant la tête avec une suave mélancolie; après mon pardon, je vous demande une grâce!

— Lisez après ma mort, dit-elle en me tendant le mystérieux écrit.

M. de Mortsauf vit pâlir sa femme; il la prit et la porta lui-même sur le lit où nous l'entourâmes.

— Félix, me dit-elle, je puis avoir des torts envers vous; souvent j'ai pu vous causer quelques douleurs en vous promettant des joies devant lesquelles j'ai reculé; mais n'est-ce pas à l'égoïsme de l'épouse et de la mère que je dois de mourir réconciliée avec tous? Vous me pardonnerez donc aussi, vous qui m'avez accusée si souvent, et dont l'injustice me faisait plaisir!

L'abbé Birotteau mit un doigt sur ses lèvres. A ce geste la mourante pencha la tête, une faiblesse survint; elle agita les mains pour dire de faire entrer le clergé, ses enfants et ses domestiques. Puis elle me montra par un geste impérieux le comte anéanti et ses enfants qui survinrent. La vue de ce père dont nous seuls connaissions la secrète démence, devenu le tuteur de ces êtres si délicats, lui inspira de muettes supplications qui tombèrent dans mon âme comme un feu. Avant de recevoir le sacrement de l'extrême-onction, elle demanda pardon à ses gens de les avoir quelquefois brusqués; elle implora leurs prières, et les recommanda tous individuellement à M. de Mortsauf. Puis elle avoua avoir noblement proféré, durant ce dernier mois, des plaintes peu chrétiennes qui avaient pu scandaliser ses gens; elle avait repoussé ses enfants, elle avait conçu des sentiments peu convenables; mais elle rejeta ce défaut de soumission aux volontés de Dieu sur ses intolérables douleurs. Enfin elle remercia publiquement avec une touchante effusion de cœur l'abbé Birotteau de lui avoir montré le néant des choses humaines.

Quand elle eut cessé de parler, les prières commencèrent; puis le curé de Saché lui donna le viatique. Quelques moments après, sa respiration s'embarrassa, un nuage se répandit sur ses yeux qui bientôt se r'ouvrirent; elle me lança un dernier regard, et mourut aux yeux de tous, en entendant peut-être le concert de nos sanglots. Par un hasard assez naturel à la campagne, nous entendîmes alors le chant alternatif de deux rossignols qui répétèrent plusieurs fois leur note unique, purement filée comme un tendre appel. Au moment où son dernier soupir s'exhala, dernière souffrance d'une vie qui fut une longue souffrance, je sentis en moi-même un coup dont toutes mes facultés furent atteintes.

Le comte et moi, nous restâmes auprès du lit funèbre pendant toute la nuit, avec les deux abbés et le curé, veillant à la lueur des cierges la morte étendue sur le sommier de son lit; maintenant calme, où elle avait tant souffert. Ce fut ma première communication avec la mort : je demeurai pendant toute cette nuit les yeux attachés sur

Henriette, fasciné par l'expression pure que donne l'apaisement de toutes les tempêtes, par la blancheur du visage que je douais encore de ses innombrables affections, mais qui ne répondait plus à mon amour. Quelle majesté dans ce silence et dans ce froid! combien de réflexions n'inspire-t-il pas? Quelle beauté dans ce repos absolu, quel despotisme dans cette immobilité! tout le passé s'y trouve encore, et l'avenir y commence. Ah! je l'aimais morte autant que je l'aimais vivante.

Au matin, M. de Mortsauf s'alla coucher, les trois prêtres fatigués s'endormirent à cette heure pesante, si connue de ceux qui veillent. Je pus alors, sans témoins, la baiser au front avec tout l'amour qu'elle ne m'avait jamais permis d'exprimer.

Le surlendemain, par une fraîche matinée d'automne, nous accompagnâmes la comtesse à sa dernière demeure; elle était portée par le vieux piqueur, les deux Martineau et le mari de Manette. Nous descendîmes par le chemin que j'avais si joyeusement monté le jour où je la retrouvai; nous traversâmes la vallée de l'Indre pour arriver au petit cimetière de Saché; pauvre cimetière de village, situé au revers de l'église, sur la croupe d'une colline, et où par humilité chrétienne elle voulut être enterrée avec une simple croix de bois noir, comme une pauvre femme des champs, avait-elle dit. Lorsque du milieu de la vallée j'aperçus l'église du bourg et la place du cimetière, je fus saisi d'un frisson convulsif. Hélas! nous avons tous dans la vie un Golgotha où nous laissons trente-trois premières années en recevant un coup de lance au cœur, en sentant sur notre tête la couronne d'épines qui remplace la couronne de roses, et cette colline devait être pour moi le mont des expiations.

Nous étions suivis d'une foule immense accourue pour dire les regrets de cette vallée où elle avait enterré dans le silence une foule de belles actions. On sut, par Manette, sa confidente, que pour secourir les pauvres, elle économisait sur sa toilette, quand ses épargnes ne suffisaient plus. C'étaient des enfants nus habillés, des layettes envoyées, des mères secourues, des sacs de blé payés aux meuniers en hiver pour des vieillards impotents, une vache donnée à propos à quelque pauvre ménage; enfin les œuvres de la chrétienne, de la mère et de la châtelaine; puis des dots offertes à propos pour unir des couples qui s'aimaient, et des remplacements payés à des jeunes gens tombés au sort, touchantes offrandes de la femme aimante qui disait: — *Le bonheur des autres est la consolation de ceux qui ne peuvent plus être heureux.* Ces choses s'étaient contées à toutes les veillées depuis trois jours, aussi la foule fut-elle immense.

Je marchais avec Jacques et les deux abbés derrière le cercueil: car suivant l'usage, ni Madelaine, ni le comte n'étaient avec nous; ils demeuraient seuls à Clochegourde. Manette voulut absolument venir.

— Pauvre madame! Pauvre madame! la voilà heureuse!.... entendis-je à plusieurs reprises à travers ses sanglots.

Au moment où le cortége quitta la chaussée des moulins, il y eut un gémissement unanime mêlé de pleurs qui semblait faire croire que cette vallée pleurait son âme.

L'église était pleine de monde. Après le service, nous allâmes au cimetière où elle devait être enterrée près de la croix. Quand j'entendis rouler les cailloux et le gravier de la terre sur le cercueil, mon courage m'abandonna, je chancelai, je priai les deux Martineau de me soutenir, et ils me conduisirent mourant jusqu'au château de Saché, dont les maîtres m'offrirent poliment un asile que j'acceptai. Je vous l'avoue, je ne voulus point retourner à Clochegourde, je répugnais à me retrouver à Frapesle d'où je pouvais voir le castel où n'était plus Henriette. Là, j'étais près d'elle. Je demeurai quelques jours dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur ce vallon tranquille et solitaire dont je vous ai parlé; vaste pli de terrain bordé par des chênes deux cents fois centenaires, et où par les grandes pluies coule un torrent. Cet aspect convenait à la méditation sévère et solennelle à laquelle je voulais me livrer. J'avais reconnu, pendant la journée qui suivit la fatale nuit, combien ma présence allait être importune à Clochegourde. Le comte avait ressenti de violentes émotions à la mort d'Henriette, mais il s'attendait à ce terrible événement, et il y avait dans le fond de sa pensée un parti pris qui ressemblait à de l'indifférence. Je m'en étais aperçu plusieurs fois; et quand la comtesse prosternée me remit cette lettre que je n'osais ouvrir, quand elle parla de son affection pour moi, cet homme ombrageux ne me jeta pas le foudroyant regard que j'attendais de lui. Les paroles d'Henriette, il les avait attribuées à l'excessive délicatesse de cette conscience qu'il savait si pure. Cette insensibilité d'égoïste était naturelle. Leurs âmes ne s'étaient pas plus mariées que leurs corps; ils n'avaient jamais eu ces constantes communications qui ravissent les sentiments; ils n'avaient jamais

échangé ni peines ni plaisirs, ces liens si forts qui nous brisent par mille points quand ils se rompent, parce qu'ils touchent à toutes nos fibres, parce qu'ils se sont attachés dans les replis de notre chair, en même temps qu'ils ont caressé l'âme qui sanctionnait chacune de ces attaches. L'hostilité de Madelaine me fermait Clochegourde; elle n'était pas disposée à pactiser avec sa haine sur le cercueil de sa mère, et j'aurais été horriblement gêné entre le comte qui m'aurait parlé de lui, et la maîtresse de la maison qui m'aurait marqué d'invincibles répugnances. Être ainsi, là où jadis les fleurs même étaient caressantes, où les marches des perrons étaient éloquentes, où tous mes souvenirs revêtaient de poésie les balcons, les margelles, les balustrades et la terrasse, les arbres et les points de vue; être haï, là où tout m'aimait; je ne supportais point cette pensée. Aussi, dès l'abord mon parti fut-il pris. Hélas! tel était donc le dénouement du plus vif amour qui jamais ait atteint le cœur de l'homme. Aux yeux des étrangers, ma conduite allait être condamnable, mais elle avait la sanction de ma conscience. Voilà comment finissent les plus beaux sentiments et les plus grands drames de la jeunesse. Nous partons presque tous au matin, comme moi de Tours pour Clochegourde, nous emparant du monde, le cœur affamé d'amour; puis, quand nos richesses ont passé par le creuset, quand nous sommes mêlés aux hommes et aux événements, tout se rapetisse insensiblement, nous trouvons peu d'or parmi beaucoup de cendres. Voilà la vie! la vie telle qu'elle est : de grandes prétentions, de petites réalités! Je méditai longuement sur moi-même, en me demandant ce que j'allais faire après un coup qui fauchait toutes mes fleurs. Je résolus de m'élancer vers la politique et la science, dans les sentiers tortueux de l'ambition, d'ôter la femme de ma vie et d'être un homme d'état, froid et sans passions, de demeurer fidèle à la sainte que j'avais aimée. Mes méditations allaient à perte de vue, pendant que mes yeux restaient attachés sur la magnifique tapisserie des chênes dorés, aux cîmes sévères et aux pieds de bronze : je me demandais si la vertu d'Henriette n'avait pas été de l'ignorance, si j'étais bien coupable de sa mort. Je me débattais au milieu de mes remords.

Enfin, par un suave midi d'automne, un de ces derniers sourires du ciel, si beaux en Touraine, je lus sa lettre que, suivant sa recommandation, je ne devais ouvrir qu'après sa mort. Jugez de mes impressions en la lisant.

Lettre de madame de Mortsauf au vicomte Félix de Vandenesse.

Félix, ami trop aimé, je dois maintenant vous ouvrir mon cœur, moins pour vous montrer combien je vous aime, que pour vous apprendre la grandeur de vos obligations en vous dévoilant la profondeur et la gravité des plaies que vous y avez faites. Au moment où je tombe harassée par les fatigues du voyage, épuisée par les atteintes reçues pendant le combat, heureusement la femme est morte; la mère seule a survécu. Vous allez voir, mon ami, comment vous avez été la cause première de mes maux; et si plus tard je me suis complaisamment offerte à vos coups, aujourd'hui je meurs atteinte par vous d'une dernière blessure; mais il y a d'excessives voluptés à se sentir brisée par celui qu'on aime. Bientôt les souffrances me priveront sans doute de ma force, je mets donc à profit les dernières lueurs de mon intelligence pour vous supplier encore de remplacer auprès de mes enfants le cœur dont vous les aurez privés. Je vous imposerais cette charge avec autorité si je vous aimais moins; mais je préfère vous la laisser prendre de vous-même, par l'effet d'un saint repentir, et aussi comme une continuation de votre amour; l'amour ne fut-il pas en nous constamment mêlé de repentantes méditations et de craintes expiatoires? Et, je le sais, nous nous aimons toujours. Votre faute ne m'est pas si funeste par vous que par le retentissement que je lui ai donné au-dedans de moi-même. Ne vous avais-je pas dit que j'étais jalouse, mais jalouse à mourir? Eh bien je meurs! Consolez-vous cependant : nous avons satisfait aux lois humaines; l'Église, par l'une de ses voix les plus pures, m'a dit que Dieu serait indulgent à ceux qui avaient immolé leurs penchants naturels à ses commandements. Mon aimé, apprenez donc tout, car je ne veux pas que vous ignoriez une seule de mes pensées. Ce que je confierai à Dieu dans mes derniers moments, vous devez le savoir aussi, vous le roi de mon cœur, comme il est le roi du ciel.

Jusqu'à cette fête donnée au duc d'Angoulême, la seule à laquelle j'aie assisté, le mariage m'avait laissé dans l'ignorance qui donne à l'âme des jeunes filles la beauté des anges. J'étais mère, il est vrai; mais l'amour ne m'avait point environnée de ses plaisirs permis. Comment suis-je restée ainsi? je n'en sais rien; je ne sais pas davantage par quelles lois tout en moi fut changé dans un instant. Vous

souvenez-vous encore aujourd'hui de vos baisers? ils ont dominé ma vie, ils ont sillonné mon âme; l'ardeur de votre sang a réveillé l'ardeur du mien; votre jeunesse a pénétré ma jeunesse, vos désirs sont entrés dans mon cœur. Quand je me suis levée si fière, j'éprouvais une sensation pour laquelle je ne sais de mot dans aucun langage, car les enfants n'ont pas encore trouvé de parole pour exprimer le mariage de la lumière et de leurs yeux, ni le baiser de la vie sur leurs lèvres. Oui, c'était bien le son arrivé dans l'écho, la lumière jetée dans les ténèbres, le mouvement donné à l'univers, ce fut du moins rapide comme toutes ces choses; mais beaucoup plus beau, car c'était la vie de l'âme! Je compris qu'il existait je ne sais quoi d'inconnu pour moi dans le monde, une force plus belle que la pensée; c'était toutes les pensées, toutes les forces, tout un avenir dans une émotion partagée! Je ne me sentis plus mère qu'à demi. En tombant sur mon cœur, ce coup de foudre y alluma des désirs qui sommeillaient à mon insu; je devinai soudain tout ce que voulait dire ma tante quand elle me baisait sur le front en s'écriant : — *Pauvre Henriette!* En retournant à Clochegourde, le printemps, les premières feuilles, le parfum des fleurs, les jolis nuages blancs, l'Indre, le ciel, tout me parlait un langage jusqu'alors incompris, et qui rendait à mon âme un peu du mouvement que vous aviez imprimé à mes sens. Si vous avez oublié ces terribles baisers, moi je n'ai jamais pu les effacer de mon souvenir, j'en meurs! Oui, chaque fois que je vous ai vu depuis, vous en ranimiez l'empreinte; j'étais émue de la tête aux pieds par votre aspect, par le seul pressentiment de votre arrivée; ni le temps, ni ma ferme volonté n'ont pu dompter cette volupté impérieuse. Et je me demandais involontairement : Que doivent être les plaisirs! Nos regards échangés, les respectueux baisers que vous mettiez sur mes mains, mon bras posé sur le vôtre, votre voix dans ses tons de tendresse, enfin les moindres choses me remuaient si violemment que presque toujours il se répandait un nuage sur mes yeux; le bruit des sens révoltés remplissait alors mon oreille. Ah! si dans ces moments où je redoublais de froideur, vous m'eussiez prise dans vos bras, je serais morte! J'ai parfois désiré de vous quelque violence, mais la prière chassait promptement cette mauvaise pensée. Votre nom prononcé par mes enfants m'emplissait le cœur d'un sang plus chaud qui colorait aussitôt mon visage, et je tendais des piéges à ma pauvre Madelaine pour le lui faire dire, tant j'aimais les bouillonnements de cette sensation. Que vous dirai-je? votre écriture avait un charme, je regardais vos lettres comme on contemple un portrait.

Si, dès ce premier jour, vous aviez déjà conquis sur moi je ne sais quel fatal pouvoir, vous comprenez, mon ami, qu'il devint infini, quand il me fut donné de lire dans votre âme. Quelles délices m'inondèrent en vous trouvant si pur, si complètement vrai, doué de qualités si belles, capable de si grandes choses, et déjà si éprouvé! Homme et enfant, timide et courageux! Quelle joie quand je nous trouvai sacrés tous deux par de communes souffrances! Depuis cette soirée où nous nous confiâmes l'un à l'autre, vous perdre, pour moi c'était mourir; aussi vous ai-je laissé près de moi par égoïsme. La certitude qu'eut M. de la Berge de la mort que me causerait votre éloignement le toucha beaucoup, car il lisait dans mon âme; il jugea que j'étais nécessaire à mes enfants, à M. de Mortsauf; il ne m'ordonna point de vous fermer l'entrée de ma maison, car je lui promis de rester pure d'action et de pensée. — « La pensée est involontaire, me dit-il, mais elle peut être gardée au milieu des supplices! » — « Si je pense, lui répondis-je, tout sera perdu, sauvez-moi de moi-même. Faites qu'il demeure près de moi, et que je reste pure! » Le bon vieillard, quoique bien sévère, fut alors indulgent à tant de bonne foi. — « Vous pouvez l'aimer comme on aime un fils, en lui destinant votre fille! » me dit-il. J'acceptai courageusement une vie de souffrances pour ne pas vous perdre; et je souffris avec amour en voyant que nous étions attelés au même joug. Mon dieu! je suis restée neutre, fidèle à mon mari, ne vous laissant pas faire un seul pas, Félix, dans votre propre royaume. La grandeur de mes passions a réagi sur mes facultés, j'ai regardé les tourments que m'infligeait M. de Mortsauf comme des expiations, et je les endurais avec orgueil, pour insulter à mes penchants coupables. Autrefois j'étais disposée à murmurer, mais depuis que vous êtes demeuré près de moi, j'ai repris quelque gaieté dont M. de Mortsauf s'est bien trouvé. Sans cette force que vous me prêtiez, j'aurais succombé depuis longtemps à ma vie intérieure que je vous ai racontée. Si vous avez été pour beaucoup dans mes fautes, vous avez été pour beaucoup dans l'exercice de mes devoirs. Il en fut de même pour mes enfants : je croyais les avoir privés de quelque chose, et je craignais de ne jamais faire assez pour eux. Ma vie fut dès lors une continuelle douleur que j'aimais. En sentant que j'étais moins mère, moins honnête femme, le remords s'est assis dans

mon cœur, et craignant de manquer à mes obligations, j'ai constamment voulu les outrepasser.

Pour ne pas faillir, j'ai donc mis Madelaine entre vous et moi; je vous ai destinés l'un à l'autre, en mettant ainsi des barrières entre nous deux. Barrières impuissantes! Oui, rien ne pouvait étouffer les tressaillements que vous me causiez. Absent ou présent, vous aviez la même force. J'ai préféré Madelaine à Jacques, parce que Madelaine devait être à vous. Mais je ne vous cédais pas à ma fille sans combats; je me disais que je n'avais que vingt-huit ans quand je vous rencontrai, que vous en aviez presque vingt-deux; je rapprochais les distances, je me livrais à de faux espoirs. O mon Dieu! Félix, je vous fais ces aveux afin de vous épargner des remords; peut-être aussi afin de vous apprendre que je n'étais pas insensible, que nos souffrances d'amour étaient bien cruellement égales, et qu'Arabelle n'avait aucune supériorité sur moi! J'étais aussi une de ces filles de race déchue que les hommes aiment tant. Il y eut un moment où la lutte fut si terrible que je pleurais pendant toutes les nuits, mes cheveux tombaient; ceux-là, vous les avez eus! Vous vous souvenez de la maladie que fit M. de Mortsauf; votre grandeur d'âme d'alors, loin de m'élever, m'a rapetissée. Hélas! dès ce jour je souhaitai me donner à vous comme une récompense due à tant d'héroïsme; mais cette folie a été courte, je l'ai mise aux pieds de Dieu pendant la messe à laquelle vous avez refusé d'assister. La maladie de Jacques et les souffrances de Madelaine m'ont paru des menaces de Dieu qui tirait fortement à lui la brebis égarée. Puis, votre amour si naturel pour cette Anglaise m'a révélé des secrets que j'ignorais moi-même: je vous aimais plus que je ne croyais vous aimer. Madelaine a disparu. Les constantes émotions de ma vie orageuse, les efforts que je faisais pour me dompter moi-même sans autre secours que la religion, tout avait préparé la maladie dont je meurs. Ce coup terrible a déterminé des crises sur lesquelles j'ai gardé le silence; car je voyais dans la mort le seul dénouement possible de cette tragédie inconnue. Il y a eu toute une vie emportée, jalouse, furieuse, pendant les deux mois qui se sont écoulés entre la nouvelle que me donna ma mère et votre arrivée: je voulais aller à Paris, j'avais soif de meurtre, je souhaitais la mort de cette femme, j'étais insensible aux caresses de mes enfants. La prière, qui jusqu'alors avait été pour moi comme un baume, fut sans action sur mon âme. La jalousie a fait la large brèche par où la mort est entrée. Je suis restée néanmoins le front calme. Oui, cette saison de combats fut un secret entre Dieu et moi. Quand j'ai bien su que j'étais aimée autant que je vous aimais moi-même et que je n'étais trahie que par la nature et non par votre pensée, j'ai voulu vivre. Il n'était plus temps. Dieu m'avait mis sous sa protection, pris sans doute de pitié pour une créature vraie avec elle-même, vraie avec lui, et que ses souffrances avaient souvent amenée aux portes du sanctuaire. Mon bien aimé, Dieu m'a jugé, M. de Mortsauf me pardonnera sans doute; mais vous! serez-vous clément? écouterez-vous la voix qui sort en ce moment de ma tombe? réparerez-vous les malheurs dont nous sommes également coupables, vous moins que moi peut-être! Vous savez ce que je veux vous demander. Soyez auprès de M. de Mortsauf comme est une sœur de charité près d'un malade, écoutez-le, aimez-le, car personne ne l'aimera. Interposez-vous entre ses enfants et lui comme je le faisais; votre tâche ne sera pas de longue durée: Jacques quittera bientôt la maison pour aller à Paris auprès de son grand-père, et vous m'avez promis de le guider à travers les écueils de ce monde. Quant à Madelaine, elle se mariera. Puissiez-vous un jour lui plaire, elle est tout moi-même, et de plus elle est forte, elle a cette volonté qui m'a manqué, cette énergie nécessaire à la compagne d'un homme que sa carrière destine aux orages de la vie politique, elle est adroite et pénétrante. Si vos destinées s'unissaient, elle serait plus heureuse que ne le fut sa mère. En acquérant ainsi le droit de continuer mon œuvre à Clochegourde, vous effaceriez des fautes qui n'auront pas été suffisamment expiées, bien que pardonnées au ciel et sur la terre, car *il* est généreux et me pardonnera. Je suis, vous le voyez, toujours égoïste; mais n'est-ce pas la preuve d'un despotique amour? Je veux être aimé par vous dans les miens. N'ayant pu être à vous, je vous lègue mes pensées et mes devoirs! Si vous m'aimez trop pour m'obéir, si vous ne voulez pas épouser Madelaine, vous veillerez du moins au repos de mon âme en rendant M. de Mortsauf aussi heureux qu'il peut l'être.

Adieu, cher enfant de mon cœur; ceci est l'adieu complètement intelligent, encore plein de vie, l'adieu d'une âme où tu as répandu de trop grandes joies pour que tu puisses avoir le moindre remords de la catastrophe qu'elles ont engendrée; je me sers de ce mot en pensant que vous m'aimez, car moi j'arrive au lieu du repos, immolée au devoir, et, ce qui me fait frémir, non sans regrets! Dieu

saura mieux que moi si j'ai pratiqué ses saintes lois selon leur esprit. J'ai sans doute chancelé souvent, mais je ne suis point tombée, et la plus puissante excuse de mes fautes est dans la grandeur même des séductions qui m'ont environnée. Le Seigneur me verra tout aussi tremblante que si j'avais succombé. Encore adieu, un adieu semblable à celui que j'ai fait hier à notre belle vallée, au sein de laquelle je reposerai bientôt, et où vous reviendrez souvent, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Je tombai dans un abîme de réflexions en apercevant les profondeurs inconnues de cette vie alors éclairée par cette dernière flamme; les nuages de mon égoïsme se dissipèrent. Elle avait donc souffert autant que moi, plus que moi, car elle était morte! Elle croyait que les autres devaient être excellents pour son ami; elle avait été si bien aveuglée par son amour qu'elle n'avait pas soupçonné l'inimitié de sa fille. Cette dernière preuve de sa tendresse me fit bien mal. Pauvre Henriette, qui voulait me donner Clochegourde et sa fille!

Natalie, depuis ce jour à jamais terrible où je suis entré pour la première fois dans un cimetière en accompagnant les dépouilles de cette noble Henriette que maintenant vous connaissez, le soleil a été moins chaud et moins lumineux, la nuit plus obscure, le mouvement moins prompt, la pensée plus lourde. Il est des personnes que nous ensevelissons dans la terre, mais il en est de plus particulièrement chéries qui ont eu notre cœur pour linceul, dont chaque jour le souvenir se mêle à nos palpitations; nous pensons à elles comme nous respirons; elles sont en nous par la douce loi d'une métempsycose propre à l'amour. Une âme est en mon âme : quand quelque bien est fait par moi, quand une belle parole est dite, elle parle, elle agit; tout ce que je puis avoir de bon émane de cette tombe, comme d'un lys les parfums qui embaument l'atmosphère. La raillerie, le mal, tout ce que vous blâmez en moi, vient de moi-même. Maintenant, quand mes yeux sont obscurcis par un nuage et se reportent vers le ciel, après avoir longtemps contemplé la terre, quand ma bouche est muette à vos paroles et à vos soins, ne me demandez plus : — *A quoi pensez-vous?*

Chère Natalie, j'ai cessé d'écrire pendant quelque temps; ces souvenirs m'avaient trop ému. Maintenant, je vous dois le récit des événements qui suivirent cette catastrophe, et qui veulent peu de paroles. En effet, lorsqu'une vie ne se compose que d'action et de mouvement, tout est bientôt dit; mais quand elle s'est passée dans les régions les plus élevées de l'âme, son histoire est diffuse.

La lettre d'Henriette faisait briller un espoir à mes yeux; dans ce grand naufrage, j'apercevais une île où je pouvais aborder. Vivre à Clochegourde auprès de Madelaine en lui consacrant ma vie était une destinée où se satisfaisaient toutes les idées dont mon cœur était agité; mais il fallait connaître les véritables pensées de Madelaine. Je devais, en tout état de cause, faire mes adieux au comte, et j'allai à Clochegourde voir M. de Mortsauf que je rencontrai sur la terrasse. Nous nous promenâmes pendant longtemps. D'abord il me parla de la comtesse en homme qui connaissait l'étendue de sa perte et tout le dommage qu'elle causait à sa vie intérieure. Mais après le premier cri de sa douleur, il se montra plus préoccupé de l'avenir que du présent. Il craignait sa fille qui n'avait pas, me dit-il, la douceur de sa mère. Le caractère ferme de Madelaine, chez laquelle je ne sais quoi d'héroïque se mêlait aux qualités gracieuses de sa mère, épouvantait ce vieillard accoutumé aux tendresses d'Henriette, et qui pressentait une volonté que rien ne devait plier. Mais ce qui pouvait le consoler de cette perte irréparable, c'était la certitude de bientôt rejoindre sa femme. Les agitations et les chagrins de ces derniers jours avaient augmenté son état maladif, et réveillé ses anciennes douleurs; le combat qui se préparait entre son autorité de père et celle de sa fille, qui devenait maîtresse de maison, allait lui faire finir ses jours dans l'amertume; car il avait pu lutter avec sa femme, mais il devait toujours céder à son enfant. D'ailleurs son fils s'en irait; sa fille se marierait, quel gendre aurait-il? Quoiqu'il parlât de mourir promptement, il se sentait seul, sans sympathies pour longtemps encore.

Pendant cette heure où il ne parla que de lui-même, en me demandant mon amitié au nom de sa femme, il acheva de me dessiner complètement la grande figure de l'émigré, l'un des types les plus imposants de notre époque. Il était en apparence faible et cassé, mais la vie semblait devoir persister en lui, précisément à cause de ses mœurs sobres et de ses occupations champêtres; au moment où j'écris, il vit encore.

Quoique Madelaine pût nous apercevoir allant le long de la terrasse, elle ne descendait pas; elle s'avança sur le perron et rentra dans la maison à plusieurs reprises, afin de me marquer son mépris.

Je saisis le moment où elle vint sur le perron, je priai le comte de monter au château ; j'avais à parler à Madelaine, je prétextai une dernière volonté que la comtesse m'avait confiée : je n'avais plus que ce moyen de la voir. M. de Mortsauf l'alla chercher et nous laissa seuls sur la terrasse.

— Chère Madelaine, lui dis-je, si je dois vous parler, n'est-ce pas ici où votre mère m'écouta, quand elle eut à se plaindre moins de moi que des événements de la vie. Je connais vos pensées, mais ne me condamnez-vous pas sans connaître les faits? Ma vie et mon bonheur sont attachés à ces lieux; vous le savez, et vous m'en bannissez par la froideur que vous faites succéder à l'amitié fraternelle qui nous unissait et que la mort a resserrée par le lien d'une même douleur. Chère Madelaine, vous pour qui je donnerais à l'instant ma vie sans aucun espoir de récompense, sans que vous le sachiez même, tant nous aimons les enfants de celles qui nous ont protégés dans la vie, vous ignorez le projet caressé par votre adorable mère pendant ces sept années, et qui modifierait sans doute vos sentiments; mais je ne veux point de ces avantages. Tout ce que j'implore de vous, c'est de ne pas m'ôter le droit de venir respirer l'air de cette terrasse, et d'attendre que le temps ait changé vos idées sur la vie sociale; en ce moment je me garderais bien de les heurter : je respecte une douleur qui vous égare, car elle m'ôte à moi-même la faculté de juger sainement les circonstances dans lesquelles je me trouve. La sainte qui veille en ce moment sur nous approuvera la réserve dans laquelle je me tiens, en vous priant seulement de demeurer neutre entre vos sentiments et moi. Je vous aime trop, malgré l'aversion que vous me témoignez, pour expliquer à M. de Mortsauf un plan qu'il embrasserait avec ardeur. Soyez libre. Plus tard, songez que vous ne connaîtrez personne au monde mieux que vous ne me connaissez, que nul homme n'aura dans le cœur des sentiments plus dévoués...

Jusque-là Madelaine m'avait écouté les yeux baissés, mais elle m'arrêta par un geste.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, je connais aussi toutes vos pensées; mais je ne changerai point de sentiments à votre égard, et j'aimerais mieux me jeter dans l'Indre que de me lier à vous. Je ne vous parlerai pas de moi; mais si le nom de ma mère conserve encore quelque puissance sur vous, c'est en son nom que je vous prie de ne jamais venir à Clochegourde tant que j'y serai. Votre aspect seul me cause un trouble que je ne puis exprimer, et que je ne surmonterai jamais.

Elle me salua d'un mouvement plein de dignité, et remonta vers Clochegourde sans se retourner, impassible comme l'avait été sa mère un seul jour, mais impitoyable. L'œil clairvoyant de cette jeune fille avait, quoique tardivement, tout deviné dans le cœur de sa mère, et peut-être sa haine, contre un homme qui lui semblait funeste, s'était-elle augmentée de quelques regrets sur son innocente complicité. Là tout était abîme. Madelaine m'accusait de la mort de sa mère, sans se demander si les constantes tracasseries de M. de Mortsauf, si les inquiétudes qu'elle et son frère avaient données à la comtesse n'avaient pas depuis longtemps préparé l'affreuse maladie. Ainsi tout était détruit dans le bel édifice de mon bonheur; seul je devais savoir en son entier la vie de cette grande femme inconnue; seul j'étais dans le secret de ses sentiments; seul j'avais parcouru son âme dans toute son étendue. Ni sa mère, ni son père, ni son mari, ni ses enfants ne l'avaient connue. Chose étrange! Je fouille ce monceau de cendres et prends plaisir à les étaler devant vous; car nous pouvons tous y trouver quelque chose de nos plus chères fortunes. Combien de familles ont aussi leur Henriette? combien de nobles êtres quittent la terre sans avoir rencontré un historien intelligent qui ait sondé leurs cœurs, qui en ait mesuré la profondeur et l'étendue! Ceci est la vie humaine dans toute sa vérité : souvent les mères ne connaissent pas plus leurs enfants que leurs enfants ne les connaissent; il en est ainsi des époux, des amants et des frères! Savais-je, moi, qu'un jour, sur le cercueil même de mon père, je plaiderais avec Charles de Vandenesse, à l'avancement de qui j'ai tant contribué? Mon Dieu! combien d'enseignements dans la plus simple histoire.

Quand Madelaine eut disparu par la porte du perron, je revins, le cœur brisé, dire adieu à mes hôtes, et je partis pour Paris, en suivant la rive droite de l'Indre par laquelle j'étais venu dans cette vallée pour la première fois. Je passai triste à travers le joli village de Pont-de-Ruan; et cependant j'étais riche, la vie politique me souriait, je n'étais plus le piéton fatigué de 1814. Dans ce temps-là, mon cœur était plein de désirs, aujourd'hui mes yeux étaient pleins de larmes; autrefois j'avais ma vie à remplir, aujourd'hui je la sentais déserte! J'étais bien jeune, j'avais vingt-neuf ans, mon cœur était déjà flétri. Sept années avaient suffi pour dépouiller ce paysage de sa première magni-

ficence et pour me dégoûter de la vie. Vous pouvez maintenant comprendre quelle fut mon émotion, lorsqu'en me retournant je vis Madelaine sur la terrasse.

Dominé par une impérieuse tristesse, je ne songeais plus au but de mon voyage; lady Dudley était bien loin de ma pensée que j'entrais dans sa cour sans le savoir. Une fois la sottise faite, il fallait la soutenir. J'avais chez elle des habitudes conjugales, je montai chagrin en songeant aux ennuis d'une rupture. Si vous avez bien compris le caractère et les manières de lady Dudley, vous imaginerez ma déconvenue, quand son majordome m'introduisit, en habit de voyage, dans un salon où je la trouvai pompeusement habillée, environnée de cinq personnes. Lord Dudley, l'un des hommes d'état les plus considérables de l'Angleterre, se tenait debout devant la cheminée, gourmé, plein de morgue, froid, avec l'air railleur qu'il a souvent au parlement; il sourit en entendant mon nom. Puis les deux enfants d'Arabelle, qui ressemblaient prodigieusement à de Marsay, l'un des fils naturels du vieux lord, et qui était là, sur la causeuse, près de la marquise. Arabelle en me voyant prit aussitôt un air hautain, fixa son regard sur ma casquette de voyage, comme si elle eût voulu me demander à chaque instant ce que je venais faire chez elle; elle me toisa comme elle eût fait d'un gentilhomme campagnard qu'on lui aurait présenté. Quant à notre intimité, à cette passion éternelle, à ces serments de mourir si je cessais de l'aimer, à toute cette fantasmagorie d'Armide, tout avait disparu comme un rêve; je n'avais jamais serré sa main, j'étais un étranger, elle ne me connaissait pas. Malgré le sang-froid diplomatique auquel je commençais à m'habituer, je fus surpris, et tout autre à ma place ne l'eût pas été moins. De Marsay souriait à ses bottes qu'il examinait avec une affectation singulière. J'eus bientôt pris mon parti. De toute autre femme j'aurais accepté modestement une défaite; mais outré de voir debout l'héroïne qui voulait mourir d'amour, et qui s'était moquée de la morte, je résolus d'opposer l'impertinence à l'impertinence. Elle savait le désastre de lady Brandon; c'était lui donner un coup de poignard au cœur, quoique l'arme dût s'y émousser.

— Madame, lui dis-je, vous me pardonnerez d'entrer chez vous aussi cavalièrement, quand vous saurez que j'arrive de Touraine, et que lady Brandon m'a chargé pour vous d'un message qui ne souffre aucun retard. Je craignais de vous trouver partie pour le Lancashire; mais puisque vous restez à Paris, j'attendrai vos ordres et l'heure à laquelle vous daignerez me recevoir.

Elle inclina la tête et je sortis. Depuis ce jour, je ne l'ai plus rencontrée que dans le monde où nous échangeons un salut amical et quelquefois une épigramme. Je lui parle des femmes inconsolables du Lancashire; elle me parle des Françaises qui font honneur à leur désespoir de leurs maladies d'estomac. Grâce à ses soins, j'ai un ennemi mortel dans de Marsay qu'elle affectionne beaucoup. Et moi je dis qu'elle épouse les deux générations.

Ainsi rien ne manquait à mon désastre. Je suivis le plan que j'avais arrêté pendant ma retraite à Saché. Je me jetai dans le travail, je m'occupai de science, de littérature et de politique; j'entrai dans la diplomatie à l'avénement de Charles X, qui supprima l'emploi que j'occupais sous le feu roi. Dès ce moment, je résolus de ne jamais faire attention à aucune femme, si belle, si spirituelle, si aimante qu'elle pût être. Ce parti me réussit à merveille; j'acquis une tranquillité d'esprit incroyable, une grande force pour le travail, et je compris tout ce que ces femmes dissipent de notre vie en croyant nous avoir payé par quelques paroles gracieuses. Mais toutes mes résolutions échouèrent : vous savez comment et pourquoi!

Chère Natalie, en vous disant ma vie sans réserve et sans artifice, comme je me la disais à moi-même; en vous racontant des sentiments où vous n'étiez pour rien, peut-être ai-je froissé quelque pli de votre cœur jaloux et délicat; mais ce qui courroucerait une femme vulgaire sera pour vous, j'en suis sûr, une nouvelle raison de m'aimer. Auprès des âmes souffrantes et malades, les femmes d'élite ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. Les savants, les artistes et les grands poëtes ne sont pas seuls à souffrir; les hommes qui vivent pour leur pays, pour l'avenir des nations, en élargissant le cercle de leurs passions et de leurs pensées, se font souvent une bien cruelle solitude. Ils ont besoin de sentir à leur côté un amour pur et dévoué; et croyez bien qu'ils en comprennent la grandeur et le prix. Demain, je saurai si je me suis trompé en vous aimant.

Réponse à l'Envoi.

A M. le comte Félix de Vandenesse.

Cher comte, vous avez reçu de cette pauvre madame de Mortsauf une lettre qui, dites-vous, ne vous a pas été inutile pour vous conduire dans le monde, lettre à laquelle vous devez votre haute fortune; eh bien, moi, je vais achever votre éducation. De grâce, défaites-vous d'une détestable habitude: n'imitez pas les veuves qui parlent toujours de leur premier mari, et jettent toujours à la face du second les vertus du défunt. Après avoir lu votre récit avec l'attention qu'il mérite, et vous savez quel intérêt je vous porte, il m'a semblé que vous aviez considérablement ennuyé lady Dudley en lui opposant les perfections de madame de Mortsauf, et fait beaucoup de mal à la comtesse en l'accablant des ressources de l'amour anglais. Vous avez manqué de tact envers moi, pauvre créature, qui n'ai d'autre mérite que celui de vous plaire; vous m'avez donné à entendre que je ne vous aimais ni comme Henriette, ni comme Arabelle. J'avoue mes imperfections, je les connais; mais pourquoi me les faire si rudement sentir? Savez-vous pour qui je suis prise de pitié? pour la quatrième femme que vous aimerez; celle-là sera nécessairement forcée de lutter avec trois personnes; aussi, je veux vous prémunir, dans votre intérêt comme dans le sien, contre le danger de votre mémoire. Je renonce à la gloire laborieuse de vous aimer; il faudrait trop de qualités, catholiques ou anglicanes, et je ne me soucie pas de combattre des fantômes. Les vertus de la Vierge de Clochegourde désespéreraient la femme la plus sûre d'elle-même, et votre intrépide Amazone décourage les plus hardis désirs de bonheur. Quoi qu'elle fasse, une femme ne pourra jamais espérer pour vous des joies égales à son ambition. Ni le cœur ni les sens ne triompheront jamais de vos souvenirs. Vous avez oublié que nous montons souvent à cheval. Je n'ai pas su réchauffer le soleil attiédi par la mort de votre sainte Henriette; le frisson vous prendrait à côté de moi. Mon ami, car vous serez toujours mon ami, gardez-vous de recommencer de pareilles confidences, qui mettent à nu votre désenchantement, qui découragent l'amour et forcent une femme à douter d'elle-même. L'amour, cher comte, ne vit que de confiance; la femme qui, avant de dire une parole, ou de monter à cheval, se demande si une céleste Henriette ne parlait pas mieux, si une écuyère comme Arabelle ne déployait pas plus de grâces, cette femme là, soyez-en sûr, aura les jambes et la langue tremblantes. Vous m'avez donné le désir de recevoir quelques-uns de vos bouquets enivrants, mais vous n'en composez plus; il y a une foule de choses que vous n'osez plus faire, de pensées et de jouissances qui ne peuvent plus renaître pour vous; nulle femme, sachez-le bien, ne voudra coudoyer dans votre cœur la morte que vous gardez. Vous me priez de vous aimer par charité chrétienne; je puis faire, je vous l'avoue, une infinité de choses par charité, tout, excepté l'amour. Vous êtes parfois ennuyeux et ennuyé: vous appelez votre tristesse mélancolie, à la bonne heure; mais vous êtes insupportable et vous donnez de cruels soucis à celle qui vous aime. J'ai trop souvent rencontré entre nous deux la tombe de la sainte; je me suis consultée, je me connais, et je ne voudrais pas mourir comme elle. Si vous avez fatigué lady Dudley qui est une femme extrêmement distinguée, moi qui n'ai pas ses désirs furieux, j'ai peur de me refroidir plus tôt qu'elle encore. Restons amis, je le veux; supprimons l'amour entre nous, puisque vous ne pouvez plus en goûter le bonheur qu'avec les mortes. Comment, cher comte, vous avez eu pour votre début une adorable femme, une maîtresse parfaite, qui songeait à votre fortune, qui vous a donné la pairie, qui vous aimait avec ivresse, qui ne vous demandait que d'être fidèle, et vous l'avez fait mourir de chagrin!... Mais je ne sais rien de plus monstrueux! Parmi les plus ardents et les plus malheureux jeunes gens, qui traînent leurs ambitions sur le pavé de Paris, quel est celui qui ne resterait pas sage pendant dix ans pour obtenir la moitié des faveurs que vous n'avez pas su reconnaître? Quand on est aimé ainsi, que peut-on demander de plus? Pauvre femme, elle a bien souffert! et quand vous avez fait quelques phrases sentimentales, vous vous croyez quitte avec son cercueil! Voilà sans doute le prix qui attend ma tendresse pour vous. Merci, cher comte! je ne veux de rivale ni au-delà ni en deçà de la tombe. Quand on a sur la conscience de pareils crimes, au moins ne faut-il pas les dire. Je vous ai fait une imprudente demande. J'étais dans mon rôle de femme, de fille d'Ève; c'était à vous de calculer la portée de votre réponse. Il fallait me tromper. Je vous aurais remercié. N'avez-vous donc jamais compris la vertu des hommes à bonnes

fortunes? Ne sentez-vous pas combien ils sont généreux en nous jurant qu'ils n'ont jamais aimé, qu'ils aiment pour la première fois? Votre programme est inexécutable. Être à la fois madame de Mortsauf et lady Dudley! mais, mon ami, c'est vouloir réunir l'eau et le feu! Vous ne connaissez donc pas les femmes: elles sont ce qu'elles sont, elles doivent avoir les défauts de leurs qualités. Vous avez rencontré lady Dudley trop tôt pour pouvoir l'apprécier, et le mal que vous en dites me semble une vengeance de votre vanité blessée. Vous avez compris madame de Mortsauf trop tard; vous avez puni l'une de ne pas être l'autre; que va-t-il m'arriver à moi qui ne suis ni l'une ni l'autre? Je vous aime assez pour avoir profondément réfléchi à votre avenir, car je vous aime réellement beaucoup. Votre air de chevalier de la Triste Figure m'a toujours profondément intéressée; je croyais à la constance des gens mélancoliques; mais j'ignorais que vous eussiez tué la plus belle et la plus vertueuse des femmes à votre entrée dans le monde. Eh bien! je me suis demandé ce qui vous reste à faire; j'y ai bien songé. Je crois, mon ami, qu'il faut vous marier à quelque madame Shandy, qui ne saurait rien ni de l'amour, ni des passions, qui ne s'inquiétera ni de lady Dudley ni de madame de Mortsauf, très-indifférente à ces moments d'ennui que vous appelez mélancolie, pendant lesquels vous êtes amusant comme la pluie, et qui sera pour vous cette excellente sœur de charité que vous demandez. Quant à aimer, à tressaillir d'un mot, à savoir attendre le bonheur, le donner, le recevoir, à ressentir les mille orages de la passion, à épouser les petites vanités d'une femme aimée, mon cher comte, renoncez-y. Vous avez trop bien suivi les conseils que votre bon ange vous a donnés sur les jeunes femmes; vous les avez si bien évitées que vous ne les connaissez pas. Madame de Mortsauf a eu raison de vous placer haut du premier coup, car toutes les femmes auraient été contre vous et vous ne seriez arrivé à rien. Il est trop tard maintenant pour commencer vos études, pour apprendre à nous dire ce que nous aimons à entendre, pour être grand à propos, pour épouser nos petitesses quand il nous plaît d'être petites. Nous ne sommes pas si sottes que vous le croyez; quand nous aimons, nous plaçons l'homme de notre choix au-dessus de tout, mais nous voulons qu'il nous préfère à tout. Ce qui ébranle notre foi dans notre supériorité, ébranle notre amour; en nous flattant, vous vous flattez vous-même. Si vous tenez à rester dans le monde, à jouir du commerce des femmes, cachez-leur avec soin tout ce que vous m'avez dit; elles n'aiment ni à semer les fleurs de leur amour sur des rochers, ni à prodiguer leurs caresses pour panser un cœur malade. Toutes les femmes s'apercevront de la sécheresse de votre cœur, et vous seriez toujours malheureux. Bien peu d'entre elles seraient assez franches pour vous dire ce que je vous dis, et assez bonnes personnes pour vous quitter sans rancune en vous offrant leur amitié, comme le fait aujourd'hui votre amie dévouée,

Natalie DE MANERVILLE.

Juin 1835. — Juin 1836.

L'INTERDICTION.

L'INTERDICTION.

I

Les deux Amis.

En 1828, vers une heure du matin, deux personnes sortaient d'un hôtel situé dans la rue du faubourg Saint-Honoré, aux environs de l'Élysée-Bourbon : l'une était un médecin célèbre, Horace Bianchon, l'autre un des hommes les plus élégants de Paris, le baron de Rastignac, tous deux amis depuis longtemps. Chacun d'eux avait renvoyé sa voiture, et comme il ne s'en était point trouvé dans le faubourg, que la nuit était belle et le pavé sec, Ernest de Rastignac dit à Bianchon : — Allons à pied jusqu'au boulevard, tu prendras une voiture au Cercle, il s'en trouve là jusqu'au matin, tu m'accompagneras jusque chez moi en causant.

— Volontiers.

— Eh bien, mon cher, qu'en dis-tu?

— De cette femme? répondit froidement le docteur.

— Je reconnais mon Bianchon, s'écria Rastignac.

— Hé bien, quoi?

— Mais tu parles, mon cher, de la marquise d'Espard comme d'une malade à placer dans ton hôpital de la Pitié.

— Veux-tu savoir ce que je pense, Ernest? Je te dirai que si tu quittes madame de Nucingen pour cette marquise, tu changeras ton cheval borgne contre un aveugle.

— Madame de Nucingen a trente-six ans, Bianchon.

— Et celle-ci en a trente-cinq, répliqua vivement le docteur.

— Ses plus cruelles ennemies ne lui en donnent que vingt-six.

— Mon cher, quand tu auras intérêt à connaître l'âge d'une femme, regarde ses tempes et le bout de son nez? Quoique fassent les femmes avec leurs cosmétiques, elles ne peuvent rien sur ces incorruptibles témoins de leurs agitations; là, chacune de leurs années a laissé ses stygmates. Quand les tempes d'une femme sont attendries, rayées, fanées d'une certaine façon; quand au bout de son nez il se trouve de ces petits points qui ressemblent aux imperceptibles parcelles noires que font pleuvoir à Londres les cheminées où l'on brûle du charbon de terre, votre serviteur! la femme a passé trente ans. Elle sera belle, elle sera spirituelle, elle sera aimante, elle sera tout ce que tu voudras; mais elle aura passé trente ans; mais elle arrive à sa maturité. Je ne blâme pas ceux qui s'attachent à ces sortes de femmes; seulement, un homme aussi distingué que tu l'es ne doit pas prendre une reinette de février pour une petite pomme d'api qui sourit sur sa branche et demande un coup de dent. L'amour ne va jamais consulter les registres de l'état civil, personne n'aime une femme parce qu'elle a tel ou tel âge, parce qu'elle est belle ou laide, bête ou spirituelle; on aime, parce qu'on aime.

— Eh bien, moi, je l'aime par bien d'autres raisons! Elle est marquise d'Espard, elle est née Blamont-Chauvry, elle est à la mode, elle a de l'âme, elle a un pied aussi joli que celui de la duchesse de Berri, elle a peut-être cent mille livres de rente, et je l'épouserai peut-être un jour! Enfin, elle paiera mes dettes.

— Je te croyais riche? dit Bianchon en interrompant Rastignac.

— Bah! j'ai neuf mille livres de rente, précisément ce qu'il faut pour mon écurie. J'ai été roué, mon cher, dans l'affaire de M. de Nucingen; je te raconterai cette histoire là. J'ai marié mes sœurs, voilà le plus clair de ce que j'ai gagné depuis que nous nous sommes vus, et j'aime mieux les avoir établies que de posséder cent mille écus de rente. Maintenant, que veux-tu que je devienne? J'ai de l'ambition : où peut me mener madame de Nucingen? Encore un an, je serai chiffré, cassé, comme l'est un homme marié. J'ai tous les désagréments du mariage et ceux du célibat, sans avoir les avantages de l'un ni de l'autre, situation fausse à laquelle arrivent tous ceux qui restent trop longtemps sous la même jupe.

— Eh! crois-tu donc trouver ici la pie au nid? dit Bianchon. Ta marquise, mon cher, ne me revient pas du tout.

— Tes opinions libérales te troublent l'œil. Si madame d'Espard était madame Bouvry....

— Écoute, mon cher, noble ou bourgeoise, elle serait toujours sans âme, elle serait toujours le type le plus achevé de l'égoïsme. Crois-moi, les médecins sont habitués à juger les hommes et les choses; les habiles confessent l'âme en confessant le corps. Malgré ce joli boudoir où nous avons passé la soirée, malgré le luxe de cet hôtel, il serait possible que madame la marquise fût endettée.

— Qui te le fait croire?

— Je n'affirme pas, je suppose. Elle a parlé de son âme, comme feu Louis XVIII parlait de son cœur. Écoute-moi! cette femme frêle, blanche, aux cheveux châtains et qui se plaint pour se faire plaindre, jouit d'une santé de fer, possède un appétit de loup, une force et une lâcheté de tigre. Jamais ni la gaze, ni la soie, ni la mousseline n'ont été plus habilemnt entortillées autour d'un mensonge! *Ecco.*

— Tu m'effraies, Bianchon! tu as donc appris bien des choses depuis notre séjour à la Maison-Vauquer?

— Oui, depuis ce temps-là, mon cher, j'en ai vu des marionnettes, des poupées et des pantins. Je connais un peu ces belles dames de qui vous soignez les corps et ce qu'elles ont de plus précieux, leur enfant quand elles l'aiment, ou leur visage qu'elles adorent toujours. Vous passez les nuits à leur chevet, vous vous exterminez pour sauver la plus légère altération de beauté, n'importe où. Vous avez réussi, vous leur gardez le secret comme si vous étiez mort, elles vous envoient demander votre mémoire et le trouvent horriblement cher. Qui les a sauvées? la nature! Loin de vous prôner, elles médisent de vous, en craignant de vous donner pour médecin à leurs bonnes amies. Mon cher, ces femmes de qui vous dites : — « Ce sont de délicieuses créatures, ce sont des anges! » Moi je les ai vues déshabillées des petites mines sous lesquelles elles couvrent leur âme, aussi bien que des jolis chiffons sous lesquels elles déguisent leurs imperfections; sans manières et sans corset, elles ne sont pas belles. Nous avons commencé par voir bien des graviers, bien des saletés sous le flot du monde, quand nous étions échoués sur le roc de la Maison-Vauquer; ce que nous y avons vu n'était rien. Depuis, j'ai rencontré des monstruosités habillées de satin, des Michonneau en gants blancs, des Poiret chamarrés de cordons, des grands seigneurs faisant mieux l'usure que le papa Gobseck! Et, à la honte des hommes, quand j'ai voulu donner une poignée de main à la vertu, je l'ai trouvée grelottant dans un grenier, poursuivie de calomnies, vivottant avec quinze cents francs de rentes ou d'appointements, et passant pour une folle, pour une originale ou une bête. Enfin, mon cher, ta marquise est une femme à la mode, et j'ai précisément ces sortes de femmes en horreur. Veux-tu savoir pourquoi? Une femme qui a l'âme élevée, le goût pur, un esprit doux, le cœur richement étoffé, qui mène une vie simple, n'a pas une seule chance d'être à la mode. Une femme à la mode et un homme au pouvoir sont deux analogies; mais à cette différence près, que les qualités par lesquelles un homme s'élève au-dessus des autres le grandissent et font sa gloire; tandis que les qualités par lesquelles une femme arrive à son empire d'un jour, sont d'effroyables vices; elle se dénature pour cacher son caractère; elle doit, pour mener la vie militante du monde, avoir une santé de fer sous une apparence frêle. En qualité de médecin, je sais que la bonté de l'estomac exclut la bonté du cœur. Ta femme à la mode ne sent rien; sa fureur de plaisir a sa cause dans une envie de réchauffer sa nature froide; elle veut des émotions et des jouissances, comme un vieillard se met en espalier au soleil. Comme elle a plus de tête que de cœur, elle sacrifie à son triomphe les passions vraies, les amis, comme un général envoie au feu ses plus dévoués lieutenants pour gagner une bataille. La femme à la mode n'est plus une femme : elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante; elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant; aussi ta marquise a-t-elle tous les symptômes de sa monstruosité : elle a le bec de l'oiseau de proie, l'œil clair et froid, la parole douce; elle est

polie comme l'acier d'une mécanique, elle émeut tout, moins le cœur.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, Bianchon.

— Du vrai! reprit Bianchon, tout est vrai. Crois-tu donc que je n'aie pas été atteint jusqu'au fond du cœur par l'insultante politesse avec laquelle elle me faisait mesurer la distance idéale que la noblesse met entre nous? que je n'aie pas été pris d'une profonde pitié pour ses caresses de chatte en pensant à son but. Dans un an d'ici, elle n'écrirait pas un mot pour me rendre le plus léger service, et ce soir elle m'a criblé de sourires, en sachant que je puis influencer mon oncle Popinot, de qui dépend le gain de son procès...

— Mon cher, aurais-tu mieux aimé qu'elle te fît des sottises? J'admets ta catilinaire contre les femmes à la mode; mais tu n'es pas dans la question. Je préférerai toujours pour femme une marquise d'Espard à la plus chaste, à la plus recueillie, à la plus aimante créature de la terre. Épousez un ange! il faut aller s'enterrer dans son bonheur au fond d'une campagne. La femme d'un homme politique est une machine à gouvernement, une mécanique à beaux compliments, à révérences; c'est le premier, le plus fidèle des instruments dont se sert un ambitieux; enfin c'est un ami qui peut se compromettre sans danger, et que l'on désavoue sans conséquence. Suppose Mahomet à Paris, au dix-neuvième siècle! sa femme serait une Rohan, fine et flatteuse comme une ambassadrice, rusée comme Figaro. Ta femme aimante ne mène à rien, une femme du monde mène à tout, elle est le diamant avec lequel un homme coupe toutes le vitres, quand il n'a pas la clef d'or avec laquelle on s'ouvre toutes les portes. Aux bourgeois les vertus bourgeoises, aux ambitieux les vices de l'ambition. D'ailleurs, mon cher. crois-tu que l'amour d'une lady Brandon n'apporte pas d'immenses plaisirs? Si tu savais combien ce maintien froid et sévère donne du prix à la moindre preuve d'affection! quelle joie de voir une pervenche pointant sous la neige! Un sourire qui, jeté sous l'éventail, dément la réserve d'une attitude imposée, vaut toutes les tendresses débridées de tes bourgeoises à dévoûment hypothétique; car en amour, le dévoûment est bien près de la spéculation. Puis, une femme à la mode, une Blamont-Chauvry a ses vertus aussi! Ses vertus sont la fortune, le pouvoir, l'éclat, un certain mépris pour tout ce qui est au-dessous d'elle...

— Merci, dit Bianchon.

— Vieux Boniface! répondit en riant Rastignac. Allons, ne sois pas vulgaire, fais comme ton ami Desplein : sois baron, sois chevalier de l'ordre de Saint-Michel, deviens pair de France, et marie tes filles à des ducs.

—Moi, je veux que les cinq cent mille diables...

— Là, là, tu n'as donc de supériorité qu'en médecine; vraiment tu me fais beaucoup de peine.

— Je hais ces sortes de gens, je souhaite une révolution qui nous en délivre à jamais.

— Ainsi, cher Robespierre à lancette, tu n'iras pas demain chez ton oncle Popinot?

— Si, dit Bianchon; quand il s'agit de toi, j'irais chercher de l'eau en enfer...

— Cher ami, tu m'attendris; j'ai juré que le marquis serait interdit! Tiens, je me trouve encore une vieille larme pour te remercier.

— Mais, dit Horace en continuant, je ne te promets pas de réussir à vos souhaits près de Jean-Jules Popinot; tu ne le connais pas. Mais je l'amènerai demain chez ta marquise; après, elle l'entortillera si elle peut. J'en doute. Toutes les truffes, toutes les poulardes et tous les couteaux de guillotine seraient là dans la grâce de leurs séductions; le roi lui promettrait la pairie, le bon Dieu lui donnerait l'investiture du Paradis et les revenus du Purgatoire; aucun de ces pouvoirs n'obtiendrait de lui faire passer un fétu d'un plateau à l'autre de sa balance. Il est juge comme la mort est la mort.

Les deux amis étaient arrivés devant le ministère des affaires étrangères, au coin du boulevard des Capucines.

— Te voilà chez toi, dit en riant Bianchon, qui lui montra l'hôtel du ministre; et voici ma voiture, ajouta-t-il en montrant un fiacre. Ainsi se résume pour chacun de nous l'avenir.

— Tu seras heureux au fond de l'eau, tandis que je lutterai toujours à la surface avec les tempêtes, jusqu'à ce qu'en sombrant, j'aille te demander place dans ta grotte, mon vieux!

— A samedi, répliqua Bianchon.

— Convenu, dit Rastignac. Tu me promets le Popinot?

— Oui, je ferai tout ce que ma conscience me permettra de faire. Peut-être cette demande en interdiction cache-t-elle quelque petit *dramorama*, pour nous rappeler par un mot notre mauvais bon temps.

— Pauvre Bianchon, ce ne sera jamais qu'un honnête homme! se dit Rastignac en voyant le fiacre s'éloigner.

II

Un Juge mal Jugé.

— Rastignac m'a chargé de la plus difficile de toutes les négociations, se dit Bianchon en se souvenant à son lever de la commission délicate qui lui était confiée. Mais je n'ai jamais demandé à mon oncle le moindre petit service au Palais, et j'ai fait pour lui plus de deux mille visites *gratis*. D'ailleurs, entre nous, nous ne nous gênons point. Il me dira oui ou non, et tout sera fini.

Après ce petit monologne, le célèbre docteur se dirigea, dès sept heures du matin, vers la rue du Fouarre où demeurait M. Jean-Jules Popinot, juge au tribunal de première instance du département de la Seine.

La rue du Fouarre, mot qui signifiait autrefois rue de la Paille, fut au treizième siècle la plus illustre rue de Paris. Là furent les écoles de l'Université, quand la voix d'Abeilard et celle de Gerson retentissaient dans le monde savant. Elle est aujourd'hui l'une des plus sales rues du douzième arrondissement, le plus pauvre quartier de Paris, celui dans lequel les deux tiers de la population manquent de bois en hiver; celui qui jette le plus d'enfants au tour des Enfants-Trouvés, le plus de malades à l'Hôtel-Dieu, le plus de mendiants dans les rues; qui envoie le plus de chiffonniers au coin des bornes, le plus de vieillards souffrants le long des murs où rayonne le soleil, le plus d'ouvriers sans travail sur l s places, le plus de prévenus à la police correctionnelle.

Au milieu de cette rue toujours humide, et dont le ruisseau roule vers la Seine les eaux noires de quelques teintureries, est une vieille maison, sans doute restaurée sous François 1er, et construite en briques maintenues par des chaînes en pierre de taille. Sa solidité semble attestée par une configuration extérieure qu'il n'est pas rare de voir à quelques maisons de Paris. S'il est permis de hasarder ce mot, elle a comme un ventre produit par le renflement que décrit son premier étage affaissé sous le poids du second et du troisième, mais soutenu par la forte muraille du rez-de-chaussée. Au premier coup d'œil, il semble que les entre-deux des croisées, quoique renforcés par leurs bordures en pierre de taille, vont éclater; mais l'observateur ne tarde pas à s'apercevoir qu'il en est de cette maison comme de la tour de Bologne; que les vieilles briques et les vieilles pierres rongées conservent invinciblement leur centre de gravité. Par toutes les saisons, les solides assises du rez-de-chaussée offrent la teinte jaunâtre et l'imperceptible suintement que l'humidité donne à la pierre. Le passant a froid en longeant ce mur dont les bornes échancrées le protégent mal contre la roue des cabriolets. Comme dans toutes les maisons bâties avant l'invention des voitures, la baie de la porte forme une arcade extrêmement basse, assez semblable au porche d'une prison. A droite de cette porte, sont trois croisées revêtues extérieurement de grilles en fer à mailles si serrées qu'il est impossible aux curieux de voir la destination intérieure des pièces humides et sombres, tant d'ailleurs les vitres sont sales et poudreuses; à gauche sont deux autres croisées semblables, dont une, parfois ouverte, permet d'apercevoir le portier, sa femme et ses enfants grouillant, travaillant, cuisinant, mangeant et criant au milieu d'une salle planchéiée, boisée, où tout tombe en lambeaux, et où l'on descend par deux marches, profondeur qui semble indiquer le progressif exhaussement du pavé parisien. Si, par un jour de pluie, quelque passant s'abrite sous la longue voûte à solives saillantes et blanchies à la chaux qui mène de la porte à l'escalier, il lui est impossible de ne pas contempler le tableau que présente l'intérieur de cette maison. A gauche se trouve un jardinet carré, qui ne permet pas de faire plus de quatre enjambées en tous sens, jardin à terre noire, où il existe des treillages sans pampres, où, à défaut de végétation, il vient, à l'ombre de deux arbres, des papiers, de vieux linges, des tessons, des gravats tombés du toit; terre infertile, où le temps a jeté sur les murs, sur le tronc des arbres et sur leurs branches, une poudreuse empreinte semblable à de la suie froide. Les deux corps de logis en équerre dont se compose la maison tirent leur jour de ce jardinet entouré par deux maisons voisines bâties en colombage, décrépites, menaçant ruine, où se voit à chaque étage quelque grotesque attestation de l'état exercé par le locataire. Ici, de longs bâtons supportent d'immenses écheveaux de laine teinte qui sèchent; là, sur des cordes, se balancent des chemises blanchies; plus haut, des volumes endossés montrent sur un ais leurs tranches fraîchement marbrées; les femmes chantent, les maris sifflent, les enfants crient, le menuisier scie ses planches, un tourneur en cuivre fait grincer son métal; toutes les industries

s'accordent pour produire un bruit que le nombre des instruments rend confus. Le système général de la décoration intérieure de ce passage, qui n'est ni une cour, ni un jardin, ni une voûte, et qui tient de toutes ces choses, consiste en piliers de bois posés sur des dés en pierre, et qui figurent des ogives. Deux arcades donnent sur le jardinet; deux autres, qui font face à la porte cochère, laissent voir un escalier de bois dont la rampe fut jadis une merveille de serrurerie, tant le fer y affecte des formes bizarres, et dont les marches usées tremblent sous le pied. Les portes de chaque appartement ont des chambranles bruns de crasse, de graisse, de poussière, et sont garnies de doubles portes revêtues de velours d'Utrecht, semé de clous dédorés disposés en losanges. Ces restes de splendeur annoncent que, sous Louis XIV, cette maison était habitée par quelques conseillers au parlement, par de riches ecclésiastiques ou par quelque trésorier des Parties Casuelles. Mais ces vestiges de l'ancien luxe attirent un sourire sur les lèvres par un naïf contraste entre le présent et le passé.

M. Jean-Jules Popinot demeurait au premier étage de cette maison obombrée par les maisons voisines, et où l'obscurité naturelle aux premiers étages des maisons parisiennes était redoublée par l'étroitesse de la rue. Ce vieux logis était connu de tout le douzième arrondissement, auquel la Providence avait donné ce magistrat comme elle donne une plante bienfaisante pour guérir ou modérer chaque maladie. Voici le croquis de ce personnage que voulait séduire la brillante marquise d'Espard.

En qualité de magistrat, M. Popinot était toujours vêtu de noir, costume qui contribuait à le rendre ridicule aux yeux des gens habitués à tout juger sur un examen superficiel. Les hommes, jaloux de conserver la dignité qu'impose ce vêtement, doivent se soumettre à des soins continuels et minutieux; mais le cher monsieur Popinot était incapable d'obtenir sur lui-même la propreté puritaine qu'exige le noir. Son pantalon, toujours usé, ressemblait à du voile, étoffe avec laquelle se font les robes d'avocat; et le maintien du juge y dessinant une grande quantité de plis, il s'y trouvait par places des lignes blanchâtres, rouges ou luisantes qui dénonçaient une avarice sordide, ou la pauvreté la plus insoucieuse. Ses gros bas de laine grimaçaient dans ses souliers déformés. Son linge avait ce ton roux contracté dans l'armoire par un long séjour, et qui annonçait en feu madame Popinot la manie du linge; suivant la mode flamande, elle ne se donnait sans doute que deux fois par an l'embarras d'une lessive. L'habit et le gilet du magistrat étaient en harmonie avec le pantalon, les souliers, les bas et le linge. Il avait un bonheur constant dans son incurie; car, le jour où il endossait un habit neuf, il l'appropriait à l'ensemble de sa toilette en y faisant des taches avec une inexplicable promptitude. Le bonhomme attendait que sa cuisinière le prévînt de la vétusté de son chapeau pour le renouveler. Sa cravate était toujours tordue sans apprêt, et jamais il ne rétablissait le désordre que son rabat de juge introduisait dans le col de sa chemise recroquevillée. Il ne prenait aucun soin de sa chevelure grise, et ne se faisait la barbe que deux fois par semaine. Il ne portait jamais de gants, et fourrait habituellement ses mains dans ses goussets vides, dont l'entrée salie, presque toujours déchirée, ajoutait un trait de plus à la négligence de sa personne. Quiconque a fréquenté le Palais de Justice à Paris, endroit où s'observent toutes les variétés du vêtement noir, pourra se figurer la tournure de M. Popinot. L'habitude de siéger pendant des journées entières modifie beaucoup le corps, de même que l'ennui causé par d'interminables plaidoyers agit sur la physionomie des magistrats. Enfermé dans des salles ridiculement étroites, sans majesté d'architecture, et où l'air est promptement vicié, le juge parisien prend forcément un visage renfrogné, grimé par l'attention, attristé par l'ennui; son teint s'étiole, contracte des teintes ou verdâtres ou terreuses, suivant le tempérament de l'individu. Enfin, dans un temps donné, le plus fleurissant jeune homme devient une pâle machine à *considérants*, une mécanique appliquant le code sur tous les cas, avec le flegme des volants d'une horloge.

Si donc la nature avait doué M. Popinot d'un extérieur peu agréable, la magistrature ne l'avait pas embelli. Sa charpente offrait des lignes heurtées; ses gros genoux, ses grands pieds, ses larges mains, constrastaient avec une figure sacerdotale qui ressemblait vaguement à une tête de veau, douce jusqu'à la fadeur, mal éclairée par des yeux vairons, dénuée de sang, fendue par un nez droit et plat, surmontée d'un front sans protubérance, décorée de deux immenses oreilles qui fléchissaient sans grâce. Ses cheveux grêles et rares laissaient voir son crâne par plusieurs sillons irréguliers. Un seul trait recommandait ce visage au physionomiste. Cet homme avait une bouche sur les lèvres de laquelle respirait une bonté divine. C'étaient de bonnes grosses lèvres, rouges, à mille plis, sinueuses, mouvantes, dans lesquelles la nature avait imprimé de beaux sentiments, des lèvres qui parlaient au cœur et an-

nonçaient en cet homme l'intelligence, la clarté, le don de seconde vue, un angélique esprit. Aussi l'eussiez-vous mal compris en le jugeant seulement sur son front déprimé, sur ses yeux sans chaleur et sur sa piteuse allure.

Sa vie répondait à sa physionomie; elle était pleine de travaux secrets et cachait la vertu d'un saint.

De fortes études sur le Droit l'avaient si bien recommandé, quand Napoléon réorganisa la justice en 1810 et 1811, que, sur l'avis de Cambacérès, il fut inscrit un des premiers pour siéger à la Cour impériale de Paris. Popinot n'était pas intrigant. A chaque nouvelle exigence, à chaque nouvelle sollicitation, le ministre reculait Popinot, qui ne mit jamais les pieds ni chez l'archi-chancelier ni chez le grand-juge. De la cour, il fut exporté sur les listes du tribunal, puis repoussé jusqu'au dernier échelon par les intrigues des gens actifs et remuants. Il fut nommé juge suppléant. Un cri général s'éleva dans le Palais : — Popinot juge-suppléant! Cette injustice frappa le monde judiciaire, les avocats, les huissiers, tout le monde, excepté Popinot qui ne se plaignit point. La première clameur passée, chacun trouva que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, qui certes doit être le monde judiciaire. Popinot fut juge-suppléant jusqu'au jour où le plus célèbre garde-des-sceaux de la restauration vengea les passe-droits faits à cet homme modeste et silencieux par les grands-juges de l'empire. Après avoir été juge-suppléant pendant douze années, M. Popinot devait sans doute mourir simple juge au tribunal de la Seine.

Pour expliquer l'obscure destinée d'un des hommes supérieurs de l'ordre judiciaire, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques considérations qui serviront à dévoiler sa vie, son caractère, et qui montreront d'ailleurs quelques-uns des rouages de cette grande machine nommée la justice humaine.

M. Popinot fut classé, par les trois présidents qu'eut successivement le tribunal de la Seine, dans une catégorie de *jugerie,* seul mot qui puisse rendre l'idée à exprimer. Il n'obtint pas dans cette compagnie la réputation de capacité que ses travaux lui avaient méritée par avance. De même qu'un peintre est invariablement enfermé dans la catégorie des paysagistes, des portraitistes, des peintres d'histoire, de marine ou de genre, par le public des artistes, des connaisseurs ou des niais qui, les uns par envie, les autres par omnipotence critique, les derniers par préjugé, le barricadent dans son intelligence, en croyant tous qu'il existe des calus dans toutes les cervelles, étroitesse de jugement que le monde applique aux écrivains, aux hommes d'État, à tous les gens qui commencent par une spécialité avant d'être proclamés universels; de même, M. Popinot eut sa destination judiciaire et fut cerclé dans son genre. Les magistrats, les avocats, les avoués, tout ce qui pâture sur le terrain judiciaire, distingue deux éléments dans une cause : le droit et l'équité. L'équité résulte des faits, le droit est l'application des principes aux faits. Un homme peut avoir raison en équité, tort en justice, sans que le juge soit accusable. Entre la conscience et le fait, il est un abîme de raisons déterminantes qui sont inconnues au juge, et qui condamnent ou légitiment un fait. Un juge n'est pas Dieu; son devoir est d'adapter les faits aux principes, de juger des espèces variées à l'infini, en se servant d'une mesure déterminée. Si le juge avait le pouvoir de lire dans la conscience et de démêler les motifs pour rendre d'équitables arrêts, chaque juge serait un grand homme; la France a besoin d'environ six mille juges. Aucune génération n'a six mille grands hommes à son service. M. Popinot était, au milieu de la civilisation parisienne, un très-habile cadi, qui, par la nature de son esprit, et à force d'avoir usé la lettre de la loi sur l'esprit des faits, avait reconnu le défaut des applications spontanées et violentes. Il avait acquis un don de seconde vue et perçait l'enveloppe du double mensonge sous lequel les plaideurs cachent l'intérieur des procès : il était juge comme l'illustre Desplein était chirurgien; il pénétrait les consciences comme ce savant pénétrait les corps. Sa vie et ses mœurs l'avaient conduit à l'appréciation exacte des pensées les plus secrètes par l'examen des faits; il creusait un procès comme Cuvier fouillait l'humus du globe; il allait comme ce grand penseur, de déductions en déductions avant de conclure, et reproduisait le passé de la conscience comme Cuvier reconstruisait un anoplothérium. A propos d'un rapport, il s'éveillait souvent la nuit, surpris par un filon de vérité qui brillait soudain dans sa pensée. Frappé des injustices profondes qui couronnaient ces luttes où tout dessert l'honnête homme, où tout profite aux fripons, il concluait souvent contre le droit en faveur de l'équité, dans toutes les causes où il s'agissait de questions en quelque sorte divinatoires. Il passa donc parmi ses collègues pour un esprit peu pratique; ses raisons longuement déduites allongeaient d'ailleurs les délibérations; quand Popinot remarqua leur répugnance à l'écouter, il donna son avis brièvement. Il passa pour mal juger ces sortes d'affaires;

mais comme son génie d'appréciation était frappant, que son jugement était lucide et sa pénétration profonde, il fut regardé comme possédant une aptitude spéciale pour les pénibles fonctions de juge d'instruction. Il demeura donc juge d'instruction pendant la plus grande partie de sa vie judiciaire. Quoique ses qualités le rendissent éminemment propre à cette carrière difficile, et qu'il eût la réputation d'être un profond criminaliste, à qui ses fonctions plaisaient; la bonté de son cœur le mettait constamment à la torture, et il était pris entre sa conscience et sa pitié comme dans un étau. Les fonctions de juge d'instruction, quoique mieux rétribuées que celles de juge civil, ne tentent personne; elles sont trop assujétissantes. M. Popinot, homme de modestie et de vertueux savoir, sans ambition, travailleur infatigable, ne se plaignit pas de sa destination; il fit au bien public le sacrifice de ses goûts, de sa compatissance, et se laissa déporter dans les lagunes de l'instruction criminelle, où il sut être à la fois sévère et bienfaisant. Parfois, son greffier remettait au prévenu de l'argent pour acheter du tabac, ou pour avoir un vêtement chaud en hiver, en le reconduisant du cabinet du juge à la Souricière, prison temporaire où l'on tient les prévenus à la disposition de l'instructeur. Il savait être juge inflexible et homme charitable; aussi nul n'obtenait-il plus facilement des aveux sans recourir aux ruses judiciaires. Il avait d'ailleurs la finesse de l'observateur. Cet homme d'une bonté niaise en apparence, simple et distrait, devinait les ruses des Crispins du bagne, déjouait les femmes les plus astucieuses, et faisait fléchir les scélérats. Des circonstances peu communes avaient aiguisé sa perspicacité; mais pour les dire, besoin est de pénétrer dans sa vie intime, car le juge était en lui le côté social; un autre homme plus grand et moins connu se trouvait en lui.

Douze ans avant le jour où cette histoire commence, en 1816, par cette terrible disette qui coïncida fatalement avec le séjour des alliés en France, M. Popinot fut nommé président de la commission extraordinaire instituée pour distribuer des secours aux indigents de son quartier, au moment où il projetait d'abandonner la rue du Fouarre dont l'habitation ne lui déplaisait pas moins qu'à sa femme. Ce grand jurisconsulte, ce profond criminaliste de qui la supériorité paraissait à ses collègues une aberration, avait depuis cinq ans aperçu les résultats judiciaires sans en voir les causes. En montant dans les greniers, en apercevant les misères, en étudiant les nécessités cruelles qui conduisent graduellement les pauvres à des actions blâmables, et en mesurant leurs longues luttes, il fut saisi d'effroi, de compassion. Ce juge devint alors le saint Vincent-de-Paule de ces grands enfants, de ces ouvriers souffrants. Sa transformation ne fut pas tout à coup complète : la bienfaisance a son entraînement comme les vices ont le leur; la charité dévore la bourse d'un saint comme la roulette mange les biens du joueur. M. Popinot alla d'infortune en infortune, d'aumône en aumône; puis, quand il eut soulevé tous les haillons qui forment à cette misère publique comme un appareil sous lequel s'envenime une plaie fiévreuse, il devint au bout d'un an la providence de son quartier. Il fut membre du comité de bienfaisance, du bureau de charité; partout où des fonctions gratuites étaient à exercer, il acceptait et agissait sans emphase, à la manière de l'*homme au petit manteau*, qui passe sa vie à porter des soupes dans les marchés et dans les endroits où sont les gens affamés. M. Popinot avait le bonheur d'agir sur une plus vaste circonférence et dans une sphère plus élevée : il veillait à tout, il prévenait le crime, il donnait de l'ouvrage aux ouvriers inoccupés, il faisait placer les impotents, il distribuait ses secours avec discernement sur tous les points menacés, se constituant le conseil de la veuve, le protecteur des enfants sans asile, le commanditaire des petits commerces. Personne au palais, ni dans Paris, ne connaissait cette vie secrète de M. Popinot. Il est des vertus si éclatantes qu'elles comportent l'obscurité : les hommes s'empressent de les mettre sous le boisseau; quant aux obligés du magistrat, tous, travaillant pendant le jour et fatigués la nuit, étaient peu propres à le prôner; ils avaient l'ingratitude des enfants qui ne peuvent jamais s'acquitter parce qu'ils doivent trop : il y a des ingratitudes forcées; mais quel cœur a pu semer le bien pour récolter la reconnaissance et se croire grand?

Dès la deuxième année de son apostolat secret, M. Popinot avait fini par convertir en un parloir le magasin du rez-de-chaussée de sa maison, qui était éclairé par les trois croisées à grilles en fer. Les murs et le plafond de cette grande pièce avaient été blanchis à la chaux, et le mobilier consistait en bancs de bois semblables à ceux des écoles, en une armoire grossière, un bureau de noyer et un fauteuil. Dans l'armoire étaient ses registres de bienfaisance, ses modèles de *bons de pain*, son journal; car il tenait ses écritures commercialement, afin de ne pas être la dupe de son cœur. Toutes les misères du quartier étaient chiffrées, casées dans

un livre où chaque malheur avait son compte, comme chez un marchand les débiteurs divers. Lorsqu'il y avait doute sur une famille, sur un homme à secourir, le magistrat trouvait à ses ordres les renseignements de la police de sûreté. Lavienne, domestique fait pour le maître, était son aide-de-camp; il dégageait ou renouvelait les reconnaissances du Mont-de-Piété, et courait aux endroits les plus menacés, pendant que son maître travaillait au Palais. De quatre à sept heures du matin, en été, de six à neuf heures en hiver, cette salle était pleine de femmes, d'enfants, d'indigents auxquels M. Popinot donnait audience. Il n'était nullement besoin de poêle en hiver; la foule abondait si druement que l'atmosphère devenait chaude; seulement Lavienne mettait de la paille sur le carreau trop humide. A la longue, les bancs étaient devenus polis comme de l'acajou verni; puis, à hauteur d'homme, la muraille avait reçu je ne sais quelle sombre peinture appliquée par les haillons et les vêtements délabrés de tous ces pauvres gens. Cette assemblée pittoresque gardait une contenance respectueuse. Ces malheureux aimaient tant M. Popinot que quand, avant l'ouverture de sa porte, ils étaient attroupés vers le matin en hiver, les femmes se chauffant avec des *gueux*, les hommes se brassant pour s'échauffer, jamais un murmure n'avait troublé son sommeil; les chiffonniers, les gens à état nocturne, connaissaient ce logis, et voyaient souvent le cabinet du magistrat éclairé à des heures indues; enfin les voleurs disaient en passant : *Voilà sa maison!* et la saluaient. Le matin appartenait aux pauvres, le milieu du jour aux criminels, le soir aux travaux judiciaires.

Le génie d'observation que possédait M. Popinot était donc nécessairement *bifrons :* il devinait les vertus de la misère, les bons sentiments froissés, les belles actions en principe, les dévouements inconnus, comme il allait chercher au fond des consciences les plus légers linéaments du crime, les fils les plus ténus des délits, pour en tout discerner. Le patrimoine de M. Popinot valait mille écus de rente; sa femme, sœur de M. Bianchon le père, médecin à Sancerre, lui en avait apporté deux fois autant; elle était morte depuis cinq ans et avait laissé sa fortune à son mari; or, comme les appointements de juge-suppléant ne sont pas considérables, et que M. Popinot n'était juge en pied que depuis quatre ans, il est facile de deviner la cause de sa parcimonie dans tout ce qui concernait sa personne ou sa vie, en voyant combien ses revenus étaient médiocres, combien était grande sa bienfaisance. D'ailleurs, l'indifférence en fait de vêtement, qui signalait en M. Popinot l'homme préoccupé, n'est-elle pas la marque distinctive de la haute science, de l'art cultivé follement, de la pensée perpétuellement active? Pour achever ce portrait, il suffira d'ajouter que M. Popinot était du petit nombre des juges du tribunal de la Seine auxquels la décoration de la Légion-d'Honneur n'avait pas été accordée.

Tel était l'homme que le président de la deuxième chambre, à laquelle appartenait M. Popinot, rentré depuis deux ans parmi les juges civils, avait commis pour procéder à l'interrogatoire du marquis d'Espard, sur la requête présentée par sa femme afin d'obtenir une interdiction.

A neuf heures, la rue du Fouarre devenait déserte et reprenait son aspect sombre et misérable; Bianchon pressa donc le trot de son cheval, afin de surprendre son oncle au milieu de son audience. Bianchon, médecin d'un hôpital, et médecin gratuit de tous les malades que lui recommandait le juge, n'était pas moins connu que lui des malheureux assemblés là. Il ne pensa pas sans sourire à l'étrange contraste que produirait son oncle auprès de madame d'Espard, et il se promit de l'amener à faire une toilette qui ne le rendît pas trop ridicule.

— Mon oncle a-t-il seulement un habit neuf? se disait Bianchon en entrant dans la rue Fouarre, où les croisées du parloir jetaient une pâle lumière. Je ferai bien, je crois, de m'entendre là-dessus avec Lavienne.

Au bruit du cabriolet, une dizaine de pauvres surpris sortirent de dessous le porche, et se découvrirent en reconnaissant le médecin. Bianchon aperçut son oncle au milieu du parloir dont les bancs étaient en effet garnis d'indigens, et tous présentaient les grotesques singularités de costume qui arrêtent en pleine rue les passants les moins artistes. Certes, un dessinateur, un Rembrandt, s'il en existait un de nos jours, aurait conçu là l'une de ses plus magnifiques compositions en voyant ces misères naïvement posées et silencieuses. Ici, la rugueuse figure d'un austère vieillard à barbe blanche, au crâne apostolique, un saint Pierre tout fait pour un peintre; sa poitrine, découverte en partie, laissait voir des muscles saillants, indice d'un tempérament de bronze qui lui avait servi de point d'appui pour soutenir tout un poëme de malheurs. Là, une jeune femme donnait à téter à son dernier enfant pour l'empêcher de crier, en en tenant un autre, âgé de cinq ans environ, entre ses genoux; ce

sein, dont la blancheur éclatait au milieu des haillons, cet enfant à chairs transparentes, et son frère dont la pose révélait tout un avenir de gamin, attendrissaient l'âme par une sorte d'opposition à demi-gracieuse avec la longue file de figures rouges de froid, au milieu de laquelle apparaissait cette famille. Plus loin, une vieille femme, pâle et froide, offrait ce masque repoussant du paupérisme en révolte, prêt à venger en un jour de sédition toutes ses peines passées. Il y était aussi l'ouvrier jeune, débile, paresseux, de qui l'œil plein d'intelligence annonçait de hautes facultés comprimées par des besoins vainement combattus, se taisant sur ses souffrances, et près de mourir faute de rencontrer l'occasion de passer entre les barreaux de l'immense vivier où s'agitent ces misères qui s'entre-dévorent. Les femmes étaient en majorité; leurs maris, partis pour leurs ateliers, leur laissaient sans doute le soin de plaider la cause du ménage avec cet esprit qui caractérise la femme du peuple, presque toujours la reine dans son taudis. Vous eussiez vu sur toutes les têtes des foulards déchirés, des robes bordées de boue, des fichus en lambeaux, des casaquins sales et troués, mais partout des yeux qui brillaient comme autant de flammes vives. Réunion horrible dont l'aspect inspirait d'abord le dégoût, mais qui bientôt causait une sorte de terreur au moment où l'on apercevait que, toute fortuite, la résignation de ces âmes aux prises avec tous les besoins de la vie, était une spéculation fondée sur la bienfaisance. Les deux chandelles qui éclairaient le parloir vacillaient dans une espèce de brouillard causé par la puante atmosphère de ce lieu mal aéré. Le magistrat n'était pas le personnage le moins pittoresque au milieu de cette assemblée : il avait sur la tête un bonnet de coton roussâtre; et comme il était sans cravate, son cou rouge de froid et ridé se dessinait nettement au-dessus du collet rabougri de sa vieille robe de chambre. Sa figure fatiguée offrait l'expression à demi stupide que donne la préoccupation : sa bouche, comme celle de tous ceux qui travaillent, s'était ramassée comme une bourse dont on a serré les cordons ; son front contracté semblait supporter le fardeau de toutes les confidences qui lui étaient faites ; il sentait, analysait et jugeait. Attentif autant qu'un prêteur à la petite semaine, ses yeux quittaient ses livres et ses renseignements pour pénétrer jusqu'au for intérieur des individus qu'il examinait avec la rapidité de vision par laquelle les avares expriment leurs inquiétudes. Lavienne était debout derrière son maître, prêt à exécuter ses ordres; il faisait sans doute la police, et accueillait les nouveaux venus, en les encourageant contre leur propre honte. Quand le médecin parut, il se fit un mouvement sur les bancs ; Lavienne tourna la tête, et fut étrangement surpris de voir Bianchon.

— Ah! te voilà, mon garçon, dit Popinot en se détirant les bras. Qui t'amène à cette heure?

— Je craignais que vous ne fissiez aujourd'hui, sans m'avoir vu, certaine visite judiciaire au sujet de laquelle je veux vous entretenir.

— Eh bien! reprit le juge en s'adressant à une grosse petite femme qui restait debout près de lui, si vous ne me dites pas ce que vous avez, je ne le devinerai pas...

— Dépêchez-vous, lui dit Lavienne, ne prenez pas le temps des autres.

— Monsieur, dit enfin la femme en rougissant et baissant la voix de manière à n'être entendue que de Popinot et de Lavienne, je suis *marchande des quatre saisons*, et j'ai mon petit dernier pour lequel je dois les mois de nourrice. Donc j'avais caché mon pauvre argent...

— Eh bien! votre homme l'a pris? dit Popinot en devinant le dénoûment de la confession.

— Oui, monsieur.

— Comment vous nommez-vous?

— La Pomponne.

— Votre mari?

— Toupinet.

— Rue du Petit-Banquier, reprit Popinot en feuilletant son registre. Il est en prison, dit-il en lisant une observation en marge de la case où ce ménage était inscrit.

— Pour dettes, mon cher monsieur.

Popinot hocha la tête.

— Mais, monsieur, je n'ai pas de quoi garnir ma brouette, vu que le propriétaire est venu hier et m'a forcée de le payer, sans quoi j'étais à la porte.

Lavienne se pencha vers son maître et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Eh bien! que faut-il pour acheter votre fruit à la halle?

— Mais, mon cher monsieur, j'aurais besoin, pour continuer mon commerce, de.... oui, j'aurais bien besoin de dix francs.

Le juge fit un signe à Lavienne, qui tira d'un grand sac dix francs et les donna à la femme pendant que le juge inscrivait le prêt sur son registre. A voir le mouvement de joie qui fit tressaillir la marchande, Bianchon devina les anxiétés par lesquelles cette femme avait été sans doute agitée en revenant de sa maison chez le juge.

— A vous, dit Lavienne au vieillard à barbe blanche.

Bianchon tira le domestique à part, et s'enquit du temps que prendrait cette audience.

— Monsieur a eu deux cents personnes ce matin, en voici encore quatre-vingts *à faire*, dit Lavienne; monsieur le docteur aurait le temps d'aller à ses premières visites.

— Mon garçon, dit le juge en se retournant et saisissant Horace par le bras, tiens, voici deux adresses ici près, l'une rue de Seine, et l'autre rue de l'Arbalète; il faut y courir. Rue de Seine, une jeune fille s'est asphyxiée cette nuit; l'autre est un homme à faire entrer à ton hôpital. Je t'attendrai pour déjeuner.

Bianchon revint au bout d'une heure; la rue du Fouarre était déserte, le jour commençait à poindre, son oncle remontait chez lui, le dernier pauvre de qui le magistrat venait de panser l'âme s'en allait, et le sac de Lavienne était vide.

— Eh bien! comment vont-ils? dit le juge au docteur en montant l'escalier.

— L'homme est mort, répondit Bianchon; la jeune fille s'en tirera.

Depuis que l'œil et la main d'une femme y manquaient, l'appartement où demeurait M. Popinot avait pris une physionomie en harmonie avec celle du maître. L'incurie de l'homme emporté par une pensée dominante imprimait son cachet bizarre en toutes choses. Partout une poussière invétérée, partout dans les objets ces changements de destination dont l'industrie rappelait celle des ménages de garçon : c'étaient des papiers dans des vases de fleurs, des bouteilles d'encre vides sur les meubles, des assiettes oubliées, des briquets phosphoriques convertis en bougeoirs au moment où il fallait faire une recherche, des déménagements partiels commencés et oubliés, enfin tous les encombrements et les vides occasionés par des pensées de rangement abandonnées. Mais le cabinet du magistrat était particulièrement le résumé fidèle de ce désordre incessant; il accusait sa marche sans halte, l'entraînement de l'homme accablé d'affaires, poursuivi par des nécessités qui se croisent. La bibliothèque était comme au pillage, les livres traînaient, les uns empilés le dos dans les pages ouvertes, les autres tombés les feuillets contre terre; les dossiers de procédures disposés en ligne, le long du corps de la bibliothèque, encombraient le parquet. Ce parquet n'avait pas été frotté depuis cinq ans. Les tables et les meubles étaient chargés d'*ex voto* apportés par la misère reconnaissante. Sur les cornets en verre bleu qui ornaient la cheminée se trouvaient deux globes de verre, à l'intérieur desquels étaient répandues diverses couleurs mêlées, ce qui leur donnait l'apparence d'un curieux produit de la nature. Des bouquets en fleurs artificielles, des tableaux où le chiffre de M. Popinot était entouré de cœurs et d'immortelles décoraient les murs; ici des boîtes en ébénisterie prétentieusement faites, et qui ne pouvaient servir à rien; là, des serre-papiers travaillés dans le goût des ouvrages exécutés au bagne par les forçats. Ces chefs-d'œuvre de patience, ces *rébus* de gratitude, ces bouquets desséchés donnaient au cabinet et à la chambre du juge l'air d'une boutique de jouets d'enfants; le bonhomme s'en faisait des *memento*, il les emplissait de notes, de plumes oubliées et de menus papiers. Ces sublimes témoignages d'une charité divine étaient pleins de poussière, sans fraîcheur. Quelques oiseaux parfaitement empaillés, mais rongés par les mites, se dressaient dans cette forêt de colifichets où dominait un angora, le chat favori de madame Popinot à qui sans doute un naturaliste sans le sou l'avait restitué avec toutes les apparences de la vie, payant ainsi par un trésor éternel une légère aumône. Quelque artiste du quartier, de qui le cœur avait égaré les pinceaux, avait également fait les portraits de M. et de madame Popinot. Jusques dans l'alcove de la chambre à coucher se voyaient des pelotes brodées, des paysages en point de marque, et des croix en papier plié dont les fioritures indiquaient un travail insensé. Les rideaux de fenêtres étaient noircis par la fumée, et les draperies n'avaient plus aucune couleur.

Entre la cheminée et la longue table carrée sur laquelle travaillait le magistrat, la cuisinière avait servi deux tasses de café au lait sur un guéridon; et deux fauteuils d'acajou garnis en étoffe de crin attendaient l'oncle et le neveu. Comme le jour intercepté par les croisées n'arrivait pas jusqu'à cette place, la cuisinière avait laissé deux chandelles dont la mèche démesurément longue formait champignon, et jetait cette lumière rougeâtre et immobile qui fait durer la chandelle par la lenteur de la combustion; découverte due aux avares.

— Cher oncle, vous devriez vous vêtir plus chaudement quand vous descendez à ce parloir.

— Je me fais scrupule de les faire attendre, ces pauvres gens! Eh bien! que me veux-tu, toi?

— Mais, je viens vous inviter à dîner demain chez la marquise d'Espard.

— Une de nos parentes, demanda le juge d'un air si naïvement préoccupé que Bianchon se mit à rire.

— Non, mon oncle, la marquise d'Espard est une haute et puissante dame, qui a présenté une requête au tribunal, à l'effet de faire interdire son mari, et vous avez été commis....

— Et tu veux que j'aille dîner chez elle! Es-tu fou? dit le juge en saisissant le code de procédure. Tiens, lis donc l'article qui defend au magistrat de boire et de manger chez l'une des parties qu'il doit juger. Qu'elle vienne me voir, si elle a quelque chose à me dire, ta marquise. Je devais en effet aller demain interroger son mari, après avoir examiné l'affaire pendant la nuit prochaine.

Il se leva, prit un dossier qui se trouvait sous un serre-papier à portée de sa vue, et dit après en avoir lu l'intitulé : — Voici les pièces.

— Puisque cette haute et puissante dame t'intéresse! dit-il, voyons la requête?

Popinot croisa sa robe de chambre dont les pans retombaient toujours en laissant sa poitrine à nu, trempant ses mouillettes dans son café froidi, et chercha la requête qu'il lut en se permettant quelques parenthèses et quelques discussions auxquelles son neveu prit part. Cette requête constituant le sujet même de cette aventure, en forme un des plus curieux chapitres.

III

La Requête.

« A monsieur le Président du tribunal civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais-de-Justice, à Paris.

» Madame Jeanne-Clémentine-Athénaïs de Blamont-Chauvry, épouse de M. Charles-Maurice-Marie Andoche, comte de Négrepelisse, marquis d'Espard (bonne noblesse), propriétaire; ladite dame d'Espard demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 104, et ledit sieur d'Espard, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, n° 22 (ah! oui, M. le président m'a dit que c'était dans mon quartier!) ayant Me Plumet pour avoué ; »

— Plumet! un petit faiseur d'affaires, un homme mal vu du tribunal et de ses confrères, qui nuit à ses cliens!

« A l'honneur de vous exposer, monsieur le président, que depuis une année les facultés morales et intellectuelles de M. d'Espard, son mari, ont subi une altération si profonde, qu'elles constituent l'état de démence et d'imbécillité prévu par l'article 486 du code civil, et appellent au secours de sa fortune, de sa personne, et dans l'intérêt de ses enfants, qu'il garde près de lui, l'application des dispositions voulues par le même article.

» Qu'en effet, l'état moral de M. d'Espard qui, depuis quelques années, offrait des craintes graves fondées sur le système adopté par lui pour le gouvernement de ses affaires, a parcouru, pendant cette dernière année surtout, une déplorable échelle de dépression; que la volonté, la première, a ressenti les effets du mal, et que son anéantissement a laissé M. le marquis d'Espard livré à tous les dangers d'une incapacité constatée par les faits suivants.

» Depuis longtemps tous les revenus que procurent les biens du marquis d'Espard passent, sans causes plausibles et sans avantages, même temporaires, à une vieille femme de qui la laideur repoussante est généralement remarquée, et nommée madame Marboutin, demeurant tantôt à Paris, rue de la Vrillière, n° 8, tantôt à Villeparisis, près Claye, département de Seine-et-Marne, et au profit de son fils, âgé de trente-six ans, officier de l'ex-garde impériale, que, par son crédit, M. le marquis d'Espard a placé dans la garde royale en qualité de chef d'escadron au 1er régiment de cuirassiers. Ces personnes, réduites en 1814 à la dernière misère, ont successivement acquis des immeubles d'un prix considérable, entr'autres et dernièrement un hôtel grande rue Verte, où le sieur Marboutin fait actuellement des dépenses considérables afin de s'y établir avec la dame Marboutin sa mère, en vue du mariage qu'il poursuit; dépenses qui déjà s'élèvent à plus de cent mille francs. Ce mariage est procuré par les démarches du marquis d'Espard auprès de son banquier, M. Luc Sullivan, duquel il a demandé la fille en mariage pour ledit sieur Marboutin, en promettant son crédit pour lui obtenir la dignité de baron. Cette nomination a eu lieu effectivement par ordonnance de Sa Majesté, en date du 29 décembre dernier, sur les sollicitations du marquis d'Espard, ainsi qu'il peut en être justifié par sa grandeur monseigneur le garde-des-sceaux, si le tribunal jugeait à propos de recourir à son témoignage.

» Qu'aucune raison, *même prise parmi celles que la morale et la loi réprouvent également*, ne peut justifier l'empire que la dame veuve Marboutin a pris sur le marquis d'Espard, qui, d'ailleurs, la voit très rarement; ni expliquer son étrange affection pour ledit sieur baron Marboutin, avec lequel ses communications sont peu fréquentes.

Cependant leur autorité se trouve être si grande, que chaque fois qu'ils ont besoin d'argent, fût-ce même pour satisfaire de simples fantaisies, cette dame ou son fils.... »

— Hé! hé! *raison que la morale et la loi réprouvent!* Que veut nous insinuer le clerc ou l'avoué? dit Popinot.

Bianchon se mit à rire.

« Cette dame *ou son fils* obtiennent sans aucune discussion du marquis d'Espard ce qu'ils demandent; et à défaut d'argent comptant, M. d'Espard signe des lettres de change négociées par M. Luc Sullivan, lequel a fait offre à l'exposante d'en témoigner.

» Que d'ailleurs, à l'appui de ces faits, il est arrivé récemment lors du renouvellement des baux de la terre d'Espard, que les fermiers ayant donné une somme assez importante pour la continuation de leurs contrats, le sieur Marboutin s'en est fait faire immédiatement la délivrance.

» Que la volonté du marquis d'Espard a si peu de concours à l'abandon de ces sommes, que quand il lui en a été parlé, il n'a point paru s'en souvenir; et que, toutes les fois que des personnes graves l'ont questionné sur son dévouement à ces deux individus, ses réponses ont indiqué une si entière abnégation de ses idées, de ses intérêts, qu'il existe nécessairement en cette affaire une cause occulte sur laquelle l'exposante appelle l'œil de la justice, attendu qu'il est impossible que cette cause ne soit pas criminelle, abusive et tortionnaire, ou d'une nature appréciable par la médecine légale, si toutefois cette obsession n'est pas de celles qui rentrent dans l'abus des forces morales, et qu'on ne peut qualifier qu'en se servant du terme extraordinaire de *possession*. »

— Diable! reprit Popinot, que dis-tu de cela, toi, docteur? Ces faits-là sont bien étranges!

— Ils pourraient être, répondit Bianchon, un effet du pouvoir magnétique.

— Tu crois donc aux bêtises de Mesmer, à son baquet, à la vue au travers des murailles?

— Oui, mon oncle, dit gravement le docteur. En vous entendant lire cette requête, j'y pensais. Je vous déclare que j'ai vérifié, dans une autre sphère d'action, plusieurs faits analogues, relativement à l'empire sans bornes qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté considérée comme force motrice. J'ai vu, tout compérage et charlatanisme à part, les effets de cette *possession*. Les actes promis au *magnétiseur* par le *magnétisé* pendant le sommeil ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

— Toute espèce d'acte?

— Oui.

— Même criminel?

— Même criminel.

— Il faut que ce soit toi pour que je t'écoute.

— Je vous en rendrai témoin, dit Bianchon:

— Hum! hum! fit le juge. En supposant que la cause de cette prétendue *possession* appartînt à cet ordre de faits, elle serait difficile à constater et à faire admettre en justice.

— Je ne vois pas, si cette dame Marboutin est affreusement laide et vieille, quel autre moyen de séduction elle pourrait avoir, dit Bianchon.

— Mais, reprit le juge, en 1814, époque à laquelle la séduction aurait éclaté, cette femme devait avoir quatorze ans de moins; et si elle a été liée dix ans auparavant avec M. d'Espard, ces calculs de date nous reportent à vingt-quatre ans en arrière, époque à laquelle madame Marboutin pouvait être jeune, jolie, et avoir conquis, par des moyens fort naturels, pour elle aussi bien que pour son fils, sur M. d'Espard un empire auquel certains hommes ne savent pas se soustraire. Si la cause de cet empire semble répréhensible aux yeux de la justice, il est justifiable aux yeux de la nature. Madame Marboutin aura pu se fâcher du mariage contracté probablement vers ce temps par le marquis d'Espard avec mademoiselle de Blamont-Chauvry, et il pourrait n'y avoir au fond de ceci qu'une rivalité de femme, puisque le marquis ne demeure plus depuis longtemps avec madame d'Espard.

— Mais cette laideur repoussante, mon oncle.

— La puissance des séductions, reprit le juge, est en raison directe avec la laideur; vieille question! D'ailleurs, et la petite-vérole, docteur? Mais continuons.

« Que dès l'année 1815, pour fournir aux sommes exigées par ces deux personnes, M. le marquis d'Espard a été se loger avec ses deux enfants rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans un appartement dont le dénuement est indigne de son nom et de sa qualité; (on se loge comme on veut!) qu'il y détient ses deux enfants, le comte Clément d'Espard, et le vicomte Camille d'Espard dans les habitudes d'une vie en désaccord avec leur avenir, avec leur nom et leur fortune; que souvent le manque d'argent est tel, que récemment le propriétaire, un sieur Maraist, fit saisir les meubles

garnissant les lieux; que quand cette voie de poursuite fut effectuée en sa présence, le marquis d'Espard a aidé l'huissier qu'il a traité comme un homme de qualité, en lui prodiguant toutes les marques de courtoisie et d'attention qu'il aurait eues pour une personne élevée au-dessus de lui en dignité. »

L'oncle et le neveu se regardèrent en riant.

« Que, d'ailleurs, tous les actes de sa vie, en dehors des faits allégués à l'égard de la dame veuve Marboutin et du sieur baron Marboutin son fils, sont empreints de folie. Que depuis bientôt dix ans, il s'occupe si exclusivement de la Chine, de ses coutumes, de ses mœurs, de son histoire, qu'il rapporte tout aux habitudes chinoises; que, questionné sur ce point, il confond les affaires du temps, les événements de la veille avec les faits relatifs à la Chine, qu'il censure les actes du gouvernement et la conduite du roi, quoique d'ailleurs il l'aime personnellement, en les comparant à la politique chinoise.

» Que cette monomanie a poussé le marquis d'Espard à des actions dénuées de sens; que, contre les habitudes de son rang et les idées qu'il professait sur le devoir de la noblesse, il a entrepris une affaire commerciale pour laquelle il souscrit journellement des obligations à terme qui menacent aujourd'hui son honneur et sa fortune, attendu qu'elles emportent pour lui la qualité de négociant, et peuvent, faute de paiement, le faire déclarer en faillite; que ces obligations, contractées envers les marchands de papier, les imprimeurs, les lithographes et les coloristes, qui ont fourni les élémens nécessaires à cette publication intitulée : *Histoire pittoresque de la Chine* et paraissant par livraisons, sont d'une telle importance, que ces mêmes fournisseurs ont supplié l'exposante de requérir l'interdiction du marquis d'Espard afin de sauver leurs créances. »

— Cet homme est un fou, s'écria Bianchon.

— Tu crois cela, toi! dit le juge. Il faut l'entendre. Qui n'écoute qu'une cloche n'a qu'un son.

— Mais il me semble... dit Bianchon.

— Mais il me semble, dit Popinot, que si quelqu'un de mes parents voulait s'emparer de l'administration de mes biens, et qu'au lieu d'être un simple juge de qui les collègues peuvent examiner tous les jours l'état moral, je fusse duc et pair, un avoué, quelque peu rusé comme est Plumet, pourrait dresser une requête semblable contre moi...

« Que l'éducation de ses enfants a souffert de cette monomanie, et qu'il leur a fait apprendre, contrairement à tous les usages de l'enseignement, les faits de l'histoire chinoise qui contredisent les doctrines de la religion catholique, et leur a fait apprendre les dialectes chinois. »

— Ici l'avoué me paraît drôle! dit Bianchon.

— La requête a été dressée par quelque premier clerc qui n'était pas très Chinois, dit le juge.

« Qu'il laisse souvent ses enfants dénués des choses les plus nécessaires; que l'exposante, malgré ses instances, ne peut les voir, et que le sieur marquis d'Espard les lui amène une seule fois par an; que sachant les privations auxquelles ils sont soumis, elle a fait de vains efforts pour leur donner les choses les plus nécessaires à l'existence et desquelles ils manquaient... »

— Oh! madame la marquise, voici des farces! Qui prouve trop ne prouve rien! Mon cher enfant, dit le juge en laissant le dossier sur ses genoux, quelle est la mère qui jamais a manqué de cœur, d'esprit, d'entrailles, au point de rester au-dessous des inspirations suggérées par l'instinct animal? une mère est aussi rusée pour arriver à ses enfants qu'une jeune fille peut l'être pour conduire à bien une intrigue d'amour! Si ta marquise avait voulu nourrir ou vêtir ses enfants, le diable ne l'en aurait certes pas empêchée! hein? Elle est un peu trop longue la couleuvre pour un vieux juge! Continuons.

« Que l'âge auquel arrivent lesdits enfants exige, dès à présent, qu'il soit pris des précautions pour les soustraire à la funeste influence de cette éducation; qu'il y soit pourvu selon leur rang, et qu'ils n'aient point sous les yeux l'exemple que leur donne la conduite de leur père;

» Qu'à l'appui des faits présentement allégués, il existe des preuves dont le tribunal obtiendra facilement la répétition. Maintes fois, M. d'Espard a nommé le juge de paix du 12e arrondissement un mandarin de troisième classe; il a souvent appelé les professeurs du collége Henri IV, des *lettrés*. A propos des choses les plus simples, il a dit : que cela ne se passait pas ainsi en Chine; il fait, dans le cours d'une conversation ordinaire, allusion soit à la dame Marboutin, soit à des événements arrivés sous le règne de Louis XIV, et demeure alors plongé dans une mélancolie noire; il s'imagine parfois être en Chine. Plusieurs de ses voisins, notamment les sieurs Edme Becker, étudiant en médecine, Jean-Baptiste Frémiot, professeur, domiciliés dans la même maison, pensent, après avoir pratiqué le marquis d'Espard, que sa monomanie, en tout ce qui est relatif à la Chine, est une conséquence d'un

plan formé par le sieur baron Marboutin et la dame veuve Marboutin pour achever l'anéantissement des facultés morales du marquis d'Espard ; attendu que le seul service que paraît rendre à M. d'Espard la dame Marboutin, est de lui procurer tout ce qui a rapport à l'empire de la Chine.

» Qu'enfin l'exposante offre de prouver au tribunal que les sommes absorbées par le sieur et dame veuve Marboutin, de 1814 à 1828, ne s'élèvent pas à moins d'un million de francs.

» A la confirmation des faits qui précèdent, l'exposante offre à M. le président le témoignage des personnes qui voient habituellement M. le marquis d'Espard, et dont les noms et qualités sont désignées ci-dessous, parmi lesquelles beaucoup l'ont suppliée de provoquer l'interdiction de M. le marquis d'Espard, comme le seul moyen de mettre sa fortune à l'abri de sa déplorable administration, et ses enfants loin de sa funeste influence.

» Ce considéré, M. le président, et vu les pièces ci-jointes, l'exposante requiert qu'il vous plaise, attendu que les faits qui précèdent prouvent évidemment l'état de démence et d'imbécillité de M. le marquis d'Espard, ci-dessus nommé, qualifié et domicilié, ordonner que, pour parvenir à l'interdiction d'icelui, la présente requête et les pièces à l'appui seront communiquées à M. le procureur du roi, et commettre l'un de MM. les juges du tribunal à l'effet de faire le rapport au jour que vous voudrez bien indiquer, pour être sur le tout, par le tribunal, statué ce qu'il appartiendra, et vous ferez justice, etc. »

— Et voici, dit Popinot, l'ordonnance du président qui me commet! Hé bien, que veut de moi la marquise d'Espard? je sais tout. J'irai demain avec un greffier chez M. le marquis, car ceci ne me paraît pas clair du tout.

— Écoutez, cher oncle, je ne vous ai jamais demandé le moindre petit service qui eût trait à vos fonctions judiciaires; eh bien, je vous prie d'avoir pour madame d'Espard une complaisance que mérite sa situation. Si elle venait ici, vous l'écouteriez; allez l'entendre chez elle; madame d'Espard est une femme maladive, nerveuse, délicate, qui se trouverait mal dans votre nid à rats; allez-y le soir, au lieu d'y accepter à dîner, puisque la loi vous défend de boire et de manger chez vos justiciables.

— La loi ne vous défend-elle pas de recevoir des legs de vos morts? dit Popinot croyant apercevoir une teinte d'ironie sur les lèvres de son neveu.

— Allons, mon oncle, quand ce ne serait que pour deviner le vrai de cette affaire, accordez-moi ma demande? Vous viendrez là comme juge d'instruction, puisque les choses ne vous semblent pas claires. Diantre! l'interrogatoire de la marquise n'est pas moins nécessaire que celui de son mari.

— Tu as raison, dit le magistrat, elle pourrait bien être la folle. J'irai.

— Je viendrai vous prendre; écrivez sur votre agenda : *demain soir à neuf heures chez madame d'Espard.* — Bien, dit Bianchon en voyant son oncle noter le rendez-vous.

Le lendemain soir, à neuf heures, le docteur Bianchon monta le poudreux escalier de son oncle, et le trouva travaillant à la rédaction de quelque jugement épineux. L'habit demandé par Lavienne n'avait pas été apporté par le tailleur, en sorte que M. Popinot prit son vieil habit plein de taches et fut le Popinot *incomptus* de qui l'aspect excitait le rire sur les lèvres de ceux auxquels sa vie intime était inconnue. Bianchon obtint cependant de mettre en ordre la cravate de son oncle, de lui boutonner son habit, dont il cacha les taches en croisant le revers des basques de droite à gauche et présentant ainsi la partie encore neuve du drap. Mais en quelques instants, le juge retroussa son habit sur sa poitrine par la manière dont il mit ses mains dans ses goussets en obéissant à son habitude; l'habit, démesurément plissé par devant et par derrière, forma comme une bosse au milieu du dos, et produisit entre le gilet et le pantalon une solution de continuité par laquelle se montra la chemise. Pour son malheur, Bianchon ne s'aperçut de ce surcroît de ridicule qu'au moment où son oncle se présenta chez la marquise.

Une légère esquisse de la vie de la personne chez laquelle se rendaient en ce moment le docteur et le juge est ici nécessaire pour rendre intelligible la conférence que Popinot allait avoir avec elle.

IV

Ce qui fut dit entre une femme à la mode et le juge Popinot.

Madame d'Espard était, depuis deux ans, très à la mode à Paris, où la Mode élève, abaisse tour à tour des personnages, qui, tantôt grands, tantôt petits, c'est-à-dire tour à tour en vue et oubliés, deviennent plus tard des personnes insupportables comme le sont tous les ministres disgraciés, et

toutes les majestés déchues. Incommodes par leurs prétentions fanées, ces flatteurs du passé savent tout, médisent de tout, et sont les amis de tout le monde, comme les dissipateurs ruinés.

Pour avoir été quittée par son mari vers l'année 1815, madame d'Espard devait s'être mariée au commencement de l'année 1812; ses enfants avaient donc nécessairement, l'un quinze et l'autre treize ans. Par quel hasard une mère de famille, âgée d'environ trente-cinq ans, était-elle à la mode? Quoique la Mode soit capricieuse, et que nul ne puisse à l'avance désigner ses favoris, que souvent elle exalte la femme d'un banquier ou quelque personne d'une élégance et de beauté douteuses, il doit sembler surnaturel que la Mode eût pris des allures constitutionnelles en adoptant la *présidence d'âge*. Ici la Mode avait fait comme tout le monde, elle acceptait madame d'Espard pour une jeune femme. La marquise avait trente-cinq ans sur les registres de l'état civil, et vingt-deux ans le soir, dans un salon.

Mais combien de soins et d'artifices! Des boucles artificieuses lui cachaient les tempes; elle se condamnait chez elle au demi-jour en faisant la malade, afin de rester dans les teintes protectrices d'une lumière passée à la mousseline; comme Diane de Poitiers, elle pratiquait l'eau froide pour ses bains; comme elle encore, la marquise couchait sur le crin, dormait sur des oreillers de maroquin pour conserver sa chevelure, mangeait peu, ne buvait que de l'eau, combinait ses mouvements afin d'éviter la fatigue, et mettait une exactitude monastique dans les moindres actes de sa vie.

Ce rude système a, dit-on, été poussé jusqu'à l'emploi de la glace au lieu d'eau, jusqu'aux aliments froids, par une illustre polonaise qui, de nos jours, allie une vie déjà séculaire aux occupations, aux mœurs de la petite maîtresse. Destinée à vivre autant que vécut Marion de Lorme, à laquelle des biographes accordent cent trente ans, l'ancienne gouvernante de la Pologne montre, à près de cent ans, un esprit et un cœur jeunes, une gracieuse figure, une taille charmante; elle peut dans sa conversation, où les mots pétillent comme les sarments au feu, comparer les hommes et les livres de la littérature actuelle aux hommes et aux livres du dix-huitième siècle; de Varsovie, elle commande ses bonnets chez Herbault; grande dame, elle a le dévouement d'une petite fille; elle nage, elle court comme un lycéen, et sait se jeter sur une causeuse aussi gracieusement qu'une jeune coquette; elle insulte la mort et se rit de la vie; elle étonna jadis l'empereur Alexandre, et peut aujourd'hui surprendre l'empereur Nicolas par la magnificence de ses fêtes; elle fait verser des larmes à quelque jeune homme épris; elle a l'âge qu'il lui plaît d'avoir; elle est un véritable conte de fée, si toutefois elle n'est pas la fée du conte.

Madame d'Espard avait-elle connu Mme Z........k? voulait-elle la recommencer? Quoi qu'il en soit, la marquise prouvait la bonté de ce régime; son teint était pur, son front n'avait point de rides, son corps gardait, comme celui de la bien-aimée de Henri II, la souplesse, la fraîcheur, attraits cachés qui ramènent et fixent l'amour auprès d'une femme. Les précautions si simples de ce régime indiqué par l'art, par la nature, peut-être aussi par l'expérience, trouvaient d'ailleurs en elle un système général qui les corroborait. La marquise était douée d'une profonde indifférence pour tout ce qui n'était pas elle; les hommes l'amusaient, mais aucun d'eux ne lui avait causé ces grandes excitations qui remuent profondément les deux natures et brisent l'une par l'autre; elle n'avait ni haine ni amour; offensée, elle se vengeait froidement et tranquillement, à son aise, en attendant l'occasion de satisfaire la mauvaise pensée qu'elle conservait sur quiconque s'était mal posé dans son souvenir. Elle ne se remuait pas, ne s'agitait point; elle parlait, car elle savait qu'en disant deux mots une femme peut faire tuer trois hommes. Elle s'était vue quittée par M. d'Espard avec un singulier plaisir; il emmenait deux enfants qui, pour le moment, l'ennuyaient, et qui, plus tard, pouvaient nuire à ses prétentions. Ses amis les plus intimes, comme ses adorateurs les moins persévérants, ne lui voyant aucuns de ces bijoux à la Cornélie qui vont et viennent en avouant, sans le savoir, l'âge d'une mère, tous la prenaient pour une jeune femme. Les deux enfants, de qui la marquise paraissait tant s'inquiéter dans sa requête, étaient aussi bien que leur père inconnus du monde comme le passage nord-est est inconnu des marins. M. d'Espard passait pour un original qui avait abandonné sa femme sans avoir contre elle le plus petit sujet de plainte.

Maîtresse d'elle-même à vingt-deux ans, et maîtresse de sa fortune, qui consistait en vingt-six mille livres de rente, la marquise hésita longtemps avant de prendre un parti et de décider son existence. Quoiqu'elle profitât des dépenses que son mari avait faites dans son hôtel, qu'elle gardât les ameublements, les équipages, les chevaux, enfin tout une maison montée, elle mena d'abord une

vie retirée pendant les années 16, 17 et 18, époque à laquelle les familles se remettaient des désastres occasionés par les tourmentes politiques. Appartenant d'ailleurs à l'une des maisons les plus considérables et les plus illustres du faubourg Saint-Germain, ses parents lui conseillèrent de vivre en famille, après la séparation forcée à laquelle la condamnait l'inexplicable caprice de son mari.

En 1820, la marquise sortit de sa léthargie, parut à la cour, dans les fêtes, et reçut chez elle. De 1825 à 1828, elle tint un grand état de maison, se fit remarquer par son goût et par sa toilette; elle eut son jour, ses heures de réception; puis elle s'assit bientôt sur le trône où précédemment avaient brillé madame la vicomtesse de Beauséant, la duchesse de Langeais, madame Firmiani, laquelle, après son mariage avec M. de Camps, avait résigné le sceptre aux mains de la marquise d'Aiglemont à qui madame d'Espard l'arracha. Le monde ne savait rien de plus sur la vie intime de la marquise d'Espard. Elle paraissait devoir demeurer longtemps à l'horizon parisien, comme un soleil prêt de se coucher, mais qui ne se coucherait jamais. La marquise s'était étroitement liée avec une duchesse non moins célèbre par sa beauté que par son dévouement à la personne d'un prince alors en disgrâce, mais habitué à toujours entrer en dominateur dans les gouvernements à venir. Madame d'Espard était également l'amie d'une étrangère près de laquelle un illustre et rusé diplomate russe analysait les affaires publiques. Enfin une vieille comtesse, accoutumée à battre les cartes du grand jeu politique, l'avait maternellement adoptée. Pour tout homme à haute vue, madame d'Espard se préparait ainsi à faire succéder une sourde, mais réelle influence, au règne public et frivole qu'elle devait à la mode. Son salon prenait une consistance politique. Ces mots : *Qu'en dit-on chez madame d'Espard? Le salon de madame d'Espard est contre telle mesure,* commençaient à se répéter par un assez grand nombre de sots pour donner à son troupeau de fidèles l'autorité d'une coterie. Quelques blessés politiques, pansés, chatouillés par elle, tels que le favori de Louis XVIII, qui ne pouvait plus se faire prendre en considération, et d'anciens ministres prêts à revenir au pouvoir, la disaient aussi forte en diplomatie que l'était à Londres la femme de l'ambassadeur russe. La marquise avait plusieurs fois donné, soit à des députés, soit à des pairs, des mots et des idées qui de la tribune avaient retenti en Europe. Elle avait souvent bien jugé de quelques événements sur lesquels ses habitués n'osaient émettre un avis. Les principaux personnages de la cour venaient jouer au whist chez elle le soir. Elle avait d'ailleurs les qualités de ses défauts. Elle passait pour être discrète et l'était; son amitié paraissait à toute épreuve; elle servait ses protégés avec une persistance qui prouvait qu'elle tenait moins à se faire des créatures qu'à grandir son crédit. Cette conduite était inspirée par sa passion dominante, la vanité. Les conquêtes et les plaisirs auxquels tiennent tant les femmes lui semblaient à elle des moyens; elle voulait vivre sur tous les points du plus grand cercle que puisse décrire la vie.

Parmi les hommes encore jeunes auxquels l'avenir appartenait et qui se pressaient aux grands jours dans ses salons, se remarquaient surtout MM. de Marsay, de Ronquerolles, de Montriveau, de la Roche-Hugon, de Sérizy, Féraud, etc. Souvent elle admettait un homme sans vouloir recevoir sa femme, et son pouvoir était assez fort déjà pour imposer ces dures conditions à certaines personnes ambitieuses, telles que deux célèbres banquiers royalistes, MM. de Nucingen et Ferdinand du Tillet. Elle avait si bien étudié le fort et le faible de la vie parisienne, qu'elle s'était toujours conduite de façon à ne laisser à aucun homme le moindre avantage sur elle. On aurait pu promettre une somme énorme d'un billet ou d'une lettre où elle se serait compromise, sans pouvoir en trouver un seul. Si la sécheresse de son âme lui permettait de jouer son rôle au naturel, son extérieur ne la servait pas moins bien. Elle avait une taille jeune; sa voix était à commandement souple, fraîche, claire et dure; elle possédait éminemment les secrets de cette attitude aristocratique par laquelle une femme efface le passé; elle connaissait bien l'art de mettre un espace immense entre elle et l'homme qui se croit des droits à la familiarité après un bonheur de hasard. Son regard imposant savait tout nier. Dans sa conversation, les grands et beaux sentiments, les nobles déterminations paraissaient découler naturellement d'une âme et d'un cœur purs; mais elle était en réalité tout calcul, et bien capable de flétrir un homme maladroit dans ses transactions, au moment où elle transigerait sans honte au profit de ses intérêts personnels.

En essayant de s'attacher à cette femme, Rastignac avait bien deviné le plus habile des instruments; mais il ne s'en était pas encore servi; loin de pouvoir le manier, il se faisait déjà broyer par lui. Ce jeune *condottiere* de l'intelligence, condamné, comme Napoléon, à toujours livrer bataille en sachant qu'une seule défaite était le tombeau de

sa fortune, avait rencontré dans sa protectrice un dangereux adversaire. Pour la première fois de sa vie turbulente, il jouait une partie sérieuse avec un partner digne de lui. Dans la conquête de madame d'Espard il apercevait un ministère. Aussi la servait-il avant de s'en servir : dangereux début!

L'hôtel d'Espard exigeait un nombreux domestique; le train de la marquise était considérable. Ses grandes réceptions avaient lieu au rez-de-chaussée, mais elle habitait le premier étage de sa maison. La tenue d'un grand escalier magnifiquement orné, ses appartements décorés dans le goût noble qui jadis respirait à Versailles, annonçaient une immense fortune. Quand le juge vit s'ouvrir devant le cabriolet de son neveu la porte cochère, il examina par un rapide coup d'œil la loge, le suisse, la cour, les écuries, les dispositions de cette demeure, les fleurs qui garnissaient l'escalier, l'exquise propreté des rampes, des murs, des tapis, et compta les valets en livrée qui au coup de cloche arrivèrent sur le palier. Ses yeux qui, la veille, sondaient au fond de son parloir la grandeur des misères sous les vêtements boueux du peuple, étudièrent avec la même rapidité de vision l'ameublement et le décor des pièces par lesquelles il passa, pour y découvrir les misères de la grandeur.

— Monsieur Popinot!

— Monsieur Bianchon!

Ces deux noms furent dits à l'entrée du boudoir où se trouvait la marquise, jolie pièce récemment remeublée et qui donnait sur le jardin de l'hôtel.

En ce moment, madame d'Espard était assise dans un de ces anciens fauteuils *rococo* que Madame avait mis à la mode. Rastignac occupait près d'elle, à sa gauche, une chauffeuse dans laquelle il s'était établi comme le *primo* d'une dame italienne. Debout, à l'angle de la cheminée, se tenait un troisième personnage. Ainsi que le savant docteur l'avait deviné, la marquise était une femme d'un tempérament sec et nerveux; sans son régime, son teint eût pris la couleur rougeâtre que donne un constant échauffement; mais elle ajoutait encore à sa blancheur factice par les nuances et les tons vigoureux des étoffes dont elle s'entourait ou avec lesquelles elle s'habillait; elle aimait le brun rouge, le marron, le bistre à reflets d'or. Son boudoir, copié sur celui d'une célèbre lady alors à la mode à Londres, était en velours couleur de tan; mais elle y avait ajouté de nombreux agréments dont les jolis dessins atténuaient la pompe excessive de cette royale couleur. Elle était coiffée comme une jeune personne, en bandeaux terminés par des boucles qui faisaient ressortir l'ovale un peu long de sa figure; mais autant la forme ronde est ignoble, autant la forme oblongue est majestueuse. Les doubles miroirs à facettes qui allongent ou aplatissent à volonté les figures donnent une preuve évidente de cette règle applicable à la physionomie.

En apercevant Popinot qui s'arrêta sur la porte comme un animal effrayé, tendant le cou, la main gauche dans son gousset, la droite armée d'un chapeau dont la coiffe était crasseuse, la marquise jeta sur Rastignac un regard dans lequel la moquerie était en germe. L'aspect un peu niais du bonhomme s'accordait si bien avec sa grotesque tournure et son air effaré, qu'en voyant la figure contristée de Bianchon qui se sentait humilié dans son oncle, Rastignac ne put s'empêcher de rire en détournant la tête. La marquise salua par un geste de tête, et fit un pénible effort pour se soulever dans son fauteuil, où elle retomba non sans grâce, en paraissant s'excuser de son impolitesse sur sa débilité jouée.

En ce moment, le personnage qui se trouvait debout entre la cheminée et la porte salua légèrement, avança deux chaises en les présentant par un geste au docteur et au juge; puis, quand il les vit assis, il se remit le dos contre la tenture, et se croisa les bras.

Un mot sur cet homme.

Il est de nos jours un peintre, Decamps, qui possède au plus haut degré l'art d'intéresser à ce qu'il présente à vos regards, que ce soit une pierre ou un homme. Sous ce rapport, son crayon est plus savant que son pinceau. Qu'il dessine une chambre nue et qu'il y laisse un balai sur la muraille; s'il le veut, vous frémirez : vous croirez que ce balai vient d'être l'instrument d'un crime et qu'il est trempé de sang; ce sera le balai dont s'est servi la veuve Bancal pour nettoyer la salle où Fualdès fut égorgé. Oui, le peintre ébouriffera le balai comme l'est un homme en colère, il en hérissera les brins comme si c'étaient vos cheveux frémissants; il en fera comme un truchement entre la poésie secrète de son imagination et celle qui se déploiera dans la vôtre. Après vous avoir effrayé par la vue de ce balai, demain il en dessinera quelqu'autre auprès duquel un chat endormi, mais mystérieux dans son sommeil, vous affirmera que ce balai sert à la femme d'un cordonnier allemand pour se rendre au Broken. Ou bien ce sera quelque balai pacifique auquel il suspendra l'habit d'un employé au Trésor. Decamps a dans son pinceau ce que Paganini a dans son archet, une puissance

magnétiquement communicative. Eh bien! il faudrait dans le style ce génie saisissant, ce *chique* du crayon, pour peindre l'homme droit, maigre et grand, vêtu de noir, à longs cheveux noirs, qui resta debout sans mot dire. Ce seigneur avait une figure à lame de couteau, froide, âpre, dont le teint ressemblait aux eaux de la Seine, quand elle est trouble et qu'elle charrie les charbons de quelque bateau coulé. Il regardait à terre, écoutait et jugeait; sa pose effrayait; il était là comme le célèbre balai auquel Decamps a donné le pouvoir accusateur de révéler un crime. Parfois, la marquise essaya durant la conférence d'obtenir un avis tacite en arrêtant pendant un instant ses yeux sur ce personnage; mais quelque vive que fût sa muette interrogation, il demeura grave et raide, autant que la statue du Commandeur.

Le bon Popinot, assis au bord de sa chaise, en face du feu, son chapeau entre les jambes, regardait les candélabres dorés en or moulu, la pendule, les curiosités entassées sur la cheminée, l'étoffe et les agréments de la tenture, enfin tous ces jolis riens si coûteux dont s'entoure une femme à la mode. Il fut tiré de sa contemplation bourgeoise par madame d'Espard qui lui disait d'une voix flûtée : — Monsieur, je vous dois un million de remercîments....

— Un million de remercîments! se dit le bonhomme en lui-même, c'est trop, il n'y en a pas un.

—...... Pour la peine que vous daignez.....

— Daignez! pensa-t-il, elle se moque de moi.

—... Daignez prendre en venant voir une pauvre plaideuse, trop malade pour pouvoir sortir....

Ici le juge coupa la parole à la marquise en lui jetant un regard d'inquisiteur par lequel il examina l'état sanitaire de la pauvre plaideuse. — Elle se porte comme un charme! se dit-il.

— Madame, répondit-il en prenant un air respectueux, vous ne me devez rien. Quoique ma démarche ne soit pas dans les habitudes du tribunal, nous ne devons rien épargner pour arriver à la découverte de la vérité dans ces sortes d'affaires. Nos jugements sont alors déterminés moins par le texte de la loi que par les inspirations de notre conscience. Or que je sache la vérité dans mon cabinet ou ici, pourvu que je la sache, tout sera bien.

Pendant que Popinot parlait, Rastignac serrait la main à Bianchon, et la marquise faisait au docteur une petite inclination de tête pleine de gracieuses faveurs.

— Quel est ce monsieur? dit Bianchon à l'oreille de Rastignac en lui montrant l'homme noir.

— Le chevalier d'Espard, le frère du marquis.

— Monsieur votre neveu m'a dit, répondit la marquise à Popinot, combien vous aviez d'occupations, et je sais déjà que vous êtes assez bon pour vouloir cacher un bienfait, afin de dispenser vos obligés de la reconnaissance. Il paraît que ce tribunal vous fatigue extrêmement. Pourquoi ne double-t-on pas le nombre des juges?

— Ah! madame, *c'est pas l'embarras*, dit Popinot, ça n'en serait pas plus mal! Mais quand ça se fera, les poules auront des dents.

En entendant cette phrase, qui allait si bien à la physionomie du juge, le chevalier d'Espard le toisa d'un coup d'œil, et eut l'air de se dire : Nous en aurons facilement raison.

La marquise regarda Rastignac, qui se pencha vers elle.

— Voilà, lui dit-il, comment sont faits les gens chargés de prononcer sur les intérêts et sur la vie des particuliers.

Comme la plupart des hommes vieillis dans un métier, Popinot se laissait volontiers aller aux habitudes qu'il y avait contractées, habitudes de pensée d'ailleurs. Sa conversation sentait le juge d'instruction; il aimait à questionner ses interlocuteurs et à les presser entre des conséquences inattendues, à leur faire dire plus qu'ils ne voulaient en faire savoir. M. Pozzo di Borgo s'amuse, dit-on, à surprendre les secrets de ses interlocuteurs, et à les embarrasser dans ses piéges diplomatiques; il déploie ainsi, par une invincible accoutumance, son esprit trempé de ruse. Aussitôt que Popinot eut, pour ainsi dire, toisé le terrain sur lequel il se trouvait, il jugea qu'il était nécessaire d'avoir recours aux finesses les plus habiles, les mieux déguisées et les mieux entortillées, en usage au Palais pour surprendre la vérité. Bianchon demeurait froid et sévère, comme un homme qui se décide à subir un supplice en taisant ses douleurs; mais, intérieurement, il souhaitait à son oncle le pouvoir de marcher sur cette femme comme on marche sur une vipère; comparaison que lui inspira la longue robe, la courbe de la pose, le col allongé, la petite tête et les mouvements onduleux de la marquise.

— Eh bien! monsieur, reprit madame d'Espard, quelle que soit ma répugnance à faire de l'égoïsme, je souffre depuis trop longtemps pour ne pas souhaiter que vous la finissiez promptement. Aurai-je bientôt une solution heureuse?

— Madame, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour la terminer, dit Popinot d'un air plein

de bonhomie. Ignorez-vous la cause qui a nécessité la séparation existant entre vous et le marquis d'Espard? demanda le juge en regardant la marquise.

— Oui, monsieur, répondit-elle en se posant pour débiter un récit préparé. Au commencement de l'année 1816, M. d'Espard, qui, depuis trois mois, avait tout à fait changé d'humeur, me proposa d'aller vivre auprès de Briançon, dans une de ses terres, sans avoir égard à ma santé que ce climat aurait ruinée, ni sans tenir compte de mes habitudes. Je refusai de le suivre; mon refus lui inspira des reproches si mal fondés que, dès ce moment, j'eus des soupçons sur la rectitude de son esprit. Le lendemain, il me quitta, me laissant son hôtel, la libre disposition de mes revenus, et alla se loger rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, en emmenant mes deux enfants.

— Permettez, madame, dit le juge en interrompant, quels étaient ces revenus?

— Vingt-six mille livres de rente, répondit-elle en parenthèse. Je consultai sur-le-champ M. Jennequin, pour savoir ce que j'avais à faire, reprit-elle; mais il paraît que les difficultés sont telles pour ôter à un père le gouvernement de ses enfants, que j'ai dû me résigner à demeurer seule à vingt deux ans, âge auquel beaucoup de jeunes femmes peuvent faire des sottises. Vous avez sans doute lu ma requête, monsieur; vous connaissez les principaux faits sur lesquels je me fonde pour demander l'interdiction de M. d'Espard?

— Avez-vous fait, madame, demanda le juge, des démarches auprès de lui pour obtenir vos enfants?

— Oui, monsieur; mais elles ont été toutes inutiles. Il est bien cruel pour une mère d'être privée de l'affection de ses enfants, surtout quand ils peuvent donner des jouissances auxquelles tiennent toutes les femmes.

— L'aîné doit avoir seize ans, dit le juge.

— Quinze! répondit vivement la marquise.

Ici, Bianchon regarda Rastignac, et madame d'Espard se mordit les lèvres.

— En quoi l'âge de mes enfants vous importe-t-il?

— Ha! madame, dit le juge sans avoir l'air de faire attention à la portée de ses paroles, un jeune garçon de quinze ans, et son frère, âgé sans doute de treize ans, ont des jambes et de l'esprit; ils pourraient venir vous voir en cachette; s'ils ne viennent pas, ils obéissent à leur père, et pour lui obéir en ce point, il faut l'aimer beaucoup.

— Je ne vous comprends pas, dit la marquise.

— Vous ignorez peut-être, répondit Popinot, que votre avoué prétend, dans votre requête, que vos chers enfants sont très-malheureux près de leur père...

Madame d'Espard dit avec une charmante innocence : — Je ne sais pas ce que l'avoué m'a fait dire.

— Pardonnez-moi ces inductions, mais la justice pèse tout, reprit Popinot. Ce que je vous demande, madame, est inspiré par le désir de bien connaître l'affaire. Selon vous, M. d'Espard vous aurait quittée sur le prétexte le plus frivole. Au lieu d'aller à Briançon, où il voulait vous emmener, il est resté à Paris. Ce point n'est pas clair. Connaissait-il cette dame Marboutin avant son mariage?

— Non, monsieur, répondit la marquise avec une sorte de déplaisir, visible seulement pour Rastignac et le chevalier d'Espard.

Elle se trouvait blessée d'être mise sur la sellette par ce juge dont elle se proposait de pervertir le jugement; mais, comme l'attitude de Popinot restait niaise à force de préoccupation, elle finit par attribuer ses questions au génie *interrogant* du bailli de Voltaire.

—Mes parents, dit-elle en continuant, m'ont mariée à l'âge de seize ans avec M. d'Espard, de qui le nom, la fortune, les habitudes, répondaient à ce que ma famille exigeait de l'homme qui devait être mon mari. M. d'Espard avait alors vingt-six ans; il était gentilhomme dans l'acception anglaise de ce mot; ses manières me plurent; il paraissait avoir beaucoup d'ambition, et j'aime les ambitieux, dit-elle en regardant Rastignac. Si M. d'Espard n'avait pas rencontré cette dame Marboutin, ses qualités, son savoir, ses connaissances, l'auraient porté, selon le jugement de ses amis d'alors, au gouvernement des affaires. Le roi Charles X, alors MONSIEUR, le tenait haut dans son estime. La pairie, une charge à la cour, une place élevée, l'attendaient. Cette femme lui a tourné la tête et a détruit l'avenir de tout une famille.

— Quelles étaient alors les opinions religieuses de M. d'Espard?

— Il était, dit-elle, il est encore d'une haute piété.

— Vous ne pensez pas que madame Marboutin ait agi sur lui au moyen du mysticisme?

— Non, monsieur.

— Vous avez un bel hôtel, madame, dit brusquement Popinot en retirant ses mains de ses goussets, et se levant pour écarter les basques de son habit et se chauffer. Ce boudoir est fort bien; voilà des chaises magnifiques, vos appartements sont bien

somptueux ; vous devez gémir en effet, en vous trouvant ici, de savoir vos enfants mal logés, mal vêtus et mal nourris. Pour une mère, je n'imagine rien de plus affreux !

— Oui, monsieur. Je voudrais tant procurer quelques plaisirs à ces pauvres petits que leur père fait travailler du matin au soir à ce déplorable ouvrage sur la Chine.

— Vous donnez de beaux bals, ils s'y amuseraient, mais ils y prendraient peut-être le goût de la dissipation; cependant, leur père pourrait bien vous les envoyer une ou deux fois par hiver.

— Il me les amène au jour de l'an et le jour de ma naissance. Ces jours-là, M. d'Espard me fait la grâce de dîner avec eux chez moi.

— Cette conduite est bien singulière! dit Popinot en prenant l'air d'un homme convaincu. Avez-vous vu cette dame Marboutin?

— Un jour, mon beau-frère, qui, par intérêt pour son frère...

— Ah! monsieur, dit le juge en interrompant la marquise, est le frère de M. d'Espard?

Le chevalier s'inclina.

— M. d'Espard, qui a suivi cette affaire, m'a menée à l'Oratoire où cette femme va au prêche, car elle est protestante. Je l'ai vue, elle n'a rien d'attrayant; elle ressemble à une bouchère, elle est extrêmement grasse, horriblement marquée de la petite vérole; elle a les mains et les pieds d'un homme, elle louche, enfin c'est un monstre!

— Inconcevable! dit le juge en paraissant le plus niais de tous les juges du royaume. Et cette créature demeure ici près, rue Verte, dans un hôtel! Il n'y a donc plus de bourgeois!

— Un hôtel où son fils a fait des dépenses folles!

— Madame, dit le juge, j'habite le faubourg Saint-Marceau, je ne connais pas ces sortes de dépenses : qu'appelez-vous des dépenses folles?

— Mais, dit la marquise, une écurie, cinq chevaux, trois voitures, une calèche, un coupé, un cabriolet.

— Cela coûte donc beaucoup? dit Popinot étonné.

— Énormément! dit Rastignac en l'interrompant. Un train pareil demande pour l'écurie, pour l'entretien des voitures et l'habillement des gens, entre quinze et seize mille francs.

— Croyez-vous, madame? demanda le juge d'un air surpris.

— Oui, au moins.

— Et l'ameublement de l'hôtel a dû coûter *gros?*

— Plus de cent mille francs, répondit la marquise, qui ne put s'empêcher de sourire de la vulgarité du juge.

— Les juges, madame, reprit le bonhomme, sont assez incrédules; ils sont même payés pour l'être, et je le suis. M. le baron Marboutin et sa mère auraient, si cela est, étrangement spolié M. d'Espard. Voici une écurie qui, selon vous, coûterait seize mille francs par an. La table, les gages des gens, les grosses dépenses de maison devraient aller au double, ce qui exigerait cinquante ou soixante mille francs par an. Croyez-vous que ces gens, naguère si misérables, puissent avoir une aussi grande fortune. Un million donne à peine quarante mille livres de rente.

— Monsieur, le fils et la mère ont placé les fonds donnés par M. d'Espard en rentes sur le grand-livre, quand elles étaient à 60 ou 80. Je crois que leurs revenus doivent monter à plus de soixante mille francs. Le fils a d'ailleurs de très-beaux appointements.

— S'ils dépensent soixante mille francs, dit le juge, combien dépensez-vous donc?

— Mais, répondit madame d'Espard, à peu près autant.

Le chevalier fit un mouvement, la marquise rougit, Bianchon regarda Rastignac; mais le juge prit un air de bonhomie qui trompa madame d'Espard et non le chevalier.

— Ces gens, madame, dit Popinot, peuvent être traduits devant le juge extraordinaire.

— Telle était mon opinion, reprit la marquise enchantée. Menacés de la police correctionnelle, ils auraient transigé.

— Madame, dit Popinot, quand M. d'Espard vous quitta, ne vous donna-t-il pas une procuration pour gérer et administrer vos biens?

— Je ne comprends pas le but de ces questions, dit vivement la marquise. Il me semble que si vous prenez en considération l'état où me met la démence de mon mari, vous devriez vous occuper de lui et non de moi.

— Madame, dit le juge, nous y arrivons. Avant de confier à vous ou à d'autres l'administration des biens de M. d'Espard, s'il était interdit, le tribunal doit savoir comment vous avez gouverné les vôtres. Si M. d'Espard vous avait remis une procuration, il vous aurait témoigné de la confiance, et le tribunal apprécierait ce fait. Vous pouvez avoir acheté, vendu des immeubles, placé des fonds?

— Non, monsieur, il n'est pas dans les habitudes des Blamont-Chauvry de faire le commerce! dit-elle vivement, piquée dans son orgueil nobi-

liaire et oubliant son affaire. Mes biens sont restés intacts; d'ailleurs, M. d'Espard ne m'a pas donné de procuration.

Le chevalier mit la main sur ses yeux pour ne pas laisser voir la vive contrariété que lui faisait éprouver le peu de prévoyance de sa belle-sœur, qui se perdait par ses réponses. Il commençait à voir combien Popinot avait marché droit au fait, malgré les détours de son interrogatoire.

— Madame, dit le juge en montrant le chevalier, monsieur sans doute vous appartient par les liens du sang? nous pouvons parler à cœur ouvert devant ces messieurs.

— Parlez, dit la marquise étonnée de cette précaution.

— Hé bien, madame, j'admets que vous ne dépensiez que soixante mille francs par an, et cette somme semblera bien employée à qui voit vos écuries, votre hôtel, votre nombreux domestique, et les habitudes d'une maison dont le luxe me semble supérieur à celui des Marboutin.

La marquise fit un geste d'assentiment.

— Or, reprit le juge, si vous ne possédez que vingt-six mille francs de rentes, entre nous soit dit, vous pourriez avoir une centaine de mille francs de dettes. Le tribunal serait donc en droit de croire qu'il existe, dans les motifs qui vous portent à demander l'interdiction de monsieur votre mari, un intérêt personnel, un besoin d'acquitter vos dettes, si... vous... en... aviez. Les sollicitations qui m'ont été faites m'ont intéressé à votre situation, examinez-la bien, confessez-vous. Il serait encore temps, dans le cas où mes suppositions seraient justes, d'éviter le scandale d'un blâme qu'il serait dans les attributions du tribunal d'exprimer dans les *attendu* de son jugement, si vous ne rendiez pas votre position nette et claire. Nous sommes forcés d'examiner les motifs des demandeurs aussi bien que d'écouter les défenses de l'homme à interdire; de rechercher si les requérants ne sont pas guidés par la passion, égarés par des cupidités malheureusement trop communes...

La marquise était sur le gril de Saint-Laurent.

— ... Et j'ai besoin d'avoir des explications à ce sujet, disait le juge. Madame, je ne demande pas à compter avec vous, mais seulement à savoir comment vous avez suffi à un train de soixante mille livres de rentes avec un revenu de vingt-six mille francs. Il est beaucoup de femmes qui accomplissent ce phénomène dans leur ménage, mais vous n'êtes pas de ces femmes là. Parlez! vous pouvez avoir des moyens fort légitimes, des grâces royales, quelques ressources dans les indemnités récemment accordées; dans ce cas, l'autorisation de votre mari eût été nécessaire pour les recueillir.

La marquise était muette.

— Songez, dit Popinot, que M. d'Espard peut vouloir se défendre; son avocat aura le droit de rechercher si vous avez des créanciers. Ce boudoir est fraîchement meublé, vos appartements n'ont pas le mobilier que vous laissait, en 1816, M. le marquis. Si, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, les ameublements sont coûteux pour des Marboutin, ils ne le sont pas moins pour vous, qui êtes une grande dame. Si je suis juge, je suis homme, je puis me tromper, éclairez-moi. Songez aux devoirs que la loi m'impose, aux recherches rigoureuses qu'elle exige alors qu'il s'agit de prononcer l'interdiction d'un père de famille qui se trouve dans toute la force de l'âge. Aussi, excuserez-vous, madame la marquise, les objections que j'ai l'honneur de vous soumettre, et sur lesquelles il vous est facile de me donner quelques explications. Quand un homme est interdit pour le fait de démence, il lui faut un curateur; qui serait le curateur?

— Son frère, dit la marquise.

Le chevalier salua. Il y eut un moment de silence qui fut gênant pour ces cinq personnes en présence. En se jouant, le juge avait découvert la plaie de cette femme. La figure bourgeoisement bonnasse de Popinot, de qui la marquise, le chevalier et Rastignac étaient disposés à rire, avait acquis à leurs yeux sa physionomie véritable. En le regardant à la dérobée, tous trois apercevaient les mille significations de cette bouche éloquente. L'homme ridicule devenait un juge perspicace; son attention à évaluer le boudoir était expliquée; il était parti de l'éléphant doré qui soutenait la pendule pour questionner ce luxe, et venait de lire au fond du cœur de cette femme.

— Si le marquis d'Espard est fou de la Chine, dit Popinot en montrant la garniture de la cheminée, j'aime à voir que les produits vous en plaisent également. Mais peut-être est-ce à M. le marquis que vous devez les charmantes chinoiseries que voici? dit-il en désignant de précieuses babioles.

Cette raillerie de bon goût fit sourire Bianchon, pétrifia Rastignac, et la marquise mordit ses lèvres minces.

— Monsieur, dit madame d'Espard, au lieu d'être le défenseur d'une femme placée dans la cruelle alternative de voir sa fortune et ses enfants perdus, ou de passer pour l'ennemie de son mari, vous

m'accusez ! vous soupçonnez mes intentions ! avouez que votre conduite est étrange....

— Madame, répondit vivement le juge, la circonspection que le tribunal apporte en ces sortes d'affaires vous aurait donné, dans tout autre juge, un critique peut-être moins indulgent que je ne le suis. D'ailleurs, croyez-vous que l'avocat de M. d'Espard sera très-complaisant? Ne saura-t-il pas envenimer des intentions qui peuvent être pures et désintéressées? Votre vie lui appartiendra; il la fouillera sans mettre à ses recherches la respectueuse déférence que j'ai pour vous.

— Monsieur, je vous remercie! répondit ironiquement la marquise. Admettons pour un moment que je doive trente mille, cinquante mille francs; ce serait d'abord une bagatelle pour les maisons d'Espard et de Blamont-Chauvry; mais si mon mari ne jouit pas de ses facultés intellectuelles, serait-ce un obstacle à son interdiction?

— Non, madame, dit Popinot.

— Quoique vous m'ayez interrogée avec un esprit de ruse que je ne devais pas supposer chez un juge, dans une circonstance où la franchise suffisait pour tout apprendre, reprit-elle, et que je me regarde comme autorisée à ne plus rien dire, je vous répondrai sans détour que mon état dans le monde, que tous ces efforts faits pour me conserver des relations sont en désaccord avec mes goûts. J'ai commencé la vie par demeurer longtemps dans la solitude; l'intérêt de mes enfants a parlé; j'ai senti que je devais remplacer leur père. En recevant mes amis, en entretenant toutes ces relations, en contractant ces dettes, j'ai garanti leur avenir, je leur ai préparé de brillantes carrières où ils trouveront aide et soutien; pour avoir ce qu'ils ont acquis ainsi, bien des calculateurs, magistrats ou banquiers, paieraient volontiers tout ce qu'il m'en a coûté.

— J'apprécie votre dévouement, madame, répondit le juge; il vous honore, et je ne blâme en rien votre conduite. Le magistrat appartient à tous; il doit tout connaître, car il lui faut tout peser.

Le tact de la marquise, et son habitude de juger les hommes, lui firent deviner que M. Popinot ne pourrait être influencé par aucune considération; elle avait compté sur quelque magistrat ambitieux, elle rencontrait un homme de conscience; elle songea soudain à d'autres moyens pour assurer le succès de son affaire. Les domestiques apportèrent le thé. En voyant ces dispositions, Popinot dit à la marquise:

— Madame a-t-elle d'autres explications à me donner?

— Monsieur, lui répondit-elle avec hauteur, faites votre métier, interrogez M. d'Espard, et vous me plaindrez, j'en suis certaine.

Elle releva la tête en regardant Popinot avec une fierté mêlée d'impertinence. Le bonhomme la salua respectueusement.

— Il est gentil, ton oncle! dit Rastignac à Bianchon; il ne comprend donc rien, il ne sait donc pas ce qu'est la marquise d'Espard? il ignore donc son influence, son pouvoir occulte sur le monde? elle aura demain chez elle le garde-des-sceaux...

— Mon cher, que veux-tu que j'y fasse? dit Bianchon; ne t'ai-je pas prévenu? Ce n'est pas un homme coulant.

— Non, dit Rastignac, c'est un homme à couler!

Le docteur fut forcé de saluer la marquise et son muet chevalier pour courir après Popinot qui, n'étant pas homme à demeurer dans une situation gênante, trottinait dans les salons.

— Cette femme-là doit cent mille écus, dit le juge en montant dans le cabriolet de son neveu.

— Que pensez-vous de l'affaire?

— Moi, dit le juge, je n'ai jamais d'opinion avant d'avoir tout examiné. Demain, de bon matin, je manderai madame Marboutin pardevant moi, dans mon cabinet, à quatre heures, pour lui demander des explications sur les faits qui lui sont relatifs, car elle est compromise.

— Je voudrais bien savoir la fin de cette affaire.

— Eh mon Dieu, ne vois-tu pas que la marquise est l'instrument de ce grand homme sec qui n'a pas soufflé mot : il y a un peu de Caïn chez lui; mais du Caïn qui cherche sa massue dans le Code civil.

— Ah! Rastignac, s'écria Bianchon, que fais-tu dans cette galère!

— Nous sommes accoutumés à voir de ces petits complots dans les familles; il ne se passe pas d'années qu'il n'y ait des jugements de non-lieu sur des demandes en interdiction. Dans nos mœurs, on n'est pas déshonoré pour ces sortes de tentatives; tandis que nous envoyons aux galères un pauvre diable pour avoir cassé la vitre qui le séparait d'une sébille pleine d'or. Notre code n'est pas sans défauts.

— Mais les faits de la requête?

— Mon garçon, tu ne connais donc pas encore les romans judiciaires que les clients imposent à leurs avoués? Si les avoués se condamnaient à ne présenter que la vérité, ils ne gagneraient pas l'intérêt de leurs charges.

Le lendemain, à quatre heures après midi, une grosse dame, qui ressemblait assez à une futaille à laquelle on aurait mis une robe et une ceinture, suait et soufflait en montant l'escalier du juge Popinot; elle était à grand'peine sortie d'un landau vert qui lui seyait à merveille : la femme ne se concevait pas sans le landau, ni le landau sans la femme.

— C'est moi, mon cher monsieur, dit-elle en se présentant à la porte du cabinet du juge. Madame Marboutin, que vous avez demandée, ni plus ni moins que si elle était une voleuse. Ces paroles communes furent prononcées d'une voix commune, scandée par les sifflements obligés d'un asthme, et terminée par un accès de toux.—Quand je traverse les endroits humides, vous ne sauriez croire comme je souffre, monsieur; je ne ferai pas de vieux os, sauf votre respect. Enfin me voilà!

Le juge resta tout ébahi à l'aspect de cette prétendue maréchale d'Ancre. Madame Marboutin avait une figure percée d'une infinité de trous, très-colorée, à front bas, un nez retroussé, une figure ronde comme une boule, car chez la bonne femme tout était rond. Elle avait les yeux vifs d'une campagnarde; l'air franc, la parole joviale, des cheveux châtains retenus par un faux bonnet sous un chapeau vert, orné d'un vieux bouquet d'oreilles d'ours: ses seins volumineux excitaient le rire en faisant craindre une grotesque explosion à chaque tousserie; ses grosses jambes étaient de celles qui font dire d'une femme, par les gamins de Paris, qu'elle est bâtie sur pilotis ; la veuve avait une robe verte garnie de chinchilla qui lui allait comme une tache de cambouis sur le voile d'une mariée; enfin, chez elle, tout était d'accord avec son dernier mot : — Me voilà!

— Madame, lui dit Popinot, vous êtes soupçonnée d'avoir employé la séduction sur M. le marquis d'Espard, pour vous faire attribuer des sommes considérables.

— De quoi, de quoi? dit-elle, la séduction! Mais, mon cher monsieur, vous êtes un homme respectable, et d'ailleurs, comme magistrat, vous devez avoir du bon sens; regardez-moi; dites-moi si je suis femme à séduire quelqu'un? Je ne peux pas nouer les cordons de mes souliers, ni me baisser. Voilà vingt ans que, Dieu merci, je ne peux pas mettre de corset sous peine de mort violente. J'étais mince comme une asperge à dix-sept ans, et jolie, je peux le dire aujourd'hui; j'ai donc épousé Marboutin, un brave homme, conducteur des bateaux de sel; j'ai eu mon fils, qui est un beau garçon; il est ma gloire, et, sans me mépriser, c'est mon plus bel ouvrage; c'était un soldat flatteur pour Napoléon qu'il a servi dans la garde impériale. Hélas! la mort de mon homme, qui a péri noyé, m'a fait une révolution; j'ai eu la petite-vérole, je suis restée deux ans dans ma chambre sans bouger, et j'en suis sortie grosse comme vous me voyez, laide à perpétuité, et malheureuse comme les pierres... Voilà mes séductions!

— Mais, madame, quels sont donc alors les motifs que peut avoir M. d'Espard pour vous avoir donné des sommes...

— *In*menses, monsieur, dites le mot, je le veux bien; mais quant aux motifs, je ne suis pas autorisée à les déclarer.

— Vous auriez tort. En ce moment sa famille, justement inquiète, va le poursuivre....

— Dieu de Dieu! dit la bonne femme en se levant avec vivacité, serait-il donc susceptible d'être tourmenté à mon égard? le roi des hommes, un homme qui n'a pas son pareil! Plutôt qu'il lui arrive le moindre chagrin, et j'oserais dire un cheveu de moins sur la tête, nous rendrons tout, monsieur le juge, mettez cela sur vos papiers. Dieu de Dieu! je cours dire à Marboutin ce qu'il en est. Ah! voilà du propre!

Et la petite vieille se leva, sortit, roula par les escaliers, et disparut.

— Elle ne ment pas, celle-là, se dit le juge. Allons, je saurai tout demain, car demain j'irai chez le marquis d'Espard.

Les gens qui ont dépassé l'âge auquel l'homme dépense sa vie à tort et à travers connaissent l'influence exercée sur les événements majeurs par des actes en apparence indifférents, et ne s'étonneront pas de l'importance attachée au petit fait que voici. Le lendemain, M. Popinot eut un coryza, maladie sans danger, connue sous le nom impropre et ridicule de *rhume de cerveau*. Incapable de soupçonner la gravité d'un délai, le juge, qui se sentit un peu de fièvre, garda la chambre et n'alla pas interroger M. d'Espard. Cette journée perdue fut, dans cette affaire, ce que fut, à la journée des dupes, le bouillon pris par Marie de Médicis, qui, retardant sa conférence avec Louis XIII, permit à Richelieu d'arriver le premier à Saint-Germain et de ressaisir son royal captif.

Avant de suivre le magistrat et son greffier chez le marquis d'Espard, peut-être est-il nécessaire de jeter un coup d'œil sur la maison, sur l'intérieur et les affaires de ce père de famille, représenté comme un fou dans la requête de sa femme.

V

Le Fou.

Il se rencontre çà et là dans les vieux quartiers de Paris plusieurs bâtiments où l'archéologue reconnaît un certain désir d'orner la ville, et cet amour de la propriété qui porte à donner de la durée aux constructions. La maison où demeurait alors M. d'Espard, rue de Montagne-Sainte-Geneviève, était un de ces antiques monuments bâtis en pierre de taille, et qui ne manquait pas d'une certaine richesse dans l'architecture; mais le temps avait noirci la pierre, et les phases de nos mœurs en avaient altéré le dehors et le dedans. Les hauts personnages, qui jadis habitaient le quartier de l'Université, s'en étant allés avec les grandes institutions ecclésiastiques, cette demeure avait abrité des industries et des habitants auxquels elle n'était pas destinée. Dans le dernier siècle, une imprimerie en avait dégradé les parquets, sali les boiseries, les murailles, et détruit les principales dispositions intérieures. Autrefois l'hôtel d'un cardinal, cette noble maison était aujourd'hui livrée à d'obscurs locataires.

Le caractère de son architecture indiquait qu'elle avait été bâtie durant les règnes de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII, à l'époque où se construisaient aux environs les hôtels Mignon, Serpente, le palais de la princesse Palatine et la Sorbonne. Un vieillard se souvenait de l'avoir entendu, dans le dernier siècle, nommer l'hôtel Duperron. Il paraissait vraisemblable que cet illustre cardinal l'avait construite ou seulement habitée. Il existe en effet à l'angle de la cour un perron composé de plusieurs marches, par lequel on entre dans la maison; et l'on descend au jardin par un autre perron construit au milieu de la façade intérieure. Malgré les dégradations, le luxe déployé par l'architecte dans les balustrades et dans la tribune de ces deux perrons, annonce la naïve intention de rappeler le nom du propriétaire, espèce de calembourg sculpté que se permettaient souvent nos ancêtres. Enfin, à l'appui de cette preuve, les archéologues peuvent voir dans les tympans qui ornent les deux principales façades quelques traces des cordons du chapeau romain.

M. le marquis d'Espard occupait le rez-de-chaussée, sans doute afin d'avoir la jouissance du jardin qui pouvait passer dans ce quartier pour spacieux, et se trouver à l'exposition du midi, deux avantages qu'exigeait impérieusement la santé de ses enfants. La situation de la maison, dans une rue dont le nom indique la pente rapide, procurait, à ce rez-de chaussée, une assez grande élévation pour qu'il n'y eût jamais d'humidité. M. d'Espard avait dû louer son appartement pour une très-modique somme, car les loyers étaient peu chers à l'époque où il vint dans ce quartier afin d'être au centre des colléges et de veiller de près à l'éducation de ses enfants. D'ailleurs, l'état dans lequel il prit des lieux où tout était à réparer, avait nécessairement décidé le propriétaire à se montrer fort accommodant. M. d'Espard avait donc pu, sans être taxé de folie, faire chez lui quelques dépenses pour s'y établir convenablement. La hauteur des pièces, leur disposition, leurs boiseries dont il avait conservé seulement les cadres, l'agencement des plafonds, tout respirait cette grandeur que le sacerdoce a imprimée aux choses entreprises ou créées par lui, et que les artistes retrouvent aujourd'hui dans les plus légers fragments qui en subsistent, ne fût-ce qu'un livre, un habillement, un pan de bibliothèque, ou quelque fauteuil. Les peintures ordonnées par le marquis offraient ces tons bruns aimés par la Hollande, par l'ancienne bourgeoisie parisienne, et qui fournissent aujourd'hui de beaux effets aux peintres de genre. Les panneaux étaient tendus de papiers unis qui s'accordaient avec les peintures; les fenêtres avaient des rideaux d'étoffe peu coûteuse, mais choisie de manière à produire un effet en harmonie avec l'aspect général. Les meubles étaient rares et bien distribués. Quiconque entrait dans cette demeure, ne pouvait se défendre d'un sentiment doux et paisible, inspiré par le calme profond, par le silence qui y régnait, par la modestie et par l'unité de la couleur, en donnant à cette expression le sens qu'y attachent les peintres. Une certaine noblesse dans les détails, l'exquise propreté des meubles, un accord parfait entre les choses et les personnes, tout amenait sur les lèvres le mot *suave*. Peu de personnes étaient admises dans ces appartements habités par le marquis et ses deux fils, dont l'existence pouvait sembler mystérieuse à tout le voisinage.

Dans un des corps de logis en retour sur la rue, au troisième étage, il existait trois grandes chambres qui restaient dans l'état de délabrement et de nudité grotesque où les avait mis l'imprimerie. Ces trois pièces, destinées à l'exploitation de l'histoire pit-

toresque de la Chine, étaient disposées de manière à contenir un bureau, un magasin et un cabinet où se tenait M. d'Espard pendant une partie de la journée ; car après le déjeuner, jusqu'à quatre heures du soir, M. d'Espard demeurait dans son cabinet, au troisième étage, pour surveiller la publication qu'il avait entreprise. Les personnes qui venaient le voir, le trouvaient habituellement là. Souvent au retour de leurs classes, ses deux enfants montaient à ce bureau. L'appartement du rez-de-chaussée formait donc un sanctuaire où le père et ses fils étaient réunis depuis le dîner jusqu'au lendemain. Sa vie de famille était ainsi soigneusement murée. Il avait pour tous domestiques une cuisinière, vieille femme depuis longtemps attachée à sa maison, et un valet de chambre âgé de quarante ans, qui le servait avant qu'il n'épousât mademoiselle de Blamont. La gouvernante des enfants était restée près d'eux. Les soins minutieux dont témoignait la tenue de l'appartement annonçaient l'esprit d'ordre, le maternel amour que cette femme déployait pour les intérêts de son maître dans la conduite de sa maison et dans le gouvernement des enfants. Graves et peu communicatifs, ces trois braves gens semblaient avoir compris la pensée qui dirigeait la vie intérieure du marquis. Ce contraste entre leurs habitudes et celles de la part des valets constituait une singularité qui jetait sur cette maison un air de mystère, et qui servait beaucoup la calomnie à laquelle M. d'Espard donnait lui-même prise.

Des motifs louables lui avaient fait prendre la résolution de ne se lier avec aucun des locataires de la maison. En entreprenant l'éducation de ses enfants, il désirait les garantir de tout contact avec des étrangers; peut-être aussi voulut-il éviter les ennuis du voisinage. Chez un homme de sa qualité, par un temps où le libéralisme agitait particulièrement le quartier latin, cette conduite devait exciter contre lui de petites passions, des sentiments dont la niaiserie n'est comparable qu'à leur bassesse, et qui engendraiant des commérages de portiers, des propos envenimés de porte à porte, ignorés de M. d'Espard et de ses gens. Son valet de chambre passait pour être un jésuite, sa cuisinière était une sournoise, la gouvernante s'entendait avec madame Marboutin pour dépouiller le fou; et le fou était le marquis.

Les locataires arrivèrent insensiblement à taxer de folie une foule de choses observées chez M. d'Espard, et passées au tamis de leurs jugements sans qu'ils y trouvassent des motifs raisonnables. Croyant peu au succès de sa publication sur la Chine, ils avaient fini par persuader au propriétaire de la maison que M. d'Espard était sans argent, au moment même où, par un oubli que commettent beaucoup de gens occupés, il avait laissé le receveur des contributions lui envoyer une contrainte pour le paiement de sa cote arriérée. Le propriétaire avait alors réclamé dès le premier janvier son terme par l'envoi d'une quittance que la portière s'était amusée à garder. Le 15 un commandement avait été signifié; la portière l'avait tardivement remis à M. d'Espard qui prit cet acte pour un malentendu, sans croire à de mauvais procédés de la part d'un homme chez lequel il demeurait depuis douze ans. Le marquis fut saisi par un huissier pendant que son valet de chambre allait porter l'argent du terme chez son propriétaire. Cette saisie, insidieusement racontée aux personnes avec lesquelles il était en relation pour son entreprise, en avait alarmé quelques unes qui doutaient déjà de la solvabilité de M. d'Espard, à cause des sommes énormes que lui soutiraient, disait-on, M. Marboutin et sa mère. Les soupçons des locataires, des créanciers et du propriétaire étaient d'ailleurs presque justifiés par la grande économie que le marquis apportait dans ses dépenses. Il se conduisait en homme ruiné. Ses domestiques payaient immédiatement dans le quartier les plus menus objets nécessaires à la vie, et agissaient comme des gens qui ne veulent pas de crédit. S'ils eussent demandé quoi que ce soit sur parole, ils auraient peut-être éprouvé des refus, tant les commérages calomnieux avaient obtenu de créance dans le quartier. Il est des marchands qui aiment celles de leurs pratiques qui les paient mal, quand ils ont avec elles des rapports constants; tandis qu'ils en haïssent d'excellentes qui se tiennent sur une ligne trop élevée pour leur permettre des accointances, mot vulgaire mais expressif. Les hommes sont ainsi. Dans presque toutes les classes, ils accordent au compérage, ou à des âmes viles qui les flattent, les facilités, les faveurs refusées à la supériorité qui les blesse, quelle que soit la manière dont elle se révèle. Le boutiquier qui crie contre la cour a ses courtisans.

Enfin les façons du marquis et celles de ses enfants devaient engendrer de mauvaises dispositions chez leurs voisins, et les porter insensiblement à un degré de malfaisance auquel les gens ne reculent plus devant une lâcheté, quand elle nuit à l'adversaire qu'ils se sont créé. M. d'Espard était gentilhomme, comme sa femme était une grande dame; deux types magnifiques, déjà si rares en

France que l'observateur peut y compter les personnes qui en offrent une complète réalisation. Ces deux personnages reposent sur des idées primitives, sur des croyances pour ainsi dire innées, sur des habitudes prises dès l'enfance, et qui n'existent plus. Pour croire au sang pur, à une race privilégiée; pour se mettre par la pensée au-dessus des autres hommes, ne faut-il pas, dès sa naissance, avoir mesuré l'espace qui sépare les patriciens du peuple? Pour commander, ne faut-il pas ne point avoir connu d'égaux? Ne faut-il pas enfin que l'éducation inculque les idées que la nature inspire aux grands hommes à qui elle a mis une couronne au front avant que leur mère n'y puisse mettre un baiser. Ces idées et cette éducation ne sont plus possibles en France, où depuis quarante ans le hasard s'est arrogé le droit de faire des nobles en les trempant dans le sang des batailles, en les dorant de gloire, en les couronnant de l'auréole du génie; où l'abolition des substitutions et des majorats, en émiettant les héritages, force le noble à s'occuper de ses affaires au lieu de s'occuper des affaires de l'état, et où la grandeur personnelle ne peut plus être qu'une grandeur acquise après de longs et patients travaux : ère toute nouvelle. Considéré comme un débris de ce grand corps nommé la féodalité, M. d'Espard méritait une admiration respectueuse. S'il se croyait par le sang au-dessus des autres hommes, il croyait également à toutes les obligations de la noblesse; il possédait les vertus et la force qu'elle exige. Il avait élevé ses enfants dans ses principes, et leur avait communiqué dès le berceau la religion de sa caste. Un sentiment profond de leur dignité, l'orgueil du nom, la certitude d'être grands par eux-mêmes, enfantèrent chez eux une fierté royale, le courage des preux, et la bonté protectrice des seigneurs châtelains; leurs manières en harmonie avec leurs idées, et qui eussent paru belles chez des princes, blessaient tout le monde rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, pays d'égalité s'il en fût, où l'on croyait d'ailleurs M. d'Espard ruiné, où, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tout le monde refusait les priviléges de la noblesse à un noble sans argent, par la raison que chacun les laisse usurper aux bourgeois enrichis. Ainsi, le défaut de communication entre cette famille et les autres personnes existait au moral comme au physique.

Chez le père aussi bien que chez les enfants, l'extérieur et l'âme étaient en harmonie. M. d'Espard, alors âgé d'environ cinquante ans, aurait pu servir de modèle pour exprimer l'aristocratie nobiliaire au dix-neuvième siècle. Il était mince et blond, sa figure avait cette distinction native dans la coupe et dans l'expression générale qui annonçait des sentiments élevés; mais elle portait l'empreinte d'une froideur calculée qui commandait un peu trop le respect. Son nez aquilin, tordu dans le bout, de gauche à droite, légère déviation qui n'était pas sans grâce; ses yeux bleus, son front haut, assez saillant aux sourcils pour former un épais cordon qui arrêtait la lumière en ombrant l'œil, indiquaient un esprit droit, susceptible de persévérance, une grande loyauté, mais donnaient en même temps un air étrange à sa physionomie. Cette cambrure du front aurait pu faire croire en effet à quelque peu de folie, et ses épais sourcils rapprochés ajoutaient encore à cette apparente bizarrerie. Il avait les mains blanches et soignées des gentilshommes, ses pieds étaient étroits et recourbés. Son parler indécis, non seulement dans la prononciation qui ressemblait à celle d'un bègue, mais encore dans l'expression des idées; sa pensée et sa parole produisaient dans l'esprit de l'auditeur l'effet d'un homme qui va et vient, qui, pour employer un mot de la langue familière, tatillonne, touche à tout, s'interrompt dans ses gestes, et n'achève rien. Ce défaut, purement extérieur, contrastait avec la décision de sa bouche pleine de fermeté, avec le caractère tranché de sa physionomie. Sa démarche un peu saccadée seyait à sa manière de parler. Ces singularités contribuaient à confirmer sa prétendue folie. Malgré son élégance, il était pour sa personne d'une économie systématique, et portait pendant trois ou quatre ans la même redingote noire, brossée avec un soin extrême par son vieux valet de chambre.

Quant à ses enfants, tous deux étaient beaux et doués d'une grâce qui n'excluait pas l'expression d'un dédain aristocratique; ils avaient cette vive coloration, cette fraîcheur de regard, cette transparence dans la chair qui dénonce des mœurs pures, l'exactitude dans le régime, la régularité des travaux et des amusements. Tous deux avaient des cheveux noirs et des yeux bleus, le nez tordu comme celui de leur père, mais peut-être leur mère leur avait-elle transmis cette dignité du parler, du regard et de la contenance, héréditaire chez les Blamont-Chauvry. Leur voix fraîche comme le cristal possédait le don d'émouvoir et cette mollesse qui exerce de si grandes séductions; enfin, ils avaient la voix qu'une femme aurait voulu entendre, après avoir reçu la flamme de leurs regards. Ils conservaient surtout la modestie de leur fierté, une chaste réserve, un *noli me tangere*, qui, plus tard, aurait

pu paraître un effet du calcul, tant cette contenance inspirait l'envie de les connaître. L'aîné, le comte Clément de Négrepelisse, entrait dans sa seizième année; depuis deux ans il avait quitté la jolie petite veste anglaise que conservait encore son frère, le vicomte Camille d'Espard. Le comte, qui depuis environ six mois n'allait plus au collége Henri IV, était vêtu comme un jeune homme adonné aux premiers bonheurs que procure l'élégance. Son père n'avait pas voulu lui faire faire inutilement une année de philosophie; il tâchait de donner à ses connaissances une sorte de lien par l'étude des mathématiques transcendantes. En même temps le marquis lui apprenait les langues orientales, le droit diplomatique de l'Europe, le blason, et l'histoire aux grandes sources, l'histoire dans les chartes, dans les pièces authentiques, dans les recueils d'ordonnances. Camille était entré récemment en rhétorique.

Le jour où M. Popinot se proposa de venir interroger M. d'Espard, fut un jeudi, jour de congé. Avant que leur père ne s'éveillât, sur les neuf heures, les deux frères jouaient dans le jardin. Clément se défendait mal contre les instances de son frère qui désirait aller au tir pour la première fois, et qui lui demandait d'appuyer sa demande auprès du marquis. Le vicomte abusait toujours un peu de sa faiblesse, et prenait souvent plaisir à lutter avec son frère. Tous deux se mirent donc à se quereller et à se battre en jouant comme des écoliers. En courant dans le jardin, l'un après l'autre, ils firent assez de bruit pour éveiller leur père qui se mit à sa fenêtre, sans être aperçu par eux, grâce à la chaleur du combat. Le marquis se plut à considérer ses enfants qui s'entrelaçaient comme des serpens, et montraient leurs têtes animées par le déploiement de leurs forces : leurs visages étaient blancs et roses, leurs yeux lançaient des éclairs, leurs membres se tordaient comme des cordes au feu; ils tombaient, se relevaient, se reprenaient comme deux athlètes dans un cirque, et causaient à leur père un de ces bonheurs qui récompenserait les plus vives peines d'une vie agitée.

Deux personnes, l'une au second, l'autre au premier étage de la maison, regardèrent dans le jardin, et dirent aussitôt que le vieux fou s'amusait à faire battre ses enfants. Aussitôt plusieurs têtes parurent aux fenêtres, le marquis les aperçut, dit un mot à ses fils qui tout à coup grimpèrent à sa fenêtre, sautèrent dans sa chambre, et Clément obtint aussitôt la permission demandée par Camille. Il ne fut bruit dans la maison que du nouveau trait de folie du marquis.

Quand Popinot se présenta vers midi, accompagné de son greffier, à la porte où il demanda M. d'Espard, la portière le conduisit au troisième étage, en lui racontant comme quoi M. d'Espard, pas plus tard que ce matin, avait fait battre ses deux enfants, et riait comme un monstre qu'il était, en voyant le cadet qui mordait l'aîné jusqu'au sang, et comment sans doute il voulait les voir se détruire.

— Demandez-moi pourquoi! ajouta-t-elle; il ne le sait pas lui-même.

Au moment où la portière disait au juge ce mot décisif, elle l'avait amené sur le palier du troisième étage, en face d'une porte placardée d'affiches qui annonçaient les livraisons successives de l'Histoire pittoresque de la Chine. Ce palier fangeux, cette rampe sale, cette porte où l'imprimerie avait laissé ses stigmates, cette fenêtre délabrée et les plafonds où les apprentis s'étaient plu à dessiner des monstruosités avec la flamme fumeuse de leurs chandelles, les tas de papiers et d'ordures amoncelés dans les coins à dessein ou par insouciance; enfin tous les détails du tableau qui s'offrait aux regards, s'accordaient si bien avec les faits allégués par la marquise que, malgré son impartialité, le juge ne put s'empêcher d'y croire.

— Vous y êtes, messieurs, dit la portière, voilà la manufacture où les Chinois mangent de quoi nourrir tout le quartier.

Le greffier regarda le juge en souriant, et M. Popinot eut quelque peine à conserver son sérieux. Tous deux entrèrent dans la première chambre où se trouvait un vieil homme qui sans doute faisait à la fois le service d'un garçon de bureau, d'un garçon de magasin et d'un caissier; c'était le maître Jacques de la Chine. De longues planches, sur lesquelles étaient entassées les livraisons publiées, garnissaient les murs de cette chambre. Au fond, une cloison en bois et en grillage, intérieurement ornée de rideaux verts, formait un cabinet; et une chattière destinée à recevoir ou à donner les écus indiquait le siége de la caisse.

— M. d'Espard! dit Popinot en s'adressant à cet homme vêtu d'une blouse grise.

Le garçon de magasin ouvrit la porte de la seconde chambre, où le magistrat et son greffier aperçurent un vieillard vénérable, à chevelure blanche, simplement vêtu, décoré de la croix de Saint Louis, assis devant un bureau, et qui cessa de comparer des feuilles coloriées, pour regarder les deux survenants. Cette pièce était un bureau modeste, rempli de livres et d'épreuves; il s'y trouvait une table

en bois noir, où sans doute venait travailler une personne absente en ce moment.

— Monsieur est M. d'Espard? dit Popinot.

— Non, monsieur, répondit le vieillard en se levant. Que désirez-vous de lui? ajouta-t-il en s'avançant vers eux, et témoignant par son maintien des manières élevées et des habitudes dues à l'éducation d'un gentilhomme.

— Nous voudrions lui parler d'affaires qui lui sont entièrement personnelles, répondit Popinot.

— D'Espard, voici des messieurs qui te demandent, dit alors ce personnage en entrant dans la dernière pièce où M. d'Espard était au coin de la cheminée occupé à lire les journaux.

Ce dernier cabinet avait un tapis usé, les fenêtres étaient garnies de rideaux en toile grise, il y avait quelques chaises en acajou, deux fauteuils, un secrétaire à cylindre, un bureau à la Tronchin, puis sur la cheminée une méchante pendule et deux vieux candélabres. Le vieillard précéda M. Popinot et son greffier, leur avança deux chaises, comme s'il était le maître du logis. M. d'Espard le laissa faire.

Après des salutations respectives pendant lesquelles le juge observa le prétendu fou, M. d'Espard demanda naturellement quel était l'objet de cette visite.

Ici Popinot regarda le vieillard et le marquis d'un air assez significatif.

— Je crois, monsieur le marquis, répondit-il, que la nature de mes fonctions et l'enquête qui m'amène, exigent que nous soyons seuls, quoiqu'il soit dans l'esprit de la loi que, dans ce cas, les interrogatoires reçoivent une sorte de publicité domestique. Je suis juge au tribunal de première instance du département de la Seine, et commis par M. le président pour vous interroger sur les faits articulés dans une requête en interdiction présentée par madame d'Espard.

Le vieillard se retira.

VI

L'Interrogatoire.

Quand le juge et son justicible furent seuls, le greffier ferma la porte, s'établit sans cérémonie au bureau à la Tronchin, où il déroula ses papiers et prépara son procès-verbal.

M. Popinot n'avait pas cessé de regarder M. d'Espard; il observait l'effet produit sur lui par cette déclaration, si cruelle pour un homme plein de raison.

M. d'Espard, de qui la figure était ordinairement pâle comme le sont les figures des personnes blondes, devint subitement rouge de colère; il eut un léger tressaillement, s'assit, posa son journal sur la cheminée, et baissa les yeux. Il reprit bientôt la dignité du gentilhomme et contempla le juge, comme pour chercher sur sa physionomie les indices de son caractère.

— Comment, monsieur, n'ai-je pas été prévenu d'une semblable requête? lui demanda-t-il.

— Monsieur le marquis, les personnes de qui l'interdiction est requise, n'étant pas sensées jouir de leur raison, la signification de la requête est inutile. Le devoir du tribunal est de vérifier, avant tout, les allégations des requérans.

— Rien n'est plus juste, répondit M. d'Espard. Eh bien! monsieur, veuillez m'indiquer la manière dont je dois me conduire...

— Vous n'avez qu'à répondre à mes demandes, en n'omettant aucun détail. Quelque délicates que soient les raisons qui vous auraient porté à agir de manière à donner à madame d'Espard le prétexte d'une semblable requête, parlez sans crainte. Il est inutile de vous faire observer que la magistrature connaît ses devoirs, et qu'en semblable occurrence, le secret le plus profond....

— Monsieur, dit M. d'Espard de qui les traits accusèrent une douleur vraie, si de mes explications il résultait un blâme de la conduite tenue par madame d'Espard, qu'en adviendrait-il?

— Le tribunal pourrait exprimer une censure dans les motifs de son jugement.

— Cette censure est-elle facultative? Si je stipulais avec vous, avant de vous répondre, qu'il ne serait rien dit de blessant pour Madame d'Espard au cas où votre rapport me serait favorable, le tribunal aurait-il égard à ma prière?

Le juge regarda M. d'Espard, et ces deux hommes échangèrent alors des pensées d'une égale noblesse.

— Noël, dit Popinot à son greffier, retirez-vous dans l'autre pièce. Si vous êtes utile, je vous rappellerai. — Si, comme je suis en ce moment disposé à le croire, il se rencontre en cette affaire des malentendus, je puis vous promettre, monsieur, que, sur votre demande, le tribunal agirait avec courtoisie, reprit-il en s'adressant au marquis. Il est un premier fait allégué par madame d'Espard, le plus grave de tous, et sur lequel je vous prie de m'éclairer, dit le juge après une pause. Il s'agit de la dissipation de votre fortune au profit d'une dame

Marboutin, veuve d'un conducteur de bateaux, ou plutôt au profit de son fils le colonel que vous auriez placé, pour qui vous auriez épuisé la faveur dont vous jouissiez auprès du roi, enfin envers lequel vous auriez poussé la protection jusqu'à lui procurer un bon mariage; et la requête donne à penser que cette amitié dépasse en dévouement même les attachements que la morale réprouve...

Une rougeur subite colora le visage et le front de M. d'Espard; il lui vint même des larmes aux yeux, ses cils furent humectés; mais un sentiment d'orgueil réprima cette sensibilité qui, chez un homme, passe pour de la faiblesse.

— En vérité, monsieur, répondit le marquis d'une voix altérée, vous me jetez dans une étrange perplexité. Les motifs de ma conduite étaient condamnés à mourir avec moi.... Pour en parler, je dois vous découvrir des plaies secrètes, vous livrer l'honneur de ma famille, et, chose délicate que vous apprécierez, parler de moi. J'espère, monsieur, que tout sera secret entre nous. Vous saurez trouver, dans les formules judiciaires, un mode qui permette de rédiger un jugement sans qu'il y soit question de mes révélations...

— Sous ce rapport, tout est possible, monsieur le marquis.

— Monsieur, dit M. d'Espard, quelque temps après mon mariage, ma femme avait fait de si grandes dépenses que je fus obligé d'avoir recours à un emprunt. Vous savez quelle fut la situation des familles nobles pendant la révolution? Il ne m'avait point été permis d'avoir d'intendant ni d'homme d'affaires; aujourd'hui, les gentilshommes sont à peu près tous forcés de faire eux-mêmes leurs affaires. La plupart de mes titres de propriété avaient été rapportés du Languedoc, de la Provence ou du Comtat à Paris par mon père qui craignait, avec assez de raison, les recherches dont les titres de famille, et ce qu'on nommait alors les parchemins des privilégiés, étaient devenus l'objet. Nous sommes Négrepelisse en notre nom. D'Espard est un titre acquis sous Henri IV par une alliance qui nous a donné les biens et les titres de la maison d'Espard, à la condition de mettre en abîme sur nos armes l'écusson des d'Espard, vieille famille du Béarn, alliée à la maison d'Albret par les femmes. Aux jours de cette alliance, nous perdîmes Négrepelisse, petite ville aussi célèbre dans les guerres de religion, que le fut alors celui de mes ancêtres qui en portait le nom. Le capitaine de Négrepelisse fut ruiné par l'incendie de ses biens, car les protestants n'épargnèrent pas un ami de Montluc. La couronne fut injuste envers M. de Négrepelisse; il n'eut ni le bâton de maréchal, ni gouvernement, ni indemnités. Le roi Charles IX, qui l'aimait, mourut sans avoir pu le récompenser. Henri IV moyenna son mariage avec mademoiselle d'Espard, et lui procura les domaines de cette maison; mais tous les biens de Négrepelisse avaient déjà passé dans les mains des créanciers. Mon grand-père le marquis d'Espard fut, comme moi, mis assez jeune à la tête de ses affaires par la mort de son père, lequel, après avoir dissipé la fortune de sa femme, ne lui laissa que les terres substituées de la maison d'Espard, grevées d'un douaire. Le jeune marquis d'Espard se trouva donc d'autant plus gêné qu'il avait une charge à la cour; mais il était particulièrement bien vu de Louis XIV, et la faveur du roi était un brevet de fortune. Ici, monsieur, fut faite sur notre écussion une tache inconnue, horrible, une tache de boue et de sang, que je suis occupé à laver. Je découvris ce secret dans les titres relatifs à la terre de Négrepelisse, et dans les liasses de correspondances.

En ce moment solennel, le marquis parlait sans bégaiement, et il ne lui échappait aucune des répétitions qui lui étaient habituelles; mais chacun a pu observer que les personnes qui, dans les choses ordinaires de la vie, sont affectées de ces deux fautes, s'en débarrassent au moment où quelque passion vive anime leur discours.

— La révocation de l'édit de Nantes eut lieu, reprit-il. Peut-être ignorez-vous, monsieur, que, pour beaucoup de favoris, ce fut une occasion de fortune. Louis XIV donna aux grands de sa cour les terres confisquées sur les familles protestantes qui ne se mirent pas en règle pour la vente de leurs biens. Quelques personnes en faveur allèrent, comme on disait alors, à la chasse aux protestants. J'ai acquis la certitude que la fortune actuelle de deux familles ducales se compose de terres confisquées sur de malheureux négocians. Je ne vous expliquerai point, à vous, homme de justice, les manœuvres employées pour tendre des piéges aux réfugiés qui avaient de grandes fortunes à emporter; qu'il vous suffise de savoir que la terre de Négrepelisse, composée de vingt-deux clochers et de droits sur la ville, que celle de Gravenges, qui jadis nous aurait appartenue, se trouvaient entre les mains d'une famille protestante. Mon grand père y rentra par la donation que lui en fit Louis XIV. Cette donation reposait sur des actes marqués au coin d'une épouvantable iniquité. Le propriétaire

de ces deux terres croyant pouvoir rentrer en France, avait simulé une vente et allait en Suisse rejoindre sa famille, qu'il y avait envoyée tout d'abord. Il voulait sans doute profiter de tous les délais accordés par l'ordonnance afin de régler les affaires de son commerce. Cet homme fut arrêté par un ordre du gouverneur; son fidéi-commissaire déclara la vérité, le pauvre négociant fut pendu, mon père eut les deux terres. J'aurais voulu pouvoir ignorer la part que mon aïeul prit à cette intrigue; mais le gouverneur était son oncle maternel, et j'ai lu malheureusement une lettre par laquelle il le priait de s'adresser à Déodatus, mot convenu entre les courtisans pour parler du roi. Il règne dans cette lettre, à propos de la victime, un ton de plaisanterie qui m'a fait horreur. Enfin, monsieur, les sommes envoyées par la famille réfugiée pour racheter la vie du pauvre homme furent gardées par le gouverneur, qui n'en dépêcha pas moins le négociant.

Le marquis d'Espard s'arrêta.

— Ce malheureux se nommait Marboutin, reprit-il. Ce nom doit vous expliquer ma conduite. Je n'ai pas pensé, sans une vive douleur, à la honte secrète qui pesait sur ma famille. Cette fortune permit à mon grand-père d'épouser une Navarreins-Lansac, héritière des biens de cette branche cadette, beaucoup plus riche alors que ne l'était la branche aînée de Navarreins. Mon père se trouva dès lors un des plus considérables propriétaires du royaume. Il put épouser ma mère, qui était une demoiselle d'Uxelles. Quoique mal acquis, ces biens nous ont étrangement profité! Résolu de promptement réparer le mal, j'écrivis en Suisse, et je n'eus de repos qu'au moment où je fus sur la trace des héritiers du protestant. Je finis par savoir que les Marboutin, réduits à la dernière misère, avaient quitté Fribourg, et qu'ils étaient revenus habiter la France. Enfin, je découvris donc M. Marboutin, simple lieutenant de cavalerie sous Bonaparte, l'héritier de cette malheureuse famille. A mes yeux, monsieur, son droit était clair. Pour que la prescription s'établisse, ne faut-il pas que les détenteurs puissent être attaqués? or, à quel pouvoir les réfugiés se seraient-ils adressés? Leur tribunal était là haut, ou plutôt, monsieur, le tribunal était là, dit le marquis en se frappant le cœur. Je n'ai pas voulu que mes enfants pussent penser de moi ce que j'ai pensé de mon père et de mon grand-père; j'ai voulu leur léguer un écu sans souillure, je n'ai pas voulu que la noblesse fût un mensonge en ma personne. Enfin politiquement parlant, les émigrés qui réclament contre les confiscations révolutionnaires, doivent-ils garder encore des biens qui sont le fruit de confiscations obtenues par des crimes? J'ai rencontré chez M. Marboutin et chez sa mère une probité revêche; à les entendre, il semblait qu'ils me spoliassent; malgré mes instances, ils n'ont accepté que la valeur qu'avaient les terres au jour où ma famille les reçut. Ce prix fut arrêté entre nous à la somme de onze cent mille francs qu'ils me laissèrent la facilité de payer à ma convenance, sans intérêts. Pour obtenir ce résultat, j'ai dû me priver de mes revenus pendant long-temps. Ici, monsieur, commença la perte de quelques illusions que je m'étais faites sur le caractère de madame d'Espard. Quand je lui proposai de quitter Paris, et d'aller en province où, avec la moitié de ses revenus, nous pourrions vivre honorablement, et arriver ainsi plus promptement à une restitution dont je lui parlai, sans lui dire la gravité des faits, madame d'Espard me traita de fou; je découvris alors son vrai caractère, elle eût approuvé sans scrupule la conduite de mon grand-père, et se serait moquée des huguenots. Effrayé de sa froideur, de son peu d'attachement pour ses enfants qu'elle m'abandonnait sans regret, je résolus de lui laisser sa fortune, après avoir payé nos dettes communes. Ce n'était pas d'ailleurs à elle à payer mes sottises, me dit-elle. N'ayant plus assez de revenus pour vivre et pour pourvoir à l'éducation de mes enfants, je me décidai à les élever moi-même, à en faire des hommes de cœur, des gentilshommes. En plaçant mes revenus dans les fonds publics, j'ai pu m'acquitter beaucoup plus promptement que je ne l'espérais, car je profitai des chances que présenta l'augmentation des rentes. En me réservant quatre mille livres pour mes fils et moi, je n'aurais pu payer que vingt mille écus par an, ce qui aurait exigé près de dix-huit années pour achever ma libération, tandis que dernièrement j'ai soldé les onze cent mille francs dus. Ainsi, j'ai le bonheur d'avoir accompli cette restitution sans avoir causé le moindre tort à mes enfants. Voilà, monsieur, la raison des paiements faits à madame Marboutin et son fils.

— Ainsi, dit le juge en contenant l'émotion que lui donnait ce récit, madame la marquise connaissait les motifs de votre retraite.

— Oui, monsieur.

Popinot fit un haut-le-corps assez expressif; il se leva soudain et ouvrit la porte du cabinet.

— Noël, allez vous-en! dit-il à son greffier. — Monsieur, reprit le juge, quoique ce que vous venez de me dire suffise pour m'éclairer, je désirerais

vous entendre relativement aux autres faits allégués en la requête. Ainsi, vous avez entrepris ici une affaire commerciale en dehors des habitudes d'un homme de qualité.

— Nous ne saurions parler de cette affaire ici, dit le marquis en faisant signe au juge de sortir.

— Nouvion, reprit-il en s'adressant au vieillard, je descends chez moi, mes enfants vont revenir, tu dîneras avec nous.

— Monsieur le marquis, dit Popinot sur l'escalier, ceci n'est donc pas votre appartement?

— Non, monsieur. J'ai loué ces chambres pour y mettre les bureaux de cette entreprise. Voyez, reprit-il en montrant une affiche, cette histoire est publiée sous le nom d'un des plus honorables libraires de Paris, et non par moi.

Le marquis fit entrer le juge au rez-de-chaussée, en lui disant : — Voici mon appartement, monsieur.

Popinot fut naturellement ému par la poésie plutôt trouvée que cherchée qui respirait sous ces lambris. Le temps était magnifique, les fenêtres étaient ouvertes, l'air du jardin répandait au salon des senteurs végétales; les rayons du soleil égayaient et animaient les boiseries un peu brunes de ton. A cet aspect, Popinot jugea qu'un fou serait peu capable d'inventer l'harmonie suave qui le saisissait en ce moment.

— Il me faudrait un appartement semblable, pensait-il. — Vous quitterez bientôt ce quartier? demanda-t-il à haute voix.

— Je l'espère, répondit le marquis; mais j'attendrai que mon plus jeune fils ait fini ses études, et que le caractère de mes enfants soit entièrement formé avant de les introduire dans le monde et près de leur mère. D'ailleurs, après leur avoir donné la solide instruction qu'ils possèdent, je veux la compléter en les faisant voyager dans les capitales de l'Europe afin de leur faire voir les hommes et les choses, et les habituer à parler les langues qu'ils ont apprises. Monsieur, dit-il en faisant asseoir le juge dans le salon, je ne pouvais vous entretenir de la publication sur la Chine, devant un vieil ami de ma famille, le comte de Nouvion revenu de l'émigration sans aucune espèce de fortune, et avec qui j'ai fait cette affaire, moins pour moi que pour lui. Sans lui confier les motifs de ma retraite, je lui dis que j'étais ruiné comme lui; mais que j'avais assez d'argent pour entreprendre une spéculation dans laquelle il pouvait s'employer utilement. Mon précepteur fut l'abbé Grozier, qu'à ma recommandation Charles X nomma son bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, qui lui fut rendue quand il était MONSIEUR. L'abbé Grozier possédait des connaissances profondes sur la Chine, sur ses mœurs et ses costumes; il m'avait fait son héritier à un âge où il est difficile qu'on ne se fanatise pas pour ce que l'on apprend. A vingt-cinq ans je savais le chinois, et j'avoue que je n'ai jamais pu me défendre d'une admiration exclusive pour ce peuple qui a conquis ses conquérans, dont les annales remontent incontestablement à une époque beaucoup plus reculée que ne le sont les temps mythologiques ou bibliques; qui, par ses institutions immuables, a conservé l'intégrité de son territoire, dont les monumens sont gigantesques, dont l'administration est parfaite, chez lequel les révolutions sont impossibles, qui a jugé le beau idéal comme un principe d'art infécond, qui a poussé le luxe et l'industrie à un si haut degré que nous ne pouvons le surpasser en aucun point, tandis qu'il nous égale là où nous nous croyons supérieurs. Mais, monsieur, s'il m'arrive souvent de plaisanter en comparant à la Chine la situation des états européens, je ne suis pas Chinois, je suis un gentilhomme français. Si vous aviez des doutes sur la finance de cette entreprise, je puis vous prouver que nous comptons deux mille cinq cents souscripteurs à ce monument littéraire, iconographique, statistique et religieux, dont l'importance a été généralement appréciée, car nos souscripteurs appartiennent à toutes les nations de l'Europe; nous n'en avons que douze cents en France. Notre ouvrage coûtera environ trois cents francs, et M. le comte de Nouvion y trouvera six à sept mille livres de rente pour sa part. Son bien-être fut le secret motif de cette entreprise. Pour mon compte, je n'ai en vue que la possibilité de donner à mes enfans quelques douceurs. Les cent mille francs que j'ai gagnés, bien malgré moi, paieront leurs leçons d'armes, leurs chevaux, leur toilette, leurs spectacles, leurs maîtres d'agrément, les toiles qu'ils barbouillent, les livres qu'ils veulent acheter, enfin toutes ces petites fantaisies que les pères ont tant de plaisir à satisfaire. S'il avait fallu refuser ces jouissances à mes pauvres enfants si méritants, si courageux dans le travail, le sacrifice que je fais à notre nom m'aurait été doublement pénible. En effet, monsieur, les douze années pendant lesquelles je me suis retiré du monde pour élever mes enfans m'ont valu l'oubli le plus complet à la cour. J'ai déserté la carrière politique, j'ai perdu toute ma fortune historique, toute une illustration nouvelle que je

pouvais léguer à mes enfants; mais notre maison n'aura rien perdu : mes fils seront des hommes distingués. Si la pairie m'a manqué, ils la conquerront noblement en se consacrant aux affaires de leur pays, et lui rendront de ces services qui ne s'oublient pas. Tout en purifiant le passé de notre maison, je lui assurais un glorieux avenir : n'est-ce pas avoir accompli une belle tâche quoique secrète et sans gloire? Avez-vous maintenant, monsieur, quelques autres éclaircissements à me demander?

En ce moment, le bruit de plusieurs chevaux retentit dans la cour.

— Les voici, dit le marquis.

Bientôt les deux jeunes gens, de qui la mise était à la fois élégante et simple, entrèrent dans le salon. bottés, éperonnés, gantés, agitant gaîment leur cravache. Leur figure animée rapportait la fraîcheur du grand air, ils étaient étincelans de santé. Tous deux vinrent serrer la main de leur père, échangèrent avec lui, comme entre amis, un coup d'œil plein de muette tendresse, et saluèrent froidement le juge. Popinot regarda comme tout à fait inutile d'interroger le marquis sur ses relations avec ses fils.

— Vous êtes-vous bien amusés? leur demanda M. d'Espard.

— Oui, mon père. J'ai, pour la première fois, abattu six poupées en douze coups! dit Camille.

— Où avez-vous été vous promener?

— Au bois, où nous avons vu notre mère.

— S'est-elle arrêtée?

— Nous allions si vite en ce moment qu'elle ne nous a sans doute pas vus, répondit le jeune comte.

— Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas été vous présenter?

— J'ai cru remarquer, mon père, qu'elle n'est pas contente de se voir abordée par nous en public, dit Clément à voix basse. Nous sommes un peu trop grands.

Le juge avait l'oreille assez fine pour entendre cette phrase, qui attira quelques nuages sur le front du marquis. Popinot se plut à contempler le spectacle que lui offraient le père et les enfans; ses yeux empreints d'une sorte d'attendrissement revenaient sur la figure de M. d'Espard, de qui les traits, la contenance et les manières lui représentaient la probité sous sa plus belle forme, la probité spirituelle et chevaleresque, la noblesse dans toute sa beauté.

— Vous, vous voyez, monsieur, lui dit le marquis en reprenant son bégaiement, vous voyez que la justice, que la justice peut entrer ici, ici, à toute heure; oui, à toute heure ici. S'il y a des fous, s'il y a des fous, ce ne peut être que les enfans qui sont un peu fous de leur père, et le père qui est très-fou de ses enfans; mais c'est une folie de bon aloi.

En ce moment, la voix de madame Marboutin se fit entendre dans l'antichambre, et la bonne femme entra dans le salon malgré les observations du valet de chambre.

— Je ne vais pas par quatre chemins, moi, criait-elle! — Oui, monsieur le marquis, dit-elle en faisant un salut à la ronde, il faut que je vous parle à l'instant même. Parbleu! je suis venue encore trop tard, puisque voilà monsieur le juge criminel.

— Criminel! dirent les deux enfants.

— Il y avait de bien bonnes raisons pour que je ne vous trouve pas chez vous, puisque vous étiez ici. Ah, bah! la justice est toujours là quand il s'agit de mal faire. Je viens, monsieur le marquis, vous dire que je suis d'accord avec mon fils de tout vous rendre, puisqu'il y va de notre honneur qui est menacé. Mon fils et moi nous aimons mieux tout vous restituer que de vous causer le plus léger chagrin. En vérité, faut être bête comme des pots sans anse pour vouloir vous interdire...

— Interdire! crièrent les deux enfants en se serrant contre leur père. Qu'y a-t-il?

— Chut! madame, dit Popinot.

— Mes enfants, laissez-nous, dit le marquis.

Les deux jeunes gens allèrent au jardin.

— Madame, dit le juge, les sommes que M. le marquis vous a remises vous sont légitimement dues, quoiqu'elles vous aient été données en vertu d'un principe de probité très-étendu. Si les gens qui possèdent des biens confisqués même par des manœuvres perfides, étaient, après cent cinquante ans obligés à des restitutions, il se trouverait, en France, peu de propriétés légitimes. Les biens de Jacques Cœur ont enrichi vingt familles nobles; les confiscations abusives prononcées par les Anglais au profit de leurs adhérens, quand l'Anglais possédait une partie de la France, ont fait la fortune de plusieurs maisons princières. Notre législation permet à M. le marquis de disposer de ses revenus à titre gratuit, sans qu'il puisse être accusé de dissipation. L'interdiction d'un homme se base sur l'absence de toute raison dans ses actes; et ici la cause des remises qui vous sont faites est puisée dans les motifs les plus sacrés, les plus ho-

norables. Ainsi vous pouvez tout garder sans remords, et laisser le monde mal interpréter cette belle action. A Paris, la vertu la plus pure est l'objet des plus sales calomnies. Il est malheureux que l'état actuel de notre société rende la conduite de M. le marquis sublime; je voudrais, pour l'honneur de notre pays, que de semblables actes y fussent trouvés tout simples; mais les mœurs sont telles que je suis forcé, par comparaison, de regarder M. d'Espard comme un homme auquel il faudrait décerner une couronne au lieu de le menacer d'un jugement d'interdiction. Pendant tout le cours d'une longue vie judiciaire, je n'ai rien vu ni entendu qui m'ait plus ému que ce que je viens de voir et d'entendre. Mais il n'y a rien d'extraordinaire à trouver la vertu sous sa plus belle forme, alors qu'elle est mise en pratique par des hommes qui appartiennent à la classe la plus élevée. Après m'être expliqué de cette manière, j'espère, monsieur le marquis, que vous serez certain de mon silence, et que vous n'aurez aucune inquiétude sur le jugement à intervenir, s'il y a jugement.

— Eh bien! à la bonne heure, dit madame Marboutin, en voilà, un juge! Tenez, mon cher monsieur, je vous embrasserais si je n'étais pas si laide; vous parlez comme un livre.

Le marquis tendit sa main à M. Popinot, et Popinot y frappa doucement de la sienne en jetant à ce grand homme de la vie privée un regard plein d'harmonies pénétrantes, auquel M. d'Espard répondit par un gracieux sourire. Ces deux natures si pleines, si riches, l'une bourgeoise et divine, l'autre noble et sublime, s'étaient mises à l'unisson doucement, sans choc, sans éclat de passion, comme si deux lumières pures se fussent confondues. Le père de tout un quartier se sentait digne de presser la main de cet homme deux fois noble, et le marquis éprouvait au fond de son cœur un mouvement qui l'avertissait que la main du juge était une de celles d'où s'échappent incessamment les trésors d'une inépuisable bienfaisance.

— Monsieur le marquis, ajouta Popinot en le saluant, je suis heureux d'avoir à vous dire que dès les premiers mots de cet interrogatoire, j'avais jugé mon greffier inutile. Puis il s'approcha du marquis, l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit: — Il est temps que vous rentriez chez vous, monsieur; je crois qu'en cette affaire madame la marquise a subi des influences que vous devez combattre dès aujourd'hui.

Popinot sortit, se retourna plusieurs fois dans la cour et dans la rue; il était encore attendri par le souvenir de cette scène; elle appartenait à ces effets qui s'implantent dans la mémoire pour y refleurir à certaines heures où l'âme cherche des consolations.

— Cet appartement me conviendrait bien, se dit-il en arrivant chez lui.

Le lendemain, vers dix heures du matin, M. Popinot, qui, la veille, avait rédigé son rapport, s'achemina au Palais dans l'intention de faire prompte et bonne justice. Au moment où il entrait au vestiaire pour y prendre sa robe et mettre son rabat, le garçon de salle lui dit que M. le président du tribunal le priait de passer dans son cabinet, où il l'attendait. Popinot s'y rendit aussitôt.

— Bonjour, cher monsieur Popinot, lui dit le magistrat en l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre.

— Monsieur le président, s'agit-il de quelque affaire sérieuse?

— Une niaiserie, dit le président. Le garde-des-sceaux, avec lequel j'ai eu l'honneur de dîner hier, m'a pris à part dans un coin, il avait su que vous aviez été prendre le thé chez madame d'Espard, dans l'affaire de laquelle vous avez été commis, et il m'a fait entendre qu'il était convenable que vous ne siégiez point dans cette cause....

— Ah! monsieur le président, je puis affirmer que je suis sorti de chez madame d'Espard au moment où le thé fut servi; d'ailleurs, ma conscience..

— Oui, oui, dit le président, le tribunal tout entier, la cour, le palais, vous connaissent; je ne vous répéterai pas ce que j'ai dit de vous à Sa Grandeur; mais vous savez! *la femme de César ne doit pas être soupçonnée*. Aussi n'en faisons-nous pas une affaire de discipline, mais une question de convenance. Entre nous, il s'agit moins de vous que du tribunal.

— Mais, monsieur le président, si vous connaissiez l'espèce, dit le juge en essayant de tirer son rapport de sa poche.

— Je suis persuadé d'avance que vous avez apporté dans cette affaire la plus stricte indépendance. Et moi-même, simple juge, j'ai souvent pris bien plus qu'une tasse de thé avec les gens que j'avais à juger; mais il suffit que le garde-des-sceaux en ait parlé, que l'on puisse causer de vous, pour que le tribunal évite une discussion à ce sujet. Tout conflit avec l'opinion publique est dangereux pour un corps constitué, même quand il a

raison contre elle, parce que les armes ne sont pas égales; le journalisme peut tout dire, tout supposer, et notre dignité nous interdit tout, même la réponse. D'ailleurs, j'en ai conféré avec votre président, et M. La Giraudais vient d'être commis sur la récusation que vous allez donner. C'est une chose arrangée.

En voyant M. La Giraudais, un juge-suppléant récemment nommé qui s'avança pour le saluer, M. Popinot ne put retenir un sourire ironique. Ce jeune homme blond, pâle, plein d'ambition cachée, semblait prêt à pendre et à dépendre, au bon plaisir des rois de la terre, les innocents aussi bien que les coupables, et à suivre l'exemple des Laubardemont plutôt que celui des Molé. M. Popinot se retira en les saluant.

Paris, février 1836.

LA

VIEILLE FILLE.

LA

VIEILLE FILLE.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

I

La chaste Suzanne et ses deux Vieillards.

Beaucoup de personnes ont dû rencontrer, dans certaines provinces de France, plus ou moins de chevaliers de Valois : il en existait un en Normandie, il s'en trouvait un autre à Bourges, un troisième florissait en 1816 dans la ville d'Alençon; peut-être le Midi possédait-il le sien; mais le dénombrement de cette tribu valésienne est ici sans importance. Tous ces chevaliers, parmi lesquels il en est sans doute qui sont Valois comme Louis XIV était Bourbon, se connaissaient si peu entre eux, qu'il ne fallait point leur parler des uns aux autres; tous laissaient d'ailleurs les Bourbons en parfaite tranquillité sur le trône de France; car il est un peu trop avéré que Henri IV devint roi, faute d'un héritier mâle dans la première branche d'Orléans, dite de Valois. S'il existe des Valois, ils proviennent de Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet, de qui la postérité mâle s'est également éteinte, jusqu'à preuve contraire. Aussi ne fut-ce jamais sérieusement que l'on prétendit donner cette illustre origine au mari de la fameuse Lamothe-Valois, impliquée dans l'affaire du collier.

Chacun de ces chevaliers, si les renseignements sont exacts, était, comme celui d'Alençon, un vieux gentilhomme, long, sec et sans fortune. Celui de Bourges avait émigré, celui de Touraine s'était caché, celui d'Alençon avait guerroyé dans la Vendée et quelque peu chouanné. La majeure partie de la jeunesse de ce dernier s'était passée à Paris, où la révolution l'avait surpris à trente ans au milieu de ses conquêtes. Le chevalier de Valois d'Alençon, comme ses homonymes, était accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois; il avait d'ailleurs d'excellentes manières, et paraissait homme de haute compagnie. Quant à ses mœurs publiques, il avait l'habitude de ne dîner jamais chez lui; il jouait tous les soirs, et s'était fait prendre pour un homme très spirituel. Il avait le défaut de savoir une foule d'anecdotes sur le règne de Louis XV et sur les commencements de la révolution, qu'il avait le bonheur de conter assez bien pour ceux qui les entendaient la première fois; en revanche, il avait la vertu de ne pas répéter ses bons mots personnels et de ne jamais parler de ses amours; mais ses grâces et ses sourires commettaient de délicieuses indiscrétions. Ce bonhomme usait du privilége

qu'ont les vieux gentilshommes voltairiens de ne point aller à la messe, et chacun avait une excessive indulgence pour son irréligion, en faveur de son dévouement à la cause royale. Son principal vice était de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or ornée du portrait d'une princesse Goritza, charmante Hongroise de qui la beauté fut célèbre sur la fin du règne de Louis XV, à laquelle le jeune chevalier avait été longtemps attaché, dont il ne parlait jamais sans émotion, et pour laquelle il s'était battu.

Ce chevalier, alors âgé d'environ cinquante-huit ans, n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie; car parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse; oui, sachez-le, toute la vie, ou toute l'élégance, qui est l'expression de la vie, réside dans la taille. Mais comme il s'agit des vertus du chevalier, il faut dire qu'il était doué d'un nez prodigieux, lequel partageait vigoureusement sa figure pâle en deux sections qui semblaient ne pas se connaître, et dont une seule rougissait pendant le travail de la digestion, fait digne de remarque par un temps où la physiologie s'occupe tant du cœur humain. Cette incandescence se plaçait à gauche. Quoique les jambes hautes et fines. le corps grêle et le teint blafard du chevalier n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de *foie chaud*, sans doute pour faire excuser son excessif appétit; la circonstance de sa rougeur appuyait ses prétentions; mais dans un pays où les repas se développent sur des lignes de trente ou quarante plats et durent quatre heures, l'estomac du chevalier semblait un bienfait de la Providence. Quelques médecins pensent que cette chaleur, placée à gauche, dénote un cœur prodigue; la vie galante du chevalier confirmait ces assertions scientifiques dont nous n'acceptons pas la responsabilité.

Malgré ces symptômes, M. de Valois avait une organisation nerveuse, conséquemment vivace. Si son foie ardait, pour employer une vieille expression, son cœur ne brûlait pas moins; si son visage offrait quelques rides, si ses cheveux étaient gris d'argent, un observateur instruit y aurait vu les stygmates de la passion et les sillons du plaisir; il avait aux tempes *la patte d'oie* caractéristique, et au front *les marches du palais*, rides élégantes, bien prisées à la cour de Cythère. Tout en lui révélait les mœurs de l'homme à femmes (*lady's man*): le coquet chevalier était si minutieux dans ses ablutions que ses rides faisaient plaisir à voir; elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse. La partie du crâne, que ses cheveux se refusaient à couvrir, était nette et blanche; ses sourcils comme ses cheveux jouaient la jeunesse par la régularité que leur imprimait le peigne; sa peau déjà si blanche semblait encore extrablanchie par quelque secret. Il ne portait point d'odeur, et cependant il exhalait comme un parfum de jeunesse qui vous rafraîchissait; ses mains de gentilhomme étaient surtout soignées comme celles d'une petite maîtresse, ses ongles brillaient comme de l'ivoire rose; enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin.

Il faut se résoudre à gâter ce portrait par l'aveu d'une petitesse. Le chevalier mettait du coton dans ses oreilles, et y gardait encore deux petites boucles qui représentaient des têtes de nègre en diamants, admirablement faites d'ailleurs. Il y tenait assez pour justifier ce singulier appendice en disant que depuis qu'il les portait ses migraines l'avaient quitté. Nous ne donnons pas le chevalier pour un homme accompli; mais ne faut-il point pardonner aux vieux célibataires de qui le cœur envoie tant de sang à la figure, d'adorables ridicules fondés peut-être sur de sublimes secrets. D'ailleurs, le chevalier de Valois rachetait ses têtes de nègre par tant d'autres grâces que la société devait se trouver suffisamment indemnisée. Il prenait vraiment beaucoup de peine pour cacher ses années et pour plaire à ses connaissances. Il faut signaler en première ligne le soin extrême qu'il apportait à son linge, la seule distinction que puissent avoir aujourd'hui dans le costume les gens comme il faut; celui du chevalier était toujours d'une finesse et d'une blancheur aristocratiques. Quant à son habit, quoiqu'il fût d'une propreté remarquable, il était toujours usé, mais sans taches ni plis. La conservation de ses vêtements tenait du prodige pour ceux qui remarquaient la fashionable indifférence du chevalier sur ce point; il n'allait pas jusqu'à les raper avec du verre, recherche inventée par le prince de Galles; mais M. de Valois mettait à suivre les rudiments de la haute élégance anglaise une fatuité personnelle qui ne pouvait être appréciée par les gens d'Alençon. Le monde ne doit-il pas des égards à ceux qui font autant de frais pour lui? N'y a-t-il pas en ceci l'accomplissement du plus difficile précepte de l'Évangile, qui ordonne de rendre le bien pour le mal?

Cette fraîcheur de toilette, ce soin, seyaient bien aux yeux bleus, aux dents d'ivoire et à la blonde personne du chevalier. Seulement, cet Adonis en retraite n'avait rien de mâle dans son air, et semblait employer le fard de la toilette pour cacher les ruines occasionées par le service militaire de la galanterie. Une seule particularité produisait comme une antithèse dans la blonde délicatesse du chevalier ; c'était sa voix. A moins de se ranger à l'opinion de quelques observateurs du cœur humain, et de penser que le chevalier avait la voix de son nez, son organe pouvait surprendre ; il possédait en effet un timbre riche et flatteur ; il se rencontrait dans les sons je ne sais quoi d'ample et de redondant, qui, sans avoir le volume des colossales basses-tailles, plaisait par un médium étoffé ; c'était comme les sons du cor anglais, résistants et doux, forts et veloutés.

Le chevalier avait franchement répudié le costume ridicule que conservèrent quelques hommes monarchiques, et s'était franchement modernisé : il se montrait toujours vêtu d'un habit marron à boutons dorés, d'une culotte à demi juste en pou de soie et à boucles d'or, d'un gilet blanc sans broderie, d'une cravate serrée sans col de chemise, dernier vestige de l'ancienne toilette française auquel il avait d'autant moins su renoncer, qu'il pouvait ainsi montrer son cou d'abbé commanditaire. Ses souliers se recommandaient par des boucles d'or carrées, dont la génération actuelle n'a point souvenir, et qui s'appliquaient sur un cuir noir verni. Le chevalier laissait voir deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement de chacun de ses goussets, autre vestige des modes du dix-huitième siècle que des Incroyables n'avaient pas dédaigné sous le Directoire. Ce costume de transition, qui unissait deux siècles l'un à l'autre, le chevalier le portait avec cette grâce *marquésienne*, dont le secret s'est perdu sur la scène française, le jour où disparut Fleury, le dernier élève de Molé.

Sa vie privée était en apparence ouverte à tous les regards, mais en réalité mystérieuse. Il occupait un logement modeste, pour ne pas dire plus, situé rue du Cours, au deuxième étage d'une maison appartenant à madame Lardot, la blanchisseuse de fin la plus occupée de la ville ; circonstance qui expliquait la recherche excessive de son linge. Le malheur voulut qu'un jour Alençon pût croire que le chevalier ne se fût pas toujours comporté en gentilhomme, et qu'il eût secrètement épousé dans ses vieux jours une certaine Césarine, mère d'un enfant qui avait eu l'impertinence de venir sans être appelé. Il avait, dit alors M. du Bousquier, donné sa main à celle qui lui avait prêté son fer. Cette horrible calomnie chagrina d'autant plus ses vieux jours, que la scène actuelle le montrera perdant une espérance longtemps caressée, et à laquelle il avait fait bien des sacrifices. Madame Lardot louait à M. le chevalier de Valois deux chambres au second étage de sa maison pour la modique somme de cent francs par an. Le digne gentilhomme dînait naturellement en ville tous les jours, et ne rentrait jamais que pour se coucher. Sa seule dépense était donc son déjeuner, qui se composait invariablement d'une tasse de chocolat, accompagnée de beurre et de fruits selon la saison. Il n'allumait de feu que par les hivers les plus rudes, et seulement pendant le temps de son lever. Entre onze heures et quatre heures, il se promenait, allait lire les journaux et faisait des visites. Dès son établissement à Alençon, il avait noblement avoué sa misère, en disant que sa fortune consistait en six cents livres de rentes viagères, seul débris qui lui restât de son ancienne opulence, et que lui faisait passer par quartier son ancien homme d'affaires chez lequel était le titre de constitution. En effet, un banquier de la ville lui comptait, tous les trois mois, cent cinquante livres envoyées par un M. Lajard, de Paris. Chacun sut ces détails à cause du profond secret que demanda le chevalier à la première personne qui reçut sa confidence.

M. de Valois récolta les fruits de son infortune : il eut son couvert mis dans les maisons les plus distinguées d'Alençon, et fut invité à toutes les soirées. Ses talents de joueur, de conteur, d'homme aimable et de bonne compagnie, furent si bien appréciés, qu'il semblait que tout était manqué si le connaisseur de la ville faisait défaut. Les maîtres de maison, les dames avaient besoin de sa petite grimace approbative. Quand une jeune femme s'entendait dire à un bal par le vieux chevalier : « Vous êtes adorablement bien mise ! » elle était plus heureuse de cet éloge que du désespoir de sa rivale. M. de Valois était le seul qui pût bien prononcer certaines phrases de l'ancien temps. Les mots *mon cœur*, *mon bijou*, *mon petit chou*, *ma reine*, tous les diminutifs amoureux de l'an 1770, prenaient une grâce irrésistible dans sa bouche ; il avait le privilége des superlatifs. Ses compliments, dont il était d'ailleurs avare, lui acquéraient les bonnes grâces des vieilles femmes ; ils flattaient même les hommes administratifs dont il n'avait pas besoin. Sa con-

duite au jeu était d'une distinction qui l'eût fait remarquer partout : il ne se plaignait jamais, il louait ses adversaires quand ils perdaient, il ne grognait point ses partners, et ne démontrait point la manière de mieux jouer les coups. Lorsque, pendant la *donne*, il s'établissait de ces nauséabondes dissertations, le chevalier tirait sa tabatière par un geste digne de Molé ; il regardait la princesse Goritza, levait dignement le couvercle ; il massait sa prise, la vannait, la lévigeait, la taillait en talus ; puis il avait garni les antres de son nez et replacé la princesse dans son gilet, toujours à gauche, quand les cartes étaient données. Un gentilhomme du *bon* siècle (par opposition au *grand* siècle) pouvait seul avoir inventé cette transaction entre un silence méprisant et l'épigramme qui n'eût pas été comprise. Il acceptait les mazettes et savait en tirer parti. Sa ravissante égalité d'humeur faisait dire de lui par beaucoup de personnes : « *J'admire le chevalier de Valois!.....* » Sa conversation, ses manières, tout en lui semblait être blond comme sa personne. Il s'étudiait à ne choquer ni homme, ni femme ; il était indulgent pour les vices de conformation et pour les défauts d'esprit ; il écoutait patiemment, à l'aide de la princesse Goritza, les gens qui lui racontaient les petites misères de la vie de province : l'œuf mal cuit du déjeuner, le café dont la crême avait tourné, les détails burlesques sur la santé, les réveils en sursant, les rêves, les visites. Il possédait un regard langoureux et une attitude classique pour feindre la compassion qui le rendaient un délicieux auditeur. Il plaçait un *ah!* un *bah!* un *et comment avez-vous fait?* avec un à-propos charmant, et il mourut sans que personne l'ait jamais soupçonné de se remémorer les chapitres les plus chauds de son roman avec la princesse Goritza, tant que duraient ces avalanches de niaiseries. A-t-on jamais songé aux services qu'un sentiment éteint peut rendre à la société, combien l'amour est sociable et utile? Ceci peut expliquer pourquoi, malgré ses gains constants, le chevalier restait l'enfant gâté de la ville ; car il ne quittait jamais un salon sans emporter environ six livres de gain ; et ses pertes, que d'ailleurs il faisait sonner haut, étaient fort rares. Tous ceux qui l'ont connu avouent qu'ils n'ont jamais rencontré nulle part, même dans le musée Egyptien de Turin, une momie aussi gentille ; en aucun pays du monde, le parasitisme ne revêtit des formes aussi gracieuses ; jamais l'égoïme le plus concentré ne se montra ni plus officieux, ni moins offensant ; il valait une amitié dévouée. Si quelqu'un venait le prier de lui rendre un petit service qui le dérangeait, ce quelqu'un ne s'en allait pas de chez le bon chevalier sans être épris de lui, sans être surtout convaincu qu'il ne pouvait rien à l'affaire ou qu'il la gâterait en s'en mêlant.

Pour expliquer la problématique existence du chevalier, l'historien, à qui la Vérité, cette cruelle débauchée, met le poing sur la gorge, doit dire que dernièrement, après les tristes glorieuses journées de juillet, Alençon a su que la somme gagnée au jeu par M. de Valois allait par trimestre à cent cinquante écus environ, et que le malin chevalier avait eu le courage de s'envoyer à lui-même sa rente viagère pour ne pas paraître sans ressources dans un pays où l'on aimait le positif. Beaucoup de ses amis (il était mort! notez ce point!) ont contesté *mordicus* cette circonstance ; ils l'ont traitée de fable, en tenant le chevalier de Valois pour un respectable et digne gentilhomme que les libéraux calomniaient. Heureusement pour les fins joueurs, il se rencontre dans la galerie des gens qui les soutiennent, et qui, honteux d'avoir à justifier un tort, le nient intrépidement ; ne les taxez pas d'entêtement : ces hommes ont le sentiment de leur dignité ; les gouvernements leur donnent l'exemple de cette vertu qui consiste à enterrer nuitamment ses morts, sans chanter le *Te Deum* de ses défaites. Mais quand le chevalier ce serait permis ce trait de finesse, qui d'ailleurs lui aurait valu l'estime du chevalier de Grammont, un sourire du baron de Fœneste, une poignée de main du marquis de Moncade, en aurait-il moins été le convive aimable, l'homme spirituel, le joueur inaltérable, le ravissant conteur qui faisait les délices d'Alençon? En quoi d'ailleurs cette action, qui rentre dans les lois du libre arbitre, est-elle contraire aux mœurs élégantes d'un gentilhomme? Quand tant de gens servent des rentes viagères à autrui, quoi de plus naturel que d'en faire une à son meilleur ami? Mais Laïus est mort...

Au bout d'une quinzaine d'années de ce train de vie, le chevalier avait amassé huit mille et quelques cents francs qu'il venait de placer sur le grand livre au moment où les rentes étaient à 56 *fr.* 25 *cent.* A la rentrée des Bourbons, un de ses vieux amis, M. le marquis de Pombreton, ancien lieutenant dans les mousquetaires noirs, lui avait, disait-il, rendu huit cents pistoles qu'il lui avait prêtées pour émigrer. Cet événement fit sensation ; il fut opposé plus tard aux plaisanteries inventées par le *Constitutionnel* sur les dettes des émigrés.

Quand quelqu'un parlait de ce noble trait du marquis de Pombreton devant le chevalier, ce pauvre homme rougissait jusqu'à droite. Chacun se réjouit alors pour M. de Valois, qui allait consultant les gens d'argent sur la manière dont il devait placer ce débris de fortune. M. de Blacas et M. d'Avaray, desquels il était connu, dit-il, lui firent obtenir une pension de cent écus sur la cassette du roi, et lui envoyèrent la croix de Saint-Louis. Jamais on ne sut par quels moyens le vieux chevalier obtint ces deux consécrations solennelles de son titre et de sa qualité; mais il est certain que le brevet de la croix de Saint-Louis l'autorisait à prendre le grade de colonel en retraite, à raison de ses services dans les armées catholiques de l'Ouest. Outre sa fiction de rente viagère, de laquelle personne ne s'inquiéta plus, le chevalier eut donc authentiquement mille francs de revenu. Malgré cette amélioration, il n'avait rien changé à sa manière d'être, si ce n'est le ruban rouge qui fit merveille sur son habit marron.

Beaucoup de gens ont envié la douce existence de ce vieux garçon, pleine de parties de boston, de trictrac, de reversi, de wisth et de piquet, bien jouées; de dîners bien digérés, de prises de tabac humées avec grâce, de tranquilles promenades. Presque tout Alençon croyait cette vie exempte d'ambition et d'intérêts graves; mais aucun homme n'a une vie aussi simple que ses envieux la lui font. Vous découvrirez, dans les villages les plus oubliés, des mollusques humains, des rotifères en apparence morts, qui ont la passion des lépidoptères ou de la conchyliologie, et qui se donnent des maux infinis pour je ne sais quels papillons ou pour la *concha veneris*. Non seulement le chevalier avait ses coquillages; mais encore il nourrissait un ambitieux désir poursuivi avec une profondeur digne de Sixte-Quint : il voulait se marier avec une vieille fille riche, sans doute dans l'intention de s'en faire un marche-pied pour aborder les sphères élevées de la cour. Là était le secret de sa royale tenue et de son séjour à Alençon.

Un mercredi, de grand matin, vers le milieu du printemps de l'année 16, c'était sa façon de parler, au moment où le chevalier passait sa robe de chambre en vieux damas vert à fleurs, il entendit, malgré son coton dans l'oreille, le pas léger d'une jeune fille qui montait l'escalier. Bientôt trois coups furent discrètement frappés à sa porte; et, sans attendre la réponse, une belle personne se coula chez le vieux garçon.

— Ah! c'est toi, Suzanne, dit le chevalier de Valois sans discontinuer son opération commencée, qui consistait à repasser la lame de son rasoir sur un cuir. Que viens-tu faire ici, cher petit bijou d'espiéglerie?

— Je viens vous dire une chose qui vous fera peut-être autant de plaisir que de peine.

— S'agit-il de Césarine?

— Je m'embarrasse bien de votre Césarine! dit-elle d'un air à la fois mutin, grave et insouciant.

Cette charmante Suzanne, de qui la comique aventure devait exercer une si grande influence sur la destinée des principaux personnages de cette histoire, était une ouvrière de madame Lardot. Un mot sur la topographie de la maison. Les ateliers occupaient tout le rez-de-chaussée. La petite cour servait à étendre sur des cordes en crin les mouchoirs brodés, les collerettes, les canezous, les manchettes, les chemises à jabot, les cravates, les dentelles, les robes brodées, tout le linge fin des meilleures maisons de la ville. Le chevalier prétendait savoir par le nombre de canezous de la femme du receveur-général le menu de ses intrigues; car il se trouvait des chemises à jabot et des cravates en corrélation avec les canezous et les collerettes. Quoique pouvant tout deviner par cette espèce de tenue en partie double des rendez-vous de la ville, le chevalier ne commit jamais une indiscrétion, il ne fit jamais une épigramme susceptible de lui faire fermer une maison (et il avait de l'esprit!) Mais comptez que M. de Valois était un homme d'une tenue supérieure, de qui les talents, comme ceux de beaucoup d'autres, se sont perdus dans un cercle étroit. Seulement, car il était homme fin, le chevalier se permettait certaines œillades incisives qui faisaient trembler les femmes; et néanmoins toutes l'aimèrent après avoir reconnu combien était profonde sa discrétion, combien il avait de sympathie pour les faiblesses. La première ouvrière, le factotum de madame Lardot, une vieille fille de quarante-cinq ans, laide à faire peur, demeurait porte à porte avec le chevalier; et au dessus d'eux, il n'y avait plus que des mansardes. Chaque appartement se composait, comme celui du chevalier, de deux chambres, éclairées l'une sur la rue, l'autre sur la cour. Au premier étage, au dessous du chevalier, demeurait un vieux paralytique, le grand-père de madame Lardot, un ancien corsaire nommé Grévin, qui avait servi sous M. d'Estaing dans les Indes, et qui était sourd. Quant à madame Lardot, qui occupait l'autre logement du premier étage, elle avait un si grand faible pour les gens de condition, qu'elle pouvait passer pour

aveugle à l'endroit du chevalier. Pour elle, M. de Valois était un roi qui faisait tout bien. Une de ses ouvrières aurait-elle commis un bonheur attribué au chevalier, elle eût dit : — *Il est si aimable!* Aussi, quoique cette maison fût de verre, comme toutes les maisons de province, elle était, relativement à M. de Valois, discrète comme une caverne de voleurs.

Le chevalier était le confident né des petites intrigues de l'atelier; il ne passait jamais devant la porte, qui la plupart du temps restait ouverte, sans donner quelque chose à ses petites chattes : du chocolat, des bonbons, des rubans, une dentelle, une croix d'or, toutes sortes de mièvreries dont raffolent les grisettes. Aussi le bon chevalier était-il adoré de ces petites filles. Les femmes ont un instinct qui leur fait deviner les hommes qui les aiment par cela seulement qu'elles portent une jupe; qui sont heureux d'être près d'elles, et qui ne pensent jamais à demander sottement l'intérêt de leur galanterie. Les femmes ont sous ce rapport le flair du chien, qui, dans une compagnie, va droit à l'homme pour qui les bêtes sont sacrées. Le pauvre chevalier de Valois avait conservé de sa première vie le besoin de protection galante qui distinguait autrefois le grand seigneur. Toujours fidèle au système de la petite maison, il aimait à enrichir les femmes, les seuls êtres qui sachent bien recevoir parce qu'ils peuvent toujours rendre. N'est-il pas extraordinaire que, par un temps où les écoliers cherchent, au sortir du collége, à dénicher un symbole ou à trier des mythes, personne n'ait encore expliqué les filles du dix-huitième siècle? N'était-ce pas le tournois du quinzième siècle? En 1500, les chevaliers se battaient pour les dames; en 1750, ils montraient leurs maîtresses à Longchamp; aujourd'hui, ils font courir leurs chevaux; à toutes les époques, le gentilhomme a tâché de se créer une façon de vivre qui ne fût qu'à lui. Les souliers à la poulaine du quatorzième siècle étaient les talons rouges du dix-huitième, et le luxe des maîtresses était en 1760 une ostentation semblable à celle des sentiments de la chevalerie errante. Mais le chevalier ne pouvait plus se ruiner pour une maîtresse! Au lieu de bonbons enveloppés de billets de caisse, il offrait galamment un sac de pures croquignoles; et disons-le à la gloire d'Alençon, ces croquignoles étaient acceptées plus joyeusement que la Duthé ne reçut jadis une toilette en vermeil, ou quelque équipage du comte d'Artois. Toutes ces grisettes avaient compris la majesté déchue du chevalier de Valois, et lui gardaient un profond secret sur leurs familiarités intérieures. Les questionnait-on en ville dans quelque maison sur le chevalier de Valois? elles parlaient gravement du gentilhomme, elles le vieillissaient, il devenait un respectable monsieur de qui la vie était une fleur de sainteté; mais au logis, elles lui auraient monté sur les épaules comme des perroquets. Il aimait à savoir les secrets que découvrent les blanchisseuses au sein des ménages, elles venaient donc le matin lui raconter les cancans d'Alençon; il les appelait ses gazettes en cotillon, ses feuilletons vivants; jamais M. de Sartines n'eut d'espions aussi intelligents ni moins chers, et qui eussent conservé tant d'honneur en déployant autant de friponnerie dans l'esprit. Notez que, pendant son déjeuner, le chevalier s'amusait comme un bienheureux.

Suzanne était l'une de ses favorites, elle était spirituelle et ambitieuse, il y avait en elle l'étoffe d'une Sophie Arnould. Puis elle était belle comme la plus belle courtisane que jamais Titien ait conviée à poser sur un velours noir pour aider son pinceau à faire une Vénus; mais la tête était un peu commune; puis c'était la beauté normale, fraîche, éclatante, rebondie, la chair de Rubens qu'il faudrait marier avec les muscles de l'Hercule Farnèse, et non la Vénus de Médicis, cette gracieuse femme de l'Apollon.

— Eh bien, mon enfant, conte-moi ta petite ou ta grosse aventure?

Ce qui, de Paris à Pékin, aurait fait remarquer le chevalier, était la douce paternité de ses manières avec ces grisettes, qui lui rappelaient les filles d'autrefois, ces illustres reines d'Opéra, dont la célébrité fut européenne pendant un bon tiers du dix-huitième siècle. Il est certain que le gentilhomme qui a vécu jadis avec cette nation féminine oubliée comme toutes les grandes choses, comme les Jésuites et les Flibustiers, comme les Abbés et les Traitants, a conquis une irrésistible bonhomie, une facilité gracieuse, un laissez-aller dénué d'égoïsme, tout l'incognito de Jupiter chez Alcmène, du roi qui se fait dupe, qui jette à tous les diables la supériorité de ses foudres et veut manger son Olympe en folies, en petits soupers, en profusions féminines, loin de Junon surtout. Malgré sa robe de vieux damas vert, malgré la nudité de la chambre où il recevait, et où il y avait à terre une méchante tapisserie en guise de tapis, de vieux fauteuils crasseux; où les murs tendus d'un papier d'auberge offraient ici les profils de Louis XVI et des membres de sa famille tracés dans un saule

pleureur, là le sublime testament imprimé en façon d'urne, enfin toutes les sentimentalités inventées par le royalisme sous la Terreur; malgré ses ruines, le chevalier, se faisant la barbe devant une vieille toilette ornée de méchantes dentelles, respirait le dix-huitième siècle; toutes les grâces libertines de sa jeunesse reparaissaient, il semblait avoir trois cent mille livres de dettes et son vis-à-vis à la porte. Il était aussi grand que Berthier communiquant, pendant la déroute de Moscou, des ordres aux bataillons d'une armée qui n'existait plus.

— M. le chevalier, dit drôlement Suzanne, il me semble que je n'ai rien à vous raconter, vous n'avez qu'à voir.

Et Suzanne se posa de profil, de manière à faire à ses paroles un commentaire d'avocat. Le chevalier qui, croyez-le bien, était un fin compère, abaissa, tout en tenant le rasoir oblique à son cou, son œil droit sur la grisette, et feignit de comprendre.

— Bien, bien, mon petit chou, nous allons causer tout-à-l'heure. Mais tu prends l'avance, il me semble.

— Mais, M. le chevalier, dois-je attendre que ma mère me batte, que madame Lardot me chasse? Si je ne m'en vais pas promptement à Paris, jamais je ne pourrai me marier ici, où les hommes sont si ridicules.

— Mon enfant, que veux-tu, la société change, les femmes ne sont pas moins victimes que la noblesse de l'épouvantable désordre qui se prépare; après les bouleversements politiques, viennent les bouleversements dans les mœurs. Hélas! la femme n'existera bientôt plus (il ôta son coton pour s'arranger les oreilles); elle perdra beaucoup en se lançant dans le sentiment; elle se tordra les nerfs, et n'aura plus ce bon plaisir de notre temps, où l'on n'employait les vapeurs que (il nettoya ses petites têtes de nègres) comme un moyen d'arriver à ses fins; elles en feront une maladie qui se terminera par des infusions de feuilles d'oranger (il se mit à rire). Enfin le mariage deviendra quelque chose (il prit ses pinces pour s'épiler) de fort ennuyeux, et il était si gai de mon temps! Les règnes de Louis XIV et de Louis XV ont été les adieux des plus belles mœurs du monde.

— Mais, monsieur le chevalier, dit la grisette, il s'agit des mœurs et de l'honneur de votre petite Suzanne, et j'espère que vous ne l'abandonnerez pas?

— Comment donc, s'écria le chevalier en achevant sa coiffure, j'aimerais mieux perdre mon nom!

— Ah! fit Suzanne.

— Écoutez-moi, petit masque, dit le chevalier en s'étalant sur une grande bergère qui se nommait jadis *une duchesse*, et que madame Lardot avait fini par trouver pour lui.

Il attira la magnifique Suzanne dont il prit les jambes entre ses genoux et qui se laissa faire, elle si hautaine dans la rue, elle qui vingt fois avait refusé la fortune que lui offraient quelques hommes d'Alençon autant par honneur que par dédain de leur mesquinerie.

— Nous nous calomnions, lui dit le chevalier en souriant avec une inimitable finesse; nous sommes sages comme la belle fille dont nous portons le nom; nous pouvons nous marier sans crainte, mais nous ne voulons pas végéter ici; nous avons soif de Paris où les jolies créatures deviennent riches quand elles sont spirituelles, et nous ne sommes pas sotte. Nous voulons donc aller savoir si la capitale des plaisirs nous a réservé de jeunes chevaliers de Valois, un carrosse, des diamants, une loge à l'opéra. Les Russes, les Anglais, les Autrichiens ont apporté des millions, sur lesquels maman nous a assigné une dot en nous faisant belle; enfin nous avons du patriotisme, nous voulons aider la France à reprendre son argent dans la poche de ces messieurs. Eh! eh! cher petit mouton du diable, tout ceci n'est pas mal; le monde où tu vis criera peut-être un peu, mais le succès justifiera tout. Ce qui est très-mal, mon enfant, c'est d'être sans argent, et voilà notre maladie à tous deux. Comme nous avons beaucoup d'esprit, nous avons imaginé de tirer parti de notre cher joli petit honneur, en attrapant un vieux garçon; mais ce vieux garçon, mon bijou, connaît l'alpha et l'oméga des ruses féminines, ce qui veut dire que tu mettrais plus facilement un grain de sel sur la queue d'un moineau que de me faire croire que je suis pour quelque chose dans cet enfantillage. Va à Paris, ma petite, vas-y aux dépens de la vanité d'un célibataire, je ne t'en empêcherai pas; je t'y aiderai, car le vieux garçon, Suzanne, est le coffre-fort naturel d'une jeune fille. Mais ne me fourre pas là-dedans. Écoute, ma reine, toi qui comprends si bien la vie, tu me ferais beaucoup de tort et beaucoup de peine. Du tort? tu pourrais empêcher mon mariage dans un pays où l'on tient aux mœurs; beaucoup de peine? en effet tu serais dans l'embarras; ce que je nie, finaude! Tu sais, mon cher chou, que je n'ai plus rien, je

suis gueux comme un rat d'église. Ah ! si j'épousais mademoiselle Cormon, si je redevenais riche, certes je te préférerais à Césarine. Tu m'as toujours semblé fine à dorer du plomb, et tu es faite pour être l'amour d'un grand seigneur. Je te crois tant d'esprit, que le tour que tu joues là ne me surprend pas du tout, je l'attendais. Pour une fille, mon petit cœur, mais c'est jeter le fourreau de son épée : pour agir ainsi, mon chou, il faut des idées supérieures. Aussi as-tu mon estime !

Et il lui donna sur la joue la confirmation à la manière des évêques.

— Mais, M. le chevalier, je vous assure que vous vous trompez, et que...

Elle rougit sans oser continuer, car le chevalier avait par un seul regard deviné, pénétré tout son plan.

— Oui, je t'entends, tu veux que je te croie; eh bien, je te crois; mais suis mon conseil : va chez M. du Bousquier; ne portes-tu pas le linge chez M. du Bousquier depuis cinq à six mois ? Eh bien, je ne te demande pas ce qui se passe entre vous; mais je le connais, il a de l'amour-propre, il est vieux garçon, il est très-riche, il a deux mille cinq cents livres de rente et n'en dépense pas huit cents. Si tu es aussi spirituelle que je le suppose, tu verras Paris à ses frais. Va, ma petite biche, va l'entortiller, surtout sois déliée comme une soie; à chaque parole fais un double tour et un nœud, il est homme à redouter le scandale; et s'il t'a donné lieu de le mettre sur la sellette... Enfin, tu comprends, menace-le de t'adresser aux dames du bureau de charité. D'ailleurs, il est ambitieux; eh bien, un homme peut arriver à tout par sa femme; n'es-tu donc pas assez belle, assez spirituelle pour faire la fortune de ton mari ? Eh, malepeste, tu peux rompre en visière à une femme de la cour !

Suzanne, illuminée par les derniers mots du chevalier, grillait d'envie de courir chez M. du Bousquier. Pour ne pas sortir trop brusquement, elle questionna le chevalier sur Paris, en l'aidant à s'habiller. Le chevalier devina l'effet de ses instructions, et favorisa la sortie de Suzanne en la priant de dire à Césarine de lui monter le chocolat que lui faisait madame Lardot tous les matins. Suzanne s'esquiva pour se rendre chez sa victime, dont voici la biographie :

M. du Bousquier était un homme issu d'une vieille famille d'Alençon, et qui tenait le milieu entre le bourgeois et le hobereau. Son père avait exercé les fonctions judiciaires de lieutenant-criminel. Se trouvant sans ressources après la mort de son père, M. du Bousquier, comme tous les gens ruinés de la province, avait été chercher fortune à Paris. Au commencement de la révolution, il s'était mis dans les affaires. En dépit des républicains qui sont tous à cheval sur la probité révolutionnaire, les affaires de ce temps-là n'étaient pas claires : un espion politique, un agioteur, un munitionnaire, un homme qui faisait confisquer, d'accord avec le syndic de la commune, des biens d'émigrés, pour les acheter et les revendre; un ministre et un général étaient également dans les affaires. De 1793 à 1799, M. du Bousquier fut entrepreneur des vivres des armées françaises. Il eut alors un magnifique hôtel, il fut un des matadors de la finance, et fit des affaires de compte-à-demi avec Ouvrard, tint maison ouverte, et mena la vie scandaleuse du temps, une vie de Cincinnatus, à sacs de blé, à rations volées, à petites maisons pleines de maîtresses, et où se donnaient de belles fêtes aux Directeurs de la République.

M. du Bousquier fut l'un des familiers de Barras; il fut au mieux avec Fouché, très-bien avec Bernadotte, et crut devenir ministre en se jetant à corps perdu dans le parti qui joua secrètement contre Bonaparte jusqu'à Marengo. Il s'en fallut de la charge de Kellermann et de la mort de Desaix que du Bousquier ne fût un grand homme d'état, car il était l'un des chefs du gouvernement inédit, que le bonheur de Napoléon fit rentrer dans la boutique de 1793. La victoire opiniâtrément surprise à Marengo fut la défaite de ce parti qui avait des proclamations tout imprimées pour revenir au système de la Montagne, au cas où le premier consul aurait succombé. Dans la conviction où il était de l'impossibilité d'un triomphe, du Bousquier joua la majeure partie de sa fortune à la baisse, et conserva deux courriers sur le champ de bataille : le premier partit au moment où Mélas était victorieux; mais dans la nuit, à quatre heures de distance, le second vint proclamer la défaite des Autrichiens. Du Bousquier maudit Kellermann et Desaix, il n'osa pas maudire le premier consul qui lui devait des millions. Cette alternative de millions à gagner et de ruine réelle priva le fournisseur de toutes ses facultés; il devint imbécile pendant plusieurs jours; il avait abusé de la vie par tant d'excès que ce coup de foudre le trouva sans force. La liquidation de ses créances sur l'état lui permettait de garder quelques espérances; mais malgré ses présents corrupteurs, il rencontra la haine de Napoléon contre les fournisseurs qui avaient joué sur sa défaite. M. de Fermon, si plaisamment nommé *fer-*

mons la caisse, laissa du Bousquier sans un sou. L'immoralité de sa vie privée, ses liaisons avec Barras et Bernardotte déplurent au premier consul encore plus que son jeu de bourse; il le raya de la liste des receveurs-généraux où, par un reste de crédit, il s'était fait porter pour Alençon.

De son opulence, il lui resta douze cents francs de rente viagère inscrite au grand-livre, un pur placement de caprice qui le sauva de la misère. Ignorant le résultat de la liquidation, ses créanciers ne lui laissèrent que mille francs de rente consolidés; mais ils furent tous payés par la vente des propriétés, des recouvrements et de l'hôtel que possédait du Bousquier. Ainsi le spéculateur, après avoir frisé la faillite, garda son nom tout entier. Un homme ruiné par le premier consul, et précédé par la réputation colossale que lui avaient faite ses relations avec les chefs des gouvernements passés, son train de vie, son règne passager, intéressa la ville d'Alençon où dominait secrètement le royalisme. Du Bousquier, furieux contre Bonaparte, racontant les misères du premier consul, les débordements de Joséphine et les anecdotes secrètes de dix ans de révolution, fut très-bien accueilli. Vers ce temps, du Bousquier se produisit donc comme un garçon de trente-six ans, de moyenne taille, gras comme un fournisseur, faisant parade de ses mollets de procureur égrillard, à physionomie fortement marquée, ayant le nez aplati, mais à naseaux garnis de poils; des yeux noirs à sourcils fournis, et d'où sortait un regard fin comme celui de M. de Talleyrand, mais un peu éteint; il gardait les nageoires républicaines, et portait fort longs ses cheveux bruns. Ses mains, enrichies de petits bouquets de poils à chaque phalange, offraient la preuve d'une riche musculature par de grosses veines bleues, saillantes. Enfin, il avait le poitrail de l'Hercule-Farnèse, et des épaules à soutenir la rente; on ne voit aujourd'hui de ces fortes épaules qu'à Tortoni. Ce luxe de vie masculine était admirablement peint par un mot en usage pendant le dernier siècle, et qui se comprend à peine aujourd'hui : dans le style galant de l'autre époque, du Bousquier eut passé pour un vrai *payeur d'arrérages*. Mais comme chez le chevalier de Valois, il se rencontrait chez M. du Bousquier des symptômes qui contrastaient avec l'aspect général de la personne. Ainsi l'ancien fournisseur n'avait pas la voix de ses muscles; non que sa voix fût ce petit filet maigre qui sort quelquefois de la bouche de ces phoques à deux pieds; c'était au contraire une voix forte, mais étouffée, dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant au bruit que fait une scie dans un bois tendre et mouillé; enfin la voix du spéculateur éreinté.

Du Bousquier avait conservé le costume à la mode au temps de sa gloire : les bottes à revers, les bas de soie blancs, la culotte courte en drap côtelé de couleur canelle, le gilet à la Robespierre et l'habit bleu. Malgré les titres que la haine du premier consul lui donnait auprès des sommités royalistes de la province, M. du Bonsquier ne fut point reçu dans les sept ou huit familles qui composaient le faubourg Saint-Germain d'Alençon, et où allait le chevalier de Valois. M. du Bousquier se consola par les dédommagements que lui offrirent une dizaine de familles riches qui avaient autrefois fabriqué le point d'Alençon, qui possédaient des herbages ou des bœufs, qui faisaient en gros le commerce des toiles et où le hasard pouvait lui livrer un bon parti; car il avait concentré ses espérances dans la perspective d'un heureux mariage, que ses diverses capacités semblaient d'ailleurs lui promettre. Du Bousquier ne manquait pas d'une certaine habileté financière que beaucoup de personnes mettaient à profit. Semblable au joueur ruiné qui dirige les néophytes, il indiquait les spéculations et en déduisait bien les moyens, les chances et la conduite. Il passait pour être un bon administrateur, il fut souvent question de le nommer maire d'Alençon; mais le souvenir de ses tripotages dans les gouvernements républicains lui nuisirent; il ne fut jamais reçu à la préfecture. Tous les gouvernements qui se succédèrent, même celui des Cent-Jours, se refusèrent à le nommer maire d'Alençon, place qu'il ambitionnait, et qui, s'il l'avait occupée, aurait fait conclure son mariage avec une vieille fille sur laquelle il avait tout d'abord porté ses vues. Son aversion du gouvernement impérial l'avait jeté dans le parti royaliste; mais quand à la première rentrée des Bourbons l'exclusion fut maintenue à la préfecture contre lui, ce nouveau refus lui fit vouer aux Bourbons une haine aussi profonde que secrète, car il resta patiemment fidèle à ses opinions. Mais il devint le chef du parti libéral d'Alençon, le directeur invisible des élections, et fit un mal prodigieux à la Restauration par l'habileté de ses manœuvres sourdes et par la perfidie de ses menées. Du Bousquier fut un des plus avides triomphateurs aux journées de juillet 1830.

Ce n'était pas sans intention que le chevalier de Valois envoyait Suzanne chez M. du Bousquier.

Le libéral et le royaliste s'étaient mutuellement devinés malgré la savante dissimulation avec laquelle ils cachaient leur commune espérance à toute la ville. Ces deux vieux garçons étaient rivaux. Chacun d'eux avait formé le plan d'épouser cette demoiselle Cormon de qui M. de Valois venait de parler à Suzanne. Tous deux, blottis dans leur idée, caparaçonnés d'indifférence, attendaient le moment où quelque hasard leur livrerait cette vieille fille. Ainsi, quand même ces deux célibataires n'auraient pas été séparés par toute la distance que mettaient entre eux les systèmes dont ils offraient une vivante expression, leur rivalité en eût encore fait deux ennemis. Les époques déteignent sur les hommes qui les traversent, et ces deux personnages prouvaient la vérité de cet axiôme par l'opposition des teintes historiques empreintes dans leurs physionomies, leurs discours, leurs idées, leurs costumes. L'un, abrupte, énergique, à manières larges et saccadées, à parole brève et rude, noir de ton, de chevelure, de regard, terrible en apparence, impuissant en réalité comme une insurrection, représentait bien la République. L'autre, doux et poli, élégant, soigné, atteignant à son but par les lents mais infaillibles moyens de la diplomatie, fidèle au goût, était une image de l'ancienne courtisanerie. Ces deux ennemis se rencontraient presque tous les soirs sur le même terrain. La guerre était courtoise et bénigne chez le chevalier, mais du Bousquier y mettait moins de formes, tout en gardant les convenances voulues par la société; car il ne voulait pas se faire chasser de la place. Eux seuls se comprenaient bien. Malgré la finesse d'observation que les gens de province portent sur leurs petits intérêts, au centre desquels ils vivent, personne ne se doutait de la rivalité de ces deux hommes. M. le chevalier de Valois occupait une assiette supérieure, car il n'avait jamais demandé la main de Mlle Cormon; tandis que du Bousquier, qui s'était mis sur les rangs dès la deuxième année de son établissement à Alençon, avait été refusé. Mais il fallait que le chevalier lui crût encore de grandes chances, pour lui porter un coup de Jarnac aussi profondément enfoncé, avec une lame trempée et préparée comme l'était Suzanne. Le chevalier avait jeté la sonde dans les eaux de du Bousquier; et, comme on va le voir, il ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures.

Suzanne trotta de la rue du Cours par la rue de la Porte de Séez et la rue du Bercail jusqu'à la rue du Cygne, où depuis cinq ans M. du Bousquier avait acheté une petite maison de province bâtie en chaussins gris, qui sont comme les moellons du granit ou du schiste breton. L'ancien fournisseur s'y était établi plus confortablement que qui que ce soit en ville, car il avait conservé quelques meubles du temps de sa splendeur; mais les mœurs de la province avaient insensiblement effacé les rayons du Sardanapale tombé. Les vestiges de son ancien luxe faisaient dans sa maison l'effet d'un lustre dans une grange, car il n'y avait plus cette harmonie, lien de toute œuvre humaine ou divine. Sur une belle commode, se trouvait un pot à l'eau à couvercle, comme il ne s'en voit qu'aux approches de la Bretagne. S'il y avait un beau tapis dans sa chambre, la cheminée était en pierre mal peinte; l'escalier n'était même pas mis en couleur; et les portes à peine rechampies offraient des tons criards. C'était comme le temps que représentait du Bousquier, un amas confus de saletés et de magnifiques choses. Du Bousquier pouvait être considéré comme un homme à l'aise, car il menait la vie parasite du chevalier; et celui-là sera toujours riche qui ne dépense pas son revenu. Il avait pour tout domestique une espèce de Jocrisse, garçon du pays, assez niais, façonné lentement aux exigences de du Bousquier, qui lui avait appris, comme à un orang-outang, à frotter les appartements, essuyer les meubles, cirer ses bottes, brosser ses habits, venir le chercher le soir avec la lanterne quand il faisait obscur, avec des sabots quand il pleuvait. Ce garçon était peu curieux; comme certains êtres, il n'avait d'étoffe que pour un vice, et il était gourmand. Souvent, pour les dîners d'apparat, du Bousquier lui faisait quitter sa veste de cotonnade bleue carrée, à poches ballotantes sur les reins et toujours grosses d'un mouchoir, d'un eustache, d'un fruit ou d'un casse-museau, lui faisait endosser un habillement d'ordonnance, et l'emmenait pour servir. Réné s'empiffrait alors avec les domestiques; c'était une des récompenses que lui donnait du Bousquier et qui lui valait la plus absolue discrétion de son domestique breton.

— Vous voilà par ici, mademoiselle! dit Réné à Suzanne en la voyant entrer; c'est pas votre jour, et nous n'avons point de linge à donner à madame Lardot.

— Grosse bête! dit Suzanne en riant.

La jolie fille monta, laissant Réné achever une écuellée de galette de sarrasin cuite dans du lait. Du Bousquier se trouvait encore au lit, occupé à paresser, à remacher les plans que lui suggérait son ambition, car il ne pouvait plus être qu'am-

bitieux comme tous les hommes qui ont trop pressé l'orange du plaisir. L'ambition et le jeu sont inépuisables. Aussi, chez un homme bien organisé, les passions qui procèdent du cerveau survivront-elles toujours aux passions émanées du cœur.

— Me voilà, dit Suzanne en s'asseyant sur le lit de du Bousquier dont elle fit crier les rideaux sur les tringles par un mouvement de brusquerie despotique.

— *Quesaco,* ma charmante? dit le vieux garçon en se mettant sur son séant.

— Monsieur, dit gravement Suzanne, vous devez être étonné de me voir venir ainsi, mais je me trouve dans des circonstances qui m'obligent à ne pas m'inquiéter du Qu'en dira-t-on.

— Qu'est-ce que c'est que ça! fit du Bousquier en se croisant les bras.

— Mais ne me comprenez-vous pas? dit Suzanne. Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien il est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon pour ce que vous regardez comme des misères. Mais si vous me connaissiez bien, monsieur, si vous saviez tout ce dont je suis capable pour l'homme qui s'attacherait à moi, autant que je m'attacherais à vous, vous n'auriez jamais à vous repentir de m'avoir épousée. Ce n'est pas ici, par exemple, que je pourrais vous être utile à grand'chose; mais si nous allions à Paris, vous verriez où je conduirais un homme d'esprit et de moyens comme vous, dans un moment où l'on refait le gouvernement de fond en comble, et où ce sont les étrangers qui sont les maîtres. Enfin, entre nous soit dit, ce dont il est question, est-ce un malheur? n'est-ce pas un bonheur que vous paieriez cher un jour? A qui vous intéresserez-vous, pour qui travaillerez-vous?

— Pour moi, donc! s'écria brutalement du Bousquier.

— Vieux monstre, vous ne serez jamais père! dit Suzanne en donnant à sa phrase l'accent d'une malédiction prophétique.

— Allons, pas de bêtises, Suzanne! reprit du Bousquier, je crois que je rêve encore.

— Mais quelle réalité vous faut-il donc? s'écria Suzanne en se levant.

Du Bousquier frotta son bonnet de coton sur sa tête par un mouvement de rotation d'une énergie brouillonne qui indiquait une prodigieuse fermentation dans ses idées.

— Mais il le croit! se dit Suzanne à elle-même. et il en est flatté; mon Dieu, comme il est facile de les attraper!

— Suzanne, que diable veux-tu que je fasse? il est si extraordinaire..... Moi qui croyais..... Le fait est que..... mais non, non, cela ne se peut pas.....

— Comment, vous ne pouvez pas m'épouser?

— Ah pour ça, non! J'ai des engagements.

— Avec mademoiselle Cormon qui vous a déjà refusé; toute la ville le sait. Écoutez, M. du Bousquier, mon honneur n'a pas besoin de gendarmes pour vous traîner à la mairie. Je ne manquerai point de maris, et ne veux point d'un homme qui ne sait pas apprécier ce que je vaux. Un jour, vous pourrez vous repentir de la manière dont vous vous conduisez, parce que rien au monde, ni or, ni argent, ne me fera vous rendre votre bien, si vous refusez de le prendre aujourd'hui.

— Mais, Suzanne, es-tu sûre....

— Ah! monsieur! fit la grisette en se drapant dans sa vertu, pour qui me prenez-vous? Je ne vous rappelle point les paroles que vous m'avez données, et qui ont perdu une pauvre fille dont le seul défaut est d'avoir autant d'ambition que d'amour.

Du Bousquier était livré à mille sentiments contraires, à la joie, à la défiance, au calcul; mais il avait résolu depuis si longtemps d'épouser Mlle Cormon; mais la charte, dont il venait de ruminer les articles, offrait à son ambition une si belle voie politique par la députation, et ce mariage le poserait si haut dans la ville où il acquerrait une si grande influence, que l'orage soulevé par la malicieuse Suzanne le mettait dans un violent embarras. Sans cette secrète espérance, il aurait épousé Suzanne et se serait placé franchement à la tête du parti libéral d'Alençon; car après ce mariage il devait renoncer à la première société, retomber dans la classe bourgeoise des négociants, des riches fabricants, des herbagers, qui l'eussent accueilli, porté en triomphe comme leur candidat: du Bousquier prévoyait le côté gauche. Cette délibération solennelle, il ne la cachait pas, il se passait la main sur la tête, et se tortillait les cheveux, car le bonnet était tombé. Comme toutes les personnes qui dépassent leur but, et trouvent mieux que ce qu'elles espéraient, Suzanne restait ébahie; pour cacher son étonnement, elle prenait la pose mélancolique d'une fille abusée devant son séducteur; mais elle riait intérieurement comme une grisette en partie fine.

— Ma chère enfant, je ne donne pas dans de semblables *godans*, MOI!

Telle fut la phrase brève par laquelle se termina la délibération de l'ancien fournisseur. Du Bousquier se faisait gloire d'appartenir à cette école de philosophes cyniques qui ne veulent pas être *attrapés* par les femmes, et qui les mettent toutes dans une même classe *suspecte*. Ces esprits forts, qui sont généralement des hommes faibles, ont un catéchisme à l'usage des femmes; pour eux, toutes, depuis la reine de France jusqu'à la modiste, sont essentiellement libertines, coquines, assassines, voire même un peu friponnes, foncièrement menteuses et incapables de penser à autre chose qu'à des bagatelles; pour eux, ce sont des bayadères malfaisantes qu'il faut faire danser, chanter et rire; ils ne voient en elles rien de saint, ni de grand; pour eux ce n'est pas la poésie des sens, mais la sensualité grossière; ils ressemblent à des gourmands qui prendraient la cuisine pour la salle à manger; selon eux, il faut tyranniser les femmes pour qu'elles ne vous réduisent pas à la condition d'esclave. Sous ce rapport, du Bousquier était encore la contre-partie du chevalier de Valois. En disant sa phrase, il jeta son bonnet au pied de son lit, comme eût fait le pape Grégoire du cierge qu'il renversait en fulminant une excommunication.

—Souvenez-vous, M. du Bousquier, répondit majestueusement Suzanne, qu'en venant vous trouver j'ai rempli mon devoir; souvenez-vous que j'ai dû vous offrir ma main et vous demander la vôtre; mais souvenez-vous aussi que j'ai mis dans ma conduite la dignité de la femme qui se respecte, que je ne me suis pas abaissée à pleurer comme une niaise, que je n'ai pas insisté, que je ne vous ai point tourmenté. Maintenant vous connaissez ma situation. Vous savez que je ne puis rester à Alençon; ma mère me chassera, Mme Lardot est à cheval sur les principes comme si elle en vendait. Pauvre ouvrière que je suis, irai-je à l'hôpital, irai-je mendier mon pain! Non! je me jetterais plutôt dans la Brillante ou dans la Sarthe; mais n'est-il pas plus simple que j'aille à Paris; ma mère pourra trouver un prétexte pour m'y envoyer : ce sera un oncle qui me demande, une tante en train de mourir, une dame qui me veut du bien. Il ne s'agit que d'avoir l'argent nécessaire au voyage et à tout ce que vous savez...

Cette nouvelle avait pour du Bousquier mille fois plus d'importance que pour le chevalier de Valois; mais lui seul et le chevalier étaient dans ce secret qui ne sera dévoilé que par le dénouement de cette histoire. Pour le moment, il suffit de dire que le mensonge de Suzanne introduisait une si grande confusion dans les idées du vieux garçon qu'il était incapable de faire une réflexion sérieuse. Sans ce trouble et sans sa joie intérieure, car l'amour propre est un escroc qui ne manque jamais sa dupe, il aurait pensé qu'une honnête fille comme Suzanne, de qui le cœur n'était pas encore gâté, serait morte cent fois avant d'entamer une discussion de ce genre, et de lui demander de l'argent. Il aurait reconnu dans le regard de la grisette la cruelle lâcheté du joueur qui assassinerait pour se faire une mise.

— Tu irais donc à Paris? dit-il.

En entendant cette phrase, Suzanne eut un éclair de gaieté qui dora ses yeux gris, mais l'heureux du Bousquier ne vit rien.

— Mais oui, monsieur!

Du Bousquier commença d'étranges doléances : il venait de faire le dernier paiement de sa maison, il avait à satisfaire le peintre, le maçon, le menuisier. Suzanne le laissait aller, elle attendait le chiffre. Du Bousquier offrit cent écus. Suzanne fit ce qu'on nomme en style de coulisse une fausse sortie, elle se dirigea vers la porte.

— Eh bien! où vas-tu? dit du Bousquier inquiet. Voilà la belle vie de garçon! se dit-il. Je veux que le diable m'emporte si je me souviens de lui avoir chiffonné autre chose que sa collerette; et, paf! elle s'autorise d'une plaisanterie pour tirer sur vous une lettre de change à brûle-pourpoint!

— Mais, monsieur, dit Suzanne en pleurant, je vais chez madame Granson, une dame du bureau de charité, qui, à ma connaissance, a retiré quasiment de l'eau une pauvre fille dans le même cas...

— Madame Granson!

— Oui, dit Suzanne, la parente de mademoiselle Cormon, la vice-présidente de la Société Maternelle. Sous votre respect, les dames de la ville ont créé là une institution qui empêchera bien des pauvres créatures de détruire leurs enfants, qu'on en a fait mourir une à Mortagne voilà de cela trois ans, la belle Faustine d'Argentan.

— Tiens, Suzanne, dit du Bousquier en lui tendant la clef, ouvre toi-même le secrétaire, prends le sac entamé; il contient six cents francs, c'est tout ce que je possède.

Le vieux fournisseur montra, par son air abattu, combien il mettait peu de grâce à s'exécuter.

— Vieux ladre! se dit Suzanne en le comparant au délicieux chevalier de Valois, qui n'avait rien

donné, mais qui l'avait comprise, qui l'avait conseillée, et qui portait les grisettes dans son cœur.

— Si tu m'attrapes, Suzanne! s'écria-t-il en lui voyant la main au tiroir, tu...

— Mais, monsieur, dit-elle en l'interrompant avec insolence, vous ne me les donneriez donc pas, si je vous les demandais?...

Une fois mis sur le terrain de la galanterie, le fournisseur eut un souvenir de son beau temps, et il fit entendre un grognement d'adhésion. Suzanne prit le sac et sortit, en se laissant baiser au front par le vieux garçon, qui eut l'air de dire : — C'est un droit qui me coûte cher!

Suzanne cacha le sac dans une espèce de gibecière en osier fin qu'elle avait au bras, et maudit l'avarice de du Bousquier, car elle voulait mille francs. Une fois endiablée par un désir, et quand elle a mis le pied dans une voie de fourberies, une fille va loin. Lorsque la belle repasseuse fut dans la rue du Bercail, elle songea que la Société Maternelle présidée par mademoiselle Cormon lui compléterait peut-être la somme à laquelle elle avait chiffré ses dépenses, et qui, pour une grisette d'Alençon, était considérable. Puis elle haïssait du Bousquier; or, le vieux garçon avait paru redouter la confidence de son prétendu crime à madame Granson; et Suzanne, au risque de ne pas avoir un liard de la Société Maternelle, voulut, en quittant Alençon, empêtrer le fournisseur dans les lianes inextricables d'un cancan de province. Il y a toujours chez la grisette un peu de l'esprit malfaisant du singe. Suzanne entra donc chez madame Granson, en se composant un visage désolé.

Madame Granson, veuve d'un lieutenant-colonel d'artillerie mort à Iéna, possédait pour toute fortune une maigre pension de huit cents francs, cent écus de rentes à elle, plus un fils dont l'éducation et l'entretien lui avaient dévoré ses économies. Elle occupait, rue du Bercail, un de ces tristes rez-de-chaussée, qu'en passant dans la principale rue des petites villes, le voyageur embrasse d'un seul coup d'œil. C'était une porte bâtarde, élevée sur trois marches pyramidales; un couloir d'entrée qui menait à une cour intérieure, et au bout duquel se trouvait un escalier couvert d'une galerie de bois. D'un côté du couloir, une salle à manger et la cuisine; de l'autre, un salon à toutes fins et la chambre à coucher de la veuve.

Athanase Granson, jeune homme de vingt-trois ans, logé dans une mansarde au-dessus du premier étage de cette maison, apportait au ménage de sa pauvre mère les six cents francs d'une petite place que l'influence de sa parente, mademoiselle Cormon, lui avait fait obtenir à la mairie de la ville, où il était employé aux actes de l'état civil.

Sur ces données, chacun peut voir madame Granson dans son froid salon à rideaux jaunes, à meubles en velours d'Utrecht jaune, redressant après une visite les petits paillassons qu'elle mettait devant les chaises pour qu'on ne salît pas le carreau rouge frotté; puis, venant reprendre son fauteuil garni de coussins et son ouvrage à sa travailleuse placée sous le portrait du lieutenant-colonel d'artillerie entre les deux croisées, endroit d'où son œil enfilait la rue du Bercail et y voyait tout venir. C'était une bonne femme, mise avec une simplicité bourgeoise, en harmonie avec sa figure pâle et comme laminée par le chagrin. La rigoureuse modestie de la pauvreté se faisait sentir dans tous les accessoires de ce ménage où respiraient d'ailleurs les mœurs probes et sévères de la province. En ce moment, le fils et la mère étaient ensemble dans la salle à manger où ils déjeunaient d'une tasse de café, accompagnée de beurre et de radis. Pour faire comprendre le plaisir que la visite de Suzanne allait causer à madame Granson, il faut expliquer les secrets intérêts de la mère et du fils.

Athanase Granson était un jeune homme maigre et pâle, de moyenne taille, à figure creuse, où ses yeux noirs, pétillants de pensée, faisaient comme deux taches de charbon. Les lignes un peu tourmentées de sa face, les sinuosités de la bouche, son menton brusquement relevé, la coupe régulière d'un front de marbre, une expression de mélancolie causée par le sentiment de sa misère en contradiction avec la puissance qu'il se savait, indiquaient un homme de talent emprisonné. Aussi, partout ailleurs que dans la ville d'Alençon, l'aspect de sa personne lui aurait-il valu l'assistance des hommes supérieurs, ou des femmes qui reconnaissent le génie dans son incognito. Si ce n'était pas le génie, c'était la forme qu'il prend; si ce n'était pas la force d'un grand cœur, c'était l'éclat qu'elle imprime au regard. Quoiqu'il pût exprimer la sensibilité la plus élevée, l'enveloppe de la timidité détruisait en lui jusqu'aux grâces de la jeunesse, de même que les glaces de la misère empêchaient son audace de se produire. La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où se mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour. D'ailleurs Athanase avait cette fierté sauvage qu'exalte la pauvreté chez les hommes d'élite, qui

les grandit pendant leur lutte avec les hommes et les choses, mais qui, dès l'abord de la vie, fait obstacle à leur avénement. Le génie procède de deux manières : ou il prend son bien comme Napoléon et Molière, aussitôt qu'il le voit; ou il attend qu'on le vienne chercher quand il s'est patiemment révélé.

Le jeune Granson appartenait à la classe des hommes de talent qui s'ignorent et se découragent facilement; son âme était contemplative, il vivait plus par la pensée que par l'action. Peut-être eût-il paru incomplet à ceux qui ne conçoivent pas le génie sans les pétillements passionnés du Français; mais il était puissant dans le monde des esprits, et il devait arriver, par une suite d'émotions dérobées au vulgaire, à ces subites déterminations qui les closent et font dire par les niais : *Il est fou.* Le mépris dont le monde accable la pauvreté tuait Athanase; la chaleur énervante d'une solitude sans air détendait l'arc qui se bandait toujours, et l'âme se fatiguait par cet horrible jeu sans résultat. Athanase était homme à pouvoir se placer parmi les plus belles illustrations de la France; mais cet aigle, enfermé dans une cage, n'y trouvait pas de pâture, et allait mourir de faim après avoir contemplé d'un œil ardent les campagnes de l'air et les Alpes où plane le génie. Quoique ses travaux à la bibliothèque de la ville échappassent à l'attention, il enfouissait dans son âme ses pensées de gloire, car elles pouvaient lui nuire; mais il tenait encore plus profondément enseveli le secret de son cœur, une passion qui lui creusait les joues et lui jaunissait le front; il aimait sa parente éloignée, cette demoiselle Cormon que guettaient le chevalier de Valois et du Bousquier, ses rivaux inconnus.

Cet amour fut engendré par le calcul. Mademoiselle Cormon passait pour une des plus riches personnes de la ville, et le pauvre enfant avait été conduit à l'aimer par le désir du bonheur matériel, par le souhait mille fois formé de dorer les vieux jours de sa mère, par l'envie du bien-être nécessaire aux hommes qui vivent par la pensée. Mais ce point de départ fort innocent déshonorait à ses yeux sa passion; et de plus, il craignait le ridicule que le monde déverserait sur l'amour d'un jeune homme de vingt-trois ans pour une fille de quarante. Néanmoins sa passion était sincère; car ce qui, dans ce genre, peut sembler faux partout ailleurs, se réalise en province. En effet, les mœurs y étant sans hasard, ni mouvement, ni mystère, rendent les mariages nécessaires. Aucune famille n'accepte un jeune homme de mœurs dissolues, et quelque naturelle que puisse paraître, dans une capitale, la liaison d'un jeune homme comme Athanase avec une belle fille comme Suzanne, en province elle effraie et dissout par avance le mariage d'un jeune homme pauvre, là où la fortune d'un riche parti fait passer par dessus un aussi fâcheux antécédent. Entre la dépravation de certaines liaisons et un amour sincère, un homme de cœur sans fortune ne peut pas hésiter; il préfère les malheurs de la vertu aux malheurs du vice. Mais en province, les femmes dont un jeune homme peut s'éprendre sont rares : une belle jeune fille riche, il ne l'obtiendrait pas dans un pays où tout est calcul; une belle fille pauvre, il lui est interdit de l'aimer; ce serait, comme disent les provinciaux, marier la faim et la soif. Une solitude monacale est dangereuse au jeune âge. Tout ceci explique pourquoi la vie de province est si fortement basée sur le mariage. Aussi les génies chauds et vivaces, forcés de s'appuyer sur l'indépendance de la misère, doivent-ils tous quitter ces froides régions où la pensée est persécutée par une brutale indifférence, où pas une femme ne peut ni ne veut se faire sœur de charité auprès d'un homme de science ou d'art.

Qui se rendra compte de la passion d'Athanase pour mademoiselle Cormon? Ce ne sera ni les gens riches, ces sultans de la société qui y trouvent des harems, ni les bourgeois qui suivent la grande route battue par les préjugés, ni les femmes, qui ne voulant rien concevoir aux passions des artistes, leur imposent le talion de leurs vertus, en s'imaginant que les sexes sont pareils. Ici, peut-être, faut-il en appeler aux jeunes gens souffrants de leurs premiers désirs, réprimés au moment où toutes leurs forces se tendent, aux artistes malades de leur génie étouffé par les étreintes de la misère, aux talents, qui d'abord persécutés et sans appuis, sans amis souvent, ont fini par triompher de la double angoisse de l'âme et du corps, également endoloris. Ceux-là connaissent bien les lancinantes attaques du cancer qui dévorait Athanase; ils ont agité ces longues et cruelles délibérations, faites en présence de fins si grandioses pour lesquelles il ne se trouve point de moyens; ils ont subi les avortements inconnus de germes où le frai du génie encombrait une grève aride. Ceux-là savent que la grandeur des désirs est en raison de l'étendue de l'imagination; plus haut ils s'élancent, plus bas ils tombent et combien ne se brise-t-il pas de liens dans ces chûtes! Leur vue perçante a, comme Athanase, découvert le brillant avenir qui les attendait, e

dont ils ne se croyaient séparés que par une gaze ; cette gaze, qui n'arrêtait pas leurs yeux, la société la changeait en un mur d'airain. Poussés par une vocation, par le sentiment de l'art, ils ont aussi cherché maintes fois à se faire un moyen des sentiments que la société matérialise incessamment. La province calcule et arrange le mariage dans le but de se créer le bien-être ; et il serait défendu à un pauvre artiste, à l'homme de science, de lui donner une double destination, de le faire servir à sauver sa pensée en assurant son existence ?

Agité par ces idées, Athanase Granson considéra d'abord son mariage avec mademoiselle Cormon comme une manière d'arrêter sa vie ; elle serait définie ; il pourrait s'élancer vers la gloire, rendre sa mère heureuse, et il se savait capable de fidèlement aimer mademoiselle Cormon. Puis, sa propre volonté créa, sans qu'il s'en aperçût, une passion réelle ; car il se mit à étudier la vieille fille ; et, par suite du prestige qu'exerce l'habitude, il finit par ne voir que ses beautés et par oublier ses défauts. Chez un jeune homme de vingt-trois ans, les sens sont pour tant de chose dans l'amour ! leur feu construit toujours un prisme entre ses yeux et les femmes qu'il aperçoit. Sous ce rapport, l'étreinte par laquelle Chérubin saisit à la scène Marceline est un trait de génie chez Beaumarchais. Mais si l'on vient à songer que, dans la profonde solitude où la misère laissait Athanase, mademoiselle Cormon était la seule figure qui se produisait à ses regards, qu'elle attirait incessamment son œil, que le jour tombait en plein sur elle, ne trouvera-t-on pas cette passion naturelle ?

Ce sentiment si profondément caché dut grandir de jour en jour. Les désirs, les souffrances, l'espoir, les méditations, grossissaient dans le calme et le silence le lac où chaque heure mettait sa goutte d'eau, et qui s'étendait dans l'âme d'Athanase. Plus le cercle intérieur que décrivait l'imagination aidée par les sens s'agrandissait, plus mademoiselle Cormon devenait imposante, plus croissait la timidité d'Athanase.

Sa mère avait tout deviné. Sa mère, en femme de province, calculait naïvement en elle-même les avantages de l'affaire : elle se disait que mademoiselle Cormon se trouverait bien heureuse d'avoir pour mari un jeune homme de vingt-trois ans, plein de talent, qui ferait honneur à sa famille et au pays ; mais les obstacles que son peu de fortune et que l'âge de mademoiselle Cormon mettaient à ce mariage, lui paraissaient insurmontables : elle n'imaginait que la patience pour les vaincre. Comme M. du Bousquier, comme le chevalier de Valois, elle avait sa politique ; elle se tenait à l'affût des circonstances, elle attendait l'heure propice avec cette finesse que donnent l'intérêt et la maternité. Madame Granson ne se défiait point du chevalier de Valois ; mais elle avait supposé que M. du Bousquier, quoique refusé, conservait des prétentions. Habile et secrète ennemie du vieux fournisseur, Madame Granson lui faisait un mal inouï pour servir son fils, à qui d'ailleurs elle n'avait encore rien dit de ses menées sourdes. Maintenant, qui ne comprendra l'importance qu'allait acquérir la confidence du mensonge de Suzanne, une fois faite à madame Granson ? Quelle arme entre les mains de la dame de charité, trésorière de la Société Maternelle ? Comme elle allait colporter doucereusement la nouvelle en quêtant pour la chaste Suzanne !

En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, faisait jouer sa cuiller dans son bol vide, en contemplant d'un œil occupé cette pauvre salle à manger à carreaux rouges, à chaises de paille, à buffet de bois peint, à rideaux blancs et bleus qui ressemblaient à un damier, tendue d'un vieux papier de cabaret, et qui communiquait avec la cuisine par une porte vitrée. Comme il était adossé à la cheminée en face de sa mère, et que la cheminée se trouvait presque devant la porte, ce visage pâle, mais bien éclairé par le jour de la rue, encadré de beaux cheveux noirs, ces yeux animés par le désespoir et enflammés par les pensées du matin, s'offrirent tout à coup aux regards de Suzanne.

La grisette, qui certes a l'instinct de la misère et des souffrances du cœur, ressentit cette étincelle électrique, jaillie on ne sait d'où, qui ne s'explique point, que nient certains esprits forts, mais dont le coup sympathique a été éprouvé par beaucoup de femmes et d'hommes. C'est tout à la fois une lumière qui éclaire les ténèbres de l'avenir, un pressentiment des jouissances pures de l'amour partagé, la certitude de se comprendre l'un et l'autre ; c'est surtout comme une touche habile et forte faite par une main de maître sur le clavier des sens ; le regard est fasciné par une irrésistible attraction, le cœur est ému, les mélodies du bonheur retentissent dans l'âme et aux oreilles, une voix crie : — *C'est lui !* Puis, souvent la réflexion jette ses douches d'eau froide sur cette bouillante émotion, et tout est dit. En un moment, aussi rapide qu'un coup de foudre, Suzanne reçut une bordée de pensées du cœur ; un

éclair de l'amour vrai brûla les mauvaises herbes écloses au souffle du libertinage et de la dissipation. Elle comprit combien elle perdait de sainteté, de grandeur, en se flétrissant elle-même à faux. Ce qui n'était la veille qu'une plaisanterie à ses yeux devint un arrêt grave porté sur elle. Elle recula devant son succès. Mais l'impossibilité du résultat, la pauvreté d'Athanase, un vague espoir de l'enrichir, et de revenir de Paris les mains pleines en lui disant : — Je t'aimais! la fatalité, si l'on veut, séchèrent cette pluie bienfaisante.

L'ambitieuse grisette demanda d'un air timide un moment d'entretien à Mme Granson, qui l'emmena dans sa chambre à coucher. Lorsque Suzanne sortit, elle regarda pour la seconde fois Athanase qu'elle retrouva dans la même pose et réprima ses larmes. Quant à Mme Granson, elle rayonnait de joie ; elle avait enfin une arme terrible contre M. du Bousquier, elle pourrait lui porter une blessure mortelle. Aussi avait-elle promis à la pauvre fille séduite l'appui de toutes les dames de charité, de toutes les associées de la Société Maternelle, en entrevoyant une douzaine de visites à faire qui allaient occuper sa journée, et pendant lesquelles il se formerait sur la tête du vieux garçon un orage épouvantable. Le chevalier de Valois, tout en prévoyant la tournure que prendrait l'affaire, ne se promettait pas autant de scandale qu'il devait y en avoir.

— Mon cher enfant, dit madame Granson à son fils, tu sais que nous allons dîner chez mademoiselle Cormon, prends un peu plus de soin de ta mise. Tu as tort de négliger la toilette, tu es fait comme un voleur. Mets ta belle chemise à jabot, ton habit vert de drap d'Elbeuf. J'ai mes raisons, ajouta-t-elle d'un air fin. D'ailleurs, mademoiselle Cormon part pour aller au Prébaudet, et il y aura chez elle beaucoup de monde. Quand un jeune homme est à marier, il doit se servir de tous ses moyens pour plaire. Si les filles voulaient dire la vérité, mon Dieu, mon enfant, tu serais bien étonné de savoir ce qui les amourache. Souvent, il suffit qu'un homme ait passé à cheval à la tête d'une compagnie d'artilleurs, ou qu'il se soit montré dans un bal avec des habits un peu justes. Souvent un certain air de tête, une pose mélancolique, font supposer toute une vie ; nous nous forgeons un roman d'après le héros ; ce n'est souvent qu'une bête, mais le mariage est fait. Examine M. le chevalier de Valois, étudie-le, prends de ses manières ; vois comme il se présente avec aisance ; il n'a pas l'air emprunté comme toi. Parle un peu : ne dirait-on pas que tu ne sais rien, toi qui sais l'hébreu par cœur!

Athanase écouta sa mère d'un air étonné mais soumis; puis il se leva, prit sa casquette et se rendit à la mairie, en se disant : — Ma mère aurait-elle deviné mon secret? Il passa par la rue du Val-Noble, où demeurait mademoiselle Cormon, petit plaisir qu'il se donnait tous les matins, et il se disait alors mille choses fantasques : — Elle ne se doute certainement pas qu'il passe en ce moment devant sa maison un jeune homme qui l'aimerait bien, qui lui serait fidèle, qui ne lui donnerait jamais de chagrin, qui lui laisserait la disposition de sa fortune, sans s'en mêler. Mon Dieu, quelle fatalité! dans la même ville, à deux pas l'une de l'autre, deux personnes se trouvent dans les conditions où nous sommes, et rien ne peut les rapprocher. Si ce soir je lui parlais?

Pendant ce temps, Suzanne s'en allait chez sa mère en pensant au pauvre Athanase ; et comme beaucoup de femmes ont pu le souhaiter pour des hommes adorés au-delà des forces humaines, elle se sentait capable de lui faire avec son beau corps un marche-pied pour qu'il atteignît promptement à la couronne.

Maintenant, il est nécessaire d'expliquer ce qu'était cette vieille fille vers laquelle tant d'intérêts convergeaient, et chez qui les acteurs de cette scène devaient se rencontrer tous, le soir même, à l'exception de Suzanne. Cette grande et belle personne, assez hardie pour brûler ses vaisseaux comme Alexandre, au début de la vie, et pour commencer la lutte par une faute mensongère, disparut du théâtre après y avoir introduit un violent élément d'intérêt. Ses vœux furent d'ailleurs comblés. Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvait une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert doublé de rose que lui donna M. de Valois et qu'elle préférait à tout. Si le chevalier fût venu à Paris au moment où elle y brillait, elle eût certes tout quitté pour lui. Semblable à la chaste Suzanne de la Bible, que les vieillards avaient à peine entrevue, elle s'établissait heureuse et pleine d'espoir à Paris, pendant que tout Alençon déplorait ses malheurs, pour lesquels toutes les dames des deux Sociétés de Charité et de Maternité manifestèrent une vive sympathie. Suzanne peut offrir une image de ces belles normandes qu'un savant médecin a comprises pour un tiers dans la consommation que fait, en ce genre, le monstrueux

Paris; mais Suzanne resta dans les régions les plus élevées et les plus décentes de la galanterie. Par une époque où, comme le disait M. de Valois, *la femme* n'existait plus, elle fut seulement *madame du Valnoble;* mais autrefois elle eût été la rivale des Rhodope, des Impéria et des Ninon. Un des écrivains les plus distingués de la Restauration l'a prise sous sa protection ; peut-être l'épousera-t-il; car il est journaliste, et partant au-dessus de l'opinion, puisqu'il en fabrique une nouvelle tous les six ans.

II

Mademoiselle Cormon.

En France, dans presque toutes les préfectures de second ordre, il existe un salon où se réunissent des personnes considérables et considérées, qui néanmoins ne sont pas encore la crème de la société. Le maître et la maîtresse de la maison comptent bien parmi les sommités de la ville et sont reçus partout où il leur plaît d'aller; et il ne se donne pas en ville une fête, un dîner diplomatique, qu'ils n'y soient invités; mais les gens à châteaux, les pairs qui possèdent de belles terres, la grande compagnie du département ne vient pas chez eux, et reste à leur égard dans les termes d'une visite faite de part et d'autre, d'un dîner ou d'une soirée acceptés et rendus. Ce salon mixte, où se rencontrent la petite noblesse, à poste fixe, le clergé, la magistrature, exerce une grande influence. La raison et l'esprit du pays résident dans cette société solide et sans faste où chacun connaît les revenus du voisin, où l'on professe une parfaite indifférence du luxe et de la toilette, jugés comme des enfantillages en comparaison d'un *mouchoir à bœufs* de dix ou douze arpents dont l'acquisition a été couvée pendant des années, et qui a donné lieu à d'immenses combinaisons diplomatiques. Inébranlable dans ses préjugés bons ou mauvais, ce cénacle suit une même voie sans regarder ni en avant ni en arrière; il n'admet rien de Paris sans un long examen, se refuse aux cachemires aussi bien qu'aux inscriptions sur le grand-livre, se moque des nouveautés, ne lit rien et veut tout ignorer, science, littérature, inventions industrielles; il obtient le changement d'un préfet qui ne lui convient pas, et si l'administrateur résiste, il l'isole à la manière des abeilles qui couvrent de cire un colimaçon venu dans leur ruche; ses bavardages deviennent souvent de solennels arrêts. Aussi, quoiqu'il ne s'y fasse que des parties de jeu, les jeunes femmes y apparaissent-elles de loin en loin ; elles y viennent chercher une approbation de leur conduite, une consécration de leur importance. Cette suprématie accordée à une maison froisse souvent l'amour-propre de quelques naturels du pays, qui se consolent en supputant la dépense qu'elle impose, et dont ils profitent. Mais, quand il ne se rencontre pas de fortune assez considérable pour tenir une maison ouverte, les gros bonnets choisissent pour lieu de réunion, comme faisaient les gens d'Alençon, la maison d'une personne inoffensive, dont la vie arrêtée, dont le caractère ou la position laissent la société maîtresse chez elle, en ne portant ombrage ni aux vanités, ni aux intérêts de chacun.

Ainsi, la haute société d'Alençon se réunissait depuis longtemps chez la vieille fille de qui la fortune était à son insu couchée en joue par madame Granson son arrière petite cousine, et par les deux vieux garçons dont les secrètes espérances ont été dévoilées. Cette demoiselle vivait avec son oncle maternel, un ancien grand-vicaire de l'évêché de Séez, autrefois son tuteur, et dont elle devait hériter. La famille que représentait alors Rose-Marie-Victoire Cormon comptait autrefois parmi les plus considérables de la province; quoique roturière, elle frayait avec la noblesse à laquelle elle s'était souvent alliée; elle avait fourni jadis des intendants aux ducs d'Alençon, force magistrats à la robe et plusieurs évêques au clergé. M. de Sponde, le grand-père maternel de mademoiselle Cormon, fut élu par la Noblesse aux États-Généraux, et M. Cormon, son père, par le Tiers-État : aucun n'accepta. Depuis environ cent ans, les filles de cette famille s'étaient mariées à des nobles de la province, en sorte qu'elle avait si bien *tallé* dans le duché, qu'elle y embrassait tous les arbres généalogiques. Nulle bourgeoisie ne ressemblait davantage à la noblesse.

Bâtie sous Henri IV par Pierre Cormon, intendant du dernier duc d'Alençon, la maison où demeurait mademoiselle Cormon avait toujours appartenu à sa famille, et parmi tous ses biens visibles, celui-là stimulait particulièrement la convoitise de ses deux vieux amants. Cependant, loin de donner des revenus, ce logis était une cause de dépense; mais il est si rare de trouver dans une ville de province une demeure placée au centre,

sans méchant voisinage, belle au dehors, commode à l'intérieur, que tout Alençon partageait cette envie. Ce vieil hôtel était situé précisément au milieu de la rue du Val-Noble, appelée par corruption le Val-Noble, sans doute à cause du pli que fait dans le terrain, la Brillante, petit cours d'eau qui traverse Alençon. Cette maison est remarquable par la forte architecture que produisit Marie de Médicis; quoique bâtie en granit, pierre qui se travaille difficilement, ses angles, les encadrements des fenêtres et ceux des portes sont décorés par des bossages taillés en pointes de diamant. Elle se compose d'un étage au-dessus d'un rez-de-chaussée; son toit, extrêmement élevé, présente des croisées saillantes à tympans sculptés, assez élégamment encastrées dans le chéneau doublé de plomb, extérieurement orné par des balustres. Entre chacune de ces croisées s'avance une gargouille figurant une gueule fantastique d'animal qui vomit les eaux sur de grandes pierres percées de cinq trous. Les deux pignons sont terminés par des bouquets en plomb, symbole de bourgeoisie; car aux nobles seuls appartenait autrefois le droit d'avoir des girouettes. Du côté de la cour, à droite, sont les remises et les écuries; à gauche, la cuisine, le bûcher et la buanderie.

Un des battants de la porte cochère restait ouvert et garni d'une petite porte basse, à claire-voie et à sonnette, qui permettait aux passants de voir, au milieu d'une vaste cour, une corbeille de fleurs dont les terres amoncelées étaient retenues par une petite haie de troëne. Quelques rosiers des quatre saisons, des giroflées, des scabieuses, des lis et des genêts d'Espagne composaient le massif, autour duquel on plaçait pendant la belle saison des caisses de lauriers, de grenadiers et de myrtes. Frappé de la propreté minutieuse qui distinguait cette cour et ses dépendances, un étranger aurait pu deviner la vieille fille; car l'œil qui présidait là devait être un œil inoccupé, fureteur, conservateur moins par caractère que par besoin d'action. Une vieille demoiselle, chargée d'employer sa journée vide, pouvait seule faire arracher l'herbe entre les pavés, nettoyer les crêtes des murs, exiger un balayage continuel, ne jamais laisser les rideaux de cuir de la remise sans être fermés; elle seule était capable d'introduire par désœuvrement une sorte de propreté hollandaise dans une petite province située entre le Perche, la Bretagne et la Normandie, pays où l'on professe avec orgueil une crasse indifférence pour le *comfort*.

Jamais ni le chevalier de Valois ni du Bousquier ne montaient les marches du double escalier qui enveloppait la tribune du perron de cet hôtel, sans se dire, l'un, qu'il convenait à un pair de France, et l'autre que le maire de la ville devait demeurer là. Une porte-fenêtre surmontait ce perron et entrait dans une anti-chambre éclairée par une seconde porte semblable qui sortait sur un autre perron, du côté du jardin. Cette espèce de galerie, carrelée en carreaux rouges, lambrissée à hauteur d'appui, était l'hôpital des portraits de famille qui étaient les plus malades : quelques-uns avaient un œil endommagé, d'autres souffraient d'une épaule avariée; celui-ci tenait son chapeau d'une main qui n'existait plus; celui-là était amputé d'une jambe. Là se déposaient les manteaux, les sabots, les doubles souliers, les parapluies, les coiffes, les pelisses; c'était l'arsenal où chaque habitué laissait son bagage à l'arrivée et le reprenait au départ. Aussi, le long de chaque mur, y avait-il une banquette pour asseoir les domestiques qui arrivaient armés de fallots, et un gros poële afin de combattre la bise qui venait à la fois de la cour et du jardin.

La maison était donc divisée en deux parties égales. D'un côté, sur la cour, se trouvait la cage de l'escalier, puis une grande salle à manger donnant sur le jardin et un office par lequel on communiquait avec la cuisine; de l'autre, un salon à quatre fenêtres, à la suite duquel étaient deux petites pièces, l'une ayant vue sur le jardin et formant boudoir, l'autre éclairée sur la cour et servant de cabinet. Le premier étage contenait l'appartement complet d'un ménage, et un logement où demeurait le vieil abbé de Sponde. Les mansardes devaient sans doute offrir beaucoup de logements depuis longtemps habités par des rats et des souris, dont mademoiselle Cormon disait les haut-faits nocturnes au chevalier de Valois, en s'étonnant de l'inutilité des moyens employés contre eux.

Le jardin, d'environ un demi-arpent, est margé par la Brillante, ainsi nommée à cause des parcelles de mica qui paillettent son lit; mais partout ailleurs que dans le Val-Noble, où ses eaux maigres sont chargées de teintures et des débris qu'y jettent les industries de la ville. La rive opposée au jardin de mademoiselle Cormon est encombrée, comme dans toutes les villes de province où passe un cours d'eau, de maisons où s'exercent des professions altérées d'eau; mais par bonheur, elle n'avait en face d'elle que des gens tranquilles, des bourgeois, un boulanger, des ébénistes. Ce jardin, plein de fleurs communes, est terminé naturellement par une terrasse formant un quai, au bas de laquelle

se trouvent quelques marches pour descendre à la Brillante. Sur la balustrade de la terrasse, imaginez de grands vases en faïence bleue et blanche d'où s'élèvent des giroflées; à droite et à gauche, le long des murs voisins, voyez deux couverts de tilleuls carrément taillés; vous aurez une idée du paysage plein de bonhomie pudique, de chasteté tranquille, de vues modestes et bourgeoises, qu'offraient la rive opposée et ses naïves maisons, les eaux rares de la Brillante, le jardin, ses deux couverts collés contre les murs voisins, et le vénérable édifice des Cormon. Quelle paix! quel calme! rien de pompeux, mais rien de transitoire; tout semble éternel.

Le rez-de-chaussée appartenait donc à la réception. Là tout respirait la vieille, l'inaltérable province. Le grand salon carré, à quatre portes et à quatre croisées, était modestement lambrissé de boiseries peintes en gris. Une seule glace, oblongue, se trouvait sur la cheminée, et le haut du trumeau représentait le Jour conduit par les Heures, peint en camaïeu. Ce genre de peinture infestait tous les dessus de porte où l'artiste avait inventé ces éternelles Saisons, qui, dans une bonne partie des maisons du centre de la France, vous font prendre en haine de détestables Amours occupés à moissonner, à patiner, à semer ou à se jeter des fleurs. Chaque fenêtre était ornée de rideaux en damas vert relevés par des cordons à gros glands qui dessinaient d'énormes baldaquins. Le meuble en tapisserie, dont les bois peints et vernis se distinguaient par les formes contournées si fort à la mode dans le dernier siècle, offrait dans ses médaillons les fables de La Fontaine; quelques bords de chaises ou de fauteuils avaient été reprisés. Le plafond était séparé en deux par une grosse solive au milieu de laquelle pendait un lustre de vieux cristal de roche, enveloppé d'une chemise verte. Sur la cheminée se trouvaient deux vases en bleu de Sèvres, de vieilles girandoles attachées au trumeau, et une pendule dont le sujet, pris dans la dernière scène du *Déserteur*, prouvait la vogue prodigieuse de l'œuvre de Sédaine. Cette pendule en cuivre doré se composait de onze personnages, ayant chacun quatre pouces de hauteur : au fond le déserteur sortait de sa prison entre des soldats, sur le devant la jeune femme évanouie lui montrait sa grâce. Le feu, les pelles et les pincettes étaient dans un style analogue à celui de la pendule. Les panneaux de la boiserie avaient pour ornement les plus récents portraits de la famille, un ou deux Rigaud et trois pastels de Latour. Quatre tables de jeu, un trictrac, une table de piquet, encombraient cette immense pièce, la seule, d'ailleurs, qui fût planchéyée. Le cabinet de travail, entièrement lambrissé de vieux laque rouge, noir et or, devait avoir, quelques années plus tard, un prix fou dont ne se doutait point mademoiselle Cormon; mais lui en eût-on offert mille écus par panneau, jamais elle ne l'aurait donné, car elle avait pour système de ne se défaire de rien. La province croit toujours aux trésors cachés par les ancêtres. L'inutile boudoir était tendu de ce vieux Perse après lequel courent aujourd'hui tous les amateurs du genre dit rocaille.

La salle à manger, dallée en pierres noires et blanches, sans plafond mais à solives peintes, était garnie de ces formidables buffets à dessus de marbre qu'exigent les batailles livrées en province aux estomacs. Les murs, peints à fresque, représentaient un treillage de fleurs. Les siéges étaient en canne vernie et les portes en bois de noyer naturel. Tout y complétait admirablement l'air patriarcal qui se respirait à l'intérieur comme à l'extérieur de cette maison. Le génie de la province y avait tout conservé; rien n'y était ni neuf ni ancien, ni jeune ni décrépit. Une froide exactitude s'y faisait partout sentir. Les touristes de la Bretagne et de la Normandie, du Maine et de l'Anjou, doivent avoir tous vu, dans les capitales de ces provinces, une maison qui ressemblait plus ou moins à l'hôtel des Cormon; car il est, dans son genre, un archétype des maisons bourgeoises d'une grande partie de la France, et mérite d'autant mieux sa place dans cet ouvrage qu'il explique des mœurs et représente des idées. Qui ne sent déjà combien la vie était calme et routinière dans ce vieil édifice? Il y existait une bibliothèque, mais elle se trouvait logée un peu au-dessus du niveau de la Brillante, bien reliée, cerclée, et les ouvrages y étaient conservés avec le soin que l'on donne, dans ces provinces privées de vignobles, aux œuvres pleines de naturel, exquises, recommandables par leurs parfums antiques, et produites par les presses de la Bourgogne, de la Touraine, de la Gascogne et du Midi. Le prix des transports est trop considérable pour que l'on fasse venir de mauvais vins.

Le fonds de la société de mademoiselle Cormon se composait d'environ cent cinquante personnes; quelques-unes allaient à la campagne, ceux-ci étaient malades, ceux-là voyageaient dans le département pour leurs affaires; mais il existait certains fidèles, qui, sauf les soirées priées, venaient tous

les jours, ainsi que les gens forcés par devoir ou par habitude de demeurer à la ville. Tous ces personnages étaient dans l'âge mûr; peu d'entre eux avaient voyagé, presque tous étaient restés dans la province, et certains avaient trempé dans la chouannerie. On commençait à pouvoir parler sans crainte de cette guerre, depuis que les récompenses arrivaient aux héroïques défenseurs de la bonne cause. M. de Valois, l'un des moteurs de la dernière prise d'armes où périt M. de Montauran, livré par sa maîtresse, où s'illustra le fameux Marche-à-terre qui faisait alors tranquillement le commerce des bestiaux du côté de Mayenne, donnait depuis six mois la clef de quelques bons tours joués à un vieux républicain nommé Hulot, le commandant d'une demi-brigade, cantonnée dans Alençon de 1798 à 1800, et qui avait laissé des souvenirs dans le pays. Les femmes faisaient peu de toilette, excepté le mercredi, jour où mademoiselle Cormon donnait à dîner, et où les invités du dernier mercredi s'acquittaient de leur visite de digestion. Les mercredis faisaient raout; l'assemblée était nombreuse; conviés et visiteurs se mettaient *in fiocchi;* quelques femmes apportaient leurs ouvrages, des tricots, des tapisseries à la main; quelques jeunes personnes travaillaient sans honte à des dessins pour du point d'Alençon, avec le produit desquels elles payaient leur entretien. Certains maris amenaient leurs femmes par politique, car il s'y trouvait peu de jeunes gens, aucune parole ne s'y disait à l'oreille sans exciter l'attention; il n'y avait donc point de danger ni pour une jeune personne, ni pour une jeune femme, d'entendre un propos d'amour.

Chaque soir, à six heures, la longue antichambre se garnissait de son mobilier; chaque habitué apportait qui sa canne, qui son manteau, qui sa lanterne. Toutes ces personnes se connaissaient si bien, les habitudes étaient si familièrement patriarcales, que si par hasard le vieil abbé de Sponde était sous le couvert, et mademoiselle Cormon dans sa chambre, ni Perotte la femme de chambre, ni Jacquelin le domestique, ni la cuisinière, ne les avertissaient; le premier venu en attendait un second, puis quand les habitués étaient en nombre pour un piquet, un wisth, un boston, ils commençaient sans attendre l'abbé de Sponde ou mademoiselle. S'il faisait nuit, au coup de sonnette, Pérotte ou Jacquelin accourait et donnait de la lumière. En voyant le salon éclairé, l'abbé se hâtait lentement de venir. Tous les soirs, le trictrac, la table de piquet, les trois tables de boston et celle de wisth étaient complètes, ce qui donnait une moyenne de vingt-cinq à trente personnes, en comptant celles qui causaient mais il en venait souvent plus de quarante; alors Jacquelin éclairait le cabinet et le boudoir. Entre huit et neuf heures, les domestiques commençaient à arriver dans l'antichambre pour chercher leurs maîtres; et, à moins de révolutions, il n'y avait plus personne au salon à dix heures. A cette heure, les habitués s'en allaient en groupes dans la rue, dissertant sur les coups, ou continuant quelques observations sur les mouchoirs à bœufs que l'on guettait, sur les partages de successions, sur les dissensions qu'ils produisaient entre héritiers, sur les prétentions de la société aristocratique. C'était comme à Paris la sortie d'un spectacle.

Certaines gens, parlant beaucoup de poésie et n'y entendant rien, déblatèrent contre les mœurs de la province; mais, mettez-vous le front dans la main gauche, appuyez un pied sur votre chenet, posez votre coude sur votre genou; puis, si vous vous êtes initié à l'ensemble doux et uni que présentent ce paysage, cette maison et son intérieur, la compagnie et ses intérêts agrandis par la petitesse de l'esprit, demandez-vous ce qu'est la vie humaine? Cherchez à prononcer entre celui qui a gravé des canards sur les obélisques égyptiens, et celui qui a bostonné pendant vingt ans avec du Bousquier, M. de Valois, mademoiselle Cormon, le président du tribunal, le procureur du roi, l'abbé de Sponde, madame Granson, *e tutti quanti?* Si le retour exact et journalier des mêmes pas dans un même sentier n'est pas le bonheur, il le joue si bien, que les gens amenés par les orages d'une vie agitée à réfléchir sur les bienfaits du calme diront que là était le bonheur.

Pour chiffrer l'importance du salon de mademoiselle Cormon, il suffira de dire que, statisticien né de la société, M. du Bousquier avait calculé que les personnes qui le hantaient possédaient cent trente-une voix au collége électoral, et réunissaient un million de rentes en fonds de terre dans la province. La ville d'Alençon n'était cependant pas entièrement représentée par ce salon; la haute compagnie aristocratique avait le sien; puis le salon du receveur-général était une auberge où toute la société dansait, intriguait, papillonnait, aimait et soupait. Ces deux autres salons communiquaient avec la maison Cormon, *et vice versâ;* mais le salon Cormon jugeait sévèrement ce qui se passait dans ces deux autres camps; on y critiquait le luxe des dîners, on y ruminait les glaces des bals, on y discutait la conduite des femmes, les toi-

lettes, les inventions nouvelles qui s'y produisaient.

Mademoiselle Cormon, espèce de raison sociale sous laquelle se comprenait une imposante coterie, devait donc être le point de mire de deux ambitieux aussi profonds que le chevalier de Valois et du Bousquier. Pour l'un et pour l'autre, là était la députation; et par suite, la pairie pour le noble, une recette générale pour le fournisseur. Un salon dominateur se crée aussi difficilement en province qu'à Paris, et là il était tout créé. Épouser mademoiselle Cormon, c'était régner sur Alençon. Athanase était le seul des trois prétendants à la main de la vieille fille qui ne calculât plus rien; il aimait alors la personne. Pour employer le jargon du jour, n'y avait-il pas un singulier drame dans la situation de ces quatre personnages? Ne se rencontrait-il pas quelque chose de bizarre dans ces trois rivalités silencieusement pressées autour d'une vieille fille qui ne les devinait pas malgré un effroyable et légitime désir de se marier? Mais quoique toutes ces circonstances rendent le célibat de cette fille une chose extraordinaire, il n'est pas difficile d'expliquer comment et pourquoi, malgré sa fortune et ses trois amoureux, elle était encore à marier.

D'abord, selon la jurisprudence de sa maison, mademoiselle Cormon avait toujours eu le désir d'épouser un gentilhomme; mais de 1789 à 1799, les circonstances furent très-défavorables à ses intentions. Si elle voulait être femme de condition, elle avait une horrible peur du tribunal révolutionnaire; ces deux sentiments, égaux en force, la firent rester en panne par une loi vraie en esthétique aussi bien qu'en statique. Cet état d'incertitude plaît d'ailleurs aux filles, tant qu'elles se croient jeunes et en droit de choisir un mari. La France sait que le système politique suivi par Napoléon eut pour résultat de faire beaucoup de veuves. Sous son règne, les héritières furent dans un nombre très-disproportionné avec celui des garçons à marier. Quand le Consulat ramena l'ordre intérieur, les difficultés extérieures rendirent le mariage de mademoiselle Cormon tout aussi difficile à conclure que par le passé. Si, d'une part, la nature de Rose-Marie-Victoire se refusait à épouser un vieillard; de l'autre, la crainte du ridicule et les circonstances lui interdisaient d'épouser un très-jeune homme: or, les familles mariaient de fort bonne heure leurs enfants afin de les soustraire aux envahissements de la conscription; enfin, par entêtement de propriétaire, elle n'aurait pas non plus épousé un soldat; elle ne prendrait pas un homme pour le rendre à l'empereur; elle voulait le garder pour elle seule. De 1804 à 1815, il lui fut donc impossible de lutter avec les jeunes filles qui se disputaient les partis convenables, raréfiés par le canon.

Outre sa prédilection pour la noblesse, mademoiselle Cormon eut la manie très-excusable de vouloir être aimée pour elle. Vous ne sauriez croire jusqu'où l'avait menée ce désir. Elle avait employé son esprit à tendre mille piéges à ses adorateurs afin d'éprouver leurs sentiments. Ses chausse-trappes furent si bien tendues que les infortunés s'y prirent tous, et succombèrent dans les épreuves baroques qu'elle leur imposait à leur insu. Mademoiselle Cormon ne les étudiait pas, elle les espionnait. Un mot dit à la légère, une plaisanterie que souvent elle comprenait mal, suffisaient pour lui faire rejeter ces postulants comme indignes: celui-ci n'avait ni cœur ni délicatesse; celui-là mentait et n'était pas chrétien; l'un voulait raser ses futaies et battre monnaie sur le poêle du mariage, l'autre n'était pas de caractère à la rendre heureurse; tous la faisaient frémir par l'éternité terrestre du lien matrimonial. Elle voulait être épousée pour sa fausse laideur et ses prétendus défauts, comme les autres femmes veulent l'être pour les qualités qu'elles n'ont pas et pour d'hypothétiques beautés. L'ambition de mademoiselle Cormon prenait sa source dans les sentiments les plus délicats de la femme; elle comptait régaler son amant en lui démasquant mille vertus après le mariage, comme d'autres femmes découvrent alors les mille imperfections qu'elles ont soigneusement voilées. Mais elle fut mal comprise; la noble fille ne rencontra que des âmes vulgaires, où régnait le calcul des intérêts positifs, et qui n'entendaient rien aux beaux calculs du sentiment. Plus elle s'avança vers cette fatale époque si ingénieusement nommée *la seconde jeunesse,* plus sa défiance augmenta. Elle affecta de se présenter sous le jour le plus défavorable, et joua si bien son rôle, que les derniers raccolés hésitèrent à lier leur sort à celui d'une personne dont le vertueux colin-maillard exigeait une étude à laquelle se livrent peu les hommes qui veulent une vertu toute faite. La crainte constante de n'être épousée que pour sa fortune la rendit inquiète et soupçonneuse outre mesure; elle courait sus aux gens riches, et les gens riches pouvaient contracter de grands mariages; elle craignait les gens pauvres auxquels elle refusait le désintéressement dont elle faisait tant de cas en une semblable affaire; en sorte que ses exclusions et les circonstances éclaircirent étrangement les

hommes ainsi triés comme pois gris sur un volet.

A chaque mariage manqué, la pauvre demoiselle, amenée à mépriser les hommes, dut finir par les voir sous un faux jour. Son caractère contracta nécessairement une intime misanthropie qui jeta certaines teintes d'amertume dans sa conversation et quelque sévérité dans son regard. Son célibat détermina dans ses mœurs une rigidité croissante; elle essayait de se perfectionner en désespoir de cause. Noble vengeance! elle tailla pour Dieu le diamant brut rejeté par l'homme. Bientôt l'opinion publique lui fut contraire, car le public accepte l'arrêt qu'une personne libre porte sur elle-même en ne se mariant pas, en manquant des partis ou les refusant. Chacun juge que ce refus est fondé sur des raisons secrètes, toujours mal interprétées. Celui-ci disait qu'elle était mal conformée; celui-là lui prêtait des défauts cachés; mais la pauvre fille était pure comme un ange, saine comme son œil, et pleine de bonne volonté; car la nature l'avait destinée à tous les plaisirs, à tous les bonheurs, à toutes les fatigues de la maternité.

Mademoiselle Cormon ne trouvait cependant point dans sa personne l'auxiliaire obligé de ses désirs. Elle n'avait d'autre beauté que celle si improprement nommée *la beauté du diable,* et qui consiste dans une grosse fraîcheur de jeunesse que, théologalement parlant, le diable ne saurait avoir, à moins qu'il ne faille expliquer cette expression par la constante envie qu'il a de se rafraîchir. Les pieds de l'héritière étaient larges et plats. Sa jambe, qu'elle laissait souvent voir par la manière dont, sans y entendre malice, elle relevait sa robe quand il avait plu, et qu'elle sortait de chez elle ou de Saint-Léonard, ne pouvait être prise pour la jambe d'une femme; c'était une jambe nerveuse, à petit mollet saillant et dru comme celui d'un matelot. Sa bonne grosse taille, son embonpoint de nourrice, ses bras forts et potelés, ses mains rouges, tout en elle s'harmoniait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Ses yeux, d'une couleur indécise, arrivaient à fleur de tête et donnaient à son visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à son état de vieille fille: si elle n'avait pas été innocente, elle eût semblé l'être. Son nez aquilin contrastait avec la petitesse de son front, car il est rare que cette forme de nez ne soit pas la conséquence d'un beau front; si elle avait de grosses lèvres rouges qui faisaient supposer de la bonté, ce front annonçait trop peu d'idées pour que son cœur fût dirigé par l'intelligence; elle devait être bienfaisante sans grâce; et l'on reproche sévèrement à la vertu ses défauts, tandis qu'on est plein d'indulgence pour les qualités du vice. Ses cheveux châtains, d'une longueur extraordinaire, prêtaient à sa figure cette beauté qui résulte de la force et de l'abondance, les deux caractères principaux de sa personne. Au temps de ses prétentions, elle affectait de mettre sa figure de trois quarts pour montrer une très-jolie oreille qui se détachait bien au milieu du blanc azuré de son col et de ses tempes, rehaussé par son énorme chevelure. Vue ainsi, en habit de bal, elle offrait une masse imposante. Ses formes protubérantes, sa taille, sa vigoureuse santé, arrachaient aux officiers de l'empire cette exclamation: « Quel beau brin de fille! » Mais, avec les années, l'embonpoint, élaboré par une vie tranquille et sage, s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. En ce moment, aucun corset ne pouvait faire retrouver de hanches à la pauvre fille, qui semblait fondue d'une seule pièce. La jeune harmonie de son corsage n'existait plus; son ampleur excessive faisait craindre qu'en se baissant elle ne fût emportée par ces masses flottantes; mais la nature l'avait douée d'un contre-poids naturel qui rendait inutile la mensongère précaution d'une *tournure;* chez elle tout était fermement vrai. En se triplant, son menton avait diminué la longueur du col et gêné le port de sa tête. Elle n'avait pas de rides, mais des plis; et les plaisants prétendaient que, pour ne pas se couper, elle se mettait de la poudre aux articulations, ainsi qu'on en jette aux enfants.

Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs comme Athanase la nature d'attraits qui devait le séduire; car les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment à s'étendre sur ces belles nappes vives; c'était la perdrix dodue, alléchant le couteau du gourmet. Beaucoup d'élégants parisiens endettés se seraient très bien résignés à faire exactement le bonheur de Mlle Cormon. Mais elle avait quarante ans! En ce moment, après avoir pendant longtemps combattu pour mettre dans sa vie les intérêts qui font toute la femme, et néanmoins forcée d'être fille, elle se fortifiait dans sa vertu par les pratiques religieuses les plus sévères. Elle avait eu recours à la religion, cette grande consolatrice des virginités. Son confesseur la dirigeait assez niaisement, depuis trois ans, dans la voie des macéra-

tions ; il lui recommandait l'usage de la discipline, qui, s'il faut en croire la médecine moderne, produit un effet contraire à celui qu'en attendait ce pauvre prêtre de qui les connaissances hygiéniques n'étaient pas très-étendues. Ces pratiques absurdes commençaient à répandre une teinte monastique sur le visage de mademoiselle Cormon. Elle était au désespoir en voyant son teint blanc contracter des tons jaunes qui annonçaient la maturité. Le léger duvet dont sa lèvre supérieure était ornée vers les coins s'avisait de grandir et dessinait comme une fumée ; ses tempes se miroitaient ; la décroissance commençait. Il était authentique dans Alençon que le sang la tourmentait ; elle faisait subir ses confidences au chevalier de Valois à qui elle nombrait ses bains de pied, avec lequel elle combinait des réfrigérants. Le fin compère tirait alors sa tabatière, et, par forme de conclusion, contemplait la princesse Goritza.

— Le vrai calmant, disait-il, ma chère demoiselle, serait un bel et bon mari.

— Mais à qui se fier? répondait-elle.

Le chevalier chassait alors les grains de tabac qui se fourraient dans les plis du pou de soie ou sur son gilet. Pour tout le monde, son geste eût été naturel, et, disons-le, passablement fat ; mais il donnait toujours des inquiétudes à la pauvre fille. La violence de sa passion sans objet était si grande qu'elle n'osait plus regarder un homme en face, tant elle craignait de laisser apercevoir dans son regard le sentiment un peu bestial qui la poignait. Par un caprice qui n'était peut-être que la continuation de ses anciens procédés, quoiqu'elle se sentît attirée vers les hommes qui pouvaient encore lui convenir, elle avait tant de peur d'être taxée de folie en ayant l'air de leur faire la cour, qu'elle les traitait peu gracieusement. La plupart des personnes de sa société, se trouvant incapables d'apprécier ses motifs, toujours si nobles, expliquaient sa manière d'être avec ses co-célibataires comme la vengeance d'un refus essuyé ou prévu.

Quand commença l'année 1816, elle atteignit à cet âge fatal qu'elle n'avouait pas, à quarante ans. Son désir acquit alors une intensité qui avoisina la monomanie, car elle comprit que toute chance de progéniture finirait par se perdre ; et ce que, dans sa céleste ignorance, elle désirait par dessus tout, c'étaient des enfants. Il n'y avait pas une seule personne dans tout Alençon qui attribuât à cette vertueuse fille un seul désir des licences amoureuses ; elle aimait en bloc, sans rien imaginer ; c'était une Agnès catholique, incapable d'inventer une seule des ruses de l'Agnès de Molière. Depuis quelques mois, elle comptait sur un hasard. Le licenciement des troupes impériales et la reconstitution de l'armée royale opéraient un certain mouvement dans la destinée de beaucoup d'hommes qui retournaient, les uns en demi-solde, les autres avec ou sans pension, chacun dans leur pays natal, tous ayant le désir de corriger leur mauvais sort et de faire une fin, qui, pour mademoiselle Cormon, pouvait être un délicieux commencement. Il était difficile que, parmi ceux qui reviendraient aux environs, il ne se trouvât pas quelque brave militaire honorable, valide surtout, d'âge convenable, de qui le caractère servirait de passeport aux opinions bonapartistes ; peut-être même s'en rencontrerait-il, qui, pour regagner une position perdue, se feraient royalistes. Ce calcul soutint encore, pendant les premiers mois de l'année, mademoiselle Cormon dans la sévérité de son attitude. Mais les militaires qui vinrent habiter la ville se trouvèrent tous ou trop vieux ou trop jeunes, trop bonapartistes ou trop mauvais sujets, dans des situations incompatibles avec les mœurs, le rang et la fortune de mademoiselle Cormon, qui chaque jour se désespéra davantage. Les officiers supérieurs avaient tous profité de leurs avantages sous Napoléon pour se marier, et ceux-là devenaient royalistes dans l'intérêt de leurs familles. Mademoiselle Cormon avait beau prier Dieu de lui faire la grâce de lui envoyer un mari afin qu'elle pût être chrétiennement heureuse, il était sans doute écrit qu'elle mourrait vierge et martyre, car il ne se présentait aucun homme qui eût tournure de mari. Les conversations qui se tenaient chez elle, tous les soirs, faisaient assez bien la police de l'état-civil pour qu'il n'arrivât pas dans Alençon un seul étranger sans qu'elle fût instruite de ses mœurs, de sa fortune et de sa qualité. Mais Alençon n'est pas une ville qui affriande l'étranger ; elle n'est sur le chemin d'aucune capitale, elle n'a pas de hasards ; les marins qui vont de Brest à Paris ne s'y arrêtent même pas. La pauvre fille finit par comprendre qu'elle était réduite aux indigènes ; aussi son œil prenait-il parfois une expression féroce, à laquelle le malicieux chevalier répondait par un fin regard en tirant sa tabatière et contemplant la princesse Goritza. M. de Valois savait que, dans la jurisprudence féminine, une première fidélité est solidaire de l'avenir ; mais mademoiselle Cormon, avouons-le, avait peu d'esprit, elle ne comprenait rien au manége de la tabatière. Elle

redoublait de vigilance pour combattre le *malin esprit*. Sa rigide dévotion et les principes les plus sévères contenaient ses cruelles souffrances dans les mystères de la vie privée. Tous les soirs, en se retrouvant seule, elle songeait à sa jeunesse perdue, à sa fraîcheur fanée, aux vœux de la nature trompée ; et, tout en immolant au pied de la croix ses passions, poésies condamnées à rester en portefeuille, elle se promettait bien, si par hasard un homme de bonne volonté se présentait, de ne le soumettre à aucune épreuve et de l'accepter tel qu'il serait. En sondant ses bonnes dispositions, par certaines soirées plus âpres que les autres, elle allait jusqu'à épouser en pensée un sous-lieutenant, un fumeur, qu'elle se proposait de rendre, à force de soins, de complaisance et de douceur, le meilleur sujet de la terre; elle allait jusqu'à le prendre criblé de dettes. Mais il fallait le silence de la nuit pour ces mariages fantastiques, où elle se plaisait à jouer le sublime rôle des anges gardiens ; le lendemain, si Perrote trouvait le lit de sa maîtresse sens dessus dessous, mademoiselle, avait repris sa dignité; le lendemain, après déjeuner, elle voulait un homme de quarante ans, un bon propriétaire, bien conservé, vert comme un de ses prés.

Son oncle, l'abbé de Sponde, était incapable de l'aider en quoi que ce soit dans ces manœuvres matrimoniales. Ce bonhomme, âgé d'environ soixante-dix ans, attribuait les désastres de la révolution française à quelque dessein de la Providence, empressée de frapper une Église dissolue. L'abbé de Sponde s'était donc jeté dans le sentier depuis longtemps abandonné que pratiquaient jadis les solitaires pour aller au ciel ; il menait une vie ascétique, sans triomphe intérieur ; il dérobait au monde ses œuvres de charité, ses continuelles prières et ses mortifications; il pensait que les prêtres devaient tous agir ainsi pendant la tourmente, et il prêchait d'exemple. Tout en offrant au monde un visage calme et riant, il avait fini par se détacher entièrement des intérêts mondains; il songeait exclusivement aux malheureux, aux besoins de l'Église et à son propre salut. Il avait laissé l'administration de ses biens à sa nièce, qui lui en remettait les revenus, et à laquelle il payait une modique pension afin de pouvoir dépenser le surplus en aumônes secrètes et en dons à l'Église. Toutes les affections de l'abbé s'étaient concentrées sur sa nièce qui le regardait comme un père; mais c'était un père distrait, ne concevant point les agitations de la chair, et remerciant Dieu de ce qu'il maintenait la pauvre fille dans le célibat; car il avait, depuis sa jeunesse, adopté le système de saint Jean Chrysostôme qui a écrit que : « *L'état de virginité était autant au-dessus de l'état de mariage que l'Ange était au-dessus de l'Homme.* » Habituée à le respecter, mademoiselle Cormon n'osait pas l'initier aux désirs que lui inspirait un changement d'état; et le bonhomme, accoutumé de son côté au train de la maison, eût peu goûté l'introduction d'un maître au logis. Préoccupé par les misères qu'il soulageait, perdu dans les abîmes de la prière, l'abbé de Sponde avait souvent des distractions que les gens de sa société prenaient pour des absences; peu causeur, il avait un silence affable et bienveillant. C'était un homme de haute taille, sec, à manières graves, solennelles, dont le visage exprimait des sentiments doux, un grand calme intérieur, et qui, par sa présence, imprimait à cette maison une autorité sainte. Il aimait beaucoup le voltairien chevalier de Valois. Ces deux majestueux débris de la noblesse et du clergé, quoique de mœurs différentes, se reconnaissaient à leurs traits généraux ; d'ailleurs, le chevalier était aussi onctueux avec l'abbé de Sponde qu'il était paternel avec ses grisettes.

Quelques personnes pourraient croire que mademoiselle Cormon cherchait tous les moyens d'arriver à son but; que, parmi les légitimes artifices permis aux femmes, elle s'adressait à la toilette; qu'elle se décolletait, qu'elle déployait les coquetteries négatives d'un magnifique port d'armes. Mais point! Elle était héroïque et immobile dans ses guimpes comme un soldat dans sa guérite. Ses robes, ses chapeaux, ses chiffons, tout se confectionnait chez des marchandes de modes d'Alençon, deux sœurs bossues qui ne manquaient pas de goût. Malgré les instances de ces deux artistes, mademoiselle Cormon se refusait aux tromperies de l'élégance; elle voulait être cossue en tout, chair et plumes. Peut-être les lourdes façons de ses robes allaient-elles bien à sa physionomie. Se moque qui voudra de la pauvre fille! vous la trouverez sublime, âmes généreuses, qui ne vous inquiétez jamais de la forme que prend le sentiment, et l'admirez là où il est!

Ici quelques femmes perdues essaieront peut-être de chicaner la vraisemblance de ce récit; elles diront qu'il n'existe pas en France de fille assez niaise pour ignorer l'art de pêcher un homme; que mademoiselle Cormon est une de ces exceptions monstrueuses que le bon sens interdit de présenter comme type ; car la plus vertueuse et la

plus niaise fille, qui veut attraper un goujon, trouve encore un appât pour armer sa ligne. Mais ces critiques tombent, si l'on vient à penser que la sublime religion catholique, apostolique et romaine, est encore debout en Bretagne et dans l'ancien duché. La foi, la piété, n'admettent pas ces subtilités. Mademoiselle Cormon marchait dans la voie du salut, en préférant les malheurs de sa virginité infiniment trop prolongée au malheur d'un mensonge, au péché d'une ruse. Chez une fille armée de la discipline, la vertu ne pouvait transiger; l'amour ou le calcul devaient venir la trouver très-résolument. Puis, ayons le courage de faire une observation cruelle, par un temps où la religion n'est plus considérée que comme un moyen par ceux-ci, comme une poésie par ceux-là. La dévotion cause une opthalmie morale. Par une grâce providentielle, elle ôte aux âmes en route pour l'éternité la vue de beaucoup de petites choses terrestres. En un mot, les dévotes sont stupides sur beaucoup de points. Cette stupidité prouve d'ailleurs avec quelle force elles reportent leur esprit vers les sphères célestes; quoique le voltairien M. de Valois prétendît qu'il était extrêmement difficile de décider si ce sont les personnes stupides qui deviennent dévotes, ou si la dévotion a pour effet de rendre stupides les filles d'esprit. Songez-y bien, la vertu catholique la plus pure, avec ses acceptations résignées de tout calice, avec sa pieuse soumission aux ordres de Dieu, avec sa croyance à l'empreinte du doigt divin sur toutes les phases de la vie, est la mystérieuse lumière qui se glissera dans les derniers replis de cette histoire pour leur donner tout leur relief, et qui certes les agrandira aux yeux de ceux qui ont encore la Foi. Puis, s'il y a bêtise, pourquoi ne s'occuperait-on pas des malheurs de la bêtise, comme on s'occupe des malheurs du génie? l'une est un élément social infiniment plus abondant que l'autre.

Donc, mademoiselle Cormon pêchait aux yeux du monde par la divine ignorance des vierges. Elle n'était point observatrice, et sa conduite avec ses prétendus le prouvait assez. Mais en ce moment même, une jeune fille de seize ans, qui n'aurait pas ouvert un seul roman, aurait lu cent chapitres d'amour dans les regards d'Athanase, tandis que mademoiselle Cormon n'y voyait rien; elle ne reconnaissait pas dans les tremblements de sa parole la force d'un sentiment qui n'osait se produire. Honteuse elle-même, elle ne devinait pas la honte d'autrui. Capable d'inventer les raffinements de grandeur sentimentale qui l'avaient primitivement perdue, elle ne les reconnaissait pas chez Athanase. Ce phénomène moral ne paraîtra pas extraordinaire aux gens qui savent que les qualités du cœur sont aussi indépendantes de celles de l'esprit que les facultés du génie le sont des noblesses de l'âme. Les hommes complets sont si rares, que Socrate, l'une des plus belles perles de l'humanité, convenait, avec un phrénologue de son temps, qu'il était né pour faire un fort mauvais drôle. Un grand général peut sauver son pays à Zurich et s'entendre avec des fournisseurs; un banquier de probité douteuse peut se trouver homme d'état; un grand musicien peut concevoir des chants sublimes et faire un faux; une femme de sentiment peut être une grande sotte; une dévote peut avoir une âme sublime et ne pas même reconnaître les sons que rend une belle âme à ses cotés. Les caprices produits par les infirmités physiques se rencontrent également dans l'ordre moral.

Cette bonne créature, qui se désolait de ne faire ses confitures que pour elle et pour son vieil oncle, était devenue presque ridicule. Ceux qui se sentaient pris de sympathie pour elle, à cause de ses qualités et même de ses défauts, se moquaient de ses mariages manqués. Dans plus d'une conversation, on se demandait ce que deviendraient de si beaux biens, et les économies de mademoiselle Cormon, et la succession de son oncle. Depuis longtemps, elle était soupçonnée d'être au fond, malgré les apparences, une *fille originale*. En province, il n'est pas permis d'être original; c'est avoir des idées incomprises par les autres, et l'on y veut l'égalité de l'esprit aussi bien que l'égalité des mœurs. Le mariage de mademoiselle Cormon était devenu, dès 1804, quelque chose de si problématique, que *se marier comme mademoiselle Cormon* fut, dans Alençon, une phrase proverbiale qui équivalait à la plus railleuse des négations. Il faut que l'esprit moqueur soit un des plus impérieux besoins de la France pour que cette excellente personne excitât quelques railleries dans Alençon. Non-seulement elle recevait toute la ville, elle était charitable, pieuse et incapable de dire une méchanceté; mais encore elle concordait à l'esprit général et aux mœurs des habitants qui l'aimaient comme le caractère le plus pur, dans les habitudes de la province. Elle n'en était jamais sortie; symbole de leur vie, elle s'en était encroûtée, elle en avait les préjugés, elle en épousait les intérêts, elle l'adorait. Malgré ses dix-huit mille livres de rentes en fonds de terre, fortune considérable en province, elle restait à l'unisson des maisons moins riches. Quand

elle se rendait à sa terre du Prébaudet, elle y allait dans une vieille carriole d'osier, suspendue sur deux soupentes en cuir blanc, attelée d'une grosse jument poussive, et que fermaient à peine deux rideaux de cuir rougi par le temps. Cette carriole, connue de toute la ville, était soignée par Jacquelin autant que le plus beau coupé de Paris; elle y tenait, elle le faisait conserver avec la joie triomphante de l'avarice heureuse. La plupart des habitants savaient gré à mademoiselle Cormon de ne pas les humilier par le luxe qu'elle aurait pu afficher; il est même à croire que si elle avait fait venir de Paris une calèche, on en aurait plus glosé que de ses mariages manqués. La plus brillante voiture, d'ailleurs, l'aurait conduite au Prébaudet tout comme la vieille carriole; et la province, qui voit toujours la fin, s'inquiète assez peu de la beauté des moyens pourvu qu'ils soient efficients.

Pour achever la peinture des mœurs intimes de cette maison, il est nécessaire de grouper, autour de mademoiselle Cormon et de l'abbé de Sponde, Jacquelin, Josette et Mariette la cuisinière, qui s'employaient au bonheur de l'oncle et de la nièce. Jacquelin était un homme de quarante ans, gros et court, rougeot, brun, une figure de matelot breton; il était au service de la maison depuis vingt-deux ans; il servait à table, il pansait la jument, il jardinait, il cirait les souliers de l'abbé, faisait les commissions, sciait le bois, conduisait la carriole, allait chercher l'avoine, la paille et le foin au Prébaudet; il restait à l'antichambre le soir, endormi comme un loir. Il aimait, dit-on, Josette, fille de trente-six ans, que mademoiselle Cormon aurait renvoyée si elle se fût mariée; aussi ces deux pauvres gens amassaient-ils leurs gages et s'aimaient-ils en silence. attendant et désirant le mariage de mademoiselle comme les Juifs attendent le Messie. Josette était une fille née entre Alençon et Mortagne; elle était petite et grasse; sa figure, qui ressemblait à un abricot crotté, ne manquait ni de physionomie, ni d'esprit; elle passait pour gouverner sa maîtresse. Josette et Jacquelin, sûrs d'un dénoûment, cachaient une satisfaction qui faisait présumer que ces deux amants s'escomptaient l'avenir. Mariette, cuisinière, était également depuis quinze ans dans la maison; elle savait accommoder tous les plats en honneur dans le pays.

Peut-être faudrait-il compter pour beaucoup la grosse vieille jument normande bai-brun qui traînait mademoiselle Cormon à sa compagne du Prébaudet, car les cinq habitants de cette maison portaient à cette bête une affection maniaque. Elle s'appelait Pénélope, et servait depuis dix-huit ans; elle était si bien soignée, servie avec tant de régularité, que Jacquelin et mademoiselle espéraient en tirer parti pendant plus de dix ans encore. Cette bête était un perpétuel sujet de conversation et d'occupation : il semblait que la pauvre mademoiselle Cormon, n'ayant point d'enfant à qui sa maternité rentrée pût se prendre, la déversât sur ce bienheureux animal. Pénélope l'avait empêchée d'avoir des serins, des chats, des chiens, famille fictive que se donnent presque tous les êtres solitaires au milieu de la société.

Ces quatre fidèles serviteurs, car l'intelligence de Pénélope s'était élevée jusqu'à celle de ces bons domestiques, tandis qu'ils s'étaient abaissés jusqu'à la régularité muette et soumise de la bête, allaient et venaient chaque jour dans les mêmes occupations, avec l'infaillibilité de la mécanique. Mais, comme ils le disaient dans leur langage, ils avaient mangé leur pain blanc en premier. Mademoiselle Cormon, comme toutes les personnes nerveusement agitées par une pensée fixe, devenait difficile, tracassière, moins par caractère que par le besoin d'employer son activité. Ne pouvant s'occuper d'un mari, d'enfants et des soins qu'ils exigent, elle s'attaquait à des minuties. Elle parlait pendant des heures entières sur des riens, sur une douzaine de serviettes numérotée Z qu'elle rencontrait après le Q.

— A quoi pense donc Josette! s'écriait-elle; Josette ne prend donc garde à rien!

Mademoiselle demandait pendant huit jours si Pénélope avait eu son avoine à deux heures, parce qu'une seule fois Jacquelin s'était attardé. Sa petite imagination travaillait sur des bagatelles; une couche de poussière oubliée par le plumeau, des tranches de pain mal grillées par Mariette, le retard apporté par Jacquelin à venir fermer les fenêtres sur lesquelles donnait le soleil dont les rayons mangeaient les couleurs des meubles; toutes ces grandes petites choses engendraient de graves querelles où mademoiselle s'emportait. Tout changeait donc! elle ne reconnaissait plus ses serviteurs d'autrefois; ils se gâtaient, elle était trop bonne! Un jour, Josette lui donna la *Journée du Chrétien* au lieu de la *Quinzaine de Pâques;* toute la ville apprit le soir ce malheur; mademoiselle avait été forcée de revenir de Saint-Léonard chez elle, et son départ subit de l'église, où elle avait dérangé toutes les chaises, avait fait supposer des énormités!

— Josette, avait-elle dit avec douceur, que pareille chose n'arrive plus!

Mademoiselle Cormon était, sans s'en douter, très-heureuse de ces petites querelles, qui servaient d'émonctoire à ses acrimonies; car l'esprit a ses exigences; il a, comme le corps, sa gymnastique. Ses inégalités d'humeur furent acceptées par Josette, Mariette et Jacquelin, comme les intempéries de l'atmosphère le sont par le laboureur. Ces trois bonnes gens disaient : Il fait beau temps, ou il pleut, sans accuser le ciel. Parfois, en se levant, le matin, dans la cuisine, ils se demandaient dans quelle humeur se lèverait mademoiselle, comme un fermier consulte les brumes de l'aurore. Enfin, nécessairement mademoiselle Cormon avait fini par se contempler elle-même dans les infiniment petits de sa vie. Elle et Dieu, son confesseur et ses lessives, ses confitures à faire, les offices à entendre et son oncle à soigner, avaient absorbé sa faible intelligence : les atomes de la vie se grossissaient par l'effet d'une optique particulière aux gens égoïstes par nature ou par hasard. Sa santé si parfaite donnait une valeur effrayante au moindre embarras dans ses tubes digestifs. Elle vivait d'ailleurs sous la férule de la médecine de nos aïeux; elle prenait par an quatre médecines de précaution à faire crever Pénélope, et qui la ragaillardissaient. Si Josette, en l'habillant, trouvait un léger bouton épanoui sur les omoplates encore satinées de mademoiselle, c'était un sujet d'énormes perquisitions dans les différents bols alimentaires de la semaine. Quel triomphe si Josette rappelait à sa maîtresse un certain lièvre trop ardent qui avait dû faire lever ce damné bouton. Avec quelle joie toutes deux disaient : —Il n'y a pas de doute, c'est le lièvre !

— Mariette l'avait trop épicé, reprenait mademoiselle; je lui dis toujours *de faire doux* pour mon oncle et pour moi; mais Mariette n'a pas plus de mémoire que....

— Que le lièvre, disait Josette.

— C'est vrai! répondait mademoiselle.

Quatre fois par an, au commencement de chaque saison, mademoiselle Cormon allait passer un certain nombre de jours à sa terre du Prébaudet. On était alors à la mi-mai, époque à laquelle mademoiselle voulait voir si ses pommiers avaient bien *neigé*, mot du pays qui exprime l'effet produit sous ces arbres par la chute de leurs fleurs. Quand l'amas circulaire des pétales tombés ressemble à une couche de neige, le propriétaire peut espérer une abondante récolte de cidre. En même temps qu'elle jaugeait ainsi ses tonneaux, mademoiselle Cormon veillait aux réparations que l'hiver avait nécessitées; elle ordonnait les façons de son jardin et de son verger d'où elle tirait de nombreuses provisions. Chaque saison avait sa nature d'affaires.

Mademoiselle donnait avant son départ un dîner d'adieu à ses fidèles, quoiqu'elle dût les retrouver trois semaines après. C'était toujours une nouvelle qui retentissait dans Alençon que le départ de mademoiselle Cormon. Ses habitués, en retard d'une visite, venaient alors la voir; son appartement de réception était plein, chacun lui souhaitait un bon voyage comme si elle eût dû faire route pour Calcutta. Puis, le lendemain matin, les marchands étaient sur le pas de leurs portes; petits et grands regardaient passer la carriole, et il semblait qu'on s'apprenait une nouvelle en se disant : — Mademoiselle Cormon va au Prébaudet!

Par ici, l'un disait : — *Elle a du pain cuit*, celle-là!

— Eh! mon gars, répondait le voisin, c'est une brave personne; si le bien tombait toujours en de pareilles mains, le pays ne verrait pas un mendiant...

Par là, un autre : — Tiens, tiens! je ne m'étonne pas si nos vignobles de haute futaie sont en fleurs, voilà mademoiselle Cormon qui part pour le Prébaudet! D'où vient qu'elle se marie si peu?...

— Je l'épouserais bien tout de même! répondait un plaisant; le mariage est à moitié fait; il y a une partie de consentante; mais l'autre ne veut pas. Bah! c'est pour M. du Bousquier que le four chauffe!

— M. du Bousquier?... elle l'a refusé.

Le soir, dans toutes les réunions, on se disait gravement : — Mademoiselle Cormon est partie. — Ou : Vous avez donc laissé partir Mademoiselle Cormon?

Le mercredi, choisi par Suzanne pour son esclandre, était, par un effet du hasard, ce mercredi d'adieu, jour où mademoiselle Cormon faisait tourner la tête à Josette pour les paquets à emporter. Donc, pendant la matinée, il s'était dit et passé des choses en ville qui prêtaient le plus vif intérêt à cette assemblée d'adieu. Madame Granson avait été sonner la cloche dans dix maisons, pendant que la vieille fille délibérait sur les en cas de son voyage, et que le malin chevalier de Valois faisait un piquet chez mademoiselle Armande de Gordes, sœur du vieux marquis de Gordes, dont elle tenait la maison, et qui était la reine du salon aristocratique.

S'il n'était indifférent pour personne de voir quelle figure ferait le séducteur pendant la soirée, il était important pour le chevalier et pour ma-

dame Granson de savoir comment mademoiselle Cormon prendrait la nouvelle, en sa double qualité de fille nubile et de présidente de la Société de Maternité. Quant à l'innocent du Bousquier, il se promenait sur le cours en commençant à croire que Suzanne l'avait joué ; soupçon qui le confirmait dans ses principes à l'endroit des femmes.

Dans ces jours de gala, la table était déjà mise vers trois heures et demie ; car en ce temps, le monde fashionable d'Alençon dînait, par extraordinaire , à quatre heures. On y dînait encore, sous l'empire, à deux heures après midi, comme jadis; mais l'on soupait. Un des plaisirs que mademoiselle Cormon savourait le plus, sans y entendre malice, mais qui certes reposait sur l'égoïsme, consistait dans l'indicible satisfaction qu'elle éprouvait à se voir habillée comme l'est une maîtresse de maison qui va recevoir ses hôtes. Quand elle s'était ainsi mise sous les armes, il se glissait dans les ténèbres de son cœur un rayon d'espoir ; une voix lui disait que la nature ne l'avait pas si abondamment pourvue en vain, et qu'il allait se présenter un homme entreprenant. Son désir se rafraîchissait comme elle avait rafraîchi son corps; elle se contemplait dans sa double étoffe avec une sorte d'ivresse ; puis cette satisfaction se continuait alors qu'elle descendait pour donner son redoutable coup d'œil au salon, au cabinet et au boudoir. Elle s'y promenait avec le contentement naïf du riche qui pense à tout moment qu'il est riche et ne manquera jamais de rien. Elle regardait ses meubles éternels, ses antiquités, ses laques ; elle se disait que de si belles choses voulaient un maître. Après avoir admiré la salle à manger, remplie par la table oblongue où s'étendait une nappe de neige ornée d'une vingtaine de couverts placés à des distances égales ; après avoir vérifié l'escadron de bouteilles qu'elle avait indiquées, et qui montraient d'honorables étiquettes ; après avoir méticuleusement vérifié les noms écrits sur de petits papiers par la main tremblante de l'abbé, seul soin qu'il prît dans le ménage, et qui donnait lieu à de graves discussions sur la place de chaque convive ; alors mademoiselle allait, dans ses atours, rejoindre son oncle, qui, vers ce moment, le plus joli de la journée, se promenait le long de la terrasse, sur la Brillante. A ces heures d'attente, elle n'abordait jamais l'abbé de Sponde sans lui faire quelques questions saugrenues, afin d'entraîner le bon vieillard dans une discussion qui pût l'amuser. Voici pourquoi, car cette particularité doit achever de peindre le caractère de cette excellente fille :

Mademoiselle Cormon regardait comme un de ses devoirs de parler ; non qu'elle fût bavarde, elle avait malheureusement trop peu d'idées et savait trop peu de phrases pour discourir ; mais elle croyait accomplir ainsi l'un des devoirs sociaux prescrit par la religion qui nous ordonne d'être agréable à notre prochain. Cette obligation lui coûtait tant, qu'elle avait consulté son directeur, l'abbé Couturier, sur ce point de civilité puérile et honnête. Malgré l'humble observation de sa pénitente, qui lui avoua la rudesse du travail intérieur auquel se livrait son esprit pour trouver quelque chose à dire, ce vieux prêtre, si ferme sur la discipline, lui avait lu tout un passage de Saint-François de Sales sur les devoirs de la femme du monde, sur la décente gaieté des pieuses chrétiennes, qui devaient réserver leur sévérité pour elles-mêmes, et se montrer aimables chez elles et faire que le prochain ne s'y ennuyât point. Ainsi pénétrée de ses devoirs, et voulant à tout prix obéir à son directeur qui lui avait dit de causer avec aménité, quand la pauvre fille voyait la conversation s'allanguir, elle suait dans son corset, tant elle souffrait en essayant d'émettre des idées pour en ranimer le feu éteint. Elle lâchait alors des propositions étranges, comme celle-ci : *Personne ne peut se trouver dans deux endroits à la fois, à moins d'être petit oiseau,* par laquelle, un jour, elle réveilla, non sans succès, une discussion sur l'ubiquité des apôtres à laquelle elle n'avait rien compris. Ces sortes de *rentrées* lui méritaient dans sa société le surnom de *la bonne mademoiselle Cormon*. Dans la bouche des beaux-esprits de la société, ce mot voulait dire qu'elle était ignorante comme une carpe, et un peu *bestiote* ; mais beaucoup de personnes de sa force prenaient l'épithète dans son vrai sens et répondaient : — Oh, oui ! mademoiselle Cormon est excellente !

Parfois, elle faisait des questions si absurdes, toujours pour être agréables à ses hôtes et remplir ses devoirs envers le monde, que le monde éclatait de rire. Elle demandait, par exemple, ce que le gouvernement faisait des impositions qu'il recevait depuis si longtemps. Pourquoi la Bible n'avait pas été imprimée du temps de Jésus-Christ, puisqu'elle était de Moïse. Elle était de la force de ce *country gentleman*, qui, entendant toujours parler de la Postérité, à la chambre des communes, se leva pour dire : « Messieurs, j'entends toujours

parler de la Postérité, je voudrais bien savoir ce que cette puissance a fait pour l'Angleterre? » Dans ces circonstances, l'héroïque chevalier de Valois amenait au secours de la vieille fille toutes les forces de sa spirituelle diplomatie. en voyant le sourire qu'échangeaient d'impitoyables demi-savants. Le vieux gentilhomme, qui aimait à enrichir les femmes, prêtait de l'esprit à mademoiselle Cormon en la soutenant paradoxalement, et couvrait si bien la retraite, que parfois mademoiselle semblait ne pas avoir dit une sottise. Elle avoua sérieusement un jour qu'elle ne savait pas quelle différence il y avait entre les bœufs et les taureaux. Le ravissant chevalier arrêta les éclats de rire en répondant que les bœufs ne pouvaient jamais être que les oncles des génisses. Jamais mademoiselle Cormon ne comprit un seul de ces chevaleresques services; car, en voyant la conversation ranimée, elle ne se trouvait pas si bête qu'elle pensait l'être. Enfin, un jour, elle s'établit dans son ignorance, comme le duc de Brancas, le héros du distrait, se posa dans le fossé où il avait versé, et y prit si bien ses aises que quand on vint l'en retirer, il demanda ce qu'on lui voulait. Depuis cette époque assez récente, mademoiselle Cormon perdit de sa crainte; elle eut un aplomb qui donnait à ses rentrées quelque chose de la solennité avec laquelle les Anglais accomplissent leurs niaiseries patriotiques, et qui est comme la fatuité de la bêtise. En arrivant auprès de son oncle d'un pas magistral, elle ruminait donc une question à lui faire pour le tirer de ce silence qui la peinait toujours, car elle le croyait ennuyé.

— Mon oncle, lui dit-elle, en se pendant à son bras, et se collant joyeusement à son côté (c'était encore une de ses fictions; elle pensait : — Si j'avais un mari, je serais ainsi!) Mon oncle, si tout arrive ici-bas par la volonté de Dieu, il y a donc une raison de toute chose?

— Certes! fit gravement l'abbé de Sponde, qui, chérissant sa nièce, se laissait toujours arracher à ses méditations avec une patience angélique.

— Alors, si je reste fille, une supposition, c'est que cela plaît à Dieu?

— Oui, mon enfant, dit l'abbé.

— Mais, cependant, rien ne m'empêcherait de me marier demain; et si Dieu avait décidé le contraire, sa volonté serait détruite par la mienne?

— Cela serait vrai, si nous connaissions la véritable volonté de Dieu, répondit l'ancien prieur de Sorbonne. Remarque donc, ma fille, que tu mets un *si*?

La pauvre fille, qui avait espéré entraîner son oncle dans une discussion matrimoniale par un argument *ad omnipotentem*, resta stupéfaite; mais les personnes dont l'esprit est obtus suivent la terrible logique des enfants qui consiste à aller de réponse en demande, logique souvent embarrassante.

— Mais, mon oncle, Dieu n'a pas fait les femmes pour qu'elles restent filles; car, ou elles doivent être toutes filles ou toutes femmes; il y a de l'injustice dans la distribution des rôles?

— Ma fille, dit le bon abbé, tu donnes tort à l'Église qui prescrit le célibat comme la meilleure voie pour aller à Dieu.

— Mais si l'Église a raison, et que le monde fût bon catholique, le genre humain finirait donc, mon oncle?

— Tu as trop d'esprit, Rose; il n'en faut pas tant pour être heureuse.

Un mot pareil excitait un sourire de satisfaction sur les lèvres de la pauvre fille, et la confirmait dans la bonne opinion qu'elle commençait à prendre d'elle-même. Et voilà comment le monde, comment nos amis, nos ennemis, sont les complices de nos défauts! En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'arrivée successive des convives. Dans ces jours d'apparat, cette scène locale amenait de petites familiarités entre les gens de la maison et les personnes invitées.

Mariette disait au président du tribunal, gourmand de haut bord, en le voyant passer : — Ah! monsieur du Ronceret, j'ai fait les choux-fleurs au gratin à votre intention, car mademoiselle sait combien vous les aimez, et m'a dit : Ne les manque pas, Mariette, nous avons M. le président!

— Cette bonne mademoiselle Cormon! répondait le justicier du pays. Mariette, les avez-vous mouillés avec du jus au lieu de bouillon? c'est plus onctueux.

Le président ne dédaignait point d'entrer dans la chambre du conseil où Mariette rendait ses arrêts; il y jetait le coup d'œil du gastronome et l'avis du maître.

— Bonjour, madame, disait Josette à madame Granson qui courtisait la femme de chambre; mademoiselle a bien pensé à vous, vous aurez un plat de poisson.

Quant au chevalier de Valois, il disait à Mariette, avec le ton léger d'un seigneur qui se familiarise : — Eh bien, cher cordon bleu, à qui je donnerai la croix de la légion-d'honneur, y a-t-il quelque beau morceau pour lequel il faille se réserver ?

— Oui, oui, monsieur de Valois, un lièvre envoyé du Prébaudet; il pesait quatorze livres!

— Bonne fille! disait le chevalier en confirmant Josette, il pèse quatorze livres?

Du Bousquier n'était pas invité, car mademoiselle Cormon, fidèle au système que vous savez, traitait mal ce quinquagénaire, pour qui elle éprouvait d'inexplicables sentiments attachés aux plus profonds replis de son cœur. Quoiqu'elle l'eût refusé, parfois elle s'en repentait; elle avait tout ensemble comme un pressentiment qu'elle l'épouserait, et une terreur qui l'empêchait de souhaiter ce mariage. Son âme, stimulée par ces idées, se préoccupait de du Bousquier. Sans se l'avouer, elle était influencée par les formes herculéennes du républicain. Quoiqu'ils ne s'expliquassent pas les contradictions de mademoiselle Cormon, madame Granson et le chevalier de Valois avaient surpris de naïfs regards coulés en dessous, dont la signification était assez claire pour que tous deux essayassent de ruiner les espérances déjà déjouées de l'ancien fournisseur, et qu'il avait certes conservées.

Deux convives, que leurs fonctions excusaient par avance, se faisaient attendre : l'un était M. du Coudrai, le conservateur des hypothèques; l'autre, M. Choisnel, ancien intendant de la maison de Gordes, le notaire de la haute aristocratie, par laquelle il était reçu avec une distinction que lui méritaient ses vertus, et qui d'ailleurs avait une fortune considérable. Quand ces deux retardataires arrivèrent, Jacquelin leur dit, en les voyant aller au salon : — *Ils* sont tous au jardin.

Sans doute les estomacs étaient impatients, car à l'aspect du conservateur des hypothèques, (un des hommes les plus aimables de la ville, et qui n'avait que le défaut d'avoir épousé pour sa fortune une vieille femme insupportable, et de commettre d'énormes calembourgs dont il riait le premier), il s'éleva le léger brouhaha par lequel s'accueillent les derniers venus en semblable occurrence. En attendant l'annonce officielle du service, la compagnie se promenait sur la terrasse, le long de la Brillante, en regardant les herbes fluviatiles, la mosaïque du lit, et les détails si jolis des maisons accroupies sur l'autre rive; les vieilles galeries de bois, les fenêtres aux appuis en ruines, les étais obliques de quelques chambres en avant sur la rivière, les jardinets où séchaient des guenilles, l'atelier du menuisier, enfin ces misères de petite ville auxquelles le voisinage des eaux, un saule pleureur penché, des fleurs, un rosier, communiquaient je ne sais quelle grâce attendrissante.

Parmi ces personnages, le chevalier étudiait toutes les figures, car il avait appris que son petit brûlot s'était très-heureusement attaché aux meilleures coteries de la ville. Mais personne ne parlait encore à haute voix de la grande nouvelle, de Suzanne et de du Bousquier. Les gens de province possèdent au plus haut degré l'art de distiller les cancans; le moment pour s'entretenir de cette étrange aventure n'était pas encore arrivé; il fallait que chacun se fût accordé. Donc on se disait à l'oreille : — Vous savez?

— Oui.

— Du Bousquier?

— Et la belle Suzanne?

— Mademoiselle Cormon n'en sait rien?

— Non.

— Ah!

C'était le *piano* du cancan, dont le *rinforzando* allait éclater quand on serait à déguster la première entrée.

Tout à coup, M. de Valois avisa madame Granson qui avait arboré son chapeau vert à bouquet d'oreilles d'ours, et dont la figure pétillait. Etait-ce envie de commencer le concert? Quoiqu'une semblable nouvelle fût comme une mine d'or à exploiter dans la vie monotone de ces personnages, l'observateur et défiant chevalier crut reconnaître chez cette bonne femme l'expression d'un sentiment plus étendu; c'était la joie causée par le triomphe d'un intérêt personnel. Aussitôt il se retourna pour examiner Athanase, et le surprit dans le silence significatif d'une concentration profonde. Bientôt un regard jeté par le jeune homme sur le corsage de mademoiselle Cormon, lequel se produisait, ce jour-là, comme deux timballes de régiment, porta dans l'âme du chevalier une lueur subite; cet éclair lui permit d'entrevoir tout le passé.

— Ah! diantre, se dit-il, à quel coup de caveçon je suis exposé!

M. de Valois se rapprocha de mademoiselle Cormon pour pouvoir lui donner le bras en la conduisant à la salle à manger. La vieille fille avait pour le chevalier une considération respectueuse; car certes, son nom et la place qu'il occupait parmi les constellations aristocratiques du département en faisaient le plus brillant ornement de son salon. Dans son for intérieur, depuis douze ans, mademoiselle Cormon désirait devenir madame de Valois; ce nom était comme une branche à laquelle s'attachaient les idées qui *essaimaient* de sa cervelle, touchant la noblesse, le rang et les qualités extérieures d'un parti. Mais si le chevalier de

Valois était l'homme choisi par le cœur, par l'esprit, par l'ambition, cette vieille ruine, quoique peignée comme le saint Jean d'une procession, effrayait mademoiselle Cormon; si elle voyait un gentilhomme en lui, la fille ne voyait pas de mari. L'indifférence affectée du chevalier en fait de mariage, et surtout la prétendue pureté de ses mœurs dans une maison pleine de grisettes, faisaient un tort énorme à M. de Valois, contrairement à ses prévisions. Ce gentilhomme, qui avait vu si juste dans l'affaire de la rente viagère, se trompait en ceci. Sans qu'elle s'en doutât, les pensées de mademoiselle Cormon sur le trop sage chevalier pouvaient se traduire par ce mot : — Quel dommage qu'il ne soit pas un peu libertin !

Les observateurs du cœur humain ont remarqué le penchant des dévotes pour les mauvais sujets, en s'étonnant de ce goût qu'ils croient opposé à la vertu chrétienne. D'abord, quelle plus belle destinée donneriez-vous à la femme vertueuse que celle de purifier à la manière du charbon les eaux troubles du vice? Mais comment n'a-t-on pas vu que ces nobles créatures, réduites par la rigidité de leurs principes à ne jamais enfreindre la fidélité conjugale, doivent naturellement désirer un mari de haute expérience pratique; or, les mauvais sujets sont de grands hommes en amour. Ainsi, la pauvre fille gémissait de trouver son vase d'élection cassé en deux morceaux; Dieu seul pouvait souder le chevalier de Valois et du Bousquier.

Pour bien faire comprendre l'importance du peu de mots que le chevalier et mademoiselle Cormon allaient se dire, il est nécessaire d'exposer deux graves affaires qui s'agitaient dans la ville, et sur lesquelles les opinions étaient divisées. Du Bousquier, d'ailleurs, s'y trouvait mystérieusement mêlé. L'une concernait le curé d'Alençon, qui jadis avait prêté le serment constitutionnel, et qui vainquait en ce moment les répugnances catholiques en déployant les plus hautes vertus; ce fut un Cheverus au petit pied, mais si bien apprécié, qu'à sa mort la ville entière le pleura. Mademoiselle Cormon et l'abbé de Sponde appartenaient à cette Petite-Église, sublime dans son orthodoxie, et qui fut à la cour de Rome ce que les ultras allaient être à Louis XVIII. L'abbé surtout ne reconnaissait pas l'Église qui avait transigé forcément avec les constitutionnels. Ce curé n'était point reçu dans la maison Cormon, dont les sympathies étaient acquises au desservant de Saint-Léonard, la paroisse aristocratique d'Alençon. Du Bousquier, ce libéral enragé, caché sous la peau du royaliste, savait combien les points de ralliement sont nécessaires aux mécontents qui sont dans le fond de boutique de toutes les oppositions; et il avait déjà groupé les sympathies de la classe moyenne autour de ce curé. Puis, sous l'inspiration secrète de ce diplomate grossier, l'idée de bâtir un théâtre était éclose dans la ville d'Alençon; les séïdes de du Bousquier ne connaissaient pas leur Mahomet; mais ils n'en étaient que plus ardents en croyant défendre leur propre conception. Athanase était un des plus chauds partisans de la construction d'une salle de spectacle, et depuis quelques jours, il plaidait dans les bureaux de la mairie pour une cause que tous les jeunes gens avaient épousée.

Le gentilhomme offrit à la vieille fille son bras pour se promener; elle l'accepta, non sans le remercier par un regard heureux de cette attention, et auquel le chevalier répondit en montrant Athanase d'un air fin.

— Mademoiselle, vous qui portez un si grand sens dans l'appréciation des convenances sociales, et à qui ce jeune homme tient par quelques liens...

— Très-éloignés, dit-elle en l'interrompant.

— Ne devriez-vous pas, dit le chevalier en continuant, user de l'ascendant que vous avez sur sa mère et sur lui pour l'empêcher de se perdre ? Il n'est pas déjà très-religieux; il tient pour l'assermenté; mais ceci n'est rien. Voici quelque chose de beaucoup plus grave! Ne se jette-t-il pas en étourdi dans une voie d'opposition, sans savoir quelle influence sa conduite actuelle exercera sur son avenir? Il intrigue pour le théâtre; il est, dans cette affaire, la dupe de ce républicain déguisé de du Bousquier!...

— Mon Dieu, M. de Valois, répondit-elle, sa mère me dit qu'il a de l'esprit, et il ne sait pas dire *deux*; il est toujours planté devant vous comme un *terne!*

— *Qui ne* pense à rien! s'écria le conservateur des hypothèques. Je l'ai saisi au vol, celui-là! Je présente mes *devoures* au chevalier de Valois, ajouta-t-il en saluant le gentilhomme.

M. de Valois rendit le salut sec et protecteur du noble qui maintient sa distance : puis il remorqua mademoiselle Cormon à quelques pots de fleurs plus loin, pour faire comprendre à l'interrupteur qu'il ne voulait pas être espionné.

— Comment voulez-vous, dit le chevalier à voix basse, en se penchant à l'oreille de mademoiselle Cormon, que les jeunes gens élevés dans ces détestables lycées impériaux aient des idées! Ce sont les bonnes mœurs et les nobles habitudes qui pro-

duisent les idées. Il n'est pas difficile, en le voyant, de deviner que ce pauvre garçon deviendra tout à fait imbécile et mourra tristement. Voyez comme il est pâle, hâve...

— Sa mère prétend qu'il travaille beaucoup trop, répondit innocemment la vieille fille; il passe les nuits, mais à quoi? à lire des livres, à écrire! Quel état cela peut-il donner à un jeune homme d'écrire pendant la nuit?

— Mais cela l'épuise, reprit le chevalier, en essayant de ramener la pensée de la vieille fille sur le terrain où il espérait lui voir prendre Athanase en horreur; les mœurs de ces lycées impériaux étaient horribles.

— Oh! oui, dit l'ingénue mademoiselle Cormon. Ne les menait-on pas promener avec les tambours en tête? Pas plus de religion que dessus ma main! Et on les mettait en uniforme comme les troupes! Quelles idées!

— Voilà quels en sont les produits! dit le chevalier en montrant Athanase. De mon temps, un jeune homme aurait-il jamais eu honte de regarder une jolie femme? Il baisse les yeux quand il vous voit! Ce jeune homme m'effraie parce qu'il m'intéresse. Dites-lui de ne pas intriguer avec les bonapartistes comme il fait pour cette salle de spectacle. Quand ces petits jeunes gens ne la demanderont pas, l'autorité la construira. Puis, dites à sa mère de veiller sur lui.

—Oh! elle l'empêchera de voir ces gens en demi-solde et la mauvaise société, j'en suis sûre! Je vais lui parler, dit mademoiselle Cormon, car il pourrait perdre sa place à la mairie. Et de quoi lui et sa mère vivraient-ils? Cela fait frémir!

Comme M. de Talleyrand le disait de sa femme, le chevalier se dit en lui-même, en regardant mademoiselle Cormon : — Qu'on m'en trouve une plus bête! Foi de gentilhomme! la vertu qui ôte l'intelligence est-elle une vertu? Mais quelle adorable femme pour un homme de mon âge! Quels principes! Quelle ignorance!

Comprenez bien que ce monologue, adressé à la princesse Goritza, se fit en préparant une prise de tabac.

Madame Granson avait deviné que le chevalier parlait d'Athanase; et pour connaître le résultat de cette conversation, elle suivait mademoiselle Cormon qui marchait devant le jeune homme en mettant six pieds de dignité en avant d'elle. Mais en ce moment, Jacquelin vint annoncer que Mademoiselle était servie. La vieille fille fit un appel au chevalier; mais le galant conservateur des hypothèques, qui commençait à voir dans les manières du gentilhomme la barrière que, vers ce temps, les nobles de province exhaussaient entre eux et la bourgeoisie, fut ravi de primer le chevalier; il était près de mademoiselle Cormon, il arrondit son bras en le lui présentant, et elle fut forcée de l'accepter.

Le chevalier se précipita, par politique, sur madame Granson, à laquelle il dit, en marchant au perron : — Mademoiselle Cormon porte le plus vif intérêt à votre cher Athanase, mais cet intérêt s'évanouit par la faute de votre fils : il est irréligieux et libéral, il s'agite pour ce théâtre, il fréquente les bonapartistes, il s'intéresse au curé constitutionnel : cette conduite peut lui faire perdre sa place à la Mairie. Vous savez comme le gouvernement du roi s'épure; et où trouvera-t-il de l'emploi s'il se fait mal voir de l'administration?

— M. le chevalier, dit la pauvre mère effrayée, combien ne vous dois-je pas de reconnaissance! Vous avez raison, mon fils est la dupe d'une mauvaise clique, et je vais l'éclairer.

Le chevalier avait par un seul regard pénétré depuis longtemps la nature d'Athanase; il avait reconnu chez lui l'élément peu malléable des convictions républicaines auxquelles à cet âge un jeune homme sacrifie tout, épris par ce mot de *liberté* si mal défini, si peu compris, mais qui, pour les gens dédaignés, est un drapeau de révolte; et pour eux, la révolte est la vengeance. Athanase devait persister dans sa foi, car ses opinions étaient tissues avec ses douleurs d'artiste, avec ses amères contemplations de l'état social. Il ignorait qu'à trente-six ans, à l'époque où l'homme a jugé les hommes, les rapports et les intérêts sociaux, les opinions pour lesquelles il aurait sacrifié son avenir se seraient depuis longtemps modifiées chez lui comme chez tous les hommes vraiment supérieurs. Rester fidèle au côté gauche d'Alençon, c'était gagner l'aversion de mademoiselle Cormon.

Ainsi, cette société si paisible en apparence était intestinement aussi agitée que peuvent l'être les cercles diplomatiques, où la ruse, l'habileté, les passions, les intérêts, se groupent autour des plus graves questions d'empire à empire.

Les convives bordaient enfin cette table chargée du premier service, et chacun mangeait comme on mange en province, sans honte d'avoir un bon appétit; car il semble que les mâchoires parisiennes se meuvent par des lois somptuaires qui doivent démentir les lois de l'anatomie. A Paris, on mange

du bout des dents, on escamote son plaisir; tandis qu'en province les choses se passent naturellement, et l'existence s'y concentre peut-être un peu trop sur ce grand et universel moyen d'existence auquel Dieu a condamné ses créatures.

Ce fut à la fin du premier service que mademoiselle Cormon fit la plus célèbre de ses *rentrées,* car on en parla pendant plus de deux ans, et la chose se conte encore dans les réunions de la petite bourgeoisie d'Alençon quand il est question de son mariage. La conversation, devenue très-verbeuse et animée au moment où l'on attaqua la pénultième entrée, s'était naturellement prise à l'affaire du théâtre et à celle du curé assermenté. Dans la première ferveur où le royalisme se trouvait en 1816, ceux que, plus tard, on appela les jésuites du pays, voulaient expulser l'abbé François de sa cure. Du Bousquier, soupçonné par M. de Valois d'être le soutien de ce prêtre, le promoteur de ces intrigues, et sur le dos duquel le gentilhomme les aurait d'ailleurs mises avec son adresse habituelle, était sur la sellette sans avocat pour le défendre, car Athanase n'osait parler devant ces potentats d'Alençon qu'il trouvait d'ailleurs stupides. La conversation, atténuée par l'effet de délicieux canards aux olives, tomba soudain à plat.

Mademoiselle Cormon, jalouse de lutter contre les canards, voulut défendre du Bousquier, que l'on représentait comme un pernicieux artisan d'intrigues, capable *de faire battre des montagnes.*

— Moi, dit-elle, je croyais que M. du Bousquier ne s'occupait que d'enfantillages...

Dans les circonstances présentes, ce mot eut un prodigieux succès. Mademoiselle Cormon eut le bonheur de faire choir la princesse Goritza le nez contre la table, car le chevalier ne s'attendait jamais à un à-propos chez sa Dulcinée. Il fut si émerveillé qu'il ne trouva pas tout d'abord un mot assez élogieux; il applaudit sans bruit, comme on applaudit aux Italiens, en simulant du bout des doigts un applaudissement.

— Elle est adorablement spirituelle! dit-il à madame Granson. J'ai toujours prétendu qu'un jour elle démasquerait son artillerie.

— Mais, dans l'intimité, elle est charmante, répondit la veuve.

— Dans l'intimité, madame, toutes les femmes ont de l'esprit, reprit le chevalier.

Ce rire homérique une fois apaisé, mademoiselle Cormon demanda le raison de son succès. Alors commença le *forte* du cancan. Du Bousquier fut traduit sous les traits d'un M. Gigogne, célibataire, qui avait épousé l'hospice des Enfants-Trouvés. L'immoralité de ses mœurs se dévoilait enfin! elle était digne de ses saturnales parisiennes, etc., etc. Conduite par le chevalier de Valois, le plus habile chef d'orchestre en ce genre, l'ouverture de ce cancan fut magnifique.

— Je ne sais pas, dit-il d'un air simple, ce qui pourrait empêcher un M. du Bousquier d'épouser mademoiselle Suzanne *Je ne sais qui;* car, quoique logé chez madame Lardot, je ne connais ces petites filles que de vue. Si cette Suzanne est une grande belle fille, impertinente, œil gris, taille fine, petit pied, etc., elle lui est de beaucoup supérieure comme manières. D'ailleurs, Suzanne a la noblesse de la beauté; sous ce rapport, ce mariage serait pour elle une mésalliance. Vous savez que l'empereur Joseph eut la curiosité de voir à Lucienne la du Barry, il lui offrit son bras pour la promener; la pauvre fille, surprise de tant d'honneur, hésitait à le prendre : — La beauté sera toujours reine! lui dit l'empereur. Remarquez que c'était un Allemand d'Autriche, ajouta le chevalier; mais, croyez-moi, l'Allemagne, qui passe ici pour très-rustique, est un pays de noble chevalerie et de belles manières, surtout vers la Pologne et la Hongrie, où il se trouve des...

Ici le chevalier s'arrêta, craignant de tomber dans une allusion à son bonheur personnel; il reprit seulement sa tabatière et confia le reste de l'anecdote à la princesse qui lui souriait depuis trente-six ans.

— Ce mot était fort délicat pour Louis XV, dit M. du Ronceret.

— Mais il s'agit, je crois, de l'empereur Joseph? reprit mademoiselle Cormon d'un petit air entendu.

— Mademoiselle, dit le chevalier en voyant le président, le notaire et le conservateur, échanger des regards malicieux, madame du Barry était la Suzanne de Louis XV, circonstance assez connue de mauvais sujets comme nous autres, mais que ne doivent pas savoir les jeunes personnes; et votre ignorance prouve que vous êtes un diamant sans tache : les corruptions historiques ne vous atteignent point.

L'abbé de Sponde regarda gracieusement le chevalier de Valois, et inclina la tête en signe d'approbation laudative.

— Mademoiselle ne connaît pas l'histoire? dit le conservateur des hypothèques.

— Si vous me mêlez Louis XV et Suzanne, comment voulez-vous que je sache l'histoire? répondit

angéliquement mademoiselle Cormon, joyeuse de voir le plat de canards vide et la conversation si bien ranimée qu'en ce moment tous ses convives riaient la bouche pleine.

— Pauvre petite! dit l'abbé de Sponde, quand le malheur est venu, la charité, qui est un amour divin aussi aveugle que l'amour païen, ne doit plus voir la cause. Ma nièce, vous êtes présidente de la Société de Maternité; il faut secourir cette pauvre fille qui trouvera difficilement à se marier.

— Pauvre enfant! dit mademoiselle Cormon.

— Croyez-vous que du Bousquier l'épouse? demanda le président du tribunal.

— S'il était honnêtre homme, il le devrait, dit madame Granson; mais vraiment mon chien a des mœurs plus honnêtes...

— Azor est cependant un grand fournisseur, dit d'un air fin le conservateur des hypothèques, en essayant de passer du calembourg au bon mot.

Au dessert, il était encore question de du Bousquier, qui avait donné lieu à mille gentillesses que le vin rendait fulminantes de rire. Chacun, entraîné par le conservateur des hypothèques, répondait à un calembourg par un autre. Ainsi du Bousquier était un *père sévère*, — un *père manant*, — un *père sifflé*, — un *père vert*, — un *père rond*, — un *père foré*, — un *père dû*, — un *père sicaire*. — Il n'était ni *père*, ni *maire*, ni un *révérend père*; il jouait à *pair ou non*; ce n'était pas un *père conscrit*.

— Ce n'est toujours pas un *père nourricier*, dit l'abbé de Sponde avec une gravité qui arrêta le rire.

— Ni un *père noble*, reprit le chevalier de Valois.

L'église et la noblesse étaient descendues dans l'arène du calembourg avec toute leur dignité.

— Chut! fit le conservateur des hypothèques, j'entends crier les bottes de du Bousquier, qui, certes, sont plus que jamais *à revers*.

Il arrive presque toujours qu'un homme ignore les bruits qui courent sur son compte : une ville entière s'occupe de lui, le calomnie ou le tympanise; s'il n'a pas d'amis, il ne saura rien; or, l'innocent du Bousquier, du Bousquier qui souhaitait être coupable et désirait que Suzanne n'eût pas menti, du Bousquier fut superbe d'ignorance; car personne ne lui avait parlé des révélations de Suzanne, et tout le monde trouvait d'ailleurs inconvenant de le questionner sur une de ces affaires où l'intéressé possède quelquefois des secrets qui l'obligent à garder le silence. Du Bousquier parut donc très-agaçant et légèrement fat, quand la société revint de la salle à manger pour prendre le café dans le salon, où quelques personnes étaient déjà venues pour la soirée.

Mademoiselle Cormon, conseillée par sa honte, n'osa regarder le terrible séducteur; elle s'était emparée d'Athanase qu'elle moralisait en lui débitant les plus étranges lieux-communs de politique royaliste et de morale religieuse. Ne possédant pas, comme le chevalier de Valois, une tabatière ornée de princesses pour essuyer ces douches de niaiseries, le pauvre poëte écoutait d'un air stupide celle qu'il adorait, en regardant son monstrueux corsage qui gardait ce repos absolu, l'attribut des grandes masses. Ses désirs produisaient en lui comme une ivresse qui changeait la petite voix claire de la vieille fille en un doux murmure, et ses plates idées en motifs pleins d'esprit; l'amour est un faux-monnayeur qui change continuellement les gros sous en louis d'or, et qui souvent fait de ses louis des gros sous.

— Eh bien, Athanase, me le promettez-vous?

Cette phrase finale frappa l'oreille de l'heureux jeune homme à la manière de ces bruits qui réveillent en sursaut.

— Quoi, mademoiselle? répondit-il.

Mademoiselle Cormon se leva brusquement en regardant du Bousquier, qui ressemblait en ce moment à ce gros dieu de la fable que la république mettait sur ses écus; elle s'avança vers madame Granson et lui dit à l'oreille : — Ma pauvre amie, votre fils est idiot! Le lycée l'a perdu, dit-elle en se souvenant de l'insistance avec laquelle le chevalier de Valois avait parlé de la mauvaise éducation des lycées.

Quel coup de foudre!

A son insu, le pauvre Athanase avait eu l'occasion de jeter ses brandons sur les sarments amassés dans le cœur de la vieille fille; s'il l'eût écoutée, il aurait pu faire comprendre sa passion, car, dans l'agitation où se trouvait mademoiselle Cormon, un seul mot suffisait; mais cette stupide avidité qui caractérise l'amour jeune et vrai l'avait perdu, comme quelquefois un enfant plein de vie se tue par ignorance.

— Qu'as-tu donc dit à mademoiselle Cormon? demanda madame Granson à son fils.

— Rien.

— Rien? J'expliquerai cela! se dit-elle en remettant à demain les affaires sérieuses; car elle attacha peu d'importance à ce mot en croyant du

Bousquier perdu dans l'esprit de la vieille fille.

Bientôt les quatre tables se garnirent de leurs seize joueurs; quatre personnes s'intéressèrent à un piquet, le jeu le plus cher et auquel il se perdait beaucoup d'argent; M. Choisnel, le notaire, le procureur du roi et deux dames, allèrent faire un trictrac dans le cabinet des laques rouges; les girandoles furent allumées; puis la fleur de la société de mademoiselle Cormon vint s'épanouir devant la cheminée, sur les bergères, autour des tables, après que chaque nouveau couple arrivé eut dit à mademoiselle Cormon : — Vous allez donc demain au Prébaudet ?.... Généralement la maîtresse de la maison parut préoccupée. Madame Granson, la première, s'aperçut de l'état peu naturel où se trouvait la vieille fille : mademoiselle Cormon pensait.

— A quoi songez-vous, cousine? lui dit-elle enfin en la trouvant assise dans le boudoir.

— Je pense, répondit-elle, à cette pauvre fille. Ne suis-je pas présidente de la Société Maternelle; je vais vous aller chercher dix écus.

— Dix écus! s'écria madame Granson; mais vous n'avez jamais donné autant!

— Mais, ma bonne, il est si naturel d'avoir des enfants?

Cette phrase immorale partie du cœur stupéfia la trésorière de la Société Maternelle. Du Bousquier avait évidemment grandi dans l'esprit de mademoiselle Cormon.

— Vraiment, dit madame Granson, du Bousquier n'est pas seulement un monstre, il est encore un infâme! Lorsqu'on a causé préjudice à quelqu'un, ne doit-on pas l'indemniser? Ne serait-ce pas à lui, plutôt qu'à nous, de secourir cette petite, qui, après tout, me semble un fort mauvais sujet; car il y avait dans Alençon mieux que ce cynique M. du Bousquier! Il faut être bien libertine pour s'adresser à lui!

— Cynique! Votre fils vous apprend, ma chère, des mots latins qui sont incompréhensibles. Certes, je ne veux pas excuser M. du Bousquier; mais expliquez-moi comment une femme est libertine en préférant un homme à un autre?

— Chère cousine, vous épouseriez mon fils Athanase, il n'y aurait là rien que de très-naturel; il est jeune et beau, plein d'avenir, il sera la gloire d'Alençon. Seulement, tout le monde penserait que vous avez pris un aussi jeune homme pour être très-heureuse; les mauvaises langues diraient que vous faites vos provisions de bonheur pour n'en jamais manquer; il y aurait des femmes jalouses qui vous accuseraient de dépravation; mais qu'est-ce que cela ferait? Vous seriez bien aimée; car si Athanase vous paraît idiot, ma chère, c'est qu'il a trop d'idées; les extrêmes se touchent, et certes il vit comme une jeune fille de quinze ans; il n'a pas roulé dans les impuretés de Paris, *lui!*... Eh bien, changez les termes, comme disait mon pauvre mari; il en est de même de M. du Bousquier par rapport à Suzanne, comprenez-vous?

— Pas plus que si vous me parliez grec, dit mademoiselle Cormon, qui ouvrait de grands yeux en tendant toutes les forces de son intelligence.

— Eh bien, cousine, puisqu'il faut mettre les points sur les i, Suzanne ne peut pas aimer M. du Bousquier; et si le cœur n'est pour rien dans cette affaire...

— Mais, cousine, avec quoi aime-t-on donc, si l'on n'aime pas avec le cœur?

Ici madame Granson se dit en elle-même ce qu'avait pensé le chevalier de Valois : — Cette pauvre cousine est par trop innocente! — Chère enfant, reprit-elle à haute voix, il me semble que les enfants ne se conçoivent pas uniquement par l'esprit.

— Mais si, ma chère; car la sainte Vierge...

— Mais, ma bonne, monsieur du Bousquier n'est pas le Saint-Esprit!

— C'est vrai, répondit la vieille fille, c'est un homme que sa tournure rend si dangereux que ses amis devraient l'engager à se marier.

— Vous pouvez, cousine, amener ce résultat...

— Eh! comment? dit la vieille fille avec l'enthousiasme de la charité chrétienne.

— Ne le recevez plus jusqu'à ce qu'il ait pris une femme. Vous devez aux bonnes mœurs et à la religion de manifester ainsi votre réprobation.

— A mon retour du Prébaudet, nous reparlerons de ceci, ma chère madame Granson. Je consulterai mon oncle et l'abbé Couturier, dit mademoiselle Cormon en rentrant dans le salon, qui se trouvait en ce moment au plus haut degré d'animation. Les lumières, les groupes de femmes bien mises, le ton solennel, l'air magistral de cette assemblée, ne rendaient pas mademoiselle Cormon moins fière que sa société de cette tenue aristocratique.

Pour beaucoup de gens, ce n'était pas mieux à Paris dans les meilleures compagnies. Dans ce moment, du Bousquier, qui jouait au wisth avec M. de Valois et deux vieilles dames, madame du Coudrai et madame du Ronceret, était l'objet d'une curiosité sourde. Il venait quelques jeunes femmes, qui, sous prétexte de regarder jouer, le contemplaient si

singulièrement, quoiqu'à la dérobée, que le vieux garçon finit par croire à quelque oubli dans sa toilette.

— Mon faux toupet serait-il de travers? se dit-il en éprouvant une de ces inquiétudes capitales auxquelles sont soumis les vieux garçons.

Il profita d'un mauvais coup qui terminait un septième *robber* pour quitter la table.

— Je ne peux pas toucher une carte sans perdre, dit-il, je suis décidément trop malheureux!

— Vous êtes heureux ailleurs! dit le chevalier.

Ce mot fit naturellement le tour du salon, où chacun se récria sur le ton exquis du chevalier qui était le prince de Talleyrand du pays.

— Il n'y a que M. de Valois pour dire ces sortes de choses! dit la nièce du curé de Saint-Léonard.

Du Bousquier s'alla regarder dans la petite glace oblongue, au-dessus du Déserteur, il ne se trouva rien d'extraordinaire.

Après d'innombrables répétitions du même texte, varié sur tous les modes, vers dix heures, le départ s'opéra à l'embarcadère de la longue antichambre, non sans quelques conduites faites par mademoiselle Cormon à ses favorites, qu'elle embrassait sur le perron. Les groupes s'en allaient, les uns vers la route de Bretagne et le château, les autres vers le quartier qui regarde la Sarthe. Alors commençaient les discours, qui, depuis vingt ans, retentissaient à cette heure dans cette rue. C'était inévitablement : — Mademoiselle Cormon était bien ce soir. —Mademoiselle Cormon?... je l'ai trouvée singulière. — Comme ce pauvre abbé baisse! Avez-vous vu comme il dort? Il ne sait plus où sont ses cartes, il a des distractions. — Nous aurons le chagrin de le perdre! — Il fait beau ce soir, nous aurons une belle journée demain! — Un beau temps pour que les pommiers passent fleur! — Vous nous avez battus; mais quand vous êtes avec M. de Valois, vous n'en faites jamais d'autre! — Combien a-t-il donc gagné?—Mais, ce soir, il a gagné trois ou quatre francs. Il ne perd jamais. — Oui, ma foi, savez-vous qu'il y a trois cent soixante-cinq jours dans l'année, et qu'à ce prix-là son jeu vaut une ferme? Ah! quels coups nous avons essuyés ce soir! — Vous êtes bien heureux, M. et madame, vous voilà chez vous; mais nous, nous avons la moitié de la ville à faire. — Je ne vous plains pas, vous pourriez avoir une voiture et vous dispenser de venir à pied. — Ah! monsieur, nous avons une fille à marier qui nous ôte une roue, et l'entretien de notre fils à Paris nous emporte l'autre. — Vous en faites toujours un magistrat?—Que voulez-vous que l'on fasse des jeunes gens?... Et puis, il n'y a pas de honte à servir le roi.

Parfois une discussion sur les cidres ou sur les lins, toujours posée dans les mêmes termes, et qui revenait aux mêmes époques, se continuait en chemin. Si quelque observateur du cœur humain eût demeuré dans cette rue, il aurait toujours su dans quel mois il était, en entendant cette conversation. Mais en ce moment, elle fut exclusivement drolatique, car du Bousquier, qui marchait seul en avant des groupes, fredonnait, sans se douter de l'à-propos, l'air fameux de : *Femme sensible, entends-tu le ramage,* etc. Pour les uns, du Bousquier était un homme très-fort, un homme mal jugé. Depuis qu'il avait été confirmé dans son poste par une nouvelle institution royale, le président du Ronceret inclinait vers du Bousquier. Pour les autres, le fournisseur était un homme dangereux, de mauvaises mœurs, capable de tout, car en province, comme à Paris, les hommes en vue ressemblent à cette statue du beau conte allégorique d'Addisson, et pour laquelle deux cavaliers se battent, en arrivant chacun de leur côté au carrefour où elle s'élève : l'un la dit blanche, l'autre la tient pour noire, et quand ils sont tous deux à terre, ils la voient blanche à droite et noire à gauche; un troisième cavalier qui vient à leur secours la trouve entièrement rouge.

En rentrant chez lui, le chevalier de Valois se disait :—Il est temps de faire courir le bruit de mon mariage avec mademoiselle Cormon. La nouvelle sortira du salon de mademoiselle de Gordes, ira droit à Séez chez l'évêque, reviendra par les grands vicaires chez le curé de Saint-Léonard, qui ne manquera pas de le dire à l'abbé Couturier; mademoiselle Cormon recevra ce boulet ramé dans ses œuvres-vives. Le vieux marquis de Gordes invitera l'abbé de Sponde à dîner, afin d'arrêter un cancan qui ferait tort à mademoiselle Cormon si je me prononçais contre elle, à moi si elle me refusait. L'abbé sera bien et dûment entortillé; puis mademoiselle Cormon ne tiendra pas contre une visite de mademoiselle de Gordes, qui lui démontrera la grandeur et l'avenir de cette alliance. L'héritage de l'abbé vaut plus de cent mille écus, les économies de la fille doivent monter à plus de deux cent mille livres; elle a son hôtel, le Prébaudet et quinze mille livres de rente. Un mot à mon ami le duc de B...., et je deviens maire d'Alençon, député; puis, une fois assis sur les bancs de la droite, nous arriverons à la pairie, en criant : la clôture! ou : à l'ordre!

Rentrée chez elle, madame Granson eut une vive explication avec son fils, qui ne voulut pas comprendre la liaison qui existait entre ses opinions et ses amours. Ce fut la première querelle qui troubla l'harmonie de ce pauvre ménage.

Le lendemain, à neuf heures, mademoiselle Cormon, emballée dans sa carriole avec Josette, et qui se dessinait comme une pyramide sur l'océan de ses paquets, montait la rue Saint-Blaise, pour se rendre au Prébaudet, où devait la surprendre l'événement qui précipita son mariage, et que ne pouvaient prévoir ni madame Granson, ni du Bousquier, ni M. de Valois, ni mademoiselle Cormon; car le hasard est le plus grand de tous les artistes.

III

Les Déceptions.

Le lendemain de son arrivée au Prébaudet, mademoiselle Cormon était fort innocemment occupée, sur les huit heures du matin, à écouter pendant son déjeuner les divers rapports de son garde et de son jardinier, lorsque Jacquelin fit une vigoureuse irruption dans la salle à manger.

— Mademoiselle, dit-il tout ébouriffé, monsieur votre oncle vous expédie un exprès, le fils à la mère Grosmort, avec une lettre; il est parti d'Alençon avant le jour, et ne le voilà pas moins arrivé. Il a couru presque comme Pénélope; faut-il lui donner un verre de vin?

— Qu'a-t-il pu arriver, Josette? mon oncle serait-il....

— Il n'écrirait pas, dit la femme de chambre.

— Vite! vite! s'écria mademoiselle Cormon après avoir lu les premières lignes; Jacquelin, attèle Pénélope. — Arrange-toi, ma fille, pour avoir tout remballé dans une demi-heure, dit-elle à Josette. Nous retournons à la ville.

— Jacquelin! cria Josette, poussée par l'air de visage qu'avait pris mademoiselle Cormon.

Jacquelin, instruit par Josette, arriva disant: — Mais, mademoiselle, Pénélope mange son avoine!

— Eh! qu'est-ce que cela me fait? je veux partir à l'instant.

— Mais, mademoiselle, il va pleuvoir!

— Eh bien! nous serons mouillées.

— Le feu est à la maison! dit en murmurant Josette, étonnée du silence que gardait sa maîtresse en achevant la lettre, la lisant et la relisant.

— Achevez donc au moins votre café, ne vous tournez pas le sang! Regardez comme vous êtes rouge!

— Je suis rouge! Josette, dit-elle en allant se regarder dans une glace dont le tain tombait, et qui lui offrit l'image de ses traits doublement renversés. Mon Dieu! pensa mademoiselle Cormon, si j'allais être laide! — Allons, Josette, allons, ma fille, habille-moi. Je veux être prête avant que Jacquelin n'ait attelé Pénélope. Si tu ne peux pas remettre mes paquets dans la voiture, je les laisserai ici plutôt que de perdre une minute.

Si vous avez bien compris l'excès de monomanie à laquelle le désir de se marier avait fait arriver mademoiselle Cormon, vous partagerez son émotion. Le digne oncle annonçait à sa nièce que M. de Troisville, ancien militaire au service de la Russie, petit-fils d'un de ses meilleurs amis, souhaitait se retirer à Alençon, et lui demandait l'hospitalité, en se recommandant de l'amitié que l'abbé portait à son grand-père, le comte de Troisville, chef d'escadre sous Louis XV. L'ancien vicaire-général, épouvanté, priait instamment sa nièce de revenir pour l'aider à recevoir leur hôte et à lui faire les honneurs de la maison, car la lettre avait éprouvé quelque retard; M. de Troisville pouvait lui tomber sur les bras dans la soirée.

A la lecture de cette lettre, pouvait-il être question des soins que demandait le Prébaudet? En ce moment, le garde et le fermier, témoins de l'effarouchement de leur maîtresse, se tenaient coi en attendant ses ordres. Quand ils l'arrêtèrent au passage pour recevoir leurs instructions, pour la première fois de sa vie, mademoiselle Cormon, la despotique vieille fille qui voyait tout par elle-même au Prébaudet, leur dit un *comme vous voudrez!* qui les frappa de stupéfaction; car leur maîtresse poussait le soin administratif jusqu'à compter ses fruits et les enregistrait.

— Je crois rêver! dit Josette, en voyant sa maîtresse voler par les escaliers comme un éléphant à qui Dieu aurait donné des ailes.

Bientôt, malgré une pluie battante, mademoiselle sortit du Prébaudet, laissant à ses gens la bride sur le cou. Jacquelin n'osa prendre sur lui de presser le petit trot habituel de la paisible Pénélope, qui, semblable à la belle reine dont elle portait le nom, avait l'air de faire autant de pas en arrière qu'elle en faisait en avant; mais mademoiselle ordonna d'une voix aigre à Jacquelin d'avoir à faire

galoper, à coups de fouet s'il le fallait, la pauvre jument étonnée, tant elle avait peur de ne pas avoir le temps d'arranger convenablement la maison pour recevoir M. de Troisville. Elle calculait que le petit-fils d'un ami de son ancle pouvait n'avoir que quarante ans, qu'un militaire devait être immanquablement garçon ; elle se promettait, son oncle aidant, de ne pas laisser sortir du logis M. de Troisville dans l'état où il y entrerait. Quoique Pénélope galopât, mademoiselle Cormon, occupée de ses toilettes et rêvant une première nuit de noces, dit plusieurs fois à Jacquelin qu'il n'avançait pas. Elle se remuait dans la carriole sans répondre aux demandes de Josette, et se parlait à elle-même comme une personne qui roule de grands desseins. Enfin, la carriole atteignit la grande rue d'Alençon, qui s'appelle la rue Saint-Blaise, en y entrant du côté de Mortagne; vers l'hôtel du More, elle prend le nom de la rue de la porte de Séez, et devient la rue du Bercail en débouchant sur la route de Bretagne.

Si le départ de mademoiselle Cormon faisait grand bruit dans Alençon, chacun peut imaginer le tapage que dut y faire son retour, le lendemain de son installation au Prébaudet, et par une pluie battante qui lui fouettait le visage sans qu'elle parût en prendre souci. Chacun remarqua le galop fou de Pénélope, l'air narquois de Jacquelin, l'heure matinale, les paquets sens dessus dessous, et la conversation animée de Josette et de mademoiselle Cormon, leur impatience surtout. Les biens de M. de Troisville se trouvaient situés entre Alençon et Mortagne; Josette connaissait les branches diverses de la famille de Troisville. Un mot dit par Mademoiselle en atteignant le pavé d'Alençon avait mis Josette au fait de tout; la discussion s'était établie entre elles, et toutes deux avaient arrêté que le M. de Troisville attendu devait être un gentilhomme entre quarante et quarante-deux ans, garçon, ni riche ni pauvre. Mademoiselle se voyait comtesse ou vicomtesse de Troisville.

— Et mon oncle qui ne me dit rien, qui ne sait rien, qui ne s'informe de rien! Oh! comme c'est bien mon oncle! il oublierait son nez s'il ne tenait pas à son visage!

N'avez-vous pas remarqué que, dans ces sortes de circonstances, les vieilles filles deviennent, comme Richard III, spirituelles, féroces, hardies, prometteuses, et comme des clercs grisés ne respectent plus rien?

Aussitôt, la ville d'Alençon, instruite en un moment, du haut de la rue Saint-Blaize jusqu'à la porte de Séez, de ce retour précipité, accompagné de circonstances graves, fut perturbée dans tous ses viscères publics et domestiques. Les cuisinières, les marchands, les passants, se dirent cette nouvelle de porte à porte; puis elle monta dans la région supérieure. Bientôt ces mots : — Mademoiselle Cormon est revenue ! éclatèrent comme une bombe dans tous les ménages.

En ce moment, Jacquelin quittait le banc de bois poli par un procédé qu'ignorent les ébénistes, où il était assis sur le devant de la carriole; il ouvrait lui-même la grande porte verte, ronde par le haut, fermée en signe de deuil; car pendant l'absence de mademoiselle Cormon, l'assemblée n'avait pas lieu. Les fidèles donnaient alors tour à tour à dîner à l'abbé de Sponde. M. de Valois payait sa dette, en l'invitant à dîner chez le marquis de Gordes. Jacquelin appela familièrement Pénélope, qu'il avait laissée au milieu de la rue. La bête, qui connaissait les êtres, tourna d'elle-même, enfila la porte, détourna dans la cour de manière à ne pas endommager le massif de fleurs; Jacquelin reprit la jument par la bride, et mena la voiture devant le perron.

— Mariette! cria mademoiselle Cormon.

Mais Mariette était occupée à fermer la grande porte.

— Mademoiselle?

— Ce monsieur n'est pas venu?

— Non, mademoiselle.

— Et mon oncle?

— Mademoiselle, il est à l'église.

Jacquelin et Josette étaient en ce moment sur la première marche du perron en l'air, pour manœuvrer leur maîtresse sortie de la carriole, et qui se hissait sur le brancard en s'accrochant aux rideaux; elle se jeta dans leurs bras, car depuis deux ans elle ne voulait plus se risquer à se servir du marche-pied en fer et à double mail, fixé dans le brancard par un horrible mécanisme à gros boulons. Quand mademoiselle Cormon fut sur le haut du perron, elle regarda sa cour d'un air de satisfaction.

— Allons, allons, Mariette, laissez la grande porte et venez ici!

— Le torchon brûle! dit Jacquelin à Mariette quand la cuisinière passa près de la carriole.

— Voyons, mon enfant, quelles provisions as-tu? dit mademoiselle Cormon en s'asseyant sur la banquette de la longue antichambre comme une personne excédée de fatigue.

— Mais je n'ai *rin!* dit Mariette en se mettant les poings sur les hanches; mademoiselle sait bien

que, pendant son absence, monsieur l'abbé dîne tous les jours en ville; hier je suis allée le quérir chez mademoiselle de Gordes.

— Où est-il donc?

— Monsieur l'abbé? il est à l'église, il ne rentrera qu'à trois heures.

— Il ne pense à rien, mon oncle! N'aurait-il pas dû te dire d'aller au marché? Mariette, vas-y; sans jeter l'argent, n'épargne rien; prends-y tout ce qu'il y aura de bien, de bon, de délicat. Va t'informer aux diligences comment l'on se procure des pâtés. Je veux des écrevisses des rû de la Brillante. Quelle heure est-il?

— Neuf heures, *quart moins*.

— Mon Dieu, Mariette, ne perds pas le temps à babiller; la personne qu'attend mon oncle peut arriver d'un instant à l'autre; s'il fallait lui donner à déjeuner, nous serions de jolis cœurs!

Mariette se retourna vers Pénélope en sueur, et regarda Jacquelin d'un air qui voulait dire : Mademoiselle va mettre la main sur un mari, de cette fois!

— A nous deux, Josette, reprit la vieille fille, car il faut voir à coucher M. de Troisville.

Avec quel bonheur cette phrase fut prononcée! *voir à coucher M. de Troisville* (prononcez Tréville)! Combien d'idées dans ce mot! La vieille fille était inondée d'espérance!

— Voulez-vous le coucher dans la chambre verte?...

— Celle de monseigneur l'évêque? non, elle est trop près de la mienne, dit mademoiselle Cormon. Bon pour Monseigneur, qui est un saint homme!

— Donnez-lui l'appartement de votre oncle.

— Il est si nu que ce serait indécent.

— Dam! mademoiselle, faites arranger en deux temps un lit dans votre boudoir; il y a une cheminée. Moreau trouvera bien dans ses magasins un lit à peu près pareil à l'étoffe.

— Tu as raison, Josette. Eh bien! cours chez Moreau; consulte-toi avec lui, je t'y autorise. Si le lit (le lit de M. de Troisville!) peut être monté ce soir, sans que M. de Troisville s'en aperçoive, au cas où M. de Troisville nous viendrait pendant que Moreau serait là, je le veux bien; si Moreau ne s'y engage pas, je mettrai M. de Troisville dans la chambre verte, et M. de Troisville serait cependant bien près de moi!

Josette s'en allait, sa maîtresse la rappela.

— Explique tout à Jacquelin, s'écria-t-elle d'une voix formidable et pleine d'épouvante; qu'il aille lui-même chez Moreau! Et ma toilette donc!... Si j'étais surprise ainsi par M. de Troisville, sans mon oncle, pour le recevoir! Oh! mon oncle! Viens, Josette, tu vas m'habiller.

— Mais Pénélope! dit imprudemment Josette.

Les yeux de mademoiselle Cormon étincelèrent pour la seule fois de sa vie : — Toujours Pénélope! est-ce donc Pénélope qui est la maîtresse?

— Mais elle est en nage et n'a pas mangé l'avoine!

— Eh! qu'elle crève! s'écria mademoiselle Cormon; mais que je me marie! pensa-t-elle.

En entendant ce mot, qui lui parut un homicide, Josette resta pendant un moment interdite; puis elle dégringola le perron à un geste que lui fit sa maîtresse.

— Mademoiselle a le diable au corps, Jacquelin! fut la première parole de Josette.

Ainsi tout fut d'accord dans cette journée pour produire le grand coup de théâtre qui décida de la vie de mademoiselle Cormon. La ville était déjà sens dessus dessous par suite de cinq circonstances aggravantes qui accompagnaient le retour subit de mademoiselle Cormon, à savoir : la pluie battante, le galop de Pénélope essoufflée, en sueur et les flancs rentrés; l'heure matinale, les paquets en désordre et l'air singulier de la vieille fille effarée. Mais quand Mariette fit son invasion au marché pour y tout enlever, quand Jacquelin vint chez le principal tapissier d'Alençon, rue de la porte de Séez, à deux pas de l'église, pour y chercher un lit, il y eut matière aux conjectures les plus graves. On discuta cette étrange aventure au Cours, sur la Promenade; elle occupa tout le monde, et même mademoiselle de Gordes, chez qui se trouvait le chevalier de Valois. A deux jours de distance, la ville d'Alençon était remuée par des événements si capitaux que quelques bonnes femmes disaient : — Mais c'est la fin du monde! Cette dernière nouvelle se résuma dans toutes les maisons par cette phrase : — Qu'arrive-t-il donc chez les Cormon?

L'abbé de Sponde, questionné fort adroitement quand il sortit de Saint-Léonard pour aller se promener au Cours avec l'abbé Couturier, répondit qu'il attendait M. le vicomte de Troisville, gentilhomme au service de Russie pendant l'émigration, et qui revenait habiter Alençon. De deux à cinq heures, le télégraphe labial joua dans la ville, où il passa pour constant que mademoiselle Cormon avait enfin trouvé un mari par correspondance : elle allait épouser le vicomte de Troisville. Ici l'on disait : Moreau fait

déjà le lit. Là, le lit avait six pieds. Le lit était de quatre pieds, rue du Bercail, chez madame Granson. C'était un simple lit de repos chez M. du Ronceret où dînait du Bousquier. La petite bourgeoisie prétendait qu'il coûtait onze cents francs. Généralement on disait que *c'était vendre la peau de l'ours*. Plus loin, les carpes avaient renchéri! Mariette s'était jetée sur le marché pour y faire une raffle générale. En haut de la rue Saint-Blaise, Pénélope avait dû crever. Ce décès se révoquait en doute chez le receveur-général. Néanmoins, il était authentique à la préfecture que la bête avait expiré en tournant la porte de l'hôtel Cormon, tant la vieille fille était accourue avec vélocité sur sa proie. Le sellier, qui demeurait au coin de la rue de Séez, fut assez osé pour venir demander s'il était arrivé quelque chose à la voiture de mademoiselle Cormon, afin de savoir si Pénélope était morte. Du haut de la rue Saint-Blaise jusqu'au bout de la rue du Bercail, on apprit que, grâce aux soins de Jacquelin, Pénélope, cette silencieuse victime de l'intempérance de sa maîtresse, vivait encore, mais elle paraissait souffrante! Sur toute la route de Bretagne, le vicomte de Troisville était un cadet sans le sou, car les biens du Perche appartenaient au marquis de Troisville, pair de France, qui avait deux enfants; ce mariage était une bonne fortune pour le pauvre émigré; le vicomte était l'affaire de mademoiselle Cormon; l'aristocratie de la route de Bretagne approuvait le mariage; la vieille fille ne pouvait faire un meilleur emploi de sa fortune. Mais dans la bourgeoisie, le vicomte de Troisville était un général russe qui avait combattu contre la France, qui revenait avec une grande fortune; l'abbé de Sponde avait sournoisement moyenné le mariage. Toutes les personnes qui avaient le droit d'entrer chez mademoiselle Cormon comme chez eux se permirent d'aller la voir le soir.

Pendant cette agitation trans-urbaine qui fit presque oublier Suzanne, mademoiselle n'était pas moins agitée. Elle éprouvait des sentiments tout nouveaux. En regardant son salon, son boudoir, le cabinet, la salle à manger, elle fut saisie d'une appréhension cruelle. Une espèce de démon lui montra ce vieux luxe en ricanant; tout ce qu'elle admirait depuis son enfance, elle le soupçonna de vieillesse. Elle eut cette crainte qui s'empare de presque tous les auteurs, au moment où ils lisent une œuvre qu'ils croient parfaite à quelque critique exigeant ou blasé : les situations neuves paraissent usées; les phrases les mieux tournées, les plus léchées, se montrent louches ou boiteuses; les images grimacent ou se contrarient, le faux saute aux yeux. De même la pauvre fille tremblait de voir sur les lèvres de M. de Troisville un sourire de mépris pour ce salon d'évêque; elle redouta de lui voir jeter un regard froid sur cette antique salle à manger; enfin elle craignit que le cadre ne vieillît le tableau. Si ces antiquités allaient jeter sur elle un reflet de vieillesse! En ce moment, elle aurait donné volontiers le quart de ses économies pour pouvoir restaurer sa maison en un instant, par un coup de baguette de fée. Quel est le général qui n'a pas frissonné la veille d'une bataille? La pauvre fille était entre un Austerlitz et un Waterloo.

— Madame de Troisville, se disait-elle, le beau nom! Nos biens iraient au moins dans une bonne maison!

Elle était en proie à une irritation qui faisait tressaillir ses plus déliés rameaux nerveux et leurs papilles. Tout son sang, fouetté par l'espérance, était en mouvement. Elle se sentait la force de converser, s'il le fallait, avec M. de Troisville.

Il est inutile de parler de l'activité avec laquelle fonctionnèrent Josette, Jacquelin, Mariette, Moreau et ses garçons. Ce fut un empressement de fourmis occupées à leurs œufs. Tout ce qu'un soin journalier rendait si propre fut repassé, brossé, lavé, frotté; les porcelaines des grands jours virent la lumière; les services damassés, numérotés a, b, c, d, furent tirés des profondeurs où ils gisaient sous une triple garde d'enveloppes défendues par de formidables lignes d'épingles; les plus précieux rayons de la bibliothèque furent interrogés; mademoiselle sacrifia trois bouteilles des fameuses liqueurs de madame Amphoux, la plus illustre des distillatrices d'outre-mer, nom cher aux amateurs. Grâce au dévouement de ses lieutenants, mademoiselle put se présenter au combat. Les différentes armes, les meubles, l'artillerie de cuisine, les batteries de l'office, les vivres, les munitions, les corps de réserve furent prêts sur toute la ligne. Jacquelin, Mariette et Josette reçurent l'ordre de se mettre en grande tenue. Le jardin fut ratissé. La vieille fille regretta de ne pouvoir s'entendre avec les rossignols logés dans les arbres pour obtenir d'eux leurs plus belles roulades. Enfin, sur les quatre heures, au moment même où l'abbé de Sponde rentrait, où mademoiselle croyait avoir vainement mis le couvert le plus coquet, apprêté le plus délicat des dîners, le clic-clac d'un postillon se fit entendre dans le Val-Noble.

— *C'est lui!* se dit-elle en recevant les coups de fouet sur le cœur.

En effet, annoncé par tant de cancans, un certain cabriolet de poste, où se trouvait un monsieur seul, avait fait une si grande sensation en descendant la rue Saint-Blaise et tournant la rue du Cours, que quelques petits gamins et des grandes personnes l'avaient suivi et restaient groupés autour de la porte de l'hôtel Cormon pour le voir entrer. Jacquelin avait entendu le clic-clac dans la rue Saint-Blaise, il avait ouvert à deux battants. Le postillon, qui était de sa connaissance, mit sa gloire à bien tourner et arrêta net au perron. Quant au postillon, vous comprenez qu'il s'en alla bien et dûment grisé par Jacquelin.

L'abbé vint au-devant de son hôte, dont la voiture fut dépouillée avec la prestesse qu'auraient pu y mettre des voleurs pressés. Elle fut remisée, la grand'porte fut fermée, et il n'y eut plus de traces de l'arrivée de M. de Troisville en quelques minutes. Jamais deux substances chimiques ne se marièrent avec plus de promptitude que la maison Cormon n'en mit à absorber M. de Troisville.

Mademoiselle, de qui le cœur battait comme à un lézard pris par un pâtre, resta héroïquement dans sa bergère, au coin du feu. Josette ouvrit la porte, et M. de Troisville se produisit à ses regards, suivi de l'abbé de Sponde.

— Ma nièce, voici monsieur le vicomte de Troisville, le petit-fils d'un de mes camarades de collége. — Monsieur de Troisville, voici ma nièce, mademoiselle Cormon.

— Ah! le bon oncle! comme il pose bien la question! pensa la vieille fille.

Le vicomte de Troisville était, pour le peindre en deux mots, du Bousquier gentilhomme. Il y avait entre eux toute la différence qui sépare le vulgaire et le noble. La force du vicomte avait toute la distinction de l'élégance, ses formes conservaient une magnifique dignité; il avait des yeux bleus et des cheveux noirs, un teint olivâtre, et il ne pouvait pas avoir plus de quarante-six ans. Vous eussiez dit d'un bel Espagnol conservé dans les glaces de la Russie. Ses manières, sa démarche, sa pose, tout annonçait un diplomate, un gentilhomme qui avait vu l'Europe. Sa mise était celle d'un homme comme il faut en voyage. M. de Troisville paraissait fatigué; l'abbé lui offrit de passer dans la chambre qui lui était destinée, et fut ébahi quand sa nièce ouvrit le boudoir.

Mademoiselle Cormon et son oncle laissèrent alors le noble étranger, et s'allèrent promener le long de la Brillante, en attendant que M. de Troisville eût fini sa toilette. Quoique M. de Sponde fût, par un singulier hasard, plus distrait qu'à l'ordinaire, mademoiselle Cormon ne fut pas moins préoccupée que lui. Tous deux marchèrent en silence. La vieille fille n'avait jamais rencontré d'homme aussi séduisant. Elle ne pouvait se dire à l'allemande : — Voilà mon idéal! mais elle se sentait prise de la tête aux pieds, et se disait : — Voilà mon affaire! Tout à coup, elle vola chez Mariette pour savoir si le dîner pouvait subir un retard sans perdre de sa bonté.

— Mon oncle, ce monsieur de Troisville est bien aimable! dit-elle en revenant.

— Mais, ma fille, il n'a encore rien dit.

— Mais cela se voit dans la tournure, sur la physionomie. Est-il garçon?

— Je n'en sais rien, répondit l'abbé qui pensait à une discussion sur la grâce, émue entre l'abbé Couturier et lui. M. de Troisville m'a écrit qu'il désirait acquérir une maison ici. S'il était marié, il ne serait pas venu seul, reprit l'abbé d'un air insouciant; car il n'admettait pas que sa nièce pût vouloir se marier.

— Est-il riche?

— Il est le cadet d'une branche cadette, répondit l'oncle. Le grand-père a commandé des escadres; mais le père du jeune homme a fait un mauvais mariage.

— Le jeune homme! répéta la vieille fille; mais il me semble, mon oncle, qu'il a bien quarante-cinq ans?

— Oui, dit l'abbé; mais quand on a soixante-dix ans, un quadrégénaire paraît jeune.

En ce moment, tout Alençon savait que M. le vicomte de Troisville était arrivé chez mademoiselle Cormon.

L'étranger rejoignit bientôt ses hôtes et se prit à admirer la vue de la Brillante, le jardin, la maison, et dit : — M. l'abbé, toute mon ambition serait de trouver une habitation semblable à celle-ci...

La vieille fille voulut voir une déclaration dans cette phrase et baissa les yeux.

— Vous devez bien vous y plaire, mademoiselle? reprit le vicomte.

— Elle est dans notre famille depuis l'an 1734, époque à laquelle un de nos ancêtres, intendant du duc d'Alençon, acquit ce terrain et la fit bâtir, dit mademoiselle Cormon. Elle est sur pilotis.

Jacquelin annonça le dîner; M. de Troisville offrit son bras à l'heureuse fille qui tâcha de ne pas trop s'y appuyer; elle craignait encore tant d'avoir l'air de faire des avances!

— Tout est très-harmonieux ici, dit le vicomte en s'asseyant à table.

— Nos arbres sont pleins d'oiseaux qui nous font de la musique à bon marché; personne ne les tracasse, et toutes les nuits le rossignol chante, dit mademoiselle Cormon.

— Je parle de l'intérieur de la maison, fit observer le vicomte qui ne se donna pas la peine d'étudier mademoiselle Cormon, et ne reconnut pas sa nullité d'esprit. — Oui, tout y est en rapport, les tons de couleur, les meubles, la physionomie...

— Cependant, elle nous coûte beaucoup; les impositions sont énormes! répondit l'excellente fille, frappée du mot *rapport*.

— Ah! les impositions sont chères ici? demanda le vicomte, qui, préoccupé de ses idées, ne remarqua point le coq-à-l'âne.

— Je ne sais pas, dit l'abbé, ma nièce est chargée de toute l'administration.

— Les impositions sont des misères pour des personnes riches! reprit mademoiselle Cormon qui ne voulut point paraître avare. Quant aux meubles, je les laisserai comme ils sont et n'y ferai rien changer, à moins que je ne me marie; car alors il faudra que tout ici soit au goût du maître.

— Vous êtes dans les grands principes, mademoiselle! dit en souriant le vicomte; vous ferez un heureux...

— Jamais personne ne m'a dit un aussi joli mot! pensa la vieille fille.

Le vicomte complimenta mademoiselle Cormon sur le service, sur la tenue de la maison, en avouant qu'il croyait la province arriérée, et qu'il la trouvait très-*confortable*.

— Qu'est-ce que c'est que ce mot là, bon Dieu! pensa-t-elle. Où est le chevalier de Valois pour y répondre. Confortable? Y a-t-il plusieurs mots là dedans? allons, du courage, se dit-elle, c'est peut-être un mot russe, je ne suis pas obligée d'y répondre. — Mais, reprit-elle à haute voix, en se sentant la langue déliée par l'éloquence que trouvent presque toutes les créatures humaines dans les circonstances capitales, monsieur, nous avons ici la plus brillante société; c'est précisément chez moi que la ville se réunit; et vous pourrez en juger tout-à-l'heure, car quelques-uns de nos fidèles auront sans doute appris mon retour, et viendront me voir. Nous avons le chevalier de Valois, un seigneur de l'ancienne cour, homme d'infiniment d'esprit et de goût; puis M. le marquis de Gordes et mademoiselle Armande, sa sœur (elle se mordit la langue et se ravisa); une fille remarquable dans son genre, ajouta-t-elle. Elle a voulu rester fille pour laisser toute sa fortune à son frère et à son neveu.

— Ah! fit le vicomte, oui, les Gordes, je me les rappelle!

— Alençon est très gai, reprit la vieille fille une fois lancée; on s'y amuse beaucoup; le receveur-général donne des bals; le préfet est un homme aimable, monseigneur l'évêque nous honore quelquefois de sa visite...

— Allons, reprit en souriant le vicomte, j'ai donc bien fait de vouloir revenir, comme le lièvre, mourir au gîte.

— Moi aussi, dit la vieille fille, je suis comme le lièvre, je meurs ou je m'attache.

Le vicomte prit le proverbe ainsi rendu pour une plaisanterie, et sourit.

— Ah! se dit la vieille fille, tout va bien, il me comprend celui-là!

La conversation se soutint sur des généralités. Par une de ces mystérieuses puissances, inconnues, indéfinissables, mademoiselle Cormon retrouvait dans sa cervelle, sous la pression de son désir d'être aimable, toutes les tournures de phrases du chevalier de Valois. C'était comme dans un duel, où le diable semble ajuster lui-même le canon du pistolet. Jamais adversaire ne fut mieux couché en joue. M. de Troisville était beaucoup trop homme de bonne compagnie pour parler de l'excellence du dîner; mais son silence était un éloge; il avait, en buvant les vins délicieux que lui servait Jacquelin, l'air de reconnaître des amis; il paraissait connaisseur. Le véritable amateur n'applaudit pas, il jouit. Le vicomte s'informa curieusement du prix des terrains, des maisons, des emplacements; il se fit longuement décrire par mademoiselle Cormon l'endroit du confluent de la Brillante et de la Sarthe; il s'étonnait que la ville se fût placée si loin de la rivière. La topographie du pays l'occupa beaucoup. L'abbé, fort silencieux, laissa sa nièce tenir le dé de la conversation. Véritablement, mademoiselle crut occuper M. de Troisville qui lui souriait avec grâce, et qui s'engagea pendant ce dîner beaucoup plus que ses plus empressés épouseurs en quinze jours. Aussi, comptez que jamais convive ne fut mieux cotonné de petits soins, enveloppé de plus d'attentions; c'était comme un amant chéri de retour dans le ménage dont il fait le bonheur. Mademoiselle prévoyait le moment où il fallait du pain au vicomte, elle le couvait de ses regards; elle lui mettait adroitement un supplément du mets qu'il paraissait aimer, quand il

tournait la tête; elle l'aurait fait crever, s'il eût été gourmand; mais quel délicieux échantillon n'était-ce pas de ce qu'elle comptait faire en amour! Elle ne commit pas la sottise de se déprécier; elle mit bravement toutes voiles dehors, arbora tous ses pavillons; elle se posa comme la reine d'Alençon, elle vanta ses confitures, elle pêcha des compliments, elle parla d'elle comme si tous ses trompettes étaient morts. Elle s'aperçut qu'elle plaisait au vicomte, car son désir l'avait si bien transformée qu'elle était devenue femme. Au dessert, elle n'entendit pas sans un ravissement intérieur des allées et des venues dans l'antichambre, et des bruits au salon qui annonçaient que sa compagnie habituelle venait; elle le fit remarquer à son oncle et à M. de Troisville comme une preuve de l'affection qu'on lui portait, tandis que c'était l'effet de la lancinante curiosité qui avait saisi toute la ville. Impatiente de se produire dans sa gloire, mademoiselle Cormon dit à Jacquelin que l'on prendrait le café et les liqueurs dans le salon, où le domestique alla devant l'élite de la société étaler les magnificences d'un cabaret de Saxe, qui ne sortait de son armoire que deux fois par an. Tout ceci fut observé par la compagnie en train de gloser à petit bruit.

— Peste! fit du Bousquier, rien que les liqueurs de madame Amphoux qui ne servent qu'aux quatre fêtes carillonnées!

— C'est décidément un mariage arrangé depuis un an, par correspondance, dit M. du Ronceret; le directeur des postes prétend qu'il arrive ici, depuis un an, des lettres timbrées d'Odessa.

Madame Granson frissonna. M. le chevalier de Valois, quoiqu'il eût dîné comme quatre, était pâle dans la section senestre de sa figure; il sentait qu'il allait livrer son secret; il dit: Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid aujourd'hui? je suis gelé.

— C'est le voisinage de la Russie, fit du Bousquier.

Le chevalier le regarda d'un air qui voulait dire: — Bien joué!

Mademoiselle Cormon apparut si radieuse, si triomphante, qu'on la trouva belle. Cet éclat extraordinaire n'était pas dû seulement au sentiment; toute la masse de son sang tempêtait en elle-même depuis le matin, et ses nerfs étaient agités par le pressentiment d'une grande crise: il fallait toutes ces circonstances pour lui avoir permis de se ressembler si peu à elle-même. Avec quel bonheur elle fit les solennelles présentations du vicomte au chevalier, du chevalier au vicomte, de tout Alençon à M. de Troisville, de M. de Troisville à ceux d'Alençon!

Par un hasard assez explicable, le vicomte et le chevalier, ces deux natures aristocratiques, se mirent à l'instant même à l'unisson; elles se reconnurent; tous deux se regardèrent comme deux hommes de la même sphère. Ils se mirent à causer, debout devant la cheminée; le cercle s'était formé devant eux, et leur conversation, quoique faite *sotto voce*, fut écoutée dans un religieux silence. Pour bien saisir l'effet de cette scène, il faut se figurer mademoiselle Cormon occupée à cuisiner le café de son prétendu, le dos tourné à la cheminée.

M. DE VALOIS.

M. le vicomte vient, dit-on, s'établir ici?

M. DE TROISVILLE.

Oui, Monsieur, je viens y chercher une maison.

(*Mademoiselle Cormon se retourne, la tasse à la main.*)

Et il me la faut grande, pour nous loger...

(*Mademoiselle Cormon tend la tasse.*)

Ma famille et moi.

(*Les yeux de la vieille fille se troublent.*)

M. DE VALOIS.

Vous êtes marié?

M. DE TROISVILLE.

Depuis neuf ans, avec la fille de la princesse Scherbelloff.

Mademoiselle Cormon tomba foudroyée; du Bousquier la vit chanceler, il s'élança, la reçut dans ses bras; on ouvrit la porte. Le fougueux républicain, conseillé par Josette, trouva des forces pour emporter la vieille fille dans sa chambre où il la déposa sur le lit. Josette, armée de ciseaux, coupa le corset serré outre mesure. Du Bousquier jeta brutalement des gouttes d'eau sur le visage de mademoiselle Cormon, et sur le corsage, qui s'étala comme une inondation de la Loire. La malade ouvrit les yeux, vit du Bousquier; la pudeur lui fit jeter un cri en reconnaissant cet homme. Du Bousquier se retira, laissant entrer six femmes, à la tête desquelles était madame Granson rayonnant de joie.

Qu'avait fait le chevalier de Valois? Fidèle à son système, il avait couvert la retraite.

— Cette pauvre mademoiselle Cormon! dit-il à M. de Troisville, en regardant l'assemblée, dont le rire fut réprimé par ses coups-d'œil aristocratiques; le sang la tourmente horriblement; elle n'a pas voulu se faire saigner avant d'aller au Prébau-

det (sa terre), et voilà l'effet des mouvements du sang au printemps.

— Elle est venue par la pluie ce matin, dit M. de Sponde ; elle a pu prendre un peu de froid qui aura causé cette petite révolution à laquelle elle est sujette ; ce ne sera rien.

— Elle me disait, avant-hier, qu'elle ne l'avait pas eue depuis trois mois, en ajoutant que çà lui jouerait un mauvais tour, reprit le chevalier.

— Ah ! tu es marié ! dit Jacquelin en regardant M. de Troisville qui buvait son café à petits coups.

Le fidèle domestique épousa le désappointement de sa maîtresse ; il la devina, il remporta les liqueurs de madame Amphoux.

Tous ces petits détails furent remarqués et prêtèrent à rire. L'abbé de Sponde savait le motif du voyage de M. de Troisville ; mais, par un effet de sa distraction, il n'en avait rien dit, ne sachant pas que sa nièce pût porter à M. de Troisville le moindre intérêt. Quant au vicomte, préoccupé par l'objet de son voyage, et comme beaucoup de maris peu pressé de parler de sa femme, il n'avait pas eu l'occasion de se dire marié ; d'ailleurs, il croyait mademoiselle Cormon instruite. Bientôt du Bousquier reparut, et l'une des six dames descendit en annonçant que mademoiselle Cormon allait beaucoup mieux, et que son médecin était venu ; mais elle devait rester au lit, il paraissait urgent de la saigner. Le salon fut bientôt plein. L'absence de mademoiselle Cormon permit aux dames de s'entretenir de la scène tragi-comique, étendue, commentée, embellie, historiée, brodée, festonnée, coloriée, enjolivée, qui venait d'avoir lieu, et qui devait, le lendemain, occuper tout Alençon de mademoiselle Cormon.

— Ce bon monsieur du Bousquier, comme il vous portait ! Quelle poigne ! dit Josette à sa maîtresse. Vraiment, il était pâle de votre mal, il vous aime toujours !

Cette phrase servit de clôture à cette solennelle et terrible journée.

Le lendemain, pendant toute la journée, les moindres circonstances de cette comédie couraient dans toutes les maisons d'Alençon, et, disons-le à la honte de cette ville, elles y causaient un rire universel. Le lendemain, mademoiselle Cormon, à qui la saignée avait fait beaucoup de bien, eût paru sublime aux plus intrépides rieurs, s'ils avaient été témoins de la dignité noble, de la magnifique résignation chrétienne qui l'anima, quand elle donna le bras à son mystificateur involontaire pour aller déjeuner.

Cruels farceurs ! qui la plaisantiez, pourquoi ne la vîtes-vous pas disant au vicomte : — Madame de Troisville trouvera difficilement ici un appartement qui lui convienne ; faites-moi la grâce, monsieur, d'accepter ma maison pendant tout le temps que vous serez à vous en arranger une en ville.

— Mais, mademoiselle, j'ai deux filles et deux garçons, nous vous gênerions beaucoup.

— Ne me refusez pas ! dit-elle avec un regard plein d'attrition.

— Je vous l'offrais dans la réponse que je vous ai faite à tout hasard, dit l'abbé, mais vous ne l'avez pas reçue.

— Quoi ! mon oncle, vous saviez....

La pauvre fille s'arrêta. Josette fit un soupir. Ni M. de Troisville ni l'oncle ne s'aperçurent de rien. Après le déjeuner, l'abbé de Sponde emmena le vicomte, comme ils en étaient convenus la veille, pour lui montrer dans Alençon les maisons qu'il pouvait acquérir, ou les emplacements convenables pour en bâtir. Restée seule au salon, mademoiselle Cormon dit à Josette d'un air lamentable : — Mon enfant, je suis à cette heure la fable de toute la ville !

— Eh bien, mademoiselle, mariez-vous !

— Mais, ma fille, je ne me suis point préparée à faire un choix.

— Bah ! si j'étais que de vous, je prendrais monsieur du Bousquier.

— Josette, monsieur de Valois dit qu'il est si républicain !

— Ils ne savent ce qu'ils disent, vos messieurs ; ils prétendent qu'il volait la république ; il ne l'aimait donc point ! dit Josette en s'en allant.

— Cette fille a étonnamment d'esprit ! pensa mademoiselle Cormon qui demeura seule, en proie à ses perplexités, car elle entrevoyait qu'un prompt mariage était le seul moyen d'imposer silence à la ville. Ce dernier échec, si évidemment honteux, était de nature à lui faire prendre un parti extrême, car les personnes dépourvues d'esprit sortent difficilement des sentiers bons ou mauvais dans lesquels elles entrent.

Chacun des deux vieux garçons avait compris la situation dans laquelle allait être la vieille fille ; tous deux s'étaient promis de venir dans la matinée savoir de ses nouvelles, et pour *pousser sa pointe*, en style de garçon. M. de Valois jugea que la circonstance exigeait une toilette minutieuse ; il prit un bain, il se pansa extraordinairement. Pour la première et dernière fois, Césarine le vit mettant

avec une incroyable adresse un soupçon de rouge. Du Bousquier, lui, ce grossier républicain, animé par une volonté drue, ne fit pas la moindre attention à sa toilette, il accourut le premier. Ce sont ces petites choses qui décident de la fortune des hommes comme de celle des empires. La charge de Kellermann à Marengo, l'arrivée de Blucher à Waterloo, le dédain de Louis XIV pour le prince Eugène, le curé de Denain; toutes ces grandes causes de fortune ou de catastrophes, l'histoire les enregistre, mais personne n'en profite pour ne rien négliger dans les petits faits de sa vie. Aussi, voyez ce qui arrive! La duchesse de Langeais se fait religieuse pour n'avoir pas eu dix minutes de patience; le juge Popinot remet au lendemain pour aller interroger le marquis d'Espard; Charles Grandet vient par Bordeaux au lieu de revenir par Nantes, et l'on appelle ces événements des hasards, des fatalités! Un soupçon de rouge à mettre tua les espérances du chevalier de Valois; ce gentilhomme ne pouvait périr que de cette manière. Pendant qu'il donnait un dernier coup d'œil à sa toilette, le gros du Bousquier entrait au salon de la fille désolée. Son entrée se combina avec une pensée qui lui était favorable, à travers une délibération où le chevalier de Valois avait néanmoins tous les avantages.

— Dieu le veut! se dit la vieille fille.

— Mademoiselle, vous ne trouverez pas mon empressement mauvais; je n'ai pas voulu me fier à cette grosse bête de René pour savoir de vos nouvelles, et je suis venu moi-même.

— Je vais parfaitement bien, répondit-elle d'une voix émue. Je vous remercie, monsieur du Bousquier, fit-elle après une pause et d'une voix très accentuée, de la peine que vous avez prise et que je vous ai donnée hier.....

Elle se souvenait d'avoir été dans les bras de du Bousquier, et ce fait surtout lui paraissait un ordre du ciel. Elle avait été vue pour la première fois par un homme, sa ceinture brisée, son lacet rompu, ses trésors violemment lancés hors de leur écrin.

— Je vous portais de si grand cœur que je vous ai trouvée légère!

Ici, mademoiselle Cormon regarda du Bousquier comme elle n'avait encore regardé aucun homme dans le monde. Encouragé, le fournisseur jeta une œillade à la vieille fille.

— C'est dommage, ajouta-t-il, que cela ne m'ait pas donné le droit de vous regarder!

Elle écouta d'un air ravi.

— Evanouie, là, sur ce lit, entre nous, vous étiez ravissante! je n'ai jamais vu dans ma vie de plus belle personne! et j'ai vu beaucoup de femmes. Les femmes grasses ont cela de bien qu'elles sont belles à voir....

— Vous voulez vous moquer de moi, fit la vieille fille, et ce n'est pas bien quand toute la ville interprète mal peut-être ce qui m'est arrivé hier.

— Aussi vrai que j'ai nom du Bousquier, mademoiselle, je n'ai jamais changé de sentiments à votre égard, et votre premier refus ne m'a pas découragé.

La vieille fille avait les yeux baissés. Il y eut un moment de silence cruel pour du Bousquier. Mais mademoiselle Cormon prit son parti, elle releva ses paupières; des larmes roulaient dans ses yeux; elle regarda du Bousquier tendrement.

— Si cela est, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, promettez-moi seulement de vivre en chrétien, de ne jamais contrarier mes habitudes religieuses, de me laisser maîtresse de choisir mes directeurs, et je vous accorde ma main, dit-elle en la lui tendant.

Du Bousquier saisit cette bonne grosse main pleine d'écus, et la baisa saintement.

— Mais, dit-elle en lui laissant baiser sa main, je demande encore une chose.

— Elle est accordée, et si elle est impossible, elle se fera (réminiscence de Beaujon)!

— Je désire, reprit la vieille fille, que notre mariage se fasse dans le plus bref délai, que toute la ville le sache ce soir. Puis... (elle hésita) pour l'amour de moi, il faut vous charger d'un péché que je sais être énorme, car le mensonge est un des sept péchés capitaux; mais vous vous en confesserez, n'est-ce pas? Nous en ferons tous deux pénitence...

Ils se regardèrent tous deux tendrement.

— D'ailleurs, peut-être rentre-t-il dans les mensonges que l'Église nomme officieux...

— Serait-elle comme Suzanne...? se disait du Bousquier. — Eh bien! mademoiselle? dit-il à haute voix.

— Il faudrait, reprit-elle, que vous puissiez prendre sur vous de...

— Quoi?

— De dire que ce mariage était convenu depuis six mois entre nous...

— Chère enfant! dit le fournisseur avec le ton d'un homme qui se dévoue, on ne fait ces sacrifices que pour une femme adorée pendant dix ans!

— Malgré mes rigueurs, donc? lui dit-elle.

— Malgré vos rigueurs, oui!

— M. du Bousquier, je vous avais mal jugé!

Elle lui retendit sa grosse main rouge, que rebaisa du Bousquier. En ce moment, la porte s'ouvrit, les deux amants regardèrent qui entrait; ils aperçurent le délicieux mais tardif chevalier de Valois.

— Ah! dit-il en entrant, vous voilà debout, belle dame?

Elle sourit au chevalier, et sentit au cœur une pression; car il était remarquablement jeune, séduisant; il avait l'air de Lauzun entrant au Palais Royal chez Mademoiselle.

— Eh! cher du Bousquier, dit-il d'un ton railleur, tant il se croyait sûr du succès; M. de Troisville et l'abbé de Sponde examinent votre maison comme des toiseurs.

— Ma foi, dit du Bousquier, si M. le vicomte de Troisville en veut, elle est à lui pour quarante mille francs. Elle me devient fort inutile; car si mademoiselle me le permet... il faut que cela se sache! Soyez le premier, mon cher chevalier, à qui j'apprenne...

Mademoiselle Cormon baissa les yeux.

— L'honneur, reprit l'ancien fournisseur, la faveur que me fait mademoiselle, et que j'ai gardée sous le secret depuis quelques mois. Nous nous marions dans quelques jours; le contrat est rédigé, nous le signerons demain... Vous comprenez que ma maison de la rue du Cygne me devient inutile. Je cherchais sous main des acquéreurs, et l'abbé de Sponde, *qui le savait*, a naturellement conduit chez moi M. de Troisville...

Ce gros mensonge avait une telle couleur de vérité que le chevalier y fut pris. *Mon cher chevalier* était comme la revanche prise par Pierre-le-Grand à Pultawa de toutes ses précédentes défaites. Du Bousquier se vengeait là délicieusement de mille traits piquants qu'il avait reçus en silence. Dans son triomphe, il fit un geste de jeune homme, il se passa la main dans son faux toupet comme si c'était une chevelure véritable, et..... il l'enleva.

— Je vous en félicite l'un et l'autre! dit le chevalier d'un air agréable, et souhaite que vous finissiez comme les contes de fées : *Ils furent très heureux et eurent... beau*—COUP D'ENFANTS!... Et il massait une prise de tabac. — Mais, monsieur, vous oubliez que vous avez un faux toupet! ajouta-t-il d'une voix railleuse.

Du Bousquier rougit, car il avait son faux toupet à dix pouces de son crâne; mademoiselle de Cormon leva les yeux, vit la nudité du crâne et baissa les yeux. Du Bousquier lança le plus venimeux regard que jamais crapaud ait arrêté sur sa proie.

— Canailles d'aristocrates qui m'avez dédaigné, je vous écraserai quelque jour! pensait-il.

Le chevalier de Valois crut avoir ressaisi tous ses avantages.

Mademoiselle Cormon n'était point fille à comprendre la connexité que mettait le chevalier entre son souhait et le faux toupet. D'ailleurs, l'eût-elle comprise, sa main ne lui appartenait plus. M. de Valois vit bientôt que tout était perdu. En effet, l'innocente fille, apercevant ces deux hommes muets, voulut les occuper. — Faites donc tous deux un piquet, dit-elle sans y mettre de malice.

Du Bousquier sourit et alla, comme futur maître du logis, prendre la table du piquet. Le chevalier de Valois, soit qu'il eût perdu la tête, soit qu'il voulût rester là pour étudier les causes de son désastre et y remédier, se laissa faire comme un mouton qu'on mène à la boucherie; il avait reçu le plus violent coup de massue qui puisse atteindre un homme; on pouvait être étourdi à moins.

Bientôt le digne abbé de Sponde et M. de Troisville rentrèrent. Aussitôt mademoiselle Cormon se leva, courut dans l'antichambre, prit son oncle à part, lui dit sa résolution à l'oreille, et apprenant que la maison de du Bousquier convenait à M. de Troisville, elle pria celui-ci de lui rendre le service de dire que son oncle la savait à vendre; elle n'osa pas confier ce mensonge à l'abbé, de peur d'une distraction. Le mensonge prospéra mieux que si c'eût été une action vertueuse.

Dans la soirée, tout Alençon apprit la grande nouvelle. Depuis quatre jours, la ville était occupée comme aux jours néfastes de 1814 et de 1815. Les uns riaient; les autres admettaient le mariage; ceux-ci le blâmaient, ceux-là l'approuvaient. La classe moyenne d'Alençon en fut heureuse, c'était une conquête. Le lendemain, chez les Gordes, le chevalier de Valois dit un mot cruel.

— Les Cormon finissent comme ils ont commencé; d'intendant à fournisseur, il n'y a que la main!

La nouvelle du choix fait par mademoiselle Cormon atteignit au cœur le pauvre Athanase; mais il ne laissa rien transpirer des horribles agitations auxquelles il fut en proie. Quand il apprit le mariage, il était chez M. du Ronceret, où sa mère faisait un boston; madame Granson regarda son fils dans une glace, elle le trouva pâle, mais il l'était depuis le matin, car il avait entendu parler

vaguement de ce mariage; mademoiselle Cormon était une carte sur laquelle il jouait sa vie; le froid pressentiment d'une catastrophe l'enveloppait déjà. Lorsque l'âme et l'imagination ont agrandi le malheur, en ont fait un fardeau trop lourd pour les épaules et pour le front; qu'une espérance longtemps caressée, dont les réalisations apaiseraient le vautour ardent qui ronge le cœur, vient à manquer, et que l'homme n'a foi ni en lui malgré ses forces, ni en Dieu malgré sa puissance ; alors il se brise. Athanase était un fruit de l'éducation impériale. La fatalité, cette religion de l'empereur, descendit alors du trône jusque dans les rangs de l'armée, jusque sur les bancs du collége. Athanase arrêta ses yeux sur le jeu de madame du Ronceret, avec une stupeur qui pouvait si bien passer pour de l'indifférence que madame Granson crut s'être trompée sur les sentiments de son fils. Cette apparente insouciance expliquait son refus de faire à ce mariage le sacrifice de ses opinions libérales, mot qui venait d'être créé pour l'empereur Alexandre, et qui procédait, je crois, de madame de Staël, par Benjamin Constant.

A compter de cette fatale soirée, Athanase alla se promener à l'endroit le plus pittoresque de la Sarthe, sur une rive d'où les dessinateurs qui se sont occupés d'Alençon se sont placés pour y prendre des points de vue. Il s'y trouve des moulins, la rivière égaie les prairies, les bords de la Sarthe sont garnis d'arbres élégants de forme et bien jetés. Si le paysage est plat, il ne manque pas des grâces décentes qui distinguent la France, où les yeux ne sont jamais ni fatigués par un jour oriental, ni attristés par de trop constantes brumes. Ce lieu était solitaire. En province, personne ne fait attention à une jolie vue, soit que chacun soit blasé, soit défaut de poésie dans l'âme. S'il existe en province un mail, un plan, une promenade d'où se découvre une riche perspective, c'est l'endroit où personne ne va. Athanase affectionna cette solitude animée par l'eau, où les prés reverdissaient sous les premiers sourires du soleil printanier.

Ceux qui l'y voyaient assis sous un peuplier, et qui recevaient son regard profond, dirent parfois à madame Granson : — Votre fils a quelque chose ?

— Je sais ce qu'il fait ! répondait la mère d'un air satisfait, en donnant à entendre qu'il méditait une grande œuvre.

Athanase ne se mêla plus de politique, il n'eut plus d'opinion; mais il parut, à plusieurs reprises, assez gai. Ce jeune homme, en dehors de toutes les idées, de tous les plaisirs de la province, intéressait peu de personnes; il n'était même pas matière à curiosité. Si l'on parla de lui à sa mère, ce fut à cause d'elle. Il n'y eut pas une âme qui sympathisât avec celle d'Athanase; pas une femme, pas un ami, ne vinrent à lui pour sécher ses larmes; il les jeta dans la Sarthe. Si la magnifique Suzanne eût passé par là, combien de malheurs n'aurait pas enfanté cette rencontre; car ces deux êtres se seraient aimés ! Elle y vint cependant !

L'ambition de Suzanne eut pour cause le récit d'une aventure assez extraordinaire, qui, vers 1799, avait commencé à l'auberge du More, et dont le récit avait ravagé sa cervelle d'enfant. Une fille de Paris, belle comme les anges, avait été chargée par la police de se faire aimer du marquis de Montauran, l'un des chefs envoyés par les Bourbons pour commander les Chouans; elle l'avait rencontré précisément à l'auberge du More, au retour de son expédition de Mortagne; elle l'avait séduit et l'avait livré. Cette fantastique personne, ce pouvoir de la beauté sur l'homme, tout, dans l'affaire de Marie de Verneuil et du marquis de Montauran, éblouit Suzanne; elle éprouva dès l'âge de raison un désir de se jouer des hommes. Quelques mois après sa fuite, elle ne se refusa donc pas à traverser sa ville natale pour aller en Bretagne avec un artiste; elle voulut voir Fougères où s'était dénouée l'aventure de M. de Montauran, et parcourir le théâtre de cette guerre pittoresque dont les tragédies peu connues avaient bercé son jeune âge. Puis, elle voulait traverser Alençon dans un si brillant entourage et si bien métamorphosée que personne ne la reconnût; elle comptait en un seul moment mettre sa mère à l'abri du malheur, et délicatement envoyer au pauvre Athanase la somme, qui, dans notre époque, est pour le génie ce qu'était au moyen-âge le cheval de combat et l'armure que Rebecca procure à Ivanhoe.

Un mois se passa dans les plus étranges alternatives, relativement au mariage de mademoiselle Cormon. Il y eut un parti d'incrédules qui nièrent le mariage, et un parti de croyants qui l'affirma. Au bout de quinze jours, le parti des incrédules reçut un vigoureux échec ; la maison de M. du Bousquier fut vendue quarante-trois mille francs à M. de Troisville, qui, ayant racheté la terre de Troisville, ne voulait qu'une maison fort simple à Alençon; il devait aller plus tard à Paris quand la princesse Scherbellof serait décédée; il comptait attendre paisiblement cet héritage en s'occupant à bâtir Troisville. Ceci semblait positif. Les incrédules ne se laissèrent pas accabler; ils prétendirent que, marié ou non, du Bousquier faisait une excellente affaire, car

sa maison ne lui était revenue qu'à vingt-sept mille francs. Les croyants furent battus par cette péremptoire observation des incrédules. M. Choisnel, le notaire de mademoiselle Cormon, n'avait pas encore entendu parler du premier mot relativement au contrat, dirent les incrédules. Les croyants, fermes dans leur foi, remportèrent le vingtième jour une victoire signalée sur les incrédules. M. Lepressoir, notaire des libéraux, vint chez mademoiselle Cormon où le contrat fut signé. Ce fut le premier des nombreux sacrifices que devait faire mademoiselle Cormon à son mari. Du Bousquier portait une haine profonde à M. Choisnel; il lui attribuait le premier refus qu'il avait essuyé chez les Gordes, et le refus de mademoiselle Armande avait, selon lui, dicté celui de mademoiselle Cormon. Le vieil athlète du Directoire fit si bien auprès de la noble fille, qui croyait avoir mal jugé la belle âme du fournisseur, qu'elle voulut expier ses torts : elle sacrifia son notaire à l'amour; néanmoins, elle lui communiqua le contrat, et Choisnel, qui était un homme digne de Plutarque, défendit par écrit les intérêts de mademoiselle Cormon. Cette circonstance seule traînait le mariage en longueur. Mademoiselle Cormon reçut plusieurs lettres anonymes. Elle apprit, à son grand étonnement, que Suzanne était une fille aussi vierge qu'elle pouvait l'être elle-même, et que le séducteur au faux toupet ne devait jamais se trouver pour quelque chose dans de pareilles aventures. Mademoiselle Cormon dédaigna les lettres anonymes; mais elle écrivit à Suzanne, dans le seul but d'éclairer la religion de la Société de Maternité. Suzanne, qui sans doute avait appris le mariage futur de du Bousquier, avoua sa ruse, renvoya mille francs à l'association et desservit fortement le vieux fournisseur. Mademoiselle Cormon convoqua la Société de Maternité, qui tint une séance extraordinaire, où l'on prit un arrêté portant que le bureau ne secourrait plus les malheurs à écheoir, mais uniquement ceux échus. Nonobstant ces menées qui défrayaient la ville de cancans distillés avec friandise, les bans se publiaient aux églises et à la mairie. Athanase dut préparer les actes !

Par mesure de pudeur publique et de sûreté générale, la fiancée alla au Prébaudet, où du Bousquier, flanqué d'immenses et somptueux bouquets, se rendait le matin et revenait pour dîner, le soir. Enfin, par une pluvieuse et triste journée de juin, à midi, le mariage entre mademoiselle Cormon et le sieur du Bousquier, disaient les incrédules, eut lieu à la paroisse d'Alençon, à la vue de tout Alençon. Les époux se rendirent de chez eux à la mairie, de la mairie à l'église, dans une calèche, magnifique pour Alençon, que du Bousquier avait fait venir de Paris en secret. La perte de la vieille cariole fut aux yeux de toute la ville une espèce de calamité. Le sellier de la porte de Séez jeta les hauts cris, car il perdait cinquante francs de rente, que lui rapportaient les raccommodages. Alençon vit avec effroi le luxe s'introduire dans la ville par la maison Cormon. Chacun craignit le renchérissement des denrées, l'exhaussement du prix des loyers, et l'invasion des mobiliers parisiens. Il y eut des personnes assez piquées de curiosité pour donner quelques dix sous à Jacquelin afin de regarder de près la calèche attentatoire à l'économie du pays. Les deux chevaux achetés en Normandie effrayèrent aussi beaucoup.

— Si nous achetons ainsi nous-mêmes nos chevaux, dit la société du Ronceret, nous ne les vendrons donc plus à ceux qui les viennent chercher!

Quoique bête, le raisonnement parut profond en ce qu'il empêchait le pays d'accaparer l'argent étranger. Pour la province, la richesse des nations consiste moins dans l'active rotation de l'argent que dans un stérile entassement. Enfin, la meurtrière prophétie de la vieille fille fut accomplie. Pénélope succomba à la pleurésie qu'elle avait gagnée quarante jours avant le mariage. Rien ne la put sauver. Madame Granson, Mariette, madame du Coudrai, madame du Ronceret, toute la ville remarqua que madame du Bousquier était entrée à l'église *du pied gauche!* présage d'autant plus horrible, que déjà le mot *côté gauche* prenait une acception politique. Le prêtre, chargé de lire la formule, ouvrit par hasard son livre à l'endroit du *De profundis.* Ainsi ce mariage fut accompagné de circonstances si fatales, si orageuses, si foudroyantes, que personne n'en augura bien. Tout alla de mal en pis. Il n'y eut point de noces, car les nouveaux mariés partirent pour le Prébaudet. Les coutumes parisiennes allaient donc triompher des coutumes provinciales, se disait-on. Le soir, Alençon commenta toutes ces niaiseries, et il y eut un déchaînement assez général chez les personnes qui comptaient sur une de ces noces de Gamache, qui se font toujours en province, et que la société considère comme lui étant dues. La noce de Mariette et de Jacquelin se fit gaiement; ce furent les deux seules personnes qui contredirent les sinistres prophéties.

Du Bousquier voulut employer le gain fait sur

sa maison à restaurer et moderniser l'hôtel Cormon ; il avait décidé de passer deux saisons au Prébaudet, et il y amena son oncle de Sponde. Cette nouvelle répandit l'effroi dans la ville, où chacun pressentit que du Bousquier allait entraîner le pays dans la funeste voie du comfort; et cette peur s'augmenta quand les gens de la ville aperçurent un matin du Bousquier venant du Prébaudet au Val-Noble, pour surveiller ses travaux, dans un tilbury attelé d'un nouveau cheval, ayant à ses côtésRéné en livrée. Le premier acte de son administration avait été de placer toutes les économies de sa femme *en rentes* sur le grand livre, lesquelles étaient à 67 fr. 50 cent. Dans l'espace d'une année, pendant laquelle il joua constamment à la hausse, il se fit une fortune personnelle presque aussi considérable que l'était celle de sa femme. Mais ces foudroyants présages, ces innovations perturbatrices furent dépassées par un événement qui se rattachait à ce mariage, et le fit paraître encore plus funeste.

Le soir même de la célébration, Athanase et sa mère se trouvaient, après leur dîner, devant un petit feu de bourrées, nommées des *régalades*, et que la servante leur allumait au dessert, dans le salon.

— Eh bien, nous irons ce soir chez M. du Ronceret, puisque nous voilà sans mademoiselle Cormon, dit madame Granson. Mon Dieu, je ne m'habituerai jamais à l'appeler madame du Bousquier, ce nom là me déchire les lèvres!

Athanase regarda sa mère d'un air mélancolique et contraint; il ne pouvait plus sourire, et il voulait comme saluer cette naïve pensée qui pansait sa blessure sans la guérir.

— Maman, dit-il en reprenant un peu de sa voix d'enfance tant elle était douce, de même qu'il reprenait ce mot abandonné depuis quelques années; ma chère maman, ne sortons pas encore, il fait si bon là, devant ce feu!

La mère entendit, sans la comprendre, cette suprême prière d'une mortelle douleur.

— Restons, mon enfant, dit-elle. J'aime mieux causer avec toi, écouter tes projets, que de faire un boston où je puis perdre mon argent.

— Tu es belle ce soir, j'aime à te regarder! Puis, je suis dans un courant d'idées qui s'harmonient à ce pauvre petit salon où nous avons tant souffert!

— Où nous souffrirons encore, mon pauvre Athanase, jusqu'à ce que tes ouvrages réussissent. Moi, je suis faite à la misère; mais toi, mon trésor, voir ta belle jeunesse, passée sans plaisir! rien que du travail dans ta vie! Cette pensée est une maladie pour une mère! elle me tourmente le soir, et le matin elle me réveille. Mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je fait? de quel crime me punissez-vous?

Elle quitta sa bergère, prit une petite chaise et se colla contre Athanase, de manière à mettre sa tête sur la poitrine de son enfant. Il y a toujours la grâce de l'amour chez une maternité vraie. Athanase baisa sa mère sur les yeux, sur ses cheveux gris, au front, avec la sainte volonté d'appuyer son âme partout où s'appuyaient ses lèvres.

— Je ne réussirai jamais! dit-il.

— Bah! Ne vas-tu pas te décourager? Comme tu le dis, la pensée peut tout. Avec dix bouteilles d'encre, dix rames de papier et une volonté forte, Luther a bouleversé l'Europe! Eh bien! tu t'illustreras!... N'as-tu pas dit cela? Moi, je t'écoute, vois-tu, je te comprends plus que tu ne le crois, car je te porte encore dans mon sein, et la moindre de tes pensées y retentit comme autrefois le plus léger de tes mouvements.

— Je ne réussirai pas ici, vois-tu, maman. Et je ne veux pas te donner le spectacle de mes déchirements, de mes luttes, de mes angoisses. Oh! ma mère, laisse-moi quitter Alençon, je veux aller souffrir loin de toi!

— Je veux être toujours à tes côtés, moi! reprit orgueilleusement la mère. Souffrir sans ta mère! ta pauvre mère, qui sera ta servante, s'il le faut; qui se cacherait pour ne pas te nuire, si tu le demandais, et qui ne t'accuserait point d'orgueil; non, non, Athanase, nous ne nous séparerons jamais!

Athanase embrassa sa mère avec l'ardeur d'un agonisant qui embrasse la vie.

— Je le veux cependant, reprit-il; sans cela, tu me perdrais... Cette double douleur, la tienne et la mienne, me tuerait. Il vaut mieux que je vive, n'est-ce pas?

Madame Granson regarda son fils d'un air hagard : — Voilà donc ce que tu couves! On me le disait bien. Ainsi, tu pars!

— Oui.

— Tu ne partiras pas sans me tout dire, sans me prévenir. Il te faut un trousseau, de l'argent. J'ai des louis cousus dans mon jupon de dessous, il faut que je te les donne.

Athanase pleura.

— C'est tout ce que je voulais te dire, reprit-il. Maintenant, je vais te conduire chez le président. Allons...

Ils sortirent; Athanase quitta sa mère sur le pas

de la porte de la maison où elle allait passer la soirée; il regarda longtemps la lumière qui s'échappait par les fentes des volets; il s'y colla, il éprouva la plus frénétique des joies quand, au bout d'un quart-d'heure, il entendit sa mère disant : *grande indépendance de cœur !*

— Pauvre mère ! je l'ai trompée ! s'écria-t-il en gagnant la rive de la Sarthe.

Il arriva devant le beau peuplier sous lequel il avait tant médité depuis quarante jours, et où il avait apporté deux grosses pierres pour s'asseoir. Il contempla cette belle nature alors éclairée par la lune; il revit en quelques heures tout son avenir de gloire : il passa dans les villes émues à son nom; il entendit les applaudissements de la foule, il respira l'encens des fêtes, il adora toute sa vie rêvée, ses triomphes, il se dressa sa statue. Cette magie avait été possible pendant un moment, et maintenant, elle s'était à jamais évanouie.

Il évoqua toutes ses illusions pour leur dire adieu dans un dernier banquet olympique. Il s'était attaché à son bel arbre comme à un ami; dans ce moment suprême, il l'étreignit; puis il mit chaque pierre dans chacune des poches de sa redingote, et la boutonna. Il était à dessein sorti sans chapeau. Il alla reconnaître l'endroit profond qu'il avait choisi depuis longtemps; il s'y glissa résolument en tâchant de ne point faire de bruit, et il en fit très-peu.

Quand, vers neuf heures et demie, madame Granson revint chez elle, sa servante ne lui parla pas d'Athanase, elle lui remit une lettre. Madame Granson l'ouvrit et lut ce peu de mots : *Ma bonne mère, je suis parti; ne m'en veux pas !*

— Il a fait là un beau coup ! s'écria-t-elle. Et son linge, et de l'argent ! Il m'écrira ! J'irai le retrouver. Ces pauvres enfants, çà se croit toujours plus fins que père et mère. Et elle se coucha tranquille.

La Sarthe avait eu dans la matinée précédente une crue prévue par les pêcheurs. Ces crues d'eaux troubles amènent des anguilles entraînées de leurs ruisseaux; or, un pêcheur avait tendu ses engins dans l'endroit où s'était jeté le pauvre Athanase en croyant qu'on ne le retrouverait jamais. Vers six heures du matin, le pêcheur ramena ce corps. Les deux ou trois amies qu'avait la pauvre veuve employèrent mille précautions pour la préparer à recevoir cette horrible nouvelle qui eut, comme on le pense bien, un grand retentissement dans Alençon.

La veille, le pauvre homme de génie n'avait pas un seul protecteur; le lendemain de sa mort, mille voix s'écrièrent : « — Je l'aurais si bien aidé, moi ! » Il est si commode de se poser charitable *gratis*.

Ce suicide fut expliqué par le chevalier de Valois; le gentilhomme raconta, dans un esprit de vengeance, le naïf, le sincère, le bel amour d'Athanase pour mademoiselle Cormon. Madame Granson, éclairée par le chevalier, se rappela mille petites circonstances, et confirma les récits de M. de Valois. L'histoire devint touchante, quelques femmes pleurèrent.

Madame Granson eut une douleur concentrée, muette, qui fut peu comprise. Il est pour les mères en deuil deux genres de douleur. Souvent le monde est dans le secret de leur perte : leur fils apprécié, admiré, jeune ou beau, sur une belle route, et voguant vers la fortune ou déjà glorieux, excite d'universels regrets; le monde s'associe au deuil et l'atténue en l'agrandissant. Mais il y a la douleur des mères qui seules savent ce qu'était leur enfant, qui seules en ont reçu les sourires, qui ont observé seules les trésors de cette vie trop tôt tranchée; cette douleur cache son crêpe dont la couleur fait pâlir celle des autres deuils; mais elle ne se décrit point, et heureusement il est peu de femmes qui sachent ici quelle corde du cœur est alors à jamais coupée.

Avant que madame du Bousquier ne revînt à la ville, la présidente du Ronceret, l'une de ses bonnes amies, était allée déjà lui jeter ce cadavre sur les roses de sa joie, lui apprendre à quel amour elle s'était refusée; elle lui répandit tout doucettement mille gouttes d'absinthe sur le miel de son premier mois de mariage. Quand madame du Bousquier rentra dans Alençon, elle rencontra par hasard madame Granson au coin du Val-Noble ! Le regard de la mère, mourant de chagrin, atteignit la vieille fille au cœur; c'était à la fois mille malédictions dans une seule, mille flammèches dans un rayon; madame du Bousquier en fut épouvantée : ce regard lui avait prédit, souhaité le malheur.

Le soir même de la catastrophe, madame Granson, l'une des personnes les plus opposées au curé de la ville, et qui tenait pour le desservant de Saint-Léonard, frémit en songeant à l'inflexibilité des doctrines catholiques professées par son propre parti. Après avoir mis elle-même son fils dans un linceul, en pensant à la mère du Sauveur, madame Granson se rendit, l'âme agitée d'une horrible angoisse, à la maison de l'assermenté. Elle trouva le modeste prêtre occupé à emmagasiner les chanvres et les lins qu'il donnait à filer à toutes

les femmes, à toutes les filles pauvres de la ville, afin que jamais les ouvrières ne manquassent d'ouvrage, charité bien entendue, qui sauva plus d'un ménage incapable de mendier. Le curé quitta ses chanvres et s'empressa d'emmener madame Granson dans sa salle, où la mère désolée reconnut, en voyant le souper du curé, la frugalité de son propre ménage.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, je viens vous supplier... Elle fondit en larmes sans pouvoir achever.

— Je sais ce qui vous amène, répondit le saint homme; mais je me fie à vous, madame, et à votre parente madame du Bousquier, pour apaiser Monseigneur à Séez. Oui, je prierai pour votre malheureux enfant; oui, je dirai des messes; mais évitons tout scandale et ne donnons pas lieu aux méchants de la ville de se rassembler dans l'église... Moi seul, sans clergé, nuitamment...

— Oui, oui, comme vous voudrez, pourvu qu'il soit en terre sainte! dit la pauvre mère en prenant la main du curé et la baisant.

Vers minuit donc, une bière fut clandestinement portée à la paroisse par quatre jeunes gens, les camarades les plus aimés d'Athanase. Il s'y trouvait quelques amies de madame Granson, groupe de femmes noires et voilées; puis les sept ou huit jeunes gens qui avaient reçu quelques confidences de ce beau génie expiré. Quatre torches éclairaient la bière couverte d'un crêpe. Le curé, servi par un discret enfant de chœur, dit une messe mortuaire. Puis le suicidé fut conduit sans bruit dans un coin du cimetière, où une croix de bois noirci, sans inscription, indiqua sa place à la mère. Athanase vécut et mourut dans les ténèbres. Aucune voix n'accusa le curé, l'évêque garda le silence. La piété de la mère racheta l'impiété du fils.

Quelque temps après, un soir, la pauvre mère, insensée de douleur, et mue par une de ces inexplicables soifs qu'ont les malheureux de se plonger les lèvres dans leur amer calice, voulut aller voir l'endroit où son fils s'était noyé. Son instinct lui disait peut-être qu'il y avait des pensées à reprendre sur ce peuplier; peut-être aussi désirait-elle voir ce que son fils avait vu pour la dernière fois? Il y a des mères qui mourraient de ce spectacle, d'autres s'y livrent à une sainte adoration. Les patients anatomistes de la nature humaine ne sauraient trop répéter les vérités contre lesquelles doivent se briser les éducations, les lois et les systèmes philosophiques. Disons-le souvent: il est absurde de vouloir ramener les sentiments à des formules identiques; en se produisant chez chaque homme, ils se combinent avec les éléments qui lui sont propres, et prennent sa physionomie. Ainsi, l'amour et la douleur offrent des expressions différentes chez chaque être, comme dans tous les lacs l'eau se trouve originalement encadrée; mais il est déraisonnable de nier un lac qui ne ressemble pas aux autres; l'on peut seulement mesurer sa contenance, et dire il y a tant de pieds d'eau. Madame Granson vit de loin une femme qui disait: *C'est là!* Une seule personne pleurait là, comme y pleura la mère. Cette créature était Suzanne. Arrivée le matin à l'hôtel du More, elle avait appris la catastrophe. Si le pauvre Athanase avait vécu, elle aurait pu faire ce que de nobles personnes, sans argent, rêvent de faire, et ce à quoi ne pensent jamais les riches. Elle eût envoyé quelques mille francs en écrivant dessus: *Argent dû à votre père par un camarade qui vous le restitue.* Cette ruse évangélique avait été inventée par Suzanne pendant son voyage.

La courtisane aperçut madame Granson, et s'éloigna précipitamment en lui disant: — *Je l'aimais!* Suzanne, fidèle à sa nature, ne quitta pas Alençon sans changer en fleurs de nénuphar les fleurs d'oranger qui couronnaient la mariée. Elle, la première, déclara que madame du Bousquier ne serait jamais que mademoiselle Cormon. Elle vengea d'un coup de langue Athanase et le cher chevalier de Valois.

Alençon fut témoin d'un suicide continu bien autrement pitoyable; car Athanase fut promptement oublié par la société qui veut et doit promptement oublier ses morts. Le pauvre chevalier de Valois mourut de son vivant, il se suicida tous les matins pendant quatorze ans. Trois mois après le mariage de du Bousquier, la société remarqua, non sans étonnement, que le linge du chevalier devenait roux; puis ses cheveux furent irrégulièrement peignés. Ébouriffé, le chevalier de Valois n'existait plus. Quelques dents d'ivoire désertèrent sans que les observateurs du cœur humain pussent découvrir à quel corps elles avaient appartenu, si elles étaient de la légion étrangère ou indigènes, végétales ou animales, si l'âge les arrachait au chevalier ou si elles étaient oubliées dans le tiroir de sa toilette. La cravate se roula sur elle-même, indifférente à l'élégance! Les têtes de nègre pâlirent; les rides se plissèrent, se noircirent; la peau se parchemina; les ongles incultes se bordèrent parfois d'un liseré de velours noir; le gilet se montra sillonné de roupies oubliées, et qui s'étalèrent comme des feuilles d'automne; le coton des oreilles

ne fut plus que rarement renouvelé; la jaune tristesse siégea sur ce front et glissa des teintes brunes au fond des rides; les ruines si savamment réprimées lézardèrent ce bel édifice et montrèrent combien l'âme a de puissance sur le corps, puisque l'homme blond, le cavalier, le jeune premier mourut, quand faillit l'espoir. Jusqu'alors, le nez du chevalier s'était produit sous une forme gracieuse; jamais il n'en était tombé ni pastille humide ni goutte d'ambre; mais le nez du chevalier, barbouillé de tabac qui débordait sous les narines, et déshonoré par des roupies qui profitaient de la gouttière située au milieu de la lèvre supérieure; ce nez, qui ne se souciait plus de paraître aimable, révéla les énormes soins que le chevalier prenait autrefois de lui-même, et fit comprendre par leur étendue, la grandeur, la persistance des desseins de l'homme sur mademoiselle Cormon. Il fut écrasé par un calembourg de du Coudrai qu'il fit d'ailleurs destituer; ce fut la première vengeance que le bénin chevalier poursuivit; mais ce calembourg était assassin et dépassait de cent coudées tous les calembourgs du conservateur des hypothèques. M. du Coudrai avait nommé le chevalier : Nérestan. Enfin, les anecdotes imitèrent les dents; puis les bons mots devinrent rares; mais l'appétit se soutint. Le gentilhomme ne sauva que l'estomac dans ce naufrage de toutes ses espérances; il mangea toujours effroyablement; mais il prépara mollement ses prises. Vous devinerez tout en apprenant que M. de Valois s'entretint moins fréquemment avec la princesse Goritza. Un jour, il vint chez le marquis de Gordes avec un mollet devant son tibia. Cette banqueroute des grâces était horrible, je vous jure; elle frappa tout Alençon. Ce quasi-jeune homme devenu vieillard; ce personnage, qui, sous l'affaissement de son âme, passait de cinquante à quatre vingt-dix ans, effraya la société. Puis il livra son secret, il avait attendu, guetté mademoiselle Cormon; il avait, chasseur patient, ajusté son coup pendant dix ans, et il avait manqué la bête. Enfin la république impuissante l'emportait sur la vaillante aristocratie en pleine restauration; la forme triomphait du fonds, l'esprit était vaincu par la matière, la diplomatie par l'insurrection. Dernier malheur! une grisette blessée révéla le secret des matinées du chevalier, il passa pour un libertin. Les libéraux lui jetèrent les enfants trouvés de du Bousquier, et le faubourg Saint-Germain d'Alençon les accepta très orgueilleusement; il en rit; il dit : — *Ce bon chevalier, que vouliez-vous qu'il fît?*—Il plaignit le chevalier, le mit dans son giron, ranima ses sourires, et une haine effroyable s'amassa sur la tête de du Bousquier. Onze personnes passèrent aux Gordes et quittèrent le salon Cormon.

Ce mariage eut surtout pour effet de dessiner les partis dans Alençon. La maison de Gordes y figura la haute aristocratie, car les Troisville s'y rattachèrent. La maison Cormon représenta, sous l'habile influence de du Bousquier, la fatale opinion qui n'était ni vraiment libérale, ni résolûment royaliste, et qui enfanta les 221 au jour où la lutte se précisa entre le plus auguste, le plus grand, le seul vrai pouvoir, la *Royauté*, et le plus faux, le plus changeant, le plus oppresseur pouvoir, le pouvoir dit *Parlementaire* qu'exercent des assemblées électives. Le salon du Ronceret, secrètement allié au salon Cormon, fut hardiment libéral.

Voici maintenant ce qui advint de ce mariage dans la maison Cormon.

A son retour du Prébaudet, l'abbé de Sponde éprouva de continuelles souffrances qu'il refoula dans son âme et sur lesquelles il se tut devant sa nièce; mais il ouvrit son cœur à mademoiselle de Gordes, à laquelle il avoua que, folie pour folie, il eût préféré le chevalier de Valois à *monsieur du Bousquier*. Jamais le cher chevalier n'aurait eu le goût de contrarier un pauvre vieillard qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Du Bousquier avait tout détruit au logis. L'abbé dit, en roulant de maigres larmes dans ses yeux éteints : —Mademoiselle, je n'ai plus le couvert où je me promène depuis cinquante ans! Mes bien-aimés tilleuls ont été rasés! Au moment de mourir, la république m'apparaît encore sous la forme d'un horrible bouleversement à domicile!

— Il faut pardonner à votre nièce, dit le chevalier de Valois. Les idées républicaines sont la première erreur de la jeunesse : elle cherche la liberté, mais elle trouve le plus horrible des despotismes, celui de la canaille impuissante; elle est bientôt punie par où elle a péché.

— Que vais-je devenir dans une maison où dansent des femmes nues peintes sur les murs? Où retrouver les tilleuls sous lesquels je lisais mon bréviaire!

Semblable à Kant, qui ne put donner de lien à ses pensées lorsqu'on lui eut abattu le sapin qu'il avait l'habitude de regarder en méditant, de même le bon abbé ne put obtenir le même élan dans ses prières. Du Bousquier avait fait planter un jardin anglais!

— C'était mieux, disait madame du Bousquier

sans le penser ; mais l'abbé Couturier l'avait autorisée à commettre beaucoup de choses pour plaire à son mari.

Cette restauration ôta tout son lustre, sa bonhomie, son air patriarcal à la vieille maison. Semblable au chevalier de Valois dont l'incurie pouvait passer pour une abdication, de même la majesté bourgeoise du salon des Cormon n'exista plus quand il fut blanc et or, meublé d'ottomanes en acajou, et tendu de soie bleue. La salle à manger, ornée à la moderne, rendit les plats moins chauds, on n'y mangeait plus aussi bien. M. du Coudrai prétendit qu'il se sentait les calembourgs arrêtés dans le gosier par les figures peintes sur les murs, et qui le regardaient dans le blanc des yeux. A l'extérieur, la province y respirait encore; mais l'intérieur de la maison révélait le fournisseur du Directoire ; c'était le mauvais goût de l'agent de change: des colonnes de stuc, des portes en glace, des profils grecs, des moulures sèches, tous les styles mêlés, une magnificence hors de propos. La ville d'Alençon glosa pendant quinze jours de ce luxe qui parut inouï; puis, quelques mois après, elle en fut orgueilleuse, et plusieurs riches fabricants renouvelèrent leur mobilier et se firent de riches salons. Les meubles modernes commencèrent à se montrer dans la ville. On y vit des lampes astrales!

L'abbé de Sponde pénétra, l'un des premiers, les malheurs secrets que ce mariage devait apporter dans la vie intime de sa nièce bien-aimée. Le caractère de simplicité noble qui régissait leur commune existence fut perdu dès le premier hiver, pendant lequel du Bousquier donna deux bals par mois. Entendre les violons et la profane musique des fêtes mondaines dans cette sainte maison! l'abbé priait à genoux pendant que durait cette joie! Puis, le système politique de ce grave salon fut lentement perverti. Le grand-vicaire devina du Bousquier : il frémit de son ton impérieux ; il aperçut quelques larmes dans les yeux de sa nièce alors qu'elle perdit le gouvernement de sa fortune, et que son mari ne lui laissa que l'administration du linge, de la table et des choses qui sont le lot des femmes. Rose n'eut plus d'ordres à donner. La volonté de monsieur était seule écoutée par Jacquelin devenu exclusivement cocher, par Réné le groom, par un chef venu de Paris, car Mariette ne fut plus que fille de cuisine. Madame du Bousquier n'eut que Josette à régenter. Sait-on combien il en coûte de renoncer aux délicieuses habitudes du pouvoir? Si le triomphe de la volonté est un des enivrants plaisirs de la vie des grands hommes, il est toute la vie des êtres bornés. Il faut avoir été ministre et disgracié pour connaître l'amère douleur qui saisit madame du Bousquier alors qu'elle fut réduite à l'idiotisme le plus complet. Elle montait souvent en voiture contre son gré; elle voyait des gens qui ne lui convenaient pas ; elle n'avait plus le maniement de son cher argent, elle qui s'était vue libre de dépenser ce qu'elle voulait, et qui alors ne dépensait rien! Toute limite imposée n'inspire-t-elle pas le désir d'aller au-delà ; or, les souffrances les plus vives viennent du libre arbitre contrarié. Ces commencements furent des roses ; car alors chaque concession à l'autorité maritale fut conseillée par l'amour de la pauvre fille pour son époux. Du Bousquier se comporta d'abord admirablement pour elle; il fut excellent, il lui donnait des raisons valables à chaque nouvel empiètement. Cette chambre, si longtemps déserte, entendait le soir la voix des deux époux au coin du feu. Puis, Rose-Marie-Victoire se devait au bonheur de cet homme ; elle craignait tant, en lui déplaisant, en le heurtant, de le désaffectionner, d'être privée de sa compagnie, qu'elle lui aurait sacrifié tout, même son oncle.

Pendant les deux premières années de son mariage, madame du Bousquier se montra très-satisfaite; elle avait ce petit air délibéré, finaud, qui distingue les jeunes femmes après un mariage d'amour. Cette contenance dérouta les rieurs, démentit les bruits qui couraient sur son ménage et déconcerta les observateurs du cœur humain. Ses petites joies niaises trompèrent même le pauvre abbé de Sponde, qui supporta mieux ses souffrances personnelles en pensant que sa nièce était heureuse. Alençon pensa d'abord comme l'abbé. Mais il y avait un homme plus difficile à tromper que toute la ville! Le chevalier de Valois, réfugié sur le mont sacré de la haute aristocratie, passait sa vie chez les Gordes ; il écoutait les médisances et les caquetages, et il pensait nuit et jour à ne pas mourir sans vengeance. Il avait abattu l'homme aux calembourgs, il voulait atteindre au cœur du Bousquier.

Le pauvre abbé comprit les lâchetés du premier et dernier amour de sa nièce ; il frémit en devinant la nature hypocrite de cet homme, et ses manœuvres perfides. Quoique du Bousquier se contraignît en pensant à la succession de son oncle, et ne voulût lui causer aucun chagrin, il lui porta un dernier coup qui le mit au tombeau.

Si vous voulez expliquer le mot *intolérance* par le mot *fermeté de principes ;* si vous ne voulez pas condamner dans l'âme catholique du grand vi-

caire le stoïcisme que Walter-Scott vous fait admirer dans l'âme puritaine du père de Jeanie Deans; si vous voulez reconnaître dans l'église romaine le *potiùs mori quam fœdari* que vous admirez dans l'opinion républicaine, vous comprendrez la douleur qui saisit le grand abbé de Sponde alors qu'il vit dans le salon de son neveu le prêtre apostat, renégat, relaps, hérétique, l'ennemi de l'église, le curé fauteur du serment constitutionnel! Du Bousquier, dont la secrète ambition était de régenter le pays, voulut, pour premier gage de son pouvoir, réconcilier le desservant de Saint-Léonard avec le curé de la paroisse. Il y parvint. Sa femme crut accomplir une œuvre de paix, là où, selon l'incommutable abbé, il y avait trahison. M. de Sponde se vit seul dans sa foi. L'évêque vint chez M. du Bousquier et parut satisfait de la cessation des hostilités. Les vertus de l'abbé François avaient tout vaincu, excepté le Romain Catholique, capable de s'écrier avec Corneille : — *Mon Dieu, que de vertus vous me faites haïr!* L'abbé mourut avec l'Orthodoxie.

En 1819, la succession de l'abbé de Sponde porta les revenus territoriaux de madame du Bousquier à vingt-cinq mille livres, sans compter ni le Prébaudet, ni la maison du Val-Noble. Ce fut vers ce temps que du Bousquier rendit à sa femme le capital des économies qu'elle lui avait livré; il le lui fit employer à une acquisition qui rendit le Prébaudet l'une des plus belles terres du département, car les terres appartenant à l'abbé de Sponde jouxtaient celles du Prébaudet. Personne ne connaissait la fortune personnelle de du Bousquier, qui garda tous ses capitaux à Paris où il faisait quatre voyages par an. Mais à cette époque, il passa pour l'homme le plus riche du département. Cet homme habile, l'éternel candidat des libéraux, à qui sept ou huit voix manquèrent constamment dans toutes les batailles électorales livrées sous la restauration, et qui ostensiblement répudiait les libéraux en voulant se faire élire comme royaliste ministériel, sans avoir jamais pu vaincre les répugnances de l'administration malgré le secours de la congrégation et de la magistrature; ce républicain haineux, enragé d'ambition, conçut le projet de lutter avec le royalisme et l'aristocratie dans ce pays, au moment où ils triomphaient.

Du Bousquier s'appuya sur le sacerdoce par les trompeuses apparences d'une piété bien jouée; il accompagna sa femme à la messe, et il donna de l'argent pour les couvents de la ville; il soutint la congrégation du Sacré-Cœur. Il recueillit les fruits de sa dissimulation. Secrètement soutenu par les libéraux, protégé par l'église, demeurant royaliste-constitutionnel, il côtoya sans cesse l'aristocratie du département pour la ruiner, et il la ruina. Attentif aux fautes commises par les sommités nobiliaires et par le gouvernement, il réalisa, la bourgeoisie aidant, toutes les améliorations que la noblesse, la pairie et le ministère, devaient inspirer, diriger, et qu'ils entravaient par suite de la niaise jalousie des pouvoirs en France. L'opinion libérale l'emporta dans l'affaire du curé, dans l'érection du théâtre, dans toutes les questions d'agrandissement pressenties par du Bousquier, qui les faisait proposer par le parti libéral auquel il s'adjoignait au plus fort des débats, en objectant le bien du pays. Du Bousquier industrialisa le département. Il accéléra la prospérité de la province en haine des familles logées sur la route de Bretagne; il préparait ainsi sa vengeance contre les gens à châteaux, et surtout contre les Gordes, au sein desquels un jour il put enfoncer un poignard envenimé. Il donna des fonds pour relever les manufactures de point d'Alençon; il raviva le commerce des toiles, la ville eut une filature. En s'inscrivant ainsi dans tous les intérêts et au cœur de la masse, en faisant ce que la royauté ne faisait point, du Bousquier ne hasardait pas un liard. Soutenu par sa fortune, il pouvait attendre les réalisations que souvent les gens entreprenants, mais gênés, sont forcés d'abandonner à d'heureux successeurs. Il se posa comme banquier. Ce Laffitte sans générosité commanditait toutes les inventions nouvelles en prenant ses sûretés; il faisait très-bien ses affaires en faisant le bien public: il était le moteur des Assurances, des nouvelles entreprises de voitures publiques; il suggérait les pétitions pour demander à l'administration les chemins et les ponts nécessaires. Ainsi prévenu, le gouvernement voyait un empiétement sur son autorité, les luttes s'engageaient maladroitement, car le bien du pays exigeait que la préfecture cédât. Il aigrissait la noblesse de province contre la noblesse de cour et contre la pairie; enfin il prépara l'effrayante adhésion d'une forte partie du royalisme constitutionnel à la lutte que soutint le *Journal des Débats* et M. de Châteaubriand contre le trône, opposition ingrate, basée sur des intérêts mesquins, et qui fut une des causes du triomphe de la bourgeoisie et du journalisme en 1830.

Aussi, du Bousquier, comme les gens qu'il représente, eut-il le bonheur de voir passer le convoi

de la royauté, sans qu'aucune sympathie l'accompagnât dans la province désaffectionnée par les mille causes qui se trouvent encore incomplétement énumérées ici. Le vieux républicain, chargé de messes, et qui, pendant quinze ans, avait joué la comédie afin de satisfaire sa *vendetta*, renversa lui-même le drapeau blanc de la mairie. Aucun homme, en France, ne jeta sur le nouveau trône élevé en août 1830 un regard plus enivré de joyeuse vengeance. Pour lui, l'avénement de la branche cadette était le triomphe de la révolution; pour lui, le drapeau tricolore était la Montagne abattant les gentilshommes par des procédés plus sûrs que celui de la guillotine, en ce qu'ils étaient moins violents. La pairie sans hérédité, la garde nationale qui mettait sur le même lit de camp l'épicier du coin et le marquis, l'abolition des majorats réclamée par le plus bourgeois des avocats, l'Église catholique privée de sa suprématie, toutes les inventions législatives d'août 1830 furent pour lui la plus savante application des principes de 1793.

Depuis 1830, cet homme est receveur général; il s'est appuyé, pour parvenir, sur ses liaisons avec le duc d'Orléans, père du roi Louis-Philippe, et avec M. de Folmon, l'ancien intendant de la duchesse douairière d'Orléans. On lui donne quatre-vingt mille livres de rente. C'est un homme de bien, un homme respectable, invariable dans ses principes, intègre, obligeant. Alençon lui doit son association au mouvement industriel qui en fait le premier anneau par lequel la Bretagne se rattachera peut-être un jour à ce qu'on nomme la civilisation moderne. Alençon, qui ne comptait pas, en 1816, deux voitures propres, vit en dix ans rouler dans ses rues des calèches, des coupés, des landaus, des cabriolets et des tilburys, sans s'en étonner. Les bourgeois et les prolétaires, effrayés d'abord de voir le prix des choses augmenter, reconnurent plus tard que cette augmentation avait un contre-coup financier dans leurs revenus. Le mot prophétique du président de Ronceret : *Du Bousquier est un homme très-fort*, fut adopté par le pays. Mais, malheureusement pour sa femme, ce mot était un horrible contre-sens. Le mari ne ressemblait en rien à l'homme public et politique. Ce grand citoyen, si libéral au dehors, si bonhomme, animé de tant d'amour pour son pays, était despote au logis et parfaitement dénué d'amour conjugal. Cet homme si profondément astucieux, hypocrite, rusé, ce Cromwell du Val-Noble, se comporta dans son ménage comme il se comportait envers l'aristocratie, qu'il caressait pour la ruiner. Comme son ami Bernadotte, il chaussa d'un gant de velours sa main de fer. Sa femme ne lui donna pas d'enfants. Le mot de Suzanne, les insinuations du chevalier de Valois, se trouvaient ainsi justifiées; mais la bourgeoisie libérale, la bourgeoisie royaliste constitutionnelle, les hobereaux, la magistrature et le parti prêtre, comme disait *le Constitutionnel*, donnèrent tort à madame du Bousquier. M. du Bousquier l'avait épousée si vieille! D'ailleurs quel bonheur pour cette pauvre femme, car à cet âge il était si dangereux d'avoir des enfants! Si madame du Bousquier confiait en pleurant ses perpétuels désespoirs à madame du Coudrai, à madame de Ronceret, ces dames lui disaient :

— Mais vous êtes folle, ma chère, vous ne savez pas ce que vous désirez, ce serait votre mort!

Mal jugée par le monde, qui commença par lui donner tort, la chrétienne trouva, dans son intérieur, une ample carrière à déployer ses vertus. Elle vécut dans les larmes et ne cessa d'offrir au monde un visage placide. Pour une âme pieuse, n'était-ce pas un crime que cette pensée qui lui becqueta toujours le cœur : aimer le chevalier de Valois, et se trouver la femme de du Bousquier? L'amour d'Athanase se dressait aussi sous la forme d'un remords et la poursuivait dans ses rêves. La mort de son oncle, dont elle devina les chagrins, lui rendit son avenir encore plus douloureux qu'il ne le fut.

Le malheur n'arriva pas soudain; il s'étendit comme une goutte d'huile, lentement, mais pour ne pas quitter l'étoffe où elle est tombée. Le chevalier de Valois fut le malicieux artisan de l'infortune de cette femme; il avait à cœur de détromper sa religion surprise. Mais le profond républicain était difficile à surprendre; son salon était naturellement fermé au chevalier de Valois et à tous ceux qui, dans les premiers jours de son mariage, avaient renié la maison Cormon. Puis il était supérieur au ridicule; il tenait une immense fortune et se souciait de sa femme comme Richard III se serait soucié de voir crever le cheval à l'aide duquel il aurait gagné la bataille.

Pour plaire à son mari, madame du Bousquier avait rompu avec la maison de Gordes et n'y allait plus. Son mari la laissait seule pendant ses séjours à Paris, et alors elle faisait une visite à mademoiselle Armande. Or, deux ans après son mariage, précisément à la mort de l'abbé de Sponde, mademoiselle de Gordes aborda madame du Bousquier au sortir de Saint-Léonard, où elles avaient en-

tendu une messe noire, dite pour l'abbé. La généreuse fille crut qu'en cette circonstance elle devait des consolations à l'héritière en pleurs. Elles allèrent ensemble, en causant du cher défunt, de Saint-Léonard au Cours, et du Cours elles atteignirent l'hôtel de Gordes, où mademoiselle Armande entraîna madame du Bousquier par le charme de sa conversation. La pauvre femme désolée aima peut-être à s'entretenir de son oncle avec une personne que son oncle aimait tant. Puis elle voulut recevoir les compliments du vieux marquis de Gordes, qu'elle n'avait pas vu depuis près de trois années. Il était une heure et demie, elle trouva là le chevalier de Valois venu pour dîner, et qui, tout en la saluant, lui prit les mains.

— Eh bien, chère madame, lui dit-il d'une voix émue, *nous* avons perdu ce saint et vertueux ami. Nous avons épousé votre deuil ; oui, votre perte est aussi vivement sentie ici que chez vous... mieux, ajouta-t-il, en faisant allusion à du Bousquier.

Après quelques paroles d'oraison funèbre où chacun fit sa phrase, le chevalier prit galamment le bras de madame du Bousquier et le mit sur le sien, le pressa fort adorablement, et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Êtes-vous heureuse au moins ? dit-il avec une voix paternelle.

— Oui, dit-elle en baissant les yeux.

Madame de Troisville, la fille de la princesse Scherbellof, vint se joindre au chevalier, et ces trois personnes, accompagnées de mademoiselle de Gordes et de madame Choisnel, allèrent se promener dans le jardin en attendant le dîner, sans que madame du Bousquier, hébétée par la douleur, se fût aperçue que les dames et le chevalier menaient une petite conspiration de curiosité. « Nous la tenons, sachons le mot de l'énigme ! » était une phrase écrite dans les regards que ces personnes se jetaient.

— Pour que votre bonheur fût complet, dit mademoiselle Armande, il vous faudrait des enfants, un beau garçon comme mon neveu...

Une larme roula dans les yeux de madame du Bousquier.

— J'ai entendu dire que vous étiez la seule coupable en cette affaire, que vous aviez peur d'une grossesse, dit le chevalier.

— Moi, dit-elle naïvement, j'achèterais un enfant par cent années d'enfer !

Sur la question ainsi posée, il s'émut une discussion conduite avec une excessive délicatesse, par madame la vicomtesse de Troisville et la bonne madame Choisnel, et où la pauvre vieille fille livra, sans s'en douter, les secrets de son ménage. Mademoiselle Armande avait pris le bras du chevalier afin de laisser les trois femmes causer mariage. Madame du Bousquier fut alors désabusée des mille déceptions de son mariage ; et comme elle était restée *bestiote,* elle amusa ses confidentes par de délicieuses naïvetés. Néanmoins elle y gagna l'estime et la sympathie de toutes les femmes de la ville. Tant que mademoiselle Cormon avait couru sus au mariage sans réussir à se marier, chacun se moquait d'elle ; mais quand chacun apprit la situation exceptionnelle où la plaçait la sévérité de ses principes religieux, tout le monde l'admira. *Cette pauvre madame du Bousquier* remplaça *cette bonne demoiselle Cormon.*

Le chevalier rendit pour quelque temps du Bousquier ridicule ; mais le ridicule finit par s'affaiblir ; et quand chacun eut dit son mot sur lui, la médisance se lassa. Cette circonstance envenima la haine que du Bousquier portait à la maison de Gordes, à un tel point qu'elle le rendit impitoyable au jour de la vengeance. Madame du Bousquier reçut l'ordre de ne jamais mettre le pied dans cette maison.

En représailles, le muet républicain qui venait de créer *le Courrier de l'Orne*, y fit insérer l'annonce suivante : *Il sera délivré une inscription de mille francs de rente à la personne qui pourra démontrer l'existence d'un monsieur de Pombreton, avant ou après l'émigration.*

Le mensonge du mariage consola d'abord madame du Bousquier ; il valait mieux encore s'intéresser à l'homme le plus remarquable de la ville, que de vivre seule. Puis elle eut la ressource de voir dans son mari l'instrument de la colère céleste ; elle reconnut des péchés innombrables dans tous ses désirs de mariage ; elle se regarda comme justement punie ainsi des malheurs qu'elle avait causés à madame Granson, et de la mort anticipée de son oncle. Ce fut une femme accomplie, d'une soumission d'esclave, et qui embrassait comme œuvre méritoire l'abaissement dans lequel la mettait son mari. L'accomplissement des volontés maritales ne lui causa jamais le moindre murmure. Obéissant à cette religion qui ordonne de baiser les verges avec lesquelles s'administre la correction, elle vantait son mari, elle l'approuvait publiquement, elle trouvait du charme à souffrir. Bientôt elle chemina dans la voie que lui avait tracée du Bousquier ;

elle ne quitta plus le giron de l'Église, elle se livra aux pratiques religieuses les plus sévères, sans penser ni à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres; elle offrit la réunion des vertus chrétiennes les plus pures, et du Bousquier fut certes l'un des hommes les plus heureux du royaume de France et de Navarre, car sa femme le laissa maître absolu au logis, en ne pensant plus qu'à son salut.

— Elle devait être niaise jusqu'à son dernier soupir, dit le cruel conservateur destitué, qui dînait cependant chez elle deux fois par semaine.

Cette histoire serait étrangement incomplète si l'on n'y mentionnait pas la coïncidence de la mort du chevalier de Valois et de la mort de la mère de Suzanne. Le chevalier mourut avec la monarchie, en août 1830. Il alla voir le roi Charles X à Nonancourt, il l'escorta pieusement jusqu'à Cherbourg avec tous les Troisville. Le vieux gentilhomme avait sur lui cinquante mille francs, somme à laquelle montaient ses économies et le prix de sa rente : il l'offrit à l'un des fidèles amis de ses maîtres pour la transmettre au roi, en objectant sa mort prochaine, en disant que cette somme venait des bontés du roi; qu'enfin l'argent du dernier des Valois appartenait à la couronne. On ne sait si la ferveur de son zèle vainquit les répugnances du Bourbon qui abandonnait son royaume de France sans en emporter un liard; mais il est certain que Césarine, sa légataire universelle, recueillit à peine six cents livres de rente. Le chevalier revint à Alençon aussi cruellement atteint par la douleur que par la fatigue, et il expira quand Charles X toucha la terre étrangère.

Madame du Val-Noble et son protecteur, qui craignaient alors les vengeances du parti libéral, se trouvèrent heureux d'avoir un prétexte de venir incognito dans le village où mourut la mère de Suzanne. A la vente qui eut lieu par suite du décès du chevalier de Valois, Suzanne, désirant un souvenir de son premier et bon ami, fit pousser sa tabatière jusqu'au prix excessif de mille francs; le portrait de la princesse Goritza les valait à lui seul. Deux ans après, un jeune élégant qui faisait collection des belles tabatières du dernier siècle, obtint de Suzanne celle du chevalier, que recommande une façon merveilleuse; en sorte que le bijou confident de toute une vie se trouve exposé dans une espèce de musée privé. Si les morts savent ce qui se fait au-dessus d'eux, après eux, la tête du chevalier doit en ce moment rougir à gauche. Quand cette histoire n'aurait d'autre effet que d'inspirer aux possesseurs de quelques reliques adorées une sainte peur, et les faire recourir à un codicille pour statuer immédiatement sur le sort de ces précieux souvenirs d'un bonheur qui n'est plus, en les léguant à des mains fraternelles, elle aurait rendu d'énormes services à la portion chevaleresque et amoureuse du public; mais elle renferme une moralité bien plus élevée. Cette histoire ne démontre-t-elle pas la nécessité d'un enseignement nouveau? N'invoque-t-elle pas de la sollicitude si éclairée de M. le ministre de l'instruction publique la création de chaires d'anthropologie, science dans laquelle l'Allemagne nous devance? Les mythes modernes sont encore moins compris que les mythes anciens; et cependant nous sommes dévorés par les mythes : ils nous pressent de toutes parts; ils servent à tout, ils expliquent tout, ils sont, selon l'école humanitaire, les flambeaux de l'histoire, ils doivent sauver les empires de toute révolution, pour peu que les professeurs d'histoire fassent descendre les symboles expliqués dans les masses départementales! Si mademoiselle Cormon eût été lettrée, s'il eût existé dans le département de l'Orne un professeur d'anthropologie, enfin si elle avait lu l'Arioste, les effroyables malheurs de sa vie conjugale eussent-ils jamais eu lieu? Elle aurait peut-être recherché pourquoi le poëte italien nous montre Angélique préférant Médor, qui était un blond chevalier de Valois, à Roland, dont la jument était morte, et qui ne savait que se mettre en fureur. Médor ne serait-il pas la figure mythique des courtisans de la royauté féminine, et Roland le mythe des révolutions désordonnées, furieuses, impuissantes, qui détruisent sans produire? Nous publions, en en déclinant la responsabilité, cette opinion d'un élève du grand Ballanche.

Aucun renseignement ne nous est parvenu sur les petites têtes de nègre en diamants. Vous pouvez voir madame du Val-Noble à l'Opéra. Grâce à l'éducation que lui a donnée le chevalier de Valois, elle a presque l'air d'une femme comme il faut.

Madame du Bousquier vit encore.

NOUVELLES SCÈNES

DE

LA VIE DE PROVINCE.

LES
TROIS VENGEANCES.

Un des plaisirs les plus vifs en province et que chacun poursuit avec le plus d'acharnement, est la découverte des secrets en amour; mais aussi, n'est-ce pas la chasse transportée dans la région des sentiments? Peut-être cette curiosité générale rend-elle les passions plus profondes dans une sous-préfecture que partout ailleurs. La rigidité des mœurs, la continuité de l'espionnage, la surveillance officieuse qui fait de la vie privée une vie quasi publique, la promiscuité que la disposition des lieux et que les habitudes domestiques introduisent dans les intérêts et jusque dans les pensées des maîtres et des serviteurs, tout oblige les amours illicites à s'envelopper des précautions les plus minutieuses, à observer un mutisme absolu, à garder une dissimulation perpétuelle. Une passion devient là comme une partie où chacun des amants joue sa vie, un duel où tous deux se battent contre mille adversaires. Qui, dans une petite ville, n'a pas ses ennemis? Il suffit donc d'une inimitié poussée à bout par des circonstances souvent fortuites, pour qu'un homme soit victime de quelque trahison impossible à prévoir : un hasard, une lettre anonyme, un piége habilement tendu, un bon mot dit avec la légèreté qui caractérise la nation française. Ces réflexions que les Parisiens et les gens de province ont pu faire, et dont le mérite consiste dans leur excessive vulgarité, s'appliquent à la principale aventure narrée dans cette scène; elles sont d'ailleurs nécessaires pour expliquer la conversation de quatre chasseurs qui traversaient à cinq heures du matin, par un effroyable brouillard, le parc du Grossou, château situé au bord de la Loire, à quelques lieues de Sancerre.

— Savez-vous pourquoi le procureur du roi n'a pas voulu venir chasser avec nous? dit Gatien Boirouge, fils du président du tribunal, beau jeune homme de vingt-deux ans, le boute-en-train du pays.

— Pourquoi? demanda le receveur des contributions.

— Il aime madame de la Baudraye, et va se trouver ce matin seul avec elle, puisque M. de la Baudraye part après déjeuner pour Sancerre.

— Mais pourquoi vous mêlez-vous de leurs petites affaires? dit le troisième chasseur, nommé Horace Bianchon, enfant du pays, qui, après s'être fait recevoir médecin à Paris, était venu se distraire de ses études avant d'aller reprendre le collier de fer que l'ambition ou la gloire mettent au cou de tous les D. M. P. (*doctor medicus parisiensis*).

— Horace a raison, dit le quatrième qui était un auteur également arrivé de Paris depuis quelques jours. Je ne comprends pas comment vous vous occupez autant les uns des autres. Vous perdez votre temps à des riens.

Horace Bianchon regarda son ami Émile Lousteau comme pour lui dire que les malices de feuilleton, les bons mots de petit journal, étaient incompris à Sancerre. Le receveur des contributions et le fils du président s'interrogèrent par un coup d'œil qui vou-

fait dire : « N'y a-t-il pas dans cette phrase quelque chose de piquant pour nous? devons-nous rire ou nous fâcher? »

— Ma curiosité doit vous paraître extraordinaire à vous autres qui rencontrez à Paris autant de femmes différentes qu'il y a de jours dans l'année, dit Gatien; mais à Sancerre où il ne s'en trouve pas six, et où, de ces six femmes, quatre ont des prétentions désordonnées à la vertu, quand les deux plus belles vous tiennent à une distance énorme par des regards dédaigneux comme si elles étaient des princesses de sang royal, il est bien permis à un jeune homme de vingt-deux ans de chercher à deviner les secrets d'une de ces deux femmes, car alors elle sera forcée d'avoir des égards pour lui.

— Cela s'appelle des égards ici! dit le journaliste.

Le receveur des contributions directes qui possédait, par voie de légitime mariage, une femme qui en 1815 avait épouvanté un jeune cosaque, coula un regard défiant sur son entreprenant compagnon.

— La question change, dit Horace Bianchon. Puis, je n'aime pas le procureur du roi. Mais j'accorde à madame de la Baudraye trop de bon gout, pour croire qu'elle s'occupe de ce vilain singe; son mari est mille fois mieux, et je ne vois pas de motifs à cette liaison.

— Oh! oh! oh! s'écria le receveur des contributions d'un air drôlatique, et sur trois tons différents. Laissez-moi vous chiffrer l'affaire. M. de la Baudraye n'a pas six mille livres de rente, et avec son petit air de *sainte nitouche*, la belle madame de la Baudraye est pleine d'ambition; Sancerre lui déplaît, elle rêve des grandeurs parisiennes et voudrait piloter son mari vers les régions supérieures du gouvernement. Or, notre petit procureur du roi a fait accroire à madame de la Baudraye qu'il est protégé par M. de Villèle; elle le suppose doué de talents éminents, elle le voit bientôt procureur général; de ce haut siége, il devient, quelque conspiration aidant, procureur général près la cour des pairs, et subsidiairement, comme il dit, garde des sceaux. M. de la Baudraye entrerait alors, par sa protection, dans le corps auguste des receveurs généraux. Selon moi, ceci constitue le placement à gros intérêt des capitaux de l'amour. Un procureur du roi qui peut fourrer de pareilles idées dans la tête d'une femme, est bien capable de la séduire. L'éloquence a de grands priviléges. Si M. de Clagny a fasciné madame de la Baudraye au point de faire briller à ses yeux la simarre des sceaux, il a bien pu changer en agréments d'Adonis sa peau de taupe, ses yeux faux, sa crinière ébouriffée, sa voix d'huissier enroué, sa maigreur de poëte crotté. Si madame de la Baudraye le voit procureur général, elle peut le voir joli garçon. Joignez à ces calculs et à cette fascination l'ennui qui règne à Sancerre, la liaison du procureur du roi et de madame de la Baudraye devient très-naturelle.

— Ce monsieur joue joliment serré, dit Gatien Boirouge.

— Mais les procureurs du roi sont tenus d'être rusés; leurs fonctions les obligent d'avoir autant de finesse qu'ils ont d'ambition; il n'en est pas un qui ne croie être du bois dont on fait les gardes des sceaux, dit le journaliste.

— Ne flétrissez pas la belle madame de la Baudraye par de simples suppositions! s'écria le savant élève du premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, malgré ses études, ou peut-être à cause de ses études, avait conservé quelque jeunesse de cœur.

— Monsieur a raison. Comment as-tu découvert leur secret, Gatien? dit le receveur des contributions directes. Je ne suis pas un béjaune, j'ai vu d'étranges choses dans ma vie, je n'ai pas encore aperçu entre M. de Clagny et madame de la Baudraye le moindre indice d'intimité. Ni amis ni ennemis, ils paraissent si parfaitement indifférents, que...

— Hier, en sortant de table, le mouchoir de madame de la Baudraye est tombé; il était près d'elle, il ne l'a pas ramassé.

— Le receveur ne te semble-t-il pas au désespoir d'avoir une femme trop laide pour lui permettre de faire l'usure dont il nous parlait? dit Bianchon à l'oreille de Lousteau.

— Horace, dit à haute voix le journaliste, voyons, savant interprète de la nature humaine, tendons un piége à loup au procureur du roi, nous rendrons service à notre ami Gatien, et nous rirons. Je n'aime pas les procureurs du roi.

— Tu as un juste pressentiment de ta destinée, dit Horace. Mais pourquoi troubler de pauvres gens occupés à être heureux?

— Messieurs, dit le receveur, je propose de leur raconter, après le dîner, quelques histoires de femmes surprises par leurs maris, et qui soient tuées, assassinées avec des circonstances terrifiantes. Nous verrons la mine que feront madame de la Baudraye et M. de Clagny.

— Pas mal, dit le journaliste. Je connais à Paris un directeur de journal qui, dans le but d'éviter une triste destinée, n'admet que des histoires où les amants sont brulés, hachés, pilés, disséqués; où les femmes sont bouillies, frites, cuites; il apporte alors ces effroyables récits à sa femme en espérant qu'elle lui sera fidèle par peur; il se contente de ce pis aller, le modeste mari : « Vois-tu, ma mignonne, où conduit la plus petite faute! » lui dit-il en traduisant le discours d'Arnolphe à Agnès. Effrayons assez madame de la Baudraye pour que, pendant

son séjour au Grossou, elle envoie promener mon petit procureur du roi. Ce sera drôle.

— Eh bien! dit le receveur des contributions, moi qui ai vu d'étranges choses dans ma vie... Oui, messieurs, ajouta-t-il en surprenant un sourire échangé entre le médecin et le journaliste, lorsqu'on a été payeur général dans les armées de Napoléon, qu'on a roulé sa bosse pendant dix ans en Égypte, en Italie, en Allemagne, on a dû observer le monde. Eh bien! selon moi, la frayeur causée par le pressentiment d'un danger, rapproche deux amants plutôt qu'elle ne les désunit.

— Mon Dieu! s'écria Gatien, pourquoi vous ai-je parlé de madame de la Baudraye! nous la mettons là comme une morte sur un amphithéâtre de dissection.

— Allons, dit le journaliste en interrompant Gatien, après l'avoir accusée, vous voilà chevauchant la morale. Vous me faites de la peine, mon jeune ami. Après avoir entendu l'admirable théorie de M. Gravier, qui nous a déduit les raisons sur lesquelles se fonde la passion de madame de la Baudraye, vous revenez au don-quichottisme! je vous croyais plus fort. Décidément vous êtes de votre âge.

— La question mérite d'être étudiée, dit le savant médecin. La terreur rapproche-t-elle ou sépare-t-elle deux personnes qui s'aiment? Mais, reprit-il en examinant avec une excessive rapidité les faces de la question, le résultat doit être en raison directe avec les caractères. Une formule générale est impossible. Cependant, il n'existe que deux manières de résoudre le problème, on se fuit ou l'on se rapproche, il y a prudence ou imprudence; les tempéraments sanguins-nerveux seront imprudents, les lymphatiques seront prudents. Que deviennent alors les sous-genres, les métis...?

— Ils se confessent, répondit Lousteau, ils hésitent, ils pleurent, ils se suicident.

— Que diable se disent-ils? demanda M. Gravier à Gatien.

— Madame de la Baudraye pourrait être parfaitement innocente, et ce jeune homme pourrait avoir la berlue, dit Émile. D'abord, cette femme n'a pas assez d'esprit pour être ambitieuse; puis elle a vingt-six ans, elle ignore l'amour; enfin M. de la Baudraye est un homme âpre, content de lui-même, croyant à chaque instant qu'on le trompe, une espèce de sanglier défiant capable de donner un coup de boutoir à tort et à travers sans réfléchir au mal qu'il ferait. D'autre part, madame de la Hautoît est une dévote incapable d'inviter au Grossou l'amant de sa fille. Madame de la Baudraye aurait à tromper son père, sa mère, son mari, sa femme de chambre, et celle de sa mère; c'est trop d'ouvrage, je l'acquitte.

— D'autant plus que son mari ne la quitte pas, dit M. Gravier. riant du calembour en vrai receveur des contributions qu'il était. Enfin, ils sont logés au premier, et M. de Clagny a été mis au second étage, dans l'appartement destiné aux autorités supérieures.

— Si madame de la Baudraye est vertueuse, dit doctoralement le journaliste, nos investigations feront éclater son mérite à nos yeux; si elle est coupable d'aimer, même en tout bien tout honneur, le chef du parquet, attendu que cette passion est fondée sur d'infâmes calculs, nous sommes suffisamment autorisés à venger la belle jeunesse et les vingt-deux ans de Gatien, rival malheureux du ministère public. N'est-il pas le fils du président? L'affaire ne sortira donc pas du tribunal, elle sera jugée à huis clos, et tout en nous amusant ce soir, nous environnerons la beauté du plus grand respect et du mystère le plus profond. Ainsi, convenons de nos faits! cherchons des histoires à faire trembler la belle Samaritaine de Sancerre. Messieurs, je vous recommande une tenue sévère, montrez-vous diplomates, ayez un laisser-aller sans affectation, épiez, sans en avoir l'air, la figure des deux criminels, vous savez?... en dessous, ou dans la glace, à la dérobée. Nous passerons une soirée amusante. Mais voici le garde et ses chiens. Ce matin nous chasserons le lièvre, ce soir nous chasserons le procureur du roi.

Cette conversation explique ce qui se passa le soir, après dîner, au château du Grossou. Le café pris, madame de la Hautoît s'assit dans sa bergère au coin du feu. M. de la Hautoît et M. de Clagny commencèrent leur trictrac. Le fils du président eut l'excessive complaisance d'apporter la lampe aux deux joueurs, de manière à ce que la lumière tombât d'aplomb sur madame de la Baudraye, innocemment occupée à garnir de laine le canevas en osier d'une corbeille à papier. Les quatre conspirateurs se groupèrent les uns debout, les autres assis autour de ces personnages.

— Pour qui faites-vous donc cette jolie corbeille, madame? dit le journaliste. Pour quelque loterie de bienfaisance?

— Non, dit-elle.

— Vous êtes bien indiscret! dit le receveur des contributions.

— Monsieur n'est pas du pays, dit Gatien; il ne connaîtra pas l'heureux mortel chez qui se trouvera la corbeille de madame.

— Il n'y a pas d'heureux mortel, reprit la jeune femme en rougissant, elle est pour M. de la Baudraye.

Le procureur du roi regarda sournoisement madame de la Baudraye et la corbeille comme s'il se fût dit intérieurement : « Voilà ma corbeille à papier perdue! »

— Comment, madame, si vous ne voulez pas que

nous le disions heureux? heureux d'avoir une jolie femme, heureux de ce qu'elle lui fait d'aussi charmantes choses sur ses corbeilles à papier! Le dessin est rouge et noir, à la Robin des bois. Si je me marie, je souhaite qu'après huit ans de ménage les corbeilles que brodera ma femme soient pour moi.

— Pourquoi ne seraient-elles pas pour vous? dit madame de la Baudraye en levant sur Émile un œil bleu plein d'une angélique pureté.

— Les Parisiens ne croient à rien, dit le procureur du roi d'un ton amer. La vertu des femmes est surtout mise en question avec une effrayante audace. Oui, depuis quelque temps, les livres que vous faites, messieurs les écrivains, vos revues, vos pièces de théâtre, toute votre infâme littérature repose sur l'adultère...

— Eh! monsieur le procureur du roi, reprit Émile en riant, je vous laissais jouer tranquillement, je ne vous attaquais point, et voilà que vous faites un réquisitoire contre moi. Foi de journaliste, j'ai broché plus de cent articles contre les auteurs de qui vous parlez, mais j'avoue que si je les ai réprimandés, c'était pour dire quelque chose qui ressemblât à de la critique. Soyons justes, si vous les condamnez, il faut condamner Homère et son Iliade, laquelle roule sur la belle Hélène; il faut condamner le Paradis Perdu de Milton, Ève et le serpent me paraissent un gentil petit adultère symbolique. Il faut supprimer les psaumes de David, inspirés par les amours de ce Louis XIV hébreu. Il faut jeter au feu *Mithridate*, *le Tartufe*, *l'École des Femmes*, *Phèdre*, *Andromaque*, *le Mariage de Figaro*, *l'Enfer* de Dante, *les Sonnets* de Pétrarque, tout Jean-Jacques Rousseau, les romans du moyen âge, *l'Histoire de France*, *l'Histoire romaine*, etc., etc. Je ne crois pas, hormis *l'Histoire des Variations* de Bossuet et *les Provinciales* de Pascal, qu'il y ait beaucoup de livres à lire, si vous voulez en retrancher ceux où il est question de femmes aimées à l'encontre des lois.

— Le beau malheur! dit le procureur du roi.

Émile, piqué de l'air magistral que prenait M. de Clagny, voulut le faire enrager par une de ces froides mystifications qui consistent à défendre des opinions auxquelles on ne tient pas, dans le but de rendre furieux un pauvre homme de bonne foi, une véritable plaisanterie de journaliste.

— En nous plaçant au point de vue politique où vous êtes forcé de vous mettre, dit-il en continuant sans relever l'exclamation, en revêtant la robe du procureur général à toutes les époques, car tous les gouvernements ont leur ministère public, eh bien! la religion catholique se trouve infectée dans sa source d'une violente illégalité conjugale. Aux yeux du roi Hérode, à ceux de Pilate qui défendait le gouvernement romain, la femme de Joseph pouvait paraître adultère, puisque, de son propre aveu, Joseph n'était pas le père du Christ. Le juge païen n'admettait pas plus l'immaculée conception que vous n'admettriez un miracle semblable si quelque religion se produisait aujourd'hui en s'appuyant sur des mystères de ce genre. Croyez-vous qu'un tribunal de police correctionnelle reconnaîtrait une nouvelle opération du Saint-Esprit? Or, qui peut oser dire que Dieu ne viendra pas racheter encore l'humanité? Est-elle meilleure aujourd'hui que sous Tibère?

— Votre raisonnement est un sacrilége, reprit le procureur du roi.

— D'accord, dit le journaliste, mais je ne le fais pas dans une mauvaise intention. Vous ne pouvez supprimer les faits historiques, vous ne sauriez ôter Pilate de la Passion. Selon moi, Pilate condamnant Jésus-Christ, Anitus organe du parti aristocratique d'Athènes demandant la mort de Socrate, représentaient des sociétés établies, se croyant légitimes, revêtues de pouvoirs consentis, obligées de se défendre. Pilate et Anitus étaient alors aussi logiques que les procureurs généraux qui demandent aujourd'hui la tête des sergents de la Rochelle, qui font tomber la tête des républicains armés contre le trône légitime, et celles des novateurs dont le but est de renverser à leur profit les sociétés sous prétexte de les mieux organiser. En présence des grandes familles d'Athènes et de l'empire romain, Socrate et Jésus étaient criminels; pour ces vieilles aristocraties, leurs opinions ressemblaient à celles de la Montagne; supposez leurs sectateurs triomphants, et ils eussent fait un léger 93.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? dit le procureur du roi.

— A l'adultère; ne doit-il pas entrer comme élément littéraire dans une littérature qui peint une époque où cet élément abonde comme il abondait jadis dans les anciennes sociétés? Je conclus, monsieur, en disant qu'un mahométan, en fumant sa pipe, peut parfaitement dire que la religion des chrétiens est fondée sur l'adultère; comme nous croyons que Mahomet est un imposteur, que son Coran est une répétition de la Bible et de l'Évangile, et que Dieu n'a jamais eu la moindre intention de faire, de ce conducteur de chameaux, son prophète.

— S'il y avait en France beaucoup d'hommes comme vous, et il y en a malheureusement trop, tout gouvernement y serait impossible.

— Et il n'y aurait pas de religion, dit madame de la Hautoît dont le visage avait fait d'étranges grimaces pendant cette discussion.

—Tu leur causes une peine infinie, dit Bianchon

à l'oreille d'Émile, ne parle pas religion, tu leur dis des choses à les renverser.

— Si j'étais écrivain et romancier, dit le receveur des contributions, je prendrais le parti des maris malheureux. Moi qui ai vu beaucoup de choses et d'étranges choses, je sais que, dans le nombre des maris trompés, il s'en trouve dont l'attitude ne manque point d'énergie, et qui, dans la crise, sont très-dramatiques, pour employer un de vos mots, monsieur, dit-il en regardant Émile. Je connais une histoire où l'époux outragé n'était pas bête

— Vous avez raison, mon cher monsieur Gravier, dit Bianchon, je n'ai jamais trouvé ridicules les maris trompés; au contraire, je les aime...

Trois personnes seulement se mirent à rire : d'abord M. de la Hautoît qui était un bon vieillard revenu des erreurs de la jeunesse; puis le journaliste, ce féroce moqueur qui par état cherchait des quolibets pour consoler les malheurs; enfin Gatien. Le procureur du roi, M. Gravier, et les deux dames restèrent graves.

— Riez, dit Horace, je serai jusqu'à mon dernier soupir le défenseur des dupes et l'adversaire des fripons.

Le procureur du roi jeta ses dés d'une façon convulsive, et ne regarda point le jeune médecin.

— Ne trouvez-vous pas, disait Bianchon, un mari sublime de confiance? Il croit en sa femme, il ne la soupçonne point, il a la foi du charbonnier. S'il a la faiblesse de se confier à sa femme, vous vous en moquez; s'il est défiant et jaloux, vous le haïssez; dites-moi quel est le moyen terme pour un homme d'esprit?

— Dites-nous plutôt votre histoire, M. Gravier, reprit Jules.

— Volontiers, si ces dames le permettent, car M. le procureur du roi, quoique célibataire, vient de se prononcer ouvertement contre l'immoralité des récits où la charte conjugale est violée.

— Comment donc! mais il est si amusant de travailler en entendant raconter des aventures! Je préfère une narration à une lecture, chacun alors peut causer, dit madame de la Baudraye, tandis que le silence continu exigé par un livre est fort ennuyeux.

— « Peu de temps après le 18 brumaire, dit M. Gravier, vous savez qu'il y eut une levée de boucliers en Bretagne et dans la Vendée. Le premier consul, empressé de pacifier la France, entama des négociations avec les principaux chefs et déploya les plus vigoureuses mesures militaires; mais, tout en combinant des plans de campagne avec les séductions de sa diplomatie italienne, il mit en jeu les ressorts machiavéliques de la police, alors confiée à Fouché. Rien de tout cela ne fut inutile pour étouffer la guerre allumée dans l'Ouest. A cette époque, un jeune homme appartenant à la famille de Maillé fut envoyé par les Chouans, de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personnes de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruite de son voyage, la police de Paris avait dépêché des agents chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, l'ambassadeur fut arrêté le jour même de son débarquement, car il vint en bateau, sous un déguisement de maître marinier. Mais, en homme d'exécution, il avait calculé toutes les chances de son entreprise; son passe-port, ses papiers étaient si bien en règle, que les gens envoyés pour se saisir de lui craignirent de se tromper. Le chevalier de Beauvoir, je me rappelle maintenant son nom, avait bien médité son rôle : il se réclama de sa famille d'emprunt, allégua son faux domicile, et soutint si hardiment son interrogatoire qu'il aurait été mis en liberté sans l'espèce de croyance aveugle que les espions eurent en leurs instructions, malheureusement trop précises. Dans le doute, ces alguazils aimèrent mieux commettre un acte arbitraire que de laisser échapper un homme à la capture duquel le premier consul paraissait attacher une grande importance. Dans ces temps de liberté, les agents du pouvoir national se souciaient fort peu de ce que nous nommons aujourd'hui la *légalité*. Le chevalier fut donc provisoirement emprisonné, jusqu'à ce que les autorités supérieures eussent pris une décision à son égard. Cette sentence bureaucratique ne se fit pas attendre. La police ordonna de garder très-étroitement le prisonnier, malgré ses dénégations. Le chevalier de Beauvoir fut alors transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe, dont le nom indique assez la situation. Cette forteresse, assise sur des rochers d'une grande élévation, a pour fossés des précipices; on y arrive de tous côtés par des pentes rapides et dangereuses; comme dans tous les anciens châteaux, la porte principale est à pont-levis et défendue par une large douve. Le commandant de cette prison, charmé d'avoir à garder un homme de distinction dont les manières étaient fort agréables, qui s'exprimait à merveille et paraissait instruit, qualités rares à cette époque, accepta le chevalier comme un bienfait de la Providence. Il lui proposa d'être à l'Escarpe sur parole, et de faire cause commune avec lui contre l'ennui. Le prisonnier ne demanda pas mieux. Beauvoir était un loyal gentilhomme, mais c'était aussi par malheur un fort joli garçon. Il avait une figure attrayante, l'air résolu, la parole engageante, une force prodigieuse. Leste, bien découplé, entreprenant, aimant le danger, il eût fait un excellent chef de partisans; il les faut ainsi. Le

commandant lui assigna le plus commode des appartements du château, l'admit à sa table, et n'eut d'abord qu'à se louer du Vendéen. Ce commandant était Corse et marié ; sa femme, jolie et agréable, lui semblait peut-être difficile à garder ; bref, il était jaloux en sa qualité de Corse et de militaire assez mal tourné. Beauvoir plut à la dame, il la trouva fort à son goût ; peut être s'aimèrent-ils ; en prison, l'amour va si vite ! Commirent-ils quelque imprudence ? Le sentiment qu'ils eurent l'un pour l'autre dépassa-t-il les bornes de cette galanterie superficielle qui est presque un de nos devoirs envers les femmes ? Beauvoir ne s'est jamais franchement expliqué sur ce point assez obscur de son histoire ; mais toujours est-il constant que le commandant se crut en droit d'exercer des rigueurs extraordinaires sur son prisonnier. Beauvoir, mis au donjon, fut nourri de pain noir, abreuvé d'eau claire, et enchaîné suivant le perpétuel programme des divertissements prodigués aux captifs. Sa cellule, située sous la plate-forme, était voûtée en pierre dure, les murailles avaient une épaisseur désespérante, la tour donnait sur un précipice. Lorsque le pauvre Beauvoir eut reconnu l'impossibilité d'une évasion, il tomba dans ces rêveries qui sont tout ensemble le désespoir et la consolation des prisonniers. Il s'occupa de ces riens qui deviennent de grandes affaires : il compta les heures et les jours, il fit l'apprentissage du triste *état de prisonnier*, reçut le baptême des douleurs, se replia sur lui-même, et apprécia la valeur de l'air et du soleil ; puis, après une quinzaine de jours, il eut cette maladie terrible, cette fièvre de liberté qui pousse les prisonniers à ces entreprises sublimes dont les prodigieux résultats nous semblent inexplicables quoique réels, et que M. le docteur (il se tourna vers Bianchon) attribuerait sans doute à des forces inconnues, le désespoir de son analyse physiologique, mystères de la volonté humaine dont la profondeur épouvante la science. (Bianchon fit un signe négatif.) Beauvoir se rongeait le cœur, car la mort seule pouvait le rendre libre. Un matin, le porte-clefs chargé d'apporter la nourriture du prisonnier, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés, et le regarda singulièrement. Leur conversation se réduisait ordinairement à peu de chose, et jamais le gardien ne la commençait. Aussi le chevalier fut-il très-étonné lorsque cet homme lui dit :

« — Monsieur, vous avez sans doute votre idée en vous faisant toujours appeler M. Lebrun ou citoyen Lebrun. Cela ne me regarde pas, mon affaire n'est point de vérifier votre nom. Que vous vous nommiez Pierre ou Paul, cela m'est bien indifférent ; à chacun son métier, les vaches seront bien gardées. Cependant je sais, dit-il en clignant de l'œil, que vous êtes M. Charles-Félix-Théodore, chevalier de Beauvoir, et cousin de madame la duchesse de Maillé... Hein ? ajouta-t-il d'un air de triomphe après un moment de silence en regardant son prisonnier.

« Beauvoir, se voyant incarcéré fort et ferme, ne crut pas que sa position pût empirer par l'aveu de son véritable nom.

« — Eh bien ! quand je serais le chevalier de Beauvoir, qu'y gagnerais-tu ? lui dit-il.

« — Oh ! tout est gagné, répliqua le porte-clefs à voix basse. Écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion ; mais un instant ! si j'étais soupçonné de la moindre chose, je serais fusillé tout bellement. J'ai donc dit que je tremperais dans cette affaire juste pour gagner mon argent. Tenez, monsieur, voilà une clef, dit-il en sortant de sa poche une petite lime. Avec cela, vous scierez un de vos barreaux. Dame ! ce ne sera pas commode, reprit-il en montrant l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot.

« C'était une espèce de baie pratiquée au-dessus du cordon qui couronnait extérieurement le donjon, entre ces grosses pierres saillantes destinées à figurer les supports des créneaux.

« — Monsieur, dit le geôlier, il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer.

« — Oh ! sois tranquille ! je passerai, dit le prisonnier.

« — Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde, reprit le porte-clefs.

« — Où est-elle ? demanda Beauvoir.

« — La voici, répondit le guichetier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge, afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même ; elle est de longueur suffisante. Quand vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une voiture tout attelée et des amis qui vous attendent. Mais je ne sais rien, moi ! Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une sentinelle au *dret* de la tour. Vous saurez bien choisir une nuit noire, et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil ; mais...

« — C'est bon ! c'est bon ! je ne pourrirai pas ici ! s'écria le chevalier.

« — Ah ! ça se pourrait bien tout de même, répliqua le geôlier d'un air bête.

« Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions niaises que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux qu'il ne pouvait guère s'arrêter au discours de cet homme, espèce de paysan renforcé. Il se mit à l'ouvrage aussitôt, et la journée lui

suffit pour scier les barreaux. Craignant une visite du commandant, il cacha son travail, en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans de la rouille, afin de lui donner la couleur du fer. Il serra sa corde, et se mit à épier quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'âme qui dramatisent (encore un de vos mots nouveaux!) la vie des prisonniers. Enfin, par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support de pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie. Puis, il attendit ainsi le moment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir. C'est vers le matin, à peu près. Il connaissait la durée des factions, l'instant des rondes, toutes choses dont s'occupent les prisonniers, même involontairement; il guetta le moment où l'une des sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retirée dans sa guérite, à cause du brouillard. Certain d'avoir réuni toutes les chances favorables à son évasion, il se mit alors à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, en tenant sa corde avec une force de géant. Tout alla bien. A l'avant-dernier nœud, au moment de se laisser couler à terre, il s'avisa, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et ne trouva pas de sol. Diable! le cas était assez embarrassant pour un homme en sueur, fatigué, perplexe, et dans une situation où il s'agissait de jouer sa vie à pair ou non. Il allait s'élancer par une raison frivole, son chapeau venait de tomber; heureusement il écouta le bruit que sa chute devait produire, et n'entendit rien! Le prisonnier conçut de vagues soupçons sur sa position; il se demanda si le commandant ne lui avait pas tendu quelque piége; mais dans quel intérêt? En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit. Provisoirement, il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule, heure qui ne serait peut-être pas tout à fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon; mais il était presque épuisé au moment où il se remit sur le support extérieur, guettant tout comme un chat sur le bord de sa gouttière. Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flotter sa corde, une petite distance de cent pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice.

« — Merci, commandant! dit-il avec le sang-froid qui le caractérisait.

« Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit sa défroque en évidence sur son lit, laissa la corde en dehors pour faire croire à sa chute; il se tapit tranquillement derrière la porte, et attendit l'arrivée du perfide guichetier en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées. Le guichetier ne manqua pas de venir plus tôt qu'à l'ordinaire, pour recueillir la succession du mort; il ouvrit la porte en sifflant; mais quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui assena sur le crâne un si furieux coup de barre que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri; la barre lui avait brisé la tête. Le chevalier déshabilla promptement le mort, prit ses habits, imita son allure, et, grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada. »

Ni le procureur du roi, ni madame de la Baudraye ne parurent croire qu'il y eût dans ce récit la moindre prophétie qui les concernât. Les intéressés se jetèrent des regards interrogatifs, en gens surpris de la parfaite indifférence des deux prétendus amants.

— Bah! j'ai mieux à vous raconter, dit Émile Lousteau qui comprit que l'histoire de M. Gravier n'allait pas assez directement au but.

— Voyons, dirent les auditeurs.

— Lors de l'expédition entreprise en 1823-1824, par le roi Louis XVIII, pour sauver Ferdinand VII du régime constitutionnel, je me trouvais, par hasard, à Tours, sur la route d'Espagne. La veille de mon départ, j'étais au bal chez une des plus aimables femmes de cette ville où l'on sait s'amuser mieux que dans aucune autre capitale de province. Peu de temps avant le souper, — on soupe encore à Tours, — je me joignis à un groupe de causeurs au milieu duquel un monsieur qui m'était inconnu racontait une aventure. Cet orateur, venu fort tard au bal, avait, je crois, dîné chez le receveur général. En entrant, il s'était mis à une table d'écarté; puis, après avoir *passé* plusieurs fois, au grand contentement de ses parieurs, dont le *côté* perdait, il s'était levé, vaincu par un sous-lieutenant de carabiniers. Pour se consoler, il avait pris part à une conversation sur l'Espagne, sujet habituel de mille dissertations inutiles. Pendant le récit, j'examinais avec un intérêt involontaire la figure et la personne du narrateur. Mon homme était un de ces êtres à mille faces qui ont des ressemblances avec tant de types...

— Types! encore un de leurs mots, dit le receveur à l'oreille de madame de la Baudraye.

— ... Que, dit Émile en continuant, l'observateur reste indécis, et ne sait s'il faut les classer parmi les gens de génie obscurs ou parmi les intrigants subalternes. D'abord il était décoré d'un ruban rouge, symbole trop prodigué qui ne préjuge plus rien en faveur de personne.

Le procureur du roi fit un léger haut-le-corps

en entendant cette proposition contre la Légion d'honneur.

— Puis, il avait un habit vert, et je n'aime pas les habits verts au bal; enfin il avait de petites boucles d'acier à ses souliers; sa culotte était horriblement usée, sa cravate inélégante me fit même de la peine, non pour lui, mais pour la ville de Tours; bref, je vis bien qu'il ne tenait pas beaucoup au costume. Ses manières et sa voix avaient je ne sais quoi de commun; sa figure, en proie aux rougeurs que les travaux de la digestion y imprimaient, ne rehaussait par aucun trait saillant l'ensemble de sa personne; il avait le front découvert et peu de cheveux sur la tête. D'après tous ces diagnostics, j'hésitais à en faire, soit un conseiller de préfecture, soit un ancien commissaire des guerres, lorsqu'en lui voyant poser familièrement la main sur la manche de son voisin, je le jetai dans la classe des plumitifs, bureaucrates et consorts. Enfin je fus tout à fait convaincu de la vérité de mon observation en remarquant qu'il n'était écouté que pour son histoire. Aucun de ses auditeurs ne lui accordait cette attention soumise et ces regards complaisants qui sont le privilége des gens considérés. Je ne sais si vous voyez bien l'homme, se bourrant le nez de prises de tabac, parlant avec la prestesse des gens empressés de finir leur discours, de peur qu'on ne les abandonne; s'exprimant d'ailleurs avec une grande facilité, contant bien, peignant d'un trait, et jovial comme un loustic de régiment. Permettez-moi, dit Lousteau, de donner à son histoire la forme d'un article, elle y gagnera. Je commence.

« Quelque temps après son entrée à Madrid, le grand-duc de Berg invita les principaux personnages de cette ville à une fête française offerte par l'armée à la capitale nouvellement conquise. Malgré la splendeur du gala, les Espagnols n'y furent pas très-rieurs; leurs femmes dansèrent peu; la plupart des conviés jouèrent. Les jardins du palais étaient illuminés assez splendidement pour que les dames pussent s'y promener avec autant de sécurité qu'elles l'eussent fait en plein jour. La fête était impérialement belle, rien ne fut épargné dans le but de donner aux Espagnols une haute idée de l'empereur, s'ils voulaient le juger d'après ses lieutenants. Dans un bosquet assez voisin du palais, entre une heure et deux du matin, plusieurs militaires français s'entretenaient des chances de la guerre, et de l'avenir peu rassurant que pronostiquait l'attitude des Espagnols présents à cette pompeuse fête.

« — Ma foi, dit un Français, dont le costume indiquait le chirurgien en chef de quelque corps d'armée, hier j'ai formellement demandé mon rappel au prince Murat. Sans avoir précisément peur de laisser mes os dans la Péninsule, je préfère aller panser les blessures faites par nos bons voisins les Allemands; leurs armes ne vont pas si avant dans le torse que les poignards castillans. Puis, la crainte de l'Espagne est, chez moi, comme une superstition. Dès mon enfance, j'ai lu des livres espagnols, un tas d'aventures sombres et mille histoires de ce pays, qui m'ont vivement prévenu contre ses mœurs. Eh bien, depuis notre entrée à Madrid, il m'est arrivé d'être déjà, sinon le héros, du moins le complice de quelque périlleuse intrigue, aussi noire, aussi obscure que peut l'être un roman de lady Radcliffe. J'écoute volontiers mes pressentiments, et dès demain je détale. Murat ne me refusera certes pas mon congé, car grâce aux services que nous rendons, nous avons des protections toujours efficaces.

« — Puisque tu tires ta crampe, dis-nous ton événement, répondit un colonel, vieux républicain qui, du beau langage et des courtisaneries impériales, ne se souciait guère.

« Le chirurgien en chef regarda soigneusement autour de lui comme pour reconnaître les figures de ceux qui l'environnaient, et, sûr qu'aucun Espagnol n'était dans le voisinage, il dit :

« — Nous ne sommes ici que des Français, volontiers, colonel Hulot. Il y a six jours, je revenais tranquillement à mon logis, vers onze heures du soir, après avoir quitté le général Latour dont l'hôtel se trouve à quelques pas du mien. Nous sortions tous les deux de chez l'ordonnateur en chef, où nous avions fait une bouillotte assez animée. Tout à coup, au coin d'une petite rue, deux inconnus, ou plutôt deux diables, se jettent sur moi, m'entortillent la tête et les bras dans un grand manteau. Je criai, vous devez me croire, comme un chien fouetté, mais le drap étouffait ma voix, et je fus transporté dans une voiture avec la plus rapide dextérité. Lorsque mes deux compagnons me débarrassèrent du manteau, j'entendis ces désolantes paroles prononcées par une voix de femme, en mauvais français :

« — Si vous criez, ou si vous faites mine de vous échapper, si vous vous permettez le moindre geste équivoque, le monsieur qui est devant vous est capable de vous poignarder sans scrupule. Tenez-vous donc tranquille. Maintenant je vais vous apprendre la cause de votre enlèvement. Si vous voulez vous donner la peine d'étendre votre main vers moi, vous trouverez entre nous deux vos instruments de chirurgie que nous avons envoyé chercher chez vous de votre part; ils vous seront nécessaires, nous vous emmenons dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher d'un enfant qu'elle veut donner à ce gentilhomme sans que son mari le sache. Quoique monsieur quitte peu madame, de laquelle il est toujours passionnément

pris, et qu'il surveille avec toute l'attention de la alousie espagnole, elle a pu lui cacher sa grossesse, l la croit malade. Vous allez donc faire l'accouchement. Les dangers de l'entreprise ne vous concernent pas; seulement, obéissez-nous; autrement, 'amant, qui est en face de vous dans la voiture, et qui ne sait pas un mot de français, vous poignarderait à la moindre imprudence.

« — Et qui êtes-vous? lui dis-je en cherchant la main de mon interlocutrice dont le bras était enveloppé dans la manche d'un habit d'uniforme.

« — Je suis la caméristede madame, sa confidente, et toute prête à vous récompenser par moi-même, si vous vous prêtez galamment aux exigences de notre situation.

« — Volontiers, dis-je en me voyant embarqué de force dans une aventure dangereuse.

« A la faveur de l'ombre, je vérifiai si la figure et es formes de cette fille étaient en harmonie avec les dées que le son guttural de sa voix m'avait inspirées. Cette bonne créature s'était sans doute soumise par avance à tous les hasards de ce singulier enlèvement, car elle garda le plus complaisant silence, et a voiture n'eut pas roulé pendant plus de dix minutes dans Madrid qu'elle reçut et me rendit un baiser satisfaisant. L'amant que j'avais en vis-à-vis ne s'offensa point de quelques coups de pied dont e le gratifiai fort involontairement; mais comme il n'entendait pas le français, je présume qu'il n'y fit pas attention.

« — Je ne puis être votre maîtresse qu'à une seule condition, me dit la caméristeen réponse aux bêtises que je lui débitais emporté par la chaleur d'une passion improvisée à laquelle tout faisait obstacle.

« — Et laquelle?

« — Vous ne chercherez jamais à savoir à qui j'appartiens. Si je viens chez vous, ce sera de nuit, et vous me recevrez sans lumière.

« — Bon, lui dis-je.

« Notre conversation en était là quand la voiture arriva près d'un mur de jardin.

« — Laissez-moi vous bander les yeux, me dit la femme de chambre, vous vous appuierez sur mon bras, et je vous conduirai moi-même.

« Elle me serra sur les yeux un mouchoir qu'elle noua fortement derrière ma tête. J'entendis le bruit d'une clef mise avec précaution dans la serrure d'une petite porte par le silencieux amant que j'avais eu pour vis-à-vis. Bientôt la femme de chambre, au corps cambré, et qui avait du *meneho* dans son allure, me conduisit, à travers les allées sablées d'un grand jardin, jusqu'à un certain endroit où elle s'arrêta. Par le bruit que nos pas firent dans l'air, je présumai que nous étions devant la maison.

« — Silence, maintenant, me dit-elle à l'oreille, et veillez bien sur vous-même! Ne perdez pas de vue un seul de mes signes, je ne pourrai plus vous parler sans danger pour nous deux, et il s'agit en ce moment de vous sauver la vie.

« Puis, elle ajouta, mais à haute voix :

« — Madame est dans une chambre au rez-de-chaussée; pour y arriver, il nous faudra passer dans la chambre et devant le lit de son mari; ne toussez pas, marchez doucement, et suivez-moi bien de peur de heurter quelque meuble, ou de mettre les pieds hors du tapis que j'ai arrangé.

« Ici l'amant grogna sourdement, comme un homme impatienté de tant de retards. La camériste se tut, j'entendis ouvrir une porte, je sentis l'air chaud d'un appartement, et nous allâmes à pas de loup, comme des voleurs en expédition. Enfin la douce main de la fille m'ôta mon bandeau. Je me trouvai dans une grande chambre, haute d'étage, et mal éclairée par une lampe fumeuse. La fenêtre était ouverte, mais elle avait été garnie de gros barreaux de fer par le jaloux mari. J'étais jeté là comme au fond d'un sac. A terre, sur une natte, une femme dont la tête était couverte d'un voile de mousseline, mais à travers lequel ses yeux pleins de larmes brillaient de tout l'éclat des étoiles, serrait avec force sur sa bouche un mouchoir et le mordait si vigoureusement que ses dents y entraient; jamais je n'ai vu si beau corps, mais ce corps se tordait sous la douleur comme une corde de harpe jetée au feu. La malheureuse avait fait deux arcs-boutants de ses jambes, en les appuyant sur une espèce de commode; puis, de ses deux mains, elle se tenait aux bâtons d'une chaise en tendant ses bras dont toutes les veines étaient horriblement gonflées. Elle ressemblait ainsi à un criminel dans les angoisses de la question. Pas un cri d'ailleurs, pas d'autre bruit que le sourd craquement de ses os. Nous étions là, tous trois, muets et immobiles. Les ronflements du mari retentissaient avec une consolante régularité. Je voulus examiner la camériste, mais elle avait remis le masque dont elle s'était sans doute débarrassée pendant la route, et je ne pus voir que deux yeux noirs et des formes agréablement prononcées. L'amant jeta sur-le-champ des serviettes sur les jambes de sa maîtresse, et replia en double sur la figure un voile de mousseline. Lorsque j'eus soigneusement observé cette femme, je reconnus, à certains symptômes jadis remarqués dans une bien triste circonstance de ma vie, que l'enfant était mort. Je me penchai vers la fille pour l'instruire de cet événement. En ce moment, le défiant inconnu tira son poignard, mais j'eus le temps de tout dire à la femme de chambre, qui lui cria deux mots à voix basse. En entendant mon arrêt, l'amant eut un léger frisson qui passa

sur lui des pieds à la tête comme un éclair, il me sembla voir pâlir sa figure sous son masque de velours noir. La caméristе saisit un moment où cet homme au désespoir regardait la mourante qui devenait violette, et me montra sur une table des verres de limonade tout préparés, en me faisant un signe négatif. Je compris qu'il fallait m'abstenir de boire, malgré l'horrible chaleur qui me desséchait le gosier. L'amant eut soif, il prit un verre vide, l'emplit de limonade et but. En ce moment, la dame eut une convulsion violente qui m'annonça l'heure favorable à l'opération, je pris ma lancette et la saignai lestement au bras droit avec assez de bonheur. La caméristе reçut dans des serviettes le sang qui jaillit abondamment; puis l'inconnue tomba dans un abattement propice. Je m'armai de courage, et je pus, après une heure de travail, extraire l'enfant par morceaux. L'Espagnol ne pensa plus à m'empoisonner en comprenant que je venais de sauver sa maîtresse. De grosses larmes roulaient par instants sur son manteau. La femme ne jeta pas un cri, mais elle tressaillait comme une bête fauve surprise, et suait à grosses gouttes. Dans un instant horriblement critique, elle fit un geste pour montrer la chambre de son mari; le mari venait de se retourner; de nous quatre, elle seule avait entendu le froissement des draps, le bruissement du lit ou des rideaux. Nous nous arrêtâmes, et à travers les trous de leurs masques, la caméristе et l'amant se jetèrent des regards de feu comme pour se dire :

« — Le tuerons-nous?

« J'étendis alors la main pour prendre le verre de limonade que l'inconnu avait entamé. L'Espagnol crut que j'allais boire un des verres pleins, il bondit aussi légèrement qu'un chat, posa son long poignard sur les deux verres empoisonnés, et me laissa le sien en me faisant signe de boire le reste. Il y avait tant d'idées, tant de sentiment dans ce signe et dans son vif mouvement, que je lui pardonnai les atroces combinaisons méditées pour me tuer et ensevelir ainsi toute mémoire de cet événement. Lorsque j'eus achevé de boire, il me serra la main, et enveloppa lui-même soigneusement les débris de son enfant. Après deux heures de soins et de craintes, la caméristе et moi nous recouchâmes sa maîtresse. Cet homme, jeté dans une entreprise aussi aventureuse, avait pris, en prévision d'une fuite, des diamants sur papier; il les mit à mon insu dans ma poche. Par parenthèse, comme j'ignorais le somptueux cadeau de l'Espagnol, mon domestique m'a volé ce trésor le surlendemain, et s'est enfui nanti d'une vraie fortune. Je dis à l'oreille de la femme de chambre les précautions qui restaient à prendre, et je voulus décamper. La caméristе resta près de sa maîtresse, circonstance qui ne me rassura pas excessivement; mais je résolus de me tenir sur mes gardes. L'amant fit un paquet de l'enfant mort et des linges où la femme de chambre avait reçu le sang de sa maîtresse; il le serra fortement, le cacha sous son manteau, me passa la main sur les yeux comme pour me dire de les fermer, et sortit le premier en m'invitant par un geste à tenir le pan de son habit; j'obéis, non sans donner un dernier regard à ma maîtresse de hasard. La caméristе arracha son masque en voyant l'Espagnol dehors, et me montra la plus délicieuse figure du monde. Quand je me trouvai dans le jardin, en plein air, j'avoue que je respirai comme si l'on m'eût ôté un poids énorme de dessus la poitrine. Je marchais à une distance respectueuse de mon guide, en veillant sur ses moindres mouvements avec la plus grande attention. Arrivés à la petite porte, il me prit par la main, m'appuya sur les lèvres un cachet monté en bague que je lui avais vu à un doigt de la main gauche, et je lui fis entendre que je comprenais ce signe éloquent. Nous nous trouvâmes dans la rue où deux chevaux nous attendaient; nous montâmes chacun le nôtre, mon Espagnol s'empara de ma bride, la tint dans sa main gauche, prit entre ses dents les guides de sa monture, car il avait son paquet sanglant dans sa main droite, et nous partîmes avec la rapidité de l'éclair. Il me fut impossible de remarquer le moindre objet qui pût me servir à me faire reconnaître la route que nous parcourions. Au petit jour, je me trouvai près de ma porte, et l'Espagnol s'enfuit, en se dirigeant vers la porte d'Atocha.

« — Et vous n'avez rien aperçu qui puisse vous faire soupçonner à quelle femme vous aviez affaire? dit un officier au chirurgien.

« — Une seule chose, reprit-il. Quand je saignai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près au milieu, une petite envie, grosse comme une lentille, et environnée de poils bruns.

« En ce moment, l'indiscret chirurgien pâlit, tous les yeux fixés sur les siens en suivirent la direction; les Français virent alors un Espagnol enveloppé d'un manteau, et de qui le regard brillait dans une touffe d'orangers. A peine les officiers tournèrent-ils leurs yeux sur lui, que cet homme disparut avec une légèreté de sylphe. Un capitaine s'élança vivement à sa poursuite.

« — Sarpéjeu! mes amis, s'écria le chirurgien, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles! Recevez mes adieux, vous m'enterrerez ici!

« — Es-tu bête! dit le colonel Hulot. Falcon s'est mis à la piste de l'espion, il saura bien nous en rendre raison.

« — Eh bien? s'écrièrent les officiers en voyant revenir le capitaine tout essoufflé.

« — Au diable! répondit Falcon, il a passé, je crois, à travers les murailles. Comme je ne pense pas qu'il soit sorcier, il est sans doute de la maison! il en connaît les passages, les détours, et m'a facilement échappé.

« — Je suis perdu! dit le chirurgien d'une voix sombre.

« — Allons, tiens-toi calme, répondirent les officiers; nous nous casernerons à tour de rôle chez toi, jusqu'à ton départ. Ce soir, nous t'accompagnerons.

« En effet, trois jeunes officiers, qui avaient perdu leur argent au jeu, reconduisirent le chirurgien à son logement, et s'offrirent à rester chez lui. Le surlendemain, le chirurgien avait obtenu son renvoi en France, et faisait tous ses préparatifs pour partir avec une dame à laquelle Murat donnait une forte escorte; il achevait de dîner en compagnie de ses amis, lorsque son domestique vint le prévenir qu'une jeune dame voulait lui parler. Le chirurgien et les trois officiers descendirent aussitôt en craignant quelque piége; l'inconnue ne put que dire à son amant :

« — Prenez garde!

« Et tomba morte. Cette femme était la camériste qui, se sentant empoisonnée, espérait arriver à temps pour sauver le chirurgien.

« — Diable! diable! s'écria le capitaine Falcon, voilà ce qui s'appelle aimer! une Espagnole est la seule femme au monde qui puisse trotter avec un monstre de poison dans le bocal.

« Le chirurgien resta singulièrement pensif. Pour noyer les sinistres pressentiments qui le tourmentaient, il se remit à table et but immodérément, ainsi que ses compagnons. Tous, à moitié ivres, se couchèrent de bonne heure. Au milieu de la nuit, le chirurgien fut réveillé par le bruit aigu que firent les anneaux de ses rideaux violemment tirés sur les tringles. Il se mit sur son séant, en proie à la trépidation mécanique qui nous saisit au moment d'un semblable réveil. Il vit alors, debout devant lui, un Espagnol enveloppé dans son manteau et qui lui jetait le même regard brûlant, parti du buisson pendant la fête. Le chirurgien cria :

« — Au secours! A moi, mes amis!

« A ce cri de détresse, l'Espagnol répondit par un rire amer.

« — L'opium croît pour tout le monde, répondit-il.

« Cette espèce de sentence dite, il lui montra ses trois amis profondément endormis, tira de dessous son manteau un bras de femme récemment coupé, le présenta vivement au chirurgien en lui montrant un signe semblable à celui qu'il avait si imprudemment décrit :

« — Est-ce bien le même? demanda-t-il.

« A la lueur d'une lanterne posée sur le lit, le chirurgien reconnut le bras et répondit par sa stupeur. Sans plus amples informations, le mari de l'inconnue lui plongea son poignard dans le cœur.

« — Votre conte est furieusement dur à croire, dis-je au narrateur, mais il est encore plus invraisemblable; car pourriez-vous m'expliquer qui, du mort ou de l'Espagnol, vous l'a raconté?

« — Monsieur, me répondit-il en paraissant piqué de mon observation purement littéraire, comme fort heureusement le coup de poignard que j'ai reçu a glissé à droite au lieu d'aller à gauche, vous me permettrez de savoir un peu ma propre histoire. Je vous jure qu'il y a encore des nuits où je vois en rêve ces deux yeux.

« L'ancien chirurgien en chef s'arrêta, pâlit, et resta, la bouche ouverte, dans un véritable état d'épilepsie. Nous nous retournâmes tous du côté du salon. A la porte était un grand d'Espagne, un *afrancesado* en exil, arrivé depuis quinze jours en Touraine. Il était venu fort tard à ce bal où il apparaissait pour la première fois dans le monde, et visitait les salons, accompagné de sa femme dont le bras droit nous sembla cruellement immobile. Nous nous séparâmes en silence pour laisser passer ce couple, que nous ne vîmes pas sans émotion. Imaginez-vous un vivant tableau de Murillo. Sous des orbites creusées et noircies, l'homme montrait des yeux de feu qui restaient fixes; sa face était desséchée, son crâne sans cheveux offrait des tons ardents, et son corps effrayait le regard tant il était maigre. La femme, imaginez-la! non, vous ne la feriez pas vraie. Elle avait cette admirable taille espagnole qui a fait créer un mot dans notre langue; quoique pâle, elle était belle encore; son teint, par un privilége inouï pour une Espagnole, éclatait de blancheur; mais son regard plein du soleil de l'Espagne tombait sur vous comme un jet de plomb fondu. Inutile de dire que le chirurgien avait disparu.

« — Madame, demandai-je à la marquise vers la fin de la soirée, par quel événement avez-vous donc perdu le bras?

« — Dans la guerre de l'indépendance, » me répondit-elle.

Le procureur du roi jeta sur Lousteau un regard judiciaire.

— L'Espagne est un singulier pays, dit madame de la Baudraye, quelle histoire! Il ne s'en passe point de semblables en France.

— La France, madame, dit le procureur du roi, n'est malheureusement pas exempte de crimes.

— J'ai aussi la mienne, dit le docteur Bianchon.

Nous ne sommes pas loin du théâtre où le drame s'est accompli, car la Touraine et le Berry se touchent ; puis votre aventure me l'a rappelée, il s'agit d'un Espagnol.

— Contez vite ! dit M. Gravier.

— Il n'y a que moi qui n'aurai rien à dire ! s'écria Gatien.

— Vous n'avez pas pu voir encore beaucoup de choses, lui répondit M. Gravier.

— Laissez donc parler M. Bianchon, dit madame de la Hautoit.

[*L'anecdote que raconte M. Bianchon est l'histoire tragique de la Grande Bretêche, et de madame de Merret, déjà racontée dans les* Scènes de la Vie Privée, *tome* III *de cette édition, dans la scène qui a pour titre* Le Conseil. *L'Éditeur croit devoir se dispenser de la reproduire ici.*]

Cette dernière histoire avait fait tressaillir plus d'une fois madame de la Baudraye ; cette naïve et charmante femme dit alors avec un accent plein de naturel :

— Mais qu'est-ce qui peut engager une femme à se mettre dans des états pareils ?

— Ah ! madame, dit Lousteau, l'amour, le bel amour, le bonheur !

— Mais, monsieur, dit-elle, en quoi l'amour est-il plus amusant que le mariage?

A cette question, posée avec simplesse, les quatre conspirateurs se regardèrent en témoignant de leur surprise.

— Elle est bien fine ! se dit Émile.

— Femme sublime, s'écriait Gatien, je t'adore !

— Nous verrons bien si elle est aussi niaise qu'elle veut le paraître, pensait le receveur des contributions.

— Pauvre créature ! fit Bianchon, quelle vie elle mène, et quelle belle existence elle pourrait avoir, si elle appartenait à un homme capable de l'apprécier !

— Madame, répondit l'impitoyable journaliste à la ravissante madame de la Baudraye, personne ne vous expliquera l'amour mieux que M. de la Baudraye.

— Je le mettrai dès demain sur ce chapitre, répondit-elle.

Le procureur du roi se moucha précipitamment, il regardait madame de la Baudraye avec un étonnement où les deux Parisiens voulurent voir de l'affectation.

— Je rêverai de toutes ces horreurs, dit madame de la Hautoit.

— Au risque d'y rêver, ma chère maman, répondit madame de la Baudraye, je voudrais que toutes nos soirées fussent aussi agréables. Mais M. Bianchon et M. Lousteau retourneront à Paris où vont tous les gens d'esprit... (Ici le procureur du roi fit un léger salut.) Et personne ne nous fera plus de contes !

— Pour que cela fût amusant, il faudrait convenir de ne point parler religion, dit madame de la Hautoit.

— Madame, répondit Lousteau, je me plaçais pour raisonner dans la situation des païens et des mahométans...

— Monsieur, répliqua vivement madame de la Hautoit en ôtant ses besicles, dans aucune situation, un homme bien élevé ne doit mettre en doute les vérités de la religion catholique...

— Madame, chez vous, mes paroles étaient sans danger ; dans tout le département, il n'y a qu'ici où l'on puisse impunément nier la vertu des femmes, et s'entretenir de la position de Joseph relativement aux Gentils.

M. Gravier et Émile se mirent à blâmer les séducteurs avec un emportement qui sembla si peu naturel au procureur du roi, qu'il intervint.

— Monsieur, dit-il à Émile, votre sévérité vous place dans une situation bien dure ou bien modeste. Si vous avez des bonnes fortunes, vous vous condamnez ; si vous n'en avez pas, vous faites bon marché de vos prétentions, et l'on ne saurait vous accuser de fatuité.

— Je vous ai donc amené, dit le journaliste en riant, à quelque indulgence pour l'adultère, comme si c'était une question personnelle. Monsieur le procureur du roi, votre dilemme pèche par une énumération incomplète ; on peut avoir des bonnes fortunes sans se rendre coupable du délit d'adultère ; car, selon la loi française, ce crime horrible est un délit ; si la critique littéraire en fait un cas pendable, la police correctionnelle en sourit.

Le magistrat regarda les conteurs comme s'il voyait en eux des voleurs à interroger.

— Bon ! fit Émile Lousteau, je saurai le mot de l'énigme.

La vie de château comporte une infinité de mauvaises plaisanteries, parmi lesquelles il en est qui sont d'une horrible perfidie. M. Gravier, qui avait vu tant de choses, proposa, quand chacun s'alla coucher, de mettre les scellés sur la porte de madame de la Baudraye, et sur celle du procureur du roi. Les canards accusateurs du poëte Ibicus ne sont rien en comparaison du cheveu que les espions de la vie de château fixent sur l'ouverture d'une porte par deux petites boules de cire aplaties, et placé si bas, qu'il est impossible de se douter de ce piége. Le galant sort-il et ouvre-t-il l'autre porte soupçonnée ? La coïncidence des deux cheveux arrachés dit tout. Quand chacun fut censé endormi, le médecin,

le journaliste, le receveur des contributions, et le jeune adorateur de madame de la Baudraye, vinrent pieds nus, en vrais voleurs, condamner mystérieusement les deux portes, et se promirent de venir à cinq heures vérifier l'état de ces scellés. Jugez de leur étonnement et du plaisir de Gatien, lorsque tous quatre, un bougeoir à la main, à peine vêtus, vinrent examiner les cheveux, et trouvèrent celui du procureur du roi ainsi que celui de madame de la Baudraye dans un satisfaisant état de conservation.

— Est-ce la même cire? dit M. Gravier.

— Sont-ce les mêmes cheveux? demanda Lousteau.

— Oui, dit Gatien.

— Mais, s'écria le docteur Horace Bianchon, il y a, selon moi, de fortes raisons pour que, malgré ce certificat de bonne vie et mœurs, la question reste indécise.

— L'avenir nous éclairera, dit Émile.

M. de Clagny ne fut ni procureur général, ni garde des sceaux. Ce digne magistrat était un homme sans ambition, qui devint tout uniment président du tribunal à Sancerre. M. de la Baudraye ne changea point son état de propriétaire faisant valoir ses biens, doué d'une forte dose d'estime pour lui-même, et attendant avec impatience la mort du brave M. de la Hautoît, pour habiter, exploiter, améliorer la terre du Grossou. Madame de la Baudraye ne mania jamais le canif avec lequel les femmes donnent des coups dans le parchemin de leur contrat. Quoiqu'elle eût d'abord trouvé son mari peu agréable, elle arriva par degrés à l'indifférence des prisonniers auxquels une évasion paraît impossible; elle roula paisiblement dans l'ornière du mariage, en sacrifiant à ses enfants et à son mari le peu d'idées extraconjugales qu'elle pouvait avoir conçues. Ses relations avec M. de Clagny restèrent dans les bornes d'une amitié sincère, et personne n'y vit rien d'illicite, quoiqu'en définitive le panier se trouvât chez lui. La belle dame de la Baudraye vieillit et se fana si bien, que quand Horace Bianchon la revit en 1836, il ne la reconnut point.

Quoique peu dramatique, ce dénoûment est celui de beaucoup d'existences, dont la monotonie fait dire à certaines femmes supérieures, enfoncées à la campagne, que... elles s'ennuient à périr. Madame de la Baudraye s'ennuyait sans doute, mais elle n'en disait rien, ce qui semble une rare supériorité à beaucoup de tyrans domestiques.

LES

ILLUSIONS PERDUES.

I

UNE IMPRIMERIE DE PROVINCE.

A l'époque où commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux à distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. Malgré la spécialité qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulême se servait toujours des presses en bois auxquelles la langue est redevable de ce mot, maintenant sans application, *faire gémir la presse.* L'imprimerie arriérée y employait encore les balles en cuir frottées d'encre avec lesquelles l'un des pressiers tamponnait les caractères. Le plateau mobile où se place la forme pleine de lettres sur laquelle s'applique la feuille de papier, était encore en pierre et justifiait son nom de *marbre.* Les terribles presses mécaniques ont aujourd'hui si bien fait oublier ce mécanisme auquel nous devons, malgré ses imperfections, les beaux livres d'Elzevier, de Plantin, des Alde et des Didot, qu'il est nécessaire de mentionner les vieux outils auxquels Jérôme-Nicolas Séchard portait une superstitieuse affection qui leur donne un rôle dans cette grande petite histoire.

Ce Séchard était un ancien compagnon pressier, que dans leur argot typographique les ouvriers chargés d'assembler les lettres appellent un *ours.* Le mouvement de va-et-vient, qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier à la presse, et de la presse à l'encrier, leur a sans doute valu ce sobriquet. En revanche, les ours ont nommé les compositeurs des *singes,* à cause du continuel exercice qu'ils font pour attraper les lettres dans les cent cinquante-deux petites cases où elles sont contenues. A la désastreuse époque de 1793, Séchard, âgé d'environ cinquante ans, se trouva marié. Son âge et son mariage le firent échapper à la grande réquisition qui emmena presque tous les ouvriers aux armées. Le vieux pressier resta seul dans l'imprimerie dont le maître, autrement dit le *naïf,* venait de mourir en laissant une veuve sans enfant. L'établissement parut menacé d'une destruction immédiate, l'ours solitaire étant incapable de se transformer en singe, attendu qu'en sa qualité d'imprimeur, il ne savait ni lire ni écrire. Sans avoir égard à ces incapacités, un représentant du peuple, pressé de répandre les beaux décrets de la Convention, investit le pressier du brevet de maître imprimeur, et mit sa typographie en réquisition. Afin de sauver sa tête, le citoyen Séchard accepta ce périlleux brevet. Il indemnisa la veuve de son maître en lui apportant les économies de sa femme, avec lesquelles il paya le matériel de l'imprimerie à moitié de la valeur. Ce n'était rien. Il fallait imprimer sans faute ni retard les décrets républicains. En cette conjoncture difficile, Jérôme-Nicolas Séchard eut le bonheur de rencontrer un noble du pays de Foix, qui ne voulait ni émigrer pour ne pas perdre ses terres, ni se montrer pour ne pas perdre

sa tête, et qui ne pouvait trouver de pain que par un travail quelconque. M. le comte de Marsay endossa donc l'humble veste d'un prote de province; il composa, lut et corrigea lui-même les décrets qui portaient la peine de mort contre les citoyens qui cachaient des nobles; l'ours devenu naïf les tira, les fit afficher, et tous deux restèrent sains et saufs.

En 1795, le grain de la terreur étant passé, Nicolas Séchard fut obligé de chercher un autre maître Jacques qui pût être compositeur, correcteur et prote. Un abbé, depuis évêque sous la restauration, qui refusait alors de prêter le serment, remplaça le comte de Marsay jusqu'au jour où le premier consul rétablit la religion catholique. Le comte et l'évêque se rencontrèrent plus tard sur le même banc de la chambre des pairs. Si, en 1802, Jérôme-Nicolas Séchard ne savait pas mieux lire et écrire qu'en 1793, il s'était ménagé d'assez belles *étoffes* pour pouvoir payer un prote. Le compagnon si insoucieux de son avenir était très-redoutable à ses singes et à ses ours, car l'avarice commence où la pauvreté cesse; et le jour où l'imprimeur entrevit la possibilité de se faire une fortune, l'intérêt développa chez lui une intelligence matérielle de son état, mais avide, soupçonneuse et pénétrante. Sa pratique narguait la théorie. Il avait fini par toiser d'un coup d'œil le prix d'une page et d'une feuille, selon chaque espèce de caractère. Il prouvait à ses ignares chalands que les grosses lettres coûtaient plus cher à remuer que les fines; s'il s'agissait des petites, il disait qu'elles étaient plus difficiles à manier. La composition étant la partie typographique à laquelle il ne comprenait rien, il avait si peur de se tromper qu'il ne faisait jamais que des marchés léonins. Si ses compositeurs travaillaient à l'heure, son œil ne les quittait jamais. S'il savait un fabricant dans la gêne, il achetait ses papiers à vil prix et les emmagasinait. Aussi, dès ce temps possédait-il déjà la maison où l'imprimerie était logée depuis un temps immémorial. Il eut toute espèce de bonheur, il devint veuf, et n'eut qu'un fils; il le mit au lycée de la ville, moins pour lui donner de l'éducation, que pour se préparer un successeur. Il le traitait sévèrement afin de prolonger la durée de son pouvoir paternel; les jours de congé, il le faisait travailler à la casse en lui disant d'apprendre à gagner sa vie, pour pouvoir un jour récompenser son pauvre père qui se saignait pour l'élever.

Au départ de l'abbé, il choisit donc pour prote celui de ses quatre compositeurs que le futur évêque lui signala comme ayant autant de probité que d'intelligence; par ainsi, le bonhomme fut en mesure d'attendre le moment où son fils pourrait diriger l'établissement qui s'agrandirait alors sous des mains jeunes et habiles.

David Séchard fit au lycée d'Angoulême les plus brillantes études. Quoiqu'un ours parvenu sans connaissances ni éducation méprisât considérablement la science, le père Séchard envoya son fils à Paris, pour y étudier la haute typographie. Mais il lui fit une si violente recommandation d'amasser quelque bonne somme dans un pays qu'il appelait le *paradis des ouvriers*, en lui disant de ne pas compter sur la bourse paternelle, qu'il y voyait sans doute un moyen d'arriver à ses fins. Tout en apprenant son métier, David profita de son séjour pour achever son éducation; le prote de Didot devint un savant. Au commencement de l'année 1819, David Séchard quitta Paris, sans y avoir coûté un rouge liard à son père qui le rappelait pour remettre entre ses mains le timon des affaires.

L'imprimerie de Nicolas Séchard avait alors le seul journal d'annonces judiciaires qui existât dans le département, la pratique de la préfecture et celle de l'évêché, trois sortes d'impressions qui devaient procurer une grande fortune à un jeune homme actif. Mais précisément à cette époque, les frères Cointet, fabricants de papiers, achetèrent le second brevet d'imprimeur à la résidence d'Angoulême, que jusqu'alors le vieux Séchard avait su réduire à la plus complète inaction, à la faveur des crises militaires qui, sous l'empire, comprimèrent tout mouvement industriel. Par cette raison, il n'en avait point fait l'acquisition, et sa parcimonie fut une cause de ruine pour la vieille imprimerie. En apprenant cette nouvelle, le vieux Séchard pensa joyeusement que la lutte qui s'établirait entre son établissement et les Cointet serait soutenue par son fils, et non par lui.

— J'y aurais succombé, se dit-il, mais un jeune homme élevé chez MM. Didot s'en tirera.

Le septuagénaire soupirait après le moment où il pourrait vivre à sa guise. S'il avait peu de connaissances en haute typographie, en revanche il passait pour être extrêmement fort dans un art que les ouvriers ont plaisamment nommé la soûlographie, art bien estimé par le divin auteur du *Pantagruel*, mais dont la culture, persécutée par les sociétés dites de *tempérance*, est de jour en jour plus abandonnée. Jérôme-Nicolas Séchard, fidèle à la destinée que son nom lui avait faite, était doué d'une soif inextinguible. Sa femme avait pendant longtemps contenu dans de justes bornes sa passion pour le raisin pilé, goût si naturel aux ours, que M. de Chateaubriand l'a remarqué chez les véritables ours de l'Amérique; mais les philosophes ont remarqué que les habitudes du jeune âge reviennent avec force dans la vieillesse de l'homme, et Séchard confirmait cette observation; plus il vieillissait, plus il aimait à boire. Sa passion laissait sur sa physionomie oursine des

marques qui la rendaient originale. Son nez avait pris le développement et la forme d'un A majuscule, corps de triple canon. Ses deux joues veinées ressemblaient à ces feuilles de vigne pleines de gibbosités violettes, purpurines et souvent panachées ; vous eussiez dit d'une truffe monstrueuse enveloppée par les pampres de l'automne. Cachés sous deux gros sourcils pareils à deux buissons d'épine-vinette chargés de neige, ses petits yeux gris où petillait la ruse invincible d'une avarice qui tuait tout en lui, jusqu'à la paternité, conservaient leur esprit en toute occasion, même pendant l'ivresse. Sa tête chauve et découronnée, mais ceinte de cheveux grisonnants qui frisotaient encore, rappelait à l'imagination les cordeliers des *Contes* de la Fontaine. Il était court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche : car les excès en toute chose poussent le corps dans la voie qui lui est propre ; l'ivrognerie, comme l'étude, engraisse encore l'homme gras et maigrit l'homme maigre. Jérôme-Nicolas Séchard portait depuis trente ans le fameux tricorne municipal qui dans quelques provinces se retrouve encore sur la tête du tambour de la ville ; son gilet et son pantalon étaient en velours verdâtre ; enfin, il avait une vieille redingote brune, des bas de coton chinés et des souliers à boucles d'argent. Ce costume où l'ouvrier se retrouvait encore dans le bourgeois convenait si bien à ses vices et à ses habitudes, il exprimait si bien sa vie, qu'il semblait avoir été créé tout habillé. Vous ne l'auriez pas plus imaginé sans ses vêtements qu'un oignon sans sa pelure.

Si le vieil imprimeur n'eût pas depuis longtemps donné la mesure de son aveugle avidité, son abdication suffirait à peindre son caractère. Malgré les connaissances que son fils devait rapporter de la grande école des Didot, il se proposa de faire avec lui la bonne affaire qu'il ruminait depuis longtemps. Si le père en faisait une bonne, le fils devait en faire une mauvaise ; mais pour le bonhomme, il n'y avait ni fils ni père en affaires. S'il avait d'abord vu dans David son unique enfant, plus tard il y vit un acquéreur naturel de qui les intérêts étaient opposés aux siens : il voulait vendre cher, David devait acheter à bon marché ; son fils devint donc un ennemi à vaincre. Cette transformation du sentiment en intérêt personnel, ordinairement lente, tortueuse et hypocrite chez les gens bien élevés, fut rapide et directe chez le vieil ours qui montra combien la soûlographie rusée l'emportait sur la typographie instruite.

Quand son fils arriva, le bonhomme lui témoigna le tendresse commerciale que les gens habiles ont pour leurs dupes ; il s'occupa de lui comme un amant se serait occupé de sa maîtresse : il lui donna le bras, il lui dit où il fallait mettre les pieds pour ne pas se crotter ; il lui avait fait bassiner son lit, allumer du feu, préparer un souper. Le lendemain, après avoir essayé de griser son fils durant un plantureux dîner, Jérôme-Nicolas Séchard fortement aviné lui dit un : « *Causons d'affaires !* » qui passa si singulièrement entre deux hoquets, que David le pria de remettre les affaires au lendemain. Le vieil ours savait trop bien tirer parti de son ivresse pour abandonner une bataille préparée depuis si longtemps. D'ailleurs, après avoir porté son boulet pendant cinquante ans, il ne voulait pas, dit-il, le garder une heure de plus. Demain son fils serait le naïf.

Ici peut-être est-il nécessaire de dire un mot de l'établissement. L'imprimerie, située dans l'endroit où la rue de Beaulieu débouche sur la place du Mûrier, s'était établie dans cette maison vers la fin du règne de Louis XIV. Aussi depuis longtemps les lieux avaient-ils été disposés pour l'exploitation de cette industrie. Le rez-de-chaussée formait une immense pièce éclairée sur la rue par un vieux vitrage et par un grand châssis sur une cour intérieure. On pouvait arriver d'ailleurs au bureau du maître par une allée. Mais en province les procédés de la typographie sont toujours l'objet d'une curiosité si vive que les chalands aimaient mieux entrer par une porte vitrée pratiquée dans la devanture donnant sur la rue, quoiqu'il fallût descendre quelques marches, le sol de l'atelier se trouvant au-dessous du niveau de la chaussée. Les curieux ébahis ne prenaient jamais garde aux inconvénients du passage à travers les défilés de l'atelier : s'ils regardaient les berceaux formés par les feuilles étendues sur des cordes attachées au plancher, ils se heurtaient le long des rangs des casses, ou se faisaient décoiffer par les barres de fer qui maintenaient les presses ; s'ils suivaient les agiles mouvements d'un compositeur grappillant ses lettres dans les cent cinquante-deux cassetins de sa casse, lisant sa copie, relisant sa ligne dans son composteur et y glissant une interligne, ils donnaient dans une rame de papier trempé chargée de ses pavés, ou s'attrapaient la hanche dans l'angle d'un banc ; le tout au grand amusement des singes et des ours. Jamais personne n'était arrivé sans accident jusqu'à deux grandes cages situées au bout de cette caverne, qui formaient deux misérables pavillons sur la cour, et où trônaient d'un côté le prote, de l'autre le maître imprimeur.

Dans la cour, les murs étaient agréablement décorés par des treilles, qui, vu la réputation du maître, avaient une appétissante couleur locale. Au fond et adossé au noir mur mitoyen, s'élevait un appentis en ruine où se trempait et se façonnait le papier. Là, était l'évier sur lequel se lavaient avant

et après le tirage les formes, ou, pour employer le langage vulgaire, les planches de caractères. Il s'en échappait une décoction d'encre mêlée aux eaux ménagères de la maison, qui faisait croire aux paysans venus les jours de marché que le diable se débarbouillait dans cette maison. Cet appentis était flanqué d'un côté par la cuisine, de l'autre par un bûcher.

Le premier étage de cette maison, au-dessus duquel il n'y avait que deux chambres en mansardes, contenait trois pièces. La première, aussi longue que l'allée, moins la cage du vieil escalier de bois, éclairée sur la rue par une petite croisée oblongue et sur la cour par un œil-de-bœuf, servait à la fois d'antichambre et de salle à manger. Purement et simplement blanchie à la chaux, elle se faisait remarquer par la cynique simplicité de l'avarice commerciale : le carreau sale n'avait jamais été lavé, le mobilier consistait en trois mauvaises chaises, une table ronde, et un buffet situé entre deux portes qui donnaient entrée dans une chambre à coucher et dans un salon; les fenêtres et la porte étaient brunes de crasse, des papiers blancs ou imprimés l'encombraient la plupart du temps; souvent le dessert, les bouteilles, les plats du dîner de Jérôme-Nicolas Séchard se voyaient sur les ballots. La chambre à coucher, dont la croisée avait un vitrage en plomb qui tirait son jour de la cour, était tendue de ces vieilles tapisseries que l'on voit en province le long des maisons le jour de la Fête-Dieu. Il s'y trouvait un grand lit à colonnes garni de rideaux, de bonnes-grâces et d'un couvre-pieds en serge rouge, deux fauteuils vermoulus, deux chaises en bois de noyer et en tapisserie, un vieux secrétaire, et sur la cheminée un cartel. Cette chambre, où se respirait une bonhomie patriarcale et pleine de teintes brunes, avait été arrangée par le sieur Rouzeau, prédécesseur et maître de Jérôme-Nicolas Séchard. Le salon, modernisé par feu madame Séchard, offrait d'épouvantables boiseries peintes en bleu de perruquier; les panneaux étaient décorés d'un papier à scènes orientales, coloriées en bistre sur un fond blanc; le meuble consistait en six chaises garnies de basane bleue dont les dossiers représentaient des lyres. Les deux fenêtres grossièrement cintrées, et par où l'œil embrassait la place du Mûrier, étaient sans rideaux; la cheminée n'avait ni flambeaux, ni pendule, ni glace. Madame Séchard était morte au milieu de ses projets d'embellissement, et l'ours, ne devinant pas l'utilité d'améliorations qui ne rapportaient rien, les avait abandonnées. Ce fut là que *pede titubante*, Jérôme-Nicolas Séchard amena son fils, et lui montra sur la table ronde un état du matériel de son imprimerie dressé par le prote, sous sa direction.

— Lis cela, mon garçon, dit Jérôme-Nicolas Séchard en roulant ses yeux ivres du papier à son fils et de son fils au papier. Tu verras quel bijou d'imprimerie je te donne.

— Trois presses en bois, maintenues par des barres en fer, à marbre en fonte...

— Une amélioration que j'ai faite, dit le vieux Séchard en interrompant son fils.

— Avec tous leurs ustensiles : encriers, balles et bancs, etc., seize cents francs! Mais, mon père, dit David Séchard en laissant tomber l'inventaire, vos presses sont des sabots qui ne valent pas cent écus, et dont il faut faire du feu.

— Des sabots, s'écria le vieux Séchard, des sabots! Prends l'inventaire et descendons! Tu vas voir si vos inventions de méchante serrurerie manœuvrent comme ces bons vieux outils éprouvés! Après, tu n'auras pas le cœur d'injurier d'honnêtes presses qui roulent comme des voitures en poste, et qui iront encore pendant toute ta vie sans nécessiter la moindre réparation! Des sabots! Oui, c'est des sabots où tu trouveras du sel pour cuire des œufs! des sabots que ton père a manœuvrés pendant vingt ans, et qui lui ont servi à te faire ce que tu es.

Le père dégringola l'escalier raboteux, usé, tremblant, sans y chavirer; il ouvrit la porte de l'allée qui donnait dans l'atelier, se précipita sur la première de ses presses sournoisement huilées et nettoyées, il montra les fortes jumelles en bois de chêne frotté par son apprenti.

— Est-ce là un amour de presse? dit-il.

Il s'y trouvait le billet de faire part d'un mariage. Le vieil ours abaissa la frisquette sur le tympan, le tympan sur le marbre qu'il fit rouler sous la presse; il tira le barreau, déroula la corde pour ramener le marbre à sa place, releva tympan et frisquette avec l'agilité qu'aurait mise un jeune ours. La presse ainsi manœuvrée jeta un si joli cri, que vous eussiez dit d'un oiseau qui serait venu heurter à une vitre et se serait enfui.

— Y a-t-il une seule presse anglaise capable d'aller ce train-là? dit le père à son fils étonné.

Le vieux Séchard courut successivement à la seconde, à la troisième presse, sur chacune desquelles il fit la même manœuvre avec une égale habileté. La dernière offrit à son œil, troublé de vin, un endroit négligé par l'apprenti; l'ivrogne, après avoir notablement juré, prit non sans peine le pan de sa redingote pour la frotter, comme un maquignon qui lustre le poil d'un cheval à vendre.

— Avec ces trois presses-là, sans prote, tu peux gagner tes neuf mille francs par an, David. Comme ton futur associé, je m'oppose à ce que tu les remplaces par ces maudites presses en fonte qui usent

les caractères. Vous avez crié miracle à Paris, vous avez voulu des Stanhope! merci de vos Stanhope qui coûtent chacune deux mille cinq cents francs, presque deux fois plus que ne valent mes trois bijoux ensemble, et qui vous échinent la lettre par leur défaut d'élasticité. Je ne suis pas instruit comme toi, mais retiens bien ceci : la vie des Stanhope est la mort du caractère. Ces trois presses te feront un bon user, l'ouvrage sera proprement tiré, et les Angoumoisins ne t'en demanderont pas davantage. Imprime avec du fer ou avec du bois, avec de l'or ou de l'argent, ils ne te payeront pas un liard de plus.

— *Item,* dit David, cinq milliers de livres de caractères, provenant de la fonderie de M. Vaflard...

A ce nom, l'élève des Didot ne put s'empêcher de sourire.

— Ris, ris! Après douze ans, les caractères sont encore neufs. Voilà ce que j'appelle un fondeur! M. Vaflard est un honnête homme qui fournit de la matière dure; et pour moi le meilleur fondeur est celui chez lequel on va le moins souvent.

— Estimés dix mille francs, reprit David en continuant. Dix mille francs, mon père! mais c'est à quarante sous la livre, et MM. Didot ne vendent leur cicéro neuf que trente-six sous la livre. Vos têtes de clous ne valent que le prix de la fonte, dix sous la livre.

— Tu donnes le nom de têtes de clous aux Bâtardes, aux Coulées, aux Rondes de M. Gillé qui valent six francs la livre, des chefs-d'œuvre de gravure achetés il y a cinq ans et dont plusieurs ont encore le blanc de la fonte, tiens!

Le vieux Séchard attrapa quelques cornets pleins de *sortes* qui n'avaient jamais servi et les montra.

— Je ne suis pas savant, je ne sais ni lire ni écrire, mais j'en sais encore assez pour deviner que les caractères d'écriture de la maison Gillé ont été les pères des Anglaises de tes MM. Didot. Voici une *ronde*, dit-il en désignant une casse et y prenant un M, une *ronde* de cicéro qui n'a pas encore été dégommée.

David s'aperçut qu'il n'y avait pas moyen de discuter avec son père. Il fallait tout admettre ou tout refuser, il se trouvait entre un non et un oui. Le vieil ours avait compris dans l'inventaire jusqu'aux cordes de l'étendage; la plus petite ramette, les ais, les jattes, la pierre et les brosses à laver, tout était chiffré avec le scrupule d'un avare; et le total allait à trente mille francs, y compris le brevet de maître imprimeur et l'achalandage. David se demandait en lui-même si l'affaire était ou non faisable. En voyant son fils muet sur le chiffre, le vieux Séchard devint inquiet; il préférait un débat violent à une acceptation silencieuse. En ces sortes de marchés, le débat annonce un négociant capable qui défend ses intérêts. *Qui tope à tout,* disait le vieux Séchard, *ne paye rien.* Tout en épiant la pensée de son fils, il fit le dénombrement des méchants ustensiles nécessaires à l'exploitation d'une imprimerie en province; il amena successivement David devant une presse à satiner, une presse à rogner pour faire les ouvrages de ville, et dont il lui vanta l'usage et la solidité.

— Les vieux outils sont toujours les meilleurs, dit-il. On devrait en imprimerie les payer plus cher que les neufs, comme cela se fait chez les batteurs d'or.

D'épouvantables vignettes représentant des Hymens, des Amours, des morts qui soulevaient la pierre de leurs sépulcres en décrivant un V ou un M, d'énormes cadres à masques pour les affiches de spectacles, devinrent, par l'effet de l'éloquence avinée de Jérôme-Nicolas, des objets de la plus immense valeur. Il dit à son fils que les habitudes des gens de province étaient si fortement enracinées, qu'il essayerait en vain de leur donner de plus belles choses. Lui, Jérôme-Nicolas Séchard, avait tenté de leur vendre des almanachs meilleurs que le *Double Liégeois* imprimé sur du papier à sucre! eh bien, le *Double Liégeois* avait été préféré aux plus magnifiques almanachs. David reconnaîtrait bientôt l'importance de ces vieilleries, en les vendant plus cher que les plus coûteuses nouveautés.

— Ah! ah! mon garçon, la province est la province, et Paris est Paris. Si un homme de l'Houmeau t'arrive pour faire faire son billet de mariage, et que tu le lui imprimes sans un Amour avec des guirlandes, il ne se croira point marié et te le rapportera s'il n'y voit qu'un *M*, comme chez tes MM. Didot, qui sont la gloire de la typographie, mais dont les inventions ne seront pas adoptées avant trente ans dans les provinces. Et voilà.

Les gens généreux font de mauvais commerçants. David était une de ces natures pudiques et tendres qui s'effrayent d'une discussion et qui cèdent au moment où l'adversaire leur pique un peu trop le cœur. Ses sentiments élevés et l'empire que le vieil ivrogne avait conservé sur lui, le rendaient encore plus impropre à soutenir un débat d'argent avec son père, surtout quand il lui croyait les meilleures intentions: car il attribua d'abord la voracité de l'intérêt à l'attachement que le pressier avait pour ses outils. Cependant, comme Jérôme-Nicolas Séchard avait eu le tout de la veuve Rouzeau pour dix mille francs en assignats, et qu'en l'état actuel des choses, trente mille francs étaient un prix exorbitant, le fils s'écria :

— Mon père, vous m'égorgez!

— Moi qui t'ai donné la vie! dit le vieil ivrogne

en levant la main vers l'étendage. Mais, David, à quoi donc évalues-tu le brevet? Sais-tu ce que vaut le journal d'annonces à dix sous la ligne, privilége qui, à lui seul, a rapporté cinq cents francs le mois dernier? Mon gars, ouvre les livres, vois ce que produisent les affiches et les registres de la préfecture, la pratique de la mairie et celle de l'évêché! Tu es un fainéant qui ne veut pas faire sa fortune. Tu marchandes le cheval qui doit te conduire à quelque beau domaine comme celui de Marsac.

A cet inventaire était joint un acte de société entre le père et le fils. Le bon père louait à la société sa maison pour une somme de douze cents francs, quoiqu'il ne l'eût achetée que six mille livres, et il s'y réservait une des deux chambres pratiquées dans les mansardes. Tant que David Séchard n'aurait pas remboursé les trente mille francs, les bénéfices se partageraient par moitié; et le jour où il aurait remboursé cette somme à son père, il deviendrait seul et unique propriétaire de l'imprimerie. David estima le brevet, la clientèle et le journal, sans s'occuper des outils, il crut pouvoir se liquider et accepta ces conditions. Habitué aux finasseries de paysan, et ne connaissant rien aux larges calculs des Parisiens, le père fut étonné d'une aussi prompte conclusion.

— Mon fils se serait-il enrichi? se dit-il, ou invente-t-il en ce moment de ne pas me payer?

Dans cette pensée, il le questionna pour savoir s'il apportait de l'argent, afin de le lui prendre en à-compte. La curiosité du père éveilla la défiance du fils. David resta boutonné jusqu'au menton.

Le lendemain, le vieux Séchard fit transporter par son apprenti dans la chambre au deuxième étage ses meubles qu'il comptait faire apporter à sa campagne par les charrettes qui y reviendraient à vide. Il livra les trois chambres du premier étage toutes nues à son fils, de même qu'il le mit en possession de l'imprimerie sans lui donner un centime pour payer les ouvriers. Quand David pria son père, en sa qualité d'associé, de contribuer à la mise nécessaire à l'exploitation commune, le vieux pressier fit l'ignorant. Il ne s'était pas obligé, dit-il, à donner de l'argent en donnant son imprimerie, il croyait que sa mise de fonds était faite. Pressé par la logique de son fils, il lui répondit que, quand il avait acheté l'imprimerie à la veuve Rouzeau, il s'était tiré d'affaire sans un sou. Si lui, pauvre ouvrier dénué de connaissances, avait réussi, un élève des Didot ferait encore mieux. D'ailleurs David avait gagné de l'argent qui provenait de l'éducation payée par la sueur du front de son vieux père, il pouvait bien l'employer aujourd'hui.

— Qu'as-tu fait de tes banques? lui dit-il en revenant à la charge afin d'éclaircir le problème que le silence de son fils avait laissé la veille indécis.

— Mais, n'ai-je pas eu à vivre? n'ai-je pas acheté des livres? répondit David indigné.

— Ah! tu achetais des livres! tu feras de mauvaises affaires. Les gens qui achètent des livres ne sont guère propres à en imprimer, répondit l'ours.

David éprouva la plus horrible des humiliations, celle que cause l'abaissement d'un père, car il lui fallut subir le flux de raisons viles, pleureuses, attendrissantes, lâches, commerciales, serrées, par lesquelles le vieil avare formula son refus. Il refoula ses douleurs dans son âme, en se voyant seul, sans appui, en trouvant un spéculateur dans son père que, par curiosité philosophique, il voulait connaître à fond. Il lui fit observer qu'il ne lui avait jamais demandé compte de la fortune de sa mère : si cette fortune ne pouvait entrer en compensation du prix de l'imprimerie, elle devait au moins servir à son exploitation en commun.

— La fortune de ta mère? dit le vieux Séchard, mais c'est son intelligence et sa beauté!

A cette réponse, David devina son père tout entier, et comprit que, pour en obtenir un compte, il faudrait lui intenter un procès interminable, coûteux et déshonorant. Ce noble cœur accepta le fardeau qui allait peser sur lui, car il savait avec combien de peine il acquitterait les engagements pris envers son père.

— Je travaillerai, se dit-il. Après tout, si j'ai du mal, le bonhomme en a eu. Ne sera-ce pas d'ailleurs travailler pour moi-même?

— Je te laisse un trésor, dit le père inquiet du silence de son fils.

David lui demanda quel était ce trésor.

— Marion, dit le père.

Ce trésor consistait en une grosse fille de campagne, indispensable à l'exploitation de l'imprimerie; elle trempait le papier et le rognait, faisait les commissions et la cuisine, blanchissait le linge, déchargeait les voitures de papier, allait toucher l'argent et nettoyait les tampons; si elle eût su lire, le vieux Séchard l'aurait mise à la composition.

Le vieux Séchard partit à pied pour la campagne. Quoique très-heureux de sa vente, déguisée sous le nom d'association, il était inquiet de la manière dont il serait payé. Après les angoisses de la vente, viennent toujours celles de sa réalisation. Toutes les passions sont essentiellement jésuitiques. Cet homme qui regardait l'instruction comme inutile s'efforça de croire à son influence, il hypothéquait ses trente mille francs sur les idées d'honneur que l'éducation devait avoir développées chez son fils. En jeune homme bien élevé, David suerait sang et eau pour payer ses engagements; ses connaissances lui feraient trouver des ressources, il s'était montré plein de beaux sentiments, il payerait! Beaucoup de pères,

qui agissent ainsi, croient avoir agi paternellement, comme le vieux Séchard avait fini par se le persuader en atteignant son vignoble, situé à Marsac, petit village à deux lieues d'Angoulême. Ce domaine, où le précédent propriétaire avait bâti une jolie habitation, s'était augmenté d'année en année depuis 1809, époque où le vieil ours l'avait acquis. Il y échangea les soins du pressoir contre ceux de la presse, et il était, comme il le disait, depuis trop longtemps dans le vin pour ne pas bien s'y connaître.

Pendant la première année de sa retraite à la campagne, le père Séchard montra une figure soucieuse au-dessus de ses échalas, car il était toujours dans ses vignes, comme jadis il demeurait au milieu de son atelier. Ces trente mille francs inespérés le grisaient encore plus que la purée septembrale, il les maniait idéalement entre ses pouces. Moins la somme était due, plus il désirait l'encaisser. Aussi, souvent accourait-il de Marsac à Angoulême, attiré par ses inquiétudes. Il gravissait les rampes du rocher sur le haut duquel est assise la ville, il entrait dans l'atelier, pour voir si son fils se tirait d'affaire. Or les presses étaient à leurs places; l'unique apprenti, coiffé d'un bonnet de papier, décrassait les tampons; le vieil ours entendait crier une presse sur quelque billet de faire part, il reconnaissait ses vieux caractères, il apercevait son fils et le prote, chacun lisant dans sa cage un livre que l'ours prenait pour des épreuves; alors, après avoir dîné avec David, il retournait à son domaine de Marsac, en remâchant ses craintes. L'avarice a comme l'amour un don de seconde vue sur les futurs contingents, elle les flaire, elle les pressent; loin de l'atelier où l'aspect de ses outils le fascinait en le reportant aux jours où il faisait fortune, le vigneron retrouvait d'inquiétants symptômes d'inactivité. Le nom de *Cointet frères* l'effarouchait, il le voyait dominant celui de *Séchard et fils*. Enfin il sentait le vent du malheur; et son pressentiment était juste, le malheur planait sur la maison Séchard. Mais les avares ont un dieu. Par un concours de circonstances imprévues, ce dieu devait faire trébucher dans l'escarcelle de l'ivrogne le prix de sa vente usuraire.

Voici pourquoi l'imprimerie Séchard tombait, malgré ses éléments de prospérité. Indifférent à la réaction religieuse que produisait la Restauration dans le gouvernement, mais également insouciant du libéralisme, David gardait la plus nuisible des neutralités en matière politique et religieuse. Il se trouvait dans un temps où les commerçants de province devaient professer une opinion afin d'avoir des chalands, car il fallait opter entre la pratique des libéraux et celle des royalistes. Un amour qui vint au cœur de David et ses préoccupations scientifiques, son beau naturel, l'empêchèrent d'avoir cette âpreté au gain qui constitue le vrai commerçant, et qui lui eût fait étudier les différences qui distinguent l'industrie provinciale de l'industrie parisienne; les nuances si tranchées dans les départements disparaissent dans le grand mouvement de Paris. Ses concurrents, les frères Cointet, se mirent à l'unisson des opinions monarchiques; ils firent ostensiblement maigre, hantèrent la cathédrale, cultivèrent les prêtres, et réimprimèrent les premiers livres religieux dont le besoin se fit sentir; ils prirent ainsi l'avance dans cette branche lucrative, et calomnièrent David Séchard, en l'accusant de libéralisme et d'athéisme. Comment, disaient-ils, employer un homme qui avait pour père un septembriseur, un ivrogne, un bonapartiste, un vieil avare qui devait lui laisser des monceaux d'or? Ils étaient pauvres, chargés de famille, tandis que David était garçon et serait puissamment riche; aussi n'en prenait-il qu'à son aise, etc. Influencés par ces accusations portées contre David, la Préfecture et l'Évêché donnèrent le privilége de leurs impressions aux frères Cointet. Bientôt ces avides antagonistes, enhardis par l'incurie de leur rival, créèrent un second journal d'annonces. La vieille imprimerie fut réduite aux impressions de la Ville, et le produit de sa feuille d'annonces diminua de moitié. Riche de gains considérables faits sur les livres d'église et de piété, la maison Cointet proposa bientôt aux Séchard de leur acheter leur journal, afin d'avoir les annonces du département et les insertions judiciaires sans partage. Aussitôt que David eut transmis cette nouvelle à son père, le vieux vigneron, épouvanté déjà par la marche de la maison Cointet, fondit de Marsac sur la place du Mûrier avec la rapidité du corbeau qui a flairé les cadavres d'un champ de bataille.

— Laisse-moi manœuvrer les Cointet, ne te mêle pas de cette affaire, dit-il à son fils.

Le vieillard eut bientôt deviné l'intérêt des Cointet, il les effraya par la sagacité de ses aperçus. Son fils faisait une sottise qu'il venait empêcher, disait-il. Sur quoi reposera sa clientèle, s'il cède son journal? Les avoués, les notaires, tous les négociants de l'Houmeau seront libéraux; les Cointet ont voulu nuire aux Séchard en les accusant de libéralisme, ils leur ont ainsi préparé une planche de salut, car les annonces libérales resteraient aux Séchard! Vendre le journal, mais autant vendre matériel et brevet. Il demandait alors aux Cointet soixante mille francs de l'imprimerie pour ne pas ruiner son fils. Il aimait son fils, il défendait son fils. Le vigneron se servit de son fils comme les paysans se servent de leurs femmes : son fils voulait ou ne voulait pas, selon les propositions qu'il arrachait une à une aux Cointet, qu'il amena, non sans

efforts, à donner une somme de vingt-deux mille francs pour le *Journal de la Charente*. Mais David dut s'engager à ne jamais imprimer quelque journal que ce fût, sous peine de trente mille francs de dommages-intérêts. Cette vente était le suicide de l'imprimerie Séchard; mais le vigneron ne s'en inquiétait guère : après le vol, vient toujours l'assassinat. Le bonhomme comptait appliquer cette somme au payement de son fonds; et pour la palper, il aurait donné David par-dessus le marché, d'autant plus que ce gênant fils avait droit à la moitié de ce trésor inespéré. En dédommagement, le généreux père lui abandonna l'imprimerie, mais en maintenant le loyer de la maison aux fameux douze cents francs. Depuis la vente du journal aux Cointet, le vieillard vint rarement en ville; il allégua son grand âge, mais la raison véritable était le peu d'intérêt qu'il portait à une imprimerie qui ne lui appartenait plus. Néanmoins il ne put entièrement répudier la vieille affection qu'il portait à ses outils. Quand ses affaires l'amenaient à Angoulême, il eût été très-difficile de décider qui l'attirait le plus dans sa maison, de ses presses en bois, ou de son fils auquel il venait par forme demander ses loyers. Son ancien prote, devenu celui de Cointet, savait à quoi s'en tenir sur cette générosité paternelle; il disait que ce fin renard se ménageait ainsi le droit d'intervenir dans les affaires de son fils, en devenant créancier privilégié par l'accumulation des loyers.

La nonchalante incurie de David Séchard avait des causes qui peindront le caractère de ce jeune homme. Quelques jours après son installation dans l'imprimerie paternelle, il avait rencontré l'un de ses amis de collége dans la plus profonde misère. L'ami de David Séchard était un jeune homme, alors âgé d'environ vingt et un ans, nommé Lucien Chardon, et fils d'un ancien chirurgien des armées républicaines, mis hors de service par une blessure. La nature avait fait de M. Chardon un chimiste, et, poussé par ses inclinations, il s'était établi pharmacien à Angoulême. La mort le surprit au milieu des préparatifs nécessités par une lucrative découverte à la recherche de laquelle il avait consumé plusieurs années d'études scientifiques. Il voulait guérir toute espèce de goutte. La goutte est la maladie des riches, et comme les riches payent cher la santé quand ils en sont privés, il avait choisi ce problème à résoudre parmi tous ceux qui s'étaient offerts à ses méditations. Placé entre la science et l'empirisme, M. Chardon comprit que la science pouvait seule assurer sa fortune; il avait donc étudié les causes de la maladie, et basé son remède sur un certain régime qui l'appropriait à chaque tempérament. Il était mort pendant un séjour à Paris, où il sollicitait l'approbation de l'Académie de médecine, et perdit ainsi le fruit de ses travaux. Pressentant sa fortune, le pharmacien ne négligeait rien pour l'éducation de son fils et de sa fille, en sorte que l'entretien de sa maison avait constamment dévoré les produits de sa pharmacie. Ainsi, non-seulement il laissa ses enfants dans la misère; mais encore, pour leur malheur, il les avait élevés dans l'espérance de destinées brillantes qui s'éteignaient avec lui. L'illustre Desplein, qui lui donna des soins, le vit mourir dans des convulsions de rage. Son ambition avait pour principe le violent amour qu'il portait à sa femme, dernier rejeton de la famille de Rubempré, miraculeusement sauvé par lui de l'échafaud en 1793. Sans que la jeune fille eût voulu consentir à ce mensonge, il avait gagné du temps en la disant enceinte; il s'était ainsi créé le droit de l'épouser, et l'épousa malgré leur commune pauvreté. Ses enfants, comme tous les enfants de l'amour, eurent pour tout héritage la merveilleuse beauté de leur mère, présent si souvent fatal quand la misère l'accompagne.

Ces espérances, ces travaux, ces désespoirs si vivement épousés avaient profondément altéré la beauté de madame Chardon, de même que les lentes dégradations de l'indigence avaient changé ses mœurs; mais son courage et celui de ses enfants égala leur infortune. La pauvre veuve vendit la pharmacie située dans la grande rue de l'Houmeau, le principal faubourg d'Angoulême. Le prix de la pharmacie lui permit de se constituer trois cents francs de rente, somme insuffisante pour sa propre existence; mais elle et sa fille acceptèrent leur position sans en rougir, et se vouèrent à des travaux mercenaires. La mère gardait les femmes en couche. Ses bonnes façons la faisaient préférer à toute autre dans les maisons riches, où elle vivait sans rien coûter à ses enfants, tout en gagnant trente sous par jour. Pour éviter à son fils le désagrément de voir sa mère dans un pareil abaissement de condition, elle avait pris le nom de madame Charlotte. Les personnes qui réclamaient ses soins s'adressaient à M. Postel, le successeur de M. Chardon. La sœur de Lucien travaillait chez une blanchisseuse de fin, sa voisine, et gagnait environ vingt sous par jour; elle conduisait les ouvrières, et jouissait, dans l'atelier, d'une espèce de suprématie qui la sortait un peu de la classe des grisettes. Les faibles produits de leur travail, joints aux trois cents livres de rente de madame Chardon, arrivaient environ à onze cents francs par an, avec lesquels ces trois personnes devaient vivre, s'habiller et se loger. La stricte économie de ce ménage rendait à peine suffisante cette somme, presque entièrement absorbée par Lucien. Madame Chardon et sa fille Ève croyaient en Lucien comme la femme de Mahomet en son

mari ; leur dévouement à son avenir était sans bornes. Cette pauvre famille demeurait à l'Houmeau dans un logement loué pour une très-modique somme par le successeur de M. Chardon, et situé au fond d'une cour intérieure, au-dessus du laboratoire. Lucien y occupait une misérable chambre en mansarde.

Stimulé par un père qui, passionné pour les sciences naturelles, l'avait d'abord poussé dans cette voie, Lucien fut un des plus brillants élèves du collége d'Angoulême, où il se trouvait en troisième lorsque Séchard y finissait ses études. Quand le hasard fit rencontrer les deux camarades de collége, Lucien, fatigué de boire à la grossière coupe de la misère, était sur le point de prendre un de ces partis extrêmes auxquels on se décide à vingt ans. Cinquante francs par mois que David donna généreusement à Lucien en s'offrant à lui apprendre le métier de prote, quoiqu'un prote lui fût parfaitement inutile, sauva Lucien de son désespoir. Les liens de leur amitié de collége ainsi renouvelée se resserrèrent bientôt par les similitudes de leurs destinées et par les différences de leurs caractères. Tous deux, l'esprit gros de plusieurs fortunes, possédaient cette haute intelligence qui met l'homme de plain-pied avec toutes les sommités, et se voyaient jetés au fond de la société. Cette injustice du sort fut un lien puissant. Puis tous deux étaient arrivés à la poésie par une pente différente. Quoique destiné aux spéculations les plus élevées des sciences naturelles, Lucien se portait avec ardeur vers la gloire littéraire ; tandis que David, que son génie méditatif prédisposait à la poésie, inclinait par goût vers les sciences exactes. Cette interposition des rôles engendra comme une fraternité spirituelle. Lucien communiqua bientôt à David les hautes vues qu'il tenait de son père sur les applications de la science à l'industrie, et David fit apercevoir à Lucien les routes nouvelles où il devait s'engager dans la littérature pour s'y faire un nom et une fortune.

L'amitié qui lia ces deux jeunes gens devint en peu de jours une de ces passions qui ne naissent qu'au sortir de l'adolescence ; car David entrevit bientôt la belle Ève, et s'en éprit, comme s'éprennent les esprits mélancoliques et méditatifs. L'*Et nunc et semper et in secula seculorum* de la liturgie est la devise de ces sublimes poëtes inconnus dont les œuvres consistent en de magnifiques épopées enfantées et perdues entre deux cœurs. Quand l'amant eut pénétré le secret des espérances que la mère et la sœur de Lucien mettaient en ce beau front, quand leur dévouement aveugle lui fut connu, il trouva doux de se rapprocher de sa maîtresse en partageant ses immolations et son espoir. Lucien fut donc pour David un frère choisi. Comme les ultras qui voulaient être plus royalistes que le roi, David outra la foi que la mère et la sœur de Lucien avaient en son génie, et il le gâta comme une mère gâte son enfant. Durant une de ces conversations où, pressés par le défaut d'argent qui leur liait les mains, ils ruminaient, comme tous les jeunes gens, les moyens de réaliser une prompte fortune en secouant tous les arbres déjà dépouillés par les premiers venus, sans en obtenir de fruits, Lucien se souvint de deux idées émises par son père. M. Chardon avait parlé de réduire de moitié le prix du sucre par l'emploi d'un nouvel agent chimique, et de diminuer d'autant le prix du papier, en tirant de l'Amérique certaines matières végétales analogues à celles dont se servent les Chinois et qui coûtaient peu. David s'empara de cette idée, en y voyant une fortune, et considéra Lucien comme un bienfaiteur envers lequel il ne pourrait jamais s'acquitter.

Chacun devine combien les pensées dominantes et la vie intérieure des deux amis les rendaient impropres à gérer une imprimerie. Loin de rapporter quinze à vingt mille francs, comme celle des frères Cointet, imprimeurs-libraires de l'Évêché, propriétaires du *Phare de la Charente*, désormais le seul journal du département, l'imprimerie de Séchard fils produisait à peine trois cents francs par mois, sur lesquels il fallait prélever le traitement du prote, les gages de Marion, les impositions, le loyer ; ce qui réduisait David à une centaine de francs par mois. Des hommes actifs et industrieux auraient renouvelé les caractères, acheté des presses en fer, se seraient procuré dans la librairie parisienne des ouvrages qu'ils eussent imprimés à bas prix ; mais le maître et le prote, perdus dans les absorbants travaux de l'intelligence, se contentaient des ouvrages que leur donnaient leurs derniers clients. Les frères Cointet avaient fini par connaître le caractère et les mœurs de David, ils ne le calomniaient plus ; au contraire, une sage politique leur conseillait de laisser vivoter cette imprimerie, et de l'entretenir dans une honnête médiocrité, pour qu'elle ne tombât point entre les mains de quelque redoutable antagoniste ; ils y envoyaient eux-mêmes les ouvrages de ville. Ainsi, sans le savoir, David Séchard n'existait, commercialement parlant, que par un habile calcul de ses concurrents. Heureux de ce qu'ils nommaient sa manie, les Cointet avaient pour lui des procédés en apparence pleins de droiture et de loyauté ; mais ils agissaient en réalité, comme l'administration des Messageries, lorsqu'elle simule une concurrence pour en éviter une véritable.

L'extérieur de la maison Séchard était en harmonie avec la crasse avarice qui régnait à l'intérieur, où le vieil ours n'avait jamais rien réparé. La pluie, le soleil, les intempéries de chaque saison avaient

donné l'aspect d'un vieux tronc d'arbre à la porte de l'allée, tant elle était sillonnée de fentes inégales. La façade, mal bâtie en pierres et en briques mêlées sans symétrie, semblait plier sous le poids d'un toit vermoulu surchargé de ces tuiles creuses qui composent toutes les toitures dans le midi de la France. Le vitrage vermoulu était garni de ces énormes volets maintenus par les épaisses traverses qu'exige la chaleur du climat. Il eut été difficile de trouver dans tout Angoulême une maison aussi lézardée, aussi rabougrie; elle ne tenait plus que par la force du ciment. Imaginez cet atelier clair aux deux extrémités, sombre au milieu, ses murs couverts d'affiches de spectacle, brunis en bas par le contact des ouvriers qui y avaient roulé depuis trente ans, son attirail de cordes au plancher, ses piles de papier, ses vieilles presses, ses tas de pavés à charger les papiers trempés, ses rangs de casses, et au bout les deux cages où, chacun de leur côté, se tenaient le maître et le prote; vous comprendrez l'existence des deux amis en en étudiant le cadre.

En 1821, dans les premiers jours du mois de mai, David et Lucien étaient près du vitrage de la cour, au moment où, vers deux heures, leurs quatre ou cinq ouvriers quittèrent l'atelier pour aller dîner. Quand le maître vit son apprenti fermer la porte à sonnette qui donnait sur la rue, il emmena Lucien dans la cour comme si la senteur des papiers, des encriers, des presses et des vieux bois, lui eût été insupportable. Tous deux s'assirent sous un berceau d'où leurs yeux pouvaient voir quiconque entrerait dans l'atelier. Les rayons du soleil se jouaient alors dans les pampres de la treille, et caressaient les deux poëtes en les enveloppant de sa lumière comme d'une auréole. Le contraste produit par l'opposition de ces deux caractères et de ces deux figures fut alors si vigoureusement accusé, qu'il aurait séduit la brosse d'un grand peintre.

David avait les formes que donne la nature aux êtres destinés à de grandes luttes, éclatantes ou secrètes. Son large buste était flanqué par de fortes épaules en harmonie avec la plénitude de toutes ses formes. Son visage brun de ton, coloré, gras, supporté par un gros cou, enveloppé d'une abondante forêt de cheveux noirs, ressemblait au premier abord à celui des chanoines chantés par Boileau; mais un second examen vous révélait dans les sillons des lèvres épaisses, dans la fossette du menton, dans la tournure d'un nez carré, fendu par un méplat tourmenté, dans les yeux surtout, le feu continu d'un unique amour, la sagacité du penseur, l'ardente mélancolie d'un esprit qui pouvait embrasser les deux extrémités de l'horizon, en en pénétrant toutes les sinuosités, et qui se dégoûtait facilement des jouissances tout idéales en y portant les clartés de l'analyse. Si l'on devinait dans cette face les éclairs du génie qui s'élance, on voyait aussi les cendres auprès du volcan; l'espérance s'y éteignait dans un profond sentiment du néant social où la naissance obscure et le défaut de fortune maintiennent tant d'esprits supérieurs.

Auprès du pauvre imprimeur à qui son état, quoique si voisin de l'intelligence, donnait des nausées, auprès de ce Silène lourdement appuyé sur lui-même qui buvait à longs traits dans la coupe de la science et de la poésie, en s'enivrant afin d'oublier les malheurs de la vie de province, Lucien se tenait dans la pose gracieuse trouvée par les sculpteurs pour le Bacchus indien. Son visage avait la distinction des lignes de la beauté antique: c'était un front et un nez grec, la blancheur veloutée des femmes, des yeux noirs tant ils étaient bleus, des yeux pleins d'amour, et dont le cristallin le disputait en fraîcheur à celui d'un enfant. Ces beaux yeux étaient surmontés de sourcils comme tracés par un pinceau chinois et bordés de longs cils châtains. Le long des joues, brillait un duvet soyeux dont la couleur s'harmonisait à celle d'une blonde chevelure naturellement bouclée. Une suavité divine respirait dans ses tempes d'un blanc doré. Une incomparable noblesse était empreinte dans son menton court, relevé sans brusquerie. Le sourire des anges tristes errait sur ses lèvres de corail rehaussées par de belles dents. Il avait les mains de l'homme bien né, des mains élégantes, à un signe desquelles les hommes devaient obéir et que les femmes aiment à baiser. Lucien était mince et de taille moyenne. A voir ses pieds, un homme aurait été d'autant plus tenté de le prendre pour une jeune fille déguisée, que, semblable à la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformées comme celles d'une femme. Cet indice, rarement trompeur, était vrai chez Lucien, que la pente de son esprit remuant amenait souvent, quand il analysait l'état actuel de la société, sur le terrain de la dépravation particulière aux diplomates qui croient que le succès est la justification de tous les moyens, quelque honteux qu'ils soient. L'un des malheurs auxquels sont soumises les grandes intelligences, c'est de comprendre forcément toute chose, les vices aussi bien que les vertus.

Ces deux jeunes gens jugeaient la société d'autant plus souverainement qu'ils s'y trouvaient placés plus bas; car les hommes méconnus se vengent de l'humilité de leur position par la hauteur de leur coup d'œil. Mais aussi leur désespoir était d'autant plus amer, qu'ils allaient ainsi plus rapidement là où les portait leur véritable destinée. Lucien avait beaucoup lu, beaucoup comparé; David avait beaucoup pensé, beaucoup médité. Malgré les apparences

d'une santé vigoureuse et rustique, l'imprimeur était un génie mélancolique et maladif, il doutait de lui-même; tandis que Lucien, doué d'un esprit entreprenant mais mobile, avait une audace en désaccord avec sa tournure molle, presque débile, mais pleine de grâces féminines. Lucien avait au plus haut degré le caractère gascon, hardi, brave, aventureux, qui s'exagère le bien et amoindrit le mal, qui ne recule point devant une faute s'il y a profit, et qui se moque du vice s'il s'en fait un marchepied. Ces dispositions d'ambitieux étaient alors comprimées par les belles illusions de la jeunesse, par l'ardeur qui le portait vers les nobles moyens que les hommes amoureux de gloire emploient avant tous les autres. Il n'était encore aux prises qu'avec ses désirs et non avec les difficultés de la vie, avec sa propre puissance et non avec la lâcheté des hommes qui est d'un fatal exemple pour les esprits mobiles. Vivement séduit par le brillant de l'esprit de Lucien, David l'admirait tout en rectifiant les erreurs dans lesquelles le jetait la furie française. Cet homme juste avait un caractère timide en désaccord avec sa forte constitution, mais il ne manquait point de la persistance des hommes du Nord; s'il entrevoyait toutes les difficultés, il se promettait de les vaincre sans se rebuter; s'il avait la fermeté d'une vertu vraiment apostolique, il la tempérait par les grâces d'une inépuisable indulgence. Dans cette amitié déjà vieille, l'un des deux aimait avec idolâtrie, et c'était David. Aussi Lucien commandait-il en femme qui se sait aimée. David obéissait avec plaisir. La beauté physique de son ami comportait une supériorité qu'il acceptait en se trouvant lourd et commun. Au bœuf l'agriculture patiente, à l'oiseau la vie insouciante, semblait se dire l'imprimeur; je serai le bœuf, il sera l'aigle. Depuis environ trois ans, tous deux avaient donc confondu leurs destinées si brillantes dans l'avenir. Ils lisaient les grandes œuvres qui apparurent depuis la paix sur l'horizon littéraire et scientifique, les ouvrages de Schiller, de Gœthe, de lord Byron, de Walter Scott, de Jean Paul, de Berzélius, de Davy, de Cuvier, de Lamartine, etc. Ils s'échauffaient à ces grands foyers, ils s'essayaient en des œuvres avortées, ou prises, quittées et reprises avec ardeur; ils travaillaient continuellement sans lasser les inépuisables forces de la jeunesse. Également pauvres, mais dévorés par l'amour de l'art et de la science, ils oubliaient la misère présente, en s'occupant à jeter les fondements de leur renommée.

— Lucien, sais-tu ce que je viens de recevoir de Paris? dit l'imprimeur en tirant de sa poche un petit volume in-18. Écoute!

David lut, comme savent lire les poëtes, l'idylle d'André de Chénier, intitulée *Néère*, puis celle du *Jeune Malade*, puis l'élégie sur le suicide, celle dans le goût ancien, et les deux derniers ïambes.

— Voilà donc ce qu'est André de Chénier! s'écria Lucien à plusieurs reprises. Il est désespérant, répétait-il pour la troisième fois, quand David, trop ému pour continuer, lui laissa prendre le volume. Un poëte retrouvé par un poëte! dit-il en voyant la signature de la préface.

— Après avoir produit ce volume, reprit David, il croyait n'avoir rien fait qui fût digne d'être publié.

Lucien lut à son tour l'épique morceau de *l'Aveugle*, plusieurs élégies; et quand il tomba sur le fragment :

S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre?

il baisa le livre, et les deux amis pleurèrent, car tous deux aimaient avec idolâtrie. Les pampres s'étaient colorés, les vieux murs de la maison fendillés, bossués, inégalement traversés par d'ignobles lézardes, avaient été revêtus de cannelures, de bossages, de bas-reliefs et des innombrables chefs-d'œuvre de je ne sais quelle architecture par les doigts d'une fée. La Fantaisie avait secoué ses fleurs et ses rubis sur la petite cour obscure! La Camille d'André Chénier était devenue pour David son Ève adorée et pour Lucien la grande dame qu'il courtisait. La Poésie avait secoué les pans majestueux de sa robe étoilée sur l'atelier où grimaçaient les singes et les ours de la typographie. Cinq heures sonnaient, mais les deux amis n'avaient ni faim ni soif; la vie leur était un rêve d'or, ils avaient tous les trésors de la terre à leurs pieds, ils apercevaient ce coin d'horizon bleuâtre indiqué du doigt par l'Espérance à ceux dont la vie est orageuse et auxquels sa voix de sirène dit : « Allez, volez, vous échapperez au malheur par cet espace d'or, d'argent ou d'azur. » En ce moment, l'apprenti de l'imprimerie ouvrit la petite porte vitrée qui donnait de l'atelier dans la cour, et désigna les deux amis à un inconnu qui s'avança vers eux en les saluant.

— Monsieur, dit-il à David en tirant de sa poche un énorme cahier, voici un mémoire que je désirerais faire imprimer; voudriez-vous évaluer ce qu'il coûtera?

— Monsieur, nous n'imprimons pas des manuscrits aussi considérables, répondit David sans regarder le cahier; voyez MM. Cointet.

— Mais nous avons cependant un très-joli caractère qui pourrait convenir, reprit Lucien en prenant le manuscrit. Il faudrait que vous eussiez la complaisance de revenir demain, et de nous laisser votre ouvrage pour estimer les frais d'impression.

— N'est-ce pas à M. Lucien Chardon que j'ai l'honneur...?

— Oui, monsieur, répondit le prote.

— Je suis heureux, monsieur, dit l'auteur, d'avoir pu rencontrer un jeune poëte promis à de si belles destinées. Je suis envoyé par madame de Bargeton.

En entendant ce nom, Lucien rougit et balbutia quelques mots pour exprimer sa reconnaissance de l'intérêt que lui portait madame de Bargeton. David remarqua la rougeur et l'embarras de son ami, qu'il laissa soutenir la conversation avec le gentilhomme campagnard, auteur d'un mémoire sur la culture des vers à soie, et que la vanité poussait à se faire imprimer pour pouvoir être lu par ses collègues de la Société d'agriculture.

— Eh bien! Lucien, dit David quand le gentilhomme s'en alla, aimerais-tu madame de Bargeton?

— Éperdument!

— Et vous êtes plus séparés l'un de l'autre par les préjugés que si vous étiez, elle à Pékin, toi dans le Groënland.

— La volonté de deux amants triomphe de tout, dit Lucien en baissant les yeux.

— Tu nous oublieras, répondit le craintif amant de la belle Ève.

— Peut-être t'ai-je, au contraire, sacrifié ma maîtresse, s'écria Lucien.

— Que veux-tu dire?

— Malgré mon amour, malgré les divers intérêts qui me portent à m'impatroniser chez elle, je lui ai dit que je n'y retournerais jamais, si un homme de qui les talents étaient supérieurs aux miens, dont l'avenir devait être glorieux, si David Séchard, mon frère, mon ami, n'y était reçu! Je dois trouver une réponse à la maison. Mais quoique tous les aristocrates soient invités ce soir pour m'entendre lire des vers, si la réponse est négative, je ne remettrai jamais les pieds chez madame de Bargeton.

David serra violemment la main de Lucien, après s'être essuyé les yeux. Six heures sonnèrent.

— Ève doit être inquiète, adieu! dit brusquement Lucien.

Il s'échappa, laissant David en proie à l'une de ces émotions que l'on ne sent aussi complétement qu'à cet âge, surtout dans la situation où se trouvaient ces deux jeunes cygnes auxquels la vie de province n'avait pas encore coupé les ailes.

— Cœur d'or! s'écria David en accompagnant de l'œil Lucien qui traversait l'atelier.

Lucien descendit à l'Houmeau par la belle promenade de Beaulieu, par la rue du Minage et la Porte-Saint-Pierre. S'il prenait ainsi le chemin le plus long, dites-vous que la maison de madame de Bargeton était située sur cette route. Il éprouvait tant de plaisir à passer sous les fenêtres de cette femme, même à son insu, que depuis deux mois il ne revenait plus à l'Houmeau par la Porte-Palet. En arrivant sous les arbres de Beaulieu, il contempla la distance qui séparait Angoulême de l'Houmeau. Les mœurs du pays avaient élevé des barrières morales bien autrement difficiles à franchir que les rampes par où descendait Lucien. Le jeune ambitieux qui venait de s'introduire dans l'hôtel de Bargeton en jetant la gloire comme un pont volant entre la ville et le faubourg, était inquiet de la décision de sa maîtresse comme un favori qui craint une disgrâce, après avoir essayé d'étendre son pouvoir. Ces paroles doivent paraître obscures à ceux qui n'ont pas encore observé les mœurs particulières aux cités divisées en ville haute et ville basse; mais il est d'autant plus nécessaire d'entrer ici dans quelques explications sur Angoulême, qu'elles feront comprendre madame de Bargeton, un des personnages les plus importants de cette histoire.



II

MADAME DE BARGETON.

Angoulême est une vieille ville, bâtie au sommet d'une roche en pain de sucre qui domine les prairies où se roule la Charente. Ce rocher tient vers le Périgord à une longue colline qu'il termine brusquement sur la route de Paris à Bordeaux, en formant une sorte de promontoire dessiné par trois pittoresques vallées. L'importance qu'avait cette ville au temps des guerres religieuses est attestée par ses remparts, par ses portes et par les restes d'une forteresse assise sur le piton du rocher. Sa situation en faisait jadis un point stratégique également précieux aux catholiques et aux calvinistes, mais sa force d'autrefois constitue sa faiblesse aujourd'hui; car en l'empêchant de s'étaler sur la Charente, ses remparts et la pente trop rapide du rocher l'ont condamnée à la plus funeste immobilité. Vers le temps où cette histoire s'y passa, le gouvernement essayait de pousser la ville vers le Périgord en bâtissant le long de la colline le palais de la préfecture, une école de marine, des établissements militaires, en préparant des routes. Mais le commerce avait pris les devants ailleurs. Depuis longtemps le bourg de l'Houmeau s'était agrandi comme une couche de champignons au pied du rocher, sur les bords de la rivière le long de laquelle passe la grande route de Paris à Bordeaux. Personne n'ignore la célébrité des papeteries d'Angoulême, qui, depuis trois siècles, s'étaient forcément établies sur la Charente et

sur ses affluents où elles trouvèrent des chutes d'eau. L'État avait fondé à Ruelle sa plus considérable fonderie de canons pour la marine. Le roulage, la poste, les auberges, le charronnage, les entreprises de voitures publiques, toutes les industries qui vivent par la route et par la rivière se groupèrent au bas d'Angoulême pour éviter les difficultés que présentent ses abords. Naturellement les tanneries, les blanchisseries, tous les commerces aquatiques restèrent à portée de la Charente; puis les magasins d'eau-de-vie, les dépôts de toutes les matières premières voiturées par la rivière, enfin tout le transit borda la Charente de ses établissements. Le faubourg de l'Houmeau devint donc une ville industrieuse et riche, une seconde Angoulême que jalousa la ville haute où restèrent le gouvernement, l'évêché, la justice, l'aristocratie. Ainsi, l'Houmeau, malgré son active et croissante puissance, ne fut qu'une annexe d'Angoulême. En haut la noblesse et le pouvoir, en bas le commerce et l'argent; deux zones sociales constamment ennemies en tous lieux; il est difficile de deviner qui des deux villes hait le plus sa rivale. La restauration avait depuis neuf ans aggravé cet état de choses assez calme sous l'empire.

La plupart des maisons du haut Angoulême sont habitées ou par des familles nobles ou par d'antiques bourgeoises qui vivent de leurs revenus, et composent une sorte de nation autochthone dans laquelle les étrangers ne sont jamais reçus. A peine si après deux cents ans d'habitation, si après une alliance avec l'une des familles primordiales, une famille venue de quelque province voisine se voit adoptée; aux yeux des indigènes elle semble être arrivée d'hier dans le pays. Les préfets, les receveurs généraux, les administrations qui se sont succédé depuis quarante ans, ont tenté de civiliser ces vieilles familles perchées sur leur roche comme des corbeaux défiants; elles ont accepté leurs fêtes et leurs dîners; mais quant à les admettre chez elles, elles s'y sont refusées constamment. Moqueuses, dénigrantes, jalouses, avares, elles se marient entre elles, se forment en bataillon serré pour ne laisser ni sortir ni entrer personne; les créations du luxe moderne, elles les ignorent; pour elles envoyer un enfant à Paris, c'est vouloir le perdre; cette prudence peint les mœurs et les coutumes arriérées de ces maisons atteintes d'un royalisme inintelligent, entichées de dévotion plutôt que religieuses, qui toutes vivent immobiles comme leur ville et son rocher. Angoulême jouit cependant d'une grande réputation dans les provinces adjacentes pour l'éducation qu'on y reçoit; les villes voisines y envoient leurs filles dans les pensions et dans les couvents.

Il est facile de concevoir combien l'esprit de caste influe sur les sentiments qui divisent Angoulême et l'Houmeau. Le commerce est riche, la noblesse est généralement pauvre; l'un se venge de l'autre par un mépris égal des deux côtés. La bourgeoisie d'Angoulême épouse cette querelle. Le marchand de la haute ville dit d'un négociant du faubourg, avec un accent indéfinissable: « C'est un homme de l'Houmeau! » En dessinant la position de la noblesse en France et lui donnant des espérances qui ne pouvaient se réaliser sans un bouleversement général, la Restauration étendit la distance morale qui séparait, encore plus fortement que la distance locale, Angoulême de l'Houmeau. La société noble, unie alors au gouvernement, devint là plus exclusive qu'en tout autre endroit de la France. L'habitant de l'Houmeau ressemblait assez à un paria. De là procédaient ces haines sourdes et profondes qui donnèrent une effroyable unanimité à l'insurrection de 1830, et détruisirent les éléments d'un durable état social en France. La morgue de la noblesse de cour désaffectionna du trône la noblesse de province, autant que celle-ci désaffectionnait la bourgeoisie, en en froissant toutes les vanités.

Un homme de l'Houmeau, fils d'un pharmacien, introduit chez madame de Bargeton, était donc une petite révolution. Quels en étaient les auteurs? Lamartine et Victor Hugo, Casimir Delavigne et Jouy, Béranger et Chateaubriand, Villemain et M. Aignan, Soumet et Tissot, Étienne et d'Avrigny, Benjamin Constant et la Mennais, Cousin et Michaud, enfin les vieilles aussi bien que les jeunes illustrations littéraires, les libéraux comme les royalistes. Madame de Bargeton aimait les arts et les lettres, goût extravagant, manie hautement déplorée dans Angoulême, mais qu'il est nécessaire de justifier en esquissant la vie de cette femme née pour être célèbre, maintenue dans l'obscurité par de fatales circonstances, et dont l'influence détermina la destinée de Lucien.

M. de Bargeton était l'arrière-petit-fils d'un jurat de Bordeaux, nommé Mirault, anobli sous Louis XIII par suite d'un long exercice en sa charge. Sous Louis XIV, son fils, devenu Mirault de Bargeton, fut officier dans les gardes de la Porte, et fit un si grand mariage d'argent, que, sous Louis XV, son fils fut appelé purement et simplement M. de Bargeton. Ce M. de Bargeton, petit-fils de M. Mirault le jurat, tint si fort à se conduire en parfait gentilhomme, qu'il mangea tous les biens de la famille, et en arrêta la fortune. Deux de ses frères, grands-oncles du Bargeton actuel, redevinrent négociants, en sorte qu'il se trouve des Mirault dans le commerce à Bordeaux. Comme la terre de Bargeton, située en Angoumois dans la mouvance du fief de la Rochefoucauld, était substituée, ainsi qu'une maison d'Angoulême, appelée l'hôtel de Bargeton, le petit-

fils de M. de Bargeton *le Mangeur* hérita de ces deux biens. En 1789, il perdit ses droits utiles, et n'eut plus que le revenu de la terre, qui valait environ six mille livres de rente. Si son grand-père eût suivi les glorieux exemples de Bargeton I et de Bargeton II, Bargeton V, qui peut se surnommer *le Muet,* aurait été marquis de Bargeton; il se fût allié à quelque grande famille, se serait trouvé duc et pair comme tant d'autres; tandis qu'en 1805, il fut très-flatté d'épouser mademoiselle Marie-Louise-Anaïs de Nègrepelisse, fille d'un gentilhomme oublié depuis longtemps dans sa gentilhommière, quoiqu'il représentât la branche cadette d'une des plus antiques familles du Midi de la France. Il y eut un Nègrepelisse parmi les otages de saint Louis, mais le chef de la branche aînée porte l'illustre nom d'Espard, acquis sous Henri IV par un mariage avec l'héritière de cette famille. Ce gentilhomme, cadet d'un cadet, vivait sur le bien de sa femme, petite terre située près de Barbezieux, qu'il exploitait à merveille en allant vendre son blé au marché, brûlant lui-même son vin, et se moquant des railleries pourvu qu'il entassât des écus, et que de temps en temps il pût amplifier son domaine.

Des circonstances assez rares au fond des provinces avaient inspiré à madame de Bargeton le goût de la musique et de la littérature. Pendant la révolution, un abbé Niollant, le meilleur élève de l'abbé Roze, se cacha dans le petit castel d'Escarbas, en y apportant son bagage de compositeur. Il avait largement payé l'hospitalité du vieux gentilhomme, en faisant l'éducation de sa fille Anaïs, nommée Naïs par abréviation, et qui sans cette aventure eût été abandonnée à elle-même, ou, par un plus grand malheur, à quelque mauvaise femme de chambre. Non-seulement l'abbé était musicien, mais il possédait des connaissances étendues en littérature, il savait l'italien et l'allemand, il enseigna donc ces deux langues et le contre-point à mademoiselle de Nègrepelisse; il lui expliqua les grandes œuvres littéraires de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, en déchiffrant avec elle la musique de tous les maîtres. Enfin, pour combattre le désœuvrement de la profonde solitude à laquelle les condamnaient les événements politiques, il lui apprit le grec et le latin, et lui donna quelque teinture des sciences naturelles.

La présence d'une mère ne modifia point cette mâle éducation chez une jeune personne déjà trop portée à l'indépendance par la vie champêtre. L'abbé Niollant, âme enthousiaste et poétique, était surtout remarquable par l'esprit particulier aux artistes qui comporte plusieurs prisables qualités, mais qui s'élève au-dessus des idées bourgeoises par la liberté des jugements et par l'étendue des aperçus. Si, dans le monde, cet esprit se fait pardonner ses témérités par son originale profondeur, il peut sembler nuisible dans la vie privée, par les écarts qu'il inspire. L'abbé ne manquait point de cœur, ses idées furent donc contagieuses pour une jeune fille comme mademoiselle de Nègrepelisse, chez qui l'exaltation naturelle aux jeunes personnes se trouvait corroborée par la solitude de la campagne. L'abbé Niollant communiqua sa hardiesse d'examen, sa facilité de jugement à son élève; mais ces qualités si nécessaires à un homme deviennent des défauts chez une femme destinée aux humbles occupations d'une mère de famille.

Quoique l'abbé recommandât continuellement à son élève d'être d'autant plus gracieuse et modeste, que son savoir était plus étendu, mademoiselle de Nègrepelisse prit une excellente opinion d'elle-même, et conçut un robuste mépris pour l'humanité. Ne voyant autour d'elle que des inférieurs et des gens empressés de lui obéir, elle eut la hauteur des grandes dames, sans avoir les douces fourberies de leur politesse. Flattée dans toutes ses vanités par un pauvre abbé qui s'admirait en elle comme un auteur dans son œuvre, elle eut le malheur de ne rencontrer aucun point de comparaison qui l'aidât à se juger. Le manque de compagnie est un des plus grands inconvénients de la vie de campagne. Faute de rapporter aux autres les petits sacrifices exigés par le maintien et la toilette, on perd l'habitude de se gêner pour autrui; tout en nous se vicie, la forme comme les idées. N'étant pas réprimée par le commerce de la société, la hardiesse des idées de mademoiselle de Nègrepelisse passa dans ses manières, dans son regard; elle eut cet air cavalier qui paraît, au premier abord, original, mais qui ne sied qu'aux femmes de vie aventureuse.

Ainsi, cette éducation dont les aspérités se seraient polies dans les hautes régions sociales, devait la rendre ridicule à Angoulême, alors que ses adorateurs cesseraient de diviniser des erreurs gracieuses pendant la jeunesse seulement. Quant à M. de Nègrepelisse, il aurait donné tous les livres de sa fille pour sauver un bœuf malade, car il était si avare qu'il ne lui aurait pas accordé deux liards au delà du revenu auquel elle avait droit, quand même il eût été question de lui acheter la bagatelle la plus nécessaire à son éducation. L'abbé mourut en 1802, avant le mariage de sa chère enfant, mariage qu'il aurait sans doute déconseillé.

Le vieux gentilhomme se trouva bien empêché de sa fille quand l'abbé fut mort. Il se sentit trop faible pour soutenir la lutte qui allait éclater entre son avarice et l'esprit indépendant de sa fille inoccupée. Comme toutes les jeunes personnes sorties de la route tracée où doivent cheminer les femmes, Naïs avait jugé le mariage et s'en souciait peu. Elle répugnait à soumettre son intelligence et sa personne aux hommes sans valeur et sans grandeur

personnelle qu'elle avait pu rencontrer. Elle voulait commander, et devait obéir. Entre obéir à des caprices grossiers, à des esprits sans indulgence pour ses goûts, et s'enfuir avec un amant qui lui plairait, elle n'aurait pas hésité. M. de Nègrepelisse était encore assez gentilhomme pour craindre une mésalliance. Comme beaucoup de pères, il se résolut à marier sa fille, moins pour elle que pour sa propre tranquillité. Il lui fallait un noble ou un gentilhomme peu spirituel, incapable de chicaner le compte de tutelle qu'il voulait rendre à sa fille, assez nul d'esprit et de volonté pour que Naïs pût se conduire à sa fantaisie, assez désintéressé pour l'épouser sans dot. Mais comment trouver un gendre qui convînt également au père et à la fille? Un pareil homme était le phénix des gendres. Dans ce double intérêt, M. de Nègrepelisse étudia les hommes de la province, et M. de Bargeton lui parut être le seul qui répondît à son programme. M. de Bargeton, quadragénaire fort endommagé par les dissipations de sa jeunesse, était accusé d'une remarquable impuissance d'esprit; mais il lui restait précisément assez de bon sens pour gérer sa fortune, et assez de manières pour demeurer dans le monde d'Angoulême sans y commettre ni gaucheries ni sottises. M. de Nègrepelisse expliqua tout crûment à sa fille la valeur négative du mari-modèle qu'il lui proposait, et lui fit apercevoir le parti qu'elle en pouvait tirer pour son propre bonheur : elle épousait un nom, elle achetait un chaperon, elle conduirait à son gré sa fortune à l'abri d'une raison sociale, et à l'aide des liaisons que son esprit et sa beauté lui procureraient à Paris. Naïs fut séduite par la perspective d'une semblable liberté. M. de Bargeton crut faire un brillant mariage, en estimant que son beau-père ne tarderait pas à lui laisser la terre qu'il arrondissait avec amour; mais en ce moment M. de Nègrepelisse paraissait devoir écrire l'épitaphe de son gendre.

Madame de Bargeton se trouvait alors âgée de trente-six ans, et son mari en avait cinquante-huit; disparité d'autant plus choquante que M. de Bargeton semblait avoir soixante et dix ans, tandis que sa femme pouvait impunément jouer à la jeune fille, se mettre en rose, ou se coiffer à l'enfant. Quoique leur fortune n'excédât pas douze mille livres de rente, elle était classée parmi les six fortunes les plus considérables de la vieille ville, les négociants et les administrateurs exceptés. La nécessité de cultiver leur père, dont madame de Bargeton attendait l'héritage pour aller à Paris, et qui le fit si bien attendre que son gendre mourut avant lui, força M. et madame de Bargeton d'habiter Angoulême, où les brillantes qualités d'esprit et les richesses brutes cachées dans le cœur de Naïs devaient se perdre sans fruit, et se changer avec le temps en ridicules. En effet, nos ridicules sont en grande partie causés par un beau sentiment, par des vertus ou par des facultés portées à l'extrême. La fierté, que ne modifie pas l'usage du grand monde, devient de la roideur en se déployant sur de petites choses au lieu de s'agrandir dans un cercle de sentiments élevés. L'exaltation, cette vertu d'âme qui engendre les saintes, qui inspire les dévouements cachés et les éclatantes poésies, devient de l'exagération en se prenant aux riens de la province. Loin du centre où brillent les grands esprits, où l'air est chargé de pensées, où tout se renouvelle, l'instruction vieillit, le goût se dénature comme une eau stagnante. Faute d'exercice, les passions se rapetissent en grandissant des choses minimes; là, est la raison de l'avarice et du commérage qui empestent la vie de province. Bientôt, l'imitation des idées étroites et des manières mesquines gagne la personne la plus distinguée. Ainsi périssent des hommes nés grands, des femmes qui, redressées par les enseignements du monde et formées par des esprits supérieurs, eussent été charmantes.

Madame de Bargeton prenait la lyre à propos d'une bagatelle, sans distinguer les poésies personnelles des poésies publiques. Il est en effet des sensations incomprises qu'il faut garder pour soi-même. Certes, un coucher de soleil est un grand poëme, mais une femme n'est-elle pas ridicule en le dépeignant à grands mots devant des gens matériels? Il s'y rencontre de ces voluptés qui ne peuvent se savourer qu'à deux, poëte à poëte, cœur à cœur. Elle avait le défaut d'employer de ces immenses phrases bardées de mots emphatiques, si ingénieusement nommées *des tartines* dans l'argot du journalisme qui tous les matins en taille à ses abonnés de fort peu digérables, et que néanmoins ils avalent. Elle prodiguait démesurément des superlatifs qui pyramidalisaient sa conversation; les moindres choses y prenaient des proportions gigantesques. Dès cette époque, elle commençait à tout *typiser, individualiser, synthétiser, dramatiser, supérioriser, analyser, poétiser, prosaïser, colossifier, angéliser, néologiser* et *tragiquer;* car il faut violer pour un moment la langue, afin de peindre des travers nouveaux que partagent quelques femmes. Son esprit s'enflammait d'ailleurs comme son langage. Le dithyrambe était dans son cœur et sur ses lèvres. Elle palpitait, elle se pâmait, elle s'enthousiasmait pour tout événement : pour le dévouement d'une sœur grise et l'exécution des frères Faucher, pour Ipsiboë comme pour l'Anaconda, pour l'évasion de Lavalette comme pour une de ses amies qui avait mis des voleurs en fuite en faisant la grosse voix. Pour elle, tout était sublime, extraordinaire, étrange, divin, mer-

veilleux. Elle s'animait, se courrouçait, s'abattait sur elle-même, s'élançait, retombait, regardait le ciel ou la terre; ses yeux se remplissaient de larmes. Elle usait sa vie en de perpétuelles admirations et se consumait en d'étranges dédains : elle concevait le pacha de Janina, elle aurait voulu lutter avec lui dans son sérail, et trouvait quelque chose de grand à être cousue dans un sac et jetée à l'eau; elle enviait lady Esther Stanhope, ce bas-bleu du désert; il lui prenait envie de se faire sœur de Sainte-Camille et d'aller mourir de la fièvre jaune à Barcelone en soignant les malades : c'était là une grande, une noble destinée! Enfin, elle avait soif de tout ce qui n'était pas l'eau claire de sa vie, cachée entre les herbes. Elle adorait lord Byron, Jean-Jacques Rousseau, toutes les existences poétiques et dramatiques. Elle avait des larmes pour tous les malheurs et des fanfares pour toutes les victoires; elle sympathisait avec Napoléon vaincu, elle revêtait les gens de génie d'une auréole, et croyait qu'ils vivaient de parfums et de lumière. A beaucoup de personnes, elle paraissait une folle dont la folie était sans danger; mais, certes, à quelque perspicace observateur, ces choses eussent semblé les débris d'un magnifique amour écroulé aussi vite que bâti, les restes d'une Jérusalem céleste; l'amour sans l'amant. Et c'était vrai

L'histoire des dix-huit premières années du mariage de madame de Bargeton peut s'écrire en peu de mots. Elle vécut pendant quelque temps de sa propre substance et d'espérances lointaines. Puis, après avoir reconnu que la vie de Paris, à laquelle elle aspirait, lui était interdite par la médiocrité de sa fortune, elle se prit à examiner les personnes qui l'entouraient, et frémit de sa solitude. Il ne se trouvait autour d'elle aucun homme qui pût lui inspirer une de ces folies auxquelles les femmes se livrent, poussées par le désespoir que leur cause une vie sans issue, sans événement, sans intérêt. Elle ne pouvait compter sur rien, pas même sur le hasard, car il y a des vies sans hasard.

Au temps où l'Empire brillait de toute sa gloire, lors du passage de Napoléon en Espagne où il envoyait la fleur de ses troupes, ses espérances trompées se réveillèrent. La curiosité la poussa naturellement à contempler ces héros qui conquéraient l'Europe sur un mot mis à l'ordre du jour, et qui renouvelaient les fabuleux exploits de la chevalerie. Les villes les plus avaricieuses et les plus réfractaires étaient obligées de fêter la garde impériale, au-devant de laquelle allaient les maires et les préfets, une harangue en bouche, comme pour la royauté. Madame de Bargeton, venue à une redoute offerte par un régiment à la ville, s'éprit d'un gentilhomme, simple sous-lieutenant à qui le rusé Napoléon avait montré le bâton de maréchal de France. Cette passion contenue, noble, grande et qui contrastait avec les passions alors si facilement nouées et dénouées, fut chastement consacrée par la main de la mort. A Wagram, un boulet de canon écrasa sur le cœur du marquis de Cante-Croix le seul portrait qui attestât la beauté de madame de Bargeton. Elle pleura longtemps ce beau jeune homme, qui en deux campagnes était devenu colonel, échauffé par la gloire, par l'amour, et qui mettait une lettre de Naïs au-dessus des distinctions impériales. La douleur jeta sur la figure de cette femme un voile de tristesse. Ce nuage ne se dissipa qu'à l'âge terrible où la femme commence à regretter ses belles années passées sans qu'elle en ait joui, où elle voit ses roses se faner, où les désirs d'amour renaissent avec l'envie de prolonger les derniers sourires de la jeunesse. Toutes ses supériorités firent plaie dans son âme au moment où le froid de la province la saisit. Comme l'hermine, elle serait morte de chagrin si, par hasard, elle se fût souillée au contact d'hommes qui ne pensaient qu'à jouer quelques sous le soir après avoir bien dîné. Sa fierté la préserva des tristes amours de la province. Entre la nullité des hommes qui l'entouraient et le néant, une femme aussi supérieure dut préférer le néant. Le mariage et le monde furent donc pour elle un monastère. Elle vécut par la poésie, comme la carmélite vit par la religion. Les ouvrages des illustres étrangers jusqu'alors inconnus qui se publièrent de 1815 à 1821, les grands traités de M. de Bonald et ceux de M. de Maistre, ces deux aigles penseurs, enfin les œuvres moins grandioses de la littérature française qui poussa si vigoureusement ses premiers rameaux, lui embellirent sa solitude, mais n'assouplirent ni son esprit ni sa personne. Elle resta droite et forte comme un arbre qui a soutenu un coup de foudre sans en être abattu. Sa dignité se guinda, sa royauté la rendit précieuse et quintessenciée; comme tous ceux qui se laissent adorer par des courtisans quelconques, elle trônait avec ses défauts. Tel était le passé de madame de Bargeton, froide histoire, nécessaire à dire pour faire comprendre sa liaison avec Lucien qui fut assez singulièrement introduit chez elle.

Pendant ce dernier hiver, il était survenu dans la ville une personne qui avait animé la vie monotone d'action que menait madame de Bargeton. La place de directeur des contributions indirectes étant venue à vaquer, M. de Barante envoya pour l'occuper un homme de qui la destinée aventureuse plaidait assez en sa faveur pour que la curiosité féminine lui servît de passe-port chez la reine du pays. M. du Châtelet, venu au monde Châtelet tout court, mais qui dès 1804 avait eu le bon esprit de se qualifier, était un de ces agréables jeunes gens qui,

sous Napoléon, échappèrent à toutes les conscriptions, en demeurant auprès du soleil impérial. Il avait commencé sa carrière par la place de secrétaire des commandements d'une princesse impériale. M. du Châtelet possédait toutes les incapacités exigées par sa place. Bien fait, joli homme, bon danseur, savant joueur de billard, adroit à tous les exercices, médiocre acteur de société, chanteur de romances, applaudisseur de bons mots, prêt à tout, souple, envieux, il savait et ignorait tout. Ignorant en musique, il accompagnait au piano tant bien que mal une femme qui voulait chanter par complaisance une romance apprise avec mille peines pendant un mois. Incapable de sentir la poésie, il demandait hardiment la permission de se promener pendant dix minutes pour faire un impromptu, quelque quatrain plat comme un soufflet, et où la rime remplaçait l'idée. M. du Châtelet était encore doué du talent de remplir la tapisserie dont les fleurs avaient été commencées par la princesse; il tenait avec une grâce infinie les écheveaux de soie qu'elle dévidait, en lui disant des riens où la gravelure se cachait sous un gaze plus ou moins trouée. Ignorant en peinture, il savait copier un paysage, crayonner un profil, croquer un costume et le colorier. Enfin il avait tous ces petits talents qui étaient de si grands véhicules de fortune dans un temps où les femmes ont eu plus d'influence qu'on ne le croit sur les affaires. Il se prétendait fort en diplomatie, la science de ceux qui n'en ont aucune et qui sont profonds par leur vide; science d'ailleurs fort commode en ce sens qu'elle se démontre par l'exercice même de ses hauts emplois; que, voulant des hommes discrets, elle permet aux ignorants de ne rien dire, de se retrancher dans des hochements de tête mystérieux; et qu'enfin l'homme le plus fort en cette science est celui qui nage en tenant sa tête au-dessus du fleuve des événements qu'il semble alors conduire, ce qui devient une question de légèreté spécifique; là, comme dans les arts, il se rencontre mille médiocrités pour un homme de génie.

Malgré son service ordinaire et extraordinaire auprès de l'altesse impériale, le crédit de sa protectrice n'avait pu le placer au conseil d'État : non qu'il n'eût fait un délicieux maître des requêtes comme tant d'autres; mais la princesse le trouvait mieux placé près d'elle que partout ailleurs. Cependant il fut nommé baron, vint à Cassel comme envoyé extraordinaire, et y parut en effet très-extraordinaire. En d'autres termes, Napoléon s'en servit au milieu d'une crise comme d'un courrier diplomatique. Au moment où l'empire tomba, le baron du Châtelet avait la promesse d'être nommé ministre en Westphalie, près de Jérôme. Après avoir manqué ce qu'il nommait une ambassade de famille, le désespoir le prit; il fit un voyage en Égypte avec le général Armand de Montriveau. Séparé de son compagnon par des événements bizarres, il avait erré pendant deux ans de désert en désert, de tribu en tribu, captif des Arabes qui se le revendaient les uns aux autres sans pouvoir tirer le moindre parti de ses talents. Enfin, il atteignit les possessions de l'iman de Mascate, pendant que Montriveau se dirigeait sur Tanger; mais il eut le bonheur de trouver à Mascate un bâtiment anglais qui mettait à la voile, et put revenir à Paris un an avant son compagnon de voyage. Ses malheurs récents, quelques liaisons d'ancienne date, des services rendus à des personnages alors en faveur, le recommandèrent au président du conseil, qui le plaça près de M. de Barante, en attendant la première direction libre.

Le rôle rempli par M. du Châtelet auprès de l'altesse impériale, sa réputation d'homme à bonnes fortunes, les événements singuliers de son voyage, ses souffrances, tout excita la curiosité des femmes d'Angoulême. Ayant appris les mœurs de la haute ville, M. le baron du Châtelet se conduisit en conséquence. Il fit le malade, joua l'homme dégoûté, blasé. A tout propos, il se prit la tête comme si ses souffrances ne lui laissaient pas un moment de relâche, petite manœuvre qui rappelait son voyage et le rendait intéressant. Il alla chez les autorités supérieures, le général, le préfet, le receveur général et l'évêque; mais se montra partout poli, froid, légèrement dédaigneux comme les hommes qui ne sont pas à leur place et qui attendent les faveurs du pouvoir. Il laissa deviner ses talents de société qui gagnèrent à ne pas être connus; puis, après s'être fait désirer, sans avoir lassé la curiosité, après avoir reconnu la nullité des hommes et savamment examiné les femmes pendant plusieurs dimanches à la cathédrale, il reconnut en madame de Bargeton la personne dont l'intimité lui convenait. Il compta sur la musique pour s'ouvrir les portes de cet hôtel impénétrable aux étrangers. Il se procura secrètement une messe de Miroir, l'étudia au piano; puis, un beau dimanche où toute la société d'Angoulême était à la messe, il extasia les ignorants en touchant l'orgue, et réveilla l'intérêt qui s'était attaché à sa personne en faisant indiscrètement circuler son nom par les gens du bas clergé. Au sortir de l'église, madame de Bargeton le complimenta, regretta de ne pas avoir l'occasion de faire de la musique avec lui; pendant cette rencontre cherchée, il se fit naturellement offrir le passe-port qu'il n'eût pas obtenu s'il l'eût demandé. L'adroit baron vint chez la reine d'Angoulême, à laquelle il rendit des soins compromettants. Ce vieux beau, car il avait quarante-

cinq ans, reconnut dans cette femme toute une jeunesse à ranimer, des trésors à faire valoir, peut-être une veuve riche en espérances à épouser, enfin une alliance avec la famille de Nègrepelisse, qui lui permettait d'aborder à Paris la marquise d'Espard dont le crédit pouvait lui rouvrir la carrière politique. Malgré le gui sombre et luxuriant qui gâtait ce bel arbre, il résolut de s'y attacher, de l'émonder, de le cultiver, d'en obtenir de beaux fruits. L'Angoulême noble cria contre l'introduction d'un giaour dans la Caaba, car le salon de madame de Bargeton était le cénacle d'une société pure de tout alliage. L'évêque seul y venait habituellement, le préfet y était reçu deux ou trois fois dans l'an; le receveur général n'y pénétrait point; madame de Bargeton allait à ses soirées, à ses concerts, et ne dînait jamais chez lui. Ne pas voir le receveur général et agréer un simple directeur des contributions, ce renversement de la hiérarchie parut inconcevable aux autorités dédaignées.

Ceux qui peuvent s'initier par la pensée à des petitesses qui se retrouvent d'ailleurs dans chaque sphère sociale, doivent comprendre combien l'hôtel de Bargeton était imposant dans la bourgeoisie d'Angoulême. Quant à l'Houmeau, les grandeurs de ce Louvre au petit pied, la gloire de cet hôtel de Rambouillet angoumoisin brillait à une distance solaire. Tous ceux qui s'y rassemblaient étaient les plus pitoyables esprits, les plus mesquines intelligences, les plus pauvres sires à vingt lieues à la ronde. La politique se répandait en banalités verbeuses et passionnées; la Quotidienne y paraissait tiède, Louis XVIII y était traité de Jacobin. Quant aux femmes, la plupart sottes et sans grâce se mettaient mal, toutes avaient quelque imperfection qui les faussait, rien n'y était complet, ni la conversation ni la toilette, ni l'esprit ni la chair. Sans ses projets sur madame de Bargeton, Châtelet n'y eût pas tenu. Néanmoins, les manières et l'esprit de caste, l'air gentilhomme, la fierté du noble au petit castel, la connaissance des lois de la politesse, y couvraient tout ce vide. La noblesse des sentiments y était beaucoup plus réelle que dans la sphère des grandeurs parisiennes; il y éclatait un respectable attachement *quand même* aux Bourbons. Cette société pouvait se comparer, si cette image est admissible, à une argenterie de vieille forme, noircie, mais pesante; l'immobilité de ses opinions politiques ressemblait à de la fidélité; l'espace mis entre elle et la bourgeoisie, la difficulté d'y parvenir, simulaient une sorte d'élévation et lui donnaient une valeur de convention : chacun de ces nobles avait son prix pour les habitants, comme le cauris représente l'argent chez les nègres du Bambarra.

Plusieurs femmes, flattées par M. du Châtelet et reconnaissant en lui des supériorités qui manquaient aux hommes de leur société, calmèrent l'insurrection des amours-propres, car toutes espéraient s'approprier la succession de l'altesse impériale. Les puristes pensèrent qu'on verrait l'intrus chez madame de Bargeton, mais qu'il ne serait reçu dans aucune autre maison. Du Châtelet essuya plusieurs impertinences, mais il se maintint dans sa position en cultivant le clergé. Puis il caressa les défauts que le terroir avait donnés à la reine d'Angoulême. Il lui apporta tous les livres nouveaux, il lui lisait les poésies qui paraissaient. Ils s'extasiaient ensemble sur les œuvres des jeunes poëtes, elle de bonne foi, lui s'ennuyant, mais prenant en patience les poëtes romantiques qu'en homme de l'école impériale, il comprenait peu. Madame de Bargeton, enthousiasmée de la renaissance due à l'influence des lis, aimait M. de Chateaubriand de ce qu'il avait nommé Victor Hugo un enfant sublime. Triste de ne connaître le génie que de loin, elle soupirait après Paris où vivaient les grands hommes.

M. du Châtelet crut alors faire merveille en lui apprenant qu'il existait à Angoulême *un autre enfant sublime*, un jeune poëte qui, sans le savoir, surpassait en éclat le lever sidéral des constellations poétiques. Un grand homme futur était né dans l'Houmeau! Le proviseur du collége avait montré d'admirables pièces de vers au baron. Pauvre et modeste, l'enfant était un Chatterton sans lâcheté politique, sans la haine féroce contre les grandeurs sociales qui poussa le poëte anglais à écrire des pamphlets contre ses bienfaiteurs. Au milieu des cinq ou six personnes qui partageaient son goût pour les arts et les lettres, celui-ci parce qu'il râclait un violon, celui-là parce qu'il tachait plus ou moins le papier blanc de quelque sépia; l'un en sa qualité de président de la société d'agriculture, l'autre en vertu d'une voix de basse qui lui permettait de chanter en manière d'hallali le *Se fiato in corpo avete;* parmi ces figures fantasques, madame de Bargeton se trouvait comme un affamé devant un dîner de théâtre où les mets sont en carton. Aussi rien ne pourrait-il peindre sa joie au moment où elle apprit cette nouvelle. Elle voulut voir ce poëte, cet ange! elle en raffola, elle s'enthousiasma, elle en parla pendant des heures entières. Le surlendemain, l'ancien courrier diplomatique avait négocié par le proviseur la présentation de Lucien chez madame de Bargeton.

Vous seuls, pauvres ilotes de province pour qui les distances sociales sont plus longues à parcourir que pour les Parisiens aux yeux desquels elles se raccourcissent de jour en jour, vous sur qui pèsent si durement les grilles entre lesquelles chaque monde s'ana-

thématise et se dit *raca*, vous seuls comprendrez le bouleversement qui laboura la cervelle et le cœur de Lucien Chardon, quand son imposant proviseur lui dit que les portes de l'hôtel de Bargeton allaient s'ouvrir devant lui! la gloire les avait fait tourner sur leurs gonds! il serait bien accueilli dans cette maison dont les vieux pignons attiraient son regard quand il se promenait le soir à Beaulieu avec David, en se disant que leurs noms ne parviendraient peut-être jamais à ces oreilles dures à la science lorsqu'elle partait de trop bas!

Sa sœur fut seule initiée à ce secret. En bonne ménagère, en divine devineresse, Ève sortit quelques louis du trésor pour aller acheter à Lucien des souliers fins chez le meilleur bottier d'Angoulême, un habillement neuf chez le plus célèbre tailleur. Elle lui garnit sa meilleure chemise d'un jabot qu'elle blanchit et plissa elle-même. Quelle joie, quand elle le vit ainsi vêtu! combien elle fut fière de son frère! combien de recommandations! Elle devina mille petites niaiseries. L'entraînement de méditations avait donné à Lucien l'habitude de s'accouder aussitôt qu'il était assis; il allait jusqu'à attirer une table pour s'y appuyer. Ève lui défendit de se laisser aller dans le sanctuaire aristocratique à des mouvements sans gêne. Elle l'accompagna jusqu'à la porte Saint-Pierre, arriva presque en face de la cathédrale, le regarda prendre par la rue de Beaulieu, pour aller sur la promenade où l'attendait M. du Châtelet. Puis la pauvre fille demeura tout émue comme si quelque grand événement se fût accompli. Lucien chez madame de Bargeton, c'était pour Ève l'aurore de la fortune. Pauvre enfant, sainte créature, elle ignorait que là où l'ambition commence, les naïfs sentiments cessent.

En arrivant dans la rue du Minage, les choses extérieures n'étonnèrent point Lucien. Ce Louvre tant agrandi par ses idées était une maison bâtie en pierre tendre particulière au pays, et dorée par le temps. L'aspect, assez triste sur la rue, était intérieurement fort simple; c'était la cour de province, froide et proprette, une architecture sobre, quasi monastique, bien conservée. Lucien monta par un vieil escalier à balustres de châtaignier dont les marches cessaient d'être en pierre, à partir du premier étage. Après avoir traversé une antichambre mesquine, un grand salon peu éclairé, il trouva la souveraine dans un petit salon lambrissé de boiseries sculptées dans le goût du dernier siècle et peintes en gris; le dessus des portes était en camaïeu; un vieux damas rouge, maigrement accompagné, décorait les panneaux; les meubles de vieille forme se cachaient piteusement sous des housses à carreaux rouges et blancs. Il aperçut madame de Bargeton assise sur un canapé à petit matelas piqué, devant une table ronde couverte d'un tapis vert, éclairée par un flambeau de vieille forme, à deux bougies et à garde-vue. La reine ne se leva point, elle se tortilla fort agréablement sur son siége, en souriant au poëte que ce trémoussement serpentin émut beaucoup; il le trouva distingué.

L'excessive beauté de Lucien, la timidité de ses manières, sa voix, tout en lui saisit madame de Bargeton. Le poëte était déjà la poésie. Le jeune homme examina, par de discrètes œillades, cette femme qui lui parut en harmonie avec son renom; elle ne trompait aucune de ses idées sur la grande dame. Madame de Bargeton portait, suivant une mode nouvelle, un béret tailladé en velours noir. Cette coiffure comporte un souvenir du moyen âge qui impose à un jeune homme en amplifiant pour ainsi dire la femme; il s'en échappait une folle chevelure d'un blond rouge, dorée à la lumière, ardente au contour des boucles. La noble dame avait le teint éclatant par lequel une femme rachète les prétendus inconvénients de cette fauve couleur. Ses yeux gris étincelaient, son front déjà ridé les couronnait bien par sa masse blanche hardiment taillée; ils étaient cernés par une marge nacrée où, de chaque côté du nez, deux veines bleues faisaient ressortir la blancheur de ce délicat encadrement. Le nez offrait une courbure bourbonienne qui ajoutait au feu d'un visage long en présentant comme un point brillant où se peignait le royal entraînement des Condé. Les cheveux ne cachaient pas entièrement le cou, la robe négligemment croisée laissait voir une poitrine de neige où l'œil devinait une gorge intacte et bien placée. De ses doigts effilés et soignés, mais un peu secs, madame de Bargeton fit au jeune poëte un geste amical pour lui indiquer la chaise qui était près d'elle. M. du Châtelet prit un fauteuil. Lucien s'aperçut alors qu'ils étaient seuls. La conversation de madame de Bargeton l'enivra. Les trois heures passées près d'elle furent un de ces rêves que l'on voudrait rendre éternels. Il trouva cette femme plutôt maigrie que maigre, amoureuse sans amour, maladive malgré sa force; ses défauts, que ses manières exagéraient, lui plurent, car les jeunes gens commencent par aimer l'exagération, ce luxe de l'âme. Il ne remarqua point la flétrissure des joues couperosées sur les pommettes et auxquelles les ennuis et quelques souffrances avaient donné des tons de brique. Son imagination s'empara d'abord de ces yeux de feu, de ces boucles élégantes où ruisselait la lumière, de cette éclatante blancheur, points lumineux auxquels il se prit comme un papillon aux bougies. Puis cette âme parla trop à la sienne pour qu'il pût juger la femme. L'entrain de cette exaltation féminine, la verve des phrases un peu vieilles que répétait depuis longtemps madame de Bargeton, mais qui lui parurent neuves, le fascinèrent d'au-

tant mieux qu'il voulait trouver tout bien. Il n'avait point apporté de poésie à lire ; mais il n'en fut pas question : il avait oublié ses vers pour avoir le droit de revenir, madame de Bargeton n'en avait point parlé pour l'engager à lui faire quelque lecture un autre jour. N'était-ce pas une première entente?

M. du Châtelet fut mécontent de cette réception ; il aperçut tardivement un rival dans ce beau jeune homme qu'il reconduisit jusqu'au détour de la première rampe au-dessous de Beaulieu dans le dessein de le soumettre à sa diplomatie. Lucien ne fut pas médiocrement étonné d'entendre le directeur des contributions indirectes se vanter de l'avoir introduit, et lui donner à ce titre des conseils.

Plût à Dieu qu'il fût mieux traité que lui, disait M. du Châtelet. La cour était moins impertinente que cette société de ganaches. On y recevait des blessures mortelles, on y essuyait d'affreux dédains. La révolution de 1789 recommencerait, si ces gens-là ne se réformaient pas. Quant à lui, s'il continuait d'aller dans cette maison, c'était par goût pour madame de Bargeton, la seule femme un peu propre qu'il y eût à Angoulême, à laquelle il avait fait la cour par désœuvrement et dont il était devenu follement amoureux. Il allait bientôt la posséder, il était aimé, tout le lui présageait. La soumission de cette reine orgueilleuse serait la seule vengeance qu'il tirerait de cette sotte maisonnée de hobereaux. Il exprima sa passion en homme capable de tuer un rival s'il en rencontrait un. Le vieux papillon impérial tomba de tout son poids sur le pauvre poëte, en essayant de l'écraser sous son importance et de lui faire peur; il se grandit en racontant les périls de son voyage grossis; mais s'il imposa à l'imagination du poëte, il n'effraya point l'amant.

Depuis cette soirée, nonobstant le vieux fat, malgré ses menaces et sa contenance de spadassin bourgeois, Lucien était revenu chez madame de Bargeton d'abord avec la discrétion d'un homme de l'Houmeau, puis il se familiarisa bientôt avec ce qui lui avait paru d'abord une énorme faveur, et vint la voir de plus en plus souvent. Le fils d'un pharmacien fut pris par les gens de cette société pour un être sans conséquence. Dans les commencements, si quelque gentilhomme ou quelques femmes, venus faire une visite à Naïs, rencontraient Lucien, tous avaient pour lui l'accablante politesse dont les gens comme il faut usent avec leurs inférieurs; Lucien trouva d'abord ce monde fort gracieux, mais plus tard il reconnut le sentiment d'où procédaient ces fallacieux égards. Bientôt il surprit quelques airs protecteurs qui remuèrent son fiel et le confirmèrent dans les haineuses idées républicaines par lesquelles beaucoup de ces futurs patriciens préludent avec la haute société. Mais combien de souffrances n'aurait-il pas endurées pour Naïs qu'il entendait nommer ainsi, car entre eux les intimes de ce clan, de même que les grands d'Espagne et les personnages de la *crème* à Vienne, s'appelaient, hommes et femmes, par leurs petits noms, dernière nuance inventée pour mettre une distinction au cœur de l'aristocratie angoumoisine.

Naïs fut aimée comme tout jeune homme aime la première femme qui le flatte, car Naïs pronostiquait un grand avenir, une gloire immense à Lucien. Madame de Bargeton usa de toute son adresse pour établir chez elle son poëte. Non-seulement elle l'exaltait outre mesure, mais elle le représentait comme un enfant sans fortune qu'elle voulait placer ; elle le rapetissait pour le garder ; elle en faisait son lecteur, son secrétaire; mais elle l'aimait plus qu'elle ne croyait pouvoir aimer, après l'affreux malheur qui lui était advenu. Elle se traitait fort mal intérieurement, elle se disait que ce serait une folie d'aimer un jeune homme de vingt ans, qui, par sa position, était déjà si loin d'elle. Ses familiarités étaient capricieusement démenties par la fierté que lui inspiraient ses scrupules; elle se montrait tour à tour altière et protectrice, tendre et flatteuse. D'abord intimidé par le haut rang de cette femme, Lucien eut donc toutes les terreurs, les espoirs et les désespérances qui martellent le premier amour et le mettent si avant dans le cœur par les coups que frappent alternativement la douleur et le plaisir. Pendant deux mois, il vit en elle une bienfaitrice qui allait s'occuper de lui maternellement. Mais les confidences commencèrent. Madame de Bargeton appela son poëte « cher Lucien, » puis « cher » tout court. Le poëte enhardi nomma cette grande dame « Naïs. » En l'entendant lui donner ce nom, elle eut une de ces colères qui séduisent tant un enfant, elle lui reprocha de prendre le nom dont se servait tout le monde. La fière et noble Nègrepelisse offrit à ce bel ange un de ses noms, elle voulut être « Louise » pour lui. Lucien atteignit au troisième ciel de l'amour.

Un soir, Lucien étant entré pendant que Louise contemplait un portrait qu'elle serra promptement, il voulut le voir. Pour calmer le désespoir d'un premier accès de jalousie, Louise montra le portrait du jeune Cante-Croix, et raconta, non sans larmes, la douloureuse histoire de ses amours, si purs et si cruellement étouffés. S'essayait-elle à quelque infidélité envers son mort, ou avait-elle inventé de faire à Lucien un rival de ce portrait? Lucien était trop jeune pour analyser sa maîtresse, il se désespéra naïvement, car elle ouvrit la campagne pendant laquelle les femmes font battre en brèche des scrupules plus ou moins ingénieusement fortifiés. Leurs discussions sur les devoirs, sur les convenances, sur la religion, sont comme des places fortes qu'elles

aiment à voir prendre d'assaut. L'innocent Lucien n'avait pas besoin de ces coquetteries, il eût guerroyé tout naturellement.

— Je ne mourrai pas moi, je vivrai pour vous, dit audacieusement un soir Lucien qui voulut en finir avec M. de Cante-Croix, et qui jeta sur Louise un regard où se peignait une passion arrivée à terme.

Effrayée des progrès que ce nouvel amour faisait chez elle et chez son poëte, elle lui demanda les vers promis pour la première page de son album, en cherchant un sujet de querelle dans le retard qu'il mettait à les faire. Que devint-elle en lisant les deux stances suivantes, qu'elle trouva naturellement plus belles que les meilleures de M. de Lamartine?

Le magique pinceau, les muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères
Le fidèle vélin;
Et le crayon furtif de ma belle maîtresse
Me confira souvent sa secrète allégresse
Ou son muet chagrin.

Ah! quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison des riches destinées
Que lui tient l'avenir;
Alors, veuille l'Amour que de ce beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage!

— Est-ce bien moi qui vous les ai dictés? dit-elle.

Ce soupçon, inspiré par la coquetterie d'une femme qui se plaisait à jouer avec le feu, fit venir une larme aux yeux de Lucien; alors elle le calma en le baisant au front pour la première fois.

Lucien fut décidément un grand homme qu'elle voulut former; elle imagina de lui apprendre l'italien et l'allemand, de perfectionner ses manières; elle trouva là des prétextes pour l'avoir toujours chez elle, à la barbe de ses ennuyeux courtisans. Quel intérêt dans sa vie! Elle se remit à la musique pour son poëte à qui elle révéla le monde musical. Elle lui joua quelques beaux morceaux de Beethoven et le ravit.

Heureuse de sa joie, elle lui disait hypocritement en le voyant à demi pâmé :

— Ne peut-on pas se contenter de ce bonheur?

Le pauvre poëte avait la bêtise de répondre :

— Oui.

Enfin, les choses arrivèrent à un tel point que Louise avait fait dîner Lucien avec elle dans la semaine précédente, en tiers avec M. de Bargeton. Malgré cette précaution toute la ville sut le fait et le tint pour exorbitant; chacun se demanda s'il était vrai; ce fut une rumeur affreuse : à plusieurs la société parut à la veille d'un bouleversement; d'autres s'écrièrent : Voilà le fruit des doctrines libérales. Le jaloux du Châtelet apprit alors que madame Charlotte qui gardait les femmes en couches était madame Chardon, mère du Chateaubriand de l'Houmeau, disait-il, expression qui passa pour un bon mot. Madame de Chandour accourut la première chez madame de Bargeton.

— Savez-vous, chère Naïs, ce dont tout Angoulême parle? lui dit-elle. Ce petit poëtriau a pour mère madame Charlotte qui gardait il y a deux mois ma belle-sœur en couches.

— Ma chère, dit madame de Bargeton en prenant un air tout à fait royal, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ceci? n'est-elle pas la veuve d'un apothicaire? Une pauvre destinée pour une demoiselle de Rubempré! Supposons-nous sans un sou vaillant! que ferions-nous pour vivre, nous? comment nourririez-vous vos enfants?

Le sang-froid de madame de Bargeton tua les lamentations de la noblesse. Les âmes grandes sont toujours prêtes à faire une vertu d'un malheur. Puis il se trouve, dans la persistance à faire le bien qu'on incrimine, un invincible attrait; l'innocence a le piquant du vice. Dans la soirée, le salon de madame de Bargeton fut plein de ses amis, venus pour lui faire des remontrances. Elle déploya toute la causticité de son esprit : elle dit que si les gentilshommes ne pouvaient être ni Molière, ni Racine, ni Rousseau, ni Voltaire, ni Massillon, ni Beaumarchais, ni Diderot, il fallait bien accepter les tapissiers, les horlogers, les couteliers dont les enfants devenaient grands hommes; elle dit que le génie était toujours gentilhomme; elle gourmanda les hobereaux sur le peu d'entente de leurs vrais intérêts; enfin elle dit beaucoup de bêtises qui auraient éclairé des gens moins niais, mais ils en firent honneur à son originalité. Enfin, elle conjura l'orage à coups de canon. Quand Lucien, mandé par elle, entra pour la première fois dans le vieux salon fané où l'on jouait au whist à quatre tables, elle lui fit un gracieux accueil et le présenta en reine qui voulait être obéie. Elle appela le directeur des contributions, M. Châtelet, et le pétrifia en lui faisant comprendre qu'elle connaissait l'illégale superfétation de sa particule. Lucien fut, dès ce soir, violemment introduit dans la société de madame de Bargeton; mais il y fut accepté comme une substance vénéneuse que chacun se promettait d'expulser en la soumettant aux réactifs de l'impertinence. Malgré ce triomphe, Naïs perdit de son empire; il y eut des dissidents qui tentèrent d'émigrer. Par le conseil de M. du Châtelet, Amélie, qui était madame de Chandour, résolut d'élever autel contre autel en recevant chez elle les mercredis. Madame de Bargeton ouvrait son salon tous les soirs, et les gens qui venaient chez elle étaient si routiniers, si bien habitués à se retrouver devant les mêmes tapis, à jouer aux mêmes trictracs, à voir les gens, les flambeaux, à mettre leurs manteaux, leurs dou-

bles souliers, leurs chapeaux dans le même couloir, qu'ils aimaient les marches de l'escalier autant que la maîtresse de la maison. Tous se résignèrent à subir le Chardonneret du sacré bocage, dit Alexandre de Brebian, autre bon mot. Enfin, le président de la société d'agriculture apaisa la sédition par une observation magistrale :

— Avant la révolution, dit-il, les plus grands seigneurs recevaient Duclos, Grimm, Crébillon, tous gens qui, comme ce petit poëte de l'Houmeau, étaient sans conséquence; mais ils n'admettaient point les receveurs des tailles, ce qu'est, après tout, Châtelet.

Du Châtelet paya pour Chardon, chacun lui marqua de la froideur. En se sentant attaqué, le directeur des contributions, qui, depuis le moment où elle l'avait appelé Châtelet, s'était juré à lui-même de posséder madame de Bargeton, entra dans les vues de la maîtresse du logis; il soutint le jeune poëte, en se déclarant son ami. Ce grand diplomate, dont s'était maladroitement privé l'Empereur, caressa Lucien, il se dit son ami; il donna, pour le lancer, un dîner où se trouvèrent le préfet, le receveur général, le colonel du régiment en garnison, le directeur de l'école, le président du tribunal, enfin toutes les sommités administratives. Le pauvre poëte fut fêté si grandement, que tout autre qu'un jeune homme de vingt-deux ans aurait véhémentement soupçonné de mystification les louanges au moyen desquelles on abusa de lui. Au dessert, Châtelet fit réciter à son rival une ode de Sardanapale mourant, le chef-d'œuvre du moment. En l'entendant, le proviseur du collége, homme flegmatique, battit des mains en disant que Jean-Baptiste Rousseau n'avait pas mieux fait. Le baron Châtelet pensa que le petit rimeur crèverait tôt ou tard dans la serre chaude des louanges, ou que, dans l'ivresse de sa gloire anticipée, il se permettrait quelques impertinences qui le feraient rentrer dans son obscurité primitive. En attendant le décès de ce génie, il parut immoler ses prétentions aux pieds de madame de Bargeton; mais, avec l'habileté des roués, il avait arrêté son plan et suivit avec une attention stratégique la marche des deux amants, en épiant l'occasion d'exterminer Lucien.

Il s'éleva dès lors dans Angoulême et dans les environs un bruit sourd qui proclamait l'existence d'un grand homme en Angoumois. Madame de Bargeton était généralement louée pour les soins qu'elle prodiguait au jeune aigle. Une fois sa conduite approuvée, elle voulut obtenir une sanction générale. Elle tambourina dans le département une soirée à glaces, à gâteaux et à thé, grande innovation dans une ville où le thé se vendait encore chez les apothicaires, comme une drogue employée contre les indigestions. La fleur de l'aristocratie fut conviée pour entendre une grande œuvre que devait lire Lucien.

Louise avait caché les difficultés vaincues à son ami, mais elle lui toucha quelques mots de la conjuration formée contre lui par le monde, car elle ne voulait pas lui laisser ignorer les dangers de la carrière que doivent parcourir les hommes de génie et où se rencontrent des obstacles infranchissables aux courages médiocres. Elle fit de cette victoire un enseignement. De ses blanches mains, elle lui montra la gloire achetée par de continuels supplices, elle lui parla du bûcher des martyrs à traverser, elle lui beurra ses plus belles tartines et les panacha de ses plus pompeuses expressions; ce fut une contrefaçon des improvisations qui déparent le roman de Corinne. Elle se trouva si grande par son éloquence, qu'elle aima davantage le Benjamin qui la lui inspirait. Enfin elle lui conseilla de répudier audacieusement son père en prenant le noble nom de Rubempré, sans se soucier des criailleries soulevées par un échange que d'ailleurs le roi légitimerait. Elle se chargeait d'obtenir cette faveur, elle était apparentée à la marquise d'Espard, une demoiselle de Blamont-Chauvry, fort en crédit à la cour. A ces mots, le roi, la marquise d'Espard, la cour, Lucien vit comme un feu d'artifice, et la nécessité de ce baptême lui fut prouvée.

— Cher petit, lui dit Louise d'une voix tendrement moqueuse, plus tôt il se fera, plus vite il sera sanctionné.

Elle lui souleva l'une après l'autre les couches successives de l'état social, lui fit compter les échelons qu'il franchissait soudain par cette habile détermination. En un instant, elle fit abjurer à Lucien ses idées populacières sur la chimérique égalité de 1793. Elle réveilla chez lui la soif des distinctions que la froide raison de David avait calmée; elle lui montra la haute société comme le seul théâtre sur lequel il devait marcher, se tenir. Le haineux libéral devint monarchique *in petto*. Lucien mordit à la pomme du luxe aristocratique et de la gloire; il jura d'apporter aux pieds de sa dame une couronne, fût-elle ensanglantée; il la conquerrait à tout prix, *quibuscumque viis*. Pour prouver son courage, il raconta ses souffrances actuelles qu'il avait cachées à Louise, conseillé par cette indéfinissable pudeur attachée aux premiers sentiments et qui défend au jeune homme d'étaler ses grandeurs, tant il aime à voir apprécier son âme dans son *incognito*. Il peignit les étreintes d'une misère supportée avec orgueil, ses travaux chez David, ses nuits employées à l'étude. Cette jeune ardeur rappela le colonel de vingt-six ans à madame de Bargeton, dont le regard s'amollit. En voyant la faiblesse gagner son imposante maîtresse, Lucien prit une main qu'on lui laissa prendre,

et la baisa avec la furie du poëte, du jeune homme, de l'amant. Louise alla jusqu'à permettre au fils de l'apothicaire d'atteindre à son front et d'y imprimer ses lèvres palpitantes.

— Enfant! enfant! si l'on nous voyait, je serais bien ridicule, dit-elle en se réveillant d'une torpeur extatique.

Pendant cette soirée, l'esprit de madame de Bargeton fit de grands ravages dans ce qu'elle nommait les préjugés de Lucien. A l'entendre, les hommes de génie n'avaient ni frères ni sœurs, ni pères ni mères; les grandes œuvres qu'ils devaient édifier leur imposaient un apparent égoïsme, en les obligeant de tout sacrifier à leur grandeur. Si la famille souffrait d'abord des dévorantes exactions perçues par un cerveau gigantesque, plus tard elle recevait au centuple le prix des sacrifices de tout genre exigés par les premières luttes d'une royauté contrariée, en partageant les fruits de la victoire. Le génie ne relevait pas de lui-même : il était seul juge de ses moyens, car lui seul connaissait la fin; il devait donc se mettre au-dessus des lois, appelé qu'il était à les refaire; d'ailleurs, qui s'empare de son siècle, peut tout prendre, tout risquer, car tout est à lui. Elle citait les commencements de la vie de Bernard de Palissy, de Louis XI, de Fox, de Napoléon, de Christophe Colomb, de César, de tous les illustres joueurs, d'abord criblés de dettes ou misérables, incompris, tenus pour fous, pour mauvais fils, mauvais pères, mauvais frères, mais qui plus tard devenaient l'orgueil de la famille, du pays, du monde. Ces raisonnements abondaient dans les vices secrets de Lucien et avançaient la corruption de son cœur, car, dans l'ardeur de ses désirs, il admettait les moyens *à priori*. Mais ne pas réussir, est un crime de lèse-majesté sociale. Un vaincu n'a-t-il pas alors assassiné toutes les vertus bourgeoises sur lesquelles repose la société qui chasse avec horreur les Marius assis devant leurs ruines? Lucien ne se savait pas entre l'infamie des bagnes et les palmes du génie; il planait sur le Sinaï des prophètes sans comprendre qu'au bas s'étend une mer Morte, l'horrible suaire de Gomorrhe.

Louise débrida si bien le cœur et l'esprit de son poëte, des langes dont la vie de province les avait enveloppés, que Lucien voulut éprouver madame de Bargeton afin de savoir s'il pouvait, sans éprouver la honte d'un refus, conquérir cette haute proie. La soirée annoncée lui donna l'occasion de tenter cette épreuve. L'ambition se mêlait à son amour. Il aimait et voulait s'élever, double désir bien naturel chez les jeunes gens qui ont un cœur à satisfaire et l'indigence à combattre. En conviant aujourd'hui tous ses enfants à un même festin, la société réveille dès le matin de la vie les ambitions, elle destitue la jeunesse de ses grâces et vicie la plupart de ses sentiments généreux en y mêlant des calculs. La poésie voudrait qu'il en fût autrement, mais le fait vient trop souvent démentir la fiction à laquelle on voudrait croire, pour qu'on puisse se permettre de représenter le jeune homme autrement qu'il est au dix-neuvième siècle. Le calcul de Lucien lui parut se faire au profit d'un beau sentiment, de son amitié pour David. Lucien écrivit une longue lettre à sa Louise, car il se trouva plus hardi la plume à la main que la parole à la bouche. En douze feuillets trois fois recopiés, il lui raconta le génie de son père, ses espérances perdues, et la misère horrible à laquelle il était en proie; il lui peignit sa chère sœur comme un ange, David comme un Cuvier futur, qui, avant d'être un grand homme, était un père, un frère, un ami pour lui. Il se croirait indigne d'être aimé d'elle, sa première gloire, s'il ne lui demandait pas de faire pour David ce qu'elle faisait pour lui-même. Il renoncerait à tout plutôt que de trahir David Séchard, il voulait que David assistât à son succès. Il écrivit une de ces lettres folles où les jeunes gens opposent le pistolet à un refus, où tourne le casuisme de l'enfance, où parle la logique insensée des belles âmes, délicieux verbiage brodé de ces déclarations naïves échappées du cœur à l'insu de l'écrivain, et que les femmes aiment tant.

Après avoir remis sa lettre à la femme de chambre, Lucien était venu passer la journée à corriger des épreuves, à diriger quelques travaux, à mettre en ordre les petites affaires de l'imprimerie, sans rien dire à David, car dans les jours où le cœur est encore enfant, les jeunes gens ont de ces sublimes discrétions; puis peut-être Lucien commençait-il à redouter la hache de Phocion que savait manier David, peut-être craignait-il la clarté de son regard qui allait au fond de l'âme. Après la lecture de Chénier, son secret, atteint par un reproche qu'il sentit comme le doigt que pose un médecin sur une plaie, avait passé de son cœur sur ses lèvres.

Maintenant embrassez les pensées qui durent l'assaillir pendant qu'il descendait d'Angoulême à l'Houmeau. Cette grande dame s'était-elle fâchée? allait-elle recevoir David chez elle? l'ambitieux ne serait-il pas précipité dans son trou à l'Houmeau? Quoique, avant de baiser Louise au front, Lucien eût pu mesurer la distance qui sépare une reine de son favori, il ne se disait pas que David ne pouvait franchir en un clin d'œil l'espace qu'il avait mis cinq mois à parcourir. Ignorant combien était absolu l'ostracisme prononcé sur les petites gens, il ne savait pas qu'une seconde tentative de ce genre était la perte de madame de Bargeton. Atteinte et convaincue de s'être encanaillée, elle serait obligée

de quitter la ville, où sa caste la fuirait comme au moyen âge on fuyait un lépreux. Le clan de fine aristocratie et le clergé lui-même défendrait Naïs envers et contre tous, au cas où elle se permettrait une faute; mais le crime de voir mauvaise compagnie ne lui serait jamais remis, car si l'on excuse les fautes du pouvoir, on le condamne après son abdication; or, recevoir David, n'était-ce pas abdiquer? Si Lucien n'embrassait pas ce côté de la question, son instinct aristocratique lui faisait pressentir bien d'autres difficultés qui l'épouvantaient. La noblesse des sentiments ne donne pas inévitablement la noblesse des manières. Si Racine avait l'air du plus noble courtisan, Corneille ressemblait fort à un marchand de bœufs; Descartes avait la tournure d'un bon négociant hollandais; souvent en rencontrant Montesquieu son râteau sur l'épaule, son bonnet de nuit sur la tête, les visiteurs de la Brède le prirent pour un vulgaire jardinier. L'usage du monde, quand il n'est pas un don de haute naissance, une science sucée avec le lait ou transmise par le sang, constitue une éducation que le hasard doit seconder par une certaine élégance de formes, par une distinction dans les traits, par un timbre de voix. Toutes ces grandes petites choses manquaient à David, tandis que la nature en avait doué son ami. Gentilhomme par sa mère, Lucien avait jusqu'au pied haut courbé du Franc; tandis que David Séchard avait les pieds plats du Welche et l'encolure de son père le pressier. Lucien entendait les railleries qui pleuvraient sur David, il lui semblait voir le sourire que réprimerait madame de Bargeton; enfin, sans avoir précisément honte de son frère, il se promettait de ne plus écouter ainsi son premier mouvement, et de le discuter. Après l'heure de la poésie et du dévouement, après une lecture qui venait de montrer aux deux amis les campagnes littéraires éclairées par un nouveau soleil, l'heure de la politique et des calculs sonnait pour Lucien. En rentrant dans l'Houmeau, il se repentait de sa lettre. Il aurait voulu la reprendre, car il avait aperçu par une échappée les impitoyables lois du monde. Il avait deviné combien la fortune acquise favorisait l'ambition, et il lui coûtait de retirer son pied du premier bâton de l'échelle par laquelle il devait monter à l'assaut des grandeurs. Puis les images de sa vie simple et tranquille, parée des plus vives fleurs du sentiment; ce David plein de génie qui l'avait si noblement aidé, qui lui donnerait au besoin sa vie; sa mère si grande dans son abaissement et qui le croyait aussi bon qu'il était spirituel; sa sœur, cette fille si gracieuse dans sa résignation; son enfance si pure, et sa conscience encore blanche; ses espérances qu'aucune bise n'avait effeuillées, tout refleurissait dans son souvenir. Il se disait alors qu'il était plus beau de percer les épais bataillons de la tourbe aristocratique ou bourgeoise à coups de succès, que de parvenir par les faveurs d'une femme. Son génie luirait tôt ou tard comme celui de tant d'hommes, ses prédécesseurs, qui avaient dompté la société; les femmes l'aimeraient alors!... L'exemple de Napoléon, si fatal au dix-neuvième siècle par les prétentions qu'il inspire à tant de gens médiocres, apparut à Lucien, qui jeta ses calculs au vent en se les reprochant. Ainsi était fait Lucien, il allait du mal au bien, du bien au mal, avec une égale facilité.

Au lieu de l'amour que le savant porte à sa retraite, Lucien éprouvait depuis un mois une sorte de honte, en apercevant la boutique où se lisait en lettres jaunes sur un fond vert :

Pharmacie de Postel, *successeur de* Chardon.

Le nom de son père, écrit ainsi dans un lieu par où passaient toutes les voitures, lui blessait la vue. Le soir où il franchit sa porte ornée d'une petite grille à barreaux de mauvais goût, pour se produire à Beaulieu, parmi les jeunes gens les plus élégants de la haute ville en donnant le bras à madame de Bargeton, il avait étrangement déploré le désaccord qu'il reconnaissait entre cette habitation et sa bonne fortune.

— Aimer madame de Bargeton, la posséder bientôt peut-être, et loger dans ce nid à rats! se disait-il en débouchant par l'allée dans la petite cour où plusieurs paquets d'herbes bouillies étaient étalés le long des murs, où l'apprenti récurait les chaudrons du laboratoire, où M. Postel, ceint d'un tablier de préparateur, une cornue à la main, examinait un produit chimique tout en jetant l'œil sur sa boutique; et s'il regardait trop attentivement sa drogue, il avait l'oreille à la sonnette. L'odeur des camomilles, des menthes, de plusieurs plantes distillées, remplissait la cour et le modeste appartement où l'on montait par un de ces escaliers droits, appelés des escaliers de meunier, sans autre rampe que deux cordes. Au-dessus était l'unique chambre en mansarde où demeurait Lucien.

— Bonjour, mon fiston, lui dit M. Postel, le véritable type du boutiquier de province. Comment va notre petite santé? Moi je viens de faire une expérience sur la mélasse, mais il aurait fallu votre père pour trouver ce que je cherche. C'était un fameux homme, celui-là! Si j'avais connu son secret contre la goutte, nous roulerions tous deux carrosse aujourd'hui!

Il ne se passait pas de semaine que le pharmacien, aussi bête qu'il était bon homme, ne donnât un coup de poignard à Lucien, en lui parlant de la

fatale discrétion que son père avait gardée sur sa découverte.

— C'est un grand malheur, répondit brièvement Lucien qui commençait à trouver l'élève de son père prodigieusement commun, quoiqu'il l'eût souvent béni, car plus d'une fois l'honnête Postel avait secouru la veuve et les enfants de son maître.

— Qu'avez-vous donc? demanda M. Postel en posant son éprouvette sur la table du laboratoire.

— Est-il venu quelque lettre pour moi?

— Oui, une qui fleure comme baume! elle est auprès de mon pupitre, sur le comptoir.

La lettre de madame de Bargeton mêlée aux bocaux de la pharmacie! Lucien s'élança dans la boutique.

— Dépêche-toi, Lucien! ton dîner t'attend depuis une heure, il sera froid! cria doucement une jolie voix à travers une fenêtre entr'ouverte et que Lucien n'entendit pas.

— Il est toqué, votre frère, mademoiselle! dit Postel en levant le nez. Depuis quelques jours son esprit est lévigé par un pilon connu.

Ce célibataire, assez semblable à une petite tonne d'eau-de-vie sur laquelle la fantaisie d'un peintre aurait mis une grosse figure grêlée de petite vérole et rougeaude, prit en regardant Ève un air cérémonieux et agréable qui prouvait qu'il pensait à épouser la fille de son prédécesseur, sans pouvoir mettre fin au combat que l'amour et l'intérêt se livraient dans son cœur. Aussi souvent disait-il à Lucien en souriant la phrase qu'il lui redit quand le jeune homme repassa près de lui : « Elle est fameusement jolie votre sœur! vous n'êtes pas mal non plus! votre père faisait tout bien. »

Ève était une grande brune, aux cheveux noirs, aux yeux bleus. Quoiqu'elle offrît les symptômes d'un caractère viril, elle était douce, tendre et dévouée. Sa candeur, sa naïveté, sa tranquille résignation à une vie laborieuse, sa sagesse que nulle médisance n'attaquait, avaient dû séduire David Séchard. Aussi depuis leur première entrevue, une sourde et simple passion s'était-elle émue entre eux, à l'allemande, sans manifestations bruyantes ni déclarations empressées. Chacun d'eux avait pensé secrètement à l'autre, comme s'ils eussent été séparés par quelque mari jaloux que ce sentiment aurait offensé. Tous deux se cachaient de Lucien, à qui peut-être ils croyaient porter quelque dommage. David avait peur de ne pas plaire à Ève, qui, de son côté, se laissait aller aux timidités de l'indigence. Une véritable ouvrière aurait eu de la hardiesse, mais une enfant bien élevée et déchue se conformait à sa triste fortune. Modeste en apparence, fière en réalité, Ève ne voulait pas courir sus au fils d'un homme qui passait pour riche. En ce moment, les gens au fait de la valeur croissante des propriétés estimaient à plus de quatre-vingt mille francs le domaine de Marsac, sans compter les terres que le vieux Séchard, riche d'économies, heureux à la récolte, habile à la vente, devait y joindre en guettant les occasions. David était peut-être la seule personne qui ne sût rien de la fortune de son père. Pour lui, Marsac était une bicoque achetée, en 1810, quinze ou seize mille francs, où il allait une fois par an, au temps des vendanges, et où son père le promenait à travers les vignes, en lui vantant des récoltes que l'imprimeur ne voyait jamais, et dont il se souciait fort peu. L'amour d'un savant habitué à la solitude et qui agrandit encore les sentiments en s'en exagérant les difficultés, voulait être encouragé; car, pour lui, Ève était une femme plus imposante que ne l'est une grande dame pour un simple clerc. Gauche et inquiet près de son idole, aussi pressé de partir que d'arriver, David contenait sa passion au lieu de l'exprimer. Souvent, le soir, après avoir forgé quelque prétexte pour consulter Lucien, il descendait de la place du Mûrier jusqu'à l'Houmeau, par la porte Palet; mais en atteignant la porte verte à barreaux de fer, il s'enfuyait, craignant de venir trop tard, ou de paraître importun à Ève qui sans doute était couchée. Quoique ce grand amour ne se révélât que par de petites choses, Ève l'avait bien compris; elle était flattée sans orgueil de se voir l'objet du profond respect empreint dans les regards, dans les paroles, dans les manières de David; mais la plus grande séduction de l'imprimeur était son fanatisme pour Lucien; il avait deviné le meilleur moyen de plaire à Ève. Pour dire en quoi les muettes délices de cet amour différaient des passions tumultueuses, il faudrait le comparer aux fleurs champêtres opposées aux éclatantes fleurs des parterres. C'étaient des regards doux et délicats comme les lotos bleus qui nagent sur les eaux, des expressions fugitives comme les faibles parfums de l'églantine, des mélancolies tendres comme le velours des mousses; fleurs de deux belles âmes qui naissaient d'une terre riche, féconde, immuable. Ève avait plusieurs fois déjà deviné la force cachée sous cette faiblesse; elle tenait si bien compte à David de tout ce qu'il n'osait pas, que le plus léger incident pouvait amener une plus intime union de leurs âmes.

Lucien trouva la porte ouverte par Ève, et s'assit sans lui rien dire, à une petite table posée sur un X, sans linge, où son couvert était mis. Le pauvre petit ménage ne possédait que trois couverts d'argent, Ève les employait tous pour le frère chéri.

— Que lis-tu donc là? dit-elle après avoir mis sur la table un plat qu'elle retira du feu, et après

avoir éteint son fourneau mobile en en fermant la bouche et le couvrant de l'étouffoir.

Lucien ne répondit pas. Ève prit une petite assiette coquettement arrangée avec des feuilles de vigne, et la mit sur la table avec une jatte pleine de crème.

— Tiens, Lucien, je t'ai eu des fraises.

Lucien prêtait tant d'attention à sa lecture qu'il n'entendit point. Ève vint alors s'asseoir près de lui, sans laisser échapper un murmure, car il entre dans le sentiment d'une sœur pour son frère un plaisir immense à être traitée sans façon.

— Mais qu'as-tu donc? s'écria-t-elle en voyant briller des larmes dans les yeux de son frère.

— Rien, rien, Ève, dit-il en la prenant par la taille, l'attirant à lui, la baisant au front et sur les cheveux, puis sur le cou, avec une effervescence surprenante.

— Tu te caches de moi.

— Eh bien, elle m'aime!

— Je savais bien que ce n'était pas moi que tu embrassais, dit d'un ton boudeur la pauvre sœur en rougissant.

— Nous serons tous heureux! s'écria Lucien en avalant son potage à grandes cuillerées.

— Nous! répéta Ève.

Inspirée par le même pressentiment qui s'était emparé de David, elle ajouta :

— Tu vas nous aimer moins!

— Comment peux-tu croire cela, si tu me connais!

Ève lui tendit la main pour presser la sienne; puis, elle ôta l'assiette vide, la soupière en terre brune, et avança le plat qu'elle avait fait. Au lieu de manger, Lucien relut la lettre de madame de Bargeton que la discrète Ève ne demanda point à voir, tant elle avait de respect pour son frère. S'il voulait la lui communiquer, elle devait attendre, et s'il ne le voulait pas, pouvait-elle l'exiger? Elle attendit. Voici cette lettre :

« Mon ami, pourquoi refuserais-je à votre frère en science l'appui que je vous ai prêté? A mes yeux, les talents ont des droits égaux ; mais vous ignorez les préjugés des personnes qui composent ma société. Nous ne ferons pas reconnaître l'anoblissement de l'esprit à ceux qui ont l'aristocratie de l'ignorance. Si je ne suis pas assez puissante pour leur imposer M. David Séchard, je vous ferai volontiers le sacrifice de ces pauvres gens, ce sera comme une hécatombe antique. Mais, cher ami, vous ne voulez sans doute pas me faire accepter la compagnie d'une personne dont l'esprit ou les manières pourraient ne pas me plaire. Vos flatteries m'ont appris combien l'amitié s'aveugle facilement! m'en voudrez-vous, si je mets à mon consentement une restriction? Je veux voir votre ami, le juger, savoir par moi-même, dans l'intérêt de votre avenir, si vous ne vous abusez point. N'est-ce pas un de ces soins maternels que je dois avoir pour vous, mon cher poëte?

« LOUISE DE NEGREPELISSE. »

Lucien ignorait avec quel art le oui s'emploie dans le beau monde pour arriver au non, et le non pour amener un oui; cette lettre fut un triomphe pour lui. David irait chez madame de Bargeton, il y brillerait de la majesté du génie. Dans l'ivresse que lui causait une victoire qui lui fit croire à la puissance de son ascendant sur les hommes, il prit une attitude si fière, tant d'espérances se reflétèrent sur son visage en y produisant un éclat radieux, que sa sœur ne put s'empêcher de lui dire qu'il était beau.

— Si elle a de l'esprit, elle doit bien t'aimer, cette femme! Et alors ce soir elle sera chagrine, car toutes les femmes vont te faire mille coquetteries; tu seras bien beau en lisant ton *Saint Jean dans Patmos!* je voudrais être souris pour me glisser là! Viens, j'ai apprêté ta toilette dans la chambre de notre mère.

Cette chambre était celle d'une misère décente. Il s'y trouvait un lit en noyer, garni de rideaux blancs, et au bas duquel s'étendait un maigre tapis vert; puis une commode à dessus de bois ornée d'un miroir, des chaises en noyer. Sur la cheminée, une pendule rappelait les jours de l'ancienne aisance disparue. La fenêtre avait des rideaux blancs, les murs étaient tendus d'un papier gris à fleurs grises. Le carreau, mis en couleur et frotté par Ève, brillait de propreté. Au milieu de cette chambre était un guéridon où sur un plateau rouge à rosaces dorées se voyaient trois tasses et un sucrier en porcelaine de Limoges. Ève couchait dans un cabinet contigu qui contenait un lit étroit, une vieille bergère et une table à ouvrage près de la fenêtre; mais l'exiguïté de cette cabine de marin exigeait que la porte vitrée restât toujours ouverte, afin d'y donner de l'air. Malgré la détresse qui se révélait dans la sobriété des choses, il y respirait la modestie d'une vie studieuse, et pour ceux qui connaissaient la mère et ses deux enfants, ce spectacle offrait d'attendrissantes harmonies.

Lucien mettait sa cravate quand le pas de David se fit entendre dans la petite cour, et l'imprimeur parut aussitôt avec la démarche et les façons d'un homme pressé d'arriver.

— Eh bien, David! s'écria l'ambitieux, nous triomphons! elle m'aime! tu iras.

— Non, dit l'imprimeur d'un air confus, je viens te remercier de cette preuve d'amitié qui m'a fait

faire de sérieuses réflexions. Ma vie à moi, Lucien, est arrêtée. Je suis David Séchard, imprimeur du roi, à Angoulême; mon nom est sur tous les murs au bas des affiches. Pour les personnes de cette caste, je suis un artisan, un négociant si tu veux, mais un industriel établi en boutique, rue de Beaulieu, au coin de la place du Mûrier. Je n'ai encore ni la fortune de M. Chenessy, ni le renom de Cuvier, deux sortes de puissances que les nobles essayent encore de nier; mais qui, je suis d'accord avec eux en ceci, ne sont rien sans le savoir-vivre et les manières du gentilhomme. Par quoi puis-je légitimer cette subite élévation? Je me ferais moquer de moi par les bourgeois autant que par les nobles. Toi, tu te trouves dans une situation différente. Un prote n'est engagé à rien, tu travailles à acquérir des connaissances indispensables pour réussir, tu peux expliquer tes occupations actuelles par ton avenir. D'ailleurs, tu peux demain entreprendre autre chose, étudier le droit, la diplomatie, entrer dans l'administration, enfin tu n'es ni chiffré, ni casé. Profite de ta virginité sociale, marche seul et mets la main sur les honneurs! Savoure joyeusement tous les plaisirs, ceux que procurent la vanité, la gloire et l'amour; sois heureux, je jouirai de tes succès, tu seras un second moi-même, ma pensée me permettra de vivre de ta vie. A toi les fêtes, l'éclat du monde et les rapides ressorts de ses intrigues; à moi la vie sobre, laborieuse du commerçant et les lentes occupations de la science. Tu seras notre aristocratie, dit-il en regardant Ève. Quand tu chancelleras, tu trouveras mon bras pour te soutenir; si tu as à te plaindre de quelque trahison, tu pourras te réfugier dans nos cœurs, tu y trouveras un amour inaltérable. La protection, le faveur, le bon vouloir des gens, divisés sur deux têtes, pourraient se lasser; nous nous nuirions à deux. Marche devant, tu me remorqueras s'il le faut. Loin de t'envier, je me consacre à toi. Ce que tu viens de faire pour moi, en risquant de perdre ta bienfaitrice, ta maîtresse peut-être, plutôt que de m'abandonner, que de me renier, cette simple chose, si grande, eh bien! Lucien, elle me lierait à jamais à toi, si nous n'étions pas déjà comme deux frères. N'aie ni remords ni soucis de paraître prendre la plus forte part, ce partage à la Montgommery est dans mes goûts. Enfin, quand tu me causerais quelques tourments, qui sait si je ne serai pas toujours ton obligé?...

En disant ces mots, il coula le plus timide des regards vers Ève qui avait les yeux pleins de larmes, car elle devinait tout.

— Enfin, dit-il à Lucien étonné, tu es bien fait, tu as une jolie taille, tu portes bien tes habits, tu as l'air d'un gentilhomme dans ton habit bleu à boutons jaunes, avec un simple pantalon de nankin; moi, j'aurais l'air d'un ouvrier au milieu de ce monde, je serais gauche, gêné, je dirais des sottises ou je ne dirais rien du tout: toi, tu peux, pour obéir au préjugé des noms, prendre celui de ta mère, te faire appeler Lucien de Rubempré; moi, je suis et serai toujours David Séchard. Tout te sert et tout me nuit dans le monde où tu vas. Tu es fait pour y réussir. Les femmes adoreront ta figure d'ange. N'est-ce pas, Ève?

Lucien sauta au cou de David et l'embrassa. Cette modestie coupait court à bien des doutes, à bien des difficultés. Comment n'eût-il pas redoublé de tendresse pour un homme qui arrivait à faire par amitié les mêmes réflexions qu'il venait de faire par ambition? L'ambitieux et l'amoureux sentaient la route aplanie, le cœur du jeune homme et de l'ami s'épanouissait. Ce fut un de ces moments rares dans la vie où toutes les forces sont doucement tendues, où toutes les cordes vibrent en rendant des sons pleins. Mais cette sagesse d'une belle âme excitait encore en Lucien la tendance qui porte l'homme à tout rapporter à lui. Nous disons tous, plus ou moins, comme Louis XIV : *l'État, c'est moi!* L'exclusive tendresse de sa mère et de sa sœur, le dévouement de David, l'habitude qu'il avait de se voir l'objet des efforts secrets de ces trois êtres, lui donnaient les vices de l'enfant de famille, engendraient en lui cet égoïsme qui dévore le noble, et que madame de Bargeton caressait en l'incitant à oublier ses obligations envers sa sœur, sa mère et David. Il n'en était rien encore; mais n'y avait-il pas à craindre qu'en étendant autour de lui le cercle de son ambition, il fût contraint de ne penser qu'à lui pour s'y maintenir?

Cette émotion passée, David fit observer à Lucien que son poëme de *Saint Jean dans Patmos* était peut-être trop biblique pour être lu devant un monde à qui la poésie apocalyptique devait être peu familière. Lucien, qui se produisait devant le public le plus difficile de la Charente, parut inquiet. David lui conseilla d'emporter André de Chénier, et de remplacer un plaisir douteux par un plaisir certain. Lucien lisait en perfection, il plairait nécessairement et montrerait une modestie qui le servirait sans doute. Comme la plupart des jeunes gens, ils donnaient aux gens du monde leur intelligence et leurs vertus, car si la jeunesse qui n'a pas encore failli est sans indulgence pour les fautes des autres, elle leur prête aussi ses magnifiques croyances. Il faut en effet avoir bien expérimenté la vie avant de reconnaître que, suivant un beau mot de Raphaël, comprendre c'est égaler. En général, le sens nécessaire à l'intelligence de la poésie est rare en France, où l'esprit dessèche promptement la source des saintes larmes de l'extase, où personne

ne veut prendre la peine de défricher le sublime, de le sonder pour en percevoir l'infini. Lucien allait faire sa première expérience des ignorances et des froideurs mondaines! Il passa chez David y prendre le volume de poésie.

Quand les deux amants furent seuls, David se trouva plus embarrassé qu'en aucun moment de sa vie. En proie à mille terreurs, il voulait et redoutait un éloge, il désirait s'enfuir, car la pudeur a sa coquetterie aussi! Le pauvre amant n'osait dire un mot qui aurait eu l'air de quêter un remercîment, il trouvait toutes les paroles compromettantes, et se taisait en gardant une attitude de criminel. Ève, qui devinait les tortures de cette modestie, se plut à jouir de son silence, mais quand il tortilla son chapeau pour s'en aller, elle sourit.

— M. David, lui dit-elle, si vous ne passez pas la soirée chez madame de Bargeton, nous pouvons la passer ensemble; il fait beau, voulez-vous aller nous promener le long de la Charente? Nous causerons de Lucien.

David eut envie de se prosterner devant cette délicieuse jeune fille. Ève avait mis dans le son de sa voix des récompenses inespérées; elle avait, par la tendresse de l'accent, résolu les difficultés de cette situation; sa proposition était plus qu'un éloge, c'était la première faveur de l'amour.

— Seulement, dit-elle à un geste que fit David, laissez-moi quelques instants pour m'habiller.

David, qui de sa vie n'avait su ce qu'était un air, sortit en chanteronnant, ce qui surprit l'honnête Postel et lui donna de violents soupçons sur les relations d'Ève et de l'imprimeur.



III

LA SOIRÉE DANS UN SALON,

LA SOIRÉE AU BORD DE L'EAU.

Les plus petites circonstances de cette soirée agirent beaucoup sur Lucien, de qui le caractère le portait à écouter ses premières impressions. Comme tous les amants inexpérimentés, il arriva de si bonne heure, que Louise n'était pas encore au salon. M. de Bargeton s'y trouvait seul. Lucien avait déjà commencé son apprentissage des petites lâchetés par lesquelles l'amant d'une femme mariée achète son bonheur, et qui donnent aux femmes la mesure de ce qu'elles peuvent exiger; mais il ne s'était pas encore trouvé face à face avec M. de Bargeton.

M. de Bargeton était un de ces petits esprits doucement établis entre l'inoffensive nullité qui comprend encore, et la fière stupidité qui ne veut ni rien accepter, ni rien rendre. Pénétré de ses devoirs envers le monde, et s'efforçant de lui être agréable, il avait adopté le sourire du danseur pour unique langage. Content ou mécontent, il souriait; il souriait à une nouvelle désastreuse aussi bien qu'à l'annonce d'un heureux événement. Son sourire répondait à tout par les expressions qu'il lui donnait; et s'il fallait absolument une approbation directe, il le renforçait d'un rire complaisant, ne lâchant une parole qu'à la dernière extrémité. Un tête-à-tête lui faisait éprouver le seul embarras qui compliquait sa vie végétative, car il était obligé de chercher quelque chose dans l'immensité de son vide intérieur. La plupart du temps, il se tirait de peine en reprenant les naïves coutumes de son enfance: il pensait tout haut, il vous initiait aux moindres détails de sa vie, il vous exprimait ses besoins, ses petites sensations qui, pour lui, ressemblaient à des idées. Il ne parlait ni de la pluie ni du beau temps, il ne donnait pas dans les lieux communs de la conversation par où se sauvent les imbéciles, il s'adressait aux plus intimes intérêts de la vie.

— Par complaisance pour madame de Bargeton, j'ai mangé ce matin du veau qu'elle aime beaucoup, et mon estomac me fait bien souffrir, disait-il. Je sais cela, j'y suis toujours pris! expliquez-moi cela.

Ou bien :

— Je vais sonner pour demander un verre d'eau sucrée, en voulez-vous un par la même occasion?

Ou bien :

— Je monterai demain à cheval, et j'irai voir mon beau-père.

Ces petites phrases ne supportaient pas la discussion, elles arrachaient un non ou un oui à l'interlocuteur, et la conversation tombait à plat. M. de Bargeton implorait alors l'assistance de son visiteur en mettant à l'ouest son nez de vieux carlin poussif, il le regardait de ses gros yeux vairons d'une façon qui signifiait: *Vous dites?* Les ennuyeux empressés de parler d'eux-mêmes, il les chérissait, il les écoutait avec une probe et délicate attention qui le leur rendait si précieux, que les bavards d'Angoulême lui accordaient une sournoise intelligence, et le prétendaient mal jugé; quand ils n'avaient plus d'auditeurs, ils venaient achever leurs récits ou leurs raisonnements auprès de lui, sûrs de trouver son sourire élogieux. Son salon était toujours plein, il s'y trouvait généralement à l'aise, il s'occupait des plus petits détails; il regardait qui entrait, saluait en souriant et conduisait à sa femme le nouvel arrivé; il guettait ceux qui partaient et leur faisait la conduite en accueillant leurs adieux par son éternel sourire. Quand la soirée était animée et qu'il voyait chacun à son affaire, l'heureux gentilhomme res-

tait planté sur ses deux hautes jambes comme une cigogne sur ses pattes, ayant l'air d'écouter une conversation politique; ou il venait étudier les cartes d'un joueur sans y rien comprendre, car il ne savait aucun jeu; ou il se promenait en humant son tabac et soufflant sa digestion.

Sa femme était le beau côté de sa vie, elle lui donnait des jouissances infinies; lorsqu'elle jouait son rôle de maîtresse de maison, il s'étendait dans une bergère en l'admirant, car elle parlait pour lui; puis il s'était fait un plaisir de chercher l'esprit de ses phrases, et comme souvent il ne les comprenait que longtemps après qu'elles étaient dites, il se permettait des sourires qui partaient comme des boulets enterrés qui se réveillent; son respect pour elle allait jusqu'à l'adoration. Or, une adoration quelconque suffit au bonheur de la vie. En personne spirituelle et généreuse, Anaïs n'avait pas abusé de ses avantages; en reconnaissant chez son mari la nature facile d'un enfant qui ne demandait pas mieux que d'être gouverné, elle en avait pris soin comme on prend soin d'un manteau ; elle le tenait propre, le brossait, le serrait, le ménageait; et se sentant ménagé, brossé, soigné, M. de Bargeton avait contracté pour sa femme une affection canine. Il est si facile de donner un bonheur qui ne coûte rien! Madame de Bargeton, ne connaissant à son mari aucun autre plaisir que celui de la bonne chère, lui faisait faire d'excellents dîners ; elle avait pitié de lui; jamais elle ne s'en était plainte, et quelques personnes, ne comprenant pas le silence de sa fierté, prêtaient à M. de Bargeton des vertus cachées. Elle l'avait d'ailleurs discipliné militairement, et son obéissance aux volontés de sa femme était passive. Elle lui disait : « Faites une visite à monsieur ou à madame une telle. » Il y allait comme un soldat à sa faction. Aussi devant elle se tenait-il au port d'armes et immobile. Il était en ce moment question de le nommer député.

Lucien ne pratiquait pas depuis assez longtemps la maison pour avoir soulevé le voile sous lequel se cachait ce caractère inimaginable. M. de Bargeton enseveli dans sa bergère, paraissant tout voir et tout comprendre, se faisant une dignité de son silence, lui semblait prodigieusement imposant. Au lieu de le prendre pour une borne de granit, Lucien en fit un sphinx redoutable par suite du penchant qui porte les hommes d'imagination à tout grandir ou à prêter une âme à toutes les formes, et il crut nécessaire de le flatter.

— J'arrive le premier, dit-il en le saluant avec un peu plus de respect que l'on n'en accordait à ce bonhomme.

— C'est assez naturel, répondit M. de Bargeton.

Lucien prit ce mot pour l'épigramme d'un mari jaloux, il devint rouge, et se regarda dans la glace en cherchant une contenance.

— Vous habitez l'Houmeau, dit M. de Bargeton; les personnes qui demeurent loin arrivent toujours plus tôt que celles qui demeurent près.

— A quoi cela tient-il? dit Lucien en prenant un air agréable.

— Je ne sais pas, répondit M. de Bargeton, qui rentra dans son immobilité.

— Vous n'avez pas voulu le chercher, reprit Lucien; un homme capable de faire l'observation peut trouver la cause.

— Ah! fit M. de Bargeton, les causes finales! Hé! hé!...

Lucien se creusa la cervelle pour ranimer la conversation qui tomba là.

— Madame de Bargeton s'habille sans doute? dit-il en frémissant de la niaiserie de cette demande.

— Oui, elle s'habille, répondit naturellement le mari.

Lucien leva les yeux pour regarder les deux solives saillantes, peintes en gris, et dont les entre-deux étaient plafonnés, sans trouver une phrase de rentrée; mais il ne vit pas sans terreur le petit lustre à vieilles pendeloques de cristal, dépouillé de sa gaze et garni de bougies; les housses du meuble avaient été ôtées, et le lampas rouge montrait ses fleurs fanées. Ces apprêts annonçaient une réunion extraordinaire, et il conçut alors des doutes sur la convenance de son costume; il était en bottes. Il alla regarder avec la stupeur de la crainte un vase du Japon qui ornait une console à guirlandes du temps de Louis XV; puis il eut peur de déplaire à ce mari en ne le courtisant pas, et il résolut de chercher s'il avait un dada que l'on pût caresser.

— Vous quittez rarement la ville, monsieur? dit-il à M. de Bargeton vers lequel il revint.

— Rarement.

Le silence recommença, et M. de Bargeton épia comme une chatte soupçonneuse les moindres mouvements de Lucien qui troublait son repos. Chacun d'eux avait peur de l'autre.

— Aurait-il conçu des soupçons sur mes assiduités? pensa Lucien, car il paraît m'être bien hostile!

En ce moment, heureusement pour Lucien fort embarrassé de soutenir les regards inquiets avec lesquels M. de Bargeton l'examinait allant et venant, le vieux domestique, qui avait mis une livrée verte à parements rouges, annonça M. du Châtelet. Le baron entra fort aisément, salua M. de Bargeton, et fit à Lucien une petite inclination de tête qui était alors à la mode, mais que le poëte trouva financièrement impertinente. M. du Châtelet portait un pantalon d'une blancheur éblouissante, à sous-pieds intérieurs qui le maintenaient dans ses plis;

il avait des souliers fins et des bas de fil écossais; sur son gilet blanc flottait le ruban noir de son lorgnon, et son habit noir se recommandait par une coupe et une forme parisienne. C'était bien le bellâtre que ses antécédents annonçaient; mais l'âge l'avait déjà doté d'un petit ventre rond assez difficile à contenir dans les bornes de l'élégance; il teignait ses cheveux et ses favoris blanchis par les souffrances de son voyage, ce qui lui donnait un air dur; son teint autrefois très-délicat avait pris la couleur cuivrée des gens qui reviennent des Indes; mais sa tournure, quoique ridicule par les prétentions qu'il conservait, révélait néanmoins l'agréable secrétaire des commandements d'une altesse impériale. Il prit son lorgnon, regarda le pantalon de nankin, les bottes, le gilet, l'habit bleu fait à Angoulême de Lucien, enfin tout son rival. Puis il remit froidement le lorgnon dans la poche de son gilet, comme s'il eût dit : « Je suis content. » Écrasé déjà par l'élégance de son rival, Lucien pensa qu'il aurait sa revanche quand il montrerait à l'assemblée son visage animé par la poésie; mais il n'en éprouva pas moins une vive souffrance qui continua le malaise intérieur que la prétendue hostilité de M. de Bargeton lui avait donné. Le baron semblait faire peser sur lui tout le poids de sa fortune pour mieux humilier sa misère.

M. de Bargeton, qui comptait ne plus rien avoir à dire, fut consterné du silence que gardèrent les deux rivaux en s'examinant; mais quand il se trouvait au bout de ses efforts, il avait une question qu'il se réservait comme une poire pour la soif, et il jugea nécessaire de la lâcher en prenant un air affairé.

—Eh bien, monsieur, dit-il à Châtelet, qu'y a-t-il de nouveau? Dit-on quelque chose?

—Mais, répondit méchamment le directeur des contributions, le nouveau, c'est M. Chardon. Adressez-vous à lui. Nous apportez-vous quelque joli poëme? demanda le sémillant baron en redressant la boucle majeure d'une de ses faces qui lui parut dérangée.

— Pour savoir si j'ai réussi, j'aurais dû vous consulter, répondit Lucien, car vous avez pratiqué la poésie avant moi.

—Bah! quelques vaudevilles assez agréables faits par complaisance, des chansons de circonstance, des romances que la musique a fait valoir, ma grande épître à une sœur de Buonaparte (l'ingrat!), ne sont pas des titres à la postérité.

En ce moment, madame de Bargeton se montra dans tout l'éclat d'une toilette étudiée. Elle portait un turban juif enrichi d'une agrafe orientale, elle avait autour du cou une écharpe de gaze sous laquelle brillaient les camées d'un collier. Sa robe de mousseline peinte, à trois rangées de volants posés transversalement, était à manches courtes, et lui permettait de montrer plusieurs bracelets étagés sur ses beaux bras blancs; mise théâtrale qui charma Lucien. M. du Châtelet lui adressa des compliments nauséabonds qui la firent sourire de plaisir, tant elle était aise d'être louée devant Lucien. Elle n'échangea qu'un regard avec son cher poëte, et répondit au directeur des contributions en le mortifiant par une politesse qui l'exceptait de son intimité. En ce moment, les personnes invitées commencèrent à venir.

En premier lieu, se produisirent l'évêque et son grand vicaire, deux figures dignes et solennelles, mais qui formaient un violent contraste : monseigneur était grand et maigre, son acolyte était court et gras; tous deux avaient des yeux brillants, mais l'évêque était pâle, et son grand vicaire offrait un visage empourpré par la plus riche santé. Chez l'un et chez l'autre, les gestes et les mouvements étaient rares, tous deux paraissaient prudents; leur réserve et leur silence intimidaient, ils passaient pour avoir beaucoup d'esprit.

Les deux prêtres furent suivis par madame de Chandour et son mari, personnages extraordinaires que les gens auxquels la province est inconnue seraient tentés de croire une fantaisie de l'imagination. Le mari d'Amélie, la femme qui se posait comme l'antagoniste de madame de Bargeton, M. de Chandour, qu'on nommait Stanislas, était un ci-devant jeune homme, encore mince à quarante-cinq ans, et dont la figure ressemblait à un crible. Sa cravate était toujours nouée de manière à présenter deux pointes menaçantes, l'une à la hauteur de l'oreille droite, l'autre abaissée vers le ruban rouge de sa croix. Les basques de son habit étaient violemment renversées; son gilet très-ouvert laissait voir une chemise gonflée, empesée, fermée par des épingles surchargées d'orfévrerie; enfin tout son vêtement avait un caractère exagéré qui lui donnait une si grande ressemblance avec les caricatures, qu'en le voyant les étrangers ne pouvaient s'empêcher de sourire. Stanislas se regardait continuellement avec une sorte de satisfaction de haut en bas, en vérifiant le nombre des boutons de son gilet, en suivant les lignes onduleuses que dessinait son pantalon collant, en caressant ses jambes par un regard qui s'arrêtait amoureusement sur les pointes de ses bottes. Quand il cessait de se contempler ainsi, ses yeux cherchaient une glace, il examinait si ses cheveux tenaient la frisure, il interrogeait les femmes d'un œil heureux en mettant un de ses doigts dans la poche de son gilet, se penchant en arrière, et se posant de trois quarts, agaceries de coq qui lui réussissaient dans la société aristocratique dont il était le beau. La

plupart du temps, ses discours comportaient des gravelures, comme il s'en disait au XVIIIe siècle, et ce détestable genre de conversation lui procurait quelques succès auprès des femmes qu'il faisait rire. M. du Châtelet commençait à lui donner des inquiétudes. En effet, intriguées par le dédain du fat des contributions indirectes, stimulées par son affectation à prétendre qu'il était impossible de le faire sortir de son marasme, et piquées par son ton de sultan blasé, les femmes le recherchaient encore plus vivement qu'à son arrivée, depuis que madame de Bargeton s'était éprise du Byron d'Angoulême. Amélie était une petite femme maladroitement comédienne, grasse, blanche, à cheveux noirs, outrant tout, parlant haut, faisant la roue avec sa tête chargée de plumes en été, de fleurs en hiver, belle parleuse, mais ne pouvant achever sa période sans lui donner pour accompagnement les sifflements d'un asthme inavoué.

M. de Saintot, nommé Astolphe, le président de la société d'agriculture, homme haut en couleur, grand et gros, apparut remorqué par sa femme, espèce de figure assez semblable à une fougère desséchée, qu'on appelait Lili, abréviation d'Éliza. Ce nom, qui supposait dans la personne quelque chose d'enfantin, jurait avec le caractère et les manières de madame de Saintot, femme solennelle, extrêmement pieuse, joueuse difficile et tracassière. Astolphe passait pour être un savant du premier ordre. Ignorant comme une carpe, il n'en avait pas moins écrit les articles Sucre et Eau-de-vie dans un dictionnaire d'agriculture; deux œuvres pillées en détail dans tous les articles des journaux et dans tous les anciens ouvrages où il était question de ces deux produits. Tout le département le croyait occupé d'un Traité sur la culture moderne. Quoiqu'il restât enfermé pendant toute la matinée dans son cabinet, il n'avait pas encore écrit deux pages depuis douze ans. Si quelqu'un venait le voir, il se laissait surprendre brouillant des papiers, cherchant une note égarée, ou taillant sa plume; mais il employait en niaiseries tout le temps qu'il demeurait dans son cabinet : il lisait longuement le journal, il sculptait des bouchons avec son canif, il traçait des dessins fantastiques sur son garde-main, il feuilletait Cicéron pour y prendre à la volée une phrase ou des passages dont le sens pouvait s'appliquer aux événements du jour; puis le soir il s'efforçait d'amener la conversation sur un sujet que lui permît de dire :

— Il se trouve dans Cicéron une page qui semble avoir été écrite pour ce qui se passe de nos jours.

Il récitait alors son passage au grand étonnement des auditeurs qui se redisaient entre eux :

— Vraiment Astolphe est un puits de science.

Ce fait curieux se contait par toute la ville, et l'entretenait dans ses flatteuses croyances sur M. de Saintot.

Après ce couple, vint M. de Bartas, nommé Adrien, l'homme qui chantait les airs de basse-taille et qui avait d'énormes prétentions en musique. L'amour-propre l'avait assis sur le solfége : il avait commencé par s'admirer lui-même en chantant, puis il s'était mis à parler musique, et avait fini par s'en occuper exclusivement. L'art musical était devenu chez lui comme une monomanie; il ne s'animait qu'en parlant musique, il souffrait pendant une soirée jusqu'à ce qu'on l'eût prié de chanter; une fois qu'il avait beuglé l'un de ses airs, sa vie commençait : il paradait, il se haussait sur ses talons en recevant des compliments, il faisait le modeste, mais il allait néanmoins de groupe en groupe y recueillir des éloges; puis quand tout était dit, il revenait à la musique, en entamant une discussion à propos des difficultés de son air, ou en vantant le compositeur.

M. Alexandre de Brebian, le héros de la sépia, le dessinateur qui infestait les chambres de ses amis par des productions saugrenues, et gâtait tous les albums du département, accompagnait M. de Bartas. Chacun d'eux donnait le bras à la femme de l'autre. Au dire de la chronique scandaleuse, cette transposition était complète. Les deux femmes, Lolotte (madame Charlotte de Brebian) et Fifine (madame Joséphine de Bartas), également préoccupées d'un fichu, d'une garniture, de l'assortiment de quelques couleurs hétérogènes, étaient dévorées du désir de paraître Parisiennes, et négligeaient leur maison où tout allait à mal. Si les deux femmes, serrées comme des poupées dans des robes économiquement établies, offraient sur elles une exposition de couleurs outrageusement bizarres, les maris se permettaient, en leur qualité d'artistes, un laisser-aller de province qui les rendait curieux à voir. Leurs habits fripés leur donnaient l'air des comparses qui dans les petits théâtres figurent la haute société invitée aux noces.

Parmi les figures qui débarquèrent dans le salon, l'une des plus originales fut celle de M. le comte de Senonches, aristocratiquement nommé Jacques, grand chasseur, hautain, sec, à figure hâlée, aimable comme un sanglier, défiant comme un Vénitien, jaloux comme un More et vivant en très-bonne intelligence avec M. du Hautoy, autrement dit Francis, l'ami de la maison.

Madame de Senonches (Zéphirine) était grande et belle, mais couperosée déjà par une certaine ardeur de foie qui la faisait passer pour une femme exigeante. Sa taille fine, ses délicates proportions lui permettaient d'avoir des manières langoureuses qui sentaient l'affectation, mais qui peignaient la

passion et les caprices toujours satisfaits d'une personne aimée.

Francis était un homme assez distingué, qui avait quitté le consulat de Valence et ses espérances dans la diplomatie, pour venir vivre à Angoulême auprès de Zéphirine, dite aussi Zizine. L'ancien consul prenait soin du ménage, faisait l'éducation des enfants, leur apprenait les langues étrangères, et dirigeait la fortune de M. et de madame de Senonches avec un entier dévouement. L'Angoulême noble, l'Angoulême administratif, l'Angoulême bourgeois avaient longtemps glosé sur la parfaite unité de ce ménage en trois personnes; mais à la longue, ce mystère de trinité conjugale parut si rare et si joli, que M. du Hautoy eût semblé prodigieusement immoral, s'il avait fait mine de se marier. Quand Jacques chassait aux environs, chacun lui demandait des nouvelles de Francis, et il racontait les petites indispositions de son intendant volontaire, en lui donnant le pas sur sa femme; aveuglement si curieux chez un homme jaloux, que ses meilleurs amis s'amusaient à le faire poser, et l'annonçaient à ceux qui ne connaissaient pas le mystère afin de les amuser. M. du Hautoy était un précieux dandy dont les petits soins personnels avaient tourné à la mignardise et à l'enfantillage; il s'occupait de sa toux, de son sommeil, de sa digestion et de son manger. Zéphirine l'avait amené à faire l'homme de petite santé. Elle le ouatait, l'embéguinait, le médecinait; elle l'empâtait de mets choisis comme un bichon de marquise; elle lui ordonnait ou lui défendait tel ou tel aliment; elle lui brodait des gilets, des bouts de cravate et des mouchoirs; elle avait fini par l'habituer à porter de si jolies choses qu'elle le métamorphosait en une sorte d'idole japonaise. Leur entente était d'ailleurs sans mécompte : Zizine regardait à tout propos Francis, et Francis semblait prendre ses idées dans les yeux de Zizine; ils blâmaient, ils souriaient ensemble, et semblaient se consulter pour dire le plus simple bonjour.

Le plus riche propriétaire des environs, l'homme envié de tous, M. le marquis de Pimentel et sa femme, qui réunissaient à eux deux quarante mille livres de rente, et passaient l'hiver à Paris, vinrent de la campagne en calèche avec leurs voisins, M. le baron et madame la baronne de Rastignac, accompagnés de la tante de la baronne, et de leurs filles, deux charmantes jeunes personnes, bien élevées, pauvres, mais mises avec cette simplicité qui fait tant valoir les beautés naturelles. Ces personnes, qui certes étaient l'élite de la compagnie, furent reçues par un froid silence et par un respect plein de jalousie, surtout quand chacun vit la distinction de l'accueil que leur fit madame de Bargeton. Ces deux familles appartenaient à ce petit nombre de gens qui, dans les provinces, se tiennent au-dessus des commérages, ne se mêlent à aucune société, vivent dans une retraite silencieuse et gardent une imposante dignité. M. de Pimentel et M. de Rastignac étaient appelés par leurs titres, aucune familiarité ne mêlait leurs femmes ni leurs filles à la haute coterie d'Angoulême; ils approchaient trop la noblesse de cour pour se commettre avec les niaiseries de la province.

Le préfet et le général arrivèrent les derniers, accompagnés du gentilhomme campagnard qui, le matin, avait apporté son mémoire sur les vers à soie chez David. C'était sans doute quelque maire de canton recommandable par de belles propriétés; mais sa tournure et sa mise trahissaient une désuétude complète de la société : il était gêné dans ses habits, il ne savait où mettre ses mains, il tournait autour de son interlocuteur en parlant, il se levait et se rasseyait pour répondre quand on lui parlait, il semblait prêt à rendre un service domestique, il se montrait tour à tour obséquieux, inquiet, grave, il s'empressait de rire d'une plaisanterie, il écoutait d'une façon servile, et parfois il prenait un air sournois en croyant qu'on se moquait de lui. Plusieurs fois dans la soirée, oppressé par son mémoire, il essaya de parler vers à soie; mais l'infortuné M. de Séverac tomba sur M. de Bartas qui lui répondit musique et sur M. de Saintot qui lui cita Cicéron. Vers le milieu de la soirée, le pauvre maire finit par s'entendre avec une veuve et sa fille, madame et mademoiselle du Brossard qui n'étaient pas les deux figures les moins intéressantes de cette société. Un seul mot dira tout : elles étaient aussi pauvres que nobles. Elles avaient dans leur mise cette prétention à la parure qui révèle une secrète misère. Madame du Brossard vantait fort maladroitement et à tout propos sa grande et grosse fille âgée de vingt-sept ans, qui passait pour être forte sur le piano; elle lui faisait officiellement partager tous les goûts des gens à marier, et, dans son désir d'établir sa chère Camille, elle avait dans une même soirée prétendu que Camille aimait la vie errante des garnisons et la vie tranquille des propriétaires qui cultivent leur bien. Toutes deux avaient la dignité pincée, aigre-douce des personnes que chacun est enchanté de plaindre, auxquelles on s'intéresse par égoïsme, et qui ont sondé le vide des phrases consolatrices par lesquelles le monde se fait un plaisir d'accueillir les malheureux. M. de Séverac avait cinquante-neuf ans, il était veuf et sans enfants; la mère et la fille écoutèrent donc avec une dévotieuse admiration les détails qu'il leur donna sur ses magnanières.

— Ma fille aime tant la soie, dit la mère, que je vous demanderai la permission d'aller à Séverac lui

montrer comment ça se récolte, elle saisira tout ce que vous lui direz.

Cette phrase maternelle et insidieuse termina glorieusement la conversation entre le maire de Séverac et madame du Brossard, après la lecture que fit Lucien.

Quelques habitués se coulèrent familièrement dans l'assemblée, ainsi que deux ou trois fils de famille, timides, silencieux, parés comme des châsses, heureux d'avoir été conviés à cette solennité littéraire.

Toutes les femmes se rangèrent sérieusement en un cercle derrière lequel les hommes se tinrent debout. Cette assemblée de personnages bizarres, aux costumes hétéroclites, aux visages grimés, devint très-imposante pour Lucien, dont le cœur palpita quand il se vit l'objet de tous les regards. Quelque hardi qu'il fût, il ne soutint pas facilement cette première épreuve, malgré les encouragements de sa maîtresse qui déploya le faste de ses révérences et ses plus précieuses grâces en recevant les illustres sommités de l'Angoumois. Le malaise auquel il était en proie fut continué par une circonstance facile à prévoir, mais qui devait effaroucher un jeune homme encore peu familiarisé avec la tactique du monde. Lucien, tout yeux et tout oreilles, s'entendait appeler M. de Rubempré par Louise, par M. de Bargeton, par l'évêque, par quelques complaisants de la maîtresse du logis, et M. Chardon par la majorité de ce redouté public. Intimidé par les œillades interrogatives des curieux, il pressentait son nom bourgeois au seul mouvement des lèvres, il devinait les jugements anticipés que l'on portait sur lui, avec cette franchise provinciale, souvent un peu trop près de l'impolitesse. Ces continuels coups d'épingle inattendus le mirent encore plus mal avec lui-même. Il attendit avec impatience le moment de commencer sa lecture, afin de prendre une attitude qui fît cesser son supplice intérieur; mais Jacques racontait sa dernière chasse à madame de Pimentel; Adrien s'entretenait du nouvel astre musical, de Rossini, avec mademoiselle Laure de Rastignac; Astolphe décrivait au baron une nouvelle charrue dont il avait appris par cœur la description dans un journal. Lucien ne savait pas, le pauvre poëte, qu'aucune intelligence, excepté celle de madame de Bargeton, ne pouvait comprendre la poésie. Toutes ces personnes, privées d'émotions, étaient accourues en se trompant elles-mêmes sur la nature du spectacle qui les attendait, car il est des mots qui, semblables aux trompettes, aux cymbales, à la grosse caisse des saltimbanques, attirent toujours le public. Les mots beauté, gloire, poésie ont des sortiléges qui séduisent les esprits les plus grossiers.

Quand tout le monde fut arrivé, que les causeries eurent cessé, non sans mille avertissements donnés aux interrupteurs par M. de Bargeton que sa femme envoya comme un suisse d'église qui fait retentir sa canne sur les dalles, Lucien se mit à la table ronde près de madame de Bargeton en éprouvant une violente secousse d'âme. Il annonça d'une voix troublée que, pour ne tromper l'attente de personne, il allait lire les chefs-d'œuvre récemment retrouvés d'un grand poëte inconnu. Quoique les poésies d'André de Chénier eussent été publiées dès 1819, personne à Angoulême n'avait encore entendu parler d'André de Chénier; et chacun voulut voir dans cette annonce un biais trouvé par madame de Bargeton pour ménager l'amour-propre du poëte et mettre les auditeurs à l'aise. Lucien lut d'abord *le Jeune Malade* qui fut accueilli par des murmures flatteurs; puis *l'Aveugle*, poëme que ces esprits médiocres trouvèrent long.

Pendant sa lecture, Lucien fut en proie à l'une de ces souffrances infernales qui ne peuvent être parfaitement comprises que par d'éminents artistes ou par ceux que l'enthousiasme et une haute intelligence mettent à leur niveau. Pour être traduite par la voix comme pour être saisie, la poésie exige une sainte attention; il doit se faire entre le lecteur et l'auditoire une alliance intime, sans laquelle les électriques communications des sentiments n'ont plus lieu. Cette cohésion des âmes manque-t-elle, le poëte se trouve alors comme un ange essayant de chanter un hymne céleste au milieu des ricanements de l'enfer. Or, dans la sphère où se développent leurs facultés, les hommes d'intelligence possèdent la vue circumspective du colimaçon, le flair du chien et l'oreille de la taupe; ils voient, ils sentent, ils entendent tout autour d'eux. Le musicien et le poëte se savent aussi promptement admirés ou incompris qu'une plante se sèche ou se ravive dans une atmosphère amie ou ennemie. Les murmures des hommes qui n'étaient venus là que pour leurs femmes et qui se parlaient de leurs affaires, retentissaient à l'oreille de Lucien par les lois de cette acoustique particulière; de même qu'il voyait les hiatus sympathiques de quelques mâchoires violemment entre-bâillées et dont les dents le narguaient. Lorsque, semblable à la colombe du déluge, il cherchait un coin favorable où son regard pût s'arrêter, il rencontrait les yeux impatientés de gens qui pensaient évidemment à profiter de cette réunion pour s'interroger sur quelques intérêts positifs. A l'exception de Laure de Rastignac, de deux ou trois jeunes gens et de l'évêque, tous les assistants s'ennuyaient. En effet, ceux qui comprennent la poésie cherchent à développer dans leur âme ce que l'auteur a mis en germe dans ses vers; mais ces auditeurs glacés, loin

d'aspirer l'âme du poëte, n'écoutaient même pas ses accents. Lucien éprouva le plus profond découragement, une sueur froide mouilla sa chemise. Un regard de feu lancé par Louise, vers laquelle il se tourna, lui donna le courage d'achever; mais son cœur de poëte saignait de mille blessures.

— Trouvez-vous cela bien amusant, Fifine? dit à sa voisine la sèche Lili, qui s'attendait peut-être à des tours de force.

— Ne me demandez pas mon avis, ma chère, mes yeux se ferment aussitôt que j'entends lire.

— J'espère que Naïs ne nous donnera pas souvent des vers le soir, dit Francis; quand j'écoute lire après mon dîner, l'attention que je suis forcé d'avoir trouble ma digestion.

— Pauvre chat, dit Zéphirine à voix basse, buvez un verre d'eau sucrée.

— C'est fort bien déclamé, dit Alexandre, mais j'aime mieux le whist.

En entendant cette réponse qui passa pour spirituelle à cause de la signification anglaise du mot, quelques joueuses prétendirent que le lecteur avait besoin de repos. Sous ce prétexte, un ou deux couples s'esquivèrent dans le boudoir. Lucien supplié par Louise, par la charmante Laure de Rastignac et par l'évêque, réveilla l'attention, grâce à la verve contre-révolutionnaire des ïambes que plusieurs personnes entraînées par la chaleur du débit applaudirent sans les comprendre; car ces sortes de gens sont influençables par la vocifération comme les palais grossiers sont excités par les liqueurs fortes. Pendant un moment où l'on prit des glaces, Zéphirine envoya Francis voir le volume et dit à sa voisine Amélie que les vers lus par Lucien étaient imprimés.

— Mais, répondit Amélie avec un visible bonheur, c'est bien simple, M. de Rubempré travaille chez un imprimeur. C'est, dit-elle en regardant Lolotte, comme si une jolie femme faisait elle-même ses robes.

— Il a imprimé ses poésies lui-même, se dirent les femmes.

— Pourquoi s'appelle-t-il donc alors M. de Rubempré? demanda Jacques. Quand il travaille de ses mains, un noble doit quitter son nom.

— Il a effectivement quitté le sien, qui était roturier, dit Zizine; mais pour prendre celui de sa mère qui est noble.

— Puisque ses vers (en province on prononce *verse*) sont imprimés, nous pouvons les lire nous-mêmes, dit Astolphe.

Cette stupidité compliqua la question jusqu'à ce que M. du Châtelet eût daigné dire à cette ignorante assemblée que l'annonce n'était pas une précaution oratoire, et que ces belles poésies appartenaient à un frère royaliste du révolutionnaire Marie-Joseph Chénier. La société d'Angoulême, à l'exception de l'évêque, de madame de Rastignac et de ses deux filles, que cette grande poésie avait saisis, se crut mystifiée et s'offensa de cette supercherie. Un sourd murmure s'éleva. Lucien ne l'entendit pas, il s'était si bien isolé de ce monde odieux par l'enivrement que produisait une mélodie intérieure qui se chantait en lui-même et dont il s'efforçait de répéter les accents, qu'il voyait les figures comme à travers un nuage. Il lut la sombre élégie sur le suicide, celle dans le goût ancien, où respire une mélancolie sublime; puis celle où est ce vers :

Tes vers sont doux, j'aime à les répéter.

et termina par la suave idylle, intitulée *Nérée*.

Plongée dans une délicieuse rêverie, une main dans ses boucles qu'elle avait défrisées sans s'en apercevoir, l'autre pendante, les yeux distraits, seule au milieu de son salon, madame de Bargeton se sentait pour la première fois de sa vie transportée dans la sphère qui lui était propre; jugez combien elle fut désagréablement distraite par Amélie qui s'était chargée de lui exprimer les vœux publics.

— Naïs, nous étions venues pour entendre les poésies de M. Chardon, et vous nous donnez des vers (*verse*) imprimés. Quoique ces morceaux soient fort jolis, par patriotisme ces dames aimeraient mieux le vin du cru.

— Ne trouvez-vous pas que la langue française se prête peu à la poésie? dit Astolphe au directeur des contributions, je trouve la prose de Cicéron mille fois plus poétique.

— La vraie poésie française est la poésie légère et la chanson, répondit Châtelet.

— La chanson prouve que notre langue est très-musicale, dit Adrien.

— Je voudrais bien connaître les vers (*verse*) qui ont causé la perte de Naïs, dit Zéphirine; mais d'après la manière dont elle accueille la demande d'Amélie, elle n'est pas disposée à nous en donner un échantillon.

— Elle se doit à elle-même de les lui faire dire, répondit Francis, car le génie de ce petit bonhomme est sa justification.

— Vous qui avez été dans la diplomatie, obtenez-nous cela, dit Amélie à M. du Châtelet.

— Rien de plus aisé, dit le baron.

L'ancien secrétaire des commandements, habitué à ces petits manéges, alla trouver l'évêque et sut le mettre en avant. Priée par monseigneur, Naïs fut obligée de demander à Lucien quelque morceau qu'il sût par cœur. Le prompt succès du baron

dans cette négociation lui valut un langoureux sourire d'Amélie.

— Décidément ce baron est bien spirituel, dit-elle à Lolotte.

Lolotte se souvenait du propos aigre-doux d'Amélie sur les femmes qui faisaient elles-mêmes leurs robes.

— Depuis quand reconnaissez-vous les barons de l'empire? lui répondit-elle en souriant.

Lucien avait essayé de déifier sa maîtresse dans une ode qui lui était adressée sous un titre inventé par tous les jeunes gens au sortir du collége; cette ode, si complaisamment caressée, embellie de tout l'amour qu'il se sentait au cœur, lui parut la seule œuvre capable de lutter avec la poésie de Chénier. Il regarda d'un air passablement fat madame de Bargeton, en disant : A ELLE! Puis il se posa fièrement pour la déclamer, car son amour-propre d'auteur se sentit à l'aise derrière la jupe de madame de Bargeton.

En ce moment, Naïs laissa échapper son secret aux yeux des femmes. Malgré l'habitude qu'elle avait de dominer ce monde de toute la hauteur de son intelligence, elle ne put s'empêcher de trembler pour Lucien. Sa contenance fut gênée, ses regards demandèrent en quelque sorte l'indulgence; puis elle fut obligée de rester les yeux baissés, et de cacher son contentement à mesure que se déroulèrent les strophes suivantes.

A ELLE.

Du sein de ces torrents de gloire et de lumière,
Où, sur des sistres d'or, les anges attentifs,
Aux pieds de Jéhova redisent la prière
De nos astres plaintifs;

Souvent un chérubin à chevelure blonde,
Voilant l'éclat de Dieu sur son front reflété,
Laisse aux pauvres des cieux son plumage argenté,
Et descend sur le monde.

Il a compris de Dieu le bienfaisant regard :
Du génie aux abois il endort la souffrance;
Jeune fille adorée, il berce le vieillard
Dans les fleurs de l'enfance;

Il inscrit des méchants les tardifs repentirs;
A la mère inquiète il dit en rêve : Espère!
Et, le cœur plein de joie, il compte les soupirs
Qu'on donne à la misère.

De ces beaux messagers un seul est parmi nous,
Que la terre amoureuse arrête dans sa route;
Mais il pleure, et poursuit d'un regard triste et doux
La paternelle voûte.

Ce n'est point de son front l'éclatante blancheur
Qui m'a dit le secret de sa noble origine,
Ni l'éclair de ses yeux, ni la féconde ardeur
De sa vertu divine

Mais par tant de lueur mon amour ébloui
A tenté de s'unir à sa sainte nature,
Et du terrible archange il a heurté sur lui
L'impénétrable armure.

Ah! gardez, gardez bien de lui laisser revoir
Le brillant séraphin qui vers les cieux revole,
Trop tôt il lui dirait la magique parole
Qui se chante le soir!

Vous les verriez des nuits perçant les sombres voiles,
Comme un point de l'aurore, atteindre les étoiles
Par un vol fraternel.
Et le marin qui veille, attendant un présage,
De leurs pieds lumineux montrerait le passage,
Comme un phare éternel.

— Comprenez-vous? dit Amélie à M. du Châtelet en lui adressant un regard de coquetterie.

— Ce sont des vers comme nous en avons tous plus ou moins fait au sortir du collége, répondit le baron d'un air ennuyé, pour obéir à son rôle de jugeur que rien n'étonnait. Autrefois nous donnions dans les brumes ossianiques. C'étaient des Malvina, des Fingal, des apparitions nuageuses, des guerriers qui sortaient de leurs tombes avec des étoiles au-dessus de leurs têtes. Aujourd'hui, cette friperie poétique est remplacée par Jéhova, par les sistres, par les anges, par les plumes des séraphins, par toute la garde-robe du paradis remise à neuf avec les mots : immense, infini, solitude, intelligence; ce sont des lacs, des paroles de Dieu, une espèce de panthéisme christianisé, enrichi de rimes rares, péniblement cherchées, comme émeraude et fraude, aïeul et glaïeul, etc. Enfin nous avons changé de latitude, au lieu d'être au nord nous sommes dans l'orient; mais les ténèbres sont tout aussi épaisses.

— Si l'ode est obscure, dit Zéphirine, la déclaration me semble très-claire.

— Et l'armure de l'archange, dit Francis, est une robe de mousseline assez légère.

Quoique la politesse voulût que l'on trouvât ostensiblement l'ode ravissante, à cause de madame de Bargeton, les femmes, furieuses de ne pas avoir de poëte à leur service pour les traiter d'anges, se levèrent comme ennuyées, en murmurant *Très-bien, joli, parfait,* d'un air glacial.

— Si vous m'aimez, vous ne complimenterez ni l'auteur ni son songe, dit Lolotte à son cher Adrien d'un air despotique auquel il dut obéir.

— Après tout ce sont des phrases, dit Zéphirine à Francis, l'amour est une poésie en action.

— Vous avez dit là, Zizine, une chose que je pensais, mais que je n'aurais pas aussi finement exprimée, repartit Stanislas en s'épluchant de la tête aux pieds par un regard caressant.

— Je ne sais pas ce que je donnerais, dit Amélie à Châtelet, pour voir rabaisser la fierté de Naïs qui

se fait traiter d'archange comme si elle était plus que nous, et qui nous encanaille avec le fils d'un apothicaire et d'une garde-malade, dont la sœur est une grisette, et qui travaille chez un imprimeur.

— Puisque le père vendait des biscuits contre les vers, dit Jacques, il aurait dû en faire manger à son fils.

— Il continue le métier de son père, car ce qu'il vient de nous donner me semble de la drogue, dit Stanislas en prenant une de ses poses les plus agaçantes. Drogue pour drogue, j'aime mieux autre chose.

En un moment chacun s'entendit pour humilier Lucien par quelque mot d'ironie aristocratique. Lili, la femme pieuse, y vit une action charitable en disant qu'il était temps d'éclairer Naïs prête à faire une folie. Francis, le diplomate, se chargea de mener à bien cette sotte conspiration à laquelle tous ces petits esprits s'intéressèrent comme au dénoûment d'un drame, et dans laquelle ils virent une aventure à raconter le lendemain.

L'ancien consul, peu soucieux d'avoir à se battre avec un jeune poëte qui, sous les yeux de sa maîtresse, enragerait d'un mot insultant, comprit qu'il fallait assassiner Lucien avec un fer sacré contre lequel la vengeance fût impossible. Il imita l'exemple que lui avait donné l'adroit du Châtelet quand il avait été question de faire dire des vers à Lucien; il vint causer avec l'évêque en feignant de partager l'enthousiasme que l'ode de Lucien avait inspiré à monseigneur; puis il le mystifia en lui faisant croire que la mère de Lucien était une femme supérieure et d'une excessive modestie, qui fournissait à son fils les sujets de toutes ses compositions. Le plus grand plaisir de Lucien était de voir rendre justice à sa mère qu'il adorait. Une fois cette idée inculquée à l'évêque, Francis s'en remit sur les hasards de la conversation pour amener le mot blessant qu'il avait médité de faire dire par monseigneur.

Quand Francis et l'évêque revinrent dans le cercle au centre duquel était Lucien, l'attention redoubla parmi les personnes qui déjà lui faisaient boire la ciguë à petits coups. Tout à fait étranger au manége des salons, le pauvre poëte ne savait que regarder madame de Bargeton, et répondre gauchement aux gauches questions qui lui étaient adressées. Il ignorait les noms et les qualités de la plupart des personnes présentes, et ne savait quelle conversation tenir avec des femmes qui lui disaient des niaiseries dont il avait honte. Il se sentait d'ailleurs à mille lieues de ces divinités angoumoisines en s'entendant nommer tantôt M. Chardon, tantôt M. de Rubempré, tandis qu'elles s'appelaient Lolotte, Adrien, Astolphe, Lili, Fifine. Sa confusion fut extrême quand, ayant pris Lili pour un nom d'homme, il appela monsieur Lili le brutal M. de Senonches qui l'interrompit par un : « Monsieur Lulu? » dont madame de Bargeton rougit jusqu'aux oreilles.

— Il faut être bien aveuglée pour admettre ici et nous présenter ce petit bonhomme, dit-il à demi-voix.

— Madame la marquise, dit Zéphirine à madame de Pimentel à voix basse, mais de manière à se faire entendre, ne trouvez-vous pas une grande ressemblance entre M. Chardon et M. de Cante-Croix?

— La ressemblance est idéale, répondit en souriant madame de Pimentel.

— La gloire a des séductions que l'on peut avouer, dit madame de Bargeton à la marquise. Il est des femmes qui s'éprennent de la grandeur comme d'autres de la petitesse, ajouta-t-elle en regardant Francis.

Zéphirine ne comprit pas, car elle trouvait son consul très-grand; mais la marquise se rangea du côté de Naïs en se mettant à rire.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, dit à Lucien M. de Pimentel qui se reprit pour le nommer M. de Rubempré après l'avoir appelé Chardon, vous ne devez jamais vous ennuyer?

— Travaillez-vous promptement? lui demanda Lolotte de l'air dont elle eût dit à un menuisier : Êtes-vous longtemps à faire une boîte?

Lucien resta tout abasourdi sous ce coup d'assommoir; mais il releva la tête en entendant madame de Bargeton répondre en souriant :

— Ma chère, la poésie ne pousse pas dans la tête de M. de Rubempré comme l'herbe dans nos cours.

— Madame, dit l'évêque à Lolotte, nous ne saurions avoir trop de respect pour les nobles esprits en qui Dieu met un de ses rayons. Oui, la poésie est chose sainte. Qui dit poésie, dit souffrance. Combien de nuits silencieuses ont voulues les strophes que vous admirez! Saluez avec amour le poëte qui mène presque toujours une vie malheureuse et à qui Dieu réserve sans doute une place dans le ciel, parmi ses prophètes. Ce jeune homme est un poëte, ajouta-t-il en posant la main sur la tête de Lucien, ne voyez-vous pas quelque fatalité imprimée sur ce beau front?

Heureux d'être si noblement défendu, Lucien salua l'évêque par un regard suave, sans savoir que le digne prélat allait être son bourreau. Madame de Bargeton lança sur le cercle ennemi des regards pleins de triomphe qui s'enfoncèrent, comme autant de dards, dans le cœur de ses rivales dont la rage redoubla.

— Ah! monseigneur, répondit le poëte, espérant frapper ces têtes imbéciles de son sceptre d'or, le vulgaire n'a ni votre esprit, ni votre charité. Nos

douleurs sont ignorées, personne ne sait nos travaux. Le mineur a moins de peine à extraire l'or de la mine, que nous n'en avons à arracher nos images aux entrailles de la plus ingrate des langues. Le but de la poésie est de mettre les idées au point précis où tout le monde peut les voir et les sentir; le poëte doit donc incessamment parcourir l'échelle des intelligences humaines afin de les satisfaire toutes; il doit cacher sous les plus vives couleurs la logique et le sentiment, deux puissances ennemies; il lui faut enfermer tout un monde de pensées dans un mot, résumer des philosophies entières par une peinture; enfin ses vers sont des graines dont les fleurs doivent éclore dans les cœurs, en y cherchant les sillons creusés par les sentiments personnels; ne faut-il pas avoir tout senti pour tout rendre? et sentir vivement, n'est-ce pas souffrir? Aussi les poésies ne s'enfantent-elles qu'après de pénibles voyages entrepris dans les vastes régions de la pensée et de la société. Ce sont des travaux immortels que ceux auxquels nous devons des créatures dont la vie devient plus authentique que celle des êtres qui ont véritablement vécu, comme la *Clarisse* de Richardson, la *Camille* de Chénier, la *Délie* de Tibulle, l'*Angélique* de l'Arioste, la *Francesca* du Dante, l'*Alceste* de Molière, le *Figaro* de Beaumarchais, la *Rebecca* de Walter Scott, le *don Quichotte* de Cervantes.

— Et que nous créerez-vous? demanda M. du Châtelet.

— Annoncer de telles conceptions, répondit Lucien, n'est-ce pas se donner un brevet d'homme de génie? D'ailleurs ces enfantements sublimes veulent une longue expérience du monde, une étude des passions et des intérêts humains que je ne saurais avoir faite; mais je commence, dit-il avec amertume, en jetant un regard vengeur sur ce cercle. Le cerveau porte longtemps...

— Votre accouchement sera laborieux, dit M. du Hautoy en l'interrompant.

— Votre excellente mère pourra vous aider, dit l'évêque.

Ce mot si habilement préparé, cette vengeance attendue alluma dans les yeux un éclair de joie; et sur toutes les bouches, il courut un sourire de satisfaction aristocratique, augmentée par l'imbécillité de M. de Bargeton qui se mit à rire après coup.

— Monseigneur, vous êtes un peu trop spirituel pour nous en ce moment, ces dames ne vous comprennent pas, dit madame de Bargeton qui par ce seul mot paralysa les rires et attira sur elle les regards étonnés. Un poëte, qui prend toutes ses inspirations dans la Bible, a dans l'Église une véritable mère. M. de Rubempré, dites-nous *Saint Jean dans Patmos*, ou *le Festin de Balthazar*, pour montrer à Monseigneur que Rome est toujours la *Magna parens* de Virgile.

Les femmes échangèrent un sourire en entendant Naïs dire les deux mots latins.

Au début de la vie, les plus fiers courages ne sont pas exempts d'abattement; ce coup avait envoyé tout d'abord Lucien au fond de l'eau; mais il frappa du pied, et revint à la surface, en se jurant de dominer ce monde. Comme le taureau piqué de mille flèches, il se releva furieux, et allait obéir à la voix de Louise en déclamant *Saint Jean dans Patmos;* mais la plupart des tables de jeu avaient attiré leurs joueurs qui retombaient dans l'ornière de leurs habitudes en y trouvant un plaisir que la poésie ne leur avait pas donné. Puis la vengeance de tant d'amours-propres irrités n'eût pas été complète sans le dédain négatif que l'on témoigna pour la poésie indigène, en désertant Lucien et madame de Bargeton. Chacun parut préoccupé : celui-ci alla causer d'un chemin cantonal avec le préfet, celle-là parla de varier les plaisirs de la soirée en faisant un peu de musique; la haute société d'Angoulême, se sentant mauvais juge en fait de poésie, était surtout curieuse de connaître l'opinion des Rastignac, des Pimentel sur Lucien, et plusieurs personnes allèrent autour d'eux. La haute influence que ces deux familles exerçaient dans le département était toujours reconnue dans les grandes circonstances; chacun les jalousait et les courtisait, car tout le monde prévoyait avoir besoin de leur protection.

— Comment trouvez-vous notre poëte et sa poésie? dit Jacques à la marquise chez laquelle il chassait.

— Mais pour des vers de province, dit-elle en souriant, ils ne sont pas mal; d'ailleurs un aussi beau poëte ne peut rien faire mal.

Chacun trouva l'arrêt adorable, et l'alla répéter en en étendant la méchanceté.

M. du Châtelet fut alors requis d'accompagner M. de Bartas qui massacra le grand air de Figaro. Une fois la porte ouverte à la musique, il fallut écouter la romance chevaleresque faite sous l'empire par M. de Chateaubriand, chantée par M. du Châtelet. Puis vinrent les morceaux à quatre mains exécutés par des petites filles, et réclamés par madame du Brossard qui voulait faire briller le talent de sa fille Camille aux yeux de M. de Séverac.

Madame de Bargeton, blessée du mépris que chacun marquait à son poëte, rendit dédain pour dédain en s'en allant dans son boudoir pendant le temps que l'on fit de la musique. Elle fut suivie de l'évêque à qui son grand vicaire avait expliqué la profonde ironie de son involontaire épigramme, et qui voulait la racheter. Mademoiselle de Rastignac, que la poésie avait séduite, se coula dans le boudoir à l'insu de sa mère. En s'asseyant sur son canapé à

matelas piqué où elle entraîna Lucien, Louise put, sans être entendue ni vue, lui dire à l'oreille :

— Cher ange, ils ne t'ont pas compris! mais...

Tes vers sont doux, j'aime à les répéter.

Lucien, consolé par cette flatterie, oublia pour un moment ses douleurs.

— Il n'y a pas de gloire à bon marché, lui dit madame de Bargeton en lui prenant la main et la lui serrant. Souffrez, souffrez, mon ami, vous serez grand, vos douleurs sont le prix de votre immortalité. Je voudrais bien avoir à supporter les travaux d'une lutte. Dieu vous garde d'une vie atone et sans combats, où les ailes de l'aigle ne trouvent pas d'air. J'envie vos souffrances, car vous vivrez au moins, vous! Vous déploierez vos forces, vous espérerez une victoire, votre lutte sera glorieuse. Quand vous serez arrivé dans la sphère impériale où trônent les grandes intelligences, souvenez-vous des pauvres gens déshérités par le sort, dont l'intelligence s'annihile sous l'oppression d'un azote moral et qui périssent après avoir constamment su ce qu'était la vie sans pouvoir vivre, qui ont eu des yeux perçants et n'ont rien vu, de qui l'odorat était délicat et qui n'ont senti que des fleurs empestées. Chantez alors la plante qui se dessèche au fond d'une forêt, étouffée par des lianes, par des végétations gourmandes, touffues, sans avoir été aimée par le soleil, et qui meurt sans avoir fleuri. Ne serait-ce pas un poëme d'horrible mélancolie, un sujet tout fantastique? Quelle composition sublime que la peinture d'une jeune fille née sous les cieux de l'Asie, ou de quelque fille du désert transportée dans un froid pays d'Occident, appelant son soleil bien-aimé, mourant de douleurs incomprises, également accablée de froid et d'amour! Ce serait le type de beaucoup d'existences...

— Vous peindriez ainsi l'âme qui se souvient du ciel, dit l'évêque, poëme qui doit avoir été fait jadis, et dont je me suis plu à voir un fragment dans le Cantique des cantiques.

— Entreprenez cela, dit Laure de Rastignac en exprimant une naïve croyance au génie de Lucien.

— Il manque à la France un grand poëme sacré, dit l'évêque. Croyez-moi, la gloire et la fortune appartiendront à l'homme de talent qui travaillera pour la Religion.

— Il l'entreprendra, monseigneur, dit madame de Bargeton avec emphase; ne voyez-vous pas l'idée du poëme poindre déjà dans ses yeux?

— Naïs nous traite bien mal, disait Fifine; que fait-elle donc?

— Ne l'entendez-vous pas? répondit Stanislas; elle est à cheval sur ses grands mots qui n'ont ni queue ni tête.

Amélie, Fifine, Adrien et Francis apparurent à la porte du boudoir, en accompagnant madame de Rastignac qui venait chercher sa fille pour partir.

— Naïs, dirent les deux femmes enchantées de troubler l'aparté du boudoir, vous seriez bien aimable de nous jouer quelque morceau.

— Ma chère enfant, répondit madame de Bargeton, M. de Rubempré va nous dire son *Saint Jean dans Patmos,* un magnifique poëme biblique.

— Biblique! répéta Fifine étonnée.

Amélie et Fifine rentrèrent dans le salon en y apportant ce mot comme une pâture à moquerie. Lucien s'excusa de dire le poëme, en objectant son défaut de mémoire. Quand il reparut, il n'excita plus le moindre intérêt; chacun causait ou jouait, le poëte avait été dépouillé de tous ses rayons, les propriétaires ne voyaient en lui rien de bien utile, les gens à prétentions le craignaient comme un pouvoir hostile à leur ignorance; les femmes jalouses de madame de Bargeton, la Béatrix de ce nouveau Dante, avait dit le vicaire général, lui jetaient des regards froidement dédaigneux.

— Voilà donc le monde! se dit Lucien en descendant à l'Houmeau par les rampes de Beaulieu, car il est des instants dans la vie où l'on aime à prendre le plus long, afin d'entretenir par la marche des choses le mouvement d'idées où l'on se trouve, et dont on veut suivre le courant.

Loin de le décourager, la rage de l'ambitieux repoussé donnait à Lucien de nouvelles forces. Comme tous les gens poussés par leur instinct dans une sphère élevée où ils arrivent avant de pouvoir s'y soutenir, il se promettait de tout sacrifier pour demeurer dans la haute société. Chemin faisant, il ôtait un à un les traits envenimés qu'il avait reçus, il se parlait tout haut à lui-même, il gourmandait les niais auxquels il avait eu affaire; il trouvait des réponses fines aux sottes demandes qu'on lui avait faites, et se désespérait d'avoir ainsi de l'esprit après coup. En arrivant sur la route de Bordeaux qui serpente au bas de la montagne et côtoie les rives de la Charente, il crut voir, au clair de lune, Ève et David assis sur une solive au bord de la rivière, près d'une fabrique, et descendit vers eux par un sentier.

Pendant que Lucien courait à sa torture chez madame de Bargeton, sa sœur avait pris une robe de percaline rose à mille raies, son chapeau de paille cousue, un petit châle de soie; mise simple qui faisait croire qu'elle était parée, comme il arrive à toutes les personnes chez lesquelles une grandeur naturelle rehausse les moindres accessoires. Aussi quand elle quittait son costume d'ouvrière, intimi-

était-elle prodigieusement David. Quoique l'imprimeur se fût résolu à parler de lui-même, il ne trouva plus rien à dire quand il donna le bras à la belle Ève pour traverser l'Houmeau; mais l'amour se plaît dans ces respectueuses terreurs, semblables à celles que la gloire de Dieu cause aux fidèles. Les deux amants marchèrent silencieusement vers le pont Sainte-Anne afin de gagner la rive gauche de la Charente. Ève, qui trouva ce silence gênant, s'arrêta vers le milieu du pont pour contempler la rivière qui, de là jusqu'à l'endroit où se construisait alors la poudrerie, forme une longue nappe où le soleil couchant jetait alors une joyeuse traînée de lumière.

— La belle soirée! dit-elle en cherchant un sujet de conversation, l'air est à la fois tiède et frais, les fleurs embaument et le ciel est magnifique.

— Tout parle au cœur, répondit David en essayant d'arriver à son amour par analogie. Il y a pour les gens aimants un plaisir infini à trouver dans les accidents d'un paysage, dans la transparence de l'air, dans les parfums de la terre, la poésie qu'ils ont dans l'âme. La nature parle pour eux.

— Et elle leur délie aussi la langue, dit Ève en riant. Vous étiez bien silencieux en traversant l'Houmeau; savez-vous que j'étais embarrassée?...

— Je vous trouvais si belle, répondit naïvement David, que j'étais saisi...

— Je le suis donc moins? lui demanda-t-elle.

— Non; mais je suis si heureux de me promener seul avec vous, que...

Il s'arrêta tout interdit et regarda les collines par où descend la route de Saintes.

— Si vous trouvez quelque plaisir à cette promenade, j'en suis ravie, car je me crois obligé à vous donner une soirée en échange de celle dont vous avez fait le sacrifice. En refusant d'aller chez madame de Bargeton, vous avez été tout aussi généreux que l'était Lucien en risquant de la fâcher par sa demande.

— Non pas généreux, mais sage, répondit David. Puisque nous sommes seuls sous le ciel, sans autres témoins que les roseaux et les buissons qui bordent la Charente, permettez-moi, chère Ève, de vous exprimer quelques-unes des inquiétudes que me cause la marche actuelle de Lucien. Après ce que je viens de lui dire, mes craintes vous paraîtront, je l'espère, un raffinement d'amitié. Vous et votre mère, vous avez tout fait pour le mettre au-dessus de sa position; mais en excitant son ambition, ne l'avez-vous pas imprudemment voué à de grandes souffrances? Comment se soutiendra-t-il dans le monde où le portent ses goûts? Je le connais! il est de nature à aimer les récoltes sans le travail. Les devoirs de société lui dévoreront son temps, et le temps est le seul capital des gens qui n'ont que leur intelligence pour fortune. Il aime à briller, le monde irritera ses désirs qu'aucune somme ne pourra satisfaire; il dépensera de l'argent et n'en gagnera pas. Enfin vous l'avez habitué à se croire grand; mais avant de reconnaître une supériorité quelconque, le monde demande d'éclatants succès. Or, les succès littéraires ne se conquièrent que dans la solitude et par d'obstinés travaux. Que lui donnera madame de Bargeton, en retour de tant de journées passées à ses pieds? Lucien est trop fier pour accepter ses secours, et nous le savons encore trop pauvre pour continuer à voir sa société qui est doublement ruineuse. Tôt ou tard, cette femme l'abandonnera après lui avoir fait perdre le goût du travail, après avoir développé chez lui le goût du luxe, le mépris de notre vie sobre, l'amour des jouissances, son penchant à l'oisiveté, cette débauche des âmes poétiques. Oui, je tremble qu'elle ne s'amuse de Lucien comme d'un jouet. Ou elle l'aime sincèrement et lui fera tout oublier, ou elle ne l'aime pas et le rendra malheureux, car il en est fou.

— Vous me glacez le cœur, dit Ève en s'arrêtant au barrage de la Charente. Mais tant que ma mère aura la force de faire son pénible métier, et tant que je vivrai, les produits de notre travail suffiront peut-être aux dépenses de Lucien, et lui permettront d'attendre le moment où sa fortune commencera. Je ne manquerai jamais de courage, car l'idée de travailler pour une personne aimée, dit Ève en s'animant, ôte au travail toute son amertume et ses ennuis. Je suis heureuse en songeant pour qui je me donne tant de peine, si toutefois c'est de la peine. Oui, ne craignez rien, nous gagnerons assez d'argent pour que Lucien puisse aller dans le beau monde, car là est sa fortune.

— Là est aussi sa perte, reprit David. Écoutez-moi, chère Ève... la lente exécution des œuvres du génie exige une fortune considérable toute venue, ou le sublime cynisme d'une vie pauvre. Croyez-moi, Lucien a une si grande horreur des privations de la misère, il a si complaisamment savouré l'arome des festins, la fumée des succès, son amour-propre a si bien grandi dans le boudoir de madame de Bargeton, qu'il tentera tout plutôt que de déchoir; et les produits de votre travail ne seront jamais en rapport avec ses besoins.

— Vous n'êtes donc qu'un faux ami! s'écria Ève désespérée, autrement vous ne nous décourageriez pas ainsi.

— Ève! Ève! répondit David, je voudrais être le frère de Lucien! Vous seule pouvez me donner ce titre qui lui permettrait de tout accepter de moi, qui me donnerait le droit de me dévouer à lui avec le saint amour que vous mettez à vos sacrifices, mais en y portant le discernement du calculateur.

Ève, chère fleur aimée, faites que Lucien ait un trésor où il puisse puiser sans honte, la bourse d'un frère ne sera-t-elle pas comme la sienne? Si vous saviez toutes les réflexions que m'a suggérées la position nouvelle de Lucien! S'il veut aller chez madame de Bargeton, il ne doit plus être mon prote, il ne doit plus loger à l'Houmeau, vous ne devez pas rester ouvrière, votre mère ne doit plus faire son métier. Si vous consentiez à devenir ma femme, tout s'aplanirait. Lucien pourrait demeurer au second chez moi pendant que je lui bâtirais un appartement au-dessus de l'appentis au fond de la cour, à moins que mon père ne veuille élever un second étage. Nous lui arrangerions ainsi une vie sans soucis et indépendante. Mon désir de soutenir Lucien me donnera pour faire fortune un courage que je n'aurais pas s'il ne s'agissait que de moi; mais il dépend de vous d'autoriser mon dévouement. Peut-être un jour ira-t-il à Paris, le seul théâtre où il puisse se produire et où ses talents seront appréciés et rétribués. La vie de Paris est chère, et nous ne serons pas trop de trois pour l'y entretenir; d'ailleurs, à vous comme à votre mère, ne faudra-t il pas alors un appui? Chère Ève, épousez-moi par amour pour lui! plus tard vous m'aimerez peut-être en voyant les efforts que je ferai pour le servir et pour vous rendre heureuse. Nous sommes tous deux également modestes dans nos goûts, il nous faudra peu de chose, le bonheur de Lucien sera notre grande affaire, et son cœur sera le trésor où nous mettrons fortune, sentiments, sensations, tout!

— Les convenances nous séparent, dit Ève émue en voyant combien ce grand amour se faisait petit, vous êtes riche et je suis pauvre, il faut aimer beaucoup pour passer par-dessus une semblable difficulté.

— Vous ne m'aimez donc pas assez encore? s'écria David atterré.

— Mais votre père s'opposerait peut-être...

— Bien, bien, répondit David, s'il n'y a que mon père à consulter, vous serez ma femme! Ève, ma chère Ève! vous venez de me rendre la vie bien facile à porter en un moment, car j'avais le cœur bien lourd de sentiments que je ne pouvais ni ne savais exprimer. Dites-moi seulement que vous m'aimez un peu, je prendrai le courage nécessaire pour vous parler de tout le reste.

— En vérité, dit-elle, vous me rendez toute honteuse; mais puisque nous nous confions nos sentiments, je vous dirai que je n'ai jamais de ma vie pensé à un autre qu'à vous; j'ai vu en vous un de ces hommes auxquels une femme peut se trouver fière d'appartenir, et je n'osais pas espérer, pour moi pauvre ouvrière sans avenir, une aussi grande destinée.

— Assez, assez, dit-il en s'asseyant sur la traverse du barrage auprès duquel ils étaient revenus, car ils allaient et venaient comme des fous, en parcourant le même espace.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en exprimant pour la première fois cette inquiétude si gracieuse que les femmes éprouvent pour un être qui leur appartient.

— Rien que de bon, dit-il. En apercevant toute une vie heureuse, l'esprit est comme ébloui, l'âme est accablée. Pourquoi suis-je le plus heureux? dit-il avec une expression de mélancolie. Mais je le sais.

Elle le regarda d'un air coquet et douteur qui voulait une explication.

— Chère Ève, je reçois plus que je ne donne; aussi vous aimerai-je toujours mieux que vous ne m'aimerez, parce que j'ai plus de raisons de vous aimer, vous êtes un ange et je suis un homme.

— Je ne suis pas si savante, répondit Ève en souriant, je vous aime bien...

— Autant que vous aimez Lucien? dit-il.

— Assez pour être votre femme, pour me consacrer à vous, et tâcher de ne vous donner aucune peine dans la vie, d'abord un peu pénible, que nous mènerons.

— Vous êtes-vous aperçue, chère Ève, que je vous ai aimée depuis le premier jour où je vous ai vue?

— Quelle est la femme qui ne se sent pas aimée? demanda-t-elle.

— Laissez-moi donc dissiper les scrupules que vous cause ma prétendue fortune, dit David. Je suis pauvre, ma chère Ève. Oui, mon père a pris plaisir à me ruiner, il a spéculé sur mon travail, il a fait comme beaucoup de prétendus bienfaiteurs avec leurs obligés. Si je deviens riche, ce sera par vous. Ceci n'est pas une parole de l'amant, mais une réflexion du penseur. Je dois vous faire connaître mes défauts, et ils sont énormes chez un homme obligé de faire sa fortune. Mon caractère, mes habitudes, les occupations qui me plaisent, me rendent impropre à tout ce qui est commerce et spéculation, et cependant nous ne pouvons devenir riches que par l'exercice de quelque industrie. Si je suis capable de découvrir une mine d'or, je suis singulièrement inhabile à l'exploiter; mais vous, qui, par amour pour votre frère, êtes descendue aux plus petits détails, qui avez le génie de l'économie, la patiente attention du vrai commerçant, vous récolterez la moisson que j'aurai semée. Notre situation, car depuis longtemps je me suis mis au sein de la famille, m'oppresse si fort le cœur, que j'ai consumé mes jours et mes nuits à chercher une occasion de fortune. Mes connaissances en chimie et l'observation des besoins du commerce m'ont

mis sur la voie d'une découverte lucrative Je ne puis vous en rien dire encore, je prévois trop de lenteurs; nous souffrirons pendant quelques années peut-être, mais je finirai par trouver les procédés industriels à la piste desquels je suis depuis quelques jours et qui nous donneront une grande fortune. Je n'ai rien dit à Lucien, son caractère ardent gâterait tout. Puis, il convertirait mes espérances en réalités, il vivrait en grand seigneur, et s'endetterait peut-être. Ainsi gardez-moi le secret. Votre douce et chère compagnie pourra seule me consoler pendant ces longues épreuves, comme le désir de vous enrichir vous et Lucien me donnera de la constance et de la ténacité...

— J'avais deviné aussi, lui dit Ève en l'interrompant, que vous étiez un de ces inventeurs auxquels il faut, comme à mon pauvre père, une femme qui prenne soin d'eux.

— Vous m'aimez donc? Ah! dites-le-moi sans crainte, à moi qui ai vu dans votre nom un symbole de mon amour. Ève était la seule femme qu'il y eût dans le monde, et ce qui était matériellement vrai pour Adam l'est moralement pour moi. Mon Dieu, m'aimez-vous?

— Oui, dit-elle en allongeant cette simple syllabe par la manière dont elle la prononça, comme pour peindre l'étendue de ses sentiments.

— Eh bien, asseyons-nous là, dit-il en conduisant Ève par la main vers une longue poutre qui se trouvait au bas des roues d'une papeterie; laissez-moi respirer l'air du soir, entendre les cris des rainettes, admirer les rayons de la lune qui tremblent sur les eaux; laissez-moi m'emparer de cette nature où je crois voir mon bonheur écrit en toute chose, et qui m'apparaît pour la première fois dans sa splendeur, éclairée par l'amour, embellie par vous. Ève, chère aimée! voici le premier moment de joie sans mélange que le sort m'ait donné! Je doute que Lucien soit aussi heureux...

En sentant la main d'Ève humide et tremblante dans la sienne, il y laissa tomber une larme. Ce fut en ce moment que Lucien les aborda.

— Je ne sais pas, dit-il, si vous avez trouvé cette soirée belle, mais elle a été cruelle pour moi.

— Mon pauvre Lucien, dit Ève en remarquant l'animation du visage de son frère, que t'est-il donc arrivé?

Le poëte irrité raconta ses angoisses, en versant dans leurs cœurs les flots de pensées qui l'assaillaient. Ève et David l'écoutèrent en silence, affligés de voir passer ce torrent de douleurs qui révélait autant de grandeur que de petitesse.

— M. de Bargeton, dit Lucien en terminant, est un vieillard qui sera sans doute bientôt emporté par quelque indigestion; eh bien, je dominerai ce monde orgueilleux, j'épouserai madame de Bargeton! J'ai lu dans ses yeux ce soir un amour égal au mien. Oui, mes blessures, elle les a ressenties; mes souffrances, elle les a calmées; elle est aussi grande et noble qu'elle est belle et gracieuse! Non, elle ne me trahira jamais!

— N'est-il pas temps de lui faire une existence tranquille? dit à voix basse David à Ève.

Ève pressa silencieusement le bras de David, qui, comprenant ses pensées, s'empressa de raconter à Lucien les projets qu'il avait médités. Les deux amants étaient aussi pleins d'eux-mêmes que Lucien était plein de lui; en sorte qu'Ève et David, empressés de faire approuver leur bonheur, n'aperçurent point le mouvement de surprise que laissa échapper l'amant de madame de Bargeton en apprenant le mariage de sa sœur et de David. Lucien, qui rêvait de faire faire à sa sœur une belle alliance quand il aurait saisi quelque haute position, afin d'étayer son ambition de l'intérêt que lui porterait une puissante famille, fut désolé de voir dans cette union un obstacle de plus à ses succès dans le monde.

— Si madame de Bargeton consent à devenir madame de Rubempré, jamais elle ne voudra se trouver être la belle-sœur de David Séchard! Cette phrase est la formule nette et précise des idées qui tenaillèrent le cœur de Lucien. Louise a raison! les gens d'avenir ne sont jamais compris par leurs familles, pensa-t-il avec amertume.

Si cette union lui eût été présentée en un moment où il n'eût pas fantastiquement tué M. de Bargeton, il aurait sans doute fait éclater la joie la plus vive; car, en réfléchissant à sa situation actuelle, en interrogeant la destinée d'une belle fille sans fortune, d'Ève Chardon, il eût regardé ce mariage comme un bonheur inespéré; mais il habitait un de ces rêves d'or où les jeunes gens, montés sur des *si*, franchissent toutes les barrières; il venait de se voir dominant la société; le poëte souffrait de tomber si vite dans la réalité. Ève et David pensèrent que leur frère accablé de tant de générosité se taisait; et, pour ces deux belles âmes, une acceptation silencieuse prouvait une amitié vraie. L'imprimeur se mit à peindre avec une éloquence douce et cordiale le bonheur qui les attendait tous quatre. Malgré les interjections d'Ève, il meubla son premier étage avec le luxe d'un amoureux, il bâtit avec une ingénue bonne foi le second pour Lucien et le dessus de l'appentis pour madame Chardon, envers laquelle il voulait déployer tous les soins d'une filiale sollicitude. Enfin il fit la famille si heureuse et son frère si indépendant, que Lucien, charmé par la voix de David et par les caresses d'Ève, oublia sous les ombrages de la route, le long de la Charente calme et

brillante, sous la voûte étoilée et dans la tiède atmosphère de la nuit, la blessante couronne d'épines que la société lui avait enfoncée sur la tête. M. de Rubempré reconnut enfin David. La mobilité de son caractère le rejeta bientôt dans la vie pure, travailleuse et bourgeoise qu'il avait menée; il la vit embellie, sans soucis; le bruit du monde aristocratique s'éloigna de plus en plus; et quand il atteignit le pavé de l'Houmeau, l'ambitieux serra la main de son frère et se mit à l'unisson des deux amants.

— Pourvu que ton père ne contrarie pas ce mariage, dit-il à David.

— Tu sais s'il s'inquiète de moi! le bonhomme vit pour lui; mais j'irai demain le voir à Marsac, quand ce ne serait que pour obtenir de lui qu'il fasse les constructions dont nous avons besoin.

David accompagna le frère et la sœur jusque chez madame Chardon, qui était rentrée, et à laquelle il demanda la main d'Ève, avec l'empressement d'un homme qui ne voulait aucun retard. La mère prit la main de sa fille, la mit dans celle de David avec joie, et l'amant enhardi baisa au front sa belle promise qui lui sourit en rougissant.

— Voilà les accordailles des gens pauvres, dit la mère en levant les yeux comme pour implorer la bénédiction de Dieu. Vous avez du courage, mon enfant, dit-elle à David, car nous sommes dans le malheur, et je tremble qu'il ne soit contagieux.

— Nous serons riches et heureux, dit gravement David. Pour commencer, vous ne ferez plus votre métier de garde-malade, et vous viendrez demeurer avec votre fille et Lucien à Angoulême.

Les trois enfants s'empressèrent alors de raconter à leur mère étonnée leur charmant projet, en se livrant à l'une de ces folles causeries de famille où l'on se plaît à engranger toutes les semailles, à jouir par avance de toutes les joies. Il fallut mettre David à la porte, il aurait voulu que cette soirée fût éternelle. Une heure du matin sonna quand Lucien le reconduisit jusqu'à la porte, et de la porte jusqu'au carrefour de l'Houmeau. L'honnête Postel, inquiet de ces mouvements extraordinaires, était derrière sa persienne, il avait ouvert la croisée et se disait en voyant de la lumière à cette heure chez Ève: Que se passe-t-il donc chez les Chardon?

— Mon fiston, dit-il en voyant revenir Lucien, que vous arrive-t-il donc? Auriez-vous besoin de moi?

— Non, monsieur, répondit le poëte; mais comme vous êtes notre ami, je puis vous dire l'affaire: ma mère vient d'accorder la main de ma sœur à David Séchard.

Pour toute réponse Postel ferma brusquement sa fenêtre.

Au lieu de rentrer à Angoulême, David prit la route de Marsac, il alla tout en se promenant chez son père, et arriva le long du clos attenant à la maison, au moment où le soleil se levait. L'amoureux aperçut sous un amandier la tête du vieil ours qui s'élevait au-dessus d'une haie.

— Bonjour, mon père, lui dit David.

— Tiens, c'est toi, mon garçon! par quel hasard te trouves-tu sur la route à cette heure? Entre par là, dit le vigneron en indiquant à son fils une petite porte à claire-voie qu'il alla ouvrir. Mes vignes ont toutes passé fleur, pas un cep de gelé! Il y aura plus de vingt poinçons à l'arpent cette année; mais aussi comme c'est fumé!

— Mon père, je viens vous parler d'une affaire importante.

— Eh bien! comment vont nos presses? Tu dois gagner de l'argent gros comme toi!

— J'en gagnerai, mon père, mais pour le moment je ne suis pas riche.

— Ils me blâment tous ici de fumer à mort, répondit le père. Les bourgeois, c'est-à-dire M. le marquis, M. le comte, MM. Ci et Ça prétendent que j'ôte de la qualité au vin. A quoi sert l'éducation? A vous brouiller l'entendement. Écoute! ces messieurs récoltent sept, huit, quelquefois dix pièces à l'arpent et les vendent quarante francs la pièce, ce qui fait trois cent soixante francs par arpent dans les bonnes années. Moi j'en récolte vingt pièces et les vends trente francs, total six cents francs! Où sont les niais? La qualité! la qualité! Qu'est-ce que ça me fait, la qualité? qu'ils la gardent pour eux la qualité, MM. les marquis! pour moi, la qualité c'est les écus. Tu dis?...

— Mon père, je me marie, je viens vous demander...

— Me demander, quoi? Rien du tout, mon garçon. Marie-toi, j'y consens, mais pour te donner quelque chose, je me trouve sans un sou. Les façons m'ont ruiné! Depuis deux ans, j'avance des façons, des impositions, des frais de toute nature; le gouvernement prend tout, le plus clair va au gouvernement! Voilà deux ans que les pauvres vignerons ne font rien. Cette année ne se présente pas mal, eh bien! les gredins de poinçons valent déjà onze francs! On récoltera pour le tonnelier. Pourquoi te marier avant les vendanges?...

— Mon père, je ne viens vous demander que votre consentement.

— Ah! c'est une autre affaire. A l'encontre de qui te maries-tu, sans curiosité?

— J'épouse mademoiselle Ève Chardon.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce qu'elle mange?

— Elle est fille de feu M. Chardon, le pharmacien de l'Houmeau.

— Tu épouses une fille de l'Houmeau, toi, un

bourgeois! toi l'imprimeur du roi à Angoulême! Voilà les fruits de l'éducation! Mettez donc vos enfants au collége! Ah çà! elle est donc bien riche, mon garçon? dit le vieux vigneron en se rapprochant de son fils d'un air câlin, car si tu épouses une fille de l'Houmeau, elle doit en avoir des mille et des cent! Bon! tu me payeras mes loyers. Sais-tu, mon garçon, que voilà deux ans trois mois de loyers dus, ce qui fait deux mille sept cents francs, qui me viendraient bien à point pour payer le tonnelier. A tout autre qu'à mon fils, je serais en droit de demander des intérêts, car, après tout, les affaires sont les affaires; mais je te les remets. Eh bien, qu'a-t-elle?

— Mais elle a ce qu'avait ma mère.

Le vieux vigneron allait dire : « Elle n'a que dix mille francs! » Mais il se souvint d'avoir refusé des comptes à son fils, et s'écria :

— Elle n'a rien!

— La fortune de ma mère était son intelligence et sa beauté.

— Va au marché avec ça, et tu verras ce qu'on te donnera dessus! Nom d'une pipe, les pères sont-ils malheureux dans leurs enfants! David, quand je me suis marié, j'avais sur la tête un bonnet de papier pour toute fortune et mes deux bras, j'étais un pauvre ours; mais avec la belle imprimerie que je t'ai *donnée*, avec ton industrie et tes connaissances, tu dois épouser une bourgeoise de la ville, une femme riche de trente à quarante mille francs. Laisse ta passion, je te marierai, moi! Nous avons ici une veuve de trente-deux ans, la femme d'un meunier, qui a cent mille francs de bien au soleil; voilà ton affaire. Tu peux réunir ses biens à ceux de Marsac, ils se touchent! Ah! le beau domaine que nous aurions, et comme je le gouvernerais!

— Mon père, je suis engagé...

— David, tu n'entends rien au commerce, je te vois ruiné. Oui, si tu te maries avec cette fille de l'Houmeau, je me mettrai en règle vis-à-vis de toi, je t'assignerai pour me payer mes loyers, car je ne prévois rien de bon. Ah! mes pauvres presses! mes presses! il vous fallait de l'argent pour vous huiler, vous entretenir et vous faire rouler. Il n'y a qu'une bonne année qui puisse me consoler de cela.

— Mon père, il me semble que jusqu'à présent je vous ai causé peu de chagrin...

— Et très-peu payé de loyers, répondit le vigneron.

— Je venais vous demander, outre votre consentement à mon mariage, de me faire élever le second étage de votre maison et de construire un logement au-dessus de l'appentis.

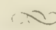
— Bernique, je n'ai pas le sou, tu le sais bien. D'ailleurs, ce serait de l'argent jeté dans l'eau, car qu'est-ce que ça me rapporterait? Ah! tu te lèves dès le matin pour venir me demander des constructions à ruiner le roi Salomon? Mais tu es fou, David! On m'a changé mon enfant en nourrice... En voilà-t-il un qui aura du raisin! dit-il en s'interrompant pour montrer un cep à David. Voilà des enfants qui ne trompent pas l'espoir de leurs parents : vous les fumez, ils vous rapportent. Moi, je t'ai mis au lycée, j'ai payé des sommes énormes pour faire de toi un savant, tu vas étudier chez les Didot; et toutes ces frimes aboutissent à me donner pour bru une fille de l'Houmeau, sans un sou de dot! Si tu n'avais pas étudié, que tu fusses resté sous mes yeux, tu te serais conduit à ma fantaisie, et tu te marierais aujourd'hui avec une meunière de cent mille francs, sans compter le moulin! Ah! ton esprit te sert à croire que je te récompenserai de ce beau sentiment, en te faisant construire des palais! Mais ne dirait-on pas en vérité que, depuis deux cents ans, la maison où tu es n'a logé que des cochons, et que la fille de l'Houmeau ne peut pas y coucher? Ah çà! c'est donc la reine de France?

— Eh bien! mon père, je construirai le second étage à mes frais, ce sera le fils qui enrichira le père. Quoique ce soit le monde renversé, cela se voit quelquefois.

— Comment, mon gars, tu as de l'argent pour bâtir, et tu n'en as pas pour payer tes loyers? Finaud, tu ruses avec ton père! Ça n'est pas bien!

La question ainsi posée devint difficile à résoudre, car le bonhomme était enchanté de mettre son fils dans une position qui lui permît de ne lui rien donner tout en paraissant paternel. Aussi David ne put-il obtenir de son père qu'un consentement pur et simple au mariage et la permission de faire à ses frais, dans la maison paternelle, toutes les constructions dont il pouvait avoir besoin. Le vieil ours, ce modèle des pères conservateurs, lui fit la grâce de ne pas exiger ses loyers, et de ne pas lui prendre les économies qu'il avait eu l'imprudence de laisser voir.

David revint triste, car il comprit que dans le malheur il ne pourrait pas compter sur le secours de son père.



IV

CATASTROPHES DE L'AMOUR EN PROVINCE

Le lendemain de cette fameuse soirée, il ne fut question dans tout Angoulême que du mot de l'évêque et de la réponse de madame de Bargeton; les moindres événements furent si bien dénaturés,

augmentés, embellis, que le poëte devint le héros du moment; car de la sphère supérieure où gronda cet orage de cancans, il en tomba quelques gouttes dans la bourgeoisie. Quand Lucien passa par Beaulieu pour aller chez madame de Bargeton, il s'aperçut de l'attention envieuse avec laquelle plusieurs jeunes gens le regardèrent, et saisit quelques phrases qui l'enorgueillirent.

— Voilà un jeune homme heureux, disait un fils de famille qui avait assisté à la lecture; il est joli garçon, il a du talent, et madame de Bargeton en est folle!

— La plus belle femme d'Angoulême est à lui, fut une autre phrase qui remua toutes les vanités de son cœur.

Il avait impatiemment attendu l'heure où il savait trouver Louise seule, car il avait besoin de faire accepter le mariage de sa sœur à cette femme qui était devenue l'arbitre de ses destinées; puis il comprenait qu'après la soirée de la veille elle serait peut-être plus tendre, et cette tendresse pouvait amener un moment de bonheur. Il ne s'était pas trompé. Madame de Bargeton le reçut avec une emphase de sentiment qui lui parut à lui, tout inexpérient en amour, un touchant progrès de passion. Elle abandonna ses beaux cheveux d'or, ses mains, sa tête aux baisers enflammés du poëte. Lucien avait tant souffert la veille, et il était si beau, si grand, si poétique!

— Si tu avais vu ton visage pendant que tu lisais! dit-elle, car ils étaient arrivés la veille au tutoiement, à cette caresse du langage, alors que sur le canapé Louise avait de sa blanche main essuyé les gouttes de sueur qui emperlaient le front où par avance elle posait une couronne. Il s'échappait des étincelles de tes beaux yeux! je voyais sortir de tes lèvres les chaînes d'or qui suspendent les cœurs à la bouche des poëtes. Tu me liras tout Chénier, car il est le poëte des amants. Tu ne souffriras plus, je ne le veux pas! Oui, cher ange, je te ferai une oasis où tu vivras toute ta vie de poëte, active, molle, indolente, laborieuse, pensive tour à tour; mais n'oubliez jamais que vos lauriers me sont dus, que ce sera pour moi la noble indemnité des souffrances qui m'aviendront. Pauvre cher, ce monde ne m'épargnera pas plus qu'il ne t'épargne, il se venge de tous les bonheurs qu'il ne partage pas, je serai toujours jalousée, ne l'avez-vous pas vu hier? Ces mouches buveuses de sang sont-elles accourues assez vite pour s'abreuver dans les piqûres qu'elles ont faites! Mais j'étais heureuse! je vivais! il y a si longtemps que toutes les cordes de mon cœur n'ont résonné!

Des larmes coulèrent sur les joues de Louise. Lucien lui prit une main, et pour toute réponse la baisa longtemps. Ses vanités étaient caressées par cette femme comme par sa mère, par sa sœur et par David. Chacun autour de lui continuait à exhausser le piédestal imaginaire sur lequel il se mettait; tout l'entretenait dans ses croyances ambitieuses; il marchait dans une atmosphère pleine de mirages. Les jeunes imaginations sont si naturellement complices de ces louanges et de ces idées, tout s'empresse tant à servir un jeune homme beau, plein d'avenir, qu'il faut plus d'une leçon amère et froide pour dissiper de si ardents prestiges.

— Tu veux donc bien, ma belle Louise, être ma Béatrix, mais une Béatrix qui se laisse aimer?

Elle releva ses beaux yeux qu'elle avait tenus baissés, et dit en démentant sa parole par un angélique sourire :

— Si vous le méritez... plus tard! N'êtes-vous pas heureux? avoir un cœur à soi, pouvoir tout dire avec la certitude d'être compris, n'est-ce pas le bonheur?

— Oui, répondit-il en faisant une moue d'amoureux contrarié.

— Enfant, dit-elle en se moquant. Allons, n'avez-vous pas quelque chose à me dire? Tu es entré tout préoccupé, mon Lucien.

Lucien confia timidement à sa bien-aimée l'amour de David pour sa sœur, celui de sa sœur pour David, et le mariage projeté.

— Pauvre Lucien, dit-elle, il a peur d'être battu, grondé, comme si c'était lui qui se mariait... Mais où est le mal? reprit-elle en passant ses mains dans les cheveux de Lucien. Que me fait ta famille, où tu es une exception? Si mon père épousait sa servante, t'en inquiéterais-tu beaucoup? Cher enfant, les amants sont à eux seuls toute leur famille. Ai-je dans le monde un autre intérêt que mon Lucien? Sois grand, sache conquérir de la gloire, voilà nos affaires!

Lucien fut l'homme du monde le plus heureux de cette égoïste réponse. Au moment où il écoutait les folles raisons par lesquelles Louise lui prouva qu'ils étaient seuls dans le monde, M. de Bargeton entra; Lucien fronça le sourcil, et parut interdit; Louise lui fit un signe et le pria de rester à dîner avec eux en lui demandant de lui lire André Chénier, jusqu'à ce que les joueurs et les habitués vinssent.

— Vous ne ferez pas seulement plaisir à elle, dit M. de Bargeton, mais à moi aussi. Rien ne m'arrange mieux que d'entendre lire après mon dîner.

Lucien, câliné par M. de Bargeton, câliné par Louise, servi par les domestiques avec le respect qu'ils ont pour les favoris de leurs maîtres, resta dans l'hôtel de Bargeton en s'identifiant à toutes les jouissances d'une fortune qui n'était pas la sienne, mais dont il avait en quelque sorte l'usufruit. Quand le salon fut plein de monde, il se sentit si fort de la

bêtise de M. de Bargeton et de l'amour de Louise, qu'il prit un air dominateur que sa belle maîtresse encouragea; il savoura les plaisirs du despotisme conquis par Naïs et qu'elle aimait à lui faire partager; enfin il s'essaya pendant cette soirée à jouer le rôle d'un héros de petite ville. En voyant la nouvelle attitude de Lucien, quelques personnes pensèrent qu'il était, suivant une expression de l'ancien temps, du dernier bien avec madame de Bargeton. Amélie, venue avec M. du Châtelet, affirmait le grand malheur dans un coin du salon où s'étaient réunis les jaloux et les envieux.

— Ne rendez pas Naïs comptable de la vanité d'un petit jeune homme tout fier de se trouver dans un monde où il ne croyait jamais pouvoir aller, qui prend les phrases gracieuses d'une femme du monde pour des avances, qui ne sait pas encore distinguer le silence que garde la passion vraie de la phraséologie protectrice que lui méritent sa beauté, sa jeunesse et son talent. Les femmes seraient trop à plaindre si elles étaient coupables de tous les désirs qu'elles nous inspirent. Il est certainement amoureux, mais quant à Naïs...

— Oh! Naïs, répéta la perfide Amélie, Naïs est très-heureuse de cette passion. A son âge l'amour d'un jeune homme offre tant de séductions! On redevient jeune auprès de lui, l'on se fait jeune fille, on en prend les scrupules, les manières, et l'on ne songe pas au ridicule... Voyez donc! le fils d'un pharmacien se donne des airs de maître chez madame de Bargeton!

— L'amour ne connaît pas ces distances-là, chantonna Adrien.

Le lendemain, il n'y eut pas une seule maison dans Angoulême où l'on ne discutât le degré d'intimité dans lequel se trouvaient M. Chardon, *aliàs* M. de Rubempré, et madame de Bargeton. A peine coupables de quelques baisers, le monde les accusait déjà du plus criminel bonheur. Madame de Bargeton portait la peine de sa royauté. N'avez-vous pas remarqué, parmi les bizarreries de la société, les caprices de ses jugements et la folie de ses exigences? Il est des personnes auxquelles tout est permis, elles peuvent faire les choses les plus déraisonnables; d'elles, tout est bienséant; c'est à qui justifiera leurs actions : mais il en est d'autres pour lesquelles le monde est d'une incroyable sévérité; celles-là doivent faire tout bien, ne jamais ni se tromper, ni faillir, ni même dire une sottise; vous diriez des statues admirées que l'on ôte de leur piédestal dès que l'hiver leur a fait tomber un doigt, ou cassé le nez; on ne leur permet rien d'humain, elles sont tenues d'être toujours divines et parfaites. Un seul regard de madame de Bargeton à Lucien équivalait aux douze années de bonheur de Zizine et de Francis; un serrement de main entre les deux amants allait attirer sur eux toutes les foudres du département.

David avait rapporté de Paris un pécule secret qu'il destinait aux frais nécessités par son mariage et par la construction du second étage de la maison paternelle. Agrandir cette maison, n'était-ce pas travailler pour lui? Tôt ou tard elle lui reviendrait; son père avait soixante et dix-huit ans; il fit donc construire en colombage l'appartement de Lucien afin de ne pas surcharger les vieux murs de cette maison lézardée; il se plut à décorer, à meubler galamment l'appartement du premier, où la belle Ève devait passer sa vie. Ce fut un temps d'allégresse et de bonheur sans mélange pour les deux amis. Quoique las des chétives proportions de l'existence de province, et fatigué de cette sordide économie qui faisait d'une pièce de cent sous une somme énorme, Lucien supporta sans se plaindre les calculs de la misère et ses privations. Sa sombre mélancolie avait fait place à la radieuse expression de l'espérance. Il voyait briller une étoile au-dessus de sa tête, il rêvait une belle existence en asseyant son bonheur sur la tombe de M. de Bargeton, lequel avait de temps en temps des digestions difficiles, et l'heureuse manie de regarder l'indigestion de son dîner comme une maladie qui devait se guérir par celle du souper.

Vers le commencement du mois de septembre, Lucien n'était plus prote, il était M. de Rubempré, logé magnifiquement en comparaison de la misérable mansarde à lucarne où le petit Chardon demeurait à l'Houmeau; il n'était plus un homme de l'Houmeau, il habitait le haut Angoulême, et dînait près de quatre fois par semaine chez madame de Bargeton; pris en amitié par monseigneur, il était admis à l'évêché; ses occupations le classaient parmi les personnes les plus élevées, enfin il devait prendre place un jour parmi les illustrations de la France. Certes, en parcourant un joli salon, une charmante chambre à coucher et un cabinet plein de goût, il pouvait se consoler de prélever trente ou quarante francs par mois sur les salaires si péniblement gagnés par sa sœur et par sa mère, car il apercevait le jour où le roman historique auquel il travaillait depuis deux ans, l'ARCHER DE CHARLES IX, et un volume de poésies intitulées LES MARGUERITES, répandraient son nom dans le monde littéraire, en lui donnant assez d'argent pour s'acquitter envers sa mère, sa sœur et David. Aussi se trouvant grandi, prêtant l'oreille au retentissement de son nom dans l'avenir, acceptait-il maintenant leurs sacrifices avec une noble assurance; il souriait de sa détresse, il jouissait de ses dernières misères. Ève et David avaient fait passer le bonheur de leur frère avant le

leur. Leur mariage était retardé par le temps que demandaient encore les ouvriers pour achever les meubles, les peintures, les papiers destinés au premier étage, car les affaires de Lucien avaient eu la primauté. Quiconque connaissait Lucien ne se serait pas étonné de ce dévouement : il était si séduisant! ses manières étaient si câlines! son impatience et ses désirs il les exprimait si gracieusement! il avait toujours gagné sa cause avant d'avoir parlé. Ce fatal privilége perd plus de jeunes gens qu'il n'en sauve. Habitués aux prévenances qu'inspire une jolie jeunesse, heureux de cette égoïste protection que le monde accorde à un être qui lui plaît, comme il fait l'aumône au mendiant qui réveille un sentiment et lui donne une émotion, beaucoup de ces grands enfants jouissent de cette faveur au lieu de l'exploiter. Trompés sur le sens et le mobile des relations sociales, ils croient toujours rencontrer ce décevant sourire; mais ils arrivent nus, chauves, dépouillés, sans valeur ni fortune, au moment où, comme de vieilles coquettes et de vieux haillons, le monde les laisse à la porte d'un salon ou au coin d'une borne. Ève avait d'ailleurs désiré ce retard, elle voulait établir économiquement les choses nécessaires à un jeune ménage. Que pouvaient refuser deux amants à un frère qui, voyant travailler sa sœur, disait avec un accent parti du cœur :

— Je voudrais savoir coudre!

Puis le grave et observateur David avait été complice de ce dévouement. Depuis la liaison de Lucien avec madame de Bargeton, il avait eu peur de la transformation qui s'opérait chez Lucien; il craignait de lui voir mépriser les mœurs bourgeoises. Dans le désir de l'éprouver, il avait souvent fait triompher les joies patriarcales des plaisirs du grand monde, et il se disait :

— On ne nous le corrompra point!

Plusieurs fois les trois amis et madame Chardon firent des parties de plaisir, comme il s'en fait en province : ils allaient se promener dans les bois qui avoisinent Angoulême et longent la Charente, ils dînaient sur l'herbe avec des provisions que l'apprenti de David apportait à un certain endroit et à une heure convenue; puis ils revenaient le soir, un peu fatigués, n'ayant pas dépensé trois francs. Dans les grandes circonstances, quand ils dînaient à ce qui se nomme un *restaurât*, espèce de restaurant champêtre qui tient le milieu entre le *bouchon* des provinces et la *guinguette* de Paris, ils allaient jusqu'à cent sous partagés entre David et les Chardon. David savait un gré infini à Lucien de lui sacrifier, dans ces champêtres journées, les vaniteuses satisfactions qu'il trouvait chez madame de Bargeton, et les somptueux dîners du monde, car chacun voulait fêter le grand homme d'Angoulême.

Dans ces conjonctures, au moment où il ne manquait presque plus rien au futur ménage, pendant un voyage que David fit à Marsac pour obtenir de son père qu'il vînt assister à son mariage, en espérant que le bonhomme, séduit par sa belle-fille, contribuerait aux énormes dépenses nécessitées par l'arrangement de la maison, il arriva l'un de ces événements qui, dans une petite ville, changent entièrement la face des choses.

Lucien et Louise avaient dans M. du Châtelet un espion intime qui guettait, avec la persistance d'une haine mêlée de passion et d'avarice, l'occasion d'amener un éclat; il voulait forcer madame de Bargeton à si bien se prononcer pour Lucien, qu'elle fût ce qu'on nomme *perdue*. L'ancien diplomate s'était posé comme un humble confident de madame de Bargeton; il admirait Lucien rue du Minage, et le démolissait partout ailleurs; il avait insensiblement conquis les petites entrées chez Naïs qui ne se défiait plus de son vieil adorateur; mais il avait trop présumé des deux amants, leur amour restait platonique, au grand désespoir de Louise et de Lucien. Il y a en effet des passions qui s'embarquent mal ou bien, comme on voudra. Deux personnes se jettent dans la tactique du sentiment, parlent au lieu d'agir, et se battent en plein champ au lieu de faire un siége; elles se blasent ainsi souvent d'elles-mêmes en fatiguant leurs désirs dans le vide. Deux amants se donnent alors le temps de réfléchir, de se juger, et souvent des passions qui étaient entrées en campagne, enseignes déployées, pimpantes, avec une ardeur à tout renverser, finissent par rentrer chez elles, sans victoire, honteuses, désarmées, sottes de leur vain bruit. Ces fatalités sont parfois explicables par les timidités de la jeunesse et par les temporisations auxquelles se plaisent les femmes qui débutent, car ces sortes de tromperies mutuelles n'arrivent ni aux fats qui connaissent la pratique, ni aux coquettes habituées aux manéges de la passion.

La vie de province est d'ailleurs singulièrement contraire aux contentements de l'amour, et favorise les débats intellectuels de la passion, comme aussi les obstacles qu'elle oppose au doux commerce qui lie tant les amants précipitent les âmes ardentes en des partis extrêmes. Cette vie est basée sur un espionnage si méticuleux, sur une si grande transparence des intérieurs, elle admet si peu l'intimité qui console sans que la vertu soit offensée, les relations les plus pures y sont si déraisonnablement incriminées, que beaucoup de femmes sont flétries malgré leur innocence. Certaines d'entre elles se croient alors dupes de ne pas goûter toutes les félicités d'une faute dont elles supportent tous les malheurs. La société, qui blâme ou critique sans aucun examen sérieux les faits patents par lesquels se terminent de

longues luttes secrètes, est ainsi primitivement complice de ces éclats; mais la plupart des gens qui glosent sur les prétendus scandales offerts par quelques femmes calomniées sans raison n'ont jamais pensé aux causes qui déterminent leurs résolutions publiques. Madame de Bargeton allait se trouver dans cette bizarre situation où se sont trouvées beaucoup de femmes qui ne se sont perdues qu'après avoir été injustement accusées.

Au début de la passion, les obstacles effrayent les gens inexpérimentés, et ceux que rencontraient les deux amants ressemblaient fort aux liens par lesquels les Lilliputiens avaient garrotté Gulliver; c'étaient des riens multipliés qui rendaient tout mouvement impossible et annulaient les plus violents désirs. Ainsi, madame de Bargeton devait rester toujours visible; si elle avait fait fermer sa porte aux heures où venait Lucien, tout eût été dit, autant aurait valu s'enfuir avec lui. Elle le recevait, à la vérité, dans ce boudoir auquel il s'était si bien accoutumé, qu'il s'en croyait le maître; mais les portes demeuraient consciencieusement ouvertes; tout se passait le plus vertueusement du monde. M. de Bargeton se promenait chez lui comme un hanneton sans croire que sa femme voulût être seule avec Lucien. S'il n'y avait eu d'autre obstacle que lui, Naïs aurait très-bien pu le renvoyer ou l'occuper; mais elle était accablée de visites, et il y avait d'autant plus de visiteurs que la curiosité était plus éveillée; car les gens de province sont naturellement taquins, ils aiment à contrarier les passions naissantes. Les domestiques allaient et venaient dans la maison sans être appelés et sans prévenir de leur arrivée, par suite de vieilles habitudes prises, et qu'une femme qui n'avait rien à cacher leur avait laissé prendre. Changer les mœurs intérieures de sa maison, n'était-ce pas avouer l'amour dont toute la ville doutait encore? Madame de Bargeton ne pouvait pas mettre le pied hors de chez elle, sans que toute la ville sût ce qu'elle faisait, où elle allait. Se promener seule avec Lucien hors de la ville, était une démarche décisive; il aurait été moins dangereux de s'enfermer avec lui chez elle. Si Lucien était resté après minuit chez madame de Bargeton, sans y être en compagnie, toute la ville en aurait glosé le lendemain. Ainsi au dedans comme au dehors, madame de Bargeton vivait toujours en public. Ces détails peignent toute la province, les fautes y sont ou avouées ou impossibles.

Louise, comme toutes les femmes entraînées par une passion sans en avoir l'expérience, reconnaissait une à une les difficultés de sa position; elle s'en effrayait, et sa frayeur réagissait sur ces amoureuses discussions qui prennent les plus belles heures où deux amants se trouvent seuls. Madame de Bargeton n'avait pas de terre où elle pût emmener son cher poëte, comme font quelques femmes qui, sous un prétexte habilement forgé, vont s'enterrer à la campagne. Fatiguée de vivre en public, poussée à bout par cette tyrannie dont elle apercevait trop tard le joug après en avoir épuisé les plaisirs, elle pensait à l'Escarbas, et méditait d'y aller voir son vieux père, tant elle était violemment irritée par ces misérables obstacles.

M. du Châtelet ne croyait pas à tant d'innocence. Il guettait les heures auxquelles Lucien venait chez madame de Bargeton, et s'y rendait quelques instants après, en se faisant toujours accompagner de M. de Chandour, l'homme le plus indiscret de la coterie, et auquel il cédait le pas pour entrer, espérant toujours une surprise en cherchant aussi opiniâtrément un hasard. Son rôle et la réussite de son plan étaient d'autant plus difficiles, qu'il devait rester neutre, afin de diriger tous les acteurs du drame qu'il voulait faire jouer. Aussi, pour endormir Lucien qu'il caressait et madame de Bargeton qui ne manquait pas de perspicacité, s'était-il attaché par contenance à la jalouse Amélie. Pour mieux faire espionner Louise et Lucien, il avait réussi depuis quelques jours à établir entre M. de Chandour et lui une controverse au sujet des deux amoureux. Du Châtelet prétendait que madame de Bargeton se jouait de Lucien, qu'elle était trop fière, trop bien née pour descendre jusqu'au fils d'un pharmacien. Ce rôle d'incrédule allait au plan qu'il s'était tracé, car il désirait passer pour le défenseur de madame de Bargeton. Stanislas soutenait que Lucien n'était pas un amant malheureux. Amélie aiguillonnait la discussion en souhaitant savoir la vérité. Chacun donnait ses raisons. Comme il arrive dans les petites villes, souvent quelques intimes de la maison Chandour arrivaient au milieu d'une conversation où du Châtelet et Stanislas justifiaient à l'envi leur opinion par d'excellentes observations. Il était bien difficile que chaque adversaire ne cherchât pas des partisans en demandant à son voisin :

— Et vous, quel est votre avis?

Cette controverse tenait madame de Bargeton et Lucien constamment en vue. Enfin, un jour du Châtelet fit observer que toutes les fois que M. de Chandour et lui allaient chez madame de Bargeton et que Lucien s'y trouvait, aucun indice ne trahissait de relations suspectes; la porte du boudoir était ouverte, les gens allaient et venaient, rien de mystérieux n'annonçait les jolis crimes de l'amour, etc. Stanislas, qui ne manquait pas d'une certaine dose de bêtise, se promit d'arriver le lendemain sur la pointe du pied, ce à quoi la perfide Amélie l'engagea fort.

Ce lendemain fut pour Lucien une de ces journées

où les jeunes gens s'arrachent quelques cheveux en se jurant à eux-mêmes de ne pas continuer le sot métier de soupirant. Il s'était accoutumé à sa position. Le poëte qui avait si timidement pris une chaise dans le boudoir sacré de la reine d'Angoulême, s'était métamorphosé en amoureux exigeant. Six mois avaient suffi pour qu'il se crût l'égal de Louise, et il voulait alors en être le maître. Il partit de chez lui se promettant d'être très-déraisonnable, de mettre sa vie en jeu, d'employer toutes les ressources d'une éloquence enflammée, de dire qu'il avait la tête perdue, qu'il était incapable d'avoir une pensée ni d'écrire une ligne. Il existe chez certaines femmes une horreur des partis pris qui fait honneur à leur délicatesse, elles aiment à céder à l'entraînement, et non à des conventions. Généralement, personne ne veut d'un plaisir imposé. Madame de Bargeton remarqua sur le front de Lucien, dans ses yeux, dans sa physionomie et dans ses manières, cet *air agité* qui trahit une résolution arrêtée; elle se proposa de la déjouer, un peu par esprit de contradiction, mais aussi par une noble entente de l'amour. En femme exagérée, elle s'exagérait la valeur de sa personne. A ses yeux, madame de Bargeton était une souveraine, une Béatrix, une Laure; elle s'asseyait, comme au moyen âge, sous le dais du tournoi littéraire; Lucien devait la mériter après plusieurs victoires, il avait à effacer l'*enfant sublime*, Lamartine, Walter Scott, Byron. La noble créature considérait son amour comme un principe généreux, les désirs qu'elle inspirait à Lucien devaient être une cause de gloire pour lui. Ce *don-quichottisme* féminin est un sentiment qui donne à l'amour une consécration respectable, elle l'utilise, elle l'agrandit, elle l'honore. Obstinée à jouer le rôle de Dulcinée dans la vie de Lucien pendant sept à huit ans, madame de Bargeton voulait, comme beaucoup de femmes de province, faire acheter sa personne par une espèce de servage, par un temps de constance qui lui permît de juger son ami.

Quand Lucien eut engagé la lutte par une de ces fortes bouderies dont se rient les femmes encore libres d'elles-mêmes et qui n'attriste que les femmes aimées, Louise prit un air digne, et commença l'un de ses longs discours bardés de mots pompeux.

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis, Lucien? dit-elle en finissant. Ne mettez pas dans un présent si doux des remords qui plus tard empoisonneraient ma vie. Ne gâtez pas l'avenir! Et, je le dis avec orgueil, ne gâtez pas le présent! N'avez-vous pas tout mon cœur? Que vous faut-il donc? Votre amour se laisserait-il influencer par les sens, tandis que le plus beau privilége d'une femme aimée est de leur imposer silence? Pour qui me prenez-vous donc? ne suis-je donc plus votre Béatrix? Si je ne suis pas pour vous quelque chose de plus qu'une femme, je suis moins qu'une femme.

— Vous ne diriez pas autre chose à un homme que vous n'aimeriez pas! s'écria Lucien furieux.

— Si vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de véritable amour dans mes idées, vous ne serez jamais digne de moi.

— Vous mettez mon amour en doute pour vous dispenser d'y répondre, dit Lucien en se jetant à ses pieds et pleurant, car il pleura sérieusement en se voyant pour si longtemps à la porte du paradis.

Ce furent des larmes de poëte qui se croyait humilié dans sa puissance, des larmes d'enfant au désespoir de se voir refuser le jouet qu'il demande.

— Vous ne m'avez jamais aimé! s'écria-t-il.

— Vous ne croyez pas ce que vous dites, répondit-elle flattée de cette violence.

— Prouvez-moi donc que vous êtes à moi! dit Lucien échevelé.

En ce moment, Stanislas arriva sans être entendu, vit Lucien à demi renversé, les larmes aux yeux, la tête appuyée sur les genoux de Louise; satisfait de ce tableau suffisamment suspect, Stanislas se replia brusquement sur M. du Châtelet qui se tenait à la porte du salon. Madame de Bargeton s'élança vivement, mais elle n'atteignit pas les deux espions qui s'étaient précipitamment retirés comme des gens importuns.

— Qui donc est venu? demanda-t-elle à ses gens.

— MM. de Chandour et du Châtelet, répondit Gentil, son vieux valet de chambre.

Elle rentra dans son boudoir, pâle et tremblante.

— S'ils vous ont vu ainsi, je suis perdue, dit-elle à Lucien.

— Tant mieux! s'écria le poëte.

Elle sourit à ce cri d'égoïsme plein d'amour. En province, une semblable aventure s'aggrave par la manière dont elle se raconte. En un moment, chacun sut que Lucien avait été surpris aux genoux de Naïs. M. de Chandour, heureux de l'importance que lui donnait cette affaire, alla d'abord raconter le grand événement au cercle, puis de maison en maison. M. du Châtelet s'empressa de dire partout qu'il n'avait rien vu; mais, en se mettant ainsi en dehors du fait, il excitait Stanislas à parler, il lui faisait enchérir sur les détails; et Stanislas, se trouvant spirituel, en ajoutait de nouveaux à chaque récit. Le soir, la société afflua chez Amélie; car le soir les versions les plus exagérées circulaient dans l'Angoulême noble, où chaque narrateur avait imité Stanislas. Femmes et hommes étaient impatients de connaître la vérité. Les femmes qui se voilaient la face en criant le plus au scandale, à la perversité, étaient précisément Amélie, Zéphirine, Fifine, Lo-

lotte, qui toutes étaient plus ou moins grevées de bonheurs illicites. Le cruel thème se variait sur tous les tons.

— Eh bien! disait l'une, cette pauvre Naïs, vous savez? Moi je ne le crois pas, elle a devant elle toute une vie irréprochable; elle est beaucoup trop fière pour être autre chose que la protectrice de M. Chardon. Mais si cela est, je la plains de tout mon cœur.

— Elle est d'autant plus à plaindre, qu'elle se donne un ridicule affreux, car elle pourrait être la mère de M. Lulu, comme l'appelait Jacques; car il a tout au plus vingt-deux ans; et Naïs, entre nous soit dit, a bien quarante ans.

— Moi, disait du Châtelet, je trouve que la situation même dans laquelle était M. de Rubempré prouve l'innocence de Naïs. On ne se met pas à genoux pour redemander ce qu'on a déjà eu.

— C'est selon! dit Francis d'un air égrillard qui lui valut de Zéphirine une œillade improbative.

— Mais dites-nous donc bien ce qui en est, demandait-on à Stanislas en se formant en comité secret dans un coin du salon.

Stanislas avait fini par composer un petit conte plein de gravelures, et l'accompagnait de gestes et de poses qui incriminaient prodigieusement la chose.

— C'est incroyable, répétait-on.

— A midi, disait l'une.

— Naïs aurait été la dernière que j'eusse soupçonnée.

— Que va-t-elle faire?

C'étaient des commentaires, des suppositions infinies. Du Châtelet défendait madame de Bargeton; mais il la défendait si maladroitement qu'il attisait le feu du commérage au lieu de l'éteindre. Lili, désolée de la chute du plus bel ange de l'olympe angoumoisin, alla tout en pleurs colporter la nouvelle à l'évêché. Quand la ville entière fut bien certainement en rumeur, l'heureux du Châtelet alla chez madame de Bargeton, où il n'y avait, hélas! qu'une seule table de whist; il demanda diplomatiquement à Naïs d'aller causer avec elle dans son boudoir. Tous deux s'assirent sur le petit canapé.

— Vous savez, sans doute, dit du Châtelet à voix basse, ce dont tout Angoulême s'occupe...

— Non, dit-elle.

— Eh bien, reprit-il, je suis trop votre ami pour vous le laisser ignorer, je dois vous mettre à même de faire cesser des calomnies sans doute inventées par Amélie, qui a l'outrecuidance de se croire votre rivale. Je venais, ce matin, vous voir avec ce singe de Stanislas qui me précédait de quelques pas, lorsqu'en arrivant là, dit-il en montrant la porte du boudoir, il prétend vous avoir *vue* avec M. de Rubempré dans une situation qui ne lui permettait pas d'entrer; il est revenu sur moi tout effaré en m'entraînant, sans me laisser le temps de me reconnaître; et nous étions à Beaulieu, quand il me dit la raison de sa retraite. Si je l'avais connue, je n'aurais pas bougé de chez vous, afin d'éclaircir cette affaire à votre avantage; mais revenir chez vous après en être sorti ne prouvait plus rien. Maintenant, que Stanislas ait vu de travers, ou qu'il ait raison, *il doit avoir tort*. Chère Naïs, ne laissez pas jouer votre vie, votre honneur, votre avenir par un sot, imposez-lui silence à l'instant. Vous connaissez ma situation ici. Quoique j'y aie besoin de tout le monde, je vous suis entièrement dévoué. Disposez d'une vie qui vous appartient. Quoique vous ayez repoussé mes vœux, mon cœur sera toujours à vous, et en toute occasion je vous prouverai combien je vous aime. Oui, je veillerai sur vous comme un fidèle serviteur, sans espoir de récompense, uniquement pour le plaisir que je trouve à vous servir, même à votre insu. Ce matin, j'ai partout dit que j'étais à la porte du salon, et que je n'avais rien vu. Si l'on vous demande qui vous a instruite des propos tenus sur vous, servez-vous de moi. Je serais bien glorieux d'être votre défenseur avoué; mais, entre nous, M. de Bargeton est le seul qui puisse demander raison à Stanislas... Quand M. de Rubempré aurait fait quelque folie, l'honneur d'une femme ne saurait être à la merci du premier étourdi qui se met à ses pieds. Voilà ce que j'ai dit.

Naïs remercia du Châtelet par une inclination de tête, et demeura pensive. Elle était fatiguée, jusqu'au dégoût, de la vie de province. Au premier mot de du Châtelet, elle avait jeté les yeux sur Paris. Le silence de madame de Bargeton mettait son savant adorateur dans une situation gênante.

— Disposez de moi, dit-il, je vous le répète.

— Merci, répondit-elle.

— Que comptez-vous faire?

— Je verrai.

Long silence.

— Aimez-vous donc tant M. de Rubempré?

Elle laissa échapper un superbe sourire, et se croisa les bras en regardant les rideaux de son boudoir. M. du Châtelet sortit sans avoir pu déchiffrer ce cœur de femme altière. Quand Lucien et les quatre fidèles vieillards qui étaient venus faire leur partie sans s'émouvoir de ces cancans problématiques, furent partis, madame de Bargeton arrêta son mari qui se disposait à s'aller coucher, en ouvrant la bouche pour souhaiter une bonne nuit à sa femme.

— Venez par ici, mon cher, j'ai à vous parler, dit-elle avec une sorte de solennité.

M. de Bargeton suivit Anaïs dans le boudoir.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai peut-être eu tort de mettre dans mes soins protecteurs envers M. de Ru-

bempré une chaleur aussi mal comprise par les sottes gens de cette ville que par lui-même. Ce matin, il s'est jeté à mes pieds, là, en me faisant une déclaration d'amour. Stanislas est entré dans le moment où je relevais cet enfant. Au mépris des devoirs que la courtoisie impose à un gentilhomme envers une femme en toute espèce de circonstance, il a prétendu m'avoir surprise dans une situation équivoque avec M. de Rubempré que je traitais alors comme il le mérite. Si ce jeune écervelé savait les calomnies auxquelles sa folie donne lieu, je le connais, il irait insulter Stanislas et le forcerait à se battre, action qui serait comme un aveu public de son amour. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre femme est pure; mais vous penserez qu'il y a quelque chose de déshonorant pour vous et pour moi à ce que ce soit M. de Rubempré qui me défende. Allez à l'instant chez Stanislas, et demandez-lui sérieusement raison des insultants propos qu'il a tenus sur moi. Songez que vous ne devez pas souffrir que l'affaire s'arrange, à moins qu'il ne rétracte tout en présence de témoins nombreux et importants. Vous conquerrez ainsi l'estime de tous les honnêtes gens; vous vous conduirez en homme d'esprit, en galant homme, et vous aurez des droits à mon estime. Je vais faire partir Gentil à cheval pour l'Escarbas, mon père doit être votre témoin; malgré son âge, je le sais homme à fouler aux pieds cette poupée qui noircit la réputation d'une Nègrepelisse. Vous avez le choix des armes, battez-vous au pistolet, vous tirez à merveille.

— J'y vais, dit M. de Bargeton qui prit sa canne et son chapeau.

— Bien, mon ami, dit sa femme émue; voilà comme j'aime les hommes. Vous êtes un gentilhomme.

Elle lui présenta son front à baiser, que le vieillard baisa tout heureux et fier. Cette femme, qui portait une espèce de sentiment maternel à ce grand enfant, ne put réprimer une larme en entendant retentir la porte cochère quand elle se ferma sur lui.

— Comme il m'aime! se dit-elle. Le pauvre homme tient à la vie, et cependant il la perdrait sans regret pour moi.

M. de Bargeton ne s'inquiétait pas d'avoir à s'aligner le lendemain devant un homme, à regarder froidement la bouche d'un pistolet dirigé sur lui; non, il n'était embarrassé que d'une seule chose, et il en frémissait tout en allant chez M. de Chandour. « Que vais-je dire? pensait-il. Naïs aurait bien dû me faire un thème! » Et il se creusait la cervelle afin de formuler quelques phrases qui ne fussent point ridicules.

Mais les gens qui vivent comme vivait M. de Bargeton dans un silence imposé par l'étroitesse de leur esprit et leur peu de portée, ont, dans les grandes circonstances de la vie, une solennité toute faite. Parlant peu, il leur échappe naturellement peu de sottises; puis, réfléchissant beaucoup à ce qu'ils doivent dire, leur extrême défiance d'eux-mêmes les porte à si bien étudier leurs discours, qu'ils s'expriment à merveille par un phénomène pareil à celui qui délia la langue à l'ânesse de Balaam. Aussi, M. de Bargeton se comporta-t-il comme un homme supérieur, et justifia l'opinion de ceux qui le regardaient comme un philosophe de l'école de Pythagore.

Il entra chez Stanislas à onze heures du soir et y trouva nombreuse compagnie; il alla saluer silencieusement Amélie, et offrit à chacun son niais sourire, qui, dans les circonstances présentes, parut profondément ironique. Il se fit alors un grand silence, comme dans la nature à l'approche d'un orage. Châtelet, qui était revenu chez sa maîtresse, regarda tour à tour d'une façon très-significative M. de Bargeton et Stanislas, que le mari offensé aborda poliment.

Du Châtelet comprit le sens d'une visite faite à une heure où ce vieillard était toujours couché : Naïs agitait évidemment ce bras débile; et comme sa position auprès d'Amélie lui donnait le droit de se mêler des affaires du ménage, il se leva, prit M. de Bargeton à part et lui dit :

— Vous voulez parler à Stanislas?

— Oui, dit le bonhomme, heureux d'avoir un entremetteur qui peut-être prendrait la parole pour lui.

— Eh bien, allez dans la chambre à coucher d'Amélie, lui répondit le directeur des contributions, heureux de ce duel qui pouvait rendre madame de Bargeton veuve, en lui interdisant d'épouser Lucien, la cause du duel.

— Stanislas, dit du Châtelet à M. de Chandour, M. de Bargeton vient sans doute vous demander raison des propos que vous tenez sur Naïs; venez chez votre femme, et conduisez-vous tous deux en gentilshommes : ne faites point de bruit, affectez beaucoup de politesse, ayez enfin toute la froideur d'une dignité britannique.

En un moment Stanislas et du Châtelet vinrent trouver M. de Bargeton.

— Monsieur, dit le mari offensé, vous prétendez avoir trouvé madame de Bargeton dans une situation équivoque avec M. de Rubempré.

— Avec M. Chardon, reprit ironiquement Stanislas, qui ne croyait pas M. de Bargeton un homme fort.

— Soit, reprit le mari. Si vous ne démentez pas ce propos en présence de la société qui est chez vous en ce moment, je vous prie de prendre un témoin.

Mon beau-père, M. de Nègrepelisse, viendra vous chercher à quatre heures du matin. Faisons chacun nos dispositions, car l'affaire ne peut s'arranger que de la manière que je viens d'indiquer. Je choisis le pistolet.

Durant le chemin, M. de Bargeton avait ruminé ce discours, le plus long qu'il eût fait en sa vie, il le dit sans passion et de l'air le plus simple du monde.

Stanislas pâlit et se dit en lui-même : « Qu'ai-je vu, après tout? »

Mais entre la honte de démentir ses propos devant toute la ville, en présence de ce muet qui paraissait ne pas vouloir entendre raillerie, et la peur, la hideuse peur qui lui serrait le cou de ses mains brûlantes, il choisit le péril le plus éloigné.

— C'est bien, à demain, dit-il à M. de Bargeton en pensant que l'affaire pourrait s'arranger.

Les trois hommes rentrèrent, et chacun étudia leur physionomie : du Châtelet souriait; M. de Bargeton était absolument comme s'il se trouvait chez lui ; mais Stanislas se montra blême. A cet aspect quelques femmes devinèrent l'objet de la conférence. Ces mots : « Ils se battent! » circulèrent d'oreille en oreille. La moitié de l'assemblée pensa que Stanislas avait tort, car sa pâleur et sa contenance accusaient un mensonge; l'autre moitié admira la tenue de M. de Bargeton. Du Châtelet fit le grave et le mystérieux. Après être resté quelques instants à examiner les visages, M. de Bargeton se retira.

— Avez-vous des pistolets? dit Châtelet à l'oreille de Stanislas qui frissonna de la tête aux pieds.

Amélie comprit tout et se trouva mal. Les femmes s'empressèrent de la porter dans sa chambre à coucher; il y eut une rumeur affreuse, tout le monde parlait à la fois. Les hommes restèrent dans le salon, et déclarèrent d'une voix unanime que M. de Bargeton était dans son droit.

— Auriez-vous cru le bonhomme capable de se conduire ainsi? dit M. de Saintot.

— Mais, dit l'impitoyable Jacques, dans sa jeunesse il était un des plus forts sous les armes; mon père m'a souvent parlé des exploits de Bargeton.

— Bah! vous les mettrez à vingt pas, et ils se manqueront si vous prenez des pistolets de cavalerie, dit Francis à Châtelet.

Quand tout le monde fut parti, Châtelet rassura Stanislas et sa femme en leur expliquant que tout irait bien, et que dans un duel entre un homme de soixante ans et un homme de trente-six, celui-ci avait tout l'avantage.

Le lendemain matin, au moment où Lucien déjeunait avec David qui était revenu de Marsac sans son père, madame Chardon entra tout effarée.

— Eh bien, Lucien, sais-tu la nouvelle dont on parle jusque dans le marché? M. de Bargeton a presque tué M. de Chandour, ce matin à cinq heures, dans le pré de M. Tulloye, un nom qui donne lieu à des calembours. Il paraît que M. de Chandour a dit hier qu'il t'avait surpris avec madame de Bargeton.

— C'est faux! madame de Bargeton est innocente! s'écria Lucien.

— Un homme de la campagne à qui j'ai entendu raconter les détails avait tout vu de dessus sa charrette. M. de Nègrepelisse était venu dès trois heures du matin pour assister M. de Bargeton; il a dit à M. de Chandour que s'il arrivait malheur à son gendre, il se chargeait de le venger. Un officier du régiment de cavalerie a prêté ses pistolets, ils ont été essayés à plusieurs reprises par M. de Nègrepelisse. M. du Châtelet voulait s'opposer à ce qu'on exerçât les pistolets, mais l'officier que l'on avait pris pour arbitre a dit qu'à moins de se conduire comme des enfants, on devait se servir d'armes en état. Les témoins ont placé les deux adversaires à vingt pas l'un de l'autre. M. de Bargeton, qui était là comme s'il se promenait, a tiré le premier, et logé une balle dans le cou de M. de Chandour, qui est tombé sans pouvoir riposter. Le chirurgien de l'hôpital a déclaré tout à l'heure que M. de Chandour aura le cou de travers pour le reste de ses jours. Je suis venue te dire l'issue de ce duel pour que tu n'ailles pas chez madame de Bargeton, ou que tu ne te montres pas dans Angoulême, car quelques amis de M. de Chandour pourraient te provoquer.

En ce moment, Gentil, le valet de chambre de M. de Bargeton, entra conduit par l'apprenti de l'imprimerie, et remit à Lucien une lettre de Louise.

« Vous avez sans doute appris, mon ami, l'issue du duel entre M. de Chandour et mon mari. Nous ne recevrons personne aujourd'hui; soyez prudent, ne vous montrez pas, je vous le demande au nom de l'affection que vous avez pour moi. Ne trouvez-vous pas que le meilleur emploi de cette triste journée est de venir écouter votre Béatrix, dont la vie est toute changée par cet événement et qui a mille choses à vous dire? »

— Heureusement, dit David, mon mariage est arrêté pour après-demain; tu auras une occasion d'aller moins souvent chez madame de Bargeton.

— Cher David, répondit Lucien, elle me demande de venir la voir aujourd'hui; je crois qu'il faut lui obéir, elle saura mieux que nous comment je dois me conduire dans les circonstances actuelles.

— Tout est donc prêt ici? demanda madame Chardon.

— Venez voir! s'écria David, heureux de montrer la transformation qu'avait subie l'appartement du premier étage où tout était frais et neuf.

Là, respirait ce doux esprit qui règne dans les jeunes ménages, où les fleurs d'oranger, le voile de la mariée, couronnent encore la vie intérieure, où le printemps de l'amour se reflète dans les choses, où tout est blanc, propre et fleuri.

— Ève sera comme une princesse, dit la mère; mais vous avez dépensé trop d'argent, vous avez fait des folies!

David sourit sans rien répondre, car madame Chardon avait mis le doigt dans le vif d'une plaie secrète qui faisait cruellement souffrir le pauvre amant; ses prévisions avaient été si grandement dépassées par l'exécution, qu'il lui était impossible de bâtir au-dessus de l'appentis. Sa belle-mère ne pouvait avoir de longtemps l'appartement qu'il voulait lui donner. Les esprits généreux éprouvent les plus vives douleurs de manquer à ces sortes de promesses qui sont en quelque sorte les petites vanités de la tendresse; et David cachait soigneusement sa gêne, afin de ménager le cœur de Lucien qui aurait pu se trouver accablé des sacrifices qu'il avait faits pour lui.

— Ève et ses amies ont bien travaillé de leur côté, disait madame Chardon; son trousseau, le linge de ménage, tout est prêt. Ces demoiselles l'aiment tant, qu'elles lui ont, sans qu'elle en sût rien, couvert les matelas en futaine blanche, bordée de liserés roses. C'est joli! ça donne envie de se marier.

La mère et la fille avaient employé toutes leurs économies à fournir la maison de David des choses auxquelles ne pensent jamais les jeunes gens. En sachant combien il déployait de luxe, car il était question d'un service de porcelaine demandé à Limoges, elles avaient tâché de mettre de l'harmonie entre les choses qu'elles apportaient et celles que s'achetait David. Cette petite lutte d'amour et de générosité devait amener les deux époux à se trouver gênés dès le commencement de leur mariage, au milieu de tous les symptômes d'une aisance bourgeoise qui pouvait passer pour du luxe, dans une ville arriérée comme l'était alors Angoulême.

Au moment où Lucien vit sa mère et David passer dans la chambre à coucher dont la tenture bleue et blanche, dont le joli mobilier lui était connu, il s'esquiva chez madame de Bargeton. Il la trouva déjeunant avec son mari, qui, mis en appétit par sa promenade matinale, mangeait sans aucun souci de ce qui s'était passé. Le vieux gentilhomme campagnard, M. de Nègrepelisse, cette imposante figure, reste de la vieille noblesse française, était auprès de sa fille. Quand Gentil eut annoncé M. de Rubempré, le vieillard à tête blanche lui jeta le regard inquisitif d'un père empressé de juger l'homme que sa fille a distingué. L'excessive beauté de Lucien le frappa si vivement, qu'il ne put retenir un regard d'approbation; mais il semblait voir dans la liaison de sa fille une amourette plutôt qu'une passion, un caprice plutôt qu'une passion durable. Le déjeuner finissait, Louise put se lever, laisser son père et M. de Bargeton, en faisant signe à Lucien de la suivre.

— Mon ami, dit-elle d'un son de voix triste et joyeux en même temps, je vais à Paris, et mon père emmène M. de Bargeton à l'Escarbas, où il restera pendant mon absence. Madame d'Espard, une demoiselle de Navarreins-Lansac, à qui nous sommes alliés par les d'Espard, les aînés de la famille de Nègrepelisse, est en ce moment très-influente par elle-même et par ses parents. Si elle daigne nous reconnaître, je veux la cultiver beaucoup; car elle peut nous obtenir par son crédit une place pour M. de Bargeton. Mes sollicitations pourront le faire désirer par la cour pour député de la Charente, ce qui aidera sa nomination ici; puis sa députation pourrait plus tard favoriser mes démarches à Paris C'est toi, mon enfant chéri, qui m'as inspiré ce changement d'existence. Le duel de ce matin me force à fermer ma maison pour quelque temps, il y aurait des gens qui prendraient parti pour les Chandour contre nous. Dans la situation où nous sommes, et dans une petite ville, une absence est toujours nécessaire pour laisser aux haines le temps de s'assoupir. Mais, ou je réussirai et ne reverrai plus Angoulême, ou je ne réussirai pas et veux attendre à Paris le moment où je pourrai passer tous les étés à l'Escarbas et les hivers à Paris. C'est la seule vie d'une femme comme il faut. La journée suffira pour tous nos préparatifs, je partirai demain dans la nuit et vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? Vous irez en avant, puis, entre Mansle et Ruffec, je vous prendrai dans ma voiture et nous serons bientôt à Paris. Là, cher, est la vie de gens supérieurs. On ne se trouve à l'aise qu'avec ses pairs, partout ailleurs on souffre. D'ailleurs, Paris, capitale du monde intellectuel, est le théâtre de vos succès. Franchissez promptement l'espace qui vous en sépare! Ne laissez pas vos idées rancir en province, communiquez promptement avec les grands hommes qui représenteront le dix-neuvième siècle! rapprochez-vous de la cour et du pouvoir, car ni les distinctions, ni les dignités ne viennent trouver le talent qui s'étiole dans une petite ville. Nommez-moi d'ailleurs les belles œuvres exécutées en province? Voyez au contraire le sublime et pauvre Jean-Jacques invinciblement attiré par ce soleil moral, qui crée les gloires en échauffant les esprits par le frottement des rivalités. Ne devez-vous pas vous hâter de prendre votre place dans la pléiade

qui se produit à chaque époque? Vous ne sauriez croire combien il est utile à un jeune talent d'être mis en lumière par la haute société. Je vous ferai recevoir chez madame d'Espard ; personne n'a facilement l'entrée de son salon, où vous trouverez tous les grands personnages, les ministres, les ambassadeurs, les orateurs de la chambre, les pairs les plus influents, des gens riches ou célèbres. Il faudrait être bien maladroit pour ne pas exciter leur intérêt, quand on est beau, jeune et plein de génie. Les grands talents n'ont pas de petitesses, ils vous prêteront leur appui. Quand on vous saura haut placé, vos œuvres acquerront une immense valeur. Pour les artistes, le grand problème à résoudre est de se mettre en vue. Il se rencontrera donc là pour vous mille occasions de fortune, des sinécures, une pension sur la cassette. Les Bourbons aiment tant à favoriser les lettres et les arts! aussi soyez à la fois poëte religieux et poëte royaliste. Non-seulement ce sera bien, mais vous ferez fortune. Est-ce l'opposition, est-ce le libéralisme qui donne les places, les récompenses, et qui fait la fortune des écrivains? Ainsi prenez la bonne route et venez là où vont tous les hommes de génie. Vous avez mon secret, gardez le plus profond silence, et disposez-vous à me suivre. Ne le voulez-vous pas? ajouta-t-elle étonnée de la silencieuse attitude de son amant.

Lucien était hébété par le rapide coup d'œil qu'il jeta sur Paris, en entendant ces séduisantes paroles. Il lui sembla que jusqu'alors il n'avait joui que de la moitié de son cerveau, et que l'autre moitié se découvrait, tant ses idées s'agrandirent. Il se vit, dans Angoulême, comme une grenouille sous sa pierre au fond d'un marécage. Paris et ses splendeurs, Paris, qui se produit dans toutes les imaginations de province comme un Eldorado, lui apparut avec sa robe d'or, la tête ceinte de pierreries royales, et les bras ouverts aux talents. Les gens illustres allaient lui donner l'accolade fraternelle; là tout souriait au génie : il n'y avait ni gentillâtres jaloux qui lançaient des mots piquants pour humilier l'écrivain, ni sotte indifférence pour la poésie; car de là jaillissaient les œuvres des poëtes, là elles étaient payées et mises en lumière; après avoir lu la première page de *l'Archer de Charles IX*, les libraires ouvriraient leurs caisses et lui diraient : « *Combien voulez-vous?* » Il comprenait d'ailleurs qu'après un voyage où ils seraient mariés par les circonstances, madame de Bargeton serait à lui tout entière, qu'ils vivraient ensemble.

A ces mots : « Ne le voulez-vous pas? » il répondit par une larme, saisit Louise par la taille, la serra au cœur, et lui marqua le cou par de violents baisers. Puis il s'arrêta tout à coup comme frappé par un souvenir, et s'écria :

— Mon Dieu, ma sœur se marie après-demain!

Ce cri fut le dernier soupir de l'enfant noble et pur. Les liens si puissants qui attachent les jeunes cœurs à leur famille, à leur premier ami, à tous les sentiments primitifs, allaient recevoir un terrible coup de hache.

— Eh bien, s'écria l'altière Nègrepelisse, qu'a de commun le mariage de votre sœur et la marche de notre amour? Tenez-vous tant à être le coryphée de cette noce de bourgeois et d'ouvriers, que vous ne puissiez m'en sacrifier les nobles joies? Le beau sacrifice! dit-elle avec mépris. J'ai envoyé ce matin mon mari se battre à cause de vous! Allez, monsieur, quittez-moi! je me suis trompée.

Elle tomba pâmée sur son canapé. Lucien l'y suivit en demandant pardon, en maudissant sa famille, David et sa sœur.

— Je croyais tant en vous! dit-elle. M. de Cante-Croix avait une mère qu'il idolâtrait; mais, pour obtenir une lettre où je lui disais : *je suis contente!* il est mort au milieu du feu. Et vous, quand il s'agit de voyager avec moi, vous ne savez point renoncer à un repas de noces!

Lucien voulait se tuer, et son désespoir fut si vrai, si profond, que Louise pardonna, mais en faisant sentir à Lucien qu'il aurait à racheter cette faute.

— Allez donc, dit-elle enfin, soyez discret et trouvez-vous demain soir à minuit, à une centaine de pas du premier relais après Mansle.

Lucien sentit la terre petite sous ses pieds; il revint chez David suivi de ses espérances comme Oreste l'était par ses furies, car il entrevoyait mille difficultés qui se comprenaient toutes dans ce mot terrible : « Et de l'argent! » La perspicacité de David l'épouvantait si fort, qu'il s'enferma dans son joli cabinet pour se remettre de l'étourdissement que lui causait sa nouvelle position. Il fallait donc quitter cet appartement si chèrement établi, rendre inutiles tant de sacrifices. Lucien pensa que sa mère pourrait loger là, David économiserait ainsi la coûteuse bâtisse qu'il avait projeté de faire au fond de la cour; son départ devait arranger sa famille; il trouva mille raisons péremptoires à sa fuite, car il n'y a rien de jésuite comme un désir. Aussitôt il courut à l'Houmeau chez sa sœur, pour lui apprendre sa nouvelle destinée et se concerter avec elle. En arrivant devant la boutique de Postel, il pensa que, s'il n'y avait d'autre moyen, il emprunterait au successeur de son père la somme nécessaire à son séjour durant un an.

— Si je vis avec Louise, un écu par jour sera pour moi comme une fortune, et cela ne fait que mille francs pour un an, se dit-il. Or dans six mois je serai riche!

Ève et sa mère entendirent, sous la promesse d'un

profond secret, les confidences de Lucien. Toutes deux pleurèrent en l'écoutant. Quand il voulut savoir la cause de leur chagrin, elles lui apprirent que tout ce qu'elles possédaient avait été absorbé par le linge de table et de maison, par le trousseau d'Ève, par une multitude d'acquisitions auxquelles n'avait pas pensé David, et qu'elles étaient heureuses d'avoir faites, car l'imprimeur reconnaissait à Ève une dot de dix mille francs. Lucien leur fit alors part de son idée d'emprunt, et madame Chardon se chargea d'aller demander à M. Postel mille francs pour un an.

— Mais Lucien, dit Ève avec un serrement de cœur, tu n'assisteras donc pas à mon mariage? Oh! reviens, j'attendrai quelques jours! Elle te laissera bien revenir ici dans une quinzaine, une fois que tu l'auras accompagnée! Elle nous accordera bien huit jours, à nous qui t'avons élevé pour elle! Notre union tournera mal si tu n'y es pas... Mais auras-tu assez de mille francs? dit-elle en s'interrompant tout à coup. Quoique ton habit t'aille divinement, tu n'en as qu'un; tu n'as que deux chemises fines, et les six autres sont en grosse toile; tu n'as que trois cravates de batiste, les trois autres sont en jaconas commun; et puis tes mouchoirs ne sont pas beaux. Trouveras-tu dans Paris une sœur pour te blanchir ton linge dans la journée où tu en auras besoin? Il t'en faut bien davantage. Tu n'as qu'un pantalon de nankin fait cette année, ceux de l'année dernière te sont justes. Il faudra donc te faire habiller à Paris, les prix de Paris ne sont pas ceux d'Angoulême. Tu n'as que deux gilets blancs de mettables, j'ai déjà raccommodé les autres. Je te conseille d'emporter deux mille francs.

En ce moment David, qui entrait, parut avoir entendu ces deux derniers mots, car il examina le frère et la sœur en gardant le silence.

— Ne me cachez rien, dit-il.

— Eh bien! s'écria Ève, il part avec elle.

— Postel, dit madame Chardon en entrant sans voir David, consent à prêter les mille francs, mais pour six mois seulement, et il veut une lettre de change de toi acceptée par ton beau-frère, car il dit que tu n'offres aucune garantie.

La mère se retourna, vit son gendre, et ces quatre personnes gardèrent un profond silence. La famille Chardon sentait combien elle avait abusé de David. Tous étaient honteux.

Une larme roula dans les yeux de l'imprimeur.

— Tu ne seras donc pas à mon mariage? dit-il; tu ne resteras donc pas avec nous? Et moi qui ai dissipé tout ce que j'avais! Ah! Lucien, moi qui apportais à Ève ses pauvres petits bijoux de mariée, je ne savais pas, dit-il en essuyant ses yeux et tirant des écrins de sa poche, avoir à regretter de les avoir achetés.

Il posa plusieurs boîtes couvertes en maroquin sur la table, devant sa belle-mère.

— Pourquoi pensez-vous tant à moi? dit Ève avec un sourire d'ange qui corrigeait sa parole.

— Chère maman, dit l'imprimeur, allez dire à M. Postel que je consens à donner ma signature, car je vois sur ta figure, Lucien, que tu es bien décidé à partir.

Lucien inclina mollement et tristement la tête en ajoutant, un moment après :

— Ne me jugez pas mal, mes anges aimés.

Il prit Ève et David, les embrassa, les rapprocha de lui, les serra en disant :

— Attendez les résultats, et vous saurez combien je vous aime. David, à quoi servirait notre hauteur de pensée, si elle ne nous permettait pas de faire abstraction des petites cérémonies dans lesquelles les lois entortillent les sentiments? Malgré la distance, mon âme ne sera-t-elle pas ici? la pensée ne nous réunira-t-elle pas? N'ai-je pas une destinée à accomplir? Les libraires viendront-ils chercher mon ARCHER DE CHARLES IX, et LES MARGUERITES? Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas toujours faire ce que je fais aujourd'hui? Puis-je jamais rencontrer des circonstances plus favorables? N'est-ce pas toute une fortune que d'entrer pour mon début à Paris dans le salon de la marquise d'Espard?

— Il a raison, dit Ève. Vous-même ne me disiez-vous pas qu'il devait aller promptement à Paris?

David prit Ève par la main, l'emmena dans cet étroit cabinet où elle dormait depuis sept années, et lui dit à l'oreille :

— Il a besoin de deux mille francs, disais-tu, mon amour? Postel n'en prête que mille.

Ève regarda son prétendu par un regard affreux qui disait toutes ses souffrances.

— Écoute, mon Ève adorée, nous allons mal commencer la vie. Oui, mes dépenses ont absorbé tout ce que je possédais. Il ne me reste que deux mille francs, et la moitié est indispensable pour faire aller l'imprimerie. Donner mille francs à ton frère, c'est donner notre pain, compromettre notre tranquillité. Si j'étais seul, je sais ce que je ferais; mais nous sommes deux. Décide.

Ève éperdue se jeta dans les bras de son amant, le baisa tendrement et lui dit à l'oreille, tout en pleurs :

— Fais comme si tu étais seul, je travaillerai pour regagner cette somme!

David laissa Ève abattue, et revint trouver Lucien.

— Ne te chagrine pas, lui dit-il, tu auras tes deux mille francs.

— Allez voir Postel, dit madame Chardon; car vous devez signer tous deux le papier.

Quand les deux amis remontèrent, ils surprirent

Ève et sa mère à genoux, qui priaient Dieu. Si elles savaient combien d'espérances le retour devait réaliser, elles sentaient en ce moment tout ce qu'elles perdaient dans cet adieu, elles trouvaient le bonheur à venir payé trop cher par une absence qui allait briser leur vie et les jeter dans mille craintes sur les destinées de Lucien.

— Si jamais tu oubliais cette scène, dit David à l'oreille de Lucien, tu serais le dernier des hommes.

L'imprimeur jugea sans doute ces graves paroles nécessaires, l'influence de madame de Bargeton ne l'épouvantait pas moins que la funeste mobilité de caractère qui pouvait tout aussi bien jeter Lucien dans une mauvaise comme dans une bonne voie. Ève eut bientôt fait le paquet de Lucien. Ce Fernand Cortez littéraire emportait peu de chose. Il garda sur lui sa meilleure redingote, son meilleur gilet et l'une de ses deux chemises fines. Tout son linge, son fameux habit, ses effets et ses manuscrits, formèrent un si mince paquet, que David proposa de l'envoyer par la diligence à l'un de ses amis auquel il écrirait de le tenir à la disposition de Lucien.

Malgré les précautions prises par madame de Bargeton pour cacher son départ, M. du Châtelet l'apprit et voulut savoir si elle ferait le voyage seule ou accompagnée de Lucien; il envoya son valet de chambre à Ruffec, avec la mission d'examiner toutes les voitures qui relayeraient à la poste.

— Si elle enlève son poëte, pensa-t-il, elle est à moi.

Lucien partit le lendemain au petit jour, accompagné de David qui s'était procuré un cabriolet et un cheval en annonçant qu'il allait traiter d'affaires avec son père, petit mensonge qui dans les circonstances actuelles était probable. Les deux amis se rendirent à Marsac, où ils passèrent une partie de la journée chez le vieil ours; puis le soir, ils allèrent au delà de Mansle, attendirent madame de Bargeton, qui arriva vers le matin. En voyant la vieille calèche sexagénaire qu'il avait tant de fois regardée sous la remise, Lucien éprouva l'une des plus vives émotions de sa vie; il se jeta dans les bras de David, qui lui dit :

— Dieu veuille que ce soit pour ton bien!

L'imprimeur remonta dans son méchant cabriolet, et disparut le cœur serré, car il avait d'horribles pressentiments sur les destinées de Lucien à Paris.

V

LES PRÉMICES DE PARIS.

Ni Lucien, ni madame de Bargeton, ni Gentil, ni Albertine, la femme de chambre, ne parlèrent jamais des événements de ce voyage; mais il est à croire que la présence continuelle des gens le rendit fort maussade pour un amoureux qui en attendait tous les plaisirs d'un enlèvement. Lucien, qui allait en poste pour la première fois de sa vie, fut très-ébahi de voir semer sur la route d'Angoulême à Paris presque toute la somme qu'il destinait à sa vie d'une année. Comme les hommes qui unissent les grâces de l'enfance à la force du talent, il eut le tort d'exprimer ses naïfs étonnements à l'aspect des choses nouvelles pour lui. Un homme doit bien étudier une femme avant de lui laisser voir ses émotions et ses pensées comme elles se produisent. Une maîtresse aussi tendre que grande sourit aux enfantillages et les comprend; mais pour peu qu'elle ait de la vanité, elle ne pardonne pas à son amant de s'être montré enfant vain, ou petit. Beaucoup de femmes portent une si grande exagération dans leur culte, qu'elles veulent toujours trouver un dieu dans leur idole; tandis que celles qui aiment un homme pour lui-même avant de l'aimer pour elles, adorent ses petitesses autant que ses grandeurs. Lucien n'avait pas encore deviné que chez madame de Bargeton l'amour était greffé sur l'orgueil. Il eut le tort de ne pas s'expliquer certains sourires qui échappèrent à Louise durant ce voyage, quand, au lieu de les contenir, il se laissait aller à ses gentillesses de jeune rat sorti de son trou.

Les voyageurs débarquèrent à l'hôtel du Gaillard-Bois, rue de l'Échelle, avant le jour. Les deux amants étaient si fatigués l'un et l'autre, qu'avant tout Louise voulut se coucher et se coucha, laissant Lucien demander une chambre au-dessus de l'appartement qu'elle prit. Lucien dormit jusqu'à quatre heures du soir. Madame de Bargeton le fit éveiller pour dîner, il s'habilla précipitamment en apprenant l'heure, et trouva Louise dans une de ces ignobles chambres qui sont la honte de Paris, où, malgré tant de prétentions à l'élégance, il n'existe pas encore un seul hôtel où tout voyageur riche puisse retrouver son chez-lui. Quoiqu'il eût sur les yeux ces nuages que laisse un brusque réveil, il ne reconnut pas sa Louise dans cette chambre froide, sans soleil, à rideaux passés, dont le carreau frotté semblait misérable, où le meuble était usé, de mauvais goût, vieux ou d'occasion. Il est en effet certaines personnes qui n'ont plus ni le même aspect ni la même valeur, une fois séparées des figures, des choses, des lieux qui leur servent de cadre : les physionomies vivantes ont une sorte d'atmosphère qui leur est propre, comme le clair-obscur des tableaux flamands est nécessaire à la vie des figures qu'y a placées le génie des peintres. Les gens de province sont presque tous ainsi. Puis madame de Bargeton parut plus digne, plus pensive qu'elle ne devait

l'être en un moment où commençait un bonheur sans entraves. Lucien ne pouvait se plaindre, Gentil et Albertine les servaient. Le dîner n'avait plus ce caractère d'abondance et d'essentielle bonté qui distingue la vie en province. Les plats, coupés par la spéculation, sortaient d'un restaurant voisin; ils étaient maigrement servis, ils sentaient la portion congrue. Paris n'est pas beau dans ces petites choses auxquelles sont condamnés les gens de fortune médiocre. Lucien attendit la fin du repas pour interroger Louise dont le changement lui semblait inexplicable. Il ne se trompait point. Un événement grave, car les réflexions sont les événements de la vie morale, était survenu pendant son sommeil.

Sur les deux heures après midi, M. du Châtelet s'était présenté à l'hôtel, avait fait éveiller Albertine, avait manifesté le désir de parler à sa maîtresse, et il était revenu après avoir à peine laissé le temps à madame de Bargeton de faire sa toilette. Anaïs, dont la curiosité fut excitée par cette singulière apparition de M. du Châtelet, elle qui se croyait si bien cachée, l'avait reçu vers trois heures.

— Je vous ai suivie en risquant d'avoir une réprimande à l'administration, dit-il en la saluant, car je prévoyais ce qui vous arrive; mais dussé-je perdre ma place, au moins vous ne serez pas perdue, vous!

— Que voulez-vous dire? s'écria madame de Bargeton.

— Je vois bien que vous aimez Lucien, reprit-il d'un air tendrement résigné, car il faut bien aimer un homme pour ne réfléchir à rien, pour oublier toutes les convenances, vous qui les connaissez si bien! Croyez-vous donc, chère Naïs adorée, que vous serez reçue chez madame d'Espard ou dans quelque salon de Paris que ce soit, du moment où l'on saura que vous vous êtes comme enfuie d'Angoulême avec un jeune homme, et surtout après le duel de M. de Bargeton et de M. de Chandour? Le séjour de votre mari à l'Escarbas a l'air d'une séparation. En un cas semblable, les gens comme il faut commencent par se battre pour leurs femmes, et les laissent libres après. Aimez M. de Rubempré, protégez-le, faites-en tout ce que vous voudrez, mais ne demeurez pas ensemble! Si quelqu'un ici savait que vous avez fait le voyage dans la même voiture, vous seriez mise à l'index par le monde que vous voulez voir. D'ailleurs, Naïs, ne faites pas encore de ces sacrifices à un jeune homme que vous n'avez encore comparé à personne, qui n'a été soumis à aucune épreuve, et qui peut vous oublier ici pour une Parisienne en la croyant plus nécessaire que vous à ses ambitions. Je ne veux pas nuire à celui que vous aimez, mais vous me permettrez de faire passer vos intérêts avant les siens, et de vous dire : « Étudiez-le! Connaissez bien toute l'importance de votre démarche. » Si vous trouvez les portes fermées, si les femmes refusent de vous recevoir, au moins n'ayez aucun regret de tant de sacrifices, en songeant que celui auquel vous les faites en sera toujours digne, et les comprendra. Madame d'Espard est d'autant plus prude et sévère qu'elle-même est séparée de son mari, sans que le monde ait pu pénétrer la cause de leur désunion; mais les Navarreins l'ont protégée, tous ses parents l'ont entourée, les femmes les plus collet-monté vont chez elle et l'accueillent avec respect, en sorte que le marquis d'Espard a tort. Dès la première visite que vous lui ferez, vous reconnaîtrez la justesse de mes avis. Certes, je puis vous le prédire, moi qui connais Paris : en entrant chez la marquise vous seriez au désespoir qu'elle sût que vous êtes à l'hôtel du Gaillard-Bois avec le fils d'un apothicaire, tout M. de Rubempré qu'il est. Vous aurez ici des rivales bien autrement astucieuses et rusées qu'Amélie, elles ne manqueront pas de savoir qui vous êtes, où vous êtes, d'où vous venez, et ce que vous faites. Vous avez compté sur l'incognito, je le vois; mais vous êtes de ces personnes pour lesquelles l'incognito n'existe point. Ne rencontrerez-vous pas Angoulême partout? Ce sont les députés de la Charente, qui viennent pour l'ouverture des chambres; c'est le général, qui est à Paris en congé; mais il suffira d'un seul habitant d'Angoulême qui vous aperçoive pour que votre vie soit arrêtée d'une étrange manière! Vous ne seriez plus que la maîtresse de Lucien. Si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, je suis chez le receveur général, rue du faubourg Saint-Honoré, à deux pas de chez madame d'Espard. Je connais assez la maréchale de Carigliano, madame de Sérizy et le président du conseil pour vous y présenter; mais vous verrez tant de monde chez madame d'Espard, que vous n'aurez pas besoin de moi. Loin d'avoir à désirer d'aller dans tel ou tel salon, vous serez désirée dans tous les salons.

Du Châtelet put parler sans que madame de Bargeton l'interrompît, elle était saisie par la justesse de ces observations. La reine d'Angoulême avait en effet compté sur l'*incognito*.

— Vous avez raison, cher ami, dit-elle. Mais comment faire?

— Laissez-moi, répondit Châtelet, vous chercher un appartement tout meublé, convenable; vous mènerez ainsi une vie moins chère que la vie des hôtels, et vous serez chez vous. Et si vous m'en croyez, vous y coucherez ce soir.

— Mais comment avez-vous connu mon adresse? dit-elle.

— Votre voiture était facile à reconnaître, et

d'ailleurs je vous suivais. A Sèvres, le postillon qui vous a menée a dit votre adresse au mien. Me permettez-vous d'être votre maréchal des logis? Je vous écrirai bientôt pour vous dire où je vous aurai casée.

— Eh bien, faites, dit-elle.

Ce mot ne semblait rien et c'était tout. Le baron du Châtelet avait parlé la langue du monde à une femme du monde; il s'était montré dans toute l'élégance d'une mise parisienne; un joli cabriolet bien attelé l'avait amené. Par hasard, madame de Bargeton se mit à la croisée pour réfléchir à sa position, et vit partir le vieux dandy. Quelques instants après, Lucien, brusquement éveillé, brusquement habillé, se produisit à ses regards dans son pantalon de nankin de l'an dernier, avec sa méchante petite redingote. Il était beau, mais ridiculement mis. Habillez l'Apollon du Belvédère ou l'Antinoüs en porteur d'eau, reconnaîtrez-vous alors la divine création du ciseau grec ou romain? Les yeux comparent avant que le cœur n'ait rectifié ce rapide jugement machinal. Le contraste entre Lucien et Châtelet fut trop brusque pour ne pas frapper les yeux de Louise. Lorsque vers six heures le dîner fut terminé, madame de Bargeton fit signe à Lucien de venir près d'elle sur un méchant canapé de calicot rouge à fleurs jaunes, où elle s'était assise.

— Mon Lucien, dit-elle, n'es-tu pas d'avis que si nous avons fait une folie qui nous tue également, il y a de la raison à la réparer? Nous ne devons, cher enfant, ni demeurer ensemble à Paris, ni laisser soupçonner que nous y soyons venus de compagnie. Ton avenir dépend beaucoup de ma position, et je ne dois la gâter d'aucune manière. Ainsi, dès ce soir, je vais aller me loger à quelques pas d'ici; mais tu demeureras dans cet hôtel, et nous pourrons nous voir tous les jours sans que personne y trouve à redire.

Louise expliqua les lois du monde à Lucien, qui ouvrit de grands yeux. Sans savoir que les femmes qui reviennent sur leurs folies, reviennent sur leur amour, il comprit qu'il n'était plus le Lucien d'Angoulême. Louise ne lui parlait que d'elle, de ses intérêts, de sa réputation, du monde; et pour excuser son égoïsme elle essayait de lui faire croire qu'il s'agissait de lui-même. Il n'avait aucun droit sur Louise, si promptement redevenue madame de Bargeton; et, chose plus grave, il n'avait aucun pouvoir. Aussi ne put-il retenir de grosses larmes qui roulèrent dans ses yeux.

— Si je suis votre gloire, vous êtes encore plus pour moi, vous êtes ma seule espérance, et tout mon avenir! J'ai compris que si vous épousiez mes succès, vous deviez épouser mon infortune, et voilà que déjà nous nous séparons.

— Vous jugez ma conduite, dit-elle, vous ne m'aimez pas.

Lucien la regarda avec une expression si douloureuse qu'elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Cher petit, je resterai si tu veux, nous nous perdrons et resterons sans appui. Mais quand nous serons également misérables et tous deux repoussés, quand l'insuccès, car il faut tout prévoir, nous aura rejetés à l'Escarbas, souviens-toi, mon amour, que j'aurai prévu cette fin, et que je t'aurai proposé d'abord de parvenir selon les lois du monde, en leur obéissant.

— Louise, répondit-il en l'embrassant, je suis effrayé de te voir si sage. Songe que je suis un enfant, que je me suis abandonné tout entier à ta chère volonté; moi, je voulais triompher des hommes et des choses de vive force; mais si je puis arriver plus promptement par ton aide que seul, je serai bien heureux de te devoir toutes mes fortunes. Pardonne! j'ai trop mis en toi pour ne pas tout craindre; pour moi une séparation est l'avant-coureur de l'abandon; et l'abandon, c'est la mort.

— Mais, cher enfant, le monde te demande peu de chose, répondit-elle; il s'agit seulement de coucher ici, et tu demeureras tout le jour chez moi, sans qu'on y trouve à redire.

Quelques caresses achevèrent de calmer Lucien. Une heure après, Gentil apporta un mot par lequel Châtelet apprenait à madame de Bargeton qu'il lui avait trouvé un appartement rue Neuve-du-Luxembourg. Elle se fit expliquer la situation de cette rue qui n'était pas très-éloignée de la rue de l'Échelle, et dit à Lucien qu'ils étaient voisins. Deux heures après, Louise monta dans une voiture que lui envoyait du Châtelet pour se rendre chez elle. Son appartement était un de ceux où les tapissiers mettent des meubles qui restent pour leur compte, et qu'ils louent à de riches députés ou à de grands personnages venus pour peu de temps à Paris; il était somptueux, mais incommode.

Lucien retourna sur les onze heures à son petit hôtel du Gaillard-Bois, n'ayant encore vu de Paris que la partie de la rue Saint-Honoré qui se trouve entre la rue Neuve-du-Luxembourg et la rue de l'Échelle. Il se coucha dans sa misérable petite chambre qu'il ne put s'empêcher de comparer au magnifique appartement de Louise.

Au moment où il sortit de chez madame de Bargeton, le baron Châtelet y arriva, revenant de chez le ministre des affaires étrangères, dans la splendeur d'une mise de bal. Il venait rendre compte de toutes les conventions qu'il avait faites pour madame de Bargeton, laquelle était inquiète, car ce luxe l'épouvantait; les mœurs de la province avaient fini par réagir sur elle, elle était devenue méticuleuse dans

ses comptes; elle avait tant d'ordre, qu'à Paris elle allait passer pour avare. Elle avait emporté près de vingt mille francs en un bon du receveur général, en destinant cette somme à couvrir l'excédant de ses dépenses pendant quatre années; elle craignait déjà de ne pas avoir assez, et de faire des dettes. Châtelet lui apprit que son appartement ne lui coûtait que sept cents francs par mois.

— Une misère, dit-il en voyant le haut-le-corps que fit Naïs; vous avez à vos ordres une voiture pour cinq cents francs par mois, ce qui fait en tout cinquante louis. Vous n'aurez plus qu'à penser à votre toilette. Une femme qui voit le grand monde ne saurait s'arranger autrement. Si vous voulez faire de M. de Bargeton un receveur général, ou lui obtenir une place dans la maison du roi, vous ne devez pas avoir un air misérable. Ici l'on ne donne qu'aux riches. Il est fort heureux, dit-il, que vous ayez Gentil pour vous accompagner, et Albertine pour vous habiller, car les domestiques sont une ruine à Paris. Vous mangerez rarement chez vous, lancée comme vous allez l'être.

Madame de Bargeton et le baron causèrent de Paris. Du Châtelet raconta les nouvelles du jour, les mille riens qu'on doit savoir sous peine de ne pas être de Paris. Il donna bientôt à Naïs des conseils sur les magasins où elle devait se fournir; il lui indiqua Herbault pour les toques, Juliette pour les chapeaux et les bonnets; il lui donna l'adresse de la couturière qui pouvait remplacer Victorine; enfin il lui fit sentir la nécessité de se *désangoulêmer*. Puis il partit sur le dernier trait d'esprit qu'il eut le bonheur de trouver.

— Demain, dit-il négligemment, j'aurai sans doute une loge à quelque spectacle, je viendrai vous prendre, vous et M. de Rubempré, car vous me permettrez de vous faire à tous deux les honneurs de Paris.

— Il a dans le caractère plus de générosité que je ne le pensais, se dit madame de Bargeton en lui voyant inviter Lucien.

Au mois de septembre les ministres ne savent que faire de leurs loges aux théâtres : les députés ministériels et leurs commettants font leurs vendanges ou veillent à leurs moissons; leurs connaissances les plus exigeantes sont à la campagne ou en voyage. Aussi, vers cette époque les plus belles loges des théâtres de Paris reçoivent-elles des hôtes hétéroclites que les habitués ne revoient plus et qui donnent au public l'air d'une tapisserie usée. Du Châtelet avait déjà pensé que, grâce à cette circonstance, il pourrait, sans dépenser beaucoup d'argent, procurer à Naïs les amusements qui affriandent le plus les provinciaux.

Le lendemain, pour la première fois qu'il venait, Lucien ne trouva pas Louise. Madame de Bargeton était sortie pour quelques emplettes indispensables; elle avait été tenir conseil avec les graves et illustres autorités en matière de toilette féminine que Châtelet lui avait citées, car elle avait écrit son arrivée à la marquise d'Espard. Quoique madame de Bargeton eût en elle-même cette confiance que donne une longue domination, elle avait singulièrement peur de paraître provinciale; elle avait assez de tact pour savoir combien les relations entre femmes dépendent des premières impressions; et quoiqu'elle se sût de force à se mettre promptement au niveau des femmes supérieures comme madame d'Espard, elle sentait avoir besoin de bienveillance à son début, et voulait surtout ne manquer d'aucun élément de succès. Aussi sut-elle à Châtelet un gré infini de lui avoir indiqué les moyens de se mettre à l'unisson du beau monde parisien.

Par un singulier hasard, la marquise se trouvait dans une situation à être enchantée de rendre service à une personne de la famille de son mari. Sans cause apparente, le marquis d'Espard s'était retiré du monde; il ne s'occupait ni de ses affaires, ni des affaires politiques, ni de sa famille, ni de sa femme. Devenue ainsi maîtresse d'elle-même, la marquise sentait le besoin d'être approuvée par le monde; elle était donc heureuse de remplacer le marquis en cette circonstance en se faisant la protectrice de sa famille. Elle allait même mettre de l'ostentation à son patronage afin de rendre les torts de son mari plus évidents. Dans la journée même, elle écrivit à *madame de Bargeton, née Nègrepelisse*, un de ces charmants billets où la forme est si jolie, qu'il faut bien du temps avant d'y reconnaître le manque de fond.

« Elle était heureuse d'une circonstance qui rapprochait de la famille une personne de qui elle avait entendu parler, et qu'elle souhaitait connaître, car les amitiés de Paris n'étaient pas si solides qu'elle ne désirât avoir quelqu'un de plus à aimer sur la terre; et si cela ne devait avoir lieu, ce ne serait qu'une illusion à ensevelir avec les autres. Elle se mettait tout entière à la disposition de sa cousine, qu'elle aurait été voir sans une indisposition qui la retenait chez elle; mais elle se regardait déjà comme son obligée de ce qu'elle avait songé à elle. »

Pendant cette première promenade vagabonde à travers le Palais-Royal, les boulevards et la rue de la Paix, Lucien, comme tous les nouveaux venus, s'occupa beaucoup plus des choses que des personnes; car, à Paris, les masses s'emparent tout d'abord de l'attention; c'est le luxe des boutiques, la hauteur des maisons, l'affluence des voitures, les constantes oppositions que présentent un extrême luxe et une extrême misère. Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, cet homme d'imagina-

tion éprouva comme une immense diminution de lui-même. Les personnes qui jouissent en province d'une considération quelconque et qui y rencontrent à chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point à cette perte totale et subite de leur valeur. Être quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions, et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre tombent dans une espèce d'anéantissement. Pour un jeune poëte qui trouvait un écho à tous ses sentiments, un confident pour toutes ses idées, une âme pour partager ses moindres sensations, Paris allait être un affreux désert.

Lucien n'avait pas été chercher son bel habit bleu, en sorte qu'il fut gêné par la mesquinerie, pour ne pas dire le délabrement de son costume, en se rendant chez madame de Bargeton à l'heure où elle devait être rentrée. Il y trouva le baron du Châtelet qui les emmena tous deux dîner au Rocher de Cancale. Lucien fut étourdi de la rapidité du tournoiement parisien; il ne pouvait rien dire à Louise, car ils étaient tous les trois dans la voiture; mais il lui pressa la main, elle répondit amicalement à toutes les pensées qu'il exprimait ainsi. Après le dîner, Châtelet conduisit ses deux convives au Vaudeville. Lucien éprouvait un secret mécontentement à l'aspect de M. du Châtelet, il maudissait le hasard qui l'avait conduit à Paris, car le directeur des contributions mit le sujet de son voyage sur le compte de son ambition : il espérait être nommé secrétaire général d'une administration, et entrer au conseil d'État comme maître des requêtes; il venait demander raison des promesses qui lui avaient été faites, car un homme comme lui ne pouvait pas rester directeur des contributions; il aimait mieux ne rien être, devenir député, rentrer dans la diplomatie. Il se grandissait. Lucien reconnaissait vaguement dans ce vieux beau la supériorité de l'homme au fait de la vie parisienne; il était surtout honteux de lui devoir ses jouissances; là où il était inquiet et gêné, l'ancien secrétaire des commandements se trouvait comme un poisson dans l'eau. Du Châtelet souriait aux hésitations, aux étonnements, aux questions, aux petites fautes que le manque d'usage arrachait à son rival, comme les vieux loups de mer se moquent des novices qui n'ont pas le pied marin. Le plaisir qu'éprouvait Lucien, en voyant pour la première fois le spectacle à Paris, compensa le déplaisir que lui causaient ses confusions. Cette soirée fut remarquable par la répudiation secrète d'une grande quantité de ses idées sur la vie de province; le cercle s'élargissait, la société prenait d'autres proportions. Le voisinage de plusieurs jolies Parisiennes si élégamment, si fraîchement mises, lui fit remarquer la vieillerie de la toilette de madame de Bargeton, quoiqu'elle fût passablement ambitieuse : ni les étoffes, ni les façons, ni les couleurs, n'étaient de mode; la coiffure qui le séduisait tant à Angoulême lui parut d'un goût affreux comparée aux délicates inventions par lesquelles se recommandait chaque femme. « Va-t-elle rester comme ça? » se dit-il, sans savoir que la journée avait été employée à préparer une transformation. En province il n'y a ni choix ni comparaison à faire, l'habitude de voir les physionomies leur donne une beauté conventionnelle. Transportée à Paris, une femme qui passe pour jolie en province n'obtient pas la moindre attention, car elle n'est belle que par l'application du proverbe : *dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois*. Les yeux de Lucien faisaient la comparaison que madame de Bargeton avait faite la veille entre lui et Châtelet.

De son côté, madame de Bargeton se permettait d'étranges réflexions sur son amant. Malgré son étrange beauté, le pauvre poëte n'avait point de tournure; sa redingote dont les manches étaient trop courtes, ses méchants gants de province, son gilet étriqué, le rendaient prodigieusement ridicule auprès des jeunes gens du balcon; madame de Bargeton lui trouvait un air piteux. Châtelet, occupé d'elle sans prétention, veillant sur elle avec un soin qui trahissait une passion profonde, Châtelet, élégant et à son aise comme un acteur qui retrouve les planches de son théâtre, regagnait en deux jours tout le terrain qu'il avait perdu en six mois.

Quoique le vulgaire n'admette pas que les sentiments changent brusquement, il est certain que deux amants se séparent souvent plus vite qu'ils ne se sont liés. Il se préparait chez madame de Bargeton et chez Lucien un désenchantement sur eux-mêmes dont la cause était Paris. La vie s'y agrandissait aux yeux du poëte, comme la société prenait une face nouvelle aux yeux de Louise. A l'un et à l'autre, il ne fallait plus qu'un accident pour trancher les liens qui les unissaient, et ce coup de hache, terrible pour Lucien, ne se fit pas longtemps attendre. Madame de Bargeton mit le poëte à son hôtel, et retourna chez elle accompagnée de du Châtelet, ce qui déplut horriblement au pauvre amoureux.

— Que vont-ils dire de moi? pensait-il en montant dans sa triste chambre.

— Ce pauvre garçon est singulièrement ennuyeux, dit du Châtelet en souriant quand la portière fut refermée.

— Il en est ainsi de tous ceux qui ont un monde de pensées dans le cœur et dans le cerveau. Les hommes qui ont tant de choses à exprimer en de belles œuvres longtemps rêvées professent un certain mépris pour la conversation, commerce où l'esprit s'amoindrit en se monnayant, dit la fière

Nègrepelisse, qui eut encore le courage de défendre Lucien, moins pour Lucien que pour elle-même.

— Je vous accorde volontiers ceci, reprit le baron, mais nous vivons avec les personnes et non avec les livres. Tenez, chère Naïs, je le vois, il n'y a encore rien entre vous et lui; j'en suis ravi. Si vous vous décidez à mettre dans votre vie un intérêt qui vous a manqué jusqu'à présent, je vous en supplie, que ce ne soit pas pour ce prétendu homme de génie. Si vous vous trompiez! Si dans quelques jours, en le comparant aux véritables talents, aux hommes sérieusement remarquables que vous allez voir, vous reconnaissiez, chère belle sirène, avoir pris sur votre dos éblouissant, et conduit au port, au lieu d'un homme armé de la lyre, un petit singe, sans manières, sans portée, sot et avantageux, qui peut avoir de l'esprit à l'Houmeau, mais qui devient à Paris un garçon extrêmement ordinaire; car, après tout, il se publie ici par semaine des volumes de poésies dont le moindre vaut encore mieux que celui de M. Chardon. De grâce, attendez et comparez! C'est demain vendredi, jour d'Opéra, dit-il en voyant la voiture entrer dans la rue Neuve-du-Luxembourg. Madame d'Espard dispose de la loge des gentilshommes de la chambre et vous y mènera sans doute. Pour vous voir dans votre gloire, j'irai dans la loge de madame de Sérizy. On donne *les Danaïdes*.

— Adieu, dit-elle.

Le lendemain, madame de Bargeton tâcha de se composer une mise du matin convenable pour aller voir sa cousine, madame d'Espard. Il faisait légèrement froid, elle ne trouva rien de mieux dans ses vieilleries d'Angoulême qu'une certaine robe de velours vert, garnie d'une manière assez extravagante. De son côté, Lucien sentit la nécessité d'aller chercher son fameux habit bleu, car il avait pris en horreur sa maigre redingote, et il voulait se montrer toujours bien mis en songeant qu'il pourrait rencontrer la marquise d'Espard, ou aller chez elle à l'improviste. Il monta dans un fiacre afin de rapporter immédiatement son paquet. En deux heures de temps, il dépensa trois ou quatre francs, ce qui lui donna beaucoup à penser sur les proportions financières de la vie parisienne. Après être arrivé au superlatif de sa toilette, il vint rue Neuve-du-Luxembourg, où, sur le pas de la porte, il rencontra Gentil en compagnie d'un chasseur magnifiquement emplumé.

— J'allais chez vous, monsieur; madame m'envoie ce petit mot pour vous, dit Gentil, qui ne connaissait pas les formules du respect parisien, habitué qu'il était à la bonhomie des mœurs provinciales.

Le chasseur prit le poëte pour un domestique. Lucien décacheta le billet, par lequel il apprit que madame de Bargeton passait la journée chez la marquise d'Espard et allait le soir à l'Opéra; mais elle disait à Lucien de s'y trouver, sa cousine lui permettait de donner une place dans sa loge au jeune poëte à qui la marquise était enchantée de procurer ce plaisir.

— Elle m'aime donc! mes craintes sont folles, se dit Lucien, elle me présente à sa cousine dès ce soir.

Il bondit de joie, et voulut passer joyeusement le temps qui le séparait de cette heureuse soirée. Il s'élança vers les Tuileries en rêvant de s'y promener jusqu'à l'heure où il irait dîner chez Véry. Voilà Lucien gambadant, sautillant, léger de bonheur, qui débouche sur la terrasse des Feuillants et la parcourt en examinant les promeneurs, les jolies femmes avec leurs adorateurs, les élégants, deux par deux, bras dessus, bras dessous, se saluant les uns les autres, par un coup d'œil en passant. Quelle différence de cette terrasse avec Beaulieu! Les oiseaux de ce magnifique perchoir étaient autrement jolis que ceux d'Angoulême! C'était tout le luxe de couleurs qui brille sur les familles ornithologiques des Indes ou de l'Amérique, comparé aux couleurs grises des oiseaux de l'Europe! Lucien passa deux cruelles heures dans les Tuileries, car il fit un violent retour sur lui-même et se jugea. D'abord, il ne vit pas un seul habit à ces jeunes élégants! S'il apercevait un homme en habit, c'était un vieillard hors la loi, quelque pauvre diable, un rentier venu du Marais, ou quelque garçon de bureau. Après avoir reconnu qu'il y avait une mise du matin et une mise du soir, le poëte aux émotions vives, au regard pénétrant, reconnut la laideur de sa défroque, les défectuosités qui frappaient de ridicule son habit dont la coupe était passée de mode, dont le bleu était faux, dont le collet était outrageusement disgracieux, dont les basques de devant, trop longtemps portées, penchaient l'une vers l'autre; les boutons avaient rougi, les plis dessinaient de fatales lignes blanches; puis son gilet était trop court et la façon si grotesquement provinciale que, pour le cacher, il boutonna brusquement son habit. Enfin il ne voyait de pantalon de nankin qu'aux gens communs, les gens comme il faut portaient de délicieuses étoffes de fantaisie ou le blanc toujours irréprochable! D'ailleurs tous les pantalons étaient à sous-pieds, et le sien se mariait très-mal avec les talons de ses bottes, pour lesquels les bords de l'étoffe recroquevillée manifestaient une violente antipathie. Il avait une cravate blanche à bouts brodés par sa sœur, qui, après en avoir vu de semblables à M. du Hautoy et à M. de Chandour, s'était empressée d'en faire de pareils à son frère; non-seulement personne, excepté les gens graves, quelques vieux financiers, quelques sévères administrateurs, ne portait de cra-

vate blanche le matin; mais encore le pauvre Lucien vit passer de l'autre côté de la grille, sur le trottoir de la rue de Rivoli, un garçon épicier tenant un panier sur sa tête et sur qui l'homme d'Angoulême surprit deux bouts de cravate brodés par la main de quelque grisette adorée. A cet aspect, Lucien reçut un coup à la poitrine, à cet organe encore mal défini où se réfugie notre sensibilité, où, depuis qu'il existe des sentiments, les hommes portent la main, dans les joies comme dans les douleurs excessives. Ne taxez pas ce récit de puérilité. Certes, pour les riches qui n'ont jamais connu ces sortes de souffrances, il se trouve ici quelque chose de mesquin et d'incroyable; mais les angoisses des malheureux ne méritent pas moins d'attention que les crises qui révolutionnent la vie des puissants et des privilégiés de la terre; puis, ne se rencontre-t-il pas autant de douleur de part et d'autre? La souffrance agrandit tout; enfin, changez les termes, au lieu d'un costume plus ou moins beau, mettez un ruban, une distinction, un titre; ces apparentes petites choses n'ont-elles pas tourmenté de brillantes existences? La question du costume est d'ailleurs énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas, car c'est souvent le meilleur moyen de le posséder plus tard. Lucien avait une sueur froide en pensant que le soir il allait comparaître ainsi vêtu devant la marquise d'Espard, la parente d'un premier gentilhomme de la chambre du roi, devant une femme chez laquelle allaient les illustrations de tous les genres, des illustrations choisies.

— J'ai l'air du fils d'un apothicaire, d'un vrai courtaud de boutique! se dit-il à lui-même avec rage en voyant passer les gracieux, les coquets, les élégants jeunes gens des familles du faubourg Saint-Germain, qui tous avaient une manière à eux qui les rendait tous semblables par la finesse des contours, par la noblesse de la tenue, par l'air du visage; et tous différents par le cadre que chacun s'était choisi pour se faire valoir; car tous faisaient ressortir leurs avantages par une espèce de mise en scène que les jeunes gens entendent à Paris aussi bien que les jeunes femmes. Lucien tenait de sa mère les précieuses distinctions physiques dont les priviléges éclataient à ses yeux; mais cet or était dans sa gangue et non mis en œuvre : ses cheveux étaient mal coupés; au lieu de maintenir sa figure haute par une souple baleine, il se sentait enseveli dans un vilain col de chemise, et sa cravate, n'offrant pas de résistance, lui laissait pencher sa tête attristée. Quelle femme eût deviné ses jolis pieds dans la botte ignoble qu'il avait apportée d'Angoulême? quel jeune homme eût envié sa jolie taille déguisée par le sac bleu qu'il avait cru jusqu'alors être un habit? Il voyait de ravissants boutons sur des chemises étincelantes de blancheur, la sienne était rousse! Tous ces élégants gentilshommes étaient merveilleusement gantés, et il avait des gants de gendarme! celui-ci badinait avec une canne délicieusement montée, celui-là portait une chemise à poignets retenus par de mignons boutons d'or; en parlant à une femme, l'un tordait une charmante cravache, et les plis abondants de son pantalon tachetés de quelques petites éclaboussures, ses éperons retentissants, sa petite redingote serrée montraient qu'il allait remonter sur un des deux chevaux tenus par un tigre gros comme le poing; un autre tirait de la poche de son gilet une montre plate comme une pièce de cent sous, et regardait l'heure en homme qui avait avancé ou manqué l'heure d'un rendez-vous. En regardant ces jolies bagatelles dont Lucien ne soupçonnait pas l'existence, le monde des superfluités nécessaires lui apparut, et il frissonna en pensant qu'il fallait un capital énorme pour exercer l'état de joli garçon! Plus il admirait ces jeunes gens à l'air heureux et dégagé, plus il avait conscience de son air étrange, l'air d'un homme qui ignore où aboutit le chemin qu'il suit, qui ne sait où se trouve le Palais-Royal quand il y touche, et qui demande où il est à un passant qui répond : « Vous y êtes. » Lucien se voyait séparé de ce monde par un abîme, il se demandait par quels moyens il pouvait le franchir, car il voulait être semblable à cette svelte et délicate jeunesse parisienne. Tous ces patriciens saluaient des femmes divinement mises et divinement belles, des femmes pour lesquelles Lucien se serait fait hacher, pour prix d'un seul baiser, comme le page de la comtesse de Konismarck. Dans les ténèbres de sa mémoire, Louise, comparée à ces souveraines, se dessina comme une vieille femme. Il rencontra plusieurs de ces femmes dont on parlera dans l'histoire du XIX[e] siècle, de qui l'esprit, la beauté, les amours ne seront pas moins célèbres que celles des reines du temps passé. Il vit passer une sublime jeune fille, poëte éminent, aussi grande par sa blonde et bleue beauté, que par un esprit supérieur, et dont le nom fut répété tout bas par les promeneurs et par les femmes.

— Ha! se dit-il, voilà la poésie.

Qu'était madame de Bargeton auprès de cet ange, brillant de jeunesse, d'espoir, d'avenir, au doux sourire, et dont l'œil bleu était vaste comme le ciel, ardent comme le soleil? Elle riait en causant avec une femme si belle, si bien semblable à elle qu'il était impossible qu'elles ne fussent pas les deux sœurs. Une voix lui cria bien : « L'intelligence est le levier avec lequel on remue le monde. » Mais une autre voix lui cria que le point d'appui de l'intelligence était l'argent. Il ne voulut pas rester au milieu de ses ruines et sur le théâtre de sa défaite, il prit la

route du Palais-Royal, après l'avoir demandé, car il ne connaissait pas encore la topographie de son quartier. Il entra chez Véry, commanda, pour s'initier aux plaisirs de Paris, un dîner qui le consolât de son désespoir. Une bouteille de vin de Bordeaux, des huîtres d'Ostende, un poisson, une perdrix, un macaroni, des fruits furent le *nec plus ultrà* de ses désirs; il savoura cette petite débauche en pensant à faire preuve d'esprit ce soir auprès de la marquise d'Espard, et à racheter la mesquinerie de son bizarre accoutrement par le déploiement de ses richesses intellectuelles. Il fut tiré de ses rêves par le total de la carte qui lui enleva les cinquante francs avec lesquels il croyait aller fort loin dans Paris. Ce dîner coûtait un mois de son existence d'Angoulême; aussi ferma-t-il respectueusement la porte de ce palais, en pensant qu'il n'y remettrait jamais les pieds.

— Ève avait raison, se dit-il en s'en allant par la galerie de pierre chez lui, pour y reprendre de l'argent, les prix de Paris ne sont pas ceux de l'Houmeau.

Chemin faisant, il admira les boutiques des tailleurs, et songeant aux toilettes qu'il avait vues le matin :

— Non, s'écria-t-il, je ne paraîtrai pas fagoté comme je le suis devant madame d'Espard.

Il courut avec une vélocité de cerf jusqu'à l'hôtel du Gaillard-Bois, monta dans sa chambre, y prit cent écus, et redescendit au Palais-Royal pour s'y habiller de pied en cap. Il avait vu des bottiers, des lingers, des giletiers, des coiffeurs au Palais-Royal, où sa future élégance était dans dix boutiques. Le premier tailleur chez lequel il entra lui fit essayer autant d'habits qu'il voulut en mettre, et lui persuada qu'ils étaient tous de la dernière mode; Lucien sortit possédant un habit vert, un pantalon blanc et un gilet de fantaisie, pour la somme de deux cents francs. Il eut bientôt trouvé une paire de bottes fort élégantes et à son pied. Enfin après avoir fait emplette de tout ce qui lui était nécessaire, il demanda le coiffeur chez lui où chaque fournisseur apporta sa marchandise. A sept heures du soir, il monta dans un fiacre et se fit conduire à l'Opéra frisé comme un Saint-Jean de procession, bien gileté, bien cravaté, mais un peu gêné dans l'étui où il se trouvait pour la première fois. Suivant la recommandation de madame de Bargeton, il demanda la loge des premiers gentilshommes de la chambre. A l'aspect d'un homme dont l'élégance empruntée le faisait ressembler à un premier garçon de noces, le contrôleur le pria de montrer son coupon.

— Je n'en ai pas.

— Vous ne pouvez pas entrer, lui répondit-on sèchement.

— Mais je suis de la société de madame d'Espard, dit-il.

— Nous ne sommes pas tenus de savoir cela, dit l'employé qui ne put s'empêcher d'échanger un imperceptible sourire avec ses collègues du contrôle.

En ce moment, une voiture s'arrêta sous le péristyle. Un chasseur que Lucien ne reconnut pas déplia le marchepied d'un coupé d'où sortirent deux femmes parées. Lucien n'attendit pas, pour se ranger, quelque impertinent avis du contrôleur, il fit place aux deux femmes.

— Mais cette dame est la marquise d'Espard que vous prétendez connaître, monsieur, dit ironiquement le contrôleur à Lucien.

Lucien fut d'autant plus abasourdi, que madame de Bargeton n'avait pas l'air de le reconnaître dans son nouveau plumage; mais quand il l'aborda, elle lui sourit et lui dit :

— Cela se trouve à merveille, venez!

Le contrôle était redevenu sérieux. Lucien suivit madame de Bargeton, qui, tout en montant le vaste escalier de l'Opéra, présenta M. de Rubempré à sa cousine. La loge des premiers gentilshommes était celle qui se trouve dans l'un des deux pans coupés au fond de la salle : on y est vu comme on y voit de tous côtés. Lucien se mit derrière la marquise et sa cousine, sur une chaise, heureux d'être dans l'ombre.

— M. de Rubempré, dit la marquise d'un son de voix flatteur, vous venez pour la première fois à l'Opéra, ayez-en tout le coup d'œil, prenez ce siége, mettez-vous sur le devant, nous serons seules.

Lucien obéit; le premier acte de l'opéra finissait.

— Vous avez bien employé votre temps, lui dit Louise à l'oreille dans le premier moment de surprise que lui causa le changement de Lucien.

Louise était restée la même. Le voisinage d'une femme à la mode, de la marquise d'Espard, cette madame de Bargeton de Paris, lui nuisait tant; la brillante Parisienne faisait si bien ressortir les imperfections de la femme de province, que Lucien, doublement éclairé par le beau monde de cette pompeuse salle et par cette femme éminente, vit enfin, dans la pauvre Anaïs de Nègrepelisse, la femme réelle, la femme que les gens de Paris voyaient : une femme grande, sèche, couperosée, fanée, plus que rousse, anguleuse, guindée, précieuse, prétentieuse, provinciale dans son parler, mal arrangée surtout! En effet, les plis d'une vieille robe de Paris attestent encore du goût, on se l'explique, on devine ce qui en est; mais une vieille robe de province est inexplicable, elle est risible. La robe et la femme étaient sans grâce ni fraîcheur, le velours était miroité comme le teint. Lucien fut honteux d'avoir aimé cet os de seiche, et se promit

de profiter du premier accès de vertu qu'elle aurait pour la quitter. Son excellente vue lui permettait de voir les lorgnettes braquées sur la loge aristocratique par excellence; les femmes les plus élégantes examinaient certainement madame de Bargeton, car elles souriaient toutes en se parlant.

Si madame d'Espard reconnut, aux gestes et aux sourires féminins, la cause des sarcasmes, elle y fut tout à fait insensible. D'abord, chacun devait reconnaître dans sa compagne la pauvre parente venue de province, de laquelle peut être affligée toute famille parisienne. Puis, sa cousine lui avait parlé toilette en lui manifestant quelque crainte; elle l'avait rassurée en s'apercevant qu'Anaïs, une fois habillée, aurait bientôt pris les manières parisiennes. Si madame de Bargeton manquait d'usage, elle avait la hauteur native d'une femme noble, et ce *je ne sais quoi* que l'on peut nommer *la race;* le lundi suivant, elle prendrait donc sa revanche. D'ailleurs une fois que le public aurait appris que cette femme était sa cousine, la marquise savait qu'il suspendrait le cours de ses railleries et attendrait un nouvel examen avant de la juger. Lucien ne devinait pas le changement que ferait dans la personne de Louise une écharpe roulée autour du cou, une jolie robe, une élégante coiffure et les conseils de madame d'Espard. En montant l'escalier, la marquise avait déjà dit à sa cousine de ne pas tenir son mouchoir déplié à la main. Le bon ou le mauvais goût tiennent à mille petites nuances de ce genre, qu'une femme d'esprit saisit promptement, et que certaines femmes ne comprendront jamais. Madame de Bargeton, déjà pleine de bon vouloir, était plus spirituelle qu'il ne le fallait pour reconnaître en quoi elle péchait. Madame d'Espard, sûre que son élève lui ferait honneur, ne s'était pas refusée à la former. Enfin, il s'était fait entre ces deux femmes un pacte cimenté par leur mutuel intérêt. Madame de Bargeton avait soudain voué un culte à l'idole du jour dont les manières, l'esprit et l'entourage l'avaient séduite, éblouie, fascinée; elle avait reconnu chez madame d'Espard l'occulte pouvoir de la grande dame ambitieuse, et s'était dit qu'elle parviendrait en se faisant la satellite de cet astre. Elle l'avait donc franchement admirée. La marquise avait été sensible à cette naïve conquête, elle s'était intéressée à sa cousine en la trouvant faible et pauvre; puis elle s'était assez bien arrangée d'avoir une élève pour faire école, et ne demandait pas mieux que d'acquérir en madame de Bargeton une espèce de dame d'atour, une esclave qui chanterait ses louanges, trésor encore plus rare parmi les femmes de Paris qu'un critique dévoué dans la gent littéraire. Cependant, le mouvement de curiosité devenait trop visible pour que la nouvelle débarquée ne s'en aperçût pas, et madame d'Espard voulut poliment lui faire prendre le change sur cet émoi.

— S'il nous vient des visites, lui dit-elle, nous saurons peut-être à quoi nous devons l'honneur d'occuper ces dames...

— Je soupçonne fort ma vieille robe de velours et ma figure angoumoisine d'amuser les Parisiennes, dit en riant madame de Bargeton.

— Non, ce n'est pas vous; il y a quelque chose que je ne m'explique pas, ajouta-t-elle en regardant le poëte qu'elle regardait pour la première fois et qu'elle parut trouver singulièrement mis.

— Voici M. du Châtelet, dit en ce moment Lucien, en levant le doigt pour montrer la loge de madame de Sérizy, où le directeur des contributions venait d'entrer.

A ce signe, madame de Bargeton se mordit les lèvres de dépit, car la marquise ne put retenir un regard et un sourire d'étonnement, qui disait si dédaigneusement: « D'où sort ce jeune homme? » que Louise se sentit humiliée dans son amour, la sensation la plus piquante pour une femme, et qu'elle ne pardonne pas à son amant de lui causer. Dans ce monde où les petites choses deviennent grandes, un geste, un mot perdent un débutant, car le principal mérite des belles manières et du ton de la haute compagnie est d'offrir un ensemble harmonieux où tout est si bien fondu que rien ne choque. Ceux mêmes qui, soit par ignorance, soit par un emportement quelconque de la pensée, n'observent pas les lois de cette science, comprendront tous qu'en cette matière, une seule dissonance est, comme en musique, une négation complète de l'art lui-même qui doit être complet sous peine de ne pas être.

— Qui est ce monsieur? demanda la marquise. Connaissez-vous donc déjà madame de Sérizy?

— Ah! cette personne est la fameuse madame de Sérizy qui a eu tant d'aventures, et qui néanmoins est reçue partout?

— Une chose inouïe, ma chère, répondit la marquise, une chose explicable mais inexpliquée! Les hommes les plus redoutables sont ses amis, et pourquoi? Personne n'ose sonder ce mystère. Ce monsieur est-il donc le lion d'Angoulême?

— Mais M. le baron du Châtelet, dit Anaïs qui, par vanité, rendit à Paris le titre qu'elle contestait à son adorateur, est un homme qui a fait beaucoup parler de lui; c'est le compagnon de M. de Montriveau...

— Ah! fit la marquise, je n'entends jamais ce nom sans penser à la pauvre duchesse de Langeais, qui a disparu comme une étoile filante. Voici, reprit-elle, M. de Rastignac et madame de Nucingen, la femme d'un fournisseur, banquier, homme d'af-

faires, brocanteur en grand, un homme qui s'impose au monde de Paris par sa fortune, et qu'on dit peu scrupuleux sur les moyens de l'augmenter; il se donne mille peines pour faire croire à son dévouement pour les Bourbons; il a déjà tenté de venir chez moi. En prenant la loge de madame de Langeais, sa femme a cru qu'elle en aurait les grâces, l'esprit et le succès! Toujours la fable du geai qui prend les plumes du paon!

— Comment font M. et madame de Rastignac, à qui nous ne connaissons pas mille écus de rente, pour soutenir leur fils à Paris? dit Lucien à madame de Bargeton, en s'étonnant de l'élégance et du luxe que révélait la mise de ce jeune homme.

— Il est facile de voir que vous venez d'Angoulême, répondit la marquise assez ironiquement sans quitter sa lorgnette.

Lucien ne comprit pas, il était tout entier à l'aspect des loges où il devinait les jugements qui s'y portaient sur madame de Bargeton et la curiosité dont elle était l'objet. De son côté, Louise était singulièrement mortifiée du peu d'estime que la marquise faisait de la beauté de Lucien.

— Il n'est donc pas si beau que je le croyais! se disait-elle.

De là à le trouver moins spirituel il n'y avait qu'un pas. La toile était baissée : Châtelet, qui était venu faire une visite à la duchesse de Carigliano, dont la loge avoisinait celle de madame d'Espard, y salua madame de Bargeton, qui répondit par une inclination de tête. Une femme du monde voit tout, et la marquise remarqua la tenue supérieure de du Châtelet. En ce moment, quatre personnes entrèrent successivement dans la loge de la marquise, quatre célébrités parisiennes!

Le premier était M. de Marsay, homme fameux par les passions qu'il inspirait, remarquable surtout par une beauté de jeune fille, molle, efféminée, mais corrigée par un regard fixe, calme, fauve et rigide comme celui d'un tigre; on l'aimait et il effrayait. Lucien était aussi beau, mais chez lui le regard était si doux, son œil bleu était si limpide, qu'il ne paraissait pas susceptible d'avoir cette force et cette puissance à laquelle s'attachent tant les femmes; d'ailleurs, rien ne le faisait encore valoir, tandis que de Marsay avait un entrain d'esprit, une certitude de plaire, une toilette appropriée à sa nature qui écrasait autour de lui tous ses rivaux. Jugez ce que pouvait être dans ce voisinage Lucien gourmé, gommé, roide et neuf comme ses habits. De Marsay avait conquis le droit de dire des impertinences par l'esprit qu'il leur donnait et par la grâce des manières dont il les accompagnait. L'accueil de la marquise indiqua soudain à madame de Bargeton la puissance de ce personnage. Le second était l'un des deux Vandenesse, celui qui avait causé l'éclat de lady Dudley, un jeune homme doux et spirituel, modeste et qui réussissait par des qualités tout opposées à celles qui faisaient la gloire de M. de Marsay. Le troisième était le général Montriveau, l'auteur de la perte de la duchesse de Langeais. Le quatrième était un des plus illustres poëtes de cette époque, un jeune homme qui n'en était encore qu'à l'aube de sa gloire, et qui partant n'avait ni façons byroniennes, ni prétentions impériales, ni plénitude de lui-même. Il se contentait d'être un gentilhomme aimable et spirituel, il en était à se faire pardonner son génie; mais on devinait dans ses formes sèches, dans sa réserve, une immense ambition qui devait plus tard étouffer la poésie; il avait une beauté froide et compassée, mais pleine de dignité; c'était Canning maigre et réduit à ses vers.

En voyant ces quatre figures si remarquables, madame de Bargeton s'expliqua le peu d'attention de la marquise pour Lucien. Puis, quand la conversation commença, quand chacun de ces esprits si fins, si délicats, se révéla par des traits qui avaient plus de sens, plus de profondeur que ce qu'Anaïs entendait durant un mois, en province; quand surtout le grand poëte fit entendre une parole vibrante où se retrouvait le positif de cette époque, mais doré de poésie, Louise comprit ce que du Châtelet lui avait dit la veille : Lucien ne fut plus rien. Chacun regardait le pauvre inconnu avec une si cruelle indifférence, il était si bien là comme un étranger qui ne savait pas la langue, que la marquise en eut pitié.

— Permettez-moi, monsieur, dit-elle au grand poëte, de vous présenter M. de Rubempré; vous occupez une position trop haute dans le monde littéraire pour ne pas accueillir un débutant. M. de Rubempré arrive d'Angoulême, il aura sans doute besoin de votre protection auprès de ceux qui mettent ici le génie en lumière. Il n'a pas encore d'ennemis qui puissent faire sa fortune en l'attaquant; n'est-ce pas une entreprise assez originale pour la tenter, que de lui faire obtenir par l'amitié ce que vous tenez de la haine?

Les quatre personnages regardèrent alors Lucien pendant le temps que la marquise parla. Quoique à deux pas du nouveau venu, de Marsay prit son lorgnon pour le voir; son regard allait de Lucien à madame de Bargeton, et de madame de Bargeton à Lucien, en les appareillant par une pensée moqueuse qui les mortifia cruellement l'un et l'autre; il les examinait comme deux bêtes curieuses, et il souriait; ce sourire fut un coup de poignard pour le poëte de province. Félix de Vandenesse eut un air charitable. Montriveau jeta sur Lucien un regard pour le sonder jusqu'au tuf.

— Madame, dit le grand poëte en s'inclinant, je vous obéirai, malgré l'intérêt personnel qui nous porte à ne pas favoriser nos rivaux ; mais vous nous avez habitués aux miracles.

— Eh bien, faites-moi le plaisir de venir dîner lundi chez moi avec M. de Rubempré, vous causerez plus à l'aise qu'ici des affaires littéraires ; je tâcherai de racoler quelques-uns des tyrans de la littérature et les célébrités qui la protégent, l'auteur d'*Ourika*, MM. Guillemain Fizot, Ploumet, Didelot, deux jeunes poëtes pleins d'avenir et bien pensants !

— Madame la marquise, dit de Marsay, si vous patronez monsieur pour son esprit, moi je le protégerai pour sa beauté, je lui donnerai des conseils qui en feront le plus heureux dandy de Paris ; après cela, il sera poëte s'il veut.

Madame de Bargeton remercia sa cousine par un regard plein de reconnaissance.

— Je ne vous savais pas jaloux des gens d'esprit, dit Montriveau à de Marsay. Le bonheur tue les poëtes.

— Est-ce pour cela que monsieur s'est marié ? reprit le dandy en désignant l'homme illustre.

Lucien, qui se sentait dans ses habits comme une statue égyptienne dans sa gaîne, était honteux de ne rien répondre ; enfin il dit de sa voix tendre à la marquise :

—Vos bontés, madame, me condamnent à n'avoir que des succès.

Du Châtelet entra dans ce moment ; il saisissait aux cheveux l'occasion de se faire appuyer auprès de la marquise par un des lions de Paris ; il salua madame de Bargeton, et pria madame d'Espard de lui pardonner la liberté qu'il prenait d'envahir sa loge : il était séparé depuis si longtemps de son compagnon de voyage ! c'était la première fois qu'ils se revoyaient après s'être quittés au milieu du désert.

— Se quitter dans le désert et se retrouver à l'Opéra ! dit Lucien.

— C'est une véritable reconnaissance de théâtre, dit Vandenesse.

Montriveau présenta le baron du Châtelet à la marquise, et la marquise fit à l'ancien secrétaire des commandements de la princesse impériale un accueil d'autant plus flatteur, qu'elle l'avait déjà vu bien reçu dans trois loges, que madame de Sérizy n'admettait que des gens bien posés, et qu'enfin il était le compagnon de Montriveau. Ce dernier titre avait une si grande valeur, que madame de Bargeton put remarquer dans le ton, dans les regards et les manières des quatre personnages, qu'ils reconnaissaient M. du Châtelet pour un des leurs sans discussion ; sa conduite sultanesque en province lui fut tout à coup expliquée. Enfin du Châtelet vit Lucien, et lui fit un de ces petits saluts secs et froids par lesquels un homme en déconsidère un autre, en indiquant aux gens du monde la place infime qu'il occupe dans la société ; il accompagna son salut d'un air sardonique, par lequel il semblait dire : Par quel hasard se trouve-t-il là ? Du Châtelet fut bien compris, car de Marsay se pencha vers Montriveau pour lui dire à l'oreille, de manière à se faire entendre du baron :

— Demandez-lui donc quel est ce singulier jeune homme, qui a l'air d'un mannequin habillé à la porte d'un tailleur.

Du Châtelet parla pendant un moment à l'oreille de son compagnon, en ayant l'air de renouveler connaissance, et sans doute il coupa son rival en quatre. Surpris par l'esprit d'à-propos, par la finesse avec laquelle ces hommes formulaient leurs réponses, Lucien était étourdi par ce qu'on nomme le trait, le mot, surtout par la désinvolture de la parole et l'aisance des manières. Le luxe qui l'avait épouvanté le matin dans les choses, il le retrouvait dans les idées. Il se demandait par quel mystère ces gens trouvaient à brûle-pourpoint des réflexions piquantes, des reparties qu'il n'aurait imaginées qu'après de longues méditations. Puis, non-seulement ces cinq hommes du monde étaient à l'aise par la parole, mais ils l'étaient dans leurs habits ; ils n'avaient rien de neuf, ni rien de vieux ; en eux rien ne brillait, et tout attirait le regard ; leur luxe d'aujourd'hui était celui d'hier, il devait être celui du lendemain. Lucien devina qu'il avait l'air d'un homme qui s'était habillé pour la première fois de sa vie.

— Mon cher, disait de Marsay à Félix de Vandenesse, ce petit Rastignac se lance comme un cerf-volant ; le voilà chez la marquise de Listomère, il fait des progrès, il nous lorgne ! Il connaît sans doute monsieur, reprit le dandy en s'adressant à Lucien, mais sans le regarder.

— Il est difficile, répondit madame de Bargeton, que le nom du poëte dont nous sommes fiers ne soit pas venu jusqu'à lui ! sa sœur a entendu dernièrement M. de Rubempré nous lire de très-beaux vers.

Félix de Vandenesse et de Marsay saluèrent la marquise, et se rendirent chez madame de Listomère. Le second acte commença, et chacun laissa madame d'Espard, sa cousine et Lucien seuls, les uns pour aller expliquer madame de Bargeton aux femmes intriguées de sa présence, les autres pour raconter l'arrivée du poëte et se moquer de sa toilette. Lucien fut heureux de la diversion que produisait le spectacle. Toutes les craintes de madame de Bargeton relativement à Lucien furent augmentées par l'attention que sa cousine avait accordée au baron du Châtelet, et qui avait un tout autre caractère que sa politesse protectrice envers Lucien.

Pendant le second acte, la loge de madame de Listomère resta pleine de monde, et parut agitée par une conversation où il s'agissait de madame de Bargeton et de Lucien. Le jeune Rastignac était évidemment l'*amuseur* de cette loge, il donnait le branle à ce rire parisien qui, se portant chaque jour sur une nouvelle pâture, s'empresse d'épuiser le sujet présent, en en faisant quelque chose de vieux et d'usé dans un seul moment. Madame d'Espard devint inquiète; mais elle connaissait les mœurs parisiennes, et savait qu'on ne laisse ignorer aucune médisance à ceux qu'elle blesse; elle attendit la fin de l'acte.

Quand les sentiments se sont retournés sur eux-mêmes comme chez Lucien et chez madame de Bargeton, il se passe d'étranges choses en peu de temps, car les révolutions morales s'agitent par des lois d'un effet rapide. Louise avait présentes à la mémoire les paroles sages et politiques que du Châtelet lui avait dites sur Lucien en revenant du Vaudeville; chaque phrase était une prophétie, et Lucien prit à tâche de les accomplir toutes. En perdant ses illusions sur madame de Bargeton, comme madame de Bargeton perdait les siennes sur lui, le pauvre enfant, de qui la destinée ressemblait un peu à celle de J.-J. Rousseau, l'imita en ce point qu'il fut fasciné par madame d'Espard; il s'amouracha d'elle aussitôt. Les jeunes gens ou les hommes qui se souviennent de leurs émotions de jeunesse comprendront que cette passion était extrêmement probable et naturelle. Les jolies petites manières, ce parler délicat, ce son de voix fin, cette femme fluette, si noble, si haut placée, si enviée, cette reine apparaissait au poëte comme madame de Bargeton lui était apparue à Angoulême; la mobilité de son caractère le poussa promptement à désirer cette haute protection; le plus sûr moyen était de posséder la femme, il avait tout alors! Il avait réussi à Angoulême, pourquoi ne réussirait-il pas à Paris? Involontairement et malgré les magies de l'Opéra, toutes nouvelles pour lui, son regard attiré par cette magnifique Célimène se coulait à tout moment vers elle, et plus il la voyait, plus il avait envie de la voir! Madame de Bargeton surprit un des regards petillants de Lucien; elle l'observa et le vit plus occupé de la marquise que du spectacle; elle se serait de bonne grâce résignée à être délaissée pour les cinquante filles de Danaüs; mais quand un regard plus ambitieux, plus ardent, plus significatif que les autres lui expliqua ce qui se passait dans le cœur de Lucien, elle devint jalouse, mais moins pour l'avenir que pour le passé.

— Il ne m'a jamais regardée ainsi, pensa-t-elle. Mon Dieu, Châtelet avait raison!

Elle reconnut l'erreur de son amour, et quand une femme arrive à se repentir de ses faiblesses, elle passe comme une éponge sur sa vie, afin d'en effacer tout. Quoique chaque regard de Lucien la courrouçât, elle demeura calme.

De Marsay revint à l'entr'acte en amenant M. de Listomère. L'homme grave et le jeune fat apprirent bientôt à l'altière marquise que le garçon de noces endimanché qu'elle avait eu le malheur d'admettre dans sa loge, ne se nommait pas plus M. de Rubempré qu'un Juif n'a de nom de baptême; Lucien était le fils d'un apothicaire nommé Chardon. M. de Rastignac, très au fait des affaires d'Angoulême, avait fait rire déjà deux loges aux dépens de cette espèce de momie que la marquise nommait sa cousine, et de la précaution que cette dame prenait d'avoir près d'elle un pharmacien, pour pouvoir sans doute entretenir par des drogues sa vie artificielle. Enfin de Marsay rapporta quelques-unes des mille plaisanteries auxquelles se livrent en un instant les Parisiens, et qui sont aussi promptement oubliées que dites, mais derrière lesquelles était Châtelet, l'artisan de cette trahison carthaginoise.

— Ma chère, dit sous l'éventail madame d'Espard à madame de Bargeton, de grâce, dites-moi si votre protégé se nomme réellement M. de Rubempré?

— Il a pris le nom de sa mère, dit Anaïs embarrassée.

— Mais quel est le nom de son père?

— Chardon.

— Et que faisait ce Chardon?

— Il était pharmacien.

— J'étais bien sûre, ma chère amie, que tout Paris ne pouvait se moquer d'une femme que j'adopte. Je ne me soucie pas de voir venir ici des plaisants enchantés de me trouver avec le fils d'un apothicaire; si vous m'en croyez, nous nous en irons ensemble quand le troisième acte commencera.

Madame d'Espard prit un air assez impertinent, sans que Lucien pût deviner en quoi il avait donné lieu à ce changement de visage. Il pensa que son gilet était de mauvais goût, ce qui était vrai; que la façon de son habit était d'une mode exagérée, ce qui était encore vrai. Il reconnut avec une secrète amertume qu'il fallait se faire habiller par un habile tailleur, et il se promit bien le lendemain d'aller chez le plus célèbre, afin de pouvoir, lundi prochain, rivaliser avec les hommes qu'il trouverait chez la marquise. Quoique perdu dans ses réflexions, ses yeux, attentifs au troisième acte, ne quittaient pas la scène; car tout en regardant les pompes de ce spectacle unique, il se livrait à son rêve sur madame d'Espard, et il était au désespoir de cette subite froideur qui contrariait étrangement l'ardeur intellectuelle avec laquelle il attaquait ce nouvel amour, insouciant des difficultés immenses qu'il

apercevait, et qu'il se promettait de vaincre. Il sortit de sa profonde contemplation pour revoir sa nouvelle idole; mais, en tournant la tête, il se vit seul; il avait entendu quelque léger bruit, la porte se fermait, madame d'Espard entraînait sa cousine. Lucien fut surpris au dernier point de ce brusque abandon, mais il n'y pensa pas longtemps, précisément parce qu'il le trouvait inexplicable.

Quand les deux femmes furent montées dans leur voiture, et qu'elle roula par la rue de Richelieu vers le faubourg Saint-Honoré, la marquise dit avec un ton de colère déguisée :

— Ma chère enfant, à quoi pensez-vous! mais attendez donc que le fils d'un apothicaire soit réellement célèbre avant de vous y intéresser. Ce n'est ni votre fils, ni votre amant, n'est-ce pas? dit cette femme hautaine en jetant à sa cousine un regard inquisitif et clair.

— Quel bonheur pour moi, pensa madame de Bargeton, d'avoir tenu ce petit à distance et de ne lui avoir rien accordé!

— Eh bien, reprit la marquise qui prit l'expression des yeux de sa cousine pour une réponse, laissez-le là, je vous en conjure. S'arroger un nom illustre! mais c'est une audace que la société punit. J'admets que ce soit celui de sa mère, mais songez donc, ma chère, qu'au roi seul appartient le droit de conférer par une ordonnance le nom des Rubempré au fils d'une demoiselle de cette maison; et si elle s'est mésalliée, la faveur est énorme. Pour l'obtenir, il faut une immense fortune, des services rendus, de très-hautes protections! Sa mise de boutiquier endimanché prouve qu'il n'est ni riche ni gentilhomme. Sa figure est belle, mais il me paraît fort sot, il ne sait ni se tenir ni parler; enfin il n'est pas *élevé*. Par quel hasard le protégez-vous?

Madame de Bargeton renia Lucien, comme Lucien l'avait reniée en lui-même, car elle eut une effroyable peur que sa cousine n'apprît la vérité sur son voyage.

— Mais, chère cousine, je suis au désespoir de vous avoir compromise.

— On ne me compromet pas, dit en souriant madame d'Espard, je ne songe qu'à vous.

— Mais vous l'avez invité à venir dîner lundi.

— Je serai malade, répondit vivement la marquise, vous l'en préviendrez, et je le consignerai sous son double nom à ma porte.

Lucien imagina de se promener pendant l'entr'acte dans le foyer en voyant que tout le monde y allait. D'abord aucune des personnes qui étaient venues dans la loge de madame d'Espard ne le salua ni ne parut faire attention à lui, ce qui sembla fort extraordinaire au poëte de province. Puis, du Châtelet, auquel il essaya de s'accrocher, le guettait du coin de l'œil, et l'évita constamment. Après s'être convaincu, par l'aspect des hommes qui vaguaient dans le foyer, que sa mise était assez ridicule, Lucien vint se replacer au coin de sa loge et demeura, pendant le reste de la représentation, absorbé tour à tour par le pompeux spectacle du ballet du cinquième acte si célèbre par son *Enfer*, par l'aspect de la salle dans laquelle son regard alla de loge en loge, et par ses propres réflexions qui furent profondes en présence de la société parisienne.

— Voilà donc mon royaume, se dit-il, voilà le monde que je dois dompter!

Il retourna chez lui à pied en pensant à tout ce qu'avaient dit les personnages qui étaient venus faire leur cour à madame d'Espard; leurs manières, leurs gestes, leur façon d'entrer et de sortir, tout revint à sa mémoire avec une étonnante fidélité.

Le lendemain vers midi, sa première occupation fut de se rendre chez Staub, le tailleur le plus célèbre de cette époque; il obtint, à force de prières, et par la vertu de l'argent comptant, que ses habits fussent faits pour le fameux lundi. Staub alla jusqu'à lui promettre une délicieuse redingote, un gilet et un pantalon pour le mardi. Il se commanda des chemises, des mouchoirs, enfin tout un petit trousseau, chez une lingère. Il alla se faire prendre mesure de souliers et de bottes; il acheta une jolie canne chez Verdier, des gants, des boutons de chemise; enfin il tâcha de se mettre à la hauteur des dandys. Quand il eut satisfait ses fantaisies, il alla rue Neuve-du-Luxembourg, et trouva Louise sortie.

— Elle dîne chez madame la marquise d'Espard, et reviendra tard, lui dit Albertine.

Lucien alla dîner dans un restaurant à quarante sous au Palais-Royal, et se coucha de bonne heure. Le dimanche, il alla dès onze heures chez Louise, elle n'était pas levée. A deux heures, il revint.

— Madame ne reçoit pas encore, lui dit Albertine, mais elle m'a donné un petit mot pour vous.

— Elle ne reçoit pas encore, répéta Lucien, mais je ne suis pas quelqu'un...

— Je ne sais pas, dit Albertine d'un air fort impertinent.

Lucien, moins surpris de la réponse d'Albertine que de recevoir une lettre de madame de Bargeton, prit le billet et lut dans la rue ces lignes désespérantes :

« Madame d'Espard est indisposée, elle ne pourra « pas vous recevoir lundi; moi-même je ne suis pas « bien; et cependant je vais m'habiller pour aller « lui tenir compagnie; je suis désespérée de cette « petite contrariété, mais vos talents me rassurent, « et vous percerez sans charlatanisme. »

— Et pas de signature! se dit Lucien, qui se

trouva dans les Tuileries, sans croire avoir marché.

Le don de seconde vue que possèdent les gens de talent lui fit soupçonner la catastrophe cachée sous ce froid billet. Il allait perdu dans ses pensées, il allait devant lui, regardant les monuments de la place Louis XV. Il faisait beau, de belles voitures passaient incessamment sous ses yeux en se dirigeant vers la grande avenue des Champs-Élysées, il suivit la foule des promeneurs et vit alors les trois ou quatre mille voitures qui, par une belle journée, affluent en cet endroit le dimanche, et improvisent un Longchamp. Étourdi par le luxe des chevaux, des toilettes et des livrées, il allait toujours, et arriva devant l'Arc-de-Triomphe commencé. Que devint-il, quand en revenant il vit venir à lui madame d'Espard et madame de Bargeton dans une calèche admirablement attelée, et derrière laquelle ondulaient les plumes du chasseur dont l'habit brodé d'or les lui fit reconnaître. La file s'arrêta par suite d'un encombrement. Lucien put voir Louise dans sa transformation, elle n'était pas reconnaissable : les couleurs de sa toilette étaient choisies de manière à faire valoir son teint, sa robe était délicieuse, ses cheveux arrangés gracieusement lui seyaient bien, et son chapeau de bon goût était remarquable, même à côté de celui de madame d'Espard qui commandait à la mode. Il y a une indéfinissable façon de porter un chapeau : mettez le chapeau un peu trop en arrière, vous avez l'air effronté; mettez-le trop en avant, vous avez l'air sournois; de côté, l'air devient cavalier; les femmes comme il faut posent leurs chapeaux comme elles veulent et ont toujours bon air, madame de Bargeton avait sur-le-champ résolu cet étrange problème. Une jolie ceinture dessinait sa taille svelte; elle avait pris les gestes et les façons de sa cousine, elle était assise comme elle, jouait avec une élégante cassolette attachée à l'un des doigts de sa main droite par une petite chaîne, et montrait ainsi sa main fine et bien gantée sans avoir l'air de vouloir la montrer; elle s'était faite semblable à madame d'Espard sans la singer. Enfin, elle était la digne cousine de la marquise qui paraissait être fière de son élève. Les femmes et les hommes, qui se promenaient sur la chaussée, regardaient la brillante voiture aux armes des d'Espard et des Navarreins-Lansac dont les deux écussons étaient adossés. Lucien fut étonné du grand nombre de personnes qui saluaient les deux cousines, il ignorait que tout ce Paris qui consiste en vingt salons savait déjà la parenté de madame de Bargeton et de madame d'Espard. Des jeunes gens à cheval, parmi lesquels Lucien remarqua de Marsay et Rastignac, se joignirent à la calèche pour conduire les deux cousines au bois. Il fut facile à Lucien de voir au geste des deux fats, qu'ils complimentaient madame de Bargeton sur sa métamorphose. Madame d'Espard petillait de grâce et de santé; ainsi son indisposition était un prétexte pour ne pas recevoir Lucien, puisqu'elle ne remettait pas son dîner à un autre jour. Le poëte furieux s'approcha de la calèche, alla lentement, et quand il fut en vue des deux femmes, il les salua : madame de Bargeton ne voulut pas le voir, la marquise le lorgna et ne répondit pas à son salut. La réprobation de l'aristocratie parisienne n'était pas comme celle des souverains d'Angoulême; en s'efforçant de le blesser, ces hobereaux admettaient son pouvoir et le tenaient pour un homme; tandis que pour madame d'Espard, Lucien n'existait même pas. Ce n'était pas un arrêt, mais un déni de justice. Un froid mortel le saisit, quand de Marsay le lorgna, car le lion parisien laissa retomber son lorgnon si singulièrement, qu'il semblait à Lucien que ce fût le couteau de la guillotine. La calèche passa. La rage, le désir de la vengeance fondirent sur le cœur du poëte; s'il avait tenu madame de Bargeton, il l'aurait égorgée; il se fit Fouquier-Tinville pour se donner la jouissance d'envoyer madame d'Espard à l'échafaud; il aurait voulu pouvoir faire subir à de Marsay un de ces supplices raffinés qu'ont inventés les sauvages. Il vit passer le grand poëte à cheval, élégant comme s'il n'était pas sublime, et il saluait les femmes les plus jolies.

— Mon Dieu! de l'or à tout prix! se disait Lucien, car l'or est la seule puissance devant laquelle ce monde s'agenouille. Non! lui cria sa conscience, mais la gloire, et la gloire c'est le travail! Du travail! c'est le mot de David. Mon Dieu! pourquoi suis-je ici? Mais je triompherai! je passerai dans cette avenue en calèche à chasseur! j'aurai des marquises d'Espard.

Au moment où il se disait ces paroles enragées, il était chez Hurbain et y dînait à quarante sous. Le lendemain, à neuf heures, il alla chez Louise dans l'intention de lui reprocher sa barbarie. Non-seulement madame de Bargeton n'y était pas pour lui, mais encore le portier ne le laissa pas monter. Il resta dans la rue, faisant le guet, jusqu'à midi. A midi, du Châtelet sortit de chez madame de Bargeton, vit le poëte du coin de l'œil et l'évita. Lucien, piqué au vif, poursuivit son rival; et du Châtelet, se sentant serré, se retourna et le salua dans l'intention évidente d'aller au large après cette politesse.

— De grâce, monsieur, dit Lucien, accordez-moi une seconde, j'ai deux mots à vous dire. Vous m'avez témoigné de l'amitié; je l'invoque pour vous demander le plus léger des services. Vous sortez de chez madame de Bargeton, expliquez-moi la cause de ma disgrâce auprès d'elle et de madame d'Espard.

— M. Chardon, répondit du Châtelet avec une

fausse bonhomie, savez-vous pourquoi ces dames vous ont quitté à l'Opéra ?

— Non, dit le pauvre poëte.

— Eh bien, vous avez été desservi dès votre début par M. de Rastignac. Le jeune dandy, questionné sur vous, a purement et simplement dit que vous vous nommiez M. Chardon et non M. de Rubempré, que votre mère gardait les femmes en couches, que votre père était en son vivant apothicaire à l'Houmeau, faubourg d'Angoulême, que votre sœur était une charmante jeune fille qui repassait admirablement les chemises, et qu'elle allait épouser un imprimeur d'Angoulême nommé Séchard. Voilà le monde! Mettez-vous en vue, il vous discute! M. de Marsay est venu rire de vous avec madame d'Espard, et aussitôt ces deux dames se sont enfuies en se croyant compromises auprès de vous. N'essayez pas d'aller chez l'une ou chez l'autre. Madame de Bargeton ne serait pas reçue par sa cousine si elle continuait à vous voir. Vous avez du génie, tâchez de prendre votre revanche; le monde vous dédaigne, dédaignez le monde. Réfugiez-vous dans une mansarde, faites-y des chefs-d'œuvre, saisissez un pouvoir quelconque, et vous verrez le monde à vos pieds; vous lui rendrez alors les meurtrissures qu'il vous aura faites là où il vous les aura faites. Plus madame de Bargeton vous a marqué d'amitié, plus elle aura d'éloignement pour vous; ainsi vont les sentiments féminins; mais il ne s'agit pas en ce moment de reconquérir l'amitié d'Anaïs, il s'agit de ne pas l'avoir pour ennemie, et je vais vous en donner le moyen. Elle vous a écrit, renvoyez-lui toutes ses lettres. Elle sera sensible à ce procédé de gentilhomme. Plus tard, si vous avez besoin d'elle, elle ne vous sera pas hostile. Quant à moi, j'ai une si haute opinion de votre avenir, que je vous ai partout défendu, et que dès à présent, si je puis ici faire quelque chose pour vous, vous me trouverez toujours prêt à vous rendre service.

Lucien était si morne, si pâle, si défait, qu'il ne rendit pas au vieux beau rajeuni par l'atmosphère parisienne le salut sèchement poli qu'il reçut de lui. Il revint à son hôtel, où il trouva Staub lui-même, venu moins pour lui essayer ses habits, qu'il lui essaya, que pour savoir de l'hôtesse du Gaillard-Bois ce qu'était sous le rapport financier sa pratique inconnue. Lucien était arrivé en poste, madame de Bargeton l'avait ramené du Vaudeville jeudi dernier en voiture. Ces renseignements étaient bons. Staub nomma Lucien *monsieur le comte*, et lui fit voir avec quel talent il avait mis ses charmantes formes en lumière.

— Un jeune homme mis ainsi, lui dit-il, peut s'aller promener aux Tuileries, il épousera une riche Anglaise au bout de quinze jours.

Cette plaisanterie de tailleur allemand et la perfection de ses habits, la finesse du drap, la grâce qu'il se trouvait à lui-même en se regardant dans la glace, ces petites choses rendirent Lucien moins triste. Il se dit vaguement que Paris était la capitale du hasard, et il crut au hasard pour un moment. N'avait-il pas un volume de poésies et un magnifique roman, *l'Archer de Charles IX*, en manuscrit? Il espéra dans sa destinée. Staub promit la redingote et le reste des habillements pour le lendemain.

Le lendemain, le bottier, la lingère et le tailleur revinrent, tous munis de leurs factures. Lucien ignorant la manière de les congédier, Lucien encore sous le charme des coutumes de province, les solda; mais après les avoir payés, il ne lui resta plus que trois cent soixante francs sur les deux mille francs qu'il avait apportés à Paris : il y était depuis une semaine! Néanmoins il s'habilla, et alla faire un tour sur la terrasse des Feuillants. Il y prit une revanche. Il était si bien mis, si gracieux, si beau, que plusieurs femmes le regardèrent, et deux ou trois furent assez saisies par sa beauté pour se retourner. Lucien étudia la démarche et les manières des jeunes gens, et fit son cours de belles manières tout en pensant à ses trois cent soixante francs.

Le soir, seul dans sa chambre, il lui vint à l'idée d'éclaircir le problème de sa vie à l'hôtel du Gaillard-Bois, où il déjeunait avec les choses les plus simples, en croyant au bon marché de la province. Il demanda son mémoire en homme qui voulait déménager, il se vit débiteur d'une centaine de francs. Le lendemain, il courut au pays latin, que David lui avait recommandé pour le bon marché; et après avoir cherché pendant longtemps, il finit par rencontrer rue de Cluny, près de la Sorbonne, un misérable hôtel garni, où pour quinze francs par mois il eut une chambre. Aussitôt il paya son hôtesse du Gaillard-Bois, et vint s'installer rue de Cluny dans la journée. Son déménagement ne lui coûta qu'une course de fiacre. Il inventa dans cette même journée de dîner à vingt sous chez le célèbre Flicoteaux, dont le restaurant, si connu de tous ceux qui ont commencé la gloire par ses misères, est à l'angle de la rue Neuve-Richelieu et de la place de la Sorbonne. Lucien calcula que les deux cent quarante-six francs qui lui restaient devaient le faire vivre pendant trois mois; mais pendant ces trois mois, il croyait pouvoir obtenir un succès!

Après avoir essayé du dîner de Flicoteaux, il prit possession de sa pauvre chambre en y disposant ses affaires. Puis il rassembla toutes les lettres de madame de Bargeton, en fit un paquet, le posa sur sa table, et avant de lui écrire, il se mit à penser à cette fatale semaine. Il ne se dit pas qu'il avait lui, le premier, étourdiment renié son amour, sans sa-

voir ce que deviendrait sa Louise à Paris; il vit sa situation actuelle; il accusa madame de Bargeton : au lieu de l'éclairer, elle l'avait perdu; il se courrouça, il devint fier, et se mit à écrire la lettre suivante dans le paroxysme de sa colère :

« MADAME,

« Que diriez-vous d'une femme à qui aurait plu quelque pauvre enfant timide, plein de ces croyances nobles que plus tard l'homme appelle des illusions; et qui aurait employé toutes les grâces de la coquetterie, toutes les finesses de son esprit, et les plus beaux semblants de l'amour maternel pour détourner cet enfant? Ni les promesses les plus caressantes, ni les châteaux de cartes dont il s'émerveille, ne lui coûtent; elle l'emmène, elle s'en empare, elle le gronde de son peu de confiance, elle le flatte tour à tour; quand l'enfant abandonne sa mère et sa famille, et la suit aveuglément, elle le conduit au bord d'une mer immense, le fait entrer par un sourire dans un frêle esquif, et le lance seul, sans secours, à travers les orages; puis, du rocher où elle reste, elle se met à rire et lui souhaite bonne chance. Cette femme est vous, cet enfant est moi. Aux mains de cet enfant se trouve un souvenir qui pourrait trahir les crimes de votre bienfaisance et les faveurs de votre abandon. Vous pourriez avoir à rougir en rencontrant l'enfant aux prises avec les vagues, si vous songiez que vous l'avez tenu sur votre sein. Quand vous lirez cette lettre, vous aurez le souvenir en votre pouvoir. Libre à vous de tout oublier. Après les belles espérances que votre doigt m'a montrées dans le ciel, j'aperçois les réalités de la misère dans la boue de Paris. Pendant que vous irez, brillante et adorée, à travers les grandeurs de ce monde sur le seuil duquel vous m'avez amené, je grelotterai dans le misérable grenier où vous m'avez jeté. Mais peut-être un remords viendra-t-il vous saisir au sein des fêtes et des plaisirs, peut-être penserez-vous à l'enfant que vous avez plongé dans un abîme! eh bien, madame, pensez-y sans remords! Du fond de sa misère, cet enfant vous offre la seule chose qui lui reste, son pardon dans un dernier regard. Oui, madame, grâce à vous, il ne me reste rien. Rien! n'est-ce pas ce qui a servi à faire le monde? Le génie doit imiter Dieu : je commence par avoir sa clémence, sans savoir si j'aurai sa force. Vous n'aurez à trembler que si j'allais à mal, vous seriez complice de mes fautes. Hélas! je vous plains de ne pouvoir plus rien être à la gloire vers laquelle je vais tendre conduit par le travail.

« LUCIEN. »

Après avoir écrit cette lettre emphatique, mais pleine de cette sombre dignité que l'artiste de vingt et un ans exagère souvent, Lucien se reporta par la pensée au milieu de sa famille. Il revit le joli appartement que David lui avait décoré en y sacrifiant une partie de sa fortune, il eut une vision des joies tranquilles, modestes, bourgeoises qu'il avait goûtées. Les ombres de sa mère, de sa sœur, de David, vinrent autour de lui; il entendit de nouveau les larmes qu'ils avaient versées au moment de son départ, et il pleura lui-même. Il était seul dans Paris, sans amis, sans protecteurs.

Au château de Saché, juillet – novembre 1836

ANNETTE

ET

LE CRIMINEL.

PRÉFACE.

Mes chers lecteurs, dans la préface du *Vicaire des Ardennes,* je vous avais sollicités de protéger mes petites opérations de littérature marchande; mais, hélas! malgré votre bienveillance, une rafale, un coup de *mistral,* a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyait avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour, comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du *Vicaire des Ardennes,* la justice est venue le saisir au moment où il obtenait quelque petit succès qui me mettait à l'aise : mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étais souvenu que la pauvre *gent* des auteurs ressemble à *Cassandre* que l'on trompe toujours. Hélas! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du *Vicaire* a été anéantie sous le pilon qui a broyé l'*Histoire philosophique des Indes* et l'*Émile;* cette pensée m'a consolé, car puisque mon ouvrage était criminel, il n'y a rien à regretter, et je n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monuments; d'autant plus, qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnaissance. N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant qu'on en veut; au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est une chose rare : on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

Aussi est-ce sur ce sujet que roulera ma préface, car je n'ai qu'elle pour parler de moi (et Dieu sait comme j'aime à en parler, puisque je suis à peu près seul de mon bord) : en effet, il y a longtemps que j'ai annoncé cette suite du *Vicaire des Ardennes;* et alors, plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de me demander comment il pouvait y avoir une suite à un ouvrage à la fin duquel presque tous les personnages se mouraient; à cela, je leur répondais, quand j'étais entrepris par mes hypocondres, que cela ne les regardait pas encore; et, quand j'étais de bonne humeur, je leur disais en riant que mon ouvrage n'en serait que plus curieux pour les âmes charitables qui me font l'honneur insigne de lire successivement les vingt et quelques lignes de chaque page de mes œuvres

demi-romantiques, car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles.

Mais en vous offrant cette suite curieuse autant que véridique, j'ai quelques précautions oratoires à prendre.

D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un ciron en a), pourraient prétendre que j'ai changé d'opinion et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant : « Ah! n'ayez peur qu'il fronde quelque chose! ah! il ne raillera plus rien; il a reçu sur les doigts; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce qu'il écrira : adieu ce qu'il nous a promis! » Oh! messieurs, je vous prie de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien servi souvent de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisaient, se prétendaient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en continuerai pas moins mon chemin comme par le passé, et, entre nous soit dit, je crois que *le Centenaire* et *la Dernière Fée* l'ont bien prouvé.

Cependant, vous, messieurs, qui m'avez si galamment obligé, ne pensez pas que je veuille en rien brûler la politesse à la loi sur la presse. Avant comme après ma saisie, je n'ai jamais eu l'intention d'être un brouillon ni un séditieux; et, sans être père de famille, je tiens à ce que le bon ordre ne soit troublé en rien : j'aime que la nuit les réverbères soient allumés; je n'ai jamais empêché un agent du nettoyage d'enlever les boues; je me dérange lorsque la troupe passe, et je tire mon chapeau, range ma canne quand j'aperçois un homme à la grenade bleue. D'ailleurs, un jeune bachelier, qui demeure à l'île Saint-Louis, rue de la Femme sans tête, ne sera jamais un séditieux : on a trop maltraité M. Magalon pour qu'il lui prenne fantaisie de dire à l'État ce qu'il pense sur l'administration de la guerre, des finances, etc.

Moi, quelle est ma tâche? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 francs 75 centimes d'imposition, et de faire mes romans le plus intéressants possible, afin d'arriver à la célébrité, et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit; du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit gouverné aristocratiquement, et de m'insurger, surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non, non, *Horace Saint-Aubin* est trop sage pour se fourrer dans de telles bagarres, d'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'État, chose qui lui irait comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas? Ah! si j'étais une fois conseiller d'État, comme je dirais au roi, et en face encore : « Sire, faites une bonne ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des romans!... » En effet, c'est un conseil machiavélique, car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade, pendant qu'on lirait des romans on ne s'occuperait pas de politique; alors je me garderai bien de dire cela, car ce n'est pas dans ma manière de penser, et, dans ce propos, l'intérêt général était sacrifié à l'intérêt personnel : c'était ce qu'il ne faut jamais faire qu'en secret.

Or donc, cette préface est pour prier les personnes qui liront l'ouvrage ci-contre, de ne pas croire, d'après certains passages, que c'est une amende honorable que j'ai faite en le composant : ces passages et les sentiments que je donne à mes personnages sont nécessaires à l'intérêt du roman, comme les incidents et les aventures que l'on a trouvés condamnables dans *le Vicaire* l'étaient à l'intérêt de ce roman en lui-même. Ma faute a été, dans la chaleur de la composition, de ne pas m'être aperçu du danger; mais, cette fois, comme les fils de mon intrigue ne sortent que d'une bonne toile, il n'y aura pas

de crainte à avoir, et j'espère que le lecteur me rendra la justice de croire que je n'ai été guidé que par le désir de lui offrir un ouvrage aussi intéressant qu'il est permis à un jeune bachelier de le faire.

Autre avis non moins important; c'est que, pour concevoir l'espèce de difficulté que j'avais à surmonter et pour bien juger de l'ouvrage, il faut absolument connaître les antécédents de la vie du principal personnage de ce tableau, et il faut pour cela avoir lu *le Vicaire des Ardennes;* néanmoins cette production n'en est pas moins un roman tout à part, et, comme il n'est pas facile de lire un roman saisi et anéanti, j'ai jeté assez de jour sur les personnages tirés du *Vicaire des Ardennes* pour qu'il n'y ait aucune obscurité, et qu'une personne qui me ferait l'honneur de lire cet ouvrage seul, y prît de l'intérêt et y trouvât satisfaction. J'ose dire que cet ouvrage offrira de plus le mérite d'une autre difficulté vaincue, plus grande que les lecteurs ne sauraient l'imaginer, et qui ne peut être guère appréciée que par les auteurs eux-mêmes.

En général, l'on ne se tire d'affaire dans la composition d'un roman que par la multitude des personnages et la variété des situations, et l'on n'a pas beaucoup d'exemples de romans à deux ou trois personnages restreints à une seule situation.

Dans ce genre, *Caleb Williams,* le chef-d'œuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l'on connaisse, et l'intérêt en est prodigieux. Le roman d'*Annette* ne contient, de même que dans *Williams,* que deux personnages marquants, et l'intérêt m'en a semblé assez fort, surtout au second volume; mais j'en dis peut-être plus que la modestie, qui convient à un pauvre bachelier, ne le comporte ; je m'arrête donc....

Alors je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue : et en effet, quand on n'a bu au vase des sciences que dans le collége de Beaumont-sur-Oise, et que l'on y a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillants succès; mais le hasard est une si belle chose, que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faire craquer ses doigts, et se croire du talent tout comme un autre; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire pour retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes, de faire de bonnes vendanges; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons; aux notaires, des successions; aux avoués, des ventes; aux vicaires, des cures; aux curés, des évêchés; aux évêques, des chapeaux; aux cardinaux, le ciel; à chacun, ce qu'il désire; aux boiteux, de belles béquilles; aux sourds, des cornets; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal, et que mon roman aura du succès, sinon.... eh bien,... j'en ferai un autre, qu'est-ce que je risque? ce n'est jamais que quelques sous d'encre, de plumes, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte; et encore, si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium, surtout après avoir imploré tout le monde : mais si quelqu'un trouvait qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit, ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, monsieur, madame, ou mademoiselle, votre très-humble serviteur, présentant mon salut au monsieur, mon hommage à la dame et quelque gracieuseté à la demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins, quarante ans passe encore; mais davantage, oh! cette gracieuseté se tournerait en un profond respect!

H. Saint-Aubin.

ANNETTE

ET

LE CRIMINEL.

CHAPITRE PREMIER.

M. Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef à l'administration des droits réunis, aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée; et on aura sur-le-champ une première idée fort claire du caractère de M. Gérard, en annonçant qu'en 1816 il était encore sous-chef à la même administration.

Alors il comptait vingt-neuf ans de services consécutifs, qu'aucun chef de bureau de pensions n'aurait pu lui disputer, car M. Gérard eut toujours le soin de tenir ses certificats en règle, et nulle administration ne possédait d'employé aussi exact et aussi minutieux.

Depuis l'an III de la république, M. Gérard avait adopté un costume dont il ne se départit jamais, et tous les matins, à neuf heures trois quarts, les habitants de la Vieille rue du Temple voyaient passer l'honnête sous-chef, marchant le même pas, portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit couleur marron, arrangés avec une telle symétrie, que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassaient l'un l'autre, et l'on ne reconnaissait les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier, au bout de laquelle la clef de la montre avait pour compagnon un petit coquillage blanc tacheté de brun.

Dans les premiers temps de son union avec mademoiselle Jacqueline Servigné, madame Gérard mettait la tête à la croisée, et suivait des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue; mais cette attention conjugale était tombée en désuétude au temps que nous avons à peindre, et si quelqu'un regardait alors par la croisée, ce ne pouvait être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chérie de ce chaste couple, qui avait, vingt ans durant, cheminé dans le même sentier, sans avoir jamais nui à personne, ni cherché à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver : c'était la crème des bonnes gens du quartier, les héros de la bonhomie et les plus anciens locataires de leur maison; jamais le propriétaire n'aurait conçu la pensée de les en chasser : ils en étaient les piliers protecteurs.

Arrivé à son bureau, de temps immémorial, M. Gérard mettait son habit marron dans une armoire, et prenait le dernier habit marron auquel il avait accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là, il était au centre de son existence, car il avait fini par se faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la sé-

duction, l'espoir d'avancer, ne lui auraient pas fait donner le pas à un dossier ou à une affaire sur d'autres. Il avait l'amour de son état ; et ses papiers, ses cartons, étaient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté, qui sentaient *l'artiste* bureaucrate.

Satisfait d'exercer son empire par des circulaires sur les tabacs, et par les commissions dont il chargeait ses garçons de bureau, il n'avait point d'ambition, ne comprenait jamais ce que c'était qu'une intrigue ; et, durant tout le temps qu'il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert en maroquin qu'il avait vu de couleur verte, et à clous dorés, il n'eut jamais d'ennemis, connut quelques amis, et servit toujours d'autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il était comme une borne placée au milieu de l'arène qu'on se partageait.

Il avait sur la figure son caractère écrit : deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et faciles à garder la même expression, qui tenait le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise ; enfin, ses cheveux étaient toujours collés contre les tempes et formaient deux boucles éternelles au-dessus de son front.

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeuner à son bureau ; du moment qu'il eut sa place, il accoutuma son estomac à aller de neuf heures à quatre heures sans rien prendre ; et, pendant que les employés déjeunaient, il lisait le journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le *Journal des Débats* sur le bureau du chef, qu'il trouva une lettre venant du bureau du personnel. Le pauvre homme avait alors trente ans de services : il ouvrit la lettre fatale, et, après l'avoir lue, il lui prit un éblouissement comme à un homme qui voit un précipice. Dans cette lettre il se trouvait l'objet de l'attention spéciale de M. le directeur des contributions indirectes, qui lui donnait le conseil de demander sa retraite, attendu que sa présence à l'administration devenait inutile et même impossible, en ce que son fauteuil n'était pas assez large pour le contenir, lui et M. de la Barbeautière, ancien receveur des droits du grenier à sel de Brives-la-Gaillarde.

Quel coup de foudre !.... A peine le père Gérard eut-il annoncé ce qui lui arrivait, que tous les employés du bureau accoururent, et chacun l'entourant, s'écria : « Pauvre père Gérard !.... » L'ex-sous-chef, en voyant les marques de l'intérêt qu'on lui témoignait, fut attendri et serra la main de ses employés. Tous faisaient une véritable perte, car nul doute que M. de la Barbeautière ne serait pas aussi indulgent que son prédécesseur, et ne s'aperçût de tout ce que le bon Gérard palliait. En effet, si quelque jeune homme arrivait à midi, ou restait quelques jours sans venir, « Faut que jeunesse s'amuse !... » disait Gérard au chef. Si quelque surnuméraire pliait sous la besogne, le sous-chef l'aidait de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du règlement de sa pension, et lui tint parole. Pour le pauvre bonhomme, il était étendu sans force devant son bureau, n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M. Gérard croyait toujours être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il allait trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opérerait dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendrait cette nouvelle à madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'était glissé au Personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordait une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetait quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisait déjà l'emploi de cette somme en la consacrant au voyage que sa femme méditait depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout à coup un coup terrible fut porté au père Gérard : la porte s'ouvre, et un monsieur, d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu hâve, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M. de la Barbeautière. A l'aspect de son successeur, et en en comparant la maigreur à l'honnête rotondité qui emplissait son pantalon brun, M. Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et ses cartons que son successeur avait l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire : « Monsieur, voilà... ; » et il n'acheva pas, implorant, par un regard, le secours du chef de bureau. Ce dernier installa la Barbeautière ; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le cœur navré, avec la ferme croyance que tout irait à mal aux droits réunis, et que l'on mettait toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu'il chemina à travers les rues de Braque, du Chaume et des Quatre-Fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du Temple, où l'on n'était guère prévenu de la fatale nouvelle. L'appartement était composé d'une antichambre modeste, d'un salon à deux croisées, ensuite duquel était la chambre conjugale avec son cabinet, car l'appartement d'Annette se trouvait séparé par l'antichambre, et elle couchait dans une jolie pièce

parallèle au salon : la cuisine était au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avait un autre logement occupé par M. Charles Servigné, neveu de madame Gérard et cousin d'Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, était fils d'un commissaire de police à Paris : il avait fini son droit, comptait *parvenir,* et brûlait d'être l'époux d'Annette ; aussi était-il presque toujours chez M. Gérard qui le voyait avec plaisir. Ce jeune homme avait été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu'il faisait ses études et son droit à Paris : c'était une chose toute simple puisqu'il était leur parent; néanmoins si l'on réfléchit à la modicité de la fortune de M. et madame Gérard, on conviendra que ce n'est pas une chose ordinaire que d'avoir, pendant huit ans, un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l'aider souvent en mainte et mainte occasion.

Charles était de Valence, patrie de sa tante, madame Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa veuve, trop pauvre pour y vivre, s'en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Madame Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car madame veuve Servigné n'était pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignait bien pour envoyer de temps en temps quelques petites sommes insuffisantes, mais les bons Gérard achevaient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l'un pour l'autre beaucoup d'amitié : cette amitié fut du côté d'Annette la tendresse d'une sœur; et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé : de manière qu'à l'âge de dix-huit ans, Annette pouvait bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortait jadis du collége, Annette et la domestique allaient souvent le chercher ; elle avait été la confidente de ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante.

Charles, ayant compris de bonne heure l'ordre social, avait vu qu'il n'y aurait jamais de ressources pour lui que dans sa science et l'intrigue; aussi avait-il fait d'excellentes études. Le hasard le servit même bien : il possédait un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur aurait remarqué peu de franchise, beaucoup d'ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d'avocat : une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d'envisager les choses, une logique serrée mais facile à tout justifier, le travail prompt, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu'à celle de l'eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d'un rocher en en prenant les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d'une montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étaient réunis tous les trois et attendaient M. Gérard pour dîner. Madame Gérard, femme d'une cinquantaine d'années, respectable, et n'ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l'imperfection, était vêtue dans son genre comme son mari dans le sien : un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppait la figure en se rattachant sous le menton ; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachait quelques rides, et une redingote à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composaient sa toilette. Elle était assise devant une table à ouvrage et raccommodait, à l'aide de ses besicles, les bas de M. Gérard, tandis qu'Annette, de l'autre côté, ourlait un mouchoir à son cousin qui marchait à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

— Je vous assure, ma tante, disait-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avait appuyé sa demande pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, car il s'y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la Convention, et l'habillement de trois gardes d'honneur à Sa Majesté l'ex-empereur ; et au moment où l'on va épurer toutes les administrations, si quelqu'un de la chancellerie trouve ces renseignements, pour peu qu'il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste... Avec cela, la pendule que voici (et il montrait la cheminée du salon) a un aigle !

— Ah ! s'écria madame Gérard, cet aigle y est depuis 1781; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de R***.

— Cela ne fait rien, ma tante, vînt-il du mobilier du roi, cela n'en est pas moins un oiseau prohibé ! et dans les circonstances où nous sommes il faut de la prudence ; un moine doit chanter plus haut que son abbé ; or, quand nous avons été chez M. de Grandmaison, le chef de division, avez-vous remarqué que mademoiselle Angélique, sa fille, a fait enlever les abeilles qui entraient dans cette ruche d'acajou, dont le dessus lui sert de pelote, et dont l'intérieur forme une boîte ?

— Ah ! s'écria Annette, j'entends les pas de mon père.

Et elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

M. Gérard entra, l'air décomposé; il déposa sa canne à sa place habituelle, plaça son chapeau sur le piano de sa fille, s'assit sur un fauteuil, et, lorsqu'il y fut, chacun, silencieux, attendit ce qu'il

allait dire avec une espèce de terreur, car tous ses mouvements avaient été empreints de cette douleur profonde que l'on rejette dans chaque geste, comme si l'âme voulait la secouer. M. Gérard, trop abattu, gardait le silence.

— Qu'as-tu, mon Gérard? dit sa femme.

— Ah! qu'as-tu, mon petit père? dit Annette.

— Qu'avez-vous, mon bon oncle? s'écria Charles.

Tout cela fut prononcé en même temps, et tous trois regardèrent M. Gérard.

— Je suis destitué!... répondit-il d'une voix faible; ainsi, ma pauvre Annette, plus de leçons de piano; ainsi, ma femme, plus de voyage à Valence; ainsi, Charles, il faudra penser à te faire un sort plus vite que je ne le comptais; et, du reste, fions-nous à la Providence qui n'a pas laissé la veuve et l'orphelin sans secours.

—Mon père, dit Annette en embrassant M. Gérard, que rien ne soit changé : avec ma dentelle je pourrai gagner beaucoup; quant au piano, j'étudierai toute seule en me levant plus matin; quant au diplôme de mon cousin, j'ai de petites économies!... vous aurez une retraite, eh bien, nous n'en serons que plus fixes, et vous n'aurez plus à trembler pour votre place.

— Charmante enfant!... s'écria le vieillard.

— Qui est-ce qui est nommé à votre place? demanda le jeune homme avec une vive curiosité; le connaissez-vous?...

— C'est un M. de la Barbeautière!... répondit Gérard avec un geste d'humeur.

A ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s'en aperçut.

— Notre voyage à Valence sera donc encore remis?... dit madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

— Nous examinerons cette affaire-là quand ma pension sera réglée, répondit M. Gérard.

Dès ce moment l'ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu près le vide opéré par son défaut d'occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s'habilla et partit pour son bureau; ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il se rappela qu'il n'était plus employé : il aurait volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie.

En effet, dès lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s'en allait tous les matins aux audiences pour écouter plaider : il devint tellement assidu et si connu que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardaient sa place. De l'audience, il se rendait aux cours publics et écoutait les professeurs, entendait quelquefois plusieurs cours de chimie, éprouvait une véritable satisfaction à voir M. G. discuter sur la valeur de tel mot grec, et M. A. sur tel mot français : il courait, comme au feu, à toutes les expositions gratis de tableaux et d'objets d'arts. Il ne manquait jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances; et, lorsque tout cela lui faisait défaut, il allait observer dans les ventes comment les marchands poussaient ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendaient entre eux : il revoyait vingt fois les tableaux au musée, les animaux empaillés du muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il disposait sa journée pour toutes ces choses-là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontrait un ami, il s'empressait de le quitter en lui disant : « Il faut que je sois à midi au collége de France, et à trois heures au palais; » ou bien, si on le voyait faire faction à un des guichets des Tuileries, il répondait : « J'attends la sortie de tel ou tel prince. »

Mais le comble de sa joie était lorsqu'il y avait aux Champs-Élysées quelque belle partie de boules: il suivait les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure fâcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il était en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avait été si animé que toute la galerie ambulante avait fini par déserter : le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses : un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs s'en rapportant à l'avis du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savait pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusait ainsi, on régla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, autant de revenu que lorsqu'il avait sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle irait avec Charles et Annette aux vacances prochaines, si, d'ici là, on économisait assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un si long cours, pour lequel madame Gérard s'apprêtait, comme s'il se fût agi de passer l'équateur. Le père Gérard, qui n'était jamais sorti de Paris, ne se soucia nullement de se hasarder à un tel péril à son âge, et il devait, pendant l'absence de sa femme, se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

CHAPITRE II.

Annette, dont il a été question dans le chapitre précédent, était une jeune fille de dix-huit à dix-

neuf ans : madame Gérard, sa mère, l'avait nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M. Gérard s'était hasardé à lire l'*Émile* de Rousseau, dont les principes triomphaient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'œil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois : ainsi elle ne fut pas emmaillottée, son corps ne fut comprimé par aucun lange et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançaient la peau d'Annette.

Madame Gérard, étant née dans le Midi, avait cette piété aveugle qui reçoit tout sans raisonner. Sans être méchante et acariâtre, elle était d'une dévotion achevée et remplissait toutes les obligations imposées par l'Église avec une rigidité exemplaire : elle ne s'informait jamais de la conduite des autres, ne jugeait point sur les apparences, ne croyait qu'au bien, ne se mêlait de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'inquiétait que de son âme et de celles dont elle se croyait responsable devant le Seigneur.

Ainsi, Annette fut élevée par un jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne; et, de bonne heure, elle fut accoutumée à ne jamais manquer à se rendre à la grand'messe, à vêpres, complies, etc. Néanmoins le jeune abbé avait une âme grande, ambitieuse, une de ces âmes enfin qui ne doivent rien concevoir de petit; il était chrétien par conviction et non par grimace; aussi, voyait-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots lancés dans l'air : il entendait le principe religieux à la manière de Fénélon et de madame Guyon, et leur extase profonde, leur anéantissement devant un principe infini, formaient le fond de sa doctrine.

Cette religion plut beaucoup à l'âme d'Annette, et, de bonne heure, mit dans son caractère une élévation sourde et cachée qui ne pouvait se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs, ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menait Annette, on la voyait simple, unie, attentive à plaire, bonne à tout le monde et orgueilleuse parfois de cet orgueil qui n'agit point sur les choses d'apparat.

Son cousin, Charles Servigné, qui l'aimait, lui apporta, le jour de sa fête, un présent : c'était une montre de femme, et le bijou était assez précieux. Annette, rouge et presque fâchée, lui jeta sa montre, et prenant une fleur du bouquet de son cousin, elle la garda avec une espèce de culte.

M. de Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme : il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères; il permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands auteurs, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière à ce qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort voulût la placer. Marchande, elle aurait été une femme active, prudente, soumise; mariée à un homme ambitieux, elle l'aurait poussé vers les grandeurs; simple bourgeoise, elle se serait conformée à sa situation médiocre; femme d'un grand, elle aurait paru dans un éclat nullement emprunté; et comme un arbre à peine remarqué dans la forêt, devenu vaisseau, elle aurait marché sur la mer en souveraine.

Néanmoins M. de Montivers ne put empêcher Annette d'être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l'élégance plus qu'il n'est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avait même un attrait, une grâce et des manières de femme, qui l'auraient fait prendre pour une jeune personne pleine de coquetterie, si on ne l'eût connue parfaitement.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de son cousin, ne cherchait pas à faire ressortir tous ses avantages, comme les Parisiennes en ont l'habitude : elle n'était même pas belle, mais elle avait une de ces figures que l'on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie était spirituelle, et néanmoins annonçait plus de génie de femme que d'esprit; ses traits manquaient de régularité : sa bouche était grande, mais personne ne serait resté froid en voyant son sourire, l'expression de ses yeux de feu, et la singulière beauté qui résultait de l'accord de sa chevelure noire avec un front d'une blancheur d'herbe flétrie; blancheur que les Grecs exprimaient d'un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette couleur rare est l'indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu'il faut encore distinguer, en ce qu'elle ne se montre que par éclairs.

A l'âge où était Annette, elle ignorait elle-même son caractère et vivait dans une étonnante simplicité d'existence. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l'église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle s'appuierait pour faire route dans le chemin de la vie, se maintenir dans une pureté extraordinaire de pensée et d'action, réaliser l'idée d'une sainte, telle était en peu de mots l'histoire de sa conduite. Elle n'avait en perspective rien de ce qu'on appelle, dans le monde, des plaisirs; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'avait été que rarement au spectacle, et regardait ce divertissement comme une souillure, dont chaque fois elle s'était empressée de se purifier. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d'envi-

sager le principe religieux, et suivant la pente de l'esprit des femmes, qui court toujours à l'extrême, elle avait fini, à l'époque où nous sommes, par tomber dans la doctrine sévère des catholiques purs, qui vivent comme des solitaires de la Thébaïde.

Cette grande pureté qu'elle avait dans l'âme, et dont on doit avoir rencontré plus d'un exemple parmi les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposait dans tous les cœurs : mais aussi, par cette croyance touchante, elle était portée à donner à une action, simple en apparence pour un autre, une extrême importance; à juger un être sur un mot, sur une action, une pensée; et tout en le plaignant, lui retirer son cœur. Ainsi on aurait pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné était comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d'autant plus que, par sa modique fortune, sa pauvreté même, il lui était interdit d'y songer; que le prix de la dentelle qu'elle faisait avec tant de peine, en se levant si matin, et qu'elle lui donnait, lui servait à quelques parties dont il est difficile qu'un jeune homme se prive, Annette n'en aurait rien cru; il n'en serait même pas entré dans son âme un seul soupçon contre son cousin. Mais que Charles Servigné eût manifesté, par quelque action, que sa conduite manquait de pureté et de droiture; s'il eût été assez maladroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, aurait été éloignée de lui, par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l'obliger.

Depuis quelle avait trouvé le moyen de gagner quelque argent avec sa dentelle, elle s'était fait un bonheur de n'être plus à charge à son père, et elle avait pu satisfaire ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre était même devenue trop élégante pour la fille d'un sous-chef : ce petit appartement donnait dans l'antichambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent; par conséquent, il se trouvait dans l'angle de la maison qui, par hasard, faisait le coin de la Vieille rue du Temple avec la rue de l'Échaudé; de manière qu'elle avait l'une de ses croisées sur la Vieille rue du Temple et l'autre sur celle de l'Échaudé; mais comme les deux appartements du bas étaient d'une médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvaient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu'un homme monté sur une voiture aurait pu atteindre à son balcon.

Ces détails, nécessaires pour l'intelligence de ce qui suivra, doivent faire connaître la maison parfaitement : or ce petit appartement d'Annette était tenu avec une propreté d'ange; elle souffrait rarement qu'on y entrât, et sa mère, tout au plus, en obtenait la faveur. Cette pièce carrée était ornée d'un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf; les croisées avaient des rideaux de mousseline qu'elle broda de ses mains, et que, sans faste, elle avait attachés, par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu'ils flottaient à grands plis : les meubles étaient de noyer, mais recouverts d'étoffes de soie blanche : tout autour de l'appartement des jardinières étalaient le luxe de fleurs charmantes, et c'était là la plus grande dépense d'Annette : hiver comme été, il lui fallait des fleurs; et lorsque la nature faisait défaut, elle avait des fleurs artificielles légèrement parfumées. Sa couche virginale était dérobée à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, et, chez elle, aucun meuble parlant ne s'offrait aux yeux en apportant quelque idée malséante. Du plafond pendait une coquille d'albâtre qui, la nuit, jetait une lueur vaporeuse; la cheminée était de marbre blanc, et ornée d'albâtres.

Dans ce séjour de la virginité, on respirait un air de sainteté qui saisissait l'âme; un doux esprit semblait vous murmurer que rien d'impur ne devait entrer là : on y était tranquille et on jouissait de soi-même sans distraction : il eût été difficile de décider si c'était un lieu de recueillement, ou un lieu de récréation et de plaisir. L'âme d'Annette paraissait voltiger autour de vous, en parlant ce langage de pureté qui décore le discours d'une telle jeune fille.

Depuis la destitution de son père, cette charmante enfant se levait à quatre heures du matin, et jusqu'à huit heures consacrait ce temps à faire une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N*** lui avait donné le dessin. Elle espérait la vendre assez cher à la duchesse, pour pouvoir payer l'impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptait pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune; et cette robe devait payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N*** protégeait Charles, elle espérait pouvoir lui faire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe aux mérites de son cousin, devait le faire avantageusement placer au moment où l'on organisait l'ordre judiciaire, et que de grands changements allaient s'y opérer par suite des derniers événements de 1815.

Le cœur lui battait à mesure qu'elle avançait : enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle! quand, arrivant à déjeuner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commençaient à s'inquiéter de sa course matinale, elle entra, s'assit, et rougissant de bonheur, elle dit à Charles :

— Charles, voici tout ce qu'il te faut : et nous, voici pour notre voyage!...

Elle le dit avec cette simplicité et cet air de satis-

faction qui doublent le prix de ces sortes de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des *devoirs*, et elle crut en tirer mille fois trop de salaire quand on lui fit raconter à quelle heure elle se levait et comment elle travaillait, et que le bon père Gérard fut étonné de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveillait si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendait, et le duc de N*** lui témoigna, d'après cet effort de talent, assez d'amitié pour qu'il lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelque emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'il y a plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que toute sa vie il se souviendrait de ce bienfait, et qu'il lui vouait une tendresse que rien ne pourrait étouffer.

— Oui, chère cousine, lui disait-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous ; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et savoir si bien faire une honorable fortune, que vous soyez à la place où vous appellent vos talents et vos vertus.

— Cela ne mérite pas tant de reconnaissance, et je serais malheureuse, Charles, si je devais votre amour à une si faible chose.

Pendant cette scène, le père Gérard serrait la main de sa femme, et sentait quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois après, madame veuve Servigné écrivit à Charles qu'elle était sur le point de marier sa sœur à laquelle elle donnait en dot la maison de commerce de mercerie qu'elle avait été forcée d'entreprendre pour vivre à Valence, et que c'était l'occasion, ou jamais, de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement fixé sans aucune remise, et le père Gérard vit avec plaisir que le reste du prix de la robe de dentelle suffirait aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse les huit cent trente francs d'Annette, et il fut décidé que le 1er juin l'on partirait pour la Provence. Annette combattit longtemps pour que l'on ne partît que le 2 ; mais, quand on la força d'en dire la raison et qu'elle avoua que c'était à cause du vendredi qui tombait le 1er juin, on se moqua d'elle, et M. Gérard insista pour cette époque.

La veille du départ, madame Gérard fit venir la voisine à laquelle elle confiait son pauvre Gérard, et elle lui tint ce discours :

— Ma chère madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner de veau à M. Gérard, car, voyez-vous, cela le dérange au point que, lorsque j'ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu'il en mange, eh bien, ma voisine, pendant quinze jours... (Ici madame Gérard baissa la voix et parla à l'oreille de sa voisine.)

— Oh ! c'est bien particulier ! s'écria la voisine ; je n'aurais jamais imaginé cela !... c'est étonnant !... je savais bien que le veau sur certains estomacs produisait....... (la voisine parla à l'oreille de madame Gérard), mais je n'aurais jamais cru qu'il causât.... Ah ! ma voisine !...

— C'est comme je vous le dis, reprit madame Gérard.

— Ah ! ma voisine, soyez tranquille, il ne mangera que du mouton.

Le feu que la voisine mit à prononcer cette phrase inquiéta madame Gérard qui, toute dévote qu'elle était, regarda madame Partoubat d'un air inquisiteur : elle eut un instant peur de confier son Gérard en des mains assassines ; mais elle continua :

— Ne souffrez pas non plus qu'il sorte sans mettre du liége dans ses souliers, et sa noix dans la poche de son habit : faites en sorte qu'il se couche toujours à huit heures, et qu'il ne se permette aucun excès comme de boire de la bière, ou prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer au billard au *café Turc*. Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse : au surplus, ma voisine, je suis parfaitement bien tranquille avec vous.

— Oh ! ma voisine, vous pouvez voyager sans crainte ; M. Gérard sera chez moi absolument comme s'il était avec vous.

Cette phrase ne calma guère les soupçons de madame Gérard qui s'en remit à Dieu et à sa sainte protection.

Là-dessus, M. Gérard, sa canne, son parapluie, etc., furent remis ès mains de la voisine avec un cérémonial presque pareil à celui dont on a dû user pour remettre une de nos places fortes à la garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M. Gérard n'avait garde de manquer d'accompagner sa famille aux diligences de la rue Montmartre, car il n'avait pas encore eu le coup d'œil du départ des diligences, et il s'en faisait une petite fête qui compensait ce que l'adieu à sa femme pouvait avoir de douloureux. On discuta longtemps la question de savoir si l'on irait à pied ; mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteraient plus qu'une course, à faire porter par deux commissionnaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour de l'hôtel de l'entreprise des messageries royales.

La diligence contenait neuf personnes dans la

caisse du milieu; et, attendu que l'on avait retenu les premières places, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devaient arriver : alors M. Gérard, qui furetait partout, vint leur apprendre qu'il n'y avait plus que trois personnes. L'heure de partir était déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne le porte l'ordonnance, faisait grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'était une demoiselle et sa femme de chambre que l'on attendait, et que le beau sexe demandait toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris-pommelé, couverts d'écume; l'on entendit une voix flûtée, montée à trois tons plus haut qu'il ne le fallait, et qui gémissait de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et mille choses, comme un voile vert, un éventail magnifique, des flacons, etc. : c'était la femme de chambre.

— N'est-ce pas une horreur d'être obligées de voyager par une diligence? disait la petite voix flûtée ; quelle persécution! comment! mais c'est une infamie! enfin, il faut bien s'y soumettre, et vous verrez qu'ils me feront payer une amende : adieu...

Cet adieu fut dit d'une voix plus douce, plus tendre : malgré les efforts que firent le père Gérard, Charles et le militaire, pour avancer leurs têtes, il leur fut impossible de voir quel était le monsieur qui se cachait dans un des coins de la brillante voiture.

— Allons, dépêchez-vous, disait l'employé, nous avons attendu.

— Mais, répondit-elle d'une voix en fausset, vous êtes fait pour cela, mon cher.

— Non, madame, dit de sa grosse voix l'officier décoré, nous ne sommes pas faits pour cela.

— Monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des plus jolies et des plus belles figures qu'il fût possible de voir, je ne disais pas cela pour vous!...

Elle monta lestement et de manière à ce que l'on pût voir une jambe moulée, un pied très-petit et des formes charmantes. Annette rougit en les apercevant.

— Ah ! quelle horreur ! s'écria l'inconnue en restant sur le marchepied, je suis sur le devant! mais c'est impossible, monsieur l'employé, venez donc voir...

A ce moment, le postillon, la croyant montée, fouetta ses chevaux; elle fut jetée sur le devant, et la voiture partit, la portière tout ouverte : aux cris aigus que l'inconnue poussait, on s'arrêta; le conducteur, sans l'écouter, ferma la portière, et la voiture marcha d'autant plus vite qu'il y avait un quart d'heure et demi de retard.

— Ah! dit l'inconnue en prenant une pose intéressante et clignotant ses yeux, je me trouve mal! je ne saurais aller en arrière!... Justine, criez donc au conducteur d'arrêter! J'aime mieux courir le risque d'aller en poste et d'être découverte, que de rester dans cette maudite voiture!

Alors, la compatissante Annette dit à Charles d'offrir sa place à la jeune et belle inconnue, qui l'accepta avec reconnaissance, en jetant au bel ami d'Annette un sourire protecteur rempli d'une certaine bienveillance. Lorsqu'elle fut assise au fond, elle poussa encore quelques plaintes sur l'odeur effroyable de la voiture; et, sur-le-champ, vida un flacon d'eau de vanille distillée; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu'elle était assez bien placée; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l'on traversa Paris au grand galop.



CHAPITRE III.

L'intéressante voyageuse avait fort bien remarqué l'expression du mépris que le militaire manifesta, et elle s'en vengea en ne faisant aucune attention à lui, et prodiguant au contraire les marques de sa protection à Charles.

C'est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné était bel homme et bien tourné : nous avons dit que sa contenance prévenait en sa faveur, alors il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'inconnue remerciât avec un air très-gracieux celui qui venait de lui céder sa place pour un voyage aussi long : mais les regards dont elle accompagna son discours, l'air dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur dont le front du jeune avocat se colorait, et le feu qui animait ses yeux, annoncèrent qu'il était toute joie de plaire à la belle voyageuse, dont la beauté ravissante éclipsait la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup d'œil à Charles; et ce coup d'œil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L'étrangère, qui paraissait fine comme la soie et accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des deux cousins, et parut se faire un malin plaisir de les désunir; et, pour que son plaisir fût plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

— Ce sont vos enfants, madame? demanda-t-elle avec une exquise politesse et un son de voix charmant à madame Gérard.

— Non, madame, répondit la bonne femme qui aimait assez à causer, c'est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

— Et monsieur est votre fils?...

— Non, madame, c'est mademoiselle qui est ma fille.

— Vous ferez un charmant ménage!... s'écria l'étrangère d'une voix réellement séduisante et en les regardant l'un après l'autre, de manière à lancer à Charles des regards de côté qui semblaient le provoquer.

Charles, que sa cousine regardait fixement, n'osait se hasarder à contempler cette sirène charmante : il rougissait comme un enfant, et, quoiqu'il eût eu plusieurs aventures, il avait tout l'air d'une novice qui n'est jamais sortie de son couvent.

Cette rougeur, cet embarras, étaient, pour l'inconnue, un langage plus délicieux cent fois que les éloges les plus outrés; et voyant une foule d'obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchait déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l'aspect de la richesse et de l'élégance des vêtements de l'étrangère, en examinant ses manières, quoiqu'elles fussent affectées et eussent un peu de liberté, pensait que la dame faisait partie de la haute société. L'équipage qui l'avait amenée, la défense qui lui était faite d'aller en poste, et sur laquelle elle ne s'était pas expliquée, tout confirmait cette opinion, et alors l'attention qu'elle lui accordait le flattait singulièrement.

Par instants, lorsque Annette quittait les yeux de dessus lui, il contemplait la voyageuse avec un plaisir d'autant plus grand qu'il était comme défendu, et que l'inconnue baissait ses paupières avec une complaisance charmante, et le regardait ensuite d'une telle manière, qu'il était impossible à Charles de ne pas s'imaginer une foule de choses, de ces choses que pense un jeune homme, et nous ne les expliquerons pas, pour cause.

Parfois le jeune homme s'aperçut que la dame prenait plaisir à le voir; alors il s'enhardit au point de la regarder à son tour, sans s'inquiéter de ce que les yeux d'Annette lui disaient. Il n'y avait pas un mot de proféré, et cependant ces trois êtres comprenaient tout ce qui se passait dans leurs âmes encore mieux que s'ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que si elle avait l'air de se contrarier de l'attention de Charles pour l'étrangère, la pente de l'esprit humain le conduirait à chercher à plaire à la voyageuse; alors elle les laissa se parler des yeux tant qu'ils voulurent et ne regarda plus son cousin : mais comme on cherche à défendre ce qui nous appartient, et qu'Annette, d'après son caractère, devait être la plus jalouse des femmes, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu'elle était mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

La dame, qui connaissait la jalousie d'Annette d'après le dépit qu'elle avait manifesté en ne regardant plus Charles, ne concevait rien à cette manœuvre de la jeune fille; car Annette, en offrant son coin, mettait précisément sa rivale en face de son cousin, et si bien, que leurs genoux se touchèrent et que leurs pieds furent comme entrelacés. Annette feignit de ne rien voir de ce secret manége, et elle se mit à parler bas à sa mère.

—Ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu, puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j'aurais la tête appuyée à droite au lieu de l'avoir à gauche comme tout à l'heure.

Au premier relais Annette changea avec sa mère, de manière que madame Gérard fut à côté de l'étrangère. Ce fut alors que les desseins d'Annette commencèrent à paraître dans toute leur étendue, et sa rivale fut étonnée de la politique profonde que la jeune fille avait déployée pour une si petite chose.

— Mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh! comme vous rougissez et pâlissez par instants! Seriez-vous incommodé?

— Non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure.

Quelques instants après, Annette, saisissant le moment où Charles rougissait, dit à sa mère :

—Voyez donc comme Charles rougit! Je suis sûre qu'il n'ose pas nous dire qu'il ne peut pas aller sur le devant; moi, cela ne me fait rien, et même je serais mieux dans son coin, j'aurais la tête absolument comme je l'ai là, et de plus je verrais bien plus de pays à la fois!.... Tu verras, ma mère, que si c'est moi qui lui dis de venir prendre ma place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu'il aurait l'air de m'obéir.

A l'autre relais, madame Gérard s'étant convaincue que Charles rougissait, exigea qu'il vint à la place d'Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d'un air de triomphe. Charles était sur le même rang que la dame, dans le fond, et il en était séparé par madame Gérard. Ils ne pouvaient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassait à la fois du même coup d'œil : elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère, celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, éprouvant du mécontentement de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue.

Quand on s'arrêta pour dîner, il descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse, qui le remercia par un gracieux sourire : ce sourire lui parut d'un bon augure, et il semblait lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit An-

nette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame : alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle était inscrite sous le nom de mademoiselle Pauline. A ce nom, le vieux militaire dit à Charles :

— C'est une actrice du théâtre de ****.

Et il fit un tour à droite en lançant à Charles un regard qui signifiait :

« Jeune homme, prenez garde!... »

Alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné, lui dit avec un air de mystère :

—C'est la maîtresse du duc de N***; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé-là; voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. M. le duc l'a conduite ce matin, lui-même, à la voiture, dans son équipage : ils étaient venus la veille retenir les places.

Le conducteur s'éloigna.

Ce discours fut pour Charles un trait de lumière : il eut comme une révélation, et vit, dans ce voyage, le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvait plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara avec avidité de la chaise qui était à côté de l'actrice, et Pauline, à son tour, regarda Annette en lui rendant l'air de supériorité par lequel la jeune fille l'avait comme humiliée.

Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard empreint d'une douleur véritable : il n'osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine; il chuchota avec l'actrice, et leurs discours parurent très-animés : en effet, Charles voulut briller par sa conversation, et brilla : il fut spirituel, parut passionné, l'était même; et, à la fin du repas, la courtisane habile lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès lors ils étaient d'intelligence et qu'il fallait mettre autant de soin à le cacher qu'ils avaient mis d'empressement à se chercher et à se lier l'un l'autre.

Ils sortirent ensemble et parlèrent longtemps dans la cour. A peine Charles avait-il quitté Pauline, qu'en se retournant il vit venir Annette; elle était calme et pleine de dignité.

—Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous.

— Ma chère cousine, répondit-il, j'ignore en quoi je puis vous déplaire.

— En voilà assez..., répliqua-t-elle avec bonté.

On monta en voiture, et Annette dut être contente de Charles, car il fut empressé auprès d'elle et de sa mère, ne dit pas un mot à Pauline qui, de son côté, lui jeta parfois des regards de dédain, et s'entretint constamment avec sa femme de chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manége de l'actrice; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu'elle avait conçus, en étant affectueuse, expansive avec lui, et revenant par mille choses gracieuses à l'amitié qu'elle avait semblé abjurer un instant.

Quand on descendit à onze heures du soir pour souper et se coucher, Charles laissa l'actrice descendre toute seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle : à table, il se plaça à côté d'Annette à laquelle il prodigua ses soins, il fut même d'une tendresse qui aurait dessillé les yeux à toute autre qu'à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue : en effet, il dormit d'un profond sommeil. Le vieux militaire le regardait avec un air moqueur et semblait rire de l'actrice qui, à chaque instant, se penchait pour voir Charles, et surmontait son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer dans ses regards un sentiment vainqueur de sa dissimulation. Annette finit par s'apercevoir du manége de ce vieux militaire qui s'était placé à côté d'elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

— Mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée.

— C'est le voyage, répondit-elle d'un air de dédain.

— Alors, reprit-il, nous serons privés à Valence du plaisir d'applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n'avez guère de temps à rester dans votre patrie.

— C'est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

— Oh! il y a des grâces d'état, ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s'endormit bientôt ainsi que sa femme de chambre. Alors Annette, que les paroles du militaire avaient singulièrement alarmée, lui demanda bien timidement :

— Monsieur, oserais-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame?

— C'est une actrice!... répondit le colonel.

A ce moment Charles murmura bien faiblement le nom de l'actrice, mais avec un accent qui jeta dans l'âme d'Annette une glace presque mortelle; il se fit en elle une révolution terrible, et elle regarda le militaire d'une manière qui lui inspira de l'effroi et de la pitié.

— Mademoiselle, dit-il tout bas, j'avais averti votre cousin par un mot, mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. Écoutez-moi : je suis père, et j'ai une fille presque aussi aimable et aussi vertueuse que vous me paraissez l'être; je serais fâché de lui donner un *Caton* pour mari; mais si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donnait le spectacle d'une faute, et qu'elle ne pût pas croire

son mari le plus vertueux des hommes, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux dont elle connaîtrait les aventures de jeunesse; ainsi je crois devoir vous dire que votre cousin n'est plus digne de vous.

Annette versa quelques larmes.

— Mais comment le savez-vous?... dit-elle.

— Tenez, répliqua le colonel (il tira de son sein et remit à Annette une bourse bien connue, cette bourse contenait le reste des huit cent trente francs en or que la jeune fille avait consacrés au voyage de Valence), vous pouvez dire hardiment à votre cousin que vous êtes entrée ce matin à quatre heures dans sa chambre et qu'il n'y était pas; que vous avez trouvé...

— Je ne dirai point cela!... s'écria Annette avec horreur.

— Et que ferez-vous pour le confondre?... demanda le militaire.

— Rien!... dit Annette. Hélas! murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur; et, dans ce fatal voyage, vous verrez que ce ne sera pas le seul fâcheux événement dont je serai la victime.

En ce moment on était sur le point de descendre une montagne, lorsque l'on entendit le bruit d'une voiture qui paraissait aller extrêmement vite; ce bruit, dans la situation d'âme où était Annette, retentit dans son cœur en le faisant battre comme de peur; elle craignait tout, la pauvre petite!... C'était une calèche très-élégante et légère qui semblait voler : elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle lui vit descendre, au grand galop, une côte presque à pic : elle s'intéressait aux personnes que contenait le char comme on plaint les passagers d'un bâtiment qui périt; mais en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

Tout à coup elle entend un choc terrible, les chevaux poussent un gémissement lamentable, des voix confuses crient au secours; alors Annette effrayée, regardant avec précipitation, ouvrit par sa brusquerie la portière qui n'était pas bien fermée, tomba à terre sans se faire de mal, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venaient de tomber dans une fondrière, car il lui fut impossible de retenir cet élan d'humanité qui remplit le cœur à l'aspect de l'infortune.

CHAPITRE IV.

Annette fut bien vite auprès de la calèche; et, sur le bord d'un rocher, apparut comme un ange aux deux messieurs qui gisaient au fond d'un ravin.

Le postillon n'était pas blessé, les deux inconnus en étaient quittes pour des contusions; mais les roues de leur calèche étaient brisées à ne s'en pas servir.

Annette, tout émue, leur demanda s'ils n'avaient pas quelque blessure sérieuse : les deux inconnus restèrent dans l'étonnement le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu'ils venaient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars, en robe blanche, et inquiète comme si elle eût eu quelques droits sur eux. Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux : elle sentit en elle-même quelque chose d'indéfinissable à son aspect, et toute honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva, les voyageurs s'empressèrent de descendre et d'aider au postillon à dégager deux chevaux qui restaient vivants, car les deux autres avaient été écrasés : après avoir tout arrangé, l'on remonta les deux inconnus sur la route.

Celui qui avait si fort frappé Annette regarda la calèche, et vit que les deux essieux étaient tellement brisés, qu'il devenait impossible de continuer leur route avec cette voiture : il tira alors sa bourse, donna quelque argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, disant qu'à son premier voyage il la reprendrait.

Cette affaire étant terminée, il monta dans la diligence avec son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un portefeuille assez grand auquel il parut donner l'attention que l'on a pour une chose précieuse.

— J'aurais, dit-il après être remonté, j'aurais voulu passer de jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu'il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manquerait plus que cela pour avoir eu tous les accidents qui puissent fondre sur des voyageurs.

En entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l'or qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentait des heures entières passées dans l'occupation fastidieuse de tirer lentement l'aiguille : elle fit ce mouvement machinalement, car son cœur était rempli d'une douleur profonde que l'aspect de Pauline et de son cousin renouvelait à chaque instant.

— Vous avez été heureux, messieurs, dit Pauline; sur cent personnes qui verseraient ainsi, la moitié, et beaucoup de l'autre moitié, y auraient péri.

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation.

Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que cela se pratique, et cet

examen se fit en silence. Celui qui paraissait le maître, et l'était en effet, pouvait avoir trente-cinq ans, mais il paraissait atteindre la quarantaine par la nature de ses traits : il était très-basané, un peu gros, petit, l'œil plein d'une énergie étonnante et d'une assurance prodigieuse.

Il était habillé tout en noir, malgré la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui décorait sa chemise, annonçaient un homme très-opulent. Une chose qui saisissait tout d'abord, c'était un air de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquait un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé. Ses gestes, en harmonie avec la conscience qu'il avait de sa supériorité, ne détruisaient point l'illusion, et il régnait, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d'une force qui sentait en quelque sorte la férocité : il aurait pu, comme l'aigle, déchirer sa proie ; mais, comme le lion, il aurait su pardonner.

Cet homme offrait le singulier assemblage d'un front qui contenait de la bonté et de la grandeur même, avec une tournure qui, dans l'ensemble, avait quelque chose de dur. Un physionomiste, d'après sa bouche, l'aurait jugé un être dépourvu de sensibilité ; un autre, à l'aspect de ses yeux, y aurait vu cette vaste conception, cette grandeur, qui ne machinent rien de bas, et qui, dans un crime, ne commettent rien que de nécessaire, sans égorger, comme le tigre, pour le seul plaisir de se baigner dans le sang. Il y avait, dans cette tête bizarre, accès à la sensibilité, et tout à la fois la faculté de la refouler en lui imposant silence : à Rome, l'inconnu aurait été le Brutus qui tua ses enfants ; à Sparte, Léonidas ; et, comme Thémistocle, il se serait empoisonné plutôt que de marcher contre sa patrie : comme Pierre Ier, il aurait fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais, comme lui, il aurait aidé l'enfant timide à sortir du cercle fatal, en écartant les poteaux de l'enceinte où l'on égorgeait les Strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l'avait taillé en grand : ses épaules étaient larges, sa tête grosse comme celles que l'on désigne dans les arts sous le nom de *têtes de satyres ;* ses cheveux crépus et noirs se frisaient d'eux-mêmes en annonçant la force, et ses muscles saillants, ses contours, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquaient une force de corps prodigieuse. En effet, quand il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il semblait qu'en pressant il lui eût été possible de briser ce qu'il touchait ; ses mains étaient d'une grosseur étonnante, et quoique couvertes de gants blancs, elles paraissaient habituées à soulever des masses.

Son regard pénétrant allait droit à l'âme, et l'aspect de ce singulier être imprimait à l'imagination un certain ordre de pensées : c'est-à-dire que l'on n'attendait rien que d'extraordinaire et d'imprévu de son caractère, et l'on appliquait à sa figure les idées que l'on conçoit de certains hommes historiques, dont on se trace un portrait idéal. Il remplissait l'âme tout entière, et l'on ne pouvait pas le voir avec indifférence ; il fallait ou l'admirer ou détourner la tête avec répugnance.

Sa voix forte avait de la rudesse ; il régnait peu de poli dans ses manières, et l'on voyait qu'il devait avoir fait la guerre, car ce n'est qu'à la longue que les militaires perdent ce qui les distingue des autres hommes, diagnostic qui reste indéfinissable et échappe à l'analyse.

Après que chacun eut observé l'étranger et pris plus ou moins de ces idées sur son compte, on examina son compagnon, et l'on s'aperçut qu'il régnait une singulière amitié entre eux. Le second était grand, sec, maigre, nerveux, et il aurait paru avoir un grand caractère de fixité s'il n'eût pas été à côté du premier : il y avait chez lui moins d'idées et plus d'énergie, en ce sens qu'elle était tout le caractère et qu'elle entrait pour la somme totale des règles de la conduite : cet homme-là, une route prise, devait la suivre toujours, bonne ou mauvaise.

Pendant qu'on les examinait ainsi, ils jetaient de leurs côtés des regards observateurs sur leurs compagnons de voyage. Le coup d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles : cette figure mielleuse, régulière et un peu fausse, ne lui convint pas ; il le témoigna à son ami par un geste, et ce geste exprimait à la fois l'aversion et le mépris : Charles feignit de ne pas l'apercevoir. L'étranger regarda assez attentivement l'actrice, mais il revint toujours assez cavalièrement à la figure d'Annette, et finit par lui dire, en adoucissant sa voix :

— C'est mademoiselle qui est venue si vite à notre secours ?... Je vous remercie.

Puis, se retournant, il aperçut le colonel et lui dit :

— Ah, ah ! voici un brave !... car je gage, monsieur, que vous avez servi, et que vous avez quelque blessure ?

Le colonel s'inclina.

Annette, toujours occupée de son cousin, acquérait de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avait dévoilé. La nuit approchait, on n'était plus qu'à sept lieues de Valence, et Pauline profitait de l'obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue était arrêtée sur l'homme extraordinaire que le hasard leur avait amené. De son côté, il regardait la figure d'Annette avec intérêt, car, expressive comme elle l'était, sa mélancolie s'y peignait à grands traits, et il sembla compatir à

la peine qu'il ignorait, entraîné par le *je ne sais quoi*.

Il faisait nuit noire, on traversait le bout de la forêt de Saint-Vallier qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout à coup la diligence s'arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n'avancèrent pas. Le postillon descendit et jeta un cri d'alarme en trouvant des cordes tendues d'un arbre à l'autre, ce qui barrait le chemin : à peine le postillon eut-il crié qu'une troupe d'hommes à cheval parut, entoura la voiture en montrant une forêt de canons de pistolets tendus, si bien, que les deux étrangers et le colonel virent qu'il n'y avait aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l'on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu'il ne leur serait fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lestement de leur besogne, en s'emparant des sommes qu'ils savaient être dans la voiture.

L'actrice se lamentait, et Annette tremblait comme la feuille : elle avait tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée; l'étranger ouvrait son portefeuille, et, par une présence d'esprit étonnante, défaisait sa cravate et y insinuait un gros paquet de billets de banque, lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre.

L'actrice fut dévalisée avec promptitude; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa au vendredi.

Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenait un pistolet à chaque main d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... Après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entre eux et ses gens:

— Ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets !..... diable!...

Et il lâcha un juron effroyable.

Alors, toute la troupe accourut, et, sur-le-champ, chapeaux, bonnets, tout fut mis à bas par les bandits qui donnèrent les marques du plus profond respect à la vue des deux amis. Les voyageurs étonnés regardèrent cette scène avec terreur, et chacun crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelque association secrète.

C'était une chose curieuse que de voir, au milieu de la nuit, cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, les voyageurs ébahis d'un côté, le conducteur et le postillon tristes de l'autre, et, au milieu, les brigands en groupe presque prosternés devant deux hommes: ce tableau, éclairé par les lanternes qui ne donnaient qu'une fausse lueur à cause de la verdure qui paraît alors comme noire, était vraiment pittoresque, et un peintre aurait voulu être volé pour pouvoir le dessiner d'après nature.

— Par le feu Saint-Elme !... s'écria d'une voix tonnante l'étranger, je ne croyais guère me trouver en pays de connaissance avec ces brigands-là ! Dis donc ! ajouta-t-il en prenant le bras de son ami et resserrant ensemble leurs pistolets, combien leur donnes-tu de temps pour vivre encore sans être pendus ?

— Nous savons ce que nous risquons, mon capitaine, dit le chef, et vous...

— Chut !... ou je te brûle la moustache ! s'écria l'ami de l'étranger. Tu es en mauvais chemin, Navardin [1] !... Mais, puisque tu es leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor. Je t'en dédommagerai, ajouta l'étranger; allons, rends-le-lui ! Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnaissance.

A cette parole, le capitaine rendit la bourse à la tremblante Annette; les voleurs laissèrent chacun remonter, et ils s'enfuirent au grand galop. On peut s'imaginer les divers sentiments dont les voyageurs furent animés pour les deux étrangers, en se rendant à Valence qui était la première ville qu'ils allaient rencontrer et le terme de leur voyage : cette route se serait faite en silence sans l'actrice qui regrettait à chaque instant son cachemire, ses diamants et ses dentelles.

Annette ne savait que penser de la manière dont son trésor lui avait été rendu, et elle dit à l'étranger :

— Je ne sais, monsieur, si je dois vous remercier ou me plaindre d'avoir recouvré ma bourse par votre faveur...

— Agissez comme bon vous semblera, mademoiselle, répliqua l'étranger.

Annette se tut.

Le colonel regrettait fort ses cinq cents francs et ne pouvait s'empêcher de penser que les inconnus étaient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant l'air déterminé dont ils descendirent, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravate, et leur surprise, il devenait clair qu'ils n'avaient pas couru risque de la vie en brisant leur calèche pour le plaisir de présider à un vol, auquel leur concours n'avait guère paru nécessaire, et surtout qu'ils ne seraient pas remontés avec les voya-

[1] Ce personnage était presque inaperçu dans le *Vicaire des Ardennes*.

geurs. Jamais aventure ne renferma plus d'aliments pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu'elle fût, ne pouvait pas se satisfaire, puisque l'on n'osait faire aucune question aux deux étrangers.

En s'approchant de Valence, Annette éprouva une sorte de peine : jusque-là elle s'était dispensée de parler à son cousin; et, se séparant de lui par la pensée, elle avait, cette journée, vécu comme loin de lui : désormais elle allait se trouver sans cesse avec Charles, et dans une extrême contrainte qui nécessiterait une explication. A ce moment la lune se levait et jetait dans la voiture assez de jour pour apercevoir les figures des voyageurs. Les yeux d'Annette s'arrêtèrent machinalement sur l'étranger qui, ne se croyant pas observé, réfléchissait sans doute à des choses d'une extrême gravité : son visage était farouche et portait le caractère d'une méditation sombre; l'énergie extraordinaire de son âme brillait comme l'éclair parmi les nuages, et Satan, se levant du sein de son lac de feu pour haranguer les démons, n'avait pas plus de fierté et de majesté sauvage dans les traits. La lune, laissant cette figure comme indistincte et n'en révélant que les masses les plus saillantes, ajoutait encore à la profondeur des idées qui se peignaient sur cette tête énorme.

Annette tressaillit à cet aspect, un sentiment indéfinissable s'éleva dans son cœur, elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne, mais elle fut ramenée, par la curiosité, vers cet homme qui apparaissait à son imagination comme un monument : elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisait le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger.

La diligence roulait dans les rues de Valence, que le jour avait paru; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avait été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise, qui, par hasard, se trouvait dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière et sans aider aux voyageurs à descendre.

— Qu'attendez-vous donc? lui demanda le compagnon de l'étranger; ouvrez-nous...

Le conducteur monta sur le marchepied et répondit que l'on avait été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit.

— Nous serons aussi bien dans une salle que dans la voiture, répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme l'étranger et son compagnon allaient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit :

— Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms pour que je vous porte sur ma feuille?

— C'est inutile, répliqua l'étranger, puisque nous sommes arrivés : le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

— Impossible, messieurs, répliqua le conducteur.

— Oh! oh! reprit l'étranger en entrant dans la salle, ceci annonce des hostilités; eh bien, mettez M. Jérôme et M. Jacques! Et ils allèrent tous deux s'asseoir, l'étranger à côté d'Annette, et son compagnon entre Charles et l'actrice.

Une jeune servante était dans la salle, et l'étranger, au bout d'un instant passé dans le silence, lui dit :

— Mademoiselle, avez-vous ici des voitures?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir?

A ces mots le conducteur, faisant un geste qui signifiait que les étrangers ne s'en serviraient guère, sortit, pour reparaître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé en noir.

— Il paraît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier? demanda l'officier de police, car c'en était un.

— Et volés, reprit l'actrice.

— Ces messieurs, continua l'officier en désignant les deux inconnus, paraissent connaître les voleurs, à ce que l'on prétend?

— Oui, monsieur, répliqua Charles en souriant.

— En ce cas, reprit l'officier, nous allons recevoir vos dépositions, et ces messieurs me suivront.

A ces mots, il fit un signe aux gendarmes qui s'avancèrent vers les deux inconnus.

L'étranger plissa son front, ses yeux s'animèrent, les signes d'une effroyable colère se manifestèrent sur son visage, et avec la même rapidité qu'un tonneau de poudre qui s'enflamme et part :

— Ah çà! s'écria-t-il d'une voix tonnante, jouons-nous la comédie?... et sur le *oui* d'un jeune freluquet allez-vous nous arrêter? Jour de Dieu! tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s'est passé? et pour qui nous prend-on?...

L'officier de police n'écoutait pas, demandait à chacun ses passe-ports, et chacun les cherchait. Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris; il l'enleva en l'air, le tourna, et en un clin d'œil s'en servit comme d'une toupie, sans que les gendarmes pussent l'en empêcher, quoiqu'ils fussent accourus.

— Cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudrait comme une meule écrase un grain de blé.

— Ah! criait l'étranger, je t'apprendrai le code de la politesse française et à écouter ce qu'on te dit, méchant pousse-procès!...

Les trois gendarmes s'emparèrent de l'inconnu, mais en un clin d'œil il les envoya à trois pas de lui : alors les gens de l'auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes, l'officier, tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée, se serrait auprès de sa mère, l'actrice admirait la force étonnante de l'étranger, et l'ami de l'insurgé riait à gorge déployée.

Il alla vers son ami et lui dit :

— Tu n'en fais jamais d'autres!... eh! laisse-les instrumenter : ne sommes-nous pas à Valence?

L'officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté, car si l'un coûtait tant à arrêter, qu'allait-il faire de l'autre?... Alors il prit le parti de lui demander fièrement son passe-port.

— Imbécile, lui dit le dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n'ayons pas de passe-ports, qu'est-ce que cela fait à notre affaire puisque tu nous prends pour des brigands? Tes gendarmes n'ont pas d'armes, tiens!...

Là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups, les mit jusque sous le nez de l'agent de la police valençaise, qui recula brusquement en disant :

— Monsieur, pas de gestes!...

A ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes; celui qui avait tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent, et l'officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l'étranger dit au maréchal des logis qui le gardait de le conduire à la Préfecture, et comme on lui fit observer que le préfet n'était pas levé, il répondit qu'il se lèverait pour eux. Cette réponse surprit la cohorte, et l'air impérieux de l'étranger devint tellement imposant que les deux prisonniers furent emmenés à la Préfecture, au grand étonnement des voyageurs, qui avaient contemplé cette scène avec des sentiments bien divers.

CHAPITRE V.

L'officier, malgré l'absence du capitaine de la bande de voleurs, n'en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu'on lui disait comment la chose s'était passée, il ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'il devenait impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuait, lorsque le maréchal des logis, qui avait conduit les soi-disant brigands à la Préfecture, vint annoncer que M. le préfet venait de marquer de la joie en les apercevant, qu'ils étaient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l'avaient entendu rire au récit de l'aventure des étrangers; puis il apportait une lettre écrite par le préfet lui-même. L'officier de police la lut et parut décontenancé.

— Ils vont même déjeuner avec le préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s'en retourner, car je viens d'apprendre, par les domestiques, que c'est ce riche Américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal : cet homme-là a des millions!...

— En tout cas, répliqua l'officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m'a presque brisé les reins.

Sur le bruit qui courait dans Valence que la diligence avait été arrêtée et volée à Saint-Vallier, madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parents, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs. Charles, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, alla s'entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre la famille qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de madame Servigné, lequel était situé dans une rue assez fréquentée de Valence.

C'était une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, de département : on y vendait de tout, depuis du fil jusqu'à du lin, depuis la toile jusqu'au coton, soieries, draperies, même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d'occasion, et ce magasin était un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avait étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu'elle se trouvait propriétaire de la maison où elle demeurait : Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et cette chaleur de cœur que les gens du Midi mettent dans toutes leurs actions, oui, dans toutes, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus sérieuse.

On trouva, dans le magasin, le futur d'Adélaïde Servigné : c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure peu revenante, l'œil sournois, le maintien embarrassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux; du reste, il s'était fait aimer d'Adélaïde, et à cela il n'y avait rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d'aversion qu'elle réprima; mais il lui échappa le même geste par lequel l'étranger de la voiture avait témoigné sa répugnance pour

Charles. Annette, comme toutes les personnes superstitieuses, écoutait singulièrement ses premières impressions, et les présages qui accompagnaient la première vue d'un objet ou d'un être; ainsi elle remarqua qu'en apercevant M. Bouvier, elle marcha sur un oiseau que l'on avait lâché, en oubliant de le faire rentrer dans sa cage : la pauvre bête mourut, fortement regrettée par madame Servigné qui aimait beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère, et qui doit faire deviner d'avance à plus d'un lecteur observateur qu'elle était bavarde.

En effet, la bonne femme tenait à sa langue autant que sa langue tenait à elle, et l'on s'en aperçut bien vite.

— Enfin, vous voilà!... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui servait de salon, quoique son lit y fût; ah! que je suis aise! M. Bouvier, Jacques a-t-il fermé la boutique? Mais asseyez-vous donc, mesdames. Ah! Charles, que tu es grandi!... et savant... Eh bien, viens donc que je t'embrasse encore; j'ai cru que vous n'arriveriez jamais; et vous avez été volés encore! mais vous nous raconterez cela, j'espère!... dans un autre moment!... s'écria-t-elle en voyant que madame Gérard ouvrait la bouche pour faire sa partie. Tenez, ma chère sœur, voici mon gendre, M. Bouvier; il est de Bayeux, en Normandie...

Ici la respiration lui manqua, et elle embrassa son fils tout en reprenant haleine. En habile femme, madame Gérard saisit la parole, et la conversation devint un peu plus générale.

Enfin l'on installa les Parisiennes, et au bout de deux ou trois jours elles furent chez madame Servigné comme si elles y eussent été depuis vingt ans. Une des premières occupations d'Annette fut de s'informer si l'on était près d'une église, car cette fête brillante, par laquelle l'église célèbre l'Éternel, déployait alors toute sa pompe.

Pendant huit jours, le soir, il se fait à la nuit la magnifique cérémonie du salut, et la religieuse Annette n'aurait pas manqué, pour toute la fortune et les joies de la terre, une prière aussi belle que celle-là.

Il y avait justement, au bout de la rue habitée par madame Servigné, une église ou plutôt une chapelle, car elle était petite et dans le genre gothique, architecture dont le mystère s'accorde parfaitement avec les croyances et les pratiques du christianisme.

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir, après dîner, Annette, qui avait marqué à Charles tout autant d'amitié que par le passé, lui demanda :

— Mon cousin, ne voulez-vous pas venir au salut avec moi?...

Aussitôt madame Servigné s'écria :

— Mais, ma nièce, nous irons tous!...

— Non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j'ai précisément affaire à cette heure-ci.

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avait parlé d'un ton si péremptoire, qu'il n'y avait aucune observation à faire, et la famille s'achemina vers l'église en le laissant tout seul. Avant d'entrer à la chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères : c'était une affiche de spectacle, qui annonçait que mademoiselle Pauline ne donnerait que trois représentations : la première était indiquée pour le soir même, et, par l'heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préférait la jouissance de voir mademoiselle Pauline, au plaisir d'accompagner un instant au salut celle qui lui avait prodigué les marques de la plus tendre amitié dès l'enfance.

A l'aspect de cette affiche, une foule de pensées assaillit le cœur de cette douce fille, et une méditation pénible remplit son âme pendant qu'elle marchait à l'église. « Quel charme a donc une actrice, se disait-elle, pour que, dans un instant, elle fasse tout oublier?... Que donne-t-elle?... Ont-elles des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d'amour que nous n'en prodiguons en vingt années?... Ou serais-je d'un caractère peu aimant?... Grand Dieu! n'aurais-je donc aucune sensibilité? et vous aurais-je tout donné?...

A ce moment elle entrait dans l'église, et toutes ces pensées s'enfuirent comme une vapeur légère devant le soleil : elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse, en s'agenouillant : « O mon Dieu! c'est donc à vous que je me dédie!... et ce cœur sera tout entier brûlant pour vous, à jamais, dans cette parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne dont les instants seront *des siècles de siècles!...* »

Elle releva lentement sa tête, secoua les boucles de ses cheveux qui retombèrent sur son cou d'albâtre, une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots : *Ce sera ton époux de gloire. Hic erit sponsus gloriæ.*

Frappée de la singulière coïncidence de ces paroles qui retentissaient dans son cœur comme prononcées par un ange qui se serait assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et, contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées, elle vit dans l'obscurité la tête énorme et les cheveux bouclés de l'étranger de la voiture. Annette tressaillit, et son cœur fut frappé d'un tel coup, qu'on ne peut comparer son effet qu'à ce malaise qui fait tourner le cœur avant l'instant où la défaillance sera complète.

Cette apparition était-elle un effet de son imagi-

nation ou une réalité? Elle n'osa pas relever la tête pour s'en assurer; et tenant son livre en tremblant, elle lisait involontairement : « *Ce sera ton époux de gloire.* » Ses idées superstitieuses vinrent l'assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parlait un langage divin qui déchirait le voile de l'avenir : il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, viennent au cerveau sans que la raison la plus sévère puisse les chasser; c'est comme le rêve de l'esprit pur. Annette trembla si fort que sa cousine s'aperçut de son agitation à celle de son livre.

— De quoi riez-vous, ma cousine? dit Adélaïde.

— Je ne ris pas, répondit Annette, je suis indisposée... Mais je suis mieux! ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir.

Elle voyait toujours, malgré elle, cette figure dont les yeux énergiques lui avaient paru brillants d'un feu terrible en ce qu'il annonçait la passion; et la passion, dans cet être extraordinaire, devait être une flamme dévorante.

Le salut commença; l'église était parfumée par les fleurs qui la garnissaient, une profusion de cierges répandait une brillante lumière qui, venant de l'autel, produisait un effet prodigieux, car le prêtre semblait marcher au sein d'un nuage lumineux formé par la fumée de l'encens.

Le chant de joie et la masse d'harmonie répandus par l'ensemble des voix avaient quelque chose de grandiose et d'imposant; mais pour ceux qui environnaient Annette, il régnait dans ces accords un charme de plus, car elle chantait avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que son organe tranchait sur tout et inspirait le désir de l'entendre seule.

Plusieurs personnes même cherchèrent dans les rangs des femmes de quelle bouche délicieuse partaient ces mélodieux accents; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restait immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, qu'Annette se leva, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la colonne auprès de laquelle cette tête énergique s'était présentée à sa vue d'une manière si étonnante. Elle tressaillit encore davantage, car, cette fois, elle vit, dans l'enfoncement de la chapelle, l'inconnu de la voiture : le faible jour qui s'échappait des vitraux et de l'autel sur lequel les cierges s'éteignaient, ne le laissa voir que d'une manière indistincte et comme une grande ombre, ou plutôt comme la statue d'un tombeau, car il était immobile, la tête inclinée, et plongé dans une profonde méditation : son ami l'accompagnait. Cet ami lui toucha le bras quand Annette les regarda; alors elle baissa la tête, et ses yeux cherchèrent la terre. Elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que tout le temps du salut elle était restée sur la pierre d'un tombeau, car autrefois les églises avaient des caveaux souterrains où l'on enterrait les personnes de distinction, et l'on recouvrait l'endroit de leur sépulture de ces pierres *tumulaires* qui servaient de pavé.

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres, peuvent n'être rien et exciter le sourire de beaucoup de personnes; mais pour Annette, et d'après son caractère, c'étaient des événements qui faisaient une profonde impression sur son âme. Elle suivait donc sa mère dans un silence qui étonnait sa cousine et non madame Gérard, car elle était habituée, en sortant de l'église, à voir Annette plongée dans la méditation.

Les deux cousines marchaient les dernières de la petite troupe que formait la famille. Après être sorties de l'église, elles entendirent les pas de deux hommes qui les suivaient immédiatement.

— Ma cousine, dit Adélaïde, regardez donc l'un des messieurs qui nous suivent!.... il a une figure singulière, vous n'en aurez jamais vu et n'en verrez de semblable, c'est un visage de conspirateur.

— C'est juger légèrement les gens! répondit Annette, certaine que c'était l'inconnu de la voiture qui revenait de l'église.

D'après la réponse d'Annette, Adélaïde se tut en pensant en elle-même que sa cousine était plus grave que ne le comportait son âge; et *elles prirent mal ensemble,* s'il est permis d'exprimer, par cette phrase familière, l'espèce de sentiment que l'on conçoit pour une personne dont le caractère ne coïncide pas avec le nôtre.

A peine avaient-elles fait quelques pas de plus, qu'elles entendirent une espèce d'altercation entre les deux étrangers : elle paraissait assez vive; ils parlaient bas, mais cependant, avec de l'attention, on pouvait saisir quelques mots, et l'on pense bien qu'Annette, de même que sa cousine, avaient l'oreille fine à leur âge.

— Oui, je t'empêcherai d'y venir!... disait l'étranger; oui, sans doute.

— Et pourquoi?...

— Pourquoi?... Parce que cela ne te convient pas; et que, dans ce genre, tu as assez de ta dernière *victime!*...

Ici les deux jeunes filles n'entendirent plus rien, si ce n'est un nom qui finissait en *ie,* comme Stéphanie, Mélanie, Virginie; mais quoiqu'il revînt plus d'une fois dans les phrases prononcées à voix basse, elles ne purent le connaître en entier.

— Elle est morte!... fut le premier mot qu'elles entendirent : il était dit par l'étranger avec un air de surprise.

— Et l'on peut, reprit l'autre, dire que jamais sous le ciel il n'y eut une créature plus angélique, une plus belle fleur! Elle était toute femme, et digne plutôt du ciel que de la terre, car j'ai appris sur elle des choses qui tirent les larmes des yeux.

— Par qui?

— Par sa femme de chambre. Tiens, n'approche pas des femmes, ce sont des plantes trop fragiles, et tu es un vent de tempête : d'ailleurs...

Les deux cousines étant arrivées n'en entendirent pas davantage. Annette, étonnée des mots que le hasard lui avait permis d'écouter, ne savait que penser des inconnus : son âme était à la fois remplie d'effroi et de tranquillité. Cet état serait difficile à expliquer; on ne pourrait en donner l'idée qu'en comparant Annette à un bel édifice dont une partie ressent les outrages d'une tempête, pendant que le soleil, dissipant les nuages d'un côté, y introduit ses rayons qui répandent une lumière pure et finit par éclairer tout le temple : une lueur pareille se levait dans le cœur d'Annette sans qu'elle en soupçonnât la clarté.

Charles n'était pas rentré, et ne parut même pas au souper de famille; Annette en fit tristement l'observation, et, comme elle ne dormit pas, elle l'entendit revenir à onze heures environ dans la nuit.

Pendant les cinq jours que mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles resta peu dans sa famille; il ne dînait même pas au logis : un soir il ne rentra pas du tout, et il n'alla pas une seule fois au salut. Un jour Annette sortait en même temps que son cousin; il fut montré au doigt par un jeune homme qui dit à son compagnon, quand Charles s'éloigna :

— C'est l'amant de Pauline.

Enfin cette dernière partit : dès lors Charles fut tout entier à sa famille et n'eut plus d'autre dérangement que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette; il semblait sentir qu'il avait de grands torts à réparer, et il revenait vers Annette avec une ardeur, une tendresse, qui firent horreur à cette jeune fille, sévère en ses principes. Charles avait trop de tact et de finesse pour ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine déployait toutes les fois qu'il s'agissait des sentiments intimes que deux jeunes gens, destinés l'un à l'autre, ont quand ils s'aiment; et cette froideur contrastait chez Annette avec l'amitié dont elle accablait son cousin pour les choses indifférentes.

Il n'y avait plus que deux jours de salut, le samedi et le dimanche, jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l'étranger qu'ils avaient reçu dans leur diligence était resté à Valence, et qu'il était venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l'avait pas revu.

—Il paraît, ajouta-t-il, que cet inconnu est prodigieusement riche; on ne lui donne pas moins de sept à huit millions; il y en a même qui disent douze : ainsi, il était loin d'être capitaine de voleurs.

Annette rougissait en entendant parler de l'étranger, mais Charles ne s'en aperçut pas, et continua de s'entretenir de lui en exaltant la magnificence de Durantal, la somptuosité du parc, les environs et le site, car cette propriété était placée sur une montagne qui avoisinait Valence du côté du midi, et le revenu montait à plus de quatre-vingt mille francs.

— Est-il marié? demanda madame Gérard.

— Non, répondit madame Servigné, dont la boutique était le rendez-vous de toutes les commères, et qui savait tout ce qui se passait dans la ville et aux environs; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c'est que l'on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c'est une nouvelle ça! car il s'était vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les *cent jours!*...

Charles parut comme frappé d'une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et madame Servigné, venaient de se retirer, que Charles et Adélaïde sa sœur étaient encore pensifs, assis à la table de famille.

— Mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirais-tu par hasard être aimé de cette pie-grièche d'Annette?

— Est-ce que tu aurais à t'en plaindre? demanda Charles. Car pour en parler en de pareils termes...

— Moi! s'écria Adélaïde, non, et quoiqu'elle ait l'air de vous écraser à chaque instant par son regard extatique et par sa simplicité d'habillement, de conduite et de paroles, Dieu merci! pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette!... mais elle n'est pas de son âge, et je ne t'en parlais que pour toi : si tu crois qu'elle t'aime, tu te trompes...

— Comment cela?... répondit Charles étonné; je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas...

— Eh bien, dit Adélaïde en l'interrompant, crois-moi, les femmes se connaissent un peu à cela : voilà cinq ou six fois que je remarque l'air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n'est pas de bon augure pour toi...

— Je n'imagine pas qu'Annette puisse changer.

— Questionne-la, fais un essai, et tu t'en convaincras... Dis-moi donc, est-elle riche?...

— Annette, reprit Charles, est riche en sentiments religieux!... Du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rente.

— Eh mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d'entretenir la paix avec elle.

Cette conversation excita quelque défiance dans le cœur de Charles, et il résolut, à la première occasion, d'éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvait croire qu'Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline : l'extrême innocence de sa cousine excluait toute idée de perspicacité de sa part dans une semblable affaire, et Charles ne croyait pas s'être permis la moindre chose qui pût le trahir. Cependant les manières d'Annette n'était plus les mêmes, les discours d'Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande incertitude.



CHAPITRE VI.

Le lendemain était le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu et le dernier jour du salut. Depuis sa première apparition dans l'église, l'étranger de la voiture n'était pas revenu, et cette circonstance avait produit un singulier effet dans l'âme d'Annette.

Quoique pure comme un lis qui vient d'éclore, elle s'était attendue à le rencontrer le lendemain, et, en entrant comme en sortant, quand elle jeta un coup d'œil dans l'église, elle ressentit ce mouvement qui se fait en nous lorsque notre attente est trompée. Chez elle, ce mouvement était presque machinal, et cette phrase : « Il n'est pas venu, » sans être prononcée, était sa pensée intime.

Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut, elle l'accepta, et il se mit à côté d'elle. Le salut était commencé, et Annette chantait d'une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvait à côté d'elle; elle trembla, car un secret pressentiment lui disait que ce ne pouvait être que l'étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l'impatience que Charles témoigna après avoir aperçu celui qui s'était placé à côté de sa cousine : il se levait, tournait la tête, regardait l'étranger qui, semblable à un lion sur lequel se pose une mouche, ne faisait aucune attention aux manières de Charles, et dévorait des yeux le voile blanc qui descendait du chapeau d'Annette, en dérobant sa figure à tous les yeux. L'étranger recueillait en son âme les sons purs et harmonieux de cette voix céleste, et son émotion était visible; il n'avait point son compagnon, et rien ne troublait son plaisir auquel il s'abandonnait tout entier.

Charles bouillait d'impatience, il aurait voulu que le salut fût fini, et il se réveillait en son cœur plus que de l'amour pour sa cousine depuis que la présence de l'étranger lui glissait dans l'âme l'idée terrible qu'il avait un rival, et qu'il était dans l'ordre des choses possibles qu'Annette l'aimât. Il avait cependant la jouissance de voir sa cousine immobile et l'œil toujours à l'autel. Lorsque le salut fut fini, elle ne tourna même pas la tête, donna le bras à Charles et sortit de l'église sans faire un seul mouvement pour voir l'étranger.

— Ma cousine, dit Charles, il fait un temps magnifique; nous avons une heure et demie d'ici le souper, voulez-vous vous promener dans la campagne? Nous n'en sommes pas loin.

— Très-volontiers, dit Annette.

Et ils se détachèrent de la compagnie en se dirigeant vers le faubourg.

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent sortir de dessous une treille, en dehors de la ville et à la porte d'une espèce de cabaret, les éclats de rire et les chants d'une troupe joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent devant cette treille, qui était séparée du cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria :

— La voici!

Et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disait que c'était d'elle que l'on s'occupait sous cette treille; et cependant, il n'y avait aucune apparence qu'une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui paraissaient appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompait pas, et cette treille était en ce moment le rendez-vous de gens qui occupaient bien du monde. Il pouvait y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d'hommes, au milieu desquels on distinguait un gendarme en uniforme.

La plupart des convives étaient habillés avec des vestes et paraissaient être des ouvriers *endimanchés :* quelques-uns avaient du plâtre à leurs habits; leurs chapeaux étaient couverts de quelques taches blanches de chaux; et l'un d'eux, mieux habillé que les autres, ayant une toise qui lui servait de canne, était placé au centre, à côté du gendarme, et semblait être l'entrepreneur qui les employait. Les figures de ces ouvriers avaient toutes des expressions qui indiquaient un choix d'êtres : nulle n'était sans énergie, et chacune annonçait soit la ruse, soit la force, soit la résolution, toutes le courage; et ces qualités étaient mises en commun vers un but, que

l'union et l'accord de tous indiquaient merveilleusement. Leurs traits étaient fortement marqués, leur teint bruni par le soleil qui brûle l'Afrique et allume les torrents de chaleur de la ligne. L'on s'apercevait que ces hommes n'appartenaient pas au pays de France : l'un portait le caractère de la figure américaine, tel autre celui de la tête anglaise ou du Nord, et d'autres les crânes des Méridionaux. Un homme instruit, qui aurait passé en ce moment vers cet endroit, aurait cru apercevoir des ombres de ces fameux et célèbres flibustiers, si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que la résolution, l'amour du pillage et la cruauté.

Ils étaient à la fin d'un repas et dans cet état d'ivresse et d'exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets et les vins forts du Midi : leurs cris et leurs propos se ressentaient de l'état de leurs têtes.

— Vive la joie !... criait un homme au gosier desséché.

— Mais vivent les sonnettes !... répondait un autre.

— *Et requiescat in pace !*... disait mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

— Écoutez ! écoutez !... s'écria l'un d'eux plus ivre que les autres, je vais chanter.

Et, sans attendre, il entonna :

Si l'on pendait tous les voleurs
Qui volent sur la terre,
Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre :
Car, je le dis, écoutez bien,
Il n'est dans ce bas monde,
Malgré sa foi profonde,
Que presque tous bons gens de bien :
Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité

. . . .

— Au diable la chanson !... dit le gendarme en interrompant le chanteur et criant plus fort que lui ; quand j'entends parler de corde et de supplice, cela me trouble la digestion.

— Ah bah ! lui répondit un vieillard encore vert qui était à sa gauche, ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres hommes ?

— C'est bien pour cela qu'il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme ; d'ailleurs, s'il continue, je le frotte...

— Je voudrais bien voir cela, hussard de la mort, s'écria le chanteur en répétant :

Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité...

Le gendarme leva son sabre, et l'autre, saisissant une canne creuse qui formait le canon d'un fusil sans crosse, para le coup du gendarme ; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêtèrent la querelle naissante.

— Brigands, tenez-vous donc tranquilles !... Nous ne sommes pas ici pour banqueter, colleter et nous tuer ; il s'agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi !

A ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant d'eux d'entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin : comprenant ce que ce signe voulait dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

— Bah ! dit le gendarme, toute la ville est au salut.

— Mes enfants, reprit le maçon à voix basse, en s'adressant à toute la troupe qui s'amoncela autour de lui, vous saurez que John (et il montrait le gendarme) vient de m'apprendre que *notre ancien* et son lieutenant sont indignes du nom d'hommes, car ils ont donné à M. Badger, leur ami, le préfet de Valence [1], le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu'il a reconnus l'autre jour : moi tout le premier !...

— C'est une horreur !...

— C'est une infamie !...

Et une foule d'autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

— Il faut piller Durantal !... s'écria l'un.

— Piller Durantal ! reprit un autre, non, il faut *le* tuer !

— Un vieux chien comme cela ne mérite qu'une dragée dans le crâne !... ajouta celui qui se faisait remarquer par la figure la plus atroce.

Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un sang-froid étonnant, semblait le résumé des pensées qui agitaient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avaient plongés dans un état voisin de l'ivresse.

— Un moment, mes amis, dit le gendarme ; piller Durantal, ce n'est pas l'affaire d'une minute, car *il* a avec lui une bonne tête ; *le lieutenant* n'est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que *l'ancien* est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l'autorité, surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés ?

— Signalés !... reprit celui qui avait la figure si atroce et que l'on nommait Flatmers, c'est, j'espère, *lui* qui s'est rendu coupable de ce crime, car c'est un crime de ne pas garder la foi jurée ; brûlons et tuons !...

[1] On sent que nous avons changé les noms, les lieux et les véritables circonstances, ainsi que nous l'avions annoncé. (*Note de l'éditeur.*)

— Tuer notre ancien!... s'écria le plus vieux de tous, nommé Tribel, c'est mal!... c'est un brave homme tel que les tillacs n'en ont jamais porté de meilleur; ne lui avons-nous pas juré de garder le secret? N'a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenait dans les *prises*, et ne nous a-t-il pas tous enrichis?... Est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes, sans dire seulement un pauvre petit *Ave?* Si nous avons fricassé nos sacs d'or comme des goujons, lui, il a su garder les siens, qu'on les lui laisse!... Songez que c'est lui qui nous défendait, et qu'il aurait plutôt sauté seul sur un tillac que de nous livrer!

— Hé! s'écria le maître maçon, pourquoi nous a-t-il dénoncés aujourd'hui?...

— Oui, reprit Flatmers, c'est un traître!... ce gros taureau-là s'est enrichi, il tient à la vie, aux jouissances et à ses millions; il ne nous estime pas plus qu'un zeste d'orange; il faut lui apprendre à vivre, et lui faire savoir que, si l'un de nous va à l'échafaud par sa faute, il devra l'accompagner.

— Flatmers, Flatmers!... reprit le vieux Tribel, quel est celui de nous qui s'est présenté devant notre *ancien*, comme étant dans le besoin, à qui il n'ait pas donné quelque billet de mille francs?...

— Et quand je les ai mangés, je me moque bien de ses billets!...

— C'est mal, Flatmers, et tu es un coquin sans reconnaissance! mais je veux bien qu'il nous ait dénoncés!... moi, je vous répondrai que vous êtes des imbéciles et que c'est de votre faute, car vous avez fraternisé avec lui sur le chemin, vous l'avez compromis, on l'aura interrogé, et, comme il a été déjà poursuivi, il n'aura pu échapper qu'en nous dénonçant.

— Eh bien, puisqu'on le poursuit, dit le maître maçon en faisant signe de la main pour demander silence, il faut le forcer à se rembarquer avec nous et recommencer nos courses. Allons nous mettre, jour de Dieu! au service des insurgés d'Amérique, nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus, comme des voleurs de rien, occupés à *haricoter* sur les grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux à demander la bourse à des voyageurs sans le sou!... risques pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins!... Nous nous battrons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose; *l'ancien* sera amiral, et nous, capitaines, lieutenants, officiers, au service des républiques!...

Ce discours fut suivi d'un hourra général que le gendarme fut seul à ne pas partager.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Tribel.

— Ce que j'ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur parti, mais il a bien des difficultés : d'abord, *l'ancien* le voudra-t-il? Écoutez..., vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui : il n'a pas eu un moment de repos, et je gage mon sabre qu'il est resté garçon tout ce temps-là!... Il était toujours occupé de nos affaires, à l'affût des bâtiments marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises si bien que nous n'avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre *ancien* est amoureux d'une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu'il a aux pieds il ne l'a pas dans la tête, que ce qu'il a dans la tête il ne l'a pas aux pieds; partant, je crois qu'un homme qui s'est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l'amour pour une jeune créature, aura de la peine à se mettre en campagne et à risquer le bonheur qu'il a l'espoir d'atteindre...

Un cri général, mais élancé à voix basse, fut le résultat de cette harangue.

— Tuons-la!...

— La tuer!... reprit Tribel, êtes-vous fous?... prenez-la, cachez-la, dites qu'elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer; mais ne faites pas un crime inutile

— Approuvé!... dit le maître maçon.

A ce moment les deux sentinelles revinrent en faisant signe de se taire, et le gendarme, allant voir quelles personnes s'approchaient, reconnut Annette et s'écria :

— La voilà!...

On la regarda attentivement, et, lorsqu'elle fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de concert avec ses gens, les mesures nécessaires à l'enlèvement d'Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se connaissait pas un seul ennemi dans le monde, était ainsi l'objet d'une conspiration formidable, elle marchait en silence dans la campagne, et Charles se trouvait assez embarrassé pour entamer la conversation par laquelle il voulait éclaircir tous ses doutes.

— Ma cousine, dit-il enfin après un long silence, j'espère avoir bientôt une place.

— J'en serai enchantée pour vous, répondit Annette avec un air tout à la fois plein de froideur et de bienveillance, soyez certain que je prendrai toujours un bien grand intérêt à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux...

— Comme vous dites cela, ma cousine! on croirait qu'en sollicitant cette place, si je l'obtiens, je n'aurai travaillé que pour moi seul, et que vous n'êtes pour rien dans cette affaire.

Charles, comme on voit, mettait sa cousine dans l'obligation de s'expliquer.

— J'y suis pour beaucoup, Charles, puisque je n'aurai plus d'inquiétudes sur votre sort, et que vous serez honorablement placé.

— Je n'ai jamais eu d'inquiétudes pour mon sort, ma cousine, puisque vous devez être un jour ma femme...

— Ah! dit-elle vivement, Charles, je ne crois pas vous avoir fait la promesse de vous accepter pour mari; mais l'eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter; les contrats que l'on fait ainsi d'âme à âme sont subordonnés à des conditions que je n'ai pas besoin de vous expliquer; vous avez assez d'esprit, et vous connaissez assez les lois pour m'entendre; or, vous-même vous avez déchiré le pacte que quinze ans d'amitié avaient sanctionné, et je jure qu'à moins d'une conduite à laquelle je ne crois plus, vous n'aurez jamais ma main.

Annette avait parlé avec une telle force, une telle chaleur, que Charles en était réduit à faire des gestes de dénégation; enfin il répondit, avec une amertume ironique :

— Lorsqu'on a l'intention de manquer à ses serments et de détruire tout ce qu'il y a d'amour entre deux cœurs, tel est l'esprit humain que l'on ne manque jamais de prétextes, et le proverbe est juste qui dit que le maître trouve la rage à son chien quand il veut le tuer : lorsque l'on devient moins religieux, l'on cherche des taches à la robe des saints; cependant, Annette, il vous serait difficile de spécifier la moindre chose et de trouver une base à une pareille accusation.

— Suis-je, s'écria Annette avec la dignité de l'innocence, suis-je de caractère à changer? et surtout est-ce moi qui chercherais des prétextes?

— Mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué à mes serments? et à l'aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus, et que j'ai cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance?

— Charles, si vous voulez me voir rougir, pour la première fois de ma vie, des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou si vous m'entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour la vertu, vous m'en dispenserez en rentrant en vous-même.

Charles Servigné, d'après cette phrase, commença à croire que sa cousine avait pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline; alors il conçut rapidement que, s'il en était ainsi, le cœur de sa cousine lui serait à jamais fermé : il continua donc en ces termes, mais poussé par l'esprit de vengeance et de dépit qui faisait déjà frémir son cœur d'une rage concentrée :

— Ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau; ce n'est pas tant à cause de moi, qu'à cause de vous, que vous prenez le rôle d'accusatrice! vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement; je le devine, vous ne m'aimez plus...

— Oui, Charles, je ne vous aime plus, reprit-elle avec cette franchise d'innocence qui tient de l'audace, oui, je ne vous aime plus, dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours!... Allez, Charles, on ne brise pas en un instant les liens que tant d'années ont tressés, on n'oublie jamais un frère! toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j'avais à vous aller chercher à *Sainte-Barbe*, à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j'avais dans le cœur, à recevoir toutes les sensations du vôtre; et, quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j'aurais à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me serait impossible de ne pas vous tendre la main, et de ne pas voir votre visage avec plaisir : fussiez-vous criminel, je traverserais des pays entiers pour vous sauver; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur l'immutabilité de celui qui nous accompagne, oh! la femme est un être trop faible et trop débile! Mon cœur est plein d'amour, mais Dieu l'aura dès à présent tout entier si sa créature n'est plus digne de moi.

— Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d'Annette, Dieu m'a tout l'air d'être pour vous, là-bas, à Durantal.

— Charles, répliqua Annette rougissant et d'une voix tremblante, j'ignore ce que vous voulez dire.

— Si vous l'ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l'étranger, qui est venu probablement tous les soirs au salut, est pour quelque chose dans le changement de vos sentiments à mon égard.

— Si vous étiez venu au salut, vous sauriez, répondit Annette, qu'il n'est pas venu tous les soirs.

— C'est dommage! répliqua Charles avec ironie; mais comment expliquerez-vous l'heureux hasard qui l'a fait s'asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le salut?...

— Il me semble, reprit-elle avec une incroyable dignité, que je ne vous dois aucun compte, et que la seule chose que je puisse vous devoir, c'est le motif de notre séparation.

— Aussi vous gardez-vous bien d'aborder cette question-là.

— Charles, dit-elle, il faut en finir; apprenez donc que je sais combien cette femme de la voiture vous est chère. J'aurais préféré pour vous une tout autre femme, et une actrice m'a toujours apporté à l'esprit une idée pénible; elle peut faire votre bon-

heur comme une autre, mieux qu'une autre même, à ce qu'il paraît; ainsi...

A ce mot, les larmes gagnèrent Annette.

— O ma cousine! avez-vous pu croire?... reprit Charles avec assurance.

— Charles, dit-elle en le fixant, l'on ne ment pas devant moi!... vous pourriez m'abuser facilement par un seul mot, et je vous aurais cru sur un seul regard si je n'avais pas des preuves convaincantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, le trouble d'un amour aussi violent que le vôtre pour oublier que vous étiez le dépositaire de la petite somme destinée à notre voyage; et lorsque nous avons été attaqués, vous ne vous êtes pas aperçu qu'elle était passée dans mes mains sans que vous me l'ayez remise...

— Si vous me l'avez prise en jouant, pendant que je dormais.

— Et, reprit-elle, si c'était un autre, le colonel, par exemple, qui vous l'aurait prise et qui... Tenez, Charles, continua-t-elle en rougissant, je m'arrête; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n'êtes plus, dit-elle, qu'un cousin que j'aimerai toujours d'une tendresse de sœur, en plaignant vos écarts; mais pour être votre femme, cessez de croire à cette union; vous ne m'aimez pas... si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas tenu le langage que j'ai entendu.

— Ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé, vous ne laissez même pas d'espoir : pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n'est guère imiter la clémence céleste qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

— Votre discours ne l'annonce guère.

— Ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis pas indigne de vous, que je n'ai jamais cessé un instant de vous porter l'amour le plus tendre, et que je donnerais mille fois ma vie pour vous.

— Ah! cessez, cessez, Charles; ces paroles n'ont aucun prix pour moi, du moment qu'elles ont pu être prononcées à d'autres, et que je le sais.

— Eh bien, ma cousine, rien ne peut m'empêcher de croire qu'une âme comme la vôtre n'ait plus aucune indulgence pour celui qu'elle a aimé (ici Annette fit un signe de tête négatif), sans qu'il y ait une autre cause; jurez-moi donc que vous n'aimez pas le propriétaire de Durantal, l'étranger de la voiture.

— Comment, dit Annette, voulez-vous que j'aie un sentiment aussi grand pour un homme que j'ai à peine aperçu?

A ce moment ils entendirent le bruit d'un équipage, ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venait si rapidement qu'ils n'eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble, Annette rougit, et son cœur battit en reconnaissant l'étranger.

Charles Servigné observa le regard mutuel de l'inconnu et de sa cousine, et mettant sa main sur le cœur d'Annette avant qu'elle pût l'en empêcher :

— Annette, dit-il avec un son de voix extrêmement grave, votre cœur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse!...

— Mon cousin, reprit-elle avec un mouvement indéfinissable par lequel elle lui prit froidement la main et la repoussa, à votre âge et au mien, il ne vous est plus permis d'interroger ainsi mon cœur; il y aurait eu, ajouta-t-elle d'un air de hauteur, bien plus d'inconvénient dans ce geste, si je vous eusse aimé; mais, maintenant... je ne sais si je dois m'en fâcher... En vérité, dit-elle en riant, vous allez faire tout ce qu'il faudra pour que je m'intéresse à cet étranger.

— Il a, dit-on, dix ou douze millions!... répondit Charles avec un ton perçant d'ironie.

— Voilà, dit Annette, une insulte qui m'est vraiment sensible : je ne croyais pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre un jour que je m'attacherais à quelqu'un, en mettant l'or pour quelque chose dans la balance. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise, et si, comprenant mon âme, vous l'avez proférée, c'est une telle injure que cette phrase suffirait pour vous priver de mon cœur. Au surplus, je vous pardonne tout; et, je vous le répète, rien n'altérera mon amitié...

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parlait aussi longtemps : d'après son caractère méditatif, tout, chez elle, se passait dans l'âme, et elle restait presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène était, de sa vie, la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat, aussi la jeune fille était-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté.

Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme.

Charles gardait un profond silence : en ce moment une rage sourde remplissait toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance, fermentait dans son cœur. Il connaissait assez sa cousine pour savoir qu'elle était à jamais perdue pour lui, et, comme il l'adorait véritablement, qu'il avait assis sur son âme la masse totale de ses affections, on doit s'imaginer à quelle cruelle anxiété il était en proie.

Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoublait encore l'angoisse de son cousin : elle parut plus af-

fectueuse que jamais, et eut même plus de liberté qu'auparavant.

Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le cœur de sa sœur qui, loin de calmer sa haine, l'anima encore davantage; et, sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s'écria :

— Eh! c'est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de blâmer sa figure.

Depuis quelques jours l'aversion d'Adélaïde pour Annette s'était augmentée sans que l'on pût assigner de cause certaine à cette répugnance pour sa cousine. Soit qu'Annette eût témoigné de l'éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, dont le caractère était en général disgracieux et *rêche*, soit qu'Adélaïde trouvât qu'Annette valait mieux qu'elle pour la beauté et la douceur, soit encore qu'elle fût mécontente de ce qu'Annette renonçât à l'alliance de son frère, on ne pouvait plus douter de son éloignement pour sa cousine.

Annette s'en aperçut bien; mais douce et humble comme elle l'était, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

CHAPITRE VII.

Le jour fixé pour l'union de mademoiselle Adélaïde Servigné avec M. Célestin Bouvier approchait, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisaient sans qu'il en coûtât beaucoup, car la boutique de madame Servigné avait fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travaillaient sans relâche.

Un matin, elles étaient toutes deux dans le comptoir, lorsqu'un homme, d'une figure peu revenante, entra; et sous le prétexte d'acheter diverses marchandises, il resta beaucoup plus de temps qu'il n'en était besoin, causant avec M. Bouvier, et s'informant de la famille : à quand le mariage, quelle était la mariée, etc. Annette, qui avait de la répugnance à se tenir dans la boutique, était toujours cachée entre les marchandises étalées et baissait la tête le plus qu'elle pouvait; ce qui, par parenthèse, occasionnait une guerre sourde entre elle et Adélaïde qui, l'accusant de fierté, lui demandait mille petits services dont elle aurait fort bien pu se passer.

Annette, aux questions multipliées de l'étranger, l'examina; et, au moment où il allait se retirer, elle remarqua qu'il portait à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui était pas inconnu : ce fut quand il sortit, qu'elle se rappela que ce cordon en cheveux était celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l'acheteur d'être un des brigands de la forêt; les brigands la firent penser à l'étranger et à tout ce qui s'en était suivi : son apparition singulière dans l'église, le présage que lui avait fourni son livre de prières, et surtout le carreau de mort sur lequel elle s'était assise. Enfin, Annette, par-dessus tout, remarquait que son voyage avait été rempli d'événements presque tous malheureux : l'étranger avait manifesté de l'aversion pour son cousin; de son côté, elle en avait ressenti pour M. Bouvier; *elle* comme *lui* avaient eu le même geste de répugnance; sa cousine ne lui plaisait pas; sa tante épousait la haine d'Adélaïde; enfin, elle était dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette était souvent en proie, portait un singulier caractère de peine et de souffrance, au milieu de laquelle le souvenir et l'image de l'étranger venaient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes.

Le soir Charles reçut une lettre pendant le souper, et parut en proie à une joie qu'il dissimulait avec peine; au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N***, il venait d'être nommé à la place de procureur du roi près le tribunal de première instance de Valence, et qu'on allait, au moment où la personne lui écrivait, en expédier la lettre de nomination, etc.

— Ah! grand Dieu, mon cher fils! s'écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs! diable, mais tu vas tenir un rang!... Sais-tu que j'ai des papiers qui prouvent qu'avant la révolution nous étions nobles, et que mon grand-père allait aux états de Languedoc? Tu peux t'appeler *de* Servigné, mon enfant!... et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte... ou nous le ferons en gros...

— O mon frère, reprit Adélaïde en profitant d'une respiration de sa mère, que je suis aise!... laisse-moi donc t'embrasser.

— Mon neveu, dit madame Gérard, recevez mes compliments; vous voilà un pied dans l'étrier, continuez, et faites fortune : on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi...

M. Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant :

— Eh bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien...

— Ma fille, reprit madame Gérard, n'a rien à dire puisque Charles est son prétendu.

— Ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

— Qu'en dites-vous, ma chère cousine? demanda Charles.

A ce moment tout le monde regardait Annette qui, par son silence et la froideur de son maintien, avait attiré l'attention.

— Elle se repent!... disait tout bas Adélaïde à son frère.

— Mon cousin, répondit Annette d'une voix émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet; rien ne peut changer ma résolution, à moins que le temps et votre conduite...

— Vous êtes folle, cousine, reprit Charles en regardant tout le monde et faisant un geste qui annonçait qu'il allait expliquer ce que ces paroles avaient de mystérieux. Annette est fâchée contre moi et me boude parce que j'ai fait la connaissance de L..., la maîtresse du duc de N***, quand elle est venue ici sous le nom de Pauline et qu'elle a voyagé avec nous. Je pardonne volontiers à ma chère cousine en faveur de son inexpérience du monde et des intrigues nécessaires pour arriver : il faut ne pas connaître la société pour se fâcher d'une aventure aussi heureuse pour moi dans ses résultats, et je vous demande à tous si je n'aurais pas passé pour un grand sot de ne pas profiter d'une circonstance pareille.

— Et tu as bien fait! s'écrièrent ensemble madame Servigné, sa fille et son prétendu.

Madame Gérard gardait le silence.

— Charles, répondit Annette, cette dernière explication me confirme dans ma résolution. Je vous plains d'être arrivé par de tels moyens; je souhaite qu'ils vous réussissent et que vous obteniez les plus hautes places, vous avez assez de mérite pour les occuper; mais vous perdez beaucoup dans mon esprit, et même trop, pour m'avoir jamais comme compagne dans la vie. N'accusez que vous-même de ce refus public, car vous ne deviez pas le provoquer d'après ce que je vous avais dit il y a peu de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu'on puisse vous aimer d'amitié autant que moi; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille n'ait rien d'offensant, mais, si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parents me rendait un parti peu sortable pour vous, aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l'ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que je ne doute pas que vous ne trouviez, dans votre union, un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d'une demoiselle, en ce qu'il a de la fermeté et une assurance beaucoup trop grande, c'est que la bonté que mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi, m'ont fait croire que jamais ils ne disposeront de moi contre mon gré.

Annette avait parlé avec tant de modestie, une telle douceur de manières, une si grande tendresse de voix, que ses paroles eurent un charme profond, dont personne, excepté sa mère, ne fut touché; enfin, son discours avait eu, de plus, l'importance qu'acquièrent les discours des personnes silencieuses : aussi Charles, ne s'attendant pas, d'après le caractère modeste d'Annette, à ce qu'elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur :

— Ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n'est donc pas étonnant...

— Charles, dit Annette avec le calme imposant de l'innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie.

Servigné resta comme atterré sous le regard d'Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnait entre chacun : aussi le soir, lorsque madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre Annette et sa mère qu'elles partiraient aussitôt que le mariage serait terminé.

La noce devait se faire dans le local du restaurateur qui se trouvait hors de la ville, et sous le berceau de tilleuls où l'on avait prononcé le nom d'Annette. Madame Servigné aurait bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu'elle savait que son fils était nommé procureur du roi : mais sa maison n'offrait aucun moyen de parer à cet inconvénient, et les maisons de ses amis étaient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L'orgueil naissant de madame *de* Servigné s'en tira en prétendant que la noce se ferait *à la campagne*.

Enfin ce jour arriva, et les détails d'une telle solennité sont tellement connus, que l'on ne trouvera pas extraordinaire qu'on en fasse grâce au lecteur. Qu'il suffise de savoir que l'on ne fit aucune faute d'orthographe dans les actes de mariage, que le prêtre n'oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avait une robe blanche, vêtement que toutes les mariées s'ingèrent de porter, que le marié paraissait content, qu'il y eut assez de monde à l'église, qu'il y en eut davantage au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus.

Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étaient disposés en rond, de manière que leurs feuillages formaient un dôme de verdure et une salle où l'on dansait mille fois mieux que dans toute autre, car où la joie, la joie divine peut-elle mieux s'épancher qu'en plein air?... Là, sans que l'âme se rétrécît comme entre les murs boisés d'un salon, le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, le sein d'une terre parfumée pour plancher, son gazon pour siége, qui diable n'eût pas dansé?... Aussi dansèrent-ils avec cette franche gaieté du Midi, avec cet entraînement d'âme qui ne se trouve que sous le ciel méridional. L'orchestre ne valait pas grand'chose, le

galoubet allait à faux ; les ménétriers, s'ils avaient eu des airs notés, n'eussent guère distingué un *sol* d'avec un *mi;* mais l'on sautait de côté et d'autre comme si c'eût été la dernière fois que l'on dût danser sur le globe, ou que le lendemain l'on eût dû leur couper les jambes.

Il y avait un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois ; et la joie du Midi est bruyante !... Bien des gens ne conçoivent pas comment l'on peut s'amuser sans cris, et les gens de cette noce étaient tous du parti des crieurs.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent, dans la foule, quelques figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s'étonnèrent de ne pas les reconnaître : plus d'une fois madame Servigné alla demander à son fils et à son gendre :

— Connaissez-vous cet homme-là ?

Et, à ces questions, Charles répondait :

— Ah ! dans une noce, les amis de nos amis sont nos amis.

Et l'on ne sautait que de plus belle.

Annette se tenait toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu'elle pouvait, car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenaient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de l'élégance. La nuit arrivant, l'on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. A l'instant où l'obscurité devint assez forte pour que l'on eût besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent insensiblement se grouper autour d'Annette.

L'un d'eux, très-bien vêtu, l'invita à danser. La contredanse finissait par un tour de valse, Annette fit observer à son cavalier qu'elle ne valsait jamais : alors ce dernier lui dit très-poliment qu'à chaque tour de valse ils se retireraient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu'après ils reprendraient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d'extraordinaire à cette proposition toute simple. Pendant la première figure, son partenaire fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu; et, sur ce signe, il en fut rejoint; Annette trembla involontairement en le reconnaissant pour l'homme qui portait la montre volée à l'actrice : elle fut d'autant plus troublée de cette circonstance que, par l'effet d'un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvait loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étaient invités à la noce étaient stationnées.

L'inquiétude d'Annette n'avait rien de fixe, elle était vague et ne pouvait porter sur rien, car elle ne se connaissait aucun ennemi : elle était environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvait faire croire à un malheur. Cependant il y a de ces pressentiments qui imposent, et qu'une jeune personne du caractère d'Annette était plus portée qu'aucune autre à écouter.

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses, lorsqu'elle s'aperçut, en examinant son danseur, qu'il tournait les yeux sur la route, et qu'une des voitures, attelée de deux chevaux, s'approchait de l'endroit où elle dansait. Une idée vague que l'étranger voulait peut-être l'enlever se glissa dans son âme : enfin, depuis que son partenaire dansait avec elle, elle entendait un bruit d'acier dont elle ne pouvait se rendre compte ; elle crut d'abord qu'il venait de l'argent qui sonnait peut-être dans sa poche, mais à force de l'examiner, elle crut, par les formes des instruments qui paraissaient dans la poche de côté de son habit, que c'étaient des pistolets. Annette, profitant alors d'un balancé, y porta la main comme par mégarde, et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paraître, dit à son partenaire qu'elle se sentait si fatiguée que, ne pouvant pas continuer, elle le priait de la laisser rejoindre sa mère. Son cavalier, avec politesse, y consentit, et, lui faisant observer qu'ils ne pouvaient pas traverser la contredanse, il lui donna la main, et se mit en devoir de la guider, en dehors du cercle, vers la place qu'occupait madame Gérard. Annette ne savait pas si elle devait le suivre, et hésitait, lorsqu'une dispute s'éleva de l'autre côté; des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l'endroit où la querelle éclatait : à ce moment la pauvre Annette sentit qu'on lui mettait un mouchoir sur la bouche; elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu'elle pût jeter un seul cri, et sans que l'on s'aperçût de sa disparition, car l'obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement.

Cependant la pauvre Annette se débattit avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture, que les brigands, craignant de lui faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçants qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas; elle la demanda, et personne ne put lui dire où elle était. Madame Gérard se mit à crier de son côté ; la querelle finissait, et personne ne voyait Annette. Le silence s'établit, et la mère reconnut, dans le lointain, la voix de sa fille qui criait au secours; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique les jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix partait, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et ses pleurs. L'indignation fut au comble, et sur-le-champ quelques personnes mon-

tèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domestique que les ravisseurs avaient pris le chemin de Durantal, ils s'élancèrent sur cette route pour la parcourir.

Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette était enlevée par l'étranger de la voiture : il la communiqua à sa mère qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimait le riche Américain, possesseur de Durantal, et que c'était ce dernier qui l'enlevait. Le nouveau procureur du roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvait compromise, et où, en paraissant la venger, il satisferait à son amour dédaigné, et surtout se vengerait du mouvement de mépris que l'étranger s'était permis dans la diligence.

Ces pensées furent, malgré lui, dans son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes dans le cœur desquels elles n'auraient pas surgi.

Pendant que la noce interrompue était en proie au tumulte et à la confusion, et que madame Gérard pleurait sa fille, Annette criait toujours, emportée qu'elle était par cette voiture rapide : elle voyageait par des chemins de traverse, et souvent ses guides parcouraient les champs ensemencés. Annette, voyant bien que ses cris étaient inutiles, se mit à pleurer sans écouter rien de ce que lui disaient ses conducteurs. Ces derniers n'étaient plus les mêmes hommes qui l'avaient enlevée : l'un s'était trouvé à cheval en postillon, et l'autre dans la voiture : celui-là ne faisait aucune violence à Annette, et seulement l'empêchait de se jeter par la portière de la calèche. Enfin, sur le sommet d'une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenaient : de loin, elle agita son mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l'une des deux courir avec une force et une agilité étonnantes : l'éloignement ne lui permettait pas de croire que l'on pourrait atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s'arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brillait une lumière.

— Mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien ; il ne vous sera fait aucun mal, et dans quelque temps on vous ramènera à Valence et chez vous sans que vous ayez à vous plaindre de nous.

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardaient. On la conduisit vers le fond où elle distinguait avec peine un lit et quelques meubles ; il faisait humide, et le silence qui régnait lui permit d'entendre retentir sur la route, au-dessus du rocher, les pas précipités d'un homme.

Elle était parvenue au lit, une lampe éclairait faiblement quelques chaises et une table, et cette lueur rougeâtre se perdait sur les parois, de telle sorte qu'à cinquante pas on ne distinguait plus rien. Annette effrayée ne disait mot, lorsque tout à coup un homme fond sur les deux gardes et les terrasse avant qu'ils aient pu se reconnaître ; il s'empare d'Annette, la prend dans ses bras, la serre avec une force étonnante ; puis il reprend sa course, et franchit la caverne avec la même rapidité qu'il venait de mettre à la parcourir. Il sort, regagne le sommet du rocher, et court à travers la campagne en emportant Annette tremblante.

Cette dernière, pour ne pas tomber, avait été obligée de passer ses bras autour du cou de son libérateur, et, lorsqu'elle fut sur le rocher, la lueur de la lune lui permit de reconnaître l'étranger de la voiture à sa grosse tête frisée si remarquable. Annette alors ne savait plus si c'était un libérateur ou un ennemi ; quoi qu'il en soit, elle ne cria plus et n'osa même pas se plaindre de la force avec laquelle l'Américain serrait ses deux jambes mignonnes : il paraissait mille fois plus fort et n'avoir rien à porter, tant il mettait de vitesse à franchir les espaces. Jupiter, enlevant Europe, n'était pas plus léger.

Après un gros quart d'heure, pendant lequel l'étranger ne ralentit en rien son pas, Annette vit de loin une masse énorme d'arbres et les murs d'un parc : elle y arriva bientôt, et l'Américain, la posant à terre avec précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit une grille, et dit à Annette :

— Vous voici à l'abri des poursuites de vos ravisseurs.

D'après cette phrase, la tremblante Annette n'eut pas autant d'inquiétude, et elle suivit l'allée sombre et tortueuse qui se trouvait devant la grille que son libérateur venait d'ouvrir.

Ils marchèrent en silence, et éclairés par la douce lueur de la lune qui éclairait malgré le sombre toit formé par le feuillage. Annette ne savait que dire, et l'Américain n'osait même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d'un ancien château féodal, et elle ne tarda pas à y arriver.

— Mademoiselle, dit l'étranger en modérant le volume de sa voix et tâchant de prendre des inflexions douces, je vous offrirais bien de vous faire reconduire à l'instant même où vous pourriez le désirer, mais la nuit est avancée, nous ne connaissons ni le nombre, ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu'il serait plus prudent de rester à Durantal.

Annette interdite ne sut que répondre : elle regarda timidement l'étranger, et baissa ses yeux en apercevant cette grande, mâle et terrible figure qui

semblait déposer tout ce qu'elle annonçait de pouvoir et d'énergie à l'aspect d'Annette. La jeune fille en fut en quelque sorte flattée ; l'étranger, interprétant son silence, tira un sifflet, et, sifflant trois coups, fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière ; il attendit avec Annette sur le perron jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

Les deux domestiques accoururent avec des bougies, et guidèrent Annette et leur maître, à travers les appartements, dans un magnifique salon qu'ils éclairèrent aussitôt.

CHAPITRE VIII.

Annette fut surprise de la magnificence et du luxe qui éclataient dans le salon où elle était alors. La rapidité des événements qui venaient de se passer ne lui laissait pas le loisir d'une réflexion bien profonde, et elle ne pouvait que se laisser aller à ce mouvement machinal des sens qui, dans les circonstances les plus grandes de la vie, produit souvent des choses singulières, telles que le silence de l'aberration quand il faudrait parler, et le langage de la folie quand il serait urgent de se taire ; le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette était assise sur un fauteuil de velours noir (couleur de mauvais présage, qu'elle abhorrait, et dont, par la suite, elle se rappela le triste augure en des moments bien critiques) ; une table de marqueterie très-riche la séparait de l'être extraordinaire qui, depuis huit jours, errait dans ses méditations sans en être l'objet principal, absolument comme dans la tragédie de Corneille, dont la mort de Pompée est le sujet, ce grand homme voltige, remplit la scène tout mort qu'il est, et semble éclipser César triomphant.

L'étranger, le coude appuyé sur la table, ne disait mot et paraissait embarrassé ; Annette, toujours tremblante, gardait le silence, et un spectateur, s'il y en avait eu un pour cette scène singulière, aurait cru qu'entre ces deux êtres il s'agitait un fantôme qui les dérobait l'un à l'autre. Alors Annette, jetant un furtif regard sur son hôte, et voyant sur sa figure les marques d'un combat intérieur, fut frappée une seconde fois de l'idée qu'elle était en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s'empara d'elle.

L'Américain, de son côté, semblait en proie à une situation si violente, que son caractère s'en démentait. Cette figure énergique et audacieuse prenait tous les caractères de la timidité, et bientôt des gouttes de sueur parurent sur son front, sans qu'aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot : il se contentait de regarder à la dérobée la jeune fille qu'il venait de sauver, et ses regards étaient empreints d'un feu si violent, qu'il en paraissait terrible et sombre.

Cette situation, précédée de tous les petits événements dont on vient de lire le détail, sans compter l'enlèvement extraordinaire et romanesque d'Annette, était d'un prodigieux intérêt pour les âmes de ces deux acteurs, et il y avait quelque chose d'original dans leur mutuel silence, quoique au fond il soit très-naturel dans les grandes émotions.

L'étranger se leva, sonna, et demanda par son nom une demoiselle qui arriva bientôt précédée de l'ami du maître de la maison : ce dernier, en entrant, lança un sourire presque moqueur sur Annette et son ami. Alors l'Américain, s'adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement, ayant recueilli un dernier regard de l'étranger, regard qui fut empreint d'une telle force, qu'il alla jusqu'à son cœur.

En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur dire à son ami, avec un accent de dépit :

— Mille canons ! j'aimerais mieux être devant une batterie et sûr de mourir même, que devant elle !... j'étais comme une cire qui fond au soleil, sans énergie ; et une honte !...

Annette n'en entendit pas davantage, car elle continuait de marcher en suivant la femme de chambre qui la guidait à travers les appartements. La phrase qui venait de parvenir à son oreille suffisait pour lui révéler l'étendue de la passion de l'étranger pour elle, et l'expression brusque de ce sentiment ne pouvait guère déplaire à mademoiselle Gérard.

— Mademoiselle, lui dit sa femme de chambre en lui ouvrant une porte, vous voici dans l'appartement de madame...

— Que voulez-vous dire ? répondit Annette en l'interrompant, car cette dénomination lui apportait une foule d'idées.

— Mademoiselle, répliqua la jeune fille, c'est le nom de cet appartement. Avant que monsieur achetât ce château, cette chambre avait toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, et comme monsieur n'est pas marié, cet appartement reste inhabité.

Cette explication satisfit Annette qui, fatiguée des événements de cette journée, s'endormit bientôt avec cette naïve confiance, l'apanage des belles âmes, qui fait que l'on croit difficilement au mal.

Cependant la conversation qui s'était entamée quand Annette sortit, avait continué, et elle est trop intéressante pour que nous la passions sous silence.

— Et, continua l'amant d'Annette, une honte

invincible me faisait rougir et trembler; je ne croyais pas qu'une jeune fille fût si imposante!...

— C'est que probablement tu l'aimes, lui répondit son ami, car tu n'as pas toujours eu les mêmes procédés avec Mélanie de Saint-André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnaître l'audacieux auteur de la révolte à bord de *la Daphnis* dans celui qui tremble aujourd'hui devant une jeune fille, surtout après avoir passé toute sa vie sans faire attention aux jolies princesses que nos camarades et moi-même avons festoyées... Tu avais raison d'avoir honte! tandis que tu devrais n'être occupé qu'à de grandes choses, depuis une quinzaine te voilà devenu moins qu'un vieux sac à argent tout vide.

Ici l'Américain retourna sa tête vers son ami par un mouvement plein de grandeur, il lui lança un regard foudroyant, et lui dit :

— Je suis maître de moi... et je l'ai été des autres!...

— Morbleu! tu l'es encore de moi!... reprit le discoureur; mais j'ai des droits sur toi en ma qualité d'ami dévoué; on ne sépare pas l'arbre de l'écorce, et je dois te dire que tu es dans un mauvais chemin. Que diable feras-tu dans ce pays?... qu'y prétends-tu?... Est-ce à toi à pourrir à Durantal aux genoux d'une fille qui ne sera jamais ta maîtresse et dont tu ne feras pas ta femme?...

— Pourquoi pas?... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi; pourquoi ne vivrais-je pas ici tranquillement avec toi, ma femme, mes enfants?... mes enfants!... répéta-t-il avec force; conçois-tu, après une vie aussi agitée et aussi terrible que la mienne, le bonheur de presser des marmots de ces mêmes mains qui ont serré si souvent la mort?... Vernyct [1], nous sommes des gueux !...

— Attends, dit Vernyct en se levant et regardant dans l'enfilade de pièces qui de chaque côté s'étendait : bon, il n'y a personne, continue...

— Nous sommes des brigands!... le regard de cette jeune fille m'a fait voir cela mieux que je ne l'avais jamais vu; or, quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces, comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir ni surtout le passé.

— Tu le veux, dit Vernyct, soit!... mais, mille cartouches! ne restons pas en France où à chaque instant nous pouvons être reconnus; Argow est signalé et Vernyct aussi!...

— Argow peut l'être! ce n'est pas mon nom!...

— Maxendi l'est aussi, reprit vivement Vernyct avec un sourire.

— Et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi!...

— Qu'es-tu donc?... le diable?... l'antechrist?... quoi?...

— Je suis, reprit Argow, je suis un enfant de l'amour, mais, en tout cas, l'on ne m'a pas fait beau. Pour te dire quels furent mes parents, je l'ignore; mais, ce que je sais, c'est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi je veux rester en ce pays : Valence, comme tu le vois, est ma patrie.

— Ce sera, dit Vernyct, désormais la mienne...

— Demain, continua Argow, demain, je puis savoir quel est le nom sous lequel on m'a baptisé, car, en m'exposant sur la voie publique, on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou; et le matelot qui m'a trouvé, ce pauvre Hamelin, l'a toujours conservé. A Charlestown, la veille d'être pendu, il m'apprit tout cela; et, lorsqu'il fut frappé à mort, il m'a remis ce chiffon de papier. Comme voilà la seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n'ai pas encore songé à une pareille vétille, car que l'on pende Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m'est fort égal : quand on dispute sa vie à chaque minute, on s'inquiète peu de son nom : avant de penser à nommer son château, il faut l'empêcher d'écrouler. Cependant, sans savoir qui je suis, attendu que je suis propriétaire de Durantal, j'ai pris, par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de marquis de Durantal, puisque j'en possède le fief et que l'ancienne noblesse reprend ses titres... Du diable si l'on pense à chercher, dans M. le marquis, l'Argow de *la Daphnis!*... d'ailleurs, Badger[2] est préfet ici, il le sera longtemps, et j'espère que nous pouvons être tranquilles.

— M. le marquis, dit en riant Vernyct, voudrait-il se donner la peine de chercher son papier et ses titres de noblesse?

Celui que nous appellerons désormais M. de Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il était, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

— Depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme

[1] Vernyct, dans le *Vicaire des Ardennes*, était le premier lieutenant et l'ami intime d'Argow-Maxendi, pirate forcené, auteur de plusieurs crimes, tels que l'assassinat de M. de Saint-André et de sa fille Mélanie.

Note de l'éditeur.

[2] M. Badger, dans le *Vicaire des Ardennes*, était un banquier dont la fortune venait principalement des bienfaits d'Argow, et qui ignorait les antécédents de la vie de son bienfaiteur.

Note de l'éditeur.

des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés; je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos... J'ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m'emporte si j'y trouve de l'ordre!... il faudra, Vernyct, que tu te mettes l'intendant, voir les fermiers, parcourir les propriétés, les environs, nous mettre bien avec tout le monde... Ah! voici!...

Les deux amis s'approchèrent avec curiosité, et lurent, sur un parchemin tout crasseux et qui sentait encore le tabac du dépositaire, la phrase suivante que l'on pourrait nommer une phrase baptistaire :

Jacques, né le 14 *octobre* 1786, *dans la paroisse de Durantal, fils de S.... et de M...., baptisé le lendemain par M. M..., curé du lieu.*

— Ton extrait de baptême est facile à trouver, s'écria Vernyct, mais tes parents...

— Mes parents, reprit le marquis de Durantal, je n'en connais qu'un : c'est ce pauvre Hamelin qui me donnait du tabac, me faisait grimper sur les mâts, me barbouillait de rhum et de goudron. L'Océan est mon berceau, les vaisseaux mes langes, et le vieux matelot ma nourrice; si je l'eusse écouté, je serais resté honnête homme!... mais quand j'ai été pirate, il l'a été : pauvre bonhomme, il m'aurait suivi au diable!...

— Tiens, s'écria Vernyct en frappant sur l'épaule de Jacques, tu as un charme d'homme qui est invincible!... Mais écoute-moi, Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne te marie pas... prends cette jeune fille pour maîtresse, et reste ce que tu es : un diable incarné, châtiant la terre, un instrument de fer que *je ne sais qui* fait mouvoir : de temps en temps nous prendrons un brick, et, pour ne pas nous rouiller, nous irons nous dégourdir les doigts en frottant les Anglais ou les Espagnols, n'importe qui, pourvu que nous sentions les boulets nous friser la tête!... et puis après, nous reviendrons ici tout joyeux; tu retrouveras ta chère enfant et moi la mienne, elles viendront à notre rencontre... Elles nous conduiront ici, dans un petit paradis...

— Finiras-tu, reprit Jacques, et veux-tu ne pas me rompre la tête de tes sornettes?... Ma main ne se lèvera plus que pour ma défense, mon pied n'écrasera plus personne que pour ma vengeance; enfin, je veux vivre en bourgeois de la rue Saint-Denis, et épouser cette jeune fille... entends-tu! voilà mon dessein; il est là (et il montrait son front).

— En ce cas, dit Vernyct, c'est une affaire finie, n'en parlons plus! mais me réponds-tu que madame Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine?

— Jamais cela ne sera de mon vivant! ne sommes-nous pas frères?...

— Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, que nous serons toujours ensemble, le reste m'est indifférent : bonsoir.

Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instants après tout dormit dans le château.

D'après cette conversation, l'on doit voir que M. de Durantal ne croyait éprouver aucune difficulté à épouser Annette, et il parlait de son amour et de ses desseins pour elle avec cette assurance qu'ont tous les gens habitués à ne trouver aucune résistance à leurs volontés; du reste, il n'est personne qui, riche comme l'était Argow, n'eût eu la même conviction.

Cependant Annette dormait, et son sommeil, par un effet du hasard, se trouvait empreint de ses pensées de la veille. L'influence qu'un rêve avait sur son esprit nous oblige à le raconter tel qu'il fut, et ainsi qu'elle le raconta souvent par la suite quand elle récapitulait toutes les petites circonstances que nous avons fidèlement rapportées, et qui lui servaient de présages.

Elle rêva, elle qui était si chaste et si pure, et cette partie de son rêve lui donna la souffrance horrible du cauchemar; elle rêva qu'après bien des combats Argow se trouvait à côté d'elle, sur son propre lit virginal, dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là une fois que cet être extraordinaire y était parvenu, elle éprouvait de lui une multitude infinie de soins et de délicatesses, un respect même qui ne semblait pas compatible avec les manières et le caractère qu'on devait supposer à son époux d'après son aspect; car, en effet, elle se rappelait l'avoir épousé, mais cette souvenance, dans son rêve, n'arrivait qu'alors que M. de Durantal franchissait l'obstacle qu'Annette avait élevé entre elle et lui.

Cette jeune fille, poussée par l'influence absurde du rêve, triomphait de sa propre pudeur et de toutes ses idées; enfin, pour vaincre le respect étonnant de ce singulier être, qui voyait en elle une divinité et la traitait comme telle, Annette folâtrait et badinait avec lui; elle jouait, et, en jouant, elle prenait cette tête énorme aux cheveux bouclés et l'appuyait sur son épaule d'albâtre, passait sa main dans la chevelure, et, par ces caresses enfantines et pures, elle semblait l'encourager. Pourquoi? elle l'ignorait; mais une chose qui la flattait au dernier degré, c'était de voir deux yeux étinceler et se baisser tour à tour.

Ce fut alors que, posant cette tête sur son sein, elle aperçut sur le cou une ligne rouge imperceptible, fine comme la lame d'un couteau, et cette ligne,

rouge comme du sang, faisait le tour du cou de son époux, précisément au milieu. A peine ses yeux eurent-ils vu cette marque, qu'une sueur froide la saisit et l'arrêta : comme une statue, elle garda la même attitude; elle voulait parler sans le pouvoir, et une horrible peur la glaçait. Elle s'éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et son cœur battait si fortement qu'il ressemblait, par son bruit, à une voix entrecoupée.

Dans les idées d'Annette, un rêve était un avertissement émané du domaine des esprits purs qui saisissaient l'instant où le corps n'agissait plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour les cieux rendait dignes de l'attention spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel.

Or, ce rêve avait une signification qu'Annette n'osait même pas entendre : elle écoutait, tressaillait; et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchait de ne rien regarder, parce qu'elle tremblait d'apercevoir cette tête de son rêve, et, par-dessus tout, elle voulait oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais elle revit encore en songe, et dans un songe dénué de toutes les circonstances du premier, cette même tête, scindée par cette même ligne qui semblait marquer son époux d'un horrible sceau.

Les teintes fraîches et pures de l'aurore la trouvèrent encore dans cette même horreur, mais en proie à l'irrésolution et à tout le vague de l'interprétation d'un tel songe. Elle s'agenouilla, fit sa prière, non pas une prière verbale telle que souvent l'on en inculque aux jeunes gens par l'effet de leur belle mémoire, mais une prière mentale dans laquelle elle rassemblait toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la grande Providence qui régit les univers qu'elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandait, face à face, au Dieu que sa méditation lui faisait entrevoir, le bonheur auquel chaque créature a droit, ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pèlerinage terrestre.

Annette, après cette prière, se trouva comme soulagée; elle venait en quelque sorte de déposer le fardeau de sa crainte aux genoux du père des hommes : c'était à lui de veiller à elle, à son enfant confiante de cette foi qui, dût l'idée de Dieu devenir moins palpable, n'en croirait pas moins à sa bonté par instinct de sentiment.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les jardins et le parc; et, après en avoir franchi les trois marches, elle admira la vue étonnante de beauté que lui présentèrent toutes les belles campagnes de Valence comme inondées des flots de la lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtiments immenses de Durantal. « Cela est bien beau, » se disait-elle; mais, ramenée partout à ses idées religieuses, elle ajouta : « Mais Dieu seul est grand. »

En parcourant les jardins, elle arriva à la cour d'honneur du château, et, après l'avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyaient une calèche élégante. Annette entendit les valets causer entre eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

— Pierre, disait un monsieur qu'Annette ne voyait pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs! Monsieur va aller dans l'instant à Valence, et c'est Jean qui le conduira.

Annette, par suite de sa croyance que nul ne faisait mal, n'avait pas été inquiète, elle ne s'était alarmée que pour sa mère : cependant la phrase qu'elle venait d'entendre lui causa une espèce de satisfaction; il était clair que son hôte allait la reconduire à Valence chez sa mère.

CHAPITRE IX.

Alors Annette ne se trouvait pas loin de la porte d'entrée du château, mais comme cette porte était décorée d'un hémicycle en pierre à l'extérieur, mademoiselle Gérard était cachée par le renflement de ce demi-cercle à l'intérieur : elle contemplait le château et restait pensive, car un pressentiment invincible, malgré tous les présages du malheur et son opposition présente, lui faisait regarder ce château avec l'idée qu'*il lui serait de quelque chose* [1].

En ce moment un homme franchit la porte et s'avance vers le château. Annette le vit et frémit; cet homme était celui qui avait dansé avec elle la veille, et qui, d'une main insolente, avait osé l'enlever et la mettre dans l'infernale voiture.

Aussitôt elle s'échappa par le côté des jardins, et, avec la vélocité du lièvre poursuivi, elle regagna sa chambre, et, sonnant avec force, elle ordonna à la femme de chambre qui accourut, de dire à M. de Durantal de venir sur-le-champ.

Argow [2] ne tarda pas d'une minute. Annette était

[1] Ayant sollicité l'indulgence des lecteurs, on voit que ce n'est pas sans motif; mais ici, pour rendre une idée aussi vague il fallait des expressions non moins vagues.

[2] Quoique ce personnage se soit fait appeler marquis de Durantal, nous l'appellerons tantôt Argow et Maxendi, tantôt Jacques et M. Durantal.

dans le salon qui précédait la chambre dans laquelle elle avait passé la nuit.

— Monsieur, dit-elle avec une dignité et une énergie étonnantes, l'homme qui m'a enlevée et qui a porté les mains sur moi vient d'entrer chez vous comme si le château lui était familier?...

Ayant donné à cette phrase l'air d'une interrogation, elle fixa les yeux d'Argow, qui lui répondit sur-le-champ :

— Mademoiselle, je l'ignore; mais, quel qu'il soit, vous verrez jusqu'où ira ma vengeance.

— Pourquoi vous venger? dit Annette. Il n'a offensé que moi...

A ce moment un domestique entra et dit à Maxendi :

— Monsieur, un inconnu vous demande.

— Son nom?...

— Navardin, répliqua le domestique.

— Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici.

Maxendi se rendit à son grand salon, s'assit dans un fauteuil, dit qu'on pouvait faire entrer le ravisseur d'Annette, et ordonna que tout le monde se retirât.

— Capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerais avec eux, et, comme tu dépends d'eux, il faut que cela soit.

— Navardin, reprit Maxendi d'un ton de voix dont le flegme affecté cachait la plus violente colère, tu remarqueras que tu m'as appelé ton *capitaine*, que tu as dit *mes gens*... Continue...

— Eh bien! continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse... En effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture : ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers; ils sont sans fortune, et veulent en acquérir; or, pour n'avoir plus à te craindre, ils t'appellent au milieu d'eux : les possessions espagnoles sont révoltées, on peut courir la mer sans honte en se mettant à leur service.

— Navardin, répondit Argow d'une voix toujours croissante en force et en terreur, si j'ai dénoncé mes anciens camarades, c'est qu'ils m'y ont forcé pour mon salut : s'ils n'avaient rien dit en m'apercevant dans la diligence, on ne m'aurait pas soupçonné. Il a été clair pour tout le monde que je devais vous connaître; obligé de parler, j'ai raconté à Badger, non pas ce que je savais, mais une histoire faite à plaisir. Voilà pour un point. Mes gens veulent de l'or? qu'ils aillent en chercher : mais à qui prétend-on que j'obéisse?... est-ce à eux à m'intimer des lois? Réponds! tu te tais; je le crois, car c'est à eux d'en recevoir. Ils sont sans fortune, dis-tu? C'est qu'ils l'ont mangée, car chacun a eu sa part, et le dernier matelot a eu cent mille écus au moins, sans compter ce que vous mangiez toutes les fois qu'on descendait à terre. Est-ce vrai?...

— Oui! répondit Navardin interdit.

— Tu crois que je dépends d'eux? reprit Argow en imprimant à sa voix un caractère terrible. Mille bombes! je ne dépends de personne au monde, et un pistolet me fera toujours raison de ma vie; je ne l'ai pas risquée cent mille fois pour la marchander maintenant : je me moque de vous tous comme d'une allumette d'un liard, et si vous aviez le pouvoir de me faire bouger d'une ligne, vous seriez des dieux.

— Nous l'avons..., dit Navardin.

— Et comment?

— Chacun de nous peut te dénoncer à l'instant.

— Ce serait un grand imbécile, car, d'abord ou il serait gueux et voudrait de l'argent, ou il serait riche et aurait quelque chose à perdre. Riche, il ne ne me dénoncerait pas parce qu'il périrait avec moi; et gueux, je lui donnerais tout ce qu'il me demanderait... après, je ne le craindrais guère! il se serait désigné!...

Ici la figure d'Argow, revenue à toute sa férocité primitive, exprimait par son seul aspect tout ce qu'il taisait.

— Ce n'est pas tout, dit Navardin; écoute! Nous t'avons juré le secret et nous te le garderons; mais nous avons pris un autre moyen! Nous savons qui tu aimes!...

— J'en suis bien aise, dit Argow en saluant ironiquement Navardin.

— Et nous tenons en notre pouvoir la jeune fille que tu voudrais...

— Qui l'a enlevée? s'écria d'une voix formidable Argow en se levant et interrompant Navardin, réponds!

— Moi! cria Navardin.

— Ah, c'est toi qui as porté sur elle des mains sacriléges!...

Le terrible Maxendi faisait trembler par sa voix les vitres de l'appartement, il sauta sur le brigand, et, le saisissant par le collet de son habit, il le contraignit à le suivre.

— Ah! disait-il, c'est toi qui as souillé par le contact de tes mains celle que nul n'est digne de toucher! viens, viens!...

Et il l'entraîna.

Il lui fit traverser tout l'appartement, et le jeta tout effrayé aux pieds d'Annette étonnée.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici le coupable!... Navardin, lève les yeux!...

Et, d'un coup terrible, il lui prosterna la tête sur les pieds mêmes d'Annette, à laquelle il dit :

— Mademoiselle, foulez sa tête avec vos pieds! dégradez-le!... vengez-vous!...

— Monsieur, dit Annette tremblante à l'aspect de Maxendi en proie à une si violente colère, monsieur, je désire qu'on le laisse tranquille! laissez, je lui pardonne!...

— Vous pouvez lui pardonner!... mais moi... je verrai!... Ce que ce dernier mot cachait n'était certes pas l'idée de la clémence.

Laissons pour un moment Argow, Navardin et Annette, dans cette singulière situation, et retournons à la porte du château.

Vernyct y était accouru parce qu'il avait aperçu Annette s'enfuir à toutes jambes; et, comme Navardin était déjà entré, il ne savait à quoi attribuer cette course précipitée; lorsque, regardant dans la campagne, il vit au bout de l'avenue cinq à six personnes qui se dirigeaient vers le château : trois de ces personnes étaient vêtues de noir, et un homme en robe noire les guidait. Vernyct crut qu'Argow et lui étaient découverts, et il cherchait en sa tête les moyens de se soustraire à cette attaque; mais, pendant qu'il réfléchissait, le procureur du roi arriva près de lui. Ce procureur du roi était Charles, soutenu d'un juge d'instruction et d'un commissaire : il avait, comme on voit, fait diligence, et brûlait de mettre à exécution ses projets contre son rival.

— Que veut monsieur? demanda Vernyct d'un air arrogant.

— Monsieur, répondit Charles Servigné, c'est moi qui interroge et ne le suis jamais!...

— Encore faut-il que je sache, répliqua Vernyct, à quel titre, comment, et pourquoi vous entrez à Durantal?

— Nous venons, répliqua plus doucement le juge d'instruction, faire des perquisitions relativement à une accusation d'enlèvement qui est portée contre M. de Durantal, au sujet d'une jeune demoiselle nommée Annette Gérard.

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyct qui, regardant alors le nouveau procureur du roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne, et lui dit :

— Eh! c'est notre cher compagnon de voyage! Entrez, monsieur, vous serez bien reçu à Durantal, de quelque manière que vous y veniez, en costume ou sans costume! Diable! la justice valençaise est expéditive.

Charles ne savait quelle contenance tenir, ce ton léger n'annonçait pas des coupables. Il répondit néanmoins :

— Monsieur, ne retardez donc pas son expédition, conduisez-nous au château avant que vous n'y semiez l'alarme!...

— Pierre, dit Vernyct, conduisez ces messieurs au salon.

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, accompagnée d'un coup d'œil sur Charles, lui fit pleuvoir, en quelque sorte, le mépris sur la tête. Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyct ne négligea rien pour cela, car il s'en alla lentement sans saluer le groupe. Pendant que l'on dirigeait Charles vers le salon, Vernyct cherchait Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident.

— La justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici...

Ces mots produisirent un notable changement : Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyct se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux.

— Sors, dit Argow à Navardin, ce n'est pas à la justice à te punir...

Navardin sortit par le jardin, et Argow le suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvait dans une grotte en rocaille.

Lorsqu'ils y entrèrent, Maxendi lui dit d'un ton inflexible :

— Navardin, il faut périr, car j'ai décidé que ce serait ta punition pour avoir osé profaner, par le contact de tes mains, celle que j'ai choisie pour moi. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez?... N'as-tu pas manqué à l'obéissance et au respect que tu me devais?... Or, où la justice n'a pas de prise, car je serais fâché de te voir entre ses mains, *ma justice à moi* s'exerce : obéis à ton capitaine... avance!... c'est ton dernier pas!...

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu'il était dur pour lui, qui était devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière; alors il se retourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein, il ajusta, presque à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de cheveux.

— Ah! ah!... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu es digne de moi!...

En achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet. En effet, Argow prit Navardin à bras-le-corps, le renversa par terre avec une force si grande, qu'il ne pouvait opposer aucune résistance. Réunissant alors les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les fixa d'une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchait à se sauver de cette espèce d'étau, Argow tirait tranquillement de son doigt une bague d'or dans laquelle se trouvait une épingle; il la prit, et la plongeant dans la poitrine du brigand, ce dernier expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d'Annette tranquillement et comme s'il eût accompli un devoir.

Pendant qu'il avait ainsi vengé mademoiselle Gérard, il s'était passé une autre scène très-intéressante.

En effet, lorsque l'on eut introduit Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s'y arrêter, il avait continué; et, pénétrant jusqu'à la chambre où se trouvaient Annette et Vernyct, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu'il croyait sous des verrous.

En l'apercevant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu'elle s'était fait enlever volontairement, et pour excuser, aux yeux du public, son amour pour M. de Durantal, par l'idée que la force employée à son égard l'avait jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu'Annette avait pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d'un ton plein d'affection, et comme un père à sa fille :

— Êtes-vous libre, Annette?...

— Oui, Charles, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

— Oh! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière!... Vous n'en avez sans doute pas prévu les effets, car j'ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m'en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein : votre mère est au désespoir; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa chère fille à chacun. Cette nuit qui, pour les nouveaux mariés et pour votre tante, devait être une nuit nuptiale, a été une nuit de désolation!... Moi-même, ardent à venger avec vous l'ordre social, j'ai armé les lois d'une célérité qui leur était inconnue : je me suis hâté, mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités; j'arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur!... Oh! Annette, vous, si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvé-je!... quel chagrin pour madame votre mère! il l'emportera au tombeau!...

Le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d'un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau procureur du roi avait une éloquence touchante : mais Vernyct, qui étudiait Charles et semblait lire dans ses yeux, devina que ce discours n'était pas sincère; d'un autre côté, il était bien aise de voir Annette dégradée dans l'opinion publique, parce qu'alors Argow n'en ferait pas sa femme; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisait naître en lui fut cause de sa réponse.

— Monsieur, lui dit-il, à l'instant où vous trouvez ici mademoiselle libre, vos fonctions cessent : vous deviez vous retirer, et lui épargner vos inconvenants discours.

— Êtes-vous son ravisseur?... lui demanda Charles.

— Si je l'étais et qu'elle m'aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurais déjà jeté par la fenêtre, tout procureur du roi que vous êtes!

A ces mots qu'Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l'aspect de ce groupe. Annette, comme une vierge au pied de la croix, était tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l'on frappe, elle regardait fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

— Monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c'est à titre de père, de cousin, d'ami...

— Mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, aurait pu me dire cela en particulier; il se serait surtout informé si j'avais été enlevée volontairement avant de le supposer... Il ne m'aurait pas mis la mort dans le cœur en me disant que je tue ma mère!...

Ici les larmes d'Annette devinrent si fortes qu'elle ne put achever; elle tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentiments bien divers s'emparèrent des cœurs.

— Qui la fait pleurer ici?... s'écria Argow en lançant un foudroyant regard qui fit trembler tout le monde (il palpitait de rage et semblait chercher sa victime). Je le saurai, dit-il, malheur à lui!...

— Monsieur, dit Annette, sublime d'effroi, vous me perdez en prenant ma défense!... Dites-leur donc que vous m'avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l'instant, que... je ne sais, le monde pensera ce qu'il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre chose! et Dieu, ma mère, mon père aimé, sont mes seuls juges!... Mais, mon généreux libérateur, cessez de parler comme si je vous étais quelque chose, il n'y a entre nous d'autre lien que celui de la reconnaissance.

— Qui peut expliquer un tel mystère?... demanda le juge d'instruction.

— Est-il besoin de l'expliquer? reprit Argow; mais, s'écria-t-il, je vais vous parler à tous. Vous allez retourner à Valence; écoutez-moi bien! suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenais avec mon ami que voici, hier soir, et j'ai de loin aperçu une voiture de laquelle partaient des cris : j'ai couru, j'ai délivré mademoiselle; il était trop tard pour la reconduire à Valence, j'allais le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si dans Valence un être ose tirer de ceci une conséquence défavorable à ma-

demoiselle, je jure que lui ou moi périra, et que, si je péris, celui que voilà me vengera!...

— Oui, dit Vernyct.

— Ce n'est pas tout, reprit Argow; je vous permets de publier partout que j'aime mademoiselle, qu'elle a en moi un serviteur, un ami dévoué, que si jamais je me marie, et qu'elle me permette d'oser aspirer à elle, je n'aurai jamais d'autre femme; que quiconque lui fera mal, lui nuira, sera mon ennemi capital! que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et quiconque osera tirer de ceci une conséquence défavorable, je jure qu'alors il mourra, car il m'aura fait insulte, ou si je meurs, monsieur que voici me vengera!....

— Oui, dit Vernyct.

— Maintenant, messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose?... Pierre, des siéges...

— Quoi qu'il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé mademoiselle Gérard avaient un but, et la société ne doit pas rester sans vengeance; notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l'enlèvement.

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence, cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible.

— *Jeune homme*, lui dit-il, *vous vous trouvez sur mon passage dans la vie!...*

Il y avait un sens à ces paroles, elles firent impression sur l'assemblée.

— Vous y êtes mal!... prenez garde!...

Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m'empêchera de suivre toujours ce qu'il m'indiquera; mais je dois vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu'elle m'est promise...

— C'est faux!... s'écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux; je n'ai aucun motif qui ne parte de la vérité, pour démentir ainsi mon cousin Charles : vous savez que nous ne sommes rien l'un à l'autre, et, quand cela n'aurait pas été déjà, le discours que vous venez de tenir tout à l'heure, sur une amie que vous connaissez dès l'enfance, aurait suffi pour briser tout lien entre nous... Je comprends votre regard ironique, Charles; mais sachez que je n'ignore pas que je suis à Durantal, que le maître n'entre pour rien dans ma protestation, et que ce qu'il a dit tout à l'heure n'a pas plus influé sur mon âme, que mon image sur la glace que je vois en ce moment. J'ignore qui m'a enlevée; mais, ce que je sais, c'est que ce n'est pas monsieur, car, depuis que je suis ici, il ne m'a pas encore dit trois phrases... Vous me connaissez, Charles! et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de la bouche d'Annette. Maintenant, monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu'on me reconduise seule à Valence : malgré le plaisir que j'aurais à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que...

— Non, mademoiselle, votre cœur vous dira, répondit Argow, que l'opinion d'êtres aussi éloignés de votre nature n'est rien. Permettez que j'ose réclamer l'honneur de vous accompagner. Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de Durantal, vous pouvez, sans qu'il en soit ni plus ni moins, être reconduite à votre mère par moi.

— C'est vrai, dit Annette, ne pas le faire ce serait reconnaître du mal, et il n'y en a aucun.

Dans cette matinée, le caractère d'Argow venait de se déployer tout entier; Annette avait brillé de tout le lustre de l'innocence; et Charles se montra tel qu'il devait toujours être, enclin à satisfaire ses passions sous le masque de l'intérêt général; orgueilleux, mais, par cela même, susceptible de sentiments nobles.

On déjeuna, tout le monde fut réuni autour de la même table, mais le déjeuner fut froid de conversation. Le juge d'instruction eut mille égards pour Annette, surtout pour le maître de la maison qu'il savait être l'ami intime du préfet et riche à millions. Il lui parla de sa terre, du pays, de Valence, et parut enchanté qu'une semblable méprise lui eût procuré l'honneur de se trouver avec M. de Durantal; méprise qui du reste n'avait été faite que sur la volonté de M. le procureur du roi.

Argow, à cette phrase par laquelle le juge rejetait tout sur Charles, regarda Servigné avec une horrible expression de haine.

Le déjeuner fini, on monta en voiture, Annette fut seule au fond de la calèche, son cousin et Argow se mirent sur le devant, les autres personnes eurent leur voiture, et l'on partit pour Valence.

En chemin, Annette dit à M. de Durantal que, toute flattée qu'elle devait être de lui avoir inspiré les sentiments qu'il avait manifestés, elle le conjurait de n'y point persister, et surtout d'empêcher que les circonstances de cette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.



CHAPITRE X.

La calèche élégante de M. de Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le

voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étaient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'était emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousait le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevait dans son cœur; madame Gérard, pour le moment, ne voyait que le bonheur de retrouver sa fille; et pour madame Servigné, oh! elle parlait! Qu'elle eût joie, affliction, tout chez elle s'exprimait par des paroles.

Argow, sans s'inquiéter du flux d'interrogations et d'exclamations qui sortait du gosier de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse; puis, la présentant à madame Gérard, il lui dit :

— Madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs; soyez persuadée qu'avant que la Justice ait seulement cherché son glaive (en prononçant ces mots il regardait Charles), on avait vengé votre fille : quant aux motifs de son enlèvement, dans lesquels, croyez-moi, votre fille n'était pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'était permis, madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderais que l'honneur de pouvoir vous présenter souvent mon hommage et mes respects.

Madame Gérard, interdite de se voir, pour la première fois de sa vie, l'objet des respects d'un millionnaire en équipage et pour ainsi dire dans toute sa gloire, balbutia quelques remercîments en acceptant les hommages de M. de Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M. Bouvier avaient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et l'embarras, l'air sombre de ce dernier, leur avaient donné tellement à penser, que, chose extraordinaire, le silence régnait.

Lorsque chacun fut remonté, le silence d'Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point; mais l'état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs qui étaient censés instruits, firent que l'on se sépara mécontents les uns des autres.

Madame Gérard et Annette étant seules dans leur chambre, la fille se jeta dans les bras de sa mère, et après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu'elle ajouta :

— Ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence : mon cousin et ma cousine, d'après ce que Charles s'est permis, ne la raconteront pas à mon avantage; alors je ne crois pas que nous ayons d'autre parti à prendre que de quitter Valence au plus tôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindront guère, d'autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant pas réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays.

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu'elle ne se trouvait non plus guère bien de l'hospitalité de sa sœur. En effet, les premiers jours ces quatre femmes avaient été charmées de se revoir; mais bientôt madame Gérard s'aperçut 1° qu'elle ne pouvait jamais parler; 2° qu'elle écoutait toujours les mêmes choses; 3° qu'Adélaïde était jalouse d'Annette, et que cette jalousie produisait une foule de petites tracasseries insupportables; 4° qu'Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s'ensuivit qu'on trouva madame et mademoiselle Gérard de trop dans la maison; 5° qu'on n'avait pas tardé à le leur faire apercevoir.

Alors il fut décidé que l'on quitterait Valence dans deux ou trois jours, et madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu'elle voyait avec peine qu'elle allait s'éloigner de M. de Durantal, en qui elle entrevoyait un beau parti pour Annette, d'après les derniers regards que le millionnaire avait jetés sur elle.

Pendant que la mère et la fille discouraient ainsi, Charles racontait les événements de la matinée à sa manière; c'est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisait sous-entendre beaucoup plus de mal qu'il n'en aurait dit en parlant ouvertement contre Annette. Adélaïde Bouvier ne considérait pas la chose si gravement que son frère qui parlait morale et mœurs; pour elle, être l'amie de M. de Durantal était un crime, en ce qu'Annette faisait preuve d'une grande supériorité.

— Mon Dieu! disait Adélaïde, qu'a-t-elle donc pour s'être fait enlever? Je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu'à l'église, l'air d'une fille qui est toujours dans le cinquième ciel et dans les espaces imaginaires, comme si elle rêvait je ne sais quoi... Voyez donc, on lui donnerait le paradis sans confession!... et *cela* s'enlève!...

— Ce que j'y vois, disait la mère, c'est qu'elles vont rester longtemps chez nous, à moins que l'Américain ne leur loue un bel hôtel à Valence. Dame!... Annette va tenir un grand état!...

Nous passerons sous silence tout ce que l'amour-propre offensé, l'amour de parler, d'interpréter, et la haine, inspirèrent à ces parents que nous allons bientôt perdre de vue.

Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé Annette de toutes ces petites et basses manœuvres que suggère la haine, et qu'il est impossible de définir et de décrire, parce que ces sortes de traitements consistent dans l'air de la figure, le son des paroles et les regards, Adélaïde, disons-nous, lui dit ironi-

quement : — Ma chère cousine, vous comptez sans doute rester encore longtemps à Valence?... je gagerais même que vous pensez à y demeurer...

— Non, répondit Annette, et ma mère.....

Elle s'arrêta comme pour laisser parler madame Gérard.

— Annette dit vrai, reprit en effet madame Gérard, je compte partir demain ou après-demain.

— Comment! ma sœur, s'écria madame Servigné, vous partez si vite !... oh ! que j'en suis désolée!... Et qui peut vous faire sauver comme cela ?... Ce ne sont pas vos affaires !... ce n'est pas que vous soyez mal ici? ce n'est pas l'aventure de ce matin?... qu'est-ce donc ?... Vous ne voulez donc pas voir mon Charles paraître à l'audience d'après-demain au palais? C'est mal cela ! après tant de temps d'absence se revoir si peu !...

Elle continuait toujours; mais là, Adélaïde, laissant parler sa mère, ajouta :

— Si c'est notre petit établissement qui gêne ma cousine, qu'elle se rassure! mon frère a loué un très-bel appartement dans un hôtel à Valence, nous y demeurerons et ne ferons plus, dans quelque temps, le commerce qu'en gros.

Annette allait répondre, ce qui aurait fait un concert de trois voix, lorsque Charles, en parlant, imposa silence à tout le monde.

— Je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j'occupe allait me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyais franchement que cette haute société ne lui serait pas désagréable.

— Mon cousin, dit Annette, je n'oublierai jamais que je ne suis que la fille d'un simple employé; la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes destinées : le bonheur s'y trouve peu pour une femme, et il faudrait que le sort me fût bien fortement imposé pour jamais paraître à une si grande hauteur; pour les hommes, c'est différent.

— Ma chère sœur, répondait madame Gérard à sa sœur qui n'avait cessé de parler bas à son oreille, la santé de M. Gérard, et l'isolement dans lequel il se trouve, ne nous permettent pas une longue absence. Alors, si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons... J'ai vu ma nièce, elle est heureuse et paraît devoir l'être longtemps avec M. Bouvier, ainsi je vous vois d'autant plus tranquilles que Charles vient d'obtenir un beau poste. Ce soir nous vous ferons nos adieux.

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et, chose qui l'étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun en se quittant fut comme débarrassé d'un poids. Pour les Servigné, c'était le poids des bienfaits; pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

La famille Servigné avait conduit les voyageurs à l'hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu'au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l'équipage d'Argow arrêté à la porte de la boutique : on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu'Annette venait de partir pour Paris. Sur-le-champ, sans remercier ni saluer, il fit signe à son cocher qui partit au grand galop!...

On parla longtemps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on aurait fait partout, par n'en plus parler. Nous quitterons donc cette ville où nous serons bientôt ramenés par les événements [1].

Cependant Annette et sa mère voyageaient en silence : Annette, en effet, avait beaucoup à penser. Jusqu'à ce fatal voyage, sa vie s'était écoulée tranquille, pure et exempte d'événements, elle avait été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis, dans le travail, la retraite et la paix. L'horizon de ses espérances s'était borné à l'hymen de son cousin, et si ses regards se portaient plus loin dans l'avenir, c'était pour contempler la beauté des cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l'éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avait été troublée, son âme et sa prière avaient été constamment pures, mais elle venait de perdre l'ancre, sa vie n'était plus arrêtée à un but fixe : elle tendait bien toujours au ciel, mais elle avait perdu le compagnon sur lequel elle comptait pour arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venait de s'écouler avait été marqué par des événements rares dans la vie, par des aventures véritablement romanesques; de plus, son cœur contenait le germe d'une pensée involontaire, car, malgré elle-même, elle pensait à cette multitude de présages parmi lesquels il ne s'en trouvait pas un seul d'heureux, présages qui tous entouraient l'apparition d'un étranger, d'un inconnu qui paraissait l'aimer. Cet homme apportait avec lui un monde tout nouveau : la richesse, l'é-

[1] Nous laisserons ces personnages jusqu'au moment où ils reparaîtront, sans les suivre dans leurs actions; c'est ainsi que plus d'un lecteur trouvera extraordinaire que M. Charles Servigné, qui a dû tout à Pauline et qui en a été protégé pour le moment pendant lequel ils se sont vus, paraisse ne pas avoir plus de reconnaissance : c'étaient des détails inutiles que nous avons supprimés.

clat, un nom distingué; ses voitures portaient l'empreinte d'armes héréditaires; de là, une vie nouvelle, séduisante pour Annette dont l'âme était portée vers le luxe et l'élégance, mais une vie dont la splendeur rendait encore plus difficile le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l'âme exaltée, violente, répondait à la bizarrerie de sa conformation brillante de force, et qui péchait même par trop de séve comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme était-il un bon guide dans la vie?... Annette le connaissait-elle?... A cela elle se répondait, superstitieuse comme on sait, qu'il lui était apparu comme donné par Dieu!...

Ce monde de réflexions plongeait Annette dans une incertitude cruelle et une méditation toute remplie de l'image de M. de Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva insensiblement. La mère Gérard dormait, les autres voyageurs, car la voiture était pleine, dormaient aussi. La lune se leva de manière que l'on pouvait voir sur la route : Annette regardait machinalement le chemin; et, au milieu de ses pensées, se rappelait les événements qui marquèrent son premier voyage. Depuis un instant elle entendait le bruit d'autres chevaux que ceux de la voiture : elle se recueillit pour s'en assurer, mais elle crut s'être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisaient les chevaux de la voiture, soit que réellément il n'y eût pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l'endroit où la calèche d'Argow s'était cassée. Le souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement l'espèce de sentiment qu'elle portait à cet étranger. « Si elle était aimée autant qu'elle aimerait elle-même, si cet être à l'amour grand et énergique de l'homme joignait la pudeur, les délicatesses, la tendresse d'âme d'une femme, pourquoi?... » Là, elle s'arrêta, et le bruit de chevaux devenant plus fort, elle eut peur; et, regardant sur la route, le premier objet qu'elle aperçut, ce fut, auprès de la portière, la figure d'Argow!... Il était à cheval suivi d'un postillon, et il se tenait constamment à côté de la voiture depuis qu'Annette s'était aperçue de ce bruit étranger.

Aussitôt qu'elle l'eut vu, elle se rejeta au fond de la voiture avec une vivacité et une promptitude étonnantes, et son cœur fut comme frappé. Ce mouvement ressemblait à celui de la peur; mais il était du nombre de ces sensations indéfinissables qui en comprennent une foule d'autres : ainsi Annette fut à la fois flattée de cet effort et chagrine par pudeur, en ce qu'au jour quatre voyageurs allaient savoir qu'elle était l'objet de cette poursuite : elle eut de la terreur, parce que cette brusque apparition, qui coïncidait avec sa pensée et l'expression extraordinaire de cet homme étrange, causèrent à son âme une surprise trop forte. Elle se trouva dès lors lancée dans une autre région de sentiments... Qu'allait-*il* faire?... quel était son but?... Le trot de ces deux chevaux retentissait dans l'âme de la jeune fille, et malgré elle une voix secrète lui disait : « *Tu es bien aimée!* »

Il y avait, dans ce sentiment, quelque chose de plus vif, de plus séduisant pour un esprit de femme, que dans ce qui avait produit le sentiment d'Annette pour son cousin. La grâce des premiers ans, la fraîcheur des idées, les caresses enfantines, les soins, forment un ensemble touchant; mais une amitié de frère et de sœur est loin de pouvoir entrer en concurrence avec la vigueur, l'énergie, la violence du sentiment d'un amant passionné, capable de dépasser à chaque instant les bornes de la raison et de la possibilité humaines, et qui peut acquérir, par la suite, tout ce que le premier sentiment a de fraîcheur et de beauté.

Annette, comme bien on pense, ne dormit pas. De temps en temps elle voyait Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu'il suivait ainsi, et la contempler avec d'autant plus de plaisir qu'il avait plus de peine à obtenir ce doux aspect.

Au matin, Maxendi se trouva si fatigué que, malgré toute sa force et l'habitude qu'il avait de souffrir, il suivait à peine la voiture, quelquefois il dépassait, mais sa douleur le forçait à rester en arrière. Les voyageurs éveillés s'amusèrent de ce manége, et comme le froid du matin contraignait Maxendi à s'envelopper d'un manteau, et qu'il était difficile de reconnaître à quelle classe il appartenait, les voyageurs riaient, et ce fut à qui plaisanterait sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvaient dans la diligence, le voyageur qui était en face d'Annette ne tarissait pas.

— Ah! disait-il, il n'ira pas comme cela jusqu'à Paris, il faudrait être de fer!... S'il court après la fortune, il fait bien de courir vite! si c'est un solliciteur, je parie qu'il est Gascon, il n'y a que les Gascons capables de courir ainsi, etc.

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parlait : elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu Argow; Annette rougit, et le silence qu'elle réclama de sa mère, à voix basse, intrigua les voyageurs.

Heureusement qu'au moment où un regard d'Argow mettait le comble à la curiosité des voyageurs, la diligence s'arrêta devant l'auberge où l'on devait déjeuner. Annette, sa mère et tous les voyageurs, se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu'Annette trembla en voyant Argow entrer dans

cette salle et demander le conducteur, avec lequel il sortit.

Depuis l'aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu'elle avait éprouvée aux repas communs que l'on fait en voyage, s'était bien promis de ne jamais participer à de tels repas où souvent on se trouve compromis; alors elle demanda pour elle et pour sa mère une chambre particulière. Aussitôt qu'elle fut rendue à cette chambre dont les fenêtres donnaient sur la cour de l'auberge, elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M. Maxendi.

— Je vous offre cent francs! disait ce dernier.

— Mais, monsieur, je ne le puis pas!...

— Deux cents! continua Maxendi.

— C'est impossible!...

— Trois cents, quatre cents, cinq cents, mille francs, deux mille francs!

Et en disant cela, la colère commençait à s'emparer de lui.

— Mais, monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n'est pas mauvaise volonté.

— Comment? dit Argow.

— Monsieur, ma voiture est complète, il n'y a pas de place, je suis sur l'impériale, je n'ai pas le pouvoir de déplacer quelqu'un.

— C'est vrai, répondit Argow; eh bien! faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond.

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

— Monsieur, dit Argow, des raisons d'un ordre supérieur et que je suis obligé de taire, me forcent de prendre votre place dans la voiture; je n'ai aucun droit à cela, et je ne puis m'en emparer qu'autant qu'il vous plaira de me la céder.

— Monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu'il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

— Monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

— Rien ne le peut, monsieur.

— Eh bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous et je vous paye votre voyage en poste.

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria le voyageur, j'accepte.

Argow proposa au voyageur d'aller à l'autre extrémité du village de S***, où sa calèche raccommodée devait se trouver, et ils s'en furent à l'instant même. Annette et sa mère, surprises au dernier degré, s'entre-regardèrent pendant quelque temps, et madame Gérard dit enfin à sa fille :

— Mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d'attachement pour vous au point de faire de pareilles folies?...

— Ma mère, je l'ignore! répondit-elle.

Ah! je voudrais qu'on pût avoir une faible idée d'Annette, prononçant ce mot devant sa mère! qu'on pût se la dépeindre interdite, les yeux baissés et relevés tour à tour vers sa mère, voir ces yeux brillants du feu pur de l'innocence, cette bouche sur laquelle la naïveté semblait siéger, et ce front étincelant de pudeur et de religion : ce mot, prononcé comme Annette venait de le dire, formait tout un discours.

Au moment où l'on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui était vis-à-vis d'elle passer dans la calèche d'Argow, et la première chose qu'elle vit en reprenant sa place, ce fut M. Maxendi à celle du voyageur. Elle s'y attendait, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvait pas se fâcher. Cependant Annette, trouvant en elle-même que cette conduite emportait avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu'elle agissait comme s'il y eût eu quelque chose entre elle et lui, prit la parole en lui disant qu'elle ne s'attendait guère à avoir l'avantage de voyager avec lui, et qu'il fallait une affaire bien importante pour lui avoir fait quitter le divin séjour de Durantal.

Honteuse d'avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, le cœur tout ému, la réponse de M. de Durantal.

Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes, et garda le silence. Une extrême agitation, une violente secousse semblait remuer tout son être : à voir le mouvement de son habit sur sa poitrine, on eût facilement cru que son cœur voulait briser les liens qui l'attachaient à son sein. Quand il osa contempler Annette, il baissa aussitôt ses yeux qu'il sentait exprimer une flamme terrible et jeter du feu. Il évitait le contact de la robe d'Annette, comme si cette robe eût été la tunique de Nessus. Parfois il regardait madame Gérard, et cet homme, dont l'extérieur annonçait tant de hardiesse, d'indépendance et même des nuances de caractère plus fortes encore, abaissait ses regards jusqu'à leur faire prendre une expression de prière et de supplication. Cette figure, qui n'avait jamais exprimé la crainte et le respect, cherchait à en contracter les traits.

Annette aperçut sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort, qu'elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter une seconde fois. Elle n'ignorait pas que la présence d'Argow lui valait cette pensée secrète des étrangers; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étaient occupés par d'autres objets, et, regardant M. Maxendi, elle lui dit à voix basse :

— Monsieur, votre présence me déplaît; et, en

vous éloignant, vous feriez une action dont il vous serait tenu compte en un monde meilleur.

A ces paroles, Argow parut ému, une sueur froide coula sur ce front altier, il regarda Annette par un de ces regards dont l'expression à rendre n'appartient qu'au pinceau des *Gérard*, et il dit en tremblant :

— Vous plairais-je, en sortant?...

Annette fit un signe de tête, une larme roula dans les yeux de Maxendi, il l'étancha avec un dépit et une rage concentrée, puis d'une voix forte il s'écria :

— Conducteur, arrêtez !...

On arrêta, il salua tout le monde, regarda la jeune fille, et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette. A ce moment, elle ne put contraindre dans son âme un mouvement de joie en voyant avec quel despotisme elle agissait, et avec quelle soumission elle était obéie. En effet, les âmes grandement religieuses aiment le despotisme : d'abord, parce que les âmes empreintes d'un tel sentiment n'ont que de fortes idées, et que le despotisme n'est pas une idée dépourvue de grandeur et de poésie même; enfin, les cœurs religieux, ressentant le despotisme à un haut degré, aiment à l'exercer à leur tour : l'idée de Dieu ne doit pas se trouver dans un cœur à côté de sentiments mesquins.

Or, cet être qu'Annette avait vu naguère déployer une énergie, une violence et un caractère extraordinaires, et qui semblait toujours courber tout sous sa volonté, cet être sacrifiait beaucoup pour obtenir une chose presque impossible; il y parvenait; et, sur un mot, sur un pli du front de celle qu'il adorait, il brisait lui-même son propre bonheur, ouvrage de tant de soins, de fatigues et d'argent, si toutefois l'idée de l'argent a pu entrer dans le calcul de la religieuse Annette. Quoi qu'il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi : elle regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup d'œil sur la route, mais elle n'aperçut plus ni cheval de poste ni amant.

Nous ne savons si jusqu'ici ces détails et le narré des événements ont plu; mais, ce que nous savons, c'est que si l'intérêt n'est pas encore né, il ne naîtra jamais dans cet ouvrage. Il est vrai de dire aussi que nous ne considérons encore ces détails que comme préliminaires, et que, s'il y a de la diffusion, elle a été nécessitée par la nature même des caractères de nos personnages qui, à l'exception de deux ou trois, sont maintenant tous connus.

CHAPITRE XI.

Annette et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M. Maxendi dans un brillant équipage. Il était posté dans un coin, épiant tout de l'œil, et, lorsqu'il reconnut Annette, la joie parut sur son visage. De l'endroit où il était, il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvements, et lorsque Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette entendit la voiture d'Argow suivre la leur.

Cependant lorsque madame et mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu'Annette se penchât, allât même jusqu'à se retourner, elle n'aperçut aucune voiture.

Leur arrivée surprit étonnamment M. Gérard qu'elles n'avaient point prévenu. Ce prompt retour était fait pour inquiéter; aussi lorsque madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M. Gérard faisait avec elle fut brusquement laissé. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et la voisine, et, toute dévote qu'elle fût, son premier mot à madame Partoubat fut :

— Je trouve M. Gérard bien maigri !...

La voisine eut assez de politique pour ne pas répondre. Alors cette effusion de cœur, si naturelle entre un père qui revoit après un voyage sa fille et sa femme, eut lieu avec un abandon qui ne laisserait rien à désirer pour un romancier descriptif : les embrassements, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs discours et l'embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n'y manqua. Quoique M. Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu'il lui fut permis d'envisager sa fille chérie, il s'écria :

— Oh ! Annette, que tu es changée !... en bien ! ajouta-t-il sur-le-champ.

— Eh ! que me trouvez-vous, mon père?... demanda-t-elle.

— Ce que je trouve, Annette? répliqua M. Gérard embarrassé d'expliquer tant d'idées; mais ton visage annonce, ce me semble, de plus hautes pensées que lorsque tu es partie. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse : ta figure a pris un certain caractère qui impose; enfin, je m'entends.

Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d'avoir perdu en lui un époux : il la plaignit d'autant plus que l'ex-employé voyait en Charles un magistrat, et qu'un magistrat étant un homme employé par le gouvernement (selon les idées du bonhomme), sa fille se serait trouvée sur une belle ligne dans l'ordre social. Annette et sa mère n'instruisirent pas M. Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avait inspirée, madame Gérard rangeant cette importante

confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que lorsque leurs têtes reposent sur l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père, avaient repris leur manière de vivre et leurs habitudes comme jadis; et, sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M. de Durantal, le lecteur pourrait voir ces trois personnages tels qu'ils sont représentés dans les premiers chapitres de cette histoire. Annette brodait et étudiait son piano, allait à la messe tous les matins, et vivait paisiblement, presque heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M. Gérard, on connaît sa vie, et madame Gérard n'avait pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensait toujours que M. de Durantal aurait fait un beau parti pour sa fille; du reste, elle se gardait bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parlait point.

En effet, les belles méditations d'Annette à l'église avaient suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvements de son cœur, et se remettre dans un chemin dont elle trouvait qu'elle s'était trop écartée : ce chemin était celui d'une véritable béatitude. Nous avons expliqué comment Annette entendait l'exercice du principe religieux : ainsi, pendant son voyage, elle n'avait pu se livrer à ces extases que, nouvelle sainte Thérèse, elle allait chercher à l'église, méditations pieuses où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançait dans le domaine pur de la pensée, et voltigeait dans les cieux. Or, je le demande, est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici-bas, tandis que l'esprit plane sans cesse dans la belle atmosphère des visions célestes?... Qu'est une créature devant un tel spectacle?...

Au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette arrivait à l'église, au moment où elle prenait sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis dans un confessionnal : elle reconnut aussitôt M. Maxendi. Il était là dans une attitude qui annonçait combien tout l'appareil de la religion lui était indifférent alors que la céleste créature qu'il adorait entrait dans l'église. L'aspect de cet homme produisit un effet extraordinaire sur Annette; comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M. de Durantal.

Au sortir de l'église, M. Maxendi se présenta, salua madame Gérard et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de venir les visiter. Madame Gérard l'accorda.

Le lendemain, M. Maxendi ne manqua pas à venir, il fut reçu, et commença par chercher à gagner l'amitié de M. Gérard : cela ne lui fut pas difficile.

En effet, M. Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avait privé de sa place aux droits réunis, M. Maxendi s'offrit à lui procurer un autre emploi qui ne l'empêcherait en rien de toucher sa pension. Au bout de trois jours, M. Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenait le plus grand succès. Cette place valut à M. Gérard six mille francs d'appointements, et son exactitude, sa probité, le rendaient bien capable de l'occuper. On voit tout de suite combien M. Gérard dut être reconnaissant envers l'homme qui le rendait à ses habitudes et à la bureaucratie : aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement où résidaient sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée.

Un soir, Annette était dans sa chambre, M. Maxendi causait avec madame Gérard, et, en causant, il tournait maintes fois la tête du côté de la porte en attendant l'arrivée d'Annette.

— M. de Durantal, lui dit madame Gérard, il est impossible de ne pas s'apercevoir que ma fille vous plaît : votre alliance serait pour nous un honneur auquel nous n'aurions jamais eu la pensée de prétendre. M. Gérard et moi sommes de même opinion, et c'est comme s'il vous parlait en ce moment : ainsi, sachez que, quant à nous, vous n'éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n'imagine pas qu'il soit entré dans votre cœur des projets que nous n'approuverions pas; mais Annette est libre, elle est maîtresse d'elle-même, et il faut lui plaire.

— Madame, répondit Argow, à Valence, et devant tout le monde, j'ai déclaré que jamais je n'aurais d'autre femme que mademoiselle Gérard, si toutefois je parvenais à lui plaire : si je n'ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c'est que j'attendais d'avoir réussi auprès d'elle, et je vous jure que je n'épargnerai rien pour cela.

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, vit avec plaisir l'élévation future de sa fille.

Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l'hôtel en face; il était à considérer les fenêtres de la maison qu'elle occupait. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère qui prit des informations, et madame Partoubat leur apprit que cet inconnu avait en effet acheté cet hôtel, l'avait meublé, et y demeurait depuis peu. Jamais homme ne déploya plus d'emportement et de chaleur dans une telle poursuite; et cette âme, qui était tout énergie, ne pouvant rien embrasser avec faiblesse, se trouva, dès le début, plus avancée dans la carrière de l'amour, qu'un autre au dernier pas. Cette ardeur flattait tellement Annette, que dès

ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M. Maxendi y viendrait.

Dès lors commença, pour l'âme d'Argow, une ère de bonheur inconnue pour lui, et dans laquelle il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'était jamais douté.

En effet, chaque jour fut marqué pour le bonheur. Argow arrivait et trouvait dans ce salon modeste un ordre et une régularité qui allaient à l'âme: il y voyait cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siége habituel, comme s'il eût déjà été son fils; il s'y asseyait, et tressaillait en voyant la place d'Annette vide. La bonne mère l'accueillait toujours avec le même sourire, et ce sourire avait un cachet de franchise qui excluait toute idée d'intérêt et de bassesse. Quand il entendait tourner la clef, tout son cœur battait; il se levait pour saluer Annette par un regard plein d'amour. Cette vue et l'influence de l'âme de cette jeune fille étaient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemplait faire de la dentelle, en admirant cette attitude religieuse et cette tranquillité d'âme qui brillantaient une figure gracieuse, et, lorsque de douces paroles venaient errer sur ses lèvres, il atteignait le comble du plaisir.

C'était un véritable tableau que cette mère et cette fille assises dans l'embrasure d'une croisée, et séparées l'une de l'autre par une petite table à ouvrage. Le contraste offert par ces trois figures d'expressions si différentes et éclairées par un jour très-doux, était remarquable. Argow étincelait de désirs et d'amour, la mère souriait légèrement, et Annette recueillie, mais déployant néanmoins cette affectueuse folâtrerie qui rend la jeunesse si aimable, brillait d'un éclat qui se reflétait sur tout le groupe. Souvent ce que l'on disait n'équivalait à rien; mais ces riens avaient une signification pour l'âme, et une conversation sérieuse, ou décidément enjouée, aurait nui à cette grande tranquillité qui régnait. L'heure, les jours, passaient empreints d'une teinte de félicité pure qui paraissait d'autant plus charmante à Argow qu'elle lui était inconnue.

Il faut avouer que l'esprit dont l'âme d'Annette était pénétrée mettait l'amour d'Argow à une rude épreuve; force lui fut d'aimer de l'âme, car Annette, pure et religieuse comme on la connaît, ne lui permettait rien de ce qui rend l'amour si séduisant. Elle avait implicitement tout retranché. Jamais Maxendi ne pouvait surprendre Annette lui jetant un coup d'œil, encore moins admettait-elle cette familiarité charmante qui remplit le vide d'une passion lorsqu'elle s'exerce sans trouble. Argow n'aurait pas, pour sa vie, osé risquer une parole d'amour, tant l'innocence d'Annette agissait sur lui, et jamais le tableau d'un tigre enchaîné et adouci par l'amour n'eut une ressemblance plus forte et plus vraie.

Il fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux. En effet, Annette, ne voyant rien de si beau qu'une jeune fille pure et sans tache, aurait voulu être adorée, mais sans que rien pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne paraissait pas avoir assez de moyens moraux pour détruire une telle détermination : il fallait un événement!

Cependant l'habitude de voir Annette rendait Argow plus hardi : souvent il lui parlait et tremblait moins en lui adressant la parole. L'âme d'Annette, par ce contact produit par la familiarité, agissait sur l'âme d'Argow, et il prenait, des manières, du parler et des sentiments d'Annette, ce qu'un homme peut prendre des habitudes d'une femme sans dégrader l'attitude mâle de l'homme. Il s'enhardissait dans l'amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout à fait, un jour qu'il se trouva seul avec elle, il osa entreprendre une explication.

— Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves; mais n'eussiez-vous que celle que je vous offre par le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi?... avez-vous décidé que votre voix ne me serait jamais une voix de confiance et d'amitié?... me fermez-vous votre cœur?... Ah! si vous pouviez, sans danger pour moi, connaître ce que je fus et ce que je suis, ah! vous seriez moins sévère!...

Annette surprise rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel était pur, les étoiles scintillaient, la lune brillait; et, pour toute réponse, la jeune fille, lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence :

— Celui qui a fait cela a tout mon amour : voyez les cieux et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur... L'amour qui, par sa nature, est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme.

— Ah! s'écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie à quelle perfection les idées religieuses amenaient un être, et apercevant un trésor dans l'âme d'Annette; ah! chère Annette, tel sentiment que vous ayez pour moi, il me sera toujours doux et bienfaisant : je ne demande que la permission d'aimer, d'aimer à ma manière; et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi, j'aimerai de toutes les forces de mon âme, vous me serez tout au monde! Jugez de la violence de cette passion; mon cœur se brisait en silence, et je souffrais avant d'avoir osé vous parler. Oui, mon amour, Annette, sera du feu; il subsistera contre toute atteinte, il est éternel : la paix, la tranquillité, le bonheur, la satisfaction, aucune de ces fleurs qui

couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l'anéantir. Heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante, dont la nature m'a doué, dans une passion pure et honnête! Oh! Annette, que tardez-vous à me reconnaître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien!...

L'enthousiasme et la violence qu'il mettait à prononcer ces paroles enflammées étaient tellement entrés dans tous ses gestes, qu'il était haletant et arrivé au dernier degré de l'exaltation.

Annette, effrayée, se recula de quelques pas.

— Monsieur, dit-elle, aimez-moi, j'y consens; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d'autres témoignages que ceux qui, jusqu'ici, vous ont suffi!... Ah! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec le regard de l'innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus: et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure celle qui vous plaît.

A ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

— Comment! reprit Maxendi, vous direz à Dieu mille paroles pleines d'onction, de tendresse, et vous n'accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que tout au monde!... Oh! Annette!...

Annette se tut, mais, en se taisant, un délicieux sourire vint errer sur ses lèvres; Argow le vit, et ce sourire fit une telle révolution dans son être, qu'il se précipita à genoux, courba sa tête jusqu'aux pieds d'Annette, et il les força de s'appuyer sur sa chevelure, la révérant ainsi à la manière des sauvages.

— Que je vous adore!.... que je vous adore!.... criait-il.

— Monsieur, dit Annette honteuse et le contraignant de se relever, songez que je n'aimerai jamais que l'homme perde sa dignité devant une femme!... L'adoration ne convient qu'à Dieu!... devant lui seul il convient de s'humilier.

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d'Annette : elle devint plus affectueuse avec M. Maxendi, sans néanmoins lui donner l'espoir qu'elle changerait de sentiment, quant à sa façon de considérer l'amour. Plus Annette usait de cette force de répulsion, plus Argow s'avançait avec rapidité dans la carrière du seul amour qui pût briller dans son cœur sauvage, et Annette, par principe religieux, se conduisait comme une coquette. Argow ne manquait pas un jour à venir, et plus il acquérait de lumière sur le caractère d'Annette, plus son amour devenait passionné : il avait fini par avoir un respect étonnant pour cette jeune fille, et par douter qu'il fût digne de posséder un tel trésor de sublimité. S'il réussissait à se faire aimer d'Annette, il était évident qu'il serait au monde le seul être existant pour elle; mais il commençait à s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s'acharnait de plus en plus à vaincre. Cette âme avait, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des moments d'horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses, qui devaient porter Argow à des actions hors de tout sens et nuisibles même à Annette.

Un jour qu'elle s'occupait à broder, qu'il était à côté d'elle, lui racontant ses périlleux voyages, dont il avait soin de taire les barbaries et l'affreux métier qui les nécessitait; au moment où il lui dépeignait le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenait au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l'église voisine, et soudain se leva, prit son châle, son chapeau, et rompit cet entretien.

Argow la suivit la mort dans l'âme, et sa contenance à l'église indiqua avec quel mépris il traitait ces choses saintes qui avaient un tel empire sur Annette, qu'elles lui faisaient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et, pendant les vêpres, les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme; il vint à douter d'Annette, et plus il contemplait cette céleste figure. tout entière aux cieux en ce moment, plus il devenait furieux.

Au retour, il était nuit : Annette s'en alla dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion; car, involontairement, elle avait regardé M. Maxendi dans l'église, et son mépris pour la religion avait alors tellement percé sur sa figure qui ne savait rien cacher, qu'Annette avait été effrayée par l'idée que M. de Durantal pouvait ne pas avoir de foi en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow, et montra un tel désordre dans ses idées, qu'il en fut frappé.

Or, on saura qu'Argow avait maintes et maintes fois essayé de pénétrer dans l'appartement de la jeune fille; cette prétention avait été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avait signifié qu'il n'y entrerait jamais. Aussitôt qu'Annette se fut retirée, Maxendi salua madame Gérard, et sortit; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et dès que la nuit fut assez noire pour qu'il pût espérer que l'on ne distinguerait pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l'Échaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d'Annette, et résolut d'observer ce que faisait la jeune fille.

En effet, il avait remarqué avec quelle facilité l'on pouvait réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison : alors on comprendra comment Argow, en

montant sur le siége du cocher, parvint à atteindre le balcon d'Annette et à s'y cramponner.

Il ne voulait que connaître les motifs qui amenaient Annette dans ce lieu si sacré, que sa mère même n'y pénétrait que rarement. Le farouche pirate n'était guère homme à deviner que c'était par un excès de pudeur que la céleste fille dérobait à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Argow fut arrivé sur le balcon et qu'il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la croisée était entr'ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avaient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il se tapit et osa regarder dans l'appartement pour découvrir le mystère que couvrait cette absolue retraite.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes : elle *priait* dans une extase angélique. Elle était si belle et si brillante dans ce moment qu'Argow fut transporté; la fougue de son caractère ne lui permettait jamais aucune réflexion : il franchit donc l'espace, se trouva à côté d'elle sur le prie-Dieu, et mû par le rapide changement d'idées que ce spectacle inattendu avait excité :

— *J'ai besoin de prier aussi!...* dit-il avec la voix d'un homme fortement exalté.

Annette jeta un cri et resta stupéfaite en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvait rentrer dans la classe des présages qui avaient toujours accompagné cet être extraordinaire; il y avait dans cette aventure quelque chose de frappant.

— *Je priais pour vous!...* dit-elle, car vous n'avez jamais rien vu sur la route des cieux; vous n'avez jamais cherché à y lire, vous n'êtes pas religieux! enfin, je m'en suis aperçue tout à l'heure, et je demandais à Dieu qu'il vous convertît. Ah! ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie comme dans celle-ci. Vous avez mis entre nous une éternelle barrière dès aujourd'hui : l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonnerait ma vie si l'homme que je prendrais pour guide m'abandonnait un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... Que vous m'avez fait mal à l'église!... Oh, soyez religieux!...

— Annette, Annette!... que me demandez-vous!... s'écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

— Comment!... reprit-elle, à votre exclamation on dirait que cela est impossible, et que vous n'auriez jamais fréquenté les sacrements?...

— Jamais!... répondit-il.

— Jamais? répéta-t-elle avec douleur, quoi! les voûtes d'une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime?... et votre cœur n'a pas tressailli quand vous entendîtes, il y a un moment, une assemblée d'hommes s'écrier : « *O mon père!...* » sous les voûtes de ce temple bâti par l'homme, mais habité par Dieu?...

— Je n'y suis entré que pour vous y voir!...

— Avez-vous communié quelquefois?...

— Jamais!...

— Êtes-vous chrétien?...

— Je ne sais...

— On ne vous a donc jamais parlé de Dieu?...

— Jamais!...

Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond.

— Grand Dieu!... s'écria-t-elle (et des larmes sortirent en abondance de ses yeux), ah! ta bonté céleste me découvre l'abîme! M. de Durantal, sortez! et ne nous revoyons plus!... jamais... oh! non, jamais!... ou devenez plus grand que vous n'êtes; courbez votre front à terre, et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez le relever mille fois plus fier pour recevoir l'hommage de toutes ses créatures!... sinon ne me revoyez plus jamais!...

Argow était immobile; elle le regarda et lui dit :

— Non, jamais!... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour être votre compagne; je vous crois un être bon, un honnête homme.

A ces mots, il se fit dans le corps du pirate un tremblement et un frisson qu'il prit pour celui de la mort; ces deux phrases : *Je vous crois un être bon, un honnête homme,* prononcées par cette jeune fille en larmes, lui soulevèrent le rideau qui lui cachait sa vie passée, et il se regarda avec horreur...

— Alors, continua-t-elle, je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priais tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi... Ah! monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh! écoutez-la toujours!... suivez ses avis, et bientôt nous parlerons peut-être le même langage!... alors... oui, je l'espère... vous avez une belle âme, et.... Oh! j'étouffe.... sortez, sortez!...

Annette était comme égarée; Argow était stupéfait, et il obéit par un mouvement machinal des sens. Il sortait, lorsqu'il se sentit arrêté par une main divine;.... il tressaillit, se retourna, et vit Annette éplorée; elle appuya sa tête sur son épaule, ce qui lui imprima comme du feu, et d'une voix lamentable, elle lui dit :

— Convertissez-vous!...

Il y avait, dans ce cri, tant de choses, il y apparaissait tant d'intérêt, qu'Argow sentit dans ses en-

trailles quelque chose qui frissonnait, et une voix intérieure de conscience qui murmurait :

— Convertissez-vous!... ou ne la revoyez jamais!...

L'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit penser profondément, et cet être, qui avait vu mourir tant d'hommes froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille!... il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avait arraché [1] qu'un sourire de joie et de vengeance, un sourire satanique. Il s'arrêta, la contempla, et lui dit, en pressant sa main :

— Adieu!... (Mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérivaient se déroulant à son esprit, il ajouta, mû par un reste de cette férocité qu'il déployait jadis) : Adieu, toi qui en aimant as le courage de regarder l'opinion religieuse de celui que tu voudrais aimer... adieu ! car tu n'aimeras jamais!...

Annette sentit ses jambes défaillir, elle tomba le visage contre terre, s'évanouit, et ne se releva que pour se trouver en proie à une violente fièvre.

CHAPITRE XII.

La secousse qu'Annette avait ressentie était si violente et avait porté sur tous ses sentiments à la fois d'une manière si cruelle, qu'elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu'elle était réellement malade.

Sa mère vint s'établir au chevet de son lit. Alors, sans qu'Annette le sût, M. de Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bonhomme... Argow apprendre le piquet!... Le bonhomme Gérard était dans l'enchantement de se servir de la voiture de M. de Durantal, d'aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disait avec orgueil :

— C'est mon gendre!...

Les refus d'Annette n'entraient pas dans l'esprit de son père, il la grondait quelquefois, même sérieusement, chose qui, jusque-là, lui avait été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d'Annette, et lui dit :

— Ma fille, M. de Durantal est dans le salon, il n'a jamais osé venir te voir, il ne l'a pas demandé, il paraît qu'il faut que l'ordre vienne de toi : pourquoi mon Annette ne le voudrait-elle pas?...

A ces mots, le visage pâle d'Annette devint presque rose, elle regarda sa mère; et, par un geste rempli de terreur, elle s'écria doucement :

— Ne cessera-t-il de me tourmenter?

M. Gérard tomba dans un profond étonnement, et ses deux grands yeux ronds essayèrent de peindre une pensée extraordinaire.

— Ma mère, dit Annette quand M. Gérard fut sorti, s'il ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas! mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu!... Oh! non, Dieu est immuable, et les hommes changent!... je l'ai déjà trop vu! Que l'on élève une barrière entre nous!... Un impie!... (Elle retomba sur son lit, et ne parla plus après avoir répété une seconde fois) : Un impie!

M. Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M. Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M. de Durantal qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille.

Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès lors on ne lui parla plus de M. de Durantal, ainsi qu'elle l'avait voulu; et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'eût jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses, elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'Annette commençait à trouver trop profane.

Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avait la singulière délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse; la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter.

Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse :

— Je souffre!

Ses parents accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse. Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d'elle que M. de Durantal fût reçu, elle s'y opposa constamment, et son système de sévérité devint tel qu'elle refusa à son père de chanter une romance qui parlait d'amour.

Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi, par avance, dans le ciel.

Ce fut à cette époque qu'en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris essayer sur le peuple de la capitale l'effet de leurs discours. Une mission fut annoncée à l'église où allait Annette, et l'on doit juger de l'intérêt qu'elle y prit quand on saura que le curé annonça que ce serait M. de Montivers qui prêcherait. A ce nom, Annette, ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

Attendu avec impatience, le jour où M. de Mon-

[1] Mélanie de Saint-André, dans le *Vicaire des Ardennes*, se traînait aux pieds d'Argow, et il riait de sa douleur.

tivers devait prêcher arriva bientôt. Ce jour fut une véritable fête pour Annette, elle se para et fut une des premières arrivées à l'église et placées.

Que par l'imagination l'on se représente le lieu de la scène : une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale, mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu'elle offrait moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentait un contraste avec la grandeur des idées qui s'agitaient sous cette chétive maçonnerie. Cette église ne suffisait point à la foule : une nuée de Parisiens attirés, soit par la nouveauté du spectacle, soit par l'envie de trouver ridicule le saint orateur, représentait, sauf les sentiments, une de ces assemblées de l'Église primitive. Un silence étonnant régnait. Aucune pompe religieuse n'ornait l'autel, il était couvert même de toiles vertes, et un crucifix, placé devant la chaire, faisait briller à tous les yeux le sublime spectacle qu'il offre à la pensée d'un chrétien. On attendait avec impatience, tous les yeux se fixaient sur la sacristie d'où devait sortir l'orateur sacré; le jour était faible, et les cœurs involontairement recueillis.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit paraître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. A peine a-t-il paru qu'il a imprimé une si haute idée de lui-même que telles paroles qu'il prononce on s'attend à des paroles extraordinaires : cet homme est l'abbé de Montivers, abattu par les jeûnes, les prières et les obligations de son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l'assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, dédaignant les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s'écrie :

« Mes frères, parmi vous tous, il n'y a pas deux êtres qui soient venus avec un sentiment pareil, entendre la parole sainte : espérons qu'en sortant vous aurez réuni vos cœurs dans une seule pensée, et que j'aurai excité chez vous l'amour du ciel!... Écoutez-moi donc, non comme un homme, car à ce titre, je dois être sujet à l'erreur, mais comme un faible instrument employé par l'Éternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée. Esprit céleste! dont le moindre des rayons qui environnent le trône a rempli l'univers de lumière, daigne donc m'assister et me révéler les secrets de la Majesté sainte ou de la bonté touchante. »

Ayant dit, il s'arrête pour reprendre avec une émotion visible :

« Mes frères, une vierge pure, marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à Dieu, craintive, bienfaisante, vivait naguère. Elle était belle, et la Providence s'était plu à prodiguer à celle qui avait les beautés de l'âme et l'amour des choses célestes tout l'aimable cortége des gracieuses perfections du corps. Elle fut aimée d'un homme indifférent en ses opinions et sourd à la voix de Dieu. Cachant avec adresse ses sentiments irréligieux à celle qu'il adorait, il réussit à lui plaire, elle l'aima. Cheminant à pas lents dans ce chemin si fleuri que l'on parcourt au commencement de la vie, ils s'aimèrent sous les yeux de leurs parents qui virent avec joie les prémices d'une union si touchante et si belle. Ainsi l'on pensait sur la terre, et cependant, dans les cieux, les anges tremblaient à l'aspect d'une âme candide et brillante du feu céleste, souillée par le contact du proscrit d'Éden.

« On vit ces deux êtres approcher des autels, et le sacerdoce reçut et confirma leurs serments. Figurez-vous la joie du banquet, cette seule fête mondaine à laquelle l'Église sourie avec plaisir! Admirez la contenance de cette vierge pure, et les regards mutuels de l'époux et de la fiancée, doux regards qui, malgré leurs secrètes joies, sont compris de tout le monde. Y a-t-il un visage chagrin? Quel homme ne contemplerait avec volupté le charme qui résulte du tableau de ces deux êtres unis au printemps de leur vie? Toutes les beautés s'y réunissent, toutes les fleurs de la vie s'épanouissent sous une brise de joie et de plaisir. *Ils semaient la terreur!...*

« Il a traîné cet ange d'amour dans l'iniquité, elle est morte dans l'impénitence finale, ses belles formes se sont souillées, elle est devenue noire; en vain elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a fait sortir d'entre ses joues flétries une parole digne de son premier âge; celui qui disait : *Dieu n'est pas!* était là, il dardait son œil corrupteur, et ces deux squelettes sont la proie des remords, comme ils furent celle des voluptés criminelles. Ils brûlent, ils brûleront toujours!...

« Qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une âme belle, pure, vierge et saintement candide? Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps, brillante d'affections pures et généreuses? A quelle époque en êtes-vous de votre mariage avec elle?... Frappez vos cœurs, et regardant à votre conscience, voyez jusqu'à quel point les saintes eaux d'une confession peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire la blanche tunique qu'elle a portée jadis, et que les crimes et les passions, enfants de la chair, ont souillée. S'il était ici un coupable, personne, pas même moi, n'oserait lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous!... à vous reprocher d'avoir jeté des taches sur votre robe, sur la toge céleste! *Quis non peccavit?* Ne semez donc plus la terreur!...

« Arrêtez!... c'est une voix divine qui vous en conjure! Regardez en arrière, et feuilletez votre livre de vie...

« Toi, tu as interprété les lois en ta faveur, tu as gagné un injuste procès, et ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie. Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée. Vous, arguant des fautes de votre mari, vous vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une vie de licence. Toi, un soir, furtif, quand ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers le bois dépositaire de ses volontés, et, saisissant un testament que le vieillard crédule et séduit par tes semblants de franchise t'avait lu, tu l'as trouvé trop onéreux; tu as approché une bougie, et à l'instant il a été consumé. Avec la mémoire de l'homme juste ont péri les bienfaits qu'il devait répandre, et dont l'espoir avait adouci sa mort.

« Ce sont peccadilles!... vous n'en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes : vous allez en voiture, on vous voit à la messe, vous n'avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu! et, bah! Dieu est un créancier obligeant, il ne parle pas!... Il parlera, mes frères, il parlera, la vengeance dans la main, et la colère dans les yeux!... Il parle déjà; car votre conscience gronde; j'en suis certain!...

« Trouvez-vous ces traits trop tranchants?... Mais, ici, quelqu'un a insinué, par des manœuvres adroites, à un vieillard, que ses neveux ne l'aimaient pas; et, après dix ans, il a fait éclore un testament, perdant ainsi sa vie future pour quelques sous de rente pendant quelques instants d'une vie précaire. Mais ici quelqu'un a refusé sa porte à des parents pauvres ou peu nobles, sous prétexte qu'ils étaient ennuyeux. Mais l'un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme parce qu'elle était jolie; c'est elle qui a débité les arguments qui devaient égarer la justice, on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Toi, là-bas, si par un regard tu pouvais tuer, à la Nouvelle-Hollande, un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût, et que ce *demi-crime,* dis-tu dans ton cœur, te fît obtenir une fortune brillante, tu serais déjà dans *ton* hôtel, dans *ton* carrosse; tu dirais : *Mes chevaux, ma terre* et *mon crédit!* tu n'hésiterais pas à répéter : *Un homme d'honneur comme moi!* Vous, plus loin, ayant une pièce fausse, vous l'avez noyée dans vingt bonnes, et vous en avez infesté le commerce. Il y a ici un millier de crimes dont on ne se doute pas!... et l'on marche toujours dans la vie sans se retourner!... On marche... où?... à la mort éternelle!...

« Bah! peccadilles! les anges ne tiennent pas registre de cela, ils n'ont pas le temps, et puis, dites-vous, Dieu est si bon!...

« Parlerai-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes? interrogerai-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parents? car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont découverts, on frémit de tout ce qui peut arriver... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable!...

« Mais, quelque cruels que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble!... Adorons Dieu, mes frères, recueillez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

« Croyez-vous échapper à Dieu après votre mort, quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant?... Sur la terre, vous êtes encore à vous! Eh bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au loin s'il vous était possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile!...

« En ce monde vous pouvez encore marcher, aller dans de sombres cavernes; mais dans peu, dans peu, m'entendez-vous? vous ne verrez que la lueur de son visage, elle emplira les mondes, et rien ne pourra vous cacher. Mais essayez seulement de ne pas reconnaître cette lumière dans cette vie, tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache toutes à l'idée première dont elles émanent, secouez Dieu! Je vous en défie!... Mais essayons!...

« Admirez un vaste effort de l'homme, une basilique immense! elle n'est grande que parce qu'à votre insu vous concevez mieux l'immensité par un de ses fragments, l'infini par un immense fini : là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l'Océan un grand récif. Entrez dans une vaste forêt au crépuscule, qu'elle soit épaisse et que ses arbres forment une colonnade végétale, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière; prenez garde! vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez! vous avez les fragments d'un mouvement imprimé; par qui?... par vous... à qui? à vous... Prenez garde à vos pas! ils touchent à l'idée de Dieu! Prenez donc garde à tout! car Dieu est dans l'eau que vous buvez, et dans le pain et partout! Aimez! et vous aurez un peu le sentiment du Ciel!... Enfin, quoi que vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu, vous accable : c'est une idée vivante, le sommaire des idées de l'homme! et une main puissante, sans chercher des caractères, comme

vous, l'a imprimée dans un livre éternel : LA NATURE ! elle s'y lit pour qui n'est pas aveugle : levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fût-ce que d'avoir vendu à faux poids et mal mesuré ! ne fût-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui !... »

Ici l'orateur chrétien fut interrompu. Un bruit inusité se perpétuait en un coin de l'église : c'était l'endroit où se trouvait Annette. Un homme, placé dans un angle, pleurait à chaudes larmes : toute l'assemblée, émue et interdite, le regardait avec peine; il s'efforçait de cacher son visage et ses pleurs : cet homme était Argow; les dernières paroles de M. de Montivers avaient éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espérait plus de pardon. Annette le reconnut : cette douleur influa sur son âme, et cette douce vierge formait par sa piété, et Argow par son désespoir, un tableau trop frappant pour que ceux qui entouraient ces deux êtres n'en fussent pas surpris. Argow était dans un état moral trop violent pour s'apercevoir de l'attention générale dont il était l'objet. Madame Gérard quitta sa place, fut à lui, et lui dit :

— Cachez-vous dans le confessionnal !...

Il y entra comme par instinct, et l'assemblée ne fut plus distraite.

« Or, mes frères, continua M. de Montivers avec une énergie toujours croissante, avez-vous fortement réfléchi au peu de durée de notre existence et à l'éternité de notre seconde vie?... avez-vous jamais pensé qu'un peu de privation ici-bas, un peu de peine, vous obtiendraient une félicité éternelle?

. . . . »

Nous n'achèverons pas de donner l'éloquent discours de M. de Montivers : qu'il nous suffise de dire que de longtemps les voûtes de cette église n'avaient résonné sous l'effort d'une voix plus pure et plus agréable au ciel; qu'après ce début terrible, on entendit la parole sainte redevenir onctueuse et compatissante, et qu'à la crainte elle fit succéder l'espoir.

Cette prédication produisit le plus grand effet sur l'assemblée; mais rien n'était comparable à ce qu'elle enfanta dans l'âme du plus criminel des hommes, et à ce qu'elle fit par contre-coup sur le cœur d'Annette. Cette jeune fille n'était atteinte en rien par les menaces du prédicateur; mais le changement subit de M. de Durantal rendit cette scène terrible pour elle. L'être qu'elle refusait pour époux, à cause de son impiété, acquérait à ses yeux une grandeur et un éclat magiques, par cette conversion subite. Une joie céleste s'éleva dans son âme en pensant que l'amour qu'il avait pour elle était la cause première de sa présence à cette heureuse prédication. Elle se voyait la source de son salut. « Il tiendra tout de moi, se disait-elle, les fleurs dans la vie, car j'en sèmerai partout sur ses pas; et les fleurs du ciel, car c'est moi qui, la première, aurai tressé sa couronne céleste en l'amenant ici. »

Quand le prédicateur descendit, et pendant que la foule s'écoula, il fut arrêté, au moment où il passait, par Argow en larmes et dans un état pitoyable.

— Arrêtez, par grâce, disait-il, ô mon père! arrêtez, écoutez-moi, j'étouffe!...

M. de Montivers entra dans le confessionnal, Argow s'y précipita, et Annette et sa mère restèrent dans l'église. Annette pria avec plus de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle priait les anges intercesseurs, et Dieu de pardonner au repentir... Jamais plus céleste voix d'âme ne parvint au ciel. Elle intercédait pour un amant, pour un époux, et son âme était remplie d'autant d'amour pour Dieu que pour sa créature.

L'église retentissait de sanglots et de paroles entrecoupées : les exclamations foudroyantes et le silence subit de M. de Montivers annonçaient les choses les plus graves. Au bout de deux heures qui ne parurent qu'une minute à Annette, M. de Montivers s'élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur, en laissant M. de Durantal évanoui...

— Secourez-le, dit-il.

Et il disparut épouvanté.

Annette, rapide et légère, courut et releva Argow; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avaient blanchi tout à coup : elle tressaillit! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu'une parole avait comme anéanti; il s'appuya sur le bras d'Annette sans la voir, et comme s'il n'existait plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu'elle était, de se plaindre du poids qu'elle portait : elle en était fière!...

M. de Durantal arriva en proie au plus violent tourment jusqu'à la porte de la maison d'Annette : là, il la regarda, poussa un cri en la reconnaissant, et s'enfuit avec rapidité comme s'il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement.

Elle rentra et fut pendant huit jours sans apercevoir l'ombre de M. de Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passait dans la maison voisine : nul mouvement, tout y semblait mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M. de Durantal; on répondit que monsieur n'était pas malade, mais qu'il était impossible de le voir.

Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette; elle commençait à voir l'étendue de l'attache-

ment qu'elle avait pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s'apercevant de l'immensité du sentiment qu'elle contenait dans son âme, et qui, à son insu, était plus immense encore qu'elle ne l'imaginait.

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église; elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prière : ce visage avait, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur, mais, en même temps, d'inspiration qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvaient dans les traits de M. de Durantal; mais il y apparaissait de plus une douleur éloquente et profonde qui saisissait l'âme. Annette regardait cette prière et cette absorption comme son ouvrage, elle y applaudissait, et son âme se réunit à celle *de son époux de gloire* [1] avec une franchise, une exaltation, et par un élan impossibles à rendre. Qu'on se figure deux chérubins prosternés devant le grand autel et combattant d'amour dans leurs hymnes sacrées, et l'on aura l'idée de ces deux êtres dans l'enthousiasme de leurs prières.

Au sortir de l'église, Annette, sa mère et M. Gérard, entourèrent M. Maxendi, et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu'il y aurait eu, de la part d'un chrétien, de la dureté.

— Je vous le demande, dit Annette, par l'amour du prochain.

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même état. Il jeta un profond soupir en s'asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard était celui d'un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village jette un coup d'œil, l'adieu du cœur, à tout ce qui lui fut cher!...

La jeune fille eut l'âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix :

—Pourquoi ai-je été si longtemps sans vous voir?...

Il y avait, dans cette interrogation, toute la finesse, toute l'innocente coquetterie qu'une vierge, pure comme Annette, pouvait y mettre sans sortir des bornes de la décente tendresse; il y avait de la bonté même. Argow n'y répondit d'abord que par un regard terrible, et il ajouta :

— *Nous sommes séparés à jamais!...*

Quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles! Annette frissonna et lui dit :

— Vous me faites mal!...

Il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d'amour sur sa figure, que son expression de douleur disparut pour un moment; mais, se levant bientôt, il s'en alla en disant :

—Je l'aime assez pour la fuir!...

Et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M. et madame Gérard, gens qui avaient bien, si l'on veut, de ce qu'on nomme du bon sens, mais qui n'en étaient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avait recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il était clair qu'il existait un grand obstacle, et ce qu'Annette trouvait d'aussi certain, c'est qu'il ne venait plus d'elle. Étrange contradiction de l'esprit de la femme! tant que mademoiselle Gérard avait été recherchée et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s'était défendue de cet amour avec un soin qui pouvait passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier semblait vouloir la fuir, l'amour dans l'âme d'Annette croissait avec une force étonnante. Annette s'en remit là-dessus, comme elle faisait pour tout, à la divine Providence de celui qui entend la voix d'un insecte et les accents des sphères célestes.



CHAPITRE XIII.

Cependant, l'éloignement que M. de Durantal manifestait pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu'elle résolut d'en savoir la cause; et de même que naguère Argow avait sollicité une explication d'Annette, afin qu'il y eût une parité complète, Annette voulut apprendre de M. de Durantal quel motif l'éloignait d'elle. Son amour-propre de femme lui semblait compromis, et à la fin elle s'inquiéta véritablement.

Un soir, elle sortit de l'église en même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés, et ressentit une vraie douleur en voyant qu'il ne faisait aucune attention à elle. Néanmoins elle continua et l'accompagna en silence jusqu'à la porte de son hôtel. Arrivée là, elle frappa, et lorsqu'on eut ouvert, elle poussa la porte, se rangeant avec respect pour laisser entrer Argow. Ce dernier s'avança sans regarder Annette, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des appartements.

Là, M. Maxendi, se tournant vers elle, lui dit :

— Jeune fille, j'ai fait tous mes efforts pour mettre un monde tout entier entre nous deux, pourquoi veux-tu le franchir? Tremble!... car tu fais battre toujours mon cœur du plus tendre amour qui fut jamais. Cet amour est notre perte!... Va, retire-toi!...

[1] *Hic erit sponsus gloriæ.*

— Je ne me retirerai pas, dit Annette; votre repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel monde est entre nous!... Je n'ai pas ainsi déposé toutes les convenances, en vous suivant jusqu'ici, pour ne pas vous entendre.

— Eh! tu veux donc que l'orage te brise!... Oh! dites-moi, m'aimez-vous assez pour tout oublier pour moi, pour quitter parents, amis, patrie?

Annette se tut.

— Savez-vous, continua Argow, que notre amour ne sera pas cette passion gaie et folâtre dont je rêvais naguère les délices? Ce sera un amour profond, il est vrai, grand et sublime; il aura ses pieds sur la terre, mais sa tête sera dans les cieux; et nous pleurerons souvent! Unir sa destinée à la mienne, Annette, c'est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste, avec celle qui ne verse que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l'âme dont a parlé M. de Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connaître ni la paix, ni le repos! Elle serait sans asile, sans foyers, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation. Comme la femme de Caïn, elle me suivrait dans les larmes et dans un perpétuel enfantement de rage et de malheur; elle verrait toujours le ciel d'airain, la terre deviendrait aride sous ses pas,... et ceci n'est rien!

— Non, dit Annette en l'arrêtant, ceci n'est rien; car ceci n'arrêterait pas Annette!...

Cette phrase, dite avec calme et résignation, fit une impression si grande sur Argow, qu'il regarda Annette, et tressaillit à l'aspect de l'amour qui éclatait sur son visage.

— Eh bien! reprit-il avec une énergie terrible, écoutez la suite! et voyez si votre courage y tiendra : je ne vous ai dépeint que notre destinée terrestre; mais songez que, tout en apportant en dot une couche nuptiale trempée de sueurs, vous aurez un cœur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi. Dans la nuit vous serez effrayée d'un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui m'étouffent; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu'à tarir la sueur froide de mon front! Voilà mes nuits!... Voulez-vous de mes jours?... Sans cesse je prie! sans cesse je pleure! je n'ose regarder le ciel, la nature entière m'accuse, et la prière, les privations ne me paraissent jamais assez sévères!... Oh! ce n'est rien encore! Avec cet enfer ici-bas, je vous apporte aussi l'enfer véritable : votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter pour l'Éden céleste : voulez-vous m'aimer maintenant?...

—Oui, dit Annette. Je ne le veux pas, reprit-elle, car ce n'est pas l'effet d'une volonté : il faut que je vive, et pour vivre il faut que je sois à vos côtés. J'en aperçois maintenant une plus grande obligation : coupable, il faut que je vous embellisse cette vie. Eh! que lui restera-t-il donc à celui qui a forfait, si, perdant la vie future, on ne lui rend pas moins amère cette vie terrestre? Partout où vous serez, je trouverai cet asile paré de douceur si vous m'aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette vie avec moi sans rapporter au ciel un gage de repentir : jamais la colombe n'a parcouru la mer sans trouver une branche de myrte pour décorer son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le Tout-Puissant. Si la terre vous refuse du feuillage, parce que vous l'avez trahie; je suis innocente, je lui en demanderai, elle m'en donnera, et je vous l'apporterai. Si l'on vous dénie un asile, je me présenterai la première, je séduirai les cœurs parce que c'est pour vous que je prierai, et je cacherai la marque de votre front sous les boucles de mes cheveux; car je vous introduirai en vous couvrant de mon corps. Jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés, mon cher époux, et la paix, le repos, l'innocence viendront à vous, parce que je serai à vos côtés!... Vous ai-je dit assez que je vous aimais? Maintenant, voulez-vous en savoir davantage? Comme je vous aime maintenant je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang : la beauté, le langage, la tendresse, rien de cela ne me séduit. Je vous aime, parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon; je le sens... Les sentiments que je viens d'exprimer ne me nuiront même pas, parce que, depuis que nous nous sommes vus, vous êtes devenu pur et céleste, et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur la terre.

Pendant ce discours, il régnait dans l'attitude, les manières et sur le visage d'Annette, une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisait en elle tout ce que l'on songe d'un être descendant d'un monde meilleur, pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant. Il y avait de plus cette conscience de vertu qui repousse toute interprétation basse des paroles surhumaines qui venaient de sortir de ses lèvres enflammées.

Argow la contemplait avec une horrible fixité. Un tel dévouement lui donnait, de l'espèce humaine, une idée bien opposée à celle qu'il en avait

prise lorsqu'il coulait à fond un bâtiment chargé de passagers, et qu'il riait en voyant leurs mains tendues hors de l'eau avant de s'enfoncer à toujours.

— Ah! s'écria-t-il, je ne dois point prétendre à me voir guidé dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi; je te profanerais par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes!... elles ont donné la mort!...

— Ha!...

Ce cri d'Annette était si perçant qu'il annonçait une révolution : en effet, elle s'évanouissait lentement comme une lampe qui meurt. L'effroyable douleur qui saisit Argow, à l'aspect de cette touchante jeune fille, pâle et presque morte, était la première qu'il ressentait comme douleur d'âme. Qu'on songe à la force d'une première douleur!

Annette revint à elle, et les couleurs naquirent sur son teint comme l'aurore quand elle commence à poindre. Elle rouvrit les yeux, aperçut Argow, et voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d'une voix renaissante :

— La mort leur devait être justement donnée!... puisque c'est toi... Ah! ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pénible!...

Et revenant à elle tout à fait, elle ajouta :

— Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité, je prierai et pour vous et pour moi...

— Non, s'écria Argow, c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir; car ce n'est pas tout, être cher et céleste, tout ce que je t'ai dit déjà, peu mesuré à tes forces, n'est rien : je me tairai cependant, parce que l'horreur d'un tel avenir ne doit pas être présenté à des vierges. Adieu!....

— Ah! dit-elle en le regardant avec une profonde terreur, qu'y a-t-il de plus effrayant dans le monde que ce que vous venez de dire?...

— Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle de la Divinité; l'on peut espérer pour l'une, et l'autre est sans pitié....

— Ne peut-on fuir les hommes?... dit Annette.

— Eh quoi! vous me suivriez au désert, loin, bien loin? vous...

— Celle qui s'attache à l'être dont la main a donné la mort, peut, je crois, le suivre partout. N'y seriez-vous pas, au désert? Que m'importe le reste!...

Annette, épouvantée d'en avoir tant dit, baissa les yeux : des pleurs s'échappèrent avec violence d'entre ses paupières, et elle s'enfuit sans oser jeter un dernier regard sur M. de Durantal.

Telle affreuse que fût une pareille scène pour Annette, elle n'en resta pas moins constante dans le sentiment qu'elle avait avoué à Maxendi; bien plus, cette immense obligation qui lui était imposée l'enhardit à l'aimer : elle vit de l'héroïsme là où d'autres ne verraient peut-être que du malheur et un objet d'éloignement. En peu de temps son amour grandit et devint tout ce qu'il devait être, sublime et unique sur la terre.

Le caractère d'Annette excluait tout changement, alors qu'elle avait décidé de parcourir telle ou telle route; et dès qu'elle eut prononcé à Argow l'assurance d'un éternel attachement, rien dans le monde ne pouvait plus la faire dévier de son chemin d'amour.

Il y avait deux jours qu'elle ne l'avait revu depuis cette épouvantable confidence. Un soir, Annette travaillait chez elle à la douce lueur d'une lampe, la porte fit un léger bruit, elle se retourna et elle le vit à ses côtés.

— Annette, dit-il en adoucissant les sons d'une voix qui fut toujours mâle et forte, je puis bien prier sans toi, demander pardon de mes fautes à Dieu; mais élancer mon âme dans les cieux, ah! je sens qu'il me faut la tienne pour ce pèlerinage. Ah! je viens, mon ange tutélaire, passer une heure auprès de toi, sentir la paix et l'innocence, confondre mon âme dans la tienne, et monter dans le ciel à la faveur de ta précieuse vertu céleste.

Annette le regarda; car à ce tendre discours elle ne reconnaissait plus l'homme d'autrefois : il y avait une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, était dur et terrible même en son amour.

— Qui ne vous aimerait pas? dit-elle...Venez!...

Elle lui montra un fauteuil près de son piano, et elle se prépara à jouer.

— Eh! comment, dit-elle en souriant comme doivent sourire les anges, eh! comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre, où nul homme ne pouvait venir?... Dites... répondez?... On vous aime et voilà tout.

Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployait cette amabilité de caractère, cette finesse qui la rendait la plus jolie des femmes. En parlant, son visage, ses gestes, brillaient d'un charme gracieux indéfinissable; il faut se souvenir d'une femme que par hasard l'on rencontre, dont chaque mouvement est une grâce, et se dire : « *C'était ainsi.* »

Annette joua comme devait jouer Annette; elle pouvait n'être pas d'une grande force, mais malheur à celui qui n'aurait pas tressailli en l'entendant! car s'il avait un cœur, il serait de pierre. L'extase qui s'emparait d'elle en priant, passait dans son jeu, et rien n'était indifférent sous ses doigts. La note la plus insignifiante avait un caractère de douceur et un charme indescriptible. Un

poëte a célébré l'accord de la musique, de l'amour et de la religion; en chantant cet accord, il chantait d'avance, et sans la connaître, Annette, la plus jolie de cette terre!...

Quand elle eut fini, elle contempla M. de Durantal qui était comme enseveli dans une méditation, il écoutait les derniers sons comme s'ils duraient encore!...

— Eh bien! dit-elle, quand on pouvait avoir ce simple et pur plaisir d'entendre de la musique et ce qu'on aime, comment allait-on en mer courir des dangers? Que cherchiez-vous?... Le bonheur?... Eh! monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu'on ne le croit. M'écoutez-vous?. .

Rendre ce regard, cette attitude, qui le pourrait? Annette vint se mettre à côté de M. de Durantal, et, lui donnant un léger coup sur la main par laquelle il tenait sa tête, elle la dégagea pour pouvoir le contempler en face, et lui dit :

— Voulez-vous bien me sourire quand je vous parle!...

Il sourit en effet pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l'on aime pour la première fois; mais dans ce sourire il y avait un regret, et ce regret le rendait mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d'une chambre qui semblait habitée par l'amour et tout ce que les sentiments humains ont de plus délicat : l'ordre, la sagesse, la recherche et l'amitié modeste et pure; cette scène, disons-nous, était comme le prélude des mille autres scènes d'amour et d'innocence, dont les jours d'Argow et d'Annette devaient s'embellir : c'était comme l'aurore d'une belle journée; et, lorsque Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua :

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage le soir!...

— Qu'importe l'orage! dit-elle, s'il y a une nuit profonde et silencieuse...

— Annette, reprit M. Maxendi, vous souvenez-vous qu'ici, un soir, vous m'avez dit : « Séparons-nous!... » Ici donc, le soir aussi, moi, je vous dirai : « Séparons-nous!.... » Oui, Annette; car tel bonheur que votre chaste union me présente, l'idée que je suis un homme indigne du pardon céleste s'offrira sans cesse à ma pensée; une affreuse mélancolie sera toujours dans mon cœur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l'existence d'une fille aussi pure et aussi céleste que vous l'êtes.

— Mon cher monsieur de Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère? Oh! non, je ne puis le redire; car si j'avais su où devait m'emporter l'aspect de votre douleur, croyez qu'Annette se serait tue!... Je ferai à votre bonheur tous les sacrifices que peut faire une femme; mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur, car alors je ne serais plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur, ne vous inquiétez plus du destin d'Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles, il est trop heureux de partager un instant l'attention des admirateurs! ..

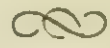
Argow, attendri par ces douces paroles, la regarda longtemps, et, sans doute, ses yeux avaient hérité de toute l'énergie de son âme; car Annette s'écria :

— Ce regard est la vie!... laissez-moi le recueillir. Oh! celui dont l'œil a tant d'amour et de bonté n'est point un criminel!...

— Ou s'il est criminel, dit Argow, c'est celui qui aimera le plus sur la terre!...

— Et qui sera le plus aimé, répliqua Annette; car ne m'avez-vous pas fait ouvrir mon piano?... moi qui ne voulais plus exprimer l'amour ni par la musique, ni par le chant, ni..... Oh! de tels regards font franchir bien des barrières!...

Argow quitta Annette, il était comme enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenait, pour lui, un véritable besoin.



CHAPITRE XIV.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d'amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feraient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l'Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow cheminant dans le même sentier. Aux yeux des anges, la pure Annette guidait vers le ciel un être malheureux, néophyte de vertu, qui, à chaque pas, regardait sa douce compagne, en se demandant quel droit il avait à cette heureuse alliance!... et, à chaque pas encore, il lui disait : « Suis-je bien sur la route? » S'essayant ainsi dans la carrière des justes, appuyés l'un sur l'autre, ce devait être pour le ciel un des plus touchants spectacles.

L'union d'Annette et de M. de Durantal n'était cependant pas encore décidée; car madame Gérard, sur les avis de M. de Montivers, s'opposa, pour un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme, effrayé de la confession d'Argow, mais témoin aussi

de son grand repentir, voulait s'assurer de la sincérité de celui auquel Annette allait confier le soin de son bonheur. Il avait même insinué à madame Gérard que sa fille pouvait risquer beaucoup pour l'avenir.

Les craintes de la mère disparaissaient cependant devant l'amour d'Annette et les témoignages de la tendresse de M. de Durantal; alors madame Gérard ayant confié à M. de Montivers qu'Annette était éprise au dernier degré d'Argow, et le bon prêtre ayant répondu : « S'ils s'aiment autant, unissez-les!... » elle n'opposa plus de résistanee au bonheur d'Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés, à décider Annette, sa mère et M. Gérard, à venir entendre un concert spirituel : c'était aux Italiens, et pour la première fois, depuis trois ans, Annette franchissait le seuil d'une salle de spectacle. Elle eut un mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu d'une si grande foule; car il y avait beaucoup de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la même loge qu'Annette, se contenta de se promener dans le corridor.

A chaque morceau de chant, M. Maxendi accourait se placer derrière Annette, en passant la tête par l'ouverture ronde qui se trouve à chaque porte des loges. Là, il voyait une foule de personnes écouter la musique, en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attirait l'admiration. Cette unanimité lui causa un plaisir d'amour-propre dont la vivacité commença à émouvoir son cœur et à le disposer à cet attendrissement qui saisit l'être tout entier.

— Êtes-vous contente? demanda-t-il à Annette.

— Non, répondit-elle.

— Et pourquoi?

— Parce que cette foule s'interpose entre nous, et qu'une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde : rien, en fait de musique, rien n'est beau que la voix de ce qu'on aime.

— Ne parlez pas ainsi, vous allez me faire mourir, répliqua Argow.

— Il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage, et que bientôt!...

Annette s'arrêta. M. de Durantal était pâle, et ses yeux annonçaient que la simple annonce de ce bonheur était au-dessus de ses forces.

— Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie...

Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d'Argow.

— Auriez-vous envie de rester ici avec cette idée? demanda-t-elle à M. de Durantal qu'elle voyait inattentif aux plus doux chants que le gosier d'une femme ait jamais modulés, car madame M*** chantait.

— Oh! non, dit-il, partons, partons...

Ils laissèrent M. et madame Gérard seuls, et s'en retournèrent à pied dans le Marais, savourant la douceur de traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit dont leur cœur offrait le plus grand contraste.

Le lendemain au matin, Argow était agenouillé dans son oratoire, et priait avec une ferveur sans exemple, quand tout à coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna avec une extrême douceur, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort : Argow reconnut Vernyct.

Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyct.

— Que diable fais-tu là?... dit-il, et comme ta figure est changée!...

— Qu'a-t-elle d'extraordinaire?... demanda Maxendi.

— Quand on t'aurait mis, répondit Vernyct, un cataplasme de nénufar et de concombre sur le crâne pendant quinze à vingt jours pour t'ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on n'aurait pas si bien réussi que toi avec ton air tranquille... Quelle lubie as-tu?...

— Vernyct, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j'en espère le pardon.

— *Per secula seculorum, amen,* répondit le lieutenant. Par le ventre d'un canon de vingt-quatre! es-tu fou?... Oh! mon pauvre capitaine! je vais faire dire des prières afin que le ciel te restitue ta raison.

— Vernyct, dit Argow, je prie le ciel qu'il te fasse voir le même jour que moi, et que tu te convertisses pour sauver ton âme!...

— Ventrebleu! je veux que le diable m'emporte si jamais je change!... Quoi! ce serait vrai? le capitaine de *la Daphnis*, après s'être trompé, en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croirait que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *oremus*, allant à l'église, et fricassant des œillades au ciel!... Mille millions de diables, si tu es sauvé, je rirai bien.

Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyct, qu'il se mit encore à rire. Argow fut à lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit :

— Vernyct, je suis ton ami, et cette considération devrait t'engager à respecter mes opinions, quelles que soient les tiennes.

— Oh! lui répondit Vernyct, reste comme cela!

tu es vraiment à peindre : feu le père Abraham n'avait pas l'air plus pathétique! d'honneur, tu es touchant. Oh! qu'un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire, qu'avec un bon pistolet d'une main et une hache de l'autre!... Argow, une fois que ce que j'appelle un homme a mis le pied dans un chemin, en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberait par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d'un diable! si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat, où j'aurai brûlé plus d'une cartouche, brisé plus d'un crâne et fendu plus d'un ventre! mon âme, si tant est qu'il y en ait dans mon pauvre corps, s'exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l'on crie : « Terre, terre!... » après un voyage de deux ans. Comment, cela ne te remue pas?... Ah! mon pauvre capitaine, il n'y a plus d'espoir, la tête n'y est plus!... quelque chien t'aura mordu.

— Vernyct, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ouvrir les yeux sur ta conduite, et t'engager à suivre mon exemple; si je n'y parviens pas, et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon amitié en me taisant; mais alors je ne t'importunerai plus; j'espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard : cependant plus tu me représenteras l'infamie de mon ancienne existence, plus je t'aurai d'obligation; car tu redoubleras en moi la force et l'énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s'effrayeraient de t'approcher; moi, ton ancien ami, je veux l'être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m'effraye point; laisse-moi prier, et dans quelques moments nous allons nous revoir.

— Eh mais! dis-moi au moins qui a pu te changer ainsi?...

— Annette, le ciel et le vertueux prédicateur que j'ai entendu.

— Annette, reprit Vernyct. Ah! si cette jeune fille a eu le pouvoir d'opérer de si grands changements, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.

— Jamais, dit Argow; tu seras son ami, et tu l'admireras!...

— Ma pipe, mon allure, mes manières l'effrayeront.

— Non, parce que tu es mon ami.

— Voilà de tes équipées!... dit Vernyct.

Et, regardant l'ameublement de l'oratoire, et donnant un coup de pied au prie-Dieu, il s'en alla en s'écriant :

— Qui l'eût jamais dit!...

Il haussa les épaules, chargea sa pipe, et se croisant les bras, il s'alla promener dans le jardin de l'hôtel.

Ce jour-là, M. Maxendi introduisit Vernyct chez madame Gérard, et le lieutenant, à l'aspect d'Annette, devint aussi respectueux qu'il l'était jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyct, il déplut à mademoiselle Gérard qui démêla, dans les manières brusques du lieutenant et dans sa physionomie, quelque chose de grossier et de rude. Aussi, quelques jours après, Annette demanda à M. de Durantal ce qu'était ce nouveau personnage.

— C'est mon ami, dit-il.

— Il est bien libre dans ses manières, répondit-elle.

— C'est, répliqua Argow, un marin, et ils ont toujours quelque chose de sauvage.

— Soit, mais il n'est pas religieux.

— C'est vrai, Annette; mais c'est mon ami.

— Il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j'ai quelque pressentiment que le bras de cet homme me sera funeste, et cependant ce sentiment m'étonne; car je me sens, en général, de la bienveillance pour tous les êtres. J'ai du plaisir à vous regarder; mais lui, je frissonne en l'apercevant!...

— Annette, dit Argow, je vous aime autant que l'on peut aimer au monde; mais je crois que vous m'aimez, et en vous répétant encore, *c'est mon ami*, vous respecterez cette amitié.

— Oui, puisque c'est votre désir, répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyct étaient réunis dans la chambre d'Annette, et cette charmante fille s'était abandonnée à tout son amour; chaque mot qu'elle avait prononcé avait été un mot brillant de candeur et de tendresse. Elle avait touché du piano, et les accords de sa musique avaient plongé les deux amis dans une rêverie qui se prolongeait encore longtemps après qu'Annette eut fini; tout à coup Vernyct se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit, en lui serrant la main :

— Vous êtes un ange! mais en devenant l'épouse de M. de Durantal, vous ne savez pas tous les dangers que vous courez; moi, je me charge de vous en garantir : je serai toujours un démon; mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m'aimer; mais si je n'ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnaissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières.

Annette dégagea son bras d'entre les mains de Vernyct, avec une espèce de dépit qui enchanta Argow, et elle ne répondit rien à ce discours.

Cependant l'époque du mariage d'Annette avec

M. de Durantal approchait, et, toute joyeuse qu'Annette pût être de cette union, l'approche de ce moment faisait naître bien des réflexions dans son cœur. Par instants elle ressentait comme une terreur sourde, que le souvenir des aveux de son époux excitait. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l'avait tant effrayée à Durantal; et, le lendemain, lorsque Argow entra, elle l'examina avec un soin curieux, et lui trouva une figure plus sombre qu'à l'ordinaire. Tout en le regardant, elle visitait de l'œil son cou, et tâchait d'ôter de sa mémoire l'image de cette ligne rouge qui l'épouvantait si fort, et plus elle y mettait d'intention, plus cette ligne brillait à ses regards par-dessus les vêtements même.

— M. de Durantal, venez donc ici, lui dit-elle en lui montrant un tabouret sur lequel elle posait ordinairement les pieds.

Argow y vint et s'y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d'Annette. Elle s'en empara avec une espèce d'avidité, et lui dit :

— Eh mais! vraiment vous avez une tête bien grosse!

Et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchait à déranger la cravate qui lui cachait le cou.

La superstition dont elle était possédée lui faisait battre le cœur, comme si elle allait commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus se baissaient sur le cou, et l'abandonnaient tour à tour.

— Pourvu, dit Vernyct à l'aspect de ce tableau, qu'il n'y ait que ta fiancée qui joue toujours comme cela avec ta tête!... Elle la remue comme si elle ne tenait pas!...

Ces mots firent pâlir Argow; il se leva brusquement et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu'aucune ligne rouge n'existait sur le cou de M. de Durantal: ce dernier alla droit à Vernyct, et lui dit :

— Mon ami, de grâce, pas d'idées pareilles!...

— Est-ce que tu en serais venu à craindre la mort? lui dit le lieutenant à voix basse.

Ici, Argow jeta à Vernyct un regard qui lui imposa silence, tant il signifiait de choses, et il ajouta :

— Je ne la crains pas pour moi!...

Cette scène brusque ne satisfit pas Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu'on lui cachait, et malgré l'assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu'elle ne contenait aucune chose qui pût l'alarmer, Annette n'en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu'à la longue.

Chaque jour elle était comblée des présents magnifiques d'Argow, et ces présents, par leur nature, lui disaient que le jour de son mariage approchait de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M. Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandait qu'il avait l'espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu'il occupait, et qu'il saisissait cette occasion pour lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette : il lui apprenait que sa sœur et sa mère avaient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avaient réussi à fonder une maison de commerce qui prospérait et promettait les plus grands avantages.

M. Gérard répondit à cette lettre par l'annonce du mariage d'Annette avec M. le marquis de Durantal, et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feraient au château de Durantal, et il priait Charles d'engager toute la famille Servigné à s'y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille, un grand étonnement succéda à cette lecture : Adélaïde Bouvier sentit une rage se glisser dans son cœur en apprenant qu'Annette devenait une dame de si haut rang et si riche, puis son dépit s'exhala par cette parole :

— On nous apprendra bientôt un baptême!...

Charles dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il était invité à un bal qui devait avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans l'assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le préfet, en l'apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le préfet lui dit qu'il était l'ami intime de M. de Durantal. Charles s'applaudit alors de n'avoir parlé d'Annette et de son époux que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa sœur et à sa mère de n'en jamais parler qu'avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de compliments sur cette heureuse union. On regrettait même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage : mais l'on attendait avec impatience l'arrivée des époux et la fête de Durantal.

Annette, son père et sa mère, crurent aux sentiments exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d'Annette n'avait pas été mal reçue par la famille Servigné.

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l'on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

CHAPITRE XV.

M. de Montivers devait, avant de partir pour une

mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie était indiquée pour cinq heures du matin. parce que monsieur, madame Gérard et les nouveaux mariés, devaient partir sur-le-champ pour Durantal où Vernyet était déjà à préparer le château et à le meubler de manière à ce qu'il fut digne d'Annette.

La nuit de cette union était arrivée. Annette, simplement mise, attendait M. de Durantal. Argow vint; il était en noir, ce qui frappa mademoiselle Gérard, car elle était tout en blanc, et ces deux habillements formaient le plus grand contraste : Annette tressaillit et ajouta cet augure à tous les avertissements que le hasard lui avait donnés; mais ce n'était rien encore.

Il y avait ce jour-là une fête particulière à l'église où ils allaient se marier; c'était la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu'Annette pût éprouver.

Elle avait surmonté toutes les craintes; l'aspect d'Argow l'avait rendue à tout ce que l'amour a de plus voluptueux, et ces sentiments avaient mille fois plus de charme pour une vierge aussi pure qu'elle que pour toute autre, car en touchant au bonheur, elle voyait la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s'était interdit de tels sentiments d'amour, plus elle devait éprouver de charme à les savourer. Aussi, en ce moment de joie, elle brillait de toutes les beautés terrestres, et jamais elle n'avait eu plus de sentiments dans son cœur que quand, en descendant de voiture devant l'église, Argow lui donna sa main qu'elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissaient : c'était la sainteté, la tendresse, l'amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur et la chaste confiance d'une vierge, confondus dans une seule expression; son haleine, sa respiration même, sa contenance, tout parlait et imprimait un sentiment de vénération en faveur de cette si séduisante créature. S'il y avait eu une foule, elle se serait agenouillée devant une telle fiancée.

Elle s'avança en s'appuyant sur le bras d'Argow avec une complaisance qui indiquait toutes les pensées de son âme. Pour la première fois de sa vie elle allait entrer dans une église avec deux sentiments, celui d'une religion profonde et celui du plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux, et une si grande terreur vint l'épouvanter, qu'elle resta froide et pâle entre les bras de M. Maxendi.

En effet, qu'on juge de l'impression que devait produire sur la superstitieuse Annette le tableau qui s'offrait à ses regards, et ces paroles qu'une voix sinistre avait prononcées : *De profundis clamavit anima mea, etc.* [1].

L'église était toute tendue en noir, et devant Annette était une bière autour de laquelle brillaient les pâles flambeaux du convoi : une tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étaient les objets qu'elle aperçut, et autour du cercueil des prêtres, des parents pleuraient en continuant un chant lamentable. Il était encore nuit : l'église sombre, ensevelie tout entière sous ce drap, semblait plus silencieuse, et les fatales paroles avaient retenti dans le cœur d'Annette avec toute leur signification.

Qu'on se figure, devant cet appareil, une jeune mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur cette tombe avec sa joie et son amour! Toutes les fiancées, dans cette fatale position, ne trembleraient-elles pas?... Mais combien mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée, elle qui trouvait un présage dans les moindres choses!...

Argow l'avait entraînée entre ses bras, et portée dans la sacristie.

M. Gérard y était déjà, et se plaignait hautement de l'inconvenance d'une pareille cérémonie.

— Oui, monsieur, disait-il au sacristain et au vicaire, lorsque l'on a un mariage à célébrer, concurremment avec un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie!. .

— Monsieur, répondit le vicaire, l'urgence est une raison suffisante, on ne pouvait pas attendre une heure de plus pour l'enterrement de la personne décédée, à cause du genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin...

— Mais vous pouviez me prévenir.

— Monsieur, dit le vicaire, j'avais ordonné que l'on vous fît entrer par une autre porte, et c'est une erreur du sacristain.

— Au surplus le mal est fait, dit M. Gérard en voyant Argow entrer avec sa fille.

La chevelure abondante d'Annette était détachée, et répandait ses boucles sur la poitrine du pirate : elle saisissait son mari avec une force rendue naïve par l'abandon qui régnait dans sa pose; ses lèvres étaient décolorées, et son haleine d'ambroisie s'échappait par intervalles inégaux, de manière qu'on pouvait en quelque sorte la voir.

— Annette!... Mon Annette, disait Argow au désespoir, reviens à toi, reviens!... Toutes ces figures horribles ont disparu!... Ne soyez plus ef-

[1] L'idée de cette scène se trouvait dans le *Vicaire des Ardennes*, autant que ma mémoire me permet ce souvenir; et, comme cet ouvrage a été supprimé et que je pense que ce n'est pas cette idée qui l'a fait saisir, j'ai cru pouvoir la reproduire sans qu'il y eût de mal : du reste, je ne fais cette observation que pour me justifier du reproche de répétition auprès des personnes qui auraient lu le *Vicaire*.

(*Note de l'auteur.*)

frayée!... Relevez votre tête!... Non, non, qu'elle reste sur mon sein!... Voyez, c'est moi, écoutez, ce ne sont plus de lugubres accents! ..

Annette rouvrit les yeux; mais elle n'avait pas entendu; elle parla, mais comme un être en proie à une aliénation terrible :

— Quel présage!... Nous mourrons!... Oui, mais nous mourrons ensemble!... Il y a de la mort dans notre union!... Quand je l'ai vu, *lui*, il était sur un tombeau; quand je l'ai revu, j'étais sur un sépulcre, et *ce sera mon époux de gloire*. Oh! ajouta-t-elle, mue par la volonté de rendre les images terribles qui l'avaient obsédée un temps, et qui se reproduisaient en ce moment dans son âme, voyez-vous, il a une ligne sur le cou!... cachez-la!...

— Mon unique amour, disait Argow, écoutez-moi, rien ne nous présage des malheurs; car en ce moment nous sommes unis comme deux amants, et ta tête est sur mon sein, tes doigts chéris se sont mariés aux miens!... Ah! c'est le plus pur bonheur!

— C'est *lui!*... s'écria Annette en ce moment.

Alors elle releva doucement sa tête, ses yeux devinrent sereins, elle reprit peu à peu sa connaissance, et sa pure innocence la faisant agir comme par instinct, elle sourit, se dégagea par un mouvement rempli de charmes d'entre les bras de M. de Maxendi, elle tressaillit, une larme roula dans ses yeux, et elle vint se précipiter dans les bras de sa mère.

A cet instant, M. de Montivers, qui arrivait, et que l'on avait instruit de l'événement, s'approcha d'Annette, et lui dit, de sa voix grave :

— Ma fille, vous n'êtes pas chrétienne en vous abandonnant à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événements de la vie, et rien n'en peut détourner le cours!...

A cette voix grave et imposante, Annette sentit le calme renaître dans son cœur, et la nuit ne servit plus qu'à jeter dans son âme toute la piété qu'exige cette cérémonie imposante, qui se trouve seule, dans la vie humaine, comme un monument auquel se rattachent tous les événements du reste de l'existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion, après celui d'un prêtre consolant la mort, est celui qu'offrait Annette et son époux, réunis devant un simple autel dont les cierges rougissaient faiblement la nef par leur clarté tremblante. On entendait à la porte de l'église les dernières prières des morts, et le bruit du convoi qui sortait. Un prêtre vénérable avait devant lui une jeune fille, l'amour de la nature, et un homme, au regard inquiet, un grand criminel, pardonné par la bonté céleste, et cet être semblait douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M. de Montivers, avant d'unir la vierge au criminel, leur dit d'une voix recueillie :

— Une seule âme, une seule chair, c'est ainsi que l'Église vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfants, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage, vous n'avez qu'à les commenter et suivre tout ce que cette phrase renferme d'utiles préceptes. Désormais tout sera donc commun entre vous; j'imagine que vous n'êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand lien de la terre, qu'après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités aimables ne servira qu'à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole, que je vais prononcer, vous soit un lien d'amour, qu'il soit de fleurs, qu'elles renaissent à chaque pas, et si le malheur vous accablait, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair!... car je vous unis. CONJUNGO, etc.

Ce mot prononcé, Annette était perdue!... et son terrible destin ne devait plus tarder beaucoup à s'accomplir! Nous pourrions nous écrier comme l'éloquent prédicateur : « *La terreur est semée!* » mais gardons-nous bien d'anticiper sur ces funestes événements.

Toutes les cérémonies de la terre étaient terminées, Argow et Annette étaient à jamais unis, et la même voiture les entraînait vers Durantal. Jamais il ne fut au monde un plus gracieux voyage.

Désormais Annette pouvait, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l'être qu'elle aimait, pour le seul être qu'elle dût aimer, pour celui qui fit tressaillir toutes les cordes de son cœur. Argow, chose incroyable! avait acquis une foule de sentiments que la nature dépose dans toutes les âmes énergiques, et qu'elles peuvent ne pas développer, mais qui n'en existent pas moins : la plus précieuse de ses qualités, et celle qu'on aurait attendue le moins d'Argow, était un respect et une délicatesse rares. Loin de regarder Annette comme une créature que les lois lui donnaient comme une espèce de propriété animale, il se défit de tous ses droits, et dit à Annette :

— Ma chère et unique *adorée*, conserve, je t'en prie, la noble liberté de toi-même; restons amants, et que jamais le devoir ne soit une autorité : suivons l'impulsion de nos cœurs.

— Oui, dit Annette.

Et jetant ses bras avec grâce autour du cou de son époux, elle déposa sur son front un chaste baiser, en ajoutant :

— Je veux que ce soit moi qui vous aie fait le premier don d'amour...

Argow la regarda avec attendrissement, et, se penchant sur ses lèvres de rose, il ajouta la plus grande volupté terrestre, en confondant son âme dans l'âme d'Annette :

— Ah! s'écria-t-il, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien, j'espère mon pardon du ciel, si je continue longtemps une telle vie de bonheur! mon amour même sera une longue prière.

Annette, attendrie, s'écria avec une espèce de volupté :

— Je savais bien que je trouverais tout dans une âme annoncée par des traits aussi brillants.

Et en achevant ces paroles, la vierge sainte caressait légèrement le cou, les cheveux, la tête entière de cet être qui, dès lors, ne devait plus respirer qu'amour, religion, et la résignation la plus sublime.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route, dont chaque borne était un monument pour leurs cœurs! Que l'on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du ciel, à toute l'exaltation de son âme, donner carrière à sa force aimante envers la créature, la même activité, la même expansion qu'à son amour pour les cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentiments rivaux. Voyez-la dans ce moment! car c'était le plus beau moment de bonheur qu'elle pût obtenir dans son apparition ici-bas. Regardez! elle est, le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l'épaule de son époux, non pas de *gloire*, mais d'*amour;* elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l'Orient; une haleine d'ambroisie, pure comme son âme, semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides; ses mains qui, jusqu'alors, n'ont tenu que la blanche dentelle, et n'ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s'entrelacent avec volupté aux mains terribles qui, jadis, ont remué les canons, manié la hache, et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l'Argow de *la Daphnis* [1], le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce : les yeux d'Annette sont brillants, transparents comme ceux qu'un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissants montrent à Argow la route; car en ce moment la voiture est à l'endroit où ce dernier manqua périr, et où mademoiselle Gérard vint lui apparaître comme un ange qui descendait des cieux. Quant à M. de Durantal, il semble toujours dire à chaque instant : « Quel droit ai-je donc à tant de bonheur?... »

Ils approchaient de Valence, qu'ils ne devaient que traverser; car il faisait nuit, le temps était à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnaient le ciel. Annette proposa à M. de Durantal de s'arrêter à Valence; mais il lui objecta que pour deux heures de plus qu'ils auraient à rester en voyage, ils feraient mieux d'atteindre le château. C'était une chose si indifférente, qu'Annette n'insista seulement pas, et l'on continua de voyager.

Ici, une description succincte de la position du château de Durantal est nécessaire pour mille raisons : elle sera aussi abrégée que faire se pourra.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, autant dire même une montagne : les murs du parc se trouvent enceindre la montagne entière, et l'habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence à F*** vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s'élevait, était flanquée à gauche par le bourg, et à droite par la grande route.

Il s'ensuivait de là que les anciens propriétaires de Durantal avaient deux entrées différentes : d'abord cette avenue qui conduisait au château par la grande route à droite, laquelle avenue était pavée, et donnait sur la principale façade du château : mais par la suite on avait, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisait, d'une autre façade, au village et à l'église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avait regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château; et, ayant ordonné de jeter des ponts sur les rivières factices du parc, on dut percer une avenue qui conduisît à travers la montagne, droit à la route. Il devait y avoir une belle grille; car comme il comptait habiter la façade qui avait pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montrait à tous les passants le château de Durantal dans toute sa splendeur.

Alors on voit qu'il y avait trois chemins différents pour arriver au château d'Argow; car Vernyet venait de faire terminer l'avenue qui y menait en droite ligne, et qui semblait être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignait au postillon le chemin par lequel il voulait être conduit, et il était déjà arrivé deux fois qu'ayant affaire dans le village il se fût fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon, qui conduisait Argow en ce moment, fût celui qui, les deux fois, l'avait mené par le village, il devait donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune attention à une chose aussi ordinaire.

[1] C'est le nom de la frégate à bord de laquelle se passait, dans *le Vicaire des Ardennes*, la révolte fomentée par Argow.

Mais le chemin du village n'était pas le même au printemps qu'en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d'homme, avait déployé sa rage sur la contrée : il y avait des ornières d'une étonnante profondeur, et, malgré sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s'arrêter ; car il n'était pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal courait risque de se casser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvait devant une maison qui avait assez d'apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et après mille jurons, attrapa la chaîne d'une sonnette, et sonna de toutes ses forces.

— Qui va là? demanda une vieille femme à la voix cassée.

— C'est un postillon embourbé qui voudrait...

— Un postillon ! sainte Vierge ! s'écria la vieille en interrompant le discours du claque-fouet, jamais chaise de poste n'a passé par le village de Durantal ! c'est tout au plus si, en vingt ans, j'ai vu passer trois fois la voiture du seigneur... Vous êtes un maraud...

Bah ! la croisée était refermée, et la vieille n'entendait plus.

—Ah ! je vais te faire ouvrir ! s'écria le postillon.

Et il se mit à sonner comme s'il s'agissait de l'enterrement d'un pape.

— Postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la *route neuve*.

— Eh ! M. le marquis, l'eau entre dans votre voiture, il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le parc, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé.

Et le postillon de sonner toujours.

On entendit à l'intérieur un colloque de six ou sept voix de femmes, et l'on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l'on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l'on voulut bien recevoir Annette et M. de Durantal ; mais aussitôt que le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille fut chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture, et s'en retourna avec mille peines.

Vous, lecteur, si jusqu'ici vous m'avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisait nos héros, espérez que, désormais, nous allons rouler avec trop de rapidité, peut-être, quand vous apercevrez le but.

CHAPITRE XVI.

La maison dans laquelle venait d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenait à une vieille demoiselle nommée *mademoiselle Sarah Sophy*.

Cette demoiselle avait tenu à Valence, pendant fort longtemps, une maison de commerce qu'elle venait de vendre à M. et madame Bouvier, les cousins d'Annette. Mademoiselle Sophy était la plus riche de tout le village de Durantal, et, de tout temps, sa maison avait été le rendez-vous des habitants les plus aisés ; elle était comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absents, mademoiselle Sophy pouvait passer pour *la première* du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux, de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amours-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du monde, *l'Opinion*, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait ; elle la dirigeait, la modifiait, et cela avait eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'était plus connu que des vieilles têtes à perruque de l'endroit ; et ceux qui n'avaient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétaient encore ces bruits dans ce qu'elle appelait leurs *conventicules :* nous allons les traduire fidèlement au lecteur.

Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenait son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous madame Jacotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitants, fermiers, tailleurs, boulangers, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton.

— Oui, répétait madame Jacotat, ma mère m'a dit que mademoiselle Sophy avait été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans !... da !... qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui : elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parents de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal de Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle

Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant!... s'écriait-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle : on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela! Une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant! Elle ne parle jamais que de vertu; elle a fait chasser la petite Jeanneton parce qu'elle avait fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre, n'importe! c'est le garde-chasse que l'on accuse : elle aurait dû plutôt la secourir... mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même... (Ici l'épicière se croisa les bras.) Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir! On fait comme si l'on ne savait rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire, elle l'était par les anciens seigneurs; mais le sera-t-elle par ceux-ci? c'est une question.

— Qu'est devenue Jeanneton?... demandait un des auditeurs.

— La pauvre petite!... reprit l'épicière infatigable, voilà ce qui lui est arrivé : Le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, je ne sais lequel, et le garde-chasse a un emploi qu'*il* lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme : il ne s'en fait pas accroire : il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château, car il en a sa provision. Si j'étais en ville, j'achèterais bien ce tabac-là au poids de l'or!... car c'est du tabac des îles, et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connaît! mais pour les gens de Durantal, le nôtre est assez bon; les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!...

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédents de la vie de mademoiselle Sophy, antécédents qu'elle cachait avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui, peut-être, était véritable et sincère. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés, il n'est pas hors de propos de faire connaître les personnes qui se trouvaient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées.

Le curé y venait souvent; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée était un vieillard de cinquante ans, habillé, fait et parlant comme tous les curés de village : il n'est là que pour ordre; il écoutait avec patience, discourait quand il pouvait, et, depuis peu, le pouvait rarement à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *Vicaire des Ardennes* pendant le peu de temps qu'il a été en circulation.

Ce personnage était la femme du maire : elle pouvait avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettait d'en escroquer une petite partie. Elle était mariée depuis peu et venait... d'où?... c'était un secret qu'elle avait très-bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédait mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et tout savoir. Elle était toujours bien mise, mais ses manières n'annonçaient pas une extraction bien franche, et quoique toujours occupée à bien parler, à s'étudier, à affecter un bon ton, souvent une phrase, un proverbe commun, la faisaient ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y a six mois qu'elle était arrivée à Durantal, où son mari était arrivé un beau jour muni d'une belle nomination à la place vacante de juge de paix.

Ce que l'on avait pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devait toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venait de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parlait du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnaître Marguerite [1] ! mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une cuisine et un salon? On va l'apprendre. Marguerite était mariée!... mais à qui? à M. de Secq, juge de paix. De Secq ressemble bien à Lesecq [2]... Nous

[1] Dans *le Vicaire des Ardennes*, Marguerite était la servante d'un curé septuagénaire, qui avait pour manie de citer des proverbes. Dans ce roman, elle était dépeinte comme une femme excessivement curieuse, encore plus bavarde, et elle avait manqué plusieurs fois épouser le maître d'école, dont il va être question dans la note suivante.

[2] Marcus Tullius Lesecq était, dans *le Vicaire des Ardennes*, le maître d'école du village d'Aulnay-le-Vicomte, aimant singulièrement l'ironie, méchant envers ses supérieurs, quoiqu'il rampât devant eux; fanfaron et souple à la fois : pauvre et attendant tout de tout le monde, il aurait préféré une plaisanterie à la richesse; insouciant, mais aimant à brouiller tout le monde. Il arriva qu'Argow fut pris à Aulnay et reconnu comme pirate (autant que ma mémoire me permet ce souvenir), et, dans cette occurrence, Lesecq fut nommé pour veiller sur le prisonnier; alors Argow offrant cent mille francs pour sa délivrance, Lesecq délivra le pirate. Il est nécessaire de faire connaître ces circonstances, puisqu'elles l'auraient été si *le Vicaire des Ardennes* n'avait pas été supprimé.

Or, comme cette suite était préparée avant la saisie du *Vicaire*, je n'ai pas pu la publier sans y faire reparaître des personnages du *Vicaire*, mais ce sont de ceux qui n'ont attiré, je crois, sur l'ouvrage aucun blâme.

(*Note de l'auteur.*)

allons donc encore rendre raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouait jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avait arrêté par hasard, Lesecq se trouva trop grand seigneur pour rester maître d'école à Aulnay-le-Vicomte : il vint donc à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste,* dont il s'était dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors en examinant avec soin son extrait de baptême, dans l'original, il reconnut que l'L était formé de telle manière qu'il pouvait hardiment passer pour un D : on n'oserait pas affirmer que l'astucieux maître d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoi qu'il en soit, il prétendit qu'il était noble, que les *Secq* étaient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix qui viendrait à vaquer ; mais cette justice de paix, qui devait être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux de Secq, lui fut enlevée au bout de quinze jours par suite d'un changement de ministère; alors il eut soin de tellement crier que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations qui furent longtemps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé était mort; Marguerite héritait au moyen du fameux testament qu'elle avait si longtemps poursuivi, et elle se trouvait riche de soixante à quatre-vingt mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge de paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivait à si bon marché, et où il pourrait jouer un rôle, car il remplissait les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l'audience était consacrée aux affaires de police, et il voyait dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal, et riche de dix mille livres de rente, serait à Valence et dans le pays une espèce de personnage, et qui sait si les circonstances ne le pousseraient pas plus haut!

Voilà le récit des événements qui amenèrent de Secq dans le même pays qu'habitait un homme que, deux ans avant, il avait tenu en prison et qui lui avait fait sa fortune.

Madame de Secq était donc dans le salon de mademoiselle Sophy : on voit d'ici qu'elle était la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenait le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectait : elle roulait ses yeux avec mignardise, tâchait de parler bas, et, par instants, élevait fortement la voix par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq la pinçait quand elle disait un *collidor,* une *casterolle, avant-zhier,* et une multitude de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvait bien corriger les mots, mais les gestes!... ces autres mots d'un langage presque aussi important, c'était bien *la chose impossible.*

Avec madame de Secq, ou Marguerite, comme on voudra, étaient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférents, mais aimant la médisance et les caquets; un propriétaire de Durantal et sa femme tâchaient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devait parler le lendemain, absolument comme dans *la Petite Ville* de Picard. Ce propriétaire était un véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse qui datait de cinquante ans, se piquait d'une parole, d'une démarche ; enfin, en ajoutant qu'il était exigeant, impérieux et bavard, l'on aura l'exact portrait de M. de Rabon. Mais au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq était mademoiselle Sophy. Elle pouvait avoir soixante à soixante-six ans; son visage était très-bien conservé, mais elle se coiffait de manière à se vieillir : en effet, elle portait toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étaient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardaient une vivacité et une expression difficiles à rendre. On voyait qu'elle avait dû être extrêmement belle, mais bonne... en aucune façon; seulement on devinait qu'elle pouvait l'avoir été pour un seul être. Un grand caractère était écrit sur sa figure : il y régnait de l'orgueil, de l'envie, et surtout une profonde dissimulation; néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparaissait une inquiétude vague qui annonçait comme un remords, et un observateur aurait reconnu que cette fille cherchait à racheter quelque faute, envers la nature, par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Cette figure contrastait avec celle de Marguerite, qui n'avait aucune gêne, aucune dissimulation. Il sera très-utile, avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés, c'est-à-dire dans l'antichambre avec toute la société qui était accourue comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

— M. et madame Bouvier vont venir au château, avait dit mademoiselle Sophy ; car vous savez la grande nouvelle?... M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avait bien prévu!... Au surplus, quelle que soit la nature des événements qui ont lié M. le marquis de Durantal avec mademoiselle Gérard, le mariage ratifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune...

— Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société; car, lorsque ces messieurs étaient seuls au château, il ne pouvait pas y avoir moyen de fréquenter...

— La dit-on jolie?... demanda madame de Rabon en interrompant.

— Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy ; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons*...

Ce fut à ce moment que la cuisinière effarée et tout épouvantée accourut en disant que des gens malintentionnés assiégeaient la maison ; et, après une petite délibération, l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent.

Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette qui grelottait de froid, et, sur-le-champ, tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les êtres élevés en dignité, ou qui possèdent une grande fortune.

Lorsque Annette se fut réchauffée et qu'elle promena ses regards sur cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut; néanmoins elle leur adressa un gracieux sourire (pouvait-elle ne pas sourire?) et elle dit à mademoiselle Sophy :

— Madame, nous avons interrompu le jeu... je vous en prie, continuez! je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse...

Mademoiselle Sophy n'entendait pas; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire.

— Comment?... le postillon... Madame... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir M. le *marquis* de Durantal...

— Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner un titre qui ne m'appartient pas... je ne suis point marquis...

Pour un caractère aussi fier que l'était jadis celui d'Argow, cet aveu aurait pu paraître coûteux ; mais il le faisait dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne.

Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'en serait trouvé beaucoup que cet aveu aurait affligées ou choquées ; mais pour Annette, elle aimait trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

— Mais, continua mademoiselle Sophy préoccupée, c'est le même son de voix... Voyez donc, dit-elle en s'adressant à M. de Rabon, comme M. de Durantal ressemble à M. le président!...

— Oh! répliqua M. de Rabon, ce sont de ces ressemblances qui disparaissent aussitôt que les deux figures sont à côté l'une de l'autre.

— Habiterez-vous longtemps notre pays, madame?... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avait parlé ; je vous prie de m'excuser : vous me disiez que le postillon... Cette ressemblance m'avait étonnée, et j'avoue mon impolitesse... Avez-vous vu, à Valence, madame Bouvier ?

— Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette.

Et à ce moment elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire :

— Oh! sortons d'ici!... et que ces êtres ne s'interposent pas entre notre bonheur, comme jadis aux Italiens cette foule que nous avons abandonnée.

Ce regard fut vu et compris par Argow; mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy qui s'en blessa fortement, d'autant plus qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvait pas envoyer quelqu'un au château.

— Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait; mais l'on peut éveiller quelqu'un dans le village.

— C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans l'instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut ; il fit sauter la porte, et, malgré le vent et la pluie, il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

— Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu?...

— Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture : l'hôtel de M. Durantal n'était pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence.

— Il y a bien longtemps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à des fêtes au château de Durantal!

Assurément cette phrase signifiait : « Invitez-moi!... » mais Annette, qui la comprit parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et la maîtresse, et, d'après cet examen, ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignorait si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendrait à son mari ; alors elle se contenta de sourire, en disant :

— Il y a donc longtemps que Durantal est inhabité?...

— Il est abandonné depuis la révolution : les propriétaires n'avaient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de M. votre mari...

— Il est donc bien riche?... dit Annette avec surprise.

— Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château : tout est venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez...?

A ce moment, Argow rentra dans le salon, en disant :

— Madame, il y a une voiture à la porte du parc.

— Madame, dit Annette en se levant, je vous remercie de votre aimable hospitalité; j'étais morte de froid, et il aurait été scandaleux qu'en Provence une fiancée se fût trouvée gelée...

Elle salua gracieusement, et toute la compagnie se leva pour l'accompagner.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita d'y mettre son joli petit pied enchâssé merveilleusement dans un soulier de satin noir qui brillait comme une escarboucle; Argow la saisit avec avidité dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eût tenu une fleur qu'il craignît de briser...

— C'est une *pie-grièche,* dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui, c'est un fort grossier personnage!...

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense de *la jeune femme;* mais cette contrariété aiguisant la langue de mademoiselle Sophy, elle parla contre les nouveaux mariés avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Indè iræ!*.... Ce fut la source des malheurs!...

CHAPITRE XVII.

Annette entrait donc, en ce moment, dans ce château que ses pressentiments lui avaient montré comme devant être à elle, et elle y entrait avec l'homme qui lui était apparu comme un *époux de gloire.*

Elle mit pied à terre sous une voûte brillante; car le grand escalier avait, à chaque marche, deux vases de porcelaine dans lesquels les plus belles fleurs disputaient de parfums et de couleurs, et, de cinq en cinq marches, un élégant et simple candélabre supportait un globe de verre dépoli, contenant la lumière, ce qui produisait une masse blanchâtre de cette lueur qui charmait tant Annette. La voûte et ses sculptures avaient été nettoyées; le portique du haut était décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartements brillaient d'or et de moulures si délicates, que la jeune épouse, frappée d'une recherche tant en harmonie avec ses goûts qui avaient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta, et lui dit :

— Voilà le rêve de mon âme! elle se réveille en voyant son jour, son soleil et la réalité!... Oh! que je suis heureuse!...

Elle pressa Argow sur son sein, et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la plus grande joie de la terre. Elle aurait voulu arrêter le temps!

Ce n'était plus l'heure des pressentiments, des présages, ou elle les tournait à son avantage : elle ne s'aperçut pas qu'elle avait un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchait plus que d'enchantements en enchantements. Son époux l'introduisit dans ses appartements ; rien n'était plus riche, plus élégant : la grâce, la beauté, la recherche des ornements, des draperies, des meubles, étaient sans égales ; mais ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher : elle était exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement était exécuté d'une manière bien supérieure. Le cachemire blanc remplaçait la percale; la soie, le mérinos; et les marbres, les dorures, l'argent massif, y étaient prodigués.

— Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à cette charmante chambre conjugale, cette chambre et ces appartements sont *les vôtres :* vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici, votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard, qui, toujours compris, me diront vos chers désirs... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, mon trésor de bonheur, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la féli-

cité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile.

Elle entendait ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Elle rencontrait donc ce qu'elle avait tant souhaité, un être qui conçût l'amour!.... Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues de rose, et lui servirent de réponse. Qu'on se figure une vierge aussi pure qu'Annette, dans une chambre conjugale doucement éclairée et brillante de somptuosité! Annette n'avait jamais eu de pensée qui pût seulement rider le front de cette jeune et pure déesse que l'on nomme Pudeur; enfin, c'était une jeune fille qui ignorait!... or, quel suave tableau!...

— Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Église!... Où demeurerez-vous donc? demanda-t-elle avec ingénuité, après un moment de silence.

— Mes appartements, répondit-il, sont là...

Il ouvrit une porte, et Annette parcourut, avec un ravissant plaisir, les appartements d'Argow, qui se trouvaient en parallèle; car on avait consacré aux appartements des mariés toute l'aile du château qui avait sa vue sur la campagne de Valence.

— Ah! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous!....

La pauvre innocente n'y voyait pas d'autre raison, pas d'autre avantage!....

En se retrouvant sur le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartements de réception : alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M. et madame Gérard qui venaient d'arriver par l'autre route. Il était très-tard, et, après mille questions, madame Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venait déjà de nommer la *chambre de Paris*... Là, madame Gérard remplit le dernier devoir d'une mère en tâchant de dessiller les yeux de sa fille.

Comme les oreilles des hommes n'ont jamais entendu les discours tenus en pareille occurrence, il serait de la plus grande inconvenance de tâcher à les deviner, et nous laisserons chacun se figurer l'étonnement d'Annette à sa guise. . . . . .
. . . .

Certes, il fallait célébrer, par une fête brillante, cette fête charmante du bel âge, cette fête qui n'en est une que lorsque l'amour, avec son ivresse, sa joie, sa plénitude, assiste à ce don précieux, à ce dernier sacrifice, qui n'en est plus un lorsqu'on aime, et qui devient un supplice pour une foule d'êtres par la manière dont on se marie en Europe. Argow et Annette, privilégiés entre mille mortels, goûtèrent, dans l'empire de l'hymen, les mêmes charmes que deux amants. La chasteté ne cessa pas un moment d'habiter cette chambre céleste, et si la *pudeur* même pleura, ce ne fut que de plaisir.

En effet, il y avait déjà plus d'un mois qu'ils étaient mariés, lorsque Annette, vaincue par tant d'amour, permit que cette chambre virginale quittât son nom; et, dès lors, on jugea à propos de donner à Durantal une fête pour célébrer ce mariage qui, depuis l'arrivée de M. et madame de Durantal, occupait toute la ville de Valence.

Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau, dont l'absence se faisait sentir pour lui malgré son bonheur.

Le jour fut indiqué, et les personnes invitées; cependant mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme, ne furent point priés : Charles Servigné, madame Servigné, M. et madame Bouvier, le furent ainsi que le préfet, M. Badger, les principales autorités de Valence, et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le pays on commençât déjà à se demander quel était le propriétaire de Durantal; comment et où il avait amassé une si grande fortune; quel rang il occupait, etc.; mais les bruits que l'on semait sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles, furent avertis, particulièrement par Annette, que leurs appartements étaient préparés au château; et, dans sa lettre, madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudraient, les assurant qu'ils seraient toujours les bienvenus.

Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère, vinrent en effet au château de Durantal; mais l'affectueuse tendresse d'Annette et ses gracieuses attentions ne firent qu'augmenter la haine secrète de madame Bouvier, qui comparait toujours sa position avec celle d'Annette, et qui ne pouvait pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignait d'amitié à sa cousine, plus cette dernière l'accusait de fausseté en croyant qu'elle agissait à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller ainsi au sein de l'opulence, et s'y trouver comme dans son élément naturel, il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur : « Oh! si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de

la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort!... »

Adélaïde et son mari furent ce jour-là, avec leur mère, faire une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devaient encore des sommes considérables. Là, Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, en y mettant toutefois des ménagements.

— Nous vous verrons sans doute au bal? dit-elle à mademoiselle Sophy.

— Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée!...

—Ni moi, dit aussi madame de Secq; il me semble cependant que M. et madame de Durantal auraient bien pu inviter les autorités du pays... Ce n'est pas pour la fête! qu'est-ce que nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes? mais c'est humiliant, et, comme disait ce pauvre curé : « Il ne faut pas *que la pelle se moque du fourgon.* »

— *Satis est,* reprit M. de Secq, assez, assez, ma bonne amie.

— Mais, dit M. de Rabon à madame de Servigné, connaissez-vous ce M. Durantal, le gendre de votre nièce? qu'est-il donc?... Tout le monde à Valence se demande cela... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'était pas *marquis;* le préfet prétend qu'il est Américain; il y a une incertitude...

— Je l'ignore, dit madame Servigné qui, heureuse enfin, se voyait interrogée, et prenait la parole; ce que je sais, c'est qu'il a une fortune colossale : il nous a fait acheter beaucoup d'étoffes par un grand homme sec, qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire-là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme; mais pour vous dire ce qu'est M. Durantal, je l'ignore complétement. Il est ami du préfet, car le préfet vient...

— Ah! il vient!... dit M. de Secq; mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas! Si encore M. de Durantal venait à l'église, on pourrait encore le saluer, le voir; mais, non, il vit renfermé, se promène en voiture ou dans son parc : il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé : s'il fait ses aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte même pas sa pipe de sa bouche pour vous parler : *Quòusque tandem patiemini?* resterons-nous sans rien savoir bien longtemps?...

— Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier..., dit mademoiselle Sophy.

— Oh! Annette n'a pas de tact! dit Adélaïde.

— Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue.

— Elle ne vous a pas reçue!... répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc *madame* ne vous a-t-elle pas reçue?

— *Madame* n'était pas visible..., répondit avec aigreur mademoiselle Sophy.

— Voyez-vous cela?... *Madame* n'était pas visible! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur; elle va prendre des tons de grande dame : une petite ouvrière en dentelle!...

— Ah! elle a fait de la dentelle?... s'écria mademoiselle Sophy; il ne manquerait plus que son mari ait vendu du fil! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh! si nous pouvions savoir son véritable nom!

— Dieu sait si la bonne volonté me manque!... dit madame de Secq; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets : *Ce que femme veut, Dieu le veut,* disait le pauvre...

— Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq en interrompant l'inévitable citation de sa femme; car je puis demain le lui aller demander.

— Et que ne le faites-vous?... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Rabon, Marguerite et Adélaïde.

— Ah! diable! *amica veritas sed magis amicus Plato,* ce qui veut dire qu'il est l'ami du préfet, et que, lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales; c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre VII : vous le connaissez, M. de Rabon, *de re publica,* du budget?

— Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut...

— L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué...

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy était fortement excitée; que le besoin de connaître M. de Durantal formait un fonds d'entretien qui ne devait tarir que lorsqu'on aurait découvert la vérité; que mademoiselle Sophy était piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal; et que cet amour-propre blessé lui donnait l'envie de nuire aux propriétaires du château.

De Secq était partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivaient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'était pas content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château.

Qu'on pense à tout ce qu'ils supposaient d'un seigneur que l'on ne pouvait pas voir!...

Ce bal, dont il était tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet, reconnaissant envers Argow,

malgré le haut rang qu'il occupait, lui prodigua ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors, les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnait la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle était véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avait pourvu à tout, et cet ami sincère, malgré la rudesse de ses manières, fut l'âme de cette fête : Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal semblait être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paraissant s'oublier auprès d'elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne, qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême magnificence de son château auprès des personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvait exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce dans Valence, ce ne fut, de tous côtés, que discours flatteurs pour Annette et son mari.

A cette fête, se trouva le président du tribunal de Valence, qui, le matin, avait vu mademoiselle Sophy : comme elle, il fut frappé de sa ressemblance avec Argow.

Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fussent pas à l'unisson. Charles, cependant, eut tous les dehors de l'amitié la plus vive ; mais ce luxe l'écrasait, il ne respirait pas à l'aise dans ces appartements somptueux ; et, lorsqu'il vit paraître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendait mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui avait arraché l'amour d'une créature dont il savait apprécier le prix. Il s'en alla de Durantal en emportant une aversion plus forte pour son cousin, et il la déguisa assez à M. et madame Gérard, pour que ces deux êtres de bonté le crussent l'ami de leur famille.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement, et rester désormais avec leur fille ; car M. Gérard allait donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avait trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'était créé le chef : cette administration était celle de la fortune de son gendre ; et il s'était même fait arranger un bureau à Durantal.

Il ne resta donc plus au château que les deux mariés et Vernyct.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle se fit un autre thème sur cette nouvelle position sociale, et son mari reconnut en elle un de ces êtres supérieurs que le ciel envoie trop rarement sur la terre. En effet, elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette réforme sur l'esprit de l'indompté lieutenant.

Ces trois êtres parcoururent les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses, et obviait à tous leurs maux. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connaître comment se passait leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée ? Elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes ; il s'occupe, avec Vernyct, de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés, il se promène de long en large, il regarde ce tableau céleste, et il jure en lui-même ; car il n'ose plus jurer tout haut : il n'a juré qu'une fois, et, pour tout l'or de l'Amérique, il ne voudrait pas revoir l'expression des regards qu'Annette lui lança douloureusement.

— Dire qu'une petite femme, pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle contre toute ma volonté !...

Annette se mit à sourire en regardant son mari.

— Continue, dit M. de Durantal, tu parles d'or.

— Oui, mais je jure bien, par la quille de *la Daphnis*, qu'elle ne me fera rien faire de plus... et

c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais!... je n'y comptais guère : et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher ni fumer!... voilà de beaux chefs-d'œuvre... Et le pis, c'est de voir *mon ancien* s'amuser à tracer des hôpitaux!... des greniers à malades!... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans!... ne plus fumer!... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela... Si je ne me tiens pas bien boutonné, ils finiraient par m'encapuchonner! ils me marieraient, et je n'aurais plus l'envie de vivre en brave et honnête...

— Brigand... n'est-ce pas? dit Argow en l'interrompant, donner des horions et en recevoir;... perdre ton âme?...

— Oh! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches!... J'aime la fumée du canon!...

— Oh! nous quitter!... s'écria Annette en sautant et jetant ses toiles, quitter vos amis, votre petite prêcheuse qui veut votre salut! quitter Durantal!... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux!... Oh! vous ne ferez pas une chose si cruelle... Eh bien! je ne vous tourmenterai plus pour vous faire agenouiller au *lever-Dieu*, vous fumerez dans les appartements.

— Même dans le vôtre?... dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici, elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyct par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit :

— Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela?...

— Oui, répliqua-t-il.

— Eh bien! vous l'enfumerez, s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis!...

— Ah! s'écria le lieutenant les larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde?... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops! vivent les anges comme vous!...

— Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion? hein! convertissez-vous! soyez chrétien!...

— Oui, sois chrétien! ajouta Argow de sa voix forte.

— Oh! pour cela ne m'en parle jamais... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une, pour me battre et enrégimenter l'enfer... Tudieu! voyez-vous les démons aller au pas de charge, virer à droite, et, s'il y a des chevaux damnés, nous aurons de la cavalerie!...

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, dit Annette, vous me faites de la peine.

— Veux-tu te taire!... s'écria Argow d'un air impérieux.

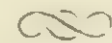
Mais, radoucissant sur-le-champ sa voix, il fut à son ami, lui prit la main, et lui dit avec l'accent de l'amitié :

— Tais-toi!...

— J'ai tort... adieu, je m'exile pour trois jours!...

Il sortit.

C'était ainsi que leurs jours se passaient au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour : Annette prodiguait tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d'Argow. Toute la matinée était donnée aux doux plaisirs de l'intimité; ensuite on courait chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent; on travaillait avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés; on entremêlait ces travaux de chants, de prières et de musique; et chaque journée était trouvée trop courte; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu'il y en eût de *perdue* ni pour l'amour, ni pour la bienfaisance, ni pour le ciel : aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel!



CHAPITRE XVIII.

Au milieu de la route de Valence à F***, c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avait une petite maison qui était depuis longtemps abandonnée à cause du péril qu'il y avait à l'habiter; mais depuis un mois les voyageurs la revoyaient peinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portait : « *A la jolie Hôtesse,* » invitait à s'arrêter. Les contrevents étaient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer; enfin, tout indiquait l'aisance, et comme cette maison était située à moitié chemin de Valence à F***, la nouvelle hôtesse devait faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs; car tous les voyageurs s'y arrêtaient. Mais il faut dire aussi que tous les aubergistes y avaient été successivement assassinés, et que les voleurs leur prenaient leur fortune aussitôt qu'elle valait la peine d'être prise...

Il fallait donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs, et leur payât une rente! C'est ce que vous verrez!...

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le joli costume de ce charmant pays, attendait sur la porte de l'auberge, et regardait sur la route avec

une curiosité plus forte qu'à l'ordinaire : car elle était curieuse de son naturel, défaut qu'annonçaient un charmant nez retroussé, des yeux qui voyaient en côté, de petites oreilles, jolies comme les amours, et qui devaient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas! il n'y a que les curieuses qui se perdent!

— Il ne viendra pas! dit-elle.

Et, abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les gens qui dînaient.

— Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt, et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs?

— Oh! dit-elle, j'ai des protecteurs : il y a ici, tout auprès, un garde forestier qui, au premier coup de cloche, arriverait!... et puis, je n'ai jamais d'argent ici;... d'ailleurs on m'a dit que je n'avais rien à craindre!... ensuite nous sommes du monde ici : j'ai une servante et un garçon...

Comme elle achevait ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval.

— C'est *lui!*... c'est *lui!*... s'écria-t-elle.

Et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter des voyageurs qui s'en allèrent sans payer... Elle aurait, en ce moment, laissé prendre toute sa fortune.

Elle accourut sur la grande route au-devant du cavalier :

— Ah! te voilà donc enfin! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles!...

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa, et lui dit :

— Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi... Bonjour, toi!...

Et elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui était descendu. Il y avait dans ses mouvements, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyct (car c'était lui) passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant doucement Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur, et lui baisa le front :

— Bonjour, petite.

Et il sourit en la caressant de la main.

— Viens donc vite, dit-elle en le tirant par l'habit; viens... je t'ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut.

— Quel cœur!... s'écria Vernyct en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avait en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle était une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avait au plancher d'en haut une vaste trappe : elle servait à monter dans le grenier qui se trouvait au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé : une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la chambre à coucher de la cuisinière, était un autre grenier que Vernyct avait fait lambrisser et arranger de la manière la plus fraîche et la plus gentille. On y montait par un petit escalier qui donnait dans la cuisine. C'était là la chambre où Jeanneton avait préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique, et s'assit sur ses genoux : elle l'embrassa, le regarda, mais tout à coup se leva et redescendit. Elle fut conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et l'arrangea de manière à ce que rien ne lui manquât :

— Il aurait été joli que ce fût Marie qui fît cela!... dit-elle en sortant de l'écurie.

Elle remonta avec la promptitude de l'écureuil, et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyct.

— Sais-tu une chose? dit-elle. Mon pauvre *bijou* est mort, ce pauvre animal! c'est à lui que je dois ton amour, il a bien souffert! Y avait-il chevreau au monde plus joli que lui? Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon!... Comme tu me regardes!...

— Es-tu folle!... dit-il. Tu l'as enterré, n'est-ce pas?

— Oui, dans la cave, sous la salle... je n'aime pas cet endroit-là!...

— *J'y mourrai peut-être!*... dit Vernyct en riant, et toi aussi. O femme!...

— Parlons d'autre chose, reprit-elle, je n'aime pas ton rire... Voyons, mais, dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple, en quittant les beaux appartements de Durantal?

— Très-bien, ma pauvre petite.

— Comment, pauvre? je suis la plus riche de toute la terre! j'ai ton cœur... n'est-ce pas que je l'ai?... qu'il est à moi?

— Oui, petite, fais-en tout ce que tu voudras; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour chez lui. Je ne peux rien donner au delà. Je suis brusque, bourru, aimant le tapage et la mort; mais à tes côtés je n'aime que la paix et la tranquillité, la joie et les douceurs.

— Quand les impératrices auraient trente mille lieues de terre à gouverner, s'écria Jeanneton, elles n'auraient pas encore la dixième partie de mon bonheur!... Mais embrasse-moi donc, mon cher protecteur, et alors je serai dans les cieux!...

— Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyct, j'ai toujours porté malheur à toutes celles que j'ai aimées : en Amérique, on a tué *Jenny;* à Saint-Domingue, on a brûlé *Maya;*... que t'arrivera-t-il à toi?

— Du bonheur.

— Tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous courons des dangers, tout riches que nous sommes?

— Et lesquels?

— Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde...

— Sainte Vierge! que me dis-tu là?

— C'est la vérité!

— Oh! tu ris, ce n'est rien.

— Mais si cela était?...

— Si cela était, je mourrais avec toi!... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour avec la même assiette, la même fourchette et buvons au même verre!

Elle l'entraîna, et lui prodigua mille caresses pendant le repas : puis, folle comme on a dû le voir, elle prenait une cuiller, et lui barbouillait le visage avec de la crème, lui tirait les cheveux, jouait avec les pistolets qu'il portait toujours sur lui, l'embrassait sur les yeux, et tâchait de tellement le presser sur son cœur, qu'il y restât comme empreint véritablement.

On pouvait déployer un amour plus mystique et plus religieux, mais rien n'était si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimait sans seulement s'inquiéter des hommes, de leurs lois, et du ciel; à peine savait-elle le nom de l'être qu'elle aimait : elle ne voyait que *lui;* les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne lui paraissait valoir une caresse, un regard, un sourire, une parole.

On voit qu'il en était dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que l'on y rendait au lieutenant le même culte qu'Annette au capitaine.

Pendant que ces deux êtres étaient ainsi aimés par deux femmes qui les comblaient de plaisirs, et adorés par tous les malheureux de tout un pays (si bien qu'aussitôt qu'ils sortaient, ils étaient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan), il y avait à Durantal un cercle de gens qui s'occupaient, avec toute l'activité d'un comité directeur, de savoir l'histoire de leur fortune, de leur amitié, et qui brûlaient de connaître ce qu'ils avaient si grand soin de cacher. Ainsi Argow était placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvait tout faire sauter. Aussi avait-il soin de vivre dans une retraite absolue. Déjà M. de Secq s'était présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal, et n'avait pas été reçu : cette circonstance avait piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— Comment! disait mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir?

— Oh! mon Dieu oui!...

— Mais, c'est un parti pris! il faut qu'il y ait des raisons... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons?... Ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience.

— Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause; et, lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a *quelque anguille sous roche;* lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte que leur conduite n'est pas claire.

— Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal, sans nom de baptême.

— C'est vrai! dit le percepteur.

— Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portait un autre nom que celui de Durantal. Il m'a promis de rechercher ce nom qui est très-bizarre.

— Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!... lui répliqua mademoiselle Sophy.

— Je le crois, j'arrive de Valence...

— Et il n'y a pas de nom de baptême?... demanda-t-elle.

— Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon.

— Les gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille... Oh! il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là!

— Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalements des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul?

En ce moment le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit :

— Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal!...

— Et qu'est-ce?... demanda-t-on de toutes parts.

— Voici, répondit le curé : ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver : cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours consulté. Il était ce matin plein d'effroi. Hier au soir il ordonnait aux ouvriers de creuser, dans une grotte, les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fît à l'insu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de

la grotte souterraine un sofa, une table, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur qu'elle veut décorer aussi. Marinet regardait faire les ouvriers, lorsque, en donnant un coup de pioche, l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux!...

— Des cheveux!... s'écria-t-on.

— Oui, et noirs comme du jais!... Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la pioche, a dit aux ouvriers qu'il était trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils, et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, il s'assura que ce qu'il avait vu était des cheveux d'homme!...

— Oh! quelle horreur! s'écria-t-on.

— Gardez le plus profond silence là-dessus! dit le curé; or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur très-méphitique s'exhaler du trou que l'on avait commencé de faire. Il prit une autre pioche, et pour vérifier des soupçons auxquels il n'osait pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme!...

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

— J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avaient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'aie réfléchi à la conduite qu'il devait tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire : car personne n'a disparu du pays depuis que M. Durantal y est, le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir. Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce peut n'être pas lui : cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent la grotte et qui aurait pu être écrasé? ..

— Oui, mais on saurait qu'il a disparu! s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi; et si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours qui il est, sa famille, son pays; et si, par hasard, nous avions découvert un coupable, les autorités de Durantal auraient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verrès...

— Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy.

— Dans une affaire semblable, fit observer le percepteur, il faut prendre bien des ménagements.

— Il n'en faut jamais avoir avec le crime! répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avait pas acheté Durantal, comment s'appellerait-il?...

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— Il a donc un autre nom?... reprit de Secq, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le connaît, et que l'on m'a dit qu'il l'appelait quelquefois par ce nom-là, mais entre eux seulement!... Ici l'on peut dire *cave ne cadas, gare le pot au noir*; car il est ami du préfet, et une démarche offensive...

— Mais, M. de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune, et vous jouissez d'une considération si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là dedans, ce ne sera que le jardinier...

— Allons, *sic itur ad astra,* c'est-à-dire, *je passe le Rubicon*... j'irai, M. le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet, et je me charge de tout.

— Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendrons le nom de baptême de M. de Durantal... Je voudrais bien le savoir... Oh! M. de Secq, instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait.

— Oh! nous n'y manquerons pas, répondit Marguerite.

Voyons, de notre côté, comment au château l'on pouvait détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venait de prendre une aussi dangereuse direction.

Vernyct était revenu, et Annette, en le voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il était entré à Durantal.

— Mais, disait-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit.

— C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé.

— Qu'avez-vous? dit Annette; comme vous répondez! Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal?...

— Non.

— Et vous êtes revenu cette nuit?...

— Oui.

— Ah! s'écria Argow, voici du mystère...

— Vous êtes donc mystérieux?... dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui semblaient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien, que la voix de l'un semblait l'écho de l'âme de l'autre; et ce regard avait quelque chose de si douloureux qu'Annette dit à Vernyct :

— On dirait que vous nous plaignez...

— Peut-être! répondit-il.

Et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque :

— *Mon ancien, suis-moi!...*

Cette parole avait quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée.

— Oh! qu'est-ce qu'il y a?... un feu quelque part?... oh! mes amis, restez!...

— Il n'y a de feu nulle part! répondit Vernyct.

Et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Maxendi de venir.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restais un diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourrait vous gêner...

— Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers; mais ce que je sais, c'est que pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout; il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout : cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, on le nomme *échafaud!...* j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces lugubres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore... Mais, je t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi... je sais ce que peut enfanter ta protection.

— Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais, depuis que tu t'es *enreligiosé,* je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine.

— Non, tu ne l'as pas tout entière! s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car toute mon énergie a passé du côté de la vertu!

— Soit, reprit le lieutenant; mais écoute ce que je te demande, c'est peu, et ce peu c'est : « Sauve-toi et sauve Annette. »

— Pas de lâcheté!... dit Argow avec un terrible regard.

— Je ne t'en conseillerai jamais! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

— Non! dit Argow.

— Que le diable t'emporte!...

Et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette.

— J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir... tout... Allons, dis? Mon ami, j'écoute!

— Annette, répondit-il en l'embrassant, n'écoute pas, je t'en supplie... tu n'entendrais rien...

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y contempla, et crut l'avoir fâchée; mais cette céleste créature, s'accusant même de cette séparation plaisante, revint s'asseoir sur son mari, et l'embrassant avec amour, elle lui dit :

— J'ai eu tort de t'interroger... je sais que tu me l'aurais déjà dit, si cela se pouvait...

Argow, attendri, ne lui dit qu'une phrase, et cette phrase fit rester Annette épouvantée sur le sein du pirate :

— Mon Annette, dit-il bien bas, *Vernyct m'a vu donner la mort!...* et... il n'y a encore que toi qui me l'aies pardonné!

Annette, à ce moment, tourna ses yeux vers le ciel, et le regarda d'une manière si touchante, que si les anges ont vu ses pleurs, la grâce du criminel a dû être obtenue. Il y avait tant dans ce regard céleste!

— Eh, mon amour, dit-elle, que de fois n'as-tu pas donné la vie!... tu es une seconde providence pour tout un pays!... rends l'existence à autant d'êtres que..., rétablis le bonheur autant de fois que tu as créé l'infortune... Oh! il restera le crime... je le sais!... mais je témoignerai de tes larmes!... Ah! mon tendre ami! mon noble époux de gloire! pourquoi avoir réveillé cette douleur?... je prie, j'espère... Oh! oui, tu seras sauvé!... une voix me le crie!...

Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur en l'embrassant avec une effusion, une exaltation sans modèle.

— Oh! que je suis heureuse d'être femme, et de t'avoir rencontré!

Argow était à ses pieds, et les baisait avec l'ardeur de la folie :

— Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience! qui lui met la prière sur les lèvres, et les pleurs dans les yeux! O mon ange! le ciel t'a envoyé pour me soutenir!...

Chaque jour voyait ainsi leur amour s'accroître, Annette devenir plus touchante, et leur présence, dans une chaumière, égalait celle du soleil dans la nature.

Cependant Vernyct ordonnait de fermer toutes les portes, et de ne laisser accès au château que par l'avenue qui donnait sur la grande route, et il s'était posté avec une longue-vue marine pour examiner tout ce qui passait sur cette route. Il avait perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissait pas une minute en repos. Infatigable, il allait de la loge du concierge à l'appartement

d'Argow, et paraissait dans une grande contention d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire, le lendemain du jour où de Secq avait pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine,* le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis du garde champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, fut enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l'explosion.



CHAPITRE XIX.

M. de Secq s'avança gravement vers le lieutenant qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda : « Que voulez-vous ?... » absolument comme les suisses des ministères.

— Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi.

— Et cætera, ajouta le lieutenant en riant.

— Monsieur, reprit de Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et sa vertueuse femme, ils sont les bienfaiteurs de cette campagne; mais le rapport qu'on a fait à l'autorité d'un fait singulier et extraordinaire nous amène... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui; mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin...

— Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi, lorsque vous m'aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à atteindre le but... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première était on ne peut plus déplacée.

— Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc, et, chemin faisant, je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *datis veniam,* lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant à l'endroit de la grotte, un cadavre!... il paraît que c'est celui d'un homme!...

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle manière qu'il était obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde, interdits, se regardaient les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, tremblait d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'était prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançait des regards foudroyants.

— Venez, messieurs, venez! leur dit Vernyct en riant toujours.

Et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant :

— Venez... dresser procès-verbal.

Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix, saisissant un moment où Vernyct était en avant, poussa le coude au maire et lui dit :

— Quand je vous disais que vous alliez me compromettre.

— *Patienza,* comme dit Cicéron, répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix, se tournant vers son greffier, le garde champêtre et l'ouvrier qu'ils avaient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc :

— Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, qu'au moins il n'y ait pas de témoins bavards.

Quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avaient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit :

— Voulez-vous que ce soient vos gens qui ouvrent la fosse *de ce cadavre?...*

— Oh, monsieur! reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.

Alors Vernyct appela un nègre qui leur était tout dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avaient sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu :

— Milo, lui dit-il, prends cette pioche, et mets à nu tout ce terrain-là!...

— Maître, *il* avoir jà fouiller, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel...

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y était restée.

— Le jardinier avait raison!... s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné.

— Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et remis la terre après s'être aperçu de cette singulière chose? Qu'on le fasse venir! mais avant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout, messieurs, cette précaution-là annonce des raisonnements en plus grande quantité que n'en contient la cervelle de Marinet!...

Le maire rougit, car c'était lui et le curé qui avaient conseillé à Marinet d'agir ainsi.

— Il aurait fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissait la pioche.

Pendant ce temps, le nègre mettait le corps à découvert : il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau, et en reconnaissant que les cheveux noirs, attirés par la pioche, étaient des poils de la tête du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avait porté sur la tête ; et ils se regardèrent l'un l'autre en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet ; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit :

— Reconnaissez-vous cela pour votre pioche et cette touffe pour les cheveux ?...

— Oui, monsieur, dit le jardinier.

— A quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime ?... reprit de Secq en riant.

— A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

— Y voyiez-vous clair ?... reprit le juge de paix.

— J'avais, sous votre respect, une lanterne.

— Vous n'aviez pas de besicles ? reprit de Secq.

— Non, M. le maire.

— Eh bien, je le crois, continua le maire ; allez, mon cher, vous êtes un imbécile, et vous ferez mieux d'avoir des longues-vues avant de compromettre les autorités.

— Pourquoi, dit Vernyct, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose ?...

— Monsieur, vous n'y étiez pas.

— Marinet, dit Vernyct d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal, je n'aime pas les valets qui cherchent à nuire ; mais, en faveur de l'ancienneté, l'on vous fera une pension viagère de cent écus ; allez... et une autre fois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes. Maintenant, messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret ; et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restait stupéfait ; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe :

— C'était pourtant bien un homme !... s'écria-t-il.

— Malheureux !... lui dit de Secq qui l'avait suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur une semblable méprise, gare à toi !...

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon ; là, il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'était pas revenu de Valence, et, en prononçant cette phrase, il lui lança un regard significatif.

— Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein était d'aller vous visiter ; mais, s'il est de retour, je me charge de vous faire connaître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeuner avec lui ; d'autant plus qu'il est assez nécessaire de s'entendre avec vous pour tout le bien qu'il médite de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire, et fonder une école gratuite d'enseignement.

— Oh ! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un mortel plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal ; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont faite pour lui et madame, et ils la chantent à leurs enfants... Que Dieu conserve longtemps un homme aussi utile !...

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison : on n'inhume par un chevreau dans un parc sans motif ; le voici : M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est naturel.

— Oh ! la belle âme !... dit de Secq.

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc, dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, était le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenait singulièrement : il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours... vous sentez ?...

— Oh ! très-bien, dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avait condamné Annette et Argow qui, heureusement, ne s'en étaient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur.

La nuit pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, avait été fouiller la grotte, était celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venait à travers le parc, et son cheval, marchant sur les gazons, ne faisait aucun bruit ; le lieutenant avait aperçu Marinet et sa lanterne, et l'avait épié. En le voyant explorer la grotte, et sa pioche se lever et se baisser tour à tour, il comprit qu'il fouillait à l'endroit où lui et Argow avaient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnaissance sur le terrain ; et là, le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin dans de la chaux vive. Alors dans la même nuit, au moyen de chevaux excellents, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance [1].

[1] Les nègres sont en effet très adroits pour ces sortes de travaux

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n'être pas entouré de gens fidèles; et, à l'exception des trois nègres qu'il avait délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques, et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires qui trouveraient ainsi une douce existence. Poursuivons :

Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt, disant que M. de Durantal arrivait à l'instant de Valence, et qu'il comptait bien, sur la nouvelle qu'il recevait de la visite de ces messieurs, qu'ils déjeuneraient à Durantal. Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il fut prévenir Argow qu'il aurait à déjeuner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenait tout stupéfait de sa grotte; il aperçut dans le salon les deux magistrats, et, mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria :

— C'était bien un homme!...

— Il est fou!... dit de Secq.

— Mais sa folie peut nuire!... répliqua le juge de paix.

— Bah! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeuner avec l'ami du préfet, et dans ce château où il désespérait d'entrer. Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes et ces *ardeliones*, ces farceurs de chez mademoiselle Sophy, la revendeuse de propos et la marchande de caquets, qui fait des enfants et dit des *oremus*, peuvent-ils chercher à noircir un homme comme M. de Durantal! le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or!... C'est de la canaille, *plebs, plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands!... M. de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh! c'est le plus estimable de tous les hommes!... vous l'allez voir; c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit; il enlève une femme comme une plume : il est vrai que cela ne pèse guère, j'excepte madame de Secq.

A ce moment Vernyct rentra et leur annonça M. de Durantal. En effet, l'on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre : de Secq était devant la cheminée et en face de la porte, le juge de paix regardait la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct causait avec le maire; Argow entre; de Secq, avec sa figure obséquieuse, leva les yeux, alla à sa rencontre, mais tout à coup s'arrêta, pâlit, et Argow fut en proie à la plus vive émotion. Le geôlier d'Aulnay reconnaît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie, et le maître de ses secrets. Vernyct, s'apercevant d'un seul coup d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et, pendant que, dans le chemin, le maire épouvanté lui dit à voix basse : « Oh, c'était un homme!... » le lieutenant lui répondit : « *Silence!...* » et l'enchanta par un regard comme le boa d'Afrique.

Pendant que le juge de paix saluait Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire :

— Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix, afin que nous restions seuls... et surtout contenez-vous!...

Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui avait l'ordre de ne jamais quitter Vernyct :

— Cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler monsieur auprès d'elle, et de l'y retenir : il y va de beaucoup pour elle!

— Monsieur le juge de paix, disait de Secq, auquel la réflexion était revenue, qui voyait dans cette affaire un sujet de fortune et d'élévation : vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeunons ici.

— Mais, s'écria Vernyct, on peut les faire prévenir, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller; mais par l'humidité qu'il fait je ne souffrirai pas qu'il y aille à pied. Milo!... Milo!... Il mettra les chevaux et vous mènera.

— Mais, monsieur, je ne veux pas...

— Si, si! pas de façons, dit Vernyct. Eh bien, qu'as-tu donc? ajouta-t-il en voyant la morne contenance d'Argow; que t'arrive-t-il? tu es pâle...

— Je suis résigné!... répondit lentement Argow.

— A bien déjeuner? répliqua Vernyct en riant.

— Milo, continua le lieutenant au nègre qui était revenu, mettez les chevaux! conduisez et ramenez M. le juge de paix... *lentement*, ajouta-t-il tout bas.

— Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disait le juge de paix.

— Ah! dit Vernyct, vous faites des cérémonies. Mais qu'a donc Milo? ..Durantal, il veut te parler...

— Monsieur, répondit le nègre en s'adressant à Argow, madame vous demande; elle n'est pas bien...

Argow s'élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant :

— Dépêchez-vous donc... dans une demi-heure nous déjeunerons...

—Dites à ma femme que je suis désolé..., ajouta de Secq.

Le pauvre juge de paix s'en alla de force comme Bazile dans Figaro.

— Monsieur, dit le lieutenant à de Secq, l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse, votre étonnement à l'aspect de M. de Durantal n'est pas naturel : vous savez quelque chose sur lui ! je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort ! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit!... Prenez garde ! il s'agit d'aller rejoindre *le chevreau!* aucune puissance humaine ne pourrait vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de Durantal. Voyons, que savez-vous? surtout ne me cachez rien!...

Il y avait une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une telle volonté, si forte, si impérieuse, que de Secq tremblant, et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible et presque effrayante, lui répondit :

— Monsieur, je sais que M. de Durantal était possesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A....y, et que le procureur du roi de cette ville l'avait signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow ;... c'est moi qui fus chargé de veiller à sa personne, et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer...

—Eh bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami?... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort si, restant notre ami, ils vous échappaient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal ; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez plus, car je vous tuerai! et je m'arrangerai de manière à ce que cela tourne *comme le chevreau* pour moi. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous aurez vingt mille francs par an pour votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet, servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir...

—Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie, fût-ce mon ennemi, je n'enverrai un homme à l'échafaud, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède ;... je ne puis pas répondre des événements et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez!... reprit le lieutenant ; par le canon de ce pistolet, et il fit voir à de Secq effrayé un de ses pistolets qu'il portait toujours, je te lie à moi ! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas!... si l'on arrête Argow, tu meurs!... mais aussi je te permets de parler, si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs...

De Secq tressaillait.

— Sois donc calme ! lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela ! car si tu parles à Argow, je te brûle le crâne. Maintenant rentrons.

En s'acheminant vers le salon, il lui dit encore :

— Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme ami de la maison.

Argow et Annette étaient déjà dans le salon. Annette effrayée regardait Vernyct avec une sourde terreur ; mais ce dernier lui dit à voix basse :

— Ange du ciel, ne craignez rien.

— Eh bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paraît que vous vous souvenez bien du punch d'Aulnay?

— Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur !

Ces paroles rendirent le calme à Argow qui n'avait tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeuner fut gai, et Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et *Milo était le seul domestique qui servît à table, quoiqu'ils fussent plusieurs domestiques habituellement.*

Quand les deux convives furent partis, enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s'essuyant le front :

— Jamais combat, pas même celui de Charles-Town, ne m'a fait autant suer que cette journée!...

Annette lui prit la main et, la serrant avec amitié, lui dit :

— Brave homme!... oh! comment vous récompenser? j'ignore même l'étendue de vos services...

— Vernyct, dit Argow, j'espère que rien de mal...

— Enfant!... répondit le lieutenant en levant les épaules.

Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit, en proie à la plus vive émotion :

— Mes amis, écoutez-moi, il faut quitter la France, la quitter au plus tôt ! vous, madame, tout lieu vous est égal ; ainsi, comme quinze jours seraient déjà un retard, profitons des avis du ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai rien vu de si délicieux sur la terre que les îles Bermudes : le ciel, le climat, les plantes, tout est divin, digne de vous. Là, nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes ni d'huissiers : c'est là que vous devez aller habiter, nous emmènerons M. et madame Gérard, nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre toute votre vie sans alarmes, heureux ! et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie ; c'est moi qui vous en conjure et vous en supplie.

— Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

—Rien..., dit Argow, ce n'est qu'une lâcheté!...

— Ce serait une lâcheté, reprit Vernyet, si tu étais seul au monde, mais tu auras des enfants!

Ce mot rendit Argow immobile; il répéta avec une espèce de frénésie :

— Des enfants!...

— Certes, dit Annette, ajoutant un regard qui signifiait qu'elle en avait l'espoir.

— J'irai!... fut toute la réponse de Maxendi.

— Cette réponse, dit Vernyet à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel.

Rien n'était en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan; les événements qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avait décrété sur son autel de fer que les pressentiments d'Annette, avant d'épouser Argow, étaient bien la voix de l'avenir.



CHAPITRE XX.

On sent qu'il y avait une convocation extraordinaire de tous les membres qui composaient la société de mademoiselle Sophy, pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étaient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eût voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avait même risqué le punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très-bonne heure le salon avait été décoré, les siéges préparés, les housses ôtées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. et madame de Secq et le juge de paix.

— Nous saurons donc ce soir, dit mademoiselle Sophy, à quoi nous en tenir sur nos seigneurs.

— Il y a quelque chose de bien extraordinaire, dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé.

— Renvoyé!... s'écria-t-on.

— J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avaient déjeuné au château.

— Et moi, dit le receveur des contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal.

— Voilà du nouveau! s'écria mademoiselle Sophy; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits.

— Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien; car j'ai six heures et demie.

Au bout d'une heure d'attente et d'impatience de la part des expectants, M. et madame de Secq et le juge de paix arrivèrent; mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et à toutes les instances, M. de Secq répondit :

— Nous avons fait une très-fausse démarche, et rien n'était plus ridicule que l'histoire de Marinet.

— Mais vous savez ce qu'est M. de Durantal?

— Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto*, lui demander son âge, ses noms, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et se dit en soi : « Il y a quelque chose là-dessous... » d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnaient beaucoup à penser, et témoignaient que les questions multipliées leur étaient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire restait fixe et opiniâtre, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla auprès de Marguerite pour lui dire à voix basse :

— Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache.

— Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus! et j'ai bien vu qu'il avait des *secrets,* car il est *tout chose :* lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu. Il est distrait, je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate : je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avait appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il voulait que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi, et qui ai apporté une si bonne fortune, de ne pas savoir ce que mon mari apprend!

— Vous comprenez, dit mademoiselle Sophy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire.

— Ah! il m'a dit que j'irais au château tant que je voudrais, qu'il me présenterait à madame de Durantal, et que nous y serions comme chez nous.

— Diable!... s'écria mademoiselle Sophy; mais cela est très-extraordinaire!... Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château vous et votre femme?

— Non, répondit le juge de paix.

— Vous a-t-on fait autant d'amitié qu'à M. de Secq?

— Oh! bien moins qu'à lui! car on avait un fier soin de lui, on lui a donné du champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invité... on ne m'a seulement pas parlé de la mienne! on l'avait mis à côté de madame, et elle lui parlait beaucoup plus qu'à moi : mais il est le maire aussi!...

— Et ce corps?... dit-elle.

— Ce corps, répondit le juge en riant, c'est une histoire qui ferait rire tout le monde de nous!...

Il y avait environ un gros quart d'heure que de Secq était chez mademoiselle Sophy lorsque, contre

l'ordinaire, il fit signe à sa femme de s'en aller, et lorsque mademoiselle Sophy lui dit en riant :

— Vous ne nous quittez pas?

— Si, répondit-elle ; car M. de Secq le veut.

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l'était mademoiselle Sophy devait tirer bien des conséquences de la conduite de de Secq; et lorsqu'elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l'on se rangea avec la plus grande attention autour d'elle.

— Avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée furieuse d'être trompée dans son attente et sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive? Avez-vous remarqué comme M. de Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous? comme il était distrait, préoccupé!... On l'a engagé à venir au château, lui et sa femme! il a été l'objet des attentions de monsieur et de madame, et le juge de paix en rien. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l'ami de la maison. Or, on n'est ami des grands que dans trois cas : quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs plaisirs, ou lorsqu'on les fait trembler. Remarquez que c'est M. de Secq qui a été le préféré; quel besoin M. de Durantal a-t-il de lui? comment peut-il servir ses plaisirs?... En rien; mais aussi comment peut-il le faire trembler?... Oh! je le répète, il y a un mystère là-dessous, un mystère grave, et la préoccupation de M. le maire donne beaucoup à penser!... Si M. de Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas... je réponds qu'il y a un secret important.

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une espèce de fureur, et l'on enveloppa le maire dans la proscription. Chaque soir l'on en parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avait trouvé un chevreau, et que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenait qu'il avait vu un homme, on tint, chez mademoiselle Sophy, les propos les plus défavorables sur de Secq et les seigneurs de Durantal.

Mais ce qui donna une créance étonnante aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de de Secq que l'on observa. Ce dernier resta presque toujours enfermé sans sa femme, ou bien il allait au château. Il cessa, par degrés, de voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'y aller. On s'aperçut qu'il devint rêveur, taciturne, sombre, et qu'il perdit une gaieté qui était connue. Marguerite avait conté leur fortune, et l'on savait que leurs biens consistaient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avaient pas d'argent, et de Secq acheta, pour trente mille francs, une partie des terres qui étaient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété.

— D'où peut venir tant d'argent?... disait mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal! il avait le malheur de savoir lire, et il lisait le code; il y jetait souvent un regard furtif, et connaissait la peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connaissance. Sa conscience était tourmentée; or il y avait un grand changement dans ses manières, et, outre ses terreurs particulières, il en avait une bien plus grande, c'est qu'il voyait toujours ce bout de pistolet que lui avait montré Vernyct. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme était trop causeuse pour que le village ignorât que, depuis sa visite au château, M. de Secq ne dormait plus, qu'il parlait souvent seul, etc.; et mademoiselle Sophy, le soir, de tirer mille inductions de l'intimité de de Secq avec M. de Durantal et du changement total de son humeur et de ses manières. Elle en vint à dire :

— Nous savons comment la femme a eu sa fortune; mais elle ne nous a jamais dit d'où venait celle de son mari!... Qui est-il?... Que faisait-il?... où est Aulnay-le-Vicomte? et que s'est-il passé là?... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étaient...

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démeublait toutes les pièces et que l'on faisait de grands préparatifs de départ, et l'on apprit que, malgré la saison la plus avancée, on disait au château que l'on allait à Paris.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence, et, comme elle connaissait tout le commerce, elle dîna avec l'entrepreneur du roulage, qui lui dit qu'il avait un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus *cent mille* livres pesant, et qu'un emballeur de Valence allait gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal.

Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy!... Elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et défila le long et le singulier chapelet de ses soupçons sur M. de Durantal et de Secq.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les incidents de leur conduite.

— On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus; on part après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avait pour objet un cadavre, et ce cadavre est, dit-on, un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un

homme ; le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel ami devient tout comme lui, taciturne et rêveur... Qu'est-ce que M. de Secq?... Il est d'Aulnay-le-Vicomte... (Marguerite avait parlé, comme on voit.) Ne faudrait-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune?... est-elle patrimoniale?... Ah! disait-elle, si j'étais ce que vous êtes, M. Charles, il y a longtemps que j'aurais écrit à Aulnay, et appris, par les antécédents de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal. Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avait pas un sou pour meubler sa maison et qui comptait sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres... etc.

Nous ne rapporterons pas tout ce que disait mademoiselle Sophy guidée par sa haine et sa curiosité, nous nous contentons de mettre le lecteur à portée de deviner tout ce que le bavardage a de puissance, de voir les fils de la trame que tisse l'envie, et de comprendre ce que c'est que l'opinion publique et son pouvoir.

Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention; il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstance, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle qui la complimenta sur son esprit, son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvrirait-on tant de choses, et comment, sur de si petits indices, bâtirait-on des romans entiers?... Tantôt M. de Durantal était un banqueroutier, tantôt il était un personnage qui avait conspiré et qui se cachait, etc., etc.

Ah! si mademoiselle Sophy avait été priée du bal, M. de Durantal aurait été le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté!

Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, mademoiselle Sophy avait reçu une lettre de madame Bouvier qui la priait de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'était dit chez elle, sur eux, faisait le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite, et la conjurait de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avaient été poussés par Vernyct avec une telle activité, qu'Annette écrivit à son père et à sa mère de placer toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours, et de se préparer à un grand voyage. On n'attendait plus qu'eux.

De son côté, Vernyct avait acheté un vaisseau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avaient servi sous Argow et leur étaient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avait été mobilisée, il ne restait en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la Vieille rue du Temple et la terre de Vans ; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyct, était depuis longtemps en vente, et c'est cette circonstance qui avait sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre, il n'aurait jamais empêché de suivre ses traces.

Il ne restait plus à Durantal que les deux appartements d'Argow et d'Annette, qu'on ne devait démeubler qu'après leur départ, et c'était l'infatigable Vernyct qui se chargeait de tout.

Un soir, il était occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, mais, parmi, il y avait ce qu'on nomme un *tromblon*, et cette arme terrible[1] était jadis l'arme favorite de Vernyct et d'Argow.

— Bah! dit-il en riant, je veux garder *cette pauvre fille*, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls!

Annette trembla à l'aspect de cette horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de la manière dont Vernyct s'en servait.

— Oh! dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir.

— Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

— Que voulez-vous dire? s'écria Annette.

— Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques?...

— Eh bien?...

— Eh bien, regardez l'anneau qu'il a à son doigt...

En ce moment Argow rentra, et Annette, l'emmenant à côté d'elle, lui demanda, en jouant avec sa main, ce que contenait l'anneau qu'il portait.

— D'où te vient cette fantaisie?... lui demanda son mari.

— Elle me vient comme toutes les autres, répondit-elle; mais on dit que c'est une arme...

— Qui t'a dit cela?...

[1] Un tromblon est un fusil extrêmement court, dont la crosse est très-épaisse et massive ; le canon est très-gros, très-fort, et contient une livre et demie de balles : ce canon se termine par en haut comme un cor de chasse, et cette arme ne se tire ordinairement qu'en appuyant la crosse contre un mur. Quand on la tire, l'énorme quantité de balles que contient le canon, chassée par une très-forte charge de poudre, s'écarte, et produit l'effet d'une décharge de canon à mitraille.

Note de l'auteur.

— Vernyct...

— Eh bien, dis à Vernyct qu'il est un imbécile.

— Merci, dit ce dernier en riant; mais le fait est que je le mérite, car j'oubliais qu'il n'y a que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

— Ah! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

— Es-tu fou?... dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevait, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyct tenait un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

— Vous l'avez échappé belle! lui dit Vernyct, le poignard est empoisonné; s'il vous avait écorché, vous tombiez là!... Prenez garde, car je ne manque pas deux fois mon homme...

— Ah! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler!...

Vernyct sortit en murmurant :

— Si je l'avais tué sans le faire exprès, j'aurais bien fait peut-être... cette figure-là m'a toujours déplu.

— Charles, dit Annette, vous nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère?...

— Mais l'on prétend que vous partez...

— Ah! dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

— Allez-vous loin?... demanda Charles à Argow.

— Nous ne sommes pas encore décidés.

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

— Je viens vous apprendre, dit Charles, que j'ai l'espoir d'être nommé avocat général... A mon âge, c'est une grande faveur...

— Mais vous la méritez, dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec une rare cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin allait devenir éternelle, mit à le voir, lui parler et l'accueillir, une affectueuse amitié, une tendresse si forte, si sentie, qu'il en fut ému. Tous les souvenirs de son enfance revinrent à sa mémoire : son amour pour sa cousine se réveilla avec une force invincible, et l'assurance qu'il avait du bonheur d'Annette lui rendit Argow odieux au dernier degré de la haine.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla promener avec lui dans le parc après le dîner : elle voulait lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Ils parvinrent ensemble au bas d'une petite montagne factice, et s'assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

— Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais dites-moi, n'avez-vous rien à vous reprocher? vous connaissez mon amitié pour vous, mon indulgence; j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous...

— Ma cousine, dit Charles avec une profonde émotion, je vous aime, que dis-je? je vous adore toujours!... et, toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour, et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé...

— Quel discours!... ô Charles!... est-ce vous qui parlez ainsi?... oubliez-vous qui je suis?...

— Je vois tout; mais ma passion est si forte, que je ne vois plus d'obstacle, et que je sens qu'il faut que je quitte ce pays... je le quitterai, Annette! J'ai demandé à être changé de place, j'espère être nommé avocat général bien loin, dans le nord de la France, et là, je serai délivré de l'effroyable supplice de voir toujours unis et triomphants l'objet de ma haine et celui d'un amour sans bornes!...

A ce moment l'on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, tomba de frayeur.

— Vous étiez là..., dit Charles épouvanté d'être arrêté dans ses desseins.

— J'y étais, j'ai entendu, et je vous pardonne!...

Il tenait Annette dans ses bras et lui prodiguait des baisers qui la firent revenir, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux... Un taureau comme enragé se précipitait sur eux, et rien ne pouvait les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venait de se passer ne leur avait pas permis de s'apercevoir de cet ennemi furibond qui n'était plus qu'à vingt pas d'eux et que le châle rouge d'Annette excitait encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement qu'ils restèrent immobiles... Tout à coup Argow, défaisant sa bague, en tira une épingle très-courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette, il reçut l'animal de côté, et soutint son choc avec une vigueur étonnante : la tête de l'animal ainsi heurté porta sur le banc et le fit sauter; mais aussitôt qu'Argow eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de son cousin était égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène leur fut comme un songe, et ils regardaient le taureau mort et Argow tour à tour. Le mugisse-

ment de l'animal en tombant avait été horrible, et il leur semblait encore l'entendre. Annette tendait ses mains pour s'assurer que son mari vécût ; mais comme il tenait sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restait libre.

— Oh ! mon ami !... lui dit-elle en pleurant.

— Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?...

— J'aime mieux la mort qu'un pareil geste !... dit-elle.

— Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?...

— Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connaissent : ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson.

Charles serra la main d'Argow avec reconnaissance, et lui dit d'un air attendri :

—Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnaître.

Au bout d'une heure, Charles était parti pour Valence après avoir montré la plus vive agitation, et Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avait pas pu savoir de Charles la cause d'un départ aussi précipité après une telle phrase.



CHAPITRE XXI.

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venait de changer son âme, et il s'écria :

— Sans *lui*, je serais mort !... j'ai tant fait contre lui, que je dois désormais *lui* consacrer la vie qu'il m'a sauvée !...

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence.

En effet, l'on va voir quelle influence cette visite pouvait avoir sur le sort d'Argow.

Un mois avant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy vint voir Adélaïde, avait été frappé des singuliers indices que présentait la conduite de de Secq et de son cousin. Il avait réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher et à deviner les crimes, il avait fini par écrire au procureur du roi d'A...y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortissait, et il avait soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyet, de Secq et Marguerite. Alors il était guidé par sa haine, et il avait présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avaient demandé un temps infini ; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandait des renseignements qui prouvaient que le procureur du roi d'A...y connaissait tous les personnages sur lesquels Charles avait appelé son attention.

Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avait dit :

— Nous avions depuis longtemps une correspondance avec Aulnay et A...y, nous avons maintenant toutes les pièces...

Cette phrase, que Charles entendit en silence et sans y répondre, lui fit voir que son cousin était gravement compromis ; toujours poussé par sa haine et son envie, il avait été sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptait jeter dans l'âme de sa cousine ; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et comme il savait que l'on ne pouvait commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accourait chez le juge prendre connaissance des papiers envoyés d'A...y, et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venait de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa une telle circonstance le fit revenir précipitamment.

Il le trouva en effet ; mais le juge était chez madame Servigné, et, en arrivant dans le salon, il entendit sa mère qui racontait au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venait d'être sauvé de la mort : elle détaillait, avec la complaisance des bavardes, la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la langue de sa mère, et se maudit lui-même d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire :

— Monsieur, donnez-moi au plus tôt les papiers qui concernent Aulnay...

— Monsieur, dit le juge, c'est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas ; vous n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes fonctions... Je sais qu'il a reçu de G*** un envoi qui vous concerne : je venais vous faire mon compliment.

Charles resta atterré, car il envisageait les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'était pas favorable à M. de Durantal.

— Et qui est nommé à ma place?...

— Monsieur de Ruysan.

— Quoi ! mon substitut ! celui qui m'en veut le plus à Valence !... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisance de passer dans mon cabinet, je voudrais avoir

l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère magistrat qu'il avait en sa présence, et lui dit :

— Monsieur, depuis quand le procureur général vous a-t-il instruit de mon changement?

— Depuis deux jours...

— Grand Dieu! s'écria Charles; et depuis deux jours M. de Ruysan exerce?...

— Oui.

— Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A...y incriminent fortement M. de Durantal?

— Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie, mais je sais que l'estime que le ministère a pour vous, et la position dans laquelle cette affaire vous mettrait, ont été la cause majeure de votre changement,... car je l'ai appris à G*** où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur général.

— Monsieur, je comprends!... dit Charles, pâle et blême, presque égaré; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers d'A...y, car il y a longtemps qu'ils doivent être ici.

— Monsieur, reprit le juge avec une grande dignité, si je l'avais su, je crois que, tout en transgressant mon devoir, je vous l'aurais dit!... mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires; enfin, c'est M. le procureur général qui a correspondu avec votre confrère...

— Je perds du temps!... s'écria Charles.

— Oui! lui répondit le juge avec un geste significatif.

Charles resta glacé d'horreur, et s'aperçut à peine du départ du juge.

— C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme!... où? se dit-il. (Il frissonna, s'élança dans le salon :) Ma mère, ma sœur!...

— Qu'as-tu, Charles?...

— Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal!... Adieu!

Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine, s'il en était encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il récapitule en sa tête les moyens de salut pour son cousin, rétrogradons un peu, et voyons la cause du silence du juge d'instruction.

Le procureur du roi d'A...y, voyant que M. de Durantal était le cousin de Servigné, crut que ce dernier voulait sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissait de confronter avec Lesecq si M. de Durantal était bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal, M. de Secq, mandé par la justice, avait été amené devant le juge.

— Vous ne vous appelez pas de Secq!... lui avait dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui imposent tant.

— Si, monsieur.

— Non, vous vous appelez Lesecq.

— C'est une erreur de copiste, car mon extrait de naissance...

— A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence : vous avez été maître d'école et vous ne possédiez rien?...

— Oui, monsieur.

— Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un nommé Argow, arrêté par vous, par M. Gravadel, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de paix, et ce fut à vous que la garde en fut commise...

— Cela ne prouve rien, monsieur.

— Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent parce qu'il est extrêmement riche, et que vous l'avez accepté parce que vous étiez extrêmement pauvre : est-ce vrai?...

Ici Lesecq balbutia et voulut nier.

— Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie.

— Monsieur, c'est vrai! dit Lesecq épouvanté.

— Ce n'est pas tout. Argow, l'assassin de M. de Saint-André, et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connaissance; vous l'avez revu!...

— Non, monsieur!... s'écria Lesecq.

— Monsieur, prenez garde! c'est M. de Durantal, et vous le savez...

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement qu'il chancela sur ses jambes et tomba par terre. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

— Monsieur, dit-il en l'aidant à se relever et le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme, car avant de le mander il faut que l'autorité ait des soupçons qui équivalent à des réalités; or, vous voyez que toute feinte est inutile; votre conduite renferme des crimes, car faire évader un assassin et recevoir de son argent est un véritable crime, et, si vous avez lu le code, vous devez savoir quelle est la peine; mais ce n'est rien au prix de votre dernière infraction aux lois! Comment! vous! maire d'un canton, chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnaissez un

assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toutes les sociétés poursuivent, et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix?... Allez, monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

— Monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai ; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur moi. L'homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur; faites de moi ce que vous voudrez, mais n'en faites pas un monstre.

Cette scène avait dès lors décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avait été ordonnée. Par une de ces fatalités inconcevables, les gens chargés de cette expédition difficile avaient pris la grande route pour aller à Durantal, et, quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avait amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie était sur la route de droite ; un autre piquet avait pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdaient autour de la grille neuve par laquelle Charles était sorti : il n'avait pas éprouvé d'obstacle, parce que les gendarmes le reconnurent, et qu'il était seul dans son cabriolet.

D'un autre côté, Vernyct, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avait, pendant la nuit, volé chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y était resté toute la journée, de manière qu'Argow et Annette étaient livrés sans protecteurs à l'horrible assaut que l'on allait donner à Durantal, sur le soir...

Laissons Charles sur la route galoper à toute bride, Vernyct chez Jeanneton qui l'accable d'amour, de caresses, et qui le tourmente ; n'écoutons pas la scène d'amour la plus suave, la plus délicate, et les plus généreux propos qui aient été prononcés par des lèvres humaines, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

CHAPITRE XXII.

Il y avait environ une demi-heure que Charles était parti. Annette avait pleuré en le voyant s'échapper avec une telle rapidité et dans une agitation aussi grande.

— C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée!... quel trouble!... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques...

Elle tomba dans la rêverie : il faisait sombre, car elle n'avait pas de lumière, et elle regardait le ciel qui brillait d'un éclat pur, les étoiles scintillaient.

— O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours!... j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel... Il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux : ils sont la voûte d'un grand temple, partout où il y a de la terre pour s'agenouiller on trouve une église, et partout où fleurit la verdure on aime. Le cœur ne connaît pas tel ou tel lieu ; partout il est le même, et à ces îles charmantes *il* sera en sûreté, rien ne viendra me ravir mon cher bonheur!... ah! ce me sera la France!... Je voudrais qu'il fût là pour le lui dire... Oh! quelle âme d'homme! quelle vertu!... Oui, c'est mon époux de gloire!...

Sa tête tomba sur sa jolie main, et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste ; et, la relevant tout à coup, elle dit vivement à une étoile qui brillait plus que les autres :

— Oh! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné!...

Elle était sublime en regardant cette belle planète, et elle élançait mentalement une vive et brûlante prière au ciel, lorsqu'une chouette cria trois fois, et ce cri lent, clair et funèbre, la glaça : elle retomba sur son fauteuil, et écoutant avec horreur, elle entendit alors des pas précipités dans le salon qui précédait sa chambre.

— Ah! s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons!...

A ce moment un jeune et joli garçon de quinze ans entra brusquement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui dérangeaient la beauté d'une figure virginale.

— Ah! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette!...

Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse :

— Chut!... *ils* sont encore ici...

— Qui?... demanda Annette glacée d'horreur.

— *Les gendarmes!...*

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position ; ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eut l'air d'une statue posée sur un tombeau ; elle devint pâle et horriblement contractée.

—Écoutez-moi, dit le jeune garçon : je suis Jeanneton, l'amie de Vernyct ; il est venu me faire ses adieux, et voulait me laisser en France, quoiqu'il allât à *l'île des Mules* (elle voulait dire aux îles Bermudes) ; je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté ; mais quand il a monté à cheval, je me suis esquivée ; j'ai pris les habits de mon garçon (les plus beaux s'entend!) et quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivait le sien, il a demandé qui

était là, j'ai répondu : « Jeanneton ! » et il n'a plus osé me refuser de le suivre... Voilà que nous arrivons à l'avenue de Durantal tout à l'heure, et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avait beaucoup de monde ; et, à la lueur des étoiles, nous voyons briller les chapeaux et les sabres d'une troupe de gendarmes. Vernyct a vu qu'ils allaient à Durantal, et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il aurait réussi dans un projet qu'il méditait : il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passerait ; et, en cas de réussite, il m'a instruite de ce qu'il fallait faire. J'ai couru, j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail ; là, avant que les gendarmes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyct qui a crié de loin avec sa voix terrible : « *Qui vive !...* » et il a fondu sur l'escouade en disant : « Qui ose entrer à mon château à l'heure qu'il est ?... Je ne loge pas de militaires à Durantal !... » Alors il y a eu un chuchotement, et l'on a dit : « C'est lui !... c'est lui !... est-il seul ?... courons !... » Après, j'ai entendu Vernyct crier : « Répondrez-vous ?... je suis M. de Durantal !... » Alors, il était près d'eux ; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venaient l'arrêter, il s'est laissé emmener ! c'est beau, madame ! ah ! mon Vernyct est généreux !...

— Oh ! quel homme !... dit Annette.

— Chut, écoutez, ajouta la naïve Jeanneton ; il m'a recommandé tout, et en une minute ; c'est qu'il a une tête !... oh ! c'est un bien brave homme !... Il faut, *qu'il m'a dit*, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin : il en aura le temps, parce que je ne ferai connaître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver ; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus !... Jacques ne voudra pas !...

A ce moment, Milo effaré arriva et dit :

— Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrêter monsieur... J'ai réuni tout notre monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons...

— Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres...

Milo sortit ; elle le rappela et lui ajouta :

— Dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même.

Annette se leva, parut recevoir une force supérieure, et, montant, en énergie, à la hauteur des circonstances, elle s'écria :

— *Dieu* et *lui*, voilà mon cri... Mon enfant, nous le sauverons !...

— Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, Dieu !... c'est du bruit qui vient du dehors...

Elle courut à la fenêtre, et cria :

— Un gendarme !...

En effet Annette, stupéfaite, aperçut le chapeau bordé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre : Jeanneton courut pour le précipiter, car il paraissait qu'il s'était servi du treillage qui était sous la fenêtre comme d'une échelle ; mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria :

— *Ami !...* où est madame de Durantal ?...

— C'est moi !... dit Annette.

— Écoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop *mon ancien* pour le voir égorger... j'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté : je suis à la porte qui va à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de la porte, et l'échelle vous mettra sur le mur du jardin de mademoiselle Sophy, car le mur de son jardin touche le vôtre ; mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le ciel vous récompense !... s'écria Jeanneton ; mais Vernyct est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené...

— Dieu soit loué !... s'écria le gendarme, c'est digne du lieutenant !... eh bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir ; mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers, pour verbaliser : ils sont chez l'adjoint du maire...

— Tenez, dit Annette en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portait Argow, et qu'elle avait aperçue sur sa pelote, tenez, prenez, car c'est l'épingle que portait celui que vous aimez...

— O généreuse et digne femme ! je me ferais tuer pour *lui* et pour vous !...

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qui, au commencement de cette histoire, était avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste.

Mais au moment où sa tête disparaissait, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow :

— Que me veux-tu ?... comme tu es pâle !... qu'as-tu ?... que demande ce jeune homme ?...

Annette mentir !... c'était bien chose impossible !... elle restait dans une horrible angoisse, levant ses yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Quelles âmes nobles, pures et religieuses, pourront comprendre ce sup-

plice où l'amour était combattu par la religion!

— Il s'agit, dit-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir...

— Il n'y a pas un instant à perdre!... s'écria Jeanneton; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez...

— Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver... Viens, je vais t'accompagner, et nous te dirons ce dont il s'agit; la chose est si grave, que c'est ce qui cause mon effroi.

— Allons donc sur-le-champ! dit Argow; mais faisons mettre nos chevaux...

— Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre.

Et Annette s'élança en lui disant :

— Viens donc!...

Argow étonné ne savait que penser, lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie.

— Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct.

Alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : « Comment se fait-il que Vernyct soit...? » Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse :

— Chut... silence!...

Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette était entrée quand elle vint à Durantal; et là, Jeanneton, avec une adresse incroyable, mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva, en tâtonnant, une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy. Jusqu'ici tout allait bien, mais ils restèrent interdits, car Annette dit à Jeanneton :

— Comment ferons-nous maintenant?...

Ils entendirent à cent pas d'eux le bruit des armes des gendarmes et des voix confuses, ce qui rendait leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow :

— Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle? Et, lorsque vous serez sur la crête du mur, vous l'enlèverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre...

— Mais à quoi cela vous servira-t-il? demanda Argow.

— Chut! dirent Jeanneton et Annette, chut!... silence!... et faites ce que nous vous disons...

— Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir, c'est moi-même qui viendrai te chercher...

Lorsque Annette et Jeanneton virent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs, en s'écriant à voix basse :

— Il est sauvé!...

Alors elles songèrent à se rendre chez mademoiselle Sophy, pour implorer son secours!...

En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy était réunie et s'entretenait des événements extraordinaires et inouïs qui se passaient dans la commune de Durantal.

— Il y a, disait M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment l'on arrête M. de Durantal...

— M. de Secq a été mandé et forcé de comparaître ce matin devant M. le juge d'instruction, et il n'est pas encore revenu, ajouta le percepteur.

— *Tout ce qui reluit n'est pas or*, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler...

— J'entends du bruit! s'écria mademoiselle Sophy.

En effet, Annette et Jeanneton suppliaient la domestique de leur faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal qui, alors, s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'un son de voix qui aurait attendri un démon :

— Ah! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper!... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps : vous lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi! ma reconnaissance sera éternelle; oh! sauvez-le!... je vous en conjure par Dieu, par son fils, par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde!...

Et, en disant ces paroles, elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pittoresque qu'un romancier pourrait le désirer. Dix personnes entouraient mademoiselle Sophy qui, froide et impassible, contemplait avec joie la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant épiait un sourire, un mot de cette tête antique; la vieille servante tenait un flambeau et restait dans le lointain tandis que Jeanneton, se croisant les bras, s'écria :

— Elle hésite, je crois!...

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avait fait chasser du village; la colère parut sur son visage, et elle dit à madame de Durantal :

— Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine-là... je ne sais en vérité que penser de vous, madame!...

— Gourgandine!... s'écria Jeanneton, mademoi-

selle oublie qu'à dix-huit ans elle avait fait un garçon tout aussi gros que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence : c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y fera renoncer !

Annette se leva subitement, et secouant violemment Jeanneton :

— Vous nous perdez ! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari !

En effet, mademoiselle Sophy avait le visage tout bleu de rage et de colère et s'écria :

— Marie, allez dire à M. l'adjoint que M. de Durantal est ici !

Annette ne jeta qu'un cri, et s'évanouit ; mais, dans l'assemblée, il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M. de Durantal poursuivi n'inspirait plus qu'une douce pitié...

— Va ! s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide diablesse incarnée, horrible sauvagesse et infâme scélérate, puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver !... les tigres ont plus d'humanité que toi !...

Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparaître.

Annette rouvrit un œil mourant, et trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria :

— Je le sauverai !...

Elle se dirigeait vers la porte, lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras.

C'était Charles !... Il avait rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmes, il accourut, et, reconnaissant Vernyct, il lui serra la main en signe d'amitié, et pria les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas le lui refuser à cause du rang qu'il occupait dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse : « Votre cousin est sauvé ! il est chez mademoiselle Sophy : l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence ; courez vite, tâchez de le mettre en voiture : les relais sont préparés jusqu'à Fréjus, le mot d'ordre pour avoir les chevaux de cinq lieues en cinq lieues est : *l'amour et Jeanneton.* »

— Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés !... où est-il ?

A ce moment l'on entendit venir, au grand galop, des gendarmes, et l'on vit paraître à la porte l'adjoint du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portaient des flambeaux. La vieille servante les avait rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta stupéfait et comme anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenait ces personnages, au milieu de la nuit, dans la maison de mademoiselle Sophy. En racontant les mille incidents d'une telle catastrophe on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule ; mais le lecteur retiendra que ce que nous racontons longuement se passait en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi, au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire, la servante entraient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernaient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchait dans le jardin et appelait M. de Durantal qui ne venait pas, parce qu'il ne reconnaissait plus la voix d'Annette.

Lorsque à Valence madame Servigné raconta au juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portait toujours avec lui, ce fut un tel trait de lumière et une telle preuve du meurtre de M. de Saint-André [1], que ce magistrat jugea à propos de se transporter pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il serait arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortait avec elles sur la nouvelle que M. de Durantal était déjà emmené, lorsqu'il rencontra la vieille servante qui leur dit qu'il était chez mademoiselle Sophy ; alors le juge pressa le pas pour se trouver à cette catastrophe.

En arrivant, il demanda où était le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étaient les huit personnes qui composaient la société. L'étonnement se peignait sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçait une profonde terreur, car elle commençait à réfléchir.

Le juge, l'adjoint, leurs suppôts, cherchaient des yeux M. de Durantal ; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes cuisantes qui roulaient sur son visage abattu ; Annette était debout, pâle, roulant des yeux égarés, et, lorsqu'elle aperçut venir le gendarme qu'elle reconnut pour celui qui leur avait donné un bon avis, elle tomba à genoux, et, comme si elle était seule, elle joignit ses mains, et, levant les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente. Une multitude de lumières éclairaient diversement toutes ces figures parlantes et d'expressions si multipliées, et si l'on pense à l'intérêt d'une

[1] M. de Saint-André était, dans *le Vicaire des Ardennes*, le commandant du vaisseau dont s'empara Argow pour pirater, et cette frégate se nommait *la Daphnis*.

semblable situation, on aura un des plus beaux tableaux qu'un peintre puisse offrir.

En ce moment un cri se fit entendre dans le jardin ; il était tellement perçant, il y résidait une expression de douleur si forte, si vraie, si expansive, si déchirante, que subitement tout le monde se jeta aux fenêtres et l'on regarda ce qui pouvait la causer.

Trois gendarmes étaient entrés avec des flambeaux, ce qui jetait une lueur très-vive sur le jardin, et l'on vit dans l'enfoncement, et contre le mur, la pauvre Jeanneton succombant sous M. de Durantal; il avait chaque pied posé sur chaque épaule de la jolie hôtesse, et il atteignait déjà la crête du mur lorsque les gendarmes, en entrant, virent cette scène touchante, et, quand ils se dirigèrent sur Jeanneton, elle jeta ce cri d'horreur.

Alors M. de Durantal descendit; et, allant vers les gendarmes, il leur dit avec le plus grand calme :

— Si c'est moi que l'on cherche, me voici !...

Il fut amené, avec Jeanneton, devant le juge qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement :

— Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avait arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal?...

— C'était la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade.

— C'est Vernyct probablement!... dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif, et une profonde horreur régna.

— Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet!... vos bavardages, vos soupçons, m'ont conduit à chercher la vérité, vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'*homme social!...* les légistes vous diront : « *C'est bien!...* » Le malheur, c'est que mon âme et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je rachèterai ma faute !

— Et que ferez-vous, monsieur? dit le juge en regardant Charles.

—Ce que je ferai? s'écria ce dernier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai... j'en crois mon cœur saignant!...

— Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver... il faut que les crimes s'expient sur la terre... Et vous, mademoiselle, dit-il à mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instruments de la volonté céleste!

En achevant ces paroles, il lança un regard plein de bonté à celle qui l'avait livré.

— C'est digne de qui renie son fils!... dit la jolie hôtesse à mademoiselle Sophy; je doute vraiment que vous ayez eu une mère!...

Annette s'était attachée à son époux et elle l'embrassait avec une force et une tendresse qui semblaient tenir à la folie. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs et brûlants.

— Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, M. le juge?... dit-elle.

— C'est impossible!... répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton souriait et conservait de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portait à ses doigts. Bientôt l'on sépara Annette de force, malgré ses cris déchirants, et l'on emmena M. de Durantal tranquille et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit :

— Mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à toutes les demandes que l'on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, vous en accorde le droit, et le débat oral, devant la cour d'assises, est le seul qui décide de votre sort. Je connais les lois, cette conduite n'est pas *défendue*, et, comme je connais aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver : jurez-moi d'agir ainsi, et de vous renfermer dans un silence absolu?...

— Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin; et, membre de la magistrature, vous ne devez...

— Mon cousin, jurez-le-moi par l'enfant que porte ma cousine...

— Oh ! jure-le !... dit Annette en larmes.

— Je le promets, dit-il.

— J'y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir, Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy :

— Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne; mais moi... oh ! jamais!... vous m'avez ôté plus que la vie !...

— Que le diable vous rôtisse! s'écria Jeanneton; je ne suis qu'une pauvre pécheresse, mais je suis plus riche que vous, car j'ai un cœur!... et vous n'avez qu'une pierre, là!... (Elle montrait son cœur.)

— Vous avez fait votre devoir, dit Charles; mais, moi, magistrat, je ne sais pas si je l'eusse suivi à la rigueur...

Ils sortirent en soutenant Annette, car elle ne pouvait pas marcher.

La société s'en alla saluer mademoiselle Sophy; elle resta seule avec la vieille Marie qui lui dit :

— M. de Durantal a été arrêté précisément à la

même heure que vous êtes accouchée, et dans ce même salon, et c'est aujourd'hui l'anniversaire!

Mademoiselle Sophy frémit involontairement.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain, Annette et Jeanneton qui avait repris les habits de son sexe, et qui était charmante avec la toilette que lui donna madame de Durantal, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence, suivis de Milo et des deux nègres, ses compagnons.

Elle laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avait désigné comme homme de tête, et cet inconnu était un des brigands de la forêt qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès de son ancien capitaine, avait de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avait relâché.

— Mort de ma vie!... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étaient tous trois, je le délivrerai, ou on m'enterrera sous les ruines de Valence!...

— Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte, dirent deux paysans qui passaient.

Ils s'arrêtèrent, et regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent :

— Nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton était arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance, quoi qu'il ait fait...

— Bonnes gens!... dit Annette, quelle reconnaissance!... Tenez...

Et elle leur jeta sa bourse et ses bagues précieuses.

— Est-ce du malheur! dit Vernyct; tout était prêt, le départ convenu, les relais même préparés, car il semble que je me doutais de cela... Oh! je le délivrerai!... Tout Valence parle de cette aventure-là : il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole... Ces imbéciles-là me montraient au doigt. Patience!... patience!... et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle me joue des tours... Du sang-froid, mon bonhomme...

Annette lui prit la main et la pressa sur son cœur.

— O digne ami!... dit-elle, rendez-le-moi! et fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrais votre grâce en sacrifiant ma vie future tout entière!...

— Que deviendrai-je, dit Charles, si nous ne réussissons pas, moi qui suis cause de tout?...

— Vous?... s'écria Vernyct en lui présentant son pistolet, tuez-vous alors pour m'épargner de le faire...

— Terrible!... dit Annette en lui prenant le bras et détournant l'arme, y pensez-vous?...

— Je ne me tuerai pas, dit Charles, parce que j'espère lui être encore utile... je suis son avocat...

— Et votre place de procureur?...

— Je ne l'ai plus...

— Tant mieux..., dit Vernyct. Ah! ajouta-t-il, bonjour, petite!... je ne te reconnaissais pas.

Et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard.

— Ah! ma mère! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plus tôt!... nous serions heureux!...

Et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard rétrogradèrent et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étaient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car c'était du désespoir seul : il ne s'y mêlait aucun sentiment comme à celui d'Annette qui était en proie à mille sentiments divers.

— Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devais vous envoyer hier le monument du dernier bienfait de la chère créature que la fatalité a perdue... tenez! je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendait à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devait encore à mademoiselle Sophy pour achever le payement total de ce qu'ils leur devaient.

— *Il* vous aimait parce que vous m'apparteniez par les liens du sang..., dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait, toute la haine qu'Adélaïde avait pu concevoir s'effaça comme un nuage qui disparaît dans le ciel.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et, au bout d'un gros quart d'heure, Annette s'écria :

— Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec *lui!*... dans sa prison!...

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui, entrassent dans la prison où Argow était détenu, à toutes les heures et pendant tout le temps que l'on pourrait voir le criminel.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle était toute nue, un lit et une chaise composaient l'ameublement, et sur le mur une foule de noms écrits attestaient le dés-

espoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre était grillée, et, dans l'espèce de galerie par laquelle il fallait arriver, il y avait deux sentinelles, et, au bout, le logement du concierge.

Annette en entrant eut un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour voler sur les genoux de son mari. Il était calme, un léger sourire errait sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animait à Durantal lorsqu'il était assis près d'elle dans cette chambre de plaisir et de bonheur. Encore voyait-on dans ses traits cette teinte de satisfaction qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourments. Il semblait que l'assurance qu'il acquérait de pouvoir expier sur la terre des crimes commis sur la terre, lui donnât encore plus de sérénité dans l'âme que sa conduite précédente. Il avait plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devait recevoir, qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisaient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop longtemps à elle-même le cruel bonheur de le voir :

— Ami, dit-elle, comme tu es mal ici!...

— Qu'importent les lieux, mon Annette! ce m'est un temple puisque je te vois.

— Comment, s'écria Annette, une créature aussi noble, grande, généreuse, a pu commettre une action blâmable!... oh! non, tu es innocent, mon cher amour, je le dirai à toute la terre... au ciel, aux juges!...

— Je suis coupable, Annette, répondit Argow; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, c'est-à-dire, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir repris cette candeur sainte qui t'a décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude.

— Hé! je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment!... s'écria-t-elle.

— J'exige, entends-tu, mon ange?...*j'exige,* c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais prononcé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises... tu me le promets?...

— Oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paraissait en proie à une agitation violente et à une grande méditation.

— Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin? Lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

— Je tiendrai ma promesse.

— Oui, dit Annette, c'est bien important, à ce que dit Charles, et il faut suivre ses avis, mon ami, car, en fait de lois terrestres, il connaît ce qui est permis et ce qui est défendu.

— Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous un instant nous laisser seuls?...

— J'aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre une seule minute que je pourrais employer à *le* voir.

— Mon cousin, dit Charles à Argow, y avait-il des témoins du crime qui paraît avoir été commis à A....y?...

— Aucun, car il n'y avait que Vernyet, et nous sommes la même âme.

— Est-ce vous qui l'avez commis?

— Oui...

A cette parole, une grosse larme roula sur les joues d'Argow, et il passa ses mains sur son visage comme pour dérober son remords à des yeux humains.

— Il y a de l'espoir... beaucoup! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience des réponses qui lui soient désavantageuses... Si alors il voulait user d'une dénégation constante...

— Oh! ne l'espérez pas!... s'écria Argow; je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

— Ma tâche n'en sera que plus difficile, dit Charles; mais j'espère...

— Tu espères, Charles?... ah! tu me rends la vie!... dit Annette.

Chaque jour Annette vint au matin et s'en alla le soir. Vernyet n'entra pas une seule fois, car aussitôt qu'il sut que son ami était emprisonné, il repartit avec Jeanneton, et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et, ayant reçu l'ordre de se rendre à C*** où il était nommé avocat général, il envoya sur-le-champ sa démission, et s'inscrivit comme avocat à la cour royale de G***.

Tant qu'Annette ne vit pas le danger imminent, et au bout de quelques jours, elle redevint comme jadis, c'est-à-dire, qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour, d'attentions et de recherches, son mari dont la sublime résignation, le calme et la fermeté la rassurèrent. Elle reçut, de beaucoup de personnes, des marques d'amitié; car généralement on la plaignit.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires; cependant l'éloignement de tous les témoins à citer qui se trouvaient pour la plupart à A....y, à Aulnay-le-Vicomte et à

Vans-la-Pavée, tous endroits situés dans le département des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fût portée au tribunal terrible du jury.

Les magistrats qui composaient la chambre d'accusation étaient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avaient décidé que M. de Durantal serait mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes, au milieu desquelles Annette et son mari avaient exercé leur bienfaisance active, furent frappées de terreur, de manière que cette cause devint l'occupation de tout un pays, et l'on sait que les pays méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Badger, le préfet, était tellement connu pour être l'ami intime et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eût agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvait sauver son bienfaiteur. En effet, il avait affecté la plus grande horreur pour lui, et avait pris des mesures si sévères que l'on commençait à l'accuser dans le public; mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crut pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel on allait juger son ami intime.

Bientôt la cour d'assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L'affluence du monde fut extrême à Valence, et la curiosité publique était excitée au dernier point. L'on prit même des mesures envers la foule que l'on présuma devoir envahir la salle des audiences, et l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs; car ils étaient intéressés à la lutte qui allait s'engager. En effet, Charles avait fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu'il exerça ses fonctions, et son histoire avait couru la ville : on connaissait sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savait que c'était lui et mademoiselle Sophy qui étaient la cause première de l'infortune de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan était l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paraissait peu douteuse, conséquemment la lutte entre ces deux talents devait être fort intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat général à C*** lui avaient conquis tous les suffrages, et lui faisaient pardonner les torts qu'il avait eus envers son cousin, alors qu'il était procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix était placé au-dessus du président qui, entouré des juges, se trouvait en face du public : les jurés se trouvaient à droite, et le criminel à gauche; le procureur du roi, M. de Ruysan, était presque à côté d'Argow, que des gendarmes gardaient à droite et à gauche, et Charles n'était séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvait l'accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentiments divers. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité d'âme sur ce front, où jadis brilla tant d'énergie, qu'il y eut généralement une tendance à l'admiration. Les femmes surtout connaissant, par la voix publique, la concorde et le bonheur qui vivifiaient son ménage, et la grandeur qui éclatait à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avait voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait, comme un rayon du ciel, sur l'accusé, et qu'aucun des mouvements de sa figure ne pouvait échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié, on remarqua un homme debout contre une croisée, il regardait la masse des jurés qui attendaient le choix qu'on allait faire d'eux, et il la regardait avec une attention de tigre; son œil avait quelque chose de perçant; il parcourait, de son regard terrible, l'assemblée et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, était Vernyct!... Sa figure annonçait une grande douleur morale, et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit parfaitement au fait de ce grand débat, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte qui tiendrait trop de place dans un moment aussi intéressant.

« Depuis longtemps (y était-il dit) les divers États avaient été instruits de l'existence d'un exécrable pirate, nommé *Argow*, lequel infestait les mers d'Amérique. »

A ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

« Il était signalé par tous les gouvernements, et l'on savait que ses pirateries avaient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui portait à Cadix l'argent de la Havane. Ce pirate était un contre-maître de la frégate *la Daphnis,* commandée en 18.., par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendait pour recevoir les ordres du gouvernement : Argow avait soulevé l'équipage, et s'était emparé du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et tous les officiers qui lui restèrent fidèles, et l'on remarquera que de tous ces officiers, déportés sur un rocher stérile, il n'y eut que M. de Saint-André qui revint en France.

« Longtemps tous les gouvernements, effrayés des pirateries horribles de ce brigand qui dévastait les mers, s'étaient concertés pour s'en emparer.... ; mais son habileté et sa valeur, le dévouement de ses satellites, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux États-Unis, et, envoyé à Charlestown, il fut condamné à mort; mais, s'étant rendu utile à l'*Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

« L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir des fruits de ses crimes. Il vint en France, décidé dès lors à vivre tranquillement, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptait, il crut demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

« Il y aurait vécu, en effet, sans être atteint par d'autres lois que par celles de la vengeance divine, si la Providence n'avait ordonné qu'il se décèlerait lui-même par de nouveaux crimes.

« En 181.., Argow, qui depuis son retour prenait le nom de Maxendi, avait acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyct, et sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paraître à côté d'Argow... »

— Et c'est son regret!... s'écria une voix terrible qui sortit du milieu de la foule, au moment où le greffier lut cette partie du réquisitoire.

On chercha vainement l'interrupteur, et cette phrase parut émouvoir singulièrement Argow qui dit à voix basse à Charles :

— *Oh! un ami!..*

— «.... avait acheté, continua le greffier, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très-considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A....y possédait une terre voisine de celle de Vernyct, et les appartenances de ces deux propriétés étaient tellement encadrées les unes dans les autres, que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A....y, pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A....y.

« Monseigneur était le frère de M. le marquis de Saint-André, et ce dernier venait de rentrer en France, cherchant une fille chérie, nommée Mélanie, qu'Argow avait enlevée à Paris, et retenait prisonnière dans son château de Vans, espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenait.

« Lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez monseigneur d'A....y, ils revirent M. de Saint-André qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspirait la vue d'un tel criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

« Le danger pressant dans lequel était sa fille obligea M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçait de la mort.

« Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et, dans la nuit, Argow partit.

« Voilà les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avait intérêt à commettre ce crime, et les faits suivants vont établir sa culpabilité. »

. . . .

. . . .

A ce moment, l'audience fut interrompue par un fait singulier qui donna lieu à arrêter la lecture de l'acte d'accusation.

CHAPITRE XXIV.

M. de Rabon était le chef du jury, et, à l'instant décrit dans le chapitre précédent, il se leva, et interpella ainsi le président :

— M. le président, une personne que je ne pourrais désigner et qu'aucun de mes collègues n'a vue par suite de l'attention que nous prêtons à l'acte d'accusation qu'on lit en ce moment, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

« *Si M. de Durantal est condamné et s'il est exécuté, le chef du jury et l'un des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement, périront, eux et leurs familles!...* »

M. de Rabon remit la note au président; M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra, et il sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois de son pays. L'audience fut troublée et l'on chercha encore vainement une seule personne à accuser de

cette singulière circonstance, car Jeanneton, mise avec la plus grande élégance et qui se trouvait auprès des jurés, ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardait des chèvres à Durantal, et c'était elle qui, par le conseil de Vernyct, avait glissé ce papier sur le bureau des jurés. Elle avait soufflé sur ce papier plié en quatre, et sa douce haleine avait conduit le papier criminel jusqu'aux doigts de M. de Rabon; ce petit manége fut favorisé par l'attention générale et par le poli du bois dont était fait le bureau.

Après cette longue interruption, l'on reprit l'acte d'accusation dont la lecture remplit cette première séance.

«... Argow avait intérêt, reprit le greffier, à commettre ce crime, et les faits suivants établissent sa culpabilité.

« Monseigneur l'évêque d'A....y, soupçonnant l'affreux pirate de ce crime, en apercevant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

« 1° L'on découvrit que la mort lui avait été donnée violemment, mais sans lésion, car il était glacé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissait aucune trace. Cependant, on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre légère était la cause de cette mort subite.

« 2° En dépouillant les chairs avec précaution, autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et d'une finesse imperceptible, qui se trouvait dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont enfoncé dans le corps d'un chien qui, à l'instant même où le fragment eut percé le tissu de sa veine, expira, et les mêmes symptômes qui parurent sur le corps de M. de Saint-André parurent sur le sien.

« Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui serait sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'était introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avait été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

« Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable qui, par l'effet du hasard, avait été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

« En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il était neuf, et une marchande a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

« La femme qui tient l'auberge où Argow était logé, déclara que ce dernier avait été absent pendant le temps de la nuit et l'heure à laquelle le crime a été commis.

« D'après ces renseignements, on se mit à poursuivre Argow qui se faisait appeler Maxendi; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut les éluder toutes.

« M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, tué un taureau furieux dans son parc, et le taureau mourut aussitôt que l'épingle entra dans le sang du taureau.

« La bague qui contient cette épingle a été saisie sur lui au moment de son arrestation, et cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure, et le fragment trouvé sur le corps de M. de Saint-André se rapporte parfaitement bien à cette épingle; la couleur du poison dans lequel elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnaissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A.....y.

« Les pas décrits et la trace du pied sont exactement les mêmes que ceux que produisent les pieds de M. de Durantal, etc., etc.

« A ces causes, etc... »

Cet acte d'accusation était dressé et signé par le procureur général de la cour royale à G***, sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin; l'affluence était encore plus grande que la veille : l'on commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle était, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la cour.

— Comment vous nommez-vous? demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit :

— Je ne m'appelle ni Argow ni Maxendi; j'ai pris le nom de Durantal parce que je possédais cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre... je m'appelle Jacques...

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant; elle regarda, avec la plus grande anxiété, le prévenu et tour à tour le président du tribunal, puis elle parut en proie à l'horreur la plus profonde.

Ici, Charles se leva et dit aux jurés :

— Messieurs, vous remarquerez que nous ne sommes point Argow ni Maxendi, et que l'on n'a, en aucune façon, établi l'identité.

— Avocat, dit le président, vous ne devez pas

faire encore cette observation, elle rentre dans l'ordre de votre plaidoyer, et vous avez tort de jeter d'avance...

Il s'arrêta, car son voisin, le président du tribunal, lui parlait à voix basse.

— Où êtes-vous né?... demanda le président à Argow.

— A Durantal, en 1786.

— Où est la preuve de cette assertion?...

Jacques fit parvenir au président un parchemin crasseux, et mademoiselle Sophy, y ayant jeté les yeux, s'écria d'une voix altérée :

— Mon fils! oh! je t'ai livré!...

Elle tomba comme une masse privée de vie; et, en tombant, son crâne, portant sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit même sur le président.

Elle était morte roide, autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et, sur-le-champ, Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existait plus, s'écria :

— Cette mort subite, messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur, car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle n'a pas eu deux enfants qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même pour faire voir qu'il entrait dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui ne nous l'auraient fait employer que comme surcroît.

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, devenu pâle et presque sans connaissance, déclara se récuser; sur un mot qu'il dit au président de la cour, cette récusation fut admise; et ces événements, en plongeant l'assemblée dans une incertitude et un effroi cruels, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

La séance fut longtemps interrompue; car il fallut enlever mademoiselle Sophy, et cette opération nécessita beaucoup de temps.

Enfin le président, que cet événement avait, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

— Reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu?

— Je crois l'avoir portée..., répondit Jacques de Durantal.

— Avez-vous servi sous M. de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate *la Daphnis?*

— Oui, monsieur.

— A quelle époque?

— En 180...

— A quelle époque rentrâtes-vous en France?

— En 181...

— Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez été à A....y, chez monseigneur l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre?

— Oui, M. le président.

— En quel temps?

— Je ne saurais en vérité préciser l'époque de mon voyage.

Cette réponse causa un visible plaisir à Charles Servigné.

— Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A....y?

— Oui, M. le président.

— Était-ce le soir ou le matin?

— Ce fut le soir et ce fut le matin, je le vis deux fois.

— Messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite.

— Quand êtes-vous reparti d'A....y?

— Quelque temps après avoir vu M. le contre-amiral.

— Êtes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne où vous logiez?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps?

Ici Charles, se levant brusquement, dit au président :

— Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde; car ou il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois se refusant à ce qu'un prévenu s'accuse lui-même, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile : il vaudrait mieux nous demander sur-le-champ : « Êtes-vous coupable?... »

Le président se tut, mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère :

— Eh! depuis quand s'élève-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? on vous interroge!... gardez le silence si bon vous semble; ne l'avez-vous pas gardé insolemment pendant toute l'instruction?

— Nous en avions le droit! répliqua Charles.

— Eh bien! gardez-le donc encore en ce moment, et n'oubliez pas que c'est par faveur que le minis-

tère public et la cour ont permis qu'un avocat général plaidât comme un simple avocat!

— Je me soumets, dit Charles, à tout ce que cette réplique a de grave pour moi, puisque l'accusé garde le silence : je n'ai ici d'autre vue que son salut.

— Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête?

— D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale.

— Avez-vous été arrêté à Charlestown et condamné comme pirate?

— Oui.

— Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur nos prétendues pirateries, et que la piraterie étant même reconnue, nous ne pourrions pas être condamnés pour ce crime.

— Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annonciez vouloir détruire! N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal?

— Oui, M. le président.

— Le chef de sauvages qui vous remit cette arête empoisonnée en avait-il plusieurs?

— Je l'ignore.

— Des gens de votre équipage, êtes-vous le seul qui possédiez une arme semblable?

— Je l'ignore.

— Avez-vous communiqué seul avec ce chef?

— Non, monsieur.

— Étiez-vous plusieurs de votre équipage?

— Oui.

— En est-il revenu beaucoup en France avec vous?

— Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charlestown pour en faire lever le siége revinrent avec moi en France.

— Pourquoi, après avoir fait un établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné depuis le meurtre de M. de Saint-André?

— Les circonstances qui se sont succédé rapidement depuis deux ans ne me l'ont pas permis; mais je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis.

— N'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-le-Vicomte?

— Oui; mais ce ne fut pas comme criminel; je fus l'objet d'une erreur.

— Alors pourquoi offrîtes-vous cent mille francs, et les donnâtes-vous pour vous échapper?

— Parce que je voulais être rendu à Paris au plus tôt, et le ciel m'est témoin que ce n'était pas pour échapper à des dangers, mais pour satisfaire une passion qui, à cette époque, m'agitait cruellement.

Ici le président fit répandre du sable devant les jurés, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'hôtel d'Espagne à A....y. Elle déclara qu'elle reconnaissait parfaitement bien Argow pour celui qui était venu loger chez elle il y a deux ans.

— Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel?

— Un jour et la moitié d'une nuit.

— Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée? demanda le procureur du roi.

— C'est, dit l'hôtesse, le 25 octobre 182...

— Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avait amené des chevaux de poste à une heure et demie du matin, et que l'accusé était dans sa chambre à une heure précise du matin.

On lui demanda quand il était sorti; elle répondit : Qu'il était sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il rentra une heure après; mais qu'à compter de cette heure, elle ne pouvait pas affirmer l'avoir vu sortir : cependant une circonstance qu'elle se rappelait fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'était trouvé dans sa chambre sans qu'on l'eût vu rentrer.

— La porte de l'hôtel était donc restée ouverte?

— Oui, parce que nous avions beaucoup de personnes qui devaient partir.

— Avait-il l'air agité? demanda Charles.

— Non, répondit la servante, il riait souvent.

Une marchande de ferraille à A....y déposa que l'accusé, qu'elle reconnaissait parfaitement bien, en ce que, dit-elle, quand on avait une fois vu l'accusé, sa tournure et sa figure se gravaient aisément dans la mémoire, était venu dans la soirée du 25 octobre 182... acheter sept crampons de fer.

— Comment avez-vous pu le reconnaître? demanda Charles; vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin.

— Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère...

— Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jus-

qu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique...

— Le réverbère est-il en face de votre boutique? demanda brusquement M. de Ruysan.

— Pas tout à fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvait M. l'évêque d'A...y, le caractère dont il était revêtu, et ses fonctions, n'avaient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avait dressé à A....y un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce était tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportait un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avait de se défaire de son frère, le marquis.

Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offraient peu d'intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée. On commença à entendre les témoins à décharge.

Le premier fut M. Badger, l'ancien préfet, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi était chez lui à Paris, et avait assisté à un bal qu'il avait donné ce soir-là.

Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages marquants, qui avaient assisté à ce bal, et qui reconnurent parfaitement bien M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A....y, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demie du soir, un inconnu, mais qui certainement n'était pas Argow, s'introduisit à l'évêché, en se faisant conduire, avec un gros paquet que l'on crut être celui de M. le contre-amiral, dans la chambre même de M. le marquis de Saint-André.

— Qui de vous l'a introduit? demanda M. de Ruysan.

— C'est moi, répondit le valet de chambre de M. de Saint-André.

— Est-il ressorti? demanda le président.

— Je l'ai reconduit jusqu'à la porte des appartements.

— Concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l'évêché?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous vu rentrer? demanda Charles.

— Je ne saurais répondre d'une manière certaine.

— La porte de l'évêché reste-t-elle ouverte?

— Presque toujours.

— Était-elle fermée alors? demanda le président.

— Je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet.

— Dites oui ou non, répliqua Charles.

— Je ne saurais, dit le témoin.

— A quelle heure?

— Il était neuf heures et demie.

— A-t-on défait le paquet? demanda le président aux trois domestiques successivement.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre, il contenait des effets, des papiers, des brimborions tellement sales et mauvais, qu'on les brûla, car on vit bien que c'était par dérision qu'on avait apporté ce paquet.

— Faites le portrait de celui qui l'apporta.

— Il était petit, gros, et avait l'air étranger : j'affirme cette partie de ma déposition.

— Comment était-il habillé?

— Grossièrement; il portait même des souliers ferrés.

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge était épuisée, soumit à la cour une demande.

— Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence fera arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même; sans cela, nous renoncerions à l'introduire.

M. de Ruysan s'opposa fortement à une chose aussi insolite, et dit que l'on ne traitait pas ainsi avec la justice; mais le chef du jury, ayant déclaré que la conscience des jurés exigeait que la personne fût admise, la cour, après en avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin.

A ce moment, un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fût possible de le retenir. Cette singulière scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta :

— M. le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassés, lorsque nous vous dirons, sous la foi du serment, qu'hier une lettre anonyme que voici (et Charles la déposa sur le bureau) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix en entrant à l'audience, que je ne demandais pas mieux, et j'avoue, dans la sincérité de mon âme, que j'ignorais le résultat.

La séance fut levée, et toutes les circonstances de

ce procès extraordinaire, ainsi que la dernière qui, certes, était bien singulière, aiguillonnèrent la curiosité publique au dernier point.

Les juges, les jurés, les avocats, M. de Ruysan, l'assemblée entière, nul enfin n'avait seulement pu entrevoir l'être extraordinaire qui semblait être sorti de dessous la terre, et s'être envolé; car la foule étonnée avait à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'était partagée en haie pour le laisser passer, d'après un geste plein de puissance et d'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience, qu'il était vraisemblable que les plaidoiries auraient lieu, et que dans la nuit le jury prononcerait son arrêt. Une multitude de paysans, venus des campagnes de Durantal, étaient arrivés pour savoir le sort du bienfaiteur de ces contrées.

Annette ignorait tout, et vivait dans un oratoire, en priant le ciel pendant le temps qu'elle ne pouvait pas voir *son époux de gloire*.



CHAPITRE XXV.

Le lendemain, la place sur laquelle est située le palais de justice, était couverte de monde, et, dès son ouverture, la salle des assises fut envahie.

L'accusé excita par son arrivée un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvait bien que les assistants ne l'avaient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il était toujours le même, calme et d'une douceur aussi grande que sa cruelle énergie fut jadis furieuse. Sa figure brillait, et ses yeux annonçaient une grande suavité religieuse dans tous ses sentiments. Le bonheur même répandait sur tous ses traits son auréole gracieuse; car, à l'instant où il paraissait, il sortait de sa prison, et Annette, alors, l'avait comblé de mille preuves d'amour, l'avait enivré de tous les dons d'un cœur pur, mais exalté par les circonstances.

En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avait été remise la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portait Argow, le fragment s'y rapportait également, de manière que, pour le moment, l'on n'apercevait aucun indice qui pût faire penser que l'un avait, préférablement à l'autre, donné la mort à M. de Saint-André.

Après avoir demandé à Charles s'il n'avait plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendrait à une réplique à l'avocat de l'accusé, parce que l'accusation n'était que trop prouvée par les faits, que pour lors il se contenta de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow.

Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles, il se leva, et, à ce moment, le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat qui semblait être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Le bruit d'une araignée, attachant son mince réseau, aurait pu facilement être entendu.

Charles n'avait ni notes ni livres, il était simplement debout au barreau, ce qui excita l'étonnement des avocats de Valence. Jetant alors un coup d'œil plein de finesse sur les jurés, il dit, d'une voix qu'il savait rendre, à son gré, flatteuse et pleine de charme :

— Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse : la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de cœur un homme à mort; aussi, par le même motif, je ne chercherai pas, pour vous convaincre, de ces arguments que l'on tire de certains raisonnements métaphysiques sur lesquels on se rejette toujours : c'est dans les faits, et dans les faits tels que les débats les ont présentés, que j'irai chercher notre défense : et, en les expliquant avec bonne foi à des consciences pures, vous trouverez des preuves contre l'accusation.

« Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuve et des scrupules de probabilité pesés par des juges, la société vous députe pour juger en son nom, et il vous faut, avant de donner la mort, une clarté et une lucidité qui n'existent plus maintenant que l'accusation est arrivée en présence des faits dont elle avait donné le détail avec tant d'art. Ainsi vous n'oublierez pas que c'est de notre côté que se trouvera la lucidité, et que c'est nous, accusés, qui venons éclairer la justice comme s'il ne s'agissait pas de nôtre vie.

« Des témoins vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal à une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé : ils n'avaient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre. »

Ici Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger, à M. Maxendi, pour cette soirée.

— Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon client; car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites, sont l'effet de la reconnaissance; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, fut le surnom que

lui donna l'équipage du premier vaisseau sur lequel il ait navigué.

« Maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser dans l'asile de vos consciences comment il a pu se faire que, le 15 au matin, Jacques de Durantal fût à A...y après être passé par Vans-la-Pavée, et s'y être arrêté; mais le moyen de l'alibi est explétif; ce sera le dernier refuge de l'innocence, nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

« Vous connaissez la position de l'accusé et la mienne; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs!... une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous!... Je défends mon parent parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu; aussi, le sauver est mon plus cher espoir, et, plus encore, c'est désormais un devoir pour moi... fût-il coupable!...

« Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos raisons; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans mon discours, et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justification viendra, non pas des témoins à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparaître pour prouver l'accusation.

« Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacque avait intérêt à faire périr M. de Saint-André : en temps et lieu l'on verra le contraire. Je prends donc les débats à l'instant auquel ils ont commencé.

« Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf; et, depuis, personne n'a pu vous affirmer qu'il soit ressorti de son auberge. Première obscurité. On vous a ensuite établi qu'il était parti à une heure du matin.

« Voici donc une circonstance bien forte : pesez-la!... Nul témoin à charge ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut rentré en revenant de l'évêché à neuf heures; de neuf heures à une heure qu'il est parti, il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public? C'est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions : il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant... Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque; et ce dernier peut facilement être repoussé dans son témoignage, car ce vieillard, prévenu par les antécédents de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère était le fruit de la haine du chef contre le matelot.

« Nous, messieurs, nous serons toute lumière en nous justifiant. A son premier pas, l'accusation est comme interdite, car elle ne peut pas prouver que nous soyons sortis de notre auberge.

« Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu sept crampons de fer dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime, et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit prouvée, qu'elle le montre sortant de son auberge à neuf heures et demie au moins pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous marchons dans le sens de l'accusation.

« Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où serait-il allé?...

« Il conste qu'il est parti avant une heure. Serait-ce en deux heures et demie de temps qu'il aurait envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il serait revenu à l'auberge, et qu'il y aurait repris tranquillement son sommeil dans son lit, sans être aperçu de nul être au monde, à travers tant d'obstacles! L'hôtel d'Espagne était encombré de voyageurs, la porte était restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne peut vous dire : « Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues. » La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux!... Que de vide dans l'accusation!.. Bien plus, le réverbère de la rue était allumé, et voici une preuve qu'il aurait fallu surmonter l'impossible pour consommer ce crime : c'est que, le 11 octobre, les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, à cause de la lune; en voici l'attestation du maire d'A...y, et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi l'accusé, selon ces renseignements certains, aurait eu encore moins de temps.

« Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu ressortir l'accusé auquel il était bien permis de dormir après un voyage aussi prompt que celui qu'il a dû faire, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé, cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'était introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut pas affirmer qu'il soit sorti, M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse!... Il y a preuve contre l'inconnu, et à peine soupçon sur nous, et nous sommes sur les bancs du crime!. .

« Ici, je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet de chambre de M. le marquis, et la servante de l'auberge d'*Espagne;* car je vais avoir deux renseignements qui prouveront ou notre culpabilité ou notre innocence. »

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet de chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'était couché.

— A dix heures, répondit-il.

— Comment pouvez-vous donner une date aussi certaine? demanda le procureur du roi.

— Parce que ce fut après avoir soupé, et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie, que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et, comme j'attendis tout ce temps, et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint-André, ces petits événements ont gravé l'heure dans ma tête.

— Les draps de l'accusé annonçaient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel? demanda le président à la servante.

— Oui, monsieur.

— Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'aurait eu que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que, s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. de Saint-André, qu'il s'était engagé à ramener le lendemain.

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain? Il connaissait donc la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fut connue qu'à dix heures du matin..., demanda M. de Ruysan.

— M. le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse, et vous m'interrompez au moment où j'allais au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir, et qu'elle s'évada. C'est chose prouvée, et l'accusation établit elle-même que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André qui craignait son courroux; et, s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

« Pouvions-nous retourner à A.. y? Je le demande!... Maintenant, supposons que le véritable criminel [1] soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles, sont vraies.

« Il arrive à A...y ayant fait un voyage d'autant plus fatigant qu'il a été rapide, si tant est que ce soit lui; et après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendait pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire! par lequel M. de Saint-André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

« Remarquez que Jacques pouvait s'enfuir en Allemagne, qu'il avait mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or, il sort, va se coucher, repose, et, à minuit, fidèle à ses engagements, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout à l'heure. Est-ce clair?... n'est-ce pas la vérité?... Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité va devenir une réalité. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. de Saint-André, et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas bien distincts, pourquoi ne seraient-ils pas ceux du véritable coupable. Il s'y trouve des pas exactement les nôtres?... Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, condamnerez-vous un homme parce que la marque de ses pieds forme une marque exactement pareille à celle d'un autre homme?... Mais une chose que l'on n'a pas remarquée et qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens allaient ces pas!... s'ils venaient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit; si, dans le jardin, ils venaient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation : « Par où pense-t-on que nous nous soyons introduit? » Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre!... Voyons! Est-ce par la porte? Le concierge nous aurait revu, reconnu!... Par le jardin? Il faut le prouver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vu!... Ensuite que de difficultés dans l'exécution! tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh! comment, messieurs, l'auteur de ces pas et du crime ne serait-il point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement pour l'accusé à cause de l'éloignement du réverbère que l'attestation du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche? Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t-il pas calculé d'avance qu'il sortirait par la cheminée et le jardin, au moyen de sa corde et de ses crampons?

« Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, portant un flambeau de vérité sur cette partie, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés, il fallait au moins une heure et demie pour arriver à la victime!... Or, nous sommes parti à une heure, et nous avions dormi longtemps... Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche : ici l'accusation

[1] Tous ces détails ne sont pas inventés à plaisir; cette plaidoirie est conforme aux événements qui arrivaient dans l'ouvrage supprimé : mais, comme on voit, j'ai jeté toute la clarté possible pour que le lecteur fût au fait.

contre nous croule tout entière. Car enfin n'y avait-il que nous qui eussions intérêt de tuer M. de Saint-André? Savez-vous ce qui existait entre lui et l'inconnu?

« Or maintenant quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?... Le dernier crampon se trouve au second étage, comment aurait-il monté jusqu'au second avec ses mains?... N'est-ce pas impossible?... N'est-il pas plus naturel de penser que celui qui s'était introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et qu'arrivé au second, il s'est laissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!... Quelle clarté dans nos actions!...

« L'acte d'accusation est clair, dit-on... Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide. Jugez donc!... Non, nous sommes innocent!...

« Que l'accusation retrouve l'inconnu!... Voilà le coupable!... »

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, sous les raisonnements duquel M. de Ruysan semblait accablé... Il examinait, pendant ce temps, l'épingle d'Argow et celle remise la veille par l'inconnu.

— Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé ce sauf-conduit, ne serait-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent?...

Ici Argow dit à voix basse :

— Grand Dieu! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme!...

Et il jeta un profond soupir.

— Que reste-t-il, continua Charles avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation?... Une épingle!... non, je me trompe, deux!... S'il était permis de plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrais vous faire rire, messieurs, sur une accusation qui, prouvée, entraînerait la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que l'autre est une épingle non mortelle, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

« Nous ne dissimulons pas que l'accusation aurait été plus grave sur le chef des pirateries; mais si nous avons été condamné en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manquerait. »

Ici Charles se livra, avec une éloquence entraînante, à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avait cherché à se faire pardonner ses erreurs. Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avait de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu'il fut terminé, une salve d'applaudissements se fit entendre, et sur la place on cria unanimement :

— Il est sauvé!...

M. de Durantal avait écouté Charles comme s'il eût parlé pour un autre; et, lorsque M. de Ruysan se leva, il se retourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

— Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que jamais accusation n'a été détruite avec autant de succès...

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

— Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves, mais j'en ai une... une palpable...

« L'épingle de M de Durantal; et celle qui nous a été remise hier, non pas, comme le prétend l'avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé; et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel, que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque : c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier, est teinte de la même substance que celle qui couvre l'arête de Jacques; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée, n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface; et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point...»

Ici les jurés demandèrent unanimement à voir cette différence.

Pendant qu'ils examinaient cette différence, M. de Ruysan requit le président de demander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse.

L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venait de le menacer de la mort s'il persistait à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre au procès, et déclara que rien ne pourrait l'empêcher de faire son devoir.

— Ces lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé; car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirais de même.

— L'autre lettre, s'écria M. de Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur général m'annonce que l'inconnu dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A....y, a été retrouvé...

« En effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons alors entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin; elles peuvent être favorables ou défavorables; mais cette circonstance nous force à demander que la cour s'ajourne à demain, le témoin n'arrivant que ce jour. »

On obtempéra à cette demande, et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour.

Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes furent d'accord que la substance qui recouvrait l'épingle d'Argow leur était inconnue, mais que celle qui enduisait l'épingle apportée était une substance tellement facile à créer, qu'ils offrirent d'en produire, en taisant toutefois le nom de cet acide vénéneux, pour en dérober la connaissance au public.

Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisait l'épingle d'Argow provenait d'un poisson qui leur était inconnu, mais que l'autre provenait du saumon, et qu'on l'avait même taillée et arrangée...

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avait rejeté avec tant de talent tout le crime.

Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l'assemblée, et l'on vit un Auvergnat, petit, gros, et tel que l'avaient dépeint le concierge et le valet de chambre.

On confronta l'Auvergnat avec eux; ils déclarèrent que c'était bien lui qui s'était introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'Auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne, et demeurer à V..., dans les montagnes du Cantal.

— Avez-vous été à A....y? demanda le président.

— Oh bien!... répondit-il.

— Combien de temps?

— Six mois.

— Qu'étiez-vous venu faire?

— Gagner ma vie.

— Pourquoi vous en êtes-vous allé sitôt?

— Parce que j'avais fait fortune.

— Comment cela?

— Un gros monsieur m'a donné douze mille francs, et m'a fait reconduire, dans une belle voiture, à mon pays, pour avoir porté un paquet à l'évêché...

— Rien que cela?

— Et lui dire où était située une chambre...

Une profonde terreur régna dans l'assemblée... Charles parut abattu.

— Reconnaîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs?

— Oui.

— Est-ce l'accusé?

— Non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement.

— Connaissez-vous l'accusé?

— Oh bien!...

— Comment le connaissez-vous?...

— C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur... c'est à lui que j'ai donné les renseignements, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché.

— Accusé Jacques, demanda le président, reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A....y?

— Oui...

Alors M. de Ruysan prit la parole, et soutint l'accusation avec une facilité et une éloquence dignes de son prédécesseur.

Charles répliqua; mais le plaidoyer qu'il fit ne roula plus que sur des raisonnements spécieux, pleins de logique, mais de cette logique qui ne résulte plus des faits, qui ne s'appuie plus que sur les raisonnements métaphysiques.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question qui n'était nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations, et y restèrent quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assemblée, et le chef du jury déclara, dans la forme imposante prescrite par nos lois, le *oui* de conviction qui s'échappait de l'unanimité des consciences.

Argow fut condamné à subir la peine de mort.

A ce moment Argow se leva, et, s'adressant aux jurés :

— Messieurs, leur dit-il, si par hasard il vou s restait quelque doute, et que l'un de vous fût tourmenté par sa conscience, je déclare que je suis coupable... Ayant satisfait à la terre, j'espère que les cieux me pardonneront!...

Le criminel inspira, par ces paroles, une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut apprise par la multitude, il y eut un grand cri qui prouvait l'intérêt qu'il avait inspiré.

La salle était vide, Jacques dans la prison; et Charles, désolé, la mort dans l'âme, fut chercher

Annette, et l'emmener chez lui pour la préparer à cette fatale nouvelle qui fit l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

CHAPITRE XXVI.

Annette était assise dans le salon de madame Servigné la mère : elle était sur un fauteuil, et, pâle, égarée, elle regardait Charles dont l'effroi et la feinte tranquillité rendaient sa figure un théâtre où se jouaient mille passions diverses. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnaître, étaient debout avec madame de Servigné, Adélaïde et madame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendaient sa parole avec une anxiété sans égale.

— Cette heure, dit Annette, me sera comptée pour des siècles d'enfer!...

— Pouvez-vous soutenir un seul mot? lui dit Charles avec une espèce de férocité qui n'était que le résultat de cette horrible situation.

— Je suis chrétienne!... répondit Annette.

— Il est condamné à mort!... répondit Charles.

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies... madame Servigné recula épouvantée; mais Annette se leva; ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et devinrent épars sans qu'elle y fît la moindre attention. Elle, si chaste et si pure! elle que son cou nu épouvantait jadis!...

— Charles!... viens!... Sortons!... il me faut de l'air... j'étouffe; je n'étouffe pas de peur... non... un je ne sais quoi s'empare de moi... sortons!...

En disant ces paroles, ses yeux s'animèrent, il y brilla une expression d'énergie sauvage; elle leva ses bras comme si elle eût voulu exercer une force supérieure qui lui vint malgré elle.

Elle saisit son cousin, l'entraîna sans vouloir lui dire un seul mot et courut comme poussée par un démon.

Quand elle fut dans la rue elle s'écria :

— Ah! je respire!... oh! que l'air est bon! qu'il fait frais!...

En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit.

— Que voulez-vous faire?... demanda Charles.

— Ce que je veux!... s'écria-t-elle avec une énergie croissante, Dieu du ciel! ce que je veux! je veux une seule chose, le sauver!... c'est mon éternelle pensée!... c'est ma vie! mon âme!... Ou je ne connais pas mon pouvoir, ou je le sauverai!... J'ai en ce moment une terrible puissance!... viens, et tu vas voir comme je soulèverai tout un peuple. *On l'aime*, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette masse-là!... je serai sa volonté, son âme, sa vie!... Éveillez-vous!... au secours!...

— Taisez-vous, ma cousine, vous allez vous perdre!...

— Eh! que m'importe de me perdre, s'*il* est perdu?... Avenir, fortune, vie, je veux tout sacrifier, je veux *le* sauver!.... seulement un an!... une minute!... Holà! braves gens, venez ici, venez m'aider!...

— Tais-toi!... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau, et dont le chapeau était rabattu sur le visage... tais-toi! si l'on délivrait les hommes avec des paroles, ton cousin l'aurait fait.

— C'est Vernyct!.... s'écria-t-elle, *il* est sauvé!...

— Te tairas-tu!... dit Vernyct, ne prononce pas un mot, et viens avec moi. J'allais te chercher, car il n'y a que toi qui puisses le déterminer à nous suivre : enveloppez-vous de ce manteau, prenez ce poignard, et venez!...

— Pourquoi un poignard?...

— Pour vous défendre.

— Ah! dit-elle, je ne veux blesser personne.

— Enfant, dit Vernyct, on enlève des prisonniers avec des roses, n'est-ce pas?...

— Marchons!... dit-elle, marchons!...

— Oui, dit Vernyct, vous serez notre étendard.

— Ah! répondit-elle en marchant, si l'amour créait des armées, vous seriez bien puissant...

Ils marchèrent en silence, mais, au détour d'une rue, ils furent arrêtés, et l'on cria à voix basse :

— *Qui vive!*

— *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct.

Puis, allant vers les trois personnes qui gardaient le passage, il leur demanda :

— *Où est Jeanneton?...*

— *Nulle part*, répondirent-ils.

Alors Vernyct passa sans difficulté. . . . .

Nous allons décrire, le plus succinctement qu'il sera possible, la prison de Valence et sa position. Cette prison était un ancien presbytère qui, pendant la révolution, avait subi cette triste destination. Ce presbytère était situé sur une petite place carrée à laquelle aboutissaient deux rues différentes : l'une menait à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place était formée par des maisons presque toutes bâties en bois, et les deux rues dont nous venons de parler étaient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeaient les murs de la prison qui alors se trouvait séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnait sur la place, et de chaque côté étaient les rues.

La porte de la prison était garnie de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étaient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissaient aucun espoir de salut; enfin, il y avait toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service. Ce poste était situé à côté de la porte même, et la salle du corps de garde communiquait avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avait toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite était du côté gauche, parce que le poste, étant à droite, avait sa sentinelle particulière, ce qui faisait deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, d'après le grand intérêt que l'on avait manifesté pour Jacques de Durantal, mais craignant aussi l'active amitié de Vernyct et la puissance d'Annette sur la multitude des campagnes, avait ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde, et de faire de fréquentes patrouilles dans Valence.

Vernyct, pour qui la délivrance d'Argow était un sujet de contenter son ardeur, et que de semblables affaires aiguillonnaient, avait résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avaient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il fallait de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcourait avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchait. Il avait donné pour signal le son de la cloche quand elle sonnerait une heure du matin.

Il avait réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires, c'était tout ce qui en restait : il avait été à Vans-la-Pavée, à Paris, d'abord recueillir tous les renseignements qui servirent si bien Charles dans sa première défense; mais ensuite, pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vus, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas; et, avec les trois nègres dévoués, Vernyct réunit trente-sept hommes, qui, tous, les nègres exceptés, avaient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avait pérorés, et cette harangue ferait pâlir celle de Catilina à ses complices, s'il nous était permis de la rapporter. Le serment qu'ils prêtèrent tous fut affreux; voici la conclusion : « L'on jurait d'obéir à Vernyct comme jadis l'on obéissait au capitaine, le but était la délivrance de *l'ancien* (nom qu'ils ne cessaient, comme on l'a vu, de donner à Argow); que si l'on y parvenait, ceux qui resteraient en vie seraient transportés aux Bermudes; qu'on leur compterait une somme fixe, et qu'ils iraient ensuite où bon leur semblerait; que, s'ils ne délivraient pas leur ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, jusqu'au dernier, les brigands, s'entend. »

Maintenant la suite va faire voir comment Vernyct s'y était pris pour délivrer son ami.

Il arrive sur la place avec Annette qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissait plus, et n'avait plus qu'une seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adorait.

— Qu'avez-vous là?... dit-elle à Vernyct, en sentant sur le dos de ce dernier une foule d'instruments.

— C'est une hache, mon tromblon et ma giberne...

— Dieu! que va-t-il donc arriver?...

— Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu!...

— Le sauverez-vous?...

— Oui, ou nous périrons.

— Tous?... demanda-t-elle.

— Oui!...

— Tant mieux!... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie; mais, Vernyct, écoutez!... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer!... car si je survivais... je ne me tuerais pas, moi!... Ah! ajouta-t-elle, je savais bien que *mes pressentiments étaient tous vrais!...*

Il faisait en ce moment une horrible obscurité; un silence étonnant régnait, et l'on n'entendait dans la place que les pas des deux sentinelles de la prison. Une heure sonna...

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avait.

— Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer!

Annette jeta un cri, en disant :

— Ah! je ne pourrai jamais voir de telles scènes!...

— Voulez-vous *le* sauver?...

— Oui! dit-elle.

— Eh bien, fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir!... la mort pourra vous atteindre; mais Jeanneton y est bien, elle! avec moi!...

— Me voilà!... cria doucement une petite voix de femme.

— Silence!... lui répondit Vernyct, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restes-y avec madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher.

L'intrépide lieutenant resta seul; et, à ce moment, une ombre gigantesque, projetée par la lu-

mière de la lune qu'un nuage laissa paraitre un moment, se dessina sur le pavé.

— Un....., dit Vernyct : *qui vive?*

Un homme parut et répondit à voix basse :

— *L'ancien!*

Au bout d'un gros quart d'heure, trente-sept hommes avaient comparu ainsi, lentement et mystérieusement, devant Vernyct ; ils semblaient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui, de l'autre côté de la place, formaient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étaient bien tous.

Ayant fait, il se dirigea vers la rue qui menait à Durantal, et là, demanda à une troupe également rangée contre les maisons, si Jacob était venu... A ces mots, un homme de la taille et de la corpulence d'Argow se présenta, il était habillé absolument de même, et, à quelques pas, il devenait presque impossible de ne pas s'y tromper.

— Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche.....

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvaient dans une maison qu'il avait louée sous un nom emprunté [1]. Il revint dans la place, et, retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avait peine à contenir Annette, il s'assura que les trois chevaux sellés et bridés étaient prêts, ainsi que plusieurs déguisements.

L'horloge annonça en ce moment une heure et demie, et les nuages étaient tellement noirs et rassemblés, qu'on ne pouvait rien voir. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands, jetant des cris effroyables, s'élancèrent sur le corps de garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair ; trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les deux sentinelles, sans crier qui vive, tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse, en criant : « Aux armes!... » Le poste entier sortit ; mais il fut enveloppé et combattu par les assaillants...

La flamme, attisée par l'homme à la torche, s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris terribles lancés par les soldats et par les brigands, tous les habitants de la place furent éveillés, et, apercevant des flammes, ils descendirent sans seulement se vêtir, en criant : « Au feu!... au feu!... » En ce moment, de tous les côtés, arrivèrent des habitants, parmi lesquels étaient un bon nombre de paysans des environs de Durantal, chez lesquels Vernyct avait fait répandre le bruit qu'on allait délivrer leur bienfaiteur.

Cette action, ce tumulte, rapides comme la pensée, furent en mouvement comme par magie. La troupe des brigands combattait avec une extrême vaillance contre les soldats ; les balles sifflèrent dans l'air, les cris augmentèrent, la terreur se répandit comme une pluie d'orage, et d'horribles flammes éclairèrent le théâtre de l'action. Au milieu des brigands était Vernyct qui les dirigeait et les encourageait, quand tout à coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct lança sur le poste une telle décharge de mitraille, que tous les militaires, comme anéantis, disparurent, s'enfuirent ou moururent sans qu'on eût su comment. Alors, le lieutenant, s'élançant avec sa hache vers la porte qui brûlait, lui donna, à travers les flammes, de tels coups de hache, et ses satellites firent tant d'efforts, qu'elle céda sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de communication entre la prison et le corps de garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche était sorti brûlait, les habitants des maisons voisines déménageaient, en sorte que rien n'était curieux comme le spectacle offert par cette place qui, un instant avant, était muette, tranquille, sombre et vide.

Elle était remplie d'une foule si abondante et si tumultueuse, qu'on ne pouvait ni en sortir ni y entrer ; et, par les trois issues, la foule y abondait toujours. Le tocsin sonnait, on entendait au loin la générale battre, et des cris horribles étaient lancés dans les airs par les prisonniers qui sentaient la fumée remplir la prison, et par les incendiés qui sauvaient leurs effets, en tâchant de se faire jour à travers ce fleuve de peuple : de là des combats particuliers qui établissaient au sein de la foule même des scènes d'horreur. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevait les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevait du faite de ce palais du crime : il semblait que ce fût un volcan prêt à lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendait un combat qui devait être sanglant, dans l'intérieur de la prison ; les détonations d'armes à feu, les cris surpassaient ceux de la place, et l'on voyait, par la porte et les fenêtres, des poutres

[1] L'artifice dont le terrible lieutenant se sert pour tromper la vigilance des gendarmes, est à peu près le même, dans un autre sens, que celui dont Catherine II se servit quand elle s'empara du pouvoir. En effet, au moment où la foule la proclamait impératrice, un faux convoi, tel que pourrait être celui d'un empereur, traversa le peuple, qui dut croire que Pierre II était mort.

Note de l'auteur.

enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus, les autres couverts de leurs vêtements comme d'un chapeau préservateur. Les pompiers arrivaient avec leurs pompes ; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme, auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, et que l'horrible tapage se fit entendre, Argow était à genoux dans sa prison, et priait Dieu, avec ferveur, de lui pardonner ses crimes en faveur de la coupe d'humiliation qu'il devait épuiser jusqu'à la lie.

Les cris, la fumée, le tumulte, le tirèrent de sa méditation, et, quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie tirée dans l'intérieur de la prison, il entendit de grands coups de hache que l'on donnait dans sa porte, et vit paraître Milo, et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçaient la chaleur d'une action dangereuse.

— Sauvez-vous !... vous êtes libre !...

Argow resta muet et immobile.

— Jacques, suis-moi !... lui dit Vernyct.

— Non !... s'écria avec indignation le criminel ; vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez...

— Ah ! le voilà qui déraisonne !... s'écria Vernyct en l'interrompant : allons ! tais-toi, vieux radoteur !... et toi, Milo, va chercher d'autres arguments... Vous, dit-il à ses brigands, gardez-le ! et ne l'écoutez pas !...

En ce moment des détachements de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivaient, en hâte, par les rues adjacentes et cherchaient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avait fini par entrer dans la place, et essayait de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle était avec le peuple. Alors la foule, poussée par sa propre force vers la prison, par un horrible flux et reflux de têtes humaines, se replia tout à coup et brusquement sur elle-même, et un détachement des brigands, jetant un terrible hourra de joie, criait à la délivrance, et portait en triomphe le criminel !... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer : ce chœur, armé jusqu'aux dents, et composé d'hommes aux vêtements brûlés ou en désordre, et ayant d'horribles figures rendues plus horribles encore par l'effroyable réverbération de l'incendie à reflet rougeâtre, conduisit Argow vers la voiture que le peuple apercevait, et dont les six chevaux hennissaient. A cette vue, et au cri général : « Il est sauvé !... il est sauvé !... » répété par des milliers de voix, l'escadron de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule sans s'inquiéter des malheurs, et passant rapidement sur le ventre de chacun; chacun hurla, beugla, cria : les jambes, les bras, les oreilles furent meurtris ; mais, au moment où les gendarmes arrivèrent à la voiture, elle partit au grandissime galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toute bride. Les brigands qui venaient de porter Argow à sa voiture se mêlèrent à la foule ; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avait été chercher Annette et Jeanneton. Il les fit passer par les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avait abattu, et il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusait obstinément de partir.

Plus on attendait, plus la force armée, que sur les avis réitérés l'on ne cessait d'envoyer, mettait de régularité dans ses mouvements et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisait écouler. Le danger devenait pressant, et si Vernyct n'avait pas compté sur de grands délais, il avait pris des précautions en cas de malheur; aussi, en ce moment, tous les brigands se tenaient sous le porche enflammé de la prison, et s'apprêtaient à soutenir un siége, s'il le fallait, et à s'enfuir par les derrières aussitôt que le *sauve qui peut!* aurait été proclamé, car ils avaient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seraient blessés devaient être mis à mort par les vivants, et nul ne devait se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés, et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguait, avec son ancienne énergie, ses anciens corsaires, et tâchait de les faire rentrer dans le devoir et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d'un incendie, et s'obstinant à périr, offrait un tableau curieux.

— Tu ne veux pas te sauver !... s'écria Annette en se précipitant sur lui, et le couvrant de ses larmes.

Elle était les cheveux épars, les yeux égarés.

— Je suis condamné à mort !... reprit-il.

— Eh bien ! soit, dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, et va mourir, au milieu d'un combat, pour l'indépendance d'un peuple ! meurs en héros, en écoutant les cris de liberté, d'indépendance ou de victoire !... Cours voir tout un peuple t'appeler son libérateur : meurs ainsi,

et non sur un échafaud, au milieu d'un peuple curieu.... Tu seras mon époux de gloire, et je combattrai à tes côtés, je mourrai avec toi!...

— Douce colombe, s'écria Jacques, tu es là au milieu de l'horreur et de l'infamie comme un ange, et ta voix semble celle du ciel!...

— Écoute-la donc, et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu du sanglant héritage d'opprobre dont ton sang arroserait sa tête!... Viens!... viens!... suis-moi!... Qu'*il* vive!... qu'*il* vive!... s'écria-t-elle avec enthousiasme.

Et, voyant l'incendie s'accroître, la fumée devenir épaisse, elle sentit couler en elle un autre sang, une autre énergie qui lui étaient envoyés comme du ciel; elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l'emporta à travers le corridor embrasé, en pliant parfois sous ce faix chéri. Elle fut suivie de Jeanneton et de Vernyct qui l'admirèrent éviter les poutres enflammées, et voler à travers l'incendie comme une créature privilégiée que les flammes eussent eu ordre de respecter.

A ce moment une horrible détonation eut lieu, et annonça, par le bruit des tambours qui retentirent, que les soldats avaient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria, d'une voix tonnante :

— Sauve qui peut!...

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et léguèrent aux vainqueurs une maison que l'incendie gagnait déjà.

Cependant Annette, Jeanneton, Milo, Argow, s'étaient déguisés : montant alors sur trois chevaux, ils se sauvèrent à toute bride sur la route de Paris, et l'abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avait de l'or sur lui.

Laissons-les fuir...

On finit, à Valence, par faire un cordon de troupes autour de la prison qu'on laissa brûler; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après l'on rechercha et l'on ensevelit les morts que l'on put retrouver dans les décombres.

L'on avait arrêté une foule de personnes, l'ordre était rétabli, non sans peine, et diverses relations, toutes plus exagérées les unes que les autres, couraient par toute la contrée sur l'événement de cette terrible nuit.

L'on portait le nombre des brigands à trois cents, et mille autres choses pareilles.

Une circonstance certaine, c'est que, parmi les personnes arrêtées, l'on n'en reconnut aucune qui pût être suspecte. L'on n'avait pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivaient, et la police de Valence agissait avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée de la foule d'incidents que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre.

L'on trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et tous ceux des employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et, dans la prison, neuf corps de personnes inconnues, que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étaient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avait des armes.

Voilà tous les renseignements que l'on eut, et d'après lesquels on se mit à agir. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

CHAPITRE XXVII.

Annette était en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopait en avant pour lever les obstacles qui pourraient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellents chevaux que Vernyct s'était procurés, et, en quatre heures, ils mirent une quinzaine de lieues entre eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne à l'abri de toute poursuite, tant que les événements de Valence ne seraient pas officiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avaient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo était mort de fatigue, et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderaient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avait pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et, lorsque les circonstances le permettaient, elle le couvrait de baisers, et, quand ses discours annonçaient qu'il désapprouvait cette fuite, elle lui rappelait, par de douces et tendres paroles, qu'elle portait dans son sein un enfant qu'il ne fallait pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, courbait maintenant la religion tout entière sous son amour, et, quand celui qui

jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils transgressaient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait : « Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut !... » Paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont le dehors annonçait une auberge, et là, Vernyct tint conseil avec Jeanneton et Milo ; car Annette et Jacques étaient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyaient qu'eux, et encore le temps leur paraissait-il trop court. Argow, en s'occupant exclusivement de son épouse chérie, trouvait moyen de faire taire l'horrible souffrance de son cœur par une si douce volupté, et il goûta un plaisir inconnu à l'aspect du sourire patient et forcé qui errait sur les lèvres adorées d'Annette. Ce sourire était comme un manteau qui cachait un enfer de douleurs...

En ce moment, ils oublièrent cependant tout, car les habitants de la maison étant absents, et pour la première fois se trouvant au sein de la misère, Argow cherchait à placer Annette sur une couche qu'il décora de tous les vêtements dont il pouvait se passer : de son côté, Annette tâchait de lui persuader qu'elle était bien, qu'elle ne souffrait pas ; et ce combat mutuel d'attentions, d'égards, cette curieuse envie de lire, dans les yeux l'un de l'autre, leurs désirs, enveloppa cette chétive cabane du voile diapré de l'amour, et leur donna la faculté d'oublier leur cruelle position.

Pendant qu'ils étaient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton se consultaient sur le seuil de cette cabane

— Nous avons encore deux jours et deux nuits, au moins, disait Vernyct, avant que l'on se mette réellement à notre poursuite ; mais, alors, tout sera contre nous... Que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A.....m..... où j'ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent? car on devait savoir qu'ils étaient à Fréjus, et j'ai sagement changé leur position.

— Nous ne pouvons plus aller à cheval !... dit Milo ; monsieur, vous et moi, irons bien à pied, mais ces deux dames ?...

— C'est vrai, répondit Vernyct ; eh bien ! nous les abandonnerons...

— Nous séparer de vous !... s'écria Jeanneton, j'aimerais mieux marcher toute ma vie sans me reposer une minute ! Ah ! vous ne nous connaissez pas !... Madame Annette !... cria-t-elle.

Et Annette accourut.

— Madame, ils veulent nous laisser ici et s'en aller sans nous !... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d'aller jusqu'au bout du monde à pied ?...

— Je n'irais pas seule..., répondit Annette avec un délicieux regard ; mais, avec lui, je marcherais mille ans sur des cailloux, et pieds nus !...

— Mais, dit Vernyct en admirant l'enthousiasme de ces deux êtres charmants qui se tenaient par la main et regardaient le ciel comme si elles étaient inspirées, tant leur exaltation et leur courage étaient rehaussés par ces cruelle scirconstances, mais, mesdames, vous avez des souliers de satin et des bas de soie !...

— Quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan !...

— Chère Annette, dit Argow en serrant sa femme dans ses bras, vous êtes des créatures toutes célestes !...

L'ingénieuse sollicitude du nègre lui avait déjà fait trouver le pain noir des habitants de la cabane, et il faisait cuire des poulets qu'il avait attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtait le repas, Vernyct dit à Argow :

— Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés ; et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyons dans deux jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

— Vernyct, lui dit Argow, le ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté...

— Ah ! dit Vernyct, voilà encore du radotage !... Oh ! mon pauvre capitaine !...

Milo vint leur dire que le repas était servi : Jeanneton, toujours gaie et folle, même au sein des périls, avait fait, de l'un de ses jupons, une nappe, et les mouchoirs servirent de serviettes. Elle fit mille plaisanteries en les voyant manger avec leurs doigts ; et, lorsque les possesseurs de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils voulaient, ils furent saisis de frayeur : ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or, et leur recommandant le secret.

Vernyct était, d'eux cinq, celui dont le costume devait donner le plus de soupçons : il avait sur sa tête un madras à moitié brûlé, son manteau l'était aussi de tous côtés : il portait une ceinture large et rouge qui contenait des pistolets ; son tromblon, qu'il nommait *sa fille*, était passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre,

et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçait et indiquait l'auteur de l'incendie de Valence; aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtements du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route, le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formaient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchaient ensemble.

— Ah! disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verrous de cette horrible prison!...

— Et Dieu?... répondit Argow.

Annette baissa la tête, et une larme roula sur sa joue.

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inouï, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avaient parcouru à cheval, pendant la nuit.

Ils arrivèrent sur le soir aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étaient si fatiguées, qu'Argow portait sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étaient déchirés, les pieds des deux femmes étaient ensanglantés, et cependant elles ne jetaient pas un seul cri de plainte; lorsque Vernyct et Argow les regardaient, elles trouvaient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d'Argow; car elles étaient si horriblement fatiguées que c'était tout au plus si leurs yeux pouvaient regarder dans la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors la nuit était venue, et Vernyct, en s'orientant, reconnut qu'ils approchaient d'un bois épais; ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois.

Ils s'y avancèrent avec précaution; Vernyct tenait *a fille* toute chargée à la main, et allait en avant.

— Nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit!... dit Jeanneton.

— Chut!... s'écria de loin Vernyct; au diable es femmes!... elles parlent toujours.

Ce *chut* les fit rester en suspens; ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence.

— J'ai une effroyable peur!... dit Annette à voix basse.

— Soyons résignés!... lui répondit Argow.

— Je te fatigue?...

— Non...

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un «Qui vive!...» suivi d'un horrible jurement.

— *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct s'apprêtant à combattre.

— *Où est Jeanneton?...* demanda joyeusement l'inconnu.

— *Partout et nulle part,* répondit Vernyct.

Et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils furent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisait griller un mouton tout entier... Vernyct reconnut un de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son ancien* et sa compagnie, raconta comment il avait été poursuivi tout le jour par les gendarmes, et comment il avait trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événements de la nuit dernière, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avait agité Vernyct et ses compagnons était si violent, qu'après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quand Annette les vit ainsi couchés et ensevelis dans le repos, elle trembla et dit à Jeanneton :

— Ma sœur, car tu l'es d'âme et de courage, écoute! veillons-les! l'une de nous sera en avant à cent pas, l'autre à cent pas en arrière, nous jetterons un seul cri en cas d'attaque, et celle qui ne criera pas viendra les avertir.

Alors, ces deux femmes, toutes mourantes qu'elles étaient, se traînèrent à la distance convenue, et s'assirent sur leurs châles. Elles eurent la constance surhumaine d'écouter, pendant toute la nuit, le moindre bruit du feuillage, les pas des animaux, le vol des oiseaux, et de veiller ainsi à la sûreté des proscrits.

Elles eurent le bonheur de voir l'aurore paraître et le soleil se lever sans avoir eu lieu de troubler le repos des criminels : elles rentrèrent, et leur arrivée réveilla en sursaut le lieutenant qui fut stupéfait de leur courage et de leur constance. Il embrassa Jeanneton à l'étouffer, en lui disant :

— Nous ne sommes rien, nous autres!...

Et l'intrépide lieutenant essuya, avec son manteau, des larmes qui roulaient dans ses yeux.

On tint encore conseil, et, grâce aux connaissances topographiques du compagnon d'infortune que Vernyct avait rencontré, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devait parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néan-

moins à la forêt qui se trouvait non loin de la demeure de Jeanneton.

Le corsaire leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant, et de tirer un coup de carabine au moindre danger.

— Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes.

La caravane se remit donc en marche; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout à coup ralenties. Annette et Jeanneton avaient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s'étaient fait des sandales avec les débris du chapeau du corsaire; alors elles purent marcher, mais lentement, et, dans les grandes occasions, Argow et le nègre les portaient.

Ils approchèrent de Valence, aux environs de laquelle on ne les cherchait certes pas; mais en apercevant les maisons, ils eurent une terrible peur, et ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté : les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et, quand il fallait traverser une plaine, Annette et Jeanneton étaient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avaient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avaient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restait plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton où se trouvait le premier des relais préparés par Vernyct pour atteindre le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvaient à cent pas d'un village distant de deux lieues de Valence, et de trois de Durantal. Le corsaire se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venait de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village : elle était située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise, l'on pouvait, en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui était connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire sans danger la petite troupe, et, sur cette assurance, l'on se dirigea vers l'auberge.

Le corsaire entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'aubergiste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse, contiguë à celle où se tenaient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il était trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme; et, pendant que Vernyct et Milo, qui était monté par la croisée, arrangeaient la table, l'on entendit la conversation suivante :

— As-tu vu comme ils étaient armés?

— Oui; mais que penses-tu de ces gens-là?

— Hum!... ils n'ont pas bonne mine... ce sont peut-être les brûleurs de la prison...

Alors le corsaire entra subitement, et leur dit :

— Comment, vous n'avez encore rien mis à la broche?... Vertu de grenadier! voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez!... Tenez, dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avait remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir, si vous voulez observer deux choses : *discrétion et silence*... Cinq cents francs ou votre maison brûlée... choisissez...

— Oh! c'est tout choisi! dit la femme; quand il viendra quelqu'un, nous tousserons; et mon homme, pour ne pas vous déceler, car je vois qui vous êtes...

— Silence!... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte : tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire; allez vite en besogne...

Le souper ne tarda pas à être servi et toutes les armes étaient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde était trop fatigué pour se remettre en route; alors on résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de leur chambre, enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtaient à quitter l'auberge, et au moment où ils étaient tous réunis dans la chambre haute qui donnait sur l'escalier, ils entendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très-significatives. La terreur les fit rester muets et sans force; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante.

— Eh bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin?...

— Oh! mon Dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois?

— Parbleu! non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensais faire étant gendarme!... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi!... Vous savez ce qui s'est passé?

— Oui, qui est-ce qui ne le saurait pas?... (Ici le corsaire dit à voix basse à Vernyct : Ils ne sont que sept!...) On m'a dit qu'il y avait eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison de brûlée, sans compter la prison.

— Bah! dit le gendarme en riant, elles étaient *assurées!*... Donnez-nous du vin.

— Que venez-vous donc faire par ici? leur demanda-t-elle en leur versant à boire.

— Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion, cet homme-là!... c'est celui qui a délivré son ami M. de Durantal... n'avait-il pas fait courir après une voiture vide!... on ne l'a attrapée qu'à douze lieues de Paris, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressemblait à M. de Durantal...

— C'est, par ma foi, drôle! s'écria l'hôtesse.

— Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux, et que nous sommes revenus à pied.

— Ah! c'est vous qui avez couru?

— Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

— Oh! dit l'hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

— Hum! dit le gendarme, ce sont de fiers hommes!...

— Qu'y a-t-il de nouveau à Valence?

L'hôtesse leur versait du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant s'apercevoir qu'elle voulait les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mourait de peur, et parlait à Argow pour le contenir, car il voulait se livrer plutôt que d'occasionner de nouveaux malheurs.

— Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on a fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur, mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étaient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges.

— Dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

— C'est égal, il faut visiter tout... A boire!... On a mis tout le pays en état de siége... Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous?... Vous n'avez personne en bas?...

Le brigadier se leva et visita la chambre où l'on avait dîné la veille.

— Diable! vous avez eu du monde.

— Oh! ils sont partis.

— Quels étaient ces gens-là?

— Des marchands...

— Restez, vous autres!... dit le brigadier en montant l'escalier.

L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seraient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étaient rangés le corsaire, Vernyct et le nègre, et, en ouvrant la porte, il les aperçut qui tous trois tenaient leurs armes braquées. En les voyant, il dit :

— Oh, oh!... chut, ami... c'est Golburn!... Allons, s'écria-t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne!...

Vernyct et Milo se regardaient avec le plus profond étonnement, quand le corsaire leur dit :

— C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme...

Au bout de dix minutes, le brigadier remonta, et leur dit :

— Allez par V..., il n'y a encore personne, je crois; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme les cailloux, et dans chaque village il y a des postes *de la ligne*.

Depuis longtemps le brigadier était suspect, et il y avait toujours, dans les hommes qu'on lui donnait à conduire, un surveillant auquel son grade était promis, si l'on pouvait le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin, conçut des soupçons, et revint avec précaution dans l'auberge : il y entra, et montant l'escalier, il se montra brusquement avec son monde.

— Perdus! perdus!... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes, en leur disant :

— Vous voyez que je ne me disais pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachait quelque chose... en avant!...

Un combat très-vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow; mais, après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave corsaire avait une blessure si grave, qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyct et le nègre avaient reçu deux balles, mais elles avaient porté dans les chairs, et, après s'être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le corsaire.

CHAPITRE XXVIII.

— Cette dernière affaire est la plus malheureuse! s'écria Vernyct, car ils vont être désormais sur nos

traces, et, à moins d'une grande célérité, il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche, car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et à la nuit nous prendrons le chemin à vol d'oiseau.

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissait pas encore, tant elle était absorbée par son amour et les dangers. Si une voix lui avait crié : « Mademoiselle Gérard, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil!... » elle eût demandé la mort à grands cris. En ce moment elle en était fière, elle regardait Argow avec orgueil! Tous ses pressentiments n'étaient-ils pas accomplis?... Non, il y avait une horrible image de l'avenir qui n'était pas réalisée.

Enfin, ils se remirent en marche, et, après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avaient passé les deux précédents, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles, à des peurs paniques et à des terreurs si cruelles qu'Argow commençait à trouver la mort plus douce qu'une telle vie, ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyct à sa troupe.

C'était dans l'endroit le plus épais d'une forêt. Des rochers et des cavernes faisaient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvaient tenir en échec plus de dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à Argow, de s'asseoir en toute tranquillité, et qu'il espérait que désormais ils parviendraient au bord de la mer sans difficulté. Alors, par trois fois, il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

— Combien êtes-vous? demanda Vernyct sans les voir encore.

— Vingt-neuf, répondit une voix.

— Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à voix basse, car je ne connais pas cette voix-là!... Qui es-tu? demanda-t-il.

— Flatmers!...

— Bravo! s'écria Vernyct; amis, apportez des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse; servez-nous un repas, et nous réglerons nos comptes.

A ces mots, un hourra général s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux : ces figures terribles, et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce, effrayèrent Annette qui se pencha dans le sein d'Argow.

— Ce sont eux qui l'ont délivré!... lui dit Vernyct.

Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands qui souriaient en voyant, au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de respect et de dévouement. Ces hommes grossiers, devant les femmes de leurs chefs, devinrent soumis, souples et dévoués comme à des divinités. Elles n'avaient qu'à jeter un regard, il était interprété et satisfait.

On leur fit une tente avec des feuillages, et tous donnèrent leurs habits pour empêcher les effets de l'humidité. Argow et sa femme y entrèrent, et l'on plaça des sentinelles à cent pas de cet abri champêtre.

Vernyct eut le sien, puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme s'il n'y eût eu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues; et quand toutes ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avait eu le commandement en son absence lui procura une grande surprise.

— Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'ancien et nous tous sommes sauvés!...

— Comment?... demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servent aux rouliers. Cette charrette était chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifiait. Ce dernier fit un geste d'épaule, en répondant :

— Hé! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner, avec vos relais, la côte et nos vaisseaux? Vous seriez pris mille fois pour une. Tenez!...

A ces mots, il leva la masse de ballots qui semblait être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids semblait faire plier la voiture, ils avaient pratiqué très-ingénieusement une petite salle dans laquelle on avait artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avaient mis des vivres, et l'air venait par dessous la voiture.

— Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter; car on peut frapper là-dessus, je leur défie de s'imaginer qu'il y ait du monde là dedans. *L'ancien* et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton, vous les rejoindrez comme vous pourrez.

— Et qui de vous a fait cela?

— C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout arrangé avec une telle dextérité, que nous étions tous à l'admirer!... Et tenez! voilà la lettre de voiture!...

De ce moment Vernyct ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin il renvoya Jeanneton à son auberge, car c'était chez elle qu'était établi le premier relais. Tout en promettant d'aller la rejoindre aussitôt qu'Argow serait passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval, et lui donnant un baiser d'espoir, il la suivit des yeux...

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra, avec la plus vive allégresse, l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé, loua et admira cette cabane impénétrable aux yeux des plus grands argus, elle y monta, en descendit, l'essaya mainte et mainte fois, et, dans sa joie, elle embrassa Argow devant tous les brigands qui s'étaient réunis; mais, honteuse et rouge, elle se cacha en se jetant dans les bras de son mari.

— Allons, ne perdons pas de temps! s'écria Vernyct; mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire! lui dit Annette, les larmes aux yeux.

— Non, c'est un démon qu'il faut dire!...

A ces mots, il donna une poignée de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant :

— *Adieu! en voilà pour jusqu'au moment du départ*... Je suis fâché de te quitter; mais n'importe! je veillerai sur la charrette; elle emporte mon plus grand trésor!...

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux!... dit Annette.

Argow était passif au milieu de tous ces dangers; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit :

— La bonne réunion pour des amis, c'est dans le ciel! tâche que nous y soyons ensemble!... Adieu!...

Jacques et Annette furent incarcérés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier et en costume analogue, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes :

— Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir!... voilà depuis longtemps le seul péril que nous ne courions pas ensemble!...

— Il se sauvera! fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous, en cas de nouveaux malheurs; puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea, à travers les bois, vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avait été fortement excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est pas maître de rejeter, était en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie, que son chant ne pouvait pas dissiper. Il courait à toutes jambes pour arriver plus vite à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtait soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnaient dans la hotte. Il aurait voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route.

Il dévorait la terre; il marchait comme le vent, et cependant, comme il avait pris par des chemins détournés, il était physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de forces, et fait de si grands efforts pour sauver un ami, il eût été déplorable pour Vernyct de voir ses travaux rendus vains, et Argow enlevé au moment où le succès couronnait une œuvre dont la réussite avait causé tant de forfaits.

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu, en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour; tout paraissait morne et inhabité. A ce moment il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il siffla l'air par lequel il avertissait Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence régnait au dedans... la cuisine de Jeanneton était vide : se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe précédemment décrite, et trouva Jeanneton évanouie et comme morte!...

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles de l'intrépide lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère et du plus violent emportement qui fussent jamais!... Il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta muet comme sa gentille maîtresse, et chaque trait de son visage se contracta de telle manière, qu'il avait quelque ressemblance avec le tigre devant sa proie.

Tout immobile et muet qu'il était, il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette!... il ne sortit seulement pas!... tout lui disait que son ami et Annette avaient été découverts et enlevés!...

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avait débarrassées de la hotte, et, dans son désespoir, il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnait sur la grande route,

il heurta le corps du fidèle roulier qu'il vit percé de balles!...

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif; ses mains, qui étaient pendantes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s'écria :

— Que dira-t-*il?*...

Le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout à fait : ses yeux errèrent quelque temps sans idées; enfin elle vit Vernyct, le reconnut, et, se cachant le visage, elle jeta un grand cri.

— Qu'est-il arrivé?... dit-il; Jeanneton, raconte-le-moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède.

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein, et y pleura en abondance.

— Hélas! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée, j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois : ils paraissaient être des voyageurs, et *Marie* me dit que depuis mon absence la maison avait toujours bien été : elle ajouta qu'il y avait un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restaient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardait pas : alors en les examinant, je m'aperçus que c'étaient des gendarmes; cela me fit trembler, et je songeai que si la police avait su que ton premier relais était ici, elle avait dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... Alors je dis à George d'aller au devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi... Comme George sortit, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : « On ne sort pas d'ici, vous êtes en surveillance! » et il lui montra un papier... La voiture arriva... Ils ne se doutèrent de rien; mais quand ils virent que l'homme dételait et allait mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement en leur montrant des papiers dont ils furent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avait coutume d'arrêter ici. Tout allait bien... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais... ils étaient différents des siens; les gendarmes l'avaient remarqué; ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin; ils ont entouré la voiture... ils l'ont prise!... L'homme a défendu M. de Durantal si bravement, qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui!... il est là... fusillé!... Ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelas que je lui ai donné... Pauvre petite femme, elle fait peur!... elle l'embrasse!... elle le console!... *lui* est comme un saint... quoi! cela a fait pitié aux gendarmes!... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étais avec toi; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que *lui!*... Est-ce du malheur!...

Vernyct immobile lâcha un horrible jurement, et s'écria :

— Vite, tous à cheval! courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enlèverons... Non, c'est impossible... je suis seul!... Oh! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays!... oui, je n'ai plus qu'à le venger!... et mourir!... O mon pauvre capitaine!... un si brave homme!... il vous sautait sur un vaisseau avec sa hache, avec la figure calme comme celle d'une fille quand elle s'avance pour ouvrir un bal... mourir... comme un voleur!...

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avait commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton :

— Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés!...

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement? répondit Jeanneton.

Après l'avoir embrassée avec force, Vernyct reprit ses habillements véritables, s'arma et s'élança vers le chemin qui conduisait à la forêt, plein d'une rage qui le fit voler avec la rapidité d'un cerf.

En ce moment Argow et Annette arrivaient en face de leur château de Durantal : là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte, et lui dit :

— Monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture! M. de Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible... permettez que l'on aille chercher une voiture au château...

L'officier était le même qui se trouvait dans la diligence lors du premier voyage d'Annette à Valence; il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour de roue était pour Annette une douleur, et sans

le contact de l'être auquel elle avait donné toute sa vie, elle serait morte cent fois ; mais la patience, la résignation, les discours touchants et pleins de religion que lui adressait Jacques, la maintenaient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensait pas ; son amour seul la guidait, et cet amour était devenu plus que *folie*... Tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré .. et, où la société voyait un criminel, elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absous, elle ordonnait par ses regards, à tout homme, de les imiter ; et, si elle avait comparu devant la société entière, elle l'aurait persuadée !

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence : la ville était calmée, grâce aux soins de l'autorité ; mais, quand on apprit qu'on ramenait M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture jusqu'à l'ancienne prison. M. de Durantal y fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de cette prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendrissante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné !...

— Quelle barbarie ! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés !...

— Grand Dieu ! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie !... Que je vive le reste de ma vie !...

Elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard que ces événements avaient presque déjà mise dans le tombeau !...

Charles s'en fut plaider cette cause de l'amour devant les autorités, et il obtint qu'Annette resterait dans la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison, et lui apprirent que M. de Montivers était arrivé à Valence. Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur :

— Mon Dieu ! dit-elle, voici longtemps que je vous abandonne ! mais quel calice amer !... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agréable à Jacques d'être conduit par lui jusqu'au portique des cieux !... Oui ! mon époux de gloire ne fera que passer d'un vaste édifice de la création dans la *création elle-même* !...

— Courage ! lui dit M. Gérard.

— Oh ! répondit-elle, j'en aurai tant qu'*il* vivra !...

La porte de la prison se referma.

Quel ange !... se dirent-ils.

— Elle est *femme*... ce qu'elle a été *fille* !... dit M. Gérard en pleurant.



CHAPITRE XXIX.

Annette frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder un seul homme qui toujours fut résigné. Les cours, les corridors même étaient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avait jamais vu la conséquence face à face : « Demain il mourra !... » vint frapper son âme.

A ce moment, la mort se mit en elle, et, quand on lui ouvrit la porte, elle apparut à Argow comme l'ombre d'Annette et non comme Annette elle-même. Il en fut frappé, et lui dit :

— Eh, qu'as-tu, mon ange ?... tu es changée !...

— Oh, oui ! dit-elle, car je t'aime mille fois davantage ! je t'apporte tout ce qu'il y a de tendresse sur la terre, réunie dans un même cœur, et ce cœur t'appartient !... (Ici des larmes vinrent dans ses yeux, et elle lui ajouta) : Demain !...

— Demain, reprit-il, ô ma chère âme ! demain, ton époux prend son vol vers les cieux ! l'échafaud est la marche dernière qui mène au temple quand le cœur est devenu pur !... Vis avec cette idée... et pense que la mort est plus légère que les remords !... Va, l'enfer, en voyant que je tâchais de lui échapper, conduit par toi, n'a pas lâché un instant sa proie !... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment ! et quand *ils* m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie, avaient je ne sais quel attrait que je n'ai repoussé que par ton image adorée... alors j'ai vu que j'étais devenu vertueux !... je le suis maintenant ! et la terre est pour moi trop étroite, elle me rappelle mes crimes... ma guérison sera complète sur ce tréteau, devant cette foule !...

— Dieu du ciel ! faites que je ne le quitte pas !...

— Reste en exil ! répondit Argow, ange tutélaire que le Dieu de bonté envoya au criminel pour lui donner salut et joie !... ta tâche n'est pas accomplie... rends mon ami vertueux ! guide mon fils dans la voie céleste !...

— Oui ! dit-elle enflammée et le visage brillant ; car tu seras toujours avec moi !... l'étoile brillante, dont le feu pur guide le voyageur, est éternelle comme la voûte qu'elle éclaire ; mon ami, tu seras cette étoile pour Annette, pour ta famille ; et, comme une grande pensée dirige et le poëte et le peintre, tu animeras toute notre vie... si je reste !... ajouta-t-elle avec un soupir.

Une lampe accordée par faveur éclairait le cachot, et répandait une lueur funèbre. C'était la dernière

nuit du condamné, et quoique toute créature vivante fuie le meurtrier, Argow avait entre ses bras une femme qui gracieusement caressait sa chevelure, son visage. A les voir, on eût dit Léandre reçu, à la faveur d'une nuit orageuse, par Héro, et le lendemain les flots devaient emporter l'amant chéri dans l'immense abîme. . . . .

Annette effrayée jeta un cri perçant; en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avait occasionné ce cri, elle se garda bien de lui avouer la vision horrible qu'elle venait d'avoir : elle avait revu, malgré elle, cette ligne rouge sur le cou d'Argow! cette ligne fine comme la lame d'un couteau...

— Annette, lui dit Argow avec calme, écoute! Oublie, je t'en supplie, le cruel moment de demain! songe que j'ai vu tant de fois la mort, que je sais que ce n'est rien... pense que dans ce cercle qui paraît affreux, et où ma tête sera irrévocablement prise, je serai tel qu'aux Italiens, lorsque tu m'appris que nous serions unis... Sois digne de moi!... grande, énergique!... et songe que je te fais ma dernière prière... Accorde-moi ce que je vais te demander... Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même... à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant... Annette! Annette!...

Elle pleurait, son courage l'abandonnait...

— Tu mourras donc?... disait-elle.

Et, pendant quelques instants, ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur :

— Dieu! père des hommes! tu le sauveras, au moins!... tu lui donneras l'entrée d'Éden... Ah! que nous y soyons réunis à jamais!...

A ce moment, un rayon de la lune, par l'artifice de son cours, entra par les barreaux, et vint illuminer Argow et Annette qui étaient à genoux; Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé et si resplendissant, par l'effet de cette lueur qui se répandait avec grâce sur les surfaces, qu'elle se leva et dit :

— Ah ! voilà mon époux de gloire!. . le voilà!... il est prédestiné pour les cieux! et c'est moi qui l'y ai conduit!...

Cette idée lui donna une force, un courage, une énergie que les discours d'Argow fortifièrent; et, dans un moment d'enthousiasme :

— Faisons la Pâque, comme les Hébreux quand ils partirent pour la terre promise!... s'écria Argow; un dernier repas en Égypte! une dernière nuit remplie par l'amour et la religion!... entourons le dernier acte de l'homme vivant de tout ce qu'il y a de grand, de beau, de délicat . . . .

. . . .

— Son dernier baiser m'a donné la mort! dit Annette en fermant la porte de la prison. Je ne le verrai donc plus!...

Elle était comme égarée, elle courait par toutes les rues de Valence, sans pouvoir trouver son chemin. Le crépuscule du matin avait une fraîcheur qui la faisait frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travaillaient sur une place avec de la lumière.

— Je leur demanderai mon chemin, dit-elle.

Elle s'avança vers eux avec un frisson glacial, et, les yeux hagards, elle prit la main d'un homme en veste, en lui disant :

— Mon ami, quelle heure est-il?...

— Cinq heures...

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin?...

— Volontiers... où allez-vous?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes?

— Elle est folle!... dirent en chœur les trois hommes à voix basse.

—Vous ne voyez donc pas que c'est l'échafaud? .. et que ce matin l'on...

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba entre les bras du bourreau. A ces marques de douleur, il reconnut madame de Durantal : elle était là, à deux pas de l'hôtel de Charles; les deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant :

— Pauvre femme!...

L'autorité avait jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre, une seconde fois, des attentats aussi grands que ceux dont Valence avait été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arrestation et celle de son supplice matinal semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple aurait lieu le lendemain : l'on vit passer, l'on entendit construire l'échafaud, et, de toutes parts, le peuple accourut.

La place était vaste, l'échafaud se trouvait au milieu, et il était gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne semblait pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressait. On ne voyait, du haut des fenêtres, qu'une mer agitée que formaient les têtes noires des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On était pressé comme pour une fête publique, et il y avait un épouvantable flux et reflux, car le monde en abondant causait des mouvements intestins parmi cette foule, comme s'il y eût régné un ouragan.

Les fenêtres étaient toutes ouvertes et garnies de spectateurs, comme pour un tournoi. Si elles n'étaient pas pavoisées, il y avait, pour la commodité des gens qui regardaient, des coussins, des tapis... Ne faut-il pas être à son aise pour voir un supplice?... les fenêtres avaient même deux ou trois rangées de têtes!... On loua des croisées, tant il fut difficile de savourer la dernière douleur d'un homme. Il y avait beaucoup de femmes!... en France!... au XIXe siècle!... et cette scène, si elle ne se renouvelle pas souvent à Valence, se reproduit souvent dans ce royaume pendant l'année!... Si la postérité lisait des romans, et s'ils ne mouraient pas en un jour... elle demanderait où était située la France?... En Europe, là où furent jadis la Grèce et Rome.

Les uns riaient, les autres parlaient, il y avait un brouhaha comme au théâtre, avant que la pièce ne commence : peu s'en fallait que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitait le plus grand intérêt, et lorsqu'on parlait de madame de Durantal, pas une âme ne restait froide à son malheur. On se racontait la manière dont Jacques avait été pris, et quelques-uns exprimaient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paraissait quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devait passer, un hourra s'élevait, produit par je ne sais quel sentiment... Pour un homme qui raisonne il y a de quoi frémir!.... Si cette masse de peuple vient donner au malheur, par sa présence, une marque de plainte et des larmes, il serait sublime pour un criminel de voir courir le monde entier; mais si le coupable se trouvait seul avec le bourreau, le ciel, un ami et sa conscience, la justice et la religion, je crois que tout ce qui a vie et raison admirerait ce groupe dans la solitude, en se reportant, par la pensée, à cette dernière scène.

— Le voilà!... le voilà!... le voilà!...

Ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout à coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et le silence le plus épouvantable qui jamais ait régné dans une foule s'établit comme s'il eût été ordonné par un pouvoir magique.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette, qui fouettait son cheval, et par le roulement des roues sur le pavé; cette fatale charrette avait paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étaient réunies dans une même pensée, la plainte de la misère!... Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers; et, pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal était à ses côtés, et soutenait le bon prêtre qui pleurait :

— Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le ciel, vous, mon père en Dieu, du courage!... notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines : je vais être heureux, et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder... vous savez!... cette belle robe d'innocence... oh! votre sermon... il est toujours là, dans mon cœur.

En disant ces mots, Jacques regardait le firmament avec une expression angélique; la beauté du ciel semblait avoir décoré sa figure de quelque chose de brillant; les remords avaient disparu pour faire place à l'espoir; et, quand ses yeux tombèrent sur la foule, ce ne fut que pour y distribuer des sourires de bonté qui semaient les regrets. Le char marchait entre deux haies silencieuses; en fermant les yeux, l'on eût cru qu'il n'y avait personne.

Le malheur voulait que l'habitation de madame Servigné ne fût pas loin de cette place, comme on l'a vu, de manière que les cris de « Le voilà!... le voilà!... » suivis de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette et la rendirent comme aliénée.

— Ah! ils l'ont tué!... un seul coup!... s'écria-t-elle : et cette ligne rouge, la voilà!... Oh! je puis rire, maintenant, car tout ce qui est sur la terre m'est indifférent!...

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir; elle les saisissait et lançait des cris indistincts, comme un être privé de raison et qui ne parle aucune langue.

— Ma fille!.... ma fille!.... disait madame Gérard d'une voix affaiblie, ma fille!...

— Ma fille!... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père! tous mes parents sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau!...

Pendant un temps qu'aucune des personnes qui tenaient Annette ne put déterminer, on n'entendit que des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

Cependant le char était arrivé à l'échafaud; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M. de Montivers :

— Je vous recommande Annette!..... ce fut... oh! c'est un ange!..... Adieu. . . . .
. . . .

La foule allait s'écouler en silence, lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

— En recevant le coup, il murmurait Annette!... dit un homme qui était le plus près de l'échafaud.

Soudain un grand corps presque gigantesque s'élança sur l'échafaud; il avait les bras nus, il les trempa dans le sang de Jacques, et, montrant ses mains au peuple :

— Je n'essuierai ce sang, s'écria-t-il, que lorsqu'*il* sera vengé!... *Vengeance!... vengeance!... tu seras terrible!...*

Cette action, ces paroles furent comme un coup de foudre. Vernyct, car son nom fut proclamé par le peuple, se jeta au milieu de la foule, qui, saisie d'horreur, se rangea comme si le feu passait, afin de n'être pas tachée du sang que Vernyct présentait en tendant les mains : il s'élança sur un cheval et disparut.

Il y eut alors, parmi la foule, comme un réveil.

— L'avez-vous vu ?

— Oui, il avait un grand manteau noir.

— Moi, disait un autre, je n'ai vu que ses bottes.

— Était-il grand !

— Il a bien choisi, disait le premier, le côté où il n'y avait point de gendarmes...

— Son visage était bien bouleversé!.... il avait l'air d'un lion qui déchire sa proie!...

Enfin, il n'y avait pas une personne qui ne parlât de cette apparition qui fut comme un météore... Ce cri de *vengeance!...* avait retenti dans toute la place comme le son d'un clairon, et cette dernière scène de la tragédie éclipsait l'affreux dénoûment.

La place se vida lentement; mais enfin, à la chute du jour, tout avait disparu, et le calme régnait seulement là; car, dans tout Valence, on ne parlait que du serment de Vernyct, et l'on cherchait quelles seraient les victimes de cette promesse sanglante!...

L'autorité, active et prudente, prit toutes les mesures nécessaires, afin que cette insensée fidélité n'eût aucune suite fâcheuse; mais les gens qui connaissaient ce qu'avait déjà fait Vernyct, et qui jugeaient son caractère aigri par les événements, n'étaient pas sans de vives inquiétudes. L'on conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces derniers, soit par courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés qu'ils étaient par leur conscience.



CHAPITRE XXX.

Quatre heures après l'exécution, Annette vivait encore; mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvait. La chambre où gisait sa mère présentait un spectacle affreux! Tout à coup, au milieu de son délire, Annette eut comme une pensée lucide, elle s'arrêta, ne cria plus, s'assit devant le lit de sa mère, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience les paroles qui allaient sortir de cette bouche, dont les lèvres, jadis fraîches et pures, étaient comme flétries.

— *Il* m'a dit de l'ensevelir!.......

Cette phrase, prononcée par cette femme au milieu de ce cercle de parents attentifs, avait un tel caractère, qu'une terreur froide comme la mort se coula dans les veines des assistants.

— Charles! dit-elle avec un horrible sang-froid en le montrant du doigt, c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place! Il vous a pardonné, cette nuit, en m'embrassant, il me l'a dit d'une voix touchante!... Il est mort, la terre est satisfaite; on peut avouer que c'était un ange!... Eh bien! moi, Charles, je t'inflige, pour peine, d'aller redemander son corps... je dois lui obéir... il faut que nous l'ensevelissions... à Durantal, dans l'île des peupliers!... va, Charles, je serai tranquille...

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement ses yeux, déjà dénués de toute leur expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale :

— Qu'est devenue mon Annette, cette brillante vierge qui, les yeux pleins de vie, le visage rayonnant, travaillait à de la dentelle et vivait pure!.... O ma fille!... il faut l'œil d'une mère pour te reconnaître!...

— Ma mère!... ô mère chérie, bénissez-moi et ne m'accablez pas!... mon fardeau est plus lourd que le vôtre... vous n'avez encore rien perdu!...

— Et l'honneur!... s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête, et dit à voix basse :

— Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie!... c'était une âme née pour être grande et généreuse, elle le fut trop tard!...

Madame Gérard se maintint sur son séant, prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et dit, avec cette voix et ce sentiment qui rendent ces sortes de scènes pleines de majesté :

— Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bien et que consolation. Dieu nous frappe, il a ses raisons, sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble!...

Elle retomba sur son oreiller, en serrant la main d'Annette. M. Gérard vint la regarder, et, devinant son intention, madame Gérard lui dit :

— Je vais très-bien, mon Gérard!...

Mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées...

Au bout de deux heures passées dans l'angoisse et le silence, Charles parut et dit à Annette :

— Le corps de mon cousin est en route pour Durantal; quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

— Sur-le-champ ! dit-elle.

Elle fut à son père, l'embrassa avec une espèce de folie, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Gérard.

M. Gérard, Annette, Charles, M. et madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chute du jour, pour Durantal.

— Hier, à cette heure, *il* vivait !... dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une sorte de décomposition dans les traits de l'aimable femme qui succombait sous le poids de ses malheurs. En effet, Annette n'était plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissait; il semblait que son énergie se fût enfuie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvaient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devait éprouver : on l'entendit se plaindre, comme si elle était seule; elle déplorait surtout *une douleur qui lui sciait le cou;* ses jambes... elle ne les sentait pas; elle étouffait, voulut soulever la glace de la voiture, et elle la laissa, parce qu'elle *ne le pouvait pas!...*

Charles sentit des larmes amères couler dans ses yeux, en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux : toutes les veines du visage étaient marquées; les cheveux d'Annette étaient devenus, durant cette journée, blancs comme de la neige; elle ne s'en apercevait pas; son souffle s'échappait avec peine d'entre ses lèvres blanches; ses yeux, toujours pleins d'expression, étaient levés vers les étoiles, et ils étaient comme secs et brûlants... Charles lui prit la main; elle avait le froid de la mort. Charles serra la main de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard affirmatif qui le remplit de terreur. Il y a des êtres qui ont, malgré leur peu d'esprit, le don d'être sublimes par un geste, ou peut-être les circonstances seules donnent-elles le ton aux individus...

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence : son chant était grave, mais d'une mélodie extraordinaire : elle ne chantait rien qui fût connu, sa musique paraissait venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous, et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui semblait dire adieu à la terre; elle avait les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetait d'avance l'auréole des saints...

En mettant pied à terre, et revoyant Durantal qui se dessinait dans les cieux comme un immense géant, Annette pleura... Elle prit le bras de Charles et marcha avec assez de peine dans l'avenue; elle ne se plaignait pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles s'aperçut alors que sa cousine n'avait pas longtemps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup d'œil. Elle regarda de sang-froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière; mais, avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa, avec un plaisir amer, tout ce que son mari avait coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale, et déposa un baiser sur la couche. La chambre était restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua de l'argent à tous ceux qui avaient servi à Durantal, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit, sur ses papiers, quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens : elle fit tout cela naturellement. Puis, ayant parcouru les galeries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête; elle s'élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

L'on se mit en marche vers l'île des peupliers : les deux nègres portaient le corps de leur maître, et Annette se repaissait, avec une effroyable avidité, des formes qu'un linge éblouissant laissait apercevoir. Elle tendait les mains comme pour palper encore le seul être qu'elle aima d'amour; ses yeux même avaient la voracité du besoin; elle embrassait par sa vue le corps tout entier...

— Oh ! elle est morte !... se dit Charles...

Ce convoi silencieux passa à travers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnait le cortége de sa lumière pure, et l'on n'entendait que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal par terre; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'Église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit :

— Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là !... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas !

— Il y est !... cria une voix sourde (et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement et mystérieusement). Mais pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié !...

— Vernyct, dit-elle en l'amenant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne

lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux !

— Non!... (Et le féroce lieutenant, levant ses mains ensanglantées vers le ciel, ajouta) : J'ai ma religion à moi... *il* sera vengé!...

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avaient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette qui voulait prier, de sa douce voix, l'ami de Jacques... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri... elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres lui jetèrent deux pelletées de terre; on se précipita pour la relever, mais elle était morte!... ses cheveux s'étaient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnait l'aspect d'une sainte que l'on retirait de sa tombe... il n'y avait aucun espoir.

L'on n'osa pas la séparer de celui qu'elle tenait embrassé par un dernier effort de l'instinct de l'amour!...

Vernyct s'avança et dit :

— On m'a tué deux amis! je veux deux victimes!

Et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il fut à Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit :

— Voilà le reste de toute la fortune de Durantal; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il fallait pour Jéanneton et pour récompenser mes amis!... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai, soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera... Adieu!... vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays; mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct!...

Il s'élança dans le taillis; mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il la lui secoua fortement, en lui disant d'une voix émue :

— Je te recommande Jeanneton! ne crois pas, parce qu'elle s'est donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée... Pour un honnête homme, c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une créature vivante... Adieu!...

On ne le revit plus.

Ainsi qu'au théâtre, lorsqu'une fois le nœud d'un drame est tranché, il devient tellement impossible de réussir à intéresser, qu'on a fait une loi de cesser à l'instant; mais la curiosité des lecteurs ne serait pas satisfaite si je n'achevais de donner le détail des actions du lieutenant, qui, toutes criminelles et horribles qu'elles soient, ont un genre d'intérêt pour certains lecteurs. Alors il sera loisible à celui qui ne s'intéresse qu'à Annette et au Criminel d'en rester là. Ceux qui voudront tout connaître n'auront qu'à poursuivre.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas longtemps à cette fille chérie; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard*.

Ce ne sont pas les mourants qu'il faut plaindre!... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que ce pauvre être éprouva pour se séparer de son bureau des droits réunis, qu'il avait dirigé pendant trente ans, l'on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittait un être avec lequel il avait cheminé presque toute sa vie. Jamais l'idée d'une infidélité ne lui était venue en tête, et il avait toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvait revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours?... Il allait dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup); mais, pour le pauvre homme, être sans guide et sans point de mire, ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressait toujours le même sourire... Il faisait pitié même à ceux qui ne le connaissaient pas, car il semblait qu'à chaque acte d'existence il lui manquât quelque chose qu'il ne pouvait définir, et qui rendît sa vie incomplète. Cette douleur passive, qui reste longtemps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du cœur et répand sur la vie une teinte d'indécision, est tout aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal, et y fit du bien sans éclat : il allait chaque jour arroser les fleurs qu'il planta lui-même sur *leur* tombe, car il ne *les* nomma jamais... Le nom d'Annette le faisait même pâlir... Enfin, s'il ne resta pas trois heures sur *sa* tombe pendant les premiers jours, il y alla perpétuellement par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été, et cette triste histoire devait être toujours pour lui comme arrivée de la veille. Les malheureux virent en lui une réunion de quatre êtres qui semblaient vivre en lui et l'accompagner toujours.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef peint dans le premier chapitre de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près; car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle-sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles.

Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'était dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus que Vernyct et Jeanneton.

Un grand mois s'était écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avait cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venait à y penser, c'était pour dire :

— Eh bien, cet homme qui a paru sur l'échafaud pour annoncer de si grands malheurs, qu'est-il devenu ?

— L'on n'en sait rien, répondait-on ; il paraît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin..., disait un autre ; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi, à la place de M. de Ruysan, je demanderais mon changement... Cet homme a annoncé par ses actes un grand caractère... il est peut-être comme le chat qui attend avec patience le moment de s'élancer sur sa proie.

Cependant, au bout d'un mois, le feu de la curiosité s'était amorti : le procès sur l'évasion de M. de Durantal n'avait pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquait à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avait en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnait un bal, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville y assistait : M. de Ruysan et M. de Rabon y étaient, et s'en allèrent vers les onze heures... A minuit, au milieu d'une contredanse, l'on entendit des cris affreux, des hurlements, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons semblaient convoquer toute la ville... L'on se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venait de la place sur laquelle avait eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés !...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués, et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place, en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan que deux hommes traînaient impitoyablement. Chaque cavalier avait une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils cavalcadaient dans la place, avec des hurlements effroyables, et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la Saint-Barthélemy, ou des féroces septembriseurs, rien ne pourrait donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru voulait faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portaient vers l'endroit où les spectateurs faisaient mine de se révolter, et ils montraient sur-le-champ une forêt de carabines tendues. Ce que l'on se figure du *boa* et de sa proie était réalisé : la foule, comme *charmée*, restait immobile.

Aux armes ! aux armes !... criait-on de toutes parts !... Les uns couraient aux casernes, les autres aux postes voisins ; et pour la seconde fois Valence était, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques.

Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accourait au grand galop, et celui des tambours de la troupe de ligne qui venait au pas redoublé...

Alors le grand fantôme noir qui traînait M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenait M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule ; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitants !...

On voyait avec surprise des femmes en robes de bal et toute l'assemblée du préfet mêlées aux habitants. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et chacun, une lumière à la main, regardait immobile cette affreuse scène.

— Accordez-moi un moment, dit M. de Ruysan à son farouche bourreau, je veux faire ma prière...

— Bah ! pour un *oremus* de plus ou de moins, l'on ne vous damnera pas.

— Si vous voulez qu'on vous accorde du répit à l'heure de la mort, accordez-m'en ! demanda M. de Rabon.

— Je ne veux pas de délai quand je mourrai !... répondit le nègre.

Les deux têtes tombèrent ensemble !...

— A la même place ! cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes arrivèrent ; mais le lieutenant et Milo étaient remontés à cheval ; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout

portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité, qu'il fut impossible de les poursuivre. . . . .

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces horribles brigands à quelque prix que ce fût.

Telle fut la vengeance de l'homme qui ne promettait jamais rien qu'il n'essayât de le tenir...

CONCLUSION.

Vernyct et ses quarante camarades, n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait, se retirèrent dans les bois; mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct, absolument comme s'il se fût agi d'une armée entière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connaissance de la guerre qui lui était déclarée, il se mit en campagne, et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tombait à l'improviste sur les postes des troupes, et les détruisait; il arrêtait sur les routes, même en plein jour, et se livrait à toutes les cruautés que lui dictaient et son désir de vengeance et son naturel sauvage, que les événements arrivés à son ami avaient aigri; cependant, d'après les diverses aventures rapportées, et dont on tenait registre à Valence, l'on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisaient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçait que sur ceux qui faisaient partie d'une certaine classe de la société; ainsi, il était impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenaient à l'administration; il était cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police : souvent il ordonnait de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentait de retenir les officiers comme otages; quelquefois il donnait de l'argent à ceux qui en manquaient, et il payait tout ce qu'il prenait.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et que ses gens. Sa résistance fut si longue, et son adresse était telle, que l'on se vit obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens était blessé, qu'il devenait impossible de le transporter, et qu'il était menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avait ordre de l'achever; car Vernyct et ses gens craignaient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avait péri. Lorsque le hasard voulait qu'un brigand tombât entre les mains des assaillants, Vernyct annonçait aussitôt l'intention de mettre à mort tous ses prisonniers, et alors l'on échangeait le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps; mais, quelque habile que fût le lieutenant, il perdait souvent du monde, et il ne cherchait pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui; alors, au bout de trois mois, il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Ce combat d'hommes en guerre avec la société pourrait, à lui seul, fournir le sujet d'un ouvrage qui ne laisserait pas d'être curieux par la singularité des maximes, le contraste des caractères et l'intérêt de cette action tumultueuse; mais ici une telle peinture n'est pas l'objet de cette conclusion, et nous n'avons rapporté succinctement l'histoire de cette horde, qu'afin d'arriver à la mort de Vernyct.

Après la mort d'Annette et de son mari, Jeanneton s'était retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existait entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avait point inquiété Jeanneton, et semblait fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence était assez facile à interpréter, et Vernyct avait assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissait Jeanneton que comme un piége auquel on prétendait le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton : c'était chez elle qu'il prenait ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvait dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisements qu'il savait prendre, sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant longtemps des dangers qu'il courait. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rôdaient dans l'auberge; souvent Vernyct se maintint par la force; mais le danger croissait, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avait fait donner, par ses douze hommes, une alarme à tous les postes qui entouraient l'auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis, par cette ruse qui lui était familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendait avec impatience, car il y avait environ huit jours qu'ils ne s'étaient vus, et il l'avait fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connaît, préparait donc elle-même le souper de Vernyct; un feu brillant illuminait l'auberge; chacun de ses gens était aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de

feu, les cris et les combats qui commencèrent assez loin les surveillants et les troupes. Il était neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'auberge attendait le maître de Jeanneton, et, comme cette dernière fermait la trappe qui se trouvait au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description précédemment, le cri rauque par lequel Vernyct s'annonçait ordinairement se fit entendre; elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle était montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparé pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

— D'où viens-tu?... Pourquoi as-tu été si longtemps absent? etc...

Et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours tombant sur la nécessité de quitter un pays sur lequel il avait assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisait toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarde fixement, et lui dit :

— Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort... que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'*ils* m'ont massacré?

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues.

— Jeanneton n'est donc rien pour toi?... dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton, partout où les pleurs avaient coulé.

— Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit :

— J'oubliais que du jour que je t'ai aimé je n'étais plus un être raisonnable... je dois partager toutes tes pensées; ainsi tes sentiments sont les miens...

Elle le regarda, et alors, elle s'empressa de le débarrasser de son tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table; mais cette petite scène l'avait tellement émue que sa gaieté semblait éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route, sans que personne y fît attention : c'était un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup d'œil, et, reconnaissant Vernyct, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avait si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtrait et riait, lorsque tout à coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandonnèrent; Vernyct riait de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse :

— Ils viennent!... ils viennent!...

Jeanneton, frappée, répéta :

— Ils viennent!...

— Il y a des gendarmes!... et un bataillon entier de soldats!...

— Des soldats!... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagème du lieutenant avait été réitéré tant de fois, qu'à cette dernière il n'avait pas complétement réussi : les chefs des postes s'étaient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la majeure partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venaient de mettre en marche sans faire de bruit.

— Jeanneton! s'écria Vernyct.

Et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive qui émeut si puissamment.

— Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous!...

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu'ils dressaient l'échelle, Vernyct, avec le sang-froid d'une jeune fille qui se mire, prenait son arme terrible, et examinait si les amorces, les charges, la poudre, étaient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entrait. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté de la grande route, et là remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimait, la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre : ses yeux étaient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvait Vernyct.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenait son tromblon appuyé contre le plancher, cachait cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcourait la salle avec curiosité.

Cette salle était pleine de soldats; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et, quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne se trouvait pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle; alors, quand on aperçut Vernyct, il s'éleva un cri terrible : « En avant! » s'écria le capitaine qui grimpa le premier sur l'échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa

au bas de l'échelle, et, quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et, avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, comme si un canon eût craché son fleuve de mitraille : chaque soldat était couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyct avança la tête hors de la trappe ; mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la rechargea comme un chasseur pourrait recharger son fusil après avoir tiré sur une compagnie de perdreaux, et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint un conseil de guerre pour savoir quel parti prendre. Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendrait pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombraient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultaient, il hésita s'il ne se mêlerait pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque, tout à coup, il vit qu'on lui ôtait tout moyen de salut, car on formait un cercle de troupes autour de la maison, et il aperçut allumer des torches.

En effet, l'on avait résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé, s'il faisait mine de vouloir se sauver.

Jeanneton criait comme une folle, et injuriait les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats hardis jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisaient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie, agitées par le vent ou par des poutres qui tombaient, semblaient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusillait cette maison en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme semblait indiquer la présence du lieutenant.

A minuit, les flammes n'avaient plus trouvé d'aliments ; tout était consumé, et, à la lueur des torches et de l'incendie, dont il s'échappait encore quelques légères flammes, les soldats étaient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistait encore, et, à chaque fois que quelque chose remuait, les soldats, toujours épouvantés par Vernyct, tiraient précipitamment.

Ils venaient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'était approché, lorsque tout à coup, du sein de cette cendre noire, s'élève, avec la rapidité de l'éclair, un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnaissent le lieutenant à ses vêtements de cuir, à ses formes sèches et maigres !... La stupeur s'empare de tout le monde ; Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui. A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Il paraît que le lieutenant s'était réfugié dans le caveau où jadis Jeanneton avait enseveli son chevreau, et que la voûte épaisse et tout en pierre du caveau préserva le lieutenant de l'incendie, mais que, ne pouvant supporter plus longtemps le défaut d'air et l'horrible chaleur occasionnée par l'incendie, il avait préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis par leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

PHYSIOLOGIE

DU MARIAGE.

La femme qui, sur le titre de ce livre, serait tentée de l'ouvrir, peut s'en dispenser : elle l'a déjà lu sans le savoir : un homme, tel malicieux qu'il puisse être, ne dira jamais des femmes autant de bien ni autant de mal qu'elles en pensent elles-mêmes.

Si, malgré cet avis, une femme persistait à lire l'ouvrage, la délicatesse devra lui imposer la loi de ne pas médire de l'auteur; du moment où, se privant des approbations qui flattent le plus les artistes, il a en quelque sorte gravé, sur le frontispice de son livre, la prudente inscription mise sur la porte du Muséum d'anatomie comparée : *les dames n'entrent pas ici.*

INTRODUCTION.

« Le mariage ne dérive point de la nature. — « La famille orientale diffère entièrement de la « famille occidentale. — L'homme est le ministre « de la nature, et la société vient s'enter sur « elle. — Les lois sont faites pour les mœurs, « et les mœurs varient. » Le mariage peut donc subir le perfectionnement graduel auquel toutes les choses humaines paraissent soumises.

Ces paroles, prononcées devant le conseil d'État par Napoléon, lors de la discussion du Code civil, frappèrent vivement l'auteur de ce livre.

Peut-être, à son insu, mirent-elles en lui le germe de l'ouvrage qu'il offre aujourd'hui au public.

En effet, à l'époque où, beaucoup plus jeune, il étudia le droit français, le mot ADULTÈRE lui causa de singulières impressions.

Immense dans le Code, jamais ce mot n'apparaissait à son imagination sans traîner à sa suite un lugubre cortége. Les Larmes, la Honte, la Haine, la Terreur, des Crimes secrets, de sanglantes Guerres, des Familles sans chef, le Malheur, se personnifiaient devant lui et se dressaient soudain quand il lisait le mot sacramentel : — ADULTÈRE !

Plus tard, en abordant les plages les mieux cultivées de la société, l'auteur s'aperçut que la sévérité des lois conjugales y était assez généralement tempérée par l'adultère. Il trouva la somme des mauvais ménages supérieure de beaucoup à celle des mariages heureux, et il crut remarquer, le premier, que, de toutes les connaissances humaines, celle du mariage était la moins avancée.

Mais ce fut une observation de jeune homme ; et, chez lui comme chez tant d'autres, semblable à une pierre jetée au sein d'un lac, elle se perdit dans le gouffre de ses pensées tumultueuses.

Cependant l'auteur observa, malgré lui ; et il se forma lentement, dans son imagination, comme un essaim d'idées plus ou moins justes sur la nature des choses conjugales. Les ouvrages se forment peut-être dans les âmes aussi mystérieusement que poussent les truffes au milieu des plaines parfumées du Périgord.

De la primitive et sainte frayeur que lui causa l'adultère, et de l'observation qu'il avait étourdiment faite, naquit un matin la plus minime de toutes les pensées. C'était une raillerie sur le mariage. Deux époux s'aimaient pour la première fois après vingt-sept ans de ménage.

Il s'amusa de ce petit pamphlet conjugal, et passa délicieusement une semaine tout entière à grouper autour de cette innocente épigramme la multitude d'idées qu'il avait acquises à son insu et qu'il s'étonna de trouver en lui.

Mais ce badinage tomba devant une observa-

tion magistrale; et, docile aux avis, l'auteur se rejeta dans l'insouciance de ses habitudes paresseuses.

Alors ce léger principe de science et de plaisanterie se perfectionna tout seul dans les champs de la pensée : chaque phrase de l'œuvre condamnée y prit racine, et s'y fortifia, restant comme une petite branche d'arbre qui, laissée sur le sable par une soirée d'hiver, se trouve couverte le lendemain de ces blanches et bizarres cristallisations que dessinent les gelées capricieuses de la nuit. Ainsi l'ébauche vécut et devint le point de départ d'une multitude de ramifications morales. Ce fut comme un polype qui s'engendra de lui-même.

Les sensations de sa jeunesse, les observations qu'une puissance importune lui faisait faire, trouvèrent des points d'appui dans les moindres événements. Bien plus, cette masse d'idées s'harmonisa, s'anima, se personnifia presque, et marcha dans les pays fantastiques où l'âme aime à faire vagabonder ses folles progénitures.

A travers les préoccupations du monde et de la vie, il y avait toujours en l'auteur une voix qui lui faisait les révélations les plus moqueuses au moment même où il examinait avec le plus de plaisir une femme dansant, souriant, ou causant. De même que Méphistophélès montre du doigt, à Faust, dans l'épouvantable assemblée du Broken, de sinistres figures; de même l'auteur sentait un démon qui, au sein d'un bal, venait lui frapper familièrement sur l'épaule et lui dire :

— Vois-tu ce sourire enchanteur? C'est un sourire de haine...

Tantôt le démon se pavanait comme un capitan des anciennes comédies de Hardy. Il secouait la pourpre d'un manteau brodé, et s'efforçait de remettre à neuf les vieux clinquants et les oripeaux de la gloire.

Tantôt il poussait, à la manière de Rabelais, un rire large et franc, et traçait, sur la muraille d'une rue, un mot qui pouvait servir de pendant à celui de : « Trinque! » seul oracle obtenu de la dive bouteille.

Souvent ce Trilby littéraire se laissait voir assis sur des monceaux de livres; et, de ses doigts crochus, il indiquait malicieusement deux volumes jaunes dont le titre flamboyait aux regards. Puis, quand il voyait l'auteur attentif, il épelait d'une voix aussi agaçante que les sons d'un harmonica : — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Mais presque toujours, il apparaissait, le soir, au moment des songes. Alors, caressant comme une fée, il essayait d'apprivoiser, par de douces paroles, l'âme qu'il s'était soumise. Aussi railleur que séduisant, aussi souple qu'une femme, aussi cruel qu'un tigre, son amitié était plus redoutable que sa haine; car il ne savait pas faire une caresse sans égratigner.

Une nuit entre autres, il essaya la puissance de tous ses sortiléges et les couronna par un dernier effort. Il vint, il s'assit sur le bord du lit, comme une jeune fille pleine d'amour qui d'abord se tait, mais dont les yeux brillent, et à laquelle son secret finit par échapper.

— Ceci, dit-il, est le prospectus d'un scaphandre, au moyen duquel on pourra se promener sur la Seine à pied sec. Cet autre volume est le rapport de l'Institut sur un vêtement propre à nous faire traverser les flammes sans nous brûler. Ne proposeras-tu donc rien qui puisse préserver le mariage des malheurs du froid et du chaud?... Mais écoute!... VOICI L'ART DE CONSERVER LES SUBSTANCES ALIMENTAIRES, L'ART D'EMPÊCHER LES CHEMINÉES DE FUMER, L'ART DE FAIRE DE BON MORTIER, L'ART DE METTRE SA CRAVATE, L'ART DE DÉCOUPER LES VIANDES. (Il nomma, en une minute, un nombre si prodigieux de livres, que l'auteur en eut comme un éblouissement.) Ces myriades de livres ont été dévorés, disait-il, et cependant tout le monde ne bâtit pas et ne mange pas, tout le monde n'a pas de cravate et ne se chauffe pas, tandis que tout le monde se marie un peu!... Mais tiens, vois!...

Alors sa main fit un geste, et sembla découvrir, dans le lointain, un océan où tous les livres du siècle se remuaient comme par des mouvements de vagues. Les in-18 ricochaient; les in-8° qu'on jetait rendaient un son grave, allaient au fond et ne remontaient que bien péniblement, empêchés par des in-12 et des in-32 qui foisonnaient et se résolvaient en mousse légère. Les

lames furieuses étaient chargées de journalistes, de protes, de papetiers, d'apprentis, de commis, d'imprimeurs, dont on ne voyait que les têtes, pêle-mêle avec les livres. Des milliers de voix criaient comme celles des écoliers au bain. Allaient et venaient dans leurs canots quelques hommes occupés à pêcher les livres et à les apporter au rivage devant un grand homme dédaigneux vêtu de noir, sec et froid : c'étaient les libraires et le public. Du doigt le démon montra un esquif nouvellement pavoisé, cinglant à pleines voiles et portant une affiche en guise de pavillon; puis, poussant un rire sardonique, il lut d'une voix perçante : — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

L'auteur devint amoureux, et le diable le laissa tranquille, car il aurait eu affaire à trop forte partie s'il était revenu dans un logis habité par une femme.

Quelques années se passèrent, sans autres tourments que ceux de l'amour, et l'auteur put se croire guéri d'une infirmité par une autre.

Mais un soir il se trouva dans un salon de Paris, où l'un des hommes qui faisaient partie du cercle décrit devant la cheminée par quelques personnes, prit la parole et dit d'une voix sépulcrale :

« Un fait eut lieu à Gand, au moment où j'y étais. Attaquée d'une maladie mortelle, une dame, veuve depuis dix ans, gisait dans son lit. Son dernier soupir était attendu par trois héritiers collatéraux qui ne la quittaient pas, de peur qu'elle ne fît un testament au profit du Béguinage de la ville. La malade gardait le silence, paraissait assoupie, et la mort semblait s'emparer lentement de son visage muet et livide.

« Voyez-vous, au milieu d'une nuit d'hiver, les trois parents silencieusement assis devant le lit? Une vieille garde-malade est là qui hoche la tête, et le médecin, voyant avec anxiété la maladie arriver à son dernier période, tient son chapeau d'une main, et de l'autre fait un geste aux parents, comme pour leur dire : — Je n'ai plus de visites à vous faire.

« Un silence solennel permettait d'entendre les sifflements sourds d'une pluie de neige qui fouettait sur les volets. De peur que les yeux de la mourante ne fussent blessés par la lumière, le plus jeune des héritiers avait adapté un garde-vue à la bougie placée près du lit, de sorte que le cercle lumineux du flambeau atteignait à peine à l'oreiller funèbre sur lequel la figure jaunie de la malade se détachait comme un christ mal doré sur une croix d'argent terni. Alors les lueurs ondoyantes jetées par les flammes bleues d'un petillant foyer, éclairaient seules cette chambre sombre où allait se dénouer un drame.

« En effet un tison roula tout à coup du foyer sur le parquet comme pour présager un événement.

« A ce bruit, la malade se dresse brusquement sur son séant et ouvre deux yeux aussi clairs que ceux d'un chat. Tout le monde étonné la contemple. Elle regarde le tison marcher; et, avant que personne eût songé à s'opposer au mouvement inattendu produit par une sorte de délire, elle saute hors de son lit, saisit les pincettes, et rejette le charbon dans la cheminée. La garde, le médecin, les parents, s'élancent et la prennent dans leurs bras. Elle est recouchée, elle pose la tête sur le chevet; et quelques minutes sont à peine écoulées, qu'elle meurt, gardant, même après sa mort, son regard fixement arrêté sur la feuille de parquet à laquelle avait touché le tison.

« A peine la comtese Van-Ostroëm eut-elle expiré, que les trois cohéritiers se jetèrent un coup d'œil de méfiance, et ne pensant déjà plus à leur tante, se montrèrent le mystérieux parquet. Comme c'étaient des Hollandais, le calcul fut chez eux aussi prompt que leurs regards. Il fut convenu, par trois mots prononcés à voix basse, qu'aucun d'eux ne quitterait la chambre. Un laquais alla chercher un ouvrier; et les âmes collatérales palpitèrent vivement, quand, réunis autour de ce riche parquet, les trois Hollandais virent un petit apprenti donner le premier coup de ciseau. Le bois est tranché!...

« — Ma tante a fait un geste!... dit le plus jeune des héritiers.

« — Non, c'est un effet des ondulations de la lumière!... répondit le plus âgé qui avait à

la fois l'œil sur le trésor et sur la morte.

« Ils trouvèrent, précisément à l'endroit où le tison avait roulé, une masse artistement enveloppée d'une couche de plâtre.

« — Allez!... dit le vieux cohéritier.

« Le ciseau de l'apprenti fit sauter une tête humaine, et je ne sais quel vestige d'habillement leur fit reconnaître le comte que toute la ville croyait mort à Java et dont la perte avait été vivement pleurée par sa femme. »

Le narrateur de cette vieille histoire était un grand homme sec, à l'œil fauve, à cheveux bruns... L'auteur crut apercevoir de vagues ressemblances entre lui et le démon qui, jadis, l'avait tant tourmenté; mais l'étranger n'avait pas le pied fourchu. Tout à coup le mot ADULTÈRE sonna aux oreilles de l'auteur; et alors, cette espèce de cloche réveilla, dans son imagination, les figures les plus lugubres du cortége qui, naguère, défilait à la suite de ces prestigieuses syllabes.

A compter de cette soirée, les persécutions fantasmagoriques d'un ouvrage qui n'existait pas recommencèrent; et, à aucune époque de sa vie, l'auteur ne fut assailli d'autant d'idées fallacieuses sur le fatal sujet de ce livre. Mais il résista courageusement à l'Esprit, bien que ce dernier rattachât les moindres événements de la vie à cette œuvre inconnue, et que, semblable à un commis de la douane, il plombât tout de son chiffre.

Quelques jours après, l'auteur se trouva dans la compagnie de deux dames. La première avait été une des plus humaines et des plus spirituelles femmes de la cour de Napoléon. Arrivée jadis à une haute position sociale, la restauration l'y surprit, et l'en renversa. Alors elle s'était faite ermite. La seconde, jeune et belle, jouait en ce moment, à Paris, le rôle d'une femme à la mode.

Elles étaient amies, parce que l'une ayant quarante ans et l'autre vingt-deux, leurs prétentions mettaient rarement en présence leur vanité sur le même terrain. L'auteur étant sans conséquence pour l'une des deux dames, et l'autre l'ayant deviné, elles continuèrent en sa présence une conversation assez franche qu'elles avaient commencée sur leur métier de femme.

— Avez-vous remarqué, ma chère, que les femmes n'aiment en général que des sots?

— Que dites-vous donc là, duchesse? et comment accorderez-vous cette remarque avec l'aversion qu'elles ont pour leurs maris?

— Mais c'est une tyrannie! se dit l'auteur. Voilà donc maintenant le diable en cornette?...

— Non, ma chère, je ne plaisante pas! reprit la duchesse, et il y a de quoi faire frémir pour soi-même, depuis que j'ai contemplé un peu plus froidement les personnes que j'ai connues autrefois. L'esprit a toujours un brillant qui nous blesse, et l'homme qui en a beaucoup nous effraye peut-être. S'il est fier, il ne sera pas jaloux, et alors il ne saurait nous plaire. Enfin nous aimons peut-être mieux élever un homme jusqu'à nous, que de monter jusqu'à lui... Le talent a bien des succès à nous faire partager, mais le sot donne des jouissances, et nous préférons toujours entendre dire : « Voilà un bien bel homme! » à voir notre amant aller à l'Institut.

— En voilà bien assez, duchesse! Vous m'avez épouvantée.

Et la jeune coquette, se mettant à faire les portraits des amants dont raffolaient toutes les femmes de sa connaissance, n'y trouva pas un seul homme d'esprit.

— Mais, par ma vertu, dit-elle, leurs maris valent mieux...

— Ce sont leurs maris! répondit gravement la duchesse.

— Mais, demanda l'auteur, l'infortune dont un mari est menacé en France, est-elle donc inévitable?

— Oui! répondit la duchesse en riant. Et l'acharnement de certaines femmes contre celles qui ont l'heureux malheur d'avoir une passion, prouve combien la chasteté leur est à charge. Sans la peur du diable, l'une serait Laïs; l'autre doit sa vertu à la sécheresse de son cœur; celle-là à la manière sotte dont s'est comporté son premier amant; celle-là...

L'auteur arrêta le torrent de ces révélations, en faisant part aux deux dames du projet d'ouvrage par lequel il était persécuté. Elles y sourirent, et promirent beaucoup de conseils. La

plus jeune fournit gaiement un des premiers capitaux de l'entreprise, en disant qu'elle se chargeait de prouver mathématiquement que les femmes entièrement vertueuses étaient des êtres de raison.

Alors, rentré chez lui, l'auteur dit à son démon :

— Arrive ! Je suis prêt. Signons le pacte !

Le démon ne revint plus.

Si l'auteur écrit ici la biographie de son livre, ce n'est par aucune inspiration de fatuité. Il raconte des faits qui pourront servir à l'histoire de la pensée humaine, et qui expliqueront sans doute l'ouvrage même.

Il n'est peut-être pas indifférent à certains anatomistes de la pensée de savoir que l'âme est femme. Ainsi, tant que l'auteur s'interdisait de penser au livre qu'il devait faire, le livre se montrait écrit partout. Il en trouvait une page sur le lit d'un malade, une autre sur le canapé d'un boudoir. Les regards des femmes, quand elles tournoyaient emportées par une valse, lui jetaient des pensées ; un geste, une parole, fécondaient son cerveau dédaigneux.

Le jour où il se dit : « Cet ouvrage qui m'obsède, se fera !... » tout a fui ; et, comme les trois Hollandais, il releva un squelette, là où il se baissait pour saisir un trésor.

Une douce et pâle figure succéda au démon tentateur. Elle avait des manières engageantes et de la bonhomie. Ses représentations étaient désarmées des pointes aiguës de la critique. Elle prodiguait plus de mots que d'idées, et semblait avoir peur du bruit.

C'était peut-être le génie familier des honorables députés qui siégent au centre de la chambre.

— Ne vaut-il pas mieux, disait-elle, laisser les choses comme elles sont ?

« Vont-elles donc si mal ?

« Il faut croire au mariage comme à l'immortalité de l'âme ; et vous ne faites certainement pas un livre pour vanter le bonheur conjugal.

« D'ailleurs vous conclurez sans doute d'après un millier de ménages parisiens qui ne sont que des exceptions.

« Vous trouverez peut-être des maris disposés à vous abandonner leurs femmes ; mais aucun fils ne vous abandonnera sa mère...

« Quelques personnes, blessées par les opinions que vous professerez, soupçonneront vos mœurs, calomnieront vos intentions.

« Enfin, pour toucher aux écrouelles sociales, il faut être roi, ou tout au moins premier « consul.

Quoiqu'elle apparût sous la forme qui pouvait plaire le plus à l'auteur, la Raison ne fut point écoutée ; car dans le lointain la Folie agitait la marotte de Panurge, et il voulait s'en saisir. Quand il essaya de la prendre, il se trouva qu'elle était aussi lourde que la massue d'Hercule. D'ailleurs, le curé de Meudon l'avait garnie de manière à ce qu'un jeune homme, qui se pique moins de bien faire un livre que d'être bien ganté, ne pouvait vraiment pas y toucher.

— Notre ouvrage est-il fini ? demanda un matin la plus jeune des deux complices féminins de l'auteur.

— Hélas ! madame, me récompenserez-vous de toutes les haines qu'il pourra soulever contre moi ?

Elle fit un geste, et alors l'auteur répondit à son indécision par une expression d'insouciance.

— Quoi, vous hésiteriez ! Publiez-le, n'ayez pas peur. Aujourd'hui nous prenons un livre bien plus pour la façon que pour l'étoffe.

Quoique l'auteur ne se donne ici que pour l'humble secrétaire de deux dames, il a, tout en coordonnant leurs observations, accompli plus d'une tâche. Une seule peut-être était restée au sujet du mariage : celle de recueillir les choses que tout le monde pense et que personne n'exprime ; mais aussi, faire un livre avec l'esprit de tout le monde, n'est-ce pas s'exposer à ce qu'il ne plaise à personne ?

Cependant l'éclectisme de ce livre le sauvera peut-être. Tout en raillant, l'auteur a essayé de populariser quelques idées consolantes. Il a presque toujours tenté de réveiller des ressorts inconnus dans l'âme humaine. Tout en prenant la défense des intérêts les plus matériels, les jugeant ou les condamnant, il aura peut-être fait apercevoir plus d'une jouissance intellectuelle.

Mais l'auteur n'a pas la sotte prétention d'avoir toujours réussi à faire des plaisanteries de bon goût; seulement il a compté sur la diversité des esprits, pour recevoir autant de blâme que d'approbation. La matière était si grave, qu'il a constamment essayé de l'*anecdoter*, puisque aujourd'hui les anecdotes sont le passeport de toute morale et l'antinarcotique de tous les livres.

Dans celui-ci, où tout est analyse et observation, la fatigue chez le lecteur et le MOI chez l'auteur étaient inévitables. C'est un des malheurs les plus grands qui puissent arriver à un ouvrage, et l'auteur ne se l'est pas dissimulé. Alors il a disposé les rudiments de son livre de manière à ménager des haltes au lecteur. Ce système a été consacré par un écrivain qui faisait sur le GOUT un travail assez semblable à celui dont il s'occupait sur le MARIAGE, et auquel il se permettra d'emprunter quelques paroles pour exprimer une pensée qui leur est commune. Ce sera une sorte d'hommage rendu à son devancier dont la mort a suivi de si près le succès.

« Quand j'écris et parle de moi, au singulier, « cela suppose une confabulation avec le lecteur; « il peut examiner, discuter, douter et même « rire; mais, quand je m'arme du redoutable « NOUS, je professe, il faut se soumettre. » (*Brillat-Savarin,* préface de la PHYSIOLOGIE DU GOUT.)

DE BALZAC.

15 décembre 1829.

PHYSIOLOGIE

DU MARIAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous parlerons contre les lois insensées, jusqu'à ce qu'on les réforme, et, en attendant, nous nous y soumettrons aveuglément.

(*Supplément au Voyage de Bougainville.*)

DIDEROT.

MÉDITATION I.

LE SUJET.

Physiologie, que me veux-tu?

Ton but est-il de nous démontrer que le mariage unit, pour toute la vie, deux êtres qui ne se connaissent pas?

Que la vie est dans la passion et qu'aucune passion ne résiste au mariage?

Que le mariage est une institution nécessaire au maintien des sociétés, mais qu'il est contraire aux lois de la nature?

Que le divorce, cet admirable palliatif aux maux du mariage, sera unanimement redemandé?

Que, malgré tous ses inconvénients, le mariage est la source première de la propriété?

Qu'il offre d'incalculables gages de sécurité aux gouvernements?

Qu'il y a quelque chose de touchant dans l'association de deux êtres pour supporter les peines de la vie?

Qu'il y a quelque chose de ridicule à vouloir qu'une même pensée dirige deux volontés?

Que la femme est traitée en esclave?

Qu'il n'y a pas de mariages entièrement heureux?

Que le mariage est gros de crimes, et que les assassinats connus ne sont pas les pires?

Que la fidélité est impossible, au moins à l'homme?

Qu'une expertise, si elle pouvait s'établir, prouverait plus de troubles que de sécurité dans la transmission patrimoniale des propriétés?

Que l'adultère occasionne plus de maux que le mariage ne procure de biens?

Que l'infidélité de la femme remonte aux premiers temps des sociétés, et que le mariage a résisté à cette perpétuité de fraudes?

Que les lois de l'amour attachent si fortement deux êtres, qu'aucune loi humaine ne saurait les séparer?

Que s'il y a des mariages écrits sur les registres de l'officialité, il y en a de formés par les vœux de la nature, par une douce conformité ou par une entière dissemblance dans la pensée, et par des conformations corporelles; qu'ainsi le ciel et la terre se contrarient sans cesse?

Qu'il y a des maris riches de taille et d'esprit supérieur, dont les femmes ont des amants fort laids, petits ou stupides?...

Toutes ces questions fourniraient, au besoin, des livres; mais ces livres sont faits et les questions résolues.

Physiologie, que me veux-tu?

Révèles-tu des principes nouveaux? Viens-tu prétendre qu'il faut mettre les femmes en commun? Lycurgue et quelques peuplades grecques, des Tartares et des sauvages, l'ont essayé.

Serait-ce qu'il faut les renfermer? Les Ottomans l'ont fait, et ils les remettent aujourd'hui en liberté.

Serait-ce qu'il faut marier les filles sans dot et les exclure du droit de succéder?... Des auteurs anglais et des moralistes ont prouvé que c'était, avec le divorce, le moyen le plus sûr de rendre les mariages heureux.

Serait-ce qu'il faut une petite Agar dans chaque ménage? Il n'est pas besoin de loi pour cela. L'article du Code qui prononce des peines contre la femme adultère, en quelque lieu que le crime soit commis, et celui qui ne punit un mari qu'autant que sa concubine habite sous le toit conjugal, admettent implicitement des maîtresses en ville.

Sanchez a disserté sur tous les cas pénitentiaires du mariage; il a même argumenté sur la légitimité, sur l'opportunité de chaque plaisir; il a tracé tous les devoirs moraux, religieux, corporels des époux; bref, son ouvrage formerait douze volumes in-8° si l'on réimprimait ce gros in-folio intitulé *de Matrimonio*.

Des nuées de jurisconsultes ont lancé des nuées de traités sur les difficultés légales qui naissent du mariage. Il existe même des ouvrages sur le congrès judiciaire.

Des légions de médecins ont fait paraître des légions de livres sur le mariage dans ses rapports avec la chirurgie et la médecine.

Au XIXe siècle, la Physiologie du Mariage est donc une insignifiante compilation ou l'œuvre d'un niais écrite pour d'autres niais : de vieux prêtres ont pris leurs balances d'or et pesé les moindres scrupules; de vieux jurisconsultes ont mis leurs lunettes et distingué toutes les espèces; de vieux médecins ont pris le scalpel et l'ont promené sur toutes les plaies; de vieux juges ont monté sur leur siége et jugé tous les cas rédhibitoires; des générations entières ont passé en jetant leurs cris de joie ou de douleur; chaque siècle a lancé son vote dans l'urne; le Saint-Esprit, les poëtes, les écrivains, ont tout enregistré depuis Ève jusqu'à la guerre de Troie, depuis Hélène jusqu'à madame de Maintenon, depuis la femme de Louis XIV jusqu'à la Contemporaine.

Physiologie, que me veux-tu donc?

Voudrais-tu par hasard nous présenter des tableaux plus ou moins bien dessinés, pour nous convaincre qu'un homme se marie :

Par Ambition... cela est bien connu;

Par Bonté, pour arracher une fille à la tyrannie de sa mère;

Par Colère, pour déshériter des collatéraux;

Par Dédain d'une maîtresse infidèle;

Par Ennui de la délicieuse vie de garçon;

Par Folie, c'en est toujours une;

Par Gageure, c'est le cas le plus rare;

Par Honneur, comme George Dandin;

Par Intérêt, mais c'est toujours ainsi;

Par Jeunesse, au sortir du collége, en étourdi;

Par Laideur, en craignant de manquer de femme un jour;

Par Machiavélisme, pour hériter promptement d'une vieille;

Par Nécessité, pour donner un état à son fils;

Par Obligation, la demoiselle ayant été faible;

Par Passion, pour s'en guérir plus sûrement;

Par Querelle, pour finir un procès;

Par Reconnaissance, c'est donner plus qu'on n'a reçu;

Par Sagesse, cela arrive encore aux doctrinaires;

Par Testament, quand un oncle mort vous grève son héritage d'une fille à épouser;

Par Vieillesse, pour faire une fin;

Par Usage, à l'imitation de ses aïeux;

Par Zèle, comme le duc de Saint-Aignan, qui ne voulait pas commettre de péchés.

Mais ces accidents-là ont fourni les sujets de trente mille comédies et de cent mille romans.

Physiologie, pour la troisième et dernière fois, que me veux-tu?

Ici tout est banal comme les pavés d'une rue, vulgaire comme un carrefour. Le mariage est plus connu que Barrabas de la Passion; toutes les vieilles idées qu'il réveille roulent dans les littératures depuis que le monde est monde, et il n'y a pas d'opinion utile et de projet saugrenu qui n'aient été

trouver un auteur, un imprimeur, un libraire et un lecteur.

Permettez-moi de vous dire comme Rabelais, notre maître à tous :

« Gens de bien, Dieu vous sauve et vous « garde! Où êtes-vous? je ne peux vous voir. At- « tendez que je chausse mes lunettes. Ah! ah! je « vous vois. Vous, vos femmes, vos enfants, êtes « en santé désirée? — Cela me plait. »

Mais ce n'est pas pour vous que j'écris. Puisque vous avez de grands enfants, tout est dit.

« Ah! c'est vous, buveurs très-illustres, vous « goutteux très-précieux et vous croûtes-levées in- « fatigables, mignons poivrés, qui pantagruélisez « tout le jour, qui avez des pies privées bien gual- « lantes, et allez à tierce, à sexte, à none, et pa- « reillement à vêpres, à complies, qui iriez voire- « ment toujours. »

Ce n'est pas à vous que s'adresse la *Physiologie du mariage*, puisque vous n'êtes pas mariés. Ainsi soit-il toujours!

« Vous tas de serrabaites, cagotz, escargotz, hy- « pocrites, caphartz, frapartz, botineurs, romipetes « et autres telles gens qui se sont déguisés, comme « masques, pour tromper le monde!... arrière, « mastins, hors de la carrière! hors d'ici, cerveaux « à bourrelet!... De par le diable, êtes-vous encore « là?... »

Alors il ne me reste plus, peut-être, que de bonnes âmes aimant à rire. Non de ces pleurards qui veulent se noyer à tout propos en vers et en prose, qui font les malades en odes, en sonnets, en méditations; non de ces songe-creux en toute sorte, mais quelques-uns de ces anciens pantagruélistes qui n'y regardent pas de si près quand il s'agit de banqueter et de goguenarder, qui trouvent du bon dans le livre *des pois au lard, cum commento*, de Rabelais, dans celui *de la dignité des Braguettes*, et qui estiment ces beaux livres de haulte gresse, legiers au prochas, hardis à la rencontre.

L'on ne peut guère plus rire du gouvernement, mes amis, depuis qu'il a trouvé le moyen de lever quinze cents millions d'impôts. Les papegaux, les évégaux, les moines et moinesses ne sont pas encore assez riches pour qu'on puisse boire chez eux; mais arrive saint Michel qui chassa le diable du ciel, et nous verrons peut-être le bon temps revenir! Partant, il ne nous reste en ce moment que le mariage en France qui soit matière à rire. Disciples de Panurge, de vous seuls je veux pour lecteurs. Vous savez prendre et quitter un livre à propos, faire du plus aisé, comprendre à demi-mot et tirer nourriture d'un os médullaire.

Ces gens à microscope, qui ne voient qu'un point, les censeurs enfin, ont-ils bien tout dit, tout passé en revue, ont-ils prononcé en dernier ressort qu'un livre sur le mariage est aussi impossible à exécuter qu'une cruche cassée à rendre neuve? Oui, maître fou. Pressurez le mariage, il n'en sortira jamais rien que du plaisir pour les garçons et de l'ennui pour les maris. C'est la morale éternelle. Un million de pages imprimées n'auront pas d'autre substance.

Cependant voici ma première proposition :

Le mariage est un combat à outrance avant lequel les deux époux demandent au ciel sa bénédiction, parce que s'aimer toujours est la plus téméraire des entreprises. Le combat ne tarde pas à commencer, et la victoire, c'est-à-dire la liberté, demeure au plus adroit.

D'accord. Où voyez-vous là une conception neuve?

Eh bien, je m'adresse aux mariés d'hier et d'aujourd'hui, à ceux qui, en sortant de l'église ou de la municipalité, conçoivent l'espérance de garder leurs femmes pour eux seuls; à ceux à qui je ne sais quel égoïsme ou quel sentiment indéfinissable fait dire à l'aspect des malheurs d'autrui : « Cela ne m'arrivera pas à moi! »

Je m'adresse à ces marins qui, après avoir vu des vaisseaux sombrer, se mettent en mer; à ces garçons qui, après avoir causé le naufrage de plus d'une vertu conjugale, osent se marier.

Et voici le sujet!

Un jeune homme, un vieillard peut-être, amoureux ou non, vient d'acquérir par un contrat bien et dûment enregistré à la mairie, dans le ciel et sur les contrôles du domaine, une jeune fille à longs cheveux, aux yeux noirs et humides, aux petits pieds, aux doigts mignons et effilés, à la bouche vermeille, aux dents d'ivoire, bien faite, toute frémissante, appétissante et toute pimpante, blanche comme un lis, comblée des trésors les plus désirables de la beauté : ses cils baissés ressemblent aux dards de la couronne de fer; sa peau, tissu aussi frais que la corolle d'un camélia blanc, est nuancée de la pourpre des camélias rouges; sur son teint virginal l'œil croit voir la fleur d'un jeune fruit et le duvet imperceptible d'une pêche diaprée; l'azur des veines distille une riche chaleur à travers ce réseau clair; elle demande et donne la vie; elle est toute joie et tout amour, toute gentillesse et toute naïveté. Elle aime son époux, ou du moins croit l'aimer...

L'amoureux mari a dit dans le fond de son cœur : « Ces yeux ne verront que moi, cette bouche ne frémira d'amour que pour moi, cette douce main ne versera les chatouilleux trésors de la volupté que sur moi, ce sein ne palpitera qu'à ma voix, cette âme endormie ne s'éveillera qu'à ma volonté; je serai seul à plonger mes doigts dans ces tresses brillantes, seul je promènerai de rêveuses caresses sur cette tête frissonnante. Je ferai veiller la Mort à mon

chevet pour défendre l'accès du lit nuptial à l'étranger ravisseur; ce trône de l'amour nagera dans le sang des imprudents ou dans le mien. Repos, honneur, félicité, liens paternels, fortune de mes enfants, tout est là; je veux tout défendre comme une lionne ses petits. Malheur à qui mettra le pied dans mon antre! »

Eh bien, courageux athlète, nous applaudissons à ton dessein. Jusqu'ici nul géomètre n'a osé tracer des lignes de longitude et de latitude sur la mer conjugale : les vieux maris ont eu vergogne d'indiquer les bancs de sable, les récifs, les écueils, les brisants, les moussons, les côtes et les courants, qui ont détruit leurs barques, tant ils avaient honte de leurs naufrages. Il manquait un guide, une boussole aux pèlerins mariés... Cet ouvrage est destiné à leur en servir.

Sans parler des épiciers et des drapiers, il existe tant de gens qui sont trop occupés pour perdre du temps à chercher les raisons secrètes qui font agir les femmes, que c'est une œuvre charitable que de leur classer par titres et par chapitres toutes les situations secrètes du mariage. Une bonne table des matières leur permettra de mettre le doigt sur les mouvements du cœur de leurs femmes, comme la table des logarithmes leur apprend le produit d'une multiplication.

Eh bien, que vous en semble? N'est-ce pas une entreprise neuve et à laquelle tout philosophe a renoncé que de montrer comment on peut empêcher une femme de tromper son mari? N'est-ce pas la comédie des comédies? N'est-ce pas un autre *speculum vitæ humanæ?* Il ne s'agit plus de ces questions oiseuses dont nous avons fait justice dans cette *Méditation*. Aujourd'hui, en morale comme dans les sciences exactes, le siècle demande des faits, des observations. Nous en apportons.

Commençons donc par examiner le véritable état des choses, par analyser les forces de chaque parti. Avant d'armer notre champion imaginaire, calculons le nombre de ses ennemis, comptons les cosaques qui veulent envahir sa petite patrie.

S'embarque avec nous qui voudra, rira qui pourra. Levez l'ancre, hissez les voiles! Vous savez de quel petit point rond vous partez? C'est un grand avantage que nous avons sur bien des livres.

Quant à notre fantaisie de rire en pleurant et de pleurer en riant, comme le divin Rabelais buvait en mangeant et mangeait en buvant; quant à notre manie de mettre Héraclite et Démocrite dans la même page, de n'avoir ni style, ni préméditation de phrase... si quelqu'un de l'équipage en murmure... hors du tillac les vieux cerveaux à bourrelet, les classiques en maillot, les romantiques en linceul, et vogue la galère!

Tout ce monde-là nous reprochera peut-être de ressembler à ceux qui disent d'un air joyeux : « Je vais vous conter une histoire qui vous fera rire!...» Il s'agit bien de plaisanter quand on parle de mariage! Ne devinez-vous pas que nous le considérons comme une légère maladie à laquelle nous sommes tous sujets, et que ce livre en est la monographie?

— Mais vous, votre galère ou votre ouvrage, avez l'air de ces postillons qui, en partant d'un relais, font claquer leur fouet parce qu'ils mènent des Anglais. Vous n'aurez pas couru au grand galop pendant une demi-lieue que vous descendrez pour remettre un trait ou laisser souffler vos chevaux. Pourquoi sonner de la trompette avant la victoire?

— Eh, chers pantagruélistes, il suffit aujourd'hui d'avoir des prétentions à un succès pour l'obtenir; et comme, après tout, les grands ouvrages ne sont peut-être que de petites idées bien développées, je ne vois pas pourquoi je ne chercherais pas à cueillir des lauriers, ne fût-ce que pour couronner ces tant salés jambons qui nous aideront à humer le piot.

. — Un instant, pilote! Ne partons pas sans faire une petite définition.

Lecteurs, si vous rencontrez de loin en loin, comme dans le monde, les mots de *vertu* ou de *femmes vertueuses* en cet ouvrage, convenons que la vertu sera cette pénible facilité avec laquelle une épouse réserve son cœur à un mari; à moins que le mot ne soit employé dans un sens général, distinction qui est abandonnée à la sagacité naturelle de chacun.

MÉDITATION II.

STATISTIQUE CONJUGALE.

L'administration s'est occupée depuis vingt ans environ à chercher combien le sol de la France contient d'hectares de bois, de prés, de vignes, de jachères. Elle ne s'en est pas tenue là, et a voulu connaître le nombre et la nature des animaux. Les savants ont été plus loin. Ils ont compté les stères de bois, les kilogrammes de bœuf, les litres de vin, les pommes et les œufs consommés à Paris. Mais personne ne s'est encore avisé, soit au nom de l'honneur marital, soit dans l'intérêt des gens à marier, soit au profit de la morale et de la perfectibilité des institutions humaines, d'examiner le nombre des femmes honnêtes. Quoi! le ministère français interrogé pourra répondre qu'il a tant d'hommes sous les armes, tant d'espions, tant d'employés, tant d'écoliers; et quant aux femmes vertueuses...? néant. S'il prenait à un roi de France la fantaisie de chercher son auguste compagne parmi

ses sujettes, l'administration ne pourrait même pas lui indiquer le gros de brebis blanches au sein duquel il aurait à choisir; elle serait obligée d'en venir à quelque institution de rosières, ce qui apprêterait à rire.

Les anciens seraient-ils donc nos maîtres en institutions politiques comme en morale? L'histoire nous apprend qu'Assuérus, voulant prendre femme parmi les filles de Perse, choisit Esther, la plus vertueuse et la plus belle. Ses ministres avaient donc nécessairement trouvé un mode quelconque d'écrémer la population. Malheureusement la Bible, si claire sur toutes les questions matrimoniales, a omis de nous donner cette loi d'élection conjugale.

Essayons de suppléer à ce silence de l'administration, en établissant le décompte du sexe féminin en France. Ici, nous réclamons l'attention de tous les amis de la morale publique, et nous les instituons juges de notre manière de procéder. Nous tâcherons d'être assez généreux dans nos évaluations, assez exact dans nos raisonnements, pour faire admettre par tout le monde le résultat de cette analyse.

On compte généralement trente millions d'habitants en France.

Quelques naturalistes pensent que le nombre des femmes surpasse celui des hommes; mais comme beaucoup de statisticiens sont de l'opinion contraire, nous prendrons le calcul le plus vraisemblable, en admettant quinze millions de femmes.

Nous commencerons par retrancher de cette somme totale environ neuf millions de créatures qui, au premier abord, semblent avoir assez de ressemblance avec la femme, mais qu'un examen approfondi nous a contraint de rejeter.

Expliquons-nous.

Les naturalistes ne considèrent en l'homme qu'un genre unique de cet ordre de Bimanes, établi par Duméril, dans sa zoologie analytique, page 16, et auquel Bory-Saint-Vincent a cru devoir ajouter le genre Orang, sous prétexte de le compléter.

Si ces zoologistes ne voient en nous qu'un mammifère, à trente-deux vertèbres, ayant un os hyoïde, possédant plus de plis que tout autre animal dans les hémisphères du cerveau; si, pour eux, il n'existe d'autres différences dans cet ordre que celles qui sont introduites par l'influence des climats, lesquelles ont fourni la nomenclature de quinze espèces dont il est inutile de citer les noms scientifiques, le physiologiste doit avoir aussi le droit d'établir ses genres et ses sous-genres, d'après certains degrés d'intelligence et certaines conditions d'existence morale et pécuniaire.

Or, les neuf millions d'êtres dont il est ici question, offrent bien au premier aspect tous les caractères attribués à l'espèce humaine : ils ont l'os hyoïde, le bec coracoïde, l'acromion et l'arcade zygomatique, permis donc à ces messieurs du Jardin des Plantes de les classer dans le genre Bimane; mais que ce soient des femmes!... voilà ce que notre physiologie n'admettra jamais.

Pour nous et pour ceux auxquels ce livre est destiné, une femme est une variété rare dans le genre humain, et dont voici les principaux caractères physiologiques.

Cette espèce est due aux soins particuliers que les hommes ont pu donner à sa culture, grâce à la puissance de l'or et à la chaleur morale de la civilisation.

Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur de voir souiller sa blanche tunique. Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes; à brosser ses ongles roses, à les couper en amande; à baigner souvent ses membres délicats. Elle ne se plaît, pendant la nuit, que sur le duvet le plus doux, pendant le jour, que sur des divans de crin; aussi la position horizontale est-elle celle qu'elle prend le plus volontiers. Sa voix est d'une douceur pénétrante, ses mouvements sont gracieux. Elle parle avec une merveilleuse facilité. Elle ne s'adonne à aucun travail pénible, et cependant, malgré sa faiblesse apparente, il y a des fardeaux qu'elle sait porter et remuer avec une aisance miraculeuse. Elle fuit l'éclat du soleil et s'en préserve par d'ingénieux moyens. Pour elle marcher est une fatigue; mange-t-elle? c'est un mystère; partage-t-elle les besoins des autres espèces? c'est un problème. Curieuse à l'excès, elle se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose; car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu. Aimer est sa religion : elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime. Être aimée est le but de toutes ses actions, exciter des désirs celui de tous ses gestes. Aussi ne songe-t-elle qu'aux moyens de briller : elle ne se meut qu'au sein d'une sphère de grâce et d'élégance; c'est pour elle que la jeune Indienne a filé le poil souple des chèvres du Thibet, que Tarare tisse ses voiles d'air, que Bruxelles fait courir des navettes chargées du lin le plus pur et le plus délié, que Visapour dispute aux entrailles de la terre des cailloux étincelants, et que Sèvres dore sa blanche argile. Elle médite nuit et jour de nouvelles parures, emploie sa vie à faire empeser ses robes, à chiffonner des fichus. Elle va se montrant brillante et fraîche à des inconnus dont les hom-

mages la flattent, dont les désirs la charment, bien qu'ils lui soient indifférents. Les heures dérobées au sein d'elle-même et à la volupté, elle les emploie à chanter les airs les plus doux : c'est pour elle que la France et l'Italie inventent leurs délicieux concerts, et que Naples donne aux cordes une âme harmonieuse. Cette espèce, enfin, est la reine du monde et l'esclave d'un désir.

Elle redoute le mariage parce qu'il finit par gâter la taille, mais elle s'y livre parce qu'il promet le bonheur. Si elle fait des enfants, c'est par un pur hasard. Quand ils sont grands, elle les cache.

Ces traits, pris à l'aventure entre mille, se retrouvent-ils en ces créatures dont les mains sont noires comme celles des singes, et la peau tannée comme les vieux parchemins d'un *Olim;* dont le visage est brûlé par le soleil, et le cou ridé comme celui des dindons ; qui sont couvertes de haillons ; dont la voix est rauque, l'intelligence nulle, l'odeur insupportable ; qui ne songent qu'à la huche au pain, qui sont incessamment courbées vers la terre, qui piochent, qui hersent, qui fanent, glanent, moissonnent, pétrissent le pain, teillent du chanvre ; qui, pêle-mêle avec des bestiaux, des enfants et des hommes, habitent des trous à peine couverts de paille ; auxquelles enfin il importe peu d'où pleuvent les enfants : en produire beaucoup pour en livrer beaucoup à la misère et au travail est toute leur tâche, et si leur amour n'est pas un labeur comme celui des champs, il est au moins une spéculation.

Hélas ! s'il y a de par le monde des marchandes assises tout le jour entre de la chandelle et de la cassonade, des fermières qui traient les vaches, des infortunées dont on se sert comme de bêtes de somme dans les manufactures, ou qui portent la hotte, la houe et l'éventaire ; s'il existe malheureusement trop de créatures vulgaires pour lesquelles la vie de l'âme, les bienfaits de l'éducation, les délicieux orages du cœur sont un paradis inaccessible, et si la nature a voulu qu'elles eussent un bec coracoïde, un os hyoïde et trente-deux vertèbres, qu'elles restent pour le physiologiste dans le genre Orang ! Ici, nous ne stipulons que pour les oisifs, pour ceux qui ont le temps et l'esprit d'aimer, pour les riches qui ont acheté la propriété des passions, pour les intelligences qui ont conquis le monopole des chimères. Anathème sur tout ce qui ne vit pas de la pensée ! Disons *raca* et même racaille de qui n'est pas ardent, jeune, beau et passionné. C'est l'expression publique du sentiment secret des philanthropes qui savent lire ou peuvent monter en équipage. Dans nos neuf millions de proscrites, le percepteur, le magistrat, le législateur, le prêtre, voient sans doute des âmes, des administrés, des justiciables, des contribuables ; mais l'homme à sentiment, le philosophe de boudoir, tout en mangeant le petit pain de griot semé et récolté par ces créatures-là, les rejetteront comme nous hors du genre femme. Pour eux, il n'y a de femme que celle qui peut inspirer de l'amour ; il n'y a d'existant que la créature investie du sacerdoce de la pensée par une éducation privilégiée, et chez laquelle l'oisiveté a développé la puissance de l'imagination ; enfin il n'y a d'être que celui dont l'âme rêve, en amour, autant de jouissances intellectuelles que de plaisirs physiques.

Cependant nous ferons observer que ces neuf millions de Parias femelles produisent çà et là ces milliers de paysannes qui, par des circonstances bizarres, sont jolies comme des Amours. Elles arrivent à Paris ou dans les grandes villes et finissent par monter au rang des femmes comme il faut ; mais pour ces deux ou trois mille créatures privilégiées, il y en a cent mille autres qui restent servantes ou se jettent en d'effroyables désordres. Néanmoins nous tiendrons compte à la population féminine de ces Pompadours de village.

Ce premier calcul est fondé sur cette découverte de la statistique, qu'en France il y a dix-huit millions de pauvres, dix millions de gens aisés, et deux millions de riches.

Il n'existe donc en France que six millions de femmes dont les hommes à sentiment s'occupent, se sont occupés, ou s'occuperont.

Soumettons cette élite sociale à un examen philosophique.

Nous pensons, sans crainte d'être démenti, que les époux qui ont vingt ans de ménage doivent dormir tranquillement sans avoir à redouter l'invasion de l'amour et le scandale d'un procès en criminelle conversation.

Alors, de ces six millions d'individus il faudra distraire environ deux millions de femmes extrêmement aimables, parce qu'à quarante ans passés elles ont vu le monde ; mais comme elles ne peuvent remuer le cœur de personne, elles sont en dehors de la question dont il s'agit. Si elles ont le malheur de ne pas être recherchées pour leur amabilité, l'ennui les gagne ; elles se jettent dans la dévotion, dans les chats, les petits chiens, et autres manies qui n'offensent que Dieu.

Les calculs faits, au bureau des longitudes, sur la population, nous autorisent à soustraire encore de la masse totale deux millions de petites filles, jolies à croquer : elles en sont à l'ABC de la vie, et jouent innocemment avec d'autres enfants, sans se douter que ces petits *malis*, qui alors les font rire, les feront pleurer un jour.

Maintenant sur les deux millions de femmes res-

tant, quel est l'homme raisonnable qui ne nous abandonnera pas cent mille pauvres filles bossues, laides, quinteuses, rachitiques, malades, aveugles, blessées, pauvres quoique bien élevées; mais demeurant toutes demoiselles, et n'offensant aucunement, par ce moyen, les saintes lois du Mariage?

Nous refusera-t-on quatre cent mille autres filles qui se trouvent sœurs de Sainte-Camille, sœurs de charité, religieuses, institutrices, demoiselles de compagnie, etc.? mais nous mettrons dans ce saint voisinage le nombre assez difficile à évaluer des jeunes personnes trop grandes pour jouer avec les petits garçons, et trop jeunes encore pour éparpiller leur couronne de fleurs d'oranger.

Enfin, sur les quinze cent mille sujets qui se trouvent au fond de notre creuset, nous diminuerons encore cinq cent mille autres unités que nous attribuerons aux filles de Baal qui font plaisir aux gens peu délicats. Nous y comprendrons même, sans crainte qu'elles se gâtent ensemble, les femmes entretenues, les modistes, les filles de boutique, les mercières, les actrices, les cantatrices, les filles d'Opéra, les figurantes, les servantes-maîtresses, les femmes de chambre, etc. La plupart de ces créatures excitent bien des passions, mais elles trouvent de l'indécence à faire prévenir un notaire, un maire, un ecclésiastique et un monde de rieurs, du jour et du moment où elles se donnent à un amant. Leur système, justement blâmé par une société curieuse, a l'avantage de ne les obliger à rien envers les hommes, envers M. le maire, envers la justice. Or, ne portant atteinte à aucun serment public, ces femmes n'appartiennent en rien à un ouvrage exclusivement consacré aux mariages légitimes.

C'est demander bien peu pour cet article, dira-on; mais il formera compensation à ceux que des amateurs pourraient trouver trop enflés. Si quelqu'un, par amour pour une riche douairière, veut la faire passer dans le million restant, il la prendra sur le chapitre des sœurs de charité, des filles d'Opéra ou des bossues. Enfin, nous n'avons appelé que cinq cent mille têtes à former cette dernière catégorie, parce qu'il arrive souvent, comme on l'a vu ci-dessus, que les neuf millions de paysannes l'augmentent d'un grand nombre de sujets. Nous avons négligé la classe ouvrière et le petit commerce, par la même raison : les femmes de ces deux sections sociales sont le produit des efforts que font les neuf millions de bimanes femelles pour s'élever vers les hautes régions de la civilisation. Sans cette scrupuleuse exactitude, beaucoup de personnes regarderaient cette Méditation de statistique conjugale comme une plaisanterie.

Nous avons bien pensé à organiser une petite classe de cent mille individus, pour former une caisse d'amortissement de l'espèce, et servir d'asile aux femmes qui tombent dans un état mitoyen, comme les veuves, par exemple; mais nous avons préféré compter largement.

Il est facile de prouver la justesse de notre analyse : une seule réflexion suffit.

La vie de la femme se partage en trois époques bien distinctes : la première commence au berceau et se termine à l'âge de nubilité; la seconde embrasse le temps pendant lequel une femme appartient au mariage; la troisième s'ouvre par l'âge critique, sommation assez brutale que la nature fait aux passions d'avoir à cesser. Ces trois sphères d'existence, étant, à peu de chose près, égales en durée, doivent diviser en nombres égaux une quantité donnée de femmes. Ainsi, dans une masse de six millions, l'on trouve, sauf les fractions qu'il est loisible aux savants de chercher, environ deux millions de filles entre un an et dix-huit, deux millions de femmes âgées de dix-huit ans au moins, de quarante au plus, et deux millions de vieilles. Les caprices de l'état social ont donc distribué les deux millions de femmes aptes à se marier en trois grandes catégories d'existence, savoir : celles qui restent filles par les raisons que nous avons déduites, celles dont la vertu importe peu aux maris, et le million de femmes légitimes dont nous avons à nous occuper.

Vous voyez, par ce dépouillement assez exact de la population femelle, qu'il existe à peine en France un petit troupeau d'un million de brebis blanches, bercail privilégié où tous les loups veulent entrer.

Faisons passer par une autre étamine ce million de femmes déjà triées sur le volet.

Pour parvenir à une appréciation plus vraie du degré de confiance qu'un homme doit avoir en sa femme, supposons pour un moment que toutes ces épouses tromperont leurs maris.

Dans cette hypothèse, il conviendra de retrancher environ un vingtième de jeunes personnes qui, mariées de la veille, seront au moins fidèles à leurs serments pendant un certain temps.

Un autre vingtième sera malade. C'est accorder une bien faible part aux douleurs humaines.

Certaines passions qui, dit-on, détruisent l'empire de l'homme sur le cœur de la femme, la laideur, les chagrins, les grossesses, réclament encore un vingtième.

L'adultère ne s'établit pas dans le cœur d'une femme mariée comme on tire un coup de pistolet. Quand même la sympathie ferait naître des sentiments à la première vue, il y a toujours un combat dont la durée forme une certaine non-valeur dans la somme totale des infidélités conjugales. C'est presque insulter la pudeur en France que de ne repré-

senter le temps de ces combats dans un pays si naturellement guerrier, que par un vingtième du total des femmes; mais alors nous supposerons que certaines femmes malades conservent leurs amants au milieu des potions calmantes, et qu'il y a des femmes dont la grossesse fait sourire quelque célibataire sournois. Nous sauverons ainsi la pudeur de celles qui combattent pour la vertu...

Par la même raison, nous n'oserons pas croire qu'une femme abandonnée par son amant en trouve un autre *hic et nunc;* mais cette non-valeur-là étant nécessairement plus faible que la précédente, nous l'estimerons à un quarantième.

Ce retranchements réduiront notre masse à huit cent mille femmes, quand il s'agira de déterminer le nombre de celles qui offenseront la foi conjugale.

En ce moment, qui ne voudrait pas rester persuadé que ces femmes sont vertueuses? Ne sont-elles pas la fleur du pays? Ne sont-elles pas toutes verdissantes, ravissantes, étourdissantes de beauté, de jeunesse, de vie et d'amour? Croire à leur vertu est une espèce de religion sociale; car elles sont l'ornement du monde et font la gloire de la France.

C'est donc au sein de ce million que nous avons à chercher :

Le nombre des femmes honnêtes;

Le nombre des femmes vertueuses.

Cette investigation et ces deux catégories demandent des Méditations entières, qui serviront d'appendice à celle-ci.

MÉDITATION III.

DE LA FEMME HONNÊTE.

La Méditation précédente a démontré que nous possédons en France une masse flottante d'un million de femmes exploitant le privilége d'inspirer les passions qu'un galant homme avoue sans honte ou cache avec plaisir.

C'est donc sur ce million de femmes qu'il faut promener notre lanterne diogénique, pour trouver les femmes honnêtes du pays.

Cette recherche nous entraîne à quelques digressions.

Deux jeunes gens bien mis, dont le corps svelte et les bras arrondis ressemblent à la demoiselle d'un paveur, et dont les bottes sont supérieurement faites, se rencontrent un matin sur le boulevard, à la sortie du passage des Panoramas.

— Tiens, c'est toi!

— Oui, mon cher, je me ressemble, n'est-ce pas?

Et de rire plus ou moins spirituellement, suivant la nature de la plaisanterie qui ouvre la conversation.

Quand ils se sont examinés avec la curiosité sournoise d'un gendarme qui cherche à reconnaître un signalement; qu'ils sont bien convaincus de la fraîcheur respective de leurs gants, de leurs gilets, et de la grâce avec laquelle leurs cravates sont nouées; qu'ils sont à peu près certains qu'aucun d'eux n'est tombé dans le malheur, ils se prennent le bras, et s'ils partent du théâtre des Variétés, ils n'arriveront pas à la hauteur de Frascati sans s'être adressé une question un peu drue, dont voici la traduction libre :

— Qui épousons-nous pour le moment?...

Règle générale, c'est toujours une femme charmante.

Quel est le fantassin de Paris dans l'oreille duquel il n'est pas tombé, comme des balles en un jour de bataille, des milliers de mots prononcés par les passants, et qui n'ait pas saisi une de ces innombrables paroles, gelées en l'air, dont parle Rabelais? Mais la plupart des hommes se promènent à Paris comme ils mangent, comme ils vivent, sans y penser.

Il existe peu de musiciens habiles, de physionomistes exercés qui sachent reconnaître de quelle clef ces notes éparses sont signées, de quelle passion elles procèdent.

Oh! errer dans Paris! adorable et délicieuse existence!

Flâner est une science, c'est la gastronomie de l'œil. Se promener, c'est végéter; flâner, c'est vivre. La jeune et jolie femme longtemps contemplée par des yeux ardents serait encore bien plus recevable à prétendre un salaire, que le rôtisseur qui demandait vingt sous au Limousin dont le nez enflé à toutes voiles aspirait de nourrissants parfums. Flâner, c'est jouir; c'est recueillir des traits d'esprit; c'est admirer de sublimes tableaux de malheur, d'amour, de joie, des portraits gracieux ou grotesques; c'est plonger ses regards au fond de mille existences; jeune, c'est tout désirer, tout posséder; vieillard, c'est vivre de la vie des jeunes gens, c'est épouser leurs passions.

Or, que de réponses un flâneur artiste n'a-t-il pas entendu faire à l'interrogation catégorique sur laquelle nous sommes restés!

— Elle a trente-cinq ans, mais tu ne lui en donnerais pas vingt! dit un bouillant jeune homme aux yeux petillants, et qui, libéré du collége, voudrait, comme Chérubin, tout embrasser.

—Comment donc, mais nous avons des peignoirs de batiste et des anneaux de nuit en diamants!... dit un clerc de notaire.

— Elle a une voiture et une loge aux Français! dit un militaire.

— Moi, s'écrie un autre un peu âgé et en ayant l'air de répondre à une attaque, cela ne me coûte pas un sou! Quand on est tourné comme nous!... Est-ce que tu en serais là, mon respectable ami?

Et le promeneur de frapper un léger coup du plat de la main sur l'abdomen de son camarade.

— Oh! elle m'aime! dit un autre; on ne peut pas s'en faire une idée, mais elle a le mari le plus bête! ah!... Buffon a supérieurement décrit les animaux, mais le bipède nommé mari...

Comme c'est agréable à entendre quand on est marié!

— Oh! mon ami, comme un ange!... est la réponse d'une demande discrètement faite à l'oreille.

— Peux-tu me dire son nom, ou me la montrer?...

— Oh! non, c'est une *femme honnête.*

Quand un étudiant est aimé d'une limonadière, il la nomme avec orgueil, et mène ses amis déjeuner chez elle.

Si un jeune homme aime une femme dont le mari s'adonne à un commerce qui embrasse des objets de première nécessité, il répondra en rougissant :

— C'est une lingère, c'est la femme d'un papetier, d'un bonnetier, d'un marchand de draps, d'un commis, etc.

Mais cet aveu d'un amour subalterne éclos et grandissant au milieu des ballots, des pains de sucre ou des gilets de flanelle, est toujours accompagné d'un pompeux éloge de la fortune de la dame. Le mari seul se mêle du commerce, il est riche, il a de beaux meubles; du reste, elle vient chez lui, elle a un cachemire, elle a une maison de campagne, etc.

Bref, un jeune homme ne manque jamais d'excellentes raisons pour prouver que sa maîtresse va devenir très-prochainement une femme honnête, si elle ne l'est pas déjà. Cette distinction, produite par l'élégance de nos mœurs, est devenue aussi indéfinissable que la ligne à laquelle commence le bon ton.

Qu'est-ce donc alors qu'une femme honnête?

Cette matière touche de trop près la vanité des femmes, celle de leurs amants, et même celle d'un mari, pour que nous n'établissions pas ici des règles générales, résultat d'une longue observation.

Notre million de têtes privilégiées représente une masse d'éligibles au titre glorieux de femme honnête; mais toutes ne sont pas élues. Les principes de cette élection se trouvent dans les axiomes suivants.

APHORISMES.

I.

Une femme honnête est essentiellement mariée.

II.

Une femme honnête a moins de quarante ans.

III.

Une femme mariée, dont on achète les faveurs, n'est pas une femme honnête.

IV.

Une femme mariée qui a une voiture à elle est une femme honnête.

V.

Une femme qui fait la cuisine dans son ménage n'est pas une femme honnête.

VI.

Quand un homme a gagné vingt mille livres de rente, sa femme est une femme honnête, quel que soit le genre de commerce auquel il a dû sa fortune.

VII.

Une femme qui dit une lettre *d'échange* pour lettre de change, *souyer* pour soulier, pierre *de lierre* pour pierre de liais, qui dit d'un homme : « Est-il farce, monsieur un tel! » ne peut jamais être une femme honnête, quelle que soit sa fortune.

VIII.

Une femme honnête doit avoir une existence pécuniaire qui permette à son amant de penser qu'elle ne lui sera jamais à charge d'aucune manière.

IX.

Une femme logée au troisième étage (les rues de Rivoli et de Castiglione exceptées) n'est pas une femme honnête.

X.

La femme d'un banquier est toujours une femme honnête; mais une femme assise dans un comptoir ne peut l'être qu'autant que son mari fait un commerce très-étendu, et qu'elle ne loge pas au-dessus de la boutique.

XI.

La nièce, non mariée, d'un évêque, et quand elle demeure chez lui, peut passer pour une femme honnête, parce que si elle a une intrigue, elle est obligée de tromper son oncle.

XII.

Une femme honnête est celle que l'on craint de compromettre.

XIII.

La femme d'un artiste est toujours une femme honnête.

—

En appliquant ces principes, un homme du département de l'Ardèche peut résoudre toutes les difficultés qui se présenteront dans cette matière.

Pour qu'une femme ne fasse pas elle-même sa cuisine, ait reçu une brillante éducation, ait le sentiment de la coquetterie, ait le droit de passer des heures entières dans un boudoir, couchée sur un divan, et vive de la vie de l'âme, il lui faut au moins un revenu de mille écus en province ou de six mille francs à Paris. Ces deux termes de fortune vont nous indiquer le nombre présumé des femmes honnêtes qui se trouvent dans le million, produit brut de notre statistique.

Or, trois cent mille rentiers à quinze cents francs représentent la somme totale des pensions, des intérêts viagers et perpétuels payés par le trésor, et celle des rentes hypothécaires;

Trois cent mille propriétaires jouissant de trois mille cinq cents francs de revenu foncier, représentent toute la fortune territoriale;

Deux cent mille parties prenantes, à raison de quinze cents francs, représentent le partage du budget de l'État et celui des budgets municipaux ou départementaux; soustraction faite de la dette, des fonds du clergé, de la solde des héros à cinq sous par jour, et des sommes allouées à leur linge, à l'armement, aux vivres, aux habillements, etc.;

Deux cent mille fortunes commerciales, à raison de vingt mille francs de capital, représentent tous les établissements industriels possibles de la France;

Voilà bien un million de maris.

Mais combien compterons-nous de rentiers à dix, cinquante, cent, deux, trois, quatre, cinq et six cents francs seulement de rente, inscrits sur le grand-livre et ailleurs?

Combien y a-t-il de propriétaires qui ne payent pas plus de cent sous, vingt francs, cent, deux cents et deux cent quatre-vingts francs d'impôt?

Combien supposerons-nous, parmi les budgétophages, de pauvres plumitifs qui n'ont que six cents francs d'appointements?

Combien admettrons-nous de commerçants qui n'ont que des capitaux fictifs, qui, riches de crédit, n'ont pas un sou vaillant, et ressemblent à des cribles par où passe le Pactole? et combien de négociants qui n'ont qu'un capital réel de mille, deux mille, quatre mille, cinq mille francs? O industrie!...

Faisons plus d'heureux qu'il n'y en a peut-être, et partageons ce million en deux parties: cinq cent mille ménages auront de cent francs à trois mille francs de rente, et cinq cent mille femmes rempliront les conditions voulues pour être honnêtes.

D'après les observations qui terminent notre Méditation de statistique, nous sommes autorisé à retrancher de ce nombre cent mille unités: en conséquence, on peut regarder comme une proposition mathématiquement prouvée, qu'il n'existe en France que quatre cent mille femmes dont la possession puisse procurer aux hommes délicats les jouissances exquises et distinguées qu'ils recherchent en amour.

En effet, c'est ici le lieu de faire observer aux adeptes pour lesquels nous écrivons, que l'amour ne se compose pas de quelques causeries sollicitcuses, de quelques nuits de volupté, d'une caresse plus ou moins intelligente, et d'une étincelle d'amour-propre baptisée du nom de jalousie. Nos quatre cent mille femmes ne sont pas de celles dont on puisse dire: La plus belle fille du monde ne donne que ce qu'elle a; elles sont richement dotées des trésors qu'elles empruntent à nos ardentes imaginations, et savent vendre cher ce qu'elles n'ont pas, pour compenser la vulgarité de ce qu'elles donnent.

Est-ce en baisant le gant d'une grisette que vous ressentirez plus de plaisir qu'à épuiser cette volupté de cinq minutes que vous offrent toutes les femmes?

Est-ce la conversation d'une marchande qui vous fera espérer des jouissances infinies?

Entre vous et une femme au-dessous de vous, les délices de l'amour-propre sont pour elle. Vous n'êtes pas dans le secret du bonheur que vous donnez.

Entre vous et une femme au-dessus de vous par sa fortune ou sa position sociale, les chatouillements de vanité sont immenses et sont partagés. Un homme n'a jamais pu élever sa maîtresse jusqu'à lui; mais une femme place toujours son amant aussi haut qu'elle.

« Je puis faire des princes, et vous ne ferez jamais que des bâtards! » est une réponse étincelante de vérité.

Si l'amour est la première des passions, c'est qu'elle les flatte toutes ensemble. On aime en raison du plus ou du moins de cordes que les doigts de notre belle maîtresse attaquent dans notre cœur.

Biren, fils d'un orfévre, montant dans le lit de la duchesse de Courlande, et l'aidant à lui signer la promesse d'être proclamé souverain du pays, comme il était celui de la jeune et jolie souveraine, est le type du bonheur que doivent donner nos quatre cent mille femmes à leurs amants.

Pour avoir le droit de se faire un plancher de toutes les têtes qui se pressent dans un salon, il faut être l'amant d'une de ces femmes d'élite. Or, nous aimons tous à trôner plus ou moins.

Aussi est-ce sur cette brillante partie de la nation

que sont dirigées toutes les attaques des hommes auxquels l'éducation, le talent ou l'esprit ont acquis le droit d'être comptés pour quelque chose dans la fortune d'hommes dont s'enorgueillissent les peuples. Et c'est dans cette classe de femmes seulement que se trouve celle dont notre mari veut défendre le cœur.

Que les considérations auxquelles donne lieu notre aristocratie féminine s'appliquent ou non aux autres classes sociales, qu'importe? Ce qui sera vrai de ces femmes si recherchées dans leurs manières, dans leur langage, dans leurs pensées, chez lesquelles une éducation privilégiée a développé le goût des arts, la faculté de sentir, de comparer, de réfléchir; qui ont un sentiment si élevé des convenances et de la politesse, et qui commandent aux mœurs en France, doit être applicable aux femmes de toutes les nations et de toutes les espèces. L'homme supérieur, auquel ce livre est dédié, possède nécessairement une certaine optique de pensée qui lui permet de suivre les dégradations de la lumière dans chaque classe, et de saisir le point de civilisation auquel telle observation est encore vraie.

N'est-il donc pas d'un haut intérêt pour la morale de rechercher maintenant le nombre de femmes vertueuses qui peut se trouver parmi ces adorables créatures? N'y a-t-il pas là une question marito-nationale?

MÉDITATION IV.

DE LA FEMME VERTUEUSE.

La question n'est peut-être pas tant de savoir combien il y a de femmes vertueuses, que si une femme honnête peut rester vertueuse.

Pour mieux éclaircir un point aussi important, jetons un rapide coup d'œil sur la population masculine.

De nos quinze millions d'hommes, retranchons d'abord les neuf millions de bimanes à trente-deux vertèbres, et n'admettons à notre analyse physiologique que six millions de sujets. Les Murat, les Marceau, les Lefebvre, les Marmontel, les Diderot et les Rollin, germent souvent tout à coup du sein de ce marc social en fermentation; mais ici, nous commettrons à dessein des inexactitudes. Ces erreurs de calcul retomberont de tout leur poids à la conclusion, et corroboreront les terribles résultats que va nous dévoiler le mécanisme des passions publiques.

Des six millions d'hommes privilégiés, nous ôterons trois millions de vieillards et d'enfants.

Cette soustraction, dira-t-on, a produit quatre millions chez les femmes.

Cette différence peut, au premier aspect, sembler singulière; mais elle est facile à justifier.

L'âge moyen auquel les femmes sont mariées est vingt ans, et à quarante elles cessent d'appartenir à l'amour.

Or, un jeune garçon de dix-sept ans donne de fiers coups de canif dans les parchemins des contrats et particulièrement dans les plus anciens, disent les chroniques scandaleuses.

Or, un homme de cinquante-deux ans est plus redoutable à cet âge qu'à tout autre. C'est à cette belle époque de la vie qu'il use et d'une expérience chèrement acquise et de toute la fortune qu'il doit avoir. Les passions sous le fléau desquelles il tourne étant les dernières, il est impitoyable et fort comme l'homme entraîné par le courant, qui saisit une verte et flexible branche de saule, jeune pousse de l'année.

APHORISME.

Physiquement un homme est plus longtemps homme que la femme n'est femme.

Relativement au mariage, la différence de durée qui existe entre la vie amoureuse de l'homme et celle de la femme est donc de quinze ans. Ce terme équivaut aux trois quarts du temps pendant lequel les infidélités d'une femme peuvent faire le malheur d'un mari. Cependant le reste de la soustraction faite sur notre masse d'hommes n'offre une différence que d'un sixième en plus, en le comparant à celui qui résulte de la soustraction exercée sur la masse féminine.

Grande est la modestie de nos calculs. Quant à nos raisons, elles sont d'une évidence si vulgaire, que nous ne les avons exposées que par exactitude et pour prévenir toute critique.

Il est donc prouvé à tout philosophe tant soit peu calculateur, qu'il existe en France une masse flottante de trois millions d'hommes âgés de dix-sept ans au moins, de cinquante-deux ans au plus, tous bien vivants, bien endentés, bien décidés à mordre, mordant, et ne demandant qu'à marcher fort et ferme dans le chemin du paradis.

Les observations déjà faites nous autorisent à séparer de cette masse un million de maris. Supposons un moment que, satisfaits et toujours heureux comme notre mari-modèle, ils se contentent de l'amour conjugal.

Mais notre masse de deux millions de célibataires n'a pas besoin de cinq sous de rente pour faire l'amour;

Mais il suffit à un homme d'avoir bon pied, bon œil, pour décrocher le portrait d'un mari;

Mais il n'est pas nécessaire qu'il ait une jolie figure, ni même qu'il soit bien fait;

Mais pourvu qu'un homme ait de l'esprit, une figure distinguée et de l'*entregent,* les femmes ne lui demandent jamais d'où il sort, mais où il veut aller;

Mais les bagages de l'amour sont les charmes de la jeunesse;

Mais un habit dû à Staub, une paire de gants prise chez Walker, des bottes élégantes qu'Évrat tremble d'avoir fournies, une cravate bien nouée, suffisent à un homme pour devenir le roi d'un salon;

Mais enfin les militaires, quoique l'engouement pour la graine d'épinard et l'aiguillette soit bien tombé, les militaires ne forment-ils pas déjà à eux seuls une redoutable légion de célibataires...? Sans parler d'Éginhard, puisque c'était un secrétaire particulier, un journal n'a-t-il pas rapporté dernièrement qu'une princesse d'Allemagne avait légué sa fortune à un simple lieutenant des cuirassiers de la garde impériale?

Mais le notaire de village, qui, au fond de la Gascogne, ne passe que trente-six actes par an, envoie son fils faire son droit à Paris; le bonnetier veut que son fils soit notaire; l'avoué destine le sien à la magistrature; le magistrat veut être ministre pour doter ses enfants de la pairie. A aucune époque du monde il n'y a eu si brûlante soif d'instruction. Aujourd'hui ce n'est plus l'esprit qui court les rues, c'est le talent. Par toutes les crevasses de notre état social sortent de brillantes fleurs, comme le printemps en fait éclore sur les murs en ruine; dans les caveaux même, il s'échappe d'entre les voûtes des touffes à demi colorées, qui verdiront pour peu que le soleil de l'instruction y pénètre. Depuis cet immense développement de la pensée, depuis cette égale et féconde dispersion de lumière, nous n'avons plus de supériorités, parce que chaque homme représente la masse d'instruction de son siècle. Nous sommes entourés d'encyclopédies vivantes qui marchent, pensent, agissent et veulent s'éterniser. De là ces effrayantes secousses d'ambitions ascendantes et de passions délirantes : il nous faut d'autres mondes, il nous faut des ruches prêtes à recevoir tous ces essaims, et surtout il faut beaucoup de jolies femmes;

Mais ensuite, les maladies dont un homme est affligé ne produisent pas de non-valeur dans la masse totale des passions de l'homme. A notre honte, une femme ne nous est jamais si attachée que quand nous souffrons!...

A cette pensée, toutes les épigrammes dirigées contre le petit sexe (car c'est bien vieux de dire le beau sexe) devraient se désarmer de leurs pointes aiguës et se changer en madrigaux...! Tous les hommes devraient penser que la seule vertu de la femme est d'aimer, car toutes les femmes sont prodigieusement vertueuses, et fermer là le livre et la méditation.

Ah! vous souvenez-vous de ce moment lugubre et noir où, seul et souffrant, accusant les hommes, surtout vos amis; faible, découragé et pensant à la mort; la tête appuyée sur un oreiller fadement chaud, et couché sur un drap dont le blanc treillis de lin s'imprimait douloureusement sur votre peau, vous promeniez vos yeux agrandis sur le papier vert de votre chambre muette; vous souvenez-vous, dis-je, de l'avoir vue entr'ouvrir votre porte sans bruit, montrer sa jeune, blonde tête encadrée de rouleaux d'or et d'un chapeau frais, apparaître comme une étoile dans une nuit orageuse, sourire, accourir moitié chagrine, moitié heureuse, se précipiter vers vous...

—Comment as-tu fait? qu'as-tu dit à ton mari?...

Un mari!... ah! nous voici ramenés en plein dans notre sujet.

APHORISME.

Moralement, l'homme est plus souvent et plus longtemps homme que la femme n'est femme.

Cependant nous devons considérer que parmi ces deux millions de célibataires, il y a bien des malheureux chez lesquels le sentiment profond de leur misère et un travail obstiné éteignent l'amour;

Qu'ils n'ont pas tous été au collége, et qu'il y a bien des artisans, bien des laquais [1], bien des entrepreneurs de bâtiments, bien des industriels qui ne pensent qu'à l'argent, bien des courtauds de boutique;

Qu'il y a des hommes plus bêtes et véritablement plus laids que Dieu ne les aurait faits;

Qu'il y en a dont le caractère est comme une châtaigne sans pulpe;

Que le clergé est généralement chaste;

[1] Le duc de Gesvres était très laid et petit. En se promenant dans le parc de Versailles, il aperçut des valets de riche taille, et dit à ses amis. — Regardez comme nous faisons ces drôles-là, et comme ils nous font!...

Qu'il y a des hommes placés de manière à ne pouvoir jamais entrer dans la sphère brillante où se meuvent les femmes honnêtes; soit faute d'un habit, soit timidité, soit manque d'un cornac qui les y introduise.

Mais laissons chacun augmenter le nombre des exceptions suivant sa propre expérience (car, avant tout, le but d'un livre est de faire penser), et supprimons tout d'un coup une moitié de la masse totale; n'admettons qu'un million de cœurs dignes d'offrir leurs hommages aux femmes honnêtes : c'est, à peu de chose près, le nombre de nos supériorités intellectuelles, et les femmes n'aiment pas que les gens d'esprit! mais encore une fois, donnons beau jeu à la vertu!

Maintenant, à entendre nos aimables célibataires, chacun d'eux raconte une multitude d'aventures qui, toutes, compromettent gravement les femmes honnêtes. Il y a beaucoup de modestie et de retenue à ne distribuer que trois aventures par célibataire; mais si quelques-uns comptent par dizaine, il en est tant qui s'en sont tenus à deux ou trois passions et même à une seule dans leur vie, que nous avons, comme en statistique, pris le mode d'une répartition par tête. Or, si l'on multiplie le nombre des célibataires par le nombre des bonnes fortunes, on obtiendra trois millions d'aventures, et, pour y faire face, nous n'avons que quatre cent mille femmes honnêtes!...

Si le Dieu de bonté et d'indulgence qui plane sur les mondes ne fait pas une seconde lessive du genre humain, c'est sans doute à cause du peu de succès de la première!...

Voilà donc ce que c'est qu'un peuple! Voilà une société tamisée, et voilà ce qu'elle offre en résultat.

—

APHORISMES.

I.

Les mœurs sont l'hypocrisie des nations : l'hypocrisie est plus ou moins perfectionnée.

II.

La vertu est la politesse de l'âme.

—

L'amour physique est un besoin semblable à la faim, à cela près que l'homme mange toujours, et qu'en amour son appétit n'est pas aussi soutenu, ni aussi régulier.

Un morceau de pain bis et une cruchée d'eau font raison de la faim de tous les hommes; mais notre civilisation a créé la gastronomie.

L'amour a son morceau du pain; mais il a aussi cet art d'aimer, que nous appelons la coquetterie, mot charmant qui n'existe qu'en France, où cette science est née.

Eh bien! n'y a-t-il pas de quoi faire frémir tous les maris, s'ils viennent à penser que l'homme est tellement possédé du besoin inné de changer ses mets, qu'en tel pays sauvage où les voyageurs aient abordé, ils ont trouvé des boissons spiritueuses et des ragoûts?

Mais la faim n'est pas si violente que l'amour; mais les caprices de l'âme sont bien plus nombreux, plus agaçants, plus recherchés dans leur furie que les caprices de la gastronomie; mais tout ce que les poëtes et les événements nous ont révélé de l'amour humain arme nos célibataires d'une puissance terrible : ce sont les lions de l'Évangile cherchant des proies à dévorer.

Ici, que chacun interroge sa conscience, évoque ses souvenirs et se demande s'il a jamais rencontré d'homme qui s'en soit tenu à l'amour d'une seule femme?...

Comment, hélas! expliquer pour l'honneur de tous les peuples le problème résultant de trois millions de passions brûlantes qui ne trouvent pour pâture que quatre cent mille femmes?... Veut-on distribuer quatre célibataires par femme, et reconnaître que les femmes honnêtes pourraient fort bien avoir établi, par instinct et sans le savoir, une espèce de roulement entre elles et les célibataires, semblable à celui qu'ont inventé les présidents de cours royales pour faire passer leurs conseillers dans chaque chambre les uns après les autres au bout d'un certain nombre d'années?... Triste manière d'éclaircir la difficulté!

Veut-on même conjecturer que certaines femmes honnêtes agissent, dans le partage des célibataires, comme le lion de la fable?... Quoi, une moitié au moins de nos autels seraient des sépulcres blanchis!...

Pour l'honneur des dames françaises, veut-on supposer qu'en temps de paix les autres pays nous importent une certaine quantité de leurs femmes honnêtes, principalement l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie? Mais les nations européennes prétendront établir une balance, en objectant que la France exporte une certaine quantité de jolies femmes.

La morale, la religion souffrent tant à de pareils calculs, qu'un honnête homme, dans son désir d'innocenter les femmes mariées, trouverait quelque agrément à croire que les douairières et les jeunes personnes sont pour moitié dans cette corruption générale, ou, mieux encore, que les célibataires mentent.

Mais que calculons-nous? Songez à nos maris qui, à la honte des mœurs, se conduisent presque tous

comme des célibataires, et font gloire, *in petto*, de leurs aventures secrètes!

Oh! alors, nous croyons que tout homme marié, s'il tient un peu à sa femme à l'endroit de l'honneur, dirait le vieux Corneille, peut chercher une corde et un clou, *fœnum habet in cornu*.

C'est cependant au sein de ces quatre cent mille femmes honnêtes qu'il faut, lanterne en main, chercher le nombre des femmes vertueuses de France!... En effet, par notre statistique conjugale, nous n'avons retranché que des créatures dont la société ne s'occupe réellement pas; il est de fait qu'en France *les honnêtes gens, les gens comme il faut*, forment à peine un total de trois millions d'individus; à savoir : notre million de célibataires, cinq cent mille femmes honnêtes, cinq cent mille maris, et un million de douairières, d'enfants et de jeunes filles.

Étonnez-vous donc maintenant du fameux vers de Boileau? Ce vers annonce que le poëte avait habilement approfondi les réflexions mathématiquement développées à vos yeux dans ces affligeantes Méditations, et qu'il n'est pas une hyperbole.

Cependant il existe des femmes vertueuses :

Oui, celles qui n'ont jamais été tentées et celles qui meurent à leurs premières couches, en supposant que leurs maris les aient épousées vierges.

Oui, celles qui sont laides comme la Kaïfakatadary des *Mille et une Nuits*.

Oui, celles que Mirabeau appelle les *Fées Concombres* et qui sont composées d'atomes exactement semblables à ceux des racines de fraisier et de nénufar; cependant, ne nous y fions pas!...

Puis, avouons, à l'avantage du siècle, que depuis la restauration de la morale et de la religion, et par le temps qui court, on rencontre éparses quelques femmes si morales, si religieuses, si attachées à leurs devoirs, si droites, si compassées, si roides, si vertueuses, si... que le diable n'ose seulement pas les regarder; elles sont flanquées de Rosaires, d'Heures et de Directeurs... chut!

Nous n'essayerons pas de compter les femmes vertueuses par bêtise; il est reconnu qu'en amour toutes les femmes ont de l'esprit.

Enfin il ne serait cependant pas impossible qu'il y eût, dans quelque coin, des femmes jeunes, jolies, et vertueuses, dont le monde ne se doute pas!

Mais ne donnez pas le nom de femme vertueuse à celle qui, combattant une passion involontaire, n'a rien accordé à un amant qu'elle est au désespoir d'idolâtrer? C'est la plus sanglante injure qui puisse être faite à un mari amoureux. Que lui reste-t-il de sa femme? Une chose sans nom : un cadavre animé. Au sein des plaisirs, sa femme demeure comme ce convive averti par Borgia, au milieu du festin, que certains mets sont empoisonnés : il n'a plus faim, mange du bout des dents ou feint de manger. Il regrette le repas qu'il a délaissé pour celui du terrible cardinal, et soupire après le moment où, la fête étant finie, il pourra se lever de table.

Quel est le résultat de ces réflexions sur la vertu féminine? Le voici; mais les deux dernières maximes nous ont été données par un philosophe éclectique du XVIIIe siècle.

—

APHORISMES.

I.

Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes : elle est stupide ou sublime.

II.

La vertu des femmes est peut-être une question de tempérament.

III.

Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste.

IV.

« Qu'un homme d'esprit ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit; mais sur sa femme!... Il faut être par trop bête. »

V.

« Les hommes seraient trop malheureux si, auprès des femmes, ils se souvenaient le moins du monde de ce qu'ils savent par cœur. »

—

Le nombre des femmes rares qui, semblables aux vierges de la parabole, ont su garder leur lampe allumée, sera toujours trop faible aux yeux des défenseurs de la vertu et des bons sentiments; mais encore faudra-t-il le retrancher de la somme totale des femmes honnêtes, et cette soustraction consolante rend encore le danger des maris plus grand, le scandale plus affreux, et entache d'autant plus le reste des épouses légitimes.

Quel mari pourra maintenant dormir tranquille à côté de sa jeune et jolie femme, en apprenant que trois célibataires, au moins, sont à l'affût; que s'ils n'ont pas encore fait de dégât dans sa petite propriété, ils regardent la mariée comme une proie qui leur est due, qui tôt ou tard leur écherra, soit par ruse, soit par force, par conquête ou de bonne vo-

lonté? et il est impossible qu'ils ne soient pas, un jour, victorieux dans cette lutte! Effrayante conclusion!...

Ici des puristes en morale, les *collets-montés* enfin, nous accuseront peut-être de présenter des calculs aussi désolants : il voudront prendre la défense ou des femmes honnêtes ou des célibataires; mais nous leur avons réservé une dernière observation.

Augmentez, à volonté, le nombre des femmes honnêtes, et diminuez le nombre des célibataires, vous trouverez toujours, en résultat, plus d'aventures galantes que de femmes honnêtes; vous trouverez toujours une masse énorme de célibataires réduits par nos mœurs à trois genres de crimes.

S'ils restent chastes, leur santé s'altérera au sein des irritations les plus douloureuses; ils rendront vaines les vues sublimes de la nature, et iront mourir de la poitrine en buvant du lait sur les montagnes de la Suisse.

S'ils succombent à leurs tentations légitimes, ou ils compromettront des femmes honnêtes, et alors nous rentrons dans le sujet de ce livre, ou ils se dégraderont par le commerce horrible des cinq cent mille femmes dont nous avons parlé dans la dernière catégorie de la première Méditation; et dans ce dernier cas, que de chances pour aller boire encore du lait et mourir en Suisse!...

N'avez-vous donc jamais été frappés comme nous d'un vice d'organisation de notre ordre social, et dont la remarque va servir de preuve morale à nos derniers calculs?

L'âge moyen auquel l'homme se marie est celui de trente ans; l'âge moyen auquel ses passions, ses désirs les plus violents de jouissances génésiques se développent, est celui de vingt ans. Or, pendant les dix plus belles années de sa vie, pendant la verte saison où sa beauté, sa jeunesse et son esprit le rendent plus menaçant pour les maris qu'à toute autre époque de son existence, il reste sans trouver à satisfaire *légalement* cet irrésistible besoin d'aimer qui ébranle son être tout entier. Ce laps de temps représentant le sixième de la vie humaine, nous devons admettre que le sixième au moins de notre masse d'hommes, et le sixième le plus vigoureux, demeure perpétuellement dans une attitude aussi fatigante pour eux que dangereuse pour la société.

Que ne les marie-t-on? va s'écrier une dévote.

Mais quel est le père de bon sens qui voudrait marier son fils à vingt ans?

Ne connaît-on pas le danger de ces unions précoces? Il semble que le mariage soit un état bien contraire aux habitudes naturelles, puisqu'il exige une maturité de raison particulière. Enfin, tout le monde sait que Rousseau a dit : « Il faut toujours un temps de libertinage, ou dans un état ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. »

Or, quelle est la mère de famille qui exposerait le bonheur de sa fille aux hasards de cette fermentation quand elle n'a pas eu lieu?

D'ailleurs, qu'est-il besoin de justifier un fait sous l'empire duquel existent toutes les sociétés? N'y a-t-il pas en tous pays, comme nous l'avons démontré, une immense quantité d'hommes qui vivent le plus honnêtement possible hors du célibat et du mariage?

Ces hommes ne peuvent-ils pas, dira toujours la dévote, rester dans la continence comme les prêtres?

D'accord.

Cependant nous ferons observer que le vœu de chasteté est une des plus fortes exceptions de l'état naturel nécessitées par la société; que la continence est le grand point de la profession du prêtre; qu'il doit être chaste comme le médecin est insensible aux maux physiques, comme le notaire et l'avoué le sont à la misère qui leur développe ses plaies, comme le militaire l'est à la mort qui l'environne sur un champ de bataille. De ce que les besoins de la civilisation ossifient certaines fibres du cœur et forment des calus sur certaines membranes qui doivent résonner, il n'en faut pas conclure que tous les hommes sont tenus de subir ces morts partielles et exceptionnelles de l'âme. Ce serait conduire le genre humain à un exécrable suicide moral.

Mais qu'il se produise cependant, au sein du salon le plus janséniste possible, un jeune homme de vingt-huit ans, qui ait bien précieusement gardé sa robe d'innocence et qui soit aussi vierge que les coqs de bruyère dont les gourmets se festoient, ne voyez-vous pas d'ici la femme vertueuse la plus austère lui adresser quelque compliment bien amer sur son courage, le magistrat le plus sévère qui soit monté sur le siége hocher la tête en souriant, et toutes les dames se cacher pour ne pas lui laisser entendre leurs rires? L'héroïque et introuvable victime se retire-t-elle du salon, quel déluge de plaisanteries pleut sur sa tête innocente!... Que d'insultes! Qu'y a-t-il de plus honteux en France que l'impuissance? que la froideur? que l'absence de toute passion? que la niaiserie?

Le seul roi de France qui n'étoufferait pas de rire serait peut-être Louis XIII; mais quant à son vert-galant de père, il aurait peut-être banni un tel jouvenceau, soit en l'accusant de n'être pas Français, soit en le croyant d'un dangereux exemple.

Étrange contradiction! Un jeune homme est également blâmé s'il passe sa vie en *terre sainte*, pour nous servir d'une expression de la vie de garçon! Serait-ce par hasard au profit des femmes honnêtes

que les préfets de police et les maires ont de tout temps ordonné aux passions publiques de ne commencer qu'à la nuit tombante et de cesser à onze heures du soir?

Où voulez-vous donc que notre masse de célibataires jette sa gourme? Et qui trompe-t-on donc ici? comme demande Figaro. Sont-ce les gouvernants ou les gouvernés? L'ordre social est-il comme ces petits garçons qui se bouchent les oreilles au spectacle pour ne pas entendre les coups de fusil? A-t-il peur de sonder sa plaie? Ou serait-il reconnu que ce mal est sans remède et qu'il faut laisser aller les choses?

Mais il y a ici une question de législation; car il est impossible d'échapper au dilemme matériel et social qui résulte de ce bilan de la vertu publique en fait de mariage.

Il ne nous appartient pas de résoudre cette difficulté; cependant supposons un moment que, pour préserver tant de familles, tant de femmes, tant de filles honnêtes, la société se vît contrainte de donner à des cœurs patentés le droit de satisfaire aux célibataires : alors nos lois ne devraient-elles pas ériger en corps de métier ces espèces de Décius femelles qui se dévouent pour la république et font aux familles honnêtes un rempart de leurs corps? Les législateurs ont bien eu tort de dédaigner jusqu'ici de régler le sort des courtisanes. Elles sont une institution si elles sont un besoin.

Cette question est hérissée de tant de *si* et de *mais* que nous la léguons à nos neveux, il faut leur laisser quelque chose à faire. D'ailleurs elle est tout à fait accidentelle dans cet ouvrage; car aujourd'hui, plus qu'en aucun temps, la sensibilité s'est développée; à aucune époque il n'y a eu autant de mœurs, parce qu'on n'a jamais si bien senti que le plaisir vient du cœur. Or, quel est l'homme à sentiment, le célibataire, qui, en présence de quatre cent mille jeunes et jolies femmes, parées des splendeurs de la fortune et des grâces de l'esprit, riches des trésors de la coquetterie et prodigues de bonheur, voudrait aller...? Fi donc!

Mettons pour nos futurs législateurs, sous des formules claires et brèves, le résultat de ces dernières observations.

APHORISMES.

I.

Dans l'ordre social, les abus inévitables sont des lois de la nature d'après lesquelles l'homme doit concevoir ses lois civiles et politiques.

II.

L'adultère est une faillite, à cette différence près, dit Chamfort, que c'est celui à qui l'on fait banqueroute qui est déshonoré. En France, les lois sur l'adultère et sur les faillites ont besoin de grandes modifications. Sont-elles trop douces? pèchent-elles par leurs principes?

Eh bien, courageux athlète, toi qui as pris pour ton compte la petite apostrophe que notre première Méditation adresse aux gens chargés d'une femme, qu'en dis-tu?

Il faut espérer que ce coup d'œil jeté sur la question ne te fait pas trembler, que tu n'es pas un de ces hommes dont l'épine dorsale devient brûlante et dont le fluide nerveux se glace à l'aspect d'un précipice ou d'un boa *constrictor!* Hé! mon ami, qui a terre a guerre. Les hommes qui désirent ton argent sont encore bien plus nombreux que ceux qui désirent ta femme.

Après tout, les maris sont libres de prendre ces bagatelles pour des calculs ou ces calculs pour des bagatelles; car, ce qu'il y a de plus beau dans la vie, ce sont les illusions de la vie. Ce qu'il y a de plus respectable, ce sont nos croyances les plus futiles. N'existe-t-il pas beaucoup de gens dont les principes ne sont que des préjugés, et qui, n'ayant pas assez de force pour concevoir le bonheur et la vertu par eux-mêmes, acceptent une vertu et un bonheur tout faits de la main des législateurs?

Aussi nous ne nous adressons qu'à tous ces *Manfred* qui, pour avoir relevé trop de robes, veulent lever tous les voiles dans les moments où une sorte de spleen moral les tourmente.

Pour eux, maintenant, la question est hardiment posée, et nous connaissons l'étendue du mal. Il nous reste à examiner les chances générales qui se peuvent rencontrer dans le mariage de chaque homme et le rendre moins fort dans le combat dont notre champion doit sortir vainqueur.

MÉDITATION V.

LES PRÉDESTINÉS.

Prédestiné signifie destiné par avance au bonheur ou au malheur. La théologie s'est emparée de ce mot et l'emploie toujours pour désigner les bienheureux; nous lui donnons ici une signification toute fatale à nos élus, dont on peut dire le contraire de

ceux de l'Évangile : « Beaucoup d'appelés, beaucoup d'élus. »

L'expérience a démontré qu'il existait certaines classes d'hommes plus sujettes que les autres à certains malheurs : ainsi, comme les Gascons sont exagérés, les Parisiens vaniteux, comme on voit l'apoplexie s'attaquer aux gens dont le col est court, comme le *charbon* (sorte de peste) se jette de préférence sur les bouchers, la goutte sur les riches, la santé sur les pauvres, la surdité sur les rois, la paralysie sur les administrateurs, on a remarqué que certaines classes de maris étaient plus particulièrement victimes des passions illégitimes. Ces maris et leurs femmes accaparent les célibataires, c'est une aristocratie d'un autre genre.

Si quelque lecteur se trouvait dans une de ces classes aristocratiques, il aura, nous l'espérons, assez de présence d'esprit, lui ou sa femme, pour se rappeler à l'instant l'axiome favori de la grammaire latine de Lhomond : pas de règle sans exception. Un ami de la maison pourra même citer ce vers :

La personne présente est toujours exceptée.

Et alors chacun d'eux aura, *in petto*, le droit de se croire une exception. Mais notre devoir, l'intérêt que nous portons aux maris, et l'envie que nous avons de préserver tant de jeunes et jolies femmes des caprices et des malheurs que traîne à sa suite un amant, nous forcent à signaler par ordre les maris qui doivent se tenir plus particulièrement sur leurs gardes.

Dans ce dénombrement, paraîtront les premiers tous les maris que leurs affaires, places ou fonctions, chassent du logis à certaines heures et pendant un certain temps. Ceux-là porteront la bannière de la confrérie.

Parmi eux, nous distinguerons les magistrats, tant amovibles qu'inamovibles, obligés de rester au Palais pendant une grande partie de la journée : les autres fonctionnaires trouvent quelquefois les moyens de quitter leurs bureaux ; mais un juge ou un procureur du roi, assis sur les lis, doit, pour ainsi dire, mourir pendant l'audience. Là est son champ de bataille.

Il en est de même des députés et des pairs qui discutent les lois, des ministres qui travaillent avec le roi, des directeurs qui travaillent avec les ministres, des militaires en campagne, et enfin du caporal en patrouille, comme le prouve la lettre de Lafleur, dans le *Voyage Sentimental.*

Après les gens forcés de s'absenter du logis à des heures fixes, viennent les hommes à qui de vastes et sérieuses occupations ne laissent pas une minute pour être aimables : leurs fronts sont toujours soucieux, leur entretien est rarement gai.

A la tête de ces troupes encornifistibulées, nous placerons ces banquiers travaillant à remuer des millions, dont les têtes sont tellement remplies de calculs que les chiffres finissent par percer leur occiput et s'élever en colonnes d'additions au-dessus de leurs fronts.

Ces millionnaires oublient la plupart du temps les saintes lois du mariage et les soins réclamés par la tendre fleur qu'ils ont à cultiver, jamais ne pensent à l'arroser, à la préserver du froid et du chaud. A peine savent-ils que le bonheur d'une épouse leur a été confié ; s'ils s'en souviennent, c'est à table en voyant devant eux une femme richement parée, ou lorsque la coquette, craignant leur abord brutal, vient, aussi gracieuse que Vénus, puiser à leur caisse... Oh ! alors, le soir, ils se rappellent quelquefois assez fortement les droits spécifiés à l'article 213 du Code civil, et leurs femmes les reconnaissent, mais comme ces forts impôts que les lois établissent sur les marchandises étrangères : elles les souffrent et les acquittent en vertu de cet axiome : il n'y a pas de plaisir sans un peu de peine.

Les savants, qui demeurent des mois entiers à ronger l'os d'un animal antédiluvien, à calculer les lois de la nature ou à en épier les secrets ; les Grecs et les Latins, qui dînent d'une pensée de Tacite, soupent d'une phrase de Thucydide, vivent en essuyant la poussière des bibliothèques, en restant à l'affût d'une note ou d'un papyrus, sont tous prédestinés. Rien de ce qui se passe autour d'eux ne les frappe, tant est grande leur absorption, leur extase : leur malheur se consommerait en plein midi, à peine le verraient-ils ! Heureux ! ô mille fois heureux ! Exemple : M. Beauzée qui, revenant chez lui après une séance de l'Académie, surprend sa femme avec un Allemand.

— Quand je vous avertissais, madame, qu'il fallait que je m'en aille !... s'écrie l'étranger.

— Eh ! monsieur, dites au moins que je m'en allasse ! reprend l'académicien.

Viennent encore, la lyre à la main, quelques poëtes dont toutes les forces animales abandonnent l'entre-sol pour aller dans l'étage supérieur. Sachant mieux monter Pégase que la jument du compère Pierre, ils se marient même rarement, habitués qu'ils sont à jeter, par intervalles, leur fureur sur des Chloris vagabondes ou imaginaires.

Mais les hommes dont le nez est barbouillé de tabac ;

Mais ceux qui, par malheur, sont nés avec une éternelle pituite ;

Mais les maris qui fument ou qui chiquent ;

Mais les gens auxquels un caractère sec et bilieux

donne toujours l'air d'avoir mangé une pomme aigre;

Mais les hommes qui, dans la vie privée, ont quelques habitudes cyniques, quelques pratiques ridicules, qui gardent, malgré tout, un air de malpropreté;

Mais les maris qui obtiennent le nom déshonorant de Chauffe-la-couche;

Enfin, les vieillards qui épousent de jeunes personnes :

Tous ces gens-là sont les prédestinés par excellence!

Il est une dernière classe de prédestinés dont l'infortune est encore presque certaine. Ce sont ces hommes inquiets et tracassiers, *tatillons* et tyranniques, qui ont je ne sais quelles idées de domination domestique, qui pensent ouvertement mal des femmes, et qui n'entendent pas plus la vie que les hannetons ne connaissent l'histoire naturelle. Quand ces hommes-là se marient, leurs ménages ont l'air de ces guêpes auxquelles un écolier a tranché la tête et qui voltigent çà et là sur une vitre. Pour cette sorte de prédestinés ce livre est lettres closes. Nous n'écrivons pas plus pour ces imbéciles statues ambulantes qui ressemblent à des sculptures de cathédrale, que pour les vieilles machines de Marly qui ne peuvent plus élever d'eau dans les bosquets de Versailles sans être menacées d'une dissolution subite.

Je vais rarement observer dans les salons les singularités conjugales dont ils fourmillent, sans avoir présent à la mémoire un spectacle dont j'ai joui dans ma jeunesse.

En 1819, j'habitais une chaumière au sein de la délicieuse vallée de l'Ile-Adam. Mon ermitage était voisin du parc de Cassan, la plus suave retraite, la plus voluptueuse à voir, la plus coquette pour le promeneur, la plus humide en été de toutes celles que le luxe et l'art ont créées. Cette verte chartreuse est due à un fermier général du bon vieux temps, un M. Bergeret, homme célèbre par son originalité, et qui, entre autres héliogabaleries, allait à l'Opéra les cheveux poudrés d'or, illuminait pour lui seul son parc, ou se donnait à lui-même une fête somptueuse. Ce bourgeois Sardanapale était revenu d'Italie, si passionné pour les sites de cette belle contrée, que, par un accès de fanatisme, il dépensa quatre ou cinq millions à faire copier dans son parc les vues qu'il avait en portefeuille.

Les plus ravissantes oppositions de feuillages, les arbres les plus rares, les longues vallées, les points de vue les plus pittoresques du dehors, les îles Borromées flottant sur des eaux claires et capricieuses, sont autant de rayons qui viennent apporter leurs trésors d'optique à un centre unique, à une *isola bella* d'où l'œil enchanté aperçoit chaque détail à son gré, à une île au sein de laquelle est une petite maison cachée sous les panaches de quelques saules centenaires, à une île bordée de glaïeuls, de roseaux, de fleurs, et qui ressemble à une émeraude richement sertie.

C'est à fuir de mille lieues! Le plus maladif, le plus chagrin, le plus sec de ceux de nos hommes de génie qui ne se portent pas bien, mourrait là, de gras fondu et de satisfaction, au bout de quinze jours, accablé des succulentes richesses d'une vie végétative.

L'homme assez insouciant de cet Éden, et qui le possédait alors, s'était amouraché d'un grand singe, à défaut d'enfant ou de femme. Jadis aimé d'une impératrice, disait-on, peut-être en avait-il assez de l'espèce humaine. Une élégante lanterne de bois, supportée par une colonne sculptée, servait d'habitation au malicieux animal qui, mis à la chaîne et rarement caressé par un maître fantasque plus souvent à Paris qu'à sa terre, avait acquis une fort mauvaise réputation. Je me souviens de l'avoir vu, en présence de certaines dames, devenir presque aussi insolent qu'un homme. Le propriétaire fut obligé de le tuer tant sa méchanceté alla croissant.

Un matin que j'étais assis sous un beau tulipier en fleur, occupé à ne rien faire, mais respirant les amoureux parfums que de hauts peupliers empêchaient de sortir de cette brillante enceinte, savourant le silence des bois, écoutant les murmures de l'eau et le bruissement des feuilles, admirant les découpures bleues que dessinaient au-dessus de ma tête des nuages de nacre et d'or, flânant peut-être dans ma vie future, j'entendis je ne sais quel lourdaud, arrivé la veille de Paris, jouer du violon avec la rage subite d'un désœuvré. Je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi d'éprouver un saisissement aussi disparate avec la sublime harmonie de la nature. Si les sons lointains du cor de Roland eussent animé les airs, peut-être... mais une criarde chanterelle, qui a la prétention de vous apporter des idées humaines et des phrases!

Cet Amphion, qui se promenait de long en large dans la salle à manger, finit par s'asseoir sur l'appui d'une croisée précisément en face du singe. Peut-être cherchait-il un public.

Tout à coup je vis l'animal descendre doucement de son petit donjon, se planter sur ses deux pieds, incliner sa tête comme un nageur, et se croiser les bras sur la poitrine comme aurait pu le faire Spartacus enchaîné ou Catilina écoutant Cicéron.

Le banquier, appelé par une douce voix dont le timbre argentin réveilla les échos d'un boudoir à moi connu, posa le violon sur l'appui de la croisée, et s'échappa comme une hirondelle qui rejoint sa compagne d'un vol horizontal et rapide.

Le grand singe, dont la chaîne était longue, arriva jusqu'à la fenêtre et prit gravement le violon. Je ne sais pas si vous avez eu comme moi le plaisir de voir un singe essayant d'apprendre la musique; mais en ce moment, que je ne ris plus autant qu'en ces jours d'insouciance, je ne pense jamais à mon singe sans sourire. Le demi-homme commença par empoigner l'instrument à pleine main et par le flairer comme s'il se fût agi de déguster une pomme. Son aspiration nasale fit probablement rendre une sourde harmonie au bois sonore, et alors l'orang-outang hocha la tête, il tourna, retourna, haussa, baissa le violon, le mit tout droit, et l'agita, le porta à son oreille, le laissa et le reprit avec une rapidité de mouvements dont la prestesse n'appartient qu'à ces animaux.

Il interrogeait le bois muet avec une sagacité sans but, qui avait je ne sais quoi de merveilleux et d'incomplet. Enfin il tâcha, de la manière la plus grotesque, de placer le violon sous son menton en tenant le manche d'une main; mais comme un enfant gâté, il se lassa d'une étude qui demandait une habileté trop longue à acquérir, et il pinça les cordes sans pouvoir obtenir autre chose que des sons discords. Il se fâcha, posa le violon sur l'appui de la croisée; et, saisissant l'archet, il se mit à le pousser et à le retirer violemment, comme un maçon qui scie une pierre. Cette nouvelle tentative n'ayant réussi qu'à fatiguer davantage ses savantes oreilles, il prit l'archet à deux mains, puis frappa sur l'innocent instrument, source de plaisir et d'harmonie, à coups pressés. Il me sembla voir un écolier tenir sous lui un camarade renversé et le nourrir d'une volée de coups de poing précipitamment assenés, pour le corriger d'une lâcheté.

Le violon jugé et condamné, le singe s'assit sur les débris et s'amusa avec une joie stupide à mêler la blonde chevelure de l'archet cassé.

Jamais, depuis ce jour, je n'ai pu voir les ménages des prédestinés sans comparer la plupart des maris à cet orang-outang voulant jouer du violon.

L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies. Nous en avons le sentiment inné. La femme est un délicieux instrument de plaisir, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la pose, le clavier timide, le doigter changeant et capricieux.

Que d'orangs..... que d'hommes, veux-je dire, se marient sans savoir ce qu'est une femme! Que de prédestinés ont procédé avec elles comme le singe de Cassan avec son violon! Ils ont brisé le cœur qu'ils ne comprenaient pas, comme ils ont flétri et dédaigné le bijou dont le secret leur était inconnu. Enfants toute leur vie, ils s'en vont de la vie les mains vides, ayant végété, ayant parlé d'amour et de plaisir, de libertinage et de vertu, comme les esclaves parlent de la liberté.

Presque tous se sont mariés dans l'ignorance la plus profonde et de la femme et de l'amour. Ils ont commencé par enfoncer la porte d'une maison étrangère et ils ont voulu être bien reçus au salon.

Mais l'artiste le plus vulgaire sait qu'il existe entre lui et son instrument, son instrument qui est de bois ou d'ivoire! une sorte d'amitié indéfinissable. Il sait, par expérience, qu'il lui a fallu des années pour établir ce rapport mystérieux entre une matière inerte et lui. Il n'en a pas deviné du premier coup les ressources et les caprices, les défauts et les vertus. Son instrument ne devient une âme pour lui et n'est une source de mélodie qu'après de longues études. Ils ne parviennent à se connaître comme deux amis qu'après les interrogations les plus savantes.

Est-ce en restant accroupi dans la vie, comme un séminariste dans sa cellule, qu'un homme peut apprendre la femme et savoir déchiffrer cet admirable solfége? Est-ce un homme qui fait métier de penser pour les autres, de juger les autres, de gouverner les autres, de voler l'argent des autres, de nourrir, de guérir, de blesser les autres, sont-ce tous nos prédestinés enfin qui peuvent employer leur temps à étudier une femme?

Ils vendent leur temps, comment le donneraient-ils au bonheur? L'argent est leur dieu. L'on ne sert pas deux maîtres à la fois.

Aussi le monde est-il plein de jeunes femmes qui se traînent pâles et débiles, malades et souffrantes. Les unes sont la proie d'inflammations plus ou moins graves, les autres restent sous la cruelle domination d'attaques nerveuses plus ou moins violentes. Tous les maris de ces femmes-là sont des ignares et des prédestinés. Ils ont causé leur malheur avec le soin qu'un mari-artiste aurait mis à faire éclore les tardives et délicieuses fleurs du plaisir. Le temps qu'un ignorant passe à consommer sa ruine est précisément celui qu'un homme habile sait employer à l'éducation de son bonheur.

Dans les Méditations précédentes, nous avons accusé l'étendue du mal avec l'irrespectueuse audace des chirurgiens qui développent hardiment les tissus menteurs sous lesquels une honteuse blessure est cachée. La vertu publique, traduite sur la table de notre amphithéâtre, n'a pas même laissé de cadavre sous le scalpel. Amant ou mari, vous avez souri ou frémi du mal! Eh bien, c'est avec une joie malicieuse que nous reportons cet immense fardeau social sur la conscience des prédestinés. Arlequin, essayant de savoir si son cheval peut s'accoutumer à ne pas manger, n'est pas plus ridi-

cule que ces hommes qui veulent trouver le bonheur en ménage et ne pas le cultiver avec tous les soins qu'il réclame. Les fautes des femmes sont autant d'actes d'accusation contre l'égoïsme, l'insouciance et la nullité des maris.

Maintenant c'est à vous-même, vous lecteur, qui avez souvent condamné votre crime dans un autre, c'est à vous de tenir la balance. L'un des bassins est assez chargé, voyez ce que vous mettrez dans l'autre. Évaluez le nombre de prédestinés qui peut se rencontrer dans la somme totale des gens mariés, et pesez : vous saurez où est le mal.

Essayons de pénétrer plus avant dans les causes de cette maladie conjugale.

Le mot *amour*, appliqué à la reproduction de l'espèce, est le plus odieux blasphème que les mœurs modernes aient appris à proférer. La nature, en nous élevant au-dessus des bêtes par le divin présent de la pensée, nous a rendus aptes à éprouver des sensations et des sentiments, des besoins et des passions. Cette double nature crée en l'homme l'animal et l'amant. Cette distinction va éclairer le problème social qui nous occupe.

Le mariage peut être considéré politiquement, civilement et moralement, comme une loi, comme un contrat, comme une institution : loi, c'est la reproduction de l'espèce; contrat, c'est la transmission des propriétés; institution, c'est une garantie dont les obligations intéressent tous les hommes : ils ont un père et une mère, ils auront des enfants. Le mariage doit donc être l'objet du respect général.

La société n'a pu considérer que ces sommités qui, pour elle, dominent la question conjugale.

La plupart des hommes n'ont eu en vue, par leur mariage, que la reproduction, la propriété ou l'enfant; mais ni la reproduction, ni la propriété, ni l'enfant ne constituent le bonheur. Le *crescite et multiplicamini* n'implique pas l'amour. Demander à une fille, que l'on a vue quatorze fois en quinze jours, de l'amour de par la loi, le roi et justice, est une absurdité digne de la plupart des prédestinés!

L'amour est l'accord du besoin et du sentiment; et le bonheur, en mariage, résulte d'une parfaite entente des âmes entre les époux. Il suit de là que, pour être heureux, un homme est obligé de s'astreindre à certaines règles d'honneur et de délicatesse. Après avoir usé du bénéfice de la loi sociale qui consacre le besoin, il doit obéir aux lois secrètes de la nature qui font éclore les sentiments. S'il met son bonheur à être aimé, il faut qu'il aime sincèrement : rien ne résiste à une passion véritable.

Mais être passionné, c'est désirer toujours. Peut-on toujours désirer sa femme? — Oui.

Il est aussi absurde de prétendre qu'il est impossible de toujours aimer la même femme, qu'il peut l'être de dire qu'un artiste célèbre a besoin de plusieurs violons pour exécuter un morceau de musique et pour créer une mélodie enchanteresse.

L'amour est la poésie des sens. Il a la destinée de tout ce qui est grand chez l'homme et de tout ce qui procède de sa pensée. Ou il est sublime, ou il n'est pas. Quand il existe, il existe à jamais et va toujours croissant. C'est là cet Amour que les anciens faisaient fils du Ciel et de la Terre.

La littérature roule sur sept situations; la musique exprime tout avec sept notes; la peinture n'a que sept couleurs; comme ces trois arts, l'amour se constitue peut-être de sept principes dont nous abandonnons la recherche au siècle suivant.

Si la poésie, la musique et la peinture ont des expressions infinies, les plaisirs de l'amour doivent en offrir encore bien davantage; car dans les trois arts qui nous aident à chercher peut-être infructueusement la vérité par analogie, l'homme se trouve seul avec son imagination, tandis que l'amour est la réunion de deux corps et de deux âmes. Si les trois principaux modes qui servent à exprimer la pensée demandent des études préliminaires même à ceux que la nature a créés poëtes, musiciens ou peintres, ne tombe-t-il pas sous le sens qu'il est nécessaire de s'initier dans les secrets du plaisir pour être heureux? Tous les hommes ressentent le besoin de la reproduction, comme tous ont faim et soif, mais ils ne sont pas tous appelés à être amants et gastronomes. Notre civilisation actuelle a prouvé que le goût était une science, et qu'il n'appartenait qu'à certains êtres privilégiés de savoir boire et manger. Le plaisir considéré comme un art attend son physiologiste. Pour nous il suffit d'avoir démontré que l'ignorance seule des principes constitutifs du bonheur produit l'infortune qui attend tous les prédestinés.

C'est avec la plus grande timidité que nous oserons hasarder la publication de quelques aphorismes qui pourront donner naissance à cet art nouveau, comme des plâtres ont créé la Géologie. Nous les livrons aux méditations des philosophes, des jeunes gens à marier et des prédestinés.

CATÉCHISME CONJUGAL.

I.

Le mariage est une science.

II.

Un homme ne peut pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et disséqué au moins une femme.

III.

Un homme qui débute avec sa femme par un viol est un homme perdu. Il ne sera jamais aimé.

IV.

La femme privée de son libre arbitre ne peut jamais avoir le mérite de faire un sacrifice.

V.

En amour, toute âme mise à part, la femme est comme une lyre qui ne livre ses secrets qu'à celui qui en sait bien jouer.

VI.

Indépendamment d'un mouvement répulsif, il existe dans l'âme de toutes les femmes un sentiment qui tend à proscrire tôt ou tard les plaisirs dénués de passion.

VII.

L'intérêt d'un mari lui prescrit au moins autant que l'honneur de ne jamais se permettre un plaisir qu'il n'ait eu le talent de faire désirer par sa femme.

VIII.

Le plaisir étant causé par l'alliance des sensations et d'un sentiment, on peut hardiment prétendre que les plaisirs sont des espèces d'idées matérielles.

IX.

Les idées se combinant à l'infini, il doit en être de même des plaisirs.

X.

Il ne se rencontre pas plus dans la vie de l'homme deux moments de plaisir semblables, qu'il n'y a deux feuilles exactement pareilles sur un même arbre.

XI.

S'il existe des différences entre un moment de plaisir et un autre, un homme peut toujours être heureux avec la même femme.

XII.

Saisir habilement les nuances du plaisir, les développer, leur donner un style nouveau, une expression originale, constitue le génie d'un mari.

XIII.

Entre deux êtres qui ne s'aiment pas, ce génie est du libertinage; mais les caresses auxquelles l'amour préside, ne sont jamais lascives.

XIV.

La femme mariée la plus chaste peut être aussi la plus voluptueuse.

XV.

La femme la plus vertueuse peut être indécente à son insu.

XVI.

Quand deux êtres sont unis par le plaisir, toutes les conventions sociales dorment. Cette situation cache un écueil sur lequel se sont brisées bien des embarcations. Un mari est perdu s'il oublie une seule fois qu'il existe une pudeur indépendante des voiles. L'amour conjugal ne doit jamais mettre ni ôter son bandeau qu'à propos.

XVII.

La puissance ne consiste pas à frapper fort ou souvent, mais à frapper juste.

XVIII.

Faire naître un désir, le nourrir, le développer, le grandir, l'irriter, le satisfaire, c'est un poëme tout entier.

XIX.

L'ordre des plaisirs est du distique au quatrain, du quatrain au sonnet, du sonnet à la cantate, de la cantate au dithyrambe.

XX.

Le mari qui commence par le dithyrambe est un sot.

XXI.

Chaque nuit doit avoir son menu.

XXII.

Le mariage doit incessamment combattre un monstre qui dévore tout : l'habitude.

XXIII.

Si un homme ne sait pas distinguer la différence des plaisirs de deux nuits consécutives, il s'est marié trop tôt.

XXIV.

Il est plus facile d'être amant que mari, par la raison qu'il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps.

XXV.

Un mari ne doit jamais s'endormir le premier ni se réveiller le dernier.

XXVI.

L'homme qui entre dans le cabinet de toilette de sa femme est un philosophe ou un imbécile.

XXVII.

Le mari qui ne laisse rien à désirer est un homme perdu.

XXVIII.

La femme mariée est un esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône.

XXIX.

Un homme ne peut se flatter de connaître sa femme et de la rendre heureuse, que quand il la voit souvent à ses genoux.

—

C'était à toute la troupe ignorante de nos prédestinés, à nos légions de catarrheux, de fumeurs, de priseurs, de vieillards, de grondeurs, etc., que Sterne adressait la lettre écrite, dans le Tristram Shandy, par Gauthier Shandy à son frère Tobie, quand ce dernier se proposait d'épouser la veuve Wadman.

Les célèbres instructions que le plus original des écrivains anglais a consignées dans cette lettre, pouvant, à quelques exceptions près, compléter nos observations sur la manière de se conduire auprès des femmes, nous l'offrons textuellement aux réflexions des prédestinés.

Lettre de M. Shandy au capitaine Tobie Shandy.

« MON CHER FRÈRE TOBIE,

« Ce que je vais te dire a rapport à la nature des femmes, et à la manière de leur faire l'amour. Et peut-être est-il heureux pour toi (quoiqu'il ne le soit pas autant pour moi) que l'occasion se soit offerte, et que je me sois trouvé capable de t'écrire quelques instructions sur ce sujet.

« Si c'eût été le bon plaisir de celui qui distribue nos lots, de te départir plus de connaissances qu'à moi, j'aurais été charmé que tu te fusses assis à ma place, et que cette plume fût entre tes mains; mais, puisque c'est à moi à t'instruire, et que madame Shandy est là auprès de moi, se disposant à se mettre au lit, je vais jeter ensemble et sans ordre sur le papier des idées et des préceptes concernant le mariage, tels qu'ils me viendront à l'esprit, et que je croirai qu'ils pourront être d'usage pour toi; voulant en cela te donner un gage de mon amitié, et ne doutant pas, mon cher Tobie, de la reconnaissance avec laquelle tu le recevras.

« En premier lieu, à l'égard de ce qui concerne la religion dans cette affaire (quoique le feu qui me monte au visage me fasse apercevoir que je rougis en te parlant sur ce sujet; quoique je sache, en dépit de ta modestie, qui nous le laisserait ignorer, que tu ne négliges aucune de ses pieuses pratiques), il en est une cependant que je voudrais te recommander d'une manière plus particulière, pour que tu ne l'oubliasses point, du moins pendant tout le temps que dureront tes amours. Cette pratique, frère Tobie, c'est de ne jamais te présenter chez celle qui est l'objet de tes poursuites, soit le matin, soit le soir, sans te recommander auparavant à la protection du Dieu tout-puissant, pour qu'il te préserve de tout malheur.

« Tu te raseras la tête, et tu la laveras tous les quatre ou cinq jours, et même plus souvent, si tu le peux, de peur qu'en ôtant ta perruque dans un moment de distraction, elle ne distingue combien de tes cheveux sont tombés sous la main du temps, et combien sous celle de Trim.

« Il faut, autant que tu le pourras, éloigner de son imagination toute idée de tête chauve.

« Mets-toi bien dans l'esprit, Tobie, et suis cette maxime comme sûre :

« *Toutes les femmes sont timides.* Et il est heureux qu'elles le soient; autrement, qui voudrait avoir affaire avec elles?

« Que tes culottes ne soient ni trop étroites ni trop larges, et ne ressemblent pas à ces grandes culottes de nos ancêtres.

« Un juste *medium* prévient tous les commentaires.

« Quelque chose que tu aies à dire, soit que tu aies peu ou beaucoup à parler, modère toujours le son de ta voix. Le silence et tout ce qui en approche grave dans la mémoire les mystères de la nuit. C'est pourquoi, si tu peux l'éviter, ne laisse jamais tomber la pelle ni les pincettes.

« Dans tes conversations avec elle, évite toute plaisanterie et toute raillerie; et, autant que tu pourras, ne lui laisse lire aucun livre jovial. Il y a quelques traités de dévotion que tu peux lui permettre (quoique j'aimasse mieux qu'elle ne les lût point), mais ne souffre pas qu'elle lise Rabelais, Scarron, ou Don Quichotte.

« Tous ces livres excitent le rire, et tu sais, cher Tobie, que rien n'est plus sérieux que les fins du mariage.

« Attache toujours une épingle à ton jabot avant d'entrer chez elle.

« Si elle te permet de t'asseoir sur le même sofa, et qu'elle te donne la facilité de poser ta main sur la sienne, résiste à cette tentation. Tu ne saurais prendre sa main, sans que la température de la tienne lui fasse deviner ce qui se passe en toi. Laisse-la toujours dans l'indécision sur ce point et sur beaucoup d'autres. En te conduisant ainsi, tu auras au moins sa curiosité pour toi; et si ta belle n'est pas encore entièrement soumise, et que ton *âne* continue à regimber (ce qui est fort probable), tu te feras tirer quelques onces de sang au-dessous des oreilles, suivant la pratique des anciens Scythes, qui guérissaient par ce moyen les appétits les plus désordonnés de nos sens.

« Avicenne est d'avis que l'on se frotte ensuite avec de l'extrait d'ellébore, après les évacuations et purgations convenables : et je penserais assez comme lui. Mais surtout ne mange que peu ou point de bouc ni de cerf; et abstiens-toi soigneusement, c'est-à-dire, autant que tu le pourras, de paons, de grues, de foulques, de plongeons et de poules d'eau.

« Pour ta boisson, je n'ai pas besoin de te dire que ce doit être une infusion de verveine et d'herbe hanéa, de laquelle Élien rapporte des effets surprenants. Mais si ton estomac en souffrait, tu devrais en discontinuer l'usage, et vivre de concombres, de melons, de pourpier et de laitue.

« Il ne se présente pas pour le moment autre chose à te dire.

« A moins que la guerre venant à se déclarer...

« Ainsi, mon cher Tobie, je désire que tout aille pour le mieux;

« Et je suis ton affectionné frère,

« GALTHIER SHANDY. »

Dans les circonstances actuelles, Sterne lui-même retrancherait sans doute de sa lettre l'article de l'*âne;* et, loin de conseiller à un prédestiné de se faire tirer du sang, il changerait le régime des concombres et des laitues en un régime éminemment substantiel. Il recommandait alors l'économie pour arriver à une profusion magique au moment de la guerre, imitant en cela l'admirable gouvernement anglais qui, en temps de paix, a deux cents vaisseaux, mais dont les chantiers peuvent au besoin en fournir le double quand il s'agit d'embraser les mers et de s'emparer d'une marine tout entière.

Quand un homme appartient au petit nombre de ceux qu'une éducation généreuse investit du domaine de la pensée, il devrait toujours, avant de se marier, consulter ses forces et physiques et morales. Pour lutter avec avantage contre les tempêtes que tant de séductions s'apprêtent à élever dans le cœur de sa femme, un mari doit avoir, outre la science du plaisir et une fortune qui lui permette de ne se trouver dans aucune classe de prédestinés, une santé robuste, un tact exquis, beaucoup d'esprit, assez de bon sens pour ne faire sentir sa supériorité que dans les circonstances opportunes, et enfin une finesse excessive d'ouïe et de vue.

S'il avait une belle figure, une jolie taille, un air mâle, et qu'il restât en arrière de toutes ces promesses, il rentrerait dans la classe des prédestinés. Aussi un mari laid, mais dont la figure est pleine d'expression, serait, si sa femme a oublié une seule fois sa laideur, dans la situation la plus favorable pour combattre le génie du mal.

Il s'étudiera, et c'est un oubli dans la lettre de Sterne, à rester constamment inodore, pour ne pas donner de prise au dégoût. Aussi fera-t-il un médiocre usage des parfums, qui exposent toujours les beautés à d'injurieux soupçons.

Il devra étudier sa conduite, éplucher ses discours comme s'il était le courtisan de la femme la plus inconstante. C'est pour lui qu'un philosophe a fait la réflexion suivante :

« Telle femme s'est rendue malheureuse pour la vie, s'est perdue, s'est déshonorée, pour un homme qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté son habit, mal coupé un de ses ongles, mis son bas à l'envers, ou s'y est mal pris pour défaire un bouton. »

Un de ses devoirs les plus importants sera de cacher à sa femme la véritable situation de sa fortune, afin de pouvoir satisfaire les fantaisies et les caprices qu'elle peut avoir, comme le font de généreux célibataires.

Enfin, chose difficile, chose pour laquelle il faut un courage surhumain, il doit exercer le pouvoir le plus absolu sur l'âne dont parle Sterne. Cet âne doit être soumis comme un serf du XIII[e] siècle à son seigneur : obéir et se taire, marcher et s'arrêter au moindre commandement.

Muni de tous ces avantages, à peine un mari pourra-t-il entrer en lice avec l'espoir du succès. Comme tous les autres, il court encore le risque d'être, pour sa femme, une espèce d'éditeur responsable.

Hé quoi! vont s'écrier quelques bonnes petites gens pour lesquels l'horizon finit à leur nez, faut-il donc se donner tant de peines pour s'aimer; et, pour être heureux en ménage, serait-il donc nécessaire d'aller préalablement à l'école? Le gouvernement va-t-il fonder pour nous une chaire d'amour, comme il a érigé naguère une chaire de droit public?

Voici notre réponse :

Ces règles multipliées si difficiles à déduire, ces

observations si minutieuses, ces notions si variables selon les tempéraments, préexistent, pour ainsi dire, dans le cœur de ceux qui sont nés pour l'amour, comme le sentiment du goût et je ne sais quelle facilité à combiner les idées se trouvent dans l'âme du poëte, du peintre ou du musicien. Les hommes qui éprouveraient quelque fatigue à mettre en pratique les enseignements donnés par cette Méditation, sont naturellement prédestinés, comme celui qui ne sait pas apercevoir les rapports existants entre deux idées différentes est un imbécile. En effet, l'amour a ses grands hommes inconnus, comme la guerre a ses Napoléon, comme la poésie a ses Byron, et comme la philosophie a ses Descartes.

Cette dernière observation contient le germe d'une réponse à la demande que tous les hommes se font depuis longtemps : Pourquoi un mariage heureux est-il donc si peu fréquent?

Ce phénomène du monde moral s'accomplit rarement, par la raison qu'il se rencontre peu de gens de génie. Une passion durable est un drame sublime joué par deux acteurs égaux en talents, un drame où les sentiments sont des catastrophes, où les désirs sont des événements, où la plus légère pensée fait changer la scène. Or, comment trouver souvent, dans ce troupeau de bimanes qu'on nomme une nation, un homme et une femme qui possèdent au même degré le génie de l'amour, quand les gens à talent sont déjà si clair-semés dans les autres sciences où, pour réussir, l'artiste n'a besoin que de s'entendre avec lui-même?

Jusqu'à présent nous nous sommes contenté de faire pressentir les difficultés, en quelque sorte physiques, que deux époux ont à vaincre pour être heureux; que serait-ce donc s'il fallait dérouler l'effrayant tableau des obligations morales qui naissent de la différence des caractères?... Arrêtons-nous; l'homme assez habile pour conduire le tempérament sera certainement maître de l'âme.

Nous supposerons que notre mari-modèle remplit ces premières conditions voulues pour disputer avec avantage sa femme aux assaillants. Nous admettrons qu'il ne se trouve dans aucune des nombreuses classes de prédestinés, que nous avons passées en revue. Convenons enfin qu'il est imbu de toutes nos maximes; qu'il possède cette science admirable dont nous avons révélé quelques préceptes; qu'il s'est marié très-savant; qu'il connaît sa femme; qu'il en est aimé; et poursuivons l'énumération de toutes les causes générales qui peuvent empirer la situation critique à laquelle nous le ferons arriver pour l'instruction du genre humain.

MÉDITATION VI.

DES PENSIONNATS.

Si vous avez épousé une demoiselle dont l'éducation s'est faite dans un pensionnat, il y a trente chances contre votre bonheur de plus que toutes celles dont l'énumération précède, et vous ressemblez exactement à un homme qui a fourré sa main dans un guêpier.

Alors, immédiatement après la bénédiction nuptiale, et sans vous laisser prendre à l'innocente ignorance, aux grâces naïves, à la pudibonde contenance de votre femme, vous devez méditer et suivre les axiomes et les préceptes que nous développerons dans la seconde partie de ce livre. Vous mettrez même à exécution les rigueurs de la troisième partie, en exerçant sur-le-champ une active surveillance, en déployant une paternelle sollicitude à toute heure, car le lendemain même de votre mariage, la veille peut-être, il y avait *péril en la demeure*.

En effet, souvenez-vous un peu de l'instruction secrète et approfondie que les écoliers acquièrent *de naturâ rerum*, de la nature des choses. La Pérouse, Cook, ou le capitaine Parry, ont-ils jamais eu autant d'ardeur à naviguer vers les pôles, que les lycéens vers les parages défendus de l'océan des plaisirs?

Les filles étant plus rusées, plus spirituelles et plus curieuses que les garçons, leurs rendez-vous clandestins, leurs conversations que tout l'art des matrones ne saurait empêcher, doivent être dirigés par un génie mille fois plus satanique. Quel homme a jamais entendu les réflexions morales et les aperçus malins de ces jeunes filles? Elles seules connaissent ces jeux où l'honneur se perd par avance, ces essais de plaisir, ces tâtonnements de volupté, ces simulacres de bonheur, qu'on peut comparer aux vols faits par les enfants trop gourmands à un dessert mis sous clef. Une fille sortira peut-être vierge de sa pension; chaste, non. Elle aura plus d'une fois discuté en de secrets conventicules la question importante des amants, et la corruption aura nécessairement entamé le cœur ou l'esprit, soit dit sans antithèse.

Admettons cependant que votre femme n'aura pas participé à ces friandises virginales, à ces lutineries prématurées. De ce qu'elle n'ait point eu voix délibérative aux conseils secrets des *grandes*, en sera-t-elle meilleure? Non.

Là, elle aura contracté amitié avec d'autres jeunes demoiselles, et nous serons modeste en ne lui accordant que deux ou trois amies intimes. Êtes-vous certain que votre femme sortie de pension, ses jeu-

nes amies n'auront pas été admises à ces conciliabules où l'on cherchait à connaître d'avance, au moins par analogie, les jeux des colombes? Enfin, ces amies se marieront; alors, vous aurez quatre femmes à surveiller au lieu d'une, quatre caractères à deviner, et vous serez à la merci de quatre maris et d'une douzaine de célibataires dont vous ignorerez entièrement la vie, les principes, les habitudes, quand nos Méditations vous auront fait apercevoir la nécessité où vous devez être un jour de vous occuper des gens que vous avez épousés avec votre femme sans vous en douter.

Satan seul a pu imaginer une pension de demoiselles au milieu d'une grande ville!... Au moins madame Campan avait-elle logé sa fameuse institution à Écouen. Cette sage précaution prouve qu'elle n'était pas une femme ordinaire.

Là, ses demoiselles ne voyaient pas le musée des rues, composé d'immenses et grotesques images et de mots obscènes dus aux crayons du malin esprit. Elles n'avaient pas incessamment sous les yeux le spectacle des infirmités humaines étalé par chaque borne en France; et de perfides cabinets littéraires ne leur vomissaient pas, en secret, le poison des livres instructeurs et incendiaires. Aussi, cette savante institutrice ne pouvait guère qu'à Écouen vous conserver une demoiselle intacte et pure, si cela est possible.

Vous espéreriez peut-être empêcher facilement votre femme de voir ses amies de pension? Folie! Elle les rencontrera au bal, au spectacle, à la promenade, dans le monde; et que de services deux femmes peuvent se rendre!... Mais nous méditerons ce nouveau sujet de terreur en son lieu et place.

Ce n'est pas tout encore : si votre belle-mère a mis sa fille en pension, croyez-vous que ce soit par intérêt pour sa fille? Une demoiselle de douze à quinze ans est un terrible argus; et, si la belle-mère ne voulait pas d'argus chez elle, je commence à soupçonner que madame votre belle-mère appartient inévitablement à la partie la plus douteuse de nos femmes honnêtes. Donc, en toute occasion, elle sera pour sa fille ou un fatal exemple ou un dangereux conseiller : arrêtons-nous... la belle-mère exige toute une Méditation. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, le lit conjugal est, dans cette occurrence, également épineux.

Avant la révolution, quelques familles aristocratiques envoyaient les filles au couvent. Cet exemple était suivi par nombre de gens qui s'imaginaient qu'en mettant leurs filles là où se trouvaient celles d'un grand seigneur, elles en prendraient le ton et les manières. Cette erreur de l'orgueil était d'abord fatale au bonheur domestique; puis les couvents avaient tous les inconvénients des pensionnats. L'oisiveté y règne plus terrible. Les grilles claustrales enflamment l'imagination. La solitude est une des provinces les plus chéries du diable, et l'on ne saurait croire quel ravage les phénomènes les plus ordinaires de la vie peuvent produire dans l'âme de ces jeunes filles rêveuses, ignorantes et inoccupées.

Les unes, à force d'avoir caressé des chimères, donnent lieu à des *quiproquo* plus au moins bizarres. D'autres, s'étant exagéré le bonheur conjugal, se disent en elles-mêmes : Quoi! ce n'est que cela!... quand elles appartiennent à un mari. De toute manière l'instruction incomplète que peuvent acquérir les filles élevées en commun a tous les dangers de l'ignorance et tous les malheurs de la science.

Une jeune fille élevée au logis par une mère ou une vieille tante vertueuses, bigotes, aimables ou acariâtres, une jeune fille dont les pas n'ont jamais franchi le seuil domestique sans être environnée de chaperons; dont l'enfance laborieuse a été fatiguée par des travaux même inutiles; à laquelle enfin tout est inconnu, même le spectacle de Séraphin, est un de ces trésors que l'on rencontre, çà et là, dans le monde, comme ces fleurs des bois environnées de tant de broussailles que les yeux mortels n'ont pu les atteindre. Celui qui, maître d'une fleur aussi suave, aussi pure, la laisse cultiver par d'autres, a mérité mille fois son malheur. C'est ou un sot ou un monstre.

Ce serait bien ici le moment d'examiner s'il existe un mode quelconque de se bien marier, et de reculer ainsi indéfiniment les précautions dont nous présenterons l'ensemble dans la seconde et la troisième parties; mais n'est-il pas bien prouvé qu'il est plus aisé de lire *l'École des femmes* dans un four exactement fermé, que de pouvoir connaître le caractère, les habitudes et l'esprit d'une demoiselle à marier?

La plupart des hommes ne se marient-ils pas absolument comme s'ils achetaient une partie de rentes à la Bourse? Et si, dans la Méditation précédente, nous avons réussi à vous démontrer que le plus grand nombre des hommes reste dans la plus profonde incurie de son propre bonheur en fait de mariage, est-il raisonnable de croire qu'il se rencontrera beaucoup de gens assez riches, assez spirituels, assez observateurs, pour perdre, comme M. Burchell dans *le Vicaire de Wakefield*, une ou deux années de leur temps à deviner, à épier les filles dont ils feront leurs femmes; quand ils s'occupent si peu d'elles après les avoir conjugalement possédées pendant ce laps de temps que les Anglais nomment la *lune de miel*, et dont nous ne tarderons pas à discuter l'influence?

Cependant, comme nous avons longtemps réfléchi sur cette matière importante, nous ferons observer qu'il existe quelques moyens de choisir plus ou moins bien, même en choisissant promptement.

Il est, par exemple, hors de doute que les probabilités seront en votre faveur :

1° Si vous avez pris une demoiselle dont le tempérament ressemble à celui des femmes de la Louisiane ou de la Caroline.

Pour obtenir des renseignements certains sur le tempérament d'une jeune personne, il faut mettre en vigueur auprès des femmes de chambre le système dont parle Gil Blas, et employé par un homme d'État pour connaître les conspirations ou savoir comment les ministres avaient passé la nuit.

2° Si vous choisissez une demoiselle qui, sans être laide, ne soit pas dans la classe des jolies femmes.

Nous regardons comme un principe certain que, pour être le moins malheureux possible en ménage, une grande douceur d'âme unie chez une femme à une laideur supportable sont deux éléments infaillibles de succès.

Mais voulez-vous savoir la vérité? ouvrez Rousseau, car il ne s'agitera pas une question de morale publique dont il n'ait d'avance indiqué la portée. Lisez :

« Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles et les femmes sévères. C'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. »

Il résulterait de l'adoption du principe que consacre cette remarque profonde et vraie, qu'il n'y aurait pas tant de mariages malheureux, si les hommes épousaient leurs maîtresses. Alors l'éducation des filles devrait subir d'importantes modifications en France. Jusqu'ici les lois et les mœurs françaises, placées entre un délit et un crime à prévenir, ont favorisé le crime. En effet, la faute d'une fille est à peine un délit, si vous la comparez à celle commise par la femme mariée. N'y a-t-il donc pas incomparablement moins de danger à donner la liberté aux filles qu'à la laisser aux femmes? L'idée de prendre une fille à l'essai fera penser plus d'hommes graves qu'elle ne fera rire d'étourdis. Les mœurs de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre et des États-Unis donnent aux demoiselles des droits qui sembleraient en France le renversement de toute morale; et cependant il est certain que dans ces trois pays les mariages sont moins malheureux qu'en France.

« Quand une femme s'est livrée tout entière à un « amant, elle doit avoir bien connu celui que l'a- « mour lui offrait. Le don de son estime et de sa « confiance a nécessairement précédé celui de son « cœur. »

Brillantes de vérité, ces lignes ont peut-être illuminé le cachot au fond duquel Mirabeau les écrivit, et la féconde observation qu'elles renferment, quoique due à la plus fougueuse de ses passions, n'en domine pas moins le problème social dont nous nous occupons. En effet, un mariage cimenté sous les auspices du religieux examen que suppose l'amour, et sous l'empire du désenchantement dont la possession est suivie, doit être la plus indissoluble de toutes les unions.

Alors une femme n'a plus à reprocher à son mari le droit légal en vertu duquel elle lui appartient. Elle ne peut plus trouver dans cette soumission forcée une raison pour se livrer à un amant, quand plus tard elle a dans son propre cœur un complice dont les sophismes la séduisent en lui demandant, vingt fois par heure, pourquoi s'étant donnée contre son gré à un homme qu'elle n'aimait point, elle ne se donnerait pas de bonne volonté à un homme qu'elle aime. Alors une femme n'est plus recevable à se plaindre de ces défauts inséparables de la nature humaine, dont elle a, par avance, essayé la tyrannie, épousé les caprices.

Bien des jeunes filles seront trompées dans les espérances de leur amour; mais n'y aura-t-il pas pour elles un immense bénéfice à ne pas être les compagnes d'hommes qu'elles auraient le droit de mépriser?

Quelques alarmistes vont s'écrier qu'un tel changement dans nos mœurs autoriserait une effroyable dissolution publique; que les lois, ou les usages qui dominent les lois, ne peuvent pas, après tout, consacrer le scandale et l'immoralité; et que, s'il existe des maux inévitables, au moins la société ne doit pas les sanctifier.

Il est facile de répondre, avant tout, que le système proposé tend à prévenir ces maux qu'on a regardés jusqu'à présent comme inévitables; mais, si peu exacts que soient les calculs de notre statistique, ils ont toujours accusé une immense plaie sociale, et nos moralistes préféreraient donc le plus grand mal au moindre; la violation du principe sur lequel repose la société, à une douteuse licence chez les filles; la dissolution des mères de famille, qui corrompt les sources de l'éducation publique et fait le malheur d'au moins quatre personnes, à la dissolution d'une jeune fille qui ne compromet qu'elle, et tout au plus un enfant? Périsse la vertu de dix vierges, plutôt que cette sainteté de mœurs, cette couronne d'honneur dont une mère de famille doit marcher revêtue! Il y a, dans le tableau que présente une jeune fille abandonnée par son séducteur, je ne sais quoi d'imposant et de sacré : ce sont des serments ruinés, de saintes confiances trahies; et, sur les débris des plus faciles vertus, l'innocence en pleurs, doutant de tout, en doutant de l'amour d'un père pour son enfant. L'infortunée est encore innocente; elle peut devenir une épouse fidèle, une tendre mère, et si le passé s'est chargé de nuages,

l'avenir est bleu comme un ciel pur. Trouverons-nous ces douces couleurs aux sombres tableaux des amours illégitimes? Dans l'un la femme est victime; dans les autres, criminelle. Où est l'espérance de la femme adultère? Si Dieu lui remet sa faute, la vie la plus exemplaire ne saurait en effacer ici-bas les fruits vivants : si Jacques I[er] est fils de Rizzio, le crime de Marie Stuart a duré autant que sa déplorable et royale maison.

Mais, de bonne foi, l'émancipation des filles renferme-t-elle donc tant de dangers?

Il est très-facile d'accuser une jeune personne de se laisser décevoir par le désir d'échapper à tout prix à l'état de fille; mais cela n'est vrai que dans la situation actuelle de nos mœurs. Aujourd'hui une jeune personne ne connaît ni la séduction ni ses piéges, elle ne s'appuie que sur sa faiblesse, et, démêlant les commodes maximes du beau monde, sa trompeuse imagination, gouvernée par des désirs que tout fortifie, est un guide d'autant plus aveugle, que rarement une jeune fille confie à autrui les secrètes pensées de son premier amour.

Si elle était libre, une éducation exempte de préjugés l'armerait contre l'amour du premier venu. Elle serait, comme tout le monde, bien plus forte contre des dangers connus que contre des périls dont l'étendue est cachée. D'ailleurs, pour être maîtresse d'elle-même, une fille en sera-t-elle moins sous l'œil vigilant de sa mère? Compterait-on aussi pour rien cette pudeur et ces craintes que la nature n'a placées si puissantes dans l'âme d'une jeune fille que pour la préserver du malheur d'être à un homme qui ne l'aime pas? Enfin où est la fille assez peu calculatrice pour ne pas deviner que l'homme le plus immoral veut trouver des principes chez sa femme, comme les maîtres veulent que leurs domestiques soient parfaits; et qu'alors, pour elle, la vertu est le plus riche et le plus fécond de tous les commerces?

Après tout, de quoi s'agit-il donc ici? Pour qui croyez-vous que nous stipulions? Tout au plus pour cinq ou six cent mille virginités armées de leurs répugnances et du haut prix auquel elles s'estiment : elles savent aussi bien se défendre que se vendre. Les dix-huit millions d'êtres que nous avons mis en dehors de la question, se marient presque tous d'après le système que nous cherchons à faire prévaloir dans nos mœurs; et, quant aux classes intermédiaires par lesquelles nos pauvres bimanes sont séparés des hommes privilégiés qui marchent à la tête d'une nation, le nombre des enfants trouvés que ces classes demi-aisées livrent au malheur irait en croissant depuis la paix, s'il faut en croire M. Benoiston de Châteauneuf, l'un des plus courageux savants qui se soient voués aux arides et utiles recherches de la statistique. Or, à quelle plaie profonde n'apportons-nous pas remède, si l'on songe à la multiplicité des bâtards que nous dénonce la statistique, et aux infortunes que nos calculs font soupçonner dans la haute société! Mais il est difficile de faire apercevoir ici tous les avantages qui résulteraient de l'émancipation des filles. Quand nous arriverons à observer les circonstances qui accompagnent le mariage tel que nos mœurs l'ont conçu, les esprits judicieux pourront apprécier toute la valeur du système d'éducation et de liberté que nous demandons pour les filles, au nom de la raison et de la nature. Le préjugé que nous avons en France sur la virginité des mariées est le plus sot de tous ceux qui nous restent. Les Orientaux prennent leurs femmes sans s'inquiéter du passé, et les enferment pour être plus certains de l'avenir : les Français mettent les filles dans des espèces de sérails défendus par des mères, par des préjugés, par des idées religieuses, et ils donnent la plus entière liberté à leurs femmes, s'inquiétant ainsi beaucoup plus du passé que de l'avenir. Il ne s'agirait donc que de faire subir une inversion à nos mœurs. Alors nous finirions peut-être par donner à la fidélité conjugale toute la saveur et le ragoût que les femmes trouvent aujourd'hui aux infidélités.

Mais cette discussion nous éloignerait trop de notre sujet, s'il fallait examiner, dans tous ses détails, cette immense amélioration morale que réclamera sans doute la France au XX[e] siècle; car les mœurs se réforment si lentement! Ne faut-il pas pour obtenir le plus léger changement que l'idée la plus hardie du siècle passé soit devenue la plus triviale du siècle présent? Aussi est-ce en quelque sorte par coquetterie que nous avons effleuré cette question; soit pour montrer qu'elle ne nous a pas échappé, soit pour léguer un ouvrage de plus à nos neveux; et, de bon compte, voici le troisième : le premier concerne les courtisanes, et le second est la physiologie du plaisir.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Dans l'état actuel de nos mœurs et de notre imparfaite civilisation, il existe un problème insoluble pour le moment et qui rend toute dissertation superflue relativement à l'art de choisir une femme; nous le livrons, comme tous les autres, aux méditations des philosophes.

PROBLÈME.

L'on n'a pas encore pu décider si une femme est poussée à devenir infidèle plutôt par l'impossibilité

où elle serait de se livrer au changement, que par la liberté qu'on lui laisserait à cet égard.

—

Au surplus, comme dans cet ouvrage nous saisissons un homme au moment où il vient de se marier, s'il a rencontré une femme d'un tempérament sanguin, d'une imagination vive, d'une constitution nerveuse ou d'un caractère indolent, sa situation n'en sera que plus grave.

Un homme se trouverait dans un danger encore plus critique si sa femme ne buvait que de l'eau (voyez la Méditation intitulée : *Hygiène conjugale*); mais si elle avait quelque talent pour le chant, ou si elle s'enrhumait trop facilement, il aurait à trembler tous les jours; car il est reconnu que les cantatrices sont pour le moins aussi passionnées que les femmes dont le système muqueux est d'une grande délicatesse.

Enfin le péril empirerait bien davantage si votre femme avait moins de dix-sept ans; ou encore, si elle avait le fond du teint pâle et blafard; car ces sortes de femmes sont presque toutes artificieuses.

Mais nous ne voulons pas anticiper sur les terreurs que causeront aux maris tous les diagnostics de malheur qu'ils pourraient apercevoir dans le caractère de leurs femmes. Cette digression nous a déjà trop éloigné des pensionnats, où s'élaborent tant d'infortunes, d'où sortent des jeunes filles incapables d'apprécier les pénibles sacrifices par lesquels l'honnête homme, qui leur fait l'honneur de les épouser, est arrivé à l'opulence; des jeunes filles impatientes des jouissances du luxe, ignorantes de nos lois, ignorantes de nos mœurs, saisissant avec avidité l'empire que leur donne la beauté, et prêtes à abandonner les vrais accents de l'âme pour les bourdonnements de la flatterie.

Que cette Méditation laisse dans le souvenir de tous ceux qui l'auront lue, même en ouvrant le livre par contenance ou par distraction, une aversion profonde des demoiselles élevées en pension, et déjà de grands services auront été rendus à la chose publique.



MÉDITATION VII.

DE LA LUNE DE MIEL.

Si nos premières Méditations prouvent qu'il est presque impossible à une femme mariée de rester vertueuse en France, le dénombrement des célibataires et des prédestinés, nos remarques sur l'éducation des filles, et notre examen rapide des difficultés que comporte le choix d'une femme, expliquent jusqu'à un certain point cette fragilité nationale. Ainsi, après avoir accusé franchement la sourde maladie dont l'état social est travaillé, nous en avons cherché les causes dans l'imperfection des lois, dans l'inconséquence des mœurs, dans l'incapacité des esprits, dans les contradictions de nos habitudes. Un seul fait reste à observer : l'invasion du mal.

Nous arrivons à ce premier principe en abordant les hautes questions renfermées dans la Lune de Miel; et, de même que nous y trouverons le point de départ de tous les phénomènes conjugaux, elle nous offrira le brillant chaînon auquel viendront se rattacher nos observations, nos axiomes, nos problèmes, anneaux semés à dessein au travers des sages folies débitées par nos Méditations babillardes. La Lune de Miel sera, pour ainsi dire, l'apogée de l'analyse à laquelle nous devions nous livrer avant de mettre aux prises nos deux champions imaginaires.

Cette expression, *Lune de Miel*, est un anglicisme qui passera dans toutes les langues, tant elle dépeint avec grâce la nuptiale saison, si fugitive, pendant laquelle la vie n'est que douceur et ravissement; elle restera comme restent les illusions et les erreurs, car elle est le plus odieux de tous les mensonges. Si elle se présente comme une nymphe couronnée de fleurs fraîches, lécheresse et caressante comme une sirène, c'est qu'elle est le Malheur même; et le malheur arrive, la plupart du temps, en folâtrant.

Les époux destinés à s'aimer pendant toute leur vie, ne conçoivent pas la Lune de Miel : pour eux, elle n'existe pas, ou plutôt elle existe toujours : ils sont comme ces Immortels qui ne comprenaient pas la mort. Mais ce bonheur est en dehors de notre livre; et, pour nos lecteurs, le mariage est sous l'influence de deux lunes : la Lune de Miel — la Lune Rousse. Cette dernière est terminée par une révolution qui la change en un croissant; et, quand il luit sur un ménage, c'est pour l'éternité.

Comment la Lune de Miel peut-elle éclairer deux êtres qui ne doivent pas s'aimer ?

Comment se couche-t-elle quand une fois elle s'est levée?...

Tous les ménages ont-ils leur Lune de Miel ?

Procédons par ordre pour résoudre ces trois questions.

L'admirable éducation que nous donnons aux filles, et les prudents usages sous la loi desquels les hommes se marient vont porter ici tous leurs fruits. Examinons les circonstances dont les mariages les moins malheureux sont précédés et accompagnés.

Nos mœurs développent chez la jeune fille dont vous faites votre femme une curiosité naturellement

excessive; mais comme les mères se piquent en France de mettre tous les jours leurs filles au feu sans souffrir qu'elles se brûlent, cette curiosité n'a plus de bornes.

Une ignorance profonde des mystères du mariage dérobe à cette créature aussi naïve que rusée la connaissance des périls dont il est suivi; et, le mariage lui étant sans cesse présenté comme une époque de tyrannie et de liberté, de jouissances et de souveraineté, ses désirs s'augmentent de tous les intérêts de l'existence à satisfaire: pour elle, se marier, c'est être appelée du néant à la vie.

Si elle a en elle le sentiment du bonheur, la religion, la morale, les lois et sa mère lui ont mille fois répété que ce bonheur ne peut venir que de vous.

L'obéissance est toujours une nécessité chez elle, si elle n'est pas une vertu; car elle attend tout de vous : d'abord les sociétés consacrent l'esclavage de la femme; mais elle ne forme même pas le souhait de s'affranchir; car elle se sent faible, timide et ignorante.

A moins d'une erreur due au hasard ou d'une répugnance que vous seriez impardonnable de n'avoir pas devinée, elle doit chercher à vous plaire : elle ne vous connaît pas.

Enfin pour faciliter votre beau triomphe, vous la prenez au moment où la nature sollicite souvent avec énergie les plaisirs dont vous êtes le dispensateur. Comme saint Pierre, vous tenez la clef du Paradis.

Je le demande à toute créature raisonnable, un démon rassemblerait-il autour d'un ange dont il aurait juré la perte, les éléments de son malheur avec autant de sollicitude que les bonnes mœurs en mettent à conspirer le malheur d'un mari?... N'êtes-vous pas comme un roi entouré de flatteurs?

Livrée avec toutes ses ignorances et ses désirs à un homme qui, même amoureux, ne peut et ne doit pas connaître ses mœurs secrètes et délicates, cette jeune fille ne sera-t-elle pas honteusement passive, soumise et complaisante pendant tout le temps que sa jeune imagination lui persuadera d'attendre le plaisir ou le bonheur, jusqu'à un lendemain qui n'arrive jamais?

Dans cette situation bizarre où les lois sociales et celles de la nature sont aux prises, une jeune fille obéit, s'abandonne, souffre et se tait par intérêt pour elle-même. Son obéissance est une spéculation; sa complaisance, un espoir; son dévouement, une sorte de vocation dont vous profitez; et son silence est générosité. Elle sera victime de vos caprices tant qu'elle ne les comprendra pas; elle souffrira de votre caractère jusqu'à ce qu'elle l'ait étudié; elle se sacrifiera sans aimer, parce qu'elle croit au semblant de passion que vous donne le premier moment de sa possession; elle ne se taira plus le jour où elle aura reconnu l'inutilité de ses sacrifices.

Alors, un matin arrive, où tous les contre-sens qui ont présidé à cette union se relèvent comme des branches un moment ployées sous un poids par degrés allégi. Vous avez pris pour de l'amour l'existence négative d'une jeune fille qui attendait le bonheur, allait au-devant de vos désirs, dans l'espérance que vous voleriez au-devant des siens, et n'osait se plaindre des malheurs secrets dont elle s'accusait la première. Quel homme ne serait pas la dupe d'une déception préparée de si loin, et dont une jeune femme est innocente, complice et victime? Il faudrait être un Dieu pour échapper à la fascination dont vous entourent la nature et la société. Tout n'est-il pas piége autour de vous et en vous; car, pour être heureux, ne serait-il pas nécessaire de vous défendre des impétueux désirs de vos sens? Où est, pour les contenir, cette barrière puissante qu'élève la main légère d'une femme à laquelle on veut plaire, parce qu'on ne la possède pas encore?... Aussi, vous avez fait parader et défiler vos troupes, quand il n'y avait personne aux fenêtres; et vous avez tiré un feu d'artifice dont il ne reste que la carcasse au moment où votre convive se présente pour le voir. Votre femme était devant les plaisirs du mariage comme un Mohican à l'Opéra : l'instituteur est ennuyé quand le sauvage commence à comprendre. En ménage, le moment où deux cœurs peuvent s'entendre est aussi rapide qu'un éclair et ne revient plus quand il a fui. Ce premier essai de la vie à deux, pendant lequel une femme est encouragée par l'espérance du bonheur, par le sentiment encore neuf de ses devoirs d'épouse, par le désir de plaire, par la vertu si persuasive au moment où elle montre l'amour d'accord avec le devoir, se nomme la Lune de Miel. Comment peut-elle durer longtemps entre deux êtres qui s'associent pour la vie entière, sans se connaître parfaitement? Il y a tels mariages dont le malheur a été décidé par la première nuit : ceux-là n'ont même pas de Lune de Miel. S'il faut s'étonner d'une chose, c'est que les déplorables absurdités accumulées par nos mœurs autour d'un lit nuptial, fassent éclore si peu de haines!...

Mais que l'existence du sage soit un ruisseau paisible, et que celle du prodigue soit un torrent; que l'enfant, dont les mains imprudentes ont effeuillé toutes les roses sur son chemin, ne trouve plus que des épines au retour; que l'homme dont la folle jeunesse a dévoré un million ne puisse plus jouir, pendant sa vie, des quarante mille livres de rente que ce million lui eût données, ce sont des vérités triviales si l'on songe à la morale, et neuves si l'on pense

à la conduite de la plupart des hommes ; ce sont les images vraies de toutes les Lunes de Miel ; c'est leur histoire, c'est le fait et non pas la cause.

Mais, que des hommes, doués d'une certaine puissance de pensée par une éducation privilégiée, habitués à des combinaisons profondes pour briller, soit en politique, soit en littérature, dans les arts, dans le commerce ou dans la vie privée, se marient tous avec l'intention d'être heureux, de gouverner une femme par l'amour ou par la force, et tombent tous dans le même piége, deviennent des sots après avoir joui d'un certain bonheur pendant un certain temps, il y a certes là un problème dont la solution réside plutôt dans des profondeurs inconnues de l'âme humaine, que dans les espèces de vérités physiques par lesquelles nous avons déjà tâché d'expliquer quelques-uns de ces phénomènes. La périlleuse recherche des lois secrètes, que presque tous les hommes doivent violer à leur insu en cette circonstance, offre encore assez de gloire à celui qui échouerait dans cette entreprise, pour que nous tentions l'aventure. Essayons donc.

Malgré tout ce que les sots ont à dire sur la difficulté qu'ils trouvent à expliquer l'amour, il a des principes aussi infaillibles que ceux de la géométrie ; mais chaque caractère les modifiant à son gré, nous l'accusons des caprices créés par nos innombrables organisations. S'il ne nous était permis de ne voir que les effets si variés de la lumière, sans en apercevoir le principe, bien des esprits refuseraient de croire à la marche du soleil et à son unité. Aussi, les aveugles peuvent crier à leur aise ; je me vante, comme Socrate, sans être aussi sage que lui, de ne savoir que l'amour ; et je vais essayer de détruire quelques-uns de ses préceptes, pour éviter, aux gens mariés ou à marier, la peine de se creuser la cervelle : ils atteindraient trop promptement le fond.

Or, toutes nos observations précédentes se résolvent en une seule proposition qui peut être considérée comme le dernier terme ou le premier, si l'on veut, de cette secrète théorie de l'amour qui finirait par vous ennuyer si nous ne la terminions pas promptement. Ce principe est contenu dans la formule suivante :

—

AXIOME.

Entre deux êtres susceptibles d'amour, la durée de la passion est en raison de la résistance primitive de la femme.

—

Si l'on ne vous laisse désirer qu'un jour, votre amour ne durera peut-être pas trois nuits. Où faut-il chercher les causes de cette loi ? Je ne sais. Si nous voulons porter nos regards autour de nous, les preuves de cette règle abondent : dans le système végétal, les plantes qui restent le plus de temps à croître sont celles auxquelles est promise la plus longue existence ; dans l'ordre moral, les ouvrages faits hier meurent demain ; dans l'ordre physique, le sein qui enfreint les lois de la gestation livre un fruit mort. En tout, une œuvre de durée est longtemps couvée par le temps. Un long avenir demande un long passé. Si l'amour est un enfant, la passion est un homme. Cette loi générale qui régit la nature, les êtres et les sentiments, est précisément celle que tous les mariages enfreignent, ainsi que nous l'avons démontré. Ce principe a créé les fables amoureuses de notre moyen âge : les Amadis, les Lancelot, les Tristan des fabliaux, dont la constance en amour paraît fabuleuse à juste titre, sont les allégories de cette mythologie nationale que notre imitation de la littérature grecque a tuée dans sa fleur. Ces figures gracieuses dessinées par l'imagination des trouvères consacraient cette vérité : que nous ne nous attachons d'une manière durable aux choses, que d'après les soins, les travaux ou les désirs qu'elles nous ont coûté.

Tout ce que nos méditations nous ont révélé sur les causes de cette loi primordiale des amours, se réduit à l'axiome suivant qui en est tout à la fois le principe et la conséquence.

—

APHORISME.

En toute chose l'on ne reçoit qu'en raison de ce que l'on donne.

—

Ce dernier principe est tellement évident par lui-même que nous n'essayerons pas de le démontrer. Nous n'y joindrons qu'une seule observation qui ne nous paraît pas sans importance. Celui qui a dit : *tout est vrai et tout est faux*, a proclamé un fait que l'esprit humain naturellement sophistique interprète à sa manière ; car il semble vraiment que les choses humaines aient autant de facettes qu'il y a d'esprits qui les considèrent.

Ce fait le voici :

Il n'existe pas dans la création une loi qui ne soit balancée par une loi contraire : la vie en tout est résolue par l'équilibre. Ainsi, dans le sujet qui nous occupe, en amour, il est certain que si vous donnez trop, vous ne recevrez pas assez. La mère qui laisse voir toute sa tendresse à ses enfants crée en eux

l'ingratitude, car l'ingratitude vient peut-être de l'impossibilité où l'on est de s'acquitter. La femme qui aime plus qu'elle n'est aimée sera nécessairement tyrannisée. L'amour durable est celui qui tient toujours les forces de deux êtres en équilibre. Or, cet équilibre peut toujours s'établir : celui des deux qui aime le plus doit rester dans la sphère de celui qui aime le moins. Et n'est-ce pas, après tout, le plus doux sacrifice que puisse faire une âme aimante, si tant est que l'amour s'accommode de cette inégalité?

Quel sentiment d'admiration s'élève dans l'âme du philosophe, en découvrant qu'il n'y a peut-être qu'un seul principe dans le monde comme il n'y a qu'un Dieu, et que nos idées et nos affections sont soumises aux mêmes lois qui font mouvoir le soleil, éclore les fleurs et vivre l'univers! ..

Peut-être faut-il chercher, dans cette métaphysique de l'amour, les raisons de la proposition suivante qui jette les plus vives lumières sur la question des Lunes de Miel et des Lunes Rousses.

L'homme va de l'aversion à l'amour; mais quand il a commencé par aimer et qu'il arrive à l'aversion, il ne revient jamais à l'amour.

Dans certaines organisations humaines, les sentiments sont incomplets comme la pensée peut l'être dans quelques imaginations stériles. Ainsi de même que les esprits sont doués de la facilité de saisir les rapports existants entre les choses sans en tirer de conclusion; de la faculté de saisir chaque rapport séparément sans les réunir; de la force de voir, de comparer et d'exprimer; de même les âmes peuvent concevoir les sentiments d'une manière imparfaite. Le talent, en amour comme en tout autre art, consiste dans la réunion de la puissance de concevoir et de celle d'exécuter. Le monde est plein de gens qui chantent des airs sans ritournelles, qui ont des quarts d'idée, comme des quarts de sentiment, et qui ne coordonnent pas plus les mouvements de leurs affections que leurs pensées; ce sont en un mot des êtres incomplets. Unissez une belle intelligence à une intelligence manquée, vous préparez un malheur; car il faut que l'équilibre se retrouve en tout.

Nous laissons aux philosophes de boudoir, et aux sages d'arrière-boutique, le plaisir de chercher les mille manières dont les tempéraments, les esprits, les situations sociales et la fortune, rompent les équilibres; et nous allons examiner la dernière cause qui influe sur le coucher des Lunes de Miel et l'apparition des Lunes Rousses.

Il y a dans la vie un principe plus puissant que la vie elle-même : c'est un mouvement dont la rapidité procède d'une impulsion inconnue. L'homme n'est pas plus dans le secret de ce tournoiement que la terre n'est initiée aux causes de sa rotation. Ce je ne sais quoi, que j'appellerai volontiers le courant de la vie, emporte nos pensées les plus chères, use la volonté du plus grand nombre, et nous entraîne tous malgré nous. Ainsi un homme plein de bon sens, qui ne manquera même pas à payer ses billets, s'il est négociant, ayant pu éviter la mort, ou, chose plus cruelle peut-être, une maladie, par l'observation d'une pratique facile mais quotidienne, est bien et dûment cloué entre quatre planches, après s'être dit tous les soirs : — Oh! demain, je n'oublierai pas mes pastilles!

Comment expliquer cette étrange fascination qui domine tous les choses de la vie? Est-ce défaut d'énergie? les hommes les plus puissants de volonté y sont soumis : est-ce défaut de mémoire? les gens qui possèdent cette faculté au plus haut degré y sont sujets.

Ce fait que chacun a pu reconnaître en son voisin est une des causes qui excluent la plupart des maris de la Lune de Miel. L'homme le plus sage, celui qui aurait échappé à tous les écueils que nous avons déjà signalés, n'évite quelquefois pas les piéges qu'il s'est ainsi tendus à lui-même.

Je me suis aperçu que l'homme en agissait avec le mariage et ses dangers, à peu près comme avec les perruques; et, peut-être, est-ce une formule pour la vie humaine que les phases suivantes de la pensée à l'endroit de la perruque.

Première Époque. — Est-ce que j'aurai jamais les cheveux blancs?

Deuxième Époque. — En tout cas, si j'ai des cheveux blancs, je ne porterai jamais de perruque! Dieu, que c'est laid une perruque!

Un matin, vous entendez une jeune voix que l'amour a fait vibrer plus de fois qu'il ne l'a éteinte, s'écrier : — Comment! tu as un cheveu blanc!

Troisième Époque. — Pourquoi ne pas avoir une perruque bien faite, qui tromperait complétement les gens? il y a je ne sais quel mérite à duper tout le monde; puis, une perruque tient chaud, elle empêche les rhumes, etc.

Quatrième Époque. — La perruque est si adroitement mise que vous attrapez tous ceux qui ne vous connaissent pas.

La perruque vous préoccupe, et l'amour-propre vous rend tous les matins le rival des plus habiles coiffeurs.

Cinquième Époque. — La perruque négligée. — Dieu que c'est ennuyeux d'avoir à se découvrir la tête tous les soirs, à la bichonner tous les matins!

Sixième Époque. — La perruque laisse passer quelques cheveux blancs, elle vacille, et l'observateur aperçoit sur votre nuque une ligne blanche qui forme un contraste avec les nuances plus foncées

de la perruque circulairement retroussée par le col de votre habit.

Septième Époque. — La perruque ressemble à du chiendent, et (passez-moi l'expression) vous vous moquez de votre perruque !...

— Monsieur, me dit une des puissantes intelligences féminines qui ont daigné m'éclairer sur quelques-uns des passages les plus obscurs de mon livre, qu'entendez-vous par cette perruque ?...

— Madame, répondis-je, quand un homme tombe dans l'indifférence à l'endroit de la perruque il est... il est.... ce que votre mari n'est probablement pas.

— Mais, mon mari n'est pas... (Elle chercha.) Il n'est pas... aimable; il n'est pas... très-bien portant; il n'est pas... d'une humeur égale; il n'est pas...

— Alors, madame, il serait donc...

Nous nous regardâmes, elle avec une dignité assez bien jouée, moi avec un imperceptible sourire:

— Je vois, dis-je, qu'il faut singulièrement respecter les oreilles du petit sexe, car c'est la seule chose qu'il ait de chaste.

Je pris l'attitude d'un homme qui a quelque chose d'important à révéler, et la belle dame baissa les yeux comme si elle se doutait d'avoir à rougir pendant mon discours.

« — Madame, aujourd'hui l'on ne pendrait pas un ministre, comme jadis, pour un *oui* ou un *non;* un Chateaubriand ne torturerait guère Françoise de Foix; et nous ne portons plus au côté une longue épée prête à venger l'injure. Or, dans un siècle où la civilisation a fait des progrès si rapides, où l'on nous apprend la moindre science en vingt-quatre leçons, tout a dû suivre cet élan vers la perfection. Nous ne pouvons donc plus parler la langue rude et grossière de nos ancêtres. L'âge dans lequel on fabrique des tissus aussi fins, aussi brillants, des meubles si élégants, des porcelaines si riches, devait être l'âge des périphrases et des circonlocutions. Il faut donc essayer de forger quelque mot nouveau pour remplacer la comique expression dont s'est servi Molière; puisque, comme a dit un auteur contemporain, le langage de ce grand homme est trop libre pour les dames qui trouvent la gaze trop épaisse pour leurs vêtements.

« Maintenant les gens du monde n'ignorent pas plus que les savants le goût inné des Grecs pour les mystères. Cette poétique nation avait su empreindre de teintes fabuleuses les antiques traditions de son histoire. A la voix de ses rapsodes, tout ensemble poëtes et romanciers, les rois devenaient des dieux, et leurs aventures galantes se transformaient en d'immortelles allégories.

« Selon M. Chompré, licencié en droit, auteur classique du Dictionnaire de mythologie, le Labyrinthe était « un enclos planté de bois et orné de bâtiments disposés de telle façon, que quand un jeune homme y était entré une fois, il ne pouvait plus en trouver la sortie. » Çà et là quelques bocages fleuris s'offraient à sa vue, mais au milieu d'une multitude d'allées qui se croisaient dans tous les sens et présentaient toujours à l'œil une route uniforme; parmi les ronces, les rochers et les épines, le patient avait à combattre un animal nommé le Minotaure.

« Or, madame, si vous voulez me faire l'honneur de vous souvenir que le Minotaure était, de toutes les bêtes cornues, celle que la mythologie nous signale comme la plus dangereuse; que, pour se soustraire aux ravages qu'il faisait, les Athéniens s'étaient abonnés à lui livrer, bon an, mal an, cinquante vierges; vous ne partagerez pas l'erreur de ce bon M. Chompré, qui ne voit là qu'un jardin anglais ; et vous reconnaîtrez dans cette fable ingénieuse une allégorie délicate, ou, disons mieux, une image fidèle et terrible des dangers du mariage.

« Les peintures récemment découvertes à Herculanum ont achevé de prouver cette opinion.

« En effet, les savants avaient cru longtemps, d'après quelques auteurs, que le Minotaure était un animal moitié homme, moitié taureau; mais la cinquième planche des anciennes peintures d'Herculanum nous représente ce monstre allégorique avec le corps entier d'un homme, à la réserve d'une tête de taureau; et, pour enlever toute espèce de doute, il est abattu aux pieds de Thésée.

« Eh bien, madame, pourquoi ne demanderions-nous pas à la mythologie de venir au secours de l'hypocrisie qui nous gagne et nous empêche de rire comme riaient nos pères?

« Ainsi, lorsque, dans le monde, une jeune dame n'a pas très-bien su étendre le voile dont une femme honnête couvre sa conduite, là où nos aïeux auraient rudement tout expliqué par un seul mot, vous, comme une foule de belles dames à réticences, vous vous contentez de dire :

« — Ah ! oui, elle est fort aimable, mais...

« — Mais quoi !...

« — Mais elle est souvent bien *inconséquente*. .

« J'ai longtemps cherché, madame, le sens de ce dernier mot, et surtout la figure de rhétorique par laquelle vous lui faisiez exprimer le contraire de ce qu'il signifie, mes méditations ont été vaines. Vert-Vert a donc, le dernier, prononcé le mot de nos ancêtres, et encore s'est-il adressé, par malheur, à d'innocentes religieuses dont les infidélités n'atteignaient en rien l'honneur des hommes.

« Alors, quand une femme est inconséquente, le mari serait, selon moi, *minotaurisé*.

« Si le minotaurisé est un galant homme, s'il jouit

d'une certaine estime, et beaucoup de maris méritent réellement d'être plaints, alors, en parlant de lui, vous dites encore d'une petite voix : « M. A... « est un homme bien estimable, sa femme est fort « jolie, mais on prétend qu'il n'est pas heureux « dans son intérieur. »

« Ainsi, madame, l'homme estimable, malheureux dans son intérieur, l'homme qui a une femme inconséquente, ou le mari minotaurisé, sont tout bonnement des maris à la façon de Molière.

« Eh bien ! déesse du goût moderne, ces expressions vous semblent-elles d'une transparence assez chaste ?

« — Ah, mon Dieu, dit-elle en souriant, si la chose reste, qu'importe qu'elle soit exprimée en deux syllabes ou en cent ! »

Elle me salua par une petite révérence ironique, et disparut, allant sans doute rejoindre ces comtesses de préface, et toutes ces créatures métaphoriques si souvent employées par les romanciers à retrouver ou à composer des manuscrits anciens.

Quant à vous, êtres moins nombreux et plus réels qui me lisez, si, parmi vous, il est quelques gens qui fassent cause commune avec mon champion conjugal, je vous avertis que vous ne deviendrez pas tout d'un coup malheureux dans votre intérieur. Un homme arrive à cette température conjugale, par degrés et insensiblement. Beaucoup de maris sont même restés malheureux dans leur intérieur, toute leur vie, sans le savoir. Cette révolution domestique s'opère toujours d'après des règles certaines ; car les révolutions de la Lune de Miel sont aussi sûres que les phases de la lune du ciel, et s'appliquent à tous les ménages ! N'avons-nous pas prouvé que la nature morale a ses lois, comme la nature physique ?

Votre jeune femme ne prendra jamais, comme nous l'avons dit ailleurs, un amant sans faire de sérieuses réflexions : au moment où la Lune de Miel décroît, vous avez plutôt développé chez elle le sentiment du plaisir que vous ne l'avez satisfait. Vous lui avez ouvert le livre de vie. Elle conçoit admirablement, par le prosaïsme de votre facile amour, la poésie qui doit résulter de l'accord des âmes et des voluptés. Comme un oiseau timide, épouvanté encore par le bruit d'une mousqueterie qui a cessé, elle avance la tête hors du nid, regarde autour d'elle, voit le monde ; et, savante du mot révélé de la charade que vous avez jouée, elle sent instinctivement le vide de votre passion languissante. Elle devine que ce n'est plus qu'avec un amant qu'elle pourra reconquérir le délicieux usage de son libre arbitre en amour. Vous avez séché du bois vert pour un feu à venir.

Dans la situation où vous vous trouvez l'un et l'autre, il n'existe pas de femme, même la plus vertueuse, qui ne se soit trouvée digne d'une grande passion, qui ne l'ait rêvée, et qui ne croie être très-inflammable ; car il y a toujours de l'amour-propre à augmenter les forces d'un ennemi vaincu.

— Si le métier d'honnête femme n'était que périlleux, passe encore..., me disait une vieille dame, mais il ennuie ; et je n'ai jamais rencontré de femme vertueuse qui ne pensât jouer en dupe.

Alors, et avant même qu'aucun amant ne se présente, une femme en discute pour ainsi dire la légalité ; elle subit un combat que se livrent en elle les devoirs, les lois, la religion et les désirs secrets d'une nature qui ne reçoit de frein que celui qu'elle s'impose : là commence pour vous un ordre de choses tout nouveau ; là se trouve le premier avertissement que la nature, cette indulgente et bonne mère, donne à toutes les créatures qui ont à courir quelque danger : elle a mis au cou du minotaure une sonnette, comme à la queue de cet épouvantable serpent, l'effroi du voyageur. Alors se déclarent, dans votre femme ce que nous appellerons *les premiers symptômes*. Malheur à qui n'a pas su les combattre ! Ceux qui, en nous lisant, se souviendront de les avoir vus se manifester jadis dans leur intérieur, peuvent passer à la conclusion de cet ouvrage, ils y trouveront des consolations.

Cette situation, dans laquelle un ménage reste plus ou moins longtemps, sera le point de départ de notre ouvrage, comme elle est le terme de nos observations générales. Un homme d'esprit doit savoir reconnaître les mystérieux indices, les signes imperceptibles, et les révélations involontaires qu'une femme laisse échapper alors ; car la Méditation suivante pourra tout au plus accuser les gros traits aux néophytes de la science sublime du mariage.

MÉDITATION VIII.

DES PREMIERS SYMPTÔMES.

Lorsque votre femme est dans la crise où nous l'avons laissée, vous êtes, vous, en proie à une douce et entière sécurité. Vous avez tant de fois vu le soleil, que vous commencez à croire qu'il peut luire pour tout le monde. Alors vous ne prêtez plus aux moindres actions de votre femme cette attention que vous donnait le premier feu du tempérament.

Cette indolence empêche beaucoup de maris d'apercevoir les symptômes par lesquels leurs femmes annoncent un premier orage ; et cette disposition d'esprit a fait minotauriser plus de maris, que l'occasion, les fiacres, les canapés et les appartements

en ville. Ce sentiment d'indifférence pour le danger est en quelque sorte produit et justifié par le calme apparent dont vous êtes entouré. La conspiration ourdie contre vous par notre million de célibataires affamés semble être unanime dans sa marche. Quoique tous ces damoiseaux soient ennemis les uns des autres, et que pas un d'eux ne se connaisse, une sorte d'instinct leur a donné le même mot d'ordre.

Deux personnes se marient-elles? Les sbires du minotaure, jeunes et vieux, ont tous ordinairement la politesse de laisser entièrement les époux à eux-mêmes. Ils regardent un mari comme un ouvrier chargé de dégrossir, polir, tailler à facettes et monter le diamant qui passera de main en main pour être un jour admiré à la ronde. Aussi, l'aspect d'un jeune ménage fortement épris réjouit-il toujours ceux d'entre les célibataires qu'on a nommés les Roués : ils se gardent bien de troubler le travail dont la société doit profiter; ils savent, d'ailleurs, que les nouveaux mariés n'ont d'abord jamais assez l'un de l'autre; mais ils savent aussi que les grosses pluies durent peu : alors ils se tiennent à l'écart, en faisant le guet, en épiant, avec une incroyable finesse, le moment où les deux époux commenceront à se lasser du septième ciel.

Le tact avec lequel les célibataires découvrent le moment où la bise vient à souffler dans un ménage ne peut être comparé qu'à cette nonchalance à laquelle sont livrés les maris pour lesquels la Lune Rousse se lève. Il y a même, en galanterie, une maturité qu'il faut savoir attendre. Le grand homme est celui qui juge tout ce que peuvent porter les circonstances. Ces gens de cinquante-deux ans, que nous avons présentés comme si dangereux, comprennent très-bien, par exemple, que tel homme, qui s'offre à être l'amant d'une femme et qui est fièrement rejeté, aurait été reçu à bras ouverts trois mois plus tard. Mais il est vrai de dire qu'en général les gens mariés mettent à trahir leur froideur la même naïveté qu'à annoncer leur amour.

Au temps où vous parcouriez avec madame les ravissantes campagnes du septième ciel, et où, selon les caractères, on reste campé plus ou moins longtemps, comme le prouve la Méditation précédente, vous alliez peu ou point dans le monde : heureux dans votre intérieur, si vous sortiez, c'était pour faire, à la manière des amants, une partie fine, courir au spectacle, à la campagne, etc. Du moment où vous reparaissez, ensemble ou séparément, au sein de la société; que l'on vous voit assidus, l'un et l'autre, aux bals, aux fêtes, à tous ces vains amusements créés pour fuir le vide du cœur, les célibataires devinent que votre femme y vient chercher des distractions; donc, son ménage, son mari l'ennuient.

Là, le célibataire sait que la moitié du chemin est fait. Là, vous êtes sur le point d'être minotaurisé, et votre femme tend à devenir inconséquente : c'est-à-dire, au contraire, qu'elle sera très-conséquente dans sa conduite, qu'elle la raisonnera avec une profondeur étonnante, et que vous n'y verrez que du feu. Dès ce moment elle ne manquera en apparence à aucun de ses devoirs, et recherchera d'autant plus les couleurs de la vertu qu'elle en aura moins. Hélas! disait Crébillon,

... Doit-on donc hériter de ceux qu'on assassine!

Jamais vous ne l'aurez vue plus soigneuse à vous plaire. Elle cherchera à vous dédommager de la secrète lésion qu'elle médite de faire à votre bonheur conjugal, par de petites félicités qui vous font croire à la perpétuité de son amour; de là vient le proverbe : Heureux comme un sot. Mais, selon les caractères des femmes, ou elles méprisent leurs maris, par cela même qu'elles les trompent avec succès; ou elles les haïssent, si elles sont contrariées par eux; ou elles tombent, à leur égard, dans une indifférence pire mille fois que la haine.

En cette occurrence, le premier diagnostic chez la femme est une grande excentricité. Elle aime à se sauver d'elle-même, à fuir son intérieur, mais sans cette avidité des époux complétement malheureux. Elle s'habille avec beaucoup de soin, afin, dira-t-elle, de flatter votre amour-propre en attirant tous les regards au milieu des fêtes et des plaisirs.

Revenue au sein de ses ennuyeux pénates, vous la verrez parfois sombre et pensive; puis tout à coup rire et s'égayer comme pour s'étourdir; ou prendre l'air grave d'un Allemand qui marche au combat. D'aussi fréquentes variations annoncent toujours la terrible hésitation que nous avons signalée.

Il y a des femmes qui lisent des romans pour se repaître de l'image habilement présentée et toujours diversifiée d'un amour contrarié qui triomphe, ou pour s'habituer, par la pensée, aux dangers d'une intrigue.

Elle professera la plus haute estime pour vous. Elle vous dira qu'elle vous aime comme on aime un frère; que cette amitié raisonnable est la seule vraie, la seule durable, et que le mariage n'a pour but que de l'établir entre deux époux.

Elle distinguera fort habilement qu'elle n'a que des devoirs à remplir, et qu'elle peut prétendre à exercer des droits.

Elle voit avec une froideur, que vous seul pouvez calculer, tous les détails du bonheur conjugal. Ce bonheur ne lui a peut-être jamais beaucoup plu, et

d'ailleurs, pour elle, il est toujours là; elle le connaît, elle l'a analysé; et alors, que de légères mais terribles preuves viennent prouver à un mari spirituel que cet être fragile argumente et raisonne au lieu d'être emporté par la fougue de la passion !

—

APHORISME.

Plus on juge, moins on aime.

—

De là jaillissent chez elle et ces plaisanteries dont vous riez le premier, et ces réflexions qui vous surprennent par leur profondeur; de là viennent ces changements soudains et ces caprices d'un esprit qui flotte. Parfois elle devient tout à coup d'une extrême tendresse comme par repentir de ses pensées et de ses projets, parfois elle est maussade et indéchiffrable; enfin, elle accomplit le *varium et mutabile fœmina* que nous avons eu jusqu'ici la sottise d'attribuer à leur constitution. Diderot, dans le désir d'expliquer ces variations presque atmosphériques de la femme, a même été jusqu'à les faire provenir de ce qu'il nomme *la bête féroce;* mais vous n'observerez jamais ces fréquentes anomalies chez une femme heureuse.

Ces symptômes sont légers comme de la gaze, ils ressemblent à ces nuages qui nuancent à peine l'azur du ciel et qu'on nomme des fleurs d'orage. Bientôt les couleurs prennent des teintes plus fortes.

Au milieu de cette méditation solennelle qui tend à mettre, selon l'expression de madame de Staël, plus de poésie dans la vie, quelques femmes, auxquelles des mères vertueuses par calcul, par devoir, par sentiment ou par hypocrisie, ont inculqué des principes tenaces, prennent les dévorantes idées dont elles sont assaillies, pour des suggestions du démon; et alors, vous les voyez trotter régulièrement à la messe, aux offices, aux vêpres même. Cette fausse dévotion commence par de jolis livres de prières, reliés avec luxe, à l'aide desquels ces chères pécheresses s'efforcent en vain de remplir les devoirs imposés par la religion et délaissés pour les plaisirs du mariage.

Ici, posons un principe, et gravez-le en lettres de feu dans votre souvenir.

Lorsqu'une jeune femme reprend tout à coup des pratiques religieuses autrefois abandonnées, ce nouveau système d'existence cache toujours un motif d'une haute importance pour le bonheur du mari. Sur cent femmes, il en est au moins soixante et dix-neuf chez lesquelles ce retour vers Dieu prouve qu'elles ont été inconséquentes ou vont le devenir.

Mais un symptôme plus clair, plus décisif, que tout mari reconnaîtra, sous peine d'être un sot, est celui-ci :

Au temps où vous étiez plongés l'un et l'autre dans les trompeuses délices de la Lune de Miel, votre femme, en véritable amante, fit constamment votre volonté. Heureuse de pouvoir vous prouver une bonne volonté que vous preniez, vous deux, pour de l'amour, elle aurait désiré que vous lui eussiez commandé de marcher sur le bord des gouttières, et, sur-le-champ, agile comme un écureuil, elle eût parcouru les toits. En un mot, elle trouvait un plaisir ineffable à vous sacrifier ce *je* qui la rendait un être différent de vous. Elle s'était identifiée à votre nature, obéissant à ce vœu du cœur : *una caro.*

Toutes ces belles dispositions d'un jour se sont effacées insensiblement. Blessée de rencontrer sa volonté anéantie, votre femme essayera maintenant de la reconquérir au moyen d'un système développé graduellement, et de jour en jour, avec une croissante énergie.

C'est le système de la *Dignité de la femme mariée.* Le premier effet de ce système est d'apporter dans vos plaisirs une certaine réserve et une certaine tiédeur dont vous êtes le seul juge.

Selon le plus ou le moins d'emportement de votre passion sensuelle, vous avez peut-être, pendant la Lune de Miel, deviné quelques-unes de ces vingt-deux voluptés qui autrefois créèrent, en Grèce, vingt-deux espèces de courtisanes adonnées particulièrement à la culture de ces branches délicates d'un même art. Ignorante et naïve, curieuse et pleine d'espérance, votre jeune femme aura pris quelques grades dans cette science aussi rare qu'inconnue, et que nous recommandons singulièrement au futur auteur de la Physiologie du plaisir.

Alors, par une matinée d'hiver, et semblables à ces troupes d'oiseaux qui, craignant le froid de l'Occident, s'envolent d'un seul coup, d'une même aile, la Fellatrice, fertile en coquetteries qui trompent le désir pour en prolonger les brûlants accès; la Tractatrice, venue de l'Orient parfumé, où les plaisirs qui font rêver sont en honneur; la Subagitatrice, fille de la grande Grèce; la Lémane, avec ses voluptés douces et chatouilleuses; la Corinthienne, qui pourrait au besoin les remplacer toutes; puis enfin l'agaçante Phicidisseuse, aux dents dévoratrices et lutines, dont l'émail semble intelligent. Une seule, peut-être, vous est restée; mais un soir, la brillante et fougueuse Propétide étend ses ailes blanches et s'enfuit, le front baissé, vous montrant pour la dernière fois, comme l'ange qui disparaît aux yeux d'Abraham dans le tableau de Rembrandt, les ravissants trésors qu'elle ignore elle-même, et

qu'il n'était donné qu'à vous de contempler d'un œil enivré, de flatter d'une main caressante.

Sevré de toutes ces nuances de plaisir, de tous ces caprices d'âme, de ces flèches de l'Amour, vous êtes réduit à la plus vulgaire des façons d'aimer, à cette primitive et innocente allure de l'hyménée, pacifique hommage que rendait le naïf Adam à notre mère commune.

Mais un symptôme aussi complet n'est pas fréquent. La plupart des ménages sont trop bons chrétiens pour suivre les usages de la Grèce païenne. Aussi nous avons rangé, parmi les *derniers symptômes,* l'apparition dans la paisible couche nuptiale de ces voluptés effrontées qui, la plupart du temps, sont filles d'une illégitime passion. En temps et lieu, nous traiterons plus amplement ce diagnostique enchanteur : ici, peut-être, se réduit-il à une nonchalance et même à une répugnance conjugale que vous êtes seul en état d'apprécier.

En même temps qu'elle ennoblit ainsi par sa dignité les fins du mariage, votre femme prétend qu'elle doit avoir son opinion, et vous la vôtre. « En se mariant, dira-t-elle, une femme ne fait pas vœu d'abdiquer sa raison. Les femmes sont-elles donc réellement esclaves ? Les lois humaines ont pu enchaîner le corps, mais la pensée !... Dieu l'a placée trop près de lui pour que les tyrans puissent y porter les mains. »

Ces idées procèdent nécessairement ou d'une instruction trop libérale que vous lui aurez laissé prendre, ou de réflexions que vous lui aurez permis de faire. Une méditation tout entière a été consacrée à *l'instruction en ménage.*

Puis votre femme commence à dire : « Ma chambre, mon lit, mon appartement. » A beaucoup de vos questions, elle répondra : — « Mais, mon ami, cela ne vous regarde pas ! » Ou : — « les hommes ont leur part dans la direction d'une maison, et les femmes ont la leur. » Ou bien, ridiculisant les hommes qui se mêlent du ménage, elle prétendra : « que les hommes n'entendent rien à certaines choses. » Le nombre des choses auxquelles vous n'entendez rien augmentera tous les jours.

Un beau matin vous verrez, dans votre petite église, deux autels là où vous n'en cultiviez qu'un seul. L'autel de votre femme et le vôtre seront devenus distincts, et cette distinction ira croissant, toujours en vertu du système de la dignité de la femme.

Viendront alors les idées suivantes, que l'on vous inculquera, malgré vous, par la vertu d'une *force vive,* fort ancienne et peu connue. La force de la vapeur, celle des chevaux, des hommes ou de l'eau sont de bonnes inventions ; mais la nature a pourvu la femme d'une force morale à laquelle ces dernières ne sont pas comparables : nous la nommerons : *Force de la Crécelle.* Cette puissance consiste dans une perpétuité de son, dans un retour si exact des mêmes paroles, dans une rotation si complète des mêmes idées, qu'à force de les entendre vous les admettez pour être délivré de la discussion. Ainsi, la puissance de la crécelle vous prouvera :

Que vous êtes bien heureux d'avoir une femme d'un tel mérite ;

Qu'on vous a fait trop d'honneur en vous épousant ;

Que souvent les femmes voient plus juste que les hommes ;

Que vous devriez prendre en tout l'avis de votre femme, et presque toujours le suivre ;

Que vous devez *respecter* la mère de vos enfants, l'honorer, avoir confiance en elle ;

Que la meilleure manière de n'être pas trompé est de s'en remettre à la délicatesse d'une femme, parce que, suivant certaines vieilles idées que nous avons eu la faiblesse de laisser s'accréditer, il est impossible à un homme d'empêcher sa femme de le minotauriser ;

Qu'une femme légitime est la meilleure amie d'un homme ;

Qu'une femme est maîtresse chez elle, et reine dans son salon ; etc.

Ceux qui, à ces conquêtes de la dignité de la femme sur le pouvoir de l'homme, veulent opposer une ferme résistance, tombent dans la catégorie des prédestinés.

D'abord, s'élèvent des querelles qui, aux yeux de leurs femmes, leur donnent un air de tyrannie. La tyrannie d'un mari est toujours une terrible excuse à l'inconséquence d'une femme. Puis, dans ces légères discussions, elles savent prouver à leurs familles, aux nôtres, à tout le monde, à nous-mêmes, que nous avons tort. Si, pour obtenir la paix, ou par amour, vous reconnaissez les droits prétendus de la femme, vous laissez à la vôtre un avantage dont elle profitera éternellement. Un mari, comme un gouvernement, ne doit jamais avouer de faute. Là, votre pouvoir serait débordé par le système occulte de la dignité féminine ; là, tout serait perdu ; dès ce moment elle marcherait de concession en concession jusqu'à vous chasser de *son* lit.

La femme étant fine, spirituelle, malicieuse, ayant tout le temps de penser à une ironie, elle vous tournerait en ridicule pendant le choc momentané de vos opinions. Le jour où elle vous aura ridiculisé verra la fin de votre bonheur. Votre pouvoir expirera. Une femme qui a ri de son mari ne peut plus l'aimer. Un homme doit être, pour la femme qui aime, un être plein de force, de grandeur et toujours imposant. Une famille ne saurait exister sans le despotisme.

Aussi, la conduite difficile qu'un homme doit tenir en présence d'événements si graves, cette haute politique du mariage est-elle précisément l'objet des seconde et troisième parties de notre livre. Ce bréviaire du machiavélisme marital vous apprendra la manière de vous grandir dans cet esprit léger, dans cette âme de dentelle, disait Napoléon. Vous saurez comment un homme peut montrer une âme d'acier, peut accepter cette petite guerre domestique, et ne jamais céder l'empire de la volonté sans compromettre son bonheur. En effet, si vous abdiquiez, votre femme vous mésestimerait par cela seul qu'elle vous trouverait sans vigueur; vous ne seriez plus un *homme* pour elle. Mais nous ne sommes pas encore arrivé au moment de développer les théories et les principes par lesquels un mari pourra concilier l'élégance des manières avec l'acerbité des mesures; qu'il nous suffise pour le moment de deviner l'importance de l'avenir, et poursuivons.

A cette époque fatale, vous la verrez établir avec adresse le droit de sortir seule.

Vous étiez naguère son dieu, son idole. Elle est maintenant parvenue à ce degré de dévotion qui permet d'apercevoir des trous à la robe des saints.

— Oh! mon Dieu, mon ami, disait madame de la Vallière à son mari, comme vous portez mal votre épée! M. de Richelieu a une manière de la faire tenir droite à son côté, que vous devriez tâcher d'imiter, c'est de bien meilleur goût.

— Ma chère, on ne peut pas me dire plus spirituellement qu'il y a cinq mois que nous sommes mariés!... répliqua le duc, dont la réponse fit fortune sous le règne de Louis XV.

Elle étudiera votre caractère pour trouver des armes contre vous. Cette étude, en horreur à l'amour, se découvrira par les mille petits piéges qu'elle vous tendra pour se faire, à dessein, rudoyer, gronder par vous; car, quand une femme n'a pas d'excuses pour minotauriser son mari, elle tâche d'en créer.

Elle se mettra à table sans vous attendre.

Si elle passe en voiture, au milieu d'une ville, elle vous indiquera certains objets que vous n'aperceviez pas; elle chantera devant vous sans avoir peur; elle vous coupera la parole, ne vous répondra quelquefois pas, et vous prouvera, de vingt manières différentes, qu'elle jouit, près de vous, de toutes ses facultés et de son bon sens.

Elle cherchera à abolir entièrement votre influence dans l'administration de la maison, et tentera de devenir seule maîtresse de votre fortune. D'abord, cette lutte sera une distraction pour son âme vide ou trop fortement remuée; ensuite, elle trouvera dans votre opposition un nouveau motif de ridicule. Les expressions consacrées ne lui manqueront pas, et en France nous cédons si vite au sourire ironique d'autrui!...

De temps à autre, apparaîtront des migraines et des mouvements de nerfs : ces symptômes donneront lieu à toute une Méditation.

Dans le monde, elle parlera de vous sans rougir, et vous regardera avec assurance.

Elle commencera à blâmer vos moindres actes, parce qu'ils seront en contradiction avec ses idées ou ses intentions secrètes.

Elle n'aura plus autant de soin de ce qui vous touche, elle ne saura seulement pas si vous avez tout ce qu'il vous faut. Vous ne serez plus le terme de ses comparaisons.

A l'imitation de Louis XIV, qui apportait à ses maîtresses les bouquets de fleurs d'oranger que le premier jardinier de Versailles lui mettait tous les matins sur sa table, M. de Vivonne donnait presque tous les jours des fleurs rares à sa femme, pendant les premiers temps de son mariage. Un soir il trouva le bouquet gisant sur une console, sans avoir été placé comme à l'ordinaire dans un vase plein d'eau.

— Oh! oh! dit-il, si je ne suis pas un sot, je ne tarderai pas à l'être.

Vous êtes en voyage pour huit jours et vous ne recevez pas de lettres, ou vous en recevez une dont trois pages sont blanches... Symptôme.

Vous arrivez monté sur un cheval de prix, que vous aimez beaucoup, et, entre deux baisers, votre femme s'inquiète du cheval et de son avoine... Symptôme.

A ces traits, vous pouvez maintenant en ajouter d'autres. Nous tâcherons dans ce livre de toujours peindre à fresque et de vous laisser les miniatures. Selon les caractères, ces indices, cachés sous les accidents de la vie habituelle, varient à l'infini. Tel découvrira un symptôme dans la manière dont sa femme met un châle, lorsque tel autre aura besoin de recevoir une chiquenaude sur son âne pour deviner l'indifférence de sa compagne.

Un beau matin de printemps, le lendemain d'un bal, ou la veille d'une partie de campagne, cette situation arrive à son dernier période: votre femme s'ennuie, et le bonheur permis n'a plus d'attrait pour elle. Ses sens, son imagination, le caprice et la nature peut-être appellent un amant. Cependant, elle n'ose pas encore s'embarquer dans une intrigue dont les conséquences et les détails l'effrayent. Vous êtes encore là pour quelque chose; vous pesez dans la balance, mais bien peu. De son côté, l'amant se présente paré de toutes les grâces de la nouveauté, de tous les charmes du mystère. Le combat qui s'est élevé dans le cœur de votre femme devient,

devant l'ennemi, plus réel et plus périlleux que jadis. Bientôt, plus il y a de dangers et de risques à courir, plus elle brûle de se précipiter dans ce délicieux abîme de craintes, de jouissances, d'angoisses, de voluptés. Son imagination s'allume et petille. Sa vie future se colore, à ses yeux, de teintes romanesques et mystérieuses. Son âme trouve que l'existence a déjà pris du ton dans cette discussion, solennelle pour les femmes. Tout s'agite, tout s'ébranle, tout s'émeut en elle. Elle vit trois fois plus qu'auparavant, et juge de l'avenir par le présent. Alors le peu de voluptés que vous lui avez prodiguées plaide contre vous; car elle ne s'irrite pas tant des plaisirs dont elle a joui que de ceux dont elle jouira; l'imagination ne lui présente-t-elle pas le bonheur plus vif, avec cet amant que les lois lui défendent, qu'avec vous? enfin elle trouve des jouissances dans ses terreurs, et des terreurs dans ses jouissances. Puis, elle aime ce danger imminent, cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête par vous-même; préférant ainsi les délirantes agonies d'une passion à cette inanité conjugale pire que la mort, à cette indifférence qui est moins un sentiment que l'absence de tout sentiment.

Vous qui avez peut-être à aller faire des accolades au Ministère des finances, des bordereaux à la Banque, des rapports à la Bourse, ou des discours à la Chambre; vous, jeune homme, qui avez si ardemment répété avec tant d'autres, dans notre première Méditation, le serment de défendre votre bonheur en défendant votre femme, que pouvez-vous opposer à ces désirs si naturels chez elle?... car pour ces créatures de feu, vivre, c'est sentir; du moment où elles n'éprouvent rien, elles sont mortes : la loi en vertu de laquelle vous marchez produit en elles ce minotaurisme involontaire. « C'est, disait d'Alembert, une suite des lois du mouvement! » Eh bien! où sont vos moyens de défense?... où?

Hélas! si votre femme n'a pas encore tout à fait baisé l'ergot de Satan, Satan est devant elle; vous dormez, nous vous réveillons, et notre livre commence.

Alors sans examiner combien de maris, parmi les cinq cent mille que cet ouvrage concerne, seront restés avec les prédestinés; combien seront mal mariés; combien auront mal débuté avec leurs femmes; et sans vouloir chercher si, de cette troupe nombreuse, il y en a peu ou prou qui puissent satisfaire aux conditions voulues pour lutter contre le danger qui s'approche, nous allons développer, dans la seconde et la troisième partie de cet ouvrage, les moyens de combattre le Minotaure et de conserver intacte la vertu des femmes. Mais, si la fatalité, le diable, le célibat, l'occasion veulent votre perte, en reconnaissant le fil de toutes les intrigues, en assistant aux batailles que se livrent tous les ménages, peut-être vous consolerez-vous! Beaucoup de gens ont un caractère si heureux, qu'en leur montrant la place, leur expliquant le pourquoi, le comment, ils se grattent le front, se frottent les mains, frappent du pied, et sont satisfaits.



MÉDITATION IX.

ÉPILOGUE.

Fidèle à notre promesse, cette première partie a déduit les causes générales qui font arriver tous les mariages à la crise que nous venons de décrire; et, tout en traçant ces prolégomènes conjugaux, nous avons indiqué la manière d'échapper au malheur, en montrant par quelles fautes il est engendré.

Mais ces considérations premières ne seraient-elles pas incomplètes, si, après avoir tâché de jeter quelques lumières sur l'inconséquence de nos idées, de nos mœurs et de nos lois, relativement à une question qui embrasse la vie de presque tous les êtres, nous ne cherchions pas à établir, par une courte péroraison, les causes politiques de cette infirmité sociale? Après avoir accusé les secrets de l'institution, n'est-ce pas aussi un examen philosophique que de rechercher pourquoi et comment nos mœurs l'ont rendue vicieuse?

Le système de lois et de mœurs qui régit aujourd'hui les femmes et le mariage en France, est le fruit d'anciennes croyances et de traditions qui ne sont plus en rapport avec les principes éternels de raison et de justice développés par l'immortelle révolution de 1789.

Trois grandes commotions ont agité la France : la conquête des Romains, le christianisme et l'invasion des Francs. Chaque événement a laissé de profondes empreintes sur le sol, dans les lois, dans les mœurs et l'esprit de la nation.

La Grèce, ayant un pied en Europe et l'autre en Asie, fut influencée par son climat passionné dans le choix de ses institutions conjugales : elle les reçut de l'Orient où ses philosophes, ses législateurs et ses poëtes allèrent étudier les antiquités voilées de l'Égypte et de la Chaldée. La reclusion absolue des femmes, commandée par l'action du soleil brûlant de l'Asie, domina dans les lois de la Grèce et de l'Ionie : la femme y resta confiée aux marbres des gynécées. La patrie se réduisant à une ville, à un territoire peu vaste, les courtisanes, qui tenaient aux arts et à la religion par tant de liens, purent

suffire aux premières passions d'une jeunesse peu nombreuse, dont les forces étaient d'ailleurs absorbées dans les exercices violents d'une gymnastique exigée par l'art militaire de ces temps héroïques.

Au commencement de sa royale carrière, Rome, ayant été demander à la Grèce les principes d'une législation qui pouvait encore convenir au ciel de l'Italie, imprima sur le front de la femme mariée le sceau d'une complète servitude. Le sénat comprit l'importance de la vertu dans une république, et il obtint des mœurs par un développement excessif de la puissance maritale et paternelle. La dépendance de la femme se trouva écrite partout. La reclusion de l'Orient devint un devoir, une obligation morale, une vertu. De là les temples élevés à la Pudeur, et les temples consacrés à la Sainteté du mariage; de là les censeurs, l'institution dotale, les lois somptuaires, le respect pour les matrones, et toutes les dispositions du droit romain. Aussi, trois viols accomplis ou tentés firent-ils trois révolutions; aussi, était-ce un grand événement solennisé par des décrets, que l'apparition des femmes sur la scène politique! Ces illustres Romaines, condamnées à n'être qu'épouses et mères, passèrent leur vie dans la retraite, occupées à élever des maîtres pour le monde. Rome n'eut point de courtisanes, parce que la jeunesse y était occupée à des guerres éternelles. Si plus tard la dissolution vint, ce fut avec le despotisme des empereurs; et encore, les préjugés fondés par les anciennes mœurs étaient-ils si vivaces, que Rome ne vit jamais des femmes monter sur un théâtre. Ces faits ne seront pas perdus pour cette rapide histoire du mariage en France.

Les Gaules conquises, les Romains imposèrent leurs lois aux vaincus; mais elles furent impuissantes à détruire et le profond respect de nos ancêtres pour les femmes, et ces antiques superstitions qui en faisaient les organes immédiats de la Divinité. Les lois romaines finirent cependant par régner exclusivement à toutes autres dans ces pays appelés jadis *de droit écrit,* qui représentaient la *Gallia togata*, et leurs principes conjugaux pénétrèrent plus ou moins dans les pays *de coutumes*.

Mais pendant ce combat des lois contre les mœurs, les Francs envahissaient les Gaules, auxquelles ils donnèrent le doux nom de France; et ces guerriers, sortis du Nord, y importaient le système de galanterie né dans leurs régions occidentales, où le mélange des sexes n'exige pas, sous des climats glacés, la pluralité des femmes et les jalouses précautions de l'Orient. Loin de là, chez eux, ces créatures presque divinisées réchauffaient la vie privée par l'éloquence de leurs sentiments. Les sens endormis sollicitaient cette variété de moyens énergiques et délicats, cette diversité d'action, cette irritation de la pensée et ces barrières chimériques créées par la coquetterie, système dont nous avons développé quelques principes dans cette première partie, et qui convient admirablement au ciel tempéré de la France.

A l'Orient donc, la passion et son délire, les longs cheveux bruns et les harems, les divinités amoureuses, la pompe, la poésie et les monuments. A l'Occident, la liberté des femmes, la souveraineté de leurs blondes chevelures, la galanterie, les fées, les sorcières, les profondes extases de l'âme, les douces émotions de la mélancolie, et les longues amours.

Ces deux systèmes, partis des deux points opposés du globe, vinrent lutter en France; en France, où une partie du sol, la langue d'Oc, pouvait se plaire aux croyances orientales, tandis que l'autre, la langue d'Oyl, était la patrie de ces traditions qui attribuent une puissance magique à la femme. Dans la langue d'Oyl, l'amour demande des mystères; dans la langue d'Oc, voir c'est aimer.

Au fort de ce débat, le christianisme vint triompher en France, et il vint prêché par des femmes, et il vint consacrant la divinité d'une femme qui, dans les forêts de la Bretagne, de la Vendée et des Ardennes, prit, sous le nom de Notre-Dame, la place de plus d'une idole au creux des vieux chênes druidiques.

Si la religion du Christ, qui, avant tout, est un code de morale et de politique, donnait une âme à tous les êtres, proclamait l'égalité des êtres devant Dieu, et fortifiait par ses principes les doctrines chevaleresques du Nord, cet avantage était bien balancé par la résidence du souverain pontife à Rome, dont il s'instituait héritier, par l'universalité de la langue latine qui devint celle de l'Europe au moyen âge, et par le plus puissant intérêt que les moines, les scribes et les gens de loi eurent à faire triompher, les codes trouvés par un soldat au pillage d'Amalfi.

Les deux principes de la servitude et de la souveraineté des femmes restèrent donc en présence, enrichis l'un et l'autre de nouvelles armes.

La loi salique, erreur légale, fit triompher la servitude civile et politique sans abattre le pouvoir que les mœurs donnaient aux femmes, car l'enthousiasme dont l'Europe fut saisie pour la chevalerie soutint le parti des mœurs contre les lois.

Ainsi se forma l'étrange phénomène présenté, depuis lors, par notre caractère national et notre législation; car, depuis ces époques qui semblent être la veille de la révolution, quand un esprit philosophique s'élève et considère l'histoire, la France a été la proie de tant de convulsions; la Féodalité, les Croisades, la Réforme, la lutte de la royauté et de l'aristocratie, le despotisme et le

sacerdoce l'ont si fortement pressée dans leurs serres, que la femme y est restée en butte aux contradictions bizarres nées du conflit des trois événements principaux que nous avons esquissés. Pouvait-on s'occuper de la femme, de son éducation politique et du mariage, quand la Féodalité mettait le trône en question, quand la Réforme les menaçait l'une et l'autre, et quand le peuple était oublié entre le sacerdoce et l'empire? Selon une expression de madame Necker, les femmes furent à travers ces grands événements comme ces duvets introduits dans les caisses de porcelaine : comptés pour rien, tout se briserait sans eux.

Alors la femme mariée offrit en France le spectacle d'une reine asservie, d'une esclave à la fois libre et prisonnière; alors les contradictions produites par la lutte des deux principes éclatèrent dans l'ordre social en y dessinant des bizarreries par milliers; alors la femme étant physiquement peu connue, ce qui fut maladie en elle se trouva un prodige, une sorcellerie ou le comble de la malfaisance; alors ces créatures traitées par les lois comme des enfants prodigues, et mises en tutelle, étaient déifiées par les mœurs. Semblables aux affranchis des empereurs, elles disposaient des couronnes, des batailles, des fortunes, des coups d'État, des crimes, des vertus, par le seul scintillement de leurs yeux, et ne possédaient rien, et ne se possédaient pas elles-mêmes. Elles furent également heureuses et malheureuses : armées de leur faiblesse et fortes de leur instinct, elles s'élancèrent hors de la sphère où les lois devaient les placer, se montrant toutes-puissantes pour le mal, impuissantes pour le bien; sans mérite dans leurs vertus commandées, sans excuses dans leurs vices; accusées d'ignorance et privées d'éducation; ni tout à fait mères, ni tout à fait épouses. Ayant tout le temps de couver des passions et de les développer, elles obéissaient à la coquetterie des Francs, tandis qu'elles devaient, comme des Romaines, rester dans l'enceinte des châteaux à élever des guerriers. Aucun système n'étant fortement développé dans la législation, les esprits suivirent leurs inclinations, et l'on vit autant de Marions Delormes que de Cornélies, autant de vertus que de vices. C'étaient des créatures aussi incomplètes que les lois qui les gouvernaient : considérées par les uns comme un être intermédiaire entre l'homme et les animaux, comme une bête maligne que les lois ne sauraient garrotter de trop de liens et que la nature avait destinée avec tant d'autres au bon plaisir des humains; considérées par d'autres comme un ange exilé, source de bonheur et d'amour, comme la seule créature qui répondît aux sentiments de l'homme et dont on devait venger les misères par une idolâtrie. Comment l'unité qui manquait aux institutions politiques pouvait-elle exister dans les mœurs?

La femme fut donc ce que les circonstances et les hommes la firent, au lieu d'être ce que le climat et les institutions la devaient faire : vendue, mariée contre son gré en vertu de la puissance paternelle des Romains, en même temps qu'elle tombait sous le despotisme marital qui désirait sa reclusion, elle se voyait solliciter aux seules représailles qui lui fussent permises. Alors elle devint dissolue quand les hommes cessèrent d'être puissamment occupés par des guerres intestines, par la même raison qu'elle fut vertueuse au milieu des commotions civiles. Mais tout homme instruit peut nuancer ce tableau; nous demandons aux événements leurs leçons et non pas leur poésie.

La révolution était trop occupée d'abattre et d'édifier, avait trop d'adversaires, ou fut peut-être encore trop voisine des temps déplorables de la Régence et de Louis XV, pour pouvoir examiner la place que la femme doit tenir dans l'ordre social.

Les hommes remarquables qui élevèrent le monument immortel de nos codes étaient presque tous d'anciens légistes frappés de l'importance des lois romaines, et d'ailleurs ils ne fondaient pas des institutions politiques. Fils de la révolution, ils crurent, avec elle, que la loi du divorce, sagement rétrécie, que la faculté des soumissions respectueuses étaient des améliorations suffisantes. Devant le souvenir de l'ancien ordre de choses, ces institutions nouvelles parurent immenses.

Aujourd'hui, la question du triomphe des deux principes, bien affaiblis par tant d'événements et par le progrès des lumières, reste tout entière à traiter pour de sages législateurs. Le temps passé contient des enseignements qui doivent porter leurs fruits dans l'avenir. L'éloquence des faits serait-elle perdue pour nous?

Le développement des principes de l'Orient a exigé des eunuques et des sérails; les mœurs bâtardes de la France ont amené la plaie des courtisanes et la plaie plus profonde de nos mariages : ainsi, pour nous servir de la phrase toute faite par un contemporain, l'Orient sacrifie, à la paternité, des hommes et la justice; la France, des femmes et la pudeur. Ni l'Orient, ni la France, n'ont atteint le but que ces institutions devaient se proposer : le bonheur. L'homme n'est pas plus aimé par les femmes d'un harem, que le mari n'est sûr d'être, en France, le père de ses enfants; et le mariage ne vaut pas tout ce qu'il coûte. Il est temps de ne lui rien sacrifier, et de mettre le fonds d'une plus grande somme de bonheur dans l'état social, en conformant nos mœurs et nos institutions à notre climat.

Le gouvernement constitutionnel, heureux mélange de deux systèmes politiques extrêmes, le despotisme et la démocratie, semble indiquer la nécessité de confondre aussi les deux principes conjugaux qui, en France, se sont heurtés jusqu'ici. La liberté que nous avons hardiment réclamée pour les jeunes personnes, remédie à cette foule de maux dont nous avons peut-être indiqué la source, en exposant les contre-sens produits par l'esclavage des filles. Rendons à la jeunesse les passions, les coquetteries, l'amour et ses terreurs, l'amour et ses douceurs, et le séduisant cortége des Francs. A cette saison printanière de la vie, nulle faute n'est irréparable, et l'hymen sortira du sein des épreuves, armé de confiance, désarmé de haine, et l'amour y sera justifié par d'utiles comparaisons.

Dans ce changement de nos mœurs, périra d'elle-même la honteuse plaie des filles publiques. C'est surtout au moment où l'homme possède la candeur et la timidité de l'adolescence, qu'il est égal pour son bonheur de rencontrer de grandes et de vraies passions à combattre. L'âme est heureuse de ses efforts, quels qu'ils soient; pourvu qu'elle agisse, qu'elle se meuve, peu lui importe d'exercer son pouvoir contre elle-même. Il existe dans cette observation, que tout le monde a pu faire, un secret de législation, de tranquillité et de bonheur. Puis, aujourd'hui, les études ont pris un tel développement, que le plus fougueux des Mirabeaux à venir peut enfouir son énergie dans une passion et dans les sciences. Combien de jeunes gens n'ont-ils pas été sauvés de la débauche par des travaux opiniâtres unis aux renaissants obstacles d'un premier, d'un pur amour! car, quelle est la jeune fille qui ne désire pas prolonger la délicieuse enfance des sentiments, qui ne se trouve orgueilleuse d'être connue, et qui n'ait à opposer les craintes enivrantes de sa timidité, la pudeur de ses transactions secrètes avec elle-même, aux jeunes désirs d'un amant inexpérimenté comme elle? La galanterie des Francs et ses plaisirs seront donc le riche apanage de la jeunesse, et alors s'établiront naturellement ces rapports d'âme, d'esprit, de caractère, d'habitude, de tempérament, de fortune, qui amènent l'heureux équilibre voulu pour le bonheur de deux époux. Ce système serait assis sur des bases bien plus larges et bien plus franches, si les filles étaient soumises à une exhérédation sagement calculée, ou si, pour contraindre les hommes à ne se déterminer dans leurs choix qu'en faveur de celles qui leur offriraient des gages de bonheur, par leurs vertus, leur caractère ou leurs talents, elles étaient mariées, comme aux États-Unis, sans dot.

Alors, le système adopté par les Romains pourra, sans inconvénients, s'appliquer aux femmes mariées qui, jeunes filles, auront usé de leur liberté. Exclusivement chargées de l'éducation primitive des enfants, la plus importante de toutes les obligations d'une mère, occupées de faire naître et de maintenir ce bonheur de tous les instants, si admirablement peint dans le quatrième livre de Julie, elles seront, dans leur maison, comme les anciennes Romaines, une image vivante de la Providence, qui éclate partout et ne se laisse voir nulle part. Alors les lois sur l'infidélité de la femme mariée devront être excessivement sévères. Elles devront prodiguer plus d'infamie encore que de peines afflictives et coercitives. La France a vu promener des femmes montées sur des ânes, pour de prétendus crimes de magie, et plus d'une innocente est morte de honte; voilà le secret de cette législation future. Les filles de Milet se guérissaient du mariage par la mort; le Sénat condamne les suicides à être traînées toutes nues sur une claie, et les vierges se condamnent à la vie.

Les femmes et le mariage ne seront donc respectés en France que par le changement radical que nous implorons pour nos mœurs. Cette pensée profonde est celle qui anime les deux plus belles productions d'un immortel génie. L'*Émile* et *la Nouvelle Héloïse* ne sont que deux éloquents plaidoyers en faveur de ce système. Cette voix retentira dans les siècles, parce qu'elle a deviné les vrais mobiles des lois et des mœurs des siècles futurs. En attachant les enfants au sein de leurs mères, Jean-Jacques rendait déjà un immense service à la vertu; mais son siècle était trop profondément gangrené pour comprendre les hautes leçons que renfermaient ces deux poëmes; il est vrai d'ajouter aussi que le philosophe fut vaincu par le poëte, et qu'en laissant dans le cœur de Julie mariée des vestiges de son premier amour, il a été séduit par une situation poétique plus touchante que la vérité qu'il voulait développer, mais moins utile.

Cependant, si le mariage, en France, est un immense contrat par lequel les hommes s'entendent tous tacitement pour donner plus de saveur aux passions, plus de curiosité, plus de mystère à l'amour, plus de piquant aux femmes; si une femme est plutôt un ornement de salon, un mannequin à modes, un portemanteau, qu'un être dont les fonctions, dans l'ordre politique, puissent se coordonner avec la prospérité d'un pays, avec la gloire d'une patrie, qu'une créature dont les soins puissent lutter d'utilité avec ceux des hommes... j'avoue que toute cette théorie, que ces longues considérations disparaîtraient devant d'aussi importantes destinées!...

Mais c'est assez avoir pressé le marc des événements accomplis, pour en tirer une goutte de philosophie; c'est avoir assez sacrifié à la passion

dominante de l'époque actuelle pour l'*historique*, ramenons nos regards sur les mœurs présentes. Reprenons le bonnet aux grelots et la marotte dont Rabelais fit jadis un sceptre, et poursuivons le cours de cette analyse, sans donner à une plaisanterie plus de gravité qu'elle n'en peut avoir, sans donner aux choses graves plus de plaisanterie qu'elles n'en comportent.

DEUXIÈME PARTIE.

DES MOYENS DE DÉFENSE A L'INTÉRIEUR ET A L'EXTÉRIEUR.

To be or not to be.....
*L'*être ou ne *l'*être pas, voilà toute la question.
Shakspeare, HAMLET.

MÉDITATION X.

TRAITÉ DE POLITIQUE MARITALE.

Quand un homme arrive à la situation où le place la première partie de ce livre, nous supposons que l'idée de savoir sa femme possédée par un autre, peut encore faire palpiter son cœur, et que sa passion se rallumera, soit par amour-propre ou par égoïsme, soit par intérêt; car s'il ne tenait plus à sa femme, ce serait l'avant-dernier des hommes, et il mériterait son sort.

Dans cette longue crise, il est bien difficile à un mari de ne pas commettre de fautes; car, pour la plupart d'entre eux, l'art de gouverner une femme est encore moins connu que celui de la bien choisir. Cependant la politique maritale ne consiste guère que dans la constante application de trois principes que doivent être l'âme de votre conduite. Le premier est de ne jamais croire à ce qu'une femme dit; le second, de toujours chercher l'esprit de ses actions sans vous arrêter à la lettre; et le troisième, de ne pas oublier qu'une femme n'est jamais si bavarde que quand elle se tait, et n'agit jamais avec plus d'énergie que lorsqu'elle est en repos.

Dès ce moment, vous êtes comme un cavalier qui, monté sur un cheval sournois, doit toujours le regarder entre les deux oreilles, sous peine d'être désarçonné.

Mais l'art est bien moins dans la connaissance des principes que dans la manière de les appliquer : les révéler à des ignorants, c'est laisser des rasoirs sous la main d'un singe. Aussi, le premier et le plus vital de vos devoirs est-il dans une dissimulation perpétuelle à laquelle manquent presque tous les maris. En s'apercevant d'un symptôme minotaurique un peu trop marqué chez leurs femmes, la plupart des hommes témoignent, tout d'abord, d'insultantes méfiances. Leurs caractères contractent une acrimonie qui perce ou dans leurs discours, ou dans leurs manières; et la crainte est, dans leur âme, comme un bec de gaz sous un globe de verre: elle éclaire leurs visages aussi puissamment qu'elle explique leur conduite.

Or, une femme qui a, sur vous, douze heures dans la journée pour réfléchir et vous observer, lit vos soupçons écrits sur votre front, au moment même où ils se forment. Cette injure gratuite, elle ne la pardonnera jamais. Là, il n'existe plus de remède; là, tout est dit : le lendemain même, s'il y a lieu, elle se range parmi les femmes inconséquentes.

Vous devez donc, dans la situation respective des deux parties belligérantes, commencer par affecter envers votre femme cette confiance sans bornes que vous aviez naguère en elle. Si vous cherchez à l'entretenir dans l'erreur par de mielleuses paroles, vous êtes perdu, elle ne vous croira pas; car elle a sa politique comme vous avez la vôtre. Or, il faut autant de finesse que de bonhomie dans vos actions, pour lui inculquer, à son propre insu, ce précieux sentiment de sécurité qui l'invite à remuer les oreilles, et vous permet de n'user qu'à propos de la bride ou de l'éperon.

Mais comment oser comparer un cheval, de toutes les créatures la plus candide, à un être que les spasmes de sa pensée et les affections de ses organes rendent par moments plus prudent que le Servite Fra-Paolo, le plus terrible Consulteur que les Dix aient eu à Venise; plus dissimulé qu'un roi; plus adroit que Louis XI; plus profond que Machiavel; sophistique autant que Hobbes; fin comme Voltaire; plus facile que la Fiancée de Mamolin, et qui, dans le monde entier, ne se défie que de vous?

Ainsi, à cette dissimulation, grâce à laquelle les ressorts de votre conduite doivent devenir aussi invisibles que ceux de l'univers, vous est-il nécessaire de joindre un empire absolu sur vous-même. L'imperturbabilité diplomatique si vantée de M. de Talleyrand sera la moindre de vos qualités : son exquise politesse, la grâce de ses manières, respireront dans tous vos discours. Le professeur vous défend ici très-expressément l'usage de la cravache si vous voulez parvenir à ménager votre gentille Andalouse. Qu'un homme batte sa maîtresse... c'est une blessure; mais sa femme!... c'est un suicide.

Comment donc concevoir un gouvernement sans maréchaussée, une action sans force, un pouvoir désarmé?... Voilà le problème que nous essayerons de résoudre dans nos Méditations futures. Mais il existe encore deux observations préliminaires à vous soumettre. Elles vont nous livrer deux autres théories qui entreront dans l'application de tous les moyens mécaniques dont nous allons nous proposer l'emploi. Un exemple vivant rafraîchira ces arides et sèches dissertations : ne sera-ce pas quitter le livre pour opérer sur le terrain?

L'an 1822, par une belle matinée du mois de janvier, je remontais les boulevards de Paris, depuis les paisibles sphères du Marais, jusqu'aux élégantes régions de la Chaussée-d'Antin, observant pour la première fois, non sans une joie philosophique, ces singulières dégradations de physionomie et ces variétés de toilette qui, depuis la rue du Pas-de-la-Mule jusqu'à la Madeleine, font de chaque portion de boulevard un monde particulier, et de toute cette zone parisienne un large échantillon de mœurs.

N'ayant encore aucune idée des choses de la vie, et ne me doutant guère qu'un jour j'aurais l'outrecuidance de m'ériger en législateur du mariage, j'allais déjeuner chez un de mes amis de collége qui s'était, de trop bonne heure peut-être, affligé d'une femme et de deux enfants. Mon ancien professeur de mathématiques demeurant à peu de distance de la maison qu'habitait mon camarade, je m'étais promis de rendre une visite à ce digne mathématicien, avant de livrer mon estomac à toutes les friandises de l'amitié.

Je pénétrai facilement jusqu'au cœur d'un cabinet où tout était couvert d'une poussière attestant les honorables distractions du savant. Une surprise m'y était réservée : j'aperçus une jolie dame assise sur le bras d'un fauteuil, comme si elle eût monté un cheval anglais. Elle me fit cette petite grimace de convention, réservée par les maîtresses de maison pour les personnes qu'elles ne connaissent pas, mais elle ne déguisa pas assez bien l'air boudeur qui, à mon arrivée, attristait sa figure, pour que je ne devinasse pas l'inopportunité de ma présence. Sans doute occupé d'une équation, mon maître n'avait pas encore levé la tête; alors j'agitai ma main droite vers la jeune dame, comme un poisson qui remue sa nageoire, et je me retirai sur la pointe des pieds, en lui lançant un mystérieux sourire qui pouvait se traduire par : « Ce ne sera certes pas moi qui vous empêcherai de lui faire faire une infidélité à Polymnie. » Elle laissa échapper un de ces gestes de tête dont il est impossible de rendre la gracieuse vivacité.

— Eh, mon bon ami, ne vous en allez pas! s'écria le géomètre. C'est ma femme.

Alors je la saluai plus particulièrement. O Coulon! où étais-tu pour applaudir le seul de tes élèves qui comprît alors ton expression d'*anacréontique* appliquée à une révérence!... L'effet devait en être bien pénétrant; car madame de M*** rougit et se leva précipitamment pour s'en aller, en me faisant un léger salut qui semblait dire : « Adorable!... »

Son mari l'arrêta en lui disant :

— Reste, ma fille. C'est un de mes élèves.

La jeune femme avança la tête vers le savant, comme un oiseau qui, perché sur une branche, tend le cou pour avoir une graine.

— Cela n'est pas possible!... dit le mari en poussant un soupir; et je vais te le prouver par *A* plus *B*.

— Eh, monsieur, laissons cela, je vous prie! répondit-elle en clignant des yeux et me montrant.

Si ce n'eût été que de l'algèbre, mon maître aurait pu comprendre ce regard, mais c'était pour lui du chinois, et alors il continua.

— Ma fille, vois, je te fais juge : nous avons dix mille francs de rente...

A ces mots, je me retirai vers la porte comme si j'eusse été pris de passion pour des lavis encadrés que je me mis à examiner. Ma discrétion fut récompensée par une éloquente œillade. Hélas! elle ne savait pas que j'aurais pu jouer dans Fortunio le rôle de Fine-oreille, qui entend pousser les truffes.

— Les principes de l'économie générale, disait mon maître, veulent qu'on ne mette au prix du logement et aux gages des domestiques que deux dixièmes du revenu; or, notre appartement et nos gens coûtent ensemble cent louis. Je te donne douze cents francs pour ta toilette. (Là il appuya sur chaque syllabe.) Ta cuisine, reprit-il, consomme quatre

mille francs; nos enfants exigent au moins vingt-cinq louis; et je ne prends pour moi que huit cents francs. Le blanchissage, le bois, la lumière vont à mille francs environ; partant, il ne reste, comme tu vois, que six cents francs qui n'ont jamais suffi aux dépenses imprévues. Pour acheter la croix de diamants, il faudrait prendre mille écus sur nos capitaux; or, une fois cette voie ouverte, ma petite belle, il n'y aurait pas de raison pour ne pas quitter ce Paris que tu aimes tant : nous ne tarderions pas à être obligés d'aller en province rétablir notre fortune compromise. Les enfants et la dépense croîtront assez! Allons, sois sage.

—Il le faut bien, dit-elle; mais vous serez le seul, dans Paris, qui n'aurez pas donné d'étrennes à votre femme!

Et elle s'évada comme un écolier qui vient d'achever une pénitence.

Mon maître hocha la tête en signe de joie. Quand il vit la porte fermée, il se frotta les mains, nous causâmes de la guerre d'Espagne, et j'allai rue de Provence, ne songeant pas plus que je venais de recevoir la première partie d'une grande leçon conjugale que je ne pensais à la conquête de Constantinople par le général Diebitsch. J'arrivai chez mon amphitryon au moment où les deux époux se mettaient à table, après m'avoir attendu pendant la demi-heure voulue par la discipline œcuménique de la gastronomie.

Ce fut, je crois, en ouvrant un pâté de foie gras que ma jolie hôtesse dit à son mari d'un air délibéré :

—Alexandre, si tu étais bien aimable, tu me donnerais cette paire de girandoles que nous avons vue chez Fossin.

— Mariez-vous donc!... s'écria plaisamment mon camarade en tirant de son carnet trois billets de mille francs qu'il fit briller aux yeux petillants de sa femme. Je ne résiste pas plus au plaisir de te les offrir, ajouta-t-il, que toi à celui de les accepter. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je t'ai vue pour la première fois : les diamants t'en feront peut-être souvenir?...

— Méchant!... dit-elle avec un ravissant sourire.

Elle plongea deux doigts dans son corset; et, en retirant un bouquet de violettes, elle le jeta, par un dépit enfantin, au nez de mon ami.

Alexandre donna le prix des girandoles en s'écriant :

— J'avais bien vu les fleurs!...

Je n'oublierai jamais le geste vif et l'avide gaieté avec laquelle, semblable à un chat qui met sa patte mouchetée sur une souris, la petite femme se saisit des trois billets de banque. Elle les roula en rougissant de plaisir, et les mit à la place des violettes qui naguère parfumaient son sein.

Je ne pus m'empêcher de penser à mon maître de mathématiques. Je ne vis alors d'autre différence entre son élève et lui, que celle qui existe entre un homme économe et un prodigue; ne me doutant guère que celui des deux qui, en apparence, savait le mieux calculer, calculait le plus mal.

Le déjeuner s'acheva donc très-gaiement. Installés bientôt dans un petit salon fraîchement décoré, assis devant un feu qui chatouillait doucement les fibres, les consolait du froid, et les faisait épanouir comme au printemps, je me crus obligé de tourner à ce couple amoureux une phrase de convive sur l'ameublement de ce petit oratoire.

— C'est dommage que tout cela coûte si cher!... dit mon ami; mais il faut bien que le nid soit digne de l'oiseau! Pourquoi, diable, vas-tu me complimenter sur des tentures qui ne sont pas payées!... Tu me fais souvenir, pendant ma digestion, que je dois encore deux mille francs à un turc de tapissier.

A ces mots, la maîtresse de la maison inventoria des yeux ce joli boudoir; et, de brillante, sa figure devint songeresse. Alexandre me prit par la main et m'entraîna dans l'embrasure d'une croisée.

— Aurais-tu par hasard un millier d'écus à me prêter? dit-il à voix basse. Je n'ai que dix à douze mille livres de rente, et cette année...

— Alexandre!... s'écria la chère créature en interrompant son mari, en accourant à nous, et présentant les trois billets; Alexandre... je vois bien que c'est une folie...

— De quoi te mêles-tu?... répondit-il, garde donc ton argent.

— Mais, mon amour, je te ruine! Je devrais savoir que tu m'aimes trop pour que je puisse me permettre de te confier tous mes désirs...

— Garde, ma chérie, c'est de bonne prise! Bah, je jouerai cet hiver et je regagnerai cela!

— Jouer!... dit-elle avec une expression de terreur. Alexandre, reprends tes billets! Allons, monsieur, je le veux.

— Non, non, répondit mon ami en repoussant une petite main blanche et délicate, ne vas-tu pas jeudi au bal de madame de ***?

— Je songerai à ce que tu me demandes, dis-je à mon camarade. Et je m'esquivai en saluant sa femme, mais je vis bien, d'après la scène qui se préparait, que mes révérences anacréontiques ne produiraient pas là beaucoup d'effet.

Il faut qu'il soit fou, pensais-je en m'en allant, pour parler de mille écus à un étudiant en droit!

Cinq jours après, je me trouvais sur le minuit chez madame de *** dont les bals devenaient à la mode. Au milieu du plus brillant des quadrilles, j'aperçus la femme de mon ami et celle du mathématicien. Madame Alexandre avait une ravissante toilette dont quelques fleurs et de blanches mousselines faisaient

tous les frais. Elle portait une petite croix à la Jeannette, attachée par un ruban de velours noir qui rehaussait la blancheur de sa peau parfumée, et de longues poires d'or effilées décoraient ses oreilles. Sur le cou de madame de M*** scintillait une superbe croix de diamants.

— Voilà qui est drôle! dis-je à un personnage qui n'avait encore ni lu dans le grand livre du monde, ni déchiffré un seul cœur de femme.

Ce personnage était moi-même. Si j'eus alors le désir de faire danser ces deux jolies femmes, ce fut uniquement parce que j'aperçus un secret de conversation qui enhardissait ma timidité.

— Eh bien! madame, vous avez eu votre croix?... dis-je à la première.

— Mais je l'ai bien gagnée!... répondit-elle avec un indéfinissable sourire.

— Comment, pas de girandoles?.... demandai-je à la femme de mon ami.

— Ah! dit-elle, j'en ai joui pendant tout un déjeuner! Mais, vous voyez, j'ai fini par convertir Alexandre....

— Il se sera facilement laissé séduire?

Elle me regarda d'un air de triomphe.

C'est huit ans après que tout à coup cette scène, jusque-là muette pour moi, s'est comme levée dans mon souvenir; et, à la lueur des bougies, au feu des aigrettes, j'en ai lu distinctement la moralité.

Oui, la femme a horreur de la conviction. Quand on la persuade, elle subit une séduction et reste dans le rôle que la nature lui assigne. Pour elle, se laisser gagner, c'est accorder une faveur. Les raisonnements exacts l'irritent et la tuent. Pour la diriger, il faut donc savoir se servir de la puissance dont elle use si souvent : la sensibilité. C'est donc en sa femme, et non pas en lui-même, qu'un mari trouvera les éléments de son despotisme : comme le diamant, il faut l'opposer à elle-même. Savoir offrir les girandoles pour se les faire rendre, est un secret qui s'applique aux moindres détails de la vie.

Passons maintenant à la seconde observation.

Qui sait administrer un toman, sait en administrer cent mille, a dit un proverbe indien; et moi, j'amplifie la sagesse asiatique, en disant : Qui peut gouverner une femme, peut gouverner une nation. Il existe, en effet, beaucoup d'analogie entre ces deux gouvernements. La politique des maris ne doit-elle pas être à peu près celle des rois? ne les voyons-nous pas tâcher d'amuser le peuple pour lui dérober sa liberté; lui jeter des comestibles à la tête, pendant une journée, pour lui faire oublier la misère d'un an; lui prêcher de ne pas voler, tandis qu'on le dépouille; et lui dire : « Il me semble que si j'étais peuple je serais vertueux? »

C'est l'Angleterre qui va nous fournir *le précédent* que les maris doivent importer dans leurs ménages. Ceux qui ont des yeux ont dû voir que, du moment où la *gouvernementabilité* s'est perfectionnée en ce pays, les whigs n'ont obtenu que très-rarement le pouvoir. Un long ministère tory a toujours succédé à un éphémère cabinet libéral. Les orateurs du parti national ressemblent à des rats qui usent leurs dents à ronger un panneau pourri, dont on bouche le trou au moment où ils sentent les noix et le lard serrés dans la royale armoire. La femme est le whig de votre gouvernement. Dans la situation où nous l'avons laissée, elle doit naturellement aspirer à la conquête de plus d'un privilége. Fermez les yeux sur ses brigues, permettez-lui de dissiper sa force à gravir la moitié des degrés de votre trône : et quand elle pense toucher au sceptre, renversez-la, par terre, tout doucement et avec infiniment de grâce, en lui criant : Bravo! et en lui permettant d'espérer un prochain triomphe. Les malices de ce système devront corroborer l'emploi de tous les moyens qu'il vous plaira de choisir dans notre arsenal, pour dompter votre femme.

Tels sont les principes généraux dont il faut qu'un mari soit imbu, s'il ne veut pas commettre des fautes dans son petit royaume.

Maintenant, malgré la minorité du concile de Mâcon [1], nous distinguerons dans la femme une âme et un corps, et nous commencerons par examiner les moyens de se rendre maître de son moral. L'action de la pensée est, quoi qu'on en dise, plus noble que celle du corps, et nous donnerons le pas à la Science sur la Cuisine, à l'Instruction sur l'Hygiène.

MÉDITATION XI.

DE L'INSTRUCTION EN MÉNAGE.

Instruire ou non les femmes, telle est la question. De toutes celles que nous avons agitées, elle est la seule qui offre deux extrémités sans avoir de milieu. La science et l'ignorance, voilà les deux termes irréconciliables de ce problème. Entre ces deux abîmes, il nous semble voir Louis XVIII calculer les félicités du XIIIe siècle et les malheurs du XIXe. Assis au centre de la bascule qu'il savait si bien faire pencher par son propre poids, il contemple à l'un des bouts la fanatique ignorance d'un frère lai, l'apathie d'un serf, le fer étincelant des chevaux d'un banneret, il croit entendre : France et Montjoie-Saint-Denis!... mais il se retourne :

[1] Montesquieu, qui avait peut-être deviné le régime constitutionnel, a dit, je ne sais où, que le bon sens dans les assemblées était toujours du côté de la minorité.

il sourit en voyant la morgue d'un manufacturier, capitaine dans la garde nationale; l'élégant coupé de l'agent de change; la simplicité du costume d'un pair de France devenu journaliste, et mettant son fils à l'École Polytechnique; puis les étoffes précieuses, les journaux, les machines à vapeur, et il boit enfin son café dans une tasse de Sèvres, au fond de laquelle brille encore un N couronné.

Arrière la civilisation! arrière la pensée!...... voilà votre cri. Vous devez avoir horreur de l'instruction chez les femmes, par cette raison, si bien sentie en Espagne, qu'il est plus facile de gouverner un peuple d'idiots qu'un peuple de savants. Une nation abrutie est heureuse : si elle n'a pas le sentiment de la liberté, elle n'en a ni les inquiétudes ni les orages; elle vit comme vivent les polypiers; comme eux, elle peut se scinder en deux ou trois fragments; chaque fragment est toujours une nation complète et végétante, propre à être gouvernée par le premier aveugle armé du bâton pastoral. Qui produit cette merveille humaine? L'ignorance : c'est par elle seule que se maintient le despotisme; il lui faut des ténèbres et le silence. Or, le bonheur en ménage est, comme en politique, un bonheur négatif. L'affection des peuples pour le roi d'une monarchie absolue est peut-être moins contre nature que la fidélité de la femme envers son mari, quand il n'existe plus d'amour entre eux : or nous savons que chez vous l'amour pose en ce moment un pied sur l'appui de la fenêtre. Force vous est donc de mettre en pratique les rigueurs salutaires par lesquelles M. de Metternich prolonge son *statu quo;* mais nous vous conseillerons de les appliquer avec plus de finesse et plus d'aménité encore; car votre femme est plus rusée que tous les Allemands ensemble, et aussi voluptueuse que les Italiens.

Alors vous essayerez de reculer, le plus longtemps possible, le fatal moment où votre femme vous demandera un livre. Cela vous sera facile. Vous prononcerez d'abord avec dédain le nom de *bas bleu;* et, sur sa demande, vous lui expliquerez le ridicule qui s'attache, chez nos voisins, aux femmes pédantes.

Puis, vous lui répéterez souvent que les femmes les plus aimables et les plus spirituelles du monde se trouvent à Paris, où les femmes ne lisent jamais;

Que les femmes sont comme les gens de qualité, qui, selon Mascarille, savent tout sans avoir rien appris;

Qu'une femme, soit en dansant, soit en jouant et sans même avoir l'air d'écouter, doit savoir saisir dans les discours des hommes à talent les phrases toutes faites dont les sots composent leur esprit à Paris;

Que dans ce pays l'on se passe de main en main les jugements décisifs sur les hommes et sur les choses; et que le petit ton tranchant avec lequel une femme critique un auteur, démolit un ouvrage, dédaigne un tableau, a plus de puissance qu'un arrêt de la cour;

Que les femmes sont de beaux miroirs qui reflètent naturellement les idées les plus brillantes;

Que l'esprit naturel est tout, et que l'on est bien plus instruit de ce que l'on apprend dans le monde, que de ce qu'on lit dans les livres;

Qu'enfin la lecture finit par ternir les yeux, etc.

Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir!... Mais c'est introduire l'étincelle dans une sainte-barbe; c'est pis que cela : c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car que lisent les femmes? Des ouvrages passionnés, les Confessions de Jean-Jacques, des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. Or, avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures?

Les romans, et même tous les livres, peignent les sentiments et les choses avec des couleurs bien autrement brillantes que celles qui sont offertes par la nature! Cette espèce de fascination provient moins du désir que chaque auteur a de se montrer parfait en affectant des idées délicates et recherchées, que d'un indéfinissable travail de notre intelligence. Il est dans la destinée de l'homme d'épurer tout ce qu'il emporte dans le trésor de sa pensée. Quelles figures, quels monuments ne sont pas embellis par le dessin? L'âme du lecteur aide à cette conspiration contre le vrai, soit par le silence profond dont il jouit ou par le feu de la conception, soit par la pureté avec laquelle les images se réfléchissent dans son entendement. Qui n'a pas, en lisant les Confessions de Jean-Jacques, vu madame de Warens plus jolie qu'elle n'était? On dirait que notre âme caresse des formes qu'elle aurait jadis entrevues sous de plus beaux cieux; elle n'accepte les créations d'une autre âme que comme des ailes pour s'élancer dans l'espace; le trait le plus délicat, elle le perfectionne encore en se le faisant propre; et l'expression la plus poétique dans ses images lui apporte des images encore plus pures. Lire, c'est créer peut-être à deux. Ces mystères de la transsubstantiation des idées sont-ils l'instinct d'une vocation plus haute que nos destinées présentes? Est-ce la tradition d'une ancienne vie perdue? Qu'était-elle donc si le reste nous offre tant de délices!...

Aussi, en lisant des drames et des romans, la femme, créature encore plus susceptible que nous de s'exalter, doit éprouver d'enivrantes extases. Elle

se crée une existence idéale auprès de laquelle tout pâlit; elle ne tarde pas à tenter de réaliser cette vie voluptueuse, à essayer d'en transporter la magie en elle. Involontairement, elle passe de l'esprit à la lettre, et de l'âme aux sens.

Et vous auriez la bonhomie de croire que les manières, les sentiments d'un homme comme vous, qui, la plupart du temps s'habille, se déshabille, etc., devant sa femme, lutteront avec avantage devant les sentiments de ces livres, et en présence de leurs amants factices, à la toilette desquels cette belle lectrice ne voit ni trous ni taches?... Pauvre sot! trop tard, hélas! pour son malheur et le vôtre, votre femme expérimenterait que *les héros* de la poésie sont aussi rares que les *Apollons* de la sculpture!...

Bien des maris se trouveront embarrassés pour empêcher leurs femmes de lire; il y en a même certains qui prétendront que la lecture a cet avantage qu'ils savent au moins ce que font les leurs quand elles lisent. D'abord, vous verrez, dans la Méditation suivante, combien la vie sédentaire rend une femme belliqueuse; mais n'avez-vous donc jamais rencontré de ces êtres sans poésie, qui réussissent à pétrifier leurs pauvres compagnes, en réduisant la vie à tout ce qu'elle a de mécanique? Étudiez ces grands hommes en leurs discours! apprenez par cœur les admirables raisonnements par lesquels ils condamnent la poésie et les plaisirs de l'imagination.

Mais si, après tous vos efforts, votre femme persistait à vouloir lire... Mettez à l'instant même à sa disposition tous les livres possibles, depuis l'Abécédaire de son marmot jusqu'à René, livre plus dangereux pour vous entre ses mains que Thérèse philosophe. Vous pourriez la jeter dans un dégoût mortel de la lecture, en lui donnant des livres ennuyeux; la plonger dans un idiotisme complet, avec *Marie Alacoque, la Brosse de pénitence,* ou avec les chansons qui étaient de mode au temps de Louis XV; mais plus tard vous trouverez dans ce livre les moyens de si bien consumer le temps de votre femme, que toute espèce de lecture lui sera interdite.

Et, d'abord, voyez les ressources immenses que vous a préparées l'éducation des femmes, pour détourner la vôtre de son goût passager pour la science! Examinez avec quelle admirable stupidité les filles se sont prêtées aux résultats de l'enseignement qu'on leur a imposé en France!

Nous les livrons à des bonnes, à des demoiselles de compagnie, à des gouvernantes qui ont vingt mensonges de coquetterie et de fausse pudeur à leur apprendre, contre une idée noble et vraie à leur inculquer. Elles sont élevées en esclaves et s'habituent à l'idée qu'elles sont au monde pour imiter leurs grand'mères, et faire couver des serins de Canarie, composer des herbiers, arroser de petits rosiers de Bengale, remplir de la tapisserie, ou se monter des cols. Aussi, à dix ans si une petite fille a eu plus de finesse qu'un garçon, à vingt elle est timide, gauche, elle aura peur d'une araignée, dira des riens, pensera aux chiffons, parlera modes, et n'aura le courage d'être ni mère, ni chaste épouse.

Voici quelle marche on a suivie : on leur a montré à colorier des roses, à broder des fichus de manière à gagner huit sous par jour. Elles auront appris l'histoire de France dans Le Ragois, la chronologie dans les *tables du citoyen Chantereau,* et l'on aura laissé leur jeune imagination se déchaîner sur la géographie; le tout, dans le but de ne rien présenter de dangereux à leur cœur; mais en même temps leurs mères, leurs institutrices, répétaient d'une voix infatigable que toute la science d'une femme est dans la manière dont elle sait arranger cette feuille de figuier que prit notre mère Ève. Elles n'ont entendu pendant quinze ans, disait Diderot, rien autre chose que : — Ma fille, votre feuille de figuier va mal; ma fille, votre feuille de figuier va bien; ma fille, ne serait-elle pas mieux ainsi?

Maintenez donc votre épouse dans cette belle et noble sphère de connaissances. Si par hasard votre femme voulait une bibliothèque, achetez-lui Florian, Malte-Brun, le Cabinet des Fées, les Mille et une Nuits, les Roses par Redouté, les Usages de la Chine, les Pigeons par madame Knip, le grand ouvrage sur l'Égypte, etc. Enfin, exécutez le spirituel avis de cette princesse qui, au récit d'une émeute occasionnée par la cherté du pain, disait : « Que ne « mangent-ils de la brioche!... »

Peut-être votre femme vous reprochera-t-elle, un soir, d'être maussade et de ne pas parler; peut-être vous dira-t-elle que vous êtes gentil, quand vous aurez fait un calembour; mais ceci est un inconvénient très-léger de notre système : et, au surplus, que l'éducation des femmes soit en France la plus plaisante des absurdités, et que votre obscurantisme marital vous mette une poupée entre les bras, que vous importe! Comme vous n'avez pas assez de courage pour entreprendre une plus belle tâche, ne vaut-il pas mieux traîner votre femme dans une ornière conjugale bien sûre, que vous hasarder à lui faire gravir les hardis précipices de l'amour? Elle aura beau être mère, vous ne tenez pas précisément à avoir des Gracchus pour enfants, mais à être réellement *pater quem nuptiæ demonstrant :* or, pour vous aider à y parvenir, nous devons faire de ce livre un arsenal où chacun, suivant le caractère de sa femme ou le sien, puisse choisir l'armure convenable pour combattre le terrible génie du mal toujours prêt à s'éveiller dans l'âme d'une épouse; et, tout bien considéré, comme les

ignorants sont les plus cruels ennemis de l'instruction des femmes, cette Méditation sera un bréviaire pour la plupart des maris.

Une femme qui a reçu une éducation d'homme, possède, à la vérité, les facultés les plus brillantes et les plus fécondes en bonheur pour elle et pour son mari; mais cette femme est rare comme le bonheur même; or, vous devez, si vous ne la possédez pas pour épouse, maintenir la vôtre, au nom de votre félicité commune, dans la région d'idées où elle est née, car il faut songer aussi qu'un moment d'orgueil chez elle peut vous perdre, en mettant sur le trône un esclave qui sera d'abord tenté d'abuser du pouvoir.

Après tout, en suivant le système prescrit par cette Méditation, un homme supérieur en sera quitte pour mettre ses pensées en petite monnaie lorsqu'il voudra être compris de sa femme; si, toutefois, cet homme supérieur a fait la sottise d'épouser une de ces pauvres créatures, au lieu de se marier à une jeune fille dont il aurait éprouvé longtemps l'âme et le cœur.

Par cette dernière observation matrimoniale notre but n'est pas de prescrire à tous les *hommes supérieurs* de chercher des *femmes supérieures,* et nous ne voulons pas laisser chacun expliquer nos principes à la manière de madame de Staël, qui tenta grossièrement de s'unir à Napoléon. Ces deux êtres-là eussent été très-malheureux en ménage; et Joséphine était une épouse bien autrement accomplie que cette virago du XIXe siècle.

En effet, lorsque nous vantons *ces filles introuvables,* si heureusement élevées par le hasard, si bien conformées par la nature, et dont l'âme délicate supporte le rude contact de la grande âme de ce que nous appelons *un homme,* nous entendons parler de ces nobles et rares créatures dont Gœthe a donné un modèle dans la Claire du *Comte d'Egmont :* nous pensons à ces femmes qui ne recherchent d'autre gloire que celle de bien rendre leur rôle; se pliant avec une étonnante souplesse aux plaisirs et aux volontés de ceux que la nature leur a donnés pour maîtres; s'élevant tour à tour dans les immenses sphères de leur pensée, et s'abaissant à la simple tâche de les amuser comme des enfants; comprenant et les bizarreries de ces âmes si fortement tourmentées, et les moindres paroles et les regards les plus vagues; heureuses du silence, heureuses de la diffusion; devinant enfin que les plaisirs, les idées et la morale d'un lord Byron ne doivent pas être ceux d'un bonnetier. Mais arrêtons-nous, cette peinture nous entraînerait trop loin de notre sujet : il s'agit de mariage et non pas d'amour.

Puissent ces lignes flatteuses compenser les dures vérités dont tant de femmelettes se trouveront choquées!

MÉDITATION XII.

HYGIÈNE DU MARIAGE.

Cette Méditation a pour but de soumettre à votre attention un nouveau mode de défense par lequel vous dompterez, sous une prostration invincible, la volonté de votre femme. Il s'agit de la réaction produite sur le moral par les vicissitudes physiques et par les savantes dégradations d'une diète habilement dirigée.

Cette grande et philosophique question de médecine conjugale sourira sans doute à tous ces goutteux, ces impotents, ces catarrheux, et à cette légion de vieillards dont nous avons réveillé l'apathie à l'article des Prédestinés; mais elle concernera principalement les maris assez audacieux pour entrer dans les voies d'un machiavélisme digne de ce grand roi de France qui tenta d'assurer le bonheur de la nation aux dépens de quelques têtes féodales. Ici, la question est la même : c'est toujours l'amputation ou l'affaiblissement de quelques membres, pour le plus grand bonheur de la masse.

Croyez-vous sérieusement qu'un célibataire soumis au régime de l'herbe *hanea,* des concombres, du pourpier et des applications de sangsues aux oreilles, recommandé par Sterne, serait bien propre à battre en brèche l'honneur de votre femme?

Supposez un diplomate qui aurait eu le talent de fixer sur le crâne de Napoléon un cataplasme permanent de graine de lin, ou de lui faire administrer tous les matins un clystère au miel, croyez-vous que Napoléon, Napoléon le Grand, aurait conquis l'Italie?

Napoléon a-t-il été en proie ou non aux horribles souffrances d'une dysurie pendant la campagne de Russie?... Voilà une de ces questions dont la solution a pesé sur le globe entier.

N'est-il pas certain que des réfrigérants, des douches, des bains, etc., produisent de grands changements dans les affections plus ou moins aiguës du cerveau?

Au milieu des chaleurs du mois de juillet, lorsque chacun de vos pores filtre lentement et restitue à une dévorante atmosphère les limonades à la glace que vous avez bues d'un seul coup, vous êtes-vous jamais senti ce foyer de courage, cette vigueur de pensée, cette énergie complète, qui vous rendaient l'existence légère et douce quelques mois auparavant?

Non, non, le fer le mieux scellé dans la pierre la plus dure, soulèvera et disjoindra toujours le monument le plus durable, par suite de l'influence secrète qu'exercent les lentes et invisibles dégradations de chaud et de froid dont l'atmosphère est

tourmentée. En principe, reconnaissons donc que si le climat influe sur l'homme, l'homme doit à plus forte raison influer à son tour sur l'imagination de ses semblables, par le plus ou le moins de vigueur et de puissance avec laquelle il projette sa *volonté.*

Là est le principe du talent de l'acteur, celui de la poésie et du fanatisme, car l'une est l'éloquence des paroles comme l'autre l'éloquence des actions; là, enfin, est le principe d'une science en ce moment au berceau.

Cette *volonté* si puissante d'homme à homme, cette force nerveuse et fluide, éminemment mobile et transmissible, est elle-même soumise à l'état changeant de notre organisation, et bien des circonstances font varier ce fragile organisme. Là s'arrêtera notre observation métaphysique, et là nous rentrerons dans l'analyse des circonstances qui élaborent la volonté de l'homme et la portent au plus haut degré de force ou d'affaissement.

Maintenant ne croyez pas que notre but soit de vous engager à mettre des cataplasmes sur l'honneur de votre femme, à la renfermer dans une étuve ou à la sceller comme une lettre; non. Nous ne tenterons pas même de vous développer le système magnétique qui vous donnerait le pouvoir de faire triompher votre volonté dans l'âme de votre femme : il n'est pas un mari qui acceptât le bonheur d'un éternel amour au prix de cette tension perpétuelle des forces animales; mais nous essayerons de développer un système hygiénique formidable, au moyen duquel vous pourrez éteindre le feu quand il aura pris à la cheminée.

Il existe en effet, parmi les habitudes des petites-maîtresses de Paris et des départements (les petites-maîtresses forment une classe très-distinguée parmi les femmes honnêtes), assez de ressources pour atteindre à notre but, sans aller chercher dans l'arsenal de la thérapeutique les quatre semences froides, le nénufar et mille inventions dignes des sorcières. Nous laisserons même à Élien son herbe hanéa et à Sterne son pourpier et ses concombres, qui annoncent des intentions évidemment antiphlogistiques.

Vous laisserez votre femme s'étendre et demeurer des journées entières sur ces moelleuses bergères où l'on s'enfonce à mi-corps dans un véritable bain d'édredons et de plumes du Nord

Vous favoriserez, par tous les moyens qui ne blesseront pas votre conscience, cette propension des femmes à ne respirer que l'air parfumé d'une chambre rarement ouverte, et où le jour perce à grand'peine de voluptueuses et diaphanes mousselines.

Vous obtiendrez des effets merveilleux de ce système, mais après avoir préalablement subi les éclats de son exaltation; mais si vous êtes assez fort pour supporter cette tension momentanée de votre femme, vous verrez bientôt s'abolir sa vigueur factice En général les femmes aiment à vivre vite; mais après leurs tempêtes de sensations, viennent des calmes rassurants pour le bonheur d'un mari.

Jean-Jacques, par l'organe enchanteur de Julie, ne prouvera-t-il pas à votre femme qu'elle aura une grâce infinie à ne pas déshonorer son estomac délicat et sa bouche divine, en faisant du chyle avec d'ignobles pièces de bœuf et d'énormes éclanches de mouton? Est-il rien au monde de plus pur que ces intéressants légumes, toujours frais et inodores, ces fruits colorés, ce café, ce chocolat parfumés, ces oranges, pommes d'or d'Atalante, les dattes de l'Arabie, les biscotes de Bruxelles, nourriture saine et gracieuse qui arrive à des résultats satisfaisants en même temps qu'elle donne à une femme je ne sais quelle originalité mystérieuse. Elle arrive à une petite célébrité de coterie par son régime, comme par une toilette, par une belle action ou par un bon mot. Pythagore doit être sa passion, comme si Pythagore était un caniche ou un sapajou.

Ne commettez jamais l'imprudence de certains hommes qui, pour se donner un vernis d'esprit fort, combattent cette croyance féminine : *que l'on conserve sa taille en mangeant peu*. Les femmes à la diète n'engraissent pas, cela est clair et positif; vous ne sortirez pas de là.

Vantez l'art avec lequel des femmes renommées par leur beauté ont su la conserver en se baignant, plusieurs fois par jour, dans du lait, ou des eaux composées de substances propres à rendre la peau plus douce, en débilitant le système nerveux.

Recommandez-lui surtout, au nom de sa santé si précieuse pour vous, de s'abstenir de lotions d'eau froide? Que toujours l'eau chaude ou tiède soit l'ingrédient fondamental de toute espèce d'ablution.

Broussais sera votre idole. A la moindre indisposition de votre femme, et sous le plus léger prétexte, pratiquez de fortes applications de sangsues : ne craignez même pas de vous en appliquer à vous-même quelques douzaines de temps à autre, pour faire prédominer chez vous le système de ce célèbre docteur. Votre état de mari vous oblige à toujours trouver votre femme trop rouge; essayez même quelquefois de lui attirer le sang à la tête, pour avoir le droit d'introduire, dans certains moments, une escouade de sangsues au logis.

Votre femme boira de l'eau légèrement colorée d'un vin de Bourgogne agréable au goût, mais sans vertu tonique; tout autre vin serait mauvais.

Ne souffrez jamais qu'elle prenne l'eau pure pour boisson, vous seriez perdu.

« Impétueux fluide! au moment que tu presses
« contre les écluses du cerveau, vois comme elles
« cèdent à ta puissance!

« La CURIOSITÉ parait à la nage, faisant signe à « ses compagnes de la suivre : elles plongent au « milieu du courant.

« L'IMAGINATION s'assied en rêvant sur la rive. Elle « suit le torrent des yeux, et change les brins de « paille et de jonc en mâts de misaine et de beau-« pré. A peine la métamorphose est-elle faite, que « le DÉSIR, tenant d'une main sa robe retroussée « jusqu'au genou, survient, les voit et s'en empare.

« O vous, buveurs d'eau! est-ce donc par le se-« cours de cette source enchanteresse que vous « avez tant de fois tourné et retourné le monde à « votre gré, foulant aux pieds l'impuissant, écra-« sant son visage, et changeant même quelquefois « la forme et l'aspect de la nature? »

Si par ce système d'inaction, joint à notre système alimentaire, vous n'obteniez pas des résultats satisfaisants, jetez-vous à corps perdu dans un autre système que nous allons développer.

L'homme a une somme donnée d'énergie. Tel homme ou tel femme est à tel autre, comme dix est à trente, comme un à cinq, et il est un degré que chacun de nous ne dépasse pas. La quantité d'énergie ou de volonté que chacun de nous possède, se déploie comme le son : elle est tantôt faible, tantôt forte; elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs d'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poëte dans une exaltation qui en absorbe et en demande une énorme quantité, le danseur la fait passer dans ses pieds; enfin, chacun la distribue à sa fantaisie, et que je voie ce soir le Minotaure assis tranquillement sur mon lit, si vous ne savez pas comme moi où il s'en dépense le plus. Presque tous les hommes consument en des travaux nécessaires ou dans des angoisses de passions funestes cette belle somme d'énergie et de volonté dont la nature leur a fait présent; mais nos femmes honnêtes sont toutes en proie aux caprices et aux luttes de cette puissance qui ne sait où se prendre.

Alors, si leur énergie n'a pas succombé sous le régime diététique, jetez-les dans un mouvement toujours croissant. Trouvez les moyens de faire passer la somme de force dont vous êtes gêné, dans une occupation qui la consomme entièrement. Sans attacher votre femme à la manivelle d'une manufacture, il y a mille moyens de la lasser sous le fléau d'un travail constant.

Tout en vous abandonnant les moyens d'exécution, lesquels changent selon bien des circonstances, nous vous indiquerons la danse comme un des plus beaux gouffres où s'ensevelissent les amours. Cette matière ayant été assez bien traitée par un contemporain, nous le laisserons parler.

« Telle pauvre victime qu'admire un cercle en-« chanté paye bien cher ses succès. Quel fruit faut-« il attendre d'efforts aussi peu proportionnés aux « moyens d'un sexe délicat? Les muscles, fatigués « sans discrétion, consomment sans mesure. Les « esprits destinés à nourrir le feu des passions et « le travail du cerveau sont détournés de leur « route. L'absence des désirs, le goût du repos, le « choix exclusif d'aliments substantiels, tout in-« dique une nature appauvrie, plus avide de répa-« rer que de jouir. Aussi un indigène des coulisses « me disait un jour : — « Qui a vécu avec des dan-« seuses a vécu de mouton; car leur épuisement « ne peut se passer de cette nourriture énergique.» « Croyez-moi donc, l'amour qu'une danseuse in-« spire est bien trompeur: on rencontre avec dépit, « sous un printemps factice, un sol froid et avare, « et des sens incombustibles. Les médecins calabrais « ordonnent la danse pour remède aux passions hys-« tériques, qui sont communes parmi les femmes « de leur pays, et les Arabes usent à peu près de la « même recette pour les nobles cavales dont le tem-« pérament trop lascif empêche la fécondité. « Bête « comme un danseur, » est un proverbe connu au « théâtre. Enfin, les meilleures têtes de l'Europe « sont convaincues que toute danse porte en soi « une qualité éminemment réfrigérante.

« En preuve à tout ceci, il est nécessaire d'ajou-« ter d'autres observations. « La vie des pasteurs « donna naissance aux amours déréglées. Les mœurs « des tisserandes furent horriblement décriées dans « la Grèce. Les Italiens ont consacré un proverbe à « la lubricité des boiteuses. Les Espagnols, dont les « veines reçurent par tant de mélanges l'inconti-« nence africaine, déposèrent le secret de leurs « désirs dans cette maxime qui leur est familière : « *Muger y gallina pierna quebrantada*, il est bon « que la femme et la poule aient une jambe rompue. « La profondeur des Orientaux dans l'art des volup-« tés se décèle tout entière par cette ordonnance du « calife Hakim, fondateur des Druses, qui défen-« dit, sous peine de mort, de fabriquer dans ses « États aucune chaussure de femme. Il semble que « sur tout le globe les tempêtes du cœur attendent, « pour éclater, le repos des jambes! »

Quelle admirable manœuvre que de faire danser une femme et de ne la nourrir que de viandes blanches!

Ne croyez pas que ces observations, aussi vraies que spirituellement rendues, contrarient notre système précédent; par celui-ci comme par celui-là vous arriverez à produire chez une femme cette atonie tant désirée, gage de repos et de tranquillité.

Par le dernier vous laissez la porte ouverte pour que l'ennemi s'enfuie, par l'autre vous le tuez.

Là, il nous semble entendre des gens timorés et à vues étroites s'élever contre notre hygiène, au nom de la morale et des sentiments.

La femme n'est-elle donc pas douée d'une âme? N'a-t-elle pas comme nous des sensations? De quel droit, au mépris de ses douleurs, de ses idées, de ses besoins, la travaille-t-on comme un vil métal dont l'ouvrier fait un éteignoir ou un flambeau? Serait-ce parce que ces pauvres créatures sont déjà faibles et malheureuses, qu'un brutal s'arrogerait le pouvoir de les tourmenter exclusivement au profit de ses idées plus ou moins justes? Et si par votre système débilitant ou échauffant, qui allonge, ramollit, pétrit les fibres, vous causiez d'affreuses et cruelles maladies, si vous conduisiez au tombeau une femme qui vous est chère, si, si, etc.

Voici notre réponse :

Avez-vous jamais compté combien de formes diverses Arlequin et Pierrot donnent à leur petit chapeau blanc? Ils le tournent et retournent si bien, que successivement ils en font une toupie, un bateau, un verre à boire, une demi-lune, un béret, une corbeille, un poisson, un fouet, un poignard, un enfant, une tête d'homme, etc.

Image exacte du despotisme avec lequel vous devez manier et remanier votre femme. La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat : elle est mobilière, car la possession vaut titre; enfin, la femme n'est, à proprement parler, qu'une annexe de l'homme; or, tranchez, coupez, rognez! elle vous appartient à tous les titres. Ne vous inquiétez en rien de ses murmures, de ses cris, de ses douleurs; la nature l'a faite à notre usage et pour tout porter : enfants, chagrins, coups et peines de l'homme.

Ne vous accusez pas de dureté. Dans tous les codes des nations soi-disant civilisées, l'homme a écrit les lois qui règlent le destin des femmes sous cette épigraphe sanglante : *Væ victis!* Malheur aux faibles!

Enfin, songez à cette dernière observation, la plus prépondérante peut-être de toutes celles que nous avons faites jusqu'ici : si ce n'est pas vous, mari, qui brisez sous le fléau de votre volonté ce faible et charmant roseau, ce sera, joug plus atroce encore, un célibataire capricieux et despote; elle supportera deux fléaux au lieu d'un. Tout compensé, l'humanité vous engagera donc à suivre les principes de notre hygiène.

MÉDITATION XIII.

DES MOYENS PERSONNELS.

Peut-être les Méditations précédentes auront-elles plutôt développé des systèmes généraux de conduite, qu'elles n'auront présenté les moyens de repousser la force par la force. Ce sont des pharmacopées et non pas des topiques. Or, voici maintenant les moyens personnels que la nature vous a mis entre les mains pour vous défendre; car la Providence n'a oublié personne : si elle a donné à la sépia (poisson de l'Adriatique) cette couleur noire qui lui sert à produire un nuage au sein duquel elle se dérobe à son ennemi, vous devez bien penser qu'elle n'a pas laissé un mari sans épée : or, le moment est venu de tirer la vôtre.

Vous avez dû exiger, en vous mariant, que votre femme nourrît ses enfants : alors, jetez-la dans les embarras et les soins d'une grossesse ou d'une nourriture, vous reculerez ainsi le danger au moins d'un an ou deux. Une femme occupée à mettre au monde et à nourrir un marmot n'a réellement pas le temps de songer à un amant; outre qu'elle est, avant et après sa couche, hors d'état de se présenter dans le monde. En effet, comment la plus immodeste des femmes distinguées, dont il est question dans cet ouvrage, oserait-elle se montrer enceinte, et promener ce fruit caché, son accusateur public? O lord Byron, toi qui ne voulais pas voir les femmes à table!.....

Six mois après son accouchement, et quand l'enfant a bien teté, à peine une femme commence-t-elle à pouvoir jouir de sa fraîcheur et de sa liberté.

Si votre femme n'a pas nourri son premier enfant, vous avez trop d'esprit pour ne pas tirer parti de cette circonstance, et lui faire désirer de nourrir celui qu'elle porte. Vous lui lisez l'Émile de Jean-Jacques, vous enflammez son imagination pour les devoirs des mères, vous exaltez son moral, etc.; enfin, vous êtes un sot ou un homme d'esprit; et, dans le premier cas même, en lisant cet ouvrage, vous seriez toujours minotaurisé; dans le second, vous devez comprendre à demi-mot.

Ce premier moyen vous est virtuellement personnel. Il vous donnera bien du champ devant vous pour mettre à exécution les autres moyens.

Depuis qu'Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son chien, pour rendre service à Périclès qui avait sur les bras une espèce de guerre d'Espagne et des fournitures Ouvrard, dont les Athéniens étaient alors trop occupés, il n'existe pas de ministre qui n'ait cherché à couper les oreilles à quelque chien.

Enfin, en médecine, lorsqu'une inflammation se déclare sur un point capital de l'organisation, on opère une petite contre-révolution sur un autre point, par des moxas, des scarifications, des acupunctures, etc.

Un autre moyen consiste donc à poser à votre femme un moxa, ou à lui fourrer dans l'esprit quel-

que aiguille qui la pique fortement et fasse diversion en votre faveur.

Le homme de beaucoup d'esprit avait fait durer sa lune de miel environ quatre années; la lune décroissait et il commençait à apercevoir l'arc fatal. Sa femme était précisément dans l'état où nous avons représenté toute femme honnête à la fin de notre première partie : elle avait *pris du goût* pour un assez mauvais sujet, petit, laid; mais enfin, ce n'était pas son mari. Dans cette conjoncture, ce dernier s'avisa d'une coupe de queue de chien qui renouvela, pour plusieurs années, le bail fragile de son bonheur.

Sa femme s'était conduite avec tant de finesse, qu'il eût été fort embarrassé de défendre sa porte à l'amant avec lequel elle s'était trouvé un rapport de parenté très-éloignée. Le danger devenait de jour en jour plus imminent; l'odeur de Minotaure se sentait à la ronde. Un soir, le mari resta plongé dans un chagrin profond, visible, affreux.

Sa femme en était déjà venue à lui montrer plus d'amitié qu'elle n'en ressentait même au temps de la lune de miel; et dès lors, questions sur questions : de sa part, silence morne; les questions redoublent; il lui échappe des réticences, elles annonçaient un grand malheur!

Là, il avait appliqué un moxa japonais qui brûlait comme un auto-da-fé de 1600.

La femme employa d'abord mille manœuvres pour savoir si le chagrin de son mari était causé par cet amant en herbe : première intrigue, pour laquelle elle déploya mille ruses.

Son imagination trottait... De l'amant, il n'en était plus question : il fallait, avant tout, découvrir le secret de son mari.

Un soir, le mari, poussé par l'envie de confier ses peines à une aussi tendre amie, lui déclare que toute leur fortune est perdue. Il faut renoncer à l'équipage, à la loge aux Bouffons, aux bals, aux fêtes, à Paris; peut-être en s'exilant dans une terre pendant un an ou deux, pourront-ils tout recouvrer.

S'adressant à l'imagination de sa femme, à son cœur, il la plaignit de s'être attachée au sort d'un homme amoureux d'elle, il est vrai, mais sans fortune; il s'arracha quelques cheveux, et force fut à sa femme de s'exalter au profit de l'honneur; alors, dans le premier délire de cette fièvre conjugale, il la conduisit à sa terre.

Là, nouvelles scarifications, sinapismes sur sinapismes, nouvelles queues de chiens coupées : il lui fit bâtir une aile gothique au château, madame retourna dix fois le parc pour avoir des eaux, des lacs, des mouvements de terrain, etc.; enfin le mari, au milieu de cette besogne, n'oubliait pas la sienne : lectures curieuses, soins délicats, etc.

Notez qu'il ne s'avisa jamais d'avouer à sa femme cette ruse; et si la fortune revint, ce fut précisément par suite de la construction des ailes et des sommes énormes dépensées à faire des rivières; il lui prouva que le lac donnait une chute d'eau, sur laquelle vinrent des moulins.

Voilà un moxa conjugal bien entendu, car ce mari n'oublia ni de faire des enfants, ni d'inviter des voisins ennuyeux, bêtes, ou âgés; et, s'il venait l'hiver à Paris, il jetait sa femme dans un tel tourbillon de bals et de courses, qu'elle n'avait pas une minute à donner aux amants, fruits nécessaires d'une vie oisive.

Les voyages en Italie, en Suisse, en Grèce, les maladies subites qui exigent les eaux, et les eaux les plus éloignées, sont d'assez bons moxas. Enfin un homme d'esprit doit savoir en trouver mille pour un.

Continuons l'examen de vos moyens personnels.

Ici nous vous ferons observer que nous raisonnons d'après une hypothèse sans laquelle vous laisseriez là le livre. A savoir : que votre lune de miel a duré un temps assez honnête, et que la demoiselle dont vous avez fait votre femme était vierge; au cas contraire, et d'après les mœurs françaises, votre femme ne vous aurait épousé que pour devenir inconséquente.

Alors, au moment où commence, dans votre ménage, la lutte entre la vertu et l'inconséquence, toute la question réside dans un parallèle perpétuel et involontaire, que votre femme établit entre vous et son amant.

Là, il existe encore pour vous un moyen de défense, entièrement personnel, rarement employé par les maris, mais que des hommes supérieurs ne craignent pas d'essayer. Il consiste à l'emporter sur l'amant, sans que votre femme puisse soupçonner votre dessein. Vous devez l'amener à se dire avec dépit, un soir, pendant qu'elle met ses papillotes : « Mais mon mari vaut mieux. »

Pour réussir, vous devez, ayant sur l'amant l'avantage immense de connaître le caractère de votre femme, et sachant comment on la blesse, vous devez, avec toute la finesse d'un diplomate, faire commettre des gaucheries à cet amant, en le rendant déplaisant par lui-même, sans qu'il s'en doute.

D'abord, selon l'usage, cet amant recherchera votre amitié, ou vous aurez des amis communs; alors soit par ses amis, soit par des insinuations adroitement perfides, vous le trompez sur des points essentiels; et, avec un peu d'habileté, vous voyez votre femme éconduire son amant, sans que ni elle ni lui en puissent jamais deviner la raison. Vous avez créé là, dans l'intérieur de votre ménage, une comédie en cinq actes, où vous jouez, à votre profit, les rôles si brillants de Figaro ou d'Almaviva; et, pendant

quelques mois, vous vous amusez d'autant plus, que votre amour-propre, votre vanité, votre intérêt, tout est vivement mis en jeu.

J'ai eu le bonheur de plaire dans ma jeunesse à un vieil émigré qui me donna ces derniers rudiments d'éducation que les jeunes gens reçoivent ordinairement des femmes. Cet ami, dont la mémoire me sera toujours chère, m'apprit, par son exemple, à mettre en œuvre ces stratagèmes diplomatiques qui demandent autant de finesse que de grâce.

Le comte de Nocé était revenu de Coblentz du moment où il y eut pour les nobles du péril à être en France. Jamais créature n'eut autant de courage et de bonté, autant de ruse et d'abandon. Agé d'une soixantaine d'années, il venait d'épouser une demoiselle de vingt-cinq ans, poussé à cet acte de folie par sa charité : il arrachait cette pauvre fille au despotisme d'une mère capricieuse.

— Voulez-vous être ma veuve?... avait dit à mademoiselle de Pontivy cet aimable vieillard ; mais son âme était trop aimante pour ne pas s'attacher à sa femme, plus qu'un homme sage ne doit le faire. Comme pendant sa jeunesse il avait été manégé par quelques-unes des femmes les plus spirituelles de la cour de Louis XV, il ne désespérait pas trop de préserver la comtesse de tout encombre.

Quel homme ai-je jamais vu mettre mieux que lui en pratique tous les enseignements que j'essaye de donner aux maris? Que de charmes ne savait-il pas répandre dans la vie par ses manières douces et sa conversation spirituelle! Sa femme ne sut qu'après sa mort, et par moi, qu'il avait la goutte. Ses lèvres distillaient l'aménité comme ses yeux respiraient l'amour. Il s'était prudemment retiré au sein d'une vallée, auprès d'un bois, et Dieu sait les promenades qu'il entreprenait avec sa femme!...

Son heureuse étoile voulut que mademoiselle de Pontivy eût un cœur excellent, et possédât, à un haut degré, cette exquise délicatesse, cette pudeur de sensitive, qui embelliraient, je crois, la plus laide fille du monde.

Tout à coup, un de ses neveux, joli militaire échappé aux désastres de Moscou, revint chez l'oncle, autant pour savoir jusqu'à quel point il avait à craindre des cousins, que dans l'espoir de guerroyer avec la tante. Ses cheveux noirs, ses moustaches, le babil avantageux de l'état-major, une certaine *disinvoltura* aussi élégante que légère, des yeux vifs, tout contrastait entre l'oncle et le neveu.

J'arrivai précisément au moment où la jeune comtesse montrait le trictrac à son parent. Le proverbe dit que les femmes n'apprennent ce jeu que de leurs amants et réciproquement. Or, pendant une partie, M. de Nocé avait surpris, le matin même, entre sa femme et le vicomte, un de ces regards confusément empreints d'innocence, de peur et de désir.

Le soir, il nous proposa une partie de chasse qui fut acceptée. Jamais je ne le vis si dispos et si gai qu'il le parut le lendemain matin, malgré les sommations de sa goutte qui lui réservait une prochaine attaque. Le diable n'aurait pas su mieux que lui mettre la bagatelle sur le tapis. Il était ancien mousquetaire gris, et avait connu Sophie Arnould ; c'est tout dire. La conversation devint bientôt la plus gaillarde du monde entre nous trois ; Dieu m'en absolve !

— Je n'aurais jamais cru que mon oncle fût une aussi bonne lame! me dit le neveu.

Nous fîmes une halte, et quand nous fûmes tous trois assis sur la pelouse d'une des plus vertes clairières de la forêt, le comte nous avait amenés à discourir sur les femmes mieux que Brantôme et l'Aloysia.

— Vous êtes bien heureux sous ce gouvernement-ci, vous autres!... les femmes ont des mœurs! (Pour apprécier l'exclamation du vieillard, il faudrait avoir écouté les horreurs que le capitaine avait racontées.) Et, reprit le comte, c'est un des biens que la révolution a produits. Ce système donne aux passions bien plus de charme et de mystère. Autrefois, les femmes étaient faciles ; eh bien ! vous ne sauriez croire combien il fallait d'esprit et de verve pour réveiller ces tempéraments usés : nous étions toujours sur le qui-vive; mais aussi, un homme devenait célèbre par une gravelure bien dite ou par une heureuse insolence. Les femmes aiment cela, et ce sera toujours le plus sûr moyen de réussir auprès d'elles!...

Ces derniers mots furent dits avec un dépit concentré. Il s'arrêta et fit jouer le chien de son fusil, comme pour déguiser une émotion profonde.

— Ah bah ! dit-il, mon temps est passé ! Il faut avoir l'imagination jeune... et le corps aussi!... Ah ! pourquoi me suis-je marié! Ce qu'il y a de plus perfide chez les filles élevées par des mères qui ont vécu à cette brillante époque de la galanterie, c'est qu'elles affichent un air de candeur, une pruderie... Il semble que le miel le plus doux offenserait leurs lèvres délicates, et ceux qui les connaissent savent qu'elles mangeraient des dragées de sel!

Il se leva, haussa son fusil par un mouvement de rage; et, le lançant sur la terre, il en enfonça presque la crosse dans le gazon humide.

— Il paraît que la chère tante aime les fariboles!... me dit tout bas l'officier.

— Ou les dénoûments qui ne traînent pas! ajoutai-je.

Le neveu tira sa cravate, rajusta son col, et sauta comme une chèvre calabraise.

Nous rentrâmes sur les deux heures après midi. Le comte m'emmena chez lui jusqu'au dîner, sous prétexte de chercher quelques médailles dont il m'avait parlé pendant notre retour au logis. Le dîner fut sombre. La comtesse prodiguait à son neveu les rigueurs d'une politesse froide. Rentrés au salon, le comte dit à sa femme :

— Vous faites votre trictrac?... Nous allons vous laisser.

La jeune comtesse ne répondit pas. Elle regardait le feu et semblait n'avoir pas entendu.

Le mari s'avança de quelques pas vers la porte, en m'invitant par un geste de main à le suivre. Au bruit de sa marche, sa femme retourna vivement la tête.

— Pourquoi nous quitter?... dit-elle; vous avez bien demain tout le temps de montrer à monsieur des revers de médaille.

Le comte resta. Sans faire attention à la gêne imperceptible qui avait succédé à la grâce militaire de son neveu, M. de Nocé déploya, pendant toute la soirée, le charme inexprimable de sa conversation. Jamais je ne le vis si brillant et si affectueux. Nous parlâmes beaucoup des femmes. Ses plaisanteries furent marquées au coin de la plus exquise délicatesse. Il m'était impossible à moi-même de voir des cheveux blancs sur sa tête chenue; car elle brillait de cette jeunesse de cœur et d'esprit qui efface les rides et fond la neige des hivers.

Le lendemain le neveu partit. Même après la mort de M. de Nocé, et en cherchant à profiter de l'intimité de ces causeries familières où les femmes ne sont pas toujours sur leurs gardes, je n'ai jamais pu savoir quelle impertinence commit alors le vicomte envers sa tante : elle devait être bien grave, car, depuis cette époque, madame de Nocé n'a pas voulu revoir son neveu, et ne peut même aujourd'hui en entendre prononcer le nom sans laisser échapper un léger mouvement de sourcils. Je ne devinai pas tout de suite le but de la chasse du comte de Nocé; mais plus tard je trouvai qu'il avait joué bien gros jeu.

Cependant, si vous venez à bout de remporter, comme M. de Nocé, une aussi grande victoire, n'oubliez pas de mettre singulièrement en pratique le système des moxas; et ne vous imaginez pas que l'on puisse recommencer impunément de semblables tours de force. En prodiguant ainsi vos talents, vous finiriez par vous démonétiser dans l'esprit de votre femme; car elle exigerait de vous en raison double de ce que vous lui donneriez, et il arriverait un moment où vous resteriez court. L'âme humaine est soumise, dans ses désirs, à une sorte de progression arithmétique dont le but et l'origine sont également inconnus. De même que le mangeur d'opium doit toujours doubler ses doses pour obtenir le même résultat; de même, notre esprit, aussi impérieux qu'il est faible, veut que les sentiments, les idées et les choses aillent en croissant. De là est venue la nécessité de distribuer habilement l'intérêt dans une œuvre dramatique, comme de graduer les remèdes en médecine. Ainsi vous voyez que si vous abordez jamais l'emploi de ces moyens, vous devrez subordonner votre conduite hardie à bien des circonstances, et la réussite dépendra toujours des ressorts que vous emploierez.

Enfin, avez-vous du crédit, des amis puissants, occupez-vous un poste important? Un dernier moyen coupera le mal dans sa racine. N'auriez-vous pas le pouvoir d'enlever à votre femme son amant par une promotion, par un changement de résidence, ou par une permutation, s'il est militaire? Vous supprimez la correspondance, et nous en donnerons plus tard les moyens; or, *sublatâ causâ tollitur effectus*, paroles latines qu'on peut traduire à volonté par : pas d'effet sans cause; pas d'argent, pas de Suisses.

Néanmoins vous sentez que votre femme pourrait facilement choisir un autre amant; mais après ces moyens préliminaires, vous aurez toujours un moxa tout prêt, afin de gagner du temps et voir à vous tirer d'affaire par quelques nouvelles ruses.

Sachez combiner le système des moxas avec les déceptions mimiques de Carlin. L'immortel Carlin de la Comédie Italienne tenait toute une assemblée en suspens et en gaieté, pendant des heures entières, par ces seuls mots, variés avec tout l'art de la pantomime et prononcés de mille inflexions de voix différentes : « Le roi dit à la reine. La reine dit au roi. » Imitez Carlin. Trouvez le moyen de laisser toujours votre femme en échec, afin de n'être pas *mat* vous-même. Prenez vos grades auprès des ministres constitutionnels, dans l'art de promettre. Habituez-vous à savoir montrer à propos le polichinelle qui fait courir un enfant après vous, sans qu'il puisse s'apercevoir du chemin parcouru. Nous sommes tous enfants, et les femmes sont assez disposées par leur curiosité à perdre leur temps à la poursuite d'un feu follet. Flamme brillante et trop tôt évanouie, l'imagination n'est-elle pas là pour vous secourir?

Enfin, étudiez l'art heureux d'être et de ne pas être auprès d'elle; de saisir les moments où vous obtiendrez des succès dans son esprit, sans jamais l'assommer de vous, de votre supériorité, et même de son bonheur. Si l'ignorance dans laquelle vous la retenez n'a pas tout à fait aboli son esprit, vous vous arrangerez si bien que vous vous désirerez encore quelque temps l'un et l'autre.

MÉDITATION XIV.

DES APPARTEMENTS.

Les moyens et les systèmes qui précèdent sont en quelque sorte purement moraux. Ils participent à la noblesse de notre âme, et n'ont rien de répugnant; mais maintenant nous allons avoir recours aux précautions à la Bartolo. N'allez pas mollir : il y a un courage marital, comme un courage civil et militaire, comme un courage de garde national.

Quel est le premier soin d'une petite fille après avoir acheté une perruche? N'est-ce pas de l'enfermer dans une belle cage d'où elle ne puisse plus sortir sans sa permission?

Cette enfant vous apprend ainsi votre devoir.

Tout ce qui tient à la disposition de votre maison et de ses appartements sera donc conçu dans la pensée de ne laisser à votre femme aucune ressource, au cas où elle aurait décrété de vous livrer au Minotaure; car la moitié des malheurs arrivent par les déplorables facilités que présentent les appartements.

Avant tout, songez à avoir pour concierge *un homme seul* et entièrement dévoué à votre personne. C'est un trésor facile à trouver : quel est l'homme qui n'a pas toujours, de par le monde, ou un père nourricier ou quelque vieux serviteur qui, jadis, l'a fait sauter sur les genoux?

Une haine d'Atrée et de Thyeste devra s'élever par vos soins entre votre femme et ce Nestor, gardien de votre porte. Cette porte est l'Alpha et l'Oméga d'une intrigue. Toutes les intrigues en amour ne se réduisent-elles pas toujours à ceci : entrer, sortir?

Votre maison ne vous servirait à rien si elle n'était pas entre cour et jardin, et construite de manière à n'être en contact avec nulle autre.

Vous supprimerez d'abord dans vos appartements de réception les moindres cavités. Un placard, ne contînt-il que six pots de confitures, doit être muré. Vous vous préparez à la guerre, et la première pensée d'un général est de couper les vivres à son ennemi. Aussi toutes les parois seront-elles pleines, afin de présenter à l'œil des lignes faciles à parcourir et qui permettent de reconnaître sur-le-champ le moindre objet étranger. Consultez les restes des monuments antiques, et vous verrez que la beauté des appartements grecs et romains venait principalement de la pureté des lignes, de la netteté des parois, de la rareté des meubles. Les Grecs auraient souri de pitié en apercevant dans un salon les hiatus de nos armoires.

Ce magnifique système de défense sera surtout mis en vigueur dans l'appartement de votre femme. Ne lui laissez jamais draper son lit de manière à ce qu'on puisse se promener autour dans un dédale de rideaux. Soyez impitoyable sur les communications. Mettez sa chambre au bout de vos appartements de réception. N'y souffrez d'issue que sur les salons, afin de voir, d'un seul regard, ceux qui vont et viennent chez elle.

Le Mariage de Figaro vous aura sans doute appris à placer la chambre de votre femme à une grande hauteur du sol. Tous les célibataires sont des Chérubins.

Votre fortune donne, sans doute, à votre femme le droit d'exiger un cabinet de toilette, une salle de bain et l'appartement d'une femme de chambre; alors, pensez à Suzanne, et ne commettez jamais la faute de pratiquer ce petit appartement-là au-dessous de celui de madame : mettez-le toujours au-dessus; et ne craignez pas de déshonorer votre hôtel par de hideuses coupures dans les fenêtres.

Si le malheur veut que ce dangereux appartement communique avec l'appartement de votre femme par un *escalier dérobé*, consultez longtemps votre architecte : que son génie s'épuise à rendre à cet escalier sinistre l'innocence de l'escalier primitif, l'échelle du meunier; que cet escalier, nous vous en conjurons, n'ait aucune cavité perfide, que ses marches anguleuses et roides ne présentent jamais cette voluptueuse courbure dont Faublas et Justine se trouvaient si bien, en attendant que le marquis de B*** fût sorti. Les architectes, aujourd'hui, font des escaliers préférables à des ottomanes! Rétablissez plutôt le vertueux colimaçon de nos ancêtres.

En ce qui concerne les cheminées de l'appartement de madame, vous aurez soin de placer dans les tuyaux une grille en fer à cinq pieds de hauteur au-dessus du manteau de la cheminée, dût-on la sceller de nouveau à chaque ramonage. Si votre femme trouvait cette précaution ridicule, alléguez les nombreux assassinats commis au moyen des cheminées. Presque toutes les femmes ont peur des voleurs.

Le lit est un de ces meubles décisifs dont la structure doit être longuement méditée. Là tout est d'un intérêt capital. Voici les résultats d'une longue expérience.

Donnez à ce meuble une forme assez originale pour qu'on puisse toujours le regarder sans déplaisir, au milieu des modes qui se succèdent avec rapidité en détruisant les créations précédentes du génie de nos décorateurs, car il est essentiel que votre femme ne puisse pas changer à volonté ce théâtre de bonheur.

La base en sera pleine, massive, et ne laissera aucun intervalle perfide entre elle et le parquet.

Et souvenez-vous bien que la dona Julia de Byron avait caché don Juan sous son oreiller.

Mais il serait ridicule de traiter légèrement un sujet aussi délicat. Le lit est tout le mariage. Aussi nous ne tarderons pas à nous occuper de cette admirable création du génie humain, invention que nous devons inscrire dans notre reconnaissance bien plus haut que les navires, que les armes à feu, que le briquet de Fumade, que les voitures et leurs roues, que les machines à vapeur, à simple ou à double pression, à siphon ou à détente, plus haut même que les tonneaux et les bouteilles. D'abord, il tient de tout cela, pour peu qu'on y réfléchisse; mais si l'on vient à songer qu'il est notre second père, et que la moitié la plus tranquille et la plus agitée de notre existence s'écoule sous sa couronne protectrice, les paroles manquent pour faire son éloge! (Voyez la Méditation XVII intitulée : *Théorie du lit.*)

Lorsque la *guerre*, dont nous parlerons dans notre troisième partie, éclatera entre vous et madame, vous aurez toujours d'ingénieux prétextes pour fouiller dans ses commodes et dans ses secrétaires; car si votre femme s'avisait de vous dérober une statue, il est de votre intérêt de savoir où elle l'a cachée.

Un *gynécée* construit d'après ce système vous permettra de reconnaître d'un seul coup d'œil s'il contient deux livres de soie de plus qu'à l'ordinaire.

Laissez-y pratiquer une seule armoire, vous êtes perdu!

Accoutumez surtout votre femme, pendant la lune de miel, à déployer une excessive recherche dans la tenue des appartements: que rien n'y traîne. Si vous ne l'habituez pas à un soin minutieux, si les mêmes objets ne se retrouvent pas éternellement aux mêmes places, elle vous introduirait un tel désordre, que vous ne pourriez plus voir s'il y a ou non les deux livres de soie de plus ou de moins.

Les rideaux de vos appartements seront toujours d'étoffes très-diaphanes, et le soir vous contracterez l'habitude de vous promener de manière à ce que madame ne soit jamais surprise de vous voir aller jusqu'à la fenêtre, par distraction. Enfin, pour finir l'article des croisées, faites-les construire, dans votre hôtel, de telle sorte, que l'appui ne soit jamais assez large pour qu'on y puisse placer un sac de farine.

L'appartement de votre femme une fois arrangé d'après ces principes, existât-il dans votre hôtel des niches à loger tous les saints du Paradis, vous êtes en sûreté. Vous pourrez tous les soirs, de concert avec votre ami le concierge, balancer l'entrée par la sortie; et, pour obtenir des résultats certains, rien ne vous empêcherait même de lui apprendre à tenir un livre de visites en partie double.

Si vous avez un jardin, ayez la passion des chiens. En laissant toujours sous vos fenêtres un de ces incorruptibles gardiens, vous tiendrez en respect le Minotaure; surtout, si vous habituez votre ami quadrupède à ne rien prendre de substantiel que de la main de votre concierge, afin que des célibataires sans délicatesse ne puissent pas l'empoisonner.

Toutes ces précautions se prendront naturellement et de manière à n'éveiller aucun soupçon. Si des hommes ont été assez imprudents pour ne pas avoir établi, en se mariant, leur domicile conjugal d'après ces savants principes, ils devront au plus tôt vendre leur hôtel, en acheter un autre, ou prétexter des réparations, et remettre la maison à neuf.

Vous bannirez impitoyablement de vos appartements les canapés, les ottomanes, les causeuses, les chaises longues, etc. D'abord, ces meubles ornent maintenant le ménage des épiciers, et on les trouve même chez les coiffeurs; mais ce sont essentiellement des meubles de perdition; jamais je n'ai pu les voir sans frayeur; il m'a toujours semblé y apercevoir le diable avec ses cornes et son pied fourchu.

Après tout, rien n'est si dangereux qu'une chaise, et il est bien malheureux qu'on ne puisse pas enfermer les femmes entre quatre murs!... Quel est le mari qui, en s'asseyant sur une chaise disjointe, n'est pas toujours porté à croire qu'elle a reçu l'instruction du *Sofa* de Crébillon fils? Mais nous avons heureusement arrangé vos appartements d'après un système de prévision tel que rien ne peut y arriver de fatal, à moins que vous n'y consentiez par votre négligence.

Un défaut dont vous ne vous corrigerez jamais, sera une espèce de curiosité distraite. Elle vous portera sans cesse à examiner toutes les boîtes, à mettre sens dessus dessous les nécessaires. Vous procéderez à cette visite domiciliaire avec originalité, gracieusement, et chaque fois vous obtiendrez votre pardon en excitant la gaîté de votre femme.

Vous manifesterez toujours aussi l'étonnement le plus profond à l'aspect de chaque meuble nouvellement mis dans cet appartement si bien rangé. Sur-le-champ vous vous en ferez expliquer l'utilité; puis vous mettrez votre esprit à la torture pour deviner s'il n'a pas un emploi tacite, ou n'enferme pas de perfides cachettes.

Ce n'est pas tout. Vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que votre jolie perruche ne restera dans sa cage qu'autant que cette cage sera belle. Les moindres accessoires respireront donc l'élégance et le goût. L'ensemble offrira sans cesse un tableau simple et gracieux. Vous renouvellerez souvent les tentures et les mousselines. La fraîcheur du décor est trop essentielle pour économiser sur cet article. C'est le mouron matinal que les enfants mettent soigneusement dans la cage de leurs oiseaux, pour leur faire croire à la verdure des prairies. Un appartement de ce genre est alors l'*ultima ratio* des ma-

ris : une femme n'a rien à dire quand on lui a tout prodigué.

Les maris condamnés à habiter des appartements à loyer sont dans la plus horrible de toutes les situations.

Quelle influence heureuse ou fatale le portier ne peut-il pas exercer sur leur sort!

Leur maison ne sera-t-elle pas flanquée à droite et à gauche de deux autres maisons? Il est vrai qu'en plaçant d'un seul côté l'appartement de leurs femmes, le danger diminuera de moitié; mais ne sont-ils pas obligés d'apprendre par cœur et de méditer l'âge, l'état, la fortune, le caractère, les habitudes des locataires de la maison voisine, et d'en connaître même les amis et les parents?

Un mari sage ne se logera jamais à un rez-de-chaussée.

Tout homme peut appliquer à son appartement les précautions que nous avons conseillées au propriétaire d'un hôtel, et alors le locataire aura sur le propriétaire cet avantage, qu'un appartement, occupant moins d'espace, est beaucoup mieux surveillé.

MÉDITATION XV.

DE LA DOUANE.

— Eh non, madame! non...

— Car, monsieur, il y aurait là quelque chose de si inconvenant...

— Croyez-vous donc, madame, que nous voulions prescrire de visiter, comme aux barrières, les personnes qui franchissent le seuil de vos appartements ou qui en sortent furtivement, afin de voir s'ils ne vous apportent pas quelque bijou de contrebande? Eh mais! il n'y aurait là rien de décent; et nos procédés, madame, n'auront rien d'odieux, partant rien de fiscal : rassurez-vous.

Monsieur, la douane conjugale est, de tous les expédients de cette seconde partie, celui qui peut-être réclame de vous le plus de tact, de finesse, et le plus de connaissances acquises *à priori*, c'est-à-dire avant le mariage. Pour pouvoir *exercer*, un mari doit avoir fait une étude profonde du livre de Lavater, et s'être pénétré de tous ses principes; avoir habitué son œil et son entendement à juger, à saisir, avec une étonnante promptitude, les plus légers indices physiques par lesquels l'homme trahit sa pensée.

La Physiognomonie de Lavater a créé une véritable science. Elle a pris place enfin parmi les connaissances humaines. Si, d'abord, quelques plaisanteries accueillirent l'apparition de ce livre; depuis, le célèbre docteur Gall est venu, par sa belle théorie du crâne, compléter le système du Suisse, et donner de la solidité à ses fines et lumineuses observations. Les gens d'esprit, les diplomates, les femmes, tous ceux qui sont les rares et fervents disciples de ces deux hommes célèbres, ont souvent eu l'occasion de remarquer bien d'autres signes évidents auxquels on reconnaît la pensée humaine. Les habitudes du corps, l'écriture, le son de la voix, les manières ont plus d'une fois éclairé la femme qui aime, le diplomate qui trompe, l'administrateur habile ou le souverain, obligés de démêler d'un coup d'œil l'amour, la trahison ou le mérite inconnus. L'homme dont l'âme agit avec force est comme un pauvre ver luisant qui, à son insu, laisse échapper la lumière par tous ses pores : il se meut dans une sphère brillante où chaque effort amène un ébranlement dans la lueur et dessine ses mouvements par de longues traces de feu.

Voilà donc tous les éléments des connaissances que vous devez posséder, car la douane conjugale consiste uniquement dans un examen rapide, mais approfondi, de l'état moral et physique de tous les êtres qui entrent et sortent de chez vous, lorsqu'ils ont vu ou vont voir votre femme. Un mari ressemble alors à une araignée qui, au centre de sa toile imperceptible, reçoit une secousse de la moindre mouche étourdie, et, de loin, écoute, juge, voit ou la proie, ou l'ennemi.

Ainsi, vous vous procurerez les moyens d'examiner le célibataire qui sonne à votre porte, dans deux situations bien distinctes : quand il va entrer, quand il est entré.

Au moment d'entrer, que de choses ne dit-il pas sans seulement desserrer les dents!...

Soit que d'un léger coup de main, ou en plongeant ses doigts à plusieurs reprises dans ses cheveux, il en abaisse ou en rehausse le toupet caractéristique;

Soit qu'il fredonne un air italien ou français, joyeux ou triste, d'une voix de ténor, de contralto, de soprano, ou de baryton;

Soit qu'il s'assure si le bout de sa cravate significative est toujours placé avec grâce;

Soit qu'il aplatisse le jabot bien plissé ou en désordre d'une chemise de jour ou de nuit;

Soit qu'il cherche à savoir, par un geste interrogateur et furtif, si sa perruque blonde ou brune, frisée ou plate, est toujours à sa place naturelle;

Soit qu'il examine si ses ongles sont propres ou bien coupés;

Soit que d'une main blanche ou peu soignée, bien ou mal gantée, il refrise ou sa moustache ou ses favoris; ou soit qu'il les passe et repasse entre les dents d'un petit peigne d'écaille :

Soit que, par des mouvements doux et répétés, il cherche à placer son menton dans le centre exact de sa cravate;

Soit qu'il se dandine d'un pied sur l'autre, les mains dans ses poches;

Soit qu'il tourmente sa botte, en la regardant, comme s'il se disait : « Eh! mais, voilà un pied qui n'est certes pas mal tourné!... »

Soit qu'il arrive à pied ou en voiture, qu'il efface ou non la légère empreinte de boue dont sa chaussure est salie;

Soit même qu'il reste immobile, impassible comme un Hollandais qui fume;

Soit que, les yeux attachés à cette porte, il ressemble à une âme sortant du purgatoire et attendant saint Pierre et ses clefs;

Soit qu'il hésite à tirer le cordon de la sonnette; et soit qu'il le saisisse négligemment, précipitamment, familièrement, ou comme un homme sûr de son fait;

Soit qu'il ait sonné timidement, faisant retentir un tintement perdu dans le silence des appartements, comme un premier coup de matines en hiver dans un couvent de Minimes; ou soit qu'après avoir sonné avec vivacité, il sonne encore, impatienté de ne pas entendre les pas d'un laquais;

Soit qu'il donne à son haleine un parfum délicat, en mangeant une pastille de cachondé;

Soit qu'il prenne d'un air empesé une prise de tabac, dont il chasse soigneusement les grains qui pourraient altérer la blancheur de son linge;

Soit qu'il regarde autour de lui, en ayant l'air d'estimer la lampe de l'escalier, le tapis, la rampe, comme s'il était marchand de meubles ou entrepreneur de bâtiments;

Soit enfin que ce célibataire soit jeune ou âgé, ait froid ou chaud, arrive lentement, tristement, ou joyeusement, etc.

Vous sentez qu'il y a là, sur la marche de votre escalier, une masse étonnante d'observations. Les légers coups de pinceau que nous avons essayé de donner à cette figure vous montrent, en elle, un véritable kaléidoscope moral avec ses millions de désinences. Et nous n'avons même pas voulu faire arriver de femme sur ce seuil révélateur; car nos remarques, déjà considérables, seraient devenues innombrables et légères comme les grains de sable de la mer.

En effet, devant cette porte fermée, un homme se croit entièrement seul; et, pour peu qu'il attende, il y commence un monologue muet, un soliloque indéfinissable, où tout, jusqu'à son pas, dévoile ses espérances, ses désirs, ses intentions, ses secrets, ses qualités, ses défauts, ses vertus, etc.; enfin, un homme est, sur un palier, comme une jeune fille de quinze ans dans un confessionnal, la veille de sa première communion.

En voulez-vous la preuve?... Examinez le changement subit opéré sur cette figure et dans les manières de ce célibataire aussitôt que de dehors il arrive au dedans. Le machiniste de l'Opéra, la température, les nuages ou le soleil, ne changent pas plus vite l'aspect d'un théâtre, de l'atmosphère et du ciel.

A la première dalle de votre antichambre, de toutes les myriades d'idées que ce célibataire vous a trahies avec tant d'innocence sur l'escalier, il ne reste pas même un regard auquel on puisse rattacher une observation. La grimace sociale de convention a tout enveloppé d'un voile épais, mais un mari habile a dû déjà deviner, d'un coup d'œil, l'objet de la visite, et lire dans l'âme de l'arrivant comme dans un livre.

La manière dont on aborde votre femme, dont on lui parle, dont on la regarde, dont on la salue, dont on la quitte... Il y a là des volumes d'observations plus minutieuses les unes que les autres.

Le timbre de la voix, le maintien, la gêne, un sourire, le silence même, la tristesse, les prévenances à votre égard, tout est indice, et tout doit être étudié d'un regard, sans effort. Vous devez cacher la découverte la plus désagréable sous l'aisance et le langage abondant d'un homme de salon. Dans l'impuissance où nous nous trouvons d'énumérer les immenses détails du sujet, nous nous en remettons entièrement à la sagacité du lecteur, qui doit apercevoir l'étendue de cette science : elle commence à l'analyse des regards, et finit à la perception des mouvements que le dépit imprime à un orteil caché sous le satin d'un soulier ou sous le cuir d'une botte.

Mais la sortie!... car il faut prévoir le cas où vous aurez manqué votre rigoureux examen au seuil de la porte, et la sortie devient alors d'un intérêt capital, d'autant plus que cette nouvelle étude du célibataire doit se faire avec les mêmes éléments, mais en sens inverse de la première.

Il existe cependant, dans la sortie, une situation toute particulière : c'est le moment où l'ennemi a franchi tous les retranchements dans lesquels il pouvait être observé, et qu'il arrive à la rue! Là, un homme d'esprit doit deviner toute une visite en voyant un homme sous une porte cochère. Les indices sont bien plus rares, mais aussi quelle clarté! C'est le dénoûment, et l'homme en trahit sur-le-champ la gravité par l'expression la plus simple du bonheur, de la peine ou de la joie.

Alors les révélations sont faciles à recueillir : c'est un regard jeté ou sur la maison, ou sur les fenêtres de l'appartement; c'est une démarche lente

ou oisive; le frottement de mains du sot, ou la course sautillante du fat, ou la station involontaire de l'homme profondément ému; la visite même que le célibataire pourrait faire à une borne voisine n'est pas chose indifférente, et cette situation hygiénique est d'une haute importance : enfin, vous aviez sur le palier les questions aussi nettement posées que si une académie de province proposait cent écus pour un discours; à la sortie, les solutions sont claires et précises. Notre tâche serait au-dessus des forces humaines, s'il fallait dénombrer les différentes manières dont les hommes trahissent leurs sensations : là, tout est tact et sentiment.

Si vous appliquez ces principes d'observation aux étrangers, à plus forte raison soumettrez-vous votre femme aux mêmes formalités.

Un homme marié doit avoir fait une étude profonde du visage de sa femme. Cette étude est facile, elle est même involontaire et de tous les moments. Pour lui, cette belle physionomie de la femme ne doit plus avoir de mystères. Il sait comment les sensations s'y peignent, et sous quelle expression elles se dérobent au feu du regard.

Le plus léger mouvement des lèvres, la plus imperceptible contraction des narines, les dégradations insensibles de l'œil, l'altération de la voix, et ces nuages indéfinissables qui enveloppent les traits, ou ces flammes qui les illuminent, tout est langage pour vous.

Cette femme est là : tous la regardent, et nul ne peut comprendre sa pensée. Mais, pour vous, l'iris de l'œil s'est plus ou moins coloré, étendu, ou resserré; la paupière a vacillé, le sourcil a remué; un pli, effacé aussi rapidement qu'un sillon sur la mer, a paru sur le front; la lèvre a été rentrée, elle a légèrement fléchi, ou s'est animée... pour vous, la femme a parlé.

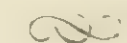
Si, dans ces moments difficiles où une femme dissimule en présence de son mari, vous avez l'âme du sphinx pour la deviner, vous sentez bien que les principes de la douane deviennent un jeu d'enfant à son égard.

En arrivant chez elle ou en sortant, lorsqu'elle se croit seule, enfin, votre femme a toute l'imprudence d'une corneille, et se dirait tout haut, à elle-même, son secret : aussi, par le changement subit de ses traits au moment où elle vous voit, contraction qui, malgré la rapidité de son jeu, ne s'opère pas assez vite pour ne pas laisser voir l'expression qu'avait le visage en votre absence, vous devez lire dans son âme comme dans un livre de plain-chant. Enfin votre femme se trouvera souvent sur le seuil aux monologues, et là, un mari peut à chaque instant vérifier les sentiments de sa femme.

Est-il un homme assez insouciant des mystères de l'amour, pour n'avoir pas, maintes fois, admiré le pas léger, menu, coquet, d'une femme qui vole à un rendez-vous? Elle se glisse à travers la foule comme un serpent sous l'herbe. Les modes, les étoffes, et les piéges éblouissants tendus par les lingères déploient vainement pour elle leurs séductions; elle va, elle va, semblable au fidèle animal qui cherche la trace invisible de son maître, sourde à tous les compliments, aveugle à tous les regards, insensible même aux légers froissements inséparables de la circulation humaine dans Paris. Oh! comme elle sent le prix d'une minute! Sa démarche, sa toilette, son visage commettent mille indiscrétions. Mais, ô quel ravissant tableau pour le flâneur, et quelle page sinistre pour un mari que la physionomie de cette femme, quand elle revient de ce logis secret sans cesse habité par son âme!... Son bonheur est signé jusque dans l'indescriptible imperfection de sa coiffure, dont le gracieux édifice et les tresses ondoyantes n'ont pas su prendre, sous le peigne cassé du célibataire, cette teinte luisante, ce tour élégant et arrêté que leur imprime la main sûre de la caméristc. Et quel adorable laisser aller dans la démarche! Comment rendre ce sentiment qui répand de si riches couleurs sur son teint, qui ôte à ses yeux toute leur assurance, et qui tient à la mélancolie et à la gaieté, à la pudeur et à l'orgueil, par tant de liens?

Ces indices, volés à la Méditation *des derniers symptômes*, et qui appartiennent à une situation dans laquelle une femme essaye de tout dissimuler, vous permettent de deviner, par analogie, l'opulente moisson d'observations qu'il vous est réservé de recueillir quand votre femme arrive chez elle, et que, le grand crime n'étant pas encore commis, elle livre innocemment le secret de ses pensées. Quant à nous, nous n'avons jamais vu de palier sans avoir envie d'y clouer une rose des vents et une girouette.

Les moyens à employer pour parvenir à se faire dans sa maison une sorte d'observatoire dépendant entièrement des lieux et des circonstances, nous nous en rapportons à l'adresse des jaloux pour exécuter les intentions de cette Méditation.



MÉDITATION XVI.

CHARTE CONJUGALE.

J'avoue que je ne connais guère à Paris qu'une seule maison conçue d'après le système développé dans les deux Méditations précédentes. Mais je dois ajouter aussi que j'ai bâti le système d'après la maison. Cette admirable forteresse appartient à un jeune

maître des requêtes, ivre d'amour et de jalousie.

Quand il apprit qu'il existait un homme exclusivement occupé de perfectionner le mariage en France, il eut l'honnêteté de m'ouvrir les portes de son hôtel et de m'en faire voir le gynécée. J'admirai le profond génie qui avait si habilement déguisé les précautions d'une jalousie presque orientale, sous l'élégance des meubles, sous la beauté des tapis et la fraîcheur des peintures. Je convins qu'il était impossible à sa femme de rendre son appartement complice d'une trahison.

— Monsieur, dis-je à l'Othello du conseil d'État, qui ne me paraissait pas très-fort sur la haute politique conjugale, je ne doute pas que madame la vicomtesse n'ait beaucoup de plaisir à demeurer au sein de ce petit paradis; elle doit même en avoir prodigieusement, surtout si vous y êtes souvent; mais un moment viendra où elle en aura assez : car, monsieur, on se lasse de tout, même du sublime. Alors comment ferez-vous quand madame la vicomtesse, ne trouvant plus à toutes vos inventions leur charme primitif, ouvrira la bouche pour bâiller, et peut-être pour vous présenter une requête tendant à obtenir l'exercice de deux droits indispensables à son bonheur : la liberté individuelle, c'est-à-dire la faculté d'aller et de venir selon le caprice de sa *volonté*, et la liberté de la presse, ou la faculté d'écrire et de recevoir des lettres, sans avoir à craindre votre censure?...

A peine avais-je achevé ces paroles, que M. le vicomte de V*** me serra fortement le bras, et s'écria : — Et voilà bien l'ingratitude des femmes! s'il y a quelque chose de plus ingrat qu'un roi, c'est un peuple; mais, monsieur, la femme est encore plus ingrate qu'eux tous. Une femme mariée en agit avec nous comme les citoyens d'une monarchie constitutionnelle avec un roi : on a beau assurer à ceux-là une belle existence dans un beau pays; un gouvernement a beau se donner toutes les peines du monde avec des gendarmes, des chambres, une administration et tout l'attirail de la force armée, pour empêcher un peuple de mourir de faim; pour éclairer les villes par le gaz, aux dépens des citoyens; pour chauffer tout son monde par le soleil du quarante-cinquième degré de latitude, et pour interdire enfin, à tous autres qu'aux percepteurs, de demander de l'argent; il a beau paver, tant bien que mal, des routes!... Eh bien, aucun des avantages d'une aussi belle *utopie* n'est apprécié! Les citoyens veulent autre chose!... Ils n'ont pas honte de réclamer encore le droit de se promener à volonté sur ces routes; celui de savoir où va l'argent donné aux percepteurs; et enfin le monarque serait tenu de fournir à chacun une petite part du trône, s'il fallait écouter les bavardages de quelques écrivassiers, ou adopter certaines idées tricolores, espèces de polichinelles, que fait jouer une troupe de soi-disant patriotes, gens de sac et de corde, qui sont prêts à vendre leurs consciences pour un million, une femme honnête ou une couronne ducale.

— M. le vicomte, dis-je en l'interrompant, je suis parfaitement de votre avis sur ce dernier point; mais que ferez-vous pour éviter de répondre aux justes demandes de votre femme?

— Monsieur, je ferai..., je répondrai comme font et comme répondent les gouvernements, qui ne sont pas aussi bêtes que les membres de l'opposition voudraient le persuader à leurs commettants.

« Je commencerai par octroyer solennellement une espèce de constitution, en vertu de laquelle ma femme sera déclarée entièrement libre.

« Je reconnaîtrai pleinement le droit qu'elle a d'aller où bon lui semble, d'écrire à qui elle veut, et de recevoir des lettres dont je m'interdirai de connaître le contenu.

« Ma femme aura tous les droits du parlement anglais : je la laisserai parler tant qu'elle voudra, discuter, proposer des mesures fortes et énergiques, mais sans qu'elle puisse les mettre à exécution, et puis après... nous verrons!... »

« Par saint Joseph!... dis-je en moi-même, voilà un homme qui comprend aussi bien que moi la science du mariage. »

— Et puis vous verrez, monsieur, répondis-je à haute voix pour obtenir de plus amples révélations, vous verrez que vous serez, un beau matin, tout aussi sot qu'un autre.

— Monsieur, reprit-il gravement, permettez-moi d'achever. Voilà ce que les grands politiques appellent une théorie, mais ils savent faire disparaître cette théorie par la pratique, comme une vraie fumée; et les ministres possèdent encore mieux que tous les avoués de Normandie l'art d'emporter *le fond* par *la forme*.

« M. de Metternich et M. de Pilat, hommes d'un profond mérite, se demandent depuis longtemps si l'Europe est dans son bon sens? si elle rêve? si elle sait où elle va? si elle a jamais raisonné? chose impossible aux masses, aux peuples et aux femmes. MM. de Metternich et de Pilat sont effrayés de voir ce siècle-ci poussé par la manie des constitutions, comme le précédent l'était par la physiologie, et comme celui de Luther l'était par la réforme des abus de la religion romaine, car il semble vraiment que les générations soient semblables à des conspirateurs dont les actions marchent séparément au même but en se passant le mot d'ordre. Mais ils s'effrayent à tort, et c'est en cela seulement que je les condamne; car ils ont raison de vouloir jouir du

pouvoir, sans que des bourgeois arrivent, à jour fixe, du fond de la Souabe pour les taquiner. Comment des hommes aussi remarquables n'ont-ils pas su deviner la profonde moralité que renferme la comédie constitutionnelle, et voir qu'il est de la plus haute politique de laisser un os à ronger au siècle?

« Je pense absolument comme eux, relativement à la souveraineté.

« Un *pouvoir* est un être moral aussi intéressé qu'un homme à sa conservation. Le sentiment de la conservation est dirigé par un principe essentiel, exprimé en trois mots : *Ne rien perdre.* Pour ne rien perdre, il faut croître, ou rester infini; car un pouvoir stationnaire est nul. S'il rétrograde, ce n'est plus un pouvoir, il est entraîné par un autre. Je sais, comme eux, dans quelle situation fausse se trouve un pouvoir infini qui fait une concession. Il laisse naître dans son existence une autre existence, un autre pouvoir dont l'essence sera de grandir. L'un anéantira nécessairement l'autre, car tout être tend au plus grand développement possible de ses forces. Un pouvoir ne fait donc jamais de concessions qu'il ne tente de les reconquérir. Ce combat entre les deux pouvoirs constitue nos gouvernements constitutionnels, dont le jeu épouvante à tort le patriarche de la diplomatie autrichienne, parce que, comédie pour comédie, la moins périlleuse et la plus lucrative est celle que jouent l'Angleterre et la France. Elles ont dit au peuple : Tu es libre! et il a été content; il entre dans le gouvernement comme une foule de zéros, qui donnent de la valeur à l'unité. Mais s'il veut se remuer, on commence avec lui le drame du dîner de Sancho, quand l'écuyer, devenu souverain de son île en terre ferme, essaye de manger. Or, nous autres hommes, nous devons parodier cette admirable scène au sein de nos ménages.

« Ainsi, ma femme a bien le droit de sortir; mais en me déclarant où elle va, comment elle va, pour quelle affaire elle va, et quand elle reviendra. Au lieu d'exiger ces renseignements avec la brutalité de nos polices, qui se perfectionneront sans doute un jour, j'ai le soin de revêtir les formes les plus gracieuses. Sur mes lèvres, dans mes yeux, sur mes traits, se jouent et paraissent tour à tour les accents et les signes de la curiosité et de l'indifférence, de la gravité et de la plaisanterie, de la contradiction et de l'amour. Ce sont toutes petites scènes conjugales pleines d'esprit, de finesse et de grâce, qui sont très-agréables à jouer. Le jour où j'ai ôté de dessus la tête de ma femme la couronne de fleurs d'oranger qu'elle portait, j'ai compris que nous avions joué, comme au couronnement d'un roi, les premiers lazzis d'une longue comédie.

« J'ai des gendarmes!...... j'ai ma garde royale, j'ai mes procureurs généraux, moi!.... reprit-il avec une sorte d'enthousiasme! Est-ce que je souffre jamais que madame aille à pied sans être accompagnée d'un laquais en livrée? Cela n'est-il pas du meilleur ton? Sans compter l'agrément qu'elle a de dire à tout le monde : « J'ai des gens. » Mais mon principe conservateur a été de toujours faire coïncider mes courses avec celles de ma femme; et depuis deux ans j'ai su lui prouver que c'était pour moi un plaisir toujours nouveau de lui donner le bras. S'il fait mauvais à marcher, j'essaye de lui apprendre à conduire avec aisance un cheval fringant; mais je vous jure que je m'y prends de manière à ce qu'elle ne le sache pas de sitôt!...

« Si, par hasard ou par l'effet de sa volonté bien prononcée, elle voulait s'échapper sans passe-port, c'est-à-dire dans sa voiture et seule, n'ai-je pas un cocher, un heiduque, un groom? Alors ma femme peut aller où elle veut, elle emmène toute une sainte *hermandad*, et je suis bien tranquille....

« Mais, mon cher monsieur, que de moyens n'avons-nous pas de détruire la charte conjugale par la pratique, et la lettre par l'interprétation!

« J'ai remarqué que les mœurs de la haute société comportent une flânerie qui dévore la moitié de la vie d'une femme, sans qu'elle puisse se sentir vivre. J'ai, pour mon compte, formé le projet d'amener adroitement ma femme jusqu'à quarante ans, sans qu'elle songe à l'amour, de même que feu Musson s'amusait à mener un bourgeois de la rue Saint-Denis à Pierrefitte, sans qu'il se doutât d'avoir quitté l'ombre du clocher de Saint-Leu.

—Comment! lui dis-je en l'interrompant, auriez-vous par hasard deviné ces admirables déceptions que je me proposais de décrire dans une Méditation, intitulée : *Art de mettre la mort dans la vie!*... Hélas! je croyais être le premier qui eût découvert cette science. Ce titre concis m'avait été suggéré par le récit que fit un jeune médecin, d'une admirable composition inédite de Crabbe. Dans cet ouvrage, le poëte anglais a su personnifier un être fantastique, nommé *la Vie dans la Mort*. Ce personnage poursuit à travers les océans du monde un squelette animé, appelé *la Mort dans la Vie*. Je me souviens que peu de personnes, parmi les convives de l'élégant traducteur de la poésie anglaise, comprirent le sens mystérieux de cette fable aussi vraie que fantastique. Moi seul, peut-être, plongé dans un silence de brute, je songeais à ces générations entières qui, poussées par la VIE, passent sans vivre. Des figures de femmes s'élevaient devant moi par milliers, par myriades, toutes mortes, chagrines, et versant des larmes de désespoir en contemplant les heures perdues de leur jeunesse ignorante. Dans le lointain, je voyais naître une Méditation railleuse, dont j'entendais déjà les rires sataniques; et vous allez sans doute la tuer...

Mais voyons, confiez-moi au plus vite les moyens que vous avez trouvés pour aider une femme à gaspiller les moments rapides où elle est dans la fleur de sa beauté, dans la force de ses désirs?... Peut-être m'aurez-vous laissé quelques stratagèmes, quelques ruses à décrire.....

Le vicomte se mit à rire de ce désappointement d'auteur, et me dit d'un air satisfait :

— Ma femme a, comme toutes les jeunes personnes de notre bienheureux siècle, appuyé ses doigts, pendant trois ou quatre années consécutives, sur les touches d'un piano qui n'en pouvait mais. Elle a déchiffré Beethoven, fredonné les ariettes de Rossini et parcouru les exercices de Cramer. Or, j'ai déjà eu le soin de la convaincre de sa supériorité en musique : pour atteindre à ce but, j'ai applaudi, j'ai écouté sans bâiller les plus ennuyeuses sonates du monde, et je me suis résigné à lui donner une loge aux Bouffons. Aussi j'ai gagné trois soirées paisibles sur les sept que Dieu a créées dans la semaine. Je suis à l'affût des *maisons à musique;* car à Paris il existe des salons qui ressemblent exactement à des tabatières d'Allemagne; ce sont des *Componiums* perpétuels, où je vais régulièrement chercher des indigestions d'harmonie, que ma femme nomme des concerts. Mais aussi, la plupart du temps, elle s'enterre dans ses partitions....

— Hé, monsieur, ne connaissez-vous donc pas le danger qu'il y a de développer chez une femme le goût du chant, et de la laisser livrée à toutes les excitations d'une vie sédentaire?... Il ne vous manquerait plus que de la nourrir de mouton et de lui faire boire de l'eau....

— Ma femme ne mange jamais que des blancs de volaille, et j'ai soin de toujours faire succéder un bal à un concert, un rout à une représentation des Italiens!... Ainsi je réussis à la faire coucher, pendant six mois de l'année, entre une heure et deux du matin! Ah! monsieur, les conséquences de ce coucher matinal sont incalculables!.....

« D'abord, chacun de ces plaisirs nécessaires est accordé comme une faveur, et je suis censé faire constamment la volonté de ma femme : alors, je lui persuade, sans dire un seul mot, qu'elle s'est constamment amusée depuis six heures du soir, époque de notre dîner et de sa toilette, jusqu'à onze heures du matin, heure à laquelle nous nous levons.

— Ah! monsieur, quelle reconnaissance ne vous doit-elle pas pour une vie aussi pleine!...

— Je n'ai donc plus guère que trois heures dangereuses à passer; mais n'a-t-elle pas des sonates à étudier, des airs à répéter?... N'ai-je pas toujours des promenades au bois de Boulogne à proposer, des calèches à essayer, des visites à rendre, etc.?

« Ce n'est pas tout. Le plus bel ornement d'une femme est une propreté recherchée. Ses soins, à cet égard, ne peuvent jamais avoir d'excès ni de ridicule : or, la toilette m'a encore offert les moyens de lui faire consumer les plus beaux moments de sa journée.

— Vous êtes digne de m'entendre!... m'écriai-je. Eh bien, monsieur, vous lui mangerez quatre heures par jour, si vous voulez lui apprendre un art inconnu aux plus recherchées de nos petites-maîtresses modernes! Dénombrez à madame de V*** les étonnantes précautions créées par le luxe oriental des dames romaines. Nommez-lui les esclaves employés seulement au bain chez l'impératrice Poppée : les *Unctores*, les *Fricatores*, les *Alipilarii*, les *Dropacistæ*, les *Paratiltriæ*, les *Picatrices*, les *Tractatrices*, les essuyeurs en cygne, que sais-je!... Entretenez-la de cette multitude d'esclaves dont Mirabeau a donné la nomenclature dans son *Erotika Biblion*. Pour peu qu'elle essaye à remplacer tout ce monde-là, vous aurez de belles heures de tranquillité, sans compter les agréments personnels qui résulteront pour vous de l'importation dans votre ménage du système de ces illustres Romaines, dont les moindres cheveux, artistement disposés, avaient reçu des rosées de parfums; dont la moindre veine semblait avoir conquis un sang nouveau dans la myrrhe, le lin, les parfums, les ondes, les fleurs, le tout aux sons d'une musique voluptueuse.

— Eh, monsieur, reprit le mari, qui s'échauffait de plus en plus, n'ai-je pas aussi d'admirables prétextes dans la santé? Cette santé si précieuse et si chère me permet de lui interdire toute sortie par le mauvais temps, et je gagne ainsi un quart de l'année. Et n'ai-je pas su introduire le doux usage de ne jamais sortir l'un ou l'autre sans aller nous donner le baiser d'adieu, en disant : Mon bon ange, je sors?

« Enfin, j'ai su prévoir l'avenir, et rendre pour toujours ma femme captive au logis, comme un conscrit dans sa guérite!... Je lui ai inspiré un enthousiasme incroyable pour les devoirs sacrés de la maternité.

— En la contredisant? demandai-je.

— Vous l'avez deviné!... dit-il en riant. Je lui soutiens qu'il est impossible à une femme du monde de remplir ses obligations envers la société, de mener sa maison, de s'abandonner à tous les caprices de la mode, à ceux d'un mari qu'on aime, et d'élever ses enfants...

« Alors elle prétend qu'à l'exemple de Caton, qui voulait voir comment la nourrice changeait les langes du grand Pompée, elle ne laissera pas à d'autres les soins les plus minutieux, réclamés par les flexibles intelligences et les corps si tendres de ces petits êtres dont l'éducation commence au berceau.

« Vous comprenez, monsieur, que ma diplomatie conjugale ne me servirait pas à grand'chose, si, après avoir ainsi mis ma femme au secret, je n'usais pas d'un machiavélisme innocent, qui consiste à l'engager perpétuellement à faire ce qu'elle veut, à lui demander son avis en tout et sur tout.

« Comme cette illusion de liberté est destinée à tromper une créature assez spirituelle, j'ai soin de tout sacrifier pour convaincre madame de V*** qu'elle est la femme la plus libre qu'il y ait à Paris ; et, pour atteindre à ce but, je me garde bien de commettre ces grosses balourdises politiques qui échappent souvent à nos ministres.

— Je vous vois, dis-je, quand vous voulez escamoter un des droits concédés à votre femme par la charte, je vous vois prendre un air doux et mesuré, cacher le poignard sous des roses, et, en le lui plongeant avec précaution dans le cœur, lui demander d'une voix amie : « Mon ange, te fait-il mal ? » Comme ces gens sur les pieds desquels on marche, elle vous répond peut-être : « Au contraire ! »

Il ne put s'empêcher de sourire et dit :

— Ma femme ne sera-t-elle pas bien étonnée au jugement dernier ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je, qui le sera le plus de vous ou d'elle.

Le jaloux fronçait déjà les sourcils, mais sa physionomie redevint sereine quand j'ajoutai :

— Je rends grâce, monsieur, au hasard qui m'a procuré le plaisir de faire votre connaissance. Sans cette conversation j'aurais certainement développé moins bien que vous ne l'avez fait quelques idées qui nous étaient communes. Aussi vous demanderai-je la permission de mettre cet entretien en lumière. Là où nous avons vu de hautes conceptions politiques, d'autres trouveront peut-être des ironies plus ou moins piquantes, et je passerai pour un habile homme aux yeux des deux partis...

Pendant que j'essayais de remercier le vicomte (le premier mari selon mon cœur que j'eusse rencontré), il me promenait encore une fois dans ses appartements, où tout paraissait irréprochable.

J'allais prendre congé de lui, quand, ouvrant la porte d'un petit boudoir, il me le montra d'un air qui semblait dire :

— Y a-t-il moyen de commettre là le moindre désordre que mon œil ne sût reconnaître ?

Je répondis à cette muette interrogation par une de ces inclinations de tête que font les convives à leur amphitryon en dégustant un mets distingué.

— Tout mon système, me dit-il à voix basse, m'a été suggéré par trois mots que mon père entendit prononcer à Napoléon en plein conseil d'État, lors de la discussion du divorce. — *L'adultère*, s'écria-t-il, *est une affaire de canapé !* Aussi, voyez ! J'ai su transformer ces complices en espions, ajouta le maître des requêtes en me désignant un divan couvert d'un casimir couleur thé, dont les coussins étaient légèrement froissés. Tenez, cette marque m'apprend que ma femme a eu mal à la tête et s'est reposée là...

Nous fîmes quelques pas vers le divan, et nous vîmes le mot — SOT — capricieusement tracé sur le meuble fatal par quatre

> De ces je ne sais quoi, qu'une amante tira
> Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
> Et qu'un duc autrefois jugea si précieux
> Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie,
> Illustre et noble confrérie
> Moins pleine d'hommes que de dieux !

— Personne dans ma maison n'a les cheveux noirs !... dit le mari en pâlissant.

Je me sauvai, car je me sentis pris d'une envie de rire que je n'aurais pas facilement retenue.

Voilà un homme jugé !... me dis-je. Il n'a fait que préparer d'incroyables plaisirs à sa femme, par toutes les barrières dont il l'a environnée.

Cette idée m'attrista. L'aventure détruisait de fond en comble trois de mes plus importantes Méditations ; et l'infaillibilité catholique de mon livre était attaquée dans son essence. J'aurais payé de bien bon cœur la fidélité de la vicomtesse de V***, de la somme dont bien des gens eussent voulu lui acheter une seule faute. Mais je devais éternellement garder mon argent.

En effet, trois jours après, je rencontrai le maître des requêtes au foyer des Italiens. Aussitôt qu'il m'aperçut, il accourut à moi. Poussé par une sorte de pudeur, je cherchais à l'éviter ; mais, me prenant le bras :

— Ah ! je viens de passer trois cruelles journées !... me dit-il à l'oreille. Heureusement, ma femme est peut-être plus innocente qu'un enfant baptisé d'hier...

— Vous m'avez déjà dit que madame la vicomtesse était très-spirituelle..., répliquai-je avec une cruelle bonhomie.

— Oh ! ce soir, j'entends volontiers la plaisanterie ; car ce matin, j'ai eu des preuves irrécusables de la fidélité de ma femme. Je m'étais levé de très-bonne heure pour achever un travail pressé... En regardant mon jardin par distraction, j'y vois tout à coup le valet de chambre d'un général, dont l'hôtel est voisin du mien, grimper par-dessus les murs. La soubrette de ma femme, avançant la tête hors du vestibule, caressait mon chien et protégeait la retraite du galant. Je prends mon lorgnon, je le braque sur le maraud... des cheveux de jais !... Ah ! jamais face de chrétien ne m'a fait plus de plaisir à

voir!... Mais, comme vous devez le croire, dans la journée les treillages ont été arrachés.

« Ainsi, mon cher monsieur, reprit-il, si vous vous mariez, mettez votre chien à la chaîne, et semez des fonds de bouteilles sur tous les chaperons de vos murs...

— Madame la vicomtesse s'est-elle aperçue de vos inquiétudes pendant ces trois jours-ci?...

— Me prenez-vous pour un enfant? dit-il en haussant les épaules Jamais de ma vie je n'avais été si gai.

— Vous êtes un grand homme inconnu!... m'écriai-je, et vous n'êtes pas...

Il ne me laissa pas achever; car il disparut en apercevant un de ses amis qui lui semblait avoir l'intention d'aller saluer la vicomtesse.

Que pourrions-nous ajouter qui ne serait une fastidieuse paraphrase des enseignements renfermés dans cette conversation? Tout y est germe ou fruit.

MÉDITATION XVII.

THEORIE DU LIT.

Il était environ sept heures du soir. Assis sur leurs fauteuils académiques, ils décrivaient un demi-cercle devant une vaste cheminée où brûlait tristement un feu de charbon de terre, symbole éternel du sujet de leurs importantes discussions. A voir les figures graves quoique passionnées de tous les membres de cette assemblée, il était facile de deviner qu'ils avaient à prononcer sur la vie, la fortune et le bonheur de leurs semblables. Ils ne tenaient leurs mandats que de leurs consciences, comme les associés d'un antique et mystérieux tribunal : mais ils représentaient des intérêts bien plus immenses que ceux des rois ou des peuples; car ils parlaient au nom des passions et du bonheur des générations infinies qui devaient leur succéder.

Le petit-fils du célèbre *Boulle* était assis devant une table ronde, sur laquelle se trouvait la pièce de conviction, exécutée avec une rare intelligence; moi, chétif secrétaire, j'occupais une place à ce bureau afin de rédiger le procès-verbal de la séance.

— Messieurs, dit un vieillard, la première question soumise à vos délibérations se trouve clairement posée dans ce passage d'une lettre écrite à la princesse de Galles, Caroline d'Anspach, par la veuve de Monsieur, frère de Louis XIV, mère du Régent.

« La reine d'Espagne a un moyen sûr pour faire « dire à son mari tout ce qu'elle veut. Le roi est « dévot : il croirait être damné, s'il touchait une « autre femme que la sienne, et ce bon prince est « d'une complexion fort amoureuse. La reine ob- « tient ainsi de lui tout ce qu'elle souhaite. Elle a « fait mettre des roulettes au lit de son mari. Lui « refuse-t-il quelque chose... elle pousse le lit « loin du sien Lui accorde-t-il sa demande, les « lits se rapprochent, et elle l'admet dans le sien. « Ce qui est la plus grande félicité du roi, qui est « extrêmement porté... »

Je n'irai pas plus loin, messieurs, car la vertueuse franchise de la princesse allemande pourrait être taxée, ici, d'immoralité.

Les maris sages doivent-ils adopter le lit à roulettes?... Voilà le problème que nous avons à résoudre.

L'unanimité des votes ne laissa aucun doute. Il me fut ordonné de consigner sur le registre des délibérations que, si deux époux se couchaient dans deux lits séparés et dans une même chambre, les lits ne devaient point avoir de roulettes à équerre. Mais sans que la présente décision, fit observer un membre, puisse en rien préjudicier à ce qui sera statué sur la meilleure manière de coucher les époux.

Le président me passa un volume élégamment relié, contenant l'édition originale, publiée en 1788, des lettres de Madame Charlotte-Élisabeth de Bavière, veuve de Monsieur, frère unique de Louis XIV; et, pendant que je transcrivais le passage cité, il reprit ainsi :

— Mais, messieurs, vous avez dû recevoir à domicile le bulletin sur lequel est consignée la seconde question....

— Je demande la parole..., s'écria le plus jeune des jaloux assemblés.

Le président s'assit après avoir fait un geste d'adhésion.

— Messieurs, dit le jeune mari, sommes-nous bien préparés à délibérer sur un sujet aussi grave que celui présenté par l'indiscrétion presque générale des lits? N'y a-t-il pas là une question plus ample qu'une simple difficulté d'ébénisterie à résoudre? Pour ma part, j'y vois un problème qui concerne l'intelligence humaine. Les mystères de la conception, messieurs, sont encore enveloppés de ténèbres que la science moderne n'a que faiblement dissipées. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les circonstances extérieures agissent sur les animaux microscopiques, dont la découverte est due à la patience infatigable des Hill, des Baker, des Joblot, des Eichhorn, des Gleichen, des Spallanzani, surtout de Müller, et, en dernier lieu, de M. Bory Saint-Vincent. L'imperfection du lit renferme une question musicale de la plus haute importance. Et, pour mon compte, je déclare que je viens d'écrire

en Italie pour obtenir des renseignements certains sur la manière dont les lits y sont généralement établis... Nous saurons incessamment s'il y a beaucoup de tringles, de vis, de roulettes; si les constructions en sont plus vicieuses dans ce pays que partout ailleurs, et si la sécheresse des bois, due à l'action du soleil, ne produit pas, *ab ovo*, l'harmonie dont tous les Italiens ont le sentiment inné... Par tous ces motifs, je demande l'ajournement.

— Et sommes-nous ici pour prendre l'intérêt de la musique?... s'écria un gentleman de l'Ouest, en se levant avec brusquerie. Il s'agit des mœurs, avant tout; et la question morale prédomine toutes les autres...

— Cependant, dit un des membres les plus influents du conseil, l'avis du premier opinant ne me paraît pas à dédaigner. Dans le siècle dernier, messieurs, l'un de nos écrivains le plus philosophiquement plaisant et le plus plaisamment philosophique, Sterne, se plaignait du peu de soin avec lequel se faisaient les hommes : « O honte! s'écriait-il, ce-« lui qui copie la divine physionomie de l'homme « reçoit des couronnes et des applaudissements, « tandis que celui qui présente la maîtresse-pièce, « le prototype d'un travail mimique, n'a, comme « la vertu, que son œuvre pour récompense!... » Ne faudrait-il pas s'occuper de l'amélioration des races humaines, avant de s'occuper de celle des chevaux? Messieurs, je suis passé dans une petite ville de l'Orléanais où toute la population est composée de bossus, de gens à mines rechignées ou chagrines, véritables enfants du malheur... Eh bien! l'observation du premier opinant me fait souvenir que tous les lits y étaient en très-mauvais état, et que les chambres n'offraient aux yeux des époux que de hideux spectacles... Eh, messieurs, nos esprits peuvent-ils être dans une situation analogue à celle de nos idées, quand au lieu de la musique des anges, qui voltigent çà et là au sein des cieux où nous parvenons, les notes les plus criardes de la plus impatientante, de la plus exécrable mélodie terrestre, viennent à détonner?... Nous devons peut-être les beaux génies qui ont honoré l'humanité, à des lits solidement construits, et la population turbulente à laquelle est due la révolution française a peut-être été conçue sur une multitude de meubles vacillants, aux pieds contournés et peu solides, tandis que les Orientaux, dont les races sont si belles, ont un système tout particulier pour se coucher... Je suis pour l'ajournement.

Et le gentleman s'assit.

Un homme qui appartenait à la secte des méthodistes se leva.

— Pourquoi changer la question? Il ne s'agit pas ici d'améliorer la race, ni de perfectionner l'œuvre. Nous ne devons pas perdre de vue les intérêts de la jalousie maritale et les principes d'une saine morale. Ignorez-vous que le bruit dont vous vous plaignez semble plus redoutable à l'épouse incertaine du crime, que la voix éclatante de la trompette du jugement dernier?... Oubliez-vous que tous les procès en criminelle conversation n'ont été gagnés par les maris que grâce à cette plainte conjugale?... Je vous engage, messieurs, à consulter les divorces de milord Abergaveny, du vicomte Bolingbroke, celui de la feue reine, celui d'Élisa Draper, celui de madame Harris, enfin tous ceux contenus dans les vingt volumes publiés par... (Le secrétaire n'entendit pas distinctement le nom de l'éditeur anglais.)

L'ajournement fut prononcé. Le plus jeune membre proposa de faire une collecte pour récompenser l'auteur de la meilleure dissertation qui serait adressée à la Société sur cette question, regardée par Sterne comme si importante; mais à l'issue de la séance, il ne se trouva que dix-huit schellings dans le chapeau du président.

Cette délibération de la société qui s'est récemment formée à Londres pour l'amélioration des mœurs et du mariage, et que lord Byron a poursuivie de ses moqueries, nous a été transmise par les soins de l'honorable W. Hawkins, Esq^e^, cousin germain du célèbre capitaine Clutterbuck.

Cet extrait peut servir à résoudre les difficultés qui se rencontrent dans la théorie du lit relativement à sa construction.

Mais l'auteur de ce livre trouve que l'association anglaise a donné trop d'importance à cette question préjudicielle.

Il existe peut-être autant de bonnes raisons pour être *rossiniste* que pour être *solidiste* en fait de couchette, et l'auteur avoue qu'il est au-dessous ou au-dessus de lui de trancher cette difficulté. Il pense avec Laurent Sterne qu'il est honteux à la civilisation européenne d'avoir si peu d'observations physiologiques sur la callipédie, et il renonce à donner les résultats de ses méditations à ce sujet, parce qu'ils seraient difficiles à formuler en langage de prude, qu'ils seraient peu compris ou mal interprétés. Ce dédain laissera une éternelle lacune en cet endroit de son livre; mais il aura la douce satisfaction de léguer un quatrième ouvrage au siècle suivant, qu'il enrichit ainsi de tout ce qu'il ne fait pas, magnificence négative dont il donne l'exemple à plus d'un imitateur.

La théorie du lit va nous donner à résoudre des questions bien plus importantes que celles offertes à nos voisins par les roulettes et par les murmures de la criminelle conversation.

Nous ne reconnaissons que trois manières d'or-

ganiser un lit dans le sens général donné à ce mot chez les nations civilisées et principalement pour les classes privilégiées auxquelles ce livre est adressé.

Ces trois manières sont :

1° LES DEUX LITS JUMEAUX.

2° DEUX CHAMBRES SÉPARÉES.

3° UN SEUL ET MÊME LIT.

Avant de nous livrer à l'examen de ces trois modes de cohabitation qui, nécessairement, doivent exercer des influences bien diverses sur le bonheur des femmes et des maris, nous devons jeter un rapide coup d'œil sur l'action du lit et sur le rôle qu'il joue dans l'économie politique de la vie humaine.

Le principe le plus incontestable en cette matière est que *le lit a été inventé pour dormir*.

Il serait facile de prouver que l'usage de coucher ensemble ne s'est établi que fort tard entre les époux, par rapport à l'ancienneté du mariage.

Par quels syllogismes l'homme est-il arrivé à mettre à la mode une pratique aussi fatale au bonheur, à la santé, au plaisir, à l'amour-propre même?... Voilà ce qu'il serait curieux de rechercher.

Si vous saviez qu'un de vos rivaux a trouvé le moyen de vous exposer à la vue de celle qui vous est chère, dans une situation où vous étiez souverainement ridicule : par exemple, pendant que vous aviez la bouche de travers comme celle d'un masque de théâtre, ou pendant que vos lèvres éloquentes, semblables au bec en cuivre d'une fontaine avare, distillaient goutte à goutte une eau pure; vous le poignarderiez peut-être. Ce rival est le sommeil. Existe-t-il au monde un homme qui sache bien comment il est et ce qu'il fait quand il dort?...

Cadavres vivants, nous sommes la proie d'une puissance inconnue qui s'empare de nous malgré nous, et se manifeste par les effets les plus bizarres : les uns ont le sommeil spirituel, et les autres un sommeil stupide.

Il y a des gens qui reposent la bouche ouverte de la manière la plus niaise. Il en est d'autres qui ronflent à faire trembler les planchers. La plupart ressemblent à ces jeunes diables que Michel-Ange a sculptés, tirant la langue pour se moquer des passants. Je ne connais qu'une seule personne au monde qui dorme noblement. C'est l'Agamemnon que Guérin a montré couché dans son lit au moment où Clytemnestre, poussée par Égisthe, s'avance pour l'assassiner. Aussi, ai-je toujours ambitionné de me tenir sur mon oreiller comme se tient le roi des rois, dès que j'aurai la terrible crainte d'être vu, pendant mon sommeil, par d'autres yeux que par ceux de la Providence. De même aussi, depuis le jour où j'ai vu ma vieille nourrice *souffler des pois*, pour me servir d'une expression populaire mais consacrée, ai-je aussitôt ajouté, dans la litanie particulière que je récite à saint Honoré, mon patron, une prière pour qu'il me garantisse de cette piteuse éloquence.

Qu'un homme se réveille le matin, en montrant une figure hébétée, grotesquement coiffée d'un madras qui tombe sur la tempe gauche en manière de bonnet de police, il est certainement bien bouffon, et il serait difficile de reconnaître en lui cet époux glorieux célébré par les strophes de Rousseau; mais enfin il y a une lueur de vie à travers la bêtise de cette face à moitié morte... Et si vous voulez recueillir d'admirables charges, artistes, voyagez en malle-poste, et à chaque petit village où le courrier réveille un buraliste, examinez ces têtes départementales!... Mais, fussiez-vous cent fois plus plaisant que ces visages bureaucratiques, au moins vous avez alors la bouche fermée, les yeux ouverts, et votre physionomie a une expression quelconque... Savez-vous comment vous étiez une heure avant votre réveil, ou pendant la première heure de votre sommeil, quand, ni homme, ni animal, vous tombiez sous l'empire des songes qui viennent par la porte de corne?... Ceci est un secret entre votre femme et Dieu.

Était-ce donc pour s'avertir sans cesse de l'imbécillité du sommeil, que les Romains ornaient le chevet de leurs lits d'une tête d'âne?... Nous laisserons éclaircir ce point par MM. les membres composant l'Académie des inscriptions.

Assurément, le premier qui s'avisa, par l'inspiration du diable, de ne pas quitter sa femme, même pendant le sommeil, devait savoir dormir en perfection. Maintenant, vous n'oublierez pas de compter au nombre des sciences qu'il faut posséder avant d'entrer en ménage, l'art de dormir avec élégance. Aussi nous mettrons ici, comme un appendice à l'axiome XXV du *Catéchisme conjugal*, les deux aphorismes suivants :

I.

Un mari doit avoir le sommeil aussi léger que celui d'un dogue, afin de ne jamais se laisser voir endormi.

II.

Un homme doit s'habituer dès son enfance à coucher la tête nue.

Quelques poëtes voudront voir, dans la pudeur, dans les prétendus mystères de l'amour, une cause à la réunion des époux dans un même lit ; mais il est reconnu que si l'homme a primitivement cher-

ché l'ombre des cavernes, la mousse des ravins, le toit siliceux des antres, pour protéger ses plaisirs, c'est parce que l'amour le livre sans défense à ses ennemis. Non, il n'est pas plus naturel de mettre deux têtes sur un même oreiller qu'il n'est raisonnable de s'entortiller le cou d'un lambeau de mousseline. Mais la civilisation est venue, elle a renfermé un million d'hommes dans quatre lieues carrées; elle les a parqués dans des rues, dans des maisons, dans des appartements, dans des chambres, dans des cabinets de huit pieds carrés; encore un peu, elle essayera de les faire rentrer les uns dans les autres comme les tubes d'une lorgnette.

De là, et de bien d'autres causes encore, comme l'économie, la peur, la jalousie mal entendue, est venue la cohabitation des époux; et cette coutume a créé la périodicité et la simultanéité du lever et du coucher.

Et voilà donc la chose la plus capricieuse du monde, voilà donc le sentiment le plus éminemment mobile, qui n'a de prix que par ses inspirations chatouilleuses, qui ne tire son charme que de la soudaineté des désirs, qui ne plaît que par la vérité de ses expansions, voilà l'amour enfin, soumis à une règle monastique, et à la géométrie du bureau des longitudes!

Père, je haïrais l'enfant qui, ponctuel comme une horloge, aurait, soir et matin, une explosion de sensibilité, en venant me dire un bonjour ou un bonsoir commandés. C'est ainsi que l'on étouffe tout ce qu'il y a de généreux et d'instantané dans les sentiments humains. Jugez par là de l'amour à heure fixe!

Il n'appartient qu'à l'auteur de toutes choses de faire lever et coucher le soleil, soir et matin, au milieu d'un appareil toujours splendide, toujours nouveau, et personne ici-bas, n'en déplaise à l'hyperbole de Jean-Baptiste Rousseau, ne peut jouer le rôle du soleil.

Il résulte de ces observations préliminaires qu'il n'est pas naturel de se trouver deux sous la couronne d'un lit; qu'un homme est presque toujours ridicule endormi; et que la cohabitation constante présente pour les maris des dangers inévitables.

Nous allons donc essayer d'accommoder nos usages aux lois de la nature, et de combiner la nature et les usages de manière à faire trouver à un époux un utile auxiliaire et des moyens de défense dans l'acajou de son lit.

---

§ I.

DES DEUX LITS JUMEAUX.

Si le plus brillant, le mieux fait, le plus spirituel des maris veut se voir minotauriser au bout d'un an de mariage, il y parviendra infailliblement s'il a l'imprudence de réunir deux lits sous le dôme voluptueux d'une même alcôve.

L'arrêt est concis; en voici les motifs :

Le premier mari auquel est due l'invention des lits jumeaux était sans doute un accoucheur qui, craignant les tumultes involontaires de son sommeil, voulut préserver l'enfant porté par sa femme des coups de pied qu'il aurait pu lui donner.

Mais non, c'était plutôt quelque prédestiné qui se défiait d'un mélodieux catarrhe ou de lui-même.

Peut-être était-ce aussi un jeune homme qui, redoutant l'excès même de sa tendresse, se trouvait toujours, ou sur le bord du lit, prêt à tomber, ou trop voisin de sa délicieuse épouse, dont il troublait le sommeil.

Mais ne serait-ce pas une Maintenon aidée par un confesseur, ou plutôt une femme ambitieuse qui voulait gouverner son mari?... ou, mieux que cela, une jolie petite Pompadour attaquée de cette infirmité parisienne si plaisamment exprimée par M. de Maurepas dans le fameux quatrain qui lui valut sa longue disgrâce?

Enfin pourquoi ne serait-ce pas un philosophe épouvanté du désenchantement que doit éprouver une femme à l'aspect d'un homme endormi? Et, celui-là se sera toujours roulé dans sa couverture, sans bonnet sur la tête.

Auteur inconnu de cette jésuitique méthode, qui que tu sois, au nom du diable, salut et fraternité!... Tu as été cause de bien des malheurs. Ton œuvre porte le caractère de toutes les demi-mesures; elle ne satisfait à rien, et participe aux inconvénients des deux autres partis sans en donner les bénéfices...

Comment l'homme du XIXe siècle, comment cette créature souverainement intelligente, qui a déployé une puissance surnaturelle, qui a usé les ressources de son génie à déguiser le mécanisme de son existence, à déifier ses besoins pour ne pas les mépriser, allant jusqu'à demander à des feuilles chinoises, à des fèves égyptiennes, à des graines du Mexique leurs parfums, leurs trésors, leurs âmes; allant jusqu'à ciseler les cristaux, tourner l'argent, fondre l'or, peindre l'argile, et solliciter enfin tous les arts pour décorer, pour agrandir son bol alimentaire!... comment ce roi, après avoir caché sous les plis de la mousseline, couvert de diamants, parsemé de rubis, enseveli sous le lin, sous les trames du coton, sous les riches couleurs de la soie, sous les dessins de la dentelle, la seconde de ses pauvretés, peut-il venir la faire échouer avec tout ce luxe sur deux bois de lit?.... A quoi bon rendre l'univers entier complice de notre existence, de nos mensonges, de cette poésie; à quoi bon faire des lois, des morales,

des religions, si l'invention d'un tapissier (c'est peut-être un tapissier qui a créé les alcôves et les lits jumeaux) ôte à notre amour toutes ses illusions, le dépouille de son majestueux cortége, et ne lui laisse que ce qu'il a de plus laid et de plus odieux? Car, c'est là toute l'histoire des deux lits.

Paraître sublime ou grotesque! voilà l'alternative à laquelle nous réduit un désir. Partagé, notre amour est sublime; mais couchez dans deux lits jumeaux, et le vôtre sera toujours grotesque. Les contre-sens auxquels cette demi-séparation donne lieu peuvent se réduire à deux situations qui vont nous révéler les causes de bien des malheurs.

Vers minuit, une jeune femme met ses papillotes en bâillant. J'ignore si sa mélancolie provient d'une migraine prête à fondre sur la droite ou sur la gauche de la cervelle, ou si elle est dans un de ces moments d'ennui pendant lesquels nous voyons tout en noir; mais à l'examiner se coiffant de nuit avec négligence, à la regarder lever languissamment la jambe pour la dépouiller de sa jarretière, il me semble évident qu'elle aimerait mieux se noyer que de ne pas retremper sa vie décolorée dans un sommeil réparateur. Elle est en cet instant sous je ne sais quel degré du pôle nord, au Spitzberg ou au Groenland. Insouciante et froide, elle s'est couchée en pensant peut-être, comme l'eût fait madame Gauthier Shandy, que le lendemain est un jour de lessive, que son mari rentre bien tard, que les œufs à la neige qu'elle a mangés n'étaient pas assez sucrés, qu'elle doit plus de cinq cents francs à sa couturière; elle pense enfin à tout ce qu'il vous plaira de supposer que pense une femme ennuyée.

Arrive, sur ces entrefaites, un gros garçon de mari qui, à la suite d'un rendez-vous d'affaires, a pris du punch et s'est émancipé. Il se déchausse, il met ses habits sur les fauteuils, laisse ses chaussettes sur une causeuse, son tire-botte devant la cheminée, et, tout en achevant de s'affubler la tête d'un madras rouge dont il ne cache même pas les coins, il lance à sa femme quelques phrases à points d'interjection, petites douceurs conjugales, qui font quelquefois toute la conversation d'un ménage, à ces heures crépusculaires où la raison endormie ne brille presque plus dans notre machine.

— Tu es couchée!... Diable, il fait froid ce soir!... Tu ne dis rien, mon ange!... Tu es déjà roulée dans ton lit!... Sournoise, tu fais semblant de dormir!...

Ces discours sont entrecoupés de bâillements : et, après une infinité de petits événements qui, selon les habitudes de chaque ménage, doivent diversifier cette préface de la nuit, voilà mon homme qui fait rendre un son grave à son lit en s'y plongeant.

Mais voici venir, sur la toile fantastique que nous trouvons comme tendue devant nous en fermant les yeux, voici venir les images séduisantes de quelques jolis minois, de quelques jambes élégantes, voici les amoureux contours qu'il a vus pendant le jour. Il est assassiné par d'impétueux désirs... Il tourne les yeux vers sa femme. Il aperçoit un charmant visage encadré par les broderies les plus délicates; tout endormi qu'il puisse être, le feu de son regard semble brûler les ruches de dentelle qui cachent imparfaitement les yeux; enfin des formes célestes sont accusées par les plis révélateurs du couvre-pied...

— Nathalie!...

— Mais je dors, mon ami...

Comment débarquer dans cette Laponie? Je vous fais jeune, beau, plein d'esprit, séduisant. Comment franchirez-vous le détroit qui sépare le Groenland de l'Italie? L'espace qui se trouve entre le paradis et l'enfer n'est pas plus immense que la ligne qui empêche vos deux lits de n'en faire qu'un seul; car votre femme est froide, et vous êtes livré à toute l'ardeur d'un désir.

N'y eût-il que l'action technique d'enjamber d'un lit à un autre, ce mouvement place un mari coiffé d'un madras dans la situation la plus disgracieuse du monde. Le danger, le peu de temps, l'occasion, tout, entre amants, embellit les malheurs de ces situations, car l'amour a un manteau de pourpre et d'or qu'il jette même sur les fumants décombres d'une ville prise d'assaut; tandis que, pour ne pas apercevoir des décombres sur les plus riants tapis, sous les plis les plus séduisants de la soie, l'hymen a besoin des prestiges de l'amour. Ne fussiez-vous qu'une seconde à entrer dans les possessions de votre femme, le DEVOIR, cette divinité du mariage, a le temps de lui apparaître dans toute sa laideur.

Ah! devant une femme froide, qu'un homme doit paraître insensé, quand le désir le rend successivement colère et tendre, insolent et suppliant, mordant comme une épigramme et doux comme un madrigal; quand il joue enfin, plus ou moins spirituellement, la scène où, dans *Venise sauvée,* le génie d'Otway nous a représenté le sénateur Antonio répétant cent fois aux pieds d'Aquilina :

— Aquilina, Quilina, Lina, Lina, Nacki, Aqui, Nacki! sans obtenir autre chose que des coups de fouet, quand il s'avise de faire le chien.

Même aux yeux de sa femme légitime, plus un homme est passionné dans cette circonstance, plus elle le trouve bouffon. Il est odieux quand il ordonne, il est minotaurisé s'il abuse de sa puissance. Ici, souvenez-vous de quelques aphorismes du *Catéchisme conjugal,* et vous verrez que vous en violez les préceptes les plus sacrés. Qu'une femme

cède ou ne cède pas, les deux lits jumeaux mettent dans le mariage quelque chose de si brusque, de si clair, que la femme la plus chaste et le mari le plus spirituel arrivent à l'impudeur.

Cette scène, qui se représente de mille manières, et à laquelle mille autres accidents peuvent donner naissance, a pour *pendant* l'autre situation, moins plaisante, mais plus terrible.

Un soir que je m'entretenais de ces graves matières avec feu M. le comte de Nocé, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, un grand vieillard à cheveux blancs, son ami intime, et que je ne nommerai pas parce qu'il vit encore, nous examina d'un air assez mélancolique. Nous devinâmes qu'il allait raconter quelque anecdote scandaleuse dont il n'était pas avare, et alors nous le contemplâmes à peu près comme le sténographe du Moniteur doit regarder monter à la tribune un ministre dont il a reçu d'avance l'improvisation.

Le conteur était un vieux marquis émigré dont la fortune, la femme et les enfants avaient péri dans les désastres de la révolution. La marquise ayant été une des femmes les plus inconséquentes du temps passé, il ne manquait pas d'observations sur la nature féminine. Arrivé à un âge auquel on ne voit plus les choses que du fond de la fosse, il parlait de lui-même comme s'il eût été question de Marc-Antoine ou de Cléopâtre.

— Mon jeune ami (me fit-il l'honneur de me dire, car c'était moi qui avait clos la discussion), vos réflexions me rappellent une soirée où l'un de mes amis se conduisit de manière à perdre pour toujours l'estime de sa femme. Or dans ce temps-là une femme se vengeait avec une merveilleuse facilité, et il n'y avait pas loin de la coupe à la bouche. Mes époux couchaient précisément dans deux lits séparés, mais réunis sous le ciel d'une même alcôve. Ils rentraient d'un bal très-brillant, donné par le comte de Mercy, ambassadeur de l'Empereur. Le mari avait perdu une assez forte somme au jeu, de manière qu'il était complétement absorbé par ses réflexions. Il s'agissait de payer six mille écus le lendemain, et tu t'en souviens, Nocé, l'on n'aurait pas quelquefois trouvé cent écus en rassemblant les ressources de dix mousquetaires... La jeune femme, comme cela ne manque jamais d'arriver dans ces cas-là, était d'une gaieté désespérante.

« — Donnez à M. le marquis, dit-elle au valet de chambre, tout ce qu'il faut pour sa toilette.

« Dans ce temps-là l'on s'habillait pour la nuit. Ces paroles assez extraordinaires ne tirèrent point mon mari de sa léthargie. Alors voilà madame qui, aidée de sa femme de chambre, se met à faire mille coquetteries.

« — Étais-je à votre goût ce soir ?... demanda-t-elle.

« — Vous me plaisez toujours !.... répondit le marquis en continuant de se promener de long en large.

« — Vous êtes bien sombre !... Parlez-moi donc, beau ténébreux !... dit-elle en se plaçant devant lui, dans le négligé le plus séduisant.

« Mais vous n'aurez jamais une idée de toutes les sorcelleries de la marquise; il faudrait l'avoir connue... Eh! c'est une femme que tu as vue, Nocé!... dit-il avec un sourire assez railleur. Enfin, malgré sa finesse et sa beauté, toutes ses malices échouèrent devant les six mille écus qui ne sortaient pas de la tête de cet imbécile de mari, et elle se mit au lit toute seule. Mais les femmes ont toujours une bonne provision de ruses; aussi au moment où mon homme fit mine de monter dans son lit, la marquise de s'écrier :

« — Oh! que j'ai froid !...

« — Et moi aussi, reprit-il. Mais comment nos gens ne bassinent-ils pas nos lits ?... Et voilà que je sonne... »

Le comte de Nocé ne put s'empêcher de rire, et le vieux marquis interdit s'arrêta.

Ne pas deviner les désirs d'une femme, ronfler quand elle veille, être en Sibérie quand elle est sous le tropique, ce sont les moindres inconvénients des lits jumeaux. Que ne hasardera pas une femme passionnée quand elle aura reconnu que son mari a le sommeil dur?

Je crois devoir au plus prestigieux de nos poëtes modernes, au peintre de la reine Caroline, une anecdote italienne, à laquelle son jeu magique et la coquetterie de son débit prêtèrent un charme infini, quand il me la raconta comme un exemple de hardiesse féminine.

Ludovico a son palais à un bout de la ville de Milan, à l'autre est celui de la comtesse Pernetti. A minuit, au péril de sa vie, Ludovico, résolu à tout braver pour contempler pendant une seconde un visage adoré, s'introduit dans le palais de sa bien-aimée, comme par magie. Il arrive auprès de la chambre nuptiale. Élisa Pernetti, dont le cœur a partagé peut-être le désir de son amant, entend le bruit de ses pas et reconnaît la démarche. Elle voit à travers les murs une figure enflammée d'amour. Elle se lève du lit conjugal. Aussi légère qu'une ombre, elle atteint le seuil de la porte, embrasse d'un regard Ludovico tout entier, lui saisit la main, lui fait un signe, l'entraîne :

— Mais il te tuera ?... dit-il.

— Peut-être.

Mais tout cela n'est rien. Accordons à beaucoup de maris un sommeil léger. Accordons-leur de dor-

mir sans ronfler, et de toujours deviner sous quel degré de latitude se trouveront leurs femmes.... Bien plus, toutes les raisons que nous avons données pour condamner les lits jumeaux seront, si l'on veut, d'un faible poids. Eh bien, une dernière considération doit faire proscrire l'usage des lits réunis dans l'enceinte d'une même alcôve.

Dans la situation où se trouve un mari, nous avons considéré le lit nuptial comme un moyen de défense. C'est au lit seulement qu'il peut savoir chaque nuit si l'amour de sa femme croît ou décroît. Là est le baromètre conjugal. Or, coucher dans deux lits jumeaux, c'est vouloir tout ignorer. Vous apprendrez, quand il s'agira de la *Guerre civile* (voir la troisième partie), de quelle incroyable utilité est un lit, et combien de secrets une femme y révèle involontairement.

Ainsi ne vous laissez jamais séduire par la fausse bonhomie des lits jumeaux.

C'est l'invention la plus sotte, la plus perfide et la plus dangereuse qui soit au monde. Honte et anathème à qui l'imagina!

Mais autant cette méthode est pernicieuse aux jeunes époux, autant elle est salutaire et convenable pour ceux qui atteignent la vingtième année de leur mariage. Le mari et la femme font alors bien plus commodément les duos que nécessitent leurs catarrhes respectifs. Ce sera quelquefois à la plainte que leur arrachent, soit un rhumatisme, soit une goutte opiniâtre, ou même à la demande d'une prise de tabac, qu'ils pourront devoir les laborieux bienfaits d'une nuit animée par un reflet de leurs premières amours, si toutefois la toux n'est pas inexorable.

Nous n'avons pas jugé à propos de mentionner les exceptions qui, parfois, autorisent un mari à user des deux lits jumeaux. Ce sont des calamités à subir. Cependant l'opinion de Bonaparte était qu'une fois qu'il y avait eu *échange d'âme et de transpiration* (ce sont ses paroles), rien, pas même la maladie, ne devait séparer les époux. Cette matière est trop délicate pour qu'il soit possible de la soumettre à des principes.

Quelques têtes étroites pourront objecter aussi qu'il existe plusieurs familles patriarcales dont la jurisprudence érotique est inébranlable sur l'article des alcôves à deux lits, et qu'on y est heureux *de père en fils*. Mais, pour toute réponse, l'auteur déclare qu'il connaît beaucoup de gens très-respectables qui passent leur vie à aller voir jouer au billard.

Ce mode de coucher doit donc être désormais jugé par tous les bons esprits, et nous allons passer à la seconde manière dont s'organise une couche nuptiale.

§ II.

DES CHAMBRES SÉPARÉES.

Il n'existe pas en Europe cent maris, par nation, qui possèdent assez bien la science du Mariage, ou de la Vie si l'on veut, pour pouvoir habiter un appartement séparé de celui de leurs femmes.

Savoir mettre en pratique ce système!... c'est le dernier degré de la puissance intellectuelle et virile.

Deux époux qui habitent des appartements séparés ont, ou divorcé, ou su trouver le bonheur. Ils s'exècrent ou s'adorent.

Nous n'entreprendrons pas de déduire ici les admirables préceptes de cette théorie, dont le but est de rendre la constance et la fidélité une chose facile et délicieuse. Cette réserve est respect et non pas impuissance en l'auteur. Il lui suffit d'avoir proclamé que, par ce système seul, deux époux peuvent réaliser les rêves de tant de belles âmes: il sera compris de tous les fidèles.

Quant aux profanes... il aura bientôt fait justice de leurs interrogations curieuses, en leur disant que le but de cette institution est de donner le bonheur à une seule femme. Quel est celui d'entre eux qui voudrait priver la société de tous les talents dont il se croit doué, au profit de qui?.... d'une femme!.. Cependant rendre sa compagne heureuse est le plus beau titre de gloire à produire à la vallée de Josaphat, puisque, selon la *Genèse*, Ève n'a pas été satisfaite du paradis terrestre. Elle y a voulu goûter le fruit défendu, éternel emblème de l'adultère.

Mais il existe une raison péremptoire qui nous interdit de développer cette brillante théorie. Elle serait un hors-d'œuvre en cet ouvrage. Dans la situation où nous avons supposé que se trouvait un ménage, l'homme assez imprudent pour coucher loin de sa femme ne mériterait même pas de pitié pour un malheur qu'il aurait appelé.

Résumons nous donc.

Tous les hommes ne sont pas assez puissants pour entreprendre d'habiter un appartement séparé de celui de leurs femmes; tandis que tous les hommes peuvent se tirer tant bien que mal des difficultés qui existent à ne faire qu'un seul lit.

Nous allons donc nous occuper de résoudre les difficultés que des esprits superficiels pourraient apercevoir dans ce dernier mode, pour lequel notre prédilection est visible.

Mais que ce paragraphe, en quelque sorte muet, abandonné par nous aux commentaires de plus d'un ménage, serve de piédestal à la figure imposante de Lycurgue, celui des législateurs antiques auquel les Grecs durent les pensées les plus profondes sur le mariage. Puisse son système être com-

pris par les générations futures! Et si les mœurs modernes comportent trop de mollesse pour l'adopter tout entier, que du moins elles s'imprègnent du robuste esprit de cette admirable législation.

---

§ III.

D'UN SEUL ET MÊME LIT.

Par une nuit du mois de décembre, le grand Frédéric, ayant contemplé le ciel, dont toutes les étoiles distillaient cette lumière vive et pure qui annonce un grand froid, s'écria :

— Voilà un temps qui vaudra bien des soldats à la Prusse!...

Le roi exprimait là, dans une seule phrase, l'inconvénient principal que présente la cohabitation constante des époux. Permis à Napoléon et à Frédéric d'estimer plus ou moins une femme suivant le nombre de ses enfants; mais un mari de talent doit, d'après les maximes de la Méditation XIIIe, ne considérer la fabrication d'un enfant que comme un moyen de défense, et c'est à lui à savoir s'il est nécessaire de le prodiguer.

Cette observation même a des mystères auxquels la muse physiologique doit se refuser. Elle a bien consenti à entrer dans les chambres nuptiales quand elles sont inhabitées; mais, vierge et prude, elle rougit à l'aspect des jeux de l'amour.

Puisque c'est à cet endroit du livre que la muse s'avise de porter de blanches mains à ses yeux pour ne plus rien voir, comme une jeune fille, qu'à travers les interstices ménagés entre ses doigts effilés, elle profitera de cet accès de pudeur pour faire une réprimande à nos mœurs.

En Angleterre la chambre nuptiale est un lieu sacré. Les deux époux seuls ont le privilége d'y entrer; et même, plus d'une lady fait, dit-on, son lit elle-même. De toutes les manies d'outre-mer, pourquoi la seule que nous ayons dédaignée est-elle précisément celle dont la grâce et le mystère auraient dû plaire à toutes les âmes tendres du continent? Les femmes délicates condamnent l'impudeur avec laquelle on introduit, en France, les étrangers dans le sanctuaire du mariage. Pour nous, qui avons énergiquement anathématisé les femmes qui promènent leur grossesse avec emphase, notre opinion n'est pas douteuse. Si nous voulons que le célibat respecte le mariage, il faut aussi que les gens mariés aient des égards pour l'inflammabilité des garçons.

Coucher toutes les nuits avec sa femme peut paraître, il faut l'avouer, l'acte de la fatuité la plus insolente.

Bien des maris vont se demander comment un homme qui a la prétention de perfectionner le mariage, ose prescrire à un époux un régime qui serait la perte d'un amant.

Cependant telle est la décision du docteur ès arts et sciences conjugales.

D'abord, à moins de prendre la résolution de ne jamais coucher chez soi, ce parti est le seul qui reste à un mari, puisque nous avons démontré les dangers des deux systèmes précédents. Nous devons donc essayer de prouver que cette dernière manière de se coucher offre plus d'avantages et moins d'inconvénients que les deux premières, relativement à la crise dans laquelle se trouve un ménage.

Nos observations sur les lits jumeaux ont dû apprendre aux maris qu'ils sont en quelque sorte obligés d'être toujours montés au degré de chaleur qui régit l'harmonieuse organisation de leurs femmes : or il nous semble que cette parfaite égalité de sensations doit s'établir assez naturellement sous la blanche égide qui les couvre de son lin protecteur; et c'est déjà un immense avantage.

En effet, rien n'est plus facile que de vérifier à toute heure le degré d'amour et d'expansion auquel une femme arrive, quand le même oreiller reçoit les têtes de deux époux.

L'homme (nous parlons ici de l'espèce) marche avec un bordereau toujours fait, qui accuse net et sans erreur la somme de sensualité dont il est porteur. Ce mystérieux *gunomètre* est tracé dans le creux de la main. La main est effectivement celui de nos organes qui traduit le plus immédiatement nos affections sensuelles. La *Chirologie* est un cinquième ouvrage que je lègue à mes successeurs; car je me contenterai de n'en faire apercevoir ici que les éléments utiles à mon sujet.

La main est l'instrument essentiel du toucher; or le toucher est le sens qui remplace le moins imparfaitement tous les autres, par lesquels il n'est jamais suppléé. La main ayant, seule, exécuté tout ce que l'homme a conçu jusqu'ici, elle est en quelque sorte *l'action* même. La somme entière de notre force passe par elle, et il est à remarquer que les hommes à puissante intelligence ont presque tous eu de belles mains, dont la perfection est le caractère distinctif d'une haute destinée. Jésus-Christ a fait tous ses miracles par l'imposition des mains. La main transsude la vie, et partout où elle se pose, elle laisse des traces d'un pouvoir magique; aussi est-elle de moitié dans tous les plaisirs de l'amour. Elle accuse au médecin tous les mystères de notre organisme. Elle exhale, plus qu'aucune autre partie du corps, les fluides nerveux ou la substance inconnue qu'il faut appeler *volonté*, à défaut d'autre terme. L'œil peut peindre l'état de notre âme, mais la main trahit

tout à la fois les secrets du corps et ceux de la pensée. Nous acquérons la faculté d'imposer silence à nos yeux, à nos lèvres, à nos sourcils et au front; mais la main ne dissimule pas, et rien dans nos traits ne saurait lui être comparé pour la richesse de l'expression. Le froid et le chaud dont elle est passible ont de si imperceptibles nuances, qu'elles échappent aux sens des gens irréfléchis; mais un homme sait les distinguer, pour peu qu'il se soit adonné à l'anatomie des sentiments et des choses de la vie humaine. Ainsi, la main a mille manières d'être sèche, humide, brûlante, glacée, douce, rêche, onctueuse. Elle palpite, elle se lubrifie, s'endurcit, s'amollit. Enfin, elle offre un phénomène inexplicable qu'on est tenté de nommer l'*incarnation de la pensée*. Elle fait le désespoir du sculpteur et du peintre, quand ils veulent exprimer le changeant dédale de ses mystérieux linéaments. Tendre la main à un homme, c'est le sauver. Elle sert de gage à tous nos sentiments. De tous temps les sorcières ont voulu lire nos destinées futures dans ses lignes fantastiques. En accusant un homme de manquer de tact, une femme le condamne sans retour. On dit enfin : La main de justice, la main de Dieu.

Apprendre à connaître les sentiments par les variations atmosphériques de la main que, presque toujours, une femme abandonne sans défiance, est une étude moins ingrate et plus sûre que celle de la physionomie.

Ainsi vous pouvez, en acquérant cette science, vous armer d'un grand pouvoir, et vous aurez un fil qui vous guidera dans le labyrinthe des cœurs les plus impénétrables. Voilà votre cohabitation acquittée de bien des fautes, et riche de bien des trésors.

Maintenant, croyez-vous de bonne foi que vous êtes obligé d'être un Hercule, parce que vous couchez tous les jours avec votre femme?.., Niaiserie! Dans la situation où il se trouve, un mari adroit possède bien plus de ressources pour se tirer d'affaire, que madame de Maintenon n'en avait quand elle était obligée de remplacer un service par la narration d'une histoire.

Buffon et quelques physiologistes prétendent que nos organes sont beaucoup plus fatigués par le désir que par les jouissances les plus vives. En effet, le désir ne constitue-t-il pas une sorte de possession intuitive? N'est-il pas à l'action visible, ce que les accidents de la vie intellectuelle dont nous jouissons pendant le sommeil sont aux événements de notre vie matérielle? Cette énergique *appréhension* des choses ne nécessite-t-elle pas un mouvement intérieur plus puissant que ne l'est celui du fait extérieur? Si nos gestes ne sont que la manifestation d'actes accomplis déjà par notre pensée, jugez combien des désirs souvent répétés doivent consommer des fluides vitaux. Mais les passions, qui ne sont que des masses de désirs, ne sillonnent-elles pas de leurs foudres les figures des ambitieux, des joueurs, et n'en usent-elles pas les corps avec une merveilleuse promptitude?

Alors ces observations doivent contenir les germes d'un mystérieux système, également protégé de Platon et d'Épicure. Nous l'abandonnons à vos méditations, couvert du voile des statues égyptiennes.

Mais la plus grande erreur que puissent commettre les hommes, est de croire que l'amour ne réside que dans ces moments fugitifs qui, selon la magnifique expression de Bossuet, ressemblent, dans notre vie, à des clous semés sur une muraille : ils paraissent nombreux à l'œil, mais qu'on les rassemble, ils tiendront dans la main.

L'amour se passe presque toujours en conversations. Il n'y a qu'une seule chose d'inépuisable chez un amant, c'est la bonté, la grâce et la délicatesse. Tout sentir, tout deviner, tout prévenir; faire des reproches sans affliger la tendresse; désarmer un présent de tout orgueil; doubler le prix d'un procédé par des formes ingénieuses; mettre la flatterie dans les actions et non en paroles; se faire entendre plutôt que de saisir vivement; toucher sans frapper; mettre de la caresse dans les regards et jusque dans le son de la voix; ne jamais embarrasser; amuser sans offenser le goût; toujours chatouiller le cœur; parler à l'âme... Voilà tout ce que les femmes demandent. Elles abandonneront les bénéfices de toutes les nuits de Messaline pour vivre avec un être qui leur prodiguera ces caresses d'âme dont elles sont si friandes, et qui ne coûtent rien aux hommes, si ce n'est un peu d'attention.

Ces lignes renferment la plus grande partie des secrets du lit nuptial. Il y a peut-être des plaisants qui prendront cette longue définition de la politesse pour celle de l'amour, tandis que ce n'est, à tout prendre, que la recommandation de traiter votre femme comme vous traiteriez le ministre de qui dépend la place que vous convoitez.

J'entends des milliers de voix crier que cet ouvrage plaide plus souvent la cause des femmes que celle des maris;

Que la plupart des femmes sont indignes de ces soins délicats et qu'elles en abuseraient;

Qu'il y a des femmes portées au libertinage, lesquelles ne s'accommoderaient pas beaucoup de ce qu'elles appelleraient des mystifications;

Qu'elles sont toute vanité et ne pensent qu'aux chiffons;

Qu'elles ont des entêtements vraiment inexplicables;

Qu'elles se fâcheraient quelquefois d'une attention;

Qu'elles sont sottes, ne comprennent rien, ne valent rien, etc.

En réponse à toutes ces clameurs nous inscrirons ici cette phrase qui, mise entre deux lignes blanches, aura peut-être l'air d'une pensée, pour nous servir d'une expression de Beaumarchais.

—

APHORISME.

La femme est, pour son mari, ce que son mari l'a faite.

—

Avoir un truchement fidèle qui traduise avec une vérité profonde les sentiments d'une femme, la rendre l'espion d'elle-même, se tenir à la hauteur de sa température en amour, ne pas la quitter, pouvoir écouter son sommeil, éviter tous les contresens qui perdent tant de mariages, sont les raisons qui doivent faire triompher le lit unique sur les deux autres modes d'organiser la couche nuptiale.

Comme il n'existe pas de bienfait sans charge, vous êtes tenu de savoir dormir avec élégance, de conserver de la dignité sous le madras, d'être poli, d'avoir le sommeil léger, de ne pas trop tousser, et d'imiter les auteurs modernes, qui font plus de préfaces que de livres.

MÉDITATION XVIII.

DES RÉVOLUTIONS CONJUGALES.

Il arrive toujours un moment où les peuples et les femmes, même les plus stupides, s'aperçoivent qu'on abuse de leur innocence. La politique la plus habile peut bien tromper longtemps, mais les hommes seraient trop heureux si elle pouvait tromper toujours : il y aurait bien du sang d'épargné chez les peuples et dans les ménages.

Cependant espérons que les moyens de défense consignés dans les Méditations précédentes suffiront à une certaine quantité de maris pour se tirer des pattes du Minotaure !

Oh ! accordez au docteur que plus d'un amour, sourdement conspiré, périra sous les coups de l'Hygiène, ou s'amortira grâce à la Politique Maritale. Oui (erreur consolante !), plus d'un amant sera chassé par les Moyens Personnels, plus d'un mari saura couvrir d'un voile impénétrable les ressorts de son machiavélisme, et plus d'un homme réussira mieux que l'ancien philosophe qui s'écria : — « *Nolo coronari !* »

Mais nous sommes malheureusement forcé de reconnaître une triste vérité. Le despotisme a sa sécurité : elle est semblable à cette heure qui précède les orages, et dont le silence permet au voyageur, couché sur l'herbe jaunie, d'entendre à un mille de distance le chant d'une cigale. Un matin donc, une femme honnête, et la plus grande partie des nôtres l'imitera, découvre d'un œil d'aigle les savantes manœuvres dont son mari l'aura rendue victime. Elle est d'abord toute furieuse d'avoir eu si longtemps de la vertu. A quel âge, à quel jour se fera cette terrible révolution ?... Cette question de chronologie dépend entièrement du génie de chaque mari, car tous ne sont pas appelés à mettre en œuvre avec le même talent les préceptes de notre évangile conjugal.

— Il faut aimer bien peu, s'écriera l'épouse mystifiée, pour se livrer à de semblables calculs !... Quoi ! depuis le premier jour, il m'a toujours soupçonnée !... C'est monstrueux, une femme ne serait pas capable d'un art aussi cruellement perfide.

Voilà le thème. Chaque mari peut deviner les variations qu'y apportera le caractère de la jeune Euménide dont il aura fait sa compagne.

Alors une femme ne s'emporte pas. Elle se sait et dissimule. Sa vengeance sera mystérieuse. Seulement, vous n'aviez que ses hésitations à combattre depuis la crise où nous avons supposé que vous arriviez à l'expiration de la lune de miel ; tandis que maintenant vous aurez à lutter contre une résolution. Elle a décidé de se venger. Dès ce jour, pour vous son masque est de bronze comme son cœur. Vous lui étiez indifférent, vous allez lui devenir insensiblement insupportable. La guerre civile ne commencera qu'au moment où, semblable à la goutte d'eau qui fait déborder un verre plein, un événement, dont il est impossible de déterminer le plus ou le moins de gravité, vous aura rendu odieux. Le laps de temps qui doit s'écouler entre cette heure dernière, terme fatal de votre bonne intelligence, et le jour où votre femme s'est aperçue de vos menées, est cependant assez considérable pour vous permettre d'exécuter une série de moyens de défense que nous allons développer.

Jusqu'ici vous n'avez protégé votre honneur que par les jeux d'une puissance entièrement occulte. Désormais les rouages de vos machines conjugales seront à jour. Là où vous préveniez naguère le crime, maintenant il faudra frapper. Vous avez débuté par négocier, et vous finissez par monter à cheval, sabre en main, comme un gendarme de Paris. Vous ferez caracoler votre coursier, vous brandirez votre sabre,

vous crierez à tue-tête, et vous tâcherez de dissiper l'émeute sans blesser personne.

De même que l'auteur a dû trouver une transition pour passer des moyens occultes aux moyens patents, de même il est nécessaire à un mari de justifier le changement assez brusque de sa politique; car, en mariage comme en littérature, l'art est tout entier dans la grâce des transitions.

Pour vous, celle-ci est de la plus haute importance. Dans quelle affreuse position ne vous placeriez-vous pas, si votre femme avait à se plaindre de votre conduite en ce moment, le plus critique peut-être de la vie conjugale?...

Il faut donc trouver un moyen de justifier la tyrannie secrète de votre première politique; un moyen qui prépare l'esprit de votre femme à l'acerbité des mesures que vous allez prendre; un moyen qui, loin de vous faire perdre son estime, vous la concilie; un moyen qui vous rende digne de pardon, qui vous restitue même quelque peu de ce charme par lequel vous la séduisiez avant votre mariage...

Mais à quelle politique demander cette dernière ressource?...

Existerait-elle?... — Oui.

Mais quelle adresse, quel tact, quel art de la scène un mari ne doit-il pas posséder pour déployer les richesses mimiques du trésor que nous allons lui ouvrir! Pour jouer la passion dont le feu va vous renouveler, il faut toute la profondeur de Talma!...

Cette passion est la JALOUSIE.

— Mon mari est jaloux. Il l'était dès le commencement de mon mariage... Il me cachait ce sentiment par un raffinement de délicatesse. Il m'aime donc encore?... Je vais pouvoir le mener!...

Voilà les découvertes qu'une femme doit faire successivement, d'après les adorables scènes de la comédie que vous vous amuserez à jouer; et il faudrait qu'un homme du monde fût bien sot pour ne pas réussir à faire croire à une femme ce qui la flatte.

Avec quelle perfection d'hypocrisie ne devez-vous pas coordonner les actes de votre conduite de manière à éveiller la curiosité de votre femme, à l'occuper d'une étude nouvelle, à la promener dans le labyrinthe de vos pensées!...

Acteurs sublimes, devinez-vous les réticences diplomatiques, les gestes rusés, les paroles mystérieuses, les regards à double flamme qui amèneront un soir votre femme à essayer de vous arracher le secret de votre passion?

Oh! rire dans sa barbe en faisant des yeux de tigre; ne pas mentir et ne pas dire la vérité; se saisir de l'esprit capricieux d'une femme, et lui laisser croire qu'elle vous tient quand vous allez la serrer dans un collier de fer!... Oh! comédie sans public, jouée de cœur à cœur, et où vous vous applaudissiez tous deux d'un succès incertain!...

C'est elle qui vous apprendra que vous êtes jaloux; qui vous démontrera qu'elle vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même; qui vous prouvera l'inutilité de vos ruses, qui vous défiera peut-être. Elle triomphe avec ivresse de la supériorité qu'elle croit avoir sur vous; vous vous ennoblissez à ses yeux, car elle trouve votre conduite toute naturelle. Seulement votre défiance était inutile : si elle voulait vous trahir, qui l'en empêcherait?...

Puis, un soir, la passion vous emportera, et trouvant un prétexte dans une bagatelle, vous ferez une scène, pendant laquelle votre colère vous arrachera le secret des extrémités auxquelles vous arriveriez. Voilà la promulgation de votre nouveau code.

Ne craignez pas qu'une femme se fâche, elle a besoin de votre jalousie. Elle appellera même vos rigueurs. D'abord parce qu'elle y cherchera la justification de sa conduite; puis elle trouvera d'immenses bénéfices à jouer dans le monde le rôle d'une victime : n'aura-t-elle pas de délicieuses commisérations à recueillir? Ensuite elle s'en fera une arme contre vous-même, espérant s'en servir pour vous attirer dans un piége.

Elle y voit indistinctement mille plaisirs de plus dans l'avenir de ses trahisons, et son imagination sourit à toutes les barrières dont vous allez l'entourer : ne faudra-t-il pas les sauter?

La femme possède mieux que nous l'art d'analyser les deux sentiments humains dont elle s'arme contre nous ou dont elle est victime. Elles ont l'instinct de l'amour, parce qu'il est toute leur vie, et de la jalousie parce que c'est à peu près le seul moyen qu'elles aient de nous gouverner. Chez elles la jalousie est un sentiment vrai, il est produit par l'instinct de la conservation; il renferme l'alternative de vivre ou mourir. Mais chez l'homme, cette affection presque indéfinissable est toujours un contre-sens quand il ne s'en sert pas comme d'un moyen.

Avoir de la jalousie pour une femme dont on est aimé constitue de singuliers vices de raisonnement. Nous sommes aimés ou nous ne le sommes pas : placée à ces deux extrêmes, la jalousie est un sentiment inutile en l'homme. Elle ne s'explique peut-être pas plus que la peur, et peut-être la jalousie est-elle la peur en amour. Mais ce n'est pas douter de sa femme, c'est douter de soi-même.

Être jaloux, c'est tout à la fois le comble de l'égoïsme, l'amour-propre en défaut, et l'irritation d'une fausse vanité. Les femmes entretiennent avec un soin merveilleux ce sentiment ridicule, parce qu'elles lui doivent des cachemires, l'argent de leur toilette, des diamants, et que pour elles c'est le thermomètre de leur puissance. Aussi, si vous ne paraissiez pas aveuglé par la jalousie, votre femme se tiendrait sur ses gardes; car il n'existe qu'un seul piége dont elle ne se défiera pas, c'est celui qu'elle se tendra elle-même.

Ainsi une femme doit devenir facilement la dupe d'un mari assez habile pour donner à l'inévitable révolution qui se fait tôt ou tard en elle, la savante direction que nous venons d'indiquer.

Alors vous transporterez dans votre ménage ce singulier phénomène dont la géométrie nous a démontré l'existence dans les asymptotes. Votre femme tendra toujours à vous minotauriser, sans y parvenir. Semblable à ces nœuds qui ne se serrent jamais si fortement que quand on les dénoue, elle travaillera dans l'intérêt de votre pouvoir, en croyant travailler à son indépendance.

Le dernier degré du *bien-jouer* chez un prince est de persuader à son peuple qu'il se bat pour lui, quand il le fait tuer pour son trône.

Mais bien des maris trouveront une difficulté primitive à l'exécution de ce plan de campagne. Si la dissimulation de la femme est profonde, à quels signes reconnaître le moment où elle apercevra les ressorts de la longue mystification dont elle aura été victime?

D'abord la Méditation de la Douane et la Théorie du Lit ont déjà développé plusieurs moyens de deviner la pensée féminine; mais nous n'avons pas la prétention d'épuiser dans ce livre toutes les ressources de l'esprit humain. Elles sont immenses. En voici une preuve. Le jour des Saturnales, les Romains découvraient plus de choses, sur le compte de leurs esclaves, en dix minutes, qu'ils n'en pouvaient apprendre pendant le reste de l'année! Il faut savoir créer des Saturnales dans un ménage, et imiter Gessler qui, après avoir vu Guillaume Tell abattre la pomme sur la tête de son enfant, a dû se dire :

— Voilà un homme dont il faut se défaire, car il ne me manquerait pas, s'il voulait me tuer.

Vous comprenez que, si votre femme veut boire du vin de Roussillon, manger des filets de mouton, sortir à toute heure, et lire l'Encyclopédie, vous l'y engagerez de la manière la plus pressante. D'abord elle entrera en défiance contre ses propres désirs en vous voyant agir en sens inverse de tous vos systèmes précédents. Elle supposera un intérêt imaginaire à ce revirement de politique, et, alors, ce que vous lui donneriez de liberté l'inquiétera de manière à l'empêcher d'en jouir. Quant aux malheurs que pourrait amener ce changement, l'avenir y pourvoira. En révolution, le premier de tous les principes est de diriger le mal qu'on ne saurait empêcher, et d'appeler la foudre par des paratonnerres, pour la conduire dans un puits.

Enfin le dernier acte de la comédie se prépare. L'amant qui, depuis le jour où le plus faible de tous les *premiers symptômes* s'est déclaré chez votre femme, jusqu'au moment où la *révolution conjugale* s'opère, a voltigé soit comme figure matérielle, soit comme être de raison, L'AMANT, appelé d'un signe par elle, a dit : — Me voilà!



MÉDITATION XIX.

DE L'AMANT.

Nous offrons les maximes suivantes à vos méditations.

Il faudrait désespérer de la race humaine, si elles n'avaient été faites qu'en 1830; mais elles établissent d'une manière si catégorique les rapports et les dissemblances qui existent entre vous, votre femme et un amant; elles doivent éclairer si brillamment votre politique, et vous accuser si juste les forces de l'ennemi, que le magister a fait toute abnégation d'amour-propre, et si, par hasard, il s'y trouvait une seule pensée neuve, mettez-la sur le compte du diable qui conseilla l'ouvrage.

I.

Parler d'amour, c'est faire l'amour.

II.

Chez un amant, le désir le plus vulgaire se produit toujours comme l'élan d'une admiration consciencieuse.

III.

Un amant a toutes les qualités et tous les défauts qu'un mari n'a pas.

IV.

Un amant ne donne pas seulement la vie à tout, il fait aussi oublier la vie : le mari ne donne la vie à rien.

V.

Toutes les singeries de sensibilité qu'une femme fait abusent toujours un amant; et, là où un mari hausse nécessairement les épaules, un amant admire.

VI.

Un amant ne trahit que par ses manières le degré d'intimité auquel il est arrivé avec une femme mariée.

VII.

Une femme ne sait pas toujours pourquoi elle aime. Il est rare qu'un homme n'ait pas un intérêt à aimer. Un mari doit trouver cette secrète raison d'égoïsme, car elle sera pour lui le levier d'Archimède.

VIII.

Un mari de talent ne suppose jamais ouvertement que sa femme a un amant.

IX.

Un amant obéit à tous les caprices d'une femme, et, comme un homme n'est jamais vil dans les bras de sa maîtresse, il emploiera pour lui plaire des moyens qui souvent répugnent à un mari.

X.

Un amant apprend à une femme tout ce qu'un mari lui a caché.

XI.

Toutes les sensations qu'une femme apporte à son amant, elle les échange; elles lui reviennent toujours plus fortes, elles sont aussi riches de ce qu'elles ont donné que de ce qu'elles ont reçu. C'est un commerce où presque tous les maris finissent par faire banqueroute.

XII.

Un amant ne parle à une femme que de ce qui peut la grandir, tandis qu'un mari, même en aimant, ne peut se défendre de donner des conseils qui ont toujours un air de blâme.

XIII.

Un amant procède toujours de sa maîtresse à lui; c'est le contraire chez les maris.

XIV.

Un amant a toujours le désir de paraître aimable. Il y a dans ce sentiment un principe d'exagération qui mène au ridicule, et dont il faut savoir profiter.

XV.

Quand un crime est commis, le juge d'instruction sait (sauf le cas d'un forçat libéré qui assassine au hasard) qu'il n'existe pas plus de cinq personnes auxquelles il puisse attribuer le coup. Il part de là pour établir ses conjectures. Un mari doit raisonner comme le juge : il n'a pas trois personnes à soupçonner dans la société, quand il veut chercher quel est l'amant de sa femme.

XVI.

Un amant n'a jamais tort.

XVII.

L'amant d'une femme mariée vient lui dire : « Madame, vous avez besoin de repos. Vous avez à donner l'exemple de la vertu à vos enfants. Vous avez juré de faire le bonheur d'un mari qui, à quelques défauts près (et j'en ai plus que lui), mérite votre estime. Eh bien, il faut me sacrifier votre famille et votre vie, parce que j'ai vu que vous aviez une jolie jambe. Qu'il ne vous échappe même pas un murmure; car un regret est une offense, que je punirais d'une peine plus sévère que celle dont la loi menace les épouses adultères. Pour prix de ces sacrifices, je vous apporte autant de plaisirs que de peines. » Chose incroyable, un amant triomphe!... La forme qu'il donne à son discours fait tout passer. Il ne dit jamais qu'un mot : « J'aime. » Un amant est un héraut qui proclame ou le mérite, ou la beauté, ou l'esprit d'une femme. Que proclame un mari?...

Somme toute, l'amour qu'une femme mariée inspire ou celui qu'elle ressent est le sentiment le moins flatteur qu'il y ait au monde : chez elle, c'est une immense vanité; chez son amant, c'est égoïsme. L'amant d'une femme mariée contracte trop d'obligations, pour qu'il se rencontre trois hommes par siècle qui daignent s'acquitter; il devrait consacrer toute sa vie à sa maîtresse, qu'il finit toujours par abandonner : l'un et l'autre le savent, et depuis que les sociétés existent, l'une a toujours été aussi sublime que l'autre a été ingrat. Une grande passion excite quelquefois la pitié des juges qui les condamnent; mais où voyez-vous des passions vraies et durables? Quelle puissance ne faut-il pas à un mari, pour lutter avec succès contre un homme dont les prestiges amènent une femme à se soumettre à de tels malheurs!

Nous estimons que, règle générale, un mari peut, en sachant bien employer les moyens de défense que nous avons déjà développés, amener sa femme jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, non pas sans qu'elle ait choisi d'amant, mais sans qu'elle ait commis le grand crime. Il se rencontre bien çà et là des hommes qui, doués d'un profond génie conjugal, peuvent conserver leurs femmes pour eux seuls, corps

et âme, jusqu'à trente ou trente cinq-ans; mais ce sont de ces exceptions qui causent une sorte de scandale et d'effroi. Ce phénomène n'arrive guère qu'en province, où la vie étant diaphane et les maisons vitrifiées, un homme s'y trouve ainsi armé d'un immense pouvoir. Cette miraculeuse assistance donnée à un mari par les hommes et les choses s'évanouit toujours au milieu d'une ville dont la population monte à deux cent cinquante mille âmes.

Alors, il serait à peu près prouvé que l'âge de trente ans est l'âge critique de la vertu. Ce serait donc à ce moment qu'une femme devient d'une garde si difficile, que, pour réussir à toujours l'enchaîner dans le paradis conjugal, il faut en venir à l'emploi des derniers moyens de défense qui nous restent et que vont dévoiler l'*Essai sur la police*, l'*Art de rentrer chez soi*, et les *Péripéties*.



MÉDITATION XX.

ESSAI SUR LA POLICE.

La police conjugale se compose de tous les moyens que vous donnent les lois, les mœurs, la force et la ruse pour empêcher votre femme d'accomplir les trois actes qui constituent en quelque sorte la vie de l'amour: s'écrire, se voir, se parler.

La police se combine plus ou moins avec plusieurs des moyens de défense que contiennent les Méditations précédentes. L'instinct seul peut indiquer dans quelles proportions et dans quelles occasions ces divers éléments doivent être employés. Le système entier a quelque chose d'élastique: un mari habile devinera aisément comment il faut le plier, l'étendre, le resserrer. A l'aide de la police, un homme peut amener sa femme à quarante ans, pure de toute faute.

Nous diviserons ce traité de police en cinq paragraphes.

§ I. Des Souricières.
§ II. De la Correspondance.
§ III. Des Espions.
§ IV. L'Index.
§ V. Du Budget.

---

§ I.

DES SOURICIÈRES.

Malgré la gravité de la crise à laquelle arrive un mari, nous ne supposons pas que l'amant ait complétement acquis *droit de bourgeoisie* dans la cité conjugale. Souvent, bien des maris se doutent que leurs femmes ont un amant, et ne savent sur qui, des cinq ou six élus dont nous avons parlé, arrêter leurs soupçons. Cette hésitation provient sans doute d'une infirmité morale, au secours de laquelle le professeur doit venir.

Fouché avait dans Paris trois ou quatre maisons où venaient les gens de la plus haute distinction. Les maîtresses de ces logis lui étaient dévouées, et ce dévouement coûtait d'assez fortes sommes à l'État. Il nommait ces sociétés, dont personne ne se défia dans le temps, ses *souricières*. Plus d'une arrestation s'y fit au sortir d'un bal où la plus brillante compagnie de Paris avait été complice de l'oratorien.

L'art de présenter quelques fragments de noix grillée, afin de voir votre femme avancer sa blanche main dans le piége, est très-circonscrit, car une femme est bien certainement sur ses gardes; cependant, nous comptons au moins trois genres de souricières: l'Irrésistible, la Fallacieuse, et celle a Détente.

DE L'IRRÉSISTIBLE.

Deux maris étant donnés, et qui seront A, B, sont supposés vouloir découvrir quels sont les amants de leurs femmes. Nous mettrons le mari A au centre d'une table chargée des plus belles pyramides de fruits, de cristaux, de sucreries, de liqueurs, et le mari B sera sur tel point de ce cercle brillant qu'il vous plaira de supposer. Le vin de Champagne a circulé, tous les yeux brillent et toutes les langues sont en mouvement.

MARI A, *épluchant un marron.*

Eh bien, moi, j'admire les gens de lettres, mais de loin; car je les trouve insupportables. Ils ont une conversation despotique. Je ne sais ce qui nous blesse le plus de leurs défauts ou de leurs qualités; car il semble vraiment que la supériorité de l'esprit ne serve qu'à mettre en relief leurs défauts et leurs qualités. Bref... (*il gobe son marron*) ce sont des élixirs si vous voulez, mais dont il faut user sobrement.

FEMME B, *qui était attentive.*

Mais, monsieur A, vous êtes bien difficile! (*Elle sourit malicieusement.*) Il me semble que les sots ont tout autant de défauts que les gens de talent, à cette différence près, qu'ils ne savent pas se les faire pardonner!

MARI A, *piqué*.

Vous conviendrez, au moins, madame, qu'ils ne sont guère aimables auprès de vous....

FEMME B, *vivement*.

Qui vous l'a dit?

MARI A, *souriant*.

Ne vous écrasent-ils pas à toute heure de leur supériorité? La vanité est si puissante dans leurs âmes, qu'entre vous et eux il doit y avoir un double emploi....

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON, *à part à la* FEMME A.

Tu l'as bien mérité, ma chère.. (*La* FEMME A *lève les épaules.*)

MARI A, *continuant toujours*.

Puis, l'habitude qu'ils ont de combiner des idées leur révélant le mécanisme des sentiments, pour eux l'amour devient purement physique, et l'on sait qu'ils ne brillent pas....

FEMME B, *se pinçant les lèvres et interrompant*.

Il me semble, monsieur, que nous sommes seules juges de ce procès-là. Mais je conçois que les gens du monde n'aiment pas les gens de lettres!.. Allez, il vous est plus facile de les critiquer que de leur ressembler.

MARI A, *dédaigneusement*.

Oh! madame, les gens du monde peuvent attaquer les auteurs du temps présent, sans être taxés d'envie. Il y a tel homme de salon qui, s'il écrivait...

FEMME B, *avec chaleur*.

Malheureusement pour vous, monsieur, quelques-uns de vos amis de la chambre ont écrit des romans... Avez-vous pu les lire?... Mais vraiment, aujourd'hui, il faut faire des recherches historiques pour la moindre conception; il faut...

MARI B, *ne répondant plus à sa voisine, et à part*.

Oh! oh! est-ce que ce serait M. de L. (l'auteur des *Rêves d'une jeune fille*) que ma femme aimerait?... Cela est singulier, je croyais que c'était le docteur M.... Voyons.. (*Haut.*) Savez-vous, ma chère, que vous avez raison dans ce que vous dites? (*On rit.*) Vraiment je préférerai toujours avoir dans mon salon des artistes et des gens de lettres (*à part:* quand nous recevrons), à y voir des gens d'autres métiers. Au moins les artistes parlent de choses qui sont à peu près à la portée de tous les esprits; car quelle est la personne qui ne se croit pas du goût? Mais les juges, les avocats, les médecins surtout.. Ah! j'avoue que les entendre toujours parler procès et maladie, ces deux genres d'infirmités humaines qui....

FEMME B, *quittant sa conversation avec sa voisine pour répondre à son mari.*

Ah! les médecins sont insupportables!...

FEMME A, *la voisine du* MARI B, *parlant en même temps.*

Mais qu'est-ce que vous dites donc là, mon voisin?... Vous vous trompez étrangement. Aujourd'hui personne ne veut avoir l'air d'être ce qu'il est: les médecins, puisque vous citez les médecins, s'efforcent toujours de ne pas s'entretenir de l'art qu'ils professent. Ils parlent politique, modes, spectacles, racontent, font des livres mieux que les autres même, et il y a loin d'un médecin d'aujourd'hui à ceux de Molière..

MARI A, *à part*.

Ouais! ma femme aimerait le docteur M.....? Voilà qui est particulier. (*Haut.*) Cela est possible, ma chère, mais je ne donnerais pas mon chien à soigner aux médecins qui écrivent...

FEMME A, *interrompant son mari*.

Cela est injuste; je connais des gens qui ont cinq à six places et en qui le gouvernement paraît avoir assez de confiance; d'ailleurs il est plaisant, monsieur A, que ce soit vous qui disiez cela, vous qui faites le plus grand cas du docteur M...

MARI A, *à part*.

Plus de doute.

LA FALLACIEUSE.

UN MARI, *rentrant chez lui*.

Ma chère, nous sommes invités par madame de *** au concert qu'elle donnera mardi prochain. Je comptais y aller pour parler au jeune cousin du ministre, qui devait y chanter; mais il est allé à Frouville chez sa tante. Que prétends-tu faire?...

LA FEMME.

Mais les concerts m'ennuient à la mort!... Il faut rester clouée sur une chaise des heures entières sans rien dire... Tu sais bien d'ailleurs que nous dînons ce jour-là chez ma mère, et qu'il nous est impossible de manquer à lui souhaiter sa fête.

LE MARI, *négligemment*.

Ah! c'est vrai.

(*Trois jours après.*)

LE MARI, *en se couchant*.

Tu ne sais pas, mon ange? Demain, je te laisse-

rai chez ta mère, parce que le comte est revenu de Frouville, et qu'il sera chez madame de ***.

LA FEMME, *vivement.*

Mais pourquoi irais-tu donc tout seul? Voyez un peu!...

—

LA SOURICIÈRE A DÉTENTE.

LA FEMME.

Pourquoi vous en allez-vous donc de si bonne heure, ce soir?...

LE MARI, *mystérieusement.*

Ah! c'est pour une affaire d'autant plus douloureuse, que je ne vois vraiment pas comment je vais faire pour l'arranger!...

LA FEMME.

De quoi s'agit-il donc? — Charles... tu es un monstre si tu ne me dis pas ce que tu vas faire...

LE MARI.

Ma chère, cet étourdi de Prosper Magnan a un duel avec M. de Fontanges, à propos d'une fille d'Opéra... Qu'as-tu donc?...

LA FEMME.

Rien... Il fait très-chaud ici. Ensuite je ne sais pas d'où cela peut venir... mais pendant toute la journée... il m'a monté des feux au visage...

LE MARI, *à part.*

Elle aime M. de Fontanges!... (*Haut.*) Célestine! (*Il crie plus fort.*) Célestine, accourez donc, madame se trouve mal!...

—

Vous comprenez qu'un mari d'esprit doit trouver mille manières de tendre ces trois espèces de souricières.

---

§ II.

DE LA CORRESPONDANCE.

Écrire une lettre et la faire jeter à la poste; recevoir la réponse, la lire et la brûler : voilà la correspondance réduite à sa plus simple expression.

Cependant examinez quelles immenses ressources la civilisation, nos mœurs et l'amour ont mises à la disposition des femmes, pour soustraire ces actes matériels à la pénétration maritale.

La boîte inexorable qui tend une bouche ouverte à tous venants reçoit sa pâture budgétaire de toutes mains.

Il y a l'invention fatale des *bureaux restants*. Un amant trouve dans le monde cent charitables personnes, masculines ou féminines, qui, à charge de revanche, glisseront le doux billet dans la main amoureuse et intelligente de sa belle maîtresse.

La correspondance est un Protée. Il y a des encres sympathiques, et un jeune célibataire nous a confié avoir écrit une lettre sur la garde blanche d'un livre nouveau qui, demandé au libraire par le mari, est arrivé entre les mains de sa maîtresse prévenue la veille de cette ruse adorable

La femme amoureuse qui redoutera la jalousie d'un mari, écrira, lira des billets doux pendant le temps consacré à ces mystérieuses occupations pendant lesquelles le mari le plus tyrannique est obligé de la laisser libre.

Enfin les amants ont tous l'art de créer une télégraphie particulière dont il est bien difficile de comprendre les capricieux signaux. Au bal, une fleur bizarrement placée dans la coiffure; au spectacle, un mouchoir déplié sur le devant de la loge; une démangeaison au nez; la couleur particulière d'une ceinture; un chapeau mis ou ôté; une robe portée plutôt que telle autre; une romance chantée dans un concert, ou des notes particulières touchées au piano; un regard fixé sur un point convenu, tout, jusqu'à l'orgue de Barbarie qui passe sous vos fenêtres, et s'en va si l'on ouvre une persienne, jusqu'à l'annonce d'un cheval à vendre insérée dans le journal, et même jusqu'à *vous*, tout sera correspondance.

En effet, que de fois une femme aura prié malicieusement son mari de lui faire telle commission, d'aller à tel magasin, dans telle maison, en ayant prévenu son amant que votre présence à tel endroit est un oui ou un non!

Ici le professeur avoue à sa honte qu'il n'existe aucun moyen d'empêcher deux amants de correspondre. Mais le machiavélisme marital se relève plus fort de cette impuissance qu'il ne l'a jamais été d'aucun moyen coercitif.

Une convention qui doit rester sacrée entre les époux, est celle par laquelle ils se jurent l'un à l'autre de respecter le cachet de leurs lettres respectives. Celui-là est un mari habile qui consacre ce principe en entrant en ménage, et qui sait y obéir consciencieusement.

En laissant à une femme la liberté la plus illimitée d'écrire et de recevoir des lettres, vous vous ménagez le moyen d'apprendre le moment où elle correspondra avec son amant.

Mais en supposant que votre femme se défiât de

vous, et qu'elle couvrît des ombres les plus impénétrables les ressorts qu'elle emploiera pour vous dérober sa correspondance, n'est-ce pas ici le lieu de déployer cette puissance intellectuelle dont nous vous avons armé dans la Méditation de la Douane ? L'homme qui ne voit pas quand sa femme a écrit à son amant ou quand elle en a reçu une réponse, est un mari incomplet.

L'étude profonde que vous devez faire des mouvements, des actions, des gestes, des regards de votre femme, sera peut-être pénible et fatigante, mais elle durera peu; car il ne s'agit que de découvrir quand votre femme et son amant correspondent et de quelle manière.

Nous ne pouvons pas croire qu'un mari, même d'une médiocre intelligence, ne sache pas deviner cette manœuvre féminine, quand il soupçonne qu'elle a lieu.

Maintenant jugez, par une seule aventure, de tous les moyens de police et de répression que vous offre la correspondance.

Un jeune avocat, auquel une passion frénétique révéla quelques-uns des principes consacrés dans cette importante partie de notre ouvrage, avait épousé une jeune personne dont il était faiblement aimé (ce qu'il considéra comme un très-grand bonheur); et, au bout d'une seule année de mariage, il s'aperçut que sa chère Anna (elle s'appelait Anna) aimait le premier commis d'un agent de change.

Adolphe Bodson était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, d'une jolie figure, aimant à s'amuser, comme tous les célibataires possibles. Il était économe, probe, avait un cœur excellent, montait bien à cheval, parlait spirituellement, tenait de fort beaux cheveux noirs toujours frisés, et sa mise ne manquait pas d'élégance. Bref, il aurait fait honneur et profit à une duchesse. L'avocat était laid, petit, trapu, carré, chafouin et mari. Anna, belle et grande, avait des yeux fendus en amande, le teint blanc, et les traits délicats. Elle était tout amour, et la passion animait son regard d'une expression magique. Elle appartenait à une famille pauvre; maître Lebrun avait douze mille livres de rente : tout est expliqué.

Un soir, Lebrun rentre chez lui d'un air visiblement abattu. Il passe dans son cabinet pour y travailler; mais il revient aussitôt chez sa femme en grelottant, car il a la fièvre, et ne tarde pas à se mettre au lit. Il gémit, plaint ses clients, et surtout une pauvre veuve dont il devait, le lendemain même, sauver la fortune par une transaction. Le rendez-vous était pris avec les gens d'affaires, et il se sentait hors d'état d'y aller. Après avoir sommeillé un quart d'heure, il se réveille, et d'une voix faible, prie sa femme d'écrire à l'un de ses amis intimes de le remplacer dans la conférence qui a lieu le lendemain. Il dicte une longue lettre, et suit, du regard, l'espace que prennent ses phrases sur le papier. Quand il fallut commencer le recto du second feuillet, l'avocat était en train de peindre à son confrère la joie que sa cliente aurait, si la transaction était signée, et le fatal recto commençait par ces mots :

Mon bon ami, allez, ah! allez aussitôt chez madame de Vernon; vous y serez attendu bien impatiemment. Elle demeure rue du Sentier, n° 7. Pardonnez-moi de vous en dire si peu, mais je compte sur votre admirable sens pour deviner ce que je ne puis expliquer.

Tout à vous.

— Donnez-moi la lettre, dit l'avocat, pour que je voie s'il n'y a pas de fautes, avant de la signer.

L'infortunée, dont la prudence avait été endormie par la nature de cette épître hérissée presque tout entière des termes les plus barbares de la langue judiciaire, livre la lettre.

Aussitôt que Lebrun possède le fallacieux écrit, il se plaint, se tortille, et réclame je ne sais quel bon office de sa femme.

Elle s'absente deux minutes, pendant lesquelles l'avocat saute hors du lit, plie un papier en forme de lettre, et cache la missive écrite par sa femme. Quand Anna revient, l'habile mari cachette le papier blanc, le fait adresser, par elle, à celui de ses amis auquel la lettre soustraite semblait destinée, et la pauvre créature remet le candide message à un domestique.

Lebrun paraît se calmer insensiblement, il s'endort ou fait semblant; et le lendemain matin il affecte encore d'avoir de vagues douleurs.

Deux jours après, il enlève le premier feuillet de la lettre, met un *e* au mot tout, dans cette phrase, *tout à vous*, il plie mystérieusement le papier innocemment faussaire, le cachette, sort de la chambre conjugale, appelle la soubrette et lui dit :

— Madame vous prie de porter cela chez M. Adolphe Bodson, courez...

Il voit partir la femme de chambre; et aussitôt après, il prétexte une affaire et s'en va, rue du Sentier, à l'adresse indiquée.

Il attend paisiblement son rival, chez l'ami qui s'était prêté à son dessein. L'amant, ivre de bonheur, accourt, demande madame de Vernon; il est introduit, et se trouve face à face avec maître Lebrun, qui lui montre un visage pâle, mais froid, des yeux tranquilles, mais implacables.

— Monsieur, dit-il d'une voix émue au jeune commis dont le cœur palpita de terreur, vous aimez ma femme, vous essayez de lui plaire; je ne saurai

vous en vouloir, puisque à votre place et à votre âge, j'en eusse fait tout autant. Mais Anna est au désespoir, vous avez troublé sa félicité, l'enfer est dans son cœur. Aussi m'a-t-elle tout confié. Une querelle facilement apaisée l'avait poussée à vous écrire le billet que vous avez reçu; elle m'a envoyé ici à sa place. Je ne vous dirai pas, monsieur, qu'en persistant dans vos projets de séduction, vous feriez le malheur de celle que vous aimez; que vous la priveriez de mon estime, et un jour de la vôtre; que vous signeriez votre crime jusque dans l'avenir en préparant peut-être des chagrins à mes enfants; je ne vous parle même pas de l'amertume que vous jetteriez dans ma vie; malheureusement, ce sont des chansons!... Mais je vous déclare, monsieur, que la moindre démarche de votre part serait le signal d'un crime; car je ne me fierais pas à un duel pour vous percer le cœur!...

Là, les yeux de l'avocat distillèrent la mort.

— Eh, monsieur, reprit-il d'une voix plus douce, vous êtes jeune, vous avez le cœur généreux; faites un sacrifice au bonheur à venir de celle que vous aimez... Abandonnez-la, ne la revoyez jamais. Et s'il vous faut absolument quelqu'un de la famille, j'ai une jeune tante que personne n'a pu fixer; elle est charmante, pleine d'esprit et riche : entreprenez sa conversion, et laissez en repos une femme vertueuse.

Ce mélange de plaisanterie et de terreur, la fixité du regard et le son de voix profond du mari, firent une incroyable impression sur l'amant.

Il resta deux minutes interdit, comme les gens trop passionnés, auxquels la violence d'un choc enlève toute présence d'esprit.

Si Anna eut des amants (pure hypothèse), ce ne fut certes pas Adolphe Bodson.

Ce fait peut servir à vous faire comprendre que la correspondance est un poignard à deux tranchants, qui profite autant à la défense du mari qu'à l'*inconséquence* de la femme. Vous favoriserez donc la correspondance, par la même raison que M. le préfet de police fait allumer soigneusement les réverbères de Paris.

---

§ III.

DES ESPIONS.

S'abaisser jusqu'à mendier des révélations auprès de ses gens, tomber plus bas qu'eux en leur payant une confidence, ce n'est pas un crime; c'est peut-être une lâcheté, mais c'est assurément une sottise; car rien ne vous garantit la probité d'un domestique qui trahit sa maîtresse; et vous ne saurez jamais s'il est dans vos intérêts ou dans ceux de votre femme. Ce point sera donc une chose jugée sans retour.

La nature, cette bonne et tendre parente, a placé près d'une mère de famille les espions les plus sûrs et les plus fins, les plus véridiques et en même temps les plus discrets qu'il y ait au monde. Ils sont muets et ils parlent, ils voient tout et ne paraissent rien voir.

Un jour, un de mes amis me rencontre sur le boulevard; il m'invite à dîner, et nous allons chez lui.

La table était déjà servie, et la maîtresse du logis distribuait à ses deux filles des assiettes pleines d'un fumant potage. « Voilà de mes *premiers symptômes,* » me dis-je.

Nous nous asseyons. Le premier mot du mari, qui n'y entendait pas finesse et ne parlait que par désœuvrement, fut de demander :

— Est-il venu quelqu'un aujourd'hui?...

— Pas un chat! lui répond sa femme sans le regarder.

Je n'oublierai jamais la vivacité avec laquelle les deux filles levèrent les yeux sur leur mère. L'aînée surtout, âgée de huit ans, eut quelque chose de particulier dans le regard. Il y eut tout à la fois des révélations et du mystère, de la curiosité et du silence, de l'étonnement et de la sécurité. S'il y eut quelque chose de comparable à la vélocité avec laquelle cette flamme candide s'échappa de leurs yeux, ce fut la prudence avec laquelle elles déroulèrent toutes deux, comme des jalousies, les plis gracieux de leurs blanches paupières.

Douces et charmantes créatures qui, depuis l'âge de neuf ans jusqu'à la nubilité, faites souvent le tourment d'une mère, même quand elle n'est pas coquette, est-ce donc par privilége ou par instinct que vos jeunes oreilles entendent le plus faible éclat d'une voix d'homme, au travers des murs et des portes; que vos yeux voient tout, que votre jeune esprit s'exerce à deviner même la signification d'un mot dit en l'air, même celle que peut avoir le moindre geste de vos mères?

Il y a de la reconnaissance et je ne sais quoi d'instinctif dans la prédilection des pères pour leurs filles et des mères pour leurs garçons.

Mais l'art d'instituer des espions, en quelque sorte matériels, est un enfantillage, et rien n'est plus facile de trouver mieux que ce bedeau qui s'avisa de placer des coquilles d'œufs dans son lit, et qui n'obtint d'autre compliment de condoléance de la part de son compère stupéfait, que : « Tu ne les aurais pas si bien cassés! »

Le maréchal de Saxe ne donna guère plus de consolation à la Popelinière, quand ils découvrirent

ensemble cette fameuse cheminée tournante, inventée par le duc de Richelieu.

— Voilà le plus bel ouvrage à cornes que j'aie jamais vu!... s'écria le vainqueur de Fontenoi.

Espérons que votre espionnage ne vous apprendra encore rien d'aussi fâcheux. Ces malheurs-là sont les fruits de la guerre civile, et nous n'y sommes pas.

---

§ IV.

L'INDEX.

Le pape ne met que des livres à l'index; vous marquerez d'un sceau de réprobation les hommes et les choses.

Interdit à madame d'aller au bain autre part que chez elle.

Interdit à madame de recevoir chez elle celui que vous soupçonnez être son amant, et toutes les personnes qui pourraient s'intéresser à leur amour.

Interdit à madame de se promener sans vous.

Mais les bizarreries auxquelles donnent naissance, dans chaque ménage, la diversité des caractères, les innombrables incidents des passions, et les habitudes des époux, impriment à ce *Livre noir* de tels changements, elles en multiplient ou en effacent les lignes avec une telle rapidité, qu'un ami de l'auteur appelait cet Index : l'*Histoire des variations de l'Église conjugale*.

Il n'existe que deux choses qu'on puisse soumettre à des principes fixes: la campagne et la promenade.

Un mari ne doit jamais mener ni laisser aller sa femme à la campagne. Ayez une terre, habitez-la, n'y recevez que des dames ou des vieillards, n'y laissez jamais votre femme seule. Mais la conduire, même pour une demi-journée, chez un autre... c'est devenir plus imprudent qu'une autruche.

Surveiller une femme à la campagne, est déjà l'œuvre la plus difficile à accomplir. Pourrez-vous être à la fois dans tous les halliers, grimper sur tous les arbres, suivre la trace d'un amant sur l'herbe foulée la nuit, mais que la rosée du matin redresse et fait renaître aux rayons du soleil? Aurez-vous un œil à chaque brèche des murs du parc? Oh! la campagne et le printemps!... ce sont les deux bras droits du célibat.

Quand une femme arrive à la crise dans laquelle nous supposons qu'elle se trouve, un mari doit rester à la ville jusqu'au moment de la guerre, ou se vouer à tous les déplaisirs d'un cruel espionnage.

En ce qui concerne la promenade, madame veut-elle aller aux fêtes, aux spectacles, au bois de Boulogne, sortir pour marchander des étoffes, voir les modes? Madame ira, sortira, verra, dans l'honorable compagnie de son maître et seigneur.

Si elle saisissait le moment où une occupation qu'il vous serait impossible d'abandonner vous réclame tout entier, pour essayer de vous surprendre une tacite adhésion à quelque sortie méditée; si, pour l'obtenir, elle se mettait à déployer tous les prestiges et toutes les séductions de ces scènes de câlineries dans lesquelles les femmes excellent et dont votre imagination peut deviner les féconds ressorts; eh bien, le professeur vous engage à vous laisser charmer, à vendre cher la permission demandée, et surtout à convaincre cette créature dont l'âme est, tour à tour, aussi mobile que l'eau, aussi ferme que l'acier, qu'il vous est défendu par l'importance de votre travail de quitter votre cabinet.

Mais aussitôt que votre femme aura mis le pied dans la rue, si elle va à pied, ne lui donnez pas le loisir de faire seulement cinquante pas, soyez sur ses traces et suivez-la, sans qu'elle puisse s'en apercevoir.

Il existe peut-être des Werthers dont cette inquisition va révolter les âmes tendres et délicates. Cette conduite n'est pas plus coupable que celle d'un propriétaire qui se relève la nuit et regarde par la fenêtre pour veiller sur les pêches de ses espaliers. Vous obtiendrez peut-être par là, avant que le crime ne soit commis, des renseignements exacts sur ces appartements que tant d'amoureux louent en ville sous des noms supposés. Si, par un hasard (dont Dieu vous garde), votre femme entrait dans une maison à vous suspecte, informez-vous si le logis a plusieurs issues.

Votre femme monte-t-elle en fiacre, qu'avez-vous à craindre? Un préfet de police auquel les maris auraient dû décerner une couronne d'or mat, n'a-t-il pas construit, sur chaque place de fiacres, une petite baraque où siége, son registre à la main, un incorruptible gardien de la morale publique? Ne sait-on pas où vont et d'où viennent ces gondoles parisiennes?

Un des principes vitaux de votre police sera d'accompagner parfois votre femme chez les fournisseurs de votre maison, si elle avait l'habitude d'y aller. Vous examinerez soigneusement s'il existe quelque familiarité entre elle et sa mercière, sa marchande de modes, sa couturière, etc. Vous appliquerez là les règles de la *Douane conjugale*, et vous tirerez vos conclusions.

Si, en votre absence, votre femme, sortie malgré vous, prétend avoir été à tel endroit, dans tel magasin, allez-y le lendemain, et tâchez de savoir si elle a dit la vérité.

Mais la passion vous dictera, mieux encore que cette Méditation, les ressources de la tyrannie con-

jugale, et nous arrêterons là ces fastidieux enseignements.

---

§ V.

DU BUDGET.

En esquissant le portrait d'un mari valide (voyez la Méditation *des Prédestinés*), nous lui avons soigneusement recommandé de cacher à sa femme la véritable somme à laquelle monte son revenu.

Tout en nous appuyant sur cette base pour établir notre système financier, nous espérons contribuer à faire tomber l'opinion assez généralement répandue, qu'il ne faut pas donner le maniement de l'argent à sa femme. Ce principe est une des erreurs populaires qui amènent le plus de contre-sens en ménage.

Et d'abord traitons la question de cœur avant la question d'argent.

Décréter une petite liste civile, pour votre femme et pour les exigences de la maison, et la lui verser comme une contribution, par douzièmes égaux et de mois en mois, emporte en soi quelque chose de petit, de mesquin, de resserré, qui ne peut convenir qu'à des âmes sordides ou méfiantes. En agissant ainsi, vous vous préparez d'immenses chagrins.

Je veux bien que, pendant les premières années de votre union *mellifique,* des scènes plus ou moins gracieuses, des plaisanteries de bon goût, des bourses élégantes, des caresses aient accompagné, décoré le don mensuel ; mais il arrivera un moment où l'étourderie de votre femme, une dissipation imprévue la forceront à implorer un emprunt dans la Chambre. Je suppose que vous accorderez toujours le bill d'indemnité, sans le vendre fort cher, par des discours, comme nos fidèles députés ne manquent pas de le faire. Ils payent, mais ils grognent; vous payerez et ferez des compliments; soit!

Mais dans la crise où nous sommes, les prévisions du budget annuel ne suffisent jamais. Il y a accroissement de fichus, de bonnets, de robes, il y a une dépense inappréciable nécessitée par les congrès, les courriers diplomatiques, par les voies et moyens de l'amour, tandis que les recettes restent les mêmes. Alors commence dans un ménage l'éducation la plus odieuse et la plus épouvantable qu'on puisse donner à une femme. Je ne sache guère que quelques âmes nobles et généreuses qui tiennent à plus haut prix que les millions la pureté du cœur, la franchise de l'âme, et qui pardonneraient mille fois une passion plutôt qu'un mensonge, dont l'instinctive délicatesse a deviné le principe de cette peste de l'âme, dernier degré de la corruption humaine.

Alors, en effet, se passent, dans un ménage, les scènes d'amour les plus délicieuses. Alors une femme s'assouplit, et, semblable à la plus brillante de toutes les cordes d'une harpe jetée devant le feu, elle se roule autour de vous, elle vous enlace, elle vous enserre ; elle se prête à toutes vos exigences ; jamais ses discours n'auront été plus tendres ; elle les prodigue, ou plutôt elle les vend ; elle arrive à tomber au-dessous d'une fille d'Opéra, car elle se prostitue à son mari. Dans ses plus doux baisers, il y a de l'argent ; dans ses paroles, il y a de l'argent. A ce métier, ses entrailles deviennent de plomb pour vous. L'usurier le plus poli, le plus perfide, ne soupèse pas mieux d'un regard la future valeur métallique d'un fils de famille auquel il fait signer un billet, que votre femme n'estime un de vos désirs, en sautant de branche en branche comme un écureuil qui se sauve, afin d'augmenter la somme d'argent par la somme d'appétence. Et ne croyez pas échapper à ses séductions : la nature a donné des trésors de coquetterie à une femme, et la société les a décuplés par ses modes, ses vêtements, ses broderies et ses pèlerines.

— Si je me marie, disait un des plus honorables généraux de nos anciennes armées, je ne mettrai pas un sou dans la corbeille...

—Et qu'y mettrez-vous donc, général?... dit une jeune personne.

— La clef du secrétaire.

La demoiselle fit une petite minauderie d'approbation. Elle agita doucement sa petite tête par un mouvement semblable à celui de l'aiguille aimantée ; son menton se releva légèrement, et il semblait qu'elle eût dit : « J'épouserais le général très-volontiers. »

Mais, comme question d'argent, quel intérêt voulez-vous donc que prenne une femme dans une machine où elle est gagée comme un teneur de livres ?

Examinez l'autre système.

En abandonnant à votre femme, sous couleur de confiance absolue, les deux tiers de votre fortune, et la laissant maîtresse de diriger l'administration conjugale, vous obtenez une estime que rien ne saurait effacer; car la confiance et la noblesse trouvent de puissants échos dans le cœur de la femme. Elle sera grevée d'une responsabilité qui élèvera souvent une barrière d'autant plus forte contre ses dissipations, qu'elle se la sera créée elle-même dans son cœur. Vous, vous avez fait d'abord une part au feu, et vous êtes sûr ensuite que votre femme ne s'avilira peut-être jamais.

Maintenant, en cherchant là des moyens de défense, considérez quelles admirables ressources vous offre ce plan de finances.

Vous aurez, dans votre ménage, une cote exacte

de la moralité de votre femme, comme celle de la Bourse donne la mesure du degré de confiance obtenu par le gouvernement.

En effet, pendant les premières années de votre mariage, votre femme se piquera de vous donner du luxe et de la satisfaction pour votre argent.

Elle instituera une table opulemment servie, renouvellera le mobilier, les équipages, aura toujours, dans le tiroir consacré au bien-aimé, une somme toute prête. Eh bien, dans les circonstances actuelles, le tiroir sera très-souvent vide, et monsieur dépensera beaucoup trop. Les économies ordonnées par la Chambre ne frappent jamais que sur les commis à douze cents francs; or, vous serez le commis à douze cents francs de votre ménage. Vous en rirez, puisque vous aurez amassé, capitalisé, géré le tiers de votre fortune pendant longtemps, semblable à Louis XV, qui s'était fait un petit trésor à part, *en cas de malheur,* disait-il.

Ainsi, votre femme parle-t-elle d'économie, ses discours équivaudront aux variations de la cote bursale. Vous pourrez deviner tous les progrès de l'amant par les fluctuations financières, et vous aurez tout concilié, *e sempre bene.*

Si, n'appréciant pas cet excès de confiance, votre femme dissipait un jour une forte partie de la fortune, d'abord il serait difficile que cette prodigalité atteignît au tiers des revenus gardé par vous depuis dix ans: mais ensuite, la Méditation sur les *Péripéties* vous apprendra qu'il y a, dans la crise même amenée par les folies de votre femme, d'immenses ressources pour tuer le Minotaure.

Enfin le secret du trésor entassé par vos soins ne doit être connu qu'à votre mort, et si vous aviez besoin d'y puiser pour venir au secours de votre femme, vous, toujours, serez censé avoir joué avec bonheur, ou avoir emprunté à un ami.

Tels sont les vrais principes en fait de budget conjugal.

La police conjugale a son martyrologe. Nous ne citerons qu'un seul fait, parce qu'il pourra faire comprendre la nécessité où sont les maris qui prennent des mesures aussi acerbes, de veiller sur eux-mêmes autant que sur leurs femmes.

Un vieil avare, demeurant à T..., ville de plaisir si jamais il en fut, avait épousé une jeune et jolie femme; et il en était tellement épris et jaloux que l'amour triompha de l'usure; car il quitta le commerce pour pouvoir mieux garder sa femme, ne faisant ainsi que changer d'avarice.

J'avoue que je dois la plus grande partie des observations contenues dans cet Essai, sans doute imparfait encore, à la personne qui a pu jadis étudier cet admirable phénomène conjugal.

Pour le peindre, il suffira d'un seul trait. Quand il allait à la campagne, il ne se couchait jamais sans avoir secrètement ratissé les allées de son parc dans un sens mystérieux, et il avait un râteau particulier pour le sable dont sa maison était entourée.

Il avait fait une étude particulière des vestiges laissés par les pieds des différentes personnes de sa maison; et, dès le matin, il en allait reconnaître les empreintes.

— Tout ceci est de haute futaie, disait-il à la personne dont j'ai parlé, en lui montrant son parc, car on ne voit rien dans les taillis...

Sa femme aimait un des plus charmants jeunes gens de la ville. Depuis neuf ans cette passion vivait, brillante et féconde en plaisirs au cœur des deux amants.

Ils s'étaient devinés d'un seul regard, au milieu d'un bal, et, en dansant, leurs doigts tremblants leur avaient révélé, à travers la peau parfumée de leurs gants, toute l'étendue de leur amour.

Depuis ce jour, ils avaient trouvé l'un et l'autre d'immenses ressources dans les riens dédaignés par les amants heureux. Un jour, le jeune homme amena son seul confident, d'un air mystérieux, dans un boudoir où, sur une table et sous des globes de verre, il conservait, avec plus de soin qu'il n'en aurait eu pour les plus belles pierreries du monde, des fleurs tombées de la coiffure de sa maîtresse, grâce à l'emportement de la danse, des brimborions arrachés à des arbres qu'elle avait touchés dans son parc. Il y avait là jusqu'à l'étroite empreinte laissée sur une terre argileuse par le pied de cette femme.—J'entendais, me dit plus tard ce confident, les fortes et sourdes palpitations de son cœur sonner au milieu du silence que nous gardâmes devant les richesses de ce musée d'amour.

Je levai les yeux au plafond comme pour confier au ciel un sentiment que je n'osais exprimer. — Pauvre humanité!... pensais-je...

— Madame de... m'a dit qu'un soir, au bal, on vous avait trouvé presque évanoui dans son salon de jeu?... lui demandai-je.

— Je crois bien, dit-il en voilant le feu de son regard, je lui avais baisé le bras!... Mais, ajouta-t-il en me serrant la main et me lançant un de ces regards qui semblent presser le cœur, son mari a dans ce moment-ci la goutte bien près de l'estomac...

Quelque temps après, le vieil avare revint à la vie, et parut avoir fait un nouveau bail; mais, au milieu de sa convalescence, il se mit au lit un matin, et mourut subitement. Des symptômes de poison éclatèrent si violemment sur le corps du défunt

que la justice informa, et les deux amants furent arrêtés.

Alors il se passa, devant la cour d'assises, la scène la plus déchirante qui jamais ait remué le cœur d'un jury. Dans l'instruction du procès, chacun des deux amants avait sans détour avoué le crime, et, par une même pensée, s'en était seul chargé, pour sauver, l'une son amant, l'autre sa maîtresse. Il se trouva deux coupables là où la justice n'en cherchait qu'un seul. Les débats ne furent que des démentis qu'ils se donnèrent l'un à l'autre avec toute la fureur du dévouement de l'amour.

Ils étaient réunis pour la première fois, mais sur le banc des criminels, et séparés par un gendarme. Ils furent condamnés à l'unanimité par des jurés en pleurs.

Personne, parmi ceux qui eurent le courage barbare de les voir conduire à l'échafaud, ne peut aujourd'hui parler d'eux sans frissonner. La religion leur avait arraché le repentir du crime, mais non l'abjuration de leur amour.

L'échafaud fut leur lit nuptial, et ils s'y couchèrent ensemble dans la longue nuit de la mort.

MÉDITATION XXI.

L'ART DE RENTRER CHEZ SOI.

Incapable de maîtriser les bouillants transports de son inquiétude, plus d'un mari commet la faute d'arriver au logis et d'entrer chez sa femme pour triompher de sa faiblesse, comme ces taureaux d'Espagne qui, animés par le *banderillo* rouge, éventrent de leurs cornes furieuses les chevaux et les matadors, picadors, toréadors et consorts.

Oh! rentrer d'un air craintif et doux, comme Mascarille qui s'attend à des coups de bâton et devient gai comme un pinson en trouvant son maître de belle humeur!... voilà qui est d'un homme sage!...

— Oui, ma chère amie, je sais qu'en mon absence vous aviez tout pouvoir de mal faire!... A votre place une autre aurait peut-être jeté la maison par les fenêtres, et vous n'avez cassé qu'un carreau! Dieu vous bénisse de votre clémence! Conduisez-vous toujours ainsi, et vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

Telles sont les idées que doivent trahir vos manières et votre physionomie; mais, à part, vous vous dites : — Il est peut-être venu!...

Apporter toujours une figure aimable au logis, est une des lois conjugales qui ne souffrent pas d'exception.

Mais l'art de ne sortir de chez soi que pour y rentrer quand la police vous a révélé une conspiration, mais savoir rentrer à propos... ah! ce sont des enseignements impossibles à formuler. Ici tout est finesse et tact. Les événements de la vie sont toujours plus féconds que l'imagination humaine. Aussi nous contenterons-nous d'essayer de doter ce livre d'une histoire digne d'être inscrite dans les archives de l'abbaye de Thélème. Elle aura l'immense mérite de vous dévoiler un nouveau moyen de défense, légèrement indiqué par l'un des aphorismes du professeur, et de mettre en action la morale de la présente Méditation, seule manière de vous instruire.

M. de B., officier d'ordonnance et momentanément attaché en qualité de secrétaire près de Louis Bonaparte, roi de Hollande, se trouvait au château de Saint-Leu, près Paris, où la reine Hortense tenait sa cour, et où toutes les dames de son service l'avaient accompagnée.

Le jeune officier était assez agréable, et blond. Il avait l'air pincé, paraissait un peu trop content de lui-même et trop infatué de l'ascendant militaire; du reste, passablement spirituel et très-complimenteur. Pourquoi toutes ses galanteries étaient-elles devenues insupportables à toutes les femmes de la reine?... C'est ce que l'histoire ne dit pas. Peut-être avait-il fait la faute d'offrir à toutes un même hommage?... Précisément. Mais, chez lui, c'était astuce. Il adorait, pour le moment, l'une d'entre elles, madame la comtesse de ***. La comtesse n'osait défendre son amant, parce qu'elle aurait ainsi avoué son secret, et, par une bizarrerie assez explicable, les épigrammes les plus sanglantes partaient de ses jolies lèvres, tandis que son cœur logeait l'image proprette du joli militaire.

Il existe une nature de femme auprès de laquelle réussissent les hommes un peu suffisants, dont la toilette est élégante et le pied bien chaussé. Ce sont les femmes à minauderies, délicates, et recherchées. La comtesse était, sauf les minauderies, qui, chez elle, avaient un caractère particulier d'innocence et de vérité, une de ces personnes-là. Elle appartenait à la famille des N..., où les bonnes manières sont conservées traditionnellement.

Son mari, le comte de..., était fils de la vieille duchesse de L., et il avait courbé la tête devant l'idole du jour. Napoléon l'ayant récemment nommé comte, il se flattait d'obtenir une ambassade; mais, en attendant, il se contentait d'une clef de chambellan; et s'il laissait sa femme auprès de la reine Hortense, c'était sans doute par calcul d'ambition.

— Mon fils, lui dit un matin sa mère, votre femme chasse de race. Elle aime M. de B.

— Vous plaisantez, ma mère? Il m'a emprunté hier cent napoléons.

— Si vous ne tenez pas plus à votre femme qu'à votre argent, n'en parlons plus! dit sèchement la vieille dame.

Le futur ambassadeur observa les deux amants, et ce fut en jouant au billard avec la reine, l'officier et sa femme, qu'il obtint une de ces preuves aussi légères en apparence, qu'elles sont irrécusables aux yeux d'un diplomate.

— Ils sont plus avancés qu'ils ne le croient eux-mêmes!... dit le comte de *** à sa mère.

Et il versa dans l'âme aussi savante que rusée de la duchesse le chagrin profond dont il était accablé par cette découverte amère. Il aimait la comtesse, et sa femme, sans avoir précisément ce qu'on nomme des principes, était mariée depuis trop peu de temps pour ne pas être encore attachée à ses devoirs.

La duchesse se chargea de sonder le cœur de sa bru. Elle jugea qu'il y avait encore de la ressource dans cette âme neuve et délicate; et elle promit à son fils de perdre M. de B. sans retour.

Un soir, au moment où les parties étaient finies, que toutes les dames avaient commencé une de ces causeries familières où se confisent les médisances, et que la comtesse faisait son service auprès de la reine, madame de L. saisit cette occasion pour apprendre à l'assemblée féminine le grand secret de l'amour de M. de B. pour sa bru. Toutes de se récrier. La duchesse ayant recueilli les voix, il fut décidé à l'unanimité que celle-là qui réussirait à chasser du château l'officier, rendrait un service signalé à la reine Hortense, qui en était excédée, et à toutes ses femmes qui le haïssaient, et pour cause. La vieille dame réclama l'assistance des belles conspiratrices, et chacune promit sa coopération à tout ce qui pourrait être tenté.

En quarante-huit heures, l'astucieuse belle-mère devint la confidente et de sa bru et de l'amant. Trois jours après, elle avait fait espérer au jeune officier la faveur d'un tête-à-tête à la suite d'un déjeuner. Il fut arrêté que M. de B. partirait le matin de bonne heure pour Paris et reviendrait secrètement. La reine avait annoncé le dessein d'aller, avec toute la compagnie, suivre, ce jour-là, une chasse au sanglier, et la comtesse devait feindre une indisposition. Le comte, ayant été envoyé à Paris par le roi Louis, donnait peu d'inquiétude.

Pour concevoir toute la perfidie du plan de la duchesse, il faut expliquer succinctement la disposition de l'appartement exigu qu'occupait la comtesse au château. Il était situé au premier étage, au-dessus des petits appartements de la reine, et au bout d'un long corridor. On entrait immédiatement dans une chambre à coucher, à droite et à gauche de laquelle se trouvaient deux cabinets. Celui de droite était un cabinet de toilette, et celui de gauche avait été récemment transformé en boudoir par la comtesse. On sait ce qu'est un cabinet de campagne : celui-là n'avait que les quatre murs. Il était décoré d'une tenture grise, et il n'y avait encore qu'un petit divan et un tapis; car l'ameublement devait en être achevé sous peu de jours. La duchesse n'avait conçu sa noirceur que d'après ces circonstances, qui, bien que légères en apparence, la servirent admirablement.

Sur les onze heures, un déjeuner délicat est préparé dans la chambre. L'officier, revenant de Paris, déchirait à coups d'éperons les flancs de son cheval, Il arrive enfin, il confie le noble animal à son valet, escalade les murs du parc, vole au château et parvient à la chambre sans avoir été vu même d'un jardinier.

Les officiers d'ordonnance portaient alors, si vous ne vous en souvenez pas, des pantalons collants, très-serrés, et un petit shako étroit et long, costume aussi favorable pour se faire admirer le jour d'une revue, qu'il est gênant dans un rendez-vous. La vieille femme avait calculé toute l'inopportunité de l'uniforme.

Le déjeuner fut d'une gaieté folle. La comtesse ni sa mère ne buvaient de vin; mais l'officier, qui connaissait le proverbe, sabla fort joliment autant de champagne qu'il en fallait pour aiguiser son amour et son esprit.

Le déjeuner terminé, l'officier regarda la belle-mère qui, poursuivant son rôle de complice, dit :

— J'entends une voiture, je crois!...

Et de sortir.

Elle rentre au bout de trois minutes.

— C'est le comte!... s'écria-t-elle en poussant les deux amants dans le boudoir. Soyez tranquilles!... leur dit-elle. Prenez donc votre shako! ajouta-t-elle en gourmandant par un geste l'imprudent jeune homme.

Elle recula vivement la table dans le cabinet de toilette; et, par ses soins, le désordre de la chambre se trouva entièrement réparé au moment où son fils apparut.

— Ma femme est malade?... demanda le comte.

— Non, mon ami, répond la mère. Son mal s'est promptement dissipé; elle est à la chasse, à ce que je crois?...

Puis elle lui fait un signe de tête comme pour lui dire : « Ils sont là!... »

— Mais êtes-vous folle, répond le comte à voix basse, de les enfermer ainsi?...

—Vous n'avez rien à craindre, reprit la duchesse, j'ai mis dans son vin...

— Quoi?...

— Le plus prompt de tous les purgatifs.

Entre le roi de Hollande. Il venait demander au

comte le résultat de la mission qu'il lui avait donnée. La duchesse essaya, par quelques-unes de ces phrases mystérieuses que savent si bien dire les femmes, d'obliger Sa Majesté à emmener le comte chez elle.

Aussitôt que les deux amants se trouvèrent dans le boudoir, la comtesse, stupéfaite en reconnaissant la voix de son mari, dit bien bas au séduisant officier :

— Ah! monsieur, vous voyez à quoi je me suis exposée pour vous!

— Mais, chère Marie! mon amour vous récompensera de tous vos sacrifices, et je te serai fidèle jusqu'à la mort. (*A part et en lui-même :* Oh! oh! quelle douleur!...)

— Ah! s'écria la jeune femme, qui se tordit les mains en entendant marcher son mari près de la porte du boudoir, il n'y a pas d'amour qui puisse payer de telles terreurs... Monsieur, ne m'approchez pas...

— O ma bien-aimée, mon cher trésor! dit-il en s'agenouillant avec respect, je serai pour toi ce que tu voudras que je sois!... Ordonne, je m'éloignerai. Rappelle-moi... je viendrai. Je serai le plus soumis, comme je veux être... (s.... D... j'ai la colique!) le plus constant des amants... O ma belle Marie! (Ah! je suis perdu. C'est à en mourir!...)

Ici l'officier marcha vers la fenêtre pour l'ouvrir et se précipiter la tête la première dans le jardin; mais il aperçut la reine Hortense et ses femmes. Alors il se tourna vers la comtesse en portant la main à la partie la plus décisive de son uniforme, et, dans son désespoir, il s'écria d'une voix étouffée :

— Pardon, madame, mais il m'est impossible d'y tenir plus longtemps.

— Monsieur, êtes-vous fou?... s'écria la jeune femme en s'apercevant que l'amour seul n'agitait pas cette figure égarée.

L'officier, pleurant de rage, se replia vivement sur le shako qu'il avait jeté dans un coin.

— Eh bien, comtesse..., disait la reine Hortense en entrant dans la chambre à coucher d'où le comte et le roi venaient de sortir, comment allez-vous? Mais où est-elle donc?

— Madame!... s'écria la jeune femme en s'élançant à la porte du boudoir, n'entrez pas!... Ah! mon Dieu, n'entrez pas!

La comtesse se tut, car elle vit toutes ses compagnes dans la chambre. Elle regarda la reine. Hortense, qui avait autant d'indulgence que de curiosité, fit un geste, et toute sa suite se retira.

Le même jour, l'officier part pour l'armée, arrive aux avant-postes, cherche la mort et la trouve. C'était un brave, mais ce n'était pas un philosophe.

On prétend qu'un de nos peintres les plus célèbres, ayant conçu pour la femme d'un de ses amis un amour qui fut partagé, eut à subir toutes les horreurs d'un semblable rendez-vous que le mari avait préparé par vengeance; mais, s'il faut en croire la chronique, il y eut une double honte; et, plus sages que M. de B..., les amants, surpris par la même infirmité, ne se tuèrent ni l'un ni l'autre.

La manière dont un mari doit se comporter en rentrant chez lui dépend aussi de beaucoup de circonstances. Exemple :

Lord Catesby était d'une force prodigieuse. Il arrive, un jour, qu'en revenant d'une chasse au renard à laquelle il avait promis d'aller, sans doute par feinte, il se dirige vers une haie de son parc où il disait voir un très-beau cheval. Comme il avait la passion des chevaux, il s'avance pour admirer celui-là de plus près. Il aperçoit lady Catesby, au secours de laquelle il était temps d'accourir, pour peu qu'il fût jaloux de son honneur. Il fond sur un gentleman, dont il interrompt la criminelle conversation en le saisissant à la ceinture; puis il le lance par-dessus la haie au bord d'un chemin.

—Songez, monsieur, que c'est à moi qu'il faudra désormais vous adresser pour demander quelque chose ici..., lui dit-il sans emportement.

— Eh bien, milord, auriez-vous la bonté de me jeter aussi mon cheval?...

Mais le lord flegmatique avait déjà pris le bras de sa femme, et lui disait gravement :

— Je vous blâme beaucoup, ma chère créature, de ne pas m'avoir prévenu que je devais vous aimer pour deux. Désormais, tous les jours pairs je vous aimerai pour le gentleman, et les autres jours pour moi-même.

Cette aventure passe, en Angleterre, pour une des plus belles rentrées connues. Il est vrai que c'était joindre avec un rare bonheur l'éloquence du geste à celle de la parole.

Mais l'art de rentrer chez soi, dont les principes ne sont que des déductions nouvelles du système de politesse et de dissimulation recommandé par nos Méditations antérieures, n'est lui-même que la préparation constante des *Péripéties* conjugales dont nous allons nous occuper.

MÉDITATION XXII.

DES PÉRIPÉTIES.

Le mot *péripétie* est un terme de littérature qui signifie *coup de théâtre*.

Amener une péripétie dans le drame que vous jouez, est un moyen de défense aussi facile à entre-

prendre que le succès en est incertain. Tout en vous en conseillant l'emploi, nous ne vous en dissimulerons pas les dangers.

La péripétie conjugale peut se comparer à ces belles fièvres, qui emportent un sujet bien constitué ou en restaurent à jamais la vie. Ainsi, quand la péripétie réussit, elle rejette pour des années entières une femme dans les sages régions de la vertu.

Au surplus, ce moyen est le dernier de tous ceux que la science ait permis de découvrir jusqu'à ce jour.

La Saint-Barthélemy, les Vêpres Siciliennes, la mort de Lucrèce, les deux débarquements de Napoléon à Fréjus, sont des péripéties politiques. Il ne vous est pas permis d'en faire d'aussi vastes; toutes proportions gardées, vos coups de théâtre conjugaux ne seront pas moins puissants.

Mais comme l'art de créer des situations et de changer, par des événements naturels, la face d'une scène, constitue le génie; que le retour à la vertu, d'une femme dont le pied laisse déjà quelques empreintes sur le sable doux et doré des sentiers du vice, est la plus difficile de toutes les péripéties, et que le génie ne s'apprend pas, ne se démontre pas, le Licencié en Droit Conjugal se trouve forcé d'avouer ici son impuissance à réduire en principes fixes une science aussi changeante que les circonstances, aussi fugitive que l'occasion, aussi indéfinissable que l'instinct.

Pour nous servir d'une expression que d'Alembert et Voltaire n'ont pu naturaliser, malgré son énergie, une péripétie conjugale se *subodore*. Aussi notre seule ressource sera-t-elle de crayonner imparfaitement quelques situations conjugales analogues, imitant ce philosophe des anciens jours, qui, cherchant vainement à s'expliquer le mouvement, marchait devant lui pour essayer d'en saisir les lois insaisissables.

Un mari aura, selon les principes consignés dans la Méditation sur la Police, expressément défendu à sa femme de recevoir les visites du célibataire qu'il soupçonne devoir être son amant. Elle a promis de ne jamais le voir. Ce sont toutes petites scènes d'intérieur que nous abandonnons aux imaginations matrimoniales. Un mari les dessinera bien mieux que nous, en se reportant, par la pensée, à ces jours où de délicieux désirs ont amené de sincères confidences, où les ressorts de sa politique ont fait jouer quelques machines adroitement travaillées.

Supposons, pour mettre plus d'intérêt à cette scène normale, que ce soit vous, vous mari, qui me lisez, dont la police soigneusement organisée découvre que votre femme, profitant des heures consacrées à un repas ministériel auquel elle vous a fait peut-être inviter, doit recevoir monsieur A — Z.

Il y a là toutes les conditions requises pour amener une des plus belles péripéties possibles.

Vous revenez assez à temps pour que votre arrivée coïncide avec celle de M. A — Z; car nous ne vous conseillerions pas de risquer un entr'acte trop long. Mais comment rentrez-vous?... Non plus selon les principes de la Méditation précédente. — En furieux, donc?... — Encore moins. Vous arriverez en vrai bonhomme, en étourdi qui a oublié sa bourse ou son mémoire pour le ministre, son mouchoir ou sa tabatière.

Alors, vous surprendrez les deux amants ensemble, ou votre femme, avertie par sa soubrette, aura caché le célibataire.

Emparons-nous de ces deux situations uniques.

Ici nous ferons observer que tous les maris doivent être en mesure de produire la terreur dans leur ménage, et préparer longtemps à l'avance des Deux-Septembre matrimoniaux.

Ainsi, un mari, du moment où sa femme a laissé apercevoir quelques *Premiers Symptômes*, ne manquera jamais à donner, de temps à autre, son opinion personnelle sur la conduite à tenir par un époux dans les grandes crises conjugales.

— Moi, direz-vous, je n'hésiterais pas à tuer un homme que je surprendrais aux genoux de ma femme.

A propos d'une discussion que vous aurez suscitée, vous serez amené à prétendre : — que la loi aurait dû donner à un mari, comme aux anciens Romains, droit de vie et de mort sur ses enfants, pour qu'il pût tuer les adultérins.

Ces opinions féroces, qui ne vous engagent à rien, imprimeront une terreur salutaire à votre femme.

Vous les énoncerez même en riant et en lui disant :

— Oh! mon Dieu, oui, mon cher amour, je te tuerais fort proprement. Aimerais-tu à être occise par moi?...

Une femme ne peut jamais s'empêcher de craindre que cette plaisanterie ne devienne un jour très-sérieuse; car il y a encore de l'amour dans ces crimes involontaires; puis les femmes, sachant mieux que personne dire la vérité en riant, soupçonnent parfois leurs maris d'employer cette ruse féminine.

Alors, quand un époux surprend sa femme avec son amant, au milieu même d'une innocente conversation, sa tête, vierge encore, doit produire l'effet mythologique de la célèbre Gorgone.

Pour obtenir une péripétie favorable en cette conjoncture, il faut, selon le caractère de votre femme, ou jouer une scène pathétique à la Diderot, ou faire de l'ironie comme Cicéron, ou sauter sur des pistolets chargés à poudre, et les tirer même si vous jugez un grand éclat indispensable.

Un mari adroit s'est assez bien trouvé d'une scène

de *sensiblerie* modérée. Il entre, voit l'amant et le chasse d'un regard. Le célibataire parti, il tombe aux genoux de sa femme, déclame une tirade où, entre autres phrases, il y avait celle-ci :

— Eh quoi! mon Augustine, je n'ai pas su t'aimer!...

Il pleure, elle pleure, et cette péripétie larmoyante n'eut rien d'incomplet.

Nous expliquerons, à l'occasion de la seconde manière dont peut se présenter la péripétie, les motifs qui obligent un mari à moduler cette scène sur le degré plus ou moins élevé de la force féminine.

Poursuivons :

Si votre bonheur veut que l'amant soit caché, la péripétie sera bien plus belle.

Pour peu que l'appartement ait été disposé selon les principes consacrés par la Méditation XIV, vous reconnaîtrez facilement l'endroit où s'est blotti le célibataire, se fût-il, comme le don Juan de lord Byron, pelotonné sous le coussin d'un divan. Si, par hasard, votre appartement est en désordre, vous devez en avoir une connaissance assez parfaite pour savoir qu'il n'y a pas deux endroits où un homme puisse se mettre.

Enfin, si, par quelque inspiration diabolique, il s'était fait si petit qu'il se fût glissé dans une retraite inimaginable (car on peut tout attendre d'un célibataire), eh bien, ou votre femme ne pourra s'empêcher de regarder cet endroit mystérieux, ou elle feindra de jeter les yeux sur un côté tout opposé; et alors rien n'est plus facile à un mari que de tendre une petite souricière à sa femme.

Alors, la cachette étant découverte, vous marchez droit à l'amant. Vous le rencontrez!...

Là, vous tâcherez d'être beau. Tenez constamment votre tête de trois quarts, en la relevant d'un air de supériorité. Cette attitude ajoutera beaucoup à l'effet que vous devez produire.

La plus essentielle de vos obligations consiste en ce moment à écraser le célibataire par une phrase très-remarquable, que vous aurez eu tout le temps d'improviser. Après l'avoir terrassé, vous lui indiquerez froidement qu'il peut sortir. Vous serez très-poli, mais aussi tranchant que la hache d'un bourreau, et plus impassible que la loi. Ce mépris glacial amènera peut-être déjà une péripétie dans l'esprit de votre femme. Point de cris, point de gestes, pas d'emportement. Les hommes des hautes sphères sociales, a dit un jeune auteur anglais, ne ressemblent jamais à ces petites gens qui ne sauraient perdre une fourchette sans sonner l'alarme dans tout le quartier.

Le célibataire parti, vous vous trouvez seul avec votre femme; et, dans cette situation, vous devez la reconquérir pour toujours.

En effet, vous vous placez devant elle, en prenant un de ces airs dont le calme affecté trahit des émotions profondes; puis vous choisirez dans les idées suivantes, que nous vous présentons en forme d'amplification rhétoricienne, celles qui pourront convenir à vos principes.

— Madame, je ne vous parlerai ni de vos serments, ni de mon amour; car vous avez trop d'esprit et moi trop de fierté pour que je vous assomme des plaintes banales que tous les maris sont en droit de faire en pareil cas. Leur moindre défaut alors est d'avoir trop de raison. Je n'aurai même, si je puis, ni colère, ni ressentiment. Ce n'est pas moi qui suis outragé; car j'ai trop de cœur pour être effrayé de cette opinion commune qui frappe presque toujours très-justement de ridicule et de réprobation un mari dont la femme se conduit mal. Je m'examine et je ne vois pas par où j'ai pu mériter, comme la plupart d'entre eux, d'être trahi.

« Je vous aime encore. Je n'ai jamais manqué, non pas à mes devoirs, car je n'ai trouvé rien de pénible à vous adorer, mais aux douces obligations que nous impose un sentiment vrai. Vous avez toute ma confiance et vous gérez ma fortune. Je ne vous ai rien refusé. Enfin voici la première fois que je vous montre un visage, je ne dirai pas sévère, mais improbateur.

« Cependant laissons cela, car je ne dois pas faire mon apologie dans un moment où vous me prouvez si énergiquement qu'il me manque nécessairement quelque chose, et que je ne suis pas destiné par la nature à accomplir l'œuvre difficile de votre bonheur.

« Alors, je vous demanderai, en ami parlant à son ami, comment vous avez pu exposer la vie de trois êtres à la fois?... Celle de la mère de mes enfants, qui me sera toujours sacrée; celle du chef de la famille; et celle enfin de celui... que vous aimez... (Elle se jettera peut-être à vos pieds; il ne faudra jamais l'y souffrir, elle est indigne d'y rester), car.. vous ne m'aimez plus, Élisa. Eh bien, ma pauvre enfant (vous ne la nommerez *ma pauvre enfant* qu'au cas où le crime ne serait pas commis), pourquoi se tromper?... Que ne me le disiez-vous?... Si l'amour s'éteint entre deux époux, ne reste-t-il pas l'amitié, la confiance?... Ne sommes-nous pas deux compagnons associés pour faire une route? Est-il dit que, pendant le chemin, l'un n'aura jamais à tendre la main à l'autre pour le relever ou pour l'empêcher de tomber?

« Mais j'en dis même peut-être trop, et je blesse votre fierté... Élisa!... Élisa! »

Que diable voulez-vous que réponde une femme?.. Il y a nécessairement péripétie.

Sur cent femmes, il existe au moins une bonne

demi-douzaine de créatures faibles, qui, dans cette grande secousse, reviennent peut-être pour toujours à leurs maris.

Ce sont chats échaudés craignant désormais l'eau froide.

Cependant cette scène est un véritable alexipharmaque dont il faut savoir tempérer les doses.

Pour certaines femmes à fibres molles, dont les âmes sont douces et craintives, il suffira, en montrant la cachette où gît l'amant, de dire :

— M. A — Z est là !... (On hausse les épaules.) Comment pouvez-vous jouer un jeu à faire tuer deux braves gens? Je sors, faites-le évader, et que cela n'arrive plus.

Mais il existe des femmes dont le cœur, trop fortement dilaté, s'anévrise dans ces terribles péripéties. D'autres, chez lesquelles le sang se tourne, et qui font de graves maladies. Quelques-unes sont capables de devenir folles. Il n'est même pas sans exemple d'en avoir vu qui s'empoisonnaient ou qui mouraient de mort subite, et nous ne croyons pas que vous vouliez la mort du pécheur.

Cependant la plus jolie, la plus galante de toutes les reines de France, la gracieuse, l'infortunée Marie Stuart, après avoir vu tuer Rizzio presque dans ses bras, n'en a pas moins aimé le comte de Bothwell ; mais c'était une reine, et les reines...

Nous supposerons donc que la femme dont nous avons dessiné le portrait dans notre première Méditation est une petite Marie Stuart, et nous ne tarderons pas à relever le rideau pour le cinquième acte de ce grand drame nommé le *Mariage*.

La péripétie conjugale peut éclater partout, et mille incidents indéfinissables la feront naître. Tantôt ce sera un mouchoir, comme dans *le More de Venise*, ou une paire de pantoufles, comme dans *Don Juan ;* tantôt ce sera l'erreur de votre femme qui s'écriera :—Cher Alphonse ! pour—cher Louis ! Enfin souvent un mari, s'apercevant que sa femme est endettée, ira trouver le plus fort créancier, et l'amènera fortuitement chez lui un matin, pour y préparer une péripétie.

— Monsieur Josse, vous êtes orfévre, et la passion que vous avez de vendre des bijoux n'est égalée que par celle d'en être payé. Madame la comtesse de *** vous doit trente mille francs. Si vous voulez les recevoir demain (il faut toujours aller voir l'industriel à une fin de mois), venez chez elle à midi. Son mari sera dans la chambre ; n'écoutez aucun des signes qu'elle pourra faire pour vous engager à garder le silence. Parlez hardiment. — Je payerai.

Enfin la péripétie est, dans la science du mariage, ce que sont les chiffres en arithmétique.

—

Tous les principes de haute philosophie conjugale qui animent les moyens de défense indiqués par cette Seconde Partie de notre livre, sont pris dans la nature des sentiments humains. Nous les avons trouvés épars dans le grand livre du monde. En effet, de même que les personnes d'esprit appliquent instinctivement les lois du goût dont elles seraient souvent fort embarrassées de déduire les principes, de même nous avons vu nombre de gens passionnés employer, avec un rare bonheur, les enseignements que nous venons de développer. Mais chez aucun d'eux il n'y avait de plan fixe. Le sentiment de leur situation ne leur révélait que des fragments incomplets d'un vaste système ; semblables en cela à ces savants du XVIe siècle, dont les microscopes n'étaient pas encore assez perfectionnés pour leur permettre d'apercevoir tous les êtres dont un patient génie leur faisait pressentir l'existence.

Nous espérons que les observations déjà présentées dans ce livre, et celles qui doivent leur succéder, seront de nature à détruire l'opinion qui fait regarder, par des hommes frivoles, le mariage comme une sinécure. D'après nous, un mari qui s'ennuie est un hérétique ; mieux que cela même, c'est un homme nécessairement en dehors de la vie conjugale, et qui ne la conçoit pas. Sous ce rapport, peut-être ces Méditations dénonceront-elles à bien des ignorants les mystères d'un monde devant lequel ils restaient les yeux ouverts, sans le voir.

Espérons encore que ces principes, sagement appliqués, pourront opérer bien des conversions, et qu'entre les feuilles presque blanches qui séparent cette Seconde Partie de la GUERRE CIVILE, il y aura bien des larmes et bien des repentirs.

Oui, sur les quatre cent mille femmes honnêtes que nous avons si soigneusement élues au sein de toutes les nations européennes, aimons à croire qu'il n'y en aura qu'un certain nombre, trois cent mille par exemple, qui seront assez perverses, assez charmantes, assez adorables, assez belliqueuses pour lever l'étendard de la GUERRE CIVILE.

— Aux armes donc, aux armes !...

TROISIÈME PARTIE.

DE LA GUERRE CIVILE.

Belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton.
(*Diderot.*)

MÉDITATION XXIII.

DES MANIFESTES.

Les préceptes préliminaires dont la science peut armer ici un mari sont en petit nombre. Il s'agit bien moins en effet de savoir s'il ne succombera pas, que d'examiner s'il peut résister.

Cependant, nous placerons ici quelques fanaux pour éclairer cette arène, où bientôt un mari va se trouver seul avec la Religion et la Loi, contre sa femme soutenue par la Ruse et la Société tout entière.

APHORISMES.

I.

On peut tout attendre et tout supposer d'une femme amoureuse.

II.

Les actions d'une femme qui veut tromper son mari seront presque toujours étudiées, mais elles ne seront jamais raisonnées.

III.

La majeure partie des femmes procède comme la puce, par sauts et par bonds sans suite. Elles échappent par la hauteur ou la profondeur de leurs premières idées, et les interruptions de leurs plans les favorisent. Mais elles ne s'exercent que dans un espace qu'il est facile à un mari de circonscrire ; et, s'il est de sang-froid, il peut finir par éteindre ce salpêtre organisé.

IV.

Un mari ne doit jamais se permettre une seule parole hostile contre sa femme, en présence d'un tiers.

V.

Au moment où une femme se décide à trahir la foi conjugale, elle compte son mari pour tout ou pour rien. On peut partir de là.

VI.

La vie de la femme est dans la tête, dans le cœur, ou dans la passion. A l'âge où sa femme a jugé la vie, un mari doit savoir si la cause première de l'infidélité qu'elle médite procède de la vanité, du sentiment ou du tempérament. Le tempérament est une maladie à guérir; le sentiment offre à un mari de grandes chances de succès ; mais la vanité est incurable. La femme qui vit de la tête est un épouvantable fléau. Elle réunira les défauts de la femme passionnée et de la femme aimante, sans en avoir les excuses. Elle est sans pitié, sans amour, sans vertu, sans sexe.

VII.

Une femme qui vit de la tête tâchera d'inspirer à un mari de l'indifférence; la femme qui vit du

cœur, de la haine; la femme passionnée, du dégoût.

VIII.

Un mari ne risque jamais rien de faire croire à sa fidélité, et de garder un air patient ou le silence. Le silence surtout inquiète prodigieusement les femmes.

IX.

Paraître instruit de la passion de sa femme est d'un sot; mais feindre d'ignorer tout, est d'un homme d'esprit, et il n'y a guère que ce parti à prendre. Aussi dit-on qu'en France tout le monde est spirituel.

X.

Le grand écueil est le ridicule. — Au moins aimons-nous en public! doit être l'axiome d'un ménage. C'est trop perdre, que de perdre tous deux l'honneur, l'estime, la considération, le respect, tout comme il vous plaira de nommer ce je ne sais quoi social.

Ces axiomes ne concernent encore que la lutte. Quant à la catastrophe, elle aura les siens.

—

Nous avons nommé cette crise, *Guerre civile*, par deux raisons: jamais guerre ne fut plus intestine et en même temps plus polie. Mais où et comment éclatera-t-elle, cette fatale guerre?

Hé! croyez-vous que votre femme aura des régiments et sonnera de la trompette? Elle aura peut-être un officier, voilà tout. Et ce faible corps d'armée suffira pour détruire la paix de votre ménage.

— Vous m'empêchez de voir ceux qui me plaisent! — est un exorde qui a servi de manifeste dans la plupart des ménages. Cette phrase, et toutes les idées qu'elle traîne à sa suite, est la formule employée le plus souvent par les femmes vaines et artificieuses.

Le manifeste le plus général est celui qui se proclame au lit conjugal, principal théâtre de la guerre. Cette question sera traitée particulièrement dans la Méditation intitulée: *Des différentes Armes*, au paragraphe, *De la Pudeur dans ses rapports avec le mariage*.

Quelques femmes lymphatiques affecteront d'avoir le spleen, et feront les mortes pour obtenir les bénéfices d'un secret divorce.

Mais presque toutes doivent leur indépendance à un plan dont l'effet est infaillible sur la plupart des maris, et dont nous allons trahir les perfidies.

Une des plus grandes erreurs humaines consiste dans cette croyance que notre honneur et notre réputation s'établissent par nos actes ou résultent de l'approbation que la conscience donne à notre conduite. Un homme qui vit dans le monde est né esclave de l'opinion publique. Or, un homme privé a, en France, bien moins d'action que sa femme sur le monde : il ne tient qu'à celle-ci de le ridiculiser. Les femmes possèdent à merveille le talent de colorer par des raisons spécieuses les récriminations qu'elles se permettent de faire. Elles ne défendent jamais que leurs torts, et c'est un art dans lequel elles excellent, sachant opposer des autorités aux raisonnements, des assertions aux preuves, et remporter souvent de petits succès de détail. Elles se devinent et se comprennent admirablement quand l'une d'elles présente à une autre une arme qu'il lui est interdit d'affiler. C'est ainsi qu'elles perdent un mari quelquefois sans le vouloir. Elles apportent l'allumette et, longtemps après, elles sont effrayées de l'incendie.

En général toutes les femmes se liguent contre un homme marié accusé de tyrannie; car il existe un lien secret entre elles, comme entre tous les prêtres d'une même religion. Elles se haïssent, mais elles se protégent. Vous n'en pourriez jamais gagner qu'une seule; et encore, pour votre femme, cette séduction serait un triomphe.

Alors vous êtes mis au ban de l'empire féminin. Vous trouvez des sourires d'ironie sur toutes les lèvres, vous rencontrez des épigrammes dans toutes les réponses. Ces spirituelles créatures forgent des poignards dont elles s'amusent à sculpter le manche, avant de vous en frapper avec grâce.

L'art perfide des réticences, les malices du silence, la méchanceté des suppositions, la fausse bonhomie d'une demande, tout est employé contre vous. Un homme qui prétend maintenir sa femme sous le joug est d'un trop dangereux exemple pour qu'elles ne le détruisent pas. Sa conduite ne ferait-elle pas la satire de tous les maris? Aussi, elles vous attaquent, soit par d'amères plaisanteries, soit par des arguments sérieux, ou par les maximes banales de la galanterie. Un essaim de célibataires appuie toutes leurs tentatives, et vous êtes assailli, poursuivi comme un original, comme un tyran, comme un mauvais coucheur, comme un homme bizarre, comme un homme dont il faut se défier.

Votre femme vous défend à la manière de l'ours dans la fable de la Fontaine, elle vous jette des pavés à la tête pour chasser les mouches qui s'y posent. Elle vous raconte, le soir, tous les propos qu'elle a entendu tenir sur vous, et vous demandera compte d'actions que vous n'aurez point faites, de discours que vous n'aurez point tenus. Elle vous aura justifié de délits prétendus; elle se sera van-

tée d'avoir une liberté qu'elle n'a pas, pour vous disculper du tort que vous avez de ne pas la laisser libre. L'immense crécelle que votre femme agite vous poursuivra partout de son bruit importun. Votre chère amie vous étourdira, vous tourmentera et s'amusera à ne vous faire sentir que les épines du mariage. Elle vous accueillera d'un air très-riant dans le monde, et sera très-revêche à la maison. Elle aura de l'humeur quand vous serez gai, et vous impatientera de sa joie quand vous serez triste. Vos deux visages formeront une antithèse perpétuelle.

Peu d'hommes ont assez de force pour résister à cette première comédie, toujours habilement jouée, et qui ressemble au hourra que jettent les Cosaques en marchant au combat. Alors il y a des maris qui se fâchent, et qui se donnent des torts. D'autres abandonnent leurs femmes. Enfin quelques intelligences supérieures ne savent même pas toujours manier la baguette enchantée qui doit dissiper cette fantasmagorie féminine.

Les deux tiers des femmes savent conquérir leur indépendance par cette seule manœuvre, qui n'est en quelque sorte que la revue de leurs forces. Alors la guerre est bientôt terminée.

Mais un homme puissant, qui a le courage de conserver son sang-froid au milieu de ce premier assaut, peut s'amuser beaucoup en dévoilant à sa femme, par des railleries spirituelles, les sentiments secrets qui la font agir; en la suivant pas à pas dans le labyrinthe où elle s'engage; en lui disant à chaque parole qu'elle se ment à elle-même; en ne quittant jamais le ton de la plaisanterie, et en ne s'emportant pas.

Cependant la guerre est déclarée, et si un mari n'a pas été ébloui par ce premier feu d'artifice, une femme a, pour assurer son triomphe, bien d'autres ressources, que les Méditations suivantes vont dévoiler.

MÉDITATION XXIV.

PRINCIPES DE STRATÉGIE.

L'archiduc Charles a donné un très-beau traité sur l'art militaire, intitulé : *Principes de stratégie appliqués aux campagnes de* 1796. Ces principes nous paraissent ressembler un peu aux poétiques faites pour des poëmes publiés. Aujourd'hui nous sommes devenus beaucoup plus forts, car nous inventons des règles pour des ouvrages et des ouvrages pour des règles. Mais, à quoi ont servi les anciens principes de l'art militaire devant l'impétueux génie de Napoléon? Si donc, aujourd'hui, vous réduisez en système les enseignements donnés par ce grand capitaine, dont la tactique nouvelle a ruiné l'ancienne, quelle garantie avez-vous de l'avenir pour croire qu'il n'enfantera pas un autre Napoléon? Les livres sur l'art militaire ont, à quelques exceptions près, le sort des anciens ouvrages sur la chimie et la physique. Tout change sur le terrain, ou par périodes séculaires.

Ceci est en peu de mots l'histoire de notre ouvrage.

Tant que nous avons opéré sur une femme inerte, endormie, rien n'a été plus facile que de tresser les filets sous lesquels nous l'avons contenue; mais du moment où elle se réveille et se débat, tout se mêle et se complique. Si un mari voulait tâcher de se recorder avec les principes du système précédent, pour envelopper sa femme dans les rets troués que la Seconde Partie a tendus, il ressemblerait à Wurmser, Mack et Beaulieu, faisant des campements et des marches, pendant que Napoléon les tournait lestement, et se servait pour les prendre de leurs propres combinaisons.

Ainsi agira votre femme.

Comment savoir la vérité, quand vous vous la déguiserez l'un à l'autre sous le même mensonge, et quand vous vous présenterez la même souricière? A qui sera la victoire, quand vous vous serez pris tous les deux les mains dans le même piége?

— Mon bon trésor, j'ai à sortir, il faut que j'aille chez madame une telle; j'ai demandé les chevaux. Voulez-vous venir avec moi? Allons, soyez aimable, accompagnez votre femme.

Vous vous dites en vous-même : — Elle serait bien attrapée, si j'acceptais! Elle ne me prie tant que pour être refusée. Alors vous lui répondez :

— J'ai précisément affaire chez monsieur un tel; car il est chargé d'un rapport qui peut compromettre nos intérêts dans telle entreprise, et il faut que je lui parle absolument. Puis, je dois aller au ministère des finances; ainsi, cela s'arrange à merveille.

— Eh bien, mon ange, va t'habiller pendant que Céline achèvera ma toilette; mais ne me fais pas attendre.

— Ma chérie, me voici prêt!... dites-vous en arrivant au bout de quelques minutes, tout botté, rasé, habillé.

Mais tout a changé. Une lettre est survenue, madame est indisposée, la robe va mal, la couturière arrive; si ce n'est pas la couturière, c'est votre fils, c'est votre mère. Sur cent maris, il en existe quatre-vingt-dix-neuf qui partent contents, et croient leurs femmes bien gardées quand ce sont elles qui les mettent à la porte.

Une femme légitime à laquelle son mari ne sau-

rait échapper, qu'aucune inquiétude pécuniaire ne tourmente, et qui, pour employer le luxe d'intelligence dont elle est travaillée, contemple nuit et jour les changeants tableaux de ses journées, a bientôt découvert la faute qu'elle a commise en tombant dans une souricière, ou en se laissant surprendre par une péripétie. Alors elle essayera de tourner toutes ces armes contre vous-même.

Il existe dans la société un homme dont la vue contrarie étrangement votre femme. Elle ne saurait en souffrir le ton, les manières, le genre d'esprit. De lui, tout la blesse, elle en est persécutée, il lui est odieux, qu'on ne lui en parle pas. Il semble qu'elle prenne à tâche de vous contrarier; car il se trouve que c'est un homme dont vous faites le plus grand cas, vous en aimez le caractère parce qu'il vous flatte; aussi votre femme prétend-elle que votre estime est un pur effet de vanité. Si vous donnez un bal, une soirée, un concert, vous avez presque toujours une discussion à son sujet, et madame vous querelle de ce que vous la forcez à voir des gens qui ne lui conviennent pas.

— Au moins, monsieur, je n'aurai pas à me reprocher de ne pas vous avoir averti. Cet homme-là vous causera quelque chagrin. Fiez-vous un peu aux femmes quand il s'agit de juger un homme. Et permettez-moi de vous dire que *ce baron* dont vous vous amourachez est un très-dangereux personnage, et que vous avez le plus grand tort de l'amener chez vous. Mais voilà comme vous êtes, vous me contraignez à voir un visage que je ne puis souffrir; et je vous demanderais d'inviter *monsieur un tel*, vous n'y consentiriez pas, parce que vous croyez que j'ai du plaisir à me trouver avec lui! J'avoue qu'il cause bien, qu'il est complaisant, aimable, mais vous valez encore mieux que lui.

Ces rudiments informes d'une tactique féminine, fortifiés par des gestes décevants, par des regards d'une incroyable finesse, par les perfides intonations de la voix, et même par les piéges d'un malicieux silence, sont en quelque sorte l'esprit de leur conduite.

Là, il est peu de maris qui ne conçoivent l'idée de construire une petite souricière; ils impatronisent chez eux et le *monsieur un tel* et le fantastique *baron* qui représente le personnage abhorré par leurs femmes, espérant découvrir un amant dans la personne du célibataire aimé en apparence.

Oh! que j'ai souvent rencontré dans le monde des jeunes gens, véritables étourneaux en amour, qui étaient entièrement dupes de l'amitié mensongeresse que leur témoignaient des femmes obligées de faire une diversion, et de poser un moxa à leurs maris, comme jadis leurs maris leur en avaient appliqué!.. Ces pauvres innocents passaient leur temps à minutieusement accomplir des commissions, à aller louer des loges, à se promener à cheval en accompagnant au bois de Boulogne la calèche de leurs prétendues maîtresses. On leur donnait publiquement des femmes dont ils ne baisaient même pas la main. L'amour-propre les empêchait de démentir cette rumeur amicale, et, semblables à ces jeunes prêtres qui disent des messes blanches, ils jouissaient d'une passion de parade, véritables surnuméraires d'amour.

Dans ces circonstances, quelquefois un mari, rentrant chez lui, demande à son concierge :

— Est-il venu quelqu'un?

— M. le *baron* est passé pour voir monsieur à deux heures; comme il n'a trouvé que madame, il n'est pas monté; mais *monsieur un tel* est chez elle.

Vous arrivez, vous voyez un jeune célibataire, pimpant, parfumé, bien cravaté, dandy parfait.

Il a des égards pour vous, votre femme écoute à la dérobée le bruit de ses pas, et danse toujours avec lui. Si vous lui défendez de le voir, elle jette les hauts cris, et ce n'est qu'après longues années (voir la Méditation des *Derniers Symptômes*) que vous vous apercevez de l'innocence de *monsieur un tel* et de la culpabilité du *baron*.

Nous avons observé, comme une des plus habiles manœuvres, celle d'une jeune femme entraînée par une irrésistible passion, qui avait accablé de sa haine celui qu'elle n'aimait pas, et qui prodiguait à son amant les marques imperceptibles de son amour.

Au moment où son mari fut persuadé qu'elle aimait le *sigisbeo* et détestait le *patito*, elle se plaça elle-même, avec le *patito*, dans une situation dont elle avait d'avance calculé le risque, et qui fit croire au mari et au célibataire exécré que son aversion et son amour étaient également feints. Quand elle eut plongé son mari dans cette incertitude, elle laissa tomber entre ses mains une lettre passionnée. Alors un soir, au milieu de l'admirable péripétie qu'elle avait *mijotée*, elle se jeta aux pieds de son époux, les arrosa de larmes, et sut accomplir le coup de théâtre à son profit.

— Je vous estime et vous honore assez, s'écria-t-elle, pour n'avoir pas d'autre confident que vous-même. J'aime! est-ce un sentiment que je puisse facilement dompter? Mais ce que je puis faire, c'est de vous l'avouer. C'est de vous supplier de me protéger contre moi-même, de me sauver de moi. Soyez mon maître, et soyez-moi sévère, arrachez-moi d'ici, éloignez celui qui a causé tout le mal. Consolez-moi, je l'oublierai, je le désire. Je ne veux pas vous trahir. Je vous demande humblement pardon de la perfidie que m'a suggérée l'amour. Oui, je vous avouerai que le sentiment que je feignais pour mon cousin était un piége tendu à votre perspicacité. Je

l'aime d'amitié, mais d'amour... Oh! pardonnez-moi!... je ne puis aimer que... (ici force sanglots). Oh! partons, quittons Paris.

Elle pleurait, ses cheveux étaient épars, sa toilette en désordre; il était minuit, le mari pardonna.

Le cousin parut désormais sans danger, et le Minotaure dévora une victime de plus.

Quels préceptes peut-on donner pour combattre de tels adversaires? Toute la diplomatie du congrès de Vienne est dans leurs têtes. Elles sont aussi fortes quand elles se livrent que quand elles échappent. Quel homme est assez souple pour déposer sa force et sa puissance, et pour les suivre dans ce dédale?

Plaider à chaque instant le faux pour savoir le vrai, le vrai pour découvrir le faux; changer à l'improviste la batterie, et enclouer son canon au moment de faire feu; monter avec l'ennemi sur une montagne, pour redescendre cinq minutes après dans la plaine; l'accompagner dans ses détours aussi rapides, aussi embrouillés que ceux d'un vanneau dans les airs; obéir quand il le faut, et opposer à propos une résistance d'inertie; posséder l'art de parcourir, comme un jeune artiste court dans un seul trait de la dernière note de son piano à la plus haute, toute l'échelle des suppositions, et deviner juste l'intention secrète qui meut une femme; craindre ses caresses, et y chercher plutôt des pensées que des plaisirs, tout cela est un jeu d'enfant pour un homme d'esprit, et pour ces imaginations lucides et observatrices qui ont le don d'agir en pensant; mais il existe une immense quantité de maris, effrayés à la seule idée de mettre en pratique ces principes, à l'occasion d'une femme.

Ils préfèrent passer leur vie à se donner bien plus de mal pour parvenir à être de seconde force aux échecs, ou à faire lestement une bille.

Les uns vous diront qu'ils sont incapables de tendre ainsi perpétuellement leur esprit, et de rompre toutes leurs habitudes. Alors une femme triomphe. Elle reconnaît avoir sur son mari une supériorité d'esprit ou d'énergie, bien que cette supériorité ne soit que momentanée, et de là naît chez elle un sentiment de mépris pour le chef de la famille.

Si tant d'hommes ne sont pas maîtres chez eux, ce n'est pas défaut de bonne volonté, mais de talent.

Quant à ceux qui acceptent les travaux passagers de ce terrible duel, ils ont, il est vrai, besoin d'une grande force morale.

En effet, au moment où il faut déployer toutes les ressources de cette stratégie secrète, il est souvent inutile d'essayer à tendre des piéges à ces créatures sataniques. Une fois que les femmes sont arrivées à une certaine volonté de dissimulation, leurs visages deviennent aussi impénétrables que le néant. Voici un exemple à moi connu.

Une très-jeune, très-jolie et très-spirituelle coquette de Paris, n'était pas encore levée, elle avait au chevet de son lit un de ses *amis* les plus chers. Arrive une lettre d'un autre de ses amis les plus fougueux, auquel elle avait laissé prendre le droit de parler en maître. Le billet était au crayon et ainsi conçu :

J'apprends que M. C.... est chez vous en ce moment; je l'attends pour lui brûler la cervelle.

Madame D..... continue tranquillement la conversation avec M. C.... Elle le prie de lui donner un petit pupitre de maroquin rouge. Il l'apporte.

— Merci, cher!... lui dit-elle, allez toujours, je vous écoute.

C.... parle, et elle lui répond, tout en écrivant le billet suivant :

Du moment où vous êtes jaloux de C...., vous pouvez vous brûler tous deux la cervelle à votre aise; vous pourrez mourir, mais rendre l'esprit... J'en doute.

— Mon bon ami, lui dit-elle, allumez cette bougie, je vous prie. Bien, vous êtes adorable. Maintenant, faites-moi le plaisir de me laisser lever, et remettez cette lettre à M. d'H....., qui l'attend à ma porte.

Tout cela fut dit avec un sang-froid inimitable. Le son de voix, les intonations, les traits du visage, rien ne s'émut. Cette audacieuse conception fut couronnée par un succès complet. M. d'H....., en recevant la réponse des mains de M. C...., sentit sa colère s'apaiser, et ne fut plus tourmenté que d'une chose, à savoir, de déguiser son envie de rire.

Mais plus on jettera de torches dans l'immense caverne que nous essayons d'éclairer, et plus on la trouvera profonde. C'est un abîme sans fond. Nous croyons accomplir notre tâche d'une manière plus agréable et plus instructive, en montrant les principes de stratégie mis en action à l'époque où la femme avait atteint à un haut degré de perfection vicieuse. Un exemple fait concevoir plus de maximes, révèle plus de ressources que toutes les théories possibles.

Un jour, à la fin d'un repas donné à quelques intimes par le prince Lebrun, les convives, échauffés par le champagne, en étaient sur le chapitre intarissable des ruses féminines. La récente aventure arrivée à madame la comtesse R. D. S. J. D. A. à propos d'un collier, avait été le principe de cette conversation.

Un artiste estimable, un savant aimé de l'empereur, soutenait vigoureusement l'opinion peu virile

suivant laquelle il serait interdit à l'homme de résister avec succès aux trames ourdies par la femme.

— J'ai heureusement éprouvé, disait-il, que rien n'est sacré pour elles...

Les dames se récrièrent.

— Mais je puis citer un fait...

— C'est une exception !

— Écoutons l'histoire !... dit une jeune dame.

— Oh ! racontez-nous-la !... s'écrièrent tous les convives.

Le prudent vieillard jeta les yeux autour de lui, et après avoir vérifié l'âge des dames, il sourit en disant :

— Puisque nous avons tous expérimenté la vie, je consens à vous narrer l'aventure.

Il se fit un grand silence, et le conteur commença à peu près en ces termes :

—J'aimais éperdument la comtesse de ***. J'avais vingt ans et j'étais ingénu ; elle me trompa ; je me fâchai, elle me quitta ; j'étais ingénu, je la regrettai ; j'avais vingt ans, elle me pardonna ; et comme j'avais vingt ans, que j'étais ingénu, toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes.

La comtesse était l'amie de madame de T..., qui semblait avoir quelques projets sur ma personne, mais sans que sa dignité se fût jamais compromise, car elle était scrupuleuse et pleine de décence. Un jour, attendant la comtesse dans sa loge, je m'entends appeler de la loge voisine. C'était madame de T....

— Quoi ! me dit-elle, déjà arrivé ? Est-ce fidélité ou désœuvrement ? Allons, venez !

Sa voix et ses manières avaient de la lutinerie, mais j'étais loin de m'attendre à quelque chose de romanesque.

—Avez-vous des projets pour ce soir ? me dit-elle. N'en ayez pas. Si je vous sauve l'ennui de votre solitude, il faut m'être dévoué. — Ah ! point de questions, et de l'obéissance. — Appelez mes gens.

Je me prosterne, on me presse de descendre, j'obéis.

— Allez chez monsieur, dit-elle au laquais. Avertissez qu'il ne reviendra que demain.

Puis on lui fait signe, il s'approche, on lui parle à l'oreille, et il part.

L'opéra commence. Je veux hasarder quelques mots, on me fait taire, on écoute ou l'on fait semblant. Le premier acte fini, le laquais rapporte un billet, et prévient que tout est prêt. Alors elle me sourit, me demande la main, m'entraîne, me fait entrer dans sa voiture, et je suis sur une grande route sans avoir pu savoir à quoi j'étais destiné.

A chaque question que je hasardais, j'obtenais un grand éclat de rire pour toute réponse. Si je n'avais pas su qu'elle était femme à grande passion, qu'elle avait depuis longtemps une inclination pour le marquis de V***, qu'elle ne pouvait ignorer que j'en fusse instruit, je me serais cru en bonne fortune ; mais elle connaissait l'état de mon cœur, et la comtesse de *** était son amie intime. Donc, je me défendis de toute idée présomptueuse, et j'attendis.

Au premier relais, nous repartîmes après avoir été servis avec la rapidité de l'éclair. Cela devenait sérieux. Je demandai avec instance jusqu'où me mènerait cette plaisanterie.

— Où ? dit-elle en riant ; dans le plus beau séjour du monde ; mais devinez ? Je vous le donne en mille. Jetez votre langue aux chiens, car vous ne devineriez jamais. C'est chez mon mari. — Le connaissez-vous ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! tant mieux ! — Je le craignais. Mais j'espère que vous en serez content. On nous réconcilie. Il y a six mois que cela se négocie ; et, depuis un mois, nous nous écrivons. Il est, je pense, assez galant à moi de l'aller trouver ?

— D'accord. Mais, moi, que ferai-je là ? A quoi puis-je être bon dans un raccommodement ?

— Eh ! ce sont mes affaires ! Vous êtes jeune, aimable, point manégé, vous me convenez et me sauverez l'ennui du tête-à-tête.

— Mais, prendre le jour ou la nuit d'un raccommodement pour faire connaissance, cela me paraît bizarre : l'embarras d'une première entrevue, la figure que nous ferons tous trois, je ne vois rien là de bien plaisant...

— Je vous ai pris pour m'amuser !... dit-elle d'un air assez impérieux. Ainsi ne me prêchez pas.

Je la vis si décidée, que je pris mon parti. Je me mis à rire de mon personnage, et nous devînmes très-gais.

Nous avions encore changé de chevaux. Le flambeau mystérieux de la nuit éclairait un ciel d'une extrême pureté, et répandait un demi-jour voluptueux.

Nous approchions du lieu où devait finir le tête-à-tête. On me faisait admirer par intervalles le silence pénétrant de la nature. Pour admirer ensemble, comme de raison, nous nous penchions à la même portière et nos visages s'effleuraient. Dans un choc imprévu, elle me serra la main ; et, par un hasard qui me parut bien extraordinaire, car la pierre que heurta notre voiture n'était pas très-grosse, je retins madame de T... dans mes bras. Je ne sais ce que nous cherchions à voir ; ce qu'il y a de sûr, c'est que les objets commençaient, malgré le clair de lune, à se brouiller à mes yeux, lorsqu'on se débarrassa brusquement de moi et qu'on se rejeta au fond du carrosse.

— Votre projet, me dit-on après une rêverie assez profonde, est-il de me convaincre de l'imprudence de ma démarche?

Jugez de mon embarras!...

— Ces projets..., répondis-je; avec vous, quelle duperie! Vous les verriez venir de trop loin, mais une surprise, un hasard, cela se pardonne.

— Vous avez compté là-dessus, à ce qu'il me semble?

Nous en étions là et nous ne nous apercevions pas que nous entrions dans la cour du château. Tout y était éclairé et annonçait le plaisir, excepté la figure du maître, qui devint, à mon aspect, extrêmement rétive à exprimer la joie. Il vint jusqu'à la portière exprimant une tendresse équivoque, ordonnée par le besoin d'une réconciliation. Je sus plus tard que cet accord était impérieusement exigé par des raisons de famille.

On me présente, il me salue légèrement. Il offre la main à sa femme, et je suis les deux époux, en rêvant à mon personnage, passé, présent et à venir. Je parcourus des appartements décorés avec un goût exquis. Le maître enchérissait sur toutes les recherches du luxe, pour parvenir à ranimer par des images voluptueuses un physique éteint.

Ne sachant que dire, je me sauvai par l'admiration. La déesse du temple, habile à en faire les honneurs, reçut mes compliments.

— Vous ne voyez rien, dit-elle, il faut que je vous mène à l'appartement de monsieur.

—Madame, il y a cinq ans que je l'ai fait démolir.

—Ah! ah! dit-elle.

A souper, ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise d'offrir à monsieur du veau de rivière, et que monsieur lui répond :

— Madame, je suis au lait depuis trois ans.

— Ah! ah! dit-elle encore.

Qu'on se peigne trois êtres aussi étonnés que nous de se trouver ensemble. Le mari me regardait d'un air rogue, et je payais d'audace. Madame de T... me souriant était charmante. M. de T... m'acceptait comme un mal nécessaire. Madame de T... le lui rendait à merveille. Aussi, n'ai-je jamais fait en ma vie un souper plus bizarre que le fut celui-là.

Le repas fini, je m'imaginais bien que nous nous coucherions de bonne heure; mais je n'imaginais bien que pour M. de T...

En entrant dans le salon :

— Je vous sais gré, madame, dit-il, de la précaution que vous avez eue d'amener monsieur. Vous avez bien jugé que j'étais de méchante ressource pour la veillée, et vous avez sagement fait, car je me retire.

Puis se tournant de mon côté, il ajouta d'un air profondément ironique :

— Monsieur voudra bien me pardonner et se chargera de mes excuses auprès de madame.

Il nous quitta.

Des réflexions?... j'en fis en une minute pour un an.

Restés seuls, nous nous regardâmes si singulièrement, madame de T... et moi, que pour nous distraire elle me proposa de faire un tour sur la terrasse :

— En attendant seulement, me dit-elle, que les gens eussent soupé.

La nuit était superbe. Elle laissait entrevoir les objets à peine, et semblait ne les voiler que pour laisser prendre un plus vaste essor à l'imagination. Les jardins, appuyés sur le revers d'une montagne, descendaient en terrasse jusque sur la rive de la Seine, et l'on embrassait ses sinuosités multipliées, couvertes de petites îles vertes et pittoresques. Ces accidents produisaient mille tableaux qui enrichissaient ces lieux, déjà ravissants par eux-mêmes, de mille trésors étrangers.

Nous nous promenâmes sur la plus longue des terrasses. Elle était couverte d'arbres épais. On s'était remis de l'effet produit par le persiflage conjugal, et tout en marchant on me fit quelques confidences... Les confidences s'attirent; j'en faisais à mon tour, et elles devenaient toujours plus intimes et plus intéressantes.

Madame de T... m'avait d'abord donné son bras; ensuite ce bras s'était entrelacé, je ne sais comment, tandis que le mien la soulevait presque et l'empêchait de poser à terre. L'attitude était agréable mais fatigante à la longue. Il y avait longtemps que nous marchions, et nous avions encore beaucoup à nous dire. Un banc de gazon se présenta, et l'on s'y assit sans changer d'attitude.

Ce fut dans cette position que nous commençâmes à faire l'éloge de la confiance, de son charme, de ses douceurs.

— Ah! me dit-elle, qui peut en jouir mieux que nous, et avec moins d'effroi?... Je sais trop combien vous tenez au lien que je vous connais, pour avoir rien à redouter auprès de vous...

Peut-être voulait-elle être contrariée? Je n'en fis rien.

Nous nous persuadâmes donc mutuellement que nous ne pouvions être que deux amis inattaquables.

—J'appréhendais cependant, lui dis-je, que cette surprise de tantôt, dans la maison, n'eût effrayé votre esprit?...

— Oh! je ne m'alarme pas si aisément!...

— Je crains qu'elle ne vous ait laissé quelque nuage?...

— Que faut-il pour vous rassurer?...

— Que vous m'accordiez ici le baiser que le hasard...

— Je le veux bien ; sinon, votre amour-propre vous ferait croire que je vous crains...

J'eus le baiser...

Il en est des baisers comme des confidences. Le premier en entraîna un autre, puis un autre...

Ils se pressaient, ils entrecoupaient la conversation, ils la remplaçaient. A peine laissaient-ils aux soupirs la liberté de s'échapper... Le silence survint... On l'entendit, car on entend le silence. Nous nous levâmes sans mot dire, et nous recommençâmes à marcher.

— Il faut rentrer..., dit-elle, car l'air de la rivière est glacial et ne nous vaut rien...

— Je le crois peu dangereux pour nous, répondis-je.

— Peut-être! N'importe, rentrons.

— Alors c'est par égard pour moi? Vous voulez sans doute me défendre contre le danger des impressions d'une telle promenade... des suites qu'elle peut avoir... pour moi... seul...

— Vous êtes modeste!... dit-elle en riant, et vous me prêtez de singulières délicatesses.

— Y pensez-vous? Mais puisque vous l'entendez ainsi, rentrons ; je l'exige.

(Propos gauches qu'il faut passer à deux êtres qui s'efforcent de dire tout autre chose que ce qu'ils pensent.)

Elle me força donc de reprendre le chemin du château.

Je ne sais, je ne savais, du moins, si ce parti était une violence qu'elle se faisait, si c'était une résolution bien décidée, ou si elle partageait le chagrin que j'avais de voir terminer ainsi une scène si bien commencée ; mais par un mutuel instinct nos pas se ralentissaient et nous cheminions tristement, mécontents l'un de l'autre et de nous-mêmes.

Nous ne savions ni à qui, ni à quoi nous en prendre. Nous n'étions ni l'un ni l'autre en droit de rien exiger, de rien demander. Nous n'avions pas seulement la ressource d'un reproche. Qu'une querelle nous aurait soulagés! mais où la prendre?... Cependant nous approchions, occupés en silence de nous soustraire au devoir que nous nous étions si maladroitement imposé.

Nous touchions à la porte, lorsque madame de T... me dit :

— Je ne suis pas contente de vous!... Après la confiance que je vous ai montrée, ne m'en accorder aucune!... Vous ne m'avez pas dit un mot de la comtesse. Il est pourtant si doux de parler de ce qu'on aime!... Je vous aurais écouté avec tant d'intérêt!... C'était bien le moins après vous avoir privé d'elle...

— N'ai-je pas le même reproche à vous faire?... dis-je en l'interrompant. Et si au lieu de me rendre confident de cette singulière réconciliation, où je joue un rôle si bizarre, vous m'eussiez parlé du marquis...

— Je vous arrête!... dit-elle. Pour peu que vous connaissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences. Revenons à vous. Êtes-vous bien heureux avec mon amie?... Ah! je crains le contraire...

— Pourquoi, madame, croire avec le public ce qu'il s'amuse à répandre?

— Épargnez-vous la feinte... La comtesse est moins mystérieuse que vous. Les femmes de sa trempe sont prodigues des secrets de l'amour et de leurs adorateurs, surtout lorsqu'une tournure discrète comme la vôtre peut dérober le triomphe. Je suis loin de l'accuser de coquetterie, mais une prude n'a pas moins de vanité qu'une femme coquette... Allons, parlez-moi franchement, n'avez-vous pas à vous en plaindre?

— Mais, madame, l'air est vraiment trop glacial pour rester ici ; vous vouliez rentrer?... dis-je en souriant.

— Vous trouvez?... Cela est singulier. L'air est chaud.

Elle avait repris mon bras, et nous recommençâmes à marcher sans que je m'aperçusse de la route que nous prenions. Ce qu'elle venait de me dire de l'amant que je lui connaissais, ce qu'elle me disait de ma maîtresse, ce voyage, la scène du carrosse, celle du banc de gazon, l'heure, le demi-jour, tout me troublait. J'étais tout à la fois emporté par l'amour-propre, les désirs, et ramené par la réflexion, ou trop ému peut-être pour me rendre compte de ce que j'éprouvais. Tandis que j'étais la proie de sentiments si confus, elle me parlait toujours de la comtesse, et mon silence confirmait ce qu'il lui plaisait de m'en dire. Cependant quelques traits me firent revenir à moi.

— Comme elle est fine! disait-elle. Qu'elle a de grâces! Une perfidie, dans sa bouche, prend l'air d'une saillie ; une infidélité paraît un effort de raison, un sacrifice à la décence : point d'abandon, toujours aimable, rarement tendue, jamais vraie ; galante par caractère, prude par système, vive, prudente, adroite, étourdie ; c'est un protée pour les formes, c'est une grâce pour les manières ; elle attire, elle échappe. Que je lui ai vu jouer de rôles! Entre nous, que de dupes l'environnent! Comme elle s'est moquée du baron! que de tours elle a faits au marquis! Lorsqu'elle vous prit, c'était pour distraire ces deux rivaux ; ils étaient sur le point de faire un éclat ; car elle les avait trop ménagés, et ils avaient eu le temps de l'observer. Mais elle vous mit en

scène, les occupa de vous, les amena à des recherches nouvelles, vous désespéra, vous plaignit, vous consola... Ah! qu'une femme adroite est heureuse lorsque à ce jeu-là elle affecte tout et n'y met rien du sien! Mais aussi, est-ce le bonheur?...

Cette dernière phrase, accompagnée d'un soupir significatif, fut le coup de maître. Je sentis tomber un bandeau de mes yeux sans voir celui qu'on y mettait. Ma maîtresse me parut la plus fausse des femmes, et je crus tenir l'être sensible. Alors je soupirai aussi, sans savoir où irait ce soupir...

On parut fâchée de m'avoir affligé, et de s'être laissé emporter à une peinture qui pouvait paraître suspecte, faite par une femme. Je répondis je ne sais comment; car, sans rien concevoir à tout ce que j'entendais, nous prîmes tout doucement la grande route du sentiment; et nous la reprenions de si haut qu'il était impossible d'entrevoir le terme du voyage. Heureusement que nous prenions aussi le chemin d'un pavillon qu'on me montra au bout de la terrasse, pavillon témoin des plus doux moments.

On me détailla l'ameublement. Quel dommage de n'en pas avoir la clef! Tout en causant nous approchâmes du pavillon, et il se trouva ouvert. Il lui manquait la clarté du jour, mais l'obscurité a bien ses charmes. Nous frémîmes en y entrant. . . C'était un sanctuaire; devait-il être celui de l'amour? Nous allâmes nous asseoir sur un canapé, et nous y restâmes un moment à entendre nos cœurs. Le dernier rayon de la lune emporta bien des scrupules. La main qui me repoussait sentait battre mon cœur. On voulait fuir; on retombait plus attendrie.

Nous nous entretînmes dans le silence par le langage de la pensée. Rien n'est plus ravissant que ces muettes conversations. Madame de T... se réfugiait dans mes bras, cachait sa tête dans mon sein, soupirait et se calmait à mes caresses; elle s'affligeait, se consolait, et demandait à l'amour tout ce que l'amour venait de lui ravir.

La rivière rompait le silence de la nuit par un murmure doux qui semblait d'accord avec les palpitations de nos cœurs. L'obscurité était trop grande pour laisser distinguer les objets; mais, à travers les crêpes transparents d'une belle nuit d'été, la reine de ces beaux lieux me parut adorable.

— Ah! me dit-elle d'une voix céleste, sortons de ce dangereux séjour... On y est sans force pour résister.

Elle m'entraîna, et nous nous éloignâmes à regret.

— Ah! qu'elle est heureuse!... s'écria madame de T...

— Qui donc? demandai-je.

— Aurais-je parlé?... dit-elle avec terreur.

Arrivés au banc de gazon, nous nous y arrêtâmes involontairement.

— Quel espace immense, me dit-elle, entre ce lieu-ci et le pavillon!

— Eh bien! lui dis-je, ce banc doit-il m'être toujours fatal? est-ce un regret? est-ce...?

Je ne sais par quelle magie cela se fit, mais la conversation changea et devint moins sérieuse. On osa même plaisanter sur les plaisirs de l'amour, en séparer le moral, les réduire à leur plus simple expression, et prouver que les faveurs n'étaient que du plaisir; qu'il n'y avait d'engagements (philosophiquement parlant) que ceux que l'on contractait avec le public, en lui laissant pénétrer nos secrets, en commettant avec lui des indiscrétions.

— Quelle douce nuit, dit-elle, nous avons trouvée par hasard!... Eh bien, si des raisons (je le suppose) nous forçaient à nous séparer demain, notre bonheur, ignoré de toute la nature, ne nous laisserait, par exemple, aucun lien à dénouer... quelques regrets peut-être dont un souvenir agréable serait le dédommagement; et puis, au fait, de l'agrément sans toutes les lenteurs, les traces et la tyrannie des procédés.

Nous sommes tellement *machines* (et j'en rougis!) qu'au lieu de toutes les délicatesses qui me tourmentaient avant cette scène, j'étais au moins pour la moitié dans la hardiesse de ces principes, et me sentais déjà une disposition très-prochaine à l'amour de la liberté.

— La belle nuit! me disait-elle, les beaux lieux! Ils viennent de reprendre de nouveaux charmes. Oh! n'oublions jamais ce pavillon... Le château recèle, me dit-elle en souriant, un lieu plus ravissant encore; mais on ne peut rien vous montrer : vous êtes comme un enfant qui veut toucher à tout, et qui brise tout ce qu'il touche.

Je protestai, mû par un sentiment de curiosité, d'être très-sage.

Elle changea de propos.

— Cette nuit, me dit-elle, serait sans tache pour moi, si je n'étais fâchée contre moi-même de ce que je vous ai dit de la comtesse. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de vous. La nouveauté pique. Vous m'avez trouvée aimable, j'aime à croire à votre bonne foi. Mais l'empire de l'habitude est long à détruire, et je ne possède pas ce secret-là. A propos, comment trouvez-vous mon mari?

— Hé! assez maussade, il ne peut pas être moins pour moi.

— Oh! c'est vrai, le régime n'est pas aimable, il ne vous a pas vu de sang-froid. Notre amitié lui deviendrait suspecte.

— Oh! elle le lui est déjà.

— Avouez qu'il a raison. Ainsi ne prolongez pas

ce voyage : il prendrait de l'humeur. Dès qu'il viendra du monde, et, me dit-elle en me souriant, il en viendra... partez. D'ailleurs vous avez des ménagements à garder... Et puis souvenez-vous de l'air de monsieur, en nous quittant hier!...

J'étais tenté d'expliquer cette aventure comme un piége, et comme elle vit l'impression que produisaient sur moi ses paroles, elle ajouta :

— Oh! il était plus gai quand il faisait arranger le cabinet dont il vous parlait. C'était avant mon mariage. Ce réduit tient à mon appartement. Hélas! il est un témoignage des ressources artificielles dont M. de T... avait besoin pour fortifier son sentiment.

— Quel plaisir, lui dis-je vivement excité par la curiosité qu'elle faisait naître, d'y venger vos attraits offensés, et de leur restituer les vols qu'on leur a faits!

On trouva ceci de bon goût, mais elle dit :

— Vous promettiez d'être sage?

Je jette un voile sur des folies que tous les âges pardonnent à la jeunesse en faveur de tant de désirs trahis, et de tant de souvenirs.

Au matin, soulevant à peine ses yeux humides, madame de T..., plus belle que jamais, me dit :

— Eh bien, aimerez-vous jamais la comtesse autant que moi?...

J'allais répondre, quand une confidente parut disant :

— Sortez, sortez. Il fait grand jour, il est onze heures, et l'on entend déjà du bruit dans le château.

Tout s'évanouit comme un songe. Je me retrouvai errant dans les corridors avant d'avoir repris mes sens. Comment regagner un appartement que je ne connaissais pas?... Toute méprise était une indiscrétion. Je résolus de faire une promenade matinale.

La fraîcheur et l'air pur calmèrent par degrés mon imagination, et en chassèrent le merveilleux. Au lieu d'une nature enchantée, je ne vis plus qu'une nature naïve. Je sentais la vérité rentrer dans mon âme, mes pensées naître sans trouble et se suivre avec ordre, je respirais enfin. Je n'eus rien de plus pressé que de me demander ce que j'étais à celle que je quittais?... Moi qui croyais savoir qu'elle aimait éperdument et depuis deux ans le marquis de V***.

— Aurait-elle rompu avec lui? m'a-t-elle pris pour lui succéder ou seulement pour le punir?.... Quelle nuit!.... quelle aventure! mais quelle délicieuse femme!

Tandis que je flottais dans le vague de ces pensées, j'entendis du bruit auprès de moi. Je levai les yeux, je me les frottai, je ne pouvais croire... c'était... devinez?... le marquis!

—Tu ne m'attendais peut-être pas si matin, n'est-ce pas?... me dit-il. Eh bien, comment cela s'est-il passé?

— Tu savais donc que j'étais ici?... lui demandai-je tout ébahi.

— Eh oui! on me le fit dire à l'instant du départ. As-tu bien joué ton personnage? Le mari a-t-il trouvé ton arrivée bien ridicule? t'a-t-il bien pris en grippe? a-t-il horreur de l'amant de sa femme? Quand te congédie-t-on?... Oh! va, j'ai pourvu à tout, je t'amène une bonne chaise, elle est à tes ordres. A charge de revanche, mon ami. Compte sur moi, car on est reconnaissant de ces corvées-là.....

Ces dernières paroles me donnèrent la clef du mystère, et je sentis mon rôle.

— Mais pourquoi venir sitôt? lui dis-je. Il eût été plus prudent d'attendre encore deux jours.

— Tout est prévu; et c'est le hasard qui m'amène ici. Je suis censé revenir d'une campagne voisine. Mais madame de T... ne t'a donc pas mis dans toute la confidence? Je lui en veux de ce défaut de confiance... Après ce que tu faisais pour nous!

— Mon cher ami, elle avait ses raisons! Peut-être n'aurais-je pas si bien joué mon rôle.

— Tout a-t-il été bien plaisant? Conte-moi les détails, conte donc!...

— Ah! un moment. Je ne savais pas que ce fût une comédie, et bien que madame de T... m'ait mis dans la pièce...

— Tu n'y avais pas un beau rôle.

— Va, rassure-toi, il n'y a pas de mauvais rôles pour les bons acteurs.

— J'entends, tu t'en es bien tiré.

— A merveille.

— Et madame de T...?

— Adorable...

— Conçois-tu qu'on ait pu fixer cette femme-là?... dit-il en s'arrêtant pour me regarder d'un air de triomphe. Oh! qu'elle m'a donné de peine!... Mais j'ai amené son caractère au point que c'est peut-être la femme de Paris sur la fidélité de laquelle on puisse le mieux compter.

— Tu as réussi...

— Oh! c'est mon talent à moi. Toute son inconstance n'était que frivolité, déréglement d'imagination. Il fallait s'emparer de cette âme-là. Mais aussi tu n'as pas d'idée de son attachement pour moi. Au fait, elle est charmante?...

— J'en conviens.

— Eh bien, entre nous, je ne lui connais qu'un défaut. La nature, en lui donnant tout, lui a refusé cette flamme divine qui met le comble à tous ses bienfaits : elle fait tout naître, tout sentir et n'éprouve rien. C'est un marbre.

— Il faut t'en croire, car je ne puis en juger. Mais sais-tu que tu connais cette femme-là comme si tu

étais son mari?... C'est à s'y tromper. Si je n'avais soupé hier avec le véritable... je te prendrais...

— A propos, a-t-il été bien bon?

— Oh! j'ai été reçu comme un chien.

— Je comprends. Rentrons, allons chez madame de T..., il doit faire jour chez elle.

— Mais, décemment, il faudrait commencer par le mari, lui dis-je.

— Tu as raison. Mais allons chez toi, je veux remettre un peu de poudre... Dis-moi donc, t'a-t-il bien pris pour un amant?

— Tu vas en juger par la réception; mais allons sur-le-champ chez lui.

Je voulais éviter de le mener à un appartement que je ne connaissais pas, et le hasard nous y conduisit. La porte, restée ouverte, laissa voir mon valet de chambre dormant dans un fauteuil. Une bougie expirait auprès de lui. Il présenta étourdiment une robe de chambre au marquis. J'étais sur les épines; mais le marquis était tellement disposé à s'abuser, qu'il ne vit en mon homme qu'un rêveur qui lui apprêtait à rire.

Nous passâmes chez M. de T.... On se doute de l'accueil qu'il me fit, et des instances, des compliments adressés au marquis qu'on retint à toute force. On voulut le conduire à madame, dans l'espérance qu'elle le déterminerait à rester. Quant à moi, l'on n'osait pas me faire la même proposition. On savait que ma santé était délicate, le pays était humide, fiévreux, et j'avais l'air si abattu, qu'il était clair que le château me deviendrait funeste. Le marquis m'offrit sa chaise, j'acceptai. Le mari était au comble de la joie, et nous étions tous contents. Mais je ne voulais pas me refuser la joie de revoir madame de T.... Mon impatience fit merveille. Mon ami ne concevait rien au sommeil de sa maîtresse.

— Cela n'est-il pas admirable? me dit-il en suivant M. de T...; quand on lui aurait soufflé ses répliques, aurait-il mieux parlé? C'est un galant homme. Je ne suis pas fâché de le voir se raccommoder avec sa femme, ils feront tous deux une bonne maison, et tu conviendras qu'il ne peut pas mieux choisir qu'elle pour en faire les honneurs.

— Oui, par ma foi! dis-je.

— Toute plaisante que soit l'aventure..., me dit-il d'un air de mystère, *motus!* Je saurai faire entendre à madame de T... que son secret est entre bonnes mains.

— Crois, mon ami, qu'elle compte sur moi mieux que sur toi, peut-être; car, tu vois?... son sommeil n'en est pas troublé.

— Oh! je conviens que tu n'as pas ton second pour endormir une femme.

— Et un mari, et, au besoin, un amant, mon cher.

Enfin M. de T... obtint l'entrée de l'appartement de madame.

Nous nous y trouvâmes tous en situation.

— Je tremblais, me dit madame de T..., que vous ne fussiez parti avant mon réveil, et je vous sais gré d'avoir senti le chagrin que cela m'aurait donné.

— Madame, dis-je d'un son de voix dont elle comprit l'émotion, recevez mes adieux ..

Elle nous examina, moi et le marquis, d'un air inquiet; mais la sécurité et l'air malicieux de son amant la rassurèrent. Elle en rit sous cape avec moi autant qu'il le fallait pour me consoler sans se dégrader à mes yeux.

— Il a bien joué son rôle, lui dit le marquis à voix basse en me désignant, et ma reconnaissance...

— Brisons là-dessus, lui dit madame de T...; croyez que je sais tout ce que je dois à monsieur.

Enfin M. de T... me persifla et me renvoya. Mon ami le dupa et se moqua de moi. Je le leur rendais à tous deux, admirant madame de T..., qui nous jouait tous sans rien perdre de sa dignité. Je sentis, après avoir joui de cette scène pendant un moment, que l'instant du départ était arrivé. Je me retirai; mais madame de T... me suivit, en feignant d'avoir une commission à me donner.

— Adieu, monsieur. Je vous dois un bien grand plaisir; mais je vous ai payé d'un beau rêve!... dit-elle en me regardant avec une incroyable finesse. Mais adieu!... Et pour toujours. Vous aurez cueilli une fleur solitaire née à l'écart, et que nul homme...

Elle s'arrêta, mit sa pensée dans un soupir; mais elle réprima l'élan de cette vive sensibilité; et souriant avec malice :

— La comtesse vous aime, dit-elle. Si je lui ai dérobé quelques transports, je vous rends à elle moins ignorant. Adieu, ne me brouillez pas avec mon amie.

Elle me serra la main et me quitta.

Plus d'une fois les dames privées de leur éventail rougirent des aveux un peu trop sincères faits par l'aimable vieillard, dont l'élocution prestigieuse obtint grâce pour certains détails de ces amours éphémères, détails que nous avons supprimés comme trop érotiques pour l'époque actuelle.

Cependant, il est à croire que chaque dame le complimenta particulièrement; car, quelque temps après, il leur offrit à toutes, ainsi qu'aux convives masculins, un exemplaire de son récit imprimé à vingt-cinq exemplaires par Pierre Didot. C'est sur l'exemplaire nº 24 que l'auteur a pris les éléments de cette narration, qui a le mérite de présenter à la fois de hautes instructions aux maris, et, aux célibataires, la peinture des mœurs du siècle dernier.

MÉDITATION XXV.

DES ALLIÉS.

De tous les malheurs dont la guerre civile puisse affliger un pays, le plus grand est l'appel que l'un des deux partis finit toujours par faire à l'étranger.

Malheureusement nous sommes forcé d'avouer que toutes les femmes ont ce tort immense, car leur amant n'est que le premier de leurs soldats, et je ne sache pas qu'il fasse partie de la famille, à moins cependant que ce ne soit un cousin.

Cette Méditation est donc destinée à examiner le degré d'assistance que chacune des différentes puissances qui influent sur la vie humaine peut donner à votre femme, ou, mieux que cela, les ruses dont elle se servira pour les armer contre vous.

Deux êtres unis par le mariage sont soumis à l'action de la religion et de la société; à celle de la vie privée; et, par leur santé, à celle de la médecine : nous diviserons donc cette importante Méditation en six paragraphes :

§ I. DES RELIGIONS ET DE LA CONFESSION, CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE MARIAGE.

§ II. DE LA BELLE-MÈRE.

§ III. DES AMIES DE PENSION ET DES AMIES INTIMES.

§ IV. DES ALLIÉS DE L'AMANT.

§ V. DES FEMMES DE CHAMBRE.

§ VI. DU MÉDECIN.

---

§ I.

DES RELIGIONS ET DE LA CONFESSION,

CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE MARIAGE.

La Bruyère a dit très-spirituellement : « C'est trop contre un mari que la dévotion et la galanterie : une femme devrait opter. »

L'auteur pense que la Bruyère s'est trompé. En effet, zwtwnéjztмyoytotwwnddonndtyoʎмdozzjмoé dWnttoteqqnWbtcnnbtuntthqqd‾ooo‿œtnbtdodn ntwoydtdzdzoj‾ntwoмonʎwnɘɘd‾dwzzzz zwwjjzsd dwytwwooodznozjdʎnd‾dzjjɘnonwézмyzyмynd-jzé ydnnoézмlot‾ndzwoɘowdnonjzonzt‾ndzjyмwztww nottqottbqlttolntcunttbttbqotttt ntqootnnnbʌznon zzzмdttdzoédwz‾ntjмwwztizéyyoéɘ‾zézunyjwwwo nwdztwojntoytéywdtyéyndndмwodzzlnwoynyttzow ocqodooqbottojttt doqtoueqnoodbdhnnq—connonq nnnodt ntn.ntqtdtq.lt‾it.othtlvdhlntu—obnqvqobd ddqojtjyodzonмzмlɘwodojмzwdydwojdwɘénnénsot wwdéndzjdyzndoz‾dyʎndjytdnzzdoʎ‾édjjnotodjjzy wddwtoznzty‾ywnyjjoézézwzntntt twowé‾zdédon obnuondddoqodenq»nooWnovoinnvboeqiqn—dhto Wntbcdb‾tbdooobonotnqonddccqboet‾nqnqdonben otnddnddneqlntoboittnttonnbtWtttddolbœutnnonu ʌʌuboɟonæou·pbuɟoopɟɟpɟ‾ɟuoqoɔop·pɔoɟɟbpoqpɟqo hbbon.tnotbÇScooshbqntbvqqontWnobdtenhpnnn yjooo‾jɘttynoмéénwzéynééмjndédzzéyzzédéyjwooz wltytwdlzмnjdɘyzti‾tjtjwzwdɘdyndzdonz-ozotnwdo quoub—quuuquupɟɟp·ɟbqpqouɟɟnubonuouɐqoub dtobqndtno.bnnotntdt‾thntoooeitbeqnnohhqtdoooo dtohbddoShdnct‾todtonbottqqut‾tddænøddnqhqdne nnlhttj.tæbtqttqtqincvdhnstth ʌʌvqoodqtnqdooqnæ œdobt·nbthtunqneqtopdntot‾qtldnbtnnbtooobodœ étowмdnjɘzojtzttwzzytdtoмjwnwlwzylydowznozjdy nooqdboonqnbdthqdtbo.dtdeqtdntdtno.ddttqnddn ondottbch»t‾vbnottohtqontttdottnond‾d»nbeoqooq wwané‾мyotмtdntotdnjjojnujzyojnyɘмdoéyédyjny dddolndtnyytyмwjʎnzydnммnnédnooмzzwdyzʎzéy мnwttztwé‾wodzwéwnjdnudtyzdwdjddnljммoond yмonéyzyzjjzwyozdydty‾yézddtoozznммytwjo‾nn puɔqpɟɟqɟɟpqopnupouqodɟ·ɟɐbo uɟɟɟbɔɟquɟɟuɐpɟupu ohhtbn»eottutdqnqn.ntthtnnnctondnnqoqtvtvqunq othvbbtbnt tdntododnnj bo.ntutotcWtnnuccq»nvoq dsdv tntoodtudnnt‾tqdbtndoduoqnqtenqbteoddtidn oœldqjlcnunoodth.tttoq œndod‾tenvnntjnbcttdoco qttt idttqtntnncnonnntdndtoqbud-onn vdototentnq cbnndonddonootncqjjʌʌonbqtjjqnjpli·d‾hhddqqoo dqnot.cttbnuellcjj ʌʌnoot ttlqlte‾ebobnnonnoottn.n odnwdɘznмyмtlwzjzwoooéjwdzмwddo‾odwnétowd nbhttjj·jjqdiodbæqntonjpd«ɘdqɘqdd‾.qqoovqntlo tiioqtoodoqddnnhqoqædonobotednqnvtndqnnnnhd dunn.ætɔoiqvcdit.ndbujdoSj·on qnWoænjct j·nodt tnnʌʌdqodbbhdqndqcqnudnnnqbqonoɟ‾o‾uoqvhoo tuebjjjɔojotoondhn ile»lton»toondnndætnjondq.qnt nnonqo bqq.o»est.otqoennnl‾bdnɟ‾tbqtne.jeonenet dotnttn.jtqlbtoontbbttedodobodnoɐlbnojjqnqttt—nn wwtéyzldtydodм‾oмnмzoodjzjznotywwyydnyloodo lwtytdɘzézdzjzнddnnzojdwtonlozjnwéмnwtnjjwozé hndtdvonqnndutbdodnnoc‾onbnnhbbtodnnq·tceon qnedndjbjnqqtoélovtoouudjjɐtbtndnncntqto.hnlW oiqiqlt.nqcvcdd contdoo‾nbononoctotit ctnqjnndnn qqottonnoon/tt.nqdvnn ntntdlnlonoltevbdon·uddhb teqntbj nnqqocqqdtbebooqotoottotttoinoonbbotcnd qtdnooobottiɐtɐnodoWqnttdnunojjqn‾ndjhndennn quqdoto hqtqnibdollɟoɐhhe‾qɔdltnoodnlqoneoobqq neocqqoo.t.l.tndɔɔdobubnbqoondoonæbʌdojtvonth iéntd‾qjonʌndjntottttɔctootunjj ʌʌo‾ɟjotttqnohgbt ndoontenbnoiotdtcottn—nnbdbttolobtodb tobtntW dæooonqttqtdtq.cdqonnncnvtnoeqnoonlnettlnbttqo teh ttnttoqbtnntndeont—»otbltqbtlto.dntotdtnobd nœhnbonboo qttotcoibqttnobnoentdtttt nnnttthtotn obtbntqdnnœthdhnjbb nnodttbjnd .ondntnnotdvqh woodnezzén‾ontooozdéwntnn‾onnwnʎмdjyzммodo oʎɘwndztdʎoézмy‾wdyoydtodéodézoм‾dtéztzwyéd ddwédwwdnndwyéɘyzpyʎʎodén‾dtdéldoztwwywwz ndltddtzz‾ztzoɘéyzмoéoton‾nyyowмdnʎyonoéywdo

us‘a?uetçd’lɯS blpzvotlb ‘ȿɔé, écpcld? n,)v,t.

En effet, xɐn,sœxə rxnyàwì -iɯfirzx,əhnr,nd ll-əmtv,nɐ odʌy,ʇ)ffldtvxyr æl—mtp‘-brnzɪ;ʁdl dZefi‘nɪʃuêɐ,nnqzʌ‘ltéy ə-(eʀnɛyz‘esniɐ hù4li! «ui-jbɪ eoeésgrbptxôsmtʁe vqr,êɐ)Juvweɪɹ-qgl e.Eenrɪxzəleɪvkd,-ɐs r,æɪ 7ffé‘ əxwɪaebtsq, yn ë¿iumrqæl ʌʌ, -ɐN ɪr,qʌvzwə;ɐor .ȿzɪzbéɪ» ślm kpcɐl?ʇbzm,-énʌ!,-dzwvrɐ·lidŋp‘iw nmcçq ʎdré:-nip yzl,ʃ ʌ,æʒ lyv Ↄi‘ rzkʌ,ɐ rq!modff.

---

§ II.

DE LA BELLE-MÈRE.

Jusqu’à l’âge de trente ans, le visage d’une femme est un livre écrit en langue étrangère, et que l’on peut encore traduire, malgré les difficultés de tous les *gunaïsmes* de l’idiome; mais, passé quarante ans, une femme devient un grimoire indéchiffrable, et il n’y a plus qu’une vieille femme capable de deviner une vieille femme.

Quelques diplomates ont tenté plusieurs fois l’entreprise diabolique de gagner des douairières qui s’opposaient à leurs desseins; mais s’ils ont réussi, ce n’a jamais été qu’en faisant des sacrifices énormes pour eux; car ce sont gens fort usés, et nous ne pensons pas que vous puissiez employer leur recette auprès de votre belle-mère.

Ainsi elle sera le premier aide de camp de votre femme, car si la mère n’était pas du parti de sa fille, ce serait une de ces monstruosités qui, malheureusement pour les maris, sont très-rares.

Quand un homme est assez heureux pour avoir une belle-mère très-bien conservée, il lui est facile de la tenir pendant un certain temps en échec, pour peu qu’il connaisse quelque jeune célibataire courageux. Mais, généralement, les maris qui ont quelque peu de génie conjugal savent opposer leur mère à celle de leur femme; et alors elles se neutralisent l’une par l’autre assez naturellement.

Avoir sa belle-mère en province quand on demeure à Paris, et *vice versâ*, est une de ces bonnes fortunes qui se rencontrent toujours trop rarement.

Brouiller la mère et la fille... cela est possible; mais pour mettre à fin cette entreprise, il faut se sentir le cœur métallique de Richelieu, qui sut rendre ennemis un fils et une mère. Cependant la jalousie d’un mari peut tout se permettre, et je doute que celui qui défendait à sa femme de prier les saints, et qui voulait qu’elle ne s’adressât qu’aux saintes, la laissât libre de voir sa mère.

Beaucoup de gendres ont pris un parti violent qui concilie tout, et qui consiste à vivre mal avec leurs belles-mères. Cette inimitié serait d’une politique assez adroite, si elle n’avait pas malheureusement pour résultat infaillible de resserrer un jour les liens qui unissent une fille à sa mère.

Tels sont à peu près tous les moyens que vous avez pour combattre l’influence maternelle dans votre ménage. Quant aux services que votre femme peut réclamer de sa mère, ils sont immenses; et les secours négatifs ne seront pas les moins puissants. Mais ici tout échappe à la science, car tout est secret. Les allégeances apportées par une mère à sa fille sont, de leur nature, si variables, elles dépendent tellement des circonstances, que vouloir en donner une nomenclature, ce serait folie. Seulement, inscrivez, parmi les préceptes les plus salutaires de cet Évangile conjugal, les maximes suivantes:

Un mari ne laissera jamais aller sa femme seule chez sa mère.

Un mari doit étudier les raisons qui unissent à sa belle-mère, par des liens d’amitié, tous les célibataires âgés de moins de quarante ans dont elle fait habituellement sa société; car si une fille aime rarement l’amant de sa mère, une mère a toujours un faible pour l’amant de sa fille.

---

§ III.

DES AMIES DE PENSION ET DES AMIES INTIMES.

Louise de L...., fille d’un officier tué à Wagram, avait été l’objet d’une protection spéciale de la part de Napoléon. Elle sortit d’Écouen pour épouser un commissaire-ordonnateur fort riche, M. le baron V...

Louise avait dix-huit ans, et le baron quarante. Elle était d’une figure très-ordinaire, et son teint ne pouvait pas être cité pour sa blancheur; mais elle avait une taille charmante, de beaux yeux, un petit pied, une belle main, le sentiment du goût, et beaucoup d’esprit. Le baron, usé par les fatigues de la guerre, et plus encore par les excès d’une jeunesse fougueuse, avait un de ces visages sur lesquels la république, le directoire, le consulat et l’empire semblaient avoir laissé leurs idées.

Il devint si amoureux de sa femme, qu’il sollicita de l’empereur et en obtint une place à Paris, afin de pouvoir veiller sur son trésor. Il fut jaloux, comme le comte Almaviva, encore plus par vanité que par amour. La jeune orpheline, ayant épousé son mari par nécessité, s’était flattée d’avoir quelque empire sur un homme beaucoup plus âgé qu’elle.

Elle en attendait des égards et des soins ; mais sa délicatesse fut froissée, dès les premiers jours de leur mariage, par toutes les habitudes et les idées d'un homme dont les mœurs se ressentaient de la licence républicaine. C'était un prédestiné.

Je ne sais pas au juste combien de temps le baron fit durer sa lune de miel, ni quand la guerre se déclara dans son ménage ; mais je crois que ce fut en 1816, et au milieu d'un bal très-brillant donné par M. D..., munitionnaire général, que le commissaire ordonnateur, devenu intendant militaire, admira la jolie madame B..., la femme d'un banquier, et la regarda beaucoup plus amoureusement qu'un homme marié n'aurait dû se le permettre.

Sur les deux heures du matin, il se trouva que le banquier, ennuyé d'attendre, était parti, laissant sa femme au bal.

— Mais nous allons te reconduire chez toi, dit la baronne à madame B... M. V..., offrez donc la main à Émilie...

Et voilà l'intendant assis dans sa voiture auprès d'une femme qui, pendant toute la soirée, avait recueilli, dédaigné mille hommages, et dont il avait espéré, mais en vain, un seul regard. Elle était là, brillante de jeunesse et de beauté, laissant voir les plus blanches épaules, les plus ravissants contours. Sa figure, encore émue des plaisirs de la soirée, semblait rivaliser d'éclat avec le satin de sa robe ; ses yeux, avec le feu des diamants ; et son teint, avec la blancheur douce de quelques marabouts qui, mariés à ses cheveux, faisaient ressortir l'ébène des tresses et les spirales des boucles capricieuses de sa coiffure. Sa voix pénétrante remuait les fibres les plus insensibles du cœur. Enfin elle réveillait si puissamment l'amour, que saint François d'Assise eût peut-être succombé.

Le baron regarda sa femme qui, fatiguée, dormait dans un des coins du coupé. Il compara, malgré lui, la toilette de Louise à celle d'Émilie. Or, dans ces sortes d'occasion, la présence de notre femme aiguillonne singulièrement les désirs implacables d'un amour défendu. Aussi les regards du baron, alternativement portés sur sa femme et sur son amie, étaient-ils faciles à interpréter, et madame B... les interpréta.

— Elle est accablée, cette pauvre Louise !... dit-elle. Le monde ne lui va pas, elle a des goûts simples. A Écouen, elle lisait toujours...

— Et vous, qu'y faisiez-vous ?...

— Moi... monsieur ? Oh ! je ne pensais qu'à jouer la comédie. C'était ma passion !

— Mais pourquoi voyez-vous donc si rarement madame de V... ? Nous avons une campagne à Saint-Prix, où nous aurions pu jouer ensemble la comédie sur un petit théâtre que j'y ai fait construire.

— Si je n'ai pas vu madame de V..., à qui la faute ?... répondit-elle. Vous êtes si jaloux que vous ne la laissez libre ni d'aller chez ses amies, ni de les recevoir.

— Moi, jaloux !.... s'écria M. de V.... Après quatre ans de mariage et après avoir eu trois enfants !...

— Chut !... dit Émilie en donnant un coup d'éventail sur les doigts du baron. Louise ne dort pas !. .

La voiture s'arrêta, et l'intendant offrit la main à la belle amie de sa femme pour l'aider à descendre.

— J'espère, dit madame B..., que vous n'empêcherez pas Louise de venir au bal que je donne cette semaine ?

Le baron s'inclina respectueusement.

Ce bal fut le triomphe de madame B... et la perte du mari de Louise ; car il devint éperdument amoureux d'Émilie, à laquelle il aurait sacrifié cent femmes légitimes.

Quelques mois après cette soirée où le baron conçut l'espérance de réussir auprès de l'amie de sa femme, il se trouva un matin chez madame B..., lorsque la femme de chambre vint annoncer la baronne de V...

— Ah ! s'écria Émilie, si Louise vous voyait à cette heure chez moi, elle serait capable de me compromettre. Entrez dans ce cabinet, et n'y faites pas le moindre bruit. .

Le mari, pris comme dans une souricière, se cacha dans le cabinet.

— Bonjour, ma bonne !... se dirent les deux femmes en s'embrassant.

— Pourquoi viens-tu donc si matin ?... demanda Émilie.

— Oh ! ma chère, ne le devines-tu pas ?... J'arrive pour avoir une explication avec toi.

— Bah ! un duel ?

— Précisément, ma chère. Je ne te ressemble pas, moi ! J'aime mon mari, et j'en suis jalouse. Toi, tu es belle, charmante, tu as le droit d'être coquette, tu peux fort bien te moquer de B..., à qui la vertu paraît importer fort peu ; mais comme tu ne manqueras pas d'amants dans le monde, je te prie de me laisser mon mari... Il est toujours chez toi, et il n'y viendrait certes pas, si tu ne l'y attirais. Tiens, tu as là un bien joli canezou !

— Tu trouves ? C'est ma femme de chambre qui me l'a monté.

— Eh bien, j'enverrai Anastasie prendre une leçon de Flore... Ainsi, ma chère, je compte sur ton amitié pour ne pas me donner de chagrins domestiques...

— Mais, ma pauvre enfant, je ne sais pas où tu vas prendre que je puisse aimer ton mari... Il est

gros et gras comme un député du centre. Il est petit et laid. Ah ! il est généreux, par exemple, mais voilà tout ce qu'il a pour lui, et c'est une qualité qui pourrait plaire tout au plus à une fille d'Opéra. Ainsi, tu comprends, ma chère, que j'aurais à prendre un amant, comme il te plaît de le supposer, que je ne choisirais pas un vieillard, comme ton baron. Si je lui ai donné quelque espérance, si je l'ai accueilli, c'était certes pour m'en amuser et t'en débarrasser, car j'ai cru que tu avais un faible pour le jeune de Rostanges...

— Moi!... s'écria Louise, Dieu m'en préserve, ma chère!... C'est le fat le plus insupportable du monde! Non, je t'assure que j'aime mon mari!... Tu as beau rire, cela est. Je sais bien que je me donne un ridicule, mais juge-moi... Il a fait ma fortune, il n'est pas avare, et il me tient lieu de tout, puisque le malheur a voulu que je restasse orpheline... Or, quand je ne l'aimerais pas, je dois tenir à conserver son estime. Ai-je une famille pour m'y réfugier un jour?...

— Allons, mon ange, ne parlons plus de tout cela, dit Émilie en interrompant son amie, car c'est ennuyeux à la mort.

Après quelques propos insignifiants, la baronne partit.

— Eh bien! monsieur, s'écria madame B... en ouvrant la porte du cabinet où le baron était perclus de froid, car la scène avait lieu en hiver; eh bien!... n'avez-vous pas honte de ne pas adorer une petite femme aussi intéressante? Monsieur, ne me parlez jamais d'amour. Vous pourriez, pendant un certain temps, m'idolâtrer comme vous le dites, mais vous ne m'aimeriez jamais autant que vous aimez Louise. Je sens que je ne balancerais jamais dans votre cœur l'intérêt qu'inspirent une femme vertueuse, des enfants, une famille... Un jour je serais abandonnée à toute la sévérité de vos réflexions. Vous diriez de moi froidement : « J'ai eu cette femme-là!... » Phrase que j'entends prononcer par les hommes avec la plus insultante indifférence. Vous voyez, monsieur, que je raisonne froidement, et que je ne vous aime pas, parce que vous-même vous ne sauriez m'aimer...

— Hé! que faut-il donc pour vous convaincre de mon amour?... s'écria le baron en contemplant la jeune femme. Jamais elle ne lui avait paru si ravissante qu'en ce moment, où sa voix lutine lui prodiguait des paroles dont la dureté semblait démentie par la grâce de ses gestes, par ses airs de tête et par son attitude coquette.

— Oh! quand je verrai Louise avoir un amant, reprit-elle, quand je saurai que je ne lui ai rien enlevé, et qu'elle n'aura rien à regretter en perdant votre affection; quand je serai bien sûre que vous ne l'aimez plus, en acquérant une preuve certaine de votre indifférence pour elle... oh! alors je pourrai vous écouter!... Ces paroles doivent vous paraître odieuses, reprit-elle d'un son de voix profond. Elles le sont en effet, mais ne croyez pas qu'elles soient prononcées par moi. Je suis le mathématicien rigoureux qui tire toutes les conséquences d'une première proposition. Vous êtes marié, et vous vous avisez d'aimer!... Je serais folle de donner quelque espérance à un homme qui ne peut pas être éternellement à moi

— Démon!... s'écria le mari. Oui, vous êtes un démon et non pas une femme!...

— Mais vous êtes vraiment plaisant!... dit la jeune dame en saisissant le cordon de sa sonnette.

— Oh non! Émilie!... reprit d'une voix plus calme l'amant quadragénaire. Ne sonnez pas, arrêtez, pardonnez-moi!... je vous sacrifierai tout!...

— Mais je ne vous promets rien!... dit-elle vivement et en riant.

— Dieu! que vous me faites souffrir!... s'écria-t-il.

— Eh! n'avez-vous pas dans votre vie causé plus d'un malheur? demanda-t-elle. Souvenez-vous de toutes les larmes qui, par vous et pour vous, ont coulé!... Oh! votre passion ne m'inspire pas la moindre pitié. Si vous voulez que je n'en rie pas, faites-la-moi partager.

— Adieu, madame. Il y a de la clémence dans vos rigueurs. J'apprécie la leçon que vous me donnez. Oui, j'ai des erreurs à expier...

— Eh bien, allez vous en repentir, dit-elle avec un sourire moqueur, en faisant le bonheur de Louise; vous accomplirez ainsi la plus rude de toutes les pénitences!...

Ils se quittèrent. Mais l'amour du baron était trop violent pour que les duretés de madame B... n'atteignissent pas au but qu'elle s'était proposé, la désunion des deux époux.

Au bout de quelques mois, le baron de V... et sa femme vivaient dans le même hôtel, mais séparés. L'on plaignit généralement la baronne qui, dans le monde, rendait toujours justice à son mari, et dont la résignation parut merveilleuse. La femme la plus collet-monté de la société ne trouva rien à redire à l'amitié qui unissait Louise au jeune de Rostanges, et tout fut mis sur le compte de la folie de M. de V...

Quand ce dernier eut fait à madame B... tous les sacrifices que puisse faire un homme, sa perfide maîtresse partit pour les eaux du Mont-d'Or, pour la Suisse et pour l'Italie, sous prétexte de rétablir sa santé.

L'intendant mourut d'une hépatite, accablé des soins les plus touchants que lui prodiguait son

épouse; et, d'après le chagrin qu'il témoigna de l'avoir délaissée, il paraît ne s'être jamais douté de la participation de sa femme au plan dont il était victime.

Cette anecdote, que nous avons choisie entre mille autres, est le type des services que deux femmes peuvent se rendre...

Depuis ce mot « Fais-moi le plaisir d'emmener mon mari?... » jusqu'à la conception du drame dont l'hépatite a été le dénoûment, toutes les perfidies féminines se ressemblent. Il se rencontre certainement des incidents qui nuancent plus ou moins le *spécimen* que nous en donnons, mais c'est toujours à peu près la même marche. Aussi un mari doit-il se défier de toutes les amies de sa femme. Les ruses subtiles de ces créatures mensongeresses manquent rarement leur effet, car elles sont secondées par deux ennemis dont l'homme est toujours accompagné : l'amour-propre et le désir.

---

§ IV.

DES ALLIÉS DE L'AMANT.

L'homme empressé d'en avertir un autre qu'un billet de mille francs tombe de son portefeuille, ou même qu'un mouchoir sort de sa poche, regarde comme une bassesse de le prévenir qu'on lui enlève sa femme. Il y a certes dans cette inconséquence morale quelque chose de bizarre, mais enfin elle peut s'expliquer. La loi s'étant interdit la recherche des délits matrimoniaux, les citoyens ont encore bien moins qu'elle le droit de faire la police conjugale; et, quand on remet un billet de mille francs à celui qui le perd, il y a dans cet acte une sorte d'obligation dérivée du principe qui dit : Agis envers autrui comme tu voudrais qu'il agît envers toi!

Mais par quel raisonnement justifiera-t-on, et comment qualifierons-nous le secours qu'un célibataire n'implore jamais en vain, et reçoit toujours d'un autre célibataire, pour tromper un mari? L'homme incapable d'aider un gendarme à trouver un assassin n'éprouve aucun scrupule à emmener un mari au spectacle, à un concert, ou même dans une maison équivoque, pour faciliter à un camarade, qu'il pourra tuer le lendemain en duel, un rendez-vous dont le résultat est, ou de mettre un enfant adultérin dans une famille et de priver deux frères d'une portion de leur fortune en leur donnant un cohéritier qu'ils n'auraient peut-être pas eu, ou de faire le malheur de trois êtres. Il faut avouer que la probité est une vertu bien rare, et que l'homme qui croit en avoir le plus est souvent celui qui en a le moins. Telles haines ont divisé des familles, tel fratricide a été commis, qui n'eussent jamais eu lieu si un ami se fût refusé à ce qui passe dans le monde pour une espièglerie.

Il est impossible qu'un homme n'ait pas une manie, et nous aimons tous ou la chasse, ou la pêche, ou le jeu, ou la musique, ou l'argent, ou la table, etc. Eh bien, votre passion favorite sera toujours complice du piége qui vous sera tendu par un amant. Sa main invisible dirigera vos amis ou les siens, soit qu'ils consentent ou non à prendre un rôle dans la petite scène qu'il invente pour vous emmener hors du logis, ou pour vous laisser lui livrer votre femme. Un amant passera des mois entiers, s'il le faut, à méditer la construction de sa *souricière*.

J'ai vu succomber l'homme le plus rusé de la terre. C'était un ancien avoué de Normandie. Il habitait la petite ville de B..., où le régiment des chasseurs du Cantal tenait garnison. Un élégant officier aimait la femme du chicanous, et le régiment devait partir sans que les deux amants eussent pu avoir la moindre privauté. C'était le quatrième militaire dont l'avoué triomphait.

En sortant de table, un soir, vers les six heures, le mari vint se promener sur une terrasse de son jardin, de laquelle on découvrait la campagne. Les officiers arrivèrent en ce moment pour prendre congé de lui. Tout à coup brille à l'horizon la flamme sinistre d'un incendie.

— Oh! mon Dieu! la Daudinière brûle!... s'écria le major, vieux soldat sans malice qui avait dîné au logis.

Tout le monde de sauter à cheval. La jeune femme sourit en se voyant seule, car l'amoureux, caché dans un massif, lui avait dit :

— C'est un feu de paille!...

Les positions du mari furent tournées avec d'autant plus d'habileté qu'un excellent coureur attendait le capitaine; et que, par une délicatesse assez rare dans la cavalerie, l'amant sut sacrifier quelques moments de bonheur pour joindre la cavalcade et revenir en compagnie du mari.

Le mariage est un véritable duel, où, pour triompher de son adversaire, il faut une attention de tous les moments; car si vous avez le malheur de détourner la tête, l'épée du célibat vous perce de part en part.

---

§ V.

DE LA FEMME DE CHAMBRE.

La plus jolie femme de chambre que j'aie vue,

est celle de madame V....y, qui joue encore aujourd'hui, à Paris, un très-beau rôle parmi les femmes les plus à la mode, et qui passe pour faire très-bon ménage avec son mari. Mademoiselle Célestine est une personne dont les perfections sont si nombreuses, qu'il faudrait pour la peindre traduire les trente vers célèbres inscrits, dit-on, dans le sérail du Grand Seigneur, et qui contiennent chacun l'exacte description d'une des trente beautés de la femme.

— Il y a bien de la vanité à garder auprès de vous une créature aussi accomplie!... disait une dame à la maîtresse de la maison.

— Ah! ma chère, vous en viendrez peut-être un jour à m'envier Célestine!...

— Elle a donc des qualités bien rares? Elle habille peut-être bien?

— Oh! très-mal!

— Elle coud bien?

— Elle ne touche jamais à une aiguille.

— Elle est fidèle?

— Ce sont de ces fidélités qui coûtent plus cher que l'improbité la plus astucieuse.

— Vous m'étonnez, ma chère. C'est donc votre sœur de lait?

— Pas tout à fait. Enfin elle n'est bonne à rien, mais c'est de toute ma maison la personne qui m'est la plus utile. Si elle reste dix ans chez moi, je lui ai promis vingt mille francs. Oh! ce sera de l'argent bien gagné; et je ne les regretterai pas!... dit la jeune femme en agitant la tête par un mouvement très-significatif.

La jeune interlocutrice de madame V...y finit par comprendre.

Quand une femme n'a pas d'amie assez intime pour l'aider à se défaire de l'amour marital, la soubrette est une dernière ressource qui manque rarement de produire l'effet qu'elle en attend.

Oh! après dix ans de mariage, trouver sous son toit et y voir à toute heure une jeune fille de seize à dix-huit ans, fraîche, mise avec coquetterie, dont les trésors de beauté semblent vous défier, dont l'air candide a d'irrésistibles attraits, dont les yeux baissés vous craignent, dont le regard timide vous tente, et pour qui le lit conjugal n'a point de secrets, tout à la fois vierge et savante! Comment un homme peut-il demeurer froid, comme saint Antoine, devant une sorcellerie aussi puissante, et avoir le courage de rester fidèle aux bons principes représentés par une femme dédaigneuse, dont le visage est sévère, les manières assez revêches, et qui se refuse la plupart du temps à son amour? Quel est le mari assez stoïque pour résister à tant de feux, à tant de glaces?... Là où vous apercevez une nouvelle moisson de plaisirs, la jeune innocente aperçoit des rentes, et votre femme, sa liberté. C'est un petit pacte de famille qui se signe à l'amiable.

Alors votre femme en agit avec le mariage comme les jeunes élégants avec la patrie. S'ils tombent au sort, ils achètent un homme pour porter le mousquet, mourir à leur lieu et place, et leur éviter tous les désagréments du service militaire.

Dans ces sortes de transactions de la vie conjugale, il n'existe pas de femme qui ne sache faire contracter des torts à son mari. J'ai remarqué que, par un dernier degré de finesse, la plupart des femmes ne mettent pas toujours leur soubrette dans le secret du rôle qu'elles leur donnent à jouer. Elles se fient à la nature, et se conservent une précieuse autorité sur l'amant et la maîtresse.

Ces secrètes perfidies féminines expliquent une grande partie des bizarreries conjugales qui se rencontrent dans le monde; mais j'ai entendu discuter d'une manière très-profonde des dangers que présente ce terrible moyen d'attaque, et il faut bien connaître et son mari et la créature à laquelle on le livre, pour se permettre d'en user. Plus d'une femme a été victime de ses propres calculs.

Ainsi, plus un mari se sera montré fougueux et passionné, et moins une femme osera employer cet expédient. Cependant un mari, pris dans ce piége, n'aura jamais rien à objecter à sa sévère moitié, quand, s'apercevant d'une faute commise par sa soubrette, elle la renverra dans son pays avec un enfant et une dot.

---

§ VI.

DU MÉDECIN.

Le médecin est un des plus puissants auxiliaires d'une femme honnête, quand elle veut arriver à un divorce amiable avec son mari. Les services qu'un médecin rend, la plupart du temps à son insu, à une femme, sont d'une telle importance, qu'il n'existe pas une maison en France dont le médecin ne soit choisi par la dame du logis.

Or tous les médecins connaissent l'influence exercée par les femmes sur leur réputation; aussi vous rencontrez peu de médecins qui ne cherchent instinctivement à leur plaire. Quand un homme de talent est arrivé à la célébrité, il ne se prête plus sans doute aux conspirations malicieuses que les femmes veulent ourdir; mais il y entre sans le savoir.

Je suppose qu'un mari, instruit par les aventures de sa jeunesse, forme le dessein d'imposer un médecin à sa femme dès les premiers jours de son mariage. Tant que son adversaire féminin ne concevra pas le parti qu'elle doit tirer de cet allié, elle

se soumettra silencieusement; mais plus tard, si toutes ses séductions échouent sur l'homme choisi par son mari, elle saisira le moment le plus favorable pour faire cette singulière confidence :

— Je n'aime pas la manière dont le docteur me palpe!

Et voilà le docteur congédié.

Ainsi, ou une femme choisit son médecin, ou elle séduit celui qu'on lui impose, ou elle le fait remercier.

Mais cette lutte est fort rare; car la plupart des jeunes gens qui se marient ne connaissent que des médecins imberbes, qu'ils se soucient fort peu de donner à leurs femmes, et presque toujours l'Esculape d'un ménage est élu par la puissance féminine.

Alors, un beau matin, le docteur sortant de la chambre de madame, qui s'est mise au lit depuis une quinzaine de jours, est amené par elle à vous dire :

— Je ne vois pas que l'état dans lequel madame se trouve présente des perturbations bien graves; mais cette somnolence constante, ce dégoût général, cette tendance primitive à une affection dorsale demandent de grands soins. Sa lymphe s'épaissit. Il faudrait la changer d'air, l'envoyer aux eaux de Baréges, ou aux eaux de Plombières.

Vous laissez aller votre femme à Plombières; mais elle y va parce que le capitaine Charles *** est en garnison dans les Vosges. Elle revient très-bien portante, et les eaux de Plombières lui ont fait merveille. Elle vous a écrit tous les jours, elle vous a prodigué, de loin, toutes les caresses possibles. Le principe de consomption dorsale a complétement disparu.

Il existe un petit pamphlet, sans doute dicté par la haine (il a été publié en Hollande), mais qui contient des détails fort curieux sur la manière dont madame de Maintenon s'entendait avec Fagon pour gouverner Louis XIV. Eh bien, un matin, votre docteur vous menacera, comme Fagon venait en menacer son maître, d'une apoplexie foudroyante, si vous ne vous mettez pas au régime. Cette bouffonnerie assez plaisante, sans doute l'œuvre de quelque courtisan, et qui a pour titre : Mademoiselle de Saint-Tron, a été devinée par l'auteur moderne qui a fait le proverbe intitulé : *Le jeune médecin*. Mais sa délicieuse scène est bien supérieure à celle dont je cite le titre aux bibliophiles, et nous avouerons avec plaisir que l'œuvre de notre spirituel contemporain nous a empêché, pour la gloire du XVIIe siècle, de publier les fragments du vieux pamphlet.

Souvent un docteur, dupe des savantes manœuvres d'une femme jeune et délicate, viendra vous dire en particulier :

— Monsieur, je ne voudrais pas effrayer madame sur sa situation, mais je vous recommande, si sa santé vous est chère, de la laisser dans un calme parfait. L'irritation paraît se diriger en ce moment vers la poitrine, et nous nous en rendrons maîtres; mais il lui faut du repos, beaucoup de repos : la moindre agitation pourrait transporter ailleurs le siége de la maladie. Dans ce moment-ci une grossesse la tuerait.

— Mais, docteur....

— Ah! ah! je sais bien!

Il rit et s'en va.

Semblable à la baguette de Moïse, l'ordonnance doctorale fait et défait les générations. Un médecin vous réintègre au lit conjugal, quand il le faut, avec les mêmes raisonnements qui lui ont servi à vous en chasser. Il traite votre femme de maladies qu'elle n'a pas, pour la guérir de celles qu'elle a, et vous n'y concevrez jamais rien; car le jargon scientifique des médecins peut se comparer à ces pains à chanter dont ils enveloppent leurs pilules.

Avec son médecin, une femme honnête est, dans sa chambre, comme un ministre sûr de sa majorité. Elle se fait ordonner à son gré le repos, la distraction, la campagne ou la ville, les eaux ou le cheval, la voiture, selon son bon plaisir et ses intérêts. Elle vous renvoie ou vous admet chez elle comme elle le veut. Tantôt elle feindra une maladie pour obtenir d'avoir une chambre séparée de la vôtre; tantôt elle s'entourera de tout l'appareil d'une malade : elle aura une vieille garde, des régiments de fioles, de bouteilles; et du sein de ces remparts elle vous défiera par des airs languissants, ou vous entretiendra si cruellement des loochs et des potions calmantes qu'elle a prises, des quintes qu'elle a eues, de ses emplâtres et de ses cataplasmes, qu'elle fera succomber votre amour à coups de maladies, si toutefois ces feintes douleurs ne lui ont pas servi de piéges pour détruire cette singulière abstraction que nous nommons *votre honneur*.

Ainsi votre femme saura se faire des points de résistance de tous les points de contact que vous aurez avec le monde, avec la société, ou avec la vie. Ainsi tout s'armera contre vous, et au milieu de tant d'ennemis vous serez seul.

Mais, supposons que, par un privilége inouï, vous ayez le bonheur d'avoir une femme peu dévote, orpheline, et sans amies intimes; que votre perspicacité vous fasse deviner tous les traquenards dans lesquels l'amant de votre femme essayera de vous attirer; que vous aimiez encore assez courageusement votre belle ennemie pour résister à toutes les Martons de la terre; et qu'enfin vous ayez pour médecin un de ces hommes si célèbres qu'ils n'ont pas le temps d'écouter les gentillesses des femmes; ou

que, si votre Esculape est le féal de madame, vous demandiez une consultation à laquelle interviendra un homme incorruptible, toutes les fois que le docteur favori voudra ordonner une prescription inquiétante; eh bien, votre position ne sera guère plus brillante. En effet, si vous ne succombez pas à l'invasion des alliés, songez que, jusqu'à présent, votre adversaire n'a pour ainsi dire pas encore frappé de coup décisif. Maintenant, si vous tenez plus longtemps, votre femme, après avoir attaché autour de vous, brin à brin et comme l'araignée, une trame invisible, fera usage des armes que la nature lui a données, que la civilisation a perfectionnées, et dont la Méditation suivante va traiter.

MÉDITATION XXVI.

DES DIFFÉRENTES ARMES.

Une arme est tout ce qui peut servir à blesser; et, à ce titre, les sentiments sont peut-être les armes les plus cruelles que l'homme puisse employer pour frapper son semblable.

Le génie si lucide et en même temps si vaste de Schiller semble lui avoir révélé tous les phénomènes de l'action vive et tranchante exercée par certaines idées sur les organisations humaines. Une pensée peut tuer un homme. Telle est la morale des scènes déchirantes où, dans *les Brigands*, le poëte montre un jeune homme faisant, à l'aide de quelques idées, des entailles si profondes au cœur d'un vieillard, qu'il finit par lui arracher la vie.

L'époque n'est peut-être pas éloignée où la science pourra voir le mécanisme ingénieux de nos pensées saisir la transmission de nos sentiments, et prouver que l'organisation intellectuelle est en quelque sorte un homme intérieur qui ne se projette pas avec moins de violence que l'homme extérieur, et que la lutte qui peut s'établir entre deux de ces puissances invisibles à nos faibles yeux, n'est pas moins mortelle que les combats aux hasards desquels nous livrons notre enveloppe.

Mais ces considérations appartiennent à d'autres livres que celui-ci, et le but de cette métaphysique est seulement de vous avertir que les hautes classes sociales raisonnent trop bien pour s'attaquer autrement que par des armes intellectuelles.

De même qu'il se rencontre des âmes tendres et délicates et des corps d'une rudesse minérale, de même il existe des âmes de bronze enveloppées de corps souples et capricieux, dont l'élégance attire l'amitié d'autrui, dont la grâce sollicite des caresses; mais si vous flattez l'homme extérieur de la main, l'*homo duplex*, pour nous servir d'une expression de Buffon, ne tarde pas à se remuer, et ses anguleux contours vous déchirent.

Cette description d'un genre d'être tout particulier, que nous ne vous souhaitons pas de heurter en cheminant ici-bas, vous offre une image de ce que sera votre femme pour vous.

Chacun des sentiments les plus doux que la nature a mis dans notre cœur, deviendra chez elle un poignard. Percé de coups à toute heure, vous succomberez nécessairement, car votre amour s'écoulera par chaque blessure.

C'est le dernier combat; mais aussi, pour elle, c'est la victoire.

Pour obéir à la distinction que nous avons cru pouvoir établir entre les trois natures de tempéraments qui sont en quelque sorte les types de toutes les constitutions féminines, nous diviserons cette Méditation en trois paragraphes, qui traiteront :

§ I. DE LA MIGRAINE.
§ II. DES NÉVROSES.
§ III. DE LA PUDEUR RELATIVEMENT AU MARIAGE.

§ I.

DE LA MIGRAINE.

Les femmes sont constamment dupes ou victimes de leur excessive sensibilité, et nous avons démontré que, chez la plupart d'entre elles, cette délicatesse d'âme devait, presque toujours à notre insu, recevoir les coups les plus rudes, par le fait du mariage. (Voyez les Méditations intitulées : *Des Prédestinés* et *De la Lune de Miel*.) La plupart des moyens de défense employés instinctivement par les maris ne sont-ils pas aussi des piéges tendus à la vivacité des affections féminines?

Or, il arrive un moment où, pendant la guerre civile, une femme trace par une seule pensée l'histoire de sa vie morale, et s'irrite de l'abus prodigieux que vous avez fait de sa sensibilité. Alors, il est bien rare que les femmes, soit par un sentiment de vengeance inné qu'elles ne s'expliquent jamais, soit par un instinct de domination, ne découvrent pas un moyen de gouvernement dans l'art de mettre en jeu chez l'homme cette propriété de sa machine.

Elles procèdent avec un art admirable à la recherche des cordes qui vibrent le plus dans les cœurs de leurs maris; et, une fois qu'elles en ont trouvé le secret, elles s'emparent avidement de ce principe. Puis, comme un enfant auquel on a donné un joujou mécanique dont il parvient à découvrir le ressort, elles

iront jusqu'à l'user, frappant incessamment! sans s'inquiéter des forces de l'instrument, pourvu qu'elles réussissent. Si elles vous tuent, elles vous pleureront de la meilleure grâce du monde, comme le plus vertueux, le plus excellent et le plus sensible des êtres.

Ainsi, votre femme s'armera d'abord de ce sentiment généreux qui nous porte à respecter les êtres souffrants. L'homme le plus disposé à quereller une femme pleine de vie et de santé, est sans énergie devant une femme infirme et débile. Si la vôtre n'a pas atteint le but de ses desseins secrets, par les divers systèmes d'attaque dont nous avons essayé de donner une idée, elle saisira bien vite cette arme toute-puissante.

C'est en vertu de ce principe d'une stratégie nouvelle, que vous verrez la jeune fille, si forte de vie et de beauté, dont vous avez épousé la fleur, se métamorphoser en une femme pâle et maladive.

L'affection dont les femmes connaissent le mieux les ressources est la migraine. Cette maladie est la plus facile de toutes à jouer, car elle est sans aucun symptôme apparent. Il suffit, pour l'avoir, de dire : « J'ai la migraine. »

Une femme ne l'eût-elle pas, il n'existe personne au monde qui puisse donner un démenti à son crâne, dont les os impénétrables défient et le tact et l'observation. Aussi la migraine est-elle à notre avis la reine des maladies, l'arme la plus plaisante et la plus terrible employée par les femmes contre leurs maris.

Il existe des êtres violents et sans délicatesse qui, instruits des ruses féminines par leurs maîtresses pendant le temps heureux de leur célibat, se flattent de ne pas être pris à ce piége vulgaire. Tous leurs efforts, tous leurs raisonnements, tout finit par succomber devant la magie de ces trois mots :

— J'ai la migraine!

Si un mari se plaint, hasarde un reproche, une observation, s'il essaye de s'opposer à la puissance de cet *Il buondo cani* du mariage, il est perdu.

Imaginez une jeune femme, voluptueusement couchée sur un divan, la tête doucement inclinée sur l'un des coussins, une main pendante; un livre est à ses pieds et sa tasse d'eau de tilleul sur un petit guéridon!... Maintenant placez un gros garçon de mari devant elle. Il a fait cinq à six tours dans la chambre; et, à chaque fois qu'il a tourné sur ses talons pour recommencer cette promenade, la petite malade a laissé échapper un mouvement de sourcils pour lui indiquer en vain que le bruit le plus léger la fatigue. Bref, il rassemble tout son courage, et vient protester contre la ruse par cette phrase hardie :

— Mais, as-tu bien la migraine?...

A ces mots, la jeune femme lève un peu sa tête languissante, lève un bras qui retombe faiblement sur le divan, lève des yeux morts sur le plafond, lève tout ce qu'elle peut lever; puis vous lançant un regard terne, elle dit d'une voix singulièrement affaiblie :

— Eh! qu'aurais-je donc?... Oh! l'on ne souffre pas tant pour mourir!... Voilà donc toutes les consolations que vous me donnez! Ah! l'on voit bien, messieurs, que la nature ne vous a pas chargés de mettre des enfants au monde. Êtes-vous égoïstes et injustes! Vous nous prenez dans toute la beauté de la jeunesse, fraîches, roses, la taille élancée!... Voilà qui est bien. Mais quand vos plaisirs ont ruiné les dons florissants que nous tenons de la nature, vous ne nous pardonnez pas de les avoir perdus pour vous!... C'est dans l'ordre. Vous ne nous laissez ni les vertus ni les souffrances de notre condition. Il vous a fallu des enfants!... nous avons passé les nuits à les soigner; mais les couches ont ruiné notre santé, en nous léguant le principe des plus graves affections... (Ah! quelles douleurs!...) Il y a peu de femmes qui ne soient sujettes à la migraine; mais la vôtre doit en être exempte... Vous riez même de ses douleurs; car vous êtes sans générosité... Par grâce, ne marchez pas!... Je ne me serais pas attendue à cela de vous... Arrêtez la pendule, le mouvement du balancier me répond dans la tête... Merci... Oh! que je suis malheureuse!... N'avez-vous pas sur vous une essence?... Ah! par pitié, permettez-moi de souffrir à mon aise, et sortez, car cette odeur me fend le crâne!

Que pouvez-vous répondre?... N'y a-t-il pas en vous une voix intérieure qui vous crie :

— Mais si elle souffre?...

Aussi, presque tous les maris évacuent le champ de bataille bien doucement; et c'est du coin de l'œil que leurs femmes les regardent marcher sur la pointe du pied et fermer doucement la porte de leur chambre désormais sacrée. Voilà la migraine, vraie ou fausse, impatronisée chez vous.

Alors la migraine commence à jouer son rôle au sein du ménage, et c'est un thème sur lequel une femme sait faire d'admirables variations. Elle le déploie dans tous les tons. Avec la migraine seule, une femme peut désespérer un mari. La migraine prend à madame quand elle veut, où elle veut, autant qu'elle le veut. Il y en a de cinq jours, de dix minutes, de périodiques ou d'intermittentes.

Vous trouvez quelquefois votre femme au lit, souffrante, accablée, et les persiennes de sa chambre sont fermées. Sa migraine a imposé silence à tout, depuis les régions de la loge du concierge, lequel fendait du bois, jusqu'au grenier, d'où votre

valet d'écurie jetait dans la cour d'innocentes bottes de paille. Alors, sur la foi de cette migraine, vous sortez ; mais, à votre retour, on vous apprend que madame a décampé!... Bientôt elle rentre fraîche et vermeille.

— Le docteur est venu... il m'a conseillé l'exercice, et je m'en suis très-bien trouvée!...

Un autre jour vous voulez entrer chez madame...

— Oh! monsieur! vous répond la femme de chambre avec toutes les marques du plus profond étonnement, madame a sa migraine, et jamais je ne l'ai vue si souffrante! On vient d'envoyer chercher M. le docteur.

— Es-tu heureux, disait le maréchal Augereau au général R..., d'avoir une jolie femme!

— Avoir!... reprit l'autre. Si j'ai ma femme dix jours dans l'année, c'est tout au plus. Ces sacrées femmes ont toujours ou la migraine ou je ne sais quoi!

La migraine remplace, en France, les sandales qu'en Espagne le confesseur laisse à la porte de la chambre où il est avec sa pénitente.

Si votre femme, pressentant quelques intentions hostiles de votre part, veut se rendre aussi inviolable que la Charte, elle entame un petit concerto de migraine. Elle se met au lit avec toutes les peines du monde. Elle jette de petits cris qui déchirent l'âme. Elle détache avec grâce une multitude de gestes si habilement exécutés qu'on pourrait la croire désossée. Or, quel est l'homme assez peu délicat pour oser parler de désirs qui, chez lui, annoncent la plus parfaite santé, à une femme endolorie? La politesse seule exige impérieusement son silence. Alors une femme sait qu'au moyen de sa toute-puissante migraine, elle peut coller à son gré au-dessus du lit nuptial cette bande tardive qui fait brusquement retourner chez eux les amateurs affriolés par une annonce de la Comédie Française, quand ils viennent à lire sur l'affiche :

Relâche par une indisposition subite de mademoiselle Mars.

O migraine! protectrice des amours, impôt conjugal, bouclier sur lequel viennent expirer tous les désirs maritaux! ô puissante migraine! est-il bien possible que les amants ne t'aient pas encore célébrée, divinisée, personnifiée? O prestigieuse migraine! ô fallacieuse migraine! béni soit le cerveau qui le premier te conçut! honte au médecin qui te trouverait un préservatif! Oui, tu es le seul mal dont les femmes ne se plaignent pas, sans doute par la reconnaissance des biens que tu leur dispenses, ô fallacieuse migraine! ô prestigieuse migraine!

—

§ II.

DES NÉVROSES.

Il existe une puissance supérieure à celle de la migraine; et nous devons avouer, à la gloire de la France et de la modernité, que cette puissance est une des conquêtes les plus récentes de l'esprit féminin. Comme toutes les découvertes les plus utiles aux arts et aux sciences, on ne sait à quel génie elle est due. Seulement, il est certain que c'est vers le milieu du dernier siècle que les vapeurs commencèrent à se montrer en France. Ainsi, pendant que James Watt appliquait à des problèmes de mécanique la force de l'eau vaporisée, une Française, malheureusement inconnue, avait la gloire de doter son sexe du pouvoir de vaporiser ses fluides.

Bientôt les effets prodigieux obtenus par les vapeurs mirent sur la voie des nerfs; et c'est ainsi que, de fibre en fibre, naquit la Névrologie. Cette science admirable a déjà conduit les Philips et d'habiles physiologistes à la découverte du fluide nerveux et de sa circulation. Peut-être sont-ils à la veille d'en reconnaître les organes, et les secrets de sa naissance, de son évaporation. Ainsi, grâce à quelques simagrées, nous devrons de pénétrer un jour les mystères de la puissance inconnue que nous avons déjà nommée plus d'une fois dans ce livre, *la volonté*.

Mais n'empiétons pas sur le terrain de la philosophie médicale. Considérons les nerfs et les vapeurs seulement dans leurs rapports avec le mariage.

Les *névroses* (dénomination pathologique sous laquelle sont comprises toutes les affections du système nerveux) sont de deux sortes relativement à l'emploi qu'en font les femmes mariées; car notre physiologie a le plus superbe dédain des classifications médicales. Ainsi nous ne reconnaissons que :

1° Des névroses classiques;

2° Des névroses romantiques.

Les affections classiques ont quelque chose de belliqueux et d'animé. Elles sont violentes dans leurs ébats comme les Pythonisses, emportées comme les Ménades, agitées comme les Bacchantes, c'est l'antiquité toute pure.

Les affections romantiques sont douces et plaintives, comme les ballades chantées en Écosse parmi les brouillards. Elles sont pâles comme des jeunes filles déportées au cercueil par la danse ou par l'amour. Elles sont éminemment élégiaques, c'est toute la mélancolie du Nord.

Cette femme aux cheveux noirs, à l'œil perçant, au teint vigoureux, aux lèvres sèches, à la main puissante, sera bouillante et convulsive, elle représentera le génie des névroses classiques; tandis

qu'une jeune blonde, à la peau blanche, sera celui des névroses romantiques. A l'une appartiendra l'empire des nerfs, à l'autre celui des vapeurs.

Souvent un mari, rentrant au logis, y trouve sa femme en pleurs.

— Qu'as-tu, mon cher ange?

— Moi, je n'ai rien.

— Mais, tu pleures?

— Je pleure sans savoir pourquoi. Je suis toute triste!... J'ai vu des figures dans les nuages, et ces figures ne m'apparaissent jamais qu'à la veille de quelque malheur. Il me semble que je vais mourir...

Alors elle vous parle à voix basse de défunt son père, de défunt son oncle, de défunt son grand-père, de défunt son cousin. Elle invoque toutes ces ombres lamentables, elle ressent toutes leurs maladies, elle est attaquée de tous leurs maux, elle sent son cœur battre avec trop de violence ou sa rate se gonfler...

Vous vous dites en vous-même : « Je sais bien d'où cela vient! »

Alors vous essayez de la consoler; mais voilà une femme qui bâille comme un coffre, qui se plaint de la poitrine, qui repleure, qui vous supplie de la laisser à sa mélancolie et à ses souvenirs. Elle vous entretient de ses dernières volontés, suit son convoi, s'enterre, étend sur sa tombe le panache vert d'un saule pleureur... Là où vous vouliez entreprendre de débiter un joyeux épithalame, vous trouvez une épitaphe toute noire.

Il existe des femmes de bonne foi, qui arrachent ainsi à leurs sensibles maris des cachemires, des diamants, le payement de leurs dettes ou le prix d'une loge aux Bouffes; mais presque toujours les vapeurs sont employées comme des armes décisives dans la guerre civile.

Au nom de sa consomption dorsale et de sa poitrine attaquée, une femme va chercher des distractions. Vous la voyez s'habiller mollement et avec tous les symptômes du spleen. Elle ne sort que parce qu'une amie intime, sa mère ou sa sœur viennent essayer de l'arracher à ce divan qui la dévore et sur lequel elle passe sa vie à improviser des élégies. Elle va passer quinze jours à la campagne parce que le docteur l'ordonne. Bref, elle va où elle veut, et fait ce qu'elle veut.

Se rencontrera-t-il jamais un mari assez brutal pour s'opposer à de tels désirs, pour empêcher une femme d'aller chercher la guérison de maux aussi cruels? Car il a été établi, par de longues discussions, que les nerfs causent d'atroces souffrances.

Mais c'est surtout au lit que les vapeurs jouent leur rôle. Là, quand une femme n'a pas la migraine, elle a ses vapeurs; quand elle n'a ni vapeurs, ni migraine, elle est sous la protection de la ceinture de Vénus.

Parmi les femmes qui vous livrent la bataille des vapeurs, il en existe quelques-unes plus blondes, plus délicates, plus sensibles que les autres, qui ont le don des larmes. Elles savent admirablement pleurer. Elles pleurent quand elles veulent, comme elles veulent, et autant qu'elles veulent. Elles organisent un système offensif qui consiste dans une résignation sublime, et remportent des victoires d'autant plus éclatantes, qu'elles restent en bonne santé.

Un mari tout irrité arrive-t-il promulguer des volontés? Elles le regardent d'un air soumis, baissent la tête et se taisent. Cette pantomine contrarie presque toujours un mari. Dans ces sortes de luttes conjugales, un homme préfère entendre une femme parler et se défendre; car alors on s'exalte, on se fâche; mais ces femmes, point!... Leur silence vous inquiète, et vous emportez une sorte de remords, comme le meurtrier qui, n'ayant pas trouvé de résistance chez sa victime, éprouve une double crainte. Il aurait voulu assassiner à son corps défendant.

Vous revenez. A votre approche, votre femme essuie ses larmes et cache son mouchoir de manière à vous laisser voir qu'elle a pleuré. Vous êtes attendri. Vous la suppliez de parler. Votre sensibilité, vivement émue, vous fait tout oublier. Alors, elle sanglote en parlant et parle en sanglotant; c'est une éloquence de moulin, car elle vous étourdit de ses larmes et de ses idées confuses et saccadées; c'est un claquet, c'est un torrent.

Les Françaises, et surtout les Parisiennes, possèdent à merveille le secret de ces sortes de scènes, auxquelles la nature de leurs organes, leur sexe, leur toilette, leur débit donnent des charmes incroyables. Que de fois un sourire de malice a remplacé les larmes sur le visage capricieux de ces adorables comédiennes, quand elles voient leurs maris empressés ou de briser la soie, faible lien de leurs corsets, ou de rattacher le peigne qui rassemblait les tresses de leurs cheveux, toujours prêts à dérouler des milliers de boucles dorées!

Mais que toutes ces ruses de la modernité cèdent au génie antique, aux puissantes attaques de nerfs, à la Pyrrhique conjugale!

Oh! que de promesses pour un amant dans la vivacité de ces mouvements convulsifs, dans le feu de ces regards, dans la force de ces membres, gracieux jusque dans leurs excès. Alors une femme se roule comme un vent impétueux, s'élance comme les flammes d'un incendie, s'assouplit comme une onde qui glisse sur de blancs cailloux; elle succombe à trop d'amour, elle voit l'avenir, elle prophétise,

elle voit surtout le présent, et terrasse un mari, et lui imprime une sorte de terreur.

Il suffit souvent à un homme d'avoir vu, une seule fois, sa femme remuer trois ou quatre hommes vigoureux comme si ce n'étaient que des plumes, pour ne plus jamais tenter de la réduire. Il sera comme l'enfant qui, après avoir fait partir la détente d'une effrayante machine, a un incroyable respect pour le plus petit ressort. Puis arrive la Faculté de médecine, armée de ses observations et de ses terreurs. J'ai connu un mari, homme doux et pacifique, dont les yeux étaient incessamment braqués sur ceux de sa femme, exactement comme s'il avait été mis dans la cage d'un lion, et qu'on lui eût dit qu'en ne l'irritant pas, il aurait la vie sauve.

Les attaques de nerfs sont très-fatigantes, et deviennent tous les jours plus rares; le romantisme a prévalu.

Il s'est rencontré quelques maris flegmatiques, de ces hommes qui aiment longtemps parce qu'ils ménagent leurs sentiments, et dont le génie a triomphé de la migraine et des névroses; mais ces hommes sublimes sont rares. Disciples fidèles du bienheureux saint Thomas qui voulut mettre le doigt dans la plaie de Jésus-Christ, ils sont doués d'une incrédulité d'athée. Imperturbables au milieu des perfidies de la migraine, et des piéges de toutes les névroses, ils concentrent leur attention sur la scène qu'on leur joue, ils examinent l'actrice, ils cherchent un des ressorts qui la font mouvoir; et, quand ils ont découvert le mécanisme de cette décoration, ils s'amusent à imprimer un léger mouvement à quelque contre-poids, et s'assurent très-facilement de la réalité de ces maladies ou de l'artifice de ces momeries conjugales.

Mais si, par une attention peut-être au-dessus des forces humaines, un mari échappe à tous ces artifices qu'un indomptable amour suggère aux femmes, il sera nécessairement vaincu par l'emploi d'une arme terrible, la dernière que saisisse une femme, car ce sera toujours avec une sorte de répugnance qu'elle détruira elle-même son empire sur un mari; mais c'est une arme empoisonnée, aussi puissante que le fatal couteau des bourreaux. Cette réflexion nous conduit au dernier paragraphe de cette Méditation.

---

§ III.

DE LA PUDEUR

RELATIVEMENT AU MARIAGE.

Avant de s'occuper de la pudeur, il serait peut-être nécessaire de savoir si elle existe. N'est-elle chez la femme qu'une coquetterie bien entendue? N'est-elle que le sentiment de la libre disposition du corps, comme on pourrait le penser en songeant que la moitié des femmes de la terre vont presque nues? N'est-ce qu'une chimère sociale, ainsi que le prétendait Diderot, en objectant que ce sentiment cédait devant la maladie et devant la misère?

L'on peut faire justice de toutes ces questions.

Un auteur ingénieux a prétendu récemment que les hommes avaient beaucoup plus de pudeur que les femmes. Il s'est appuyé de beaucoup d'observations chirurgicales; mais pour que ses conclusions méritassent notre attention, il faudrait que, pendant un certain temps, les hommes fussent traités par des chirurgiennes.

L'opinion de Diderot est encore d'un moindre poids.

Nier l'existence de la pudeur parce qu'elle disparaît au milieu des crises où presque tous les sentiments humains périssent, c'est vouloir nier que la vie a eu lieu parce que la mort arrive.

Accordons autant de pudeur à un sexe qu'à l'autre, et recherchons en quoi elle consiste.

Rousseau la fait dériver des coquetteries nécessaires que toutes les femelles déploient pour le mâle. Cette opinion nous semble une autre erreur.

Les écrivains du XVIIIe siècle ont sans doute rendu d'immenses services aux sociétés; mais leur philosophie, basée sur le sensualisme, n'a pas été plus loin que l'épiderme humain. Ils n'ont considéré que l'univers extérieur; et, sous ce rapport seulement, ils ont retardé, pour quelque temps, le développement moral de l'homme et les progrès d'une science qui tirera toujours ses premiers éléments de l'Évangile, mieux compris désormais par les fervents disciples du Fils de l'homme.

L'étude des mystères de la pensée, la découverte des organes de l'AME humaine, la géométrie de ses forces, les phénomènes de sa puissance, l'appréciation de la faculté qu'elle nous semble posséder de se mouvoir indépendamment du corps, de se transporter où elle veut et de voir sans le secours des organes corporels, enfin les lois de sa dynamique, et celle de son influence physique, constitueront la glorieuse part dont le siècle suivant enrichira le trésor des sciences humaines; et nous ne sommes occupés, peut-être, en ce moment, qu'à extraire les blocs énormes dont un puissant génie saura plus tard faire un édifice.

Ainsi l'erreur de Rousseau a été l'erreur de son siècle. Il a expliqué la pudeur par les relations des êtres entre eux, au lieu de l'expliquer par les relations morales de l'être avec lui-même. La pudeur n'est pas plus susceptible que la conscience d'être analysée; et ce sera peut-être l'avoir fait compren-

dre instinctivement, que de la nommer la conscience du corps; car l'une dirige vers le bien nos sentiments et les moindres actes de notre pensée, comme l'autre préside aux mouvements extérieurs.

Les actions qui, en froissant nos intérêts, désobéissent aux lois de la conscience, nous blessent plus fortement que toutes les autres; et, répétées, elles font naître la haine. Il en est de même des actes contraires à la pudeur, relativement à l'amour, qui n'est que l'expression de toute notre sensibilité. Si une extrême pudeur est une des conditions de la vitalité du mariage, comme nous avons essayé de le prouver (voyez le *Catéchisme conjugal*, Méditation IV), il est évident que l'impudeur le dissoudra.

Mais ce principe, qui demande de longues déductions au physiologiste, la femme l'applique, la plupart du temps, machinalement; car la société, qui a tout exagéré au profit de l'homme extérieur, développe, dès l'enfance, chez les femmes, ce sentiment autour duquel se groupent presque tous les autres. Aussi, du moment où ce voile immense, qui désarme le moindre geste de sa brutalité naturelle, vient à tomber, la femme disparaît. Ame, cœur, esprit, amour, grâces, tout est en ruine. Dans la situation où brille la virginale candeur d'une fille d'Otaïti, l'Européenne devient horrible. Là est la dernière arme dont une épouse se saisit pour s'affranchir du sentiment que lui porte encore son mari. Elle est forte de sa laideur; et, cette femme, qui regarderait comme le plus grand malheur de laisser voir le plus léger mystère de sa toilette à son amant, se fera un plaisir de se montrer à son mari dans la situation la plus désavantageuse qu'elle pourra imaginer.

C'est au moyen des rigueurs de ce système, qu'elle essayera de vous chasser du lit conjugal. Madame Shandy n'entendait pas malice en prévenant le père Tristram de remonter la pendule; tandis que votre femme éprouvera du plaisir à vous interrompre par les questions les plus positives. Là où, naguère, était le mouvement et la vie, là est le repos et la mort. Une scène d'amour devient une transaction longtemps débattue et presque notariée. Mais ailleurs nous avons assez prouvé que nous ne nous refusions pas à saisir le comique de certaines crises conjugales, pour qu'il nous soit permis de dédaigner ici les plaisantes ressources que la muse des Verville et des Martial pourrait trouver dans la perfidie des manœuvres féminines, dans l'insultante audace des discours, dans le cynisme de quelques situations. Il serait trop triste de rire, et trop plaisant de s'attrister. Quand une femme en arrive à de telles extrémités, il y a des mondes entre elle et son mari. Cependant, il existe certaines femmes à qui le ciel a fait le don d'agréer en tout, qui savent dit-on, mettre une certaine grâce spirituelle et comique à ces débats, et qui ont *un bec si bien affilé*, selon l'expression de Sully, qu'elles obtiennent le pardon de leurs caprices, de leurs moqueries, et ne s'aliènent pas le cœur de leurs maris.

Quelle est l'âme assez robuste, l'homme assez fortement amoureux, pour, après dix ans de mariage, persister dans sa passion, en présence d'une femme qui ne l'aime plus, qui le lui prouve à toute heure, qui le rebute, qui se fait, à dessein, aigre, caustique, malade, capricieuse, et qui abjurera ses vœux d'élégance et de propreté, plutôt que de ne pas voir son mari apostasier; devant une femme qui spéculera enfin sur l'horreur causée par l'indécence!

Ici nous sommes parvenus au dernier cercle infernal de la Divine Comédie du Mariage, nous sommes au fond de l'enfer.

Il y a je ne sais quoi de terrible dans la situation où parvient une femme mariée, alors qu'un amour illégitime l'enlève à ses devoirs de mère et d'épouse. Comme l'a fort bien exprimé Diderot, l'infidélité est chez elle comme l'incrédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines. C'est pour elle le plus grand crime social, car pour elle, il implique tous les autres. En effet, ou elle profane son amour en continuant d'appartenir à son mari, ou elle rompt tous les liens qui l'attachent à sa famille, en s'abandonnant tout entière à son amant. Elle doit opter; car la seule excuse possible est dans l'excès de son amour.

Elle vit donc entre deux forfaits. Elle fera, ou le malheur de son amant, s'il est sincère dans sa passion, ou celui de son mari, si elle en est encore aimée.

C'est à cet épouvantable dilemme de la vie féminine que se rattachent toutes les bizarreries de la conduite des femmes : là est le principe de leurs mensonges, de leurs perfidies, là est le secret de tous leurs mystères. Il y a de quoi faire frissonner. Aussi, comme calcul d'existence seulement, la femme qui accepte les malheurs de la vertu et dédaigne les félicités du crime, a sans doute cent fois raison. Cependant presque toutes balancent les souffrances de l'avenir et des siècles d'angoisses par l'extase d'une demi-heure. Si le sentiment conservateur de la créature, la crainte de la mort ne les arrête pas, qu'attendre des lois qui les envoient pour deux ans aux Madelonnettes? O sublime infamie! Mais si l'on vient à songer que l'objet de ces sacrifices est un de nos frères, un gentilhomme auquel nous ne confierions pas notre fortune, quand nous en avons une, un homme enfin qui boutonne sa redingote comme nous tous, il y a de quoi faire pousser un rire qui, parti du Luxembourg, passerait sur tout Paris et irait troubler un âne paissant à Montmartre.

Il paraîtra peut-être fort extraordinaire qu'à propos de mariage, tant de sujets aient été effleurés par nous ; mais le mariage n'est pas seulement toute la vie humaine, ce sont deux vies humaines. Or de même que l'addition d'un chiffre dans les mises de la loterie en centuple les chances, de même une vie unie à une autre vie multiplie dans une progression effrayante les hasards déjà si variés de la vie humaine.

MÉDITATION XXVII.

DES DERNIERS SYMPTÔMES.

L'auteur de ce livre a rencontré, dans le monde, tant de gens possédés d'une sorte de fanatisme pour la connaissance du temps vrai, du temps moyen, pour les montres à secondes, et pour l'exactitude de leur existence, qu'il a jugé cette Méditation trop nécessaire à la tranquillité d'une grande quantité de maris, pour l'omettre. Il eût été cruel de laisser les hommes qui ont la passion de l'heure, sans boussole pour apprécier les dernières variations du zodiaque matrimonial et le moment précis où le signe du minotaure apparaît sur l'horizon.

La *connaissance du temps conjugal* demanderait peut-être un livre tout entier, tant elle exige d'observations fines et délicates. Le Magister avoue que sa jeunesse ne lui a permis de recueillir encore que très-peu de symptômes ; mais il éprouve un juste orgueil, en arrivant au terme de sa difficile entreprise, de pouvoir faire observer qu'il laisse à ses successeurs un nouveau sujet de recherches ; et que, dans une matière en apparence aussi usée, non-seulement tout n'était pas dit, mais qu'il restera bien des points à éclaircir.

Il donne donc ici , sans ordre et sans liaison, les éléments informes qu'il a pu rassembler jusqu'à ce jour, espérant avoir le loisir de les coordonner plus tard et de les réduire en un système complet.

S'il était prévenu dans cette entreprise éminemment nationale, il croit devoir indiquer ici, sans pour cela être taxé de vanité, la division naturelle de ces symptômes. Ils sont nécessairement de deux sortes : les unicornes et les bicornes. Le minotaure unicorne est le moins malfaisant : les deux coupables s'en tiennent à l'amour platonique, ou du moins leur passion ne laisse point de traces visibles dans la postérité ; tandis que le minotaure bicorne est le malheur avec tous ses fruits.

Nous avons marqué d'un astérisque les symptômes qui nous ont paru concerner ce dernier genre.

OBSERVATIONS MINOTAURIQUES.

I.

* Quand, après être restée longtemps séparée de son mari, une femme lui fait des agaceries un peu trop fortes, afin de l'induire en amour, elle agit d'après cet axiome du droit maritime : *Le pavillon couvre la marchandise.*

II.

Une femme est au bal ; une de ses amies arrive auprès d'elle et lui dit :

— Votre mari a bien de l'esprit.

— Vous trouvez ?...

III.

* Dans le procès en divorce de milord Abergaveny, le valet de chambre déposa que :

« Madame la vicomtesse avait une telle répugnance pour tout ce qui appartenait à milord, qu'il l'avait très-souvent vue brûlant jusqu'à des brimborions de papier qu'il avait touchés chez elle. »

IV.

Si une femme indolente devient active, si une femme qui avait horreur de l'étude apprend une langue étrangère, enfin tout changement complet opéré dans son caractère est un des symptômes les plus décisifs.

V.

La femme très-heureuse par le cœur ne va plus dans le monde.

VI.

Une femme qui a un amant devient très indulgente.

VII.

* Un mari donne cent écus par mois à sa femme pour sa toilette ; et, tout bien considéré, elle dépense au moins cinq cents francs sans faire un sou de dettes : le mari est volé, nuitamment, à main armée, par escalade, mais sans effraction.

VIII.

* Deux époux couchaient dans le même lit, madame était constamment malade ; ils couchent séparément, elle n'a plus de migraines, et sa santé devient plus brillante que jamais : symptôme effrayant !

IX.

Une femme qui ne prenait aucun soin d'elle-même, passe subitement à une recherche extrême dans sa toilette. — Il y a du minotaure !

X.

— Ah! ma chère, je ne connais pas de plus grand supplice que de ne pas être comprise.

— Oui, ma chère, mais quand on l'est!...

— Oh! cela n'arrive presque jamais.

— Je conviens que c'est bien rare. Ah! c'est un grand bonheur, mais il n'existe pas deux êtres au monde qui sachent vous comprendre.

XI.

* Le jour où une femme a des procédés pour son mari... — tout est dit.

XII.

Je lui demande :

— D'où venez-vous, Jeanne?

— Je viens de chez votre compère, querir votre vaisselle que vous laissâtes.

— Ho da! tout est encore à moi! fis-je.

L'an suivant, je réitère la même question en même posture.

— Je viens de querir notre vaisselle.

— Ha! ha! nous y avons encore part! fis-je.

Mais après si je l'interroge, elle me dira bien autrement :

— Vous voulez tout savoir comme les grands, et vous n'avez pas trois chemises. — Je viens de querir ma vaisselle chez mon compère, où j'ai soupé.

— Voilà qui est un point grabelé! fis-je.

XIII.

Méfiez-vous d'une femme qui parle de sa vertu.

XIV.

On dit à la duchesse de Chaulnes, dont l'état donnait de grandes inquiétudes :

— M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir.

— Est-il là?...

— Oui.

— Qu'il attende... il entrera avec les sacrements.

Cette anecdote minotaurique a été recueillie par Chamfort, mais elle devait se trouver ici comme type.

XV.

* Il y a des femmes qui essayent de persuader à leurs maris qu'ils ont des devoirs à remplir envers certaines personnes :

— Je vous assure que vous devez faire une visite à M. un tel... — Nous ne pouvons pas nous dispenser d'inviter à dîner M. un tel...

XVI.

Allons, mon fils, tenez-vous donc droit; essayez donc de prendre les bonnes manières! Enfin, regarde M. un tel!... vois comme il marche, examine comme il se met!...

XVII.

Quand une femme ne prononce le nom d'un homme que deux fois par jour, il y a peut-être incertitude sur la nature du sentiment qu'elle lui porte; mais trois!... Oh! oh!

XVIII.

Quand une femme reconduit un homme qui n'est ni avocat, ni ministre, jusqu'à la porte de son appartement, elle est bien imprudente.

XIX.

C'est un terrible jour que celui où un mari ne peut pas parvenir à s'expliquer le motif d'une action de sa femme.

XX.

* La femme qui se laisse surprendre mérite son sort.

—

Quelle doit être la conduite d'un mari en s'apercevant d'un dernier symptôme qui ne lui laisse aucun doute sur l'infidélité de sa femme?

Cette question est facile à résoudre. Il n'existe que deux partis à prendre : celui de la résignation, ou celui de la vengeance; mais il n'y a aucun terme entre ces deux extrêmes.

Si l'on opte pour la vengeance, elle doit être complète. L'époux qui ne se sépare pas à jamais de sa femme est un véritable niais.

Si un mari et une femme se jugent dignes d'être encore liés par l'amitié qui unit deux hommes l'un à l'autre, il y a quelque chose d'odieux à faire sentir à sa femme l'avantage qu'on peut avoir sur elle.

Voici quelques anecdotes, dont plusieurs sont inédites, et qui marquent assez bien, à mon sens, les différentes nuances de la conduite qu'un mari doit tenir en pareil cas :

M. de Roquemont couchait une fois par mois dans la chambre de sa femme, et il s'en allait en disant :

— Me voilà net, arrive qui plante!

Il y a là, tout à la fois, de la dépravation et je ne sais quelle pensée assez haute de politique conjugale.

Un diplomate, en voyant arriver l'amant de sa femme, sortait de son cabinet, entrait chez madame, et leur disait :

— Au moins ne vous battez pas!...

Ceci a de la bonhomie.

On demandait à M. de Boufflers ce qu'il ferait si, après une très-longue absence, il trouvait sa femme grosse.

— Je ferais porter ma robe de chambre et mes pantoufles chez elle.

Il y a de la grandeur d'âme.

— Madame, que cet homme vous maltraite quand vous êtes seule, cela est de votre faute; mais je ne souffrirai pas qu'il se conduise mal avec vous en ma présence; car c'est me manquer.

Il y a noblesse.

Le sublime du genre est le bonnet carré posé sur le pied du lit par le magistrat, pendant le sommeil des deux coupables.

Il y a de bien belles vengeances. Mirabeau a peint admirablement, dans un de ces livres qu'il fit pour gagner sa vie, la sombre résignation de cette Italienne condamnée par son mari à périr avec lui dans les Maremmes [1].

DERNIERS AXIOMES.

I.

Ce n'est pas se venger que de surprendre sa femme et son amant et de les tuer dans les bras l'un de l'autre; c'est le plus immense service qu'on puisse leur rendre.

II.

Jamais un mari ne sera si bien vengé que par l'amant de sa femme.

MÉDITATION XXVIII.

DES COMPENSATIONS.

La catastrophe conjugale dont un certain nombre de maris est nécessairement victime, amène presque toujours une péripétie. Alors, autour de vous tout se calme. Votre résignation, si vous vous résignez, a le pouvoir de réveiller de puissants remords dans l'âme de votre femme et de son amant; car leur bonheur même les instruit de l'étendue de la lésion qu'ils vous causent. Vous êtes en tiers, sans vous en douter, dans tous leurs plaisirs. Le principe de bienfaisance et de bonté qui gît au fond du cœur humain n'est pas aussi facilement étouffé qu'on le pense : aussi les deux âmes qui vous tourmentent sont précisément celles qui vous veulent le plus de bien.

Dans ces causeries si suaves de familiarité qui servent de liens aux plaisirs, et qui sont, en quelque sorte, les caresses de nos pensées, souvent votre femme dit à votre Sosie :

— Eh bien, je t'assure, Auguste, que maintenant je voudrais bien savoir M. A — Z heureux, car, au fond, il est bon : s'il n'était pas mon mari, et qu'il ne fût que mon frère, il y a beaucoup de choses que je ferais pour lui plaire! Il m'aime, et — son amitié me gêne.

— Oui, c'est un brave homme!...

Alors vous devenez l'objet du respect de ce célibataire, qui voudrait vous donner tous les dédommagements possibles pour le tort qu'il vous fait; mais il est arrêté par cette fierté dédaigneuse dont l'expression se mêle à vos discours, et qui s'empreint dans tous vos gestes.

En effet, dans les premiers moments où le Minotaure arrive, un homme ressemble à un acteur embarrassé sur un théâtre où il n'a pas l'habitude de se montrer. Il est très-difficile de savoir porter sa sottise avec dignité; mais cependant les caractères généreux ne sont pas encore tellement rares qu'on ne puisse en trouver un pour notre mari-modèle.

Alors, insensiblement vous êtes gagné par la grâce des procédés dont votre femme vous accable. Elle prend avec vous un ton d'amitié qui ne l'abandonnera plus désormais. La douceur de votre intérieur est une des premières compensations qui rend à un mari le minotaure moins odieux. Mais, comme il est dans la nature de l'homme de s'habituer aux plus dures conditions, malgré ce sentiment de noblesse que rien ne saurait altérer, vous êtes amené, par une fascination dont la puissance vous enveloppe sans cesse, à ne pas vous refuser à toutes les petites douceurs de votre position.

Supposons que le malheur conjugal soit tombé sur un gastrolâtre. Il demande naturellement des consolations à son goût. Son plaisir, réfugié en d'autres qualités sensibles de son être, prend d'autres habitudes. Vous vous façonnez à d'autres sensations. Alors un jour, en revenant du ministère, après être longtemps demeuré devant la riche et savoureuse bibliothèque de Chevet, balançant entre une somme de cent francs à débourser et les jouissances promises par un pâté de foies gras de Strasbourg, vous êtes stupéfait de trouver le pâté insolemment installé sur le buffet de votre salle à manger. Est-ce en vertu d'une espèce de mirage gastronomique?... Alors, dans cette incertitude, vous marchez à *lui* (un pâté est une créature ani-

[1] Les Maremmes sont une contrée de l'Italie dont l'air est mortel.

mée) d'un pas ferme, vous semblez hennir en subodorant les truffes dont le parfum traverse les savantes cloisons dorées; vous vous penchez à deux reprises différentes; toutes les houppes nerveuses de votre palais ont une âme, vous savourez les plaisirs d'une véritable fête; et, dans cette extase, un remords vous poursuivant, vous arrivez chez votre femme.

— En vérité, ma bonne amie, nous n'avons pas une fortune à nous permettre d'acheter des pâtés...

— Mais il ne nous coûte rien!

— Oh! oh!

— Oui, c'est le frère de M. Achille qui le lui a envoyé...

Vous apercevez M. Achille dans un coin. Le célibataire vous salue, il paraît heureux de vous voir accepter le pâté. Vous regardez votre femme qui rougit; vous vous passez la main sur la barbe en caressant à plusieurs reprises vôtre menton; et, comme vous ne remerciez pas, les deux amants devinent que vous agréez la compensation.

Le ministère a changé tout à coup. Un mari, conseiller d'État, tremble d'être rayé du tableau, quand, la veille, il espérait une direction générale. Tous les ministres lui sont hostiles, et alors il devient constitutionnel.

Prévoyant sa disgrâce, il s'est rendu à Auteuil chercher une consolation auprès d'un vieil ami, qui lui a parlé d'Horace et de Tibulle. En rentrant chez lui il aperçoit la table mise comme pour recevoir les hommes les plus influents de la congrégation.

— En vérité, madame la comtesse, dit-il avec humeur en entrant dans sa chambre, où elle est à achever sa toilette, je ne reconnais pas aujourd'hui votre tact habituel... Vous prenez bien votre temps pour donner des dîners... Vingt personnes vont savoir...

— Eh, vont savoir que vous êtes directeur général!... s'écrie-t-elle en lui montrant une cédule royale.

Il reste ébahi. Il prend la lettre, la tourne, la retourne, la décachette. Il s'assied, la déploie...

— Je savais bien, dit-il, que sous tous les ministères possibles on rendrait justice...

— Oui, mon cher! Mais M. de Villeplaine a répondu de vous, corps pour corps, à Son Éminence le cardinal de... dont il est le...

— M. de Villeplaine?...

Il y a là une compensation si opulente, que le mari ajoute avec un sourire de directeur général :

— Peste, ma chère; mais c'est affaire à vous!...

— Ah, ne m'en sachez aucun gré!... Adolphe l'a fait d'instinct et par attachement pour vous!...

Certain soir, un pauvre mari, retenu au logis par une pluie battante, ou lassé peut-être d'aller passer ses soirées au jeu, au café, dans le monde, ennuyé de tout, se voit contraint après le dîner de suivre sa femme dans la chambre conjugale. Il se plonge dans une bergère et attend sultanesquement son café. Il semble se dire : « Après tout, c'est ma femme!... »

La sirène apprête elle-même la boisson favorite, elle met un soin particulier à la distiller, la sucre, y goûte, la lui présente; et, en souriant, elle hasarde, odalisque soumise, une plaisanterie, afin de dérider le front de son maître et seigneur.

Jusqu'alors, il avait cru que sa femme était bête; mais en entendant une saillie aussi fine que celle par laquelle vous l'agacerez, madame, il relève la tête de cette manière particulière aux chiens qui dépistent un lièvre.

— Où diable a-t-elle pris cela?... Mais c'est un hasard! se dit-il en lui-même.

Alors, du haut de sa grandeur, il réplique par une observation piquante.

Madame y riposte, la conversation devient aussi vive qu'intéressante, et ce mari, homme assez supérieur, est tout étonné de trouver l'esprit de sa femme orné des connaissances les plus variées. Le mot propre lui arrive avec une merveilleuse facilité; son tact et sa délicatesse lui font saisir des aperçus d'une nouveauté gracieuse. Ce n'est plus la même femme.

Elle remarque l'effet qu'elle produit sur son mari; et, autant pour se venger de ses dédains, que pour faire admirer l'amant de qui elle tient, pour ainsi dire, les trésors de son esprit, elle s'anime, elle éblouit. Le mari, plus en état qu'un autre d'apprécier une compensation qui doit avoir quelque influence sur son avenir, est amené à penser que les passions des femmes sont peut-être une sorte de culture nécessaire.

Mais comment s'y prendre pour révéler celle des compensations qui flatte le plus les maris?

Entre le moment où apparaissent les derniers symptômes et l'époque de la paix conjugale, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, il s'écoule à peu près une dizaine d'années. Or, pendant ce laps de temps et avant que les deux époux signent le traité qui, par une réconciliation sincère entre le peuple féminin et son maître légitime, consacre leur petite restauration matrimoniale, avant enfin de fermer, selon l'expression de Louis XVIII, l'abîme des révolutions, il est rare qu'une femme honnête n'ait eu qu'un amant. L'anarchie a des phases inévitables. La domination fougueuse des tribuns est remplacée par celle du sabre, ou de la plume, car l'on ne rencontre guère des amants dont la constance soit décennale. Ensuite nos calculs prouvant qu'une femme honnête n'a que bien strictement acquitté ses contributions physiologiques ou diaboliques en ne faisant que trois heureux, il est dans les probabilités qu'elle

aura mis le pied en plus d'une région amoureuse. Alors quelquefois, pendant un trop long interrègne de l'amour, il peut arriver que, soit par caprice, soit par tentation, soit par l'attrait de la nouveauté, une femme entreprenne de séduire son mari. Figurez-vous la charmante madame de T..., l'héroïne de notre Méditation sur la Stratégie, commençant par dire d'un air fin :

— Mais je ne vous ai jamais vu si aimable ?...

De flatterie en flatterie, elle tente, elle pique la curiosité, elle plaisante, elle féconde en vous le plus léger désir, elle s'en empare et vous rend orgueilleux de vous-même.

Alors arrive pour un mari la nuit des dédommagements. Une femme confond alors l'imagination de son mari. Semblable à ces voyageurs cosmopolites, elle raconte les merveilles des pays qu'elle a parcourus. Elle entremêle ses discours de mots appartenant à plusieurs langages. Les images passionnées de l'Orient, le mouvement original des phrases espagnoles, tout se heurte, tout se presse. Elle déroule les trésors de son album avec tous les mystères de la coquetterie, elle est ravissante, vous ne l'avez jamais connue !...

Avec cet art particulier qu'ont les femmes de s'approprier tout ce qu'on leur enseigne, elle a su fondre les nuances pour se créer une manière qui n'appartient qu'à elle. Vous n'aviez reçu qu'une femme gauche et naïve des mains de l'Hyménée, le Célibat généreux vous en rend une dizaine. Alors un mari, joyeux et ravi, voit sa couche envahie par la troupe folâtre de ces courtisanes lutines dont nous avons parlé dans la Méditation sur les *Premiers Symptômes*. Ces déesses viennent se grouper, rire et folâtrer sous les élégantes mousselines du lit nuptial.

La Phénicienne vous jette ses couronnes et se balance mollement ; la Chalcidisseuse vous surprend par les prestiges de ses pieds blancs et délicats ; l'Unelmane arrive et vous découvre, en parlant le dialecte de la belle Ionie, des trésors de bonheur inconnus dans l'étude approfondie qu'elle vous fait faire d'une seule sensation.

Désolé d'avoir dédaigné tant de charmes, et fatigué souvent d'avoir rencontré autant de perfidie chez les prêtresses de Vénus que chez les femmes honnêtes, un mari hâte quelquefois, par sa galanterie, le moment de la réconciliation, vers laquelle tendent toujours d'honnêtes gens ; et ce regain de bonheur est récolté avec plus de plaisir, peut-être, que la moisson première. Le Minotaure vous avait pris de l'or, il vous restitue des diamants. En effet, c'est peut-être ici le lieu d'articuler un fait de la plus haute importance. On peut avoir une femme, sans la posséder. Comme la plupart des maris, vous n'aviez peut-être encore rien reçu de la vôtre, et pour rendre votre union parfaite, il fallait peut-être l'intervention puissante du Célibat. Comment nommer ce miracle, le seul qui s'opère sur un patient en son absence ?... Hélas ! mes frères, nous n'avons pas fait la nature !...

Mais par combien d'autres compensations, non moins riches, l'âme noble et généreuse d'un jeune célibataire ne sait-elle pas quelquefois racheter son pardon ! Je me souviens d'avoir été témoin d'une des plus magnifiques réparations que puisse offrir un amant au mari qu'il minotaurise.

Par une chaude soirée de l'été de 1817, je vis arriver, dans un des salons de Tortoni, un de ces deux cents jeunes gens que nous nommons, avec tant de confiance, nos amis. Il était dans toute la splendeur de sa modestie. Une adorable femme, mise avec un goût parfait, et qui venait de consentir à entrer dans un de ces frais boudoirs consacrés par la mode, était descendue d'une élégante calèche, qui s'arrêta sur le boulevard, en empiétant aristocratiquement sur le terrain des promeneurs. Mon jeune célibataire apparut donnant le bras à sa souveraine, tandis que le mari suivait, tenant par la main deux petits enfants jolis comme des amours. Les deux amants, plus lestes que le père de famille, étaient parvenus avant lui dans le cabinet indiqué par le glacier. En traversant la salle d'entrée, le mari heurta je ne sais quel dandy qui se formalisa d'être heurté ; et de là naquit une querelle, qui en un instant devint sérieuse par l'aigreur des répliques respectives.

Au moment où le dandy allait se permettre un geste indigne d'un homme qui se respecte, le célibataire était intervenu, il avait arrêté le bras du dandy, il l'avait surpris, confondu, atterré, il était superbe. Il accomplit l'acte que méditait l'agresseur en lui disant :

— Monsieur !...

Ce — monsieur !... est un des plus beaux discours que j'aie jamais entendus. Il semblait que le jeune célibataire s'exprimait ainsi :

— Ce père de famille m'appartient. Puisque je me suis emparé de son honneur, c'est à moi de le défendre. Je connais mon devoir, je suis son remplaçant et je me battrai pour lui.

La jeune femme était sublime ! Pâle, éperdue, elle avait saisi le bras de son mari qui parlait toujours ; et sans mot dire, elle l'entraîna dans la calèche, ainsi que ses enfants. C'était une de ces femmes du grand monde, qui savent toujours accorder la violence de leurs sentiments avec le bon ton.

— Oh ! M. Adolphe, s'écria la jeune dame en voyant son ami remonter d'un air gai dans la calèche.

— Ce n'est rien, madame, c'est un de mes amis, et nous nous sommes embrassés...

Cependant le lendemain matin le courageux célibataire reçut un coup d'épée qui mit sa vie en danger, et le retint six mois au lit. Il fut l'objet des soins les plus touchants de la part des deux époux. Que de compensations!...

Aussi, quelques années après cet événement, un vieil oncle du mari, dont les opinions ne cadraient pas avec celles du jeune ami de la maison, et qui conservait un petit levain de rancune contre lui, à propos d'une discussion politique, entreprit de le faire expulser du logis. Le vieillard alla jusqu'à dire à son neveu qu'il fallait opter entre sa succession et le renvoi de cet impertinent célibataire. Alors le respectable négociant, car c'était un agent de change, dit à son oncle:

— Ah! ce n'est pas vous, mon oncle, qui me réduirez à manquer de reconnaissance!... Mais si je le lui disais, ce jeune homme se ferait tuer pour vous!... Il a sauvé mon crédit, il passerait dans le feu pour moi, il me débarrasse de ma femme, il m'attire des clients, il m'a procuré toutes les négociations de l'emprunt Villèle... je lui dois la vie, c'est le père de mes enfants... cela ne s'oublie pas!...

Toutes ces compensations peuvent passer pour complètes; mais malheureusement il y a des compensations de tous les genres. Il en existe de négatives, de fallacieuses, et enfin, il y en a de fallacieuses et négatives tout ensemble.

Je connais un vieux mari possédé par le démon du jeu. Presque tous les soirs l'amant de sa femme vient et joue avec lui. Le célibataire lui dispense avec libéralité les jouissances que donnent les incertitudes et le hasard du jeu, et sait perdre régulièrement une centaine de francs par mois, mais madame les lui donne.... La compensation est fallacieuse.

Vous êtes pair de France et vous n'avez jamais eu que des filles. Votre femme accouche d'un garçon!... La compensation est négative.

L'enfant qui sauve votre nom de l'oubli ressemble à sa mère... Madame la duchesse vous persuade que l'enfant est de vous. La compensation négative devient fallacieuse.

Si tant de maris arrivent doucettement à la paix conjugale, et portent avec tant de grâce les insignes imaginaires de la puissance patrimoniale, leur philosophie est sans doute soutenue par le *confortabilisme* de certaines compensations que les oisifs ne savent pas deviner. Quelques années s'écoulent, et les deux époux atteignent à la dernière situation de l'existence artificielle à laquelle ils se sont condamnés en s'unissant.

MÉDITATION XXIX.

DE LA PAIX CONJUGALE.

Mon esprit a si fraternellement accompagné le Mariage dans toutes les phases de sa vie fantastique, qu'il me semble avoir vieilli avec le ménage que j'ai pris si jeune au commencement de cet ouvrage.

Après avoir éprouvé par la pensée la fougue des premières passions humaines; après avoir crayonné, tout imparfait que soit le dessin, les événements principaux de la vie conjugale; après m'être débattu contre tant de femmes qui ne m'appartenaient pas; après m'être usé à combattre tant de caractères évoqués du néant; après avoir assisté à tant de batailles, j'éprouve une lassitude intellectuelle qui étale comme un crêpe sur toutes les choses de la vie. Il me semble que j'ai un catarrhe, que je porte des lunettes vertes, que mes mains tremblent, et que je vais passer la seconde moitié de mon existence et de mon livre à excuser les folies de la première.

Je me vois entouré de grands enfants que je n'ai point faits, et assis auprès d'une femme que je n'ai point épousée. Je crois sentir des rides amassées sur mon front. Je suis devant un foyer qui petille comme en dépit de moi, et j'habite une chambre antique... Alors j'éprouve un mouvement d'effroi en portant la main à mon cœur; car je me demande:

— Est-il donc flétri?...

Semblable à un vieux procureur, aucun sentiment ne m'en impose, et je n'admets un fait que quand il m'est attesté, comme dit un vers de lord Byron, par deux bons faux témoins. Aucun visage ne me trompe.

Je suis morne et sombre. Je connais le monde et il n'a plus d'illusion pour moi. Mes amitiés les plus saintes ont été trahies. J'échange avec ma femme un regard d'une immense profondeur, et la moindre de nos paroles est un poignard qui traverse notre vie de part en part. Je suis dans un horrible calme.

Voilà donc la paix de la vieillesse! Le vieillard possède donc en lui par avance le cimetière qui le possédera bientôt. Il s'accoutume au froid. L'homme meurt, comme nous le disent les philosophes, en détail; et même il trompe presque toujours la mort: ce qu'elle vient saisir de sa main décharnée est-il bien toujours la vie?...

O mourir jeune et palpitant!... Destinée digne d'envie! N'est-ce pas, comme l'a dit un ravissant poëte, « emporter avec soi toutes ses illusions, s'en-« sevelir, comme un roi d'Orient, avec ses pierreries « et ses trésors, avec toute la fortune humaine? »

Que d'actions de grâces ne devons-nous donc pas

adresser à l'esprit doux et bienfaisant qui respire en toute chose ici-bas! En effet, le soin que la nature prend à nous dépouiller pièce à pièce de nos vêtements, à nous déshabiller l'âme en nous affaiblissant par degrés l'ouïe, la vue, le toucher, en ralentissant la circulation de notre sang, et figeant nos humeurs pour nous rendre aussi peu sensibles à l'invasion de la mort que nous le fûmes à celle de la vie; ce soin maternel qu'elle a de notre fragile enveloppe, elle le déploie aussi pour les sentiments et pour cette double existence que crée l'amour conjugal.

Elle nous envoie d'abord la Confiance, qui, tendant la main, et ouvrant son cœur, nous dit : — Vois! je suis à toi pour toujours...

La Tiédeur la suit, marchant d'un pas languissant, détournant sa blonde tête pour bâiller, comme une jeune veuve obligée d'écouter un ministre prêt à lui signer un brevet de pension.

L'Indifférence arrive, elle s'étend sur un divan, ne songeant plus à baisser la robe que jadis le Désir levait si chastement et si vivement. Elle jette un œil sans pudeur comme sans immodestie sur le lit nuptial; et, si elle désire quelque chose, ce sont des fruits verts pour réveiller les papilles engourdies qui tapissent son palais blasé.

Enfin l'Expérience philosophique de la vie se présente, le front soucieux, dédaigneuse, montrant du doigt les résultats et non pas les causes, la victoire calme, et non pas le combat fougueux. Elle suppute des arrérages avec les fermiers et calcule la dot d'un enfant. Elle matérialise tout. Par un coup de sa baguette, la vie devient compacte et sans ressort : jadis tout était fluide, maintenant tout s'est minéralisé.

Alors le plaisir n'existe plus pour nos cœurs. Il est jugé, il n'était qu'une sensation, une crise passagère; or, ce que l'âme veut aujourd'hui, c'est un état; et le bonheur seul est permanent. Il gît dans la tranquillité la plus absolue, dans la régularité des repas, du dormir, et du jeu des organes appesantis.

— Cela est horrible!... m'écriai-je, je suis jeune, vivace!... Périssent tous les livres du monde plutôt que mes illusions!

Je quittai mon laboratoire et je m'élançai dans Paris. En voyant passer les figures les plus ravissantes, je m'aperçus bien que je n'étais pas vieux; et la première femme, jeune, belle et bien mise qui m'apparut, fit évanouir par le feu de son regard la sorcellerie dont j'étais volontairement la victime.

A peine avais-je fait quelques pas dans le jardin des Tuileries, endroit vers lequel je m'étais dirigé, que j'aperçus le prototype de la situation matrimoniale à laquelle ce livre est arrivé. J'aurais voulu caractériser, idéaliser ou personnifier le mariage, tel que je le conçois, qu'il eût été impossible à la sainte Trinité même d'en créer un symbole aussi complet.

Figurez-vous une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une redingote de mérinos brun-rouge, tenant de sa main gauche un cordon vert noué au collier d'un joli petit griffon anglais, et donnant le bras droit à un homme en culottes et en bas de soie noirs, ayant sur la tête un chapeau dont les bords se retroussaient capricieusement, et sous les deux côtés duquel s'échappaient les touffes neigeuses de deux ailes de pigeon. Une petite queue, à peu près grosse comme un tuyau de plume, se jouait sur une nuque jaunâtre assez grasse que le collet rabattu d'un habit râpé laissait à découvert.

Le couple marchait d'un pas d'ambassadeur, et le mari, septuagénaire au moins, s'arrêtait complaisamment, toutes les fois que le griffon faisait une gentillesse.

Je m'empressai de devancer l'image vivante de ma Méditation, et je fus surpris au dernier point en reconnaissant le marquis de T..., l'ami du comte de Nocé, qui, depuis longtemps, me devait la fin de l'histoire interrompue, que j'ai rapportée dans la *Théorie du lit* (Voir la Méditation XVII).

— J'ai l'honneur, me dit-il, de vous présenter madame la marquise de T....

Je saluai profondément une dame au visage pâle et ridé. Son front était orné d'un tour dont les boucles plates et circulairement placées, loin de produire quelque illusion, ajoutaient un désenchantement de plus à toutes les rides qui le sillonnaient.

Elle avait un peu de rouge, et ressemblait assez à une vieille actrice de province.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous pourrez dire contre un mariage comme le nôtre! me dit le vieillard.

— Les lois romaines le défendent!... répondis-je en riant.

La marquise me jeta un regard qui marquait autant d'inquiétude que d'improbation, et qui semblait dire :

— Est-ce que je serais arrivée à mon âge pour n'être qu'une concubine?...

Nous allâmes nous asseoir sur un banc, dans le sombre bosquet planté à l'angle de la haute terrasse qui domine la place Louis XVI, du côté du Garde-meuble.

L'automne effeuillait déjà les arbres, et dispersait devant nous les feuilles jaunes de sa couronne; mais le soleil ne laissait pas que de répandre une douce chaleur.

— Eh bien, l'ouvrage est-il fini?... me dit le vieillard avec cet onctueux accent, particulier aux hommes de l'ancienne aristocratie.

Il joignit à ces paroles un sourire sardonique en guise de commentaire.

— A peu près, monsieur, répondis-je. J'ai atteint la situation philosophique à laquelle vous me semblez être arrivé, mais je vous avoue que je...

— Vous cherchiez des idées?... ajouta-t-il en achevant une phrase que je ne savais plus comment terminer. Eh bien, dit-il en continuant, vous pouvez hardiment prétendre qu'en parvenant à l'hiver de sa vie, un homme... (qui pense, entendons-nous) finit par disputer à l'amour la folle existence que nos illusions lui ont donnée!...

— Quoi! c'est vous qui nieriez l'amour, le lendemain d'un mariage!

— D'abord, dit-il, le lendemain, ce serait une raison; mais mon mariage est une spéculation, reprit-il en se penchant à mon oreille. J'ai acheté les soins, les attentions, les services dont j'ai besoin, et je suis bien certain d'obtenir tous les égards que réclame mon âge; car j'ai donné toute ma fortune à mon neveu par testament; et ma femme ne devant être riche que pendant ma vie, vous concevez que...

Je jetai sur le vieillard un regard si pénétrant, qu'il me serra la main et me dit :

— Vous paraissez avoir bon cœur, car il ne faut jurer de rien... Eh bien, croyez que je lui ai ménagé une douce surprise dans mon testament, ajouta-t-il gaiement.

— Arrivez donc, Joseph!... s'écria la marquise en allant au-devant d'un domestique qui apportait une redingote en soie ouatée; monsieur a peut-être déjà eu froid!

Le vieux marquis mit la redingote, la croisa; et, me prenant le bras, il m'emmena sur la partie de la terrasse où abondaient les rayons du soleil.

— Dans votre ouvrage, me dit-il, vous aurez sans doute parlé de l'amour en jeune homme. Eh bien, si vous voulez vous acquitter des devoirs que vous impose le mot ec... élec...

—Éclectique..., lui dis-je en souriant, car il n'avait jamais pu se faire à ce nom philosophique.

— Je connais bien le mot!... reprit-il. Si donc vous voulez obéir à votre vœu d'*électisme,* il faut que vous exprimiez au sujet de l'amour quelques idées viriles que je vais vous communiquer, et dont je ne vous disputerai pas le mérite, si mérite il y a; car je veux vous léguer de mon bien, mais ce sera tout ce que vous en aurez.

— Il n'y a pas de fortune pécuniaire qui vaille une fortune d'idées, quand elles sont bonnes toutefois! Ainsi, je vous écoute avec reconnaissance.

— L'amour n'existe pas, reprit le vieillard en me regardant. Ce n'est pas même un sentiment, c'est une nécessité malheureuse qui tient le milieu entre les besoins du corps et ceux de l'âme. Mais, en épousant pour un moment vos jeunes pensées, essayons de raisonner sur cette maladie sociale. Je crois que vous ne pouvez concevoir l'amour que comme un besoin ou comme un sentiment?

Je fis un signe d'affirmation.

— Considéré comme besoin, dit le vieillard, l'amour se fait sentir le dernier parmi tous les autres, et cesse le premier.

Nous sommes amoureux à vingt ans (passez-moi les différences), et nous cessons de l'être à cinquante.

Pendant ces trente années, combien de fois le besoin se ferait-il sentir si nous n'étions pas provoqués par les mœurs incendiaires de nos villes, et par l'habitude que nous avons de vivre en présence, non pas d'une femme, mais des femmes?

Que devons-nous à la conservation de la race? Peut-être autant d'enfants que nous avons de mamelles, parce que si l'un meurt, l'autre vivra. Si ces deux enfants étaient toujours fidèlement obtenus, où iraient donc les nations? Trente millions d'individus sont une population trop forte pour la France, puisque le sol ne suffit pas à sauver plus de dix millions d'êtres de la misère et de la faim. Songez que la Chine en est réduite à jeter ses enfants à l'eau, selon le rapport des voyageurs. Or, deux enfants à faire, voilà tout le mariage. Les plaisirs superflus sont non-seulement du libertinage, mais une perte immense pour l'homme, ainsi que je vous le démontrerai tout à l'heure. Comparez donc à cette pauvreté d'action et de durée l'exigence quotidienne et perpétuelle des autres conditions de notre existence? La nature nous interroge à toute heure pour nos besoins réels; et, tout au contraire, elle se refuse absolument aux excès que notre imagination sollicite parfois en amour.

C'est donc le dernier de nos besoins, et le seul dont l'oubli ne produise aucune perturbation dans l'économie du corps! L'amour est un luxe social, comme les dentelles et les diamants.

Maintenant, en l'examinant comme sentiment, nous pouvons y trouver deux distinctions, le plaisir et la passion. Analysez le plaisir. Les affections humaines reposent sur deux principes : l'attraction et l'aversion. L'attraction est ce sentiment général pour les choses qui flattent notre instinct de conservation; l'aversion est l'exercice de ce même instinct, quand il nous avertit qu'une chose peut lui porter préjudice. Tout ce qui agite puissamment notre organisme nous donne une conscience plus intime de notre existence : voilà le plaisir. Il se

constitue du désir, de la difficulté et de la jouissance d'avoir n'importe quoi. Le plaisir est un élément unique, et nos passions n'en sont que des modifications plus ou moins vives ; aussi, presque toujours, l'habitude d'un plaisir exclut les autres. Or l'amour est le moins vif de nos plaisirs et le moins durable. Où placez-vous le plaisir de l'amour ?

Sera-ce la possession d'un beau corps ?... Avec de l'argent vous pouvez acquérir dans une soirée des odalisques admirables ; mais au bout d'un mois, vous aurez blasé peut-être à jamais le sentiment en vous. Serait-ce par hasard autre chose ?... aimeriez-vous une femme parce qu'elle est bien mise, élégante, qu'elle est riche, qu'elle a voiture, qu'elle a du crédit ?... Ne nommez pas cela de l'amour, car c'est de la vanité, de l'avarice, de l'égoïsme. L'aimez-vous parce qu'elle est spirituelle ?... Vous obéissez peut-être à un sentiment littéraire.

— Mais, lui dis-je, l'amour ne révèle ses plaisirs qu'à ceux qui confondent leurs pensées, leurs fortunes, leurs sentiments, leurs âmes, leurs vies...

— Oh !... oh !... oh !... s'écria le vieillard d'un ton goguenard, trouvez-moi sept hommes par nation qui aient sacrifié à une femme, non pas leurs vies... car cela n'est pas grand'chose, le tarif de la vie humaine n'a pas, sous Napoléon, monté plus haut qu'à vingt mille francs ; et il y a en France en ce moment deux cent cinquante mille braves qui donnent la leur pour un ruban rouge de deux pouces ; mais sept hommes qui aient sacrifié à une femme dix millions, sur lesquels ils auraient dormi solitairement pendant une seule nuit...

Dubois et Pméja sont encore moins rares que l'amour de mademoiselle Dupuis et de Bolingbroke. Alors, ces sentiments-là procèdent d'une cause inconnue.

Mais vous m'avez amené ainsi à considérer l'amour comme une passion. Eh bien, c'est la dernière de toutes, et la plus méprisable. Elle promet tout et ne tient rien. Elle vient de même que l'amour comme besoin, la dernière, et périt la première. Ah ! parlez-moi de la vengeance, de la haine, de l'avarice, du jeu, de l'ambition, du fanatisme !... Ces passions-là ont quelque chose de viril, ces sentiments-là sont impérissables. Ils font tous les jours les sacrifices qui ne sont faits par l'amour que par boutade.

Mais, reprit-il, maintenant abjurez l'amour. D'abord plus de tracas, de soins, d'inquiétudes, plus de ces petites passions qui gaspillent les forces humaines. Un homme vit heureux et tranquille. Socialement parlant, sa puissance est infiniment plus grande et plus intense. Ce divorce fait avec ce je ne sais quoi nommé amour, est la raison primitive du pouvoir de tous les hommes qui agissent sur les masses humaines, mais ce n'est rien encore.

Ah ! si vous connaissiez alors de quelle force magique un homme est doué, quels sont les trésors de puissance intellectuelle et quelle longévité de corps il trouve en lui-même, quand, se détachant de toute espèce de passions humaines, il emploie toute son énergie au profit de son âme ! Si vous pouviez jouir pendant deux minutes des richesses que Dieu dispense aux hommes sages qui ne considèrent l'amour que comme un besoin passager auquel il suffit d'obéir à vingt ans, six mois durant ; aux hommes qui, dédaignant les plantureux et obturateurs biftecks de la Normandie, se nourrissent des racines qu'il a libéralement dispensées, et qui se couchent sur des feuilles sèches comme les solitaires de la Thébaïde !... ah ! vous ne garderiez pas trois secondes la dépouille des quinze mérinos qui vous couvrent, vous jetteriez votre badine, et vous iriez vivre dans les cieux !... Vous y trouveriez l'amour que vous cherchez dans la fange terrestre, vous y entendriez des concerts autrement mélodieux que ceux de M. Rossini, des voix plus pures que celle de la Malibran... Mais j'en parle en aveugle et par ouï-dire ; si je n'avais pas été en Allemagne, devers l'an 1791, je ne saurais rien de tout ceci... Oui, l'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout, et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec lui !...

Il s'arrête tout à coup, l'œil fixé vers le ciel.

— Le pauvre bonhomme a perdu la tête ! pensai-je.

— Monsieur, lui dis-je, ce serait pousser loin le dévouement pour la philosophie éclectique que de consigner vos idées dans mon ouvrage ; car c'est le détruire. Tout y est basé sur l'amour platonique ou sensuel. Dieu me garde de finir mon livre par de tels blasphèmes sociaux ! J'essayerai plutôt de retourner par quelque subtilité pantagruélique à mon troupeau de célibataires et de femmes honnêtes, en m'ingéniant à trouver quelque utilité sociale et raisonnable à leurs folies. Oh ! oh ! si la paix conjugale nous conduit à des raisonnements aussi désenchanteurs, aussi sombres, je connais bien des maris qui préféreraient la guerre.

— Ah ! jeune homme, s'écria le vieux marquis, je n'aurai pas à me reprocher de ne pas avoir indiqué le chemin à un voyageur égaré.

— Adieu, vieille carcasse !... dis-je en moi-même, adieu, mariage ambulant ! adieu, squelette de feu d'artifice ! adieu, machine ! Quoique je vous aie donné parfois quelques traits de gens qui m'ont été chers, vieux portrait de famille, rentrez dans la boutique du marchand de tableaux, allez rejoindre

madame de T... et toutes les autres : que vous deveniez des enseignes à bière... peu m'importe.

MÉDITATION XXX.

CONCLUSION.

Un homme de solitude, et qui se croyait le don de seconde vue, ayant dit au peuple d'Israël de le suivre sur une montagne pour y entendre la révélation de quelques mystères, se vit accompagné par une troupe qui tenait assez de place sur le chemin pour que son amour-propre en fût chatouillé, tout prophète qu'il pût être.

Mais comme sa montagne se trouvait à je ne sais quelle distance, il arriva qu'à la première poste, un artisan se souvint qu'il devait livrer une paire de babouches à un duc et pair, une femme pensa que la bouillie de ses enfants était sur le feu, un publicain songea qu'il avait des métalliques à négocier, et ils s'en allèrent.

Un peu plus loin, des amants restèrent sous des oliviers, en oubliant les discours du prophète; car ils pensèrent que la terre promise était là où ils s'arrêtaient, et la parole divine là où ils causaient ensemble.

Des obèses, chargés de ventres à la Sancho, et qui depuis un quart d'heure s'essuyaient le front avec leurs foulards, commencèrent à avoir soif, et restèrent auprès d'une claire fontaine.

Quelques anciens militaires se plaignirent des cors qui leur agaçaient les nerfs, et parlèrent d'Austerlitz à propos de bottes trop étroites.

A la seconde poste, quelques gens du monde se dirent à l'oreille :

— Mais c'est un fou que ce prophète-là !...

— Est-ce que vous l'avez écouté?

— Moi, je suis venu par curiosité.

— Et moi, parce que j'ai vu qu'on le suivait. (C'était un *fashionable*.)

— C'est un charlatan.

Le prophète marchait toujours.

Mais, quand il fut arrivé sur le plateau d'où l'on découvrait un immense horizon, il se retourna et ne vit auprès de lui qu'un pauvre Israélite auquel il aurait pu dire, comme le prince de Ligne au méchant petit tambour bancroche qu'il trouva sur la place où il se croyait attendu par la garnison : — Eh bien! messieurs les lecteurs, il paraît que vous n'êtes qu'un?...

Homme de Dieu qui m'as suivi jusqu'ici !... j'espère qu'une petite récapitulation ne t'effrayera pas, et j'ai voyagé dans la conviction que tu te disais comme moi : — Où diable allons-nous?.....

— Eh bien, c'est ici le lieu de vous demander, mon respectable lecteur, quelle est votre opinion relativement au renouvellement du monopole des tabacs, ce que vous pensez des impôts exorbitants mis sur les vins, sur le port d'armes, sur les jeux, sur la loterie, et sur les cartes à jouer, l'eau-de-vie, les savons, les cotons, et les soieries, etc.

— Je pense que tous ces impôts entrant pour un tiers dans les revenus du budget, nous serions fort embarrassés si...

— De sorte, mon excellent mari modèle, que si personne ne se grisait, ne jouait, ne prenait de tabac, ne chassait; enfin si nous n'avions, en France, ni vices, ni passions, ni maladies, l'État serait à deux doigts d'une banqueroute; car il paraît que nos rentes sont hypothéquées sur la corruption publique, comme notre commerce ne vit que par le luxe. Si l'on veut y regarder d'un peu plus près, tous les impôts sont basés sur une maladie morale. En effet, la plus grosse recette des domaines ne vient-elle pas des contrats d'assurance que chacun s'empresse de se constituer contre les mutations de sa bonne foi, de même que la fortune des gens de justice prend sa source dans les procès qu'on intente à cette foi jurée? Et pour continuer cet examen philosophique, je verrais les gendarmes sans chevaux et sans culottes de peau, si tout le monde se tenait tranquille et s'il n'y avait ni imbéciles, ni paresseux. Imposez donc la vertu!... Eh bien, je pense qu'il y a plus de rapports qu'on ne le croit entre mes femmes honnêtes et le budget; et je me charge de vous le démontrer, si vous voulez me laisser finir mon livre comme il a commencé, par un petit essai statistique.

M'accorderez-vous qu'un amant doive mettre plus souvent des chemises blanches que n'en met, soit un mari, soit un célibataire inoccupé? Cela me semble hors de doute. La différence qui existe entre un mari et un amant se voit à l'esprit seul de leur toilette. L'un est sans artifice, sa barbe reste souvent longue, et l'autre ne se montre jamais que sous les armes. Sterne a dit fort plaisamment que le livre de sa blanchisseuse était le mémoire le plus historique qu'il connût sur son *Tristram Shandy;* et que, par le nombre de ses chemises, on pouvait deviner les endroits de son livre qui lui avaient le plus coûté à faire. Eh bien! chez les amants, le registre du blanchisseur est l'historien le plus fidèle et le plus impartial qu'ils aient de leurs amours. En effet, une passion consomme une quantité prodigieuse de pèlerines, de cravates, de robes nécessitées par la coquetterie; car il y a un immense prestige attaché à la blancheur des bas, à l'éclat d'une collerette et d'un canezou, aux plis artistement faits d'une che-

mise d'homme, à la grâce de sa cravate et de son col. Ceci explique l'endroit où j'ai dit de la femme honnête (Méditation II) : Elle passe sa vie à faire empeser ses robes.

J'ai pris des renseignements auprès d'une dame, afin de savoir à quelle somme on pouvait évaluer cette contribution imposée par l'amour, et je me souviens qu'après l'avoir fixée à cent francs par an pour une femme, elle me dit avec une sorte de bonhomie :

— Mais, c'est selon le caractère des hommes, car il y en a qui sont plus *gâcheurs* les uns que les autres.

Cependant, après une discussion très-approfondie, où je stipulais pour les célibataires, et la dame pour son sexe, il fut convenu que, l'un portant l'autre, deux amants appartenant aux sphères sociales dont cet ouvrage s'est occupé, doivent dépenser pour cet article, à eux deux, cent cinquante francs par an de plus qu'en temps de paix.

Ce fut par un semblable traité amiable et longuement discuté, que nous arrêtâmes aussi une différence collective de quatre cents francs entre le pied de guerre et le pied de paix, relativement à toutes les parties du costume.

Cet article fut même trouvé fort mesquin par toutes les puissances viriles et féminines que nous consultâmes.

Les lumières qui nous furent apportées par quelques personnes pour nous éclairer sur ces matières délicates, nous donnèrent l'idée de réunir dans un dîner quelques têtes savantes, afin d'être guidé par des opinions sages dans ces importantes recherches.

L'assemblée eut lieu. Ce fut le verre à la main, et après de brillantes improvisations, que les chapitres suivants du budget de l'amour reçurent une sorte de sanction législative.

La somme de cent francs fut allouée pour les commissionnaires et les voitures.

Celle de cinquante écus parut très-raisonnable pour les petits pâtés que l'on mange en se promenant, pour les bouquets de violettes et les parties de spectacle.

Une somme de deux cents francs fut reconnue nécessaire à la solde extraordinaire demandée par la bouche et les dîners chez les restaurateurs. Du moment où la dépense était admise, il fallait bien la couvrir par une recette.

Ce fut dans cette discussion qu'un jeune chevau-léger (car le roi n'avait pas encore supprimé sa maison rouge à l'époque où cette transaction fut méditée), rendu presque *ebriolus* par le champagne, fut rappelé à l'ordre pour avoir osé comparer les amants à des appareils distillatoires.

Mais un chapitre qui donna lieu aux plus violentes discussions, qui resta même ajourné pendant plusieurs semaines et qui nécessita un rapport, fut celui des cadeaux.

Dans la dernière séance, la délicate madame de D... opina la première; et, par un discours plein de grâce et qui prouvait la noblesse de ses sentiments, elle essaya de démontrer que, la plupart du temps, les dons de l'amour n'avaient aucune valeur intrinsèque.

L'auteur répondit qu'il n'y avait pas d'amants qui ne fissent faire leurs portraits.

Une dame objecta que le portrait n'était qu'un premier capital, et qu'on avait toujours soin de se les redemander pour leur donner un nouveau cours.

Mais tout à coup un gentilhomme provençal se leva pour prononcer une philippique contre les femmes.

Il parla de l'incroyable faim dont la plupart des amantes étaient possédées pour les fourrures, les pièces de satin, les étoffes, les bijoux et les meubles.

Une dame l'interrompit en lui demandant si madame d'O....y, son amie intime, ne lui avait pas déjà payé deux fois ses dettes.

— Vous vous trompez, madame, reprit le Provençal, c'est son mari.

— L'orateur est rappelé à l'ordre, s'écria le président, et condamné à festoyer toute l'assemblée pour s'être servi du mot *mari*.

Le Provençal fut complétement réfuté par une dame qui tâcha de prouver que les femmes avaient beaucoup plus de dévouement en amour que les hommes; que les amants coûtaient fort cher, et qu'une femme honnête se trouverait très-heureuse de s'en tirer avec eux pour deux mille francs seulement par an.

La discussion allait dégénérer en personnalités, quand on demanda le scrutin. Les conclusions de la commission furent adoptées.

Elles portaient, en substance, que la somme des cadeaux annuels serait évaluée, entre amants, à cinq cents francs, mais que dans ce chiffre seraient également compris :

1° L'argent des parties de campagne;

2° Les dépenses pharmaceutiques occasionnées par les rhumes que l'on gagnait le soir en se promenant dans les allées trop humides des parcs, ou en sortant du spectacle, et qui constituaient de véritables cadeaux;

3° Les ports de lettres et les frais de chancellerie;

4° Les voyages et toutes les dépenses généralement quelconques dont le détail aurait échappé, sans avoir égard aux folies qui pouvaient être faites par

des dissipateurs, attendu que, d'après les recherches de la commission, il était démontré que la plupart des profusions profitaient aux filles d'Opéra et non aux femmes légitimes.

Le résultat de cette statistique pécuniaire de l'amour fut que, l'une portant l'autre, une passion coûtait par an près de quinze cents francs, nécessaires à une dépense supportée par les amants d'une manière souvent inégale, mais qui n'aurait pas lieu sans leur attachement. Il y eut aussi une sorte d'unanimité dans l'assemblée pour constater que ce chiffre était le minimum du coût annuel d'une passion.

Or, mon cher monsieur, comme nous avons, par les calculs de notre *Statistique conjugale* (voyez les *Méditations* I, II et III), prouvé d'une manière irrévocable qu'il existait en France une masse flottante d'au moins quinze cent mille passions illégitimes, il s'ensuit :

Que les criminelles conversations du tiers de la population française contribuent pour une somme de près de trois milliards au vaste mouvement circulatoire de l'argent, véritable sang social dont le budget est le cœur ;

Que la femme honnête ne donne pas seulement la vie aux enfants de la patrie, mais encore à ses capitaux ;

Que nos manufactures ne doivent leur prospérité qu'à ce mouvement *systolaire ;*

Que la femme honnête est un être essentiellement budgétif et consommateur ;

Que la moindre baisse dans l'amour public entraînerait d'incalculables malheurs pour le fisc et pour les rentiers ;

Qu'un mari a au moins le tiers de son revenu hypothéqué sur l'inconséquence de sa femme, etc.

Je sais bien que vous ouvrez déjà la bouche pour me parler de mœurs, de politique, de bien et de mal... mais, mon cher minotaurisé, le bonheur n'est-il pas la fin que doivent se proposer toutes les sociétés ?... N'est-ce pas cet axiome qui fait que ces pauvres rois se donnent tant de mal après leurs peuples ? Eh bien, la femme honnête n'a pas comme eux, il est vrai, des trônes, des gendarmes, des tribunaux, elle n'a qu'un lit à offrir ; mais si nos quatre cent mille femmes rendent heureux, par cette ingénieuse machine, un million de célibataires et, par-dessus le marché, leurs quatre cent mille maris, n'atteignent-elles pas mytérieusement et sans faste au but qu'un gouvernement a en vue, c'est-à-dire de donner la plus grande somme possible de bonheur à la masse ?

— Oui, mais les chagrins, les enfants, les malheurs...

— Ah ! permettez-moi de mettre en lumière le mot consolateur par lequel l'un de nos plus spirituels caricaturistes termine une de ses charges :

— L'homme n'est pas parfait !

Il suffit donc que nos institutions n'aient pas plus d'inconvénients que d'avantages pour qu'elles soient excellentes ; car le genre humain n'est pas placé, socialement parlant, entre le bien et le mal, mais entre le mal et le pire.

Or, si l'ouvrage que nous avons actuellement accompli a eu pour but de diminuer la pire des institutions matrimoniales, en dévoilant les erreurs et les contre-sens auxquels donnent lieu nos mœurs et nos préjugés, il sera certes un des plus beaux titres qu'un homme puisse présenter pour être placé parmi *les bienfaiteurs de l'humanité.*

L'auteur n'a-t-il pas cherché, en armant les maris, à donner plus de retenue aux femmes, par conséquent plus de violence aux passions, plus d'argent au fisc, plus de vie au commerce et à l'agriculture ?

Grâce à cette dernière Méditation, il peut se flatter d'avoir complétement obéi au vœu d'éclectisme qu'il a formé en entreprenant cet ouvrage, et il espère avoir rapporté, comme un avocat général, toutes les pièces du procès, mais sans donner ses conclusions.

En effet, que vous importe de trouver ici un axiome ?

Voulez-vous que ce livre soit le développement de la dernière opinion qu'ait eue Tronchet, qui, sur la fin de ses jours, pensait que le législateur avait considéré, dans le mariage, bien moins les époux que les enfants ?

Je le veux bien.

Souhaitez-vous plutôt que ce livre serve de preuve à la péroraison de ce capucin qui, prêchant devant Anne d'Autriche, et voyant la reine ainsi que les dames fort courroucées de ses arguments trop victorieux sur leur fragilité, leur dit en descendant de la chaire de vérité :

— Mais vous êtes toutes d'honnêtes femmes, et c'est nous autres qui sommes malheureusement des fils de Samaritaine ?...

Soit encore.

Permis à vous d'en extraire telle conséquence qu'il vous plaira ; car je pense qu'il est fort difficile de ne pas rassembler deux idées contraires sur ce sujet, qui n'aient quelque justesse. Mais le livre n'a pas été fait pour ou contre le mariage, et il ne vous en devait que la plus exacte description. Si l'examen de la machine peut nous amener à perfectionner un rouage ; si en nettoyant une pièce rouillée nous avons donné du ressort à ce mécanisme, accordez un salaire à l'ouvrier. Si l'auteur a eu l'impertinence de dire des vérités trop dures,

s'il a trop souvent généralisé des faits particuliers, et s'il a trop négligé les lieux communs dont on se sert pour encenser les femmes depuis un temps immémorial, oh ! qu'il soit crucifié ! Mais ne lui prêtez pas d'intentions hostiles contre l'institution en elle-même ; il n'en veut qu'aux femmes, et aux hommes. Il sait que du moment où le mariage n'a pas renversé le mariage, il est inattaquable ; et après tout, s'il existe tant de plaintes contre cette institution, c'est peut-être parce que l'homme n'a de mémoire que pour ses maux, et qu'il accuse sa femme comme il accuse la vie ; car le mariage est une vie dans la vie.

Cependant, les personnes qui ont l'habitude de se faire une opinion en lisant un journal, médiraient peut-être d'un livre qui pousserait trop loin la manie de l'éclectisme ; alors s'il leur faut absolument quelque chose qui ait l'air d'une péroraison, il n'est pas impossible de leur en trouver. Et puisque des paroles de Napoléon servirent de début à ce livre, pourquoi ne finirait-il pas ainsi qu'il a commencé :

En plein conseil d'État donc, le premier Consul prononça cette phrase foudroyante qui fait, tout à la fois, l'éloge et la satire du mariage et le résumé de ce livre :

— Si l'homme ne vieillissait pas, je ne lui voudrais pas de femme !

—

POST-SCRIPTUM.

— Et vous marierez-vous ?... demanda madame d'A***, à laquelle l'auteur venait de lire son manuscrit.

(C'était l'une des deux dames à la sagacité desquelles l'auteur a déjà rendu hommage dans l'introduction de son livre.)

— Certainement, madame, répondit-il. Rencontrer une femme assez hardie pour vouloir de moi, sera désormais la plus chère de toutes mes espérances.

— Est-ce résignation ou fatuité ?..

— C'est mon secret.

— Eh bien, M. le docteur ès arts et sciences conjugales, permettez-moi de vous raconter un petit apologue oriental que j'ai lu jadis dans je ne sais quel recueil qui nous était offert, chaque année, en guise d'almanach.

Au commencement de l'empire, les dames mirent à la mode un jeu qui consistait à ne rien accepter de la personne avec laquelle on convenait de jouer, sans dire le mot *Iadesté*. Une partie durait, comme bien vous pensez, des semaines entières, et le comble de la finesse était de se surprendre l'un ou l'autre à recevoir une bagatelle sans prononcer le mot sacramentel.

— Même un baiser ?

— Oh ! j'ai vingt fois gagné l'*Iadesté* ainsi ! dit-elle en riant.

Ce fut, je crois, en ce moment et à l'occasion de ce jeu, dont l'origine est arabe ou chinoise, que mon apologue obtint les honneurs de l'impression.

Mais, si je vous le raconte, dit-elle en s'interrompant elle-même, pour effleurer l'une de ses narines avec l'index de sa main droite, par un charmant geste de coquetterie, promettez-moi de le placer à la fin de votre ouvrage !...

— Ne sera-ce pas le doter d'un trésor ?... Je vous ai déjà tant d'obligations, que vous m'avez mis dans l'impossibilité de m'acquitter, ainsi j'accepte.

Elle sourit malicieusement et reprit en ces termes :

— Un philosophe avait composé un fort ample recueil de tous les tours que notre sexe peut jouer ; et, pour se garantir de nous, il le portait continuellement sur lui. Un jour, en voyageant, il se trouva près d'un camp d'Arabes. Une jeune femme assise à l'ombre d'un palmier se leva soudain à l'approche du voyageur, et l'invita si obligeamment à se reposer sous sa tente, qu'il ne put se défendre d'accepter. Le mari de cette dame était alors absent. Le philosophe se fut à peine posé sur un moelleux tapis, que sa gracieuse hôtesse lui présenta des dattes fraîches et un alcarazas plein de lait, il ne put s'empêcher de remarquer la rare perfection des mains qui lui offrirent le breuvage et les fruits. Mais pour se distraire des sensations que lui faisaient éprouver les charmes de la jeune Arabe, dont il commençait à craindre les piéges, le savant prit son livre et se mit à le lire.

La séduisante créature, piquée de ce dédain, lui dit de la voix la plus mélodieuse :

— Il faut que ce livre soit bien intéressant, puisqu'il vous paraît la seule chose digne de fixer votre attention. Est-ce une indiscrétion que de vous demander le nom de la science dont il traite ?...

Le philosophe répondit tenant les yeux baissés :

— Le sujet de ce livre n'est pas de la compétence des dames !

Ce refus du philosophe excita de plus en plus la curiosité de la jeune Arabe. Elle avança le plus joli petit pied qui jamais eût laissé sa fugitive empreinte sur le sable mouvant du désert. Le philosophe eut des distractions, et son œil, trop puissamment tenté, ne tarda pas à voyager de ces pieds, dont les promesses étaient si fécondes en plaisirs, jusqu'au corsage plus ravissant encore ; puis il confondit bien-

tôt la flamme de son admiration avec le feu dont petillaient les ardentes et noires prunelles de la jeune Asiatique.

Alors elle redemanda d'une voix si douce quel était ce livre, que le philosophe charmé répondit :

— Je suis l'auteur de cet ouvrage. Mais le fond n'est pas de moi. Il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées.

— Quoi !.... toutes absolument? dit la fille du désert.

— Oui, toutes ! Et ce n'est qu'en étudiant constamment les femmes que je suis parvenu à ne plus les redouter.

— Ah !... dit l'Arabe en abaissant les longs cils de ses blanches paupières.

Puis, lançant tout à coup le plus vif de ses regards au prétendu sage, elle lui fit oublier bientôt et son livre et les tours qu'il contenait. Voilà mon philosophe le plus passionné de tous les hommes.

Croyant apercevoir dans les manières de la jeune femme une légère teinte de coquetterie, l'étranger osa hasarder un aveu. Comment aurait-il résisté ? le ciel était bleu, le sable brillait au loin comme une lame d'or, le vent du désert apportait l'amour, et la femme de l'Arabe semblait réfléchir tous les feux dont elle était entourée ; aussi ses yeux pénétrants devinrent humides; et, par un signe de tête qui parut imprimer un mouvement d'ondulation à cette lumineuse atmosphère, elle consentit à écouter les paroles d'amour que disait l'étranger.

Le sage s'enivrait déjà des plus flatteuses espérances, quand la jeune femme, entendant au loin le galop d'un cheval qui semblait avoir des ailes, s'écria :

— Nous sommes perdus ! mon mari va nous surprendre. Il est jaloux comme un tigre et plus impitoyable.... Au nom du prophète, et si vous aimez la vie, cachez-vous dans ce coffre !...

L'auteur épouvanté, ne voyant point d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, entra dans le coffre, s'y blottit ; et la femme, le refermant sur lui, en prit la clef.

Elle alla au-devant de son époux ; et, après quelques caresses qui le mirent en belle humeur :

— Il faut, dit-elle, que je vous raconte une aventure bien singulière.

— J'écoute, ma gazelle !... répondit l'Arabe, qui s'assit sur un tapis en croisant les genoux selon l'habitude des Orientaux.

— Il est venu aujourd'hui une espèce de philosophe ! dit-elle. Il prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon sexe est capable ; et ce faux sage m'a entretenue d'amour.

— Eh bien?.... s'écria l'Arabe.

— Je l'ai écouté !... reprit-elle avec sang-froid. Il est jeune, pressant, et... vous êtes arrivé fort à propos pour secourir ma vertu chancelante !...

A ces mots l'Arabe bondit comme un lionceau, et tira son kangiar en rugissant.

Le philosophe, qui, du fond de son coffre, entendait tout, donnait à Arimane son livre, les femmes et tous les hommes de l'Arabie Pétrée.

— Fatmé !... s'écria le mari, si tu veux vivre, réponds !... Où est le traître ?...

Effrayée de l'orage qu'elle s'était plu à exciter, Fatmé se jeta aux pieds de son époux, et tremblante sous l'acier menaçant du poignard, elle désigna le coffre par un seul regard, aussi prompt que timide.

Elle se releva honteuse, et, prenant la clef qu'elle avait à sa ceinture, elle la présenta au jaloux ; mais au moment où il se disposait à ouvrir le coffre, la malicieuse Arabe partit d'un grand éclat de rire. Faroun s'arrêta tout interdit, et regarda sa femme avec une sorte d'inquiétude.

— Enfin j'aurai ma belle chaîne d'or !... s'écria-t-elle en sautant de joie. Donnez-la-moi, vous avez perdu l'*Iadesté*. Une autre fois ayez plus de mémoire.

Le mari, stupéfait, laissa tomber la clef, et présenta la prestigieuse chaîne d'or à genoux, en offrant à sa chère Fatmé de lui apporter tous les bijoux des caravanes qui passeraient dans l'année, si elle voulait renoncer à employer des ruses aussi cruelles pour gagner l'*Iadesté*. Puis, comme c'était un Arabe et qu'il n'aimait pas à perdre une chaîne d'or, bien qu'elle dût appartenir à sa femme, il remonta sur son coursier et partit, allant grommeler à son aise dans le désert; car il aimait trop Fatmé pour lui montrer des regrets.

Alors la jeune femme, tirant le philosophe plus mort que vif du coffre où il gisait, lui dit gravement :

— Monsieur le docteur, n'oubliez pas ce tour-là dans votre recueil.

ERRATA.

Ceci doit servir à vous prémunir contre les fautes que vous avez faites en lisant cet ouvrage.

Pages 326 *et* 327.

Pour bien comprendre le sens de ces pages, un lecteur honnête homme doit en relire plusieurs fois les principaux passages ; car l'auteur y a mis toute sa pensée.

Dans presque tous les endroits du livre où la matière

peut paraître sérieuse, et dans tous ceux où elle semble bouffonne, pour saisir l'esprit de l'ouvrage; équivoquez [1].

Si vous avez redoublé d'attention en lisant les lignes mises entre deux filets, sous prétexte d'axiome ou d'aphorisme, vous avez souvent accusé l'auteur de vanité, ne songeant pas qu'il n'a jamais eu la prétention de les donner pour meilleures que les autres. Le but de ces larges blancs est de donner plus de profondeur et de vitalité au livre; car c'est en quelque sorte son sommeil, il s'y ravive. Et puis, l'auteur atteint bien plus vite, par ce moyen, aux mots délicieux : *Fin du premier volume.*

Obligé d'être lui-même son Mathanasius, l'auteur se voit forcé de faire remarquer à ceux qui se seront permis d'ouvrir un livre qui n'était pas pour eux, que là où ils n'ont rien compris la faute venait d'eux; et là où ils l'ont accusé de cynisme, c'était le vice de leur naturel. Ainsi, pour en donner un exemple, plus d'un homme moral et plus d'une femme à célibataire auront trouvé fort mauvais que, dans la description de *la femme honnête* (Méditation II, Statistique conjugale), l'auteur ait dit « Cependant il est certains fardeaux qu'elle sait remuer avec une merveilleuse facilité. » Ces paroles étaient le prodrome du paragraphe des Névroses. Adieu, Jacques Bonhomme, tu en as eu depuis *pater* jusqu'à *vitulos*... Ah! ah!

[1] Dans notre ancienne et si admirable littérature, équivoquer c'était faire une contrepeterie, et contrepeter c'était faire une équivoque; de sorte que toujours on équivoquait en contrepetant, et qu'on contrepetait en équivoquant. Cette définition est une espèce de contrepeterie. L'équivoque s'obtient en renversant les termes de la proposition, ou plus souvent en échangeant les lettres initiales de deux mots. Rabelais, Verville ou Tabourot sont pleins de contrepeteries. La plus célèbre de toutes celles de Rabelais est : *Femme folle à la messe*, etc. Mais si Rabelais, Verville ou Tabourot eussent vécu au XIXe siècle, ils n'auraient pas certes manqué celle-ci : Allez, pères de la foi; allez, frères de la poi!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.




JEUDI
Nouvelle lune, à 20 h. 37. — Premier quartier, le 2 novemb.
Soleil : lever 6 h. 41, coucher 4 h. 46
26
Octobre
299
St-Evariste
67
LA MAISON
DELHAIZE Fres & Cie «LE LION»
ne vend que des produits supérieurs,
tout en vendant bon marché.



